Albert Lemoine

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVIe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CXXXVIII. — 1er NOVEMBRE 1896.

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1896unse_4

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVIe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT TRENTE-HUITIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1896

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LA-HAUT

DEUXIÈME PARTIE (1)

III

Pendant plusieurs jours, le village ignora les résultats positifs de la visite de Rarogne. Ce diable d'homme, tout rond, tout franc, tout bon garçon, avait écouté les offres d'un chacun, visité des terrains, examiné les environs, payé à boire à Pierre et à Paul en parlant de la pluie et du beau temps, mais sans dire un mot de plus qu'il ne voulait. Après son départ, le seul indice qu'on put avoir de ses grands projets, ce furent les allures mystérieuses des trois propriétaires avec lesquels il avait le plus causé : Frédéric-Élie Boson, d'abord : un mince petit homme, sec comme une jambe de chèvre fumée, qui se trouvait toujours partout où il y a de l'argent à gagner, avec son œil futé et ses maigres doigts rapaces. Son terrain, situé au bord de la route, juste au sortir du village, traversé par un de ces cours d'eau qui descendent des névés, semblait convenir très bien aux desseins de Rarogne. Puis Alexis Ponchet, cousin germain du propriétaire de la *Dent-Grise*, François David : un sournois taciturne, celui-là, avec son visage rasé, ses lèvres minces, son teint bilieux, qui jalousait son parent et lui jouait toutes sortes de mauvais tours. Enfin, Prélaz Georges-Étienne, le frère de Balthazar, auquel il ne ressemblait point, heureusement pour ses huit filles : car au lieu de courir après les chamois, ce qui devient un métier de plus en plus illusoire, il avait imaginé un ingénieux commerce de lait de chèvres, dont il envoyait des troupeaux, sous la garde de ses luronnes, dans les

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

principales villes des bords du Léman. Les terrains de Prélaz et de Ponchet confinaient à celui de Boson, qu'ils auraient avantageusement complété.

Les plus curieux et les plus perspicaces, habiles à observer les menus faits, remarquèrent que ces trois personnages tenaient de fréquens conciliabules. On en fut d'autant plus frappé qu'il n'y avait entre eux aucun lien de parenté, et que même ils appartenaient à des partis adverses. Boson était libéral, les deux autres conservateurs. Il professait des idées subversives, surtout par rapport au curé; tandis que Georges-Étienne était un vrai bondieusard, dont toutes les filles, avant de partir pour la ville, faisaient partie de la confrérie du Rosaire, et qui chantait lui-même aux processions du dimanche, en ouvrant une bouche aussi large que le four du boulanger : même, sa régularité à faire maigre le vendredi lui avait valu le surnom de *Pecca-Fava*. Donc, si ces trois gaillards s'arrangeaient pour se rencontrer, la faux ou le râteau sur l'épaule, c'était sûrement parce qu'« il se brassait quelque chose entre eux. » Le brave François-David, que les projets de Rarogne inquiétaient plus qu'aucun autre, essaya de tirer quelque lumière de son cousin : car malgré tous les préjudices qu'il en avait subis, il ne pouvait pas croire à ses mauvais sentimens, étant d'un naturel confiant. On les vit arpenter longtemps la place, un soir, à l'heure où les femmes sont au lavoir : François-David pérorait, s'échauffait, faisait des gestes. Alexis, les mains derrière le dos, l'écouta tant qu'il voulut, mais ne desserra pas les lèvres. Joseph Cascatey essaya sans plus de succès d'entreprendre Frédéric-Élie. Et Gaspard Clêvoz, dont les hypothèses allaient toujours au plus court, répétait :

— C'est bien sûr qu'ils vont s'arranger. Et vous verrez que ça décidera mon père à démolir sa baraque.

S'il se trouvait sur la place en parlant ainsi, il jetait des regards de dédain, presque de haine, vers le vieux chalet, comme s'il lui en voulait d'être en bois, construit pour une seule famille, et de s'obstiner à rester debout, grâce à l'entêtement du vieux.

Or, un matin, Balthazar, qui partait pour la chasse avant le jour, distingua trois ombres sur la place, dans l'obscurité. Il s'en approcha, étant de ceux qui veulent toujours savoir, et reconnut les trois conspirateurs, endimanchés et précautionneux.

— Tiens! Georges-Étienne, qu'est-ce que tu fais dehors, à cette heure?

Embarrassé, *Pecca-Fava* répondit :

— Tu vois, je ne fais rien!

— Je pense bien que tu ne vas pas braconner, fit Balthazar

d'un air goguenard, en tapant sur les parties de sa carabine démontées, que cachait sa blouse.

Georges-Étienne saisit la balle au bond :

— Tâche un peu de faire attention, toi, dit-il. Tu sais que c'est vendredi, aujourd'hui?

— Eh bien, quoi? le jour maigre?...

— Le jour du gendarme, aussi!

Balthazar éclata de rire :

— Le gendarme! Ah! bien, oui! Est-ce qu'il m'a jamais rien dit, le gendarme?...

— C'est que c'est un nouveau, dit Georges-Étienne. Il est méchant, celui-là! Il est monté à Vionnay avant-hier, et il a dressé procès-verbal à Josserand, qui avait tiré des perdrix!

Balthazar regarda son frère avec stupéfaction :

— Procès-verbal! s'écria-t-il. Dressé procès-verbal, un gendarme! Ah! ben, elle est bonne, celle-là!...

De fait, cela ne s'était jamais vu, ni à Vallanches ni dans la contrée, où les gendarmes viennent faire leur tournée à jour fixe, par crainte de surprendre personne, et ferment les yeux quand les braconniers, par bravade, choisissent justement ce jour-là pour leurs exploits. Boson intervint :

— Bah! dit-il, Balthazar est un vieux de la vieille, il connaît toutes les sentes, ce n'est pas lui qui se laissera prendre.

— J'en suis à mon trois cent soixante-quatrième, reprit Balthazar; il faut que j'arrive à quatre cents. Après, je m'arrêterai, mais ça ne sera pas pour le gendarme!

Puis, revenant à son point de départ :

— Vous allez à la plaine, hein?

Boson répondit :

— Bonne chasse!

Et, tirant sa montre, il fit signe aux autres qu'il était temps de se mettre en route.

Balthazar riposta, avec un gros rire :

— A vous aussi!

Comme le train n'attend pas, ils se résignèrent à se mettre en route sous ses yeux, un peu penauds d'avoir été surpris. Quant à Balthazar, il savait à peu près où il irait tirer son trois cent soixante-cinquième chamois : à cinq ou six heures de grimpée, dans les contreforts du Florent, où il en vient encore de temps en temps. Il commença donc à suivre le grand chemin à larges enjambées, en sorte qu'en moins d'une demi-heure il fut en vue des premières maisons du Trecou : le hameau perché dans un rétrécissement de la vallée, sur les pentes raides qui tombent à la Thôse, près du torrent dont il a pris le nom. Il arriva ainsi de-

vant la bâtisse à laquelle travaillaient depuis deux ans tous les Riédi : le père, charpentier de son état; le fils aîné, Jodoc, la forte tête de la famille, et les trois autres fils, dont le dernier venait d'avoir seize ans, aidés seulement par des vagabonds de passage, qu'ils payaient d'une assiette de soupe et d'un verre de vin. Un hôtel encore, cela va sans dire : car au Trecou comme dans toute la vallée, on voulait profiter du courant. Pourtant, le site est tellement escarpé, qu'on peut à peine y jucher les maisons; et les gens du Trecou, qui s'en vont presque tous garder les troupeaux tout l'été dans les hauts pâturages, passent pour avoir l'esprit lourd et prêtent à rire à ceux de Vallanches. N'importe! on devient malin, dès qu'il s'agit de gagner de l'argent. D'ailleurs, les Riédi étaient originaires de Conches, dans le haut Valais. Ils avaient pris racine dans le pays depuis deux générations seulement. D'abord mal vus, comme le sont les étrangers, ils avaient arrondi leurs champs avec prudence, — terriblement laborieux, économes, rapaces. Leur construction était un chef-d'œuvre d'industrie : ils en avaient créé jusqu'à la matière première, les pierres qu'ils rapportaient de très loin, sur leur dos, le bois qui ne leur coûtait que le prix payé à la scierie. Maintenant, ils arrivaient au terme : depuis la veille, un bouquet de sapin se balançait au haut du toit, qui n'attendait plus que ses ardoises; en sorte que Jodoc, comme si l'hôtel fonctionnait déjà, flânait devant la porte, les mains dans les poches de son veston. Balthazar s'arrêta devant lui :

— Tu as fini? demanda-t-il, en levant son œil unique pour détailler la bâtisse.

— Il n'y a plus que l'intérieur. Veux-tu voir?

— Je veux bien!

Les deux hommes montèrent d'étage en étage, traversant sur des poutres les plafonds encore vides.

— Ça n'est pas tant mal, hein? dit Jodoc.

— C'est solide! répondit Balthazar.

Content de cet éloge, le futur aubergiste dit :

— Viens boire un verre!

Ils s'attablèrent dans une pièce du rez-de-chaussée, qui ouvrait sur la route, et qu'on avait achevée pour pouvoir rafraîchir les passans. Jodoc aimait à parler de ses affaires : il raconta ses espérances au chasseur, qui l'écouta, parce que le vin était bon, et reprit son chemin sitôt la bouteille vidée. Cette fois, il quitta la grand'route, pour suivre un sentier rapide qui traverse les bois. Était-ce parce que le soleil tapait dur? était-ce le vin de Riédi qui pesait sur ses jambes? Le fait est qu'il se sentait lourd, comme pris de paresse, ayant soudain perdu toute envie de courir après son trois cent soixante-cinquième. De vagues idées de repos et de

stabilité trottaient dans sa cervelle : car enfin, l'âge arrive où l'on ne serait pas fâché de rester un peu tranquille, et il y a des métiers qui ne sont bons que pour la jeunesse. Ces gaillards qui construisent des hôtels, ils ont bien des soucis, c'est vrai ; mais ils s'assurent du pain pour leurs vieux jours, des cheminées pour endormir leurs rhumatismes à la bonne chaleur du bois qui flambe. Tandis qu'à courir par les couloirs, on les réveille, les maudites douleurs, quand l'été les a assoupies. Or, justement, Balthazar sentait un vague tiraillement à la jambe gauche. « Je ne suis pas en train, aujourd'hui, » pensa-t-il. Alors sous prétexte de se reposer un peu, il s'étendit sous un sapin, les pieds au soleil. Et il s'endormit.

Quand il s'éveilla, le soleil était au zénith.

Balthazar regarda autour de lui, se leva, sentit sa jambe qui le tiraillait plus fort, songea : « Trop tard pour aujourd'hui. Bonsoir la chasse ! » Et, prenant aussitôt son parti de la déconvenue, il se mit à dévaler par les pentes. Comme il s'arrêtait sur un replat, pour regarder en bas, en se demandant s'il allait descendre à pic, un spectacle inattendu attira son œil unique : au-dessous de la paroi rocheuse, le dos contre un sapin, le gendarme, le nouveau gendarme, celui qui dressait des procès-verbaux, déjeunait confortablement, avec, à main droite, son sac rempli de bonnes choses, à main gauche sa gourde de cuir et son képi. Ayant débouché son ceinturon et déboutonné sa tunique, il était là, bien à l'aise pour savourer son saucisson en l'arrosant d'une bonne goutte de petit blanc. Or, Balthazar mourait de faim, l'estomac creusé par le vin de Jodoc.

— Hé ! Grand-Fin-Diable ! jura-t-il.

En même temps, il sentait se réveiller sa vieille rancune contre les gendarmes, pourtant inoffensifs, dont les épaulettes et le pantalon à raie rouge l'agaçaient toujours. Il ajouta :

— Ah ! tu veux nous ennuyer, toi !... Eh bien, tu vas voir !

Puis, il rit tout seul, à la pensée de la bonne farce qui venait de lui traverser l'esprit, monta sa carabine, se cacha derrière un mélèze... Et paf ! le bruit strident d'une détonation ébranla l'air silencieux, et la gourde du gendarme vola en éclats.

Balthazar le vit se lever, effaré, regarder autour de lui. Un nouveau coup vint enlever le pompon de son képi. Alors, le gendarme n'en demanda pas davantage. Il ramassa son ceinturon, prit son képi, son sac, son sabre, et détala plus vite qu'un chamois, pendant que le chasseur se tordait les côtes, derrière son mélèze, délivré de son rhumatisme comme s'il l'avait fait cuire devant une bonne cheminée, et tout ragaillardi.

— Pour une bonne farce, dit-il, c'est une bonne farce !...

Et il se régala du reste de pain et de saucisson que le gendarme avait oublié d'emporter, en regrettant d'avoir cassé la gourde. Sa belle humeur était revenue. Il ne songeait plus à la journée perdue, au chamois qu'il ne rapporterait pas, à son rhumatisme qui reviendrait. Allégrement, il exécuta sa descente, et se retrouva devant la carcasse de la maison des Riédi.

Il appela Jodoc pour lui offrir un verre à son tour, dans la salle où les chalands étaient encore rares. Pendant qu'ils buvaient, le père Riédi survint : il partagea la bouteille commencée; après quoi, il voulut aussi payer sa tournée. Cette générosité ne fut point perdue : elle attira Joseph Cascatey, qui revenait de faire sa distribution, et qui ne voulut point demeurer en reste. La scène se répéta avec un voiturier de Servièze, Claude Jacquot, long et blond, qui ramenait sa voiture vide, puis avec un autre encore. Puis les tournées recommencèrent, en sorte que, vers le milieu de la soirée, quand il fallut se séparer, on avait fait marcher les affaires. Balthazar avait bu sa large part; peut-être qu'il aurait eu quelque peine à retrouver le chemin de Vallanches, si Claude Jacquot ne l'eût installé dans sa carriole, ainsi que Joseph, également content de vivre. Pourtant, Jacquot était soucieux : depuis qu'on parlait d'embellir la contrée, les voituriers de Servièze voyaient poindre le chemin de fer, qui ne pouvait manquer de s'établir un jour ou l'autre et de ruiner leur commerce. D'esprit inquiet, enclin à se tourmenter, père de beaucoup d'enfans, Claude pensait continuellement à ce danger, dont de vagues propos, entendus la veille à Saint-Maurice, venaient de réveiller la crainte. De temps en temps, il se retournait sur son siège, pour dire à ses deux compagnons :

— On en veut trop faire dans le pays! Vous verrez que ça finira mal!

Mais les deux gaillards ne l'écoutaient pas. Ils bavardaient comme des pies et riaient comme des fous, leurs langues déliées par le vin, qui assombrissait Claude, leur esprit porté vers des fantaisies drôles et des histoires égrillardes. Balthazar en contait de raides. Et puis, comme sa gaieté croissait toujours, et que le moment vient où il faut de la musique, il entonna la chanson des *Filles de Troistorrens*, si comique qu'elle dérida le triste Claude Jacquot lui-même :

C'est les filles de Troistorrens,
Ran, ran, ran tan plan, tire lire en plan
C'est les filles de Troistorrens.
Qui vont boire à la pinte...

Cependant les trois conspirateurs, auxquels il ne pensait plus,

étaient rentrés à Vallanches, à l'heure où les hommes s'assemblent sur la place en causant tout bas de la mésaventure du gendarme, qu'on connaissait déjà. Ils étaient gais aussi, ayant fait une bonne affaire, et bu comme il convient. Le vin leur déliait la langue. Ils parlèrent enfin, — n'ayant plus rien à cacher, puisque les actes étaient signés, chez le curial Tarentey, de Saint-Maurice, et qu'ils rapportaient des billets de banque plein leurs portefeuilles. Alexis lui-même ouvrait ses lèvres minces, bien qu'il fût moins gai que les autres et commençât à trouver qu'il aurait mieux fait de garder son champ : car il n'était jamais content de rien, et en regardant sa mine toujours renfrognée, son brave homme de cousin disait volontiers :

— C'est la bile qui le travaille; aussi ce n'est pas sa faute s'il est quelquefois méchant!

Mais les deux autres laissaient déborder leur satisfaction, Georges-Étienne surtout; et ils racontaient leur expédition à tous ceux qui se groupaient autour d'eux, François Combe, son cousin le président, César Cascatey, les Clèvoz, d'autres encore :

— Rarogne, c'est un gaillard! déclara Boson. Un vrai gaillard! Oh! mais, un gaillard!...

— Alors, demanda François David, tout prêt à larmoyer, c'est bien vrai? Il va faire un hôtel?

— Pour sûr, dit Alexis avec son air mauvais. Une concurrence pour toi, hein?

— Oh! moi, je ne crains personne. J'ai ma clientèle. Les gens savent qu'on est bien chez moi!

Boson, qui avait le vin bienveillant, s'écria :

— D'ailleurs, il y en aura pour tout le monde!.. Vous verrez ça!... Rarogne nous a dit tous ses plans, tous!... Après l'hôtel, il en fera un autre!... Et puis, un café, un grand café!... Et puis, un casino!... Et puis, le chemin de fer!... Oui, oui, le chemin de fer!... Ils achèteront les champs... Ils feront sauter les rochers... Ça sera comme à Lestral, comme à Zermatt, peut-être!...

En les écoutant parler ainsi, les auditeurs tâtaient leurs poches vides et s'entre-regardaient, excités à la curée, déjà méfians les uns des autres. Quels seraient les premiers servis? Lesquels auraient la meilleure part, — après Frédéric-Élie s'entend, car celui-là, il savait comme personne écrémer le lait? Pourtant, il ne prendrait pas tout pour lui. Chacun possédait son lopin de terre : lesquels de ces champs vaudraient le plus? lesquels cachaient le vrai trésor, — le trésor introuvable qui existe au fond de toutes les légendes du pays? Voilà ce qu'on ne pouvait pas savoir d'avance, ce que les malins allaient essayer de deviner, pour acheter, pour revendre, pour spéculer, en un mot, comme

les gens de la ville spéculent avec des terrains, des actions, des obligations! Ceux qui verraient clair dans ce mystère gagneraient plus d'argent en deux ou trois ans, rien qu'en allant chez le curial, que leurs pères n'en avaient économisé en six générations de travail et d'économie. Déjà cette idée germait chez plusieurs : oui, si François-David avait su s'y prendre, il aurait peut-être bien revendu la *Dent-Grise* à Rarogne, au lieu de le laisser construire un hôtel dont la concurrence serait sa ruine ; si les Clêvoz avaient su, ils auraient vendu leur chalet, bien situé sur la place, plutôt que de laisser Frédéric-Élie vendre son terrain. Tous ceux qui possédaient un lopin de quelque étendue se disaient : « Pourquoi pas moi? » D'autres, moins bien lotis, faisaient des combinaisons : « J'aurais pu m'entendre avec tel ou tel, qui est à côté de moi, et c'est nous maintenant qui reviendrions de Saint-Maurice, avec des billets de banque plein nos portefeuilles ! » Mais c'était ce roublard de Boson, ce cafard de Pecca-Fava, ce coquin d'Alexis, qui se réjouissaient, se vantaient, et blaguaient comme si tout le monde avait fait leur bonne affaire. En sorte que Gaspard Clêvoz, qu'agaçait le spectacle de leur triomphe, finit par prendre le bras de son père, qui écoutait sans rien dire, d'un air détaché, et par l'emmener dans leur chalet où il recommença ses propos habituels :

— Voyons, père, est-ce que ça ne vous fait donc rien que tout le monde profite excepté nous? Voilà ces trois gaillards qui ont fait une magnifique affaire, et nous sommes là, nous, comme avant. Si au moins on se décidait! Pour bâtir leur grand hôtel, il leur faudra bien deux ou trois ans. Nous pourrions encore être prêts avant eux, nous, en nous dépêchant. Mais vous ne voulez pas prendre un parti. Vous avez l'air de trouver que j'ai raison ; et au lieu d'agir, vous ne dites ni oui ni non!

Vieille-Suisse, qui ne s'émouvait pas, se contenta de répondre après avoir longuement réfléchi :

— Pour faire un hôtel, il faut une femme. Marie-toi!

— Bien sûr, que je me marierai, dit Gaspard. Mais c'est moins long de se marier que de bâtir. Et l'on pourrait toujours commencer en attendant.

Le père Clêvoz secoua sa tête obstinée, et dit :

— Marie-toi d'abord. Ensuite, on verra!

Après quoi, il ne parut plus écouter les discours de Gaspard, qui ramenait toujours les mêmes raisons, en criant et en se démenant comme si les gestes et les cris pouvaient agir sur son père.

Naturellement, le mariage rentrait aussi dans ses plans. Seulement, il entendait se marier à sa guise : il voulait une fille de la ville, qui aurait bonne façon, qui lui apprendrait les belles ma-

nières et lui donnerait des fils qui seraient des messieurs. De la fenêtre de son vieux chalet, il lorgnait les « demoiselles » des deux hôtels, avec l'idée que dans le nombre il s'en trouverait une à laquelle il plairait. Pourquoi non, après tout? N'était-il pas un beau garçon, avec sa mine éveillée, ses cheveux noirs, ses yeux vifs, la force de ses membres souples? et un bon parti par-dessus le marché : car il aurait du bien, plus tard, puisqu'il était fils unique. Quant à venir habiter Vallanches, cela n'était pas un obstacle, puisqu'elles disent toutes qu'elles adorent la montagne : quand il aurait montré au monde ce qu'il savait faire, en démolissant son chalet pour créer un hôtel, il trouverait bien celle qu'il lui fallait. Et il l'attendait, cette perle, plein de dédain pour les filles du village, en passant des heures derrière ses contrevens, à se remplir les yeux des jolis minois, des robes claires, des chapeaux à fleurs qu'on voyait aller et venir sur la place.

Cette année-là, justement, la saison n'avait jamais été si brillante. Au *Chamois*, on logeait les passans où l'on pouvait, au salon, dans la salle à manger, jusque dans la cuisine. Élise Allet s'ingéniait en mille combinaisons pour multiplier ses chambres et dédoubler ses matelas : son joli visage fin était déjà tout marbré de fatigue, avec des cercles noirs autour de ses yeux qui ne dormaient plus ; car son personnel étant insuffisant pour le service de ses quatre-vingts pensionnaires, il fallait qu'elle le secondât, et à elle seule elle faisait bien la moitié de la besogne. Ah! c'était une rude travailleuse, celle-là! Elle ne portait pas de « voyages », elle ne battait pas le linge au lavoir, — mais elle n'en trimait pas moins comme un homme; et une tête solide, encore, qui roulait aussi des plans, pour sûr, bien qu'elle n'en parlât à personne, — des plans qui devaient être pleins de sagesse, et qui aboutiraient sans hâte, au cours des années, comme les fruits mûrissent. Vieille-Suisse se disait souvent que malgré ses deux jumelles, elle ferait joliment bien l'affaire de Gaspard, et qu'avec une bru pareille, il se serait lancé dans toutes les combinaisons qu'elle aurait voulu. Mais Gaspard, bien qu'il n'osât pas dévoiler à son père ses idées de derrière la tête, faisait la sourde oreille, parce qu'il tenait à sa « demoiselle »; d'ailleurs, la petite veuve avait déclaré qu'elle ne se remarierait jamais, et l'on pouvait croire que, si elle revenait sur cette décision, ce ne serait pas pour les beaux yeux de son voisin, qu'elle tenait pour un propre à rien.

IV

Peu à peu, parmi les cent personnes serrées autour des tables du *Chamois*, des groupes se formèrent, au hasard des sympathies

ou des rencontres. Quelques Anglais se joignirent à la famille Watson : ils constituaient une colonie indépendante et tyrannique qui s'empara du salon pour danser les soirs de pluie et chanter des cantiques le dimanche, traitant l'hôtel, les servantes, les touristes et le village en peuplade de nègres ou de fellahs : fort aimables d'ailleurs, pourvu qu'on ne les gênât pas, accueillant avec une politesse condescendante les étrangers qui tentaient de se joindre à eux, comme Arléghian, qui continuait à les suivre dans leurs promenades avec des airs de caniche sans maître.

Le groupe des alpinistes, auxquels Sterny se joignait pour les flâneries, sinon pour les courses, s'était augmenté de Georges Croissy. Le peintre avait obtenu, — non sans peine, — que Vieille-Suisse posât pour lui : et l'on pouvait voir, dans le pré de Frédéric-Élie, l'artiste et son modèle, l'un nerveux, chercheur, inquiet, l'autre, rigide et grave, gardant la pose sans broncher, ses rudes mains brunes immobiles sur ses genoux, sa tête engoncée dans le grand col qui caressait ses oreilles poilues, roulant Dieu sait quelles idées dans son silence immobile. Croissy travaillait aux études d'un grand tableau, qui devait représenter une touchante cérémonie du pays, la bénédiction des tombes, telle qu'elle se pratique chaque dimanche, avant la messe. Pour décor, l'humble cimetière autour de l'église, avec ses croix de bois noir, la variété de ses vieilles fleurs démodées, et dans les arrière-fonds, les flancs verts de la Pernelle, l'ascension hardie de la Pointe-de-Mannery, et plus loin, à peine estompées dans l'air matinal, les lignes déchirées de la Dent-Rouge. Auprès des tombes, des familles agenouillées ou inclinées en des poses parfois admirables de douleur ou de recueillement : un grand vieillard courbé sur une touffe d'asters, une mère guidant la main d'un enfant pour dessiner le signe de la croix, tandis que le prêtre, portant le camail pourpre qu'un privilège a concédé aux chanoines réguliers de Saint-Maurice, esquisse le geste qui répand la bénédiction sur toutes les iniquités pardonnées.

Dans ce tableau dont il parlait sans cesse, Croissy enfermait une idée : le culte poétique du passé. Quand il n'y travaillait pas, il y pensait, installé sur un rocher juste au-dessus du cimetière, à mi-hauteur du clocher : il rêvait alors à ces morts obscurs couchés dans le bon repos, après tant de fatigues, qu'évoque ou qu'accompagne la pieuse pensée de leurs descendans, en sorte qu'un lien mystérieux subsiste entre ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, un lien fait de souvenirs, de prières, de respect, d'efforts communs. Volland, fort incroyant, le taquinait volontiers sur ce dilettantisme mystique où l'entretenait son « sujet » ; mais, pour d'autres motifs, il n'était guère moins attaché à ce

passé dont les humbles croix des tombes demeuraient le symbole, et volontiers, en revenant de course, il se lançait avec le peintre en longues dissertations sur les mœurs et les aspects du pays.

Placé à son premier repas à côté de Madeleine Vallée, Sterny remarqua, au repas suivant, qu'on l'avait séparé d'elle.

Comme il nouait conversation avec la tante, en songeant vaguement à l'apprivoiser, il rencontra le regard de Madeleine qui le suivait, étonné, presque farouche: comme si, les quelques paroles échangées la veille ayant déjà créé un commencement d'amitié, la jeune fille, inquiète et jalouse, lui reprochait de passer à l'ennemi. A ce regard, il répondit par un sourire pour elle seule, un sourire en dedans, dont elle devina sans doute le sens ironique; car aussitôt, ses yeux se radoucirent. Et ce duo silencieux fut quelque chose de charmant, comme le sont toujours les airs que murmurent les naissantes sympathies. Dès le lendemain, Sterny se piquait au jeu : un rien d'espièglerie rentrait en lui. D'abord l'entreprise parut ardue : Mme Vallée gardait la défensive, répondait par des monosyllabes, le scrutait de regards méfians. Puis il gagna du terrain, se contenta d'une réponse moins rébarbative, et s'arrêta là, remettant au jour suivant la poursuite de son avantage. Il était de ceux qui veulent savoir, et que leur instinct pousse à plaire. Nul sentiment ne le possédait encore : un attrait l'appelait, voilà tout. Quand, à la dérobée, il regardait Madeleine, il sondait le secret de ces grands yeux qui ne parlaient à personne et déjà se confiaient à lui; de cette réserve hautaine et triste, si peu naturelle à vingt ans, et si désireuse de se relâcher ; de cette sourde sympathie qui d'emblée les engageait dans une espèce de conspiration, contre un ennemi commun. C'était le jeu secret de la nature qui se jouait en eux, ce jeu toujours le même, aux signes à peine divers, qui poursuit ses fins paisibles par delà les caprices et les violences de nos émotions. Ni l'un ni l'autre ne s'en doutait encore. Mme Vallée, aveuglée aussi, laissa bientôt s'endormir sa perspicacité, pareille au dragon des légendes qui veille sur les passans inoffensifs et ferme l'œil sitôt qu'approche le chevalier libérateur. L'ennui s'en mêlait. Elle songeait : « Ce jeune homme est agréable ; d'ailleurs il habite Paris, il est ici pour quelques jours, bientôt nous ne le verrons plus. » C'étaient des garanties.

Une visite de M. Vallée acheva de rompre la glace : beaucoup plus sociable et beaucoup moins méfiant que sa femme, moins absorbé surtout par des calculs éloignés et par le travail d'une méchanceté rancunière, enclin plutôt à s'étirer dans la prospérité nouvelle qu'il devait à Madeleine comme un bon chat s'étire dans la chaleur après des déboires sur les toits, il éprouvait le besoin

de causer avec n'importe qui, de verser dans une oreille complaisante la confidence de ses idées sur toutes choses, ou même, quelquefois, à voix très basse, des plaintes contre le despotisme de sa femme, la sottise de son fils, les humeurs noires de sa nièce. Sterny se trouva là à point nommé pour ce rôle d'écouteur : il fit rapidement assez de chemin dans l'intimité des Vallée pour pouvoir les décider à monter à Solnoir, en compagnie, assister à la cérémonie de la bénédiction des troupeaux, qu'on y célèbre à la mi-août.

Solnoir est un de ces hauts pâturages où les vaches passent leurs deux mois d'été, sous la garde de quelques pâtres et d'un fruitier qu'absorbe la fabrication du beurre et des fromages. Séparés du monde pour plus de huit semaines, ils s'entassent avec leurs bêtes dans les huttes où souffle le vent aigre des nuits froides par les intervalles des pierres sans ciment et des planches disjointes. Couchés sur une planche dans une soupente de la *chavanne*, l'unique pièce qu'ils se réservent en dehors des étables, ils se nourrissent de pain sec et de *polenta*, qu'ils trempent dans le « petit-lait » ou mélangent au « séré ». Leur travail commence avant l'aube pour se prolonger tard, et quand ils ne travaillent plus, ils jouent, autour de l'âtre ou sur le gazon, à quelque jeu naïf, le « jeu de la truie », ou « le jeu des couteaux », où les triques, les morceaux de bois noueux, les mottes de gazon, remplacent les balles et les palettes. Mais, plus souvent encore, ils fument des pipes silencieuses, n'ayant rien à se dire au bout des longues journées toutes pareilles, rompant à peine leur silence pour rire d'un bruit insolite ou d'une grosse farce. De temps en temps, quelque messager vient renouveler leurs provisions, ou des alpinistes leur demandent à s'étendre dans leur foin avant une ascension. Ils ne savent rien de ce qui se passe loin d'eux, au-dessous d'eux, derrière le rempart de leurs montagnes; ils n'entendent que mugir leurs taureaux, meugler leurs vaches, bruire les eaux qui parcourent leurs gazons ou gronder de proches avalanches. Et ils demeurent là, absorbés heure après heure par l'accomplissement de leur besogne ou les soins de leurs bêtes, roulant peut-être en eux de confuses pensées dont ils ne cherchent pas l'expression, enveloppés sans le savoir par la sauvage poésie du paysage et de la solitude, songeant parfois, avec des commencemens de terreur, aux légendes de l'Alpe : aux âmes damnées qui errent sur les glaciers voisins ou roulent des pierres dans les lits des torrens.

Plus que d'autres, les pâtres de Solnoir voient arriver, vers la chute du jour, des touristes avec leurs guides : car leur domaine est magnifique, au pied de sommets qu'on aime à gravir. C'est une vaste plaine que sillonnent des eaux abondantes, qu'entoure

un cirque prodigieux de montagnes célèbres : au sud, les cinq cimes de la Dent-Grise, — cinq forteresses fantastiques, toute une architecture de Titans en délire entassant pour l'assaut du ciel les rochers énormes sur la base des éboulis en pyramides et des glaciers ancrés dans le sol dur; au nord, le Florent, moins haut, moins menaçant, non moins tragique, — longue arête dentelée qui prend un air de monstre au repos; puis, fermant l'espace à l'occident, la masse plus majestueuse de la Tour-aux-Fées, avec ses trois sommets arrondis en coupoles régulières et sa paroi formidable dressée à pic, presque perpendiculaire, coupée seulement au milieu par un glacier que sa chute interrompt brusquement, et qui, retenu par un miracle d'équilibre, semble toujours prêt à s'effondrer, de toute sa masse, aux pieds de la géante qu'il cuirasse de ses reflets d'acier; vers l'orient, l'espace se déchire, une large échancrure descend sur la plaine, telle une brèche ouverte dans la redoute, et des sommets éloignés se confondent avec les nuages.

Quand, après la fatigue du chemin, le long du torrent, — l'Épendes — qui roule au Rhône les eaux réunies de Solnoir, la caravane des touristes découvrit le paysage, ce furent des exclamations ou des silences qui varièrent selon l'âme de chacun. M. Vallée, hors d'haleine, approuva, posément, en homme que rien n'étonne. Il haleta :

— C'est... vraiment... très beau... oui... très beau... ça vaut... la marche!...

Arleghian, qui avait suivi, exprima dans son jargon un enthousiasme incohérent. Mlle Lechesne et Mlle Baudoir, leurs longs corps maigres appuyés sur leurs bâtons, échangèrent quelques réflexions sur la grandeur de Dieu que ses œuvres manifestent. Mme Vallée, qui se plaignait dès le premier quart d'heure, gronda :

— Enfin!... On m'avait parlé de trois heures de marche : en voilà cinq que nous grimpons!... J'espère que nous sommes arrivés, cette fois!... C'est le moment!

Madeleine s'isolait sans rien dire, selon son habitude de garder pour elle ses émotions; mais son regard parlait à celui de Julien, qu'il cherchait et croisait de minute en minute. Jules, indifférent, lançait des cailloux dans l'eau bouillonnante de l'Épendes.

Comme ils se remettaient en marche, ils furent rejoints par Volland, venu par des sentiers plus difficiles. Tout en marchant, à plat maintenant, l'alpiniste leur racontait la dramatique histoire de la Dent-Grise : les luttes, aux temps préhistoriques, contre le glacier du Rhône, dont la masse compacte emplissait la vallée; les éboulements qui de siècle en siècle déchirèrent ses parois; le

Noveiroz s'écroulant comme autrefois le mont Taurus, et barrant le cours du grand fleuve : et l'évêque de Sion exorcisant en vain les eaux grossissantes, que l'effroi populaire voyait pleines de damnés. Plus récemment, des convulsions, dont les vieillards se souvenaient encore, avaient secoué et tordu la tragique montagne : on l'avait vue s'avancer tout entière, enveloppée d'une fumée blanchâtre, puis éclater en salves formidables et précipiter dans le Rhône d'énormes blocs de rochers, qui semblaient flotter sur le courant et rebondissaient à plusieurs reprises avant de disparaître. Depuis un demi-siècle, elle est à peu près tranquille ; mais les eaux poursuivent leur travail invisible, en sorte qu'elle demeure une menace, et qu'en des temps peut-être proches, sa masse s'abîmera dans la vallée.

— En sorte, conclut Volland, que ce sont les ruines qu'elle porte qui la font si belle !

— On dirait vraiment que vous l'aimez, fit Sterny en badinant.

Il répondit :

— Hé ! comment ne l'aimerais-je pas ? A Vevey, la fenêtre de ma chambre est orientée de telle sorte que je la vois à mon réveil ; je la retrouve en face de moi à l'hôtel où je prends mes repas ; elle se dresse vis-à-vis de la salle où je traduis Virgile à mes élèves ; elle m'observe dans toutes mes promenades. J'ai gravi plusieurs fois ses cinq cimes : deux d'entre elles, moi premier. Quand je ne la vois pas, je m'ennuie d'elle et je veux la revoir...

Il avait dit cela d'un ton sérieux, presque grave ; il sourit en continuant :

— Seulement, elle n'a pas tout mon cœur. Il y a sa voisine, la Tour-aux-Fées, que j'aime au moins autant. Regardez-la donc : elle est d'une autre beauté, celle-là, plus régulière à la fois et plus mystérieuse. Elle a l'air d'avoir des secrets. Elle réfléchit davantage, plus isolée, ayant des orages dont les éclats ne vont pas jusqu'à la plaine, comme ces grandes âmes solitaires qui demeurent ignorées...

Comme pour lui donner raison, l'énorme montagne, à cette heure, semblait vivre d'une vie active et rapide, d'une vie personnelle, presque humaine. Les couleurs changeantes que les jeux de la lumière étendaient sur son glacier, donnaient à sa lourde masse un aspect de figure inquiète que transforment et bouleversent de puissantes émotions. On la voyait pâlir comme d'effroi, rougir comme de colère ; puis, pour un instant, toute rose, elle semblait une vierge dont le beau sang colore les chairs de marbre. Elle parlait aussi : les continuelles avalanches qui d'instant en instant s'écroulaient sur ses flancs lui prêtaient une

voix pour gronder, pour gémir, pour pousser des plaintes qui tour à tour éclatent ou s'étouffent, comme des cris de victoire ou des râles d'amour. Ce n'était plus un entassement inerte de pierres et de neige : c'était un être animé, un monstre superbe dont les formes et la voix dégagent une fascination fatale.

Madeleine, qui les suivait à distance sans entendre leurs propos, les rejoignit pour demander à Volland, en désignant la Tour-aux-Fées du bout de son ombrelle.

— Est-ce une ascension qu'on peut faire ?

— Facilement, répondit-il. On passe par Vervérine, de l'autre côté du col du Florent, là, à gauche. On arrive sans peine sur l'arête, que vous voyez. On la suit, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, jusqu'au pied du dernier sommet, où l'on monte par des « cheminées » très rapides, mais dont aucune n'est vraiment dangereuse.

— Mais par ici, demanda encore la jeune fille en montrant l'énorme paroi qui tombait sur Solnoir, ce serait impossible, n'est-ce pas ?

Les yeux de Volland brillèrent, comme ceux d'un chef à qui l'on parle d'assaut :

— Ah ! mademoiselle, « impossible » est un mot rare à la montagne ! Difficile, certainement. Pourtant, regardez bien le Grand-Revers, comme on appelle cette paroi presque unique dans les Alpes. Une fois gravi l'éboulis que vous voyez à droite, je crois qu'on pourrait, par un de ces couloirs, arriver au glacier. Pour traverser le glacier, qui n'est pas large, il faudrait compter avec les chutes de pierres. Après, après... je ne sais plus : les vraies difficultés commenceraient.

Les sourcils froncés, l'œil tendu, il sondait du regard le mystère de la paroi supérieure, trop éloignée en hauteur pour qu'on pût calculer l'inclinaison des pentes ou les saillies des couloirs.

— Vous essayerez? dit Madeleine.

Avec un léger haussement d'épaules et une affectation d'indifférence, il répondit :

— Je n'y songe pas.

Les vrais alpinistes sont comme les vrais amoureux : ils gardent leurs secrets pour eux seuls.

Enfin les chalets apparurent : rangés en cercle autour des dernières pentes vertes de la Dent-Grise, si bas que leurs toits semblent raser le sol, gris dans la lumière douce de l'après-midi finissante, ils se confondaient avec les blocs de rochers qui les surplombent parmi les gazons. Le troupeau, qui rapportait ses mamelles pleines, se rassemblait à l'entour. Quelques génisses folâtraient. Un puissant taureau noir, le cou tendu, frottait son

mufle contre celui d'une jeune vache, frémissante sous la caresse du mâle. Les pâtres poursuivaient les bêtes obstinées à s'attarder parmi les herbes et les fleurs...

La caravane, que précédait César Cascatey, entra dans la « chavanne » du meilleur chalet. César parlementa un instant avec le fruitier, qui surveillait sa chaudière et s'interrompit à peine pour apporter du lait, de la crème et des écuelles, pendant que le guide déballait et disposait sur le « tablat » les provisions de leur dîner. Le repas achevé, bien que l'air fût vif, les touristes s'en furent errer autour des chalets. La nuit tombait : les silhouettes disparaissaient dans les ténèbres, où s'estompaient pourtant les blancheurs des glaciers; les voix chuchotaient parmi le murmure sourd des eaux et le tintement éloigné des « sonnailles », dans un recueillement d'église qui gagnait les indifférens. Madeleine et Sterny se trouvèrent près l'un de l'autre, dans l'ombre épaisse. Il l'appela :

— Venez là !

Elle vint. Ils s'assirent sur la même pierre, envahis par la même impression de paix et de mystère qu'ils jouissaient inconsciemment de partager. Une crainte vague, au fond d'eux-mêmes, les empêchait de se taire; mais leurs lentes paroles devinrent bientôt intimes comme le silence. Il brûlait de lui dire le désarroi de son âme. Elle eut des mots qui trahissaient sa peine. Il osa lui demander :

— Pourquoi donc avez-vous tant de tristesse au fond de vos yeux, qui sont si beaux ?

Elle, si retenue, si vite effarouchée, ne s'offensa ni de la question ni du compliment. Oppressée, elle murmura :

— Ah ! il y a tant de choses !

Il dit :

— Tant de choses?... Vous avez vingt ans. Vous êtes la jeunesse, le printemps, vous êtes les fleurs...

Elle dit :

— Il y a des printemps sans soleil. Il y a des jeunesses sans sourires. Vous ne savez pas. Si vous saviez...

Elle s'arrêta : à quoi bon raconter ses tristesses, et comment ? Et ils purent se taire : déjà leurs douces pensées se cherchaient, quand soudain l'aigre voix de Mme Vallée éclata :

— Madeleine !

Ils se regardèrent. La voix répéta :

— Madeleine ! Madeleine !

Son diapason devint plus aigre :

— Madeleine ! où es-tu ?

La jeune fille répondit :

— Pas bien loin !

— Tu ne m'entends donc pas ? Tu viens ?

— Oui, je viens.

Ils s'éloignèrent en sens inverse, plus avant dans la nuit, tandis que la voix, affaiblie par la distance, clamait toujours :

— Madeleine... Mais Madeleine !... Madeleine !...

Tout à coup, à trois pas d'eux, ils devinèrent la longue silhouette de Jules, dont les yeux de chat devaient percer les ténèbres. Aussitôt, ses doigts s'agrippèrent à la main frissonnante de Madeleine ; il cria :

— La voici, maman, je l'ai. Je l'amène !

Sterny sentit que la jeune fille tremblait toute. Pourtant elle ne fit aucune résistance : elle se contenta de dégager sa main de celle du mauvais garçon, en disant, d'une voix blanche :

— Allons ! montre le chemin !

Un instant après, Julien entendit, comme un sourd grondement d'orage, le murmure des reproches dont Mme Vallée accablait sa nièce, et distingua les silhouettes des deux femmes qui disparaissaient dans leur chalet. Alors, il se trouva très seul. A petits pas, il se dirigea vers le « raccard », qu'il devait partager avec les autres hommes, dont une lanterne au bout d'un bâton éclairait la porte ; mais, peu pressé d'entrer dans cette tanière, il s'assit sur une pierre voisine, pour fumer une cigarette. Comme il se préparait à suivre le fil de vagues rêveries, M. Vallée vint s'asseoir à côté de lui. L'avocat parlait volontiers, de questions très diverses : beaux-arts, politique, littérature, religion. Où qu'il fût, il aimait à tirer de sa réserve des lieux communs, qu'il développait pour son propre plaisir, sans aucun souci de leur opportunité. Ce fut ainsi qu'il se mit à exposer sa théorie de la représentation proportionnelle, sauvegarde du droit des minorités dans les parlemens. Puis, Julien négligeant de lui donner la réplique, il se tut un instant, et reprit tout à coup :

— A propos, cher monsieur, il me semblait bien que votre nom me rappelait quelque chose.

Julien frissonna :

— Quoi donc ? demanda-t-il.

— Cette affaire... Vous savez bien, cette affaire qui a fait tant de bruit il y a quelques mois : une femme assassinée par son mari, en présence de l'amant. Oh ! mon Dieu, un crime passionnel qui n'était pas plus intéressant que beaucoup d'autres : car ces vilaines histoires d'adultère se ressemblent toutes. Moi, je l'ai remarquée, pour m'être trouvé jadis en relations avec l'avocat du mari, Me Douce. Il a fait mentir son nom, ce jour-là, car il a cruellement malmené l'amant, celui qui portait votre nom, justement.

Affolé, hors d'état de dominer son émotion, de donner le change ou de se taire, Julien s'écria :

— C'était moi-même, monsieur!

L'autre eut un geste de recul, stupéfait d'une telle rencontre dont la possibilité n'avait pas même effleuré son esprit paisible. Julien continua :

— Oui, c'est moi qui suis le héros de ce triste drame. J'ignore comment me jugent ceux qui ne le connaissent qu'à travers les journaux. Tout ce que je sais, c'est que ma vie en est gâtée pour toujours. Je marche maintenant dans un cauchemar affreux. Je me confonds en efforts pour le fuir. Ici, j'étais parvenu à l'oublier un peu. Je vous en supplie, monsieur, gardez-moi mon secret! Il me serait impossible de rester à Vallanches si l'on y connaissait mon histoire, et c'est le seul coin du monde où j'ai trouvé un peu de paix!

M. Vallée protesta de sa discrétion, promit son silence, et les deux hommes restèrent à côté l'un de l'autre, dans l'embarras. L'arrivée de Jules, qui se trouva devant eux sans qu'on l'eût entendu s'approcher, leur fournit le prétexte d'en sortir. D'ailleurs, César les appelait, en leur rappelant que la nuit serait courte. Ils rentrèrent donc dans leur « raccard, » à la lumière falote de la lanterne, et s'arrangèrent dans le foin après un dernier bonsoir.

Bientôt après, Julien entendit leurs souffles réguliers d'hommes bien portans, auxquels chaque nuit apporte le même sommeil : alors, dans l'épaisse obscurité, dans la fraîcheur qui pénétrait par les intervalles des planches, dans le silence que rompaient sans cesse les piétinemens et les bruits des vaches dans l'étable au-dessous d'eux, il sentit ses angoisses assoupies se réveiller l'une après l'autre. Les heures passèrent, d'une lenteur telle que la nuit lui parut infinie. Elle finit pourtant : des lueurs incertaines filtrèrent, comme l'air froid, à travers la paroi. Il secoua son foin et sortit à tâtons.

Le vaste cirque désert, noyé dans le crépuscule, semblait monotone et morne comme le désespoir.

Une teinte unique s'épandait sur les rochers de la Dent-Grise, du Florent, de la Tour-aux-Fées, dont les déchirures évoquaient des images de villes prises aux remparts éventrés, de brèches où des armées auraient passé, de cathédrales maudites que l'abandon dévore. Des bandes de nuages couraient sur leurs flancs, pareils à des escadrons de fantômes. La neige des glaciers gardait sa lividité de mort. Et le ciel incertain, bas et plombeux, paraissait une coupole vide où nulle lumière ne naîtrait jamais plus.

Quelle tristesse il attendait maintenant de cette journée, dont la veille il avait osé se promettre un peu de joie! Voici qu'au lieu

de l'oubli espéré, elle réveillait ses souvenirs, ravivait son mal, ramenait dans sa mémoire les fatales images; et sur le fond sourd de l'angoisse des remords atténués, apparaissait un nouveau souci, plus précis et douloureux : que pensait-ELLE de lui, maintenant? — et que faire? S'esquiver avant le réveil des autres, comme un coupable qui s'enfuit? ou rester, en épiant le sens des regards qui se poseraient sur lui, le vol secret des pensées derrière les fronts?... Julien resta. Comme en un rêve, il vit des groupes de paysans apparaître sur le col de la Sallette, où passe la route à mulets; grandir en descendant vers les chalets; — se grouper autour de la minuscule chapelle trop petite pour les contenir; — s'agenouiller pendant la messe basse, que le prêtre en surplis blanc célébra sur le seuil; et les prières muettes passaient comme un souffle invisible sur les grands chapeaux plissés des femmes, sur les têtes nues des hommes immobiles dans leurs poses pieuses comme les pierres qui sortaient autour d'eux des gazons. Les yeux distraits de Julien erraient sur le tableau en cherchant Madeleine : il tressaillit quand il la vit arriver aux côtés de son oncle, qui lui parlait. Il pensa : « Elle sait; » et n'osa pas s'approcher d'elle. Pourtant il doutait encore, il tâchait d'étayer un peu d'espoir sur la promesse de M. Vallée. Mais bientôt, il ne douta plus : César Cascatey rassemblait les touristes qui comptaient « faire » le Florent, — et M. Vallée prétexta sa fatigue de la veille pour refuser de se joindre à eux. Alors Sterny sentit que son rêve se dissipait : la tête à demi vidée, il se mit en marche aux côtés de Volland, dont l'œil bienveillant l'observait; et il demeura le dernier de la caravane, à traîner ses pas lassés, indifférent à la clarté de la matinée, à la magnificence des aspects. Il ne songeait qu'à se laisser bercer par la fatigue, par l'essoufflement, par l'effort, qui chassaient ses pensées. Il montait, et la grimpée le soulageait, et il aurait voulu grimper toujours. Mais après une longue pente gazonnée, après un névé que termine une reprise des gazons plus maigres et moins verts, un dernier effort amena la petite troupe sur le col. Des cris d'enthousiasme éclatèrent, et l'apparition d'un nouveau paysage réussit à distraire le triste grimpeur.

— Eh bien! demanda Volland en frappant gaiement sur l'épaule de Sterny.

Avec effort, Julien répondit :

— Oui, c'est magnifique!

Mais le spectacle étendu sous ses yeux s'effaçait déjà de sa pensée...

A la descente, une émotion plus directe l'arracha violemment à lui-même :

Pour rentrer au village par un autre chemin, la troupe devait traverser le pâturage de Mannery : un petit groupe de chalets grisâtres, pareils à ceux de Solnoir, dans un cirque plus restreint et moins haut. Comme ils s'arrêtaient pour demander du lait, le fruitier, en les servant, leur dit :

— Vous savez que Vallanches a brûlé?

Ils se regardèrent avec stupeur :

— Quand donc? demanda Volland.

— La nuit dernière.

César dit :

— Tout le village?

— Je ne sais pas.

— Est-ce qu'il y a des victimes?

— Je ne sais pas.

Tranquillement, le fruitier se remit à surveiller la cuisson de son fromage, et l'on ne put rien tirer de plus de l'homme silencieux qui, ayant dit tout ce qu'il savait, n'avait plus rien à dire.

La sinistre nouvelle accéléra leur descente : car tous, inquiets, prenaient leur part du malheur; et Volland répétait :

— Ah! les pauvres gens, les pauvres gens!

Mais ils ne rencontrèrent personne sur leur chemin. Ce ne fut qu'aux Traversis qu'ils obtinrent quelques détails : il y avait trois blessés, dont César demanda les noms; le feu avait éclaté dans l'enchevêtrement des vieux chalets, derrière la place : une quinzaine au moins étaient détruits; beaucoup de chèvres et de porcs avaient péri; d'immenses provisions de foin avaient flambé en un clin d'œil. En écoutant ce lamentable récit qu'un paysan, arrêté au bord de la route, se faisait arracher par bouts de phrases et par monosyllabes hésitans, Julien ne songeait plus qu'au désastre du village prospère, à la ruine des pauvres gens, hier si tranquilles, peut-être heureux, qu'un coup du sort privait de leur abri et rejetait brusquement à la misère. Et c'était peut-être la première fois de sa vie qu'il sentait courir dans son cœur un frisson de compassion et de solidarité pour les humbles douleurs des autres.

Quand ils arrivèrent, les décombres fumaient encore : les cendres, les pierres noircies, les planches calcinées faisaient comme une grande tache de lèpre qui rongeait le village jusqu'à la place. Parmi ces ruines erraient les victimes, qui venaient contempler ce qui restait de leurs toits, de leurs foyers, de leurs granges. Des femmes pleuraient, en d'immobiles attitudes de désespoir; des hommes sombres remuaient des poutres encore tièdes, dont les charbons éteints s'effritaient entre leurs mains; beaucoup regardaient, dans un morne étonnement, comme si leurs yeux doutaient encore de l'affreuse réalité. A quelque distance, au

bord du chemin, Gaspard Clêvoz, Joseph Cascatey et deux ou trois autres observaient la scène en curieux, et causaient avec beaucoup d'animation. Comme Volland s'approchait d'eux, Gaspard lui dit presque gaiement :

— Voilà qui va changer la face des choses, monsieur Volland! On ne pourra pourtant pas reconstruire ces tanières comme elles étaient, n'est-ce pas?

Il cligna de l'œil, en ajoutant d'un air entendu :

— Alors, il faudra bien suivre le mouvement!

Volland considéra les ruines, les groupes, ce qui restait du village; et il dit à ses compagnons :

— Cette fois, c'est bien la fin du vieux Vallanches. Vous verrez ce qui poussera sous ses décombres : des maisons blanches, des hôtels, des pensions. Et c'est le feu qui l'aura voulu!

V

L'incendie de Vallanches souleva un grand élan de charité dans les stations voisines et dans tout le bassin du Léman, en sorte que le sinistre devint presque une bonne affaire. Les imprévoyans surtout, ceux qui n'avaient jamais collé sur leurs portes la marque d'aucune compagnie d'assurances, furent largement compensés de leurs pertes : chalets détruits, chèvres grillées, récoltes perdues. L'incendie transforma les bêtes, les meubles, les murailles en bel argent comptant. Et cet argent tombé du ciel, tous en virent aussitôt l'emploi, comme si un signe manifeste de la Providence les eût éclairés : il fallait reconstruire plus beau, plus grand, selon les idées nouvelles et les nouveaux besoins, élever sur les ruines des vieilles masures un vrai village moderne, en pierres, dont les plus modestes logis seraient organisés pour recevoir des étrangers. Aussi les voyait-on sans cesse, tantôt l'un tantôt l'autre, en conférences avec Tartinelli, l'entrepreneur tessinois dont on rencontrait partout la grosse tête rougeaude et les oreilles cerclées d'or. Ancien maçon, Tartinelli n'avait point sur l'architecture des idées compliquées; mais il savait tirer bon parti des terrains, présentait des devis économiques et construisait, sur des plans à peu près uniformes, des maisons solides, massives, plantées dans le sol comme pour l'éternité, avec un toit d'ardoises, des volets verts, et la galerie ajourée, dernier vestige de l'ancienne architecture en bois. Aussi les propriétaires épargnés par le feu séchaient-ils d'envie. Vieille-Suisse lui-même, après s'être encore un peu défendu, entra dans le mouvement : préoccupé surtout de devancer Rarogne dont les constructions ne commençaient pas encore, il se mit à l'ouvrage avec Gaspard, aidant

de ses propres mains à démolir le vieux chalet, tout heureux que Tartinelli eût consenti à en utiliser les planches.

La fin de la saison dispersa les étrangers : peu de jours après la bénédiction des troupeaux, Sterny partit, chassé par l'angoisse de son secret découvert, après de courts adieux à ces amis d'un été qu'il pensait ne revoir jamais. Les Vallée restèrent jusqu'à la fin d'août. A la mi-septembre, quand les vaches quittèrent les hauts pâturages et vinrent prendre leurs quartiers d'automne aux Mayens de Belle, les deux hôtels étaient presque vides. Alors, des bandes d'ouvriers italiens s'abattirent sur le village : et tout de suite, on put prévoir que l'hiver ne se passerait point comme d'habitude, sa somnolente demi-paresse secouée de temps en temps par la nécessité de la coupe du bois qu'il faut *schlitter* sur la neige. Il fut d'ailleurs d'une extrême douceur, arrêtant à peine les travaux pendant quelques jours de chômage. Et cette colonie d'ouvriers étrangers, au teint brun, aux yeux luisans, sobres, irritables, vindicatifs, vivant entre eux sans se mêler aux gens du pays, entretint dans le village un persistant malaise. L'on ne s'y sentait plus en sûreté. Les femmes et les filles n'osaient pas sortir seules, le soir. C'était comme un danger toujours présent, comme une maladie qu'on a dans le corps, et qui, même quand elle ne vous tiraille pas les nerfs ou les muscles, vous empêche d'être tranquille.

— Maintenant, ça sera comme ça pendant des années! répétait Nanthelme à ceux qui se plaignaient. Et c'est votre faute : vous voulez des hôtels, vous voulez des maisons de pierre, il faut bien des maçons pour vous les bâtir!

Le brave garçon les observait avec une patience de garde champêtre, ces maçons de malheur, et tenait le compte de leurs méfaits : une fois, c'étaient des poules disparues du poulailler de Maurice Combe; une autre, des vitres cassées chez Alexis Ponchet; une autre encore, c'était Frisquette Jordan, — une jolie fille, avec un petit nez d'oiseau et des yeux pétillans comme le vin nouveau, — que deux mauvais gars poursuivaient et qui ne leur échappait qu'à force de courir vite : elle en restait tout agitée, la pauvre, et comme elle vivait seule dans son chalet avec ses deux petits frères, étant orpheline, sa peur fournit un bon prétexte à ses « veilleurs » de venir plus assidûment et de prolonger leurs veillées pour la mieux garder. De plus, il y avait presque chaque soir des bagarres, et l'on n'était jamais sûr de ne pas voir sortir les couteaux. Nanthelme ne parlait de rien moins que de faire monter un gendarme en permanence.

Mais un beau jour, il se calma subitement et ne souffla plus mot. La veille, par un temps de gel qui arrêtait les travaux et

poussait dans les « pintes » les ouvriers désemparés, les gens de la Crête-aux-Jeurs, — un hameau perdu sur les flancs de la Matze, de l'autre côté de la Thôse, — étaient venus enterrer un des leurs : car il faut que les morts de tout le pays reposent en terre bénite autour de la vieille église; et quand c'est l'hiver, les amis les apportent là, quelque impraticables que soient les sentiers enfouis sous la neige, défoncés par les pluies ou couverts de glace et glissans comme du verre. Les parens s'en retournèrent presque aussitôt après la cérémonie. Mais un voisin, resté jusqu'au soir pour régler une affaire avec le Président, but un verre de trop, et se prit de querelle sur la place avec un groupe de maçons : si bien qu'il y eut une bataille assez chaude. Malgré les conseils d'amis qui offraient de l'héberger pour la nuit, il voulut absolument repartir, vers les dix heures, avec une lanterne. Et l'on retrouva son corps au bord de la Thôse, là où l'étroit sentier de la Crête-aux-Jeurs passe au-dessus d'une paroi de 100 mètres à pic. L'accident n'avait rien d'extraordinaire, on n'en jugea pas moins qu'il coïncidait de façon singulière avec la querelle sur la place. Une enquête, ouverte par la justice de Martigny, n'aboutit pas. Néanmoins, Nanthelme jugea plus prudent de garder désormais pour soi ses réflexions sur les ouvriers de Tartinelli; et une peur sourde régna dans le village, — la crainte vague des coups de traîtres, des longs couteaux, des rancunes et des vengeances de ces espèces d'ennemis avec lesquels il fallait pourtant bien s'arranger, puisqu'on aurait besoin d'eux pendant des années.

Au printemps, surgirent encore des complications nouvelles : on vit arriver trois ingénieurs, qui venaient étudier sur place un projet de chemin de fer. Car la question du chemin de fer, qui jusqu'alors semblait une chimère impossible, se précisa tout à coup : une société de financiers zurichois en prit décidément l'initiative, et l'on ne douta pas que la concession serait accordée. Le moment approchait donc où les plus ambitieuses pensées des Vallanchais les plus entreprenans allaient se réaliser, à la confusion des arriérés et des rétrogrades. Les trois ingénieurs s'installèrent au *Chamois*, dont ils louèrent les meilleures chambres, et commencèrent leur besogne. Il s'agissait d'abord d'étudier le tracé. Ce fut l'affaire des deux plus jeunes, Lindmann et Vergus, deux petits blonds, imberbes, portant lunettes, frais émoulus du Polytechnicum de Zurich, d'ailleurs laborieux, actifs, parlant français avec l'accent de leur canton. Ils partaient de grand matin, suivaient des chemins de casse-cou, plantaient partout des piquets surmontés de petits drapeaux rouges qui n'avaient rien de révolutionnaire. La curiosité publique les suivait. Parfois aussi la malveillance : car, si la majorité des habitans de

Vallanches considéraient la construction du chemin de fer comme un coup magnifique de la fortune, le projet avait aussi ses adversaires : les « encroûtés », comme Nanthelme; les femmes, dont l'esprit positif et borné redoute tous les changemens; et puis, les habitans des hameaux clairsemés par la vallée, ceux de toutes les Crêtes et de tous les Jeurs, de tous les paquets de mazots juchés en dehors de la route et d'accès difficile. Ceux-ci, en effet, n'avaient rien à espérer du chemin de fer, sinon d'en voir passer la fumée du haut de leurs champs arides. Et ils protestaient, ils luttaient, oh! timidement, en petites gens dont la voix ne compte guère, en gens rageurs qui n'osent pas dire franchement ce qu'ils pensent, et recourent, pour se défendre, à des moyens cachés. Plus d'une fois, Lindmann et Vergus trouvèrent leurs piquets arrachés. S'ils se plaignaient, on leur répondait :

— Il a fait grand vent, cette nuit...

Rien de plus : car là-haut, on se tient les uns les autres; et ceux-là mêmes que dérangeaient ces petites chicanes, d'ailleurs inutiles, n'en auraient jamais révélé les auteurs. Il fallait donc se résigner, et replanter d'autres piquets. Une fois pourtant, Lindmann se fâcha pour de bon : un matin, non content d'arracher les piquets, on les avait déplacés, au risque de compromettre tout le travail. Mais personne ne comprit la grande colère du petit ingénieur, qui, rouge comme une crête de coq, pérora longtemps devant le président Combe, impassible comme la justice.

A côté de la besogne technique que poursuivaient Lindmann et Vergus, il y en avait une autre bien plus délicate, qui incombait au gros Flammans : un véritable Allemand, celui-là, un Wurtembergeois pansu, à l'épais visage rouge, encadré d'une chevelure en broussailles qui grisonnait, et d'une barbe encore blonde qui coulait comme un fleuve, — d'aspect tout franc, tout rond, engageant, familier, bon vivant, bon garçon. Sa tâche consistait à gagner la contrée au projet : car la compagnie aurait à compter avec les communes, qui pouvaient l'aider par des prestations utiles, mais dont l'appui n'était rien moins que certain. Or, des deux principales communes qu'intéressait le projet, Vionnay et Vallanches, la première seule était bien résolue : pour ce grand village, perché au sommet de la vallée dans une position magnifique, qui comptait déjà six hôtels, dont les fenêtres ouvraient sur le glacier prochain, le chemin de fer ne pouvait être qu'une excellente affaire : il y amènerait certainement un nombre croissant d'étrangers, friands du beau paysage qui se développait sous leurs yeux sans qu'ils eussent à se fatiguer les jambes pour le découvrir. Mais autre était le cas de Vallanches, formé d'une agglomération de petits

endroits, et dont le territoire englobe jusqu'à la station de Servièze, où les voituriers organisaient la résistance. Flammans, avec ceux-là, perdait son éloquence : ils ne le contredisaient pas, mais leur silence expressif lui donnait grand souci. A Vallanches même, tout le monde n'était pas pour lui. Et ses adversaires avaient un argument de poids : le village, disaient-ils, n'est point un endroit à grand paysage comme Vionnay, mais un petit endroit intime, qui ne peut attirer que des alpinistes pour les courses, ou des hôtes modestes et tranquilles comme ceux qu'on voyait revenir depuis des années sur les traces de Mme Sauge ; or, ceux-ci mis en fuite par le luxe des nouveaux hôtels et le brouhaha des locomotives, qui les remplacerait? en sorte que Vallanches ne serait plus qu'un lieu de passage au profit de Vionnay, — où s'engouffraient déjà les meilleurs bénéfices de la vallée.

Appuyé sur l'antique rivalité des communes, ce raisonnement ne manquait jamais son effet : aussi, chaque soir on le reprenait, on le développait, on en tirait les conséquences, dans les interminables conversations qui se tenaient sur la poutre, devant l'échoppe du cordonnier. Quelquefois le cénacle se transportait dans la « pinte » du *Chamois*, où Flammans offrait des bouteilles de « fendant », pour travailler à son gré les buveurs. Certains soirs, il croyait les avoir convaincus, car ils buvaient sans rien dire, sinon que le vin était bon ; mais le lendemain, un mot ou une question lui montraient que c'était à recommencer. Cette opposition silencieuse exaspérait l'ingénieur, qui s'écriait, en arrivant au bout de démonstrations qu'il répétait sans cesse :

— Mais est-ce que vous me comprenez, *Donnerwetter?*

Pas un muscle de leurs visages ne bougeait; et il faisait apporter d'autres bouteilles.

Il triompha tout de bon, pourtant, le soir où il apparut à la Pinte flanqué de Rarogne, qui, monté avec son architecte, ne se fit pas prier pour venir à la rescousse. Prévenus de cette importante visite, les gros bonnets étaient tous là : les deux Clèvoz, le père impénétrable, le fils guilleret avec des airs glorieux, les deux Cascatey, Nanthelme, qui baissait le nez comme s'il eût prévu sa défaite, le président Combe, très digne, Boson, Alexis, le père Clèvoz, Maurice Combe, même le borgne Balthazar, qu'on n'invitait pas à cause de son importance, mais seulement pour le cas où l'on aurait besoin du mot pour rire ; et parmi eux Volland, monté l'après-midi pour passer son dimanche, comme il faisait quelquefois. Ils causaient à voix basse, dans leur patois, de la pluie et du beau temps, par crainte de se compromettre, Ils étaient calmes comme ils le paraissent toujours, — très anxieux pourtant, en réalité, gonflés de passions et de convoi-

tises, mais patiens comme leurs mulets qui s'en vont du même pas jusqu'au bout des chemins difficiles.

Ils se levèrent tous quand le grand homme entra, les mains tendues, effaçant Flammans qui se faisait petit derrière lui.

Bien que ses ancêtres eussent détroussé des voyageurs, rançonné le pays, régné comme des rois dans leur nid d'aigles, bien qu'ils eussent touché des dîmes et levé des tailles dans la vallée, commandé dans bien des batailles et manié pendant des siècles les lourdes armes des gentilshommes, — celui-ci était un montagnard comme les autres, trapu comme eux, construit, râblé, musclé à leur manière, avec un col de taureau, court et puissant, des épaules massives, de larges mains velues, aux doigts courts; mais s'il n'avait ni les membres plus fins ni les allures plus dégagées, ses petits yeux despotes annonçaient plus de ruse, ses mâchoires de carnassier semblaient de force à broyer des pierres entre leurs dents de loup. Sa robuste personne, envahissante et satisfaite, s'imposait avec une bonhomie inquiétante d'arme au fourreau : il en jouait, d'ailleurs, comme il jouait aussi de son prestige, habile à faire miroiter son auréole de succès, de renommée, d'argent. D'emblée, il se mit à parler de ses constructions qui allaient commencer, de son architecte, de ses affaires, de Lestral qu'il avait transformé, de Vallanches qu'il referait sur le même modèle. Les autres l'écoutaient, béans, éblouis par les millions que remuaient ses paroles, en songeant aux billets de banque qui bourraient ses coffres-forts, au pouvoir qu'il possédait de brasser des trésors et de recréer le monde. Rangés autour de lui, leurs durs visages tendus dans un effort d'attention, immobiles, suspendus à ses lèvres, les vieux mettant leurs mains ridées en cornets sur leurs oreilles par crainte de perdre une de ses paroles, ils en oubliaient de vider leurs verres. Flammans, si loquace d'habitude, se taisait, sachant sa cause en bonnes mains. Nanthelme, presque seul, osait placer un mot de temps en temps. Élise Allet, qui apportait elle-même les bouteilles, restait debout derrière les hommes, les mains sous son tablier noir, son joli visage grave brillant d'intelligence et de curiosité. Et la lampe à pétrole, suspendue au plafond, jetait sa faible lumière sur ces figures d'un autre temps, qui eussent fait penser aux conspirateurs des âges héroïques plutôt qu'à des spéculateurs réunis pour discuter une affaire. Rarogne allait toujours :

— ... Vous voyez bien, par mon exemple, qu'il ne faut pas avoir peur! Mais vous avez peur du chemin de fer, peur du Grand-Hôtel, peur de moi, peur de tout, en vrais enfans que vous êtes! Ils étaient comme vous, ceux de Lestral, au commencement. Ils ne voulaient rien écouter. A tout ce qu'on leur disait, ils

répondaient qu'ils ne voulaient pas gâter leurs champs, leurs misérables lopins de terre où les récoltes sont toujours maigres comme le carême. Ils croyaient qu'on ne peut gagner sa vie que la pioche ou la bêche à la main...

Nanthelme eut l'audace d'interrompre, jugeant le moment venu de placer son argument favori :

— N'est-ce pas ce qu'ont fait nos pères?

Son interruption excita Rarogne, qui le foudroya d'un regard de ses petits yeux vainqueurs, tapa du poing sur la table et répliqua en élevant la voix :

— Est-ce qu'ils savaient, nos pères? Hé! parbleu, s'ils avaient su, ils auraient fait comme nous! Mais de leur temps, ça n'était pas la même chose : il n'y avait pas le chemin de fer, le télégraphe, les hôtels, tout ce qui fait la commodité des voyages, et c'est à peine si l'on voyait de sept en quatorze un Anglais dans la montagne. Savez-vous? Vous ressemblez à des gens qui ont un trésor, et qui l'enfouissent : ils savent qu'ils l'ont, ils savent où il est, et ils le laissent croupir dans la terre comme des fainéans ou des nigauds. On m'a dit qu'il y a par ici un tas d'histoires de trésors cachés dans les montagnes, et de gaillards qui vont les chercher la veille de Noël, pendant que le curé prie pour eux. Hé! sapristi, ce n'est pas à minuit qu'il faut courir après, c'est en plein jour! Vous n'avez qu'à vous mettre à l'œuvre. Voyez Zermatt, voyez Lestral, voyez Moi! Si j'avais gardé sans rien y changer l'auberge de mon père, est-ce que je serais là aujourd'hui, à faire construire un hôtel de deux cents chambres, à vous prêcher vos intérêts, à vous payer du bon vin... car il est fameux, madame Allet, votre « fendant »! — Allez, allez, le monde avec sa richesse n'est ni aux paresseux ni aux timides : il est à ceux qui le veulent, à ceux qui le prennent!

Ils rayonnaient, les jeunes, les audacieux : leurs yeux éclairaient comme des lanternes qui s'allument; ils se poussaient du coude et leurs murmures approuvaient.

— Parbleu! fit Gaspard Clèvoz, il n'y a qu'à se baisser pour ramasser, voilà tout.

Sa congénitale paresse éclatait si naïvement dans cette exclamation que Rarogne en devina le rêve candide et doré.

— Ah! non, mon gaillard! s'écria-t-il, n'allez pas croire que ça vient tout seul, comme les mauvaises herbes dans les champs! Non, non, l'on ne fait rien avec rien, dites-vous bien ça! Si vous voulez réussir, tous tant que vous êtes, vous ferez comme Moi : vous y mettrez votre peine, votre sueur, votre argent...

A ce mot d'argent, les visages se renfrognèrent, les vieux échangèrent des regards inquiets, comme si des mains invi-

sibles eussent menacé leurs bourses de cuir, ficelées au fond de leurs poches. Rarogne sentit que leur silence le désapprouvait, — qu'une opposition se formait peut-être. Mais au lieu de battre en retraite, il fonça sur elle, en vaillant taureau de combat qu'il était dans l'âme, en vrai descendant d'une race qui ne craignait pas les coups :

— Oui, votre argent, répéta-t-il en les regardant dans les yeux à la ronde, votre argent aussi, vous m'entendez! L'argent est une graine comme une autre : il faut le semer pour qu'il pousse. Il n'est pas fait pour rester caché dans des bas ou dans des pétrissoires. Il est rond, c'est pour mieux rouler, diable de diable! Et en roulant, il fait pelote, comme la neige!

Il y eut un silence. Tous les regards se fixèrent sur le président Combe, comme si l'on attendait de lui le dernier mot de l'affaire. Il se gratta le nez, un bon moment, en réfléchissant; et il finit par dire :

— C'est bien sûr qu'il faut faire ce qu'il faut!

Sur cette prudente parole, qui arracha à Flammans un geste de découragement, Élise Allet s'en fut chercher de nouvelles bouteilles. Rarogne, cependant, à peine un instant décontenancé par cette cauteleuse inertie, répliqua :

— Il faut faire plus qu'il ne faut, Président, sauf votre respect. C'est à cette condition qu'on réussit.

— Voilà qui est parlé, fit Joseph Cascatey, enthousiasmé par cette énergique parole.

Rarogne continua, en s'emballant :

— Surtout, il faut savoir ce qu'on veut, mes amis! Vous êtes là tous, à rouler dans vos têtes des objections que vous ne dites pas, et le diable sait quels calculs de méfiance. Vous hésitez, vous tâtonnez, vous tergiversez, si bien que sans l'incendie de l'automne, votre Vallanches resterait un trou pendant dix et quinze ans encore, et les vieux mourraient, sans avoir vu ce que vous verrez bientôt, pauvres comme ils sont nés. C'est grâce au feu plutôt que grâce à vous, si, dans deux ou trois ans, l'argent vient au pays comme l'eau descend à la Thôse au dégel. Vous le ramasserez à la pelletée, tas de trembleurs! Vous cueillerez en une saison plus de louis d'or que vous n'avez jamais récolté de pommes de terre! Vous parlez de vos pères. Eh bien! s'ils vous voient, ils se diront : En voilà, des gaillards qui ont de la chance, et nous aurions autrement vécu, nous, si nous avions su faire comme eux!

Ces paroles les grisaient, les Vallanchais, plus que le vin doré qui coulait dans leurs verres : car leurs robustes têtes, faites à l'alcool comme au vertige, ignoraient ces ivresses-là, ce

breuvage d'ambition, de lucre, de cupidité que Rarogne leur versait à larges rasades. Les jeunes, excités comme le moût qui fermente, sentaient bouillonner en eux de confuses idées, que l'un d'eux, parmi les plus débrouillards, allait bientôt se charger d'exprimer; les autres ne réfléchissaient plus : prêts à s'emballer à leur tour, s'ils se taisaient encore, ce n'était plus que par un reste obstiné de réserve prudente, qu'un dernier verre et un dernier discours allaient sans doute emporter. Quelque habitués qu'ils fussent à dissimuler leurs pensées, elles transparaissaient dans leurs yeux allumés, dans les frémissemens de leurs lèvres, dans les expressions inquiètes, mobiles, tendues que prenaient leurs rudes visages, muets d'habitude, remués maintenant comme par un orage intérieur. Volland sentit son cœur se serrer à les voir ainsi changer de minute en minute, s'éloigner d'eux-mêmes, s'ouvrir à des appétits jusqu'alors contenus, aux passions de lucre qu'avait si longtemps réprimées leur existence de labeur âpre, incessant, si peu récompensé. Les derniers doutes qu'il conservait sur ce qu'il appelait quelquefois la question du progrès, s'évanouirent; il se jeta dans la discussion.

— Ma parole! s'écria-t-il, vous êtes un homme dangereux, monsieur de Rarogne!

Les murmures d'approbation que venait de soulever le discours du grand aubergiste s'arrêtèrent; il se fit un profond silence : car tous respectaient Volland, qu'ils regardaient comme une façon d'oracle.

Volland continuait :

— Vous ne pensez qu'à vos intérêts, monsieur de Rarogne, et les montagnes sont pour vous une matière qu'on exploite, comme les ardoises des carrières. Ça se vend par petits morceaux; que ça rapporte, vous n'en demandez pas plus! Vous ne voyez donc pas qu'il y a tout autre chose en jeu? Il y a ici, dans ce repli caché des Alpes, loin du reste du monde assez large pour l'amour du gain, il y a un pays qui depuis des siècles vit de sa propre vie, fidèle à ses mœurs, à ses croyances, à ses traditions, — un bon petit pays, ignorant des laides passions qui avilissent les hommes des villes. Vous arrivez, vous semez quelques pelletées d'or dans ces champs ingrats, et vous dites que l'argent est une graine comme une autre. Ah! oui, malheureusement! Une triste graine, monsieur de Rarogne, une graine qui germe en vilains appétits, une graine maudite, qu'aucun mauvais vent n'avait encore apportée par ici.

Peu accoutumé à être contredit, Rarogne écoutait la tirade avec impatience, en tambourinant de ses gros doigts un air de charge sur la table de sapin. Il répondit en gouaillant :

— Vous parlez d'or, monsieur Volland, vous prêchez en apôtre, bien mieux que le curé lui-même les jours où il est en train ! Mais, dites donc, pourquoi voulez-vous absolument que ces braves gens restent de pauvres gens? N'ont-ils pas les mêmes droits que d'autres, qui ne les valent pas? Droit au bien-être, à l'aisance, au pain assuré pour la vieillesse? Voyez Balthazar, il vieillit, il a des rhumatismes, il ne pourra bientôt plus courir après les chamois. Alors? Ça sera gai, sa fin, — et il s'en doute. Vous, monsieur Volland, vous êtes à côté de la question : c'est que vous êtes un poète, un artiste, et non pas un homme pratique ! Vous oubliez que le monde marche, qu'il faut marcher avec, que ceux qui ne marchent pas seront broyés comme des fétus par la grande machine de la civilisation. Voyez-vous, au siècle où nous sommes, le bien-être et l'argent s'éparpillent partout : que chacun en prenne sa part! Ceux d'ici comme les autres ; d'autant plus qu'il y a trop longtemps qu'ils n'ont rien eu !

— Ils ont toujours eu l'union, l'honnêteté, l'honneur ! Ce n'est ni l'argent ni le bien-être qui rendent heureux : ceux qui savent se contenter de peu sont plus riches que ceux qui veulent toujours davantage. Qu'en dites-vous, les vieux ? Croyez-vous que vous avez été moins heureux que ceux de Zermatt ou de Lestral ?

Il regardait Vieille-Suisse, Maurice Combe, Balthazar, qui détournèrent les yeux. C'est qu'ils ne savaient pas, les pauvres, ils ne savaient plus. Au fond de leurs souvenirs, ils apercevaient les figures disparues de leurs pères et de leurs grands-pères, de leurs mères et de leurs grand'mères, qui dormaient maintenant au pied du clocher, après tant de « voyages », tant de fatigues, tant de sueurs versées sur le sol ingrat; ils se rappelaient confusément leurs plaintes, leurs soucis, leurs chagrins, et les mauvais coups du sort dont ils avaient tant souffert: les avalanches emportant leurs maisons, les colères de la Thôse détruisant leurs récoltes, le gel, la grêle, les orages, les incendies, les mille hasards hostiles qui les avaient courbés toute leur vie sous leur constante menace; et devant eux, ils voyaient Rarogne, habillé comme un monsieur, avec un diamant au doigt, une grosse chaîne d'or étalée sur son gilet, riche comme un prince, heureux de vivre, honoré par tout le monde, représentant son canton au Conseil national ! Alors, ils restaient pleins de doutes, n'ayant plus de notions claires sur rien.

— Vous voyez qu'ils ne répondent pas, dit Rarogne en goguenardant. C'est qu'ils voient clair, à présent ! Il leur a fallu du temps, mais je crois bien que ça y est ! Ils ont des têtes dures : mais quand une idée y est entrée, elle y reste et y fait son che-

min. Aussi vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, monsieur Volland, vous n'empêcherez pas qu'ils se rappelleront mes paroles. Et vous verrez qu'ils en feront leur profit : car ils sont plus malins qu'ils n'en ont l'air, c'est moi qui vous le dis !

Comme leurs murmures approuvaient, Volland comprit qu'il faisait fausse route : il avait parlé pour lui, pour la défense de ses goûts pittoresques et romantiques ; il voulut essayer de parler pour eux, en se plaçant à leur point de vue, en tenant compte de leurs besoins :

— ... Pas autant que vous, monsieur de Rarogne, dit-il. Allez-vous nous dire que c'est pour leurs beaux yeux que vous venez bouleverser le pays ? Voyons, soyons précis : qui est-ce qui bénéficiera du changement que vous voulez faire ?

Rarogne affirma, d'un ton bonhomme :

— Hé ! parbleu, un peu tout le monde !

— Et vous surtout, corrigea Volland ; oui, vous, et d'autres gens comme vous, — mais qui ne sont pas eux. Ça n'est pas bien difficile à comprendre : ils n'ont pas de capitaux, eux ; ils seront donc obligés de recourir aux vôtres, — parce qu'il leur faudra des fonds, toujours plus de fonds ; ils ne savent pas le métier d'aubergiste : pour le pratiquer dans les conditions nouvelles, ils voudront profiter de votre expérience. Vous ne la leur prêterez pas pour rien, n'est-ce pas ? Et voyez où cela nous conduit : jusqu'à présent, dans leur pauvreté, ils ont eu le premier des biens, l'indépendance. Leur coin de terre est bien à eux : ils n'en doivent compte à personne. Chacun l'exploite à sa manière, mène son petit commerce comme il l'entend, chacun est maître chez soi, enfin ! Maintenant, vous... oui, vous ou d'autres qui vous ressemblent... vous serez l'intermédiaire obligé entre eux et les étrangers qui doivent les enrichir. Ils ne pourront rien sans vous. Ils n'existeront que par vous...

— Mais... interrompit Rarogne.

— Laissez-moi finir ; vous répondrez après ! Car j'ai encore une chose à dire : ce village a toujours vécu dans la concorde et dans l'union, sans lesquelles il n'aurait jamais pu prospérer malgré la dureté du sol ; eh bien, la concurrence amènera la discorde et les procès ; les voisins et les parens se déchireront les uns les autres, comme partout où l'on se dispute le superflu au lieu de s'entr'aider pour le nécessaire, et tout cela, je le répète, à votre profit : car au lieu d'être leurs maîtres, ils ne seront plus que vos portiers, vos sommeliers, vos garçons de café, vos sujets, quoi !

Cette fois, ses paroles portaient : les visages des auditeurs s'assombrissaient, comme s'ils découvraient soudain l'envers de

leurs espérances; Vieille-Suisse hocha la tête, d'un mouvement de haut en bas qui semblait approuver; un pli d'inquiétude barrait le front du président. Rarogne fit un grand geste de colère et de dédain :

— Bêtises, que tout cela ! s'écria-t-il brutalement. Oui, c'est vrai, ils ne seront plus ce qu'ils sont aujourd'hui : des bêtes de somme toujours ployées sous des charges de litière, de foin ou de fumier, des malheureux dont le pain dépend d'un caprice du ciel, d'une averse de grêle ou d'une nuit de gel. Ils seront des hommes comme vous et moi, dix fois plus libres qu'à présent. Au lieu de végéter comme des plantes sur un sol trop maigre, ils pourront croître et prospérer, en raison de leur intelligence, de leur travail, de leur volonté. Voilà la vérité, monsieur Volland, voilà ce qu'ils seront, aussi vrai que j'existe !

Comme il sentit que les esprits lui revenaient, il voulut clore la discussion, et leva son verre en disant :

— C'est pour cela que je bois à leur santé et à l'avenir de Vallanches !

Volland leva aussi le sien :

— A son passé, monsieur de Rarogne ! répondit-il.

Sa voix tremblait d'émotion. Il ajouta :

— A son cher et saint passé ! A son passé de travail, de courage, d'union, d'indépendance, d'honnêteté !...

Malheureusement, il se laissa reprendre par ses instincts de poète, il ajouta :

— A la pauvreté aussi, si vous permettez : c'est elle qui fait les hommes, les vrais, et les héros !... Qui est-ce qui trinque avec moi ?

— Bravo ! dit Nanthelme, en tendant son verre.

Mais il fut le seul : les dernières paroles de Volland avaient détruit le bon effet de ses discours. Aussi, tous les autres tendirent-ils leurs verres à Rarogne, narquois et triomphant, même Vieille-Suisse, même Maurice Combe, l'ami des jours anciens, le compagnon des glorieuses « premières ». Pourtant, celui-là eut une espèce de remords, et dit à demi-voix, comme pour s'excuser :

— Que voulez-vous, monsieur Volland, il faut bien qu'on pense à ses intérêts !

— Parbleu ! approuva d'un ton provocant Joseph Cascatey, qui l'avait entendu. Si vous croyez qu'on n'en a pas assez d'être pauvres, depuis des siècles que ça dure !...

Le gros Flammans se frottait les mains :

— Gare à ceux qui se mettent en travers du progrès, dit-il

avec son vilain accent rauque. C'est comme si l'on voulait arrêter une locomotive.

Cependant Élise Allet s'approcha de Volland. Elle ne l'approuvait pas, certes, étant énergique comme un homme et prête à tout pour assurer un bel avenir à ses deux jumelles; mais elle avait ce besoin de consoler qu'ont les femmes dès qu'elles voient souffrir; et, lui touchant doucement l'épaule, elle lui dit :

— Ne vous faites pas trop de chagrin, monsieur Volland. Vous verrez que ces affaires s'arrangeront mieux qu'on ne pense !...

VI

Lorsque, aux premiers jours de juillet, les habitués de Vallanches arrivèrent au village, ils en trouvèrent la métamorphose avancée : selon la décision du Conseil, le vieux lavoir en tronc d'arbres avait disparu, pour être remplacé par un beau bassin de pierre, où des goulots de cuivre versaient en jets comprimés l'eau froide, abondante et claire. Les traces de l'incendie disparaissaient peu à peu : des maisons s'élevaient sur les décombres, montant au milieu du tapage des maçons et des charpentiers. Pas une planche ne restait du chalet Clèvoz : les murs du futur hôtel commençaient à sortir de terre; Gaspard les regardait joyeusement s'élever, les mains dans les poches d'un veston neuf acheté à la ville, et profitait de l'occasion pour ne rien faire; tandis que Vieille-Suisse, la mine renfrognée, une inquiétude au fond des yeux, rôdait comme une âme en peine autour des échafaudages, n'ouvrant la bouche que pour désapprouver Tartinelli. Plus les travaux avançaient, moins il se trouvait d'accord avec son fils : celui-ci voulait qu'on se dépêchât, au risque d'augmenter les dépenses; celui-là voulait aller doucement, sans hâte, en faisant toutes sortes de petites économies qui prennent du temps. L'un voulait quatre étages, l'autre n'en voulait que deux, avec des mansardes. Le père disait, anxieux :

— Quand l'argent manquera ?...

Le fils répondait, avec sa belle assurance :

— On en trouve toujours : d'abord, il y a les champs, qu'on peut vendre; et puis, Am Fuess, le banquier de Martigny, prêtera tout ce qu'on voudra sur les constructions commencées.

Alors, le vieux se fâchait, et criait :

— Tu sais bien que je ne veux pas de ça ! Je ne veux ni vendre ni emprunter. Les champs, c'est notre pain. Les dettes, ça dévore le pauvre monde. Les banquiers sont des canailles qui vous tondent jusqu'à ce qu'il ne reste rien.

Mais Gaspard le laissait dire, bien convaincu qu'il aurait le dernier mot. De fait, c'était lui qui commandait, maintenant, et qui menait à sa guise l'affaire de la maison, comme si l'autorité, l'influence et la considération de son père s'étaient effondrées avec le vieux chalet. Aussi les gens disaient-ils :

— Vieille-Suisse est fini. Il a beau crier, ce n'est plus lui qu'on écoute !

Le pauvre Henri-David le savait bien : il ne grognait plus qu'en hésitant, chaque jour un peu moins fort que la veille ; il n'osait plus sortir ses vieilles idées, démonétisées comme des pièces du pape. Mais une pensée le tourmentait, malgré ses efforts pour s'armer d'insouciance : car ce n'est pas pour soi seul qu'on travaille, n'est-ce pas ? on pense à ceux qui viendront après, à la lignée des petits-fils et des arrière-petits-fils auxquels on veut laisser le foyer héréditaire, les champs conquis par les ancêtres, qu'on a élargis ou améliorés : tout ce qui fait la famille, enfin, le tronc sacré qui retient les rameaux, qui leur amène par ses racines invisibles la sève féconde, les sucs nourriciers de la terre. On est ainsi, là-haut : on sait bien qu'un homme et qu'une génération d'hommes comptent peu ; que ce qui vaut, c'est la succession lente des fils aux pères qui ont peiné pour eux, l'effort collectif de la race, acharnée à la même besogne depuis l'époque oubliée où quelque tribu nomade, poussant devant soi ses troupeaux, découvrit la vallée et s'y arrêta pour la féconder. Que resterait-il de ce passé, dans les champs saccagés ? Vers quel avenir incertain marchait-on sur les traces de ces ingénieurs allemands, de ces maçons italiens, de ces capitalistes zurichois, — de ces étrangers, de ces spéculateurs qui, sûrement, ne pensaient pas au bien-être du village, mais à remplir leurs poches ? Poudre aux yeux, leurs belles paroles ! Leurs promesses ? un tas de mensonges ! En y réfléchissant, on le devinait bien : leur présence signifiait la dépossession des vrais propriétaires, des familles dont le labeur séculaire avait créé l'herbe, le blé, les chalets, les chemins, les pâturages, — toute la richesse, tout l'espoir du pays. — Pour sûr, Vieille-Suisse n'aurait pas su exprimer ces idées : et c'est peut-être pour cela qu'il se taisait ; mais il les roulait dans sa tête blanche, confusément, comme ces eaux troublées qui portent sans s'en douter des pierres où il y a de l'or.

Les anciens amis de Vallanches, cependant, se lamentaient ensemble, autour de la table du *Chamois* que les Anglais menaçaient déjà d'envahir ; ou bien ils tâchaient de sermonner les habitans du village, — ceux du moins qu'ils pensaient hésitans ou indécis. Presque chaque jour, Marthe Lechesne et Marie Bau-

doir montaient ensemble aux Crêtes, chez César, qu'elles affectionnaient, pour le chapitrer dans la cuisine, pendant que sa femme surveillait la soupe qui cuisait pour la famille. C'était presque une alliée, celle-là : avec ses bons yeux francs de chien fidèle, elle se méfiait de tout et de tous; et, bien que son homme l'accusât volontiers de n'y pas voir plus loin que le bout de son nez, elle avait un bon sens prudent qui ne pouvait jamais nuire.

— Voyons, César ! disait Marthe, qui voulait que les paroles conduisissent à des décisions fermes : c'est dimanche prochain que l'assemblée générale vote pour le chemin de fer, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, je crois bien que c'est dimanche.

— J'espère que vous allez voter non ?

César, dont le siège était fait, se dandinait sur sa chaise et finissait par dire :

— Il y a le pour, il y a le contre, mademoiselle !

Marie Baudoir, plus passive que son amie, et un peu dolente, murmurait :

— Oh ! César, comment pouvez-vous dire qu'il y a du « pour » !

— En tout cas, reprenait Marthe avec énergie, c'est le « contre » qui est le bon. Vous en avez convenu l'autre jour.

César ne bronchant pas, elle invoquait sa femme :

— N'est-ce pas, Reine ?

Alors, Reine s'interrompait d'écumer sa soupe, et, le poing sur la hanche, disait avec des soupirs :

— Ah ! ma bonne demoiselle, si seulement tout ça n'était pas arrivé ! C'est bien comme je le répète à César : on était tranquille, avant ces histoires d'hôtel et de chemin de fer ! A présent, on ne sait plus où l'on va ! Et puis, il y en a qui nous disent blanc, il y en a qui nous disent noir : on n'y voit plus goutte, mademoiselle ! M. le curé lui-même, il ne sait plus que nous conseiller. Pas plus loin qu'avant-hier, il s'est arrêté en revenant des Mayens-de-Belle. Et il nous disait : « Ah ! ce chemin de fer, ce chemin de fer, quelle affaire ! » Pas vrai, César ?

César confirma du geste.

— Cela n'est pas une opinion, dit Marthe. Il a dû vous dire autre chose. Voyons, qu'est-ce qu'il pense, dans le fond, lui qui est intelligent et connaît bien le pays ?

Les deux époux se consultèrent des yeux. Puis la femme, s'approchant davantage et regardant autour d'elle comme pour s'assurer qu'aucun intrus ne pouvait l'entendre, baissa la voix pour dire mystérieusement :

— Ce qu'il pense dans le fond, M. le curé ? Vous voulez que je vous le dise, mademoiselle ? Eh bien, je crois que, dans le

fond, il pense comme moi : si seulement tout ça n'était pas arrivé !

— Mais, encore une fois, c'est arrivé ! s'écria Marthe qui perdait patience. Maintenant, est-ce qu'on ira jusqu'au bout? Voilà la question. Et cela dépend de vous. C'est vous qui êtes les maîtres, en somme !

César hocha la tête :

— Les maîtres ! fit-il. Hum ! les maîtres, à présent, ça pourrait bien être ceux qui nous apportent de l'argent.

Et il fallait battre en retraite, sans avoir gagné un pouce de terrain.

Quand arriva le dimanche de l'assemblée, Flammans triompha sur toute la ligne.

Des gens à lui, postés le long de la route, surveillaient les charretiers de Servièze : depuis longtemps on leur répétait qu'aucun de ceux qui prendraient part au vote ne serait employé aux travaux de construction de la ligne; et ils restaient chez eux, les pauvres, à rager en silence, vaincus par la force invisible qui les empêchait même de défendre leurs intérêts : comme si déjà ce pays dont les chemins connaissaient si bien le goût de leurs sueurs eût été la propriété des banquiers anonymes que représentait Flammans. Quant à ceux des Crêtes, des Jeurs, des Plans, endoctrinés, abreuvés surtout, ils se désintéressaient de la question, puisque aussi bien le chemin de fer ne leur ferait ni chaud ni froid. Pour le moment, il leur valait du vin gratis, — ce qui est une aubaine rare et de bon augure : car, depuis le samedi soir, le vin coulait comme l'eau des sources, perfide comme l'argent dont il augmentait la force. Le dimanche matin, à la messe, plusieurs faisaient déjà la bise : aussi le curé crut-il devoir introduire dans son prône quelques bons conseils sur la tempérance. Mais les plus éméchés s'étaient endormis sur leur banc, et les autres se disaient que, quand le vin ne coûte rien, il faudrait être fou pour cracher dans son verre; d'autant plus qu'on pouvait boire sans s'engager à rien, Flammans ayant dit :

— La Compagnie ne vous demande pas vos voix : elle est sûre de son affaire, la Compagnie; et comme elle est contente, elle paye à boire, voilà tout !

Il ne mentait pas, le rusé compère. Il savait à quoi s'en tenir sur les opinions des gens. Il avait des promesses. N'en eût-il point eu, qu'il aurait encore été tranquille : car depuis qu'il travaillait dans le pays, il voyait, sous la réserve des apparences, les têtes fermenter si bien, que le vin ne pouvait guère les échauffer davantage; il savait que ces frustes imaginations, d'habitude immobiles dans la lenteur des travaux et la monotonie des jours,

galopaient maintenant, même les plus paresseuses, comme les génissons par les prés; il les devinait tous, jeunes et vieux, beaucoup plus résolus qu'ils ne voulaient le paraître, — mûrs pour ses projets comme le raisin à la vendange. Et en effet, l'assemblée générale consacra son triomphe. Elle se tint, comme toujours, dans la salle de la Maison de Commune. Cela fut simple et court. Au milieu d'un profond silence, le Président donna lecture du texte de résolution que le Conseil soumettait à l'Assemblée : préavis favorable à la concession que demandait la Compagnie, et fourniture gratuite de tout le bois nécessaire au tronçon qui passerait sur le territoire de la commune, depuis la gare de Servièze jusqu'au Trecou. Ensuite, il fit un petit discours comme il savait les faire, pour expliquer les raisons qui avaient engagé le Conseil à « entrer dans cette voie. » Puis, personne ne demandant la parole, il fit voter à mains levées :

— Qui est-ce qui vote pour le projet?

Presque toutes les mains se levèrent. Les plus fanatiques, comme Gaspard Clèvoz et Joseph Cascatey, brandirent leurs deux bras.

Pour la forme, le président demanda :

— Ceux qui sont contre?

Il y eut juste six mains qui se levèrent, pour se rabattre au milieu des moqueries. Un loustic s'écria :

— Il y a doute! Faut la contre-épreuve!

Un grand éclat de rire lui répondit; le président proclama :

— C'est accepté. La séance est levée.

Et l'on retourna boire le vin qui ne coûtait rien.

Pendant toute la semaine qui suivit, il arriva des caravanes de voyageurs; et le samedi, Julien Sterny.

Il venait de passer une année errante et incertaine, encore ballotté par les vagues des mauvais souvenirs, plus apaisé pourtant, plus calme, le temps accomplissant son œuvre. Les images de sang imprimés dans ses yeux s'effaçaient lentement : les figures qu'il voulait fuir prenaient ce flou qu'ont dans la mémoire les figures mortes, qui s'éloignent et flottent à travers des brumes avant de disparaître, emportées par l'éternel renouveau de l'être; et il aimait à penser que son séjour à Vallanches avait commencé à le délivrer de son obsession. Pourtant, s'il se trouvait mieux, il n'était point guéri : repris souvent par ses crises noires, il demeurait désemparé, incapable de ressaisir la direction de sa vie, tourmenté à la fois par la nécessité et par l'impuissance d'en rétablir le cours. Le problème du « que faire? » qu'il se posait depuis quelques mois, le hantait comme insoluble. Reprendre ses

occupations anciennes? Il n'aurait pu, tant elles lui semblaient fastidieuses. S'en créer d'autres? Il ne savait lesquelles, car nulles ne l'attiraient. Il avait donc voyagé, dans le midi, en Italie, cherchant la distraction des spectacles célèbres, églises, musées ou paysages, livré à l'esclavage de la vie oisive qui s'étire et s'étiole dans la longueur des jours inutiles. Souvent, dans ses chambres de hasard ou sur les terrasses des hôtels, il pensait aux braves gens laborieux qu'il revoyait rangés à la file le long de l'échoppe du cordonnier, aux étrangers modestes dont les propos l'avaient un instant amusé ou distrait, à Volland à qui l'unissait un commencement d'amitié, à Madeleine, belle et grave, dont le regard se levait sur lui, en ses heures de rêverie, chargé de mystère et de questions, tel qu'il l'avait rencontrée depuis sa conversation avec M. Vallée. Comment le jugeait-elle, mon Dieu! sachant de lui l'unique chose qui pourrait le rendre à ses yeux odieux ou méprisable? Parti deux jours après la scène de Solnoir, il lui avait à peine dit adieu, en étranger, en indifférent : il la quittait alors en songeant qu'il ne la reverrait jamais. Puis, à force de se rappeler le charme subi auprès d'elle, il avait désiré et craint de la revoir, — comme s'il eût pu attendre d'elle son salut et sa joie, comme si son passé ne le séparait pas pour toujours d'un sentiment normal et sain! S'il revenait, maintenant, surmontant la crainte d'être un objet de curiosité aux paisibles hôtes de Vallanches, peu accoutumés à voir parmi eux des héros de mélodrame, c'était sans dessein, presque sans s'en être aperçu : d'accord avec son instinct secret, le hasard — sous la forme d'un ancien ami rencontré à Milan qui lui demanda de l'accompagner jusqu'en Suisse — l'avait conduit à travers le Simplon. En revoyant s'étendre sous ses yeux la blancheur des glaciers, il frémit du désir de retrouver les paysages de l'an dernier; comme ensuite, ayant laissé partir son compagnon, il errait par les rues désertes de Brigue, il relut sur la façade de la vieille maison délabrée des Wegener, l'inscription remarquée autrefois :

CORPORA MORTE CADUNT
CORDA LIGATA MANENT.

Et il fut étonné de lui découvrir un sens nouveau, un sens d'espoir. En sorte qu'il prit son billet de chemin de fer pour Servièze sans l'avoir décidé, et gravit presque sans le vouloir la route en lacets que bordent les châtaigniers aux belles aiguillettes, les noyers dont les branches s'élancent en gestes passionnés, les sapins dépouillés comme des vieillards chauves. Et voici qu'ému

jusqu'au fond de son être, il reconnaissait la vieille église, le banc des vieux, l'échoppe du cordonnier, et se trouvait devant la porte du *Chamois* où Élise Allet l'accueillait avec un sourire amical de ses jolis yeux gris :

— Hé! monsieur Sterny, c'est vous! Vous nous revenez donc?

— On revient toujours à Vallanches, madame Allet!

— Ça, c'est vrai! Vous vous étiez fait tant de bien, ici! Et vous savez, monsieur Sterny, vous avez bien meilleure mine que l'an dernier!

Sterny demanda :

— Est-ce que je vais retrouver des figures de connaissance? Qui est-ce qui est ici, des anciens?

— Des anciens? Eh bien, il y a M. Sergines; Mme Sauge, depuis hier; Mlle Lechesne et Mlle Baudoir, qui sont là depuis quelque temps; M. Planteau, qui fait des courses...

— C'est tout? demanda-t-il.

— Oui, c'est tout, pour le moment.

— Ah! pour le moment! Ainsi vous en attendez d'autres?

— Oh! j'espère bien! M. Volland, d'abord.

— M. Croissy?

— Lui, vous savez, il vient plus tard, en automne.

Sterny, enfin, lâcha le nom qui lui brûlait les lèvres :

— Et les Vallée?

— Je ne sais pas s'ils reviendront : ils ne sont pas annoncés.

... Alors le décor, radieux tout à l'heure comme s'il allait éclater de joie, s'attrista : les flancs sombres de la Matze parurent plus noirs, l'élégante silhouette de la Pernelle se couvrit d'une teinte de mélancolie, les lueurs d'or du couchant ne furent plus qu'un voile de deuil sur l'arête dentelée de la Dent-Rouge. Hélas! que sont les lieux les plus chers sans les figures que nous aimons? Quels paysages peuvent suffire aux cœurs assoiffés de tendresse? Sterny venait de comprendre que Madeleine seule l'attirait à Vallanches : son espoir déçu, il s'engagea sans entrain dans la ruelle qui conduit au chalet des Jumieux, où il allait retrouver sa chambre encore peuplée de ses rêves. Les deux époux mangeaient leur soupe, en plein air : l'homme un peu plus gros, si possible, soufflant court, posé comme un boulet sur son escabeau; la femme, aussi alerte, avec la même vivacité dans ses yeux pétillans. Mais l'arrosoir n'était plus là, le dernier mot, après une nouvelle crise, ayant fini par rester au curé.

Le lendemain, étendu sur le rocher qui domine le cimetière, Julien suivait, comme l'an d'avant, la bénédiction des tombes : bientôt sa pensée se dissipa dans une vague rêverie, montant

vers l'infini comme les légers nuages que le vent disloquait autour de la Dent-Rouge. Des mots n'auraient pu la traduire : c'était une aspiration, presque une prière. Au fond de lui s'éveillaient à demi d'obscurs souvenirs ancestraux, un reste oublié de sentimens, d'idées, de croyances antérieures dont les invisibles molécules subsistaient sous une autre couche, pareils aux caractères d'un palimpseste, qu'on ne voit plus parce que d'autres les ont recouverts, et qui pourtant sont les plus précieux, les seuls vrais. Ce travail inconscient éclairait à son âme le secret lointain de ses origines : il se sentait le fils de cette antique terre que tant de convulsions ont soulevée, que les glaciers ont longtemps meurtrie de leur poids inexorable, qui maintenant offre aux hommes l'ombre de ses sapins, la fraîcheur de ses sources, la beauté de ses vallées; il se sentait le frère de ces petits qui priaient sur les tombes, dans leurs vestes du dimanche, rattachés par leur pieuse pensée à la chaîne des générations; il n'était plus lui-même, — c'est-à-dire un pauvre être isolé, égoïste, inutile et vaincu, — mais un atome d'un plus large organisme, un fragment bien vivant d'un tout actif et généreux. Ce fut une heure d'espoir et de réconfort. Puis, les fidèles étant entrés dans l'église, derrière le camail rouge du prêtre, et le cimetière étant vide, Julien se leva en soupirant : il n'est point si facile de se délivrer entièrement de soi-même.

Quelques jours de pluie faillirent le chasser de Vallanches : car, dès que les orages apportés par le « vent de Savoie » crèvent sur la vallée, elle devient sinistre : des brouillards s'amoncellent dans les gorges de la Thôse, rampent aux flancs de la Matze comme de formidables reptiles, ferment et bouchent l'horizon, en haut, en bas, de tous côtés. On est dans une prison de nuages, sous un couvercle de nuages, épais comme les murs d'un cachot, lourds comme les pierres d'une forteresse. Un air glacial vous pénètre jusqu'aux moelles, et la pluie tombe, fine, serrée, sans pitié, sans trêve, dégouttant avec un bruit lugubre des ardoises des toits, labourant la place, emplissant les ruelles d'une boue grasse et noire, tandis qu'au haut du clocher le coq de la girouette grince en s'agitant. Les hôtes du *Chamois* grelottaient dans le petit salon du rez-de-chaussée, tuant le temps à boire des grogs ou du thé, à relire les fascicules dépareillés de quelque revue, à guetter le passage du facteur, devant la place vide du vieux lavoir où jadis, par les pires journées, les ménagères venaient laver, tordre et battre leurs draps.

Mais le soleil chassa les nuages. De nouveau, plus fraîche après les averses, la vallée s'épanouit comme un grand nénuphar semé dans l'espace, avec toutes ses verdures humides qui

s'irisaient dans la lumière, tandis que les formes des montagnes prochaines s'estompaient, presque transparentes, dans le ciel bleu. En sorte que, par une aube fraîche, Sterny se trouva sur le sentier de Solnoir, en compagnie des demoiselles Lechesnes et Baudoir, qui se joignirent à lui, simplement, gravissant le sentier de leurs pieds de chèvre en broutant au passage les fraises, les myrtilles, les fleurs. Ils traversèrent le vallon de Belle, enfonçant dans les hautes herbes mûres pour la faux; ils remontèrent l'Épendes, énorme en ce moment de l'année où fondent les neiges encore molles; ils arrivèrent dans le grand pâturage.

Sous les parois rocheuses qui le ferment, au pied du glacier de la Tour-aux-Fées, la plaine gazonnée et marécageuse s'étendait, si profondément solitaire qu'on pensait à ce que fut le monde au temps de sa virginité, quand les êtres ne se mêlaient pas encore aux choses, ou quand il n'y avait, pour animer les paysages déserts, que des monstres aux formes lentes, à peine dissemblables du limon d'où le Verbe les tirait. Cependant, pour atténuer la tristesse sauvage de cette impression, des fleurs éclatantes s'épanouissaient en une symphonie de couleurs et de grâce : car c'est dans l'enchantement du printemps que l'Alpe est la plus belle, constellée de fleurs comme un ciel où il n'y aurait que des étoiles, gemmée de fleurs comme une chevelure où luiraient plus de pierreries qu'il n'y en a dans les contes de tout l'Orient. Ce sont de vastes champs de rhododendrons, d'un rouge vif, dressés sur leurs tiges ligneuses aux dures feuilles luisantes : fleurs hardies et malicieuses, fleurs vigoureuses, fleurs de santé, de bonne mine et de courage; de place en place, parmi leurs buissons envahissans, se dressent en soleils orangés les grandes fleurs de l'arnica, tandis que les lis martagons balancent leurs turbans ponctués de pourpre, et que d'autres lis, ces petits lis blancs qu'on nomme des « paradisies », si délicats, si frêles, semblent destinés à mourir aux premières gouttes de rosée. Des violettes à deux fleurs, abondantes et menues, garnissent de touffes jaunes le creux des roches. Sur les replats du gazon, il y a des tapis de pensées, d'un bleu intense, de gentianes encore plus bleues, ouvrant leurs corolles en coupe allongée au-dessus de leurs feuilles coriaces, de grassettes d'un bleu presque noir, pareilles à de minuscules cornes d'abondance, de myosotis d'un bleu clair et vif, du même bleu que le ciel. Aux bords des névés qui se retirent, pointent les clochettes dentelées des soldanelles, petites fleurs en demi-deuil d'un lilas tendre, de la couleur des chagrins presque consolés, si pressées de naître qu'elles percent la couche de neige trop lente à disparaître. Jusque dans les pierriers s'ou-

vrent les céraistes aux blancs pétales étalés, les courtes grappes des linaires au palais de safran, les bouquets blancs des achillées. Et il y en a d'autres encore, car toutes les herbes fleurissent, toutes les mousses, toutes les plus humbles graminées, dans une gaieté folle, dans un éperdu besoin de vivre, de jeter leurs pollens aux brises caressantes, de semer pour l'avenir des moissons de pétales colorés, de pistils odorans. C'est comme un sourire épanoui des plantes, autour desquelles bourdonnent d'invisibles insectes dont le bruissement se fond dans le silence, tandis que de grands papillons furtifs, des apollons aux ailes lumineuses, voltigent parmi toutes ces fleurs comme des fleurs vivantes.

Sterny s'étendit longuement sur la mousse, les yeux et l'âme noyés dans la splendeur ambiante, pendant que ses deux compagnes moissonnaient des fleurs pour Mme Sauge. Tout en suivant à travers sa rêverie leurs silhouettes qui se penchaient, se redressaient, se déplaçaient avec des agilités de feux follets, — il revoyait une autre figure portant des fleurs aussi, d'autres fleurs, des fleurs d'automne dont elle chargeait ses belles mains, traversant avec des gestes d'harmonie ce décor qu'elle absorbait comme l'amour absorbe les fantômes irréels de tout ce qui passe : elle était lente, et grave, et si belle! et ses yeux qui, par instans, se levaient derrière ses longs cils, promettaient plus de bonheur qu'il n'en pourrait tenir dans la vaste plaine, plus que n'en pourraient chanter les sonores avalanches de la Tour-aux-Fées, — du bonheur de quoi remplir tout le dôme du ciel! Alors, Sterny sentit son cœur se gonfler de sanglots : ce bonheur ne lui appartiendrait jamais, pas plus que le vent qui glissait sur lui pour s'en aller ailleurs. Jamais, sans doute, il ne reverrait Madeleine, qui peut-être avait oublié son nom...

Ils reprirent le chemin du retour.

Depuis l'arrivée de Sterny, les deux amies, qui se rappelaient dans les moindres détails son histoire, telle que M. Vallée la leur avait racontée, l'observaient avec la sollicitude craintive que les catastrophes d'une existence orageuse inspirent volontiers aux cœurs très simples. Elles ne voyaient plus en lui, comme d'abord, un étranger brillant égaré dans leur milieu modeste, mais un malheureux, un de ces êtres qui portent péniblement leur misère intime, et qu'on voudrait soulager par une parole de sympathie ou d'espérance. Cette parole, qu'elles croyaient avoir trouvée, l'occasion leur parut propice à la placer. A Solnoir déjà, elle avait failli tomber de leurs lèvres : la timidité la retint. Mais, vers la fin de cette journée passée ensemble, toute gêne s'en allait; pendant une halte au bord du torrent, Marthe dit :

— Que cette course était belle, n'est-ce pas, monsieur? Moi, je trouve la montagne trop belle. Et j'en jouis d'autant plus qu'il me semble que la beauté du monde est une preuve de la bonté de Dieu.

Julien connaissait le piétisme des deux demoiselles, qu'il voyait parfois distribuer leurs traités religieux; mais jamais il n'aurait cru que leur zèle de propagandistes s'étendrait jusqu'à lui. Comme il ne répondait pas tout de suite, Mlle Baudoir profita de son silence pour ajouter :

—... Une preuve de sa bonté infinie. Car sa bonté s'étend sur tous les êtres qui souffrent : elle a des consolations pour tous les maux, pour toutes les peines...

Elle s'arrêta comme au bord d'un fossé, reprit haleine, et lança, la voix tremblante :

—... Pour tous les souvenirs !

Julien reconnaissait cette langue qui avait agacé sa première jeunesse, ce « patois de Chanaan » dont le seul souvenir lui donnait de l'humeur. Il répondit froidement :

— Je voudrais le croire, mademoiselle.

Aussitôt, Mlle Lechesnes s'écria, avec une ardeur presque passionnée :

— Oh! c'est si facile, monsieur! Il n'y a qu'à écouter la voix qui parle au fond de nous. Il n'y a qu'à demander un appui qui jamais ne nous est refusé. Il n'y a qu'à...

Julien vit poindre un prêche qui pourrait durer longtemps; il l'interrompit en disant, non sans quelque brusquerie :

— Je vous en prie, mademoiselle, ne parlons pas de ces choses-là : cela gâterait la fin de notre promenade.

Les deux amies rougirent ensemble, un peu honteuses de leur défaite, inquiètes de l'avoir froissé; et ils continuèrent leur chemin, sans plus rien dire, le long de l'Épendes qui courait en cascades devant eux. Sterny en voulait à ses compagnes, les jugeant indiscrètes et maladroites, irrité d'avoir senti brûler sa blessure sous la main qui voulait la panser. Le lendemain, il fut plus indulgent, il comprit qu'en toute simplicité de cœur, elles lui avaient offert un peu de leur dictame, pareilles à ces bonnes personnes qui sont toujours prêtes à tirer de leur poche un flacon du remède auquel elles croient, eau d'arquebusade, alcool de menthe ou alcool camphré, pour en offrir à tout venant contre toutes les maladies. Elles se dirent : « Quel dommage qu'il ne veuille pas même essayer! » Mais elles ne renouvelèrent pas leur attaque repoussée, et se tinrent heureuses de constater qu'il ne leur en gardait point de rancune.

Peu de jours après, Élise Allet montrait à Sterny de nouveaux hôtes, en lui disant :

— C'est une famille de Genève, les Adeline : des amis des Vallée, qui nous les envoient.

Le mari, bedonnant et majestueux, avec un profil net, un nez busqué, des favoris poivre et sel, avait les allures grincheuses d'un homme pénétré de son importance et qui sort rarement de chez lui. La femme, au menton à crochet, aux yeux inquiets de sentinelle, rappelait un peu Mme Vallée. La fille avait les cheveux pâles, un teint de chlorose, un air languissant : c'était pour elle que ses parens, rompant avec leurs habitudes casanières, avaient quitté la vieille maison de la rue de la Croix-d'Or, où, depuis tant d'années, ils logeaient entre deux cours. Mécontens avec ostentation, ils se plaignaient entre eux des gens et des choses, de la cuisine de l'hôtel, de leurs chambres trop petites, de leurs voisins trop bruyans, de l'horizon trop étroit, de la chaleur et des mouches. Ils accueillirent les avances de Julien avec une méfiance que l'isolement et l'ennui rendirent plus condescendante, et s'adoucirent à mesure qu'il subissait de bonne grâce la longue histoire de la maladie d'Anna, celle des inquiétudes de M. Adeline sur son étude de notaire que, depuis trente ans, il n'avait jamais quittée aussi longtemps, leurs plaintes, leurs jérémiades, leurs soupirs. Jeté dans la conversation, le nom des Vallée ne servit d'abord qu'à provoquer des récriminations nouvelles :

— Ils nous avaient dit beaucoup de bien de cet endroit, monsieur! Mais je crois vraiment qu'ils se sont moqués de nous!... Car, enfin, qu'est-ce que c'est que ce Vallanches, dites, monsieur?... Un fond de cuvette! et pas bien propre, encore!... Regardez-moi cette place publique : n'est-ce pas une honte, la façon dont elle est tenue?... Et cette paroi de montagne, monsieur, cette grande paroi noire! Il me semble que jamais je ne me résignerai à la voir ainsi devant moi, du matin jusqu'au soir!...

— C'est une impression qui passe, madame, répondit Sterny. Je l'ai moi-même éprouvée, et pourtant, j'ai fini par m'attacher au village. Vos amis eux-mêmes l'aimaient beaucoup...

— Mais ils se garderont bien d'y revenir, eux! dit M. Adeline.

— Ils sont allés à Lestral, cette année. Mme Vallée veut passer l'été dans un endroit à la mode.

Mme Adeline soupira :

— Elle a grand besoin de se distraire, la pauvre femme!

— A-t-elle donc des chagrins? demanda Sterny.

Mme Adeline poussa un nouveau soupir :

— Ils ont une cruelle épine, monsieur, une dure épreuve. Leur nièce!...

— Comment, leur nièce? s'écria Julien. Serait-elle malade?

— Malade? Oh! si ce n'était que cela! Mais c'est bien autre chose, monsieur! Vous ne sauriez-vous imaginer le chagrin qu'elle leur cause!

Elle s'arrêta. Il fallut que Julien demandât :

— Mais quel chagrin?

— Oh! des chagrins de toutes sortes, monsieur!... Croiriez-vous que cette jeune fille veut vivre indépendante? Elle ne veut pas rester chez eux, qui l'ont recueillie, qui l'ont élevée, qui l'ont traitée comme leur propre enfant!...

Mme Adeline baissa la voix :

— Elle s'est enfuie de leur maison, monsieur! Et ils ont eu beaucoup de peine à la ramener.

— Heureusement qu'il y a la loi! dit M. Adeline.

— Elle n'est donc pas majeure? demanda Julien.

Les deux époux, dont la langue était déliée, se mirent à parler presque ensemble :

— Elle le sera l'année prochaine, et alors...

—... Alors, Dieu sait ce qui se passera!

— Elle est capable de réclamer à son oncle ses comptes de tutelle!

— Et pourtant, si elle a quelque fortune...

—... C'est bien à lui qu'elle le doit.

— Car il a défendu ses intérêts avec un dévouement!...

—... J'en sais quelque chose, monsieur, moi qui vous parle ; je l'ai vu à l'œuvre...

Sterny ne les écoutait plus : il songeait que Madeleine était à Lestral, et que rien ne pouvait l'empêcher de l'y rencontrer...

VII

Flammans ne tarda pas à se féliciter d'avoir si prestement enlevé l'affaire du chemin de fer : car un incident survint, dans les hautes sphères du monde, qui n'aurait pas manqué de contrecarrer ses plans.

On ne s'occupe guère, là-haut, de la grande politique. Pourtant, cette fois, la secousse fut si forte qu'on en fut tout ébranlé. Quelque cachés qu'ils soient dans les replis fermés de la montagne, les villages alpestres ne sont point des membres séparés du tronc national, et leur existence, à certains égards si particulière, demeure attachée par de solides liens à l'existence plus

large de leur pays. Aussi les patriotes de Vallanches ne manquèrent-ils pas l'occasion de nettoyer, à tout hasard, leurs *vetterlis*, tandis que les diplomates discutaient chaque soir les solutions possibles du conflit, devant l'échoppe du cordonnier.

Peu de gens se rappellent encore aujourd'hui cette bruyante affaire ; on oublie vite, et dans la succession des événemens qui font de jour en jour vaciller l'équilibre instable de l'Europe, les plus récens ont bientôt effacé les anciens. Dans l'espèce, il s'agissait d'un policier allemand qui, ayant voulu jouer sur territoire suisse un rôle d'agent provocateur, s'était vu arrêté, incarcéré, enfin expulsé par un arrêté du Conseil fédéral. Banal épisode de la guerre que le prince de Bismarck menait alors contre les socialistes, avec l'âpre violence et la brutale autorité de sa dernière manière ; insignifiante anecdote que l'histoire n'enregistrera pas : les journaux de tout pays n'en furent pas moins remplis ; les chancelleries s'en préoccupèrent ; la Suisse en fut agitée jusqu'au cœur de ses plus humbles villages.

Formée de races diverses entre lesquelles une longue habitude historique sert de ciment national, la Suisse possède à un haut degré le sentiment de sa dignité et l'amour de son indépendance. Dans les classes intelligentes, ce sentiment ne va pas sans certaines inquiétudes qu'expliquent trop bien les transformations successives de la carte d'Europe, la constitution des grandes nationalités, la disparition des petits États. Dans la classe populaire, il en est autrement : les souvenirs des légendes de l'histoire nationale et des batailles gagnées contre des voisins dix fois plus puissans, ont créé et entretiennent un état d'esprit assez particulier. Les montagnards sont tous soldats : chaque année ils endossent leur uniforme, pour aller passer quelques semaines ou quelques jours dans les casernes de la plaine ; le reste du temps, ils suspendent leurs armes dans leur meilleure chambre, dont elles sont souvent l'unique ornement ; et le dimanche ils décrochent leur fusil pour « faire des cartons » au stand de leur endroit. Ils aiment leurs devoirs militaires, qui sont à peine une charge ; et, tireurs de père en fils, ils manquent rarement le noir. Aussi, sont-ils remplis de confiance en leur force comme en leur droit. Ils ne se disent point que les conditions de la guerre ont changé, que leur adresse et leur courage ne sont peut-être plus des armes du même prix, ils ne dressent pas le calcul des contingens formidables des grands États voisins : ils demeurent simplement les fils des anciens guerriers qui maniaient si vaillamment l'arbalète et la halle-

barde, — d'un héroïsme imprévoyant, instinctif, résolu, que nul argument technique ne saurait ébranler.

Et ils attendent sans peur que sonne à l'horloge de l'histoire, — si elle doit sonner un jour, — l'heure où leurs carabines et leur Dieu auront à les défendre.

A Vallanches, personne ne voit plus loin que cela, pas même les malins comme Petit-Gris ou le président Combe. Dans le cas particulier, d'ailleurs, ces idées-là suffisaient amplement, et l'on n'en remuait pas d'autres sur la place, où l'on se réunissait plus nombreux que de coutume, après le travail du jour, pour lire en commun les nouvelles dans la *Gazette de Lausanne* et pour les commenter. Bien des choses restaient obscures; mais on discutait quand même, en s'étonnant de tant de bruit pour un mouchard. Les premiers temps, les réflexions étaient très simples; elles se ramenaient à un mot de Vieille-Suisse, qui était évidemment le mot de la situation :

— Tout ça ne nous regarde pas : nous avons un gouvernement, c'est pour qu'il arrange ces affaires-là!

Nul ne songeait à contester ce principe, pas même les « libéraux » les plus avancés. Au contraire, chacun renchérissait d'éloges et de confiance. Ils disaient tous :

— Et notre gouvernement est un fameux gouvernement! Il n'y a rien que des hommes entendus, qui ont de l'expérience. D'ailleurs, tant qu'on aura Charles Gay au Conseil fédéral, on peut dormir sur ses deux oreilles!

Mais, comme l'incident ne se réglait pas, des inquiétudes leur vinrent :

— Jamais on n'a tant parlé de nous! disait le Président, que ce bruit troublait.

A lire chaque soir la traduction des articles foudroyans de la presse allemande, puis les réponses raisonnables de la *Gazette* et des autres journaux, à voir que cela continuait ainsi et recommençait sans cesse, on se sentait vaguement menacé. Les malins hochaient la tête en disant : — Ça se gâte! sans comprendre pourquoi, d'ailleurs, sans pouvoir suivre les dissertations savantes des spécialistes sur la question de la neutralité ou sur celle du droit d'asile.

Un soir, entre autres, il y eut chaude émotion. Ils étaient là, sur la place, fatigués de leur rude journée : car des menaces d'orage les avaient excités à rentrer leurs foins à grands « voyages ». Aussi ne pensaient-ils guère à Bismarck et à son agent; ils reposaient leurs échines et leurs genoux, en bavardant avec Volland, qui s'informait de leurs récoltes ; et justement, ils riaient encore d'une

histoire, que venait de conter Balthazar, quand arriva Pierre Poigne, le maître d'école, avec le journal du soir. Ce Pierre Poigne, — un petit homme tout en nerfs, qui parlait d'une voix de crécelle, en tortillant entre le pouce et l'index les pointes de sa moustache rousse, — connaissait les empereurs, les rois, les ministres comme s'il leur eût appris l'alphabet. Depuis le commencement du conflit, il s'agitait comme si ses faits et gestes eussent pu changer quelque chose à la marche des événemens. Il leur montra la *Gazette* et se mit à leur lire un article qui disait :

« La neutralité de la Suisse ne pourra guère être respectée dans une guerre entre l'Allemagne et la France. La protection des traités ne sera pas suffisante pour prémunir ce pays contre un partage. La Suisse italienne est le seul équivalent qu'on puisse donner à l'Italie pour l'indemniser des sacrifices que la triple alliance lui occasionne. La ligne du Gothard sera alors non seulement une communication commerciale, mais une communication militaire entre l'Italie et l'Allemagne. Quant à la France, on pourra lui donner la Suisse française comme compensation pour la perte de l'Alsace-Lorraine. Cela ferait peut-être revenir la France de ses idées de revanche, surtout si cette compensation lui venait de l'initiative de l'Allemagne. »

— Voilà ce qu'ils disent ! s'écria Pierre Poigne en tapant sur le journal. Vous voyez, c'est là, noir sur blanc !

— Qui est-ce qui dit ça? demanda François-David Ponchet, qui, optimiste comme toujours, n'en croyait pas ses oreilles.

Poigne expliqua :

— Eh bien, c'est les *Nouvelles de Hambourg*, parbleu !

Il y eut un silence. Tous pesaient les paroles qu'ils venaient d'entendre et réfléchissaient. Enfin, Maurice Combe dit :

— Un journal, ça ne prouve rien ! Les journaux, ça ne sait pas seulement toujours bien ce que ça veut dire.

— Mais celui-là, dit Volland, c'est le journal de Bismarck. Quand il écrit quelque chose, c'est parce que Bismarck veut qu'il l'écrive.

Ils se turent de nouveau, inquiets.

— Diable ! exclama Gaspard Clêvoz.

Joseph Cascatey ajouta :

— Oh ! ce Bismarck !...

Nanthelme, dont l'imagination s'emballait, insinua :

—... Alors, ça veut dire qu'on va nous couper en morceaux?

A cette idée, Balthazar éclata de rire :

— Qu'ils y viennent voir! dit-il. Nom de nom, ils verraient voir!

Il avança son poing fermé pour menacer les ennemis invisibles. Nanthelme revint à son idée :

— Et tout ça, pourquoi? Parce que des tas de socialistes, d'anarchistes, de nihilistes viennent faire leurs complots chez nous? Est-ce qu'ils ne pourraient pas rester dans leurs pays, ces gens-là?

Vieille-Suisse, qui ne parlait presque jamais, dit alors :

— Bien sûr, qu'ils feraient mieux de rester chez eux. Mais quand ils sont chez nous, personne n'a plus rien à leur dire!

Tous approuvèrent : c'était le droit d'asile, le droit entre tous sacré d'offrir son foyer aux persécutés, aux coupables, — un droit auquel on tient plus qu'à sa vie, parce qu'il est comme la sanction suprême de l'indépendance et le gage de la liberté. Pierre Poigne ajouta :

— C'est justement ce que Charles Gay leur a dit hier, à Berne!

Reprenant le journal, il le parcourut jusqu'à ce qu'il eût trouvé le morceau qu'il cherchait :

— Voilà ce qu'il leur a dit, reprit-il. Écoutez!

... « Quant aux mesures à prendre contre les fauteurs de désordre... » Les « fauteurs de désordre », vous comprenez, c'est les socialistes, les anarchistes, les nihilistes, tous ces gens-là, quoi... « Quant aux mesures à prendre contre les fauteurs de désordre, nous n'avons à les discuter avec personne, et devons nous réserver de les prendre en vertu de notre libre arbitre. Ce sont là des questions d'ordre intérieur, dans lesquelles nous ne pouvons admettre, comme État souverain, aucune ingérence étrangère. » Voilà ce que Charles Gay leur a dit. C'est clair, ça, hein? Et c'est tellement juste!

Les regards se portèrent vers le père Clèvoz, comme si l'on eût attendu qu'il prononçât encore un mot décisif. Mais probablement qu'il avait dit tout ce qu'il avait à dire, car il se contenta de tirer deux ou trois grosses bouffées de sa pipe et garda le silence. Peut-être aussi qu'il retournait dans sa vieille tête paisible le problème qui, à cette heure, empêchait les diplomates de dormir, et que pas plus qu'eux il n'en trouvait la solution.

Poigne, avec son esprit plus vif, aperçut un nouveau côté de la question :

— Moi, fit-il en prenant son air fin, je crois qu'il y a autre chose.

— Que veux-tu qu'il y ait? demanda Joseph.

— Cette histoire de police et de socialistes, ça n'est pas bien clair!... Plus j'y pense, plus je crois que ça n'est qu'un prétexte. Je vous dis qu'il y a autre chose!

—... Et quoi?

— Ah voilà!... Ce Bismarck est un sacré malin qui ne pense qu'à mal faire!... Il a dû se dire à peu près comme ça : « Il y a par là un petit pays, un beau petit pays qui est libre depuis des siècles. Hé! hé! il serait bon à prendre, ce petit pays, pour arrondir le mien! » Alors, vous comprenez, on nous cherche une querelle d'Allemand. Leurs journaux crient en attendant qu'ils nous tombent dessus, voilà tout!

Balthazar répéta son geste et ses paroles, avec plus d'énergie :

— Qu'ils y viennent voir! Nous n'avons pas peur d'eux. Pourquoi est-ce que nous aurions peur d'eux? Nous sommes assez forts pour nous défendre. Moi, d'abord, j'en démolirais bien une quinzaine avant d'y passer. Si chacun en fait autant, il n'en restera pas beaucoup.

Le curé, qui s'était approché d'eux, — bien qu'il ne s'arrêtât pas souvent avec ceux qui babillaient sur la place, — les écoutait depuis un moment :

— Mieux vaut prier Dieu d'éloigner la guerre, dit-il gravement.

— Bien sûr, monsieur le curé, fit Joseph. Mais que voulez-vous? Avec ce Bismarck, il faut s'attendre à tout. Et si la guerre vient, tout de même?

Le curé fit un beau geste de confiance et de résolution :

— Alors, dit-il, si la guerre vient, nous ferons tous notre devoir; et comme ce n'est pas nous qui l'aurons cherchée, Dieu sera avec nous!

Il redressa sa haute taille, avec sa tête fière et son corps vigoureux sanglé dans sa soutane, il faisait penser aux prêtres guerriers de son histoire, à ces évêques de Sion qui conduisaient leurs paysans aux combats et bataillaient comme des reîtres. La nuit était venue. La lune les éclairait tous, comme dans le tableau légendaire où elle prête sa clarté au serment du Grütli. Calmes, francs, résolus, ils semblaient à la veillée des armes...

La scène recommençait chaque soir, variant à peine les propos selon la couleur de l'orage.

Un jour, Pierre Poigne, dont l'imagination fermentait sans cesse, apporta une nouvelle idée; et celle-là leur parut à tous si simple et si juste qu'ils s'étonnèrent de ne pas l'avoir eue en temps utile. Cette idée, c'était que l'étroite vallée de la Thôse, qui relie la vallée du Rhône à celle de Chamonix, devait avoir

une importance stratégique : ce que le petit homme démontra comme un général, en dessinant une carte dans la poussière avec son bâton. Alors, tout s'expliquait : le chemin de fer, son tracé compliqué, l'ingénieur en chef allemand, qui connaissait maintenant le pays comme s'il l'avait fait, même certains propos mystérieux du gros Flammans, qui se cachait depuis quelques jours, comme un malfaiteur. Quand Pierre Poigne eut achevé sa démonstration, il y eut un moment de silence ; puis, Nanthelme triompha :

— Je vous le disais bien, moi, qu'il y avait quelque diablerie par là-dessous. Ils nous ont mis dedans, ces banquiers et ces ingénieurs, avec leurs fausses paroles. Vous vouliez enrichir le pays : vous l'avez livré à ses adversaires ! Voilà ce que c'est que d'être ambitieux !

Les amis du « progrès » baissaient le nez, comme s'ils se sentaient coupables d'une trahison qu'ils auraient commise à leur insu, par cupidité ou par faiblesse. Pourtant, Joseph Cascatey, le plus intraitable, essaya de répondre :

— Tu fais des phrases, Nanthelme, et les Prussiens ne sont pas encore là !

Nanthelme répliqua, en s'échauffant :

— Des phrases ! Est-ce que c'est des phrases, ce qu'il y a dedans le journal ? On nous y traite de barbares, on nous y dit des injures, on nous menace de nous couper en morceaux ! Et on voit bien que Bismarck manigance quelque chose contre nous. Tu ne comprends donc rien, toi ? Tu ne penses qu'à voir des hôtels et des locomotives, comme s'il n'y avait pas autre chose au monde.

— Bah ! fit Joseph en haussant les épaules, tout ça, c'est des idées ! Moi, je dis que ces affaires s'arrangeront, et que Bismarck ne veut pas nous prendre !

—... N'empêche qu'on n'est pas tranquille, fit Balthazar.

De son ton le plus sentencieux, le Président prononça :

— Heureusement que le chemin de fer n'est pas encore fait !

Alors, ils se turent ensemble, réfléchissant chacun pour soi, cherchant des moyens de revenir sur leur vote ou de gêner la Compagnie : et les prétextes ne leur auraient pas manqué, pour sûr, car on est retors, là-haut, quand il faut l'être.

Mais l'orage s'éloigna : les diplomates, qui sont là justement pour arranger ces sortes d'affaires, trouvèrent moyen de tout concilier. Il y eut encore des articles pleins de venin dans les journaux allemands, de grandes réponses de la *Gazette;* puis la dispute cessa, et l'on apprit que Bismarck et Charles Gay s'étaient mis d'accord. Nanthelme jugeait que, malgré les apparences, ça ne pouvait pas être fini. Les autres se réservèrent encore quelques

jours, avec leur prudence accoutumée; puis, un soir, on enterra la question :

— Alors, cette affaire? demanda Balthazar, ces articles, ces discours, tout ce tapage, enfin, ça n'était donc rien?

— Est-ce qu'on sait? fit Nanthelme.

Pierre Poigne expliqua, de son air entendu :

— C'est la politique!

François Combe, qui était une espèce de philosophe, résuma l'impression générale en disant :

— Drôles de gens, tous ces gaillards-là!

Oui, drôles de gens, ces rois, ces ministres qui tiennent dans leurs mains la paix du monde, et qui en jouent comme des enfans avec une pomme; drôles de gens, ces journalistes qui écrivent aujourd'hui blanc, noir demain, prédisant la guerre et les catastrophes comme s'ils lisaient l'avenir dans un livre, — sans en savoir plus long que le premier venu; drôles de gens, ces révolutionnaires qui ne peuvent pas rester chez eux et qui viennent faire du vacarme chez leurs voisins; drôles de gens en somme, tout le reste du monde, qui s'agite comme des malades que travaille la fièvre, alors qu'il est si facile d'être tranquille et content de son sort quand on a du pain tous les jours!...

Un des résultats de l'incident fut de retarder la venue annuelle de Charles Gay : on l'avait attendu dès la mi-juillet; maintenant on savait qu'il ne monterait plus qu'après la fête des Vignerons, qu'on allait prochainement célébrer à Vevey, et à laquelle il devait assister. Depuis le commencement de la saison, à Vallanches, on parlait de cette solennité, dont l'éclat rayonne sur la Suisse entière. Beaucoup de personnes comptaient s'y rendre : tous les habitués du *Chamois*, plusieurs étrangers, les notables du village. Volland en disait des merveilles : et ses propos évoquaient en Sterny de lointains souvenirs de sa petite enfance.

Il avait quatre ou cinq ans, peut-être : bien que les spectacles du monde passassent encore sans laisser de trace dans ses yeux d'enfant, comme des vols de nuages au-dessus d'une eau claire, son père voulut qu'il assistât à cette fête que chaque génération ne célèbre qu'une fois. D'autres spectacles plus célèbres, — rendez-vous classiques de la badauderie européenne, — en avaient plus tard effacé le souvenir : la « fête des Vignerons », — ces mots qui font palpiter les cœurs de tous les habitans du bassin du Léman, — n'éveillaient en lui que de confuses images. Et voici qu'à force de les entendre répéter avec une sorte de ferveur pieuse, ces images se précisaient au fond de sa mémoire : il revoyait des rues

étroites enguirlandées et pavoisées des drapeaux des vingt-deux cantons ; des soldats, — les bons miliciens du vieux temps avec leurs hauts képis et leurs larges épaulettes ; un tambour-major formidable, en bonnet à poil, qui lançait à la hauteur des toits sa canne à pommeau d'argent ; un cortège bigarré où défilaient des déesses couvertes de fleurs, un jeune dieu couronné de pampres, des moissonneuses, des vendangeuses, des bacchantes. A mesure qu'elles reparaissaient plus nettes, ces images ramenaient d'autres souvenirs, rappelaient des figures mieux connues, disparues depuis bien longtemps : son père, qui pleurait au spectacle, parce qu'il y revoyait sa jeunesse ; une grand'mère très vieille, en cheveux blancs, dont les mains ridées caressaient très doucement ses cheveux bouclés; deux tantes qui le gâtaient, mortes toutes les deux : ceux qui s'étaient penchés sur sa petite âme pour la regarder fleurir, ceux dont l'affection épiait ses sourires et se réjouissait de ses émerveillemens, ceux qui le prenaient sur leurs genoux, le tenaient par la main, essuyaient ses larmes : la famille, en un mot, dont la disparition avait fait de lui un être isolé dans le vaste monde, sans racine dans aucun sol, — et de si peu de foi ! Ainsi, les liens de son enfance reformaient autour de lui leur chaîne aux anneaux bienfaisans ; et cette chaîne, il se reprenait à l'aimer, il brûlait de la mieux reconnaître, de la mieux sentir : en sorte qu'il finit par partager l'impatience commune, l'attente frémissante de ce spectacle qui leur apparaissait à tous comme une fête et comme une joie. Et, comme son cœur se dilatait à ces pensées, il combina son déplacement avec la visite qu'il comptait faire à Lestral : rempli d'espérances, prêt à des rêves de bonheur qui faisaient s'épanouir ce qui lui restait de jeunesse, il partit d'abord pour la station fameuse, où il se croyait sûr de retrouver Madeleine.

Édouard Rod.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

PSYCHOLOGIE DE L'ESPRIT FRANÇAIS

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Quand Descartes disait qu'il faut savoir se rendre justice à soi-même, pour les qualités comme pour les défauts, sa parole s'appliquait encore mieux aux nations qu'aux individus. Le fatalisme psychologique et historique sous toutes ses formes, principalement sous les plus décourageantes, voilà ce qui se répand de nos jours et ce qu'il importe de combattre. Est-il vrai que nous soyons condamnés, de par notre caractère national, à telle ou telle forme inférieure d'esprit, qui nous menace d'une déchéance plus ou moins prochaine; ou, malgré des défauts et des vices qu'il ne faut pas se dissimuler, qu'il importe même de mettre en lumière, demeurons-nous, jusque dans notre « fin de siècle », assez bien doués par la nature et par la longue hérédité des âges pour avoir la possibilité, par conséquent le devoir, de nous maintenir haut? La France, semble-t-il, est de ces nations qui doivent se souvenir que « noblesse oblige. »

I

Il est sans doute impossible d'enfermer un peuple dans une définition; car un peuple présente non seulement des variétés individuelles, mais aussi des variétés provinciales et locales. Un Flamand ne ressemble guère à un Marseillais, un Breton à un Gascon. Peut-on nier cependant que, considérés en général et dans leur esprit collectif, les Français ont quelque chose de commun, qu'ils soient Flamands ou Marseillais? Il y a un caractère national auquel participent plus ou moins les individus, mais qui

subsiste alors même qu'on ne parvient pas à le retrouver chez tels individus ou tels groupes. Le caractère national, en effet, n'est pas la simple somme des caractères individuels. Au sein d'une société aussi fortement organisée que l'est une nation, il se produit nécessairement entre les individus des actions mutuelles qui aboutissent à une manière générale de sentir, de penser et de vouloir, très différente de ce que peuvent être les esprits particuliers. Le caractère national n'est même pas simplement le *type moyen* qu'on obtiendrait si l'on pouvait imiter, pour les esprits, le procédé de Galton pour les photographies et obtenir une image collective ou « générique » : ce ne serait là qu'une sorte de résultante passive et mécanique. Les visages que la photographie reproduit et combine n'ont pas d'action et ne sont pas des causes; tandis que le caractère national a une action différente des actions individuelles, capable d'exercer une sorte de pression et de contrainte sur les individus eux-mêmes; il n'est pas seulement effet, il est cause à son tour; il n'est pas seulement façonné par les individus, il les façonne. En outre, le type collectif et moyen des Français d'aujourd'hui, par exemple, n'est pas la représentation adéquate du vrai caractère français, parce que chaque peuple a une histoire, des traditions séculaires, et qu'il se compose, selon le mot connu, de morts bien plus que de vivans. Le caractère français résume des actions sociales prolongées à travers les siècles, indépendantes de la génération présente, s'imposant à elle par toutes les idées nationales, par les sentimens nationaux, par les institutions nationales. C'est le poids de l'histoire entière que l'individu subit dans ses rapports avec ses concitoyens. Il en résulte que le caractère national n'est pas toujours le mieux exprimé par la foule, par ce qu'on nomme le vulgaire, ni même par la majorité présente. Il y a une élite naturelle qui, mieux que tout le reste, représente l'âme d'un peuple entier, sa pensée la plus profonde et sa volonté la plus essentielle. C'est ce qu'oublient trop nos politiciens. Essayons donc de dégager la vraie physionomie nationale, avec ses qualités et ses imperfections; et recherchons si, de nos jours, elle s'est altérée.

Au point de vue de la sensibilité, nous sommes toujours la nation excitable dont parlait Strabon, et les Allemands nous reprochent notre *Erregbarkeit*. Question de tempérament. L'explication physiologique de ce fait semble un excès héréditaire de tension dans les nerfs et dans les centres sensitifs. Ajoutons que, chez le sanguin-nerveux, la sensibilité a un appétit inné de toutes les excitations agréables, une naturelle horreur de toutes les impressions pénibles et déprimantes; on peut donc s'attendre à ce que, chez le Français, les sentimens qui stimulent et exaltent la

vitalité l'emportent, au détriment de ceux qui arrêtent ou retardent l'élan, qui exigent un effort, surtout de ceux qui aboutissent à une dépression plus ou moins momentanée. Aussi avons-nous toujours, comme nos ancêtres, la pente au plaisir et à la joie sous toutes les formes, principalement les plus spontanées et les plus faciles. Nous sommes restés, en général, moins capables de passion profonde que d'enthousiasme; j'entends par là une exaltation soudaine, parfois passagère, sous l'influence de quelque grande idée et du sentiment qu'elle excite. Changez l'idée, détournez l'esprit vers une nouvelle voie par de nouveaux raisonnemens, l'orientation des sentimens changera du même coup, parce qu'ils étaient moins l'expression propre de l'être intime que le passage en lui d'un courant intellectuel venu de plus haut.

Le second trait de la sensibilité française est, encore aujourd'hui, sa direction centrifuge ou expansive; et ce caractère semble principalement celtique. Il est d'ailleurs fréquent chez le tempérament sanguin-nerveux, qui n'est pas concentré ni intensif, mais plutôt diffusif, communicatif et rayonnant. On en peut déduire une importante conséquence. Rapprochez un grand nombre d'hommes ayant cette sensibilité vive et débordante : il en résultera nécessairement une action et réaction offrant rapidité et intensité : c'est dire que la sympathie s'établira vite et que tous ces hommes vibreront à l'unisson. Le développement supérieur de l'instinct social en France a sans doute encore des causes intellectuelles et historiques, mais son premier germe nous paraît être dans cette contagion rapide de sensibilités expansives chez qui la suggestion mutuelle est portée au suprême degré. Au fait, est-il peuple sur lequel la vie collective ait eu et ait encore plus d'influence que sur les Français, qui ont toujours besoin de se sentir en harmonie avec les autres? La solitude nous pèse; si l'union fait pour nous la force, elle fait aussi pour nous le bonheur. Nous ne pouvons consentir à penser seuls, à sentir seuls, à jouir seuls; nous ne pouvons séparer la satisfaction d'autrui de notre satisfaction propre. Aussi avons-nous souvent la naïveté de croire que ce qui nous rend heureux rendra heureux le monde, que toute l'humanité doit penser et sentir comme la France. De là notre prosélytisme, de là le caractère contagieux de notre esprit national, qui finit souvent par entraîner les autres nations elles-mêmes, malgré le flegme naturel des unes et la défiance prudente des autres. Le revers de cette qualité, c'est une certaine tyrannie de bonne volonté à l'égard de nos semblables, qui fait que nous voulons absolument les amener à sentir et à penser comme nous. Souvent aussi, quand nous sommes de nature moins impérieuse, nous choisissons le plus court chemin, qui est de

sentir nous-mêmes et de penser comme les autres, sans en chercher plus long.

Les peuples sont optimistes quand ils ont le tempérament sanguin-musculaire très développé, et aussi quand ils habitent un climat riant ; ils sont du même coup disposés à sacrifier l'avenir, dont ils ne doutent jamais, au moment actuel. Ces tendances de caractère sont restées fréquentes en France. Avec la belle humeur, nous avons l'espoir facile, la confiance en nous, en tous et en tout. Le Français aime à rire. La gaieté est d'ailleurs un sentiment très sociable. Elle suppose deux conditions : la première, c'est la prédominance de l'expansion vers autrui sur la concentration en soi : le Germain, l'Anglo-Saxon n'est pas rieur. La seconde condition, c'est qu'on puisse rire et même rire des autres sans craindre de leur part longue rancune et vengeance ; il y a des plaisanteries qui coûtent trop cher : l'Espagnol, l'Italien, ne sont pas rieurs.

La volonté, chez le peuple français, a conservé le caractère explosif, centrifuge et rectiligne qu'elle avait déjà chez les Gaulois. Un physiologiste dirait que le mécanisme impulsif l'emporte sur celui de l' « inhibition » ou de l'arrêt. Comme nos ancêtres, nous poussons souvent le courage jusqu'à la témérité, l'amour de la liberté jusqu'à l'indiscipline ; mais, notre volonté procédant plutôt par décharges soudaines que par lent travail, il en résulte que nous sommes bientôt fatigués de vouloir ; nous retombons donc à la fin sous la règle habituelle, dans la routine journalière. Un défaut des volontés spontanées, c'est la soudaineté excessive des résolutions. De là, parfois, cette légèreté et cette étourderie tant reprochées. En revanche, notre volonté spontanée et expansive a cet avantage d'être portée à la droiture par son premier mouvement. La dissimulation exige réflexion, retour sur soi et arrêt de la volonté ; les calculs de la ruse demandent une longue prévoyance et de la persévérance : nous n'avons pas la vocation. Le Français conforme au type traditionnel est sincère et ouvert par tempérament. Son imagination seule ou le désir de briller devant la galerie lui fera altérer plus ou moins consciemment la vérité : il dérange pour arranger, il brode. C'est moins souvent chez lui calcul qu'exubérance d'humeur. Il a toujours un peu du Gascon, alors même qu'il est Celte ou Franc.

Chez les natures qui ont ainsi pour caractéristique, avec une sensibilité vive, l'élan de la volonté, on peut s'attendre à une intelligence également primesautière, qui, comme un rayon lumineux, va droit devant elle sans assez regarder derrière soi ni autour de soi. La facilité est notre premier don intellectuel. Elle a ses avantages et ses dangers ; elle produit l'assimilation rapide, mais parfois peu durable ; elle entraîne une sorte de malléabilité

qui, au milieu de circonstances changeantes, peut aboutir à l'inconstance. Elle empêche aussi parfois d'approfondir le détail en permettant de saisir les ensembles avec trop de rapidité. Saint-Evremond a dit : « Il n'est rien que l'intelligence du Français ne puisse faire, pourvu qu'il veuille bien se donner la peine de réfléchir » ; c'est une peine que, de sa nature, il n'est guère porté à prendre : confiant en sa souplesse native, toujours pressé d'arriver au but, il juge trop vite. Si ce jugement est rarement faux de tout point, il est souvent incomplet, borné à un seul aspect des choses. Et comme le côté le plus accessible au premier coup d'œil est la surface, comment s'étonner que l'intelligence moyenne, en France, se montre souvent superficielle? Elle se sauve par la justesse et la précision du coup d'œil, qui lui permet de voir mieux en un instant que tel esprit lourd en une heure.

Chez les intelligences qui ont ainsi démarche prompte et perception vive, l'amour de la clarté est inévitable : l'obscurité est une gêne et un obstacle à leur mouvement naturel; aussi leur est-elle antipathique. De même, l'ordre des idées, offrant aux esprits spontanés une facilité de plus, ne peut manquer de leur plaire. En France, nous sommes portés vers tout ce qui simplifie. Cet amour de la simplification s'accommode à son tour des idées abstraites et générales, qui nous offrent en même temps l'avantage d'être les plus communicatives et, en quelque sorte, les plus sociales. Nous aimons la lucidité jusqu'à exclure tout ce qui est simplement suggestif. Une notion vague est pour nous sans valeur, malgré ce qu'elle pourrait faire naître de sentimens et même de demi-pensées. « La vérité, dit Pascal, est une pointe subtile » ; tout ce qui n'est pas cette pointe, nous le dédaignons. Ce serait bien si nous tombions toujours juste et touchions le point mathématique ; mais, pour tout esprit imparfait, une idée vague et large peut envelopper parfois plus de vérité qu'une idée précise et étroite.

La nature des sensations et sentimens commande celle des images : le Français n'a généralement pas l'imagination très forte. Sa vision intérieure n'a ni l'intensité hallucinatoire ni la fantaisie exubérante de l'esprit germain et anglo-saxon : elle est plutôt une vue intellectuelle et lointaine qu'une résurrection sensitive, qu'un contact et une possession immédiate des choses mêmes. Portée à déduire et à construire, notre intelligence excelle moins à se représenter des choses *réelles* qu'à découvrir des enchaînemens de choses *possibles* ou *nécessaires*. En d'autres termes, c'est une imagination logique et combinatrice, qui se plaît à ce qu'on a nommé le dessin abstrait de la vie (1). Les Chateaubriand, les

(1) Voir les belles pages de M. Lanson, dans son *Histoire de la littérature française*.

Hugo, les Flaubert et les Zola sont chez nous exceptionnels. Nous raisonnons plus que nous n'imaginons, et ce que nous imaginons le mieux, ce n'est pas le monde extérieur, c'est le monde interne des sentimens et surtout des pensées.

La nature de la sensibilité et de la volonté ne détermine pas seulement la forme et les procédés naturels de l'intelligence; elle entraîne encore le choix des objets auxquels la pensée s'attache; on peut donc prévoir que les idées qui ont un caractère social et humain seront particulièrement en harmonie avec l'esprit français. Dans leur application à la société, les idées générales deviennent les idées généreuses; ce sont celles qui eurent toujours en France la plus grande chance de succès. Geist, Lazarus, qui se sont occupés de la psychologie des peuples, constatent ce penchant à se détacher de soi au profit d'une idée, parfois même d'un « être de raison ». Nous concevons et voulons tout, non pas sans doute, à la manière de Spinoza, sous l'aspect de l'éternel, mais du moins sous l'aspect de l'universel. Pour cela, nous faisons subir à nos idées une triple opération. Nous ne les avons pas plutôt conçues que nous les objectivons, au nom de ce principe cartésien et français que « ce qui est conçu clairement est vrai »! puis, toute vérité devant être universelle, nous érigeons nos idées en lois; enfin, l'universalité même n'étant complète que si elle embrasse les faits dans son sein, nous traduisons nos idées en actes. Ce besoin de réalisation objective est impérieux : notre impatience intellectuelle ne s'accommode pas de temporiser. Nous ne nous contenterons jamais de la contemplation pure et comme platonique : nous sommes individuellement dogmatiques et pratiques. Quand notre dogme se trouve vrai, rien de mieux; nous sommes alors capables des plus grandes choses. Mais si, par malheur, nous avons raisonné faux, nous allons jusqu'au bout de notre erreur, et nous finissons par nous briser le front à la réalité inflexible.

Ces qualités natives de la race, jointes à la culture latine, devaient aboutir au rationalisme français. Déjà la « raison » avait joué chez les Romains un rôle directeur et y avait pris la forme de la législation universelle, mais c'était pour un but de domination : le cosmopolitisme romain mettait le monde entier au service de Rome, beaucoup plutôt que Rome au service du monde. Le catholicisme s'éleva à un point de vue plus largement humain. Enfin la double influence romaine et chrétienne trouva la France toute prête pour porter le rationalisme à sa plus haute puissance, en le dégageant de l'intérêt politique ou religieux et en lui donnant une portée philosophique. L'intellectualisme français est fondé sur la persuasion que, dans la réalité des choses,

tout est intelligible, sinon pour notre science imparfaite, du moins pour une science achevée. Le génie allemand, au contraire, entrevoit partout quelque chose d'impénétrable à l'intelligence et suppose que, par le sentiment ou par la volonté, on peut y atteindre : il admet dans la réalité de l'infra-logique ou du supra-logique. Ce qui est au-dessous de la raison et plus fondamental qu'elle, c'est la nature : de là le naturalisme germanique; ce qui est au-dessus de la raison, c'est le divin : de là le mysticisme germanique. En outre, comme l'au-dessus et l'au-dessous se confondent indiscernables en une même nuit, naturalisme et mysticisme en viennent à se fondre eux-mêmes dans l'esprit allemand. Le génie français, au contraire, n'est ni naturaliste ni mystique; il ne peut pas plus se contenter du fait brut et obscur que du sentiment et de la foi, plus obscurs encore : il aime par-dessus tout la raison et les raisons. C'est nous, plutôt que l'Allemand Gœthe, qui pourrions nous écrier : « De la lumière, plus de lumière! »

La raison « tend essentiellement à l'unité », comme disait Platon. Notre amour de l'unité nous rapproche encore des anciens et surtout des Romains, qui l'ont développé en nous. Il produit une certaine intolérance intellectuelle pour tout ce qui s'écarte de l'opinion régnante, parfois même de notre opinion propre, — que nous sommes naturellement portés à trouver la seule rationnelle. Notre esprit est doctrinaire d'instinct. Heureusement, notre désir de gagner la sympathie des autres nous induit à leur faire tant de concessions.

Portez à leur plus haut degré les qualités de l'intelligence française, vous aurez cette faculté d'analyse qui parfois dénoue les questions les plus embrouillées, qui égale en subtilité la subtilité des choses, qui les ramène à leurs élémens intelligibles, les détermine et les définit, puis les classe en bon ordre et les réduit sous le joug des lois. Vous aurez encore ce talent de déduction qui suit le fil délié du raisonnement à travers tous les labyrinthes sans laisser échapper un seul anneau de la chaîne des raisons; vous aurez cette dialectique rappelant celle des Grecs, mais plus sensée et moins sophistique. Vous aurez enfin ce don de simplifier la réalité en la réduisant, comme fait le mathématicien, à ses élémens essentiels, et d'en obtenir ainsi une représentation fidèle, quoique abstraite, une projection lumineuse sur le plan de notre esprit. A cet art de décomposer et d'expliquer ce qui est, joignez encore le talent plus rare de deviner ce qui peut être ou ce qui doit être, vous aurez le génie d'invention mathématique et logique qui fut fréquent en France. Une des sciences où la France a excellé, excelle encore, c'est la mathématique. Notre

école de géomètres est, de nos jours même, au premier rang. Mais l'esprit de géométrie n'empêche pas l'esprit de finesse : ne sont-ce pas les Descartes et les Pascal qui furent à la fois si rigoureux géomètres et si fins penseurs? L'aptitude à découvrir des rapports, caractéristique du génie français, explique le plaisir que nous éprouvons à jouer avec les idées mêmes, à les combiner de mille manières, à les mettre tantôt en harmonie, tantôt en contraste. Si le rapport découvert est à la fois juste et inattendu, notre facilité à saisir ainsi le difficile et à l'exprimer sous une forme piquante constitue l' « esprit ». L'humour germanique ou britannique, avec son âpreté et son amertume, exprime plutôt l'indépendance du moi sensitif et volontaire, qui se pose en face des autres moi pour s'affirmer; l' « esprit » français, lui, a quelque chose de plus purement intellectuel et, dans sa malice même, de plus désintéressé : c'est moins un choc de personnalités qu'un choc d'idées, d'où jaillissent des étincelles. Quand le moi s'y introduit, c'est sous la forme sociale de la vanité mondaine : désir de plaire aux autres en les amusant.

Diminuez à la fois la largeur et la profondeur de l'intelligence française, mais en lui laissant sa clairvoyance et sa justesse, vous aurez le bon sens à la fois théorique et pratique, aigu chez les uns, obtus chez tant d'autres. Ennemi des aventures et aussi du terre à terre, le sens commun est la qualité des masses celto-slaves plutôt que des races germaniques et scandinaves ou même des races méditerranéennes; aussi est-il fréquent chez nos paysans et chez nos bourgeois : il s'accommode avec la constante préoccupation de l'intérêt positif et immédiat. Ajoutons que, trop souvent, le bon sens nuit à l'originalité. « L'homme, en France, dit Gœthe, qui ose penser et agir d'une manière différente de tout le monde, est un homme d'un grand courage. Nul peuple n'a au même degré et le sens et la peur du ridicule : le moindre écart de la forme harmonieuse, parfois de la forme convenue, choque son goût. » Tout ce qui est trop personnel paraît excentrique et comme empreint d'égoïsme à notre esprit éminemment sociable.

Tels sont les caractères traditionnels du génie français. Sont-ils changés de nos jours, au point de faire croire à une sorte de désorganisation psychologique? Il ne le semble pas. La mode, dont nous sommes toujours esclaves, peut bien produire chez nous un engouement tantôt pour l'esprit slave, tantôt pour l'esprit scandinave; nous nous ouvrons davantage à des idées et à des sentimens exotiques; au fond, nous demeurons Français.

II

La langue d'une nation est à son caractère ce que les traits du visage sont au caractère de l'individu : la philologie est une physionomie. Bien plus, selon la remarque de M. de Hartmann, « les formes de la langue nationale règlent les mouvemens de l'imagination. » Le génie de la France s'est imprimé dans la langue reçue des Romains. Débarrassée de ses plis solennels, cette langue court, agile et légère, toute prête pour la pensée, la parole, l'action. Le besoin d'avoir un idiome éminemment propre aux rapports sociaux est une des raisons qui firent du français un langage si analytique, par cela même si clair, où le faux détonne comme sur un instrument bien accordé. Le français exprime en autant de mots distincts non seulement les idées principales, mais encore les idées accessoires, souvent même les simples notions de rapport. Ainsi la pensée se déploie en son ordre logique plutôt que passionnel et « pathétique ». Ce n'est ni le sentiment personnel ni le caprice de la volonté qui marquent la position des mots, de manière à mettre en avant tantôt l'un, tantôt l'autre, par un perpétuel changement des plans du tableau : la raison impose sa loi, proscrit les inversions, rejette même les mots composés et les néologismes, qui permettent à l'écrivain de se faire une langue pour lui seul. C'est pourquoi ce qui a passé dans notre langue est devenu accessible à l'universelle société des esprits. Le sentiment même n'y peut pénétrer que par l'intermédiaire de l'idée, et il est obligé de s'y réduire à des nuances pour la plupart intellectuelles. Jusque dans l'expression des pensées les plus personnelles, la langue française exige une certaine impersonnalité et comme une part de sympathie universelle. Elle veut qu'on plane en commun dans une région lumineuse, avec des horizons clairs et vastes de tous côtés. De là cette horreur excessive du « nocturne » et de tous les « clairs de lune transcendantaux », chers aux Germains ; de là aussi cette peur de l'expression trop violente ou simplement trop énergique et trop concise, de tout ce qui peut avoir un accent brutal et sauvage, par cela même insociable. Elle a « une probité », elle a aussi une douceur « attachée à son génie. »

Est-ce donc que notre langue ait vraiment le degré d'absolue « objectivité » qui lui est attribué d'ordinaire? Non, car si nous n'introduisons pas dans les objets exprimés nos passions « subjectives », nous leur imposons une certaine forme logique et esthétique qui n'est pas toujours en harmonie avec le fond réel. Notre langue, en effet, n'use pas exclusivement des procédés ana-

lytiques que nous venons d'indiquer; elle offre aussi un genre particulier de synthèse qu'on n'a pas assez remarqué, et qui consiste dans une disposition généralement trop rectiligne imposée aux idées par l'écrivain. Pour exprimer les choses, nous commençons par les simplifier, fussent-elles réellement complexes (et surtout quand elles sont complexes); puis nous les alignons et leur prêtons une certaine symétrie qui est notre fait; nous ne moulons pas notre phrase sur le bloc des choses, nous sculptons ce bloc pour lui donner une forme intelligible et belle. En un mot, nous sommes à la fois logiciens et artistes dans la construction de nos phrases; au lieu de prendre tout ce que la réalité nous offre, nous choisissons ce qui est régulier ou ce qui est beau; au lieu d'être les esclaves du réel, nous l'idéalisons à notre manière. De là aux procédés et aux abus de la logique abstraite ou de la rhétorique, facile est la pente : c'est alors que vraiment, selon le mot très français de Buffon, « le style est l'homme », au lieu d'être la chose même immédiatement présente. Dans la philosophie et les sciences morales, l'inconvénient est plus grand qu'ailleurs. C'est le revers de nos qualités de clarté, de précision et de finesse.

A notre époque, une sorte de réaction se produit chez les écrivains, qui trop souvent dépasse le but; on éprouve le besoin, pour assouplir notre idiome, de le rendre moins géométrique, tantôt plus significatif et vivant, tantôt plus suggestif et symbolique. Malgré le ridicule de certaines tentatives récentes, il y a là une aspiration légitime. Notre langue est restée assez solide pour n'avoir pas à craindre ceux mêmes qui s'intitulent « décadens ». Rattachée à la tradition latine par une merveilleuse filiation qu'on peut suivre à travers les âges, elle a, comme on l'a dit, d'innombrables quartiers de noblesse; aucune nuit du 4 août ne les a abolis, et nos meilleurs écrivains les défendent avec un soin jaloux contre les barbares du dedans.

III

« Tel est l'homme, tel est son Dieu »; contestable pour les individus, l'axiome est beaucoup plus vrai pour les peuples, au moins lorsque leur religion est leur œuvre propre; leur fût-elle même venue d'ailleurs, il est certain qu'ils la modifient à leur image. Transportez le christianisme en Grèce, vous le voyez qui s'hellénise en devenant une métaphysique transcendante : la pensée contemplative s'absorbe dans les mystères, tandis que l'âme peut rester froide et le cœur sans vie; c'est, au sommet, l'intelligence pure, avec la dialectique et ses subtilités pour éche-

lons. Transportez le christianisme à Rome, le voilà qui se romanise en devenant une organisation théocratique, un véritable « empire » des prêtres sous la souveraineté du chef des pontifes : soumission absolue à l'autorité, discipline, rituel, tout un code de formalisme rigide. En Allemagne, le christianisme tendra à s'intérioriser; le dogme grec finira par perdre son caractère de spéculation rationnelle, la hiérarchie latine, sa centralisation administrative : l'individualisme religieux se concentrera en soi. En France, quoique nous ayons eu aussi de très grands mystiques, le christianisme a pris surtout la forme d'une religion sociale et d'une morale sociale. Le catholicisme était particulièrement propre à cette transformation : en effet, il ne laisse pas à l'individu son entière liberté; il se défie des inspirations purement personnelles; il se défie même de la conscience qui n'est que notre conscience, des révélations qui ne s'adressent qu'à un individu; la règle commune doit, à ses yeux, l'emporter sur tout le reste, et ce qui lui paraît capital, c'est l'harmonie de chacun avec l'Église universelle. En adoptant le catholicisme, la France l'a rendu plus intérieur et plus moral qu'en Italie, mais en l'orientant toujours dans le sens de la vie sociale, de la justice et du droit, de la fraternité et de la charité. C'est surtout en France que s'était développée la chevalerie, qui répondait si bien au caractère même de la nation; c'est de France que devait partir l'élan des croisades en faveur des chrétiens opprimés. Notre devise : *gesta Dei per Francos*, et le titre de « fille aînée de l'Église », montrent bien le caractère expansif, actif et comme centrifuge du sentiment religieux dans notre pays. Plus tard, d'ailleurs, les Français devaient mettre le même élan à combattre la religion qu'ils avaient mis à la défendre. Dans la critique des dogmes, ils ont pris pour guide « la raison » abstraite et formelle, la « logique du pur entendement »; au lieu de considérer l'homme tout entier, ses sentimens, ses qualités morales, ses intuitions esthétiques ou religieuses, ils considèrent exclusivement son intelligence, dont ils veulent l'entière satisfaction. Le Germain, lui, est porté à croire que quelque précieuse vérité se cache dans ce qui fut sacré pour ses pères, « même, dit un Allemand, quand sa raison ne parvient pas à le reconnaître »; pour le Français aucune tradition religieuse, comme telle, n'est sacrée. Demi-mesures, transitions, compromis ne sont point son fait : il va droit au but. Un Anglais a justement observé que, si le Français se détache de l'Église, c'est pour adopter une autre religion, également sociale : l'honneur (1). Ici encore, c'est un code fort simple, imposé à l'individu par la société,

(1) W.-C. Brownell, *French traits, an essay in comparative criticism;* 1889.

ne laissant pas à la conscience personnelle une liberté absolue d'appréciation, la soumettant à des règles d'harmonie avec le beau moral tel que tous le conçoivent, avec l' « opinion » des « honnêtes gens ». Si fort est ce sentiment de l'honneur, et surtout de l'honneur collectif, qu'on a vu en France des hommes se sacrifier à une idée dont ils reconnaissaient ou pressentaient les côtés faux, comme les nobles du temps de la Révolution. Les Français, a dit M. Hillebrand, se préoccupent toujours des autres et de la société entière : « divisés comme partis, ils demeurent étroitement unis comme peuple. »

La philosophie en France ne pouvait manquer, elle aussi, d'être principalement intellectualiste et rationaliste. Elle ne se plaît ni aux petits faits minutieusement alignés, ni à « ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas ». Chez le Français, ami des conceptions nettes et logiques, mysticisme et réalisme s'excluent. En Angleterre, ils se partagent souvent l'esprit en se juxtaposant : l'un, a-t-on dit, se confine dans les sentimens, l'autre se réserve les spéculations philosophiques et l'action. En Allemagne, mysticisme et réalisme se fondent : c'est la réalité même qui devient mystique, c'est la puissance qui devient le droit; le succès est le jugement de Dieu, la nature et l'histoire sont le développement de l'esprit absolu. Pour la métaphysique allemande, le réel est rationnel, pour la théologie allemande, le réel est divin. Ce sont là des états d'âme auxquels le Français demeure étranger, qu'il arrive même difficilement à comprendre. Quand Descartes veut reconstruire la philosophie, en se flattant d'avoir tout renversé; quand, seul en face de sa propre pensée, — c'est-à-dire, en réalité, de toute la pensée humaine fixée dans le langage, — il prétend ne pas savoir s'il y a eu des hommes avant lui; quand il part ensuite à la conquête des idées « claires », qui pour lui, nous l'avons vu, sont par cela même vraies, — des idées « distinctes », des idées « simples », des idées « générales »; quand il les relie par les chaînons d'une logique serrée, aimant mieux construire et imaginer qu'observer, « supposant partout de l'ordre » même là où l'ordre n'est pas visible, Descartes se montre bien Français. Ce qu'il avait fait dans la sphère de la philosophie, on le fera, à la fin du XVIIIe siècle, dans l'ordre social.

Le trait essentiel de notre esprit, en ce domaine, c'est la foi dans la toute-puissance de l'État et du gouvernement. Frondeurs à l'occasion, indisciplinés, insubordonnés, tenant plus à la liberté de parler qu'au droit d'agir et croyant avoir agi quand nous avons parlé, nous subissons d'ordinaire passivement une autorité forte et nous sommes portés à croire qu'elle peut tout pour notre bonheur. L'État représentant la société entière, notre instinct social nous

incline à penser que, si l'individu isolé est impuissant, l'union de tous les individus ne connaîtra plus d'obstacle à la réalisation du commun idéal. Mais nous avons le tort de personnifier trop vite la société dans un homme, ou dans l'ensemble d'hommes qui nous gouverne. Dès lors, notre foi très légitime dans la force sociale devient une foi très illégitime dans un mécanisme artificiel. Au lieu du sens politique, que de fois nous avons le fanatisme de la politique! Nous croyons qu'il suffit de proclamer des principes pour en réaliser les conséquences, de changer d'un coup de baguette la constitution pour métamorphoser lois et mœurs, d'improviser des décrets pour hâter le cours du temps. « Article I : tous les Français seront vertueux; article II : tous les Français seront heureux. » Nous nous flattons de faire des progrès en partant, non du point réel où l'histoire nous a amenés, mais d'un point imaginaire. Le sentiment de la tradition nous manque, de la solidarité entre les générations, de la réversibilité qui fait retomber sur les uns les folies des autres. Nous aussi, nous ne voulons pas « savoir s'il y a eu des hommes avant nous. » Notre raison raisonnante jusqu'à la déraison comprend mal les obscures et profondes nécessités de la nature et de la vie. Persuadés qu'une révolution peut toujours remplacer une évolution, la puissance du temps nous échappe; nous ne songeons qu'à la force de la volonté humaine, et non pas même de la volonté tenace, mais de la volonté impulsive, impatiente, qui s'écrie: Tout ou rien! En même temps, nous introduisons le sentiment dans la politique, — où d'ailleurs, étant une force très réelle, il a bien son rôle, de plus en plus grand à mesure que l'opinion publique gouverne davantage le monde. Un bel exemple de la manière dont on parle aux Français pour leur faire accepter une mesure législative, ce sont les considérans sentimentaux de maint projet de loi (1). C'est en France que se vérifie avec éclat la théorie des « idées-forces »; non seulement nous faisons la guerre « pour une idée », mais nous faisons des révolutions, nous faisons et défaisons des constitutions pour une idée. Vraie ou fausse, une formule contente notre esprit, et, en même temps, elle meut nos bras et nos jambes. Selon un proverbe qui a cours de l'autre côté des monts, « l'Italien dit souvent des sottises, il n'en fait jamais »; le Français, au contraire, ne sépare ni l'idée du mot, ni le mot de l'acte : dès qu'il a conçu une sottise, il n'a rien de plus pressé que de l'exécuter.

(1) Par exemple : « Le gouvernement provisoire de la République,

« Convaincu que *la grandeur d'âme est la suprême politique*, que chaque révolution opérée par le peuple français doit au monde la consécration d'une vérité philosophique de plus, etc., etc., décrète... »

Dans l'ordre social, notre génie niveleur est porté, encore plus aujourd'hui que jamais, à méconnaître les inégalités naturelles, non seulement la hiérarchie fondée sur la tradition, mais celle même qui est fondée sur le talent. C'est que nous concevons toujours la société d'une façon trop mathématique, comme une collection d'unités similaires, soumises toutes ensemble à quelque volonté supérieure; nous n'y découvrons pas ce vivant organisme où chaque membre est solidaire du tout. De même, nous n'apercevons guère dans le droit qu'un rapport entre individus, sans nous soucier assez du rapport avec la collectivité, avec le développement régulier de la vie nationale; nous nous en tenons, soit à un individualisme superficiel et de nature toute logique, soit à ce socialisme également superficiel et abstrait qui est aujourd'hui à la mode, au lieu de considérer l'individu dans le tout réel et actuel en dehors duquel il ne saurait vivre.

Chaque peuple n'a pas seulement sa morale nationale, qui est sa manière propre de concevoir et de réaliser un idéal en rapport avec son caractère; il a aussi sa morale internationale, qui est sa façon de se conduire envers les autres peuples. Ces deux espèces de morale ne sont pas toujours d'accord : le peuple anglais, par exemple, a une morale internationale dominée par l'égoïsme, ce qui ne veut nullement dire que, dans ses relations avec ses compatriotes, l'Anglais prenne l'égoïsme pour règle. Sous le rapport international, le peuple français fait contraste avec l'anglais : ce sont, pour ainsi dire, les forces centrifuges qui le dominent. Il agit par passion, par entraînement, par sympathie ou antipathie, par besoin d'aventures et d'expansion, souvent en vue d'une idée générale et, en ses beaux momens, d'un idéal humanitaire. Le Français ne comprend guère la « politique des résultats », la « politique objective »; il fait prévaloir dans les affaires d'État tantôt des conceptions rationnelles, tantôt des notions « subjectives », celles de reconnaissance, de sympathie, de fraternité entre les peuples, d'alliances à perpétuité, comme nous en rêvions avec l'Italie. Chamfort ne nous a point encore appris que, sur le damier européen, « on ne joue pas aux échecs avec un bon cœur. » En outre, cette façon ou trop sentimentale ou trop idéaliste de traiter les affaires internationales aboutit, dans bien des cas, à des ingérences maladroites et abusives, qui, au lieu de nous faire aimer pour nos bonnes intentions, nous font haïr pour nos entreprises brouillonnes et pour l'indiscrétion de nos empiétemens. Les autres peuples nous ont toujours reproché de ne pas les laisser tranquilles, de vouloir les agiter de notre agitation, les entraîner à la poursuite de nos beaux rêves.

IV

Les mérites et les lacunes de l'esprit français apparaissent dans notre littérature et dans nos arts, depuis les origines jusqu'à la période contemporaine. C'est à ces manifestations supérieures du génie national qu'il faut demander les preuves de notre vigueur ou de notre faiblesse intellectuelle. D'après les Anglais et les Allemands, le Français est un être trop impersonnel, trop livré à la vie sociale pour sentir et créer des œuvres vraiment poétiques, et surtout lyriques; son excès même de civilisation est incompatible avec la haute poésie. Il est certain que la vie sociale et, plus particulièrement, la vie de cour, retarda pendant de longs siècles la floraison du lyrisme en France. Mais n'avons-nous pas eu à notre tour nos grands lyriques, quoique, sous les apparences du romantisme, ils aient gardé le sens classique de la forme? La vie sociale, d'ailleurs, a aussi sa poésie : ce n'est pas seulement l'individu penché sur lui-même, enfermé en sa solitude, qui intéresse le poète; plus la société se développe, avec ses grandeurs et ses misères tragiques, plus la poésie doit devenir sociale et vraiment humaine.

Notre littérature, en général, n'est ni naturaliste ni mystique; même quand elle prend l'une ou l'autre de ces directions, elle reste intellectuelle et sociale : ce sont là ses deux caractères constans. Le second a été mis en lumière par les études magistrales de M. Brunetière; nous insisterons donc de préférence sur le premier. Par son intellectualisme, notre littérature est portée à considérer les êtres et les personnes sous l'aspect qui les rend le plus saisissables à l'intelligence; or, on peut dire que c'est avant tout l'aspect conscient, celui où l'être existe pour soi et, devenu transparent à lui-même, le devient aussi aux autres. Ce que nos écrivains mettent en relief, ce sont toutes les passions et idées qui arrivent à la connaissance de soi, ce que les psychologues appellent les « motifs » et les « mobiles ». Mais où sont les profondeurs du naturel inconscient, dont ces motifs et mobiles ne sont que les manifestations? La vie inconsciente, qui est proprement la nature, et qui se dérobe plus ou moins à la pensée, n'obtient dans les œuvres de nos littérateurs qu'une part restreinte et effacée. Les personnages de notre théâtre se voient sentir et agir : il leur arrive même de raisonner doctement sur leurs passions et leurs actions; eux aussi disent à leur manière : Je pense, donc j'existe, et je n'existe que là où je me pense. L'inconscient étant l'involontaire, on peut en inférer encore que, dans l'histoire des âmes, le rôle de tout ce qui échappe à la volonté devait être

très réduit par nos romanciers et par nos poètes. Ils mettent au premier plan la liberté en lutte contre quelque passion bien connue d'elle. Les deux adversaires aux prises, en pleine lumière, se livrent à des passes d'armes, visière levée, comme des chevaliers dans un tournoi. Les forces obscures et sourdes, dont la poussée est celle même de la nature sur l'homme, semblent avoir disparu : tout est devenu humain. Le milieu physique, du même coup, s'efface au profit du milieu social. Le sens de la nature a été long à se développer dans la littérature française, tant la vie intellectuelle et sociale, rapportant tout à l'homme, absorbait tout. Stendhal a beau dire qu'une chaîne de montagnes neigeuses à l'horizon de Paris eût changé toute notre littérature, la chose est douteuse : si la société avait été la même en face de ces montagnes, il n'y eût eu peut-être de changé dans notre poésie que quelques descriptions, comparaisons et métaphores.

Un autre trait des personnages dans notre littérature, c'est qu'ils ont un caractère fixe et achevé, par cela même une forme nette et définissable. Mais l'évolution même du caractère, son « devenir » à travers des métamorphoses successives, voilà ce qu'on ne peint guère en France. Pour emprunter des termes à la science du mouvement, on peut dire que les caractères, dans notre littérature, sont présentés à l'état statique, non dynamique. De là leur accord avec eux-mêmes, leur consistance logique, leur constance qui ne se dément presque jamais. Aux trois fameuses unités d'action, de temps et de lieu, nous en avons encore ajouté une autre : celle du caractère ! Qu'y a-t-il pourtant, a-t-on objecté, de plus « ondoyant et divers », de moins systématique, d'aussi vague en ses contours, d'aussi discordant même qu'un caractère réel ? N'est-ce pas le domaine de l'obscur et de l'imprévu ? On peut répondre que les caractères en apparence les plus illogiques suivent encore une logique intérieure ; mais il reste vrai que nos poètes et romanciers se contentent trop de quelques élémens du problème, au lieu d'en embrasser la complexité. De même que, dans le poème de Dante, chaque homme possède une certaine qualité fixe, bonne ou mauvaise, par laquelle sa place est elle-même marquée au ciel ou dans l'enfer, ainsi, dans notre littérature, chaque âme est définie et classée par sa vertu ou son vice.

C'est un trait essentiel encore — et essentiellement français — de notre théâtre, que non seulement toute passion et tout vouloir s'y traduit en idée, mais toute idée s'y traduit en acte. Ici, comme ailleurs, nous ne séparons guère la conception de l'exécution. Hamlet est un type inconnu sur notre scène ; aucun de nos héros ne rêve : ils sentent, ils veulent, ils parlent, ils agissent ; une chaîne de résolutions et d'actes, changeante et pourtant logique,

se déroule sous nos yeux, jusqu'à ce que, de crise en crise, se déduise la catastrophe finale.

Le genre littéraire qui, par destination, reproduit le mieux l'évolution même de la vie, c'est le drame : aussi n'avons-nous pas eu de Shakspeare, ni de Gœthe, ni de Schiller. En revanche, Corneille, Racine et Molière ont créé trois formes éternellement vraies de cette autre sorte d'art qui exprime, sinon la vie en formation, du moins la vie en action. Tandis que poètes germaniques ou britanniques représentent de préférence le continuel et contraire effort des tendances naturelles dans un caractère toujours mouvant et en fluctuation, la tragédie française nous peint des âmes faites, nous les montre engagées dans quelque action terrible où leurs passions éclateront comme des conséquences logiques du caractère donné. Si, chez Corneille et surtout Racine, Voltaire a raison d'admirer les « combats du cœur », c'est toujours un cœur déjà formé, et que juge une raison clairvoyante.

Bien mieux encore que la tragédie, la comédie offrait à l'esprit français cet avantage de mettre sur la scène des hommes déjà développés, avec leurs vices et leurs ridicules en pleine saillie; elle exclut par essence le long développement d'une âme en germination. En outre, elle est une peinture de la société, où viennent se heurter mutuellement les défauts des hommes. Toutes ces raisons expliquent la supériorité de la comédie en France, qui nous a valu d'être appelés par Heine les comédiens ordinaires du bon Dieu.

Avec notre préférence pour tout ce qui est « achevé » s'accorde notre sens exquis de la forme. En littérature et en art, le Français n'admet pas les bonnes intentions, quand même on lui voudrait persuader qu'elles sont des intuitions profondes et même surnaturelles; il exige le fini de l'exécution et du style. Aussi rien n'est-il comparable à la prose française : elle a réalisé la perfection dans tous les genres, qu'il s'agisse de démontrer et de convaincre, d'émouvoir et d'entraîner, de raconter et de peindre. Quelle que soit notre admiration pour la prose grecque ou latine, nous ne saurions l'égaler aux œuvres de notre triomphante lignée littéraire, depuis Rabelais, Montaigne, Pascal, Bossuet, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, jusqu'à Chateaubriand, Mérimée, Michelet, Flaubert, Renan et Taine, — pour ne pas citer ceux qui vivent encore et qui, en définitive, n'ont pas dégénéré!

V

A l'élément de race « méditerranéenne », que renferma toujours notre population, nous devons le goût des arts plastiques,

non moins vivant aujourd'hui que jamais. En pleine Ile-de-France est née l'architecture si mal appelée gothique. Taine n'a pas vu les traits nationaux qui y éclatent. Renan lui-même l'a critiquée, opposant à la simplicité solide de l'architecture grecque le caractère fantastique et « chimérique » des constructions ogivales. Aujourd'hui, les principes rationnels de ces constructions sont connus; leur logique intérieure, sous leur apparence illogique, est démontrée; leur miracle de mécanique est ramené à ses lois naturelles : du même coup, sont mises en lumière l'originalité et la supériorité du génie français. Tandis que l'architecture des Grecs était fondée sur le point d'appui vertical, qui attache l'édifice au sol comme un vrai produit de la terre; tandis que l'architecture des Romains, faisant porter l'arc directement sur la colonne et la voûte sur les murs extérieurs, empruntait encore sa solidité et sa pérennité aux points d'appui terrestres, l'architecture de la France chrétienne cherche son centre dans les airs et reporte son effort sur la voûte même, toujours plus haut. Comment donc réaliser ce prodige de faire tenir en l'air la voûte immense et monter les clochers jusque dans les nues? En demandant l'équilibre, non plus à la masse soutenue perpendiculairement par le sol, mais à une combinaison aérienne de forces obliques qui annule chaque poussée d'arc par une autre, diminue ainsi la sujétion à la terre et, résolvant toutes les pressions en un mutuel équilibre, dresse enfin vers le ciel la voûte allégée et triomphante. Ainsi, par un renversement des procédés antiques, au lieu de ne faire la voûte que pour couvrir l'édifice, l'édifice est fait pour soutenir la voûte et ouvrir en tous sens des perspectives lointaines, sous le mystère des demi-jours. L'ossature intérieure, grâce à ses colonnes et à ses arcs croisés, qui semblent des bras joints pour la prière, pourrait presque se passer de supports extérieurs : elle se tient debout moins par sa masse que par l'annulation même de sa masse, *non mole sua stat* (1).

C'est donc bien un principe nouveau et original d'architecture qui devait couvrir de merveilles, d'abord la France, puis, par contagion, tous les pays voisins (2). Tant qu'il était resté purement chrétien, l'art avait gardé une immobilité hiératique, sans s'associer au mouvement de l'existence extérieure, sans entrer en contact avec « l'imagination des foules », sans refléter la diffusion

(1) Voir, outre Viollet-le-Duc, le bel ouvrage de M. Gonse : *la Sculpture française depuis le* XIVe *siècle* (1895).

(2) Des associations maçonniques, obéissant à un maître d'œuvre, se portent là où des travaux les appellent, émigrent et construisent le petit nombre de cathédrales gothiques qu'on trouve hors de France, à Salisbury, puis à Bruxelles, où elles bâtissent Sainte-Gudule, à York, à Burgos, à Cologne, où elles imitent Amiens, à Londres, où elles construisent l'abbaye de Westminster.

sympathique des croyances au sein de la vie sociale. Échappé des monastères, l'art des Français devient laïque; et c'est alors qu'il crée, après le style roman, le style ogival, non plus seulement dans ses églises, mais dans ses hôtels de ville et ses beffrois. L'esprit national s'y manifeste par la logique et la géométrie, par le sens persistant de la forme au sein même du grandiose, par la savante ordonnance de toutes les parties, par la valeur pratique que chacune prend dans l'ensemble, par l'utilité intime qui se cache sous tant d'ornemens en apparence inutiles, par l'adresse enfin à convertir les nécessités de mécanique en beautés d'art. L'esprit français est éminemment « architectonique »; moins sobre que le grec, moins solide et, pour ainsi dire, moins massif que le romain, il a l'élan réglé par l'intelligence, la hardiesse aventureuse et heureuse. La cathédrale française n'est pas un symbole de pure extase mystique, mais aussi d'humanité : elle enveloppe en ses profondeurs une âme de peuple. C'est l'œuvre de la foi enthousiaste, telle qu'elle devait s'épanouir dans un pays où l'ardeur pour les idées était innée et où l'élan chevaleresque avait abouti aux croisades : après avoir essayé de conquérir la terre, il semble que la foi voulût monter à l'assaut du ciel. Intermédiaire entre le génie gréco-latin et le germanique, le génie français était plus propre à concevoir et à réaliser ainsi par l'architecture le sublime visible, qui offre encore une forme, sans doute, mais qui invite l'âme à dépasser toute forme, comme font la forêt et la montagne, comme font la mer et le ciel étoilé. Aussi, sans rien sacrifier de l'harmonie visible, la France a su, mieux que tout autre peuple, atteindre la grande poésie de la pierre. La cathédrale française est à tout le reste de l'architecture ce que la symphonie allemande est au reste de la musique.

Quant à notre sculpture, celle de la période ogivale est bien supérieure pour l'expression à la statuaire grecque. Les vierges dont elle peuple les cathédrales, à Chartres par exemple et à Strasbourg, ont des formes élancées qui symbolisent l'affranchissement de la terre et l'aspiration vers l'infini. L'amour divin et la souffrance humaine sont empreints sur les têtes des Christ; la pitié s'exprime dans ces Résurrections où les anges aident les morts à soulever les pierres du sépulcre; l'ironie, dans ces masques grimaçans de démons qui représentent les vices. De nos jours, pour la beauté des formes, la sculpture française est restée supérieure à celle des autres nations modernes. Est-il besoin de rappeler la richesse de notre peinture, et peut-on dire qu'elle soit en décadence parce que, chez les uns, elle tend à la reproduction plus fidèle de la réalité, chez les autres, à l'expression plus libre de l'idéal?

Dans la musique aussi, c'est chose aujourd'hui démontrée, les Français furent parmi les vrais initiateurs. Certes, ils n'ont pas le génie intimement lyrique et personnel des Germains; tout ce que la musique peut exprimer avec ses seules ressources, l'Allemagne l'a supérieurement rendu, elle a créé la symphonie. C'est que la musique pure est le moins intellectuel des arts. Tandis que, sous sa forme inférieure, elle se borne à flatter les sens, sous sa forme supérieure elle n'exprime rien moins que les profondeurs les plus reculées de la volonté et du sentiment, mais ce n'est guère sa propre essence de rendre les pensées. Si elle symbolise le monde, c'est « comme volonté », non « comme représentation ». Schopenhauer et Wagner l'ont compris. Malgré cela, la musique a aussi son côté intellectuel, par cela même expressif, surtout dans l'opéra, où elle se trouve unie avec des paroles, conséquemment avec des idées et des sentimens déterminés. C'est pourquoi on pouvait s'attendre à ce que, de ce côté, la France manifesterait encore son génie propre. A elle en effet, ou à son influence, sont dues la vraie tragédie lyrique et la vraie comédie lyrique. Comme notre poésie, notre musique n'est ni métaphysique, ni sensuelle; elle est surtout humaine. Le caractère par où elle s'oppose à la grande polyphonie allemande, c'est qu'elle n'est jamais de la musique pure, existant pour soi et par soi : elle est essentiellement dramatique.

Dans la période contemporaine, bien loin d'entrer en décadence, nous avons suivi la voie ouverte par Gluck, Mozart et Beethoven; bien plus, avec Berlioz, Félicien David, Gounod, nous avons ouvert des voies nouvelles. Berlioz n'a pas été sans influence sur Wagner lui-même. En somme, nous avons intellectualisé et le sensualisme de la mélodie italienne et le mysticisme de l'harmonie allemande. Là encore, le génie français reste attaché à la clarté de la forme, à l'expression dramatique du fond : il a toujours voulu une musique parlante et agissante, expansion de l'âme au dehors et vers autrui.

VI

Le jugement des nations voisines et surtout rivales est un contrôle nécessaire de celui que nous pouvons porter sur nous-mêmes. De plus, il a l'avantage de nous renseigner sur les changemens en mieux ou en pire qui se sont produits dans notre caractère. Il faut faire, bien entendu, la part (souvent très grande) des passions, jalousies, rancunes internationales. « Les Français, dit Machiavel dans sa vie de Castracani (ouvrage mis aujourd'hui entre les mains de la jeunesse italienne), les Français

sont naturellement plus intrépides que robustes et adroits : si l'on peut résister à l'impétuosité de leur premier choc, ils faiblissent bientôt et perdent courage au point de devenir aussi lâches que des femmes »; ce qui est beaucoup dire ! « D'un autre côté, ils supportent difficilement la disette et les fatigues, finissent bientôt par se décourager; rien n'est plus aisé alors que de les surprendre et de les battre. » Et Machiavel donne en exemple l'affaire du Garigliano. « Il faut donc, pour vaincre les Français, se garantir de leur première impétuosité, et on est sûr de l'emporter si l'on peut parvenir vis-à-vis d'eux à traîner en longueur. » Machiavel reproche au soldat français d'alors d'être pillard et de dépenser « l'argent d'autrui avec la même prodigalité que le sien. » — « Il volera pour manger, pour gaspiller, pour se divertir même avec celui qu'il a volé. » Ce dernier trait, finement observé, ne montre-t-il pas le besoin de sympathie et de société qui caractérise le Français? Faute de mieux, ce dernier fraternise avec celui qu'il pourfendait tout à l'heure. « C'est le contraire de l'Espagnol qui enfouit pour toujours ce qu'il vous a dérobé. » Un autre trait représente le caractère sanguin-nerveux des Français : « Ils sont tellement occupés du bien ou du mal présent qu'ils oublient également les outrages et les bienfaits qu'ils ont reçus, et que le bien ou le mal à venir n'est rien pour eux. » Que nous soyons tellement prompts à oublier les bienfaits, on peut le contester (et d'ailleurs les bienfaits par nous reçus des autres nations sont aisés à compter); mais comment nier notre promptitude à oublier les outrages, quand une question de droit ou d'humanité ne les rend pas toujours présens à notre intelligence? Nous ne sommes point de ceux qui remontent jusqu'à Conradin, ni jusqu'à Brennus, pour faire la théorie de leurs haines. Si les Allemands nous avaient battus sans mutiler notre patrie au mépris du droit des peuples, la guerre franco-allemande serait déjà oubliée, comme sont oubliées aujourd'hui la guerre de Crimée contre la Russie, les guerres contre les Anglais mêmes. On reconnaîtra d'ailleurs une nuance de la physionomie à la fois gauloise et française dans cette remarque de Machiavel : « Ils racontent leurs défaites comme si c'étaient des victoires! » Voilà bien l'imagination française qui s'exalte, qui a besoin de se répandre et d'attirer l'attention. Machiavel ajoute, pour caractériser notre optimisme d'humeur : « Ils ont une idée exagérée de leur propre bonheur et font peu de cas de celui des autres peuples. » Enfin il nous reproche d'être légers et changeans. « Ils gardent leur parole comme la garde un vainqueur. Les premiers engagemens qu'on prend avec eux sont toujours les plus sûrs. » L'accusation, outre qu'elle est peu méritée, surprend de la part d'un Italien, et de Machiavel.

Les étrangers sont unanimes à constater notre facilité traditionnelle à nous payer de beaux discours au lieu de faits et de raisons. Tandis que l'Italien se joue des mots, disait l'abbé Galiani, le Français en est dupe. Un psychologue allemand a dit de nous que la rhétorique, simple *ornement* pour l'Italien, est pour le Français un *argument*.

Un de nos critiques les plus acerbes fut Gioberti. Dans son livre fameux sur le *Primato* de l'Italie, il reproche aux Français légèreté, frivolité, vanité et jactance. A l'en croire, nos livres, « écrits légèrement et sans profondeur, sont toujours à la recherche de l'esprit. » On sortait alors à peine du XVIIIe siècle. Mais était-ce une raison pour oublier les Descartes, les Pascal ou les Bossuet? « La plus grande qualité de l'homme, ajoute Gioberti, est la volonté; or elle est faible et mobile chez le Français. » Le génie de Napoléon, « tout à fait italien », trouva dans la France l'instrument le plus docile et le plus convenable pour ses gigantesques desseins : les Français, « qui vont par sauts et par bonds, et qui sont des gens de premier mouvement », apprécient d'autant plus chez les autres « cette ténacité dont ils sont dépourvus » et qui est nécessaire pour les bien gouverner. « On sait que ce sont les caractères vifs et inertes qui sont le plus aisément dominés et asservis par les natures fortes et tenaces. » Quelques années après, ajoute Gioberti, le succès enivra Napoléon, et tandis qu'à ses débuts Bonaparte avait dirigé sa conduite « selon la méthode italienne, c'est-à-dire en joignant une grande prudence à une grande audace », plus tard, aveuglé par ses succès, il voulut gouverner avec la furia française, « par des mouvemens brusques, emportés, cassans, désordonnés »; et il mit alors moins de mois pour perdre sa couronne qu'il n'avait mis d'années pour l'acquérir. Gioberti prétend les Français « totalement dépourvus » des deux qualités nécessaires pour « exercer la maîtrise du monde », et que, bien entendu, l'Italie possède : « la puissance créatrice jointe à la profondeur de la réflexion dans l'ordre intellectuel; le jugement, la ténacité, la patience, la volonté, dans l'ordre de l'action. » Tandis que les Italiens sont, pour ainsi dire, « d'étoffe aristocratique », le Français est d'étoffe plébéienne, car il ressemble au peuple « par la complexion mobile et légère de son esprit, sa versatilité et son inconstance. » De même, « la vanité, fille de la légèreté, est un défaut propre aux êtres inférieurs, enfans, femmes, peuple. Les Romains ne se répandaient pas en hâbleries : ils agissaient; tandis que les Français, les premiers menteurs du globe, étalent une ridicule forfanterie : ils appellent leurs révolutions « les révolutions du *monde*. » A l'amour de la patrie, Gioberti nous reproche de substituer « l'amour des antipodes » et de faire

profession d'adorer le genre humain. Ce réquisitoire haineux conclut que la France jouit en Europe, et surtout en Italie, « d'une réputation mensongère, due en partie à la langue française, idiome pauvre, chétif, dépourvu d'harmonie et de relief; en partie à l'habileté avec laquelle les Français surent mettre à profit les pensées et découvertes d'autrui en les marquant du sceau de leur légèreté et de leur frivolité. »

Leopardi, qui nous détestait autant que Gioberti, parle du « très superficiel et très charlatan pays de France », qu'il appelle aussi, dans un vers fameux : *la Francia scelerata e nera*. Les opinions plus modérées de Cavour sont bien connues. Pour lui, l'esprit français se définit : « la logique mise au service de la passion. » Et le trait dominant de la logique française, ajoute avec ironie le diplomate italien, c'est de s'entêter surtout quand les circonstances ont changé!

Selon Joseph de Maistre, si la qualité dominante du caractère français est son prosélytisme pour les idées, son défaut capital est l'impatience, qui l'empêche de s'appesantir sur les pensées particulières, « de les examiner scrupuleusement une à une pour en former ensuite des théories générales. La marche des Français, dit-il, est diamétralement contraire à la manière de philosopher qui est la seule bonne : l'induction. « Ils commencent par établir ce qu'ils appellent des vérités générales, fondées sur des aperçus vagues, sur ces demi-lueurs qui se présentent si souvent à la méditation, et ils en tirent ensuite des conclusions à perte de vue. De là ces expressions si communes dans leur langue : grande pensée, grande idée, voir en grand, penser en grand. Ce caractère des Français les porte toujours à commencer par « les résultats »; ils se sont accoutumés à regarder ce défaut comme une marque de génie; « en sorte qu'il n'est pas rare de leur entendre dire, en parlant d'un système quelconque : C'est une erreur peut-être, mais ce n'en est pas moins une *grande idée*, et qui suppose *beaucoup de génie* dans l'auteur (1). » Rappelant que Newton roula vingt ans dans sa tête la gravitation universelle, notre satiriste ajoute : « Ce phénomène de patience et de sagesse ne se montrera jamais en France. » Il n'a pas connu les Le Verrier, les Claude Bernard, les Pasteur.

L'opinion de Bonaparte est de grande importance, car c'est en somme celle d'un Italien qui, après avoir détesté la France, finit par s'identifier à son génie (2). « Vous, Français, disait Bonaparte

(1) Extrait d'une *Cinquième lettre à un royaliste savoisien*, écrite en 1793, qui est aux mains de M. le comte de Maistre.

(2) Pendant toute son adolescence, Napoléon a en haine les Français, qui ont pris la Corse; il regrette que le libérateur Paoli n'ait pas réussi. S'épanchant avec

à ses contemporains, vous ne savez rien vouloir sérieusement, si ce n'est peut-être l'égalité. Et encore on y renoncerait volontiers si chacun pouvait se flatter d'être le premier. Il faut donner à tous l'espérance de s'élever. Il faut tenir toujours vos vanités en haleine. La sévérité du gouvernement républicain vous eût ennuyés à mort... La liberté n'est qu'un prétexte. La liberté est le besoin d'une classe peu nombreuse et privilégiée par nature de facultés plus élevées que le commun des hommes ; elle peut donc être *contrainte* impunément ; l'égalité, au contraire, plaît à la multitude (1). » Ces réflexions profondes, aboutissant à des applications quelque peu machiavéliques, nous révèlent un des principaux procédés de la politique napoléonienne.

Nous trouvons autrement de justice à notre égard chez les philosophes allemands, sauf Schopenhauer, dont on connaît la boutade : « Les autres parties du monde ont les singes, l'Europe a les Français. » Mais Schopenhauer a dit bien pire encore de ses compatriotes! Le vrai rénovateur de la philosophie allemande, l'admirateur de Rousseau et de la Révolution française, Kant n'est pas resté, lui, à la surface des choses ; il est allé au fond et a dépeint les Français comme « essentiellement communicatifs, non par intérêt, mais par un besoin de goût immédiat », polis par nature et par éducation, surtout envers l'étranger, en un mot pleins d'un « esprit de sociabilité ». De là résulte « la complaisance dans les services rendus », une « bienveillance secourable », une « philanthropie universelle » ; ce qui rend un pareil peuple « généralement digne d'amour. » Le Français, de son côté, « aime généralement les autres nations » ; par exemple, « il estime la nation anglaise, tandis que l'Anglais, du moins celui qui n'est pas sorti de son pays, hait généralement le Français et le méprise. » Déjà Rousseau avait dit : « La France, cette nation douce et bienveillante que tous haïssent et qui n'en hait aucune. » Le revers de la médaille, selon le philosophe allemand, c'est une « vivacité que des principes réfléchis ne règlent pas suffisamment, et, malgré une raison clairvoyante, un sens léger (*Leichtsinn*) », fréquent en effet au XVIIIe siècle ; c'est aussi « l'amour du changement qui fait que certaines choses, uniquement

Bourrienne : « Je ferai à tes Français, lui dit-il, tout le mal que je pourrai. » — « Il méprisait, dit Mme de Staël, la nation dont il voulait les suffrages. » — « Mon origine, dit-il lui-même, m'a fait regarder par tous les Italiens comme un compatriote (*Mémorial*, 6 mai 1816). » Lorsque le pape hésitait à venir le couronner, « le parti italien, dans le conclave, raconte-t-il, l'emporta sur le parti autrichien, en ajoutant aux raisons politiques cette petite considération d'amour-propre national : — Après tout, c'est une famille italienne que nous imposons aux barbares pour les gouverner : nous serons vengés des *Gaulois*. »

(1) *Mémoires de Mme de Rémusat*, I, 273, 392 ; III, 153.

parce qu'elles auront vieilli, ou encore parce qu'elles auront été vantées outre mesure, ne peuvent plus subsister longtemps » ; c'est enfin un « esprit de liberté qui entraîne dans son jeu jusqu'à la raison même » et qui, dans les rapports du peuple avec l'État, produit un « enthousiasme capable de tout ébranler, dépassant toute extrémité (1). »

Selon Kant, un des principaux objets auxquels « se rapportent les mérites et les qualités nationales des Français, c'est la femme. » En France, dit-il, la femme pourrait avoir « une influence plus puissante que partout ailleurs sur la conduite des hommes, en les poussant aux nobles actions, si l'on songeait à encourager un peu cet esprit national. » Puis, regrettant que la femme française d'alors ne sût pas continuer la tradition de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette, il ajoute ce mot charmant : « Il est fâcheux que les lis ne filent pas. » Kant n'en a pas moins confiance dans l'avenir de l'influence féminine et dans les effets bienfaisans qu'elle pourrait avoir sur notre moralité nationale, et il conclut en disant : « Je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, avoir dit ce que Rousseau a osé soutenir : qu'une femme n'est jamais autre chose qu'un grand enfant. »

Notre caractère national, dont on ne saurait méconnaître certains traits dans les divers témoignages qui précèdent, s'est-il altéré dans la seconde moitié et surtout dans le dernier quart de ce siècle? C'est ce que soutiennent ceux qui nous accusent de dégénérescence psychologique. Voici, d'une part, un Italien sociologue, d'autre part, un Allemand psychiâtre qui nous gratifient simultanément de dégénérescence mentale. Ont-ils employé pour le constater, comme ils s'en flattent, une méthode vraiment scientifique? Nous reparlerons tout à l'heure de M. Max Nordau ; examinons d'abord les accusations du sociologue italien. Dans une étude de « pathologie sociale », qui fait partie du premier volume de son *Corso di sociologia*, et que publia l'excellente *Rivista di filosofia scientifica* en avril 1889, M. A. de Bella prétendait établir le diagnostic de notre déchéance. Selon ce médecin tant pis, « l'élément pathologique qui s'est infiltré dans la stratification du caractère français, c'est un *amour-propre* exagéré, qui coïncide avec la vanité, d'autres fois avec l'orgueil, toujours avec l'intolérance, la cruauté et le césarisme ». Tous ces défauts, ajoute-t-il, sont en outre accompagnés d'une contradiction fonda-

(1) Kant remarque, en passant, combien il est difficile de traduire en d'autres langues, surtout en allemand, certains mots français, dont les nuances fines représentent plutôt le caractère même de la nation que des objets déterminés : « esprit (au lieu de *bon sens*), frivolité, galanterie, petit-maître, coquette, étourderie, point d'honneur, bon ton, bon mot, etc. » On voit que, pour Kant, nous sommes toujours au XVIIIe siècle.

mentale : « en théorie, principes éminens et qui, plus d'une fois, ont devancé les temps; en pratique, manque ou défaillance de tous les principes non seulement de dignité, mais parfois même d'équité. » L'auteur dressait ensuite notre bilan médical : « 1° *Vanité et orgueil.* La première république, sous le consulat de Napoléon Ier, institue l'ordre de la Légion d'honneur. » Notez ce fait : c'est la République française, non Bonaparte, « Italien d'origine », qui a inventé cet ordre de vanité. « La première République, au lieu de créer autour d'elle des républiques sœurs et égales, crée des républiquettes pour en disposer à son gré... par exemple, la Cisalpine, la Ligure, la Parthénopéenne... Le second empire dirige avec le même *orgueil* les destinées de l'Europe : il traite l'Italie comme une préfecture française. » Voilà, paraît-il, tout ce que, pendant le second empire, la France a fait pour les Italiens. « Puis, détruisant la république du Mexique, Napoléon y établit un empire avec Maximilien d'Autriche. »... « Tous les poètes français, sans exclure Victor Hugo, appellent Paris le cerveau du monde... » Dans « *tous* les romans français » se trouve « un concitoyen de Rochefort qui extermine d'un seul coup de sabre douze Allemands ou Italiens en une fois et qui rompt d'un seul coup de poing le crâne à dix Anglais!... » 2° « *Intolérance et cruauté.* Sous Louis XVI, la populace de Paris immole Foulon et Berthier, etc. » Suit le tableau classique de la Terreur. Dans l'histoire de l'Italie, intolérance et cruauté sont, paraît-il, inconnues. « Aujourd'hui, la France n'est nullement changée. Dans les meetings français, pas une note de paix... Quand une réunion publique, à Paris, ne finit qu'avec des blessés, c'est toujours une bonne fortune. » Le docte sociologue, si bien informé, citait aussi « la volupté avec laquelle le peuple français assiste aux exécutions capitales. » Puis vient l'autre grand symptôme de notre maladie nationale : « *Contradiction entre la théorie et la pratique.* La première république française a tué la république vénitienne ; la seconde a étouffé dans le sang la république romaine. Aujourd'hui tous les Français, sans exception, réclament l'Alsace-Lorraine; mais on ne trouvera pas dans toute la France un seul homme *qui accepte que Nice et la Corse réappartiennent à l'Italie!* La troisième république, anticléricale et athée, prend en Orient la protection des chrétiens. » Tels sont les principaux signes de la maladie qui nous menace de trépas. Et cependant l'auteur du cours de sociologie nous est en somme sympathique : « La France, conclut-il, est une grande nation; dans les sciences et les arts, elle chemine de pair avec les premières nations de l'Europe... La France est, avant tout, un peuple de fortes initiatives; et c'est pourquoi sa décadence constituerait pour l'Europe

une perte irréparable. » Si, pendant la période crispinienne, les philosophes et les sociologues d'outre-monts connaissaient ainsi et ainsi jugaient notre caractère, *sine ira et studio*, nous pouvons nous faire une idée du prodigieux malentendu qui a régné, dans les masses, entre les deux nations voisines et qui, espérons-le, va prendre fin. En croyant dépeindre la France, c'est l'état de l'esprit italien dans ces dernières années que, sans s'en douter, a dépeint M. de Bella; on pourrait se demander si cet état même n'était pas, lui aussi, « pathologique »; mais non, il était simplement politique. En assimilant la Corse à l'Alsace-Lorraine, l'auteur nous éclaire sur l'arrière-pensée de ses gouvernans bien plus que sur la nôtre. Quant au soin de protéger les chrétiens d'Orient, on devine assez que l'Italie nous l'eût alors enlevé volontiers, à son profit, sans se soucier le moins du monde de savoir si elle ne « contredirait » pas en cela sa politique antipapale. En tous cas, s'il n'y avait pas chez nous d'autres symptômes de dégénérescence psychique, les gens que l'on tue se porteraient assez bien.

C'est notre littérature contemporaine, ce sont nos poètes et nos romanciers qui nous ont valu les plus graves accusations de dégénérescence. Nous convenons volontiers que les décadens, dont la vogue est déjà passée, nous ramèneraient, comme M. Letourneau (1) l'a démontré, à la littérature des sauvages les plus primitifs, à la poésie « interjectionnelle » où le son est tout, où le sens n'est rien, à ces séries de vagues visions qu'on peut aussi bien parcourir de la fin au commencement ou du commencement à la fin, à ces allitérations, à ces assonances, à ces jeux de mots qui remplissent les chants des Papous, des Hottentots ou des Cafres. C'est de la littérature retombée en enfance. Mais qui s'intéresse à ces essais, dont la plupart d'ailleurs n'ont rien de sincère, folies voulues, délires à froid? On ne saurait juger un pays sur l'amusement de quelques blasés, pas plus que sur l'accoutrement du jour.

Le réquisitoire bien connu de M. Max Nordau à propos de notre littérature contemporaine n'était guère plus probant que celui de M. A. de Bella à propos de notre caractère national. Selon M. Nordau, nos principales maladies — que d'ailleurs il retrouve dans toute l'Europe — sont révélées par nos poètes et par nos romanciers : l'égotisme, le mysticisme et le faux réalisme de l'obscénité. M. Nordau définit le mysticisme : « l'inaptitude à l'attention, au penser clair et au contrôle des sensations, inaptitude produite par l'affaiblissement des centres cérébraux supérieurs. » Sous cette phraséologie empruntée aux sciences, y a-t-il rien de moins scientifique? De même, « l'égotisme est un effet de nerfs

(1) *L'Évolution littéraire chez les divers peuples* (1894).

sensoriels mauvais conducteurs, de centres de perception obtus, d'aberration des instincts par défaut d'impressions suffisamment fortes, et de grande prédominance des sensations organiques sur les représentations. » Voilà pourquoi votre fille est muette. Quelle lumière peut-on trouver dans ce « tableau nosologique » digne de Molière? L'égotisme de nos poètes et littérateurs est-il plus grand qu'au temps de René et de Werther? En tous cas, il est une naturelle conséquence de l'incertitude qui frappe aujourd'hui toutes les doctrines objectives et impersonnelles. Le manque d'une foi commune fait que la pensée de chacun se replie sur soi : la « pathologie » n'y est pour rien. Quant au réalisme obscène — qu'on ne saurait trop flétrir et que tolère la coupable indifférence de notre police, — reportez-vous au moyen âge et même aux siècles derniers; rappelez-vous l'ancienne littérature des bourgeois et des vilains, la dureté, l'immoralité radicale de la « veine gauloise ». L'élite même d'autrefois, à côté de ses vertus, n'avait-elle pas d'innombrables vices? La littérature des classes les plus cultivées fut-elle moins immorale que celle d'aujourd'hui, notamment au XVIIIe siècle? Enfin, sous la rubrique de mysticisme, M. Nordau range parmi nos maladies toute aspiration à un monde idéal, toute préoccupation de ce qui dépasse le cercle borné de la science positive. A ceux qui disent que la science, sous le rapport moral et religieux, s'est montrée insuffisante, il répond en énumérant toutes les découvertes relatives à la constitution de la matière, à la chaleur, à l'unité mécanique des forces, à l'analyse spectrale, à la géologie, à la paléontologie, à la « chromophotographie », à la « photographie instantanée », etc., etc., et il s'écrie : « Vous n'êtes pas contens! » — Eh bien! non, parce que notre ambition est plus haute. L'analyse spectrale peut bien nous renseigner sur les métaux que renferment les étoiles; elle ne nous renseigne en rien sur la valeur et le but de l'existence. « Celui qui exige de la science, dit M. Nordau, qu'elle réponde imperturbablement et audacieusement à toutes les questions des esprits désœuvrés et inquiets, celui-là sera nécessairement déçu par elle, car elle ne veut ni ne peut satisfaire à ces exigences. » A la bonne heure. Vous reconnaissez donc qu'il y a des questions sur lesquelles la science positive est nécessairement muette! Mais le souci de ces questions dénote-t-il des esprits « désœuvrés et inquiets », alors qu'elles portent sur le sens même, sur l'emploi et l'œuvre de la vie? Ranger parmi les mystiques et les dégénérés tous ceux à qui les chemins de fer et les télégraphes ne donnent pas le parfait contentement de l'esprit et du cœur, c'est oublier que la philosophie et la religion (cette philosophie collective des peuples) ont toujours existé et existeront toujours, tant que

l'homme se demandera : Que suis-je? D'où suis-je venu? Que dois-je faire et que puis-je espérer? Loin d'indiquer la décadence, ces hautes préoccupations ont toujours été le signe des époques de renouvellement et de progrès. Quand la foule sent d'instinct la nécessité d'une doctrine du monde et de la vie, il ne faut voir là aucun délire mystique, aucune « inaptitude à l'attention, produite par l'affaiblissement des centres corticaux. » Puisque M. Nordau se plaît à rapprocher la psychologie de la biologie, il eût pu trouver des points de comparaison dans l'instinct qui fait se tourner vers la lumière les êtres même encore dépourvus d'yeux. Projetez un faible rayon dans une eau où nagent des protozoaires, ils n'ont pas d'organes capables de voir et cependant ils sentent la lumière, ils se dirigent vers elle comme vers une condition de vie et de bien-être. Les foules encore imparfaitement conscientes, par un instinct analogue, se tournent vers toute lueur lointaine qui leur semble annoncer un idéal libérateur.

En littérature, quelque chose vient de finir et quelque chose commence. Ce qui finit, c'est le naturalisme brut; ce qui commence, semble-t-il, c'est une réconciliation du naturalisme et de l'idéalisme. Voilà tout ce qu'on peut conclure des tentatives plus ou moins heureuses qu'ont faites nos décadens et nos symbolistes. Le génie français est loin d'être épuisé.

Au surplus, si nous avons des détracteurs, nous avons aussi à l'étranger des juges favorables. *Gallia rediviva*, tel est le titre d'une étude publiée en janvier 1895 par l'*Atlantic Monthly*, et où M. Ad. Cohn passe en revue ce qui lui fait croire à une régénération de l'esprit français. Après avoir montré que partout le vieux positivisme et le vieux matérialisme font place au souci croissant des hautes questions morales et sociales, l'auteur termine par ces paroles d'espérance : — « Que la France doive de nouveau, comme nation, adhérer aux dogmes du christianisme, c'est ce dont on peut douter; mais, sans aucun doute, la France est à la recherche de quelque forme idéale d'inspiration dont la lumière puisse réjouir toutes les âmes sincères; et ne faut-il pas accueillir une telle recherche par ce mot du plus profond penseur religieux de la France, Pascal : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé? »

VII

En résumé, ni dans notre caractère national, ni dans nos arts et notre littérature, encore si vivaces, nous n'avons pu découvrir les preuves soi-disant « scientifiques » de notre dégénérescence

mentale. Il ne semble pas qu'il y ait eu de grandes modifications, au point de vue purement psychologique, dans le caractère français. Peut-être sommes-nous devenus plus positifs et réalistes, plus défians à l'égard du sentiment, d'un enthousiasme moins prompt et moins naïf. Depuis une vingtaine d'années, malgré bien des défaillances et des misères, nous avons fait preuve de sagesse, d'un sens plus rassis, d'un patriotisme plus éclairé, d'une volonté plus patiente et plus persévérante. C'est devenu un lieu commun d'accuser notre inconstance et notre facilité au découragement. Dans la guerre de 1870, qui n'était pas une guerre de conquête, mais de défense, une guerre de victoires, mais de défaites, n'avons-nous donc montré ni endurance ni opiniâtreté? Les expéditions de conquête, après tout, sont une folie passagère, à laquelle trop souvent nous entraînèrent nos chefs : au moindre revers, notre bon sens reprend le dessus ; mais, dans la lutte pour l'intégrité de la France, nous n'avons pu nous résoudre, sans une contrainte absolue, à perdre un membre vivant de la patrie. Et depuis, nous qu'on prétendait oublieux, on ne parle que de notre obstination à nous souvenir des frères d'Alsace-Lorraine. Que nous reproche-t-on donc, à la fin? Rancune d'amour-propre blessé? haine de vaincu pour son vainqueur? Non ; au jeu de la guerre, nous fûmes toujours assez beaux joueurs pour faire bon marché d'un simple revers ; mais, où nous nous croirions déshonorés, c'est par notre indifférence pour le droit des peuples et pour celui de nos compatriotes. Nous n'avons pas la haine de l'Allemagne, mais l'amour de la France et l'horreur de l'injustice.

L'union d'une sensibilité vive et sociable avec une raison claire et lucide — union qui nous a paru le propre du caractère français — ne saurait d'ailleurs aller sans de fréquentes oppositions ; et ainsi s'expliquent dans nos mœurs, dans notre histoire, dans notre politique, tant d'alternatives de liberté et d'asservissement, de révolutions et de routine, de foi optimiste et de découragement pessimiste, d'exaltation et d'ironie, de douceur et de violence, de logique rationnelle et d'emportement irrationnel, de sauvagerie et d'humanité. Il est clair que l'équilibre de la passion et de la raison est éminemment difficile et instable ; c'est pourtant cet équilibre que poursuit sans cesse le caractère français. Notre principale ressource est de nous passionner pour des idées rationnelles et raisonnables. Nous avons le sentiment et de cette nécessité et de cette aptitude : nous tendons à nous fixer nous-mêmes en nous attachant, de pensée et de cœur, à un point fixe conçu par notre raison et placé le plus haut possible.

On a vu nos rivaux insister de préférence, pour soutenir notre infériorité et notre décadence future, sur les ressemblances que

notre sensibilité impressionnable peut offrir soit avec celle de l'enfant, soit avec celle de la femme. Mais ces ressemblances tout extérieures ne devraient pas leur voiler les différences profondes. Il est facile de traiter de grands enfans ceux qui ont la foi enthousiaste aux idées et l'ardeur désintéressée à les soutenir; mais la jeunesse de cœur est-elle si méprisable? L' « amour du genre humain » est-il un vice? Et s'il n'y avait rien eu en France que d'enfantin, ou de féminin, ou de « plébéien », aurions-nous à notre heure (une heure qui dura des siècles) dominé le monde, soit par notre puissance politique et militaire, soit par notre ascendant intellectuel? Non. Nous ne saurions concéder à nos adversaires que la patrie des Descartes, des Pascal, des Bossuet, des Corneille, des Molière et des Richelieu ne soit qu'un pays de grands enfans. Tout n'est pas, comme le prétendent Gioberti et Leopardi, frivole et vain dans notre histoire ou dans nos œuvres. Là où ils existent, ces défauts, — qui ne vont pas sans des qualités dont ils sont le revers, — ne tiennent pas à ce que les Français sont de nature enfantine ou féminine; ils s'expliquent à la fois par notre tempérament nerveux, par notre éducation et par notre esprit de sociabilité. Les rapports sociaux, en effet, exigent parfois qu'on n'approfondisse pas trop toutes choses, qu'on n'appuie pas lourdement, qu'on ne transforme pas une chaise en chaire, une conversation en dissertation. De même, le souci de plaire aux autres et la recherche de leur estime engendre naturellement une certaine vanité, un certain « respect humain ». L'individu ne place plus toute son importance et toute sa valeur en lui-même, il en place une grande partie dans autrui. De même encore, notre douceur de mœurs, nos faiblesses, notre souci de la mode et de l'opinion ne tiennent pas à ce que nous sommes semblables à des femmes, mais à ce que la vie sociale exige cet adoucissement général, ce polissement des angles de l'individualité, cette dépendance de chacun par rapport au sentiment de tous. Faut-il en conclure, comme font Allemands, Anglais et Italiens, que beaucoup de vie sociale ait nécessairement pour conséquence peu de vie personnelle intime et profonde, et que, dans les proportions mêmes où l'une se développe, l'autre s'atrophie? Oui, si l'on désigne par vie sociale l'existence mondaine; mais est-ce là une vraie vie sociale, ou n'en est-ce pas plutôt la déviation et l'égarement? Mieux entendue, l'existence en vue de la société exige, au contraire, une forte personnalité et un haut développement de l'individu. L'idéal que la France a conçu, sans le réaliser assez, et qu'elle doit toujours poursuivre, c'est l'accroissement solidaire de la vie sociale et de la vie individuelle. Son génie demeure non moins utile, non moins nécessaire au monde que le génie des

nations voisines, malgré les hommes d'État qui eussent rêvé naguère de soumettre à la domination et à la langue allemandes la France au-dessus de Lyon, à la domination et à la langue italiennes la France au-dessous de Lyon.

Le choix des héros populaires est un fait de grande importance pour la psychologie des peuples. Les héros, en effet, sont tout ensemble des exemplaires typiques de la race et des modèles idéalisés qu'elle se propose. Un Allemand a dit avec vérité qu'une nation de Napoléons n'a jamais pu exister, mais qu'il y eut un moment où le secret désir de chaque Français eût été d'être un Napoléon. Ce Napoléon idéal était d'ailleurs fort loin du personnage historique, — qu'aujourd'hui même, après tant d'études contradictoires, nous ne pouvons nous flatter de bien connaître. Vercingétorix, Charlemagne, saint Louis, Jeanne d'Arc, Vincent de Paul, Bayard, Henri IV, Turenne, Condé, d'Assas, Mirabeau, Napoléon, voilà les grands héros de la France, dont la physionomie, réelle ou imaginaire, est bien connue. Les plus populaires sont Jeanne d'Arc et Napoléon, ce dernier érigé en une personnification de la Révolution française et de la gloire française. L'esprit classique de la France a fait assurément subir à ses grands hommes des transformations qui les rapprochent des héros convenus de la tragédie cornélienne ou racinienne; mais c'est toujours par le courage et le mépris de la mort, par l'élan irrésistible et l'expansion victorieuse, par la grandeur d'âme et l'esprit chevaleresque, par le dévouement à la patrie ou à l'humanité, par l'amour de la « liberté », des « lumières » et du « progrès » que les héros de France ont séduit les imaginations populaires, simples et spontanées. Ce sont des symboles moins de la réalité historique que de l'idéal présent à l'âme de la nation. Or, on ne saurait nier que cet idéal, pour le caractériser d'un seul mot, soit un idéal de générosité. Aux yeux de certaines nations, être généreux, c'est être « dupe ». Sans doute la générosité doit être éclairée, et les « idées » ne sont des forces qu'à la condition de ne pas être en contradiction avec la réalité. Mais ce n'est pas par trop d'amour et de dévouement pour les idées que les peuples pèchent aujourd'hui; tout au contraire. Le scepticisme, le prosaïsme utilitaire, la corruption financière, l'étroite politique des partis et des intérêts, la lutte égoïste des classes, voilà les maux qu'il faut partout combattre au nom des idées. Si la France voulait renoncer à son culte de l'idéal, à son génie désintéressé, social et humain, elle perdrait, sans compensation possible, ce qui a toujours fait sa vraie puissance morale. Ne forçons point notre talent.

ALFRED FOUILLÉE.

LE COMTE DE CAVOUR

ET

LE PRINCE DE BISMARCK

DERNIÈRE PARTIE (1)

XI

Nous avons évoqué rapidement les évolutions diverses de la politique du comte de Cavour ; il nous reste à rappeler les actes similaires de M. de Bismarck avant de mettre ces deux athlètes en présence l'un de l'autre et de relever les similitudes et les différences qui ont pu se produire entre leurs entreprises et leurs procédés respectifs. Nous avons signalé les premières manifestations du futur chancelier allemand, son attitude absolutiste en 1848, sa conversion à Francfort où il conçut la pensée capitale de son programme. Nous l'avons laissé à Saint-Pétersbourg, préparant son terrain en entretenant soigneusement l'irritation que l'attitude de l'Autriche, pendant la guerre de Crimée et au Congrès de Paris, avait semée dans l'âme des conseillers de l'empereur Alexandre ; nous l'avons vu nouant, avec le prince Gortchakof, des relations d'une intimité cordiale, faisant pressentir à son propre souverain tous les avantages qu'il serait permis de tirer d'une étroite liaison avec la Russie. Le roi Guillaume, nourissant les mêmes desseins, jugea en 1862 que le moment était venu

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

de confier à ce diplomate, dont il avait pu apprécier les aptitudes, la direction de la politique de la Prusse. Après l'avoir accrédité à Paris pendant quelques mois pour lui permettre d'étudier un centre qui lui était inconnu, il le rappela à Berlin pour lui remettre, avec le ministère des Affaires étrangères, la présidence du Conseil. C'était en septembre 1862, un an après la mort de Cavour, et l'Europe vit ainsi se lever, dans le Nord, un astre d'une lumière plus vive, autrement plus troublante que celle dont avait brillé l'astre qui s'était couché dans le Midi.

Personne, parmi les hommes d'État, n'ignorait M. de Bismarck au moment où il prit le pouvoir. Le bruit qu'il avait fait à Francfort, le trouble qu'il avait jeté dans les rangs de la Diète, les opinions qu'il avait exprimées si véhémentement n'étaient plus un mystère, et dès ses premiers actes il devint évident qu'on avait affaire à un diplomate ambitieux et entreprenant, que sous sa main la Prusse tenterait de se dégager des entraves fédérales pour inaugurer une politique active et indépendante. Les circonstances s'y prêtaient ; il se hâta de les mettre à profit. La Pologne s'était insurgée, et la Diète avait repris la nébuleuse et éternelle question des duchés du Holstein et du Schleswig.

On considéra à Berlin que ces duchés, revendiqués par des prétendans et par la Diète, disputés au roi de Danemark, étant à tout le monde, n'étaient réellement à personne, et que la Prusse pouvait légitimement en convoiter la possession. Pour atteindre ce but, M. de Bismarck, faisant un détour, prit le chemin de Saint-Pétersbourg. Il proposa au cabinet russe de conclure une convention par laquelle le gouvernement du roi s'engagerait à concourir à la répression de la révolte polonaise qui, de Varsovie, s'était étendue à tout le royaume. L'offre fut agréée et l'accord fut stipulé dans un acte que l'on qualifia de cartel pour en déguiser la véritable portée. Ce fut le premier succès diplomatique de M. de Bismarck. Il y avait en effet, dès ce moment, partie liée entre les deux gouvernemens, et nous verrons le précieux parti qu'on a su tirer à Berlin, dans toutes les complications ultérieures, de ces liens nouveaux, de ce concours qui paraissait avoir été offert et accepté bénévolement. Pour consolider cette situation, le gouvernement prussien prit soin de fermer étroitement ses frontières, s'empressant de livrer aux Russes les insurgés contraints d'y chercher un refuge.

Garanti du côté de la Russie, M. de Bismarck se retourna du côté de la Diète ainsi que du côté des puissances occidentales. Il prit l'attitude d'un modérateur désintéressé, exprimant ou faisant parvenir aux cabinets son désir de contribuer à résoudre pacifiquement la querelle que les Allemands faisaient au Danemark. A

Francfort, il s'abstint d'encourager ouvertement toute résolution compromettante ; il ne s'opposa pas longtemps cependant à l'exécution, c'est-à-dire à l'occupation des Duchés par un contingent fédéral. Aux puissances qui jugeaient cette mesure périlleuse pour l'indépendance du royaume danois, il prodigua des assurances réitérées. La question des Duchés avait donné lieu, en 1852, à la réunion à Londres d'une conférence, et on y avait signé une convention stipulant l'intégrité du Danemark. L'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, sir A. Buchanan, en rappelait souvent les termes à M. de Bismarck qui lui répondait : « Mais vous prêchez un converti, » prétendant que le gouvernement prussien entendait faire respecter et respecter lui-même l'accord établi entre toutes les grandes puissances. Rien n'est plus curieux, plus navrant, devrions-nous dire, que la lecture de la correspondance du représentant de l'Angleterre à Berlin à cette époque ; il recueille soigneusement les déclarations rassurantes de son interlocuteur, et il les transmet à son gouvernement, ne sachant pas toujours quel degré de confiance il est permis de leur accorder.

Il arrive même un moment où M. de Bismarck se montre disposé à accepter la médiation de la Grande-Bretagne. Il tient le même langage à l'envoyé danois, M. de Quaade : « Je puis déclarer en conscience, écrit ce diplomate à sa cour, que le gouvernement prussien désire que l'exécution n'ait pas lieu. M. de Bismarck m'a assuré que lui, personnellement, et le gouvernement dont il fait partie sont en faveur d'un arrangement. » « Ce qui est important pour moi, mande-t-il plus tard, c'est d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait manifester, de ma part, un manque de confiance dans les paroles ou dans le pouvoir de M. de Bismarck. Il m'a donné itérativement l'assurance que l'affaire était dans la meilleure situation possible ; il est sincère dans ses efforts pour trouver une issue pacifique. » Pendant plusieurs mois, il a leurré ainsi la diplomatie sur ses véritables intentions.

Une autre question, celle de Pologne, faisait l'objet, en ce moment même, d'un échange de vues fort actif entre les grandes puissances, et le cabinet anglais avait pris, par l'organe de lord John Russel, l'initiative d'une proposition tendant à reconnaître aux insurgés polonais la qualité de belligérans. Ce Principal Secrétaire d'État pour les Affaires étrangères voulait même aller plus loin, et déclarer la Russie déchue de ses droits, solidaires, prétendait-il, des conditions auxquelles les traités de Vienne les avaient subordonnés et qu'elle avait cessé de respecter. Cherchant avant tout, et à tout prix, à resserrer les relations qu'il avait nouées à Saint-Pétersbourg, M. de Bismarck s'éleva contre une pareille prétention, attentatoire, soutint-il, aux droits de la

Prusse comme à ceux de la Russie. Pendant qu'il faisait entendre ses remontrances sur ce point, d'un ton ferme et résolu, il se montrait de plus en plus conciliant sur la question des Duchés. Séduit ou trompé, le cabinet de Londres renonça à ses velléités belliqueuses, et le courrier porteur de la déclaration de déchéance, qui était en route pour Saint-Pétersbourg, fut rappelé à Londres. L'insurrection était loin, en ce moment, d'être totalement réprimée, et sur les bords de la Néva, on sut gré à M. de Bismarck de l'attitude qu'il avait prise en cette circonstance.

Le principal ministre du roi Guillaume crut que l'occasion était propice pour se livrer, dans l'affaire des Duchés, à une première évolution. Changeant d'avis, et paraissant le regretter, il insinua que l'exécution devenait une mesure utile à toutes les parties intéressées, même au Danemark, dont la souveraineté était menacée, affirmait-il, par ses adversaires, résolus à lever l'étendard de la révolte. L'exécution, ajoutait-il, implique la reconnaissance des droits de la couronne danoise sur ces contrées, puisqu'elle ne peut être ordonnée que contre un confédéré dont on ne conteste pas les titres à une légitime possession; si la confédération voulait les méconnaître, ce ne serait pas une simple mesure fédérale qu'elle aurait à ordonner, elle devrait prendre l'initiative d'une agression, d'un acte de guerre. Le prince Gortchakof partageait cet avis, et il en convenait avec l'ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg. Fort de l'appui du chancelier russe, M. de Bismarck accentue avec plus de précision sa nouvelle manière d'envisager les choses. Quant à sir A. Buchanan, il ne parvenait pas à comprendre les subtiles distinctions à l'aide desquelles son interlocuteur entendait justifier sa conduite. Il donna l'alarme, et on fut consterné à Londres. Les conseillers de la reine Victoria n'en étaient qu'à leur premier déboire, et bien que lord Palmerston eût déclaré à la Chambre des communes que « au jour du danger le Danemark ne combattrait pas seul », M. de Bismarck se proposait de leur en ménager bien d'autres qu'il serait fastidieux de raconter ici. Nous nous sommes attardé sur ces incidens diplomatiques, — et on nous le pardonnera, — parce qu'il nous fallait bien établir la préméditation qui a présidé aux premiers actes du nouveau ministre prussien, si nous voulions, plus loin, en apprécier la moralité (1).

Disons néanmoins que M. de Bismarck déguisa, jusqu'à la dernière heure, à Londres comme à Paris, ses vues ambitieuses. Il suggéra successivement des concessions politiques ou administratives qui, accordées aux Duchés par le roi de Danemark,

(1) Voyez *Études de diplomatie contemporaine*, par Julian Klaczko; Furne, 1866.

mettraient fin à tout débat, à tout danger d'intervention ou de guerre. L'Angleterre s'employa activement à les arracher au gouvernement danois, même par la menace; elle délégua à Copenhague un envoyé extraordinaire, lord Woodhouse; mais dès qu'une exigence était satisfaite, M. de Bismarck en avançait une nouvelle, toujours avec l'approbation du prince Gortchakof qui en arriva, dans ses entretiens avec le représentant du cabinet de Londres, à considérer l'apparition des troupes allemandes mêmes dans le Jutland « comme une opération sans conséquence (1). » Cette stratégie fut poussée si loin que lord John Russel confessa devant le Parlement que dans sa conviction on ne pouvait plus désormais se fier aux déclarations de la Prusse et de l'Autriche.

M. de Bismarck avait pris, dans l'affaire de Pologne, la mesure de la résistance que lui opposerait le cabinet de Londres, et il s'était persuadé qu'il pouvait impunément pousser ses prétentions aussi loin que l'exigeaient les intérêts de la Prusse. Il en trouvait la garantie dans le dissentiment qui n'avait cessé d'exister entre l'Angleterre et la France depuis l'origine de ce débat. Son génie, lisant clairement dans le jeu des deux puissances occidentales, lui avait démontré qu'elles n'en viendraient, dans aucune hypothèse, à une entente redoutable, qu'il lui était donc permis d'user d'audace plus encore que de circonspection, et il ne cessa de conformer sa conduite à cette conviction.

XII

Cependant le gouvernement anglais, atteint dans sa dignité et désabusé, comprit enfin qu'il fallait recourir à d'autres argumens

(1) Sous le règne de l'empereur Nicolas, et avec le comte Nesselrode, la Russie avait d'autres vues. Nous lisons, dans une circulaire du chancelier de l'empire, en date du 6/18 septembre 1848 : « Nous pensons que le territoire de la Confédération germanique, ayant été délimité d'un commun accord entre elle et les puissances de l'Europe dans des traités signés solennellement, l'Allemagne n'a pas le droit de s'incorporer de nouveaux territoires sans leur assentiment préalable... Telle est, dans la question du Schleswig, réclamé par la Confédération sous prétexte de nationalité, l'opinion de notre cabinet. »

A une insinuation du général Leflô, notre ambassadeur en 1848, sur un rapprochement intime entre la République française et l'empire du tsar, l'empereur Nicolas répondait : « La France et la Russie sont en effet dans des conditions excellentes; elles ont des intérêts communs et leur alliance serait la meilleure garantie de l'ordre et de la paix en Europe, car personne ne bougera et ne pourra rien en Europe tant qu'elles se donneront la main. » (Dépêche du général Leflô, 26 septembre 1849.)

Au général Lamoricière, successeur du général Leflô, le comte Nesselrode déclarait que « pour réaliser ses projets (établir sa prépondérance en Allemagne), il faudrait à la Prusse l'appui de la Russie, qui ne lui sera pas donné. » Cette même assurance fut renouvelée à notre ambassadeur par l'empereur Nicolas quand il fut admis à lui présenter ses lettres de créance. « Tant que nous marcherons d'accord, lui a-t-il dit encore dans une autre entrevue, la paix et la tranquillité de l'Europe sont assurées. (*Correspondance de Russie*, 1848 et 1849; *Archives des Affaires étrangères*.) Il ne pouvait être superflu aujourd'hui d'évoquer ces souvenirs.

si on voulait sauver le Danemark d'un démembrement. Le langage qu'il avait tenu à Copenhague, la pression qu'il avait si rudement exercée sur la liberté d'action du cabinet danois, lui en faisaient un devoir impérieux. On résolut donc à Londres de procéder à une démonstration armée, en envoyant dans la Baltique une force suffisante pour couvrir les côtes du Danemark et menacer au besoin celles de l'Allemagne. On s'en ouvrit à Paris en proposant au gouvernement français de s'y associer. Le cabinet impérial accueillit favorablement cette communication, en faisant remarquer toutefois que la résolution des deux puissances pourrait engendrer une guerre continentale; il fit donc demander aux ministres de la reine s'ils avaient tenu compte de cette éventualité dans leurs calculs et quelle conduite ils entendaient tenir au cas où elle se réaliserait. Les pourparlers se poursuivirent; la France ne dissimula point qu'en un pareil conflit elle aurait à supporter l'effort de l'Allemagne entière, à employer, dans ce choc formidable, toutes ses forces, toutes ses ressources et à courir des risques inévitables; qu'on ne pouvait exiger du pays de si grands sacrifices et l'exposer à de si graves périls sans lui laisser entrevoir des avantages qui en seraient la légitime compensation, sans lui garantir en outre le concours absolu de son allié, jusqu'à la conclusion de la paix. Rien, on en conviendra, n'était plus légitime; mais les Anglais que les agrandissemens des autres puissances continentales n'ont jamais émus, n'ont jamais su non plus se résigner à une extension quelconque du territoire de la France; on en avait eu récemment une nouvelle preuve lors de la cession de la Savoie et de Nice que le Piémont nous avait faite. Placée sur ce terrain, la question des Duchés cessait d'avoir, aux yeux du cabinet de Londres, l'intérêt qu'il avait semblé y attacher; il voulait bien envoyer ses flottes au secours des Danois, mais il entendait ne prendre aucun autre engagement.

M. de Bismarck avait bien jugé les choses; sa sagacité, toujours éveillée, l'avait bien conseillé, et quand il fut bien certain que l'événement justifierait ses prévisions, qu'il n'aurait pas à compter avec l'accord de la France et de l'Angleterre, il ne garda plus aucune mesure, ni avec l'Assemblée de Francfort ni avec le Danemark. Invoquant des prétextes qui n'avaient rien de sérieux, et entraînant avec lui l'Autriche qui s'imaginait le contenir en le suivant, il méconnut outrageusement le traité signé à Londres en 1852 et les pouvoirs comme la compétence de l'Assemblée fédérale; il contraignit le corps d'occupation que, de son consentement et de celui du cabinet de Vienne, la Diète avait envoyé dans le Holstein, à se retirer devant une véritable armée austro-prussienne qui pénétra jusque dans le Schleswig et menaçait le Jut-

land, après avoir brisé la résistance que les Danois avaient vaillamment tenté de lui opposer. Délaissé par la puissance qui avait pris autoritairement sa défense en main, ne pouvant espérer aucun secours, le Danemark, menacé de perdre la totalité de ses possessions continentales, se résigna à subir le sort du vaincu ; il fit à la Prusse et à l'Autriche, par un traité conclu le 30 octobre 1864, abandon des deux duchés. Par une dérision du sort, cet acte de spoliation fut signé dans la capitale de l'empereur François-Joseph, auquel son allié réservait, dans un avenir prochain, le traitement qu'ils avaient ensemble infligé au roi de Danemark.

La paix, en effet, était à peine rétablie que déjà M. de Bismarck songeait à ravir à son copartageant la part qui lui était dévolue dans les dépouilles de l'État danois. La communauté de possession, avons-nous dit ailleurs, source féconde de conflits faciles à susciter, convenait au ministre du roi Guillaume qui en avait fait la proposition. Portant ses vues plus haut et plus loin, il en fit la base d'une entreprise plus vaste qu'il avait conçue en se heurtant, à Francfort, à la prépondérance de l'Autriche en Allemagne. D'accord avec son souverain, il n'eut plus qu'un objet bien défini, celui de combattre et de vaincre son allié de la veille et de l'expulser de la Confédération germanique. L'âme remplie d'une confiance absolue, il l'aurait, assure-t-on, manifestée en présence du représentant de l'Autriche, accrédité à la cour de son maître : « Il n'y a pas place, lui aurait-il dit, pour nous deux en Allemagne ; il faut que l'un ou l'autre en sorte » ; euphémisme qui ne laissait subsister aucun doute dans l'esprit de ce diplomate. M. de Bismarck n'était pas encore parvenu à ce degré de puissance qui a commandé, depuis, de compter avec chacune de ses paroles ; on attribuait de pareils écarts, très fréquens dans sa bouche, à son intempérance de langage habituelle ; on se reposait sur la droiture des sentimens prêtés au souverain que l'on croyait fort éloigné de partager de pareilles visées. Vaines illusions ; ce jeu du roi et de son ministre a égaré les plus puissans gouvernemens qui en ont été tour à tour les dupes.

Nous excéderions les limites de cette étude si nous entreprenions d'exposer tous les stratagèmes imaginés par M. de Bismarck pour en venir aux mains avec l'Autriche ; il nous suffit de l'avoir montré à l'œuvre dans l'affaire des Duchés. Nous nous bornerons à rappeler sommairement les habiletés diplomatiques d'une stratégie personnelle, que son esprit, toujours fécond en surprises, lui a suggérées quand il a jugé opportun de précipiter la crise. Certain de la bienveillance de la Russie conquise par sa participation en Pologne, non moins assuré de la neutralité de la France,

obtenue en lui offrant des garanties qu'il devait plus tard lui refuser obstinément, il prit hardiment son parti de brusquer les événemens. Dès la fin de l'année 1865, on ne gardait plus à Vienne qu'un vague espoir de conserver la paix. Les dissentimens que M. de Bismarck ne cessait de susciter dans les Duchés en accusant les fonctionnaires autrichiens de méconnaître ou d'entraver la légitime action des agens prussiens, ses menées à Paris, à Florence, celles qu'il pratiquait à Francfort pour semer l'inquiétude et la mésintelligence au sein de la Diète ne permettaient guère plus à la cour de Vienne de douter de sa ferme intention de provoquer un conflit prochain. Bientôt le traité d'alliance offensive et défensive conclu avec l'Italie, anxieuse d'être mise en possession de la Vénétie, démontra aux conseillers de l'empereur François-Joseph que le péril était imminent, et dans cette conviction ils ordonnèrent quelques mesures préparatoires pour ne pas être pris au dépourvu. Quelques régimens furent concentrés en Bohême. Et M. de Bismarck de s'écrier aussitôt : « L'Autriche arme, elle a des intentions agressives; la Prusse est tenue de pourvoir à sa défense. » Secondé par le général de Moltke, exagérant avec lui les dangers de cette situation, il détermina le roi, qui y inclinait personnellement, à prendre, de son côté, des dispositions préventives qui étaient déjà fort avancées dans l'armée prussienne. Rien ne saurait être comparé à ce prologue de la guerre pendant lequel le véritable agresseur invoque les exigences de sa propre sûreté pour se mettre rapidement en état de se mesurer avec son adversaire. Le roi Guillaume lui-même jouait son rôle avec sa bonne grâce habituelle dans cette comédie qui devait bientôt dégénérer en un drame sanglant. Interpellé par la reine douairière, veuve de Frédéric-Guillaume et sœur de la mère de l'empereur François-Joseph, sur l'objet de la convention signée avec l'Italie, il prétendit que cet accord ne contenait aucune disposition agressive, et il autorisa sa belle-sœur à en transmettre l'assurance à Vienne.

Au même moment, M. de Bismarck engageait avec le cabinet de Vienne une polémique officielle qui est un monument de duplicité et donne la mesure de son inépuisable dextérité à décliner les reproches qu'on lui adresse pour en rejeter la responsabilité sur son compétiteur. La lecture en est instructive, mais peu édifiante; elle constitue, pour les futurs historiens comme pour les futurs diplomates, un ensemble de documens qu'ils feront bien de méditer mûrement. Il accusait l'Autriche de déguiser ses armemens, comme ses mauvais desseins, et de les pousser activement dans une pensée, disait-il, qui n'abusait plus personne; il renvoyait ainsi au cabinet de Vienne les reproches que celui-ci ne

cessait de lui adresser à plus juste titre. Mis en demeure de procéder à un désarmement simultané et réciproque, il subordonna l'assentiment de la Prusse à la condition que l'Autriche réduirait ses effectifs aussi bien en Italie qu'en Bohême.

Les choses traînaient ainsi sans aboutir pendant que des deux côtés on se hâtait de se mettre en mesure de combattre. Convaincu, par les représentations du général de Moltke dont la prévoyance avait pourvu d'avance à toutes les nécessités, que le temps courait désormais au préjudice de la Prusse qui n'avait plus un homme à appeler sous les armes, M. de Bismarck eut recours à l'expédient qu'il tenait en réserve pour le moment suprême; il somma la Diète de Francfort de réformer les institutions fédérales et lui soumit un projet de constitution nouvelle instituant une assemblée élue par le suffrage universel dans tous les États confédérés. Si féodal qu'il fût par naissance et par principe, il avait compris qu'il devait s'appuyer, dans la lutte qu'il était à la veille d'engager, sur le sentiment national en Allemagne; cet homme, si peu disposé à flatter la démocratie, n'hésita pas à rendre un hommage rétrospectif au parlement que la révolution, en 1848, avait convoqué à Francfort; il mettait ainsi sa main de fer sur un levier tout-puissant qui lui garantirait les sympathies et le concours de l'opinion libérale, fort nombreuse et fort active dans tous les pays germaniques. Audacieuse et inattendue, sa démarche eut un retentissement considérable des Alpes à la Baltique et lui valut, pour entrée en campagne, les applaudissemens enthousiastes de tous les adversaires qu'il avait, jusque-là, si violemment combattus dans les Chambres et dans la presse.

Il lança sa proposition au sein de la Diète comme un projectile destiné, en éclatant, à y jeter le plus complet désarroi et à y susciter des propositions provocantes qui autoriseraient la prise d'armes en Prusse. L'Assemblée fédérale, justifiant ses prévisions, seconda ses espérances, et il réussit, en ce moment difficile, comme dans bien d'autres circonstances, à attirer ses adversaires dans le piège qu'il leur tendait, en se dérobant lui-même à toute faute, même vénielle. La Diète en effet ne fit pas, aux ouvertures du cabinet de Berlin, l'honneur d'un examen contradictoire; elle décida de prendre les mesures de rigueur que la constitution autorisait contre un confédéré qui se mettait lui-même en pleine révolte contre elle. Dès ce moment la guerre était inévitable; elle éclata sans déclaration préalable, M. de Bismarck jugeant superflu de s'arrêter, en pareille occurrence, aux traditionnelles formalités de la diplomatie. Le roi, au surplus, tenait à décliner la qualité d'agresseur. Ses armées, mieux concentrées et plus nombreuses, n'envahissaient pas moins, sans autre avis, la Bohême et la Saxe

d'un côté, le Hanovre de l'autre, et elles marchèrent de succès en succès jusqu'à Sadowa, où elles écrasèrent les forces réunies tardivement sous le commandement du maréchal Benedek.

XIII

Les défaites des Autrichiens déterminèrent le gouvernement français à intervenir comme médiateur, et il offrit aux belligérans des préliminaires de paix. Ils furent agréés, de part et d'autre, et consignés dans une première convention signée à Nicolsbourg après avoir été amendés sur quelques points. Le traité définitif fut élaboré entre des plénipotentiaires réunis à Prague et conclu le 23 août. Les éclatantes victoires des armes prussiennes avaient, d'autre part, ému le cabinet de Saint-Pétersbourg qui crut devoir suggérer la réunion d'un congrès. Voulant garder les mains libres et se soustraire au contrôle des puissances, M. de Bismarck déclina cette ouverture, et la Russie n'insista point. Nous notons cet incident parce que nous aurons lieu d'y revenir plus tard.

Dans les préliminaires qu'elle avait soumis à l'acceptation des deux puissances ennemies, la France avait pris soin d'insérer deux clauses, qui furent acceptées par le cabinet prussien après une certaine résistance : l'une stipulait que les habitans du Schleswig du Nord, en grande majorité de nationalité danoise, seraient consultés par voie plébiscitaire avant d'être réunis à la Prusse, l'autre portait que les États de l'Allemagne méridionale conserveraient leur situation autonome et indépendante, laissant aux États du Nord, appelés à former avec la Prusse une confédération nouvelle, une entière liberté de se concerter avec elle. L'Angleterre s'abstint de toute démarche, jugeant que l'équilibre continental n'était pas troublé du moment où la France n'obtenait aucun avantage nouveau.

Cependant le traité de paix n'avait pas encore été ratifié que déjà M. de Bismarck en méconnaissait les dispositions. Il s'était montré accommodant à Nicolsbourg, pendant qu'on était encore en état de guerre et qu'un retour de fortune pouvait permettre aux Autrichiens de réparer leurs désastres ; cette éventualité n'était pas impossible grâce à l'arrivée de l'archiduc Albert ramenant, à ce moment même, devant Vienne, l'armée qui avait vaincu à Custozza. Mais rentré à Berlin et la paix conclue avec l'Autriche, le ministre du roi Guillaume se ravisa ; voulant rester le maître et dominer dans l'Allemagne entière, il contraignit la Bavière et le Wurtemberg, ainsi que le grand-duché de Bade, à subir des traités d'alliance offensive et défensive qui, sous prétexte de ga-

rantir aux parties contractantes l'intégrité de leurs possessions, plaçaient les forces armées de ces États dans la main et sous la direction de la Prusse. Leur autonomie et leur indépendance, réservées et stipulées à Nicolsbourg, n'étaient plus désormais que de vains mots. M. de Bismarck ne tint pas plus compte de la clause relative au Schleswig; il annexa le duché tout entier au royaume de Prusse sans en consulter les populations, et plus tard, quand un de leurs représentans au nouveau parlement releva cette omission injustifiable, il se borna à faire remarquer que les puissances signataires de la paix avaient, seules, qualité pour s'enquérir de l'exécution des engagemens qui y étaient consignés.

Déjà, sans nul autre accord avec les grandes puissances, il avait, épuisant tous les avantages de la victoire, réuni le Hanovre, la Hesse électorale, le duché de Nassau et la ville libre de Francfort à la Prusse, jusque-là composée de fractions séparées par ces mêmes États qui, pour la plupart, en étaient les enclaves, et acquérant de la sorte, avec des agrandissemens considérables, une continuité non interrompue de frontières et une configuration plus uniforme et plus solide. Dédaigneux des arrangemens qui avaient fondé, en 1815, la Confédération germanique, auxquels l'Europe entière avait été partie contractante, qualité qui lui donnait le droit formel d'exprimer son avis sur les combinaisons nouvelles qu'on y substituait, il constitua, de la seule autorité du gouvernement dont il était l'organe, la Confédération du Nord comprenant tous les États situés entre le Mein et la Baltique, et il en élabora le pacte fédéral sans aucun concert préalable avec les signataires des traités de Vienne. Il mit enfin la main sur les États du midi de l'Allemagne en leur imposant, comme nous venons de le dire, des conventions qui les laissaient à l'entière disposition de la couronne de Prusse. Il put achever cette œuvre immense, qui troublait profondément l'équilibre européen, sans contrôle, sans participation des grands cabinets, dictant ses lois et façonnant l'Allemagne à son gré.

Comme si la destinée l'avait voué à un labeur incessant et toujours plus vaste, M. de Bismarck n'a jamais rempli un programme sans en concevoir un nouveau, plus étendu et plus audacieux. Il avait à peine élevé le nouvel établissement fédéral et occupé la place immense qu'il s'y était faite en sa qualité de chancelier de la Confédération du Nord, que déjà il jugeait son œuvre inachevée, et il se persuada que son patriotisme lui commandait de la couronner en supprimant la barrière du Mein, en réunissant, dans un ensemble bien ordonné, tous les États allemands sans en excepter aucun, en relevant, en un mot, l'empire germanique au profit de la maison des Hohenzollern. Il est juste

de dire qu'il s'y sentait encouragé par l'attitude prise et gardée par les puissances devant son immuable volonté de tout régler autour de lui sans s'en entendre avec elles. L'indifférence de l'Angleterre, la crédulité de la Russie, l'imprévoyance de la France, lui avaient en quelque sorte tracé, avant l'ouverture des hostilités en 1866, le chemin qu'il lui était permis de parcourir. Après la conclusion de la paix avec l'Autriche, leur commune et muette résignation lui démontra qu'il pouvait encore s'imposer à l'Europe sans provoquer un mécontentement redoutable. Esprit entreprenant et téméraire mais sagace et prévoyant, il ne se paya pas cependant de vaines apparences; il comprit qu'on ne pouvait franchir le Mein sans rencontrer la France, sans la contraindre à subir l'unité de l'Allemagne, également funeste à son prestige et à sa sécurité. Ce résultat ne pouvait être obtenu que par une guerre nouvelle. On s'y prépara pendant quatre ans, le chancelier en s'ingéniant à trouver les moyens diplomatiques propres à la rendre inévitable au moment opportun, tandis que le général de Moltke forgeait l'arme qui devait assurer la victoire. Le souverain, de son côté, ne resta pas inactif; secondé par son premier ministre qui faisait luire, aux yeux du prince Gortschakof, des éventualités prochaines, propices à ses désirs, propres surtout à faire rapporter les clauses du traité qui, en 1856, avait limité les forces de la Russie dans la Mer-Noire, le roi Guillaume usait, auprès de l'empereur Alexandre, de cette douce et insinuante affabilité dont il a toujours su faire un merveilleux emploi, pour en obtenir sa bienveillante neutralité, sinon son concours, au cas où il serait obligé, *pour sa défense*, de tirer de nouveau l'épée. On sait que l'un et l'autre n'y ont que trop bien réussi, et nous aurons bientôt à rappeler de quelle ingratitude ils ont payé l'assistance gracieuse et efficace qu'ils en ont obtenue.

Nous n'avons pas à raconter ici dans quelles circonstances naquit la guerre de 1870. Des publications récentes et M. de Bismarck lui-même ont pleinement édifié l'opinion publique à cet égard. Une candidature préparée de longue main et mise en avant d'une façon perfide et subreptice, suivie bientôt de la falsification d'un document d'État, stérilisèrent tous les efforts tentés pour conjurer une si effroyable calamité. Dans ce duel, pour lequel la Prusse s'était formidablement armée, la France fut vaincue après une longue et glorieuse défense. Le vainqueur usa sans mesure de son triomphe; il nous infligea, outre les milliards, une mutilation qui saignera toujours. La France a néanmoins reconquis, grâce à son patriotisme, son rang et son influence dans le monde. Par un caprice du sort qui se joue souvent des vains calculs des hommes, M. de Bismarck n'est pas resté étran-

ger à cette heureuse évolution; tous ses efforts pour l'entraver en ont au contraire accéléré l'entier épanouissement. Nous devons en effet à son incurable hostilité l'état actuel de nos relations internationales, et l'incident qui en a marqué l'origine est d'une trop haute importance pour qu'il nous soit permis de le passer sous silence.

XIV

En 1875, la France avait, depuis déjà un certain temps, acquitté, en anticipant les échéances, la formidable contribution de guerre qu'il lui avait imposée, et elle avait arrêté les bases de sa réorganisation militaire. Elle avait donné ainsi une preuve éclatante de sa puissante vitalité et de l'élasticité de ses ressources. M. de Bismarck en fut surpris et irrité; il pensait avoir mis notre pays dans l'incapacité de se relever de la profonde détresse dans laquelle il croyait avoir scellé, pour longtemps, ses forces de toute nature. En quittant Versailles pour retourner à Berlin et passant à Francfort : « Je vous apporte, avait-il dit à un groupe de notables, une paix de cinquante ans. » Il était convaincu, à ce moment, qu'il avait, pour un demi-siècle, rayé la France du nombre des grandes puissances.

En la voyant renaître si rapidement à la vie, et en présence des sacrifices que nous étions encore en état de nous imposer après ceux dont il nous avait accablés, il éprouva un mécompte qu'il ne dissimula point. De concert avec le général de Moltke, il jeta l'alarme, et ces deux hommes, qu'on trouve toujours réunis quand il faut combiner un noir dessein, résolurent de porter à la France de nouveaux coups et de plus irréparables. Tout a été dit à cet égard, et il n'est plus douteux aujourd'hui qu'ils n'aient eu, à cette époque, l'intention de reprendre les hostilités. Mais il leur fallait, cette fois encore, s'assurer la bienveillante neutralité de la Russie. Un envoyé confidentiel fut expédié à Saint-Pétersbourg; il se heurta à des dispositions nouvelles. Déçus dans leurs espérances que M. de Bismarck avait éveillées quand il sollicitait leur concours et qu'il ne s'empressait guère de seconder depuis que leur appui ne lui était plus nécessaire, l'empereur Alexandre et le prince Gortschakof se montrèrent surpris des confidences qui leur furent faites et en témoignèrent un certain mécontentement; ils firent plus, ils avertirent notre ambassadeur, le général Leflô, et ils s'interposèrent à Berlin pour détourner l'orage qui nous menaçait. Chose étrange, l'empereur Guillaume n'avait pas été complètement instruit des ténébreux projets ourdis autour de lui. Courbé sous le poids d'un grand âge, il ne prêtait plus aux actes

de son gouvernement qu'une attention ou des soins intermittens, et M. de Bismarck comme le général de Moltke prenaient sur eux de préparer des résolutions pour lesquelles ils se réservaient de solliciter, en temps opportun, l'assentiment du souverain. Le comte Schouvalof, ambassadeur de Russie près la cour de Saint-James, quittant Saint-Pétersbourg pour retourner à son poste, fut chargé de notifier, en passant à Berlin, la désapprobation de son gouvernement. Arrivé à Londres, après s'être acquitté de ce soin, il fit part de ses démarches à notre chargé d'affaires; il l'entretint des différentes phases de cette complication ; il lui dit notamment : « J'ai vu le vieil empereur, qui a paru d'abord fort étonné de nos inquiétudes. Il ne pensait vraiment pas que la guerre fût imminente, mais il était le seul aussi mal informé à Berlin. Il n'a donc pas été difficile de l'amener où nous voulions après qu'il a été averti. »

Nous nous sommes appesanti sur ce grave incident parce qu'il créa une situation inattendue dans laquelle M. de Bismarck nous apparaît sous un jour nouveau, évoluant vers des conceptions imprévues, orientant sa politique dans d'autres directions. Le prince Gortschakof avait-il mis quelque vanité, comme l'a prétendu le chancelier allemand, à montrer à l'Europe qu'il avait bridé, en 1875, le perturbateur perpétuel de la paix générale? Ce qui est certain, c'est que M. de Bismarck se montra offensé de l'attitude prise et du langage tenu à Saint-Pétersbourg, de l'avertissement surtout qu'on avait fait parvenir à Paris par l'organe du général Leflô. « Je ne me suis jamais, a-t-il dit lui-même dans une séance mémorable du Reichstag, détourné de la Russie ; c'est elle qui me repoussait et me plaçait parfois dans une position telle que j'étais forcé de modifier mon attitude pour sauvegarder ma dignité personnelle et celle de l'Allemagne. Cela commença en 1875, quand le prince Gortschakof me fit comprendre combien son amour-propre était froissé par la situation que j'avais conquise dans le monde politique. » On est donc autorisé, sur le témoignage de M. de Bismarck lui-même, à faire remonter à cette date le dissentiment qui s'est, depuis, de plus en plus aggravé entre la Russie et l'Allemagne, et à en attribuer la responsabilité à la susceptibilité de l'homme qui, plus circonspect jusque-là, avait su, en toute occasion, triompher de son orgueil comme de l'hostilité de ses adversaires. Ce fut la grande faute de sa vie d'homme d'État, d'autant plus grave qu'elle devait en engendrer d'autres, une surtout qui lui est exclusivement imputable, et qu'à ce titre nous ne pouvons nous empêcher de rappeler.

Après une laborieuse et sanglante campagne, les armées russes, dans la guerre qu'elles ont soutenue contre la Turquie en

1877, arrivèrent aux portes de Constantinople; le Sultan dut se résigner à accepter la paix qui fut conclue à San-Stefano. Le traité stipulait des avantages pour le vainqueur et des arrangemens profitables aux populations chrétiennes de l'empire ottoman. Oubliant qu'il avait obstinément décliné une semblable ouverture faite par la Russie après la campagne de Bohême, le prince de Bismarck, de concert avec l'Angleterre, exigea que cet acte, avant de prendre rang dans le droit public européen, fût soumis au contrôle d'un congrès. Le cabinet de Saint-Pétersbourg s'y résigna. Des plénipotentiaires furent convoqués à Berlin, et dans cette assemblée qu'il présida, le chancelier allemand, prêtant son appui aux négociateurs du cabinet anglais, fit prévaloir des résolutions qui mettaient en lambeaux le traité de San-Stefano; il fit plus : il imagina une combinaison en vertu de laquelle l'Autriche était mise en possession de la Bosnie et de l'Herzégovine, deux provinces de l'empire ottoman, qui était ainsi mutilé par ceux-là mêmes qui avaient pris sa défense. L'objet de cette clause était évident; elle tendait à mettre l'Autriche en situation d'exercer, dans le bassin du Danube, une influence prépondérante au préjudice sinon à l'exclusion de la Russie. Cette politique était assurément conforme aux vues traditionnelles de l'Angleterre en Orient; l'était-elle également aux intérêts bien entendus des États germaniques? Tel n'eût pas été le sentiment de M. de Bismarck dans d'autres temps, alors que son génie, dégagé de toute préoccupation présomptueuse et personnelle, jugeait les choses avec une entière liberté d'esprit. Égaré dans cette voie nouvelle, il ne s'abusa pas toutefois sur les conséquences inévitables d'une si périlleuse déviation. Obligé de pourvoir à des dangers nouveaux, il imposa à l'Autriche le traité d'assurance mutuelle qui a fondé la triple alliance par l'accession de l'Italie, son œuvre dernière, si fatale à l'Europe entière.

XV

L'esquisse, qu'on vient de lire, de la vie politique du comte de Cavour et du prince de Bismarck, si rapide et si incomplète qu'elle soit, montre, ce nous semble, qu'ils réunissaient tous deux à un ardent patriotisme des aptitudes rares dans tous les temps : un dessein bien arrêté, une confiance absolue, une fermeté inébranlable, une prévoyance lumineuse, une promptitude éclairée dans les résolutions, un courage indomptable dans l'exécution : qualités précieuses et surtout nécessaires au succès des grandes entreprises. Rien ne les a émus ni détournés de la voie qu'ils ont, dès l'origine, tracée devant eux avec des visions

qui sont la marque du génie. Se sont-ils servis des mêmes moyens pour réaliser leurs vues respectives, et que doit penser la conscience publique des procédés qu'ils ont employés pour atteindre la haute fortune à laquelle ils se sont élevés? C'est ce qui nous reste à examiner pour déduire de ce travail les conclusions qu'il comporte. Nous ne nous dissimulons pas combien la tâche est délicate; nous sommes soutenu, en l'abordant, par notre désir bien sincère de nous en acquitter avec une entière bonne foi.

Quand on suit attentivement ces deux puissans manieurs d'hommes et de choses le long de la carrière qu'ils ont fournie, on incline bien vite à penser qu'ils ont été conçus, — si cette expression était ici bien à sa place, — pour la mission qu'ils ont respectivement remplie. Leurs premières aspirations furent un acte de dévotion à la patrie; sous l'influence de ce sentiment, Cavour voua un culte à la liberté, M. de Bismarck voua un culte à l'autorité ou plutôt à la force. Le premier n'a cessé de considérer la liberté comme l'unique moyen de gouvernement propre à régénérer l'Italie, soumise depuis longtemps à un régime de violente compression, et à l'élever, par une culture nouvelle, à la hauteur de ses destinées. Il en fit l'application la plus large dans tous les compartimens de l'organisme gouvernemental, au commerce, à l'industrie, aux services administratifs comme à la politique. Il avait une conviction plus élevée encore, il pensait que la liberté ne s'épanouit, qu'elle n'acquiert toute sa floraison que quand les institutions qui l'ont octroyée sont confiées à des hommes bien résolus à donner eux-mêmes l'exemple du respect qu'on lui doit. Cavour a été l'un de ces hommes; il a dédaigné les outrages d'une presse passionnée l'accusant des plus vils méfaits; se bornant à défendre ses actes devant le parlement, il en a toujours accepté l'examen et la discussion; il n'a pas plus entravé l'usage de la plume que celui de la parole.

M. de Bismarck ne s'est jamais dérobé aux débats que sa politique soulevait à la Chambre de Berlin, mais il a longtemps méconnu les résolutions de cette assemblée. Pendant les quatre premières années de son ministère, il a administré la fortune de l'État sans y être autorisé par une loi de finances; il ne parvint à faire voter aucun de ses budgets, et il ne pourvut pas moins, à sa guise, aux recettes et aux dépenses du trésor. « Vous violez la constitution, lui criait la majorité de la Chambre. — Nullement, répliquait-il; il faut bien que les affaires du pays se fassent, et quand vous repoussez le budget d'un exercice prochain, je suis bien contraint de faire application de celui de l'exercice précédent. » Il croyait d'ailleurs rentrer dans la constitution en faisant rendre au roi un décret de dissolution. Le pacte constitutionnel est

ainsi resté en souffrance jusqu'à la bataille de Sadowa; M. de Bismarck y a vaincu à la fois les Autrichiens et le parlement prussien, qui, désarmé par la victoire, lui accorda à son retour un bill d'indemnité.

Bien que pris personnellement à partie et violemment attaqué, M. de Bismarck s'est abstenu, même durant cette première période de son administration, si laborieuse qu'elle fût pour lui, de porter la main sur la liberté de la presse. Mais devenu tout-puissant, il a trouvé des juges qui, à côté du crime de lèse-majesté, ont admis le délit de lèse-dignité ministérielle, et bien des écrivains ont connu, à sa demande, la prison ou la détention dans une forteresse. Pour ne pas nous exposer au reproche d'une omission volontaire, nous rappellerons que, si le comte de Cavour s'est toujours incliné devant la majesté de la puissance législative, il a également respecté les immunités de la presse, bien qu'elles fussent en quelque sorte illimitées; qu'il a pourtant pris l'initiative d'une disposition nouvelle, destinée à prévoir et à réprimer tout encouragement aux attentats dirigés contre la vie des souverains ou chefs d'État étrangers. La législation était muette à ce sujet, et les organes du parti d'action abusaient de son silence pour glorifier les plus criminelles tentatives. Un groupe de conspirateurs italiens, conduit par Orsini, ayant mis en grave péril les jours de l'empereur Napoléon, il jugea opportun de combler cette lacune; ce fut un acte de probité internationale et de prévoyance politique.

Le statut octroyé par le roi Charles-Albert, calqué sur les institutions françaises de 1830, subordonnait à un cens déterminé le droit électoral. Le comte de Cavour, qui était un *juste-milieu*, n'a pas plus songé à élargir cette disposition qu'à remanier les autres clauses du pacte constitutionnel pour leur donner un caractère ou une portée plus démocratique. M. de Bismarck s'est montré plus libéral; il a introduit dans la constitution fédérale de l'Allemagne du Nord le suffrage universel, il l'a maintenu dans celle de l'empire germanique. Nous avons dit dans quelles circonstances et sous l'empire de quelles considérations il s'est arrêté à ce parti si nouveau pour un Germain; ajoutons qu'il a pris soin d'entourer cette innovation de garanties qui la rendaient sans péril. A côté du parlement élu par ce mode emprunté à la démocratie, il a institué une seconde ou plutôt une première Chambre, le Bundesrath, qui est uniquement composé de représentans des princes confédérés qui les choisissent parmi leurs fonctionnaires. Cette assemblée est investie des mêmes attributions législatives que la représentation issue du suffrage universel. Aucune loi ne peut être soumise à la sanc-

tion de l'empereur si elle n'est également votée par l'une et l'autre Chambre, de façon que les décisions du parlement demeurent subordonnées à l'assentiment des délégués des souverains, c'est-à-dire à celui des souverains confédérés eux-mêmes. M. de Bismarck a fait mieux; il a attribué la présidence du Bundesrath au chancelier, à l'unique détenteur du pouvoir exécutif, et en prenant lui-même possession de ce poste mis au sommet de la confédération, il a réuni entre ses mains, à ses attributions ministérielles, celles que confère le pouvoir législatif. Il fallait son esprit inventif pour imaginer une combinaison aussi ingénieuse, aussi propre à rendre vaine toute tentative du parlement de balancer la puissance souveraine ; mais c'était aussi introduire la confusion des pouvoirs dans un organisme où déjà les ministres relèvent uniquement du chef de la confédération, et réduire quant à l'essence, au principe même de la doctrine parlementaire, la représentation nationale à une sorte de fiction et la dépouiller de toute initiative effective. Tel était d'ailleurs l'objet qu'il avait en vue, et il faut convenir qu'il l'a complètement atteint; le parlement délibère, l'empereur seul gouverne. Ce n'est pas ainsi que fonctionnait le régime représentatif à Turin; les Chambres y étaient pourvues de tous les droits que comporte le système constitutionnel, et le comte de Cavour n'a jamais eu la pensée d'y porter atteinte. Nous n'oserions pas affirmer que tous ses successeurs ont imité son exemple et que la Chambre des députés qui siège actuellement à Rome est la sincère émanation du corps électoral au même titre que celle qui délibérait autrefois en Piémont.

Voilà comment, de part et d'autre, les deux ministres ont compris les institutions politiques dont la garde leur était confiée, et rien ne saurait montrer plus clairement qu'ils ont également conformé leur conduite à leurs sentimens personnels dans la gestion des intérêts publics. L'un est resté féodal et autoritaire, l'autre libéral et constitutionnel.

Comment ont-ils envisagé les questions d'un caractère international, comment les ont-ils conduites et résolues? Jusqu'à la guerre de 1859, le comte de Cavour n'a fait aucun mystère de ses intentions. Sa pensée s'était révélée au Congrès de Paris et elle avait acquis, dès ce moment, la notoriété publique; dans sa correspondance officielle, et plus nettement dans sa correspondance particulière, il l'affirmait avec plus ou moins de mesure ou d'abandon selon les circonstances. Tous ses efforts tendaient donc à amener une rupture dans les conditions voulues par la prudence que l'ardeur de son ambition n'a pas mise en défaut à cette époque. Il s'en est expliqué avec l'empereur Napoléon, et il ne lui a rien caché de ses prétentions. La guerre a donc éclaté

sans surprendre ni l'opinion publique en Europe, ni aucun des gouvernemens intéressés; l'Autriche elle-même était si bien édifiée qu'elle crut devoir prendre l'initiative des hostilités et envahir le Piémont.

Comment M. de Bismarck a-t-il engagé sa première guerre qui devait être bientôt suivie de deux autres plus sanglantes encore? Après avoir séduit la Russie, il a abusé l'Angleterre; il a tantôt défendu, tantôt méconnu, selon l'intérêt du moment, les droits de la Confédération germanique; nous avons dit en quelles circonstances et à l'aide de quelles assurances, nous n'avons pas à y revenir. A quel titre et pour quelles nécessités a-t-il envahi et mutilé le Danemark? Y a-t-il été contraint par le devoir de mettre la Prusse à l'abri de toute offense? En possession des Duchés, le Danemark pouvait-il être un danger pour l'Allemagne? Assurément non. En cette occasion, le gouvernement prussien a fait acte de conquérant sans plus de motif que n'en avait le grand Frédéric quand il s'est emparé de la Silésie; l'exemple a paru à M. de Bismarck bon à suivre, et il s'y est employé sans plus de scrupule. On peut différer sur le mouvement italien et l'apprécier diversement; on ne peut se refuser à reconnaître que les lois de l'histoire n'y ont pas été étrangères, que l'idée de l'affranchissement est, de beaucoup, antérieure aux publicistes comme aux hommes d'État qui l'ont reprise de notre temps, que les plus illustres penseurs d'autrefois l'avaient conçue, discutée avant eux et, en quelque sorte, infusée dans le sentiment public: elle avait fait explosion plus d'une fois, et avait été toujours comprimée. On ne saurait donc être surpris, si on veut surtout se souvenir qu'elle a été réveillée par un pontife, qu'elle ait germé de nouveau et qu'elle ait mûri sous la main d'un puissant esprit. Aucun précédent, aucune considération de même nature n'appelait les Allemands en Danemark. D'une part c'est la délivrance d'une domination étrangère que l'on poursuivait, de l'autre la conquête pure et simple, un agrandissement réalisé sans titres au préjudice du voisin.

Le programme de Plombières impliquait l'Italie libre des Alpes à l'Adriatique, à l'entière exclusion par conséquent de l'Autriche. Devant le réveil de l'Allemagne, devant la concentration des contingens fédéraux sur le Rhin, conduits par la Prusse, ce programme ne put être rempli. Déçu dans ses espérances, convaincu que la confédération italienne, du moment où l'Autriche en ferait partie pour la Vénétie, serait une conception livrée à l'influence de cette puissance, Cavour renonça à y prêter la main. Il déserta son poste, avons-nous dit, en renonçant au pouvoir. Mais bientôt, avons-nous ajouté, il se ravisa et il le reprit avec de nouveaux desseins. De ce jour, nous ne retrouvons plus le

Cavour que nous avons connu, l'homme d'État qui ne déguisait aucun mystère. Il conspire avec les administrations provisoires établies dans les Duchés et dans les Romagnes, non plus pour réunir les différentes contrées de la péninsule en une association fédérale comme son souverain s'y était engagé à Villafranca, mais uniquement pour réaliser l'union de ces territoires au Piémont. Bientôt il encourage l'expédition de Garibaldi en Sicile, et il prend prétexte de ses succès pour prétendre que ce chef de volontaires se montrait résolu à marcher sur Rome après être entré à Naples, et que, pour prévenir une si troublante éventualité, le gouvernement du roi se trouvait obligé d'envahir les provinces pontificales de l'Adriatique afin d'arriver en temps opportun à Naples et dessaisir les révolutionnaires de leur conquête.

XVI

Lancé dans cette voie nouvelle, le comte de Cavour la parcourut jusqu'au bout. Il réunit au Piémont, après l'Italie centrale, l'Italie méridionale, dans des circonstances bien différentes dont il ne tint aucun compte. La marque des annexions, dans la première de ces deux contrées, fut la spontanéité du pays lui-même; les populations s'offrirent et se donnèrent; dans le royaume des Deux-Siciles, la marque fut la violence; les populations furent conquises et prises de force. A l'heure des plébiscites et des élections des assemblées locales, les Duchés, la Toscane et les Romagnes n'étaient occupés par aucune force piémontaise; dans le midi au contraire, les volontaires de Garibaldi et l'armée sarde dominaient en maîtres, et c'est en leur présence, sous le coup de l'invasion, que l'on procéda au choix des députés qui votèrent la réunion au Piémont. Le comte de Cavour en était venu, en somme, à employer des procédés de gouvernement que M. de Bismarck devait illustrer de son côté.

Le futur chancelier en a largement usé et abusé durant la préparation de la guerre qu'on était à Berlin bien résolu à déclarer à l'Autriche. Les Duchés conquis, il ne cache guère ses intentions, il devient plus explicite en restant insidieux. Dans cette nouvelle campagne diplomatique, on procéda à une nouvelle distribution des rôles; la duplicité échut au roi Guillaume. Pendant que le ministre, par des indiscrétions calculées, s'employait à disposer favorablement l'opinion publique, le souverain ne perdait aucune occasion de rassurer les esprits alarmés par son principal conseiller. Il se montrait rigide observateur du respect des couronnes; on l'eût offensé en lui supposant la pensée d'agrandir ses États au détriment des princes, ses confédérés.

C'est en continuant ce jeu que le souverain et M. de Bismarck conduisirent les choses jusqu'à la veille du conflit. Quand elles en furent à ce point, le dissentiment apparent qui semblait les diviser, disparut soudain, et ils tinrent le même langage, accusant l'Autriche d'avoir armé dans les plus noirs desseins, d'avoir mis la Prusse dans la nécessité de pourvoir à sa défense, et le roi, rentrant victorieux à Berlin, se crut autorisé, dans son discours du trône, à remercier « la Providence de la grâce qui avait aidé la Prusse à détourner de sa frontière une *invasion ennemie.* »

La fortune avait couronné l'entreprise sans que l'Europe s'en fût suffisamment émue pour en limiter le succès. On en conclut à Berlin qu'on était assez puissant pour satisfaire d'autres convoitises et substituer l'empire germanique à la confédération de l'Allemagne du Nord, et on s'y prépara activement. Quelle fut, durant cette période, la conduite de M. de Bismarck? Ayant un dessein bien arrêté, celui de contraindre la France à subir l'unité de l'Allemagne, obligé, d'autre part, de laisser au général de Moltke le temps nécessaire à l'organisation de la nouvelle armée, il prit une attitude qui ne fut complètement ni celle qu'il avait observée dans l'affaire des Duchés, ni celle qu'il avait eue avant la guerre de 1866, mais qui tenait à la fois de l'une et de l'autre; il adopta une politique dilatoire, lui permettant de laisser courir le temps jusqu'au moment opportun. Il se montra, parfois, conciliant dans ses rapports avec la France, mais il déclina courtoisement toutes les ouvertures qui lui vinrent de Paris ayant pour objet d'amener, avec un rapprochement entre les deux gouvernemens, une entente commune soit en Italie soit en Orient. En Italie il prenait soin au contraire, sans l'avouer, d'entretenir l'irritation causée par notre occupation de Rome, source, pour nous, de difficultés qu'il avait intérêt à aggraver en vue des éventualités qui étaient au fond de sa pensée; en Orient, il tenait exclusivement à satisfaire la Russie dont il voulait se ménager la cordiale bienveillance. En janvier 1870, il déclina, sans même consentir à l'examiner, une proposition de désarmement simultané présentée par le cabinet anglais à l'instigation du cabinet français. L'heure approchait d'ailleurs où il faudrait jeter le masque et hâter l'explosion de la lutte. Au printemps de 1870, M. de Moltke estimait qu'on était en mesure de l'engager. M. de Bismarck mit aussitôt en avant la candidature du prince de Hohenzollern à la couronne d'Espagne qu'il avait préparée de longue main, et nous avons démontré ailleurs qu'il la fit prévaloir dans les conseils du roi comme le meilleur moyen de provoquer la guerre qui a été ainsi son œuvre personnelle.

Le comte de Cavour a méconnu, lorsqu'il s'est associé à Garibaldi pour déposséder le roi de Naples, les engagemens contractés

à Plombières stipulant le maintien du Pape et des autres princes italiens dans leurs droits respectifs, quand il a substitué violemment l'unité à la confédération, mais il en est un qu'il a tenu, malgré une opposition formidable, en cédant à la France la Savoie et Nice.

M. de Bismarck a-t-il satisfait à ce même devoir envers les puissances qui, par leur abstention ou leur neutralité bienveillante, lui ont facilité les succès qu'il a remportés? S'est-il souvenu des paroles qu'il a portées lui-même à Biarritz et de celles qu'il a fait entendre à Saint-Pétersbourg à maintes reprises? Il a tout oublié. On conçoit qu'après la guerre faite à l'Autriche en 1866, ayant la ferme intention de la reprendre avec la France, il n'ait tenu aucun compte des compensations promises; mais on ne comprend pas qu'il ait été, après le traité de Francfort, aussi dépourvu de mémoire avec la Russie. En quittant Versailles pour rentrer dans ses États agrandis, le nouvel empereur avait pourtant télégraphié à l'empereur Alexandre : « La Prusse n'oubliera jamais qu'elle vous doit d'avoir empêché la guerre de prendre des proportions plus grandes. » Et il avait signé : « Pour toujours votre reconnaissant : Guillaume. » N'avait-il pas raison, cet heureux souverain, de remercier le tsar d'avoir contenu l'Autriche et permis ainsi à la Prusse de pousser ses succès jusqu'à l'abus? Faut-il croire que l'empereur Guillaume, revenu couvert de lauriers à Berlin, a lui-même perdu le souvenir des services reçus, ou bien que son principal ministre, désormais le prince de Bismarck, parvenu au sommet culminant rêvé par son ambition, a été pris de vertige, et que, se considérant dès lors comme l'arbitre unique des destinées de l'Europe, il a jugé superflu de compter avec ses amis de la veille? Ce qui est certain, c'est qu'en cette occasion il a manqué de noblesse et de grandeur, et que son ingratitude, si elle ne fut un crime, fut certainement une faute, si on nous permet d'évoquer, à son sujet, une expression ou plutôt un jugement resté célèbre dans les fastes de la diplomatie. Le châtiment d'ailleurs ne n'est pas fait attendre, et son incurable orgueil en a été le principal instrument.

En effet, durant les trois guerres qu'il a provoquées, il a eu un allié qui lui est resté invariablement fidèle, c'est la Russie. Elle possédait, sur les Duchés de l'Elbe, des droits souverains; elle a négligé de les faire valoir pour lui complaire; elle était la puissance dominante dans la Baltique, et sa fidélité l'a dépossédée de cette situation au profit de la Prusse, maîtresse aujourd'hui, dans la Baltique, d'un établissement maritime de premier ordre. Il lui aurait suffi, pour conjurer les défaites infligées aux armées autrichiennes, d'opposer son *veto* à la guerre de 1866; elle n'en

fit rien. Elle aurait pu tout aussi aisément contenir l'Allemagne en 1870, comme elle l'a fait plus tard en 1875; elle s'en est abstenue, et elle a pris, au contraire, une attitude qui a immobilisé l'Autriche. Jamais aucun gouvernement n'avait reçu d'un allié, n'ayant contracté aucun engagement conventionnel, de plus précieux services que la Prusse de la Russie. S'il est donc une vérité, c'est que la première de ces deux puissances doit à la seconde d'avoir pu tout entreprendre, qu'elle lui doit ses agrandissemens et la situation prépondérante qu'elle a conquise au centre du continent européen.

Comment le prince de Bismarck a-t-il pu négliger et rompre des relations qui lui ont été si profitables pendant la guerre et qu'il avait tout intérêt à conserver dans la paix? Unie à la Russie, l'Allemagne n'avait aucune complication ultérieure à redouter. Sa vanité offensée a égaré son jugement. La roche tarpéienne est toujours plus proche du Capitole qu'on ne pense. Ne se contentant pas de refuser son concours amical à la Russie durant la guerre qu'elle a soutenue contre la Turquie, le prince de Bismarck a tenu à la vaincre et à l'humilier au Congrès de Berlin, en s'unissant à l'Angleterre; il y est certes parvenu en la dépouillant de la plupart des avantages stipulés par le traité de San-Stefano. Mais à quel prix? L'Allemagne le sait aujourd'hui. Si grandes que soient son admiration et sa gratitude pour l'homme qui lui a fait goûter des joies ineffables, elle sent le poids des charges qu'elle supporte, et le soin que met le gouvernement impérial à multiplier ses armemens lui démontre que le présent est inquiétant, l'avenir fort incertain. Des écrivains d'ailleurs ne le lui ont pas dissimulé; ils ont hautement reproché au prince de Bismarck d'avoir brisé la fructueuse et salutaire alliance de la Russie pour y substituer une combinaison pleine de périls, d'avoir volontairement créé cette situation non dans une sage et saine pensée politique, mais dans un sentiment personnel, pour venger son orgueil outragé. Tout cela, on ne peut le méconnaître, il l'a accompli froidement, pendant qu'il était tout-puissant, pendant que l'empereur Guillaume n'était plus en état de contrôler ses actes comme au début de leur association. En succédant à son père, Frédéric III, s'il avait vécu, aurait-il consenti à partager de si lourdes responsabilités? Il est au moins permis d'en douter; ce qui est certain, c'est que sa mort prématurée mit son successeur en présence du présomptueux chancelier puisant dans son glorieux passé, dans les services rendus, dans les immenses succès obtenus, le prestige d'un conseiller nécessaire. Guillaume II parut d'abord se résigner à jouer un second rôle; il mit même une certaine affectation à dire le haut prix qu'il attachait aux conseils de

l'homme auquel sa maison, comme l'Allemagne, devait la grandeur acquise. Mais le joug se fit trop pesant et il le secoua. Le prince de Bismarck dut descendre involontairement du pouvoir au moment où il avait pu se convaincre qu'il y était solidement assis et qu'il lui était loisible de l'exercer en toute liberté. Par une disgrâce éclatante, dont la pensée n'avait certainement jamais effleuré son esprit, il est entré dans une retraite qui l'a vivement surpris et blessé. Son ressentiment a longtemps éveillé les échos de Friedrichsruhe répétant ses paroles acerbes. Le temps et la bonne grâce de son souverain ont fait leur office et rendu, à son âme irritée, le calme et l'apaisement. Il vit, dans ses domaines, de cette existence adulée et triomphale qui est le privilège des grands hommes disparus. La vie future a commencé pour lui de son vivant; il a connu la postérité, entendu sa voix, vu s'élever les statues qu'elle lui devait.

La fortune n'a pas comblé le comte de Cavour des mêmes faveurs; elle l'a ravi à l'Italie pendant qu'il lui était encore nécessaire, au moment où il croyait toucher au terme de son labeur, sans lui permettre d'en goûter la jouissance. Faut-il le regretter? Pour l'Italie, assurément; pour lui, il convient de retenir qu'à la veille de sa mort il était aux prises avec l'organisation du nouveau royaume qui rencontrait les plus graves difficultés; il se trouvait en outre face à face avec la question romaine, qu'il avait abordée pour l'ajourner, n'entrevoyant sans doute, pour la résoudre, aucun autre moyen qu'un expédient sur la valeur duquel, quoi qu'il en ait dit, il ne devait pas conserver de sérieuses illusions; s'il avait vécu, le temps et l'événement lui auraient démontré au besoin que ce moyen était absolument inefficace; il a laissé le soin de dénouer ce problème social à ses successeurs qui, moins clairvoyans que lui, l'ont tranché par un coup de force.

Que pensera la postérité de ces deux génies qui ont si profondément troublé la paix de l'Europe? Pour les contemporains, le prestige du succès a plus d'attraits que l'empire de la morale; leurs applaudissemens vont aux triomphateurs. L'histoire se montre plus exigeante, moins accessible à l'enthousiasme. Elle leur demandera compte de l'usage qu'ils ont fait des facultés dont la nature les avait dotés et de la puissance qui leur a été confiée. Assurément, les premières conceptions du comte de Cavour, celles qui l'ont guidé durant la première période de son ministère, n'étaient pas en parfaite harmonie avec le droit public, mais elles se recommandaient du droit naturel. L'occupation de la haute Italie par l'Autriche était née d'un abus de la force, et les Italiens pouvaient se croire fondés à y recourir de leur côté pour réaliser leur délivrance. Qui oserait blâmer Cavour d'y avoir em-

ployé toutes ses ressources? En honorant sa mémoire l'Italie s'honore elle-même. Mais les futures générations ne seront pas moins fondées à lui reprocher de leur avoir légué, par une concentration hâtive sinon prématurée et qui excluait le maintien du pouvoir temporel du Saint-Siège à Rome, une situation faite pour inquiéter les esprits et pour troubler les consciences. Les désordres qui ont éclaté sur plusieurs points, le réveil de l'esprit provincial, le déclin de la richesse publique, l'émigration toujours croissante, démontrent que l'Italie souffre déjà d'un mal qui procède aussi bien de son état politique que de son état social. Un lien puissant unit encore les Italiens : la monarchie; mais ce lien est-il aujourd'hui aussi solide qu'à l'époque où l'on a fondé l'unité italienne en repoussant l'union d'États? Nous n'oserions répondre à une aussi grave question, mais il nous sera permis de penser que Cavour a escompté prématurément l'avenir en réunissant, à l'aide de procédés révolutionnaires, l'Italie entière sous la couronne de la maison de Savoie, et que ses continuateurs ont aggravé cette erreur en entrant à Rome avant d'avoir négocié le *modus vivendi* qui, de l'avis de leur maître, pouvait seul garantir la paix du royaume par l'accord du pouvoir politique avec le pouvoir religieux.

M. de Bismarck a-t-il été plus heureux et plus habile? Heureux, il l'a été jusqu'à la paix; en domptant toutes les oppositions parlementaires et fédérales, il a fait trois fois la guerre, et trois fois il en est sorti victorieux. Habile, il l'a été également, mais à l'aide de moyens que la morale réprouve. La diplomatie, cette sage et féconde institution, fondée pour prévenir ou fermer les conflits, qui comporte et exige une certaine somme de loyauté, permet de taire ce que l'on pense, mais n'autorise nullement d'affirmer le contraire. On sait comment il l'a pratiquée, méconnaissant les devoirs qu'elle impose et qui en sont la garantie, pour mieux asservir des peuples ou les démembrer selon les caprices de son ambition personnelle. Après le rétablissement de la paix, à dater de 1871, il n'a été ni heureux ni habile, il a provoqué au sein même de l'Allemagne une persécution religieuse qui a tourné à sa confusion; il a répudié toutes ses doctrines économiques; de libre-échangiste il s'est fait passionnément protectionniste; au Reichstag, il a marchandé avec tous les partis, sollicitant leur concours ou les combattant, selon les circonstances, exerçant, tour à tour, contre tous, et même contre ses propres collaborateurs, une intraitable domination. A l'extérieur, il a organisé la paix armée, ce fléau de notre temps, c'est-à-dire l'obligation pour toutes les puissances, grandes ou petites, de créer chaque année de nouveaux impôts pour entretenir sous

les armes plusieurs millions d'hommes toujours prêts à s'entr'égorger, état de paix lamentable qui conduira l'Europe à une guerre exterminatrice ou bien à la ruine, à l'anarchie, si ce n'est au socialisme, cet autre fléau qui a pris, grâce à lui, une extension chaque jour plus redoutable, surtout en Allemagne.

A-t-il du moins assis la prospérité de l'Allemagne sur des bases solides, fondé un état de choses durable garantissant la paix et le bien-être? Nous ne tiendrons aucun compte de l'esprit particulariste qui n'est certes pas éteint et s'est manifesté dans une occasion récente avec une éclatante décision. Mais comment ne pas reconnaître que, comme l'œuvre du comte de Cavour, celle du prince de Bismarck souffre des moyens dont il s'est servi pour l'imposer autour de lui? Par une aveugle politique, le fondateur de l'union germanique l'a mise lui-même aux prises avec des difficultés qu'il serait puéril de méconnaître. Comme les autres puissances, l'Allemagne, par sa faute, n'est-elle pas tenue de vivre sous les armes? L'empereur parle-t-il jamais à ses peuples sans leur recommander de se tenir prêts à défendre le pays comme s'il était à la veille d'être attaqué? Ses ministres laissent-ils jamais s'épuiser une session du Reichstag sans lui demander de plus larges crédits pour de nouveaux armemens, nécessaires, disent-ils, à la sécurité nationale? Et d'année en année n'en vient-on pas ainsi à courber les populations sous des charges écrasantes? A qui donc l'Allemagne doit-elle imputer cet état de choses, les périls qu'il engendre, si ce n'est au prince de Bismarck, qui, par le plus étrange des égaremens, a inconsidérément rompu l'entente des cours de Berlin et de Saint-Pétersbourg, et contraint la Russie à s'unir à la France, accord providentiel qui est, à l'heure présente, le seul gage de paix et de sécurité pour l'Europe?

Nous avons suivi de notre mieux le comte de Cavour et le prince de Bismarck le long des grandes et petites voies qu'ils ont parcourues. Avons-nous réussi à éclairer d'une franche lumière les élans de leur patriotisme et les écarts de leur ambition, leurs gestes et leurs erreurs? Ne nous sommes-nous pas mépris nous-même sur le véritable caractère des grandes choses qu'ils ont accomplies et des modes divers qu'ils ont respectivement employés? Nous défiant, en matière si délicate, de notre propre bonne foi, nous n'osons rien affirmer. Nous laissons au lecteur la liberté, surtout le soin d'user de son droit, celui d'apprécier.

Comte Benedetti.

ESSAIS

DE LITTÉRATURE PATHOLOGIQUE

II[1]

L'OPIUM. — THOMAS DE QUINCEY

(Première partie.)

Œuvres complètes de Thomas de Quincey, 14 vol. — *De Quincey's Life*, par A.-H. Japp. — *De Quincey*, par David Masson. — *De Quincey and his friends*, par James Hogg. — *Recollections of Thomas de Quincey*, par J. Ritchie Findlay.

Vers la fin du siècle dernier, l'Angleterre souffrait d'un mal singulier, qu'elle devait sans doute à ses relations assidues avec les Indes. L'habitude de manger de l'opium s'était insinuée dans plusieurs villes et jusqu'au fond des campagnes, minant les corps et les âmes du paysan comme du poète, du faubourien comme de l'orateur ou de l'homme d'église. Coleridge, Quincey, lord Erskine, le très pieux William Wilberforce, plusieurs autres personnages considérables, avaient succombé à la tentation, et s'il est vrai qu'une douzaine ou deux d'hommes célèbres ou connus ce soit peu de chose dans un grand peuple au point de vue arithmétique, il n'est pas moins vrai que c'est pourtant beaucoup lorsqu'il s'agit d'un mauvais exemple à donner et d'un vice nouveau à introduire.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1895.

Dans la masse anonyme de la nation, les ravages semblent s'être localisés en vertu de règles qui nous échappent. Il était naturel que Londres, en perpétuelle communication, par son port, avec l'Inde et la Chine, fût tout d'abord contaminé, et nous en croyons là-dessus le témoignage de Quincey, bien que ce doux endormi doive être suspect d'altérer la vérité, à cause de son vice, sur tout ce qui touche son vice, car c'est l'une des sanctions physiologiques attachées à l'abus de l'opium. Quincey écrivait en 1822 : « Trois honorables droguistes de Londres, — dans des quartiers très différens, — auxquels j'ai acheté par hasard, ces temps derniers, un peu d'opium, m'ont assuré que le nombre des mangeurs d'opium était actuellement immense, et qu'il ne se passait pas de jour qu'eux-mêmes, les droguistes, n'éprouvassent toutes sortes d'ennuis et de tracas dus à la difficulté de distinguer les personnes auxquelles l'habitude rend l'opium nécessaire de celles qui en achètent pour se suicider. »

Il prétend aussi avoir ouï dire à plusieurs manufacturiers de Manchester, entre 1810 et 1820, que l'opiophagie faisait des progrès rapides parmi leurs ouvriers, au point que le samedi soir, les comptoirs des droguistes étaient couverts de pilules toutes préparées, contenant de un à trois grains, selon les goûts et les besoins des cliens. Est-ce bien exact? Quincey inclinait à grossir les rangs de la confrérie dont il se proclamait fièrement « le pape ». Mais voici qui ne saurait être suspect. L'un de ses contemporains, Thomas Hood, l'auteur de la *Chanson de la Chemise*, dit dans ses *Souvenirs* (1) : « J'ai été extrêmement surpris de découvrir, en visitant le Norfolk, que l'opium... sous forme de pilules, était d'un usage tout à fait habituel parmi les classes inférieures, dans le voisinage des marais. »

De ces victimes du puissant poison oriental, l'une au moins n'a jamais renié son erreur. Thomas de Quincey s'en est plutôt paré. Il se repentait par instans, lorsqu'il souffrait trop et qu'il avait peur de ce que lui réservait le lendemain. La crise passée, il se faisait l'historiographe complaisant des effets de l'opium sur l'âme humaine, et il ne s'est jamais lassé de les analyser, de les décrire par le menu, avec une précision qui donne beaucoup de prix à ses récits, et non pas seulement dans ses fameuses *Confessions d'un mangeur d'opium*, mais dans cent endroits de ses œuvres, de ses lettres, de son *Journal*, de ses notes inédites. Ce n'est pas chez lui obsession maladive; c'est l'hommage volontaire de l'esclave crucifié au maître cruel qu'il ne peut s'empêcher d'admi-

(1) *Literary reminiscences.*

rer et de diviniser, tout en luttant contre lui pour sa raison et pour sa vie. Nous savons au juste, grâce à Quincey, ce qu'il en coûte de charger ses épaules d'un joug pareil, qu'on ne secoue plus sans arracher la chair vive. Dans un précédent article sur le *Vin*, nous avions vu Hoffmann payer ses excès de boisson par des troubles profonds de l'imagination. L'opium s'en prend à d'autres parties de notre être moral. Il agit sur la volonté, pour la paralyser, sur la conscience, pour la rendre calleuse; c'est-à-dire qu'il ruine et dévaste ce qu'il y a en l'homme de plus noble et de plus précieux. La connaissance que chacun de nous peut avoir du bien et du mal n'est nullement obscurcie; Quincey le répète avec insistance, et Coleridge le confirme dans une lettre; mais nous avons perdu la faculté et jusqu'au désir d'agir selon cette connaissance, et cela est autrement grave que d'avoir une imagination incohérente et visionnaire. Keats a quelque part un mot profond et magnifique à l'adresse de ceux qui trouvent tout mal ici-bas et qui se demandent à quoi sert le monde : — Appelez le monde, écrivait-il, « la vallée où l'on fabrique des âmes », et vous comprendrez alors à quoi il sert. — Keats n'avait pas songé à l'opium ni aux autres poisons de l'intelligence, quand il traçait cette ligne. Il aurait peut-être hésité à l'écrire, s'il s'était souvenu de tous les coins de la vallée où l'on travaille au contraire à défaire les âmes, et de tous les moyens qui sont à notre disposition pour cette œuvre impie.

Aujourd'hui même, et en ne considérant qu'un seul de ces moyens, elles se défont par milliers sous nos yeux, en Angleterre, en Allemagne, dans notre propre pays, et, j'en ai peur, dans tout l'univers civilisé. Le cas de Quincey ne doit pas être considéré simplement comme l'un des faits divers amusans de l'histoire des lettres. Les mangeurs d'opium de Londres et du Norfolk ont laissé une nombreuse postérité qui, pour être surtout indirecte, n'en est pas moins lamentable. On sait que la morphine est tirée de l'opium. Leurs effets offrent d'étroites analogies, et ils sont plus que ressemblans, ils sont identiques, sur le point capital de la perte de la volonté et de l'abaissement moral. Les médecins s'accordent là-dessus, tellement qu'ils ont infligé au morphinomane la honte suprême de discuter sa responsabilité devant la loi pénale (1).

C'est avec la pensée fixée sur cette flétrissure, qui menace en ce moment plus de gens qu'on ne le croit, qu'on ne le sait dans le public, qu'il convient de lire l'histoire de Quincey, pro-

(1) V. *le Morphinisme*, par le Dr G. Pichon. (Paris, 1890, Octave Doin.)

phète impénitent des paradis artificiels où il a tant souffert et tant laissé de son génie.

I

Thomas de Quincey est né en 1785. Son père, négociant à Manchester, mourut phtisique, après avoir eu huit enfans dont deux seulement, Thomas et une fille, atteignirent la maturité. L'aîné des garçons était un cerveau fêlé, qui cherchait le moyen de marcher au plafond la tête en bas, comme les mouches. « Si un homme peut tenir cinq minutes, disait-il, qu'est-ce qui l'empêchera de tenir cinq mois? » Rien assurément; mais il mourut avant d'avoir commencé les cinq minutes.

Un autre fils était aussi une tête brûlée. Il s'enfuit de sa pension, gagna à pied Liverpool, où il s'engagea sur un baleinier, fut pris par des pirates et fait pirate malgré lui. On peut croire que les aventures ne lui manquèrent pas, et qu'elles ne furent point banales. La dernière fut de disparaître subitement, très jeune encore, de la surface de cette terre.

Les autres enfans étaient des mélancoliques, des « méditatifs de tempérament », qui aimaient à s'asseoir autour du feu, à la tombée de la nuit, et à frissonner en silence, tandis que l'ombre montait derrière eux avec son cortège de forces mystérieuses. Le plus méditatif de tous, comme le plus mélancolique, était Thomas, petit être malingre et craintif, qui avait toujours eu des rêves oppressans, et dont la mort d'une sœur préférée fit, à six ans, un véritable visionnaire. Il était allé en secret voir sa sœur morte, et la secousse avait été trop forte pour ses nerfs débiles. Quelque temps après, comme il regardait les nuages, ceux-ci devinrent des rangées de petits lits à rideaux blancs; « et dans les lits étaient des enfans malades, des enfans mourans, qui s'agitaient avec angoisse et pleuraient à grands cris pour avoir la mort. » Il revit la même vision, la revit encore, en fut longtemps poursuivi, et garda de son deuil l'impression d'un événement irréparable, qui « courut après lui une grande partie de sa vie. » Il ajoutait : « Je ressemble peut-être très peu, en bien ou en mal, à ce que j'aurais été sans cela. »

Il sera juste de lui tenir compte de cet héritage morbide, de ce tempérament mal pondéré, quand nous le verrons s'abandonner sans résistance à la tyrannie abjecte et redoutable de l'opium. Thomas de Quincey, ses frères et ses sœurs, continuaient de payer pour la tare pathologique de leur père. On ne savait pas encore, dans ce temps-là, quel créancier impitoyable est la nature. « L'hé-

rédité, a dit un homme de science (1), c'est la solidarité entre les générations successives; elle pourrait devenir le plus puissant facteur du progrès humain, si chaque homme était convaincu que chacun des actes de sa vie doit retentir sur sa descendance :

> Pour que vos actions ne soient vaines ni folles,
> Craignez déjà les yeux futurs de vos enfans (2). »

Le vieux Quincey n'avait pas craint ces « yeux futurs » qui allaient témoigner contre lui en s'emplissant de l'ombre du tombeau ou de rêves effrayans. Son fils Thomas fut peut-être le plus accablant de ces témoins, justement parce qu'il vécut et qu'il avait du génie. C'était ce que les médecins appellent un « dégénéré supérieur ». Il lui fut impossible de remplir sa destinée, parce qu'il offrait un « terrain » trop bien « préparé » aux passions maladives, alcool ou opium, absinthe ou morphine.

Il était devenu après la mort de sa sœur d'une sauvagerie d'animal malade. La maison de sa mère était située aux environs de Manchester, dans un isolement qui favorisait sa passion pour la solitude : « Tout le long du jour, dit-il, à moins d'impossibilité, je cherchais dans le jardin ou dans les champs voisins les coins les plus silencieux et les plus secrets. Le calme presque effrayant de certains midis d'été, lorsqu'il n'y a aucun vent, le silence fascinateur des après-midi gris, ou lourds de brouillard, agissaient sur moi comme les enchantemens d'un magicien... Dieu parle à l'enfant par les rêves, et aussi par les oracles qui le guettent dans les ténèbres. Mais c'est surtout dans la solitude que Dieu entre avec l'enfant dans une communion que rien ne vient troubler...Tout homme arrive *seul* dans ce monde; tout homme en sort *seul*. Même un petit enfant sent d'instinct, avec effroi, que s'il était appelé à se rendre devant Dieu, il ne serait pas permis à sa bonne de le conduire doucement par la main, ni à sa mère de le porter dans ses bras, ni à sa petite sœur de partager son tremblement. Prêtre ou roi, jeune fille ou guerrier, philosophe ou enfant, chacun doit marcher seul dans ces avenues mystérieuses. La solitude qui, dans ce monde, épouvante ou fascine un cœur d'enfant, n'est que l'écho d'une solitude bien plus profonde à travers laquelle il a déjà passé, et d'une autre solitude plus profonde encore, à travers laquelle il aura à passer : réminiscence de l'une, pressentiment de l'autre (3). »

Mme de Quincey ne faisait rien pour réconcilier avec la société

(1) M. le Dr Paul Le Gendre, *L'hérédité et la pathologie générale.*
(2) Jean Lahor, *Bénédiction du mariage persan.*
(3) *The affliction of Childhood.*

de ses semblables ce marmot à grosse tête, toujours solitaire et toujours pensif. Elle n'était pas de ces femmes qui mettent de la joie dans la vie des autres. Pieuse et austère, elle avait une vertu hautaine et une religion glaciale, tenait ses enfans à distance et s'en faisait fuir, malgré de grands et solides mérites. Jamais une maison où elle habitait ne s'égayait, jamais les petits ne sortaient de chez eux, et Thomas grandit replié sur lui-même, dans l'ignorance de ce qu'il y avait derrière les haies bornant son horizon. Avec sa précocité dangereuse d'enfant anormal, il réfléchissait à ce monde qui lui demeurait caché, et travaillait à le deviner d'après ses livres ou d'après les rares événemens d'un cercle étroit et monotone. La première fois qu'il eut l'intuition de la vie et de la mort universelles, ce fut au commencement d'un printemps, devant une touffe de crocus qui sortait de terre dans le jardin encore hivernal et défeuillé. Il était alors bien petit, et fut pourtant bouleversé.

Vers six ans, une page des *Mille et une Nuits* lui causa une autre secousse intellectuelle. Il lisait *Aladdin ou la lampe merveilleuse*. Au début du conte, le magicien africain (1) découvre qu'il ne pourra s'emparer de la lampe que par les mains d'un enfant innocent, et cela ne suffit pas encore : « Il faut que cet enfant ait un horoscope spécial écrit dans les étoiles, ou, en d'autres termes, une destinée spéciale écrite dans sa constitution, qui lui donne droit à s'emparer de la lampe. Où trouver cet enfant? comment le chercher? Le magicien sait : il applique son oreille à terre; il écoute les innombrables bruits de pas qui fatiguent à cet instant la surface du globe; et parmi tous ces bruits, à une distance de six mille milles, il distingue les pas particuliers du jeune Aladdin, qui joue dans les rues de Bagdad. A travers cet inextricable labyrinthe de sons... les pieds d'un enfant isolé marchant sur les bords du Tigre sont reconnus distinctement, à une distance qu'une armée ou une caravane mettrait quatre cent quarante jours à franchir. Ces pieds, ces pas, le magicien les reconnaît, il les salue en son cœur comme les pieds, comme les pas de cet enfant innocent par les mains duquel seulement il a chance de saisir la lampe (2). »

Un enfant ordinaire aurait trouvé tout naturel qu'un magicien entendît et comprît ce qui se passait à l'autre bout de la terre; c'était son métier de magicien. Le petit Thomas eut l'intuition que le conte merveilleux présentait sous une forme figurée l'une des

(1) La version française de Galland raconte les choses tout autrement. On sait qu'elle prend de grandes libertés avec le texte original.

(2) *Autobiography*. — *Infant literature*.

grandes énigmes de l'univers, qu'il débrouilla comme il put, et pas trop mal, puisque les années l'affermirent dans son idée. Plus il fut en état de raisonner, plus il demeura convaincu qu'il existe entre les choses les plus éloignées par le temps ou l'espace, les plus étrangères les unes aux autres en apparence, des relations obscures et insondables, issues de lois et de forces ignorées de l'humanité. Le don surnaturel attribué au magicien d'Aladdin n'était que la représentation poétique de l'un de ces secrets « sublimes ». « Après avoir laissé de côté comme inutiles des milliards de sons terrestres, après avoir concentré son attention sur un certain bruit de pas, il a le pouvoir encore plus incompréhensible de déchiffrer dans ce mouvement précipité un alphabet infini de symboles inconnus. En effet, pour que le bruit des pas de l'enfant ait une signification intelligible, il faut que leur musique corresponde à une gamme d'une étendue infinie; il faut que les pulsations du cœur, les mouvemens de la volonté, les visions du cerveau se traduisent, comme en hiéroglyphes secrets, dans le son de ces pas fugitifs. Tous les sons articulés et tous les bruits qui se produisent sur ce globe doivent être autant de langages et de systèmes de chiffres, ayant quelque part leur clef, leur grammaire et leur syntaxe. Ainsi, les moindres choses de cet univers sont mystérieusement les miroirs des plus grandes (1). »

Le futur symboliste de *Nos dames de douleurs* est déjà tout entier dans ces réflexions, que Thomas de Quincey aurait refusé de trouver surprenantes chez un bambin, car il avait aussi une théorie sur l'origine des idées chez chacun de nous. Il les faisait naître dans le premier âge, au hasard d'incidens le plus souvent futiles, décisifs néanmoins pour notre avenir intellectuel, et qu'il nommait, d'un mot emprunté à la géométrie, « les *développantes* de la sensibilité humaine. » Il ajoutait : « Ce sont les combinaisons par lesquelles la matière première des pensées ou des sentimens futurs est introduite dans l'esprit par un procédé aussi insaisissable que le transport des semences végétales dans les pays éloignés par les rivières, les oiseaux, les vents et les mers. » L'histoire du magicien africain avait été l'une des principales « développantes » de son esprit. A la vérité, les réflexions qu'elle lui avait suggérées restèrent d'abord à l'état rudimentaire ; ayant voulu expliquer sa pensée à quelqu'un, il ne put en venir à bout, faute d'un vocabulaire suffisant. La semence n'en était pas moins en terre, car « les mots sont le vêtement de la pensée », rien de

(1) *Autobiography.*

plus, et il est faux qu'on ne puisse penser qu'avec des mots. Au temps voulu, il sortit de cette graine spirituelle une conception du monde occulte qui devint la clef de voûte de la partie mystique et poétique de son œuvre. — Faut-il prendre au pied de la lettre les souvenirs d'enfance de Quincey? Je n'oserais en répondre. Il est certain seulement, par les témoignages de son entourage, qu'il fut une façon de petit prodige, philosophant dès le berceau.

Ce n'était pas tout que d'avoir recréé l'univers par un effort d'imagination. Que s'y passait-il, dans cet univers? Y était-on bon ou méchant? Le petit Thomas ne savait trop qu'en croire. Une servante lui avait révélé l'existence de la violence et les dangers qui menacent le faible, en brutalisant une autre petite sœur à la veille de mourir aussi. Cette première échappée sur la vie réelle l'avait transi d'horreur; il baissait involontairement les yeux devant la créature qui avait tué sa confiance enfantine dans l'universelle bonté.

D'autre part, ses livres contenaient des traits d'héroïsme et de générosité qui le transportaient d'admiration. Il avait même éprouvé, au cours d'une de ses lectures, la divine sensation du « sublime moral », et la page avait « flamboyé devant ses yeux comme un phare puissant. » Où était la vérité? Il ne la découvrit que dans sa huitième année, au sortir de sa thébaïde. Son frère aîné, celui qui voulait marcher au plafond la tête en bas, vivait encore, mais on l'élevait au loin. Une raison quelconque l'ayant ramené au logis, sa mère l'envoya passer ses journées chez un pasteur des environs, et lui adjoignit Thomas, le sage et timide Thomas, « pas plus fort qu'une mouche », disait son aîné avec mépris, et sans plus de défense. Ce fut une brusque initiation aux côtés actifs de la nature humaine. Le frère était un forcené batailleur, qui ameuta contre eux tous les gamins du pays et obligea l'infortuné Thomas à être son « corps d'armée ». Pendant que le « général en chef » accomplissait des prouesses et se décernait des ordres du jour louangeurs, ses troupes recevaient d'abominables raclées, dont elles ne lui gardèrent pas rancune. Quincey était persuadé qu'il serait mort de langueur sans cette violente diversion, qui se prolongea plus de trois ans, à ses éternelles spéculations métaphysiques. Il était à présent trop préoccupé le soir de la sortie du lendemain matin, et le matin de la rentrée du soir, pour s'abandonner à ses rêveries, et ce fut en effet très sain pour lui.

Thomas, cependant, n'aurait pas été Thomas, s'il n'avait jamais profité de ses premières incursions dans le vaste monde pour ratiociner sur ce qu'il observait. Ce fut en rôdant dans la mai-

son du pasteur, M. S***, qu'il plongea les yeux dans les abîmes de douleur dont il commençait à soupçonner l'existence sur cette terre. M. S*** avait deux filles jumelles, laides, sourdes, scrofuleuses, monstrueuses et passant pour idiotes. Elles trébuchaient en marchant et entr'ouvraient à peine des yeux rouges et clignotans. Leur mère les haïssait et les cachait au fond du logis, où elles étaient assujetties à des travaux serviles et pénibles. Le petit Quincey, qui ne comptait pas encore et avait ses entrées partout, arriva jusqu'aux jumelles, fut frappé de leur morne tristesse, et employa à pénétrer leur pensée le don particulier qu'il avait reçu « de lire l'obscur et le silencieux ». Le drame qu'il déchiffra fut une autre *développante*, celle de toutes, peut-être, qui agit le plus fortement sur sa sensibilité.

Les jumelles n'étaient pas assez idiotes pour ne pas souffrir dans leur âme imparfaite. Elles sentaient même vivement, quoi qu'en dît leur mère pour se justifier à ses propres yeux. Quincey vit leur figure disgraciée s'illuminer à un sourire affectueux, à un geste caressant, « comme à un message de Dieu leur disant tout bas : — Vous n'êtes pas oubliées. » Il surprit leur terreur et leur muet désespoir au seul son de la voix maternelle. Un jour, elles s'étaient assises pour prendre un peu de repos. Un appel irrité les fit tressauter. Elles se levèrent vivement, se tendirent les bras en même temps, s'embrassèrent sans mot dire, puis dénouèrent leurs bras et se séparèrent, chacune trébuchant vers sa tâche. Quelques jours plus tard, toutes deux moururent, et le petit Thomas comprit qu'il ne fallait pas en avoir de chagrin; mais il se demanda, et il s'est toujours demandé depuis, pourquoi il y a des parias dans le monde. Il entendait par là les êtres pour lesquels ne luit jamais aucune lueur d'espérance, les déshérités et les méprisés, les races maudites et tous ceux que la société écrase ou rejette, que leurs proches écrasent ou rejettent, hypocritement, en gardant des apparences devant le monde et en les traitant par derrière comme on traitait les juifs ou les cagots au moyen âge. Pourquoi y a-t-il des hommes qui naissent parias aussi sûrement que d'autres naissent lépreux? La question n'était pas nouvelle, et Quincey n'y trouva pas plus de réponse que les millions d'hommes qui se l'étaient posée avant lui, mais il ne la perdit plus de vue. Le mot et l'idée de paria jouent un grand rôle dans son œuvre littéraire. Il s'y indigne à plusieurs reprises, avec véhémence, contre ceux qui ne veulent pas voir que nous sommes entourés de parias, en Europe, au XIXe siècle, et qui refusent d'admettre, comme la mère des deux pauvres jumelles, que les déshérités et les méprisés sentent le mal qu'on leur fait. « Je

suis confondu, écrivait-il, de la colossale culpabilité et de la colossale misère du cœur humain. »

Ses études marchaient de pair avec les progrès extraordinaires de son esprit. Il fut la gloire de la première école où sa mère l'envoya. A douze ans, il faisait des vers latins dignes des humanistes du vieux temps. A quinze, il composait des poésies lyriques en grec et avait retrouvé dans Démosthènes « les véritables lois de la rhétorique », sur lesquelles « les modernes n'ont écrit que des sottises. » L'un de ses professeurs disait un jour à un étranger : « Ce gamin-là haranguerait une foule athénienne plus facilement que vous et moi une foule anglaise. » C'était peut-être vrai. Quincey parlait grec couramment, sur n'importe quel sujet, connu ou non des anciens. Il avait pris l'habitude de se lire à lui-même les journaux anglais en grec, tous les matins, et il avait acquis à cet exercice « une adresse surnaturelle » pour fabriquer des périphrases et découvrir des équivalens.

Il possédait la littérature anglaise sur le bout du doigt, même les très vieux auteurs, même ceux que personne ne lit, même les livres introuvables qu'on ne déniche que par une grâce d'état. Passionné pour la poésie de son pays, il aimait à rappeler plus tard qu'il avait salué sa renaissance moderne dès la première aurore et voué un culte aux Lakistes à une époque où le public les ignorait et où la critique n'avait pas de mots assez durs pour Wordsworth et Coleridge. « On les vilipendait, dit-il. J'ai été en avance de trente années sur mon temps, et j'en suis justement fier. »

Une mémoire alerte et impeccable tenait ce savoir immense à son service, et faisait de ce pâle petit écolier un objet de curiosité pour ceux qui l'approchaient. La maturité de son esprit était un autre sujet d'ébahissement pour les étrangers. Personne ne s'avisait de le traiter en enfant. Les hommes graves lui parlaient sur un pied d'égalité, et des lettrés se remettaient à son école. Il forma ainsi des amitiés charmantes, une, entre autres, avec un *clergyman* qui avait soixante ans de plus que lui et vivait en sage loin des vaines agitations du monde. Son presbytère, situé au cœur de Manchester, était néanmoins la maison du silence. Les bruits du dehors expiraient au pied de ses murailles enchantées. Les domestiques marchaient à pas étouffés, comme avec des chaussons. Des vitraux adoucissaient la lumière, et du fond de cette paix, de cette solitude, le vieux *clergyman* travaillait avec ardeur à convertir l'Angleterre au swedenborgianisme, sans que Quincey ait jamais pu comprendre comment ses supérieurs ne disaient rien et laissaient faire. Sentant venir la mort, le vieil-

lard se mit en devoir de rompre les liens terrestres de son âme, représentés par les classiques grecs et latins, seules et pures délices d'une vie innocente. Il les prenait l'un après l'autre, relisait une dernière fois ses passages favoris, et distribuait les chers volumes à ses amis. Se séparer de l'*Odyssée* fut le sacrifice suprême. Un soir, seul à seul avec Quincey, il lui dit d'un ton solennel : « Ce livre est presque le seul qui me reste de mes classiques. J'ai gardé Homère jusqu'à la fin, et l'*Odyssée* de préférence à l'*Iliade*. Votre favori, en grec, est Euripide ; aimez tout de même Homère, — nous devons tous aimer Homère. Même à mon âge, il me charmerait encore, et j'ai fait une exception en sa faveur aussi longtemps que des œuvres d'inspiration purement humaine ont eu le droit d'occuper mon temps. Mais je suis un soldat du Christ, et l'ennemi n'est pas loin. Mes yeux ont regardé aujourd'hui dans Homère pour la dernière fois et, de peur de manquer à ma résolution, je vous donne ce livre, mon dernier. » En achevant ces mots, il s'assit devant un orgue délicatement ouvragé, seul ornement de sa bibliothèque, et entonna un cantique (1). Il faut ne pas savoir ce que c'est que d'aimer ses livres pour se représenter cette scène sans émotion.

Des intimités aussi peu naturelles ne permettent guère à un adolescent d'ignorer qu'il est différent des autres. Quincey savait qu'il avait eu trop tôt un esprit d'homme, des goûts et des sentitimens d'homme. Mais il n'y pouvait rien. Il était entraîné « comme par une cataracte » vers des problèmes au-dessus de son âge, de ses forces, « de toutes les forces humaines. » C'était une fascination, un besoin âpre et maladif. On le fit voyager : il racolait partout des auditeurs, amusés d'entendre ce blanc-bec parler éloquemment sur les sujets les plus sérieux et les plus abstraits. On l'envoya en visite dans des châteaux : il communiqua sa fièvre de savoir aux belles dames, qui se mirent à apprendre le grec, l'hébreu et la théologie sous sa direction. On le mena à une grande fête où était la cour d'Angleterre : il ébaucha séance tenante une philosophie de la danse, « la forme la plus grandiose de tristesse passionnée » que l'homme ait inventée, et un éreintement du rire, compagnon louche du bas comique et des plaisirs vulgaires.

Il n'y avait rien à faire que de se résigner, et de l'envoyer le plus tôt possible, selon son désir, à l'Université d'Oxford. C'était très simple, et ce fut pourtant l'origine de tous ses malheurs.

(1) *A Manchester Swedenborgian.*

II

M. de Quincey père avait désigné quatre tuteurs pour veiller sur ses enfans. L'un d'eux était un banquier, ami de l'ordre et de l'économie, qui crut faire un coup de maître en plaçant Thomas, à quinze ans et précoce comme on l'a vu, dans une école de Manchester dont le maître en savait beaucoup moins que lui, mais où trois ans de séjour assuraient aux élèves brillans une demi-bourse à l'université d'Oxford. Le jeune Quincey n'avait aucun besoin de cette combinaison; sa famille était riche. En vain il supplia. En vain il appela sa mère à son secours, lui remontrant qu'il ne pouvait plus redevenir petit écolier, faire de petits devoirs et n'entendre que des conversations de collégiens dont il avait la nausée d'avance. Mme de Quincey ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre. Elle laissa faire, et il en résulta qu'un beau matin du mois de juillet 1802, son fils s'enfuit de Manchester, affolé par une existence imbécile. Il avait un volume d'Euripide dans une poche, des vers anglais dans l'autre.

Il jugea de son devoir d'aller avant tout rassurer sa mère, qui n'habitait plus le pays; elle s'était établie près de Chester. Ce n'était pas, dit-il amèrement, qu'il se flattât « d'être l'objet d'un intérêt particulier de sa part », mais sa disparition pouvait lui causer des embarras. L'entrevue fut mauvaise pour l'un et pour l'autre. Mme de Quincey fit au fugitif l'accueil glacial dû à un grand criminel et attendit ses explications en silence. Assis en face d'elle dans une chambre qu'il n'oublia jamais, il se taisait aussi, accablé par la certitude qu'elle ne comprendrait pas. Il se disait que sa mère l'absoudrait avec transport si elle pouvait se représenter, l'espace d'une demi-minute, ce qu'il avait souffert dans les derniers mois, par quels accès de désespoir il était passé, par quelles crises douloureuses, physiques aussi bien que morales. Mais où trouver des mots pour émouvoir cette statue, pour rendre intelligible à cette incarnation de la règle et des convenances qu'il y a des cas où il faut sauter par la fenêtre si la porte est fermée? Les paroles expiraient sur ses lèvres. Il en sentait l'inutilité et courbait la tête devant « l'*Incommunicable* », auteur mystérieux et ignoré d'un nombre effroyable de malentendus sans remèdes. C'est lui qui rend les enfans étrangers aux parens, qui dresse des murailles entre les âmes et les cœurs des époux. « S'il y a dans ce monde, écrivait Quincey dix-neuf ans après, un mal pour lequel il ne soit pas de soulagement, c'est ce poids sur le cœur qui vient de l'*Incommunicable*. Qu'il paraisse

un nouveau sphinx, proposant une autre énigme à l'homme, lui disant : « Quel est le seul fardeau trop lourd pour l'âme humaine? » je lui répondrai sans hésitation : « *C'est le fardeau de l'Incommunicable.* » Un dernier effort pour articuler au moins une parole ne produisit qu'un soupir, et il renonça : à quoi bon, puisqu'elle ne comprendrait pas (1)?

La pension de Manchester lui avait fait un mal sans remède. Un milieu par trop antipathique, l'excès d'ennui et de découragement joint à une privation absolue, contre nature, d'air et d'exercice, avaient développé les germes de bizarrerie qui sommeillaient dans cet adolescent trop intellectuel. Ils éclatèrent bientôt à tous les yeux et décidèrent de son avenir. Au sortir de la maison maternelle, Quincey était allé vaguer dans le pays de Galles. Il s'y livra à des excentricités de collégien mal équilibré. Le jour, il cherchait des baies sauvages pour sa nourriture. Le soir, il campait sous une tente « pas plus grande qu'un parapluie », qu'il s'était fabriquée avec une canne et un morceau de toile à voile, ou bien il couchait complètement à la belle étoile, malgré la peur des vaches; les montagnes étaient pleines de troupeaux, et il tremblait toute la nuit qu'une vache, soit curiosité, soit malveillance, ne profitât de son sommeil « pour poser sa patte juste au milieu de sa figure », où elle « enfoncerait ». Ce malheur n'arriva pas, mais il aurait pu arriver, et Quincey n'en dormait pas.

Les auberges de la route lui servaient à mener à bonne fin une étude qu'il avait à cœur. Depuis longtemps déjà, il tenait en singulière estime l'art de la conversation; c'est à lui qu'on doit cet aphorisme : « Une nation n'est vraiment civilisée que lorsqu'elle a un repas où l'on cause. » Les jours de pluie furent donnés au difficile apprentissage de la conversation générale, la seule qu'il admît et recherchât. Cet étrange petit bonhomme s'exerçait méthodiquement à entraîner les tablées de rencontre des auberges dans des discussions à la du Deffand, et le procédé n'était pas tant sot, puisqu'il a fait de son auteur, d'un avis unanime, le plus merveilleux causeur de son pays et de son temps.

Sa famille ne savait ce qu'il était devenu; il n'écrivait plus, de peur d'être poursuivi par ses tuteurs. L'hiver le trouva le gousset vide et le ventre creux. En cette extrémité, il résolut d'escompter l'avenir et de recourir à un usurier. De bonnes gens lui prêtèrent un peu d'argent pour la route, et le voilà parti pour Londres, le voilà à Londres. Les pages où il a conté son expé-

(1) *Confessions of an English Opium-Eater.*

dition sont célèbres; l'épisode d'Anne, l'héroïne du trottoir d'Oxford-Street, est aussi populaire en Angleterre qu'en Russie celui de Sonia, la pauvre pécheresse de *Crime et Châtiment*.

Il court chez un usurier. C'était un personnage invisible. Aucun client ne l'avait jamais aperçu. Il égorgeait ses victimes par l'entremise d'agens véreux dont la sécurité ne le regardait pas. Celui auquel Quincey échut en partage se nommait tantôt Brunell et tantôt autrement, ne couchait jamais deux nuits de suite au même endroit, et ne recevait les pratiques qu'avec du secours à portée de la voix. Il avait loué un colosse appelé Pyment, et on l'entendait hurler: « Ici, Pyment! A moi, Pyment! » Pyment se précipitait, et, à eux deux, ils jetaient le récalcitrant dans la rue.

La consigne était de traîner les affaires en longueur, afin de réduire les emprunteurs à merci par la famine. On faillit dépasser le but avec Quincey, et l'envoyer dans l'autre monde. Au bout de quelques semaines, il était sans sou ni maille, sans feu ni lieu, ne sachant que faire, que devenir, où coucher, comment manger, perdu sans ressources s'il n'y avait aussi une Providence pour les idéalistes, quoi qu'en pense le monde dans sa sagesse terre à terre. La manière dont il fut secouru fut précisément telle qu'il l'avait mérité par son culte ingénu et désintéressé pour les lettres. Quincey dut son salut aux muses grecques, comme jadis les Athéniens prisonniers de Syracuse, qui allèrent, dit Plutarque, remercier Euripide à leur retour en Grèce, « lui contant les uns comme ils avaient été délivrés de servitude pour avoir enseigné ce qu'ils avaient retenu en mémoire de ses œuvres, les autres comme après la bataille s'étant sauvés de vitesse en allant vagabonder çà et là parmi les champs, ils avaient trouvé qui leur donnait à boire et à manger pour chanter de ses vers. »

Il était impossible de causer avec Thomas de Quincey, fût-ce d'échéances et d'intérêts, sans être frappé de sa familiarité avec les anciens. L'agent de l'usurier, Brunell, la remarqua immédiatement et en fut remué. L'amour des classiques grecs et latins était le seul sentiment humain qui fût resté à ce misérable. Il leur attribuait un pouvoir mystique et bienfaisant, et assurait qu'il aurait tourné autrement, sans un accident qui avait interrompu ses études. Dès son premier entretien avec le nouveau client, il oublia tout pour le suivre avec ravissement dans les jardins fleuris de la poésie antique. Une citation appelait l'autre, un mot réveillait un vieux doute sur le sens d'un vers, sur une construction difficile, et cette âme vile s'épurait pour quelques instans au contact des plus nobles esprits de la Grèce et de Rome.

Les affaires de Quincey n'en allaient ni mieux ni plus vite; Brunell n'était pas en posture d'en remontrer à son maître; mais il ne se sentit pas le courage de laisser périr le docte enfant qui disait si bien Euripide, Homère, l'*Anthologie*, Virgile, et dont la voix le reportait aux temps innocens où il croyait devenir un honnête homme. Quand il le vit sur le pavé, il lui donna asile dans le local où étaient ses bureaux.

C'était une maison où les murs mêmes semblaient avoir faim. Il n'y avait pas de meubles, sauf dans le cabinet de Brunell, que celui-ci fermait à clef en partant; pas d'habitans à demeure, excepté une malheureuse petite fille d'une dizaine d'années, hâve et maigre, qui se terrait le jour dans le sous-sol, dormait la nuit sur le plancher, et ne savait qui elle était, ni pourquoi elle était là, seule avec les rats et mourant de frayeur. Quincey lui ayant demandé un jour si elle ne serait pas la fille de M. Brunell, elle répliqua qu'elle n'en savait rien. Heureuse, cette enfant aurait été bien peu intéressante, car elle était laide, disgracieuse et stupide, mais c'était une « paria », un rebut, et il n'en fallait pas davantage pour lui assurer la pitié de Quincey et le peu d'aide qu'il était en son pouvoir de donner. Il fut touché de la joie de cette pauvre créature en apprenant qu'elle ne serait plus seule, la nuit, dans les ténèbres du logis désert : « On ne pouvait pas dire que la maison fût grande, chaque étage en lui-même n'était pas très spacieux; mais, comme il y en avait quatre, cela suffisait pour donner la vive impression d'une solitude vaste et sonore. Tout étant vide, le bruit des rats résonnait d'une façon prodigieuse dans le vestibule et la cage de l'escalier, de sorte qu'au milieu des maux réels et matériels, du froid et de la faim, l'enfant abandonnée avait encore plus à souffrir de la crainte des fantômes qu'elle s'était forgés elle-même. Contre ces ennemis-là, je pouvais lui promettre ma protection; la compagnie d'un être humain était à elle seule une protection... »

« Nous nous étendions à terre, une liasse de papiers d'affaires pour oreiller, mais sans autre couverture qu'un grand manteau de cavalier. Nous finîmes pourtant par découvrir dans un grenier une vieille housse de canapé, un petit morceau de tapis et quelques autres guenilles, et nous fûmes alors un peu mieux. La pauvre enfant se serrait contre moi pour avoir plus chaud et pour être en sûreté contre ses ennemis les fantômes. Quand je n'étais pas trop malade, je la prenais dans mes bras, et elle n'avait pas trop froid de cette façon; souvent, elle pouvait dormir quand cela m'était impossible. Dans les deux derniers mois de ces souffrances, je dormais beaucoup le jour; j'étais sujet à de petits

accès de somnolence qui me prenaient à toute heure. Mais le sommeil m'était plus pénible encore que la veille, car, en dehors de l'agitation que me causaient mes rêves (ils étaient à peine moins terribles que ceux que j'ai eus plus tard sous l'influence de l'opium et que j'aurai à raconter), mon sommeil n'était jamais que ce qu'on appelle un *sommeil de chien;* je m'entendais gémir, et m'éveillais souvent au son de ma propre voix (1). »

Le matin, il déjeunait des miettes de Brunell, quand Brunell laissait des miettes de son petit pain, après quoi il fallait sortir et ne rentrer que le soir, les affaires du maître ne souffrant point de témoins. Par la pluie ou la bise, la neige ou le brouillard, il allait, harassé, rongé de faim, connu dans le quartier des autres « péripatéticiens » mâles ou femelles, comme aussi de la police, qui le rudoyait quand il se laissait tomber d'épuisement sur les marches d'une maison. Les parias s'attirent entre eux. Il fit des connaissances infâmes, accompagna les filles dans leurs rondes nocturnes, et n'en rougit jamais. « Ces malheureuses femmes, dit-il, n'étaient pour moi que des sœurs d'infortune. » Et des sœurs auxquelles il trouvait plus de cœur qu'à beaucoup d'autres, qui ne manquaient ni d'une certaine générosité ni d'un certain genre de fidélité, et dont il admirait le courage parce qu'elles le défendaient contre la police. Il ne voyait pas de raison de les fuir : « A aucune époque de ma vie, je n'ai consenti à me tenir pour souillé par l'approche ou le contact d'une créature humaine quelconque. Je ne puis pas admettre, je ne veux pas croire, que des êtres ayant forme d'homme ou de femme soient des parias à ce point réprouvés et rejetés, que nous emportions une tache d'un simple entretien avec eux (2). »

Anne, la fameuse Anne des *Confessions,* était une de ces « sœurs d'infortune. » Pourquoi Quincey la distingua parmi ses compagnes d'opprobre et de misère; pourquoi il la choisit pour lui représenter la douleur anonyme du monde, dont le gémissement le poursuivait depuis l'enfance : lui-même n'en a jamais rien su. Peut-être était-ce la jeunesse de cette pauvre fille : elle avait quinze ans ; peut-être son visage, sans beauté mais très doux ; peut-être autre chose, et peut-être rien. Peu importe la cause. Il l'aima en frère, elle l'aima en sœur. Leur affection fut pour tous deux une bouffée d'air pur dans l'atmosphère d'ignominie qu'ils respiraient. Ils se donnaient rendez-vous sur un de ces immondes trottoirs du centre de Londres où roule tous les soirs, à perte de vue, le fleuve colossal du vice britannique. Là, ils cheminaient

(1) *Confessions,* etc.
(2) *Ibid.*

côte à côte, et Quincey n'avait que de la compassion pour cette malheureuse et son atroce métier. Il voyait en elle une sorte de colombe expiatoire de la corruption universelle. Volontiers il se serait mis à genoux devant elle, comme Raskolnikof devant Sonia; volontiers il aurait aussi crié en lui baisant les pieds : « Ce n'est pas devant toi que je me prosterne, c'est devant toute la souffrance de l'humanité. »

Il arriva qu'une nuit Quincey se sentit défaillir de faiblesse et de besoin. A sa prière, Anne l'accompagna dans un square, où il s'affaissa sur les degrés d'une maison. Son amie courut lui chercher un verre de vin épicé, qu'elle paya de ses maigres deniers, et qui lui sauva la vie. Du moins, il l'assure. Dans l'état d'esprit où était Quincey, l'aventure lui parut symbolique : « O ma jeune bienfaitrice! combien de fois, dans les années postérieures, jeté dans des lieux solitaires, et rêvant de toi avec un cœur plein de tristesse et de véritable amour, combien de fois ai-je souhaité que la bénédiction d'un cœur oppressé par la reconnaissance eût cette prérogative et cette puissance surnaturelles que les anciens attribuaient à la malédiction d'un père, poursuivant son objet avec la rigueur indéfectible d'une fatalité! — que ma gratitude pût, elle aussi, recevoir du ciel la faculté de te poursuivre, de te hanter, de te guetter, de te surprendre, de t'atteindre jusque dans les ténèbres épaisses d'un bouge de Londres, ou même, s'il était possible, dans les ténèbres du tombeau, pour te réveiller avec un message authentique de paix, de pardon et de finale réconciliation (1)! »

Ce qu'il faisait dans les rues de Londres, du matin au soir, et quelquefois du soir au matin, ce qu'il a vu et entendu dans l'ignoble société de son choix, Quincey n'a pas jugé à propos de le dire; nous n'en savons pas, de son aveu, « la millième partie. » Mais il n'a jamais caché qu'il avait reçu de ces temps, de ces spectacles, une impression ineffaçable. « La vision de la vie, écrivait-il dans sa vieillesse, a fondu sur moi trop tôt, et avec trop de puissance, comme cela n'arrive pas à vingt personnes en mille ans. L'horreur de la vie s'est mêlée dès ma première jeunesse à la douceur céleste de la vie (2)! » Il comprit plus tard, quand tout cela était déjà loin, les dangers de toutes sortes auxquels il avait exposé ses dix-sept ans, et en eut le vertige de souvenir : « Supposez un homme suspendu par quelque bras colossal au-dessus d'un abîme sans fond, — suspendu, mais finissant par être retiré lentement, — il est probable qu'il ne sourirait pas pendant

(1) Traduit par Baudelaire dans les *Paradis artificiels*.
(2) *Suspiria de Profundis. — Vision of Life.*

des années. Ce fut mon cas. » Sa physionomie en garda une expression de tristesse indélébile, qui frappa Carlyle plus de vingt-cinq ans après : « Assis, écrivait Carlyle, on l'aurait pris aux lumières pour un joli enfant; des yeux bleus, un visage brillant, s'il n'y avait pas eu un je ne sais quoi qui disait : — *Eccovi,* — cet enfant a été aux enfers. »

Quincey n'est sorti de sa réserve systématique sur la parenthèse de Londres et du pays de Galles que pour raconter comment il perdit son amie. Il considérait cet événement comme la grande tragédie de son adolescence, bien plus que le froid et la faim. Un soir, il avait dit adieu à Anne pour cinq ou six jours, dans le dessein de poursuivre aux environs de Londres une affaire qui devait décider son usurier à conclure avec lui. Leur séparation avait été presque solennelle. Ceux-là seuls s'en étonneront auxquels je n'ai pas réussi à faire comprendre le caractère mystique et exalté de cette liaison équivoque. Les deux enfans cherchèrent un coin obscur et solitaire : « Nous ne voulions pas, dit Quincey, nous séparer dans le tumulte et le flamboiement de Piccadilly. » Lui, babillait gaiement de l'avenir, et de ce qu'il ferait pour elle afin de la relever et de la tirer de sa fange dès que la fortune lui aurait souri. Elle, écoutait en silence, plongée dans un morne désespoir que les circonstances n'expliquaient ni ne justifiaient. « De sorte, poursuit Quincey, que lorsque je l'embrassai en lui disant un dernier adieu, elle mit ses bras autour de mon cou, et pleura, sans prononcer un mot. » Il ne la revit jamais. Elle ne revint jamais à leur rendez-vous accoutumé dans la rue, et il n'avait jamais pensé à lui demander son adresse. Cette disparition mystérieuse était la fin qui convenait à un personnage symbolique, et la seule qui permît à Quincey de continuer à vivre dans son rêve de régénération et de réparation sociale. Il ne put cependant en prendre son parti. Il persévéra pendant des années à chercher la triste Anne dans Oxford-Street, chaque fois qu'il revenait à Londres. Faute de mieux, il l'a transfigurée dans une de ses fantaisies poétiques, où nous la verrons expirer, Madeleine repentie et pardonnée, en extase devant les cieux, ouverts pour la recevoir.

Cependant, il était à bout de forces. Un ami de sa famille, rencontré par hasard, lui ayant prêté quelque argent, Quincey courut acheter deux petits pains chez un boulanger dont il se rappelait avoir contemplé la boutique avec « une ardeur de désir » incroyable; mais son estomac ne supportait plus la nourriture. Un autre ami lui offrit à déjeuner, et le seul aspect des mets lui souleva le cœur. L'affaire sur laquelle il comptait avait

manqué. Il s'estima trop heureux d'être découvert par ses tuteurs et d'en recevoir des ouvertures de réconciliation. L'automne de 1803 le trouva installé à l'université d'Oxford, ayant repris sans effort ses habitudes de bénédictin, et poursuivant avec son ancienne vigueur des études encyclopédiques, au premier rang desquelles la philosophie. Ses camarades l'apercevaient à peine; Quincey calculait qu'il ne leur avait pas adressé cent paroles les deux premières années, un peu par dégoût de leur ignorance, beaucoup par dégoût du monde en général depuis qu'il en avait exploré les bas-fonds : « Je fuyais tous les hommes afin de pouvoir les aimer tous. » Mais quiconque l'approchait emportait la conviction que l'université d'Oxford comptait parmi ses nourrissons un esprit puissant et original.

Un accident grotesque compromit cette magnifique moisson d'espérances. En 1804, Quincey était revenu à Londres pour son plaisir. Il eut mal aux dents. Une imprudence augmenta la douleur. Sur le conseil d'un camarade, il acheta de l'opium et fut perdu. Le poison avait trouvé un « terrain préparé »; il en prit possession sans l'ombre d'une résistance.

III

L'histoire de la chute misérable de Thomas de Quincey, de la détérioration de son intelligence et de son être moral sous l'influence d'un poison en pilules ou en bouteilles, est restée une histoire d'aujourd'hui, dont chacun de nous peut voir les divers chapitres se répéter sous ses yeux, avec leurs cruelles péripéties et leurs dénouemens inévitables. Il n'y a de changé que l'étiquette du flacon. Les efforts des morphinomanes pour tenir leur vice secret ne réussissent jamais qu'un temps. D'ailleurs les médecins les trahissent, dans l'intérêt public. Plusieurs de ces derniers, et non des moindres, effrayés de la grandeur soudaine de ce mal nouveau, l'ont dénoncé avec énergie. Le docteur Ball écrivait en 1885 : « L'abus de la morphine, qui depuis quelques années a pris de si grandes proportions, est généralement limité aux classes supérieures... Mais, depuis peu, ce vice tend à se répandre même parmi nos ouvriers (1). » Trois ans après, du docteur Pichon : « La morphinomanie est actuellement une passion, un vice aussi grave, aussi redoutable, plus redoutable, peut-être, que l'alcoolisme, que l'absinthisme. Il y aurait, certainement, exagération à dire que l'*ivrognerie morphinique* est aussi répandue que

(1) *La Morphinomanie.*

l'*ivrognerie éthylique* et l'*ivrognerie absinthique*. Mais personne ne saurait nier que le morphinisme ait progressé d'une façon effrayante depuis trois ou quatre ans (1). » Du même, en 1890. — « ... Pendant longtemps, le morphinisme est resté l'apanage exclusif des lettrés, des savans, des classes privilégiées. Mais actuellement... on sait que dans ces dernières années l'intoxication morphinique a pris une extension considérable, et qu'elle a envahi non seulement les milieux moyens et populaires, mais qu'elle a pénétré jusque dans l'atelier, jusque dans la chaumière même (2). » La contagion s'est répandue tout particulièrement parmi les femmes, toutes les femmes, depuis la mondaine et l'intellectuelle jusqu'aux « sœurs d'infortune » de Quincey, en passant par les ateliers de modistes et même par les cuisines.

Toujours d'après le docteur Pichon, les morphiniques sont inégalement responsables de leur dégradation. Il y a les victimes, ceux qui ont reçu l'initiation de la main du médecin, dans une crise d'intolérables souffrances, et qui sont demeurés les esclaves du poison, trop souvent par la faute de l'initiateur, ses imprudences, ses négligences. Et il y a les coupables, les chercheurs de sensations inconnues, prêts à payer d'un vice une volupté neuve, « vulgaires ivrognes » sans aucun droit « au respect ni à la moindre considération. » Faisons-leur seulement l'aumône d'un peu de compassion, pour avoir été orientés vers l'abîme par une prédestination physiologique. La recherche morbide de la sensation non encore perçue, non encore ressentie, est l'un des attributs du peuple grandissant des dégénérés. Elle devient chez eux « un appétit quasi irrésistible. » Elle « confine au délire. » Ainsi parle la science, et ses décrets se sont vérifiés à la lettre pour Quincey, « dégénéré supérieur » s'il en fut jamais, être anormal chez qui la tare héréditaire avait été aggravée par les cahots de l'existence; c'est pourquoi, sauf aux heures de torture physique et d'épouvante morale, il n'a jamais regretté que de n'avoir pas connu l'opium plus tôt : « Je n'admets pas que j'aie été en faute... La première fois que j'ai eu recours à l'opium, ce fut sous la contrainte d'une douleur atroce. Voilà les faits : il y a eu accident. Mais il aurait pu en être autrement sans que je fusse à blâmer. Si j'avais su plus tôt quels pouvoirs subtils résident dans ce puissant poison... si je l'avais seulement soupçonné, j'aurais certainement inauguré ma carrière de mangeur d'opium dans la peau d'un chercheur de jouissances et de facultés *extra*, au lieu

(1) *Les Maladies de l'esprit.*
(2) *Le Morphinisme.*

d'être l'homme qui fuit un supplice *extra*. Et pourquoi pas?... Je n'admets pas d'argument moral contre le libre usage de l'opium (1). » Il « n'admet pas... » C'est le langage ordinaire des pécheurs endurcis : — Cela me regarde et ne regarde que moi. — On va loin avec cette théorie.

Quincey ne veut pourtant pas qu'on le croie capable d'avoir cédé à l'horreur de la douleur physique. L'excuse lui paraît trop basse, quoiqu'elle soit la seule bonne. Il tient à ce qu'on sache qu'il a demandé à l'opium précisément les voluptés défendues dont il avait eu la révélation à sa première fiole : « Une heure après, ô ciel! quelle transformation! quelle résurrection intérieure d'une âme émergeant de profondeurs insondables! quelles révélations d'un monde inconnu que je portais en moi! La fin de mes souffrances n'était plus qu'une bagatelle à mes yeux. Ce effet purement négatif était noyé dans l'immensité des effets positifs qui se découvraient à moi, dans l'océan de joies divines qui s'était tout à coup dévoilé. Je tenais une panacée, un φάρμακον νηπενθές, pour tous les maux des humains. Je tenais le secret du bonheur sur lequel les philosophes avaient disputé pendant tant de siècles. Il était découvert. On pouvait à présent acheter le bonheur pour deux sous et l'emporter dans la poche de son gilet. On pouvait se procurer des extases portatives en bouteille, et le pain de l'esprit pouvait s'expédier par la diligence (2). »

C'était la lune de miel du poison, décrite maintes fois par les voyageurs et les hommes de science. « L'action première de l'opium pris à petite dose, dit le docteur Reveil (3), s'exerce sur le système nerveux; le résultat ordinaire est de réjouir l'esprit, d'amener une succession d'idées le plus souvent riantes, un bien-être difficile à décrire ; en un mot, dans ces circonstances, il agit comme nos vins et nos liquides spiritueux. »

Les morphinomanes ne connaissent que trop la perfide « béatitude » qui succède d'abord aux piqûres. C'est elle qui les perd. « ... La morphine calme non seulement les douleurs physiques, mais aussi les souffrances psychologiques, les névralgies morales ; à la suite des injections de morphine, les chagrins s'envolent pour faire place à un calme plein de volupté... D'un coup d'aiguille vous pouvez effacer les souffrances du corps et celles de l'esprit, les injustices des hommes et celles de la fortune (4)... » A charge de revanche, bien entendu. Dent pour dent, œil pour

(1) *Confessions*, etc.
(2) *Ibid.*
(3) *Recherches sur l'opium;* Paris, 1856.
(4) Ball, *loc. cit.*

œil, et pis encore; l'opium et sa fille la morphine sont parmi les grands usuriers de la nature.

Il faut, de plus, être bien averti, avant d'écouter Quincey sur les « béatitudes », que ses pareils se complaisent amoureusement à les exagérer; c'est un fait d'observation médicale. Il ne leur en coûte nullement d'altérer la vérité sur ce point spécial, c'est un autre fait d'observation, et je suis obligé de dire que Quincey n'a pas échappé à cette partie cruelle du châtiment. Il existe un fragment de lui où il avoue qu'il a menti dans les *Confessions*, de propos délibéré, en affirmant qu'il avait renoncé à l'opium; sans cela, ajoute-t-il naïvement, on ne m'aurait pas cru. D'autres fragmens, épars dans ses œuvres, achèvent de mettre en défiance; certaines contradictions, certaines équivoques prouvent qu'il a été, comme tous les autres, dépourvu de sincérité dès qu'il s'agissait de son vice.

Il ne se permit d'abord l'opium que toutes les trois semaines, et à doses modérées. Son tempérament le prédisposait à en recevoir des sensations aiguës; c'est lui-même qui nous le dit. Il était de ceux « qui vibrent jusqu'au plus profond de leurs sensibilités nerveuses aux premières atteintes du divin poison (1). » Après l'inévitable malaise qui suit l'absorption, venait un allégement de tout l'être. Il se sentait délivré de « l'ennui de vivre », plus redoutable aux hommes que la douleur. Son esprit prenait des ailes, ses capacités de jouissance étaient décuplées, et il se donnait de grandes fêtes intellectuelles. Quelquefois, il profitait de cette « envolée » de l'âme pour se rendre à l'Opéra, où il voyait sa vie passée se dérouler dans les sons, « non pas comme s'il l'évoquait par un acte de sa mémoire, mais comme si elle était présente devant lui et incarnée dans la musique. Elle n'était plus douloureuse à contempler; les détails pénibles s'étaient effacés ou confondus dans une brume idéale, les passions s'étaient exaltées, spiritualisées, sublimées (2). »

Le samedi soir, il courait les rues de Londres : « En quoi le samedi soir se distinguait-il de tout autre soir? De quels labeurs avais-je donc à me reposer? quel salaire à recevoir? Et qu'avais-je à m'inquiéter du samedi soir?... Les hommes donnent un cours varié à leurs sentimens, et, tandis que la plupart d'entre eux témoignent de leur intérêt pour les pauvres en sympathisant d'une manière ou d'une autre avec leurs misères et leurs chagrins, j'étais porté à cette époque à exprimer mon intérêt pour eux en sympathisant avec leurs plaisirs. J'avais récemment vu

(1) *Coleridge and Opium-Eating.*
(2) *Confessions*, etc.

les douleurs de la pauvreté, je les avais trop bien vues pour aimer à en raviver le souvenir ; mais les plaisirs du pauvre, les consolations de son esprit, les délassemens de sa fatigue corporelle ne peuvent jamais devenir une contemplation douloureuse. Or, le samedi soir marque le retour du repos périodique pour le pauvre ; les sectes les plus hostiles s'unissent en ce point et reconnaissent ce lien commun de fraternité ; ce soir-là, presque toute la chrétienté se repose de son labeur. C'est un repos qui sert d'introduction à un autre repos ; un jour entier et deux nuits le séparent de la prochaine fatigue. C'est pour cela que le samedi soir il me semble toujours que je suis moi-même affranchi de quelque joug de labeur, que j'ai moi-même un salaire à recevoir et que je vais pouvoir jouir du luxe du repos. Aussi, pour être témoin, sur une échelle aussi large que possible, d'un spectacle avec lequel je sympathisais si profondément, j'avais coutume, le samedi soir, après avoir pris mon opium, de m'égarer au loin sans m'inquiéter du chemin ni de la distance, vers tous les marchés où les pauvres se rassemblent pour dépenser leurs salaires (1). »

Il se mêlait aux pauvres et s'enquérait de leurs humbles malheurs pour prendre part à leur joie. Quand il ne leur découvrait que des sujets d'inquiétude et de chagrin, il tirait de son opium, — la remarque est caractéristique, — « des moyens de consolation. Car l'opium (semblable à l'abeille qui tire indifféremment ses matériaux de la rose et de la suie des cheminées) possède l'art d'assujettir tous les sentimens et de les régler à son diapason. »

A d'autres instans, — mais ce fut seulement plus tard, dans une phase plus avancée, — il recherchait le silence et la solitude : « Je tombais souvent dans de profondes rêveries, et il m'est arrivé bien des fois, les nuits d'été, étant assis près d'une fenêtre ouverte d'où j'apercevais la mer et une grande cité... de laisser couler toutes les heures, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, sans faire un mouvement et comme figé. » La conscience de sa personnalité était abolie ; il lui était impossible de se distinguer des formes et des objets qu'il contemplait, élémens multiples d'un immense symbole dont il faisait partie au même titre que le reste : « La ville, estompée par la brume et les molles lueurs de la nuit, représentait la terre avec ses chagrins et ses tombeaux, situés loin derrière, mais non totalement oubliés ni hors de la portée de ma vue. L'Océan, avec sa respiration éternelle, mais couvé par un vaste calme, personnifiait mon esprit

(1) Traduit par Baudelaire.

et l'influence qui le gouvernait alors. Il me semblait que, pour la première fois, je me tenais à distance et en dehors du tumulte de la vie; que le vacarme, la fièvre et la lutte étaient suspendus; qu'un répit était accordé aux secrètes oppressions de mon cœur; un repos férié; une délivrance de tout travail humain. L'espérance qui fleurit dans les chemins de la vie ne contredisait plus la paix qui habite dans les tombes, les évolutions de mon intelligence me semblaient aussi infatigables que les cieux, et cependant toutes les inquiétudes étaient aplanies par un calme alcyonien; c'était une tranquillité qui semblait le résultat, non pas de l'inertie, mais de l'antagonisme majestueux de forces égales et puissantes; activités infinies, infini repos (1)! »

Suit une magnifique invocation à l'opium, presque une prière, ardente et enflammée, où il y a seulement un peu trop de rhétorique : — « O juste, subtil et puissant opium! Toi qui, au cœur du pauvre comme du riche, pour les blessures qui ne se cicatriseront jamais et pour les angoisses qui induisent l'esprit en rébellion, apportes un baume adoucissant; éloquent opium! toi qui, par ta puissante rhétorique, désarmes les résolutions de la rage, et qui, pour une nuit, rends à l'homme coupable les espérances de sa jeunesse et ses anciennes mains pures de sang; — O juste opium, ô justicier! qui cites les faux témoins au tribunal des rêves, pour le triomphe de l'innocence immolée; qui confonds le parjure, qui annules les sentences des juges iniques; — tu bâtis sur le sein des ténèbres, avec les matériaux imaginaires du cerveau, avec un art plus profond que celui de Phidias et de Praxitèle, des cités et des temples qui dépassent en splendeur Babylone et Hékatompylos; et du chaos d'un sommeil plein de songes, tu évoques à la lumière du soleil les visages des beautés depuis longtemps ensevelies, et les physionomies familières et bénies, nettoyées des outrages de la tombe. Toi seul, tu donnes à l'homme ces trésors, et tu possèdes les clefs du paradis, ô juste, subtil et puissant opium! »

Mais un mangeur d'opium n'est jamais heureux longtemps; c'est encore Quincey qui le dit.

Ses études terminées, il s'était établi en poète dans une maison de poète, une modeste chaumière « vêtue de beauté » par le lierre et les roses grimpantes, et située dans la pittoresque région des lacs. Il l'avait bourrée de livres de choix, — elle en était « populeuse », — et s'était enfoncé dans la métaphysique allemande, avec l'intention de consacrer toutes les forces de son intelligence, « fleurs

(1) Traduit par Baudelaire.

et fruits », à un seul grand ouvrage, dont les grandes lignes commençaient à se dessiner dans son esprit. Il en avait choisi le titre, emprunté à Spinoza : *De emendatione humani intellectus; De la réforme de l'entendement humain;* et fixé l'objet : « exalter la nature humaine au mieux des facultés que Dieu lui avait départies. »

Pour délassement de ses travaux, il avait les promenades dans un beau pays. Marcheur intrépide, Quincey fut bientôt connu à plusieurs lieues à la ronde de tous les paysans, qui s'étonnaient de le voir passer, seul et rapide, dans les ténèbres. Il commençait à prendre les habitudes de noctambule qui ont aidé à son renom de bizarrerie, et auxquelles l'opium n'a pas été étranger : « J'aimais, dit-il, à suivre la marche de la nuit d'après les signes qui apparaissaient aux fenêtres ; à voir flamboyer le feu à travers les vitres de maisons isolées, tapies dans quelque enfoncement ; à surprendre les bruits joyeux de la vie de famille, dans des solitudes qui avaient l'air abandonnées aux hiboux ; à distinguer plus loin l'heure du coucher, puis l'envahissement des maisons par le silence, puis le règne somnifère du grillon ; à entendre par intervalles, au pied des puissantes collines, l'horloge d'une église annoncer les heures, ou la cloche d'une petite chapelle solitaire verser son glas lugubre sur les tombes où dormaient les rudes ancêtres des habitans du hameau... Tel était le genre de plaisir que je goûtais dans mes promenades nocturnes (1). »

Les fêtes de l'esprit ne chômaient point dans sa montagne. Il avait pour voisins Wordsworth, Southey, Coleridge et leurs familles. Wordsworth, un peu olympien d'aspect et de manières, quoique mal bâti, assez égoïste et sentimental en vers seulement, n'en avait pas moins une âme très noble, douée de hautes facultés, et une imagination tendre. Son seul gros défaut était d'abîmer les livres, avec ingéniosité, avec raffinement. Southey, grand bibliophile, le comparait à un ours dans un parterre de tulipes, et ne l'introduisait qu'en tremblant au milieu de ses trésors. Quincey n'aurait peut-être jamais écrit certain article très malicieux, qu'on lui a souvent reproché, si Wordsworth n'avait pas coupé son *Burke* avec le couteau du beurre. Je comprends les représailles en pareil cas, et je les excuse. — Miss Wordsworth, une brune aux yeux sauvages, agitée et bégayante, mais intelligente, vibrante, pleine de cœur, était la bonne fée de son illustre frère, dont elle avait humanisé le génie un peu sévère, et qu'elle accompagnait par monts et par vaux, sous la pluie et le soleil, à la recherche

(1) *The Lake poets. — Wordsworth and Southey.*

des sensations et des images poétiques. Quincey n'eut pas de meilleure amie. — Mme Wordsworth, laide, bête, louche, et charmante. Southey, modeste et froid, modèle d'honneur et de vertu, vivait dans ses livres, auxquels il avait donné la plus belle pièce de sa maison, et cela disposait Quincey à penser du bien de ses vers. — Coleridge, « le vieux somnambule sublime », l'ilote ivre que le bon ange de Quincey avait mis sur son chemin; Coleridge au regard embrumé par l'opium, au visage flétri, à l'intelligence en ruine, au foyer en ruine, Coleridge menacé de la folie, et dont Quincey ne pouvait assez plaindre le destin, assez blâmer la faiblesse, quoiqu'il roulât sur la même pente avec rapidité.

Les mangeurs d'opium et les morphinomanes obéissent à une loi commune. « Tout organisme... qui a reçu pendant quelque temps de la morphine éprouve le besoin d'en recevoir à doses croissantes : c'est un besoin somatique... Il n'est pas un homme, croyons-nous, quelque bien trempé qu'il soit, quelque lettré, quelque énergique qu'il soit, qui puisse faire une exception à cette règle (1). » Quincey moins que tout autre ; il n'avait jamais été « bien trempé. » En 1804, il prenait de l'opium toutes les trois semaines. En 1812, il en prenait toutes les semaines ; en 1813, tous les jours. Il l'absorbait à présent sous forme de laudanum, à cause, dit-il, que l'action est plus rapide, et il en était arrivé à dix à douze mille gouttes, soit plusieurs verres à bordeaux, dans sa journée. En 1816, il diminua la dose en l'honneur de son mariage avec une charmante fille du voisinage, la douce Marguerite, qu'il adora et rendit très malheureuse ; mais il retourna presque aussitôt à son vomissement, comme dit la Bible, et voici ce qu'il était devenu en 1817.

Un voile épais s'était étendu sur son intelligence. Les matériaux de son grand ouvrage gisaient dans un tiroir, abandonnés, inutiles, souvenirs humilians et amers des vastes espoirs de sa première jeunesse. Kant et Schelling étaient relégués sur leur rayon : il ne les comprenait plus. Tout travail était « odieux à son cœur », tout effort d'attention impossible à son cerveau. C'était presque de l'idiotisme, sauf sur un point, un seul : son sens moral ne fut jamais obscurci. Il vit toujours très nettement ce qu'il aurait fallu faire ou ne pas faire, bien que cela n'eût plus aucune influence sur sa conduite. La conscience avait gardé son activité, elle avait même redoublé d'acuité; la volonté, supplice effroyable, était devenue inerte ; elle était anéantie, annulée. Quincey se compare, pendant cette descente aux enfers, à un paralytique

(1) Pichon, *loc. cit.*

qui voit entrer les assassins de ceux qu'il aime, et ne peut faire un mouvement pour les secourir. Des angoisses impossibles à décrire le déchirent : « il donnerait sa vie pour pouvoir se lever et marcher » ; mais il ne bouge pas, ne bougera pas, ne fera même pas un effort pour bouger.

Autour de lui, son bonheur tombait en ruines. Sa petite fortune avait fondu, par générosité d'abord, — il avait donné 300 livres sterling, anonymement, à Coleridge, — et puis par désordre et incurie; il n'était plus en état d'écrire une lettre ni de s'occuper d'une affaire. La misère était entrée dans la maison, et les enfans arrivaient. Quincey les voyait pâtir, il voyait sa femme s'épuiser, et son cœur saignait, mais il était le paralytique qui *ne peut pas*.

Il n'était plus question de « béatitudes » pour compenser ces tortures et cette dégradation. L'opium avait perdu ses vertus « divines ». Plus de « débauches intellectuelles », plus de voluptés inédites; rien qu'une torpeur stupide et d'horribles tourmens. Éveillé, les hallucinations l'obsédaient; endormi, il avait des rêves terrifians : « La nuit, quand j'étais éveillé dans mon lit, d'interminables, pompeuses et funèbres processions défilaient continûment devant mes yeux, déroulant des histoires qui ne finissaient jamais et qui étaient aussi tristes, aussi solennelles, que les légendes antiques d'avant Œdipe et Priam. » Il s'assoupissait, et c'était alors « comme si un théâtre s'ouvrait et s'éclairait subitement dans son cerveau. » La nuit se passait en « représentations d'une splendeur supra-terrestre, » qu'accompagnaient « une angoisse profonde et une noire mélancolie... Il me semblait, chaque nuit, — non pas métaphoriquement, mais à la lettre, — descendre dans des gouffres et des abîmes sans lumière au delà de toute profondeur connue, sans espérance de pouvoir jamais remonter. Et je n'avais pas, quand je me réveillais, le sentiment d'*être remonté*. Pourquoi m'appesantir sur ces choses? Il est impossible de donner avec des mots une idée, même éloignée, de l'état de sombre tristesse, de désespérance voisine de l'anéantissement, qui accompagnait ces spectacles somptueux. » Les notions d'espace et de durée avaient subi de puissantes déformations. « Monumens et paysages prirent des formes trop vastes pour ne pas être une douleur pour l'œil humain. L'espace s'enfla, pour ainsi dire, à l'infini. Mais l'expansion du temps devint une angoisse encore plus vive ; les sentimens et les idées qui remplissaient la durée d'une nuit représentaient pour moi la valeur d'un siècle (1). »

(1) Traduit par Baudelaire.

Il raconte quelques-uns de ses rêves et leur progression dans l'angoissant et l'effrayant. Au commencement, il vit des architectures monstrueuses et vivantes, qui grandissaient sans fin et se reproduisaient sans fin, chaos d'édifices mouvans dont les masses « sans repos » s'élançaient vers les cieux et se précipitaient dans des abîmes sans fond. Des lacs « argentés » leur succédèrent, accompagnés de maux de tête qui se prolongèrent aussi longtemps que l'eau fut « l'élément obsédant » de ses rêves. « Les eaux changèrent graduellement de caractère; les lacs transparens, brillans comme des miroirs, devinrent des mers et des océans. Et alors se produisit une métamorphose redoutable, qui se découvrit comme un rouleau lentement déroulé. » Quincey connut ce qu'il appelle « la tyrannie de la face humaine », et ses précédens cauchemars n'étaient que jeux rians auprès de ce supplice. « Alors, sur les eaux mouvantes de l'Océan commença à se montrer le visage de l'homme ; la mer m'apparut pavée d'innombrables têtes tournées vers le ciel ; des visages furieux, suppliens, désespérés, se mirent à danser à la surface, par milliers, par myriades, par générations, par siècles ; mon agitation devint infinie et mon esprit bondit et roula comme les lames de l'Océan (1). »

Ensuite vinrent les rêves orientaux, évoqués par le souvenir d'un Malais en turban et costume oriental, qui avait frappé un soir à sa porte, dans sa solitude de Grasmere, et avait avalé goulûment un morceau d'opium « à tuer une demi-douzaine de dragons, avec leurs chevaux », après quoi il avait poursuivi sa route comme si de rien n'était, et l'on n'avait plus entendu parler de lui. La face de cet étrange visiteur fut une de celles qui « tyrannisèrent » le plus cruellement les rêves de Quincey. Elle se multipliait à l'infini ; elle était le vaste grouillement humain de l'Inde et de la Chine, de l'Asie entière, de l'immense Orient, *officina gentium* aux « religions monumentales, cruelles et compliquées », aux sentimens indéchiffrables pour l'homme de l'Occident. Quincey avait toujours abominé les mœurs et les modes de pensée de l'extrême Orient. « J'aimerais mieux, disait-il, vivre avec des brutes ou des fous qu'avec des Chinois. » L'obsession, — elle dura plusieurs mois — des rêves « d'imagerie orientale » lui causa » une horreur inimaginable » ; elle fut le point culminant de son supplice. « Sous les deux conditions connexes de chaleur tropicale et de lumière verticale, je ramassais toutes les créatures, oiseaux, bêtes, reptiles, arbres et plantes, usages et spectacles, que l'on trouve communément dans toute la région

(1) Traduit par Baudelaire.

des tropiques, et je les jetais pêle-mêle en Chine ou dans l'Hindoustan. Par un sentiment analogue, je m'emparais de l'Égypte et de tous ses dieux, et les faisais entrer sous la même loi. Des singes, des perroquets, des kakatoès me regardaient fixement, me huaient, me faisaient la grimace ou jacassaient sur mon compte. Je me sauvais dans des pagodes, et j'étais, pendant des siècles, fixé au sommet, ou enfermé dans des chambres secrètes. J'étais l'idole; j'étais le prêtre; j'étais adoré; j'étais sacrifié... J'étais enseveli, pendant un millier d'années, dans des bières de pierre, avec des momies et des sphinx, dans les cellules étroites au cœur des éternelles pyramides. J'étais baisé par des crocodiles au baiser cancéreux; et je gisais, confondu avec une foule de choses inexprimables et visqueuses, parmi les boues et les roseaux du Nil (1). »

A l'horreur et à la terreur succédait par momens « une sorte de haine et d'abomination » pour ce qu'il voyait. « Sur chaque être, sur chaque forme, sur chaque menace, punition, incarcération ténébreuse, planait un sentiment d'éternité et d'infini qui me causait l'angoisse et l'oppression de la folie. Ce n'était que dans ces rêves-là, sauf une ou deux légères exceptions, qu'entraient les circonstances de l'horreur physique. Mes terreurs jusque-là n'avaient été que morales et spirituelles. Mais ici les agens principaux étaient de hideux oiseaux, des serpens ou des crocodiles, principalement ces derniers. Le crocodile maudit devint pour moi l'objet de plus d'horreur que presque tous les autres. J'étais forcé de vivre avec lui, hélas! pendant des siècles. Je m'échappais quelquefois, et je me trouvais dans des maisons chinoises meublées de tables en roseau. Tous les pieds des tables et des canapés semblaient doués de vie; l'abominable tête du crocodile, avec ses petits yeux obliques, me regardait partout, de tous les côtés, multipliée par des répétitions innombrables; et je restais là, plein d'horreur et fasciné (2). »

Il redoutait maintenant le sommeil et luttait contre lui en désespéré. « Je me débattais pour y échapper, dit-il dans un fragment inédit, comme à la plus féroce des tortures. Souvent, j'essayais de lutter contre le besoin de sommeil; je le domptais en restant debout la nuit entière et tout le lendemain. Quelquefois, je ne me couchais que pendant le jour, et je tâchais de conjurer les fantômes en priant ma famille de se tenir autour de moi et de causer; j'espérais que les impressions extérieures pourraient dominer mes visions intérieures. Loin de là. Ce qui m'avait obsédé pendant le sommeil venait au contraire se

(1) Traduit par Baudelaire.
(2) *Id.*

mêler, pour les infecter et les salir, à toutes mes perceptions du monde extérieur. Même éveillé, j'avais l'air de vivre avec les spectres, mes compagnons imaginaires, et d'être en relations bien plus étroites avec eux qu'avec les réalités de la vie. « Que voyez-vous, mon ami? mais que voyez-vous donc? » Telle était l'exclamation par laquelle m'éveillait constamment Marguerite, à peine venais-je de m'endormir. Il me semblait à moi que j'avais dormi plusieurs années (1)]. »

Il est bon de faire remarquer que Thomas de Quincey ne commit jamais d'autres excès que l'opium. Ses mœurs étaient irréprochables, et il n'avait aucune tendance à l'alcoolisme. Ses nuits ressemblaient néanmoins à des agonies. A peine assoupi, il poussait des gémissemens douloureux. « Et je m'éveillais, poursuit-il, avec des convulsions, et je criais à haute voix : « Non! je ne veux plus dormir! »

Les morphinomanes se seront reconnus dans ces pages. Ils ont la même course à l'abîme. Les signes relevés chez eux par les médecins sont identiques à ceux dont Quincey fait l'humiliante confession. Ils savent ce que c'est que d'être le paralytique qui ne bougera pas, quoi qu'il arrive, l'être sans volonté, inerte en face de lui-même, en face de sa conscience, comme en face des événemens et des nécessités de l'existence. Un livre de science que j'ai déjà cité souvent (2) donne un nom à ce malheur, le plus grand qui puisse atteindre une créature humaine, et l'invariable châtiment du morphinomane invétéré; le docteur Pichon l'appelle « la perte du tempérament moral. » C'est un envahissement à marche plus ou moins rapide de « l'inertie morale. » Quand le mal est arrivé à sa dernière période, le morphinomane pourrait prendre pour devise : « Rien ne m'est plus; plus ne m'est rien. » — « Interrogez-les, dit le docteur Pichon, sur leurs souffrances, sur leurs intérêts, sur leurs amis et sur les personnes qui leur sont le plus chères, ils ne prêteront aucune attention à ce que vous leur demandez; ils vous répondront même que cela ne les regarde pas et vous déclarent bien franchement qu'ils ne s'intéressent à rien. Une seule chose les occupe, les intéresse : *leurs piqûres de morphine*. Mais tout ce qui a trait à autre chose ne les regarde plus. »

Mêmes analogies pour les rêves. Les morphinomanes connaissent aussi les hallucinations à l'état de veille et les « cauchemars terrifians » pendant le sommeil. L'un voit en plein jour des figures grimaçantes. L'autre, — une fille du ruisseau, — « écrase

(1) Publié pour la première fois par M. Japp dans sa biographie de Quincey.
(2) *Le Morphinisme*, par le Dr Pichon.

sur le plancher des bêtes qu'elle prétend voir distinctement. » X..., « vingt-neuf ans, docteur en médecine », traverse en dormant les mêmes affres que Thomas de Quincey : « Il se réveillait la nuit en sursaut, croyant tomber dans les précipices. Ajoutez à cela des rêves terrifians (visions d'animaux, de spectres, de bandes de feu, de figures grimaçantes), des rêvasseries qui lui prédisaient toutes sortes de mésaventures, de deuils, et qui plusieurs fois par nuit amenaient les insomnies les plus pénibles. Il se réveillait alors le matin brisé, anéanti, courbatu, épuisé au moral et au physique, et ne pouvant ni se tenir sur son séant, ni, à plus forte raison, se lever... » Une jeune femme « sent des bêtes qui viennent lui frôler la figure ; elle en sent quelques-unes même entrer dans le nez, la bouche... »

En 1819, Quincey roulait toujours dans le gouffre. Il en regardait le fond, et y apercevait trois spectres, prêts à le recevoir dans leurs bras d'ombre. L'un était la folie, « qui le balançait sur une balançoire » d'une hauteur à toucher les nuages. Et il sentait que la folie était « une force », et qu'elle le tirait (1). Le second était le suicide. Pourquoi pas? « Nous pouvons regarder la mort en face ; mais sachant, comme quelques-uns le savent, ce qu'est la vie humaine, qui de nous pourrait regarder la naissance en face sans frissonner (2)? » La mort est le correctif de la naissance. Le troisième fantôme n'était bien qu'un fantôme, et nous fait sourire aujourd'hui, mais on le prenait alors quelquefois au sérieux. Il avait nom « la combustion spontanée », et pulvérisait les ivrognes, qui faisaient explosion : il n'en restait que quelques os. Rien ne prouvait que les mangeurs d'opium « n'éclatassent pas » tout aussi bien et même mieux que les alcooliques, et cette idée inspirait à Quincey un effroi salutaire.

Son corps était ravagé comme ses facultés. L'estomac était détruit, le foie malade. Il souffrait beaucoup et ne savait pas souffrir patiemment. Sa vie se passait dans les transes : peur de la folie, peur de la douleur physique, peur du prochain cauchemar, peur de brûler vif, et de toutes ces peurs, auxquelles se mêlait la pensée des siens, une tendresse inactive, mais non éteinte, pour sa femme et ses enfans, se forma une grande Peur, impérieuse et irrésistible, qui sauva ce qu'il restait encore à sauver de Thomas de Quincey. Elle lui cria : — Lève-toi et marche ! — et le paralytique fit un effort pour bouger.

ARVÈDE BARINE.

(1) *Suspiria de profundis. — Dreaming.*
(2) *Id. Memorial Suspiria.*

UNE NUIT DES MORTS

EN BASSE-BRETAGNE

Douar ar Vro a bétra véfè grêt
Met euz ar ré zo enn-hi douaret ?...
La terre de la Patrie, de quoi serait-elle faite,
Sinon de ceux qui y sont enterrés...

... — Si vous voulez assister à une vraie « nuit des morts », venez passer le soir de la Toussaint chez nous, dans nos montagnes... Nous ne sommes pas des esprits mobiles et changeans comme les gens de la côte. Ils ont délaissé les anciens rites, nous les pratiquons encore... Venez et vous verrez. Cela mérite d'être vu.

Ainsi me parlait le *pillawer* (1)... Sous prétexte que nous portons le même nom, il se dit un peu mon parent. Il se pourrait, après tout, que ses ancêtres et les miens eussent autrefois fait partie du même clan. Il ne manque jamais, à chacun de ses voyages, de m'honorer d'une courte visite. Très aimable homme, d'ailleurs, et, malgré la rusticité de son aspect, sachant son monde.

Il ajouta :

— J'habite Spézet, quand j'habite quelque part. Le bourg n'est pas beau, et le pays passe pour sauvage. On y vit durement, et non pas seulement à la sueur de son front, comme il est écrit, mais à la sueur de tous ses membres... Quand la Fortune et la Pauvreté s'acheminèrent vers la Bretagne, on prétend que la première suivit les bords de la mer et que la seconde prit la route des monts. C'est vrai, nous sommes pauvres. Dieu l'a voulu ainsi... Pour fêter nos morts, nous n'avons à leur offrir que des galettes

(1) Chiffonnier nomade.

de blé noir, des vases de lait et du lard fumé. Au moins trouvent-ils la table servie, quand l'heure a sonné du repas annuel auquel ils ont droit... Il n'en est pas de même chez vos richards de l'*Armor* (1)... Il n'y a que le *Ménez* (2), voyez-vous, il n'y a que le *Ménez!*... Nous avons de la religion, à défaut d'argent... Venez à Spézet. Ma femme y tient auberge; vous serez notre hôte. Le pain a goût de farine, et les draps de chanvre sentent bon... La nuit des morts? Je vous le dis, ce n'est que chez nous, les montagnards, qu'elle se célèbre comme il se doit...

I

Les Bretons appellent novembre d'un nom expressif : le mois noir. Les délicates teintes bleues qui parent les horizons, sous la lumière d'automne, alors se foncent et se rembrunissent. Avec les brouillards qui vont s'épaississant, une sorte de tristesse grise, flottante d'abord et bientôt, pour ainsi dire, figée, enveloppe silencieusement les choses... Rien de plus impressionnant que le trajet de Quimper à Spézet, en cette saison, que la traversée de la Montagne-Noire dans le mois noir. On est à peine hors des faubourgs de la ville que déjà un vent plus âpre vous fouette le visage. La route côtoie quelque temps des collines rousses, des vallées vertes, d'un vert ambré; un reste de Cornouailles vous accompagne de sa gaieté de pays heureux. Puis, brusquement, l'ascension commence vers une contrée toute différente. Il semble que l'on monte une à une les marches d'un grand escalier sombre. Et, des deux côtés, c'est le désert, une terre décolorée, rigide, vraiment funèbre. Peu ou point d'arbres, ou bien de petits chênes souffreteux, avec des contorsions d'infirmes, et, çà et là, de rares bouquets de pins, pareils à des témoins mélancoliques gémissant sur la désolation d'alentour. On ne trouve pas, sur tout le parcours, une seule de ces auberges rurales, de ces « débits » décorés, en guise d'enseigne, d'une touffe de gui ou de laurier, qui jalonnent d'ordinaire les chemins bretons. Les rouliers ne fréquentent guère ces solitudes. La route pourtant est large, et, par endroits, rappelle le veuvage majestueux de certaines avenues des environs de Versailles; on la dirait faite de tronçons, mal reliés entre eux, d'anciennes voies romaines. Après Briec, — un chef-lieu de canton dont l'importance administrative n'est signalée au passant que par le drapeau en zinc de sa gendarmerie, grinçant au vent comme une girouette rouillée, — on pénètre dans la partie farouche du *Ménez*.

(1) Le littoral.
(2) La montagne.

C'est une région inhospitalière, hantée de légendes peu rassurantes. Le célèbre bandit féminin, Marion du Faouët, y exerça, au XVIIIe siècle, ses ravages, et l'on n'y prononce encore son nom qu'avec terreur. Dans le cri des orfraies, les montagnards croient reconnaître son coup de sifflet, « si aigu qu'il transperçait l'âme du voyageur, si violent qu'il faisait tomber les feuilles des arbres. » Son ombre continue à rôder dans ces parages, les nuits de tourmente, au galop muet d'un cheval de ténèbres dont les sabots, en frappant le sol, y laissent des marbrures de sang. Les désignations des lieux évoquent des images sinistres. La seule bourgade — et combien minable — que l'on rencontre dans ce désert s'appelle Laz, ce qui veut dire *meurtre*.

Un proverbe local fait à qui s'engage dans le *Ménez* la recommandation suivante : « Au sortir de Briec, signe-toi ; avant de te diriger sur Laz, invoque ton ange gardien. » Car, si les brigands ne sont plus à craindre, on reste exposé aux maléfices des Esprits hostiles à l'homme, qui règnent en maîtres sur ces hauteurs inviolées. La mémoire populaire ne tarit point sur les méchans tours joués par eux à des passans inoffensifs. Ils vous encerclent dans des zones enchantées ; ils déroulent devant vos pas des sentiers magiques où vous allez, où vous allez sans fin, en proie à un somnambulisme dont vous ne vous réveillez jamais.

On le voit, en dépit de son apparente solitude, le *Ménez* n'est que trop peuplé. Et je n'ai rien dit des « revenans » qui y foisonnent « autant que les bruyères et les joncs. » C'est ici une dépendance terrestre du purgatoire, un lieu de stage et de pénitence pour les âmes défuntes, les *Anaon*. L'aspect en quelque sorte funéraire des crêtes de schiste noirâtre qui hérissent le sommet des collines aura été pour beaucoup, je pense, dans cette attribution. Le regard s'accroche de tous côtés à des arêtes de pierres, à des amas de roches entassées en pyramides, qui font songer aux sépultures des âges barbares. Aussi loin que porte la vue, surgissent ainsi de place en place des espèces de grands *cairns* mystérieux, alignés sur l'horizon, et le pays entier apparaît comme un vaste champ des morts, comme un immense cimetière préhistorique.

Les communications avec Spézet sont rares et peu faciles. Sur le conseil de mon ami Ronan Le Braz, le *pillawer*, j'avais profité, pour m'y rendre, du véhicule d'une « commissionnaire » venue la veille au marché de Quimper, et qui s'en retournait dans la montagne avec une cargaison de marchandises de toute nature. Je m'étais juché sur ce monceau de choses diverses, installation qui, si elle n'était pas précisément confortable, me permettait du moins de voir de haut.

La conductrice, assise, les jambes ballantes, sur un des brancards, causait tour à tour et indifféremment, tantôt avec le maigre bidet qui composait à lui seul tout l'attelage, tantôt avec moi. C'était une grande sauvagesse, presque une géante. La tête, trop petite pour le corps, s'encadrait dans une coiffe mince à fond aplati; son parler rude était plutôt d'un homme. Très renseignée sur les particularités de la route qu'elle avait coutume de faire quinze ou vingt fois l'an, elle m'en instruisit au fur et à mesure, en termes brefs, entremêlés de jurons qui s'adressaient à la bête. Aux approches de Laz, absorbé dans la contemplation de ce fantastique décor de légende, je laissai tomber la conversation, et nous cheminâmes quelque temps en silence. Ma compagne elle-même cessa d'injurier le bidet, qui ralentit le pas et dont les sonnailles ne tintèrent plus que faiblement. Nous roulions, du reste, sur une pente abrupte, au flanc d'une combe tourbeuse, où, chargés comme nous l'étions, il eût été imprudent de trotter. N'étant plus aussi secoué par les cahots, je pus admirer plus à l'aise les formes bizarres et vraiment spectrales que revêtaient, sous les premières brumes du soir, les masses tourmentées des schistes profilant sur le ciel bas le grimacement de leurs silhouettes colossales... Tout à coup, obéissant à je ne sais quelle sugestion, la femme se mit à chanter en breton des lambeaux sans suite de quelque complainte de son village. Sa voix, légèrement assourdie au début, s'éleva peu à peu en notes âpres et véhémentes... Je me souviendrai toujours de l'impression d'étrangeté que je ressentis, en entendant monter dans le crépuscule et se répercuter au loin, dans le vaste pays mortuaire, cette monodie puissante et rauque, cette farouche incantation empreinte d'une sorte de grandeur tragique. Les figures de pierre du *Ménez* semblaient tendre l'oreille pour écouter, et des frissons mystérieux s'éveillaient dans la profondeur des landes. Un chant solitaire, dans la nuit, fait paraître encore plus effrayant le silence des choses...

— Avez-vous donc peur, que vous chantez si fort? demandai-je à la femme.

— Peur? Non. Ces lieux me connaissent. Mais n'avez-vous pas perçu tout à l'heure des frôlemens, sans voir personne? On dit chez nous que la veille de leur fête, les morts s'empressent par les chemins vers leur logis d'autrefois. Et vous n'ignorez pas que la rencontre d'un vivant leur est pénible. Je chante pour les prévenir que je passe, tout simplement.

La nuit était tombée. La « commissionnaire » alluma un fanal de fer-blanc, une haute lanterne ronde et pointue, qu'elle assujettit à l'un des montans de la charrette. Et cela ne fut pas sans ajouter au fantastique du voyage, cette clarté sautillante où

l'ombre du bidet prenait les formidables proportions d'une bête de l'Apocalypse... Soudain, une cloche tinta, sur notre droite, à petits coups craintifs. Nous arrivions à Spézet.

II

Je ne sais pas de bourg breton qui donne, dès l'abord, un sentiment plus vif du dédain qu'ont toujours professé les peuples celtiques, — les Gallois exceptés, — pour les conditions matérielles de la vie et, plus particulièrement, pour tout ce qui, dans le langage moderne, s'appelle hygiène ou confort. Les maisons y sont de pauvres demeures sans âge, délabrées, caduques. Le fumier croupit aux portes. A l'intérieur, quelques meubles sommaires moisissent le long des murs, sur un parquet de terre battue...

Je me fis indiquer l'auberge de Ronan Le Braz. Il avait entendu le bruit de la charrette et guettait mon arrivée, debout sur la marche du seuil, une chandelle à la main.

— Vous voilà donc, cousin, me dit-il avec sa malicieuse bonhomie.

Et tout de suite il me conduisit vers l'âtre où, dans une claire flambée d'ajoncs, cuisait le repas du soir. Sa femme entretenait le feu, en y poussant les branchettes épineuses à l'aide d'une petite fourche en fer. Il nous présenta l'un à l'autre.

— Gaïda, c'est le gentilhomme (1) dont je t'ai parlé, celui qui se fait raconter des légendes par les gens du pays pour les répéter ensuite à ceux de France...

— Oh bien! interrompit, en se tournant vers moi, Gaïda rieuse, vous ne pouviez tomber mieux. Nous avons justement cette nuit la vieille Nann. Elle n'habite plus la paroisse depuis une trentaine d'années; mais tous ses morts sont enterrés ici. Alors vous pensez, elle est revenue momentanément, à cause d'eux. Elle est pour l'instant à vêpres, mais...

— J'y songe, s'écria Ronan, n'avez-vous pas désir d'assister aux « vêpres noires »?

— Si fait... Nous nous mîmes en route pour l'église. Elle se dressait, vaguement éclairée, de l'autre côté de la place, au centre du cimetière. Un perron de pierre aux marches disjointes menait au porche. Dès l'entrée, j'éprouvai cette sensation de froid humide que vous communiquent la plupart des vieux sanctuaires armoricains. Avec leurs parois tachées de salpêtres ou verdies par les mousses, ils ont l'air d'avoir longtemps séjourné sous les

(1) Les paysans de Cornouailles appliquent indifféremment cette qualification à tous les citadins.

eaux, d'être des espèces de chapelles sous-marines fraîchement émergées. Au milieu de la nef était dressé le catafalque, ou, — comme on dit en Bretagne, — l'escabeau funèbre (*ar varwskaon*), portant sur une de ses faces la transcription en langue locale du verset latin : *Hodie mihi, cras tibi.* Les femmes se tenaient tout à l'entour, accroupies plutôt qu'agenouillées; les hommes occupaient les bas-côtés. On ne les distinguait, au reste, que confusément à la trouble lueur de quelques chandelles de suif accrochées aux piliers, çà et là. Le prêtre ayant donné l'absoute, hommes et femmes entonnèrent un cantique breton, d'une infinie tristesse, d'un pessimisme à la fois naïf et poignant. Il disait, ce cantique, la brièveté de l'existence, les rares joies, les multiples angoisses, et combien vivre est peu de chose, et quelle félicité est la mort; il louait les défunts de n'être plus, d'avoir acquitté leur dette envers le destin.

Au chant succéda la prière en commun, puis l'assemblée se dispersa dans le cimetière pour se prosterner chacun sur la tombe des siens. Humbles et misérables, ces tombes, — une dalle d'ardoise à peine équarrie, mais, toutes, munies de leur bénitier en pierre où, le dimanche, à l'issue de la messe, parens et amis viennent religieusement tremper le doigt.

— Allons au charnier, me souffla Ronan.

Une grande partie de la foule nous y avait déjà devancés. Par la porte, ouverte pour la circonstance, et à travers les barreaux de la fenêtre sans vitres, la vue plongeait dans un pêle-mêle macabre de crânes, d'ossemens blanchis et phosphorescens. Deux de ces crânes, posés sur l'appui de la fenêtre, semblaient vous regarder fixement de leurs yeux vides. Nous nous agenouillâmes dans l'herbe comme tout le monde... Une vieille, presque aussi livide sous sa mante à cagoule que les débris humains qui jonchaient l'ossuaire, récitait tout haut, d'une voix cassée, une des hymnes les plus saisissantes de la liturgie bretonne, l'*hymne du Charnier :*

... Voyons, chrétiens, voyons les reliques de nos frères, de nos sœurs et de nos pères, et de nos mères, et de nos voisins, et de nos meilleurs amis! Voyons le pitoyable état où ils sont tous réduits!

Voyez, ils sont en morceaux, ils sont en miettes; il en est dont il ne reste qu'une poussière... Voilà ce que la mort et la terre en ont fait!... Ils se ressemblent tous et ne se ressemblent plus à eux-mêmes...

C'est la ballade de Villon, moins ironique et d'un accent tout religieux... Après chaque strophe, la vieille faisait une pause, et l'assistance, dans un bourdonnement confus, répondait : « Dieu pardonne aux *Anaon!* » La plupart des femmes égrenaient d'une

main leur chapelet et, de l'autre, tenaient à la hauteur du visage un mince lumignon de cire, en sorte que sur ce coin du cimetière flottait, dans le brouillard, une clarté triste comme un halo de lune... Ronan me dit à l'oreille :

— Vous savez, Nann, Nann Coadélez, celle qui loge chez nous cette nuit et qui connaît tant d'histoires ? C'est celle-là même qui débite l'oraison...

III

Je la retrouvai à l'auberge, assise à l'angle du foyer, dans un des fauteuils de chêne à haut dossier, sculptés d'hiéroglyphes barbares. La flamme éclairait à plein son profil austère de sibylle. Elle avait dévêtu sa mante de deuil, mais elle gardait la tête encapuchonnée dans une coiffe de laine noire dont les pans, à chaque souffle qui venait de la porte entr'ouverte, palpitaient sur ses épaules comme les grandes ailes sinistres d'un corbeau qui va s'envoler. Avec son nez crochu, ses yeux ardens, sa bouche sèche et rentrée, le pli amer de ses lèvres, elle avait une expression quasi dantesque, et je ne fus point trop surpris d'entendre l'hôtesse lui demander d'un ton très simple, sans aucune ironie :

— N'est-ce pas, Nanna vénérable, que vous avez été une fois en purgatoire, et que même, depuis lors, l'odeur de roussi ne vous a jamais quittée ?

— Priez Dieu, vous, répondit-elle avec un accent hautain, qu'il vous soit donné un jour d'y être admise malgré vos péchés.

Et, tirant de la *devantière* de son tablier une minuscule pipe en terre, elle se mit à la bourrer d'un geste lent, puis à la fumer par petites bouffées courtes et régulières.

... L'auberge s'emplissait de monde, des hommes pour la plupart, faces rudes rasées de frais, avec des yeux candides, des yeux d'enfans. Ils s'alignaient à mesure devant le comptoir ou stationnaient par groupes çà et là, dans la vaste pièce, les bras croisés, n'échangeant entre eux que de rares paroles. Ronan leur disait :

— Vous êtes servis.

Ils étendaient la main, prenaient le verre qui leur était désigné, le vidaient d'un trait, puis, le retournant, en laissaient tomber les dernières gouttes sur le sol, graves comme des prêtres antiques procédant à des libations.

Les femmes, en nombre restreint, se tenaient à l'écart, assises autour de la table ou sur un menu banc qui garnissait, d'un côté, le bas des meubles. Elles causaient, mais à mi-voix, en

buvant à gorgées rapides du café noir, tonifié, m'expliquait Grida, d'une pointe d'eau-de-vie. D'aucunes étaient exquisement jolies, avec des figures fines de madones, la peau d'une blancheur mate, les prunelles profondes ombragées par de grands cils. Et plus encore que les jeunes, peut-être, les vieilles semblaient charmantes : elles avaient jusque dans leurs rides je ne sais quelle grâce surannée, et se drapaient avec une sorte de noblesse inconsciente dans leurs amples manteaux que fermait sur la poitrine une agrafe d'argent... Une d'elles, m'interpellant, me dit en breton :

— Homme de la ville, tu as voulu voir, à ce qu'il paraît, comment nous honorons ici nos défunts. Que n'es-tu venu, voici quarante ans !... On faisait alors la procession des tombes. On allait de l'une à l'autre, nommant par leurs noms, en une litanie commémorative, les morts qui successivement s'y étaient couchés... On avait de longs souvenirs, en ce temps-là. Le père les transmettait pieusement à son fils, comme le lot le plus précieux de son héritage. Un adage avait cours, qui disait : « Tu seras plus longtemps mort que vivant. » Et l'on avait un continuel souci des trépassés, afin que, devenu soi-même un ancêtre, on ne fût pas du moins un oublié... Mais tout change ! Je sais quant à moi bien des vieux dont on ne parle plus parmi leurs propres descendans et dont, seuls, les registres des décès ont retenu les pauvres noms... Il n'est pas bon de trop pleurer les *Anaon*, il est encore plus mauvais de ne leur témoigner qu'une coupable indifférence... Mieux vaut avoir la bienveillance des Mânes que leur inimitié ; leurs rancunes sont terribles et leurs vengeances inévitables. Demandez plutôt à celle-ci qui est à ma droite, Jeanne-Yvonne Lézurec, du Mézou-Lann.

Elle toucha légèrement du coude sa voisine, une toute jeune femme, l'une des riches fermières de la paroisse, à en juger par sa guimpe de toile brodée et par les larges bandes de velours qui ornaient son corsage.

— Ne dis-je point la vérité, Jeanne-Yvonne ? N'est-il pas vrai que, de toute une semaine, vous n'avez pu clore l'œil, au Mézou-Lann, à cause de quelqu'un d'invisible qui allait et venait à travers la maison, et qui tantôt ricanait comme un oiseau de nuit, tantôt poussait des hurlemens, des abois plaintifs de chien blessé ?

— Oh ! oui, soupira la jeune femme, nous avons passé par des transes atroces, de véritables agonies !... Cela commençait à la tombée du soir. C'était d'abord comme un grand froid qui nous glaçait jusqu'aux moelles, quoiqu'on fût au cœur de l'été... On empilait des bûches dans l'âtre ; mais impossible d'y mettre le feu ; le bois, ensorcelé, refusait de prendre. Alors, nous nous

fourrions précipitamment dans nos draps. C'était comme si nous nous fussions roulés dans de la neige : nous grelottions ; nos dents claquaient... Et voici qu'on entendait un bruit de pas, non sur l'aire de la maison, mais sous terre...

— Sous terre, monsieur, souligna la vieille paysanne ; et notez qu'il n'y a point de caves au Mézou-Lann.

— Certes non, continua la fermière... Le pas tour à tour s'éloignait et se rapprochait... Nous nous bouchions les oreilles avec les poings, mais alors il résonnait dans notre tête, à grands coups sourds, bam... bam, bam... bam, avec la régularité d'un balancier d'horloge... Si encore il n'y avait eu que cela ! Mais, comme vous dites, le promeneur surnaturel poussait toutes sortes de gémissemens étranges, les uns stridens à faire se dresser vos cheveux, et d'autres éplorés, lamentables, à vous navrer l'âme pour jamais. C'était affreux, affreux !... Les choses inertes elles-mêmes partageaient notre angoisse ; les armoires, d'épouvante, s'ouvraient et les planches à demi pourries des bahuts se prenaient à geindre... Mais, c'est les bêtes surtout qu'il fallait entendre. On dit qu'elles parlent à Noël. Eh bien ! ces soirs-là aussi elles parlaient ; à les ouïr crier : au secours ! vous eussiez juré des voix humaines. Le chien de garde qui était chez nous depuis près de dix ans parvint à rompre sa chaîne et s'enfuit ; on le retrouva, quelques jours après, mort de faim dans la lande ; plutôt que de rentrer au logis, il avait préféré se laisser périr...

— Mais vous, Jeanne-Yvonne, murmura la commère avec compassion, je me demande comment la peur ne vous a pas tuée.

— Elle a tué l'enfant que je portais et dont je viens de parer la tombe, dit en pâlissant la femme Lézurec.

— C'est le destin de tous les premiers-nés du Mézou-Lann, ma fille, d'avoir, dès leur apparition en ce monde, leur fosse creusée au cimetière.

Vit bugel kenta Mezou-Lann
A zoner glas d'ar vadeziann (1)...

Tu n'étais pas sans connaître ce dicton, j'imagine, quand tu fis tes accordailles avec Mathias Lézurec ? Et tu la connaissais aussi, l'histoire de cet ancêtre lointain, perdu dans la nuit des temps, qui maudit les Lézurec dans les aînés de leur race, parce que son héritier direct avait eu l'irrévérence de l'ensevelir dans une vieille toile, alors qu'il lui léguait une pleine *armoirée* de draps neufs ?... Tu savais cela, sans doute, et que, d'âge en âge, aujourd'hui sous une forme, demain sous une autre, la malédic-

(1) « Pour le premier enfant du Mézou-Lann, c'est le glas qu'on sonne au baptême... »

tion s'était accomplie?... Les gens du quartier t'en avaient prévenue?

— Je le savais.

— Ha!ha!... Et tu te refusas d'y croire, n'est-ce pas?... Sornettes que toutes ces choses!... Les brus qui t'ont précédée dans la ferme s'exprimaient de même, le soir des noces. Mais leur assurance ne durait point. Avant le terme de leur première grossesse, elles avaient changé de chanson.

— Mon Dieu, j'aimais Mathias, répondit pudiquement la jeune femme, et quand on aime...

— Oui, on va dans la vie les yeux bandés, conclut la vieille.

Tout à leur entretien, elles ne semblaient plus s'apercevoir, ni l'une ni l'autre, de ma présence. Et, du reste, mon attention venait d'être attirée ailleurs. La porte s'était ouverte pour laisser entrer un curieux personnage, au corps très long, mais cassé en deux, les bras ballans terminés par des mains immenses qui traînaient presque à terre. Il salua à la ronde, d'une petite voix flûtée et chevrotante; toutes les têtes se retournèrent à la fois, et il se fit parmi les buveurs un soudain silence. Ils s'écartèrent avec une sorte de respect craintif pour permettre au nouveau venu de s'avancer jusqu'au comptoir.

— C'est toi, Mikaël Inizan? prononça l'aubergiste, en souriant d'un sourire un peu contraint. Tu n'es donc pas encore mort, malgré le bruit qui en a couru?

Je m'approchai.

— C'est un drôle de particulier, me dit en confidence un des paysans; il a été pendant plus de quarante années le fossoyeur attitré de la paroisse. Mais il ne travaille plus depuis certain accident qui lui est arrivé et qui lui a troublé l'esprit... Il erre sans cesse par monts et par vaux, va contant de tous côtés d'absurdes histoires. On le fuit comme le Trépas, mais on ne lui manque jamais d'égards, à cause de son grand âge et de son infirmité... Puis, vous savez, il y a chez nous des gens qui croient que les fous sont en communication constante avec l'autre monde...

Cependant l'étrange vieillard, au lieu de répondre à la question de Ronan Le Braz, promenait autour de lui sur les visages un regard inquisiteur.

— Qui cherches-tu? demanda Ronan.

— Je ne cherche personne, articula cette fois le vieux; occupe-toi de ton métier, et laisse-moi faire le mien.

Son inspection finie, il se mit à compter sur ses doigts, *mezza voce:*

— Un, deux, trois, quatre... Oui, c'est bien cela, quatre...

Il releva la tête qu'il avait tenue baissée pendant qu'il avait

été plongé dans son mystérieux calcul, secoua ses mèches grises et proféra, du ton d'un juge qui rend une sentence :

— Il y a ici quatre vivans marqués pour devenir, avant un mois, quatre morts !... Deux ont passé cinquante ans, les deux autres sont entre vingt-six et trente... Si l'on désire que je les nomme, je suis prêt.

— Merci, Mikaël, s'empressa de dire l'aubergiste... Nous ne doutons point de ta science des choses cachées, mais nous aimons mieux que tu gardes pour toi ce que tu sais.

— A votre gré, murmura le fou.

Et il regagna la porte, le dos plié, balayant le sol de ses larges mains.

— Avez-vous vu ce nécromant ! fit Ronan, quand les pas de l'ex-fossoyeur se furent éloignés.

Il riait, mais sans conviction. Les autres restaient muets, gênés. Les paroles du vieux avaient jeté un grand froid. L'atmosphère de la salle s'était comme imprégnée d'une odeur de tombe, et une même pensée anxieuse hantait tous les fronts. Visiblement chacun songeait : « Si j'étais pourtant un des *quatre !...* »

— Trinquons ! proposa l'aubergiste. Buvons à la mémoire de nos défunts !

Puis, s'adressant à moi :

— Mikaël Inizan a parmi nous la réputation d'être un homme de mauvais présage... Aussi lui a-t-on donné le surnom de « Lapousik Ar Maro » (oiselet de la mort). Toute l'année il vit dans le Ménez comme un loup. Il passe, dit-on, les jours et les nuits à causer avec les *Anaon* qui font là leur pénitence, emmi les fougères et les brousses. L'Ankou (1) le traite comme un compère, s'entretient familièrement avec lui, le long des routes, et lui confie volontiers ses secrets. Des pâtres attardés les ont plus d'une fois surpris devisant ensemble...

— Ça, c'est vrai ! intervint un montagnard. Pas plus tard que la semaine dernière, le petit berger de Caërléon dévalait vers la ferme, hors d'haleine, les pieds en sang, la figure plus blanche qu'un linceul. « Jésus-Dieu ! qu'est-ce qu'il y a ? » s'écria la vieille Léna, épouvantée. « Il y a, répondit le bergerot, que j'ai entendu l'Ankou annoncer à Mikaël Inizan qu'il avait à faucher, ce soir, dans les parages de Caërléon »... Et, si vous vous rappelez, le lendemain nous enterrions le maître du manoir, Jean Rozvilien, que ses gens avaient trouvé mort à l'extrémité du sillon qu'il venait de tracer, les mains encore appuyées aux mancherons de la charrue.

(1) Personnification masculine de la Mort en Basse-Bretagne.

Les paysans inclinèrent la tête en signe d'assentiment. Ronan reprit, continuant le cours de ses explications :

— Quinze, vingt fois l'an, vous apprenez que Mikaël, l'ancien fossoyeur, a rendu l'âme. Tantôt il a été dévoré tout cru par des renards ou par des blaireaux; tantôt il s'est broyé le crâne en dégringolant au fond d'une ardoisière... Ouais! l'époque de la « nuit des morts » arrive, et aussitôt voici reparaître le diseur de funèbre aventure !... La rumeur publique l'a si souvent tué qu'on ne sait plus au juste s'il revient de la montagne ou de la tombe, si c'est un vivant ou si c'est un trépassé... Vous l'avez vu ici, mon gentilhomme. Il va faire comme cela le tour du village, et dans chaque maison, il répétera, ou peu s'en faut, les mêmes fariboles...

— Et es-tu sûr que ce soient des fariboles ? interrompit quelqu'un.

— Hé! donne-leur le nom que tu voudras, répliqua Ronan. Et il ajouta sur un ton plus grave :

— Après tout, on n'est jamais sûr de rien, en ce monde de mystère où les plus habiles ne marchent qu'à tâtons.

A ce moment, les rangs des buveurs s'ouvrirent; la brune et svelte Gaïda s'avançait portant à bras tendus une pleine écuellée de soupe au lard dont la fumée l'ennuageait d'une vapeur blonde.

IV

L'auberge de Ronan Le Braz, comparée à l'ordinaire des maisons de Spézet, aurait droit à l'épithète de somptueuse. Elle respire au moins une propreté décente, dénote un certain confort, très primitif assurément, mais d'autant plus appréciable qu'il est plus inattendu. Elle comprend, outre la cuisine, une pièce assez spacieuse qu'on appelle la « salle d'honneur » ou encore « le cabinet des gentilshommes. » Le plancher en est de bois blanc, toujours lavé de frais comme un pont de navire. Au milieu, une table ronde, recouverte d'une toile cirée que le *pillawer* a dû acheter à vil prix, au cours d'une de ses tournées de printemps, dans le bas pays, chez quelque « veuve de la mer », et qui reproduit en pointillé, selon le mode américain, une inqualifiable « Résurrection ». Des chromos patriotiques ornent les murs, dons de commis voyageurs en épices ou en spiritueux, entremêlés, Dieu merci! d'images antiques et vénérables représentant soit le Purgatoire, soit les tragiques amours de Damon et d'Henriette, soit la navrante odyssée du *Boudédéo*, du Juif-Errant. Au-dessus de la cheminée, le portrait de Mac-Mahon fait pendant à la Loi contre l'ivrognerie. Les colporteurs ne se hasardent

que rarement en ce canton pauvre du Ménez-Dû, de sorte que l'effigie du Président de la République y reste longtemps la même.

Un lit clos occupe une des encoignures, un lit d'autrefois dont le rouvre massif, luisant comme un miroir, est constellé de clous de cuivre. Sous la corniche fuselée se détache en relief le nom de l'ancêtre qui le fit faire « en l'an du seigneur 1715 ». Comme je finissais de déchiffrer la rustique inscription, grossièrement taillée au couteau, Gaïda qui mettait mon couvert me dit :

— Les brocanteurs juifs de Quimper nous ont souvent offert pour ce lit plus de dix fois le prix qu'il vaut. Mais nous n'avons jamais voulu nous en séparer... Cela porte malheur de vendre les meubles qui viennent des vieux parens. Vous connaissez la triste *gwerz* (1) de « Iannik Scolan » ? Pour avoir vendu le psautier de sa mère, le malheureux fut damné.

Ayant disposé sur la table les mets, d'ailleurs fort appétissans, d'un frugal souper, l'hôtesse allait me laisser en tête à tête avec les peinturlurages appendus à la muraille, lorsqu'un ressouvenir de tantôt la fit revenir brusquement sur ses pas.

— A propos, commença-t-elle, avez-vous vu comme la vieille Nann s'est rebiffée, quand j'ai fait allusion à son voyage dans l'autre monde?... Peut-être avez-vous cru que je plaisantais... Cependant, rappelez-vous, elle n'a pas osé me donner le démenti... La chose est de notoriété universelle dans la région. Aussi vrai que je suis une honnête femme, Nanna Coadélez a été de son vivant en Purgatoire et en est revenue.

— C'est elle qui l'a dit?

— Oh! non... Elle ne le nie point, mais elle coupe court à la conversation, d'un air vexé, comme elle a fait ce soir, dès qu'on lui en parle... Il est même probable qu'on n'aurait jamais rien su de son équipée sans ce terrible homme de Mikaël.

— Mikaël le fou?

— Ou Mikaël le voyant, comme il vous plaira... Au reste, voici l'histoire... C'était il y a environ trente-six ans. Nanna venait de franchir la quarantaine. Je ne l'ai pas connue en ce temps-là, attendu que je n'étais pas encore née, mais les gens de son âge s'accordent à dire que, dans toute la Cornouailles, on eût en vain cherché sa pareille pour la gracieuseté du visage et pour la vivacité de l'esprit. Elle exploitait avec son mari le domaine de Kerzonn dont les terres s'étendent, exposées au soleil du matin et du soir, depuis la chapelle de Sainte-Brigitte jusqu'à la rivière d'Aulne. Jamais on ne vit ménage plus uni et plus prospère...

(1) Complainte.

Hélas! c'est, dit-on, aux seuils les plus joyeux que s'arrête le plus volontiers l'Ankou. L'*homme à la faux* passa par Kerzonn sans y être invité, et Nanna Coadélez revêtit le deuil des veuves. Elle ne sut point accepter avec résignation le coup qui la frappait. Assise, jour et nuit, sur la pierre du foyer, elle refusait obstinément toute nourriture et ne se repaissait que de ses larmes.

Or, un après-midi, Mikaël Inizan, qui était encore fossoyeur à cette époque, se vint asseoir près d'elle et lui dit :

« Pauvre chère Nanna, le pays où sont les morts est comme celui que cultivent les vivans. De même que l'excès de pluie compromet chez nous le sort des récoltes, de même la surabondance des pleurs qu'on verse sur les défunts est nuisible à leur salut éternel. Nanna Coadélez, vous pouvez m'en croire : les laboureurs de ma sorte ont un sens spécial; une voix secrète les avertit de ce qui se passe au fond des trous qu'ils ont creusés; j'entends chaque nuit, quant à moi, le cadavre de votre mari qui se tourne et se retourne dans son cercueil, comme quelqu'un de très las que des morsures d'insectes empêcheraient de dormir. C'est signe que son âme n'est point heureuse en Purgatoire, et je pense que c'est à cause de l'intempérance de votre chagrin. »

A ces mots Nann, paraît-il, s'exclama :

« Pas heureuse! dites-vous, pas heureuse!... Eh bien! dût-il m'en coûter plus que la vie, je saurai si vous avez dit vrai, Mikaël Inizan! »

Le lendemain, à l'insu de tous ses gens, elle était partie. Dans quelle direction? On l'ignorait. Et elle fut absente près d'une année. Un de ses frères dut s'installer à la ferme pour conduire les travaux. Enfin, aux approches de Noël, on la revit, mais en quel état, la pauvre! et combien différente de ce qu'elle avait été! Son frère eut peine à la reconnaître, tant elle avait changé. Sa peau si fraîche s'était racornie, ses cheveux étaient devenus tout blancs, et, dans ses yeux dont on vantait naguère la douceur, brûlait maintenant un feu sombre. De plus, il se dégageait d'elle une odeur étrange, une odeur de chair roussie... On essaya de la faire parler, mais à tous les questionneurs elle répondit : « Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde. » Les langues n'en allèrent pas moins leur train; les versions les plus contradictoires circulèrent. Cependant Mikaël Inizan, informé du retour de Nann, se rendit un jour à Kerzonn; il la trouva qui trayait les vaches.

« Ha! ha! dit-il, je constate avec plaisir que vous avez repris vos occupations... Et votre voyage, Nanna, s'est-il bien accompli? Avez-vous de bonnes nouvelles de Pêr Coadélez, votre mari?

« Vous, lui répliqua-t-elle sans lever les paupières, passez, s'il vous plaît, votre chemin. »

Et, comme il insistait, elle se dressa d'un bond, criant :

« Va-t'en, fouine de cimetière ! Décampe sur l'heure, ou je te fais mettre en pièces par le chien de garde. »

Elle dardait sur lui, cette fois, l'éclair irrité de ses prunelles.

Il dit simplement :

« Je sais à présent ce que vous cachez à tous, Nanna... Vos yeux sont couleur d'incendie : ils ont vu le séjour des flammes ! »

Dès lors, la maîtresse de Kerzonn fut, dans la paroisse, un objet de curiosité et d'effroi. Non seulement on tint pour avéré qu'elle avait visité le Purgatoire, mais on donna même des détails précis sur la façon dont elle s'y prit pour mener à bien son aventure, sur les routes ténébreuses qu'elle eut à suivre, les obstacles qu'elle eut à surmonter... Tous ces bruits n'étaient pas sans arriver jusqu'aux oreilles de Nanna. A la ferme, les domestiques en causaient entre eux... Longtemps elle feignit de ne point entendre, comme aussi de ne s'apercevoir pas qu'à l'église, le dimanche, ses voisines écartaient superstitieusement leurs chaises de la sienne, ou que les enfans, dans la rue, se la montraient du doigt en murmurant : « Voilà celle qui revient du pays des Anaon !... » Mais, au fond, elle ne laissait point d'en être émue, et la preuve, c'est qu'à la première occasion elle se défit de son beau domaine de Kerzonn pour louer, du côté de Lannédern, à six lieues d'ici, une misérable métairie de quelques arpens.

J'ai fini. Croyez ou ne croyez pas, telle est la véridique histoire de Nanna Coadélez. On n'en parle plus guère maintenant, mais, du temps que j'étais jeune fille, elle défrayait encore les veillées, et j'y repense, pour ma part, à chaque fête des morts, quand surgit dans le cadre de la porte la grande forme sèche de la vieille Nann demandant à être logée... Si vous pouviez enlever le cadenas qui ferme les lèvres de cette femme, vous en apprendriez long sur le chapitre des âmes défuntes...

Gaïda se tut, songeuse, l'ombre de ses grands cils bruns se prolongeant sur ses pommettes rosées, les mains appuyées au dossier d'une chaise, dans l'attitude qu'elle avait gardée depuis le commencement de son récit. Je lui demandai :

— Qu'a dit la vieille tout à l'heure, quand Mikaël Inizan est entré ?

— Rien, monsieur. Ils font semblant l'un et l'autre de ne se plus connaître... C'est une seconde histoire, celle-là, plus mystérieuse encore que la première. On raconte qu'au moment de franchir la limite de la paroisse, Nanna invoqua l'esprit des ancêtres, cria vengeance contre le fossoyeur, le maudit dans son corps et dans ses facultés. Peu après, un matin, on trouva Mikaël étendu, immobile, dans son lit, les reins cassés, les yeux hagards,

la raison perdue. Les morts de Kerzonn avaient descendu les marches du cimetière pour accomplir la malédiction de Nanna.

V

Lorsque, ayant achevé mon frugal repas, je regagnai la cuisine, paysans et paysannes avaient pour la plupart vidé la place, s'étaient dispersés dans la nuit, par les fondrières de la vallée ou les âpres sentiers de la montagne. Il ne restait plus qu'une dizaine de personnes, des chefs de maison, des *penn-ti*, ceux-ci laboureurs de champs, ceux-là pasteurs de troupeaux, tous parens de l'aubergiste ou de sa femme, à quelque degré. On sait que la parenté bretonne a de multiples et sinueuses ramifications. Assis des deux côtés de la longue table transversale, où Ronan trônait à l'un des bouts, tandis qu'à l'autre Gaïda découpait les parts, ils mangeaient et buvaient en silence. Rarement, entre les bouchées, ils échangeaient une parole; leurs gestes mêmes, sauf le mouvement continu des mâchoires, étaient sobres et espacés... Une jarre de cidre occupait le milieu de la table. Chacun y puisait à même et, en y plongeant sa chopine, prononçait à voix haute :

— *Yéc'hed d'ar ré vév!* (Santé aux vivans!)

Les autres répondaient en chœur :

— *Doué ra bardono d'an Anaon!* (Dieu pardonne aux Ames défuntes!)

Cette agape de famille avait un caractère vraiment solennel et, en quelque sorte, liturgique. Ronan me convia à prendre place à sa droite, à l'extrémité de l'un des bancs.

— Vous êtes dans la rangée des Le Braz, me dit-il. En face de vous est la rangée des Tromeur. D'une des branches de leur lignée est sortie ma femme... Vous est-il jamais arrivé de penser à l'ancêtre qui, le premier, porta notre nom? Quant à moi, dans mes pérégrinations solitaires, au trot de mon bidet de Cornouailles, je me suis souvent persuadé, pour me distraire de la monotonie de la route, qu'à travers l'épaisseur des temps je m'entretenais respectueusement avec lui... Il dut avoir belle prestance : le nom même qu'il nous a légué en témoigne (1). Quel métier exerça-t-il? Fut-il terrien ou coureur des mers, pauvre ou riche, savant ou illettré? Dieu le sait, Dieu seul... En tout cas, il fut un honnête homme, car il a fait souche d'honnêtes gens. N'est-ce pas, cousin?

Je n'avais qu'à m'incliner.

— A la santé des Le Braz, conclut le pillawer.

— Et à la santé des Tromeur aussi! repartit Gaïda.

(1) *Braz*, en breton, veut dire *grand*.

Un vieux berger à la longue barbe blanchissante, à l'aspect vénérable d'un patriarche, se leva et dit :

— Paix aux hommes sur la terre, paix aux Anaon dans la tombe !

Les pipes s'allumèrent ; la bouteille d'eau-de-vie circula... Dehors, le vent s'éveillait, selon l'expression bretonne, avec la lune. Sa voix, faible d'abord et comme hésitante, peu à peu s'enfla, s'élargit, et bientôt remplit l'espace d'un formidable ronflement. Les commensaux de l'aubergiste s'étaient mis à deviser entre eux des morts de l'année ; ils énumeraient les mérites de chacun, ses vertus, les particularités mémorables de son existence, les circonstances qui avaient accompagné son trépas. Cela donnait l'impression d'une sorte de litanie funèbre, improvisée verset par verset et que ponctuait à chaque pause un perpétuel : « Dieu lui pardonne. »

Comme Gaïda jetait au feu, pour le ranimer, une brassée de copeaux, quelqu'un dit :

— C'est cela ; chauffe-nous *avec*, du moins, en attendant qu'on nous couche *dessus*.

— Parions que vous n'avez pas compris ! fit, en se tournant vers moi, le pillawer.

Force me fut d'avouer que non.

— Voilà. Quand le menuisier a fini de raboter un cercueil, il a soin de disposer dans le fond, en guise de litière, les *ripes* (1) qu'il en a détachées... Litière dure, mais plus moelleuse encore pour le cadavre que la planche toute nue... En ce pays, nul artisan ne voudrait garder dans son atelier une seule de ces ripes.

— Certes, appuya un autre. Il aurait trop peur que le mort ne la lui vînt réclamer. La chose s'est vue.

La flamme, dans l'âtre, montait haute et claire, dessinant d'un trait vif le profil aigu de la vieille Nann toujours assise dans le fauteuil de chêne, le buste en avant, ses mains osseuses comme incrustées dans ses genoux, indifférente à tout ce qui se faisait ou se disait autour d'elle, — sa pipe minuscule pendant à ses lèvres, le fourneau renversé, — l'esprit ailleurs, la figure sombre, hostile et craintive tout ensemble, énigmatique et navrée. Pas une fois elle n'avait mêlé son mot à la conversation des « soupeurs ».

— Je ne suis pas de la parenté, me répondit-elle d'un ton bref, quand, ayant pris place dans l'autre fauteuil vis-à-vis d'elle, je lui reprochai le plus respectueusement du monde son mutisme.

Elle se pencha pour rallumer sa pipe éteinte, cueillit à même

(1) Copeaux.

dans la cendre un morceau de braise qu'elle fit sautiller dans le creux de sa main.

— Je vois que vous n'avez pas peur de vous brûler, lui dis-je.

— Oh non! Le feu ne mord point sur la glace, et moi, mon pauvre corps de misère n'est plus qu'un glaçon.

— Vous devez avoir un bel âge, grand'mère, et vos yeux, j'imagine, ont vu passer bien des choses?

— Ils ont vu ce qu'on voit dans la vie : ils ont vu mourir les gens, mourir les jeunes, mourir les vieux, mourir les heureux et les tristes... Et ils attendent de se clore à leur tour, dans le sommeil de la grande nuit sans étoiles. Le plus tôt sera le mieux. J'ai soixante-seize ans : tous les miens s'en sont allés; mes jours sont combles; je suis une voyageuse lasse qui guette, accroupie sur le bord de la route, le passage du char de l'Ankou. J'entendrai venir avec joie le grincement de ses roues mal graissées.

Elle parlait par petites phrases nettes, comme taillées à coups de serpe; ses prunelles de chatte sauvage étincelaient.

Elle ajouta sentencieusement :

— Tout est désert, pour moi, en ce monde : *là-bas*, au contraire, tout est peuplé. Il y a plus de morts sous la terre que de vivans à sa surface...

Ronan se joignit à nous, invitant les autres à l'imiter.

— Approchez-vous du feu, les gars, si vous n'êtes pas trop pressés.

— Il y a quatre places où le Breton s'attarde volontiers, fit en s'avançant le vieux pâtre à la barbe chenue : au pied d'un mulon de paille, avec sa « douce »; à l'église, devant Dieu; à l'auberge, devant une chopine; et enfin, au coin du foyer, à fumer sa pipe.

Le cercle se forma, la causerie devint générale.

Étrange, inoubliable veillée... Elle rappelait, avec je ne sais quoi de plus lointain, de plus mystérieux, les « vêpres noires » de tantôt dans l'humide sanctuaire noyé d'ombre... Le recueillement était le même. Une gravité singulière se lisait sur tous les visages. Chacun, en prenant la parole à son tour, en contant son anecdote, j'allais dire en psalmodiant son antienne, semblait avoir le sentiment qu'il accomplissait un rite sacré. Ce fut proprement un *nocturne* funèbre. La scène ne manquait pas d'une certaine grandeur. Pour chapelle, un cabaret, un mélancolique « débit » des monts, des viandes salées suspendues aux solives, des chopines de faïence à fleurs peintes enguirlandant les murs enfumés; — pour autel, l'autel des peuples antiques, le foyer, avec son âme ailée et bruissante, la flamme; — pour officians, une dou-

zaine de vieillards, comme qui dirait les anciens de la tribu, cœurs simples et timorés sous des dehors farouches, fils d'une race encore toute pénétrée des terreurs primitives, *oppressa gravi sub religione*... Telles durent être les veillées aryennes, aux époques très reculées, sous la hutte des premiers pasteurs.

. . . . . .

Onze heures sonnèrent à l'horloge, dont on voyait aller et venir le lourd balancier, par une fente pratiquée dans toute la longueur de la gaine de bois. En même temps retentirent, dans le grand silence de la rue, des claquemens de sabots et les tintemens d'une clochette. L'assistance tressaillit et se signa.

— C'est l'annonciateur des morts, me dit Ronan.

Et il m'expliqua que le soir du 1er novembre, un homme avait mission de parcourir le bourg en agitant une cloche pour avertir de l'approche de minuit, l'heure des trépassés.

— Allons, soupira un paysan, nous avons suffisamment usé du feu. Place aux ancêtres, maintenant! Vous connaissez l'adage : « La mort est froide, les morts ont froid. »

Nann ajouta, rassemblant ses jupes :

— Puisse la chaleur du foyer leur être douce!

A quoi chacun répondit : « Ainsi soit-il », comme à la fin d'une prière.

Les « veilleurs » prirent congé. Je fis quelques pas hors de la maison et les regardai s'enfoncer peu à peu dans la nuit. Le vent soufflait par grandes rafales soudaines, avec de brusques accalmies. Le brouillard s'était dissipé. Une lune molle et comme à demi fondue, pareille à ces méduses qu'on voit flotter dans les transparences de la mer, entre deux eaux, baignait les formes immobiles du Ménez d'une clarté morte, d'une sinistre clarté polaire. Les champs, les landes bleuissaient vaguement, tels que des lacs endormis.

Dans le bourg, les portes se fermaient, les verrous criaient, et les étroites lucarnes percées sous l'auvent des toits s'éteignaient l'une après l'autre.

Ronan me héla.

— Il faut rentrer... Nous n'avons plus à nous que quelques instans... Nann et ma femme ont fini de dresser le couvert des Anaon.

Sur la table de la cuisine s'étalait une nappe de toile fine passée au safran, avec de longues franges qui pendaient : des mets de toute sorte y étaient disposés, une tranche de lard, des galettes de sarrasin, une énorme jarre de crème mousseuse.

— Les morts, disait le pillawer, sont friands de lait. Le lait purifie.

J'avais devant les yeux tous les préparatifs d'un repas des Ames, d'une « parentation » à la manière antique. Le spectacle ne laissait pas d'avoir son originalité.

— Et les morts viendront? demandai-je.

— Pouvez-vous en douter? répliqua vivement Gaïda. Certes oui, ils viendront. En ce moment même, ils sont sur le point d'arriver. Ils s'assoiront là où nous sommes assis, et ils causeront de nous comme nous avons causé d'eux, et ils ne s'en iront qu'au petit jour, après avoir promené de tous côtés leurs regards à qui rien n'échappe, contens ou fâchés selon que l'inspection leur aura semblé bonne ou mauvaise.

— Quelqu'un les a-t-il vus?

— Personne, je pense, n'a eu l'audace de les épier.

— Si fait, intervint la vieille Nann... Gab Prunennec les voulut voir. Il glissa un coup d'œil furtif par-dessous ses draps. Mal lui en prit. Les défunts de sa famille, son propre père à leur tête, lui arrachèrent les prunelles avec les ongles : et, tout le restant de ses jours, il pleura des larmes de sang... Si vous m'en croyez, homme de la ville, dormez cette nuit la face tournée vers la muraille.

Un frisson subit parcourut ses membres.

— Tenez, ajouta-t-elle, devenue très pâle, c'est un signe!... Une âme vient de me frôler... Bonsoir!

Elle gravit l'échelle du galetas et disparut dans le trou noir de la trappe. Gaïda couvrit le feu de mottes de tourbe, pour qu'il durât jusqu'à l'aube, et Ronan me conduisit au « cabinet des gentilshommes » où je devais coucher, dans le lit monumental des ancêtres.

— Tâtez, me dit-il; la couette est bonne. Dieu fasse que votre somme le soit pareillement! Je vous laisse la lumière, mais, aussitôt que vous serez au lit, je vous prie de l'éteindre.

Au moment de tirer derrière lui la porte, il se ravisa :

— J'oubliais... Si vous entendez chanter devant la maison, ne vous étonnez point.

— Ah! oui, je sais...

Je la connaissais, en effet, par ouï-dire, la curieuse tradition des « Chanteurs de la Mort » qui vont de seuil en seuil, la nuit de la Toussaint, clamant la plainte des âmes défuntes.

VI

Ils passèrent sur le coup de minuit. Dans un intervalle de calme, entre deux rafales, leurs voix s'élevèrent en un gémissement éperdu, — voix chevrotantes de vieux mêlées à des voix cristallines ou nasillardes de femmes et d'adolescens.

Les vieux geignaient :

Vous êtes dans votre lit couchés commodément,
Les pauvres Anaon n'en peuvent mais...
Vous êtes dans votre lit doucement étendus,
Les pauvres Anaon errent à l'aventure !

Un drap blanc, cinq planches,
Un bouchon de paille sous notre tête,
Cinq pieds de terre par-dessus,
Voilà tous nos biens à nous autres.

Ils parlaient au nom des âmes, s'identifiaient avec elles, disaient l'affreuse solitude, les longues angoisses, les multiples tourmens des lieux d'expiation, reprochaient aux vivans leur inconstance, agitaient devant eux, pour le jour prochain où à leur tour ils seraient des morts, le spectre de l'universelle ingratitude et de l'éternel oubli.

Les femmes, les adolescens, heurtant aux vitres, criaient :

Nous venons de la part de Jésus
Vous réveiller, si vous êtes endormis,
Vous réveiller de votre premier somme,
Afin que vous invoquiez Dieu pour les Anaon !...

Allons ! sautez à bas de votre lit,
Sautez pieds nus sur la terre nue,
A moins que vous ne soyez malades
Ou déjà surpris vous-mêmes par l'Ankou !...

Et à travers la lugubre mélopée revenait sans cesse ce mot d'Anaon dont les syllabes assourdies, prononcées à la façon bretonne, vibraient en notes basses, profondes, vraiment sépulcrales.

Jamais lamentation aussi désespérée ne m'avait frappé l'oreille. L'accent des vieillards surtout était d'une telle détresse qu'il vous glaçait le cœur, comme un appel déchirant, comme un hurlement de douleur et d'effroi, sorti, en effet, du sein même des abîmes de la Mort.

J'éprouvai, je l'avoue, un sentiment d'aise, lorsque enfin les chanteurs funèbres se furent éloignés et que le vent, de nouveau déchaîné, eut balayé leurs voix dans l'espace.

Au-dessus de moi, dans la soupente, j'entendis Nanna Coadélez remuer.

A genoux, sur sa couchette de paille, elle entonna le *De profundis;* Ronan et Gaïda, du lit clos qu'ils occupaient dans la cuisine, lui donnèrent les répons. Puis le silence redevint vaste, entrecoupé seulement par le tic tac de l'horloge et par ces mille bruits à peine perceptibles que font les choses dans la sonorité des maisons endormies.

ANATOLE LE BRAZ.

LES MAITRES

DE

LA SYMPHONIE

II [1]

BEETHOVEN, SCHUBERT, MENDELSSOHN, SCHUMANN, BERLIOZ.

IV

Avec Haydn et Mozart, le goût de la musique de chambre et de la symphonie s'était peu à peu propagé, et, sur leurs traces, un grand nombre de compositeurs s'engageaient dans les voies qu'ils avaient ouvertes. C'est en Allemagne surtout qu'ils comptaient des imitateurs, car les instincts musicaux en France se portaient de préférence vers le théâtre. La symphonie y était alors considérée comme un genre secondaire, peu apprécié par le public, et au commencement de ce siècle, un critique réputé, tel que Millin, se demandait comment un compositeur peut inventer « lorsqu'il ne peut pas même dire ce qu'il veut faire. » Suivant lui, ces sortes d'ouvrages, « travaillés au hasard », ne sont, au fond, « qu'un bruit sonore et qui plaît aux oreilles, soit par sa force, soit par sa douceur. » Il pense donc qu'un artiste, pour réussir, doit se proposer un thème, « choisir dans les bons poètes des passages analogues à la situation qu'il veut peindre » (2). Aussi, Lacépède, le naturaliste bien connu, qui se piquait

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.
(2) Millin, *Dictionnaire des Beaux-Arts;* Paris, 1806, t. II.

d'être musicien, avait-il entrepris de mettre en musique les *Aventures de Télémaque*. En Allemagne même, comme s'ils doutaient du pouvoir de la musique pure, les compositeurs se traçaient des programmes adaptés par eux à des conceptions philosophiques ou littéraires. Pichel avait écrit neuf symphonies sous les noms des *Neuf Muses* et trois autres sous ceux des *Trois Grâces*, et Ditters de Dittersdorff publiait en 1795 quinze symphonies dans lesquelles il avait eu la prétention de représenter des épisodes empruntés aux *Métamorphoses d'Ovide*. D'autres, s'autorisant de quelques-unes des symphonies de Haydn, telles que la *Poule*, l'*Ours*, la *Chasse*, etc., inclinaient vers la musique pittoresque et s'appliquaient à imiter les bruits de la nature, les cris ou les allures des animaux. D'autres enfin, plus fidèles aux saines traditions du genre, entendaient se renfermer dans le domaine de la musique pure et, sans recourir à aucun commentaire, croyaient que l'intérêt de leurs œuvres devait être cherché exclusivement dans l'emploi raisonné des ressources orchestrales. Parmi ces derniers, il convient de citer : Neubauer, Gyrowetz, Wranicki, un compositeur de ballets nommé Cannabich et surtout Ignace Pleyel qui, fixé momentanément à Londres, y partagea pour un temps avec Haydn les faveurs du public anglais. Quant à Boccherini, dont quelques ouvrages de musique de chambre sont restés célèbres, ses symphonies, ainsi que le remarque un de ses biographes (1), ne sont, à vrai dire, que des quintettes ou des sextuors un peu renforcés.

En somme, ces œuvres plus ou moins estimables disparaissent complètement aujourd'hui devant celles de Haydn et de Mozart, et l'on put croire un instant qu'après ces deux maîtres la symphonie, où ils avaient excellé, allait retomber dans l'oubli. Il était réservé à Beethoven d'agrandir son domaine et de montrer toute la puissance que pouvait encore atteindre une forme de l'art dont il a été le représentant le plus original et le plus élevé. Grâce aux nombreuses publications relatives au grand compositeur, sa biographie, longtemps assez obscure, commence à être mieux connue. Nous voyons peu à peu se dessiner les traits de cette nature fière et bizarre dont les conditions mêmes de la vie devaient encore accentuer la physionomie. En s'aidant des études de Nohl, de Thayer, de Nottebohm et de Wasilewski, M. Th. de Wyzewa nous montrait il y a peu de temps ici même (2) ce qu'avait été l'enfance de Beethoven, la précocité de sa vocation, la tendresse de sa mère, la vulgarité de ce père ivrogne, brutal, inintelligent, qui tantôt emmène avec lui son fils au cabaret et tantôt, par la

(1) L. Picquot, *Notice sur la vie et les œuvres de L. Boccherini;* Paris, 1851.
(2) *La Jeunesse de Beethoven, Revue* du 15 septembre 1886.

sévérité avec laquelle il l'astreint à des exercices prolongés à son clavecin, risque de compromettre sa santé ou de le dégoûter à jamais de son art. Avec la perte de sa mère et celle de sa sœur bien aimée, avec la gêne croissante qu'amènent les désordres de son père, l'enfant débute dans son triste apprentissage de l'existence, et les douloureuses contradictions qui se partagent cette âme inquiète s'accuseront bientôt de plus en plus. A la fois timide et hautain, affectueux et sauvage, expansif et concentré, bon jusqu'à la faiblesse et méfiant jusqu'à l'hypocondrie, il est prédestiné à toutes les illusions comme à tous les mécomptes, et quand la plus terrible des infirmités qui pût l'atteindre arrive graduellement à l'isoler des autres hommes, son humeur devient tout à fait intraitable. Mais il n'avait pas attendu jusque-là pour être misanthrope. Ardent et passionné, il est né pour souffrir dans le monde, car il n'y apporte que sa fierté et sa gaucherie. Comme Jean-Jacques, il trouve sur l'escalier ou dans la rue le mot qu'il aurait voulu dire au salon. Aussi est-il mécontent de lui-même et des autres. Prenant en horreur la société, il s'enfonce de plus en plus dans sa solitude, et se dérobe aux témoignages de sympathie de ses amis les plus sûrs au moment où ceux-ci pourraient lui venir en aide. Il leur faut bien des ménagemens pour l'aborder. « Ne venez pas; ne m'amenez personne », écrit-il à l'un d'eux qui lui avait annoncé sa visite. Ceux qui essaient de forcer sa porte s'exposent à des rebuffades quand il est à son travail ou qu'ils le trouvent en proie à ses accès de sauvagerie. Parfois même, il ne leur ouvre pas, et le prince Lichnowski, malgré les attentions délicates que lui suggère son dévouement à l'artiste, doit redescendre, sans le voir, les trois étages qu'il a gravis inutilement. Ignorant des choses les plus élémentaires de la vie, Beethoven reçoit à chaque instant des piqûres que l'isolement auquel il s'obstine lui fait paraître plus aiguës et plus intolérables. Sur les carnets qu'il porte toujours avec lui et qu'à grand'peine on est parvenu à déchiffrer, à côté des motifs musicaux qu'il note sur-le-champ, à mesure qu'ils se présentent à son esprit, on rencontre pêle-mêle des comptes avec sa cuisinière ou sa blanchisseuse et des invocations à l'Être suprême. Il croit qu'on le vole et se plaint qu'on use son linge; son neveu profite de l'ascendant qu'il a sur lui pour lui soutirer de l'argent; les ablutions abondantes auxquelles il se livre traversent les plafonds et le font renvoyer de plusieurs logemens. Ces misérables incidens, grossis à plaisir par son imagination, lui rendent la vie insupportable. En même temps que son humeur s'assombrit de plus en plus, il reste, au fond, bon, sensible, désireux d'amitié, avide des joies de la famille, plein d'amour pour le Dieu auquel il adresse ses

prières enthousiastes et ses cris de douleur. Mais tous ces objets de son affection, il souffre de les voir amoindris, profanés, pervertis par les hommes. C'est au plus intime de son âme qu'il se fait pour lui-même un culte, un autel, une religion sans prêtres ni cérémonies. Vivant ainsi dans une perpétuelle opposition avec des réalités qu'il déteste et des idées abstraites qu'il caresse, bien que sa sincérité soit absolue, ses plaintes comme ses élans vers la divinité paraissent de pures déclamations. La nature seule est son refuge; à elle il peut se confier et elle le transporte. Avec une candeur d'enfant, il goûte dans la campagne une joie débordante à voir ses beautés, à écouter ses voix confuses, et ses extases confinent à la prière. Cette nature au milieu de laquelle il trouve un apaisement à ses souffrances lui devient plus chère à mesure qu'il a plus besoin d'éviter ses semblables pour se replier sur lui-même.

Mais à travers tous ces contrastes douloureux et toutes ces incohérences de son caractère, il reste entièrement voué à son art. Cet art seul l'aide à supporter le fardeau d'une vie qu'il serait tenté d'abréger; c'est sur lui qu'il a reporté toutes ses affections, c'est par ce qu'il y met de lui-même qu'il se console et se venge des amertumes de sa destinée. Jusque-là, si expressives que fussent les productions musicales de Haydn et de Mozart, elles nous montrent cependant la marque de cet esprit d'ordre et de mesure, de ce sentiment des proportions qui distinguent l'art classique. L'art de Beethoven, au contraire, est tout personnel, et comme celles de Rembrandt, — avec lequel il offre d'ailleurs bien des analogies, — ses œuvres sont étroitement liées à sa propre vie. C'est lui-même qu'elles nous racontent, c'est son âme qu'elles nous découvrent avec ses aspirations tumultueuses et ses intimes déchiremens.

A ce titre, la symphonie était, entre toutes, la forme qui convenait à son génie. Elle seule pouvait prêter à ces ardeurs confuses qui bouillonnaient en lui une expression suffisamment claire et cependant indéfinie, à la fois mystérieuse et éloquente. S'il n'avait pas trouvé dans sa famille, ainsi que Mozart, une direction intelligente, sa ville natale lui avait fourni, du moins, de précieuses ressources pour l'instruction qui convenait le mieux à ses aptitudes, et au point de vue de la musique orchestrale, on ne pouvait rêver un milieu plus favorable. Entre toutes les villes d'Allemagne, Bonn était alors, en effet, un centre privilégié, et parmi les protecteurs éclairés de l'art musical, on n'en compta jamais de plus zélés que les électeurs de Cologne qui, dès le milieu du XIIIe siècle, y avaient transporté leur résidence. Plus encore que ses devanciers, le prince Franz Maximilien, depuis son

avènement en 1784, s'était attaché à élever le niveau de cet art. Sans parler d'un théâtre subventionné par lui et qui soutenait la comparaison avec les premiers de l'époque, sa chapelle jouissait aussi de la renommée la plus légitime, et Beethoven devait tirer de cet avantage un profit singulier.

L'instruction littéraire du jeune garçon avait été, on le conçoit, assez négligée. Bien que plus tard il se fût efforcé d'en combler les lacunes, il éprouva toujours une grande difficulté à écrire une lettre, et il conserva une aversion extrême pour toute correspondance. Mais sa vocation était trop évidente pour que son père lui-même ne reconnût pas la nécessité de le confier à un maître. Ses progrès furent tels qu'à l'âge de 14 ans, il était nommé organiste adjoint. Il commençait aussi à être connu et apprécié à Bonn, où il comptait des protecteurs et des amis très dévoués. Mais c'est surtout parmi les musiciens de la chapelle qu'il trouvait les relations les plus utiles. Dans cet orchestre dirigé par Joseph Reicha et composé d'une élite de trente et un exécutans, dont la plupart allaient devenir célèbres, on remarquait le violoniste Franz Ries qui recueillit chez lui Beethoven à la suite de la mort de sa mère et demeura toujours son ami; le violoncelliste Romberg; Antoine Reicha, flûtiste et plus tard professeur d'harmonie, très considéré à Paris; le corniste Simrock, l'éditeur bien connu. Avec de pareils élémens, Beethoven était bien placé pour se rendre compte de toutes les ressources que peut offrir la musique instrumentale, et avant d'exiger des autres la virtuosité nécessaire pour interpréter certaines de ses œuvres, il était devenu lui-même un exécutant de premier ordre. Il ne connaissait aucune difficulté, et dès 1791 Bossler, dans sa *Correspondance musicale*, parle avec les plus grands éloges du talent qu'il avait acquis comme pianiste. « Les meilleurs musiciens de la chapelle, ajoutait-il, sont ses admirateurs et, quand il joue, ils sont tout oreilles. » En 1792, dans la fête qui lui avait été donnée à Godesberg, près de Bonn, Haydn, à son retour de Londres, prodiguait aussi les encouragemens au jeune compositeur, et Thayer suppose même que dès ce moment Beethoven était convenu avec lui qu'il irait à Vienne se mettre sous sa direction (1).

Grâce à une subvention accordée par l'électeur, Beethoven put, en effet, réaliser ce voyage et recevoir les leçons de Haydn; mais ce dernier s'étant de nouveau rendu à Londres un an après, son élève se mit entre les mains d'Albrechtsberger, organiste de la cour et l'un des plus habiles théoriciens de ce temps. Beethoven reconnaissait plus tard tout le fruit qu'il avait tiré des enseigne-

(1) Langhans, *Geschichte der Musik*, II, p. 208 et suiv.

mens de Haydn, car il recommandait à un compositeur de ses amis nommé Schenk d'étudier avec soin les corrections faites par son premier maître sur les cahiers de devoirs qu'il lui remettait. Le nombre de ces cahiers aussi bien que les ratures dont ils étaient couverts attestent à la fois l'ardeur opiniâtre que l'élève apportait à ces études et la conscience du professeur à examiner ses exercices. Peu de temps après, en 1795, Beethoven publia ses premières œuvres instrumentales, trois trios (Op. 1) qui manifestent déjà sa maîtrise. A l'expérience, au goût qu'on y remarque, on peut reconnaître que ce ne sont pas là les productions d'un débutant. Récemment, en effet, on a découvert parmi les papiers laissés par J.-N. Hummel une cantate sur la mort de Joseph II (1790) et une autre sur l'avènement de Léopold II à l'Empire (1792), toutes deux inédites et qui, suivant l'observation faite par Hanslick qui signala un des premiers cette découverte, permettent déjà de pressentir le génie de Beethoven. Il y eut alors un court intervalle de bonheur dans la vie du jeune maître, car en même temps qu'il achevait de se perfectionner dans son art, il était introduit dans la haute société de Vienne, chez les Esterhazy, les Liechtenstein, les Lichnowski. On l'y accueillait avec bienveillance, on appréciait la loyauté de sa nature, le charme de son talent plein de fougue et de tendresse passionnée. A la cour de Vienne, où il s'était fait entendre plusieurs fois, à Berlin, où il se rendit en 1796, son jeu et surtout ses improvisations lui valurent les témoignages d'admiration les plus flatteurs. Le succès des trois sonates de piano dédiées à Haydn (Op. 2) attirait chez lui des éditeurs, et l'aisance où il se trouvait lui avait permis d'avoir un domestique et même d'acheter un cheval de selle. Dans les salons les plus aristocratiques, on supportait les éclats de sa franchise et la brusquerie de ses allures. Bien qu'au premier abord ni ses traits ni ses manières ne prévinssent en sa faveur, il avait fait mainte conquête, et, si l'on en croit son ami Wegeler, son cœur était toujours occupé. Plus d'une fois même il eut à ce moment des velléités de mariage ; mais, ainsi qu'il le dit lui-même, « avec des personnes qui n'étaient pas de sa condition et avec lesquelles il ne pouvait songer à s'unir avant d'avoir poussé plus vigoureusement ses affaires. » Il s'agissait alors de Julia Guiciardi, devenue plus tard comtesse de Gallenberg, à laquelle il dédia cette sonate si gratuitement appelée *le Clair de Lune*, qui a donné lieu à tant de romanesques légendes et que Beethoven était agacé de voir préférer à des œuvres qu'il jugeait lui-même supérieures. D'autres dames du plus grand monde avaient aussi été l'objet de ses attentions. Il s'était complètement transformé, et à la veille de son retour à Bonn, il écrivait à une ancienne amie

d'enfance, Éléonore van Breuning : « Vous trouverez dans votre ami un homme tout joyeux, car le temps et une destinée meilleure ont effacé en lui la trace des misères passées. » Mais ce ne fut là qu'un bonheur bien éphémère, auquel allaient bientôt succéder de nouvelles et irrémédiables tristesses.

Jusqu'alors ses contemporains avaient surtout goûté son jeu; ses compositions, au contraire, semblaient déjà bizarres aux connaisseurs, savantes plutôt qu'inspirées, « sans naturel et sans mélodies. » Ce n'est guère qu'en 1800 que leurs appréciations commencèrent à se modifier à la suite d'un concert où, sans parler d'un concerto de piano et du *septuor*, il avait fait entendre sa première symphonie (Op. 21). Avec tout le talent qu'avaient eu ses prédécesseurs, il y montre déjà des qualités très personnelles et l'affirmation de Berlioz que « Beethoven n'est pas encore là » nous semble, ainsi qu'à M. Brenet, trop absolue. Sans doute, et on l'avait remarqué dès cette époque, la composition de l'orchestre, la coupe et les proportions de cet ouvrage, continuent à nous offrir un mélange heureux du style de Haydn et de Mozart. Mais la franchise des rythmes, la force expressive des idées, leur enchaînement et la façon même de les présenter annoncent un maître. Sans être tout à fait lui-même, Beethoven manifeste mieux encore son originalité dans la seconde symphonie (op. 36); il est vrai que dans l'intervalle de deux ans qui la sépare de la première, de cruelles souffrances avaient mûri son génie. C'est près de Vienne, à Heiligenstadt, qu'il avait achevé cet ouvrage. Il était venu y chercher le repos que son médecin lui ordonnait pour essayer de guérir la surdité dont depuis trois ans il se sentait de plus en plus menacé. Malheureusement cette infirmité ne fit qu'empirer. Un jour que Ries se promenait avec lui dans la campagne, Beethoven, auquel il signalait un berger soufflant à peu de distance dans un flûteau rustique, n'avait pu l'entendre, et le maître restait triste et pensif durant toute cette promenade. Il épanchait douloureusement ses plaintes dans le testament qu'il adressait alors à son frère et qui appartient aujourd'hui à M. O. Goldschmidt, chef d'orchestre à Londres. Lui qu'on accuse d'humeur farouche, il eût été, sans cet horrible mal, le plus sociable des hommes; mais il lui faut se résigner à une vie solitaire. Atteint dans ses goûts les plus chers, il doit dérober aux autres la connaissance de cette infirmité qui, en paralysant l'exercice de son art, le rend à charge à autrui et à lui-même et qui, pour un rien, le porterait à abréger une vie misérable, s'il ne sentait pas en lui un besoin de produire qui le soutient encore, en dépit des rigueurs de la destinée qui l'accable. Que si la mort devait venir avant qu'il eût accompli toute sa tâche, il l'accueillerait avec joie,

car elle serait pour lui une délivrance à des maux aussi affreux qu'immérités.

Dans la seconde symphonie, Beethoven, tout en respectant les formes consacrées, excelle déjà à tirer des motifs les plus simples des développemens aussi riches qu'imprévus. Les parties, sans être plus nombreuses, sont à la fois plus fournies et mieux rattachées à l'ensemble. Une orchestration plus colorée et plus brillante fait valoir la beauté des idées musicales dont, par des retards habiles, le compositeur prépare et amène l'éclosion. Ainsi que le remarque M. Brenet, ces idées qui nous paraissent aujourd'hui si clairement déduites et si compréhensibles, avaient cependant dérouté le public par leur nouveauté. Ce fut bien autre chose avec l'apparition de la *Symphonie héroïque*, sur laquelle M. Camille Bellaigue, avec sa compétence habituelle, a récemment publié l'attachante étude que nos lecteurs ont présente à l'esprit. On chercherait en vain quelque trace du style des prédécesseurs de Beethoven dans cette œuvre empreinte d'une poignante tristesse et comme soulevée par ce souffle lyrique qui jusque-là était demeuré étranger à la symphonie. C'est le divertissement de leurs auditeurs qu'avaient cherché ses devanciers, en conservant à leurs productions un caractère de sérénité et d'agrément bien conforme aux traditions du genre et à leur manière propre de le comprendre. Beethoven, au contraire, fait de la symphonie un instrument d'expression tout personnel. C'est lui-même qu'il nous peint avec ses aspirations, ses désespoirs, ses souffrances traversées par des élans de joie. Comme il se met tout entier dans son œuvre, les contrastes y sont plus saisissans, les accens plus profonds, plus intimes. La façon même dont il l'a conçue explique en quelque manière l'originalité de l'inspiration.

La révolution française avait eu à l'étranger un retentissement bien naturel, et le mouvement qu'elle avait provoqué dans les esprits devait surtout trouver son écho chez un méditatif et un solitaire tel que Beethoven. L'admiration qu'il professait pour elle s'était bientôt étendue à Bonaparte, qu'il considérait comme sa vivante personnification, voyant en lui l'être privilégié chargé d'en assurer les bienfaits à l'humanité tout entière. Parant son héros de tous les désintéressemens et de toutes les vertus, il en avait fait une figure idéale, et quand Bernadotte, alors ambassadeur de France à Vienne, lui suggérait l'idée de composer en l'honneur du premier consul un important ouvrage, il rencontrait le désir du maître lui-même. Obligé par des engagemens déjà contractés d'en différer l'exécution, celui-ci n'avait pas cessé d'y penser et lorsqu'il put enfin s'en occuper, il s'était mis avec ardeur au travail. Sur la couverture du manuscrit de la partition encore

inachevée, il avait écrit pour titre : *Bonaparte*, et au-dessous son propre nom à l'italienne : *Luigi van Beethoven*. En apprenant que Napoléon se faisait proclamer empereur, il avait éprouvé une vive déception, et Ries, qui lui apportait cette nouvelle, fut témoin de l'accès de violente colère auquel il se livra à ce moment : « Ce n'est donc rien qu'un homme ordinaire ! s'était-il écrié ; maintenant il va fouler aux pieds tous les droits des hommes pour ne plus songer qu'à son ambition ; il ne profitera de son élévation au-dessus des autres que pour devenir un tyran ! » Et là-dessus, allant vers la table, il arracha de sa partition la feuille du titre qu'il déchira en morceaux et qu'il jeta sur le sol. Il la remplaça par une autre sur laquelle il écrivit : *Sinfonia Eroïca*, avec cette mention : *per festeggiare il sovvenire d'un gran uomo*.

Dans la critique qu'il a donnée de cette œuvre, Richard Wagner (1) remarque avec raison que le mot *héroïque*, pris ici dans son sens le plus large, ne vise plus un grand général, mais bien le héros idéal, complet, résumant en lui les aspirations les plus nobles et les énergies les plus généreuses de l'humanité. C'est surtout le sentiment de la force qui domine au début et celui des luttes grandioses que ce héros doit soutenir contre ses ennemis coalisés. Poursuivant ensuite le commentaire, peut-être un peu trop ingénieux, dont cette symphonie lui fournit le prétexte, Wagner croit y voir le géant écrasé d'abord, puis exhalant sa douleur dans la *Marche funèbre*. Mais bientôt il se relève, et le troisième morceau nous le montre recommençant le combat avec plus d'ardeur, pour conclure dans le quatrième par des accens d'une sérénité triomphante et chanter la puissance indestructible de l'espérance et de l'amour. Quoi qu'il en soit de ces interprétations, à considérer l'œuvre en elle-même, il convient de relever les innovations qu'elle contient. Beethoven y renonce à la coupe autrefois adoptée, et ses développemens plus étendus rompent un cadre devenu à son gré trop étroit. L'ancien *menuet* a disparu pour faire place à une partie qui, sous le titre de *scherzo*, prend une importance égale à celle des autres et conserve, en dépit de cette appellation, la gravité que réclame un pareil sujet. A la première audition, ainsi que le rapporte M. Langhans (2), le nombre des amateurs capables de goûter un art si original était fort restreint. Le gros du public avait peine à suivre la longueur inaccoutumée de l'ouvrage, — il dépassait du double les symphonies précédentes ; — la complication des formes, la hardiesse et l'imprévu des combinaisons, tout déroutait ses habitudes. Czerny raconte que, pendant une pause de l'orchestre, on entendit une

(1) *Gesammelte Schriften*, V, p. 219.
(2) *Geschichte der Musik*, II, p. 222.

voix partie de la galerie qui criait : « Je donnerais bien encore un kreutzer pour que ce fût la fin ! » La *Gazette musicale* de Leipzig traduisit le sentiment général des auditeurs en disant que cette symphonie d'une longueur démesurée et dont l'exécution présentait des difficultés inouïes, n'était à vrai dire « qu'une fantaisie très développée, pleine d'audace et de sauvagerie... qui eût certainement beaucoup gagné si l'auteur avait consenti à la raccourcir et à y mettre plus de clarté et d'unité... »

Désormais Beethoven avait trouvé sa voie, et dans ce domaine de la symphonie qu'il venait ainsi d'agrandir, il se sentait chez lui, en pleine possession de ses moyens. C'était bien là le genre qui convenait à son génie. Par son tempérament comme par les dures nécessités de sa vie, le maître, en effet, était de plus en plus porté vers l'expression des sentimens les plus généraux. Isolé du monde, condamné à vivre en lui-même et de lui-même, sa surdité le privait de tout moyen de contrôle sur la valeur de ses œuvres. Mais ses idées chantaient en lui avec d'autant plus de force qu'il ne pouvait plus les entendre exprimées. On comprend que, dans ces conditions, il fût peu fait pour la musique dramatique. Dans ce merveilleux poème de *Don Juan* où toutes les classes de la société, tous les contrastes et toutes les nuances des passions humaines sont en jeu, associés aux saisissantes péripéties du drame, Mozart se meut à l'aise et comme dans son élément. Il marque de traits inoubliables les moindres figures et caractérise avec une pénétration singulière leur individualité dans les situations diverses où elles se trouvent engagées. Beethoven n'a pas la souplesse de talent qui lui permettrait de sortir ainsi de lui-même. Ce n'est qu'à grand'peine et par des effets opiniâtres qu'il arrive à s'accommoder du livret si élémentaire de *Fidelio*, que pourtant il a choisi. S'il élargit à sa taille le texte de Bouilly, c'est pour faire de chacun des personnages autant d'abstractions. C'est sa conception propre de la vie qu'il nous montre en eux, plutôt que les acceptions particulières qu'ils en devraient manifester. En Léonore il glorifie toutes les tendresses de l'amour conjugal tel que son cœur aimant l'aurait rêvé pour lui-même, et son âme avide de liberté exhale ses aspirations dans les plaintes sublimes des prisonniers. Quant aux situations, il se contente de celles que lui offre la pauvreté ingénue de ce livret dans lequel les perfidies d'un gouverneur traître et cruel s'opposent aux complaisances d'un geôlier bon et sensible, et, pour clore dignement des combinaisons d'une innocence aussi enfantine, le soin du dénouement est confié à un ministre équitable, chargé de punir le crime et de récompenser la vertu. En s'exerçant sur ces données candides, Beethoven les transforme, les exalte et atteint

à des beautés de l'ordre le plus élevé. Mais il a épuisé dans cette œuvre unique toutes ses aptitudes dramatiques. Sur ce terrain d'ailleurs surgissent pour lui bien des ennuis qu'avec sa nature peu pratique il est incapable de surmonter. Là où Mozart est servi par sa sociabilité, par son éducation, par cette finesse d'organisation qui lui fait tout comprendre et ces facultés multiples qui lui permettent de tout exprimer, l'humeur ombrageuse de Beethoven s'insurge et se bute. La façon même dont il traite la voix humaine lui attire bien des réclamations de la part des chanteurs qui entament avec lui des débats irritans. « Jamais mon beau-frère n'aurait écrit de pareilles absurdités », s'exclame dans un accès de colère l'acteur chargé du rôle de Pizarro, S. Mayer, qui avait épousé la sœur de la femme de Mozart. De son côté, Anna Milder à qui était échu le périlleux honneur de chanter la partie de Fidelio, harcèle le compositeur pour qu'il modifie certains passages qu'elle dit en dehors de la portée de la voix. Quant au directeur, Beethoven est en discussion continuelle avec lui pour le titre de l'ouvrage, pour la fixation de ses honoraires, pour les moindres détails d'exécution qui mettent à chaque instant à l'épreuve le peu qu'il a de patience. Ces chocs d'amour-propre, ces débats d'intérêt, ces rapports délicats avec des intermédiaires trop nombreux aigrissaient le maître et le poussaient à bout. Nerveux et hors de lui, il devenait incapable des tâches auxquelles il était cependant le plus propre, et il devait recommencer jusqu'à quatre fois l'ouverture de cet opéra sans en être jamais satisfait. A la fin, irrité, il reprenait sa partition et, en dépit de velléités passagères, il n'avait jamais renouvelé sérieusement pareille épreuve. Tout au plus, devait-il écrire quelques fragmens pour l'*Egmont* de Gœthe et l'admirable ouverture de *Coriolan;* mais il avait bien vite renoncé aux sujets de *Faust*, de *Mélusine*, de *Romulus* et de *Macbeth*, qui tour à tour l'avaient tenté.

Ce n'était pas là son affaire. En revanche, avec son entière liberté, il retrouvait toute sa puissance pour des œuvres purement instrumentales. Comme Rembrandt dans ses dessins et ses eaux-fortes, il arrive à donner sa mesure dans de simples sonates écrites pour le piano ou dans ses compositions de musique de chambre. Mais lorsqu'il se sent assez de souffle pour entreprendre un ouvrage plus important, son génie éclate avec sa pleine originalité, et la riche palette de l'orchestre met au service de sa pensée des combinaisons d'une diversité inépuisable. Sa façon de composer est très personnelle. La symphonie n'est plus avec lui cette sonate amplifiée, ni même ce quatuor des instrumens à cordes qui, au début, constituait le fond sur lequel d'autres instrumens venaient greffer leurs timbres variés. Il semble que

Beethoven, au contraire, voie son œuvre d'ensemble et que sa conception en embrasse à la fois la structure et les détails, tant ces derniers font corps avec elle. Ses effets préparés de loin ou brusquement opposés entre eux sont toujours combinés en vue de l'expression. Il ose être simple, et sans jamais faire étalage de sa science, il associe les plus grandes audaces à des ingénuités adorables. Quelle que soit la richesse de ses inspirations, il ne néglige rien pour donner à son œuvre toute la perfection dont il est capable. Mais quand il veut rendre sa pensée, il ne s'embarrasse guère des difficultés d'exécution qu'il impose à ses interprètes, difficultés telles que pendant longtemps ceux-ci déclareront injouables certains de ses ouvrages. Pour des idées nouvelles, il imagine des formes nouvelles, et façonnée, pétrie ainsi par lui, la masse orchestrale acquiert une cohésion et une ductilité qui, en lui permettant de se prêter à toutes les exigences, étendent indéfiniment ses moyens d'action. Il n'a d'ailleurs aucun souci du public; c'est pour lui-même qu'il compose, ce sont ses confidences qu'il confie à son papier.

La cinquième symphonie, celle en *ut mineur* (1), nous offre dans son premier morceau un exemple de ce don prodigieux qu'a le maître d'obtenir les plus grands effets avec les moyens les plus simples. C'est sur un rythme de quatre notes que ce premier morceau est construit tout entier. Grâce aux ressources de la modulation, du contrepoint et du renversement, l'idée ainsi exprimée se présente à l'auditeur sous toutes ses formes. Sans provoquer jamais sa lassitude, elle s'impose à son attention, se fixe dans sa mémoire et l'oblige à suivre son développement sous les acceptions toujours variées qu'elle revêt. L'*allegretto* de la symphonie en *la*, l'une des plus hautes inspirations de l'artiste, n'est guère plus compliqué; mais par les ressemblances et les contrastes qu'il tire des répétitions du thème, il arrive à nuancer indéfiniment ses effets. En insistant sur les côtés expressifs qu'il veut mettre en lumière, il sollicite notre âme, la pénètre peu à peu et l'entraîne à sa suite, subjuguée et ravie.

Il ne nous appartient pas, du reste, et ce n'est pas le lieu d'examiner séparément chacune des symphonies de Beethoven pour essayer d'en faire ressortir séparément les beautés spéciales. Si nous avons dû parler plus longuement du maître qui a donné à cette forme de l'art musical sa plus complète expression, ce n'est cependant pas son œuvre seul que nous étudions ici, mais bien le développement progressif de la musique d'orchestre. Il nous

(1) Elle fut exécutée à la fin de 1808, mais Beethoven y travaillait depuis quatre ans; on trouve, en effet, des esquisses pour cette symphonie dans ses carnets de l'année 1804.

suffira donc de constater qu'à partir de 1815, il manifeste avec une ampleur croissante l'entière originalité de son style, et sans trop s'inquiéter des règles consacrées, il en vient à une indépendance absolue dans la coupe générale aussi bien que dans les proportions des diverses parties de la symphonie. Quoi d'étonnant si les étrangetés, les accens de passion sauvage de cet art si personnel dont nous goûtons pleinement aujourd'hui la grandiose poésie, parurent alors pleins de confusion, d'obscurités et d'hérésies, non seulement à des connaisseurs réputés, mais même à des artistes tels que Spohr et Weber qui, tout en y découvrant des « étincelles de génie », déploraient ces écarts et s'élevaient avec véhémence contre des dérogations au style classique qu'ils jugeaient condamnables et funestes.

Avant de quitter Beethoven, nous devons pourtant nous arrêter à deux de ses grandes productions instrumentales qui, à raison de leur caractère, méritent de fixer un instant notre attention : nous voulons parler de la *Symphonie pastorale* et de la *Symphonie avec chœurs*. Le maître, nous l'avons dit, aimait passionnément la nature, et avec les progrès de sa surdité et de sa misanthropie, il était de plus en plus porté à chercher en elle les consolations et le repos dont il avait si grand besoin. Tandis qu'à la ville tout lui rappelait, tout lui faisait cruellement sentir son infirmité, les douces sensations qu'il goûtait à la campagne le pénétraient peu à peu et procuraient à son âme un apaisement passager. Souvent il aimait à s'échapper de Vienne pour se diriger vers les hauteurs du Kahlenberg. Là, dans les sentiers qui contournent la colline, dans les bois qui dominent le cours du fleuve, les perspectives variées sur le vaste horizon qu'on découvre de ces sommets charmaient ses regards. Il jouissait de la lumière, de la pureté de l'atmosphère, des bruits de la vie rustique qu'il croyait encore percevoir. Dégoûté du monde, il se plaisait dans la société des paysans, s'intéressait à leurs travaux et prêtait toutes les vertus à la simplicité de leur paisible existence. L'idée de traduire dans son art des impressions si bienfaisantes devait le tenter, et il s'était proposé de le faire dans la *Symphonie pastorale* (Op. 68) qui fut exécutée le 22 décembre 1808, en même temps que celle en *ut mineur* (Op. 67). Si les formes en étaient pareilles, les inspirations différaient complètement, et quelques mots écrits par Beethoven sur la partition de la première nous renseignent sommairement à cet égard. On y lisait en effet : « *Eveil de sensations sereines à l'aspect de la campagne. Scène au bord du ruisseau; réunion joyeuse de campagnards, orage; tempête. Chant du Berger. Sentimens joyeux et reconnaissans après l'orage.* » Il n'en fallut cependant pas davantage pour assurer à cette composition

la faveur de cette partie du public qui veut toujours savoir à quoi se prendre, et, comme un grand enfant, a besoin qu'on lui conte des histoires.

Beethoven, d'ailleurs, rencontrait dans cette voie plus d'un de ses devanciers, Haydn notamment qui, dans la *Création*, dans les *Saisons* et même dans plusieurs de ses symphonies, a introduit quelques-unes de ces imitations descriptives. Mais les bourdonnemens d'abeilles que simule parfois un accompagnement, ou les oiseaux qui poussent çà et là leur cri joyeux ne figurent dans son œuvre qu'à la façon des ingénuités que nous offrent les vieux maîtres. Ils n'y tiennent en tout cas qu'une place minime et sont d'ailleurs motivés par la parole explicative. Bien plus encore que chez son prédécesseur, l'homme reste le centre de l'art de Beethoven. Si les grands spectacles de la nature le remplissaient d'admiration, ce sont les sentimens qu'ils lui inspiraient et non les réalités elles-mêmes qu'il a voulu exprimer. On raconte, il est vrai, que c'est en contemplant le ciel étoilé et en pensant au cours harmonieux des astres qu'il écrivit l'*adagio* d'un de ses quatuors (Op. 59). Mais sans cette information que nous a laissée Schindler, son confident, qui s'aviserait jamais de l'origine de cet *adagio?* De même, sans le programme de la *Symphonie pastorale*, qui pourrait supposer que l'imitation directe de la nature ait la moindre part dans la valeur de cette œuvre? Le chant de la caille et celui du coucou qui y sont intercalés y semblent de purs enfantillages, d'un goût contestable, et si l'épisode de l'orage demeure un morceau tout à fait grandiose, c'est qu'il a sa beauté propre et qu'il a été conçu d'une manière exclusivement musicale. Au lieu d'un phénomène atmosphérique, un auditeur non prévenu reconnaîtrait tout aussi bien dans cette partie de la composition l'image et les agitations d'une lutte intérieure, les sourds grondemens de la passion à ses débuts, puis ses élans impétueux, ses déchaînemens; enfin le calme qui leur succède et qui rentre peu à peu dans une âme humaine.

Comme s'il eût pressenti, au surplus, le danger que pouvaient offrir les indications, toutes sommaires qu'elles fussent, du programme tracé par lui, le maître prenait soin d'écrire sur sa partition ces simples mots : « Expression de l'impression reçue plutôt que peinture. » Mais il avait, sans le vouloir, donné le branle à des commentaires qui ne devaient pas s'arrêter en si beau chemin, et les soi-disant connaisseurs allaient longtemps s'exercer sur un pareil sujet. Croyant même lui être agréables, plusieurs de ses admirateurs lui envoyaient leurs élucubrations personnelles au sujet de ses compositions ou en faisaient distribuer dans les concerts donnés en son nom les interprétations les plus fantai-

sistes (1). Impatienté par ces hommages, le grand musicien protesta de nouveau et de la manière la plus énergique contre cette prétention d'expliquer ses œuvres. « Si des éclaircissemens sont nécessaires, ajoutait-il, ils doivent se borner à la caractéristique générale des morceaux. » Mais ceux-là mêmes lui répugnaient et il préférait compter sur l'intelligence musicale de ses auditeurs pour comprendre ses intentions. Il se repentait même d'avoir donné le titre de *pathétique* à la célèbre sonate qui porte ce nom : « Tout le monde veut l'avoir, disait-il, parce qu'elle a une désignation qui la distingue des autres », et il avait refusé les propositions d'un éditeur qui lui offrait une forte somme s'il consentait à écrire une nouvelle *Sonate pathétique*.

De plus en plus, son humeur devenait sombre et difficile, et on se l'explique assez quand on songe à la situation qui lui était faite par l'infirmité qui l'isolait de ses semblables. Les occasions de se rendre compte de son malheur ne lui avaient pas été épargnées, et l'une des plus pénibles fut certainement cette reprise de *Fidelio*, par laquelle, en novembre 1822, ses admirateurs avaient voulu lui témoigner leur sympathie en lui demandant de diriger lui-même l'exécution. Schindler nous a conservé le poignant récit de la répétition qui avait eu lieu à ce propos. Dès le début, une méprise de Beethoven, qui tenait le bâton de chef d'orchestre, amenait un certain désarroi dans la conduite de l'œuvre, et le compositeur, tout en s'apercevant de la faute commise, était incapable d'y porter remède, mais il pouvait suivre, sur les visages des auditeurs la marque croissante de leur embarras. Le désordre augmentant toujours, l'administrateur du théâtre et le maître de chapelle, Umlauf, avaient en vain essayé de se faire comprendre du pauvre sourd. Inquiet, de plus en plus troublé, Beethoven s'agitait sur son siège, ne sachant quel parti prendre. A la fin, éperdu, il tend à Schindler son carnet, sur lequel celui-ci écrit en tremblant ces mots : « Prière de ne pas continuer. Je m'expliquerai chez vous. » Là-dessus, le maître sort précipitamment de la salle et gagne en toute hâte sa demeure. A peine entré, il se jette sur un sopha et reste longtemps affaissé, cachant dans ses mains son visage baigné de larmes. Au repas et pendant toute cette journée il n'y eut pas un mot à tirer de lui ; tout dans son attitude exprimait le désespoir le plus profond. Bien souvent, dans des conditions analogues, il était parvenu à surmonter son

(1) Un poète de Brême, nommé Carl Iken, s'était fait une spécialité de ces programmes détaillés. Pour la symphonie en *la majeur*, il avait supposé une insurrection populaire dans laquelle un innocent fait prisonnier était livré aux juges. On entendait la défense de l'accusé, les plaintes des veuves et des orphelins, etc. Dans la seconde partie, l'insurrection recommençait.

chagrin, mais cette fois il avait été frappé trop rudement, et la blessure qu'il reçut ne devait jamais se cicatriser.

Tout contact, tout échange d'idées avec les autres lui était désormais interdit; il ne pouvait plus vivre que pour son art. Le désir d'exprimer par lui ses pensées n'en était devenu que plus impérieux. Réagissant contre un découragement qui n'eût été que trop légitime, il voulait, au contraire, se renouveler, se mettre tout entier dans une œuvre qui laissât derrière elle toutes ses productions précédentes. Il les avait prises en dégoût, et comme on essayait de le rassurer sur leur valeur : « Ce que j'ai fait jusqu'ici n'est rien, répondait-il; de bien autres visions flottent maintenant devant moi. » C'est dans la *Symphonie avec chœurs* qu'il essaya de traduire toutes les aspirations qui s'agitaient confusément en lui. Pendant longtemps il avait travaillé à cet ouvrage, dont il était préoccupé dès 1815, et qu'il n'acheva qu'en 1825. En dépit des commentaires fantaisistes qu'on a voulu en donner, l'*Hymne à la Joie*, qui le termine, marque sa véritable signification. C'était bien là le sujet qui convenait à Beethoven, et mieux qu'aucun autre il lui permettait d'épancher le fond de son âme en s'inspirant du contraste douloureux que présente la vie humaine entre le bonheur auquel nous tendons de tous nos efforts et la fatalité qui nous empêche de l'atteindre. Toute la symphonie exprime cette lutte dramatique, et l'artiste, en pensant à sa propre destinée, a su trouver pour la peindre les accens les plus pathétiques. Si jusque-là les seules ressources de l'orchestre lui avaient suffi pour rendre sa pensée, il sent que cette fois elles seront impuissantes. Il a bien pu, dans chacune des trois premières parties, marquer, à l'aide des formes instrumentales, l'opposition des sentimens qu'il a mis en jeu ; au doute, aux tristesses, aux défaillances qui envahissent son âme, ont succédé tour à tour l'apaisement, la sérénité, la foi en un monde supérieur. Mais il veut, pour conclure, donner au dernier morceau une signification plus haute et insister sur l'impression finale que nous devons garder de son œuvre. Pour ce dessein, les formes anciennes n'étaient plus de mise, et comme s'il tenait à nous en montrer lui-même l'inanité, le maître, en représentant successivement les motifs des morceaux précédens, les rejette l'un après l'autre. Leurs tronçons épars essaient en vain de se rejoindre, à chaque fois qu'il nous les propose ils sont étouffés par l'accompagnement obstiné des basses qui, à la façon d'une ébauche rudimentaire, annonce et contient déjà le motif final. Accru de la ruine des autres, ce motif grandit peu à peu ; il prend corps et s'anime d'un mouvement toujours plus entraînant. On sent que quelque chose de solennel et de mystérieux se prépare,

et quand enfin la voix humaine fait son apparition, son entrée a été amenée, motivée en quelque sorte par une progression d'effets merveilleusement combinée. C'est à un instrument plus immédiat, plus persuasif, c'est à l'instrument par excellence que les autres ont cédé la place. Lui seul pouvait rendre dans toute sa plénitude et sa triomphale expansion ce sentiment de la joie qui, avec ses radieuses clartés et ses enivremens, vient régner sans partage sur les cœurs. Le thème de ce finale, Beethoven l'avait longtemps cherché; il rêvait pour lui une beauté souveraine, dont le charme s'imposât d'une manière irrésistible. Mais au prix de l'idéal rêvé, tout ce qu'il avait d'abord imaginé lui semblait terne, dépourvu d'originalité. Obsédé par cette idée, il ne pouvait aboutir et se plaignait amèrement des difficultés de sa tâche. Un jour enfin, l'inspiration, si longtemps rebelle, lui était venue, et comme Schindler entrait chez lui, il avait couru à sa rencontre en criant : « Je l'ai, je le tiens! »

Dans ces conditions, le maître, en recourant à la voix humaine, se propose d'agir plus fortement sur notre âme et d'y faire pénétrer d'une manière plus profonde l'impression qu'il veut produire. Ce chant incorporé dans l'orchestre est traité comme s'il en faisait partie, et même avec l'adjonction des chœurs l'œuvre reste symphonique. Cependant on conçoit les protestations, les clameurs, les injures même qui devaient accueillir un art aussi dégagé de toute tradition.

Cet art était plus qu'un passe-temps; dans le monde passionné où Beethoven nous introduit, il faut sortir de soi-même pour le suivre, pour pénétrer ces créations où il s'est mis tout entier. Elles valent qu'on se donne quelque peine afin d'en jouir, mais au moment où elles se produisirent elles étaient trop hardies, trop touffues pour ne pas scandaliser le public. Parlant ici même de la *Symphonie avec chœurs*, Eugène Delacroix constatait, il y a quarante ans, l'impossibilité où était ce public de comprendre l'homme de génie qui, devançant son époque, s'élève au-dessus des règles, non par ignorance, mais parce que « l'abondance de ses idées, le forçant en quelque sorte à créer des formes inconnues, lui fait négliger la correction et les proportions rigoureuses. ...Quant à moi, ajoutait-il, en dépit des hésitations ou des répugnances de l'opinion, je me sens disposé à donner raison au maître contre mon sentiment même, et à croire que, cette fois comme beaucoup d'autres, il faut toujours parier pour le génie (1). »

Depuis que Delacroix écrivait ces lignes, le temps a marché et prouvé la justesse de ses vues. Si l'introduction en France des

(1) *Questions sur le beau; Revue des Deux Mondes*, 18 juillet 1854.

symphonies, et surtout des dernières œuvres de Beethoven, a été le fruit d'efforts longs et opiniâtres, familiarisés avec elles aujourd'hui, nous avons entendu de nos jours de tels déchaînemens de sonorités, nous avons subi des compositions si nébuleuses et si impénétrables que le maître nous semble maintenant toujours mélodique et très facilement intelligible. Mais en nous reportant à l'époque où ses œuvres se produisaient, en pensant à ce qui se faisait alors, on comprendra les préventions qu'elles soulevèrent. A raison des difficultés d'exécution qu'elles présentaient, elles étaient d'ailleurs considérées comme impossibles à débrouiller. La virtuosité de nos instrumentistes et l'étude approfondie à laquelle ils se sont appliqués, nous a facilité l'intelligence de ces ouvrages. C'est le talent accompli et le goût d'artistes tels que Maurin et Chevillard qui ont révélé à l'Allemagne elle-même les derniers quatuors du maître, et plus d'une fois nous avons pensé à l'indicible satisfaction qu'eût éprouvée le grand compositeur s'il lui avait été donné d'entendre ses belles œuvres symphoniques interprétées par un orchestre comme celui du Conservatoire.

V

Désormais les grandes choses étaient dites, et du vivant de Beethoven la symphonie fut quelque temps délaissée par les compositeurs. Après ces œuvres, où il avait mis le meilleur de son génie, il semblait impossible de découvrir des voies bien nouvelles, et la plus simple prudence commandait de ne pas se hasarder sur un terrain où le maître régnait sans partage. Quelques musiciens de talent essayèrent cependant de réagir au nom du goût classique et de la correction contre des tendances qu'ils jugeaient dangereuses et contraires aux saines traditions de l'art. Mais sans être déjà appréciés à leur valeur par le public, les derniers ouvrages de Beethoven faisaient paraître plus fades encore les productions froides et compassées de ses successeurs. L'Allemagne, du reste, n'était guère disposée alors à goûter avec le recueillement nécessaire des créations d'un ordre supérieur. Après avoir été envahie par nos armées, elle cherchait dans la littérature comme dans l'art des manifestations qui répondissent d'une manière plus directe à ses aspirations présentes. Les écrits de ses philosophes et de ses poètes, les chants enflammés que Kœrner publiait sous le titre significatif : *la Lyre et l'Épée*, s'accordaient mieux avec son état, avec son ardent et légitime désir d'indépendance.

Dans ces conditions, l'apparition du *Freischütz* sur la scène de Berlin, en 1821, devait être un événement, et l'opéra de Weber

marquait l'inauguration d'un théâtre vraiment national. Transposant dans son art les légendes déjà popularisées par les poésies de Wieland, de Bürger, de Gœthe et de Jean-Paul, ce jeune homme inspiré avait su leur prêter le charme de ses mélodies entraînantes et le brillant coloris de son orchestration. Dans *Euryanthe* et *Obéron*, qui suivirent, Weber, sans obtenir le même succès, achevait de prendre possession de ce monde des esprits, monde terrible ou charmant, qui peuple les profondeurs mystérieuses des forêts ou des mers, et dans lequel l'imagination de tous les peuples et de tous les âges s'est toujours plu à personnifier les forces et les grâces de la nature. Les ouvertures de ces divers ouvrages sont, en réalité, des morceaux symphoniques, mais qui, pour avoir toute leur signification, ne doivent pas être séparés des opéras pour lesquels elles ont été écrites, car elles n'offrent qu'une suite de motifs rapprochés les uns des autres, sans aucun souci de l'unité thématique. Weber, dont la virtuosité comme pianiste était remarquable, a cependant écrit des sonates et des concertos pour piano, ainsi que des trios ou des quatuors où, avec quelques traits qui ont un peu vieilli, on retrouve quelque chose de sa verve et de sa fougueuse vivacité. Mais ce n'est pas là son véritable élément, et la fécondité de ses inventions mélodiques, qui fait surtout de lui un compositeur dramatique, n'est pas suffisamment étayée par la science du développement pour qu'il ait atteint dans la musique purement instrumentale une pareille supériorité.

A raison des dons merveilleux qu'il avait reçus, un autre maître de cette époque, Franz Schubert, semblait mieux fait pour y exceller. Mais les difficultés de son existence et sa mort prématurée, à l'âge de trente et un ans, l'empêchèrent de donner sa mesure, et jusqu'à la fin de ses jours il devait lutter contre la gêne. Peu pratique dans la conduite de ses affaires, modeste et résigné à l'obscurité, il était déjà en possession d'un talent remarquable sans que personne s'en doutât autour de lui. Il ne trouvait pas d'éditeur, et son *Roi des Aulnes* était composé depuis cinq ans déjà quand, par hasard, un chanteur en vogue le fit connaître au public viennois. Un homme plus habile aurait profité de cette occasion pour se pousser lui-même, mais Schubert était absolument dépourvu d'habileté, et il continua de produire au jour le jour, s'abandonnant sans compter à sa verve abondante et facile. Ses petits ouvrages, *Lieder*, *Momens musicaux*, morceaux de piano à deux ou quatre mains, constituent, à vrai dire, le meilleur de son œuvre. En faisant revivre l'ancienne chanson populaire de l'Allemagne, Schubert en avait rajeuni la forme et l'esprit. Ses nombreuses productions en ce genre sont des modèles

de goût, de naturel et de sentiment, qui assurent à son nom une gloire impérissable. Au point de vue de la spontanéité et de la richesse d'invention qu'il y montre, il mérite d'être cité immédiatement après Mozart. L'inspiration, chez lui, jaillit abondante et pure, comme d'une source intarissable. Partout, à tout moment, dans les circonstances les plus imprévues, elle naît en lui vive et fraîche, impérieuse et débordante. Une lecture, une promenade à la campagne, une conversation avec un ami lui suggèrent les mélodies les plus variées. Qu'il s'agisse d'exprimer les impressions que la nature, l'amour ou l'amitié évoquent dans son âme affectueuse, ouverte à tous les sentimens, sa muse est toujours présente. Elle fait mieux que répondre à son appel, elle le prévient, le presse, et docilement il écoute et note ce qu'elle a chanté au dedans de lui-même.

Avec sa merveilleuse organisation, Schubert aurait pu exceller dans tous les genres. Non seulement il montre dans ses trios une entente parfaite de la musique instrumentale, mais à raison de la richesse des motifs et du charme imprévu des sonorités, ses compositions de piano à quatre mains semblent conçues d'une manière si franchement symphonique qu'elles pourraient, sans aucune modification, être adaptées à l'orchestre. Plus d'une fois nous en avons entendu en Allemagne des arrangemens dont les combinaisons instrumentales paraissaient si nettement indiquées qu'on les aurait pu croire prévues par l'auteur. Mais Schubert lui-même n'a que très rarement abordé la forme symphonique. Les grands ouvrages l'effrayaient, et comme s'il avait eu le pressentiment de sa fin prématurée, il avait hâte de beaucoup produire en recourant aux moyens les plus directs et les plus simples. Sa pauvreté, d'ailleurs, lui interdisait de s'appliquer à des œuvres de longue haleine, pour lesquelles les possibilités d'exécution lui auraient manqué. Mais celles qu'il nous a laissées en ce genre, — son *Quintette en ut* si dramatique, sa grande *Symphonie en ut majeur*, que Mendelssohn a révélée au monde musical, et surtout les deux premières parties, fragmens exquis, de cette *Symphonie en si mineur* que la mort l'empêchait d'achever, — sont bien conformes au style classique, et fondées toujours sur le développement thématique de chaque partie. Les idées se présentent à lui si abondantes, si touffues, qu'il n'a ni le temps, ni la volonté de les choisir. Tout inégale que soit leur valeur, elles offrent du moins encore entre elles un lien naturel. Il voit aussitôt les différentes acceptions de chacune d'elles, il les déduit avec une aisance et une prodigalité qui le rendent facilement prolixe. Sa nature tendre et rêveuse a besoin de s'épancher, et comme s'il ne pouvait se décider à vous quitter, il s'oublie et

s'attarde parfois en ces « divines longueurs » que, non sans raison, on a pu lui reprocher.

Si Schubert aurait eu bien des motifs de se plaindre de la destinée, Mendelssohn, en revanche, nous offre le très rare exemple d'un artiste qui, né dans l'opulence, n'a point été gâté par elle. Débarrassé des soucis matériels de l'existence, il a pu non seulement consacrer toute sa vie au travail, mais user de sa fortune pour son éducation personnelle. Tout conspirait, du reste, à lui faciliter sa tâche. Son nom avait été déjà illustré par son aïeul, le philosophe Moses Mendelssohn; le salon de sa famille réunissait à Berlin la société la plus intelligente et la plus cultivée et, comme pour lui rendre encore plus chère la pratique de son art, il rencontrait à l'entrée de sa carrière la résistance momontanée que son père opposait à sa vocation. L'instruction littéraire qu'il reçut avant de pouvoir s'y livrer, n'en fut que plus complète, et quand enfin, ses études étant terminées, ses premiers succès triomphèrent des répugnances paternelles, les circonstances extérieures lui étaient en même temps devenues de plus en plus favorables. Dans l'Allemagne affranchie et pacifiée, l'amour des arts et surtout de la musique s'était largement développé. Avec la virtuosité et le savoir qu'il avait pu acquérir, Mendelssohn à peine adolescent faisait l'admiration de tous. A l'âge de treize ans, il est présenté par Zelter, son maître, à Gœthe qui l'accueille avec une bienveillance particulière et regrette en l'écoutant de n'avoir pas donné à la musique une plus grande place dans sa propre vie. Le jeune prodige est d'ailleurs avenant, modeste, bien tourné, plein de réserve, et le commerce du meilleur monde a de bonne heure ajouté à sa distinction naturelle. Il mérite tous ces dons et il les accroît par un travail assidu. Il sait ce qu'ont fait les maîtres et avec son esprit ouvert et son éclectisme intelligent, il a bientôt acquis un sens critique et un goût très exercés. Sauf le théâtre, vers lequel il ne sera jamais porté, toutes les formes de l'art musical lui sont accessibles et il est capable de les pratiquer toutes avec une égale distinction. Tour à tour il les reprendra au point où les ont laissées les plus glorieux de ses devanciers. Leurs diverses qualités se trouveront réunies en lui, équilibrées dans un ensemble harmonieux où le savoir a autant de part que l'inspiration, avec un sentiment très personnel d'élégance et de grâce. Dès son extrême jeunesse il marque son originalité dans une œuvre accomplie. A dix-sept ans, en effet, il débute par un coup de maître, et ce que Weber avait dejà fait à la scène avec *Freischütz*, ce que cette année même (1826) il faisait de nouveau avec *Oberon*, Mendelssohn tentait de le réaliser dans le domaine de la musique pure, avec les seules ressour-

ces de l'orchestre, en écrivant son ouverture pour le *Songe d'une nuit d'été* de Shakspeare. Le sujet était merveilleusement choisi. Tout en évoquant le souvenir du grand poète et en bénéficiant de ses beautés, le jeune compositeur avait su y ajouter le charme de ces impressions puissantes et indéfinies, dont son art a le privilège. Son programme, le titre seul de l'ouvrage suffisait à donner le branle et la direction à l'esprit de ses auditeurs. Sur la trame légère que lui offrait Shakspeare, il avait pu, à son gré, broder d'une main délicate ses arabesques mélodiques et ses harmonies aériennes. Bien que, par les images qu'il suggère, un tel sujet semble surtout pittoresque, il prête cependant plus à la musique qu'à la peinture. Trop précise dans ses contours et trop fixe dans ses harmonies, cette dernière est impuissante à figurer la mobilité, les transformations de ce petit monde de lutins, de gnomes et de farfadets qu'évoque la féerie du poète, avec leurs formes fugitives et le décor ondoyant où ils se meuvent. Toutes ces choses ailées et menues, essayer de les emprisonner dans un trait rigide ou de les peindre avec des colorations un peu nettes, c'est s'exposer à ne retenir de leur subtile poésie que cette poussière grise et terne que vous laissent aux doigts les papillons les plus brillans lorsque vous voulez les saisir. La musique, au contraire, peut sans les déflorer aborder de pareilles données. Mieux qu'aucun autre, en tout cas, Mendelssohn semblait préparé à cette tâche. Toute sa vie il devait aimer la nature, et sentant en elle-même ses beautés, il se plaisait aussi à en retrouver l'écho dans ses lectures favorites. Ces sensations complexes, peu définissables, il est parvenu à les exprimer dans son art par les résonances joyeuses ou bizarres de son orchestre, par ses sonorités étrangement accouplées, par la mobilité de ses rythmes, et les spirales capricieuses de ses mélodies qui s'enroulent ou se dissipent, se resserrent ou se dénouent, s'appellent ou s'évitent. Par momens, en fermant les yeux, il semble qu'on aperçoive, comme dans le rêve du poète lui-même, la troupe folâtre des petits esprits, avec leurs allures vagabondes et leurs danses; chuchotant sous la lumière amie de la lune, parmi les diamans de rosée qui tremblent au bout des brins d'herbe.

Cette œuvre de jeunesse, pleine de poésie et d'éclat, laissait présager ce que pourrait Mendelssohn dans la musique instrumentale. Par ses compositions pour piano, ses trios et ses quatuors, il reprend les traditions des grands maîtres et conquiert une place à côté d'eux. Bien qu'il les sente peser sur lui de tout le poids de leurs chefs-d'œuvre, il reste fidèle à leur esprit, et ce n'est point en dehors des voies tracées par eux qu'il essaie de se frayer un chemin. Certes il n'a ni cette flamme qui éclairait

Mozart, ni ces ardeurs qui consumaient Beethoven; mais par sa clarté, sa correction parfaite, et sa mesure exquise, il mérite de les continuer. Le culte qu'il professait pour Hændel et surtout pour S. Bach, lui avait appris à manier, avec une facilité merveilleuse, les belles formes polyphoniques dont il trouvait chez eux le modèle. Cependant, s'il éprouve un légitime désir de connaître et de s'assimiler les productions remarquables de ses devanciers, il ne cherche pas avec moins d'ardeur à se renouveler. Toutes les occasions lui sont bonnes pour essayer de sortir de lui-même et d'ajouter à sa science aussi bien que d'exciter son imagination : les voyages, la fréquentation des hommes les plus distingués, le commerce des grands écrivains classiques de tous les pays que sa connaissance approfondie des diverses langues lui permet de lire sans traduction; il tire parti de toutes ces ressources. L'antiquité grecque aussi bien que la poésie de Racine sollicitent son esprit; elles lui inspirent des œuvres telles que les chœurs d'*Antigone*, ou ceux d'*Athalie*. Les livres saints qu'il pratique d'une manière encore plus suivie lui fournissent la matière de ses ouvrages les plus considérables, les oratorios de *Paulus* et d'*Elie*. Enfin les souvenirs que lui ont laissés l'Italie et l'Écosse prennent place dans deux de ses symphonies, et, pénétré d'admiration par l'aspect grandiose de la grotte de Fingal, il note sur place, le jour même, l'ébauche du motif principal de son ouverture des *Hébrides*. Mais la nature n'est pour lui qu'un stimulant; il connaît trop bien les ressources et les limites de son art pour essayer d'en peindre des aspects particuliers et d'en détailler des descriptions.

Les conditions de cette noble vie aussi bien que les aspirations mêmes de l'artiste concourent, on le voit, à le maintenir à une hauteur constante, à le porter vers les grandes œuvres. La volonté nécessaire pour s'absorber dans un ouvrage de longue haleine était chez lui au niveau du talent. Il s'est mis tout entier dans tout ce qu'il a fait, avec un pareil souci de perfection et, comme le disait un de ses amis les plus chers, « avec cette infatigable ténacité qui lui faisait apporter les soins les plus minutieux et la plus grande énergie pour exprimer son idéal (1). » Mais la symphonie et peut-être plus encore l'oratorio étaient les formes qu'il préférait, celles où il a le mieux donné sa mesure. Il avait, en effet, les rares qualités qui conviennent à ces deux genres : le sens de la grandeur, l'ampleur des développemens, l'enchaînement des idées, la liberté de se mouvoir parmi les combinaisons les plus complexes. Avec une clarté admirable, il possède aussi cette élévation naturelle du style qui ne laisse jamais soupçonner

(1) Ferdinand Hiller, *F. Mendelssohn-Bartholdy; Lettres et souvenirs.*

l'effort. Sans doute les moyens chez lui sont souvent plus riches que le fond lui-même, et l'intime fusion de tant de mérites divers qui se tempèrent mutuellement rend parfois injuste à son égard. On souhaiterait plus d'émotion, des élans moins contenus, moins de réserve et de possession de soi-même. A certains momens d'inspiration plus haute et d'abandon, il semble lui-même donner raison à ces critiques, car il est alors capable de passion, de pathétique et même de simplicité. Mais le génie ne se commande pas, et si Mendelssohn n'y a que rarement atteint, jamais non plus dans ses œuvres vous ne trouverez de faiblesses, ni de fautes de goût. Il reste comme un exemple de cette unité morale et de ce noble souci de la perfection qui, chez lui, ne se sont jamais démentis et, malgré la brièveté de sa vie, le nombre et la valeur de ses compositions lui permettaient de se rendre cette justice que du moins il avait fait tout ce qu'il pouvait.

Un contemporain de Mendelssohn, Robert Schumann, moins favorisé que lui par la fortune, mais animé comme lui par un ardent amour pour son art, avait acquis une renommée égale à la sienne. De leur vivant, pendant plusieurs années, les deux maîtres partagèrent l'Allemagne en deux camps rivaux, tandis qu'eux-mêmes, incapables d'aucun sentiment de jalousie, professaient l'un pour l'autre une mutuelle estime. Tendre, nerveux à l'excès, Schumann avait, dès sa jeunesse, à lutter contre la cruelle maladie qui, après avoir obscurci son intelligence, causa prématurément sa mort. Incapable de diriger sa vie, il cédait d'abord sans résistance au désir de sa famille, qui rêvait pour lui une carrière juridique. De bonne heure cependant il avait senti sa vocation. Quand elle se fut manifestée à lui plus clairement, il se livra avec passion à l'étude du piano et devint en peu de temps un virtuose très habile. Mais, dans son ardeur, il ne pouvait se contenter des méthodes ordinaires, et pensant donner à son jeu plus de force et de souplesse, il avait imaginé des exercices mécaniques qui amenèrent une paralysie partielle de sa main gauche. Condamné par suite à un repos absolu, le jeune homme s'était appliqué à la composition, sans avoir pourtant grande confiance dans ses aptitudes, car après des essais déjà assez nombreux, il écrivait modestement à sa mère « qu'il sentait parfois en lui quelque imagination, peut-être même quelque originalité d'invention. » En dépit de son manque absolu de savoir-faire, son génie devait éclater dans les morceaux écrits pour le piano ou pour la voix humaine qui bientôt le rendaient célèbre. Schumann y exhale les intimes souffrances d'une âme inquiète, torturée par les menaces d'un mal terrible, en même temps que par l'amour longtemps contrarié qu'il avait conçu pour la noble femme qui devait devenir sa compagne.

Si charmante que soit sa *Péri*,— et les inepties d'un poème ridicule ne l'ont pas empêchée de conquérir la popularité en Allemagne, — si passionné et si personnel qu'il se montre dans son quatuor et son quintette pour piano et cordes, c'est encore dans ses petites pièces que Schumann a mis le meilleur de lui-même. Il lui faut des moyens d'expression immédiats et dans ces compositions toutes remplies d'une émotion sincère, l'inspiration jaillit spontanée et pathétique avec des cris d'une simplicité grandiose. Malgré l'abondance de ses idées, il se sent dépaysé dans des ouvrages de plus longue haleine. Son éducation musicale avait été très tardive, morcelée, interrompue par l'état de sa santé. Jusqu'à trente ans, il n'avait composé que des morceaux de piano ou de chant, et l'on a pu dire de ses symphonies « qu'elles semblaient des transcriptions de morceaux écrits primitivement pour le piano. » Lorsqu'il a en main toutes les ressources de l'orchestre, il en paraît embarrassé ; son originalité l'abandonne ; ses développemens n'offrent que peu d'intérêt et son instrumentation toujours pleine, étouffée, manque d'air de souplesse et de coloris. Comme Mendelssohn, du reste, il est dépourvu du sens dramatique. Le choix de ses sujets et la façon de les traiter le montrent assez : ses deux grandes compositions *Faust* et *Manfred* ne sont ni des opéras ni des oratorios. Au lieu de profiter des situations qu'il y pouvait trouver, on dirait qu'il les évite pour se complaire dans des abstractions peu faites pour stimuler sa verve. Aussi les obscurités y abondent et, en dépit des beautés que renferment ces ouvrages, ils provoquent une impression de monotonie. Et cependant, quoique ces œuvres où s'attarde son génie indiquent peu de clairvoyance, Schumann comme critique a fait preuve du sens le plus judicieux, le plus pénétrant. Par la sincérité et l'ouverture d'esprit qu'il y a mises, ses écrits ont inauguré une ère nouvelle dans la littérature musicale de l'Allemagne. Épris du beau, il le recherche avidement chez les autres ; il le reconnaît partout où il est et le prône de son mieux lorsqu'il le trouve. Une telle impartialité unie à une si haute compétence ajoutent à notre admiration pour le grand artiste toute la sympathie que mérite son noble caractère. On reste à la fois étonné et ravi de voir ce génie si personnel, fait de souffrance et de passion, ayant pour se conduire lui-même si peu conscience de ses qualités et de ses dons, et qui, lorsqu'il parle des autres, montre tant d'intelligence et de générosité.

VI

Avec sa curiosité éclectique, Schumann avait signalé parmi les œuvres de ses contemporains celles de Berlioz comme un des

efforts les plus sérieux tentés par un Français dans le domaine de la musique pure. Il saluait en lui le promoteur d'une réaction devenue nécessaire contre cette facilité un peu banale des maîtres italiens dont « avant même qu'ils aient parlé, on sait déjà ce qu'ils vont dire. » Celui que Schumann acclamait ainsi comme un novateur n'avait reçu qu'une éducation musicale fort incomplète. Sa vocation avait été longtemps contrariée par ses parens, et à l'inverse de la plupart des compositeurs, il n'était pas du tout pianiste. Beethoven, encore peu connu et qui n'était goûté que par un petit nombre d'amateurs, partageait avec Shakspeare ses plus ferventes admirations, et comme on était alors en plein romantisme, le jeune homme, séduit par le mouvement qui entraînait les esprits, associait un peu trop complaisamment les idées littéraires de cette époque à ses aspirations musicales. Visant à la singularité, multipliant les antithèses, prenant trop souvent le monstrueux pour le grand et la bizarrerie pour la distinction, il ne se rendait pas assez compte, en tout cas, que la pleine possession des ressources de son art pouvait seule lui assurer un style et des moyens d'expression vraiment personnels. A peine avait-il appris l'harmonie pendant un an, sous la direction de Reicha, que, pressé de produire, il composait, en 1827, une messe qui fut tenue pour injouable et incompréhensible, ainsi d'ailleurs qu'il était obligé de le reconnaître, car après une première audition, se faisant lui-même justice, il avait repris sa partition. En 1829 il attirait sur lui l'attention par sa *Symphonie fantastique* publiée avec le sous-titre : *Épisode de la vie d'un artiste*. La bienveillance avec laquelle Schumann avait applaudi aux débuts de Berlioz ne pouvait pas s'étendre à une pareille tentative ; il aimait trop son art, il en connaissait trop bien les limites pour encourager une œuvre qu'il considérait « comme une hérésie musicale absolument anarchique. » A ses yeux, la symphonie à programmes n'avait aucune raison d'exister. Pourquoi rabaisser un genre qui avait produit de si glorieux chefs-d'œuvre à un rôle qui n'est pas le sien ? A quoi bon se priver de la voix et de la parole alors qu'il suffirait d'un mot pour désigner nettement des objets ou pour expliquer des situations que les commentaires musicaux les plus ingénieux et les plus développés ne parviendront jamais à rendre claires ? Dans le cas présent, par la façon même dont il rédigeait ses programmes, Berlioz semblait, du reste, avoir pris à tâche de discréditer son œuvre en y accumulant toutes les divagations, toutes les incohérences qui hantaient son esprit. Il serait cruel de copier ici *in extenso* cette page où, sous une forme ridicule, les types à la mode de cette époque se trouvent associés aux épisodes les plus saugrenus. Nous nous conten-

terons d'en résumer les principaux traits. Un jeune homme *maladif*, pris d'un amour *volcanique*, avale dans un accès de désespoir amoureux *un narcotique trop faible pour lui donner la mort*, mais qui le plonge dans un *lourd sommeil accompagné des plus étranges visions. La femme aimée devient pour lui une mélodie qu'il retrouve et qu'il entend partout. Au malaise de son âme, au vague des passions* succèdent de *délirantes angoisses et de jalouses fureurs*. Viennent ensuite un bal où il retrouve l'*aimée; l'étumulte d'une fête brillante;* puis une scène aux champs qui occupe la troisième partie, avec le dialogue de deux pâtres; le ranz des vaches et le bruissement des arbres. Au milieu du calme de la nature, l'*aimée* apparaît de nouveau au jeune artiste; mais son cœur se serre, de douloureux pressentimens l'agitent; *si elle le trompait!* Puis le soleil se couche... le tonnerre gronde au loin... *Solitude... Silence*. Avec la quatrième partie, le jeune homme rêve qu'il a tué celle qu'il aimait, qu'il est condamné à mort, conduit au supplice... Le cortège s'avance aux sons d'une marche *tantôt sombre et farouche* et *tantôt brillante*... L'idée fixe reparaît. Enfin, pour clore dignement cette élucubration enfantine, notre héros se voit au sabbat, *au milieu d'une troupe affreuse d'ombres, de sorcières, de monstres de toute espèce réunis pour ses funérailles. Bruits étranges, gémissemens et éclats de rire*... La mélodie aimée reparaît encore, mais elle a perdu son caractère de *noblesse et de timidité;* ce n'est plus *qu'un air de danse, ignoble, trivial et grotesque*. C'est *Elle* qui vient au sabbat, qui se mêle à l'*orgie diabolique*, et le tout se termine par le *glas funèbre et la parodie burlesque du* Dies iræ, *alternant avec la ronde du sabbat!*

Rien ne manque, on le voit, à cet assemblage laborieux d'incidens bizarres, hétérogènes, qui jurent d'être ainsi violemment réunis, sans autre lien que le caprice d'un homme qui bat tous les buissons pour faire lever des idées musicales et tirer de leur rapprochement forcé les effets les plus disparates. On chercherait en vain un meilleur exemple des aberrations auxquelles peut conduire la musique descriptive, art factice, de seconde main qui, au lieu de laisser l'auditeur s'abandonner à ses impressions, le condamne à chercher à chaque instant, sur le programme qu'on lui a remis à l'entrée, à quel endroit précis de l'œuvre on en est, quelles sont les intentions qu'a visées l'auteur et avec quel succès il les a réalisées. Que certains compositeurs éprouvent le besoin de se tracer à eux-mêmes ces sortes de programmes, en se proposant, pour exciter leur esprit, de traduire par des notes les épisodes imaginaires ou réels qui peuvent les préoccuper, ce n'est là qu'un procédé de travail absolument personnel, qu'ils jugent utile ou même nécessaire, mais auquel le public doit rester étran-

ger, contre lequel même il est disposé à réagir. Weber nous a laissé, il est vrai, la confidence des pensées qui le dominaient quand il écrivit son *Concert-Stück;* mais jamais il n'a voulu qu'un livret explicatif en accompagnât l'exécution, et en le publiant, il n'y a joint aucun commentaire, estimant qu'il devait se soutenir et se suffire par sa valeur propre.

En dépit de ces prétentions erronées, Berlioz ne laissait pas de manifester son originalité par la nouveauté de ses combinaisons dans le maniement de l'orchestre, par sa façon imprévue d'en associer les sonorités, donnant ainsi un coloris personnel et varié à l'expression de ses pensées. Mais trop souvent chez lui ces trouvailles heureuses sont compromises par une recherche inquiète de l'effet. Il manque presque toujours de simplicité, et sa crainte de paraître banal le pousse maintes fois à détruire de ses mains l'impression qu'il peut produire. Vous cédiez au charme d'une phrase musicale franchement inspirée quand tout à coup une discordance aussi choquante pour le goût que pour l'oreille vous oblige à vous reprendre au moment même où vous commenciez à être ému. De pareilles surprises ne sont point compatibles avec la tenue, avec l'unité qu'exige la symphonie, et en prétendant agrandir son domaine, Berlioz, quand il voulait s'affranchir des conditions qui avaient fait sa force et en dehors desquelles elle ne saurait vivre, travaillait en réalité à sa destruction.

Ainsi que l'avait fait Schumann, Berlioz devait consacrer une part de son activité artistique à la critique musicale. Si, comme son confrère, lorsqu'il parle des grandes œuvres qu'il aime, il sait en comprendre et en faire saisir les beautés, trop souvent, en revanche, quand il s'occupe des contemporains, c'est l'intérêt personnel qui dicte et fausse ses jugemens. Ombrageux et d'humeur difficile, il est volontiers agressif, mordant vis-à-vis des autres, et il se plaint amèrement qu'on soit injuste pour lui-même. A découvert ou par des voies détournées, il tient à faire valoir son propre mérite, et ses théories générales ou ses déclarations de principes déguisent mal des antipathies ou des préférences très partiales.

Ainsi que Berlioz, avec qui il offre d'ailleurs plus d'une affinité et qui, à bien des égards, peut être considéré comme son précurseur, Richard Wagner allait, d'une manière encore plus efficace, contribuer à l'amoindrissement de la symphonie. Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier, après tant d'autres, la prétendue réforme à laquelle est attaché son nom. Mais avant de s'y appliquer, Wagner s'était lui-même essayé à la symphonie. Grand admirateur de Beethoven, il avait vécu avec ses œuvres dans le commerce le plus étroit et copié de sa main ses ouvertures et

quelques-unes de ses grandes compositions musicales, notamment la *Symphonie avec chœurs* dont, grâce à cette préparation, il put un jour, à l'improviste, diriger à Dresde une exécution. Cependant il resta quelque temps avant d'être fixé sur sa vocation. Ses goûts le portant aussi bien vers la littérature que vers la musique, il avait hésité entre elles jusqu'à ce que, se rendant mieux compte de ses aptitudes, il résolut de se consacrer à toutes deux et de les associer dans ses œuvres. Après s'être appliqué à l'étude du contrepoint, il avait composé une symphonie qui fut jouée à Leipzig, mais sans beaucoup de succès. Lui-même, du reste, reconnaissait que les chefs-d'œuvre produits en ce genre par ses prédécesseurs, ne lui laissaient que peu de chance d'y réussir. Il n'est pas de forme musicale, en effet, qui exige plus d'invention, et Berlioz, qui l'avait éprouvé à ses dépens, était mieux que personne fondé à dire : « Il faut des idées pour écrire de la musique pure, sans paroles pour suggérer des semblans de phrases, des lieux communs mélodiques; sans aucun accessoire pour amuser les yeux de l'auditeur. »

L'opéra offrait un terrain bien autrement propice au musicien-poète, puisque là, ses instincts littéraires lui venant en aide, il sentait qu'il pourrait disposer de toutes les ressources de l'art dramatique associées à toutes les formes musicales, depuis la déclamation rythmée du récitatif jusqu'à l'ouverture, qui n'est qu'une symphonie abrégée. Ainsi qu'il l'écrivait lui-même, il rêvait un accord plus intime entre le livret et la partition. La musique avait jusque-là, suivant lui, tenu un rôle trop important; au lieu d'être un moyen, elle était devenue la fin, tandis que le drame qui devrait être le principal n'occupait plus qu'une place secondaire.

Il s'agissait de lui rendre sa prééminence et de renforcer l'impression à produire sur le spectateur par une fusion plus parfaite de tous les élémens qui concourent à la représentation théâtrale. Dans l'accomplissement de cette tâche, Wagner, il faut le reconnaître, a été servi par cette science merveilleuse de l'orchestration dont, mieux encore que Berlioz, il a su jouer en virtuose. Alors qu'autrefois les instrumens à cordes constituaient le fonds ordinaire de l'orchestre, il a étendu et varié à l'infini les ressources de cet orchestre, tirant un parti imprévu de la diversité des instrumens à vent, associant habilement leurs timbres pour obtenir des sonorités tour à tour âpres, rauques et sauvages, ou bien légères, caressantes et cristallines. L'originalité et la liberté extrême de ces combinaisons forment, à tout prendre, un des principaux mérites du maître, et s'il avait possédé, au même degré, l'invention des motifs et la science de leur développement thématique, nul doute qu'il n'eût aussi excellé dans la

symphonie. Il a du moins largement usé de cette aptitude spéciale pour appuyer ses récitatifs, pour leur donner souvent un caractère pittoresque en rapport avec les situations, pour mettre quelque intérêt à ces vagues attentes, à ces balancemens indéfinis, à ces incessantes et insaisissables modulations auxquelles il se complaît et par lesquelles il berce ses auditeurs. Lorsque Wagner s'est servi discrètement et avec art de ces moyens de préparation, lorsque la gradation d'effets qu'il en tire correspond dans ses poèmes à une progression parallèle de sentimens, l'action est irrésistible et réalise d'une manière éloquente, au profit de l'œuvre dramatique, cette cohésion et cette convergence raisonnées de tous les moyens d'expression qu'il a visées, et que d'autres avant lui, Gluck et Mozart notamment, nous avaient déjà montrées dans d'impérissables chefs-d'œuvre.

Mais trop souvent, en revanche, Wagner abuse de cette dextérité magistrale à manier l'orchestre et cherche, sans mesure, à accroître sa puissance en greffant sur lui une foule d'instrumens extra-musicaux : carillons de cloches, porte-voix, enclumes, machines à tonnerre, etc. Trop souvent aussi, par l'usage immodéré qu'il fait de ces bruits divers, il s'adresse plus à notre curiosité qu'à notre intelligence, plus à nos sensations qu'à nos sentimens. En l'associant à des excitations sur lesquelles il insiste à outrance, il a en quelque sorte matérialisé la musique dans ces scènes d'amour si complaisamment développées où les regards échangés durent cinq minutes et les baisers dépassent un quart d'heure. Que de fois on se prend à regretter que cette agitation sans trêve de l'orchestre et ces tapages sans rémission soient employés fiévreusement à colorer bien plutôt qu'à dessiner; que les fragmens de phrases s'y succèdent sans articulations, sans commencement comme sans fin. En tout cas, si ces remplissages fréquens auxquels il est difficile de se prendre peuvent se supporter à la scène, alors que le jeu des acteurs, les décors, les effets de lumière multipliés et l'intervention répétée des machines aident à soutenir l'attention, ils ne suffiraient pas à édifier une symphonie, et, fût-ce au prix de cette *mélodie infinie* par laquelle le compositeur essaie de tromper notre attente, quelques motifs vraiment mélodiques feraient bien mieux notre affaire.

Très habile dans la mise en valeur de son talent, Wagner, arrivé à la réputation, a, par ses nombreux écrits, puissamment aidé au succès de ses œuvres. Les inconséquences, les contradictions même ne lui coûtent guère pour arriver à ses fins et plaider ainsi sa propre cause en parlant d'autrui. Après avoir fait observer avec raison que « la musique ne peut exprimer à elle seule un objet défini », comme si les symphonies de Beethoven le gênaient

dans sa thèse, il affecte de ne voir en elles que des *drames* et prétend « qu'elles ne sauraient être comprises si on les considère comme de la musique pure. » C'est cependant bien là ce qu'elles sont et ce que le maître lui-même, — il l'a affirmé plus d'une fois dans les termes les plus formels, — a voulu qu'elles fussent uniquement. Cette négation si gratuite de la musique pure qu'en d'autres endroits Wagner qualifie chez Beethoven d' « erreur nécessaire », est tout à fait surprenante de la part d'un admirateur du grand symphoniste et montre à quel point ses préoccupations personnelles dictaient ses jugemens. Aussi, à côté de considérations justes, ingénieuses, parfois même élevées, qui dénotent un esprit très délié et très pénétrant, les ambiguïtés, les obscurités volontaires ou inconscientes abondent dans ces pages trop souvent inspirées par un parti pris systématique qui tour à tour porte l'écrivain à se couvrir de l'autorité des maîtres quand elle peut servir à sa glorification, ou à méconnaître leurs chefs-d'œuvre quand il pense donner plus de prix à ses propres tentatives. Ces contradictions qu'il est aisé de relever dans la plupart des ouvrages littéraires du critique, expliquent assez les interprétations si diverses, si opposées, qui ont pu être données de la doctrine et du programme de Wagner, chacun pouvant ainsi, de la meilleure foi du monde, se prévaloir de la multiplicité de ses professions de foi. Au surplus, comme s'il avait à cœur de décourager des adeptes dont, vers la fin de sa vie, il trouvait le zèle excessif et l'enthousiasme compromettant, il les désavouait par avance. Devenu moins wagnérien que ses disciples, il déclarait « n'être jamais parvenu à découvrir sa propre tendance », et avec une candeur touchante il conseillait aux jeunes musiciens « d'éviter toutes les écoles et en particulier la sienne (1). »

Le conseil n'était pas inutile. Si peu modeste que fût Wagner, l'influence exercée par lui sur le goût musical de notre époque a certainement dépassé son attente. En même temps qu'il portait le coup de grâce, — et assurément personne ne songerait à s'en plaindre, — aux formules consacrées et aux conventions vieillottes de l'opéra de recette, taillé sur le patron traditionnel, il a eu prise non seulement sur ceux qui n'aiment plus que sa musique, mais même sur des gens qui ne l'aiment guère, pour les dégoûter de la musique des autres et leur faire paraître fades et monotones des œuvres auxquelles ils se délectaient auparavant. Mais par une juste réciprocité, tous ceux qui recherchent encore dans l'art les qualités d'ordre, de mesure, de proportion et de beauté, tous ceux qui savent ce que valent la simplicité, le goût, le naturel et

(1) *La doctrine artistique de Richard Wagner*, par M. Houston Stewart Chamberlain. *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1895.

la grandeur sans effort, ont senti d'autant croître en eux leur culte pour les vieux maîtres, leur admiration pour des œuvres auxquelles, sans fatigue pour leurs oreilles et pour leur esprit, ils ont dû tant de salutaires et réconfortantes impressions. Et comme pour faire mieux ressortir par une humble comparaison le prix des sujets les plus élémentaires et des compositions les moins ambitieuses, l'Allemagne, qui nous était représentée comme convertie aux doctrines d'un réformateur dont les prosélytes demeurent chez nous plus ardens et plus intraitables, l'Allemagne acclamait récemment les données plus que modestes et les fredons italiens de *Cavalleria rusticana* et des *Pagliaci*.

VII

Après s'être peu à peu développée et avoir atteint son complet épanouissement, la symphonie a été de nos jours graduellement délaissée. Presque seuls en Allemagne depuis la mort de Raff, de Wolkmann et de Rubinstein, J. Brahms, avec autant d'élévation que de force, et un Français, Th. Gouvy, — plus connu chez nos voisins que chez nous-mêmes, — avec un sentiment plus marqué de grâce et d'élégance, continuent les meilleures traditions du genre. En France, la symphonie ne compte plus guère qu'un représentant, C. Saint-Saëns, qui, dans la pleine maturité d'un talent où la science s'allie si heureusement à l'inspiration, est fait pour y exceller. Mais la plupart des compositeurs qui se sont essayés en ce genre l'ont abandonné. Ceux qu'attire encore la musique orchestrale, comme s'ils craignaient l'indifférence du public, ne se hasardent plus qu'à des morceaux de courte durée. Presque tous d'ailleurs cèdent au mouvement qui entraîne les musiciens comme les littérateurs vers le théâtre, où les succès sont à la fois plus populaires et plus fructueux. Dans ces conditions, il serait sans doute téméraire de prophétiser la fin de la symphonie ; c'est en fait d'art surtout que l'esprit souffle où il veut, et l'apparition d'un homme de génie suffirait pour ressusciter une forme qui semble épuisée. Mais d'une manière générale, on ne peut méconnaître que nous traversons en ce moment une période difficile, peu favorable aux productions austères et aux ouvrages de longue haleine. Si l'éclectisme en philosophie n'a amené que des résultats douteux, il nous a valu dans le domaine de l'art des jouissances infinies. En même temps que les musées devenaient plus nombreux et plus riches, que les voyages rendus plus faciles nous en procuraient l'accès, des sociétés de concert fondées dans l'univers entier répandaient partout la connaissance des grandes productions orchestrales. L'éducation du public se faisait ainsi

peu à peu, et grâce à la culture que désormais il était à même de se donner, il arrivait à la compréhension des talens les plus dissemblables, sans autre souci que de se procurer la plus grande somme possible de délectations.

Mais si, à vivre ainsi dans le commerce des chefs-d'œuvre, le goût des auditeurs ne pouvait manquer de se former, il faut reconnaître qu'un pareil régime est peu fait pour stimuler l'originalité de l'inspiration. Opprimés sous le poids de ces chefs-d'œuvre, écrasés par les comparaisons qu'ils suggèrent, les artistes modernes ont à lutter contre des souvenirs qui obsèdent leur mémoire, et les admirations auxquelles leurs études les ont préparés paralysent souvent leurs facultés créatrices. L'art est fatigué. Il a tenté toutes les voies, abordé tous les sujets, exprimé tous les sentimens et perdu cette naïve confiance en lui-même qui avait amené la fécondité des époques primitives. Il sent l'inanité de ses efforts pour produire du nouveau et répondre ainsi à l'attente du public. Le nombre des artistes a crû dans des proportions inouïes, et ce qui n'était que la vocation de quelques élus est devenu l'occupation de milliers de *dilettanti*. On s'improvise peintre, écrivain ou musicien. Sans avoir rien appris, chacun croit qu'il a quelque chose à dire, et, au milieu de cette mêlée, veut parler ou crier pour se faire entendre. Les intentions, les velléités suffisent pour noircir du papier, brosser une toile, bâcler une partition, et l'anarchie qui est partout, dans les croyances, dans la politique, dans les doctrines littéraires, s'étale aussi dans les arts. Les plus étranges contradictions s'y coudoient. Nous sommes devenus des sensitives et nous raffolons des grossièretés. On est brutal par désir d'être fort, inintelligible en voulant être raffiné, puéril sous prétexte de simplicité, et il n'est pas de billevesées qui n'aient chance de grouper, autour d'un farceur ou d'un prophète de rencontre, des gens qui croient comprendre ce qu'il dit, alors qu'il parle à rebours et ne se comprend pas lui-même. Les mots, s'ils n'ont plus de sens, ont des couleurs, et chaque couleur, en revanche, a sa notation musicale ou son parfum qui lui correspondent.

On peut penser qu'au milieu de cette incohérence des esprits, une forme d'art telle que la symphonie, qui exige à la fois une grande richesse d'imagination et une science accomplie, une âme ardente et une intelligence très pondérée, n'ait pas aujourd'hui beaucoup de chance d'attirer la vogue. Quiconque choisit la forme orchestrale entend par cela même s'enfermer dans le domaine de la musique pure, et à première vue, les ressources qu'elle offre au compositeur semblent assez restreintes. Il n'a pas comme soutien cette part d'imitation qui vient en aide à ses confrères plus

favorisés, les peintres et les sculpteurs. Les images et les impressions que lui fournit la nature n'agissent sur ses créations que d'une manière bien indirecte; elles ne sauraient, en tout cas, lui procurer que des excitations détournées, qu'il doit transposer et interpréter avec son sentiment propre avant de les faire passer dans son art. Il n'y a pas de musique dans la nature, et les ébauches de rythmes ou les mélodies confuses que nous croyons percevoir en elle dans les sons qui frappent notre oreille, demeurent sans lien, sans coordination.

Poussé par le secret désir de se retrouver lui-même dans tout ce qui l'entoure, l'homme, il est vrai, se plaît à relever, comme autant de mystérieuses affinités avec son être, les intimes résonances qu'éveillent en lui ces bruits et ces mouvemens répandus dans l'univers. La cadence régulière du flot qui vient battre le rivage lui semble faire écho aux battemens de son cœur qui scandent en lui le mouvement même de la vie. Vienne l'orage et le souffle impétueux du vent, la précipitation, le tumulte des vagues de la mer s'associent dans sa pensée aux accélérations du sang qui coule dans ses veines, aussi bien qu'aux agitations fiévreuses de son âme envahie par la passion. C'est ainsi que partout il mêle quelque portion de lui-même aux choses du dehors et se prolonge ou se confond en elles. Mais ces impressions, déjà bien délicates à saisir, comment les exprimer? Ces beautés, ces énergies ou ces assoupissemens de la nature, comment les traduire dans un art qui, sans le secours des paroles, est impuissant à fixer et à préciser aucune image? Que si de la nature il se tourne vers lui-même, pensant trouver dans sa vie morale des élémens d'expression plus immédiats, le symphoniste se heurte à des impossibilités pareilles. Réduit aux seules ressources de l'orchestre, il pourra bien manifester la force ou la douceur des sentimens qu'il veut peindre, il ne parviendra jamais à définir, à spécifier ces sentimens eux-mêmes. Pour un auditeur non prévenu, l'amour et la haine, la colère ou la joie, le désespoir ou l'enthousiasme, toutes les violences, toutes les ardeurs parlent en musique le même langage. C'est la quantité, c'est la qualification des sentimens, ce n'est jamais leur essence qui pourra être nettement déterminée. Ainsi que le remarque avec raison M. Ed. Hanslick (1), « le motif musical a la conscience large »; il n'est apte qu'à traduire des adjectifs, et Herbert Spencer exprime en d'autres termes la même pensée quand il dit que « si la musique est toujours une voix, c'est une voix sans articulations et sans mots, jamais une langue (2). »

(1) *Du beau dans la musique;* Brandus, 1877.

(2) *Origine et fonction de la musique,* dans les *Essais de science et d'esthétique*: Germer-Baillière, 1879, t. I.

Et cependant, en dépit de ces interdictions et de ces contraintes, les maîtres qui ont accepté franchement les conditions du genre ont su tirer de sa pauvreté apparente une richesse infinie de combinaisons. Ce domaine de l'indéterminé, où la symphonie est confinée, ils l'ont trouvé assez vaste pour ne jamais songer à en franchir les limites. Nous sommes ici-bas entourés de mystères et d'interrogations qui nous pressent, et la vie, la mort, nos aspirations, nos douleurs, sont autant d'énigmes auxquelles nous ne pouvons de nous-mêmes trouver une réponse. A toutes ces questions qui se dressent devant nous, la musique prête un langage à la fois vague et puissant, comme les sentimens qu'elles éveillent dans nos âmes. Bien différente de l'architecture à laquelle on l'a souvent comparée, elle n'édifie que dans le vide, avec des matériaux impondérables et invisibles, des monumens qui n'ont même pas un semblant de fixité, puisque ses formes sont successives et mobiles. Par les élémens qu'elle emploie, par son inutilité pratique, elle est le plus idéal de tous les arts et cependant celui qui agit le plus fortement sur notre organisme. Elle sollicite, en effet, elle s'assure en nous la complicité de nos sensations et la collaboration de notre esprit. C'est comme un échange d'idées continu par lequel elle nous tient en communication avec l'auteur. Outre la satisfaction de pressentir parfois où il nous mène, elle nous réserve le plaisir supérieur encore de trouver les solutions qu'il imagine plus belles que nos prévisions. Le charme des rentrées qui ramènent d'une manière inattendue un motif déjà connu, les retards ou les facilités apportés à ces retours d'un thème dont les formes imitatives nous ont déjà présenté des acceptions diverses, les modifications que le rythme, la tonalité ou l'instrumentation lui font subir, les contrastes que ce thème peut offrir avec d'autres motifs accessoires, bien d'autres élémens encore concourent à l'inépuisable variété du langage musical. De la plus simple donnée, l'artiste de génie tire des effets puissans et imprévus. Chez lui, l'invention de l'idée et son élaboration s'appellent, se complètent mutuellement, et la forme qu'il donne à cette idée est d'autant plus parfaite qu'elle peut moins en être séparée et qu'elle constitue avec elle un tout indissoluble. De toutes ces voix réunies de l'orchestre, avec leurs timbres différens, leur signification particulière, il fait comme la voix d'un seul être qui chante sa pensée, et, par les aspects nuancés qu'il nous en offre, nous oblige à nous y intéresser et la fait pénétrer profondément en nous.

Dans ces créations où la fantaisie semble se jouer si librement, une volonté intelligente a prescrit avec soin le plan de l'ensemble et les proportions des parties, réglé tous les moyens en vue de

l'effet à produire, sans que jamais on doive sentir l'effort du travail. Nécessaire dans la constitution de toute œuvre d'art, cette science des nombres qui régit le cours harmonieux des astres aussi bien que le rythme des périodes musicales, doit cependant rester cachée, autrement, comme dit Gœthe, « on voit le dessein de l'auteur et l'on est refroidi d'autant. » Mais on conçoit que pour mériter cet air de spontanéité qui nous charme dans leurs meilleures productions, les compositeurs ont dû beaucoup peiner. Que de fois nous voyons les plus grands déplorer l'impuissance où ils sont de faire naître ou de soutenir en eux l'inspiration. « Dire d'où viennent les idées, écrivait Mozart, et comment elles arrivent, cela me serait impossible; ce qui est certain, c'est que je ne puis les faire venir quand je veux. » C'est dans les larmes à la suite de longs accès de surexcitation ou de désespoir que Beethoven trouvait les cris pathétiques qui s'exhalent si douloureusement de plusieurs de ses symphonies. Avant d'en émouvoir ses auditeurs, il en avait lui-même subi toutes les souffrances. « Il semble, disait à son tour Berlioz, que la plupart des compositeurs soient seulement les secrétaires d'un lutin musical qui leur dicte ses pensées quand il lui plaît, et dont les plus ardentes sollicitations ne sauraient vaincre le silence quand il a résolu de le garder (1). »

Dans de telles conditions, sans prétendre établir ici une hiérarchie entre les divers modes d'expression musicale, on comprend que la symphonie soit le privilège du petit nombre. Il n'est pas de genre qui exige plus d'idées, ni des idées plus fortes, puisqu'elles doivent se suffire à elles-mêmes. Du reste, chez les maîtres eux-mêmes, est-il besoin de le remarquer, tout est loin d'avoir une valeur égale, et le temps marque vite ce qu'il a pu entrer de conventionnel dans leurs œuvres. En dépit des beautés sublimes de Hændel et de Bach, le style fugué qui était le leur, avec ses coupes austères, ses enchaînemens rigoureux, ses chutes souvent pareilles, ne va pas sans quelque longueur et quelque monotonie. Chez Haydn et chez Mozart lui-même, malgré leur fécondité inventive, certaines cadences, certaines transitions portent leur date. Ces lieux communs, ces grâces surannées, ces moyens d'expression qui, pour avoir été trop prodigués, paraissent aujourd'hui un peu factices, on les rencontre plus rarement chez Beethoven, dont les allures demeurent toujours plus libres, plus imprévues, les formes plus vivantes et plus expressives. Outre le tour personnel de son langage, chaque artiste, d'ailleurs, de si haut qu'il domine les autres, ne se détache pas absolument de

(1) *A travers chants*, p. 325.

son époque ; il a, sans le vouloir, bien des traits qui l'y rattachent. On est étonné des similitudes qui existent entre des contemporains qui se croyaient très différens, et quand on pense à la violence de la querelle qui, au siècle dernier, divisait en adversaires irréconciliables les partisans de Gluck et ceux de Piccini, on est surtout frappé aujourd'hui par les analogies et l'air de famille qu'offrent ces deux maîtres.

La période de maturité de la symphonie, nous l'avons vu, ne devait pas être de longue durée. Après que, par une lente élaboration de ses matériaux et de sa forme, elle était parvenue à se constituer, bien vite elle avait atteint sa perfection qu'allait suivre de si près une rapide décroissance. Le nombre des morceaux qui la composent, l'ordre dans lequel ils se succèdent, leurs proportions, leur caractère, la gradation d'effets et les contrastes qu'ils présentent entre eux, tout cela n'était point l'effet du hasard. Mais pour donner la vie à un organisme si puissant et si complexe, la divination et l'instinct des maîtres avaient plus fait que les recherches des savans.

L'art a des clartés que la raison n'a pas. Bien avant que Chevreul érigeât en doctrine scientifique la loi du contraste simultané des couleurs, Titien et les maîtres de Venise avaient dans leurs radieuses peintures pratiqué pour la joie de nos yeux le rapprochement des couleurs amies, et les théoriciens de l'harmonie s'ingénient encore aujourd'hui à justifier ou à expliquer des accords que Beethoven avait osés et qui, tenus pour de véritables hérésies par les contrepointistes de son temps, demeurent consacrés par son nom. La symphonie tout entière avec ses moyens d'action, ses idées, son langage, émane du génie de l'homme, et entre les diverses formes de l'art, il n'en est pas qui soit une plus évidente démonstration de l'idéal ni qui l'affirme d'une manière plus communicative et plus saisissante.

Émile Michel.

LE PRINCE DE METTERNICH

ET LE

PRINCE DE BISMARCK

Dans une étude qu'il a consacrée aux mémoires du prince de Metternich, un professeur à l'Université d'Iéna, M. Ottokar Lorenz, prévoit qu'un jour quelque historien, s'inspirant de la vieille sagesse de Plutarque et persuadé comme lui que, si toutes les ressemblances sont imparfaites, l'histoire ne laisse pas d'avoir ses symétries, sera tenté d'établir un parallèle entre les deux grands politiques allemands qui, l'un dans la première moitié de ce siècle, l'autre dans la seconde, ont exercé une si grande influence sur les affaires des peuples et des rois (1). On disait du chancelier autrichien qu'il était un ministre européen; on l'avait surnommé le cocher de l'Europe. Durant de longues années, le chancelier de l'empire d'Allemagne a conduit à son tour la grande voiture; rien ne se faisait sans son conseil et son aveu; tous les gouvernemens se croyaient tenus de pressentir ses intentions ou de lui faire agréer leurs projets. En écrivant les *Vies des hommes illustres*, le sage de Chéronée aimait à apparier les personnages historiques dont les destinées lui semblaient similaires, et dont les caractères formaient contraste. Le futur Plutarque, qui fera le parallèle de M. de Metternich et de M. de Bismarck, aura le plaisir de remarquer que, semblables par la prodigieuse autorité qu'ils avaient conquise, ces deux hommes d'État ne se ressemblaient guère, ni par leur tempérament, ni par leurs habitudes d'esprit, ni par leurs procédés et leurs méthodes.

Cependant, comme le constate M. Lorenz, il y eut dans leur vie un

(1) *Staatsmänner und Geschichtschreiber des neunzehnten Jahrhunderts*, von Ottokar Lorenz; Berlin, 1896.

moment où ils se rapprochèrent et où l'on aurait pu croire qu'ils avaient les mêmes idées, les mêmes principes. Un matin du mois d'août 1851, le prince de Metternich, qui n'était plus chancelier d'Autriche, vit entrer chez lui, au Johannisberg, un homme de trente-six ans, qu'on ne connaissait encore que pour le plus bouillant des hobereaux prussiens, défenseurs du droit divin. Il venait d'être chargé de représenter la Prusse à la Diète germanique, et ce choix, que rien ne semblait justifier, avait paru aussi bizarre à ses amis qu'à ses ennemis : on ne l'expliquait que par une inexplicable fantaisie du roi Frédéric-Guillaume IV. Il passa une demi-journée chez le chancelier déchu, qui goûta sa personne et qu'il édifia par ses propos. Mme de Metternich, la princesse Mélanie, écrivait à ce sujet dans son journal : « Il eut un long entretien avec Clément et paraît avoir les meilleurs principes politiques. Mon mari s'est tout de suite intéressé vivement à lui. Il m'a paru agréable et très génial. » M. de Metternich ne se douta pas que cet homme génial et agréable était destiné à détruire sa vieille Autriche et l'œuvre de toute sa vie.

Il ne faudrait pas croire que, pour conquérir les bonnes grâces du prince, M. de Bismarck avait dû se faire violence à lui-même et joindre la feinte à la dissimulation. De 1847 à 1851, il avait eu l'occasion de s'expliquer ouvertement dans plus d'une assemblée, et ses discours ne contenaient pas un mot qui pût déplaire à l'ex-chancelier. Autant que lui, M. de Bismarck détestait la révolution de 1848, les parlementaires, les démagogues, la politique des professeurs et les tribuns de guinguettes; comme lui, il mettait tout son espoir dans la monarchie légitime, et il regardait comme l'ennemi du bien public quiconque attentait à l'autorité de son roi. Bien plus, le 3 décembre 1850, dans le Parlement d'Erfurt, il avait défendu l'Autriche contre les libéraux, qui la qualifiaient de puissance étrangère. C'est une superstition de s'imaginer que les grands politiques, quel que soit leur génie, aient dès leur jeunesse le sentiment net de leur destinée et de leur avenir; ils ont tous besoin d'un apprentissage pour entrer en possession de leur volonté, et M. de Bismarck allait faire le sien à Francfort. Il faut considérer aussi que lorsqu'on a deux ennemis, on ne les déteste pas tous deux également, et qu'en 1850, selon toute apparence, la haine que M. de Bismarck portait aux professeurs et aux tribuns faisait tort à celle qu'il avait vouée à l'Autriche : « Personne, avait-il dit, n'est plus ambitieux que moi pour mon pays ni plus jaloux de le voir à la tête de l'Allemagne; mais j'aime mieux que la Prusse reste la Prusse que de voir mon roi s'abaisser à l'humble rôle de vassal des coreligionnaires politiques de Messieurs tels et tels. » Au surplus, si, dans l'entretien qu'il eut en 1851 avec le prince de Metternich, il s'était donné à peu près pour ce qu'il était, il ne s'était pas cru dans l'obligation de tout lui dire, de lui livrer tous ses secrets. M. de Metternich fut toujours

très optimiste et n'aimait pas à s'inquiéter : l'illustre vieillard conversa durant une demi-journée avec « l'homme agréable » sans soupçonner qu'il eût le pied fourchu.

Cette découverte était réservée, pour son malheur, au comte Prokesch von Osten, président autrichien de la Diète et diplomate expert en son métier, dont M. de Bismarck devait mettre la patience à une bien dure épreuve. Le comte Prokesch était un élève du prince de Metternich, qui faisait grand cas de lui et l'avait formé, façonné, nourri du lait de sa sagesse. Depuis qu'il avait résigné ses fonctions, le prince était désormais un de ces rois détrônés, qui jouent avec plaisir le rôle de directeurs de consciences et de donneur d'avis. Comme le dit M. Lorenz, « on lui demandait de toutes parts des conseils; il les distribuait libéralement de vive voix ou par écrit, et ces conseils exerçaient une grande influence sur les décisions du cabinet de Vienne. De même que l'ermite de Saint-Just, trois cents ans auparavant, semblait avoir déposé sa couronne pour se transformer en un conseiller désintéressé, le chancelier autrichien, n'étant plus rien, pouvait prêcher plus librement son système, ses principes, sa philosophie politique. »

Le comte Prokesch fut toujours en correspondance avec lui, le consulta souvent. En 1853, faisant un séjour à Vienne, il écrivait à sa femme combien lui était agréable et utile le commerce « de ce vieillard aimable et sage, qui n'avait pas, comme ses successeurs, la tête fumeuse. » — « Je suis toujours heureux auprès de lui : sa bienveillance me fait accueil, et ses entretiens m'instruisent. » On peut dire que pendant deux ans et demi, ce fut le vieux Metternich qui présida la Diète germanique par l'entremise du comte Prokesch, que ce fut au maître que M. de Bismarck avait affaire lorsqu'il se querellait avec le disciple, que de 1853 à 1855 deux systèmes politiques se combattirent à Francfort comme en champ clos.

M. de Bismarck a livré à la publicité toute la correspondance qu'il entretint avec son gouvernement durant son séjour à Francfort. Le comte Antoine Prokesch vient de publier à son tour les lettres qu'à la même époque son père adressait au comte Buol, ministre des affaires étrangères d'Autriche (1). Ces lettres font grand honneur à la sagacité du président de la Diète. Il ne s'était pas abusé un instant sur les visées secrètes et les manœuvres de la politique prussienne. Le langage avait changé, les âmes étaient restées les mêmes. Il n'avait pas tenu à M. de Radowitz que son souverain ne pêchât une couronne impériale dans les eaux troubles de la révolution; les projets de l'aventureux général ayant avorté, ses successeurs avaient cargué leurs voiles; ils semblaient avoir renoncé aux entreprises, ils affectaient de ne plus rien vouloir, de se résigner à leur impuissance. Le comte Prokes ch avait

(1) *Aus den Briefen des Grafen Prokesch von Osten* (1849-1855); Vienne, 1896; Verlag von Karl Gerold's Sohn.

compris dès la première heure que cette résignation n'était qu'apparente, « que la Prusse, État incomplet, nourrirait toujours le désir de se compléter et qu'elle ne pouvait s'agrandir qu'aux dépens de l'Autriche », que son ambition était une maladie constitutionnelle, qu'il n'y avait de divergence entre les partis prussiens que sur la question de méthode, que les conservateurs les plus ardens à combattre les idées nouvelles, se proposaient secrètement de s'en servir pour réaliser l'unité de l'Allemagne au profit de leur roi.

Le 12 mai 1851, le comte Prokesch écrivait en français à son ami M. Piscatory : « La société est en marche vers sa ruine depuis des siècles, et toujours les progrès, les illusions des honnêtes gens ont frayé le chemin... Les grands ouvriers de la révolution sont, selon moi, toujours les gouvernemens. Ils se partagent comme les hommes en parti de la résistance et en parti du progrès. En Allemagne, l'Autriche représente le premier parti, la Prusse le second. Les vanités, les passions, les fausses lumières, les ambitions, les développemens industriels, les expédiens et l'opinion publique qui est l'expression de la maladie sociale, seront toujours du côté de la seconde; le sens commun, la diagnose juste, la modération, l'esprit pratique et autres forces inutiles seront toujours du côté de la première; mais tout ce qu'elle en tirera peut-être, et c'est sans doute beaucoup, c'est de mourir plus tard et moins douloureusement... Ce tableau n'est pas gai. Ce qui me dégoûte et me fait perdre la patience souvent, ce sont ces misérables calculs d'ambition qui spéculent sur la révolution pour se faire une pacotille. » M. de Metternich avait dit un jour que le fléau des sociétés était cette classe dangereuse qu'il appelait dédaigneusement « le prolétariat lettré » : il entendait par là les gens de peu qui raisonnent pour se consoler de n'avoir pas de rentes. Il estimait que tout gouvernement qui ménage ces raisonneurs et leurs chimères ou conclut avec eux des marchés clandestins en est toujours la dupe. Le comte Prokesch aurait voulu l'en croire; mais il avait des doutes et de grandes inquiétudes. Il ne lui paraissait pas démontré que les audacieux qui passent des accords avec le diable font toujours une mauvaise affaire; s'il avait adopté tous les principes de son maître, il était beaucoup moins optimiste.

Gouvernée par un roi qui désirait et n'osait pas, la Prusse, après l'humiliation d'Olmutz, s'était vue dans la nécessité de remettre à des temps meilleurs ses grands projets; elle avait dû se résoudre à reprendre sa place dans la vieille confédération qu'avait faite M. de Metternich, et qu'elle avait tenté vainement de défaire. Mais elle s'était promis de pratiquer à Francfort une politique d'obstruction, de contrarier en tout l'Autriche, de la fatiguer par ses refus, par ses intrigues, par ses chicanes, de multiplier les difficultés, de tout empêcher ou au moins de tout retarder par ses résistances chagrines et tracassières, de

discréditer la Diète en la condamnant à l'inaction, de prouver aux Allemands que cette vieille machine ne marchait pas et n'était bonne qu'à mettre au rebut. Tel était le rôle dévolu à M. de Bismarck, et qui convenait à merveille à son humeur belliqueuse, à son génie dur, artificieux et retors. Il s'acquitta de sa tâche en conscience et avec joie. Il se plaignait parfois que son gouvernement fût trop facile, trop coulant. Quand ses instructions lui commandaient de céder, il traînait les choses en longueur : « Il semblait, disait le comte Prokesch, protester par son attitude contre le pénible devoir qui lui était imposé, et il ne se rendait qu'en poussant de gros soupirs. »

Cet homme de guerre n'était pas pour lui un inconnu. Il l'avait vu plus d'une fois à Berlin et l'avait défini « le type du conservateur néo-prussien. » — « Détruire la Confédération actuelle et mettre la Prusse à la tête de l'Allemagne, telle est, si je ne me trompe, sa pensée dominante. Quand il se tient, ses manières sont agréables. » Le comte Prokesch s'était flatté tout d'abord d'entretenir avec ce collègue gênant de bons rapports personnels. On lit dans ses premières lettres : « M. de Bismarck est fort bien pour moi ; nous sommes dans les meilleurs termes. » Il ne le dira pas longtemps. Lorsque, à l'époque de la guerre de Crimée, le gouvernement prussien envoya à Londres M. d'Usedom, le président de la Diète germanique écrivait au comte Buol : « Les Prussiens s'entendent à choisir leurs hommes. Ils nous ont envoyé un chercheur de querelles, *einen Krakeeler*, un fier-à-bras. Ils envoient aux Anglais un gentleman d'humeur enjouée, d'esprit libéral, marié avec une Anglaise et élevé à l'anglaise, qui n'est pas un professeur comme Bunsen, ni un menteur comme d'autres. »

Ainsi que tous les diplomates de la vieille école, de l'école « de la main de fer et du gant de velours », le comte Prokesch avait le culte des formes. « La règle fondamentale de la politique et de la diplomatie, disait le prince de Metternich, se trouve dans ce précepte du livre des livres : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. Appliquée aux affaires d'État, cette vertu évangélique s'appelle l'esprit de réciprocité ou la science des bons procédés. » Le comte Prokesch s'était acquis à Berlin la réputation d'un homme entier, tenace, qui manquait de souplesse ; on lui reprochait sa raideur, on ne l'accusa jamais d'être incorrect ou discourtois.

Cet homme courtois avait affaire à forte partie, et son collègue prussien lui ménageait de pénibles surprises. Dédaignant les vieilles méthodes, M. de Bismarck avait toutes les opinions d'un conservateur zélé pour les bons principes, les procédés d'un radical et le tempérament d'un boutefeu. Il ne ressemblait à personne, il versait le vin vieux dans de nouveaux vaisseaux. Les ironies dures, les menaces et les provocations alternant avec les caresses, peu de scrupules, des contradictions volontaires, de faux bruits habilement semés,

des commérages divulgués par des journaux qu'il désavouait et affectait de mépriser, tous les moyens lui étaient bons. A la diplomatie discrète, il avait substitué la diplomatie bruyante et cassante. Il révélait ses intentions, annonçait ses étonnans projets avec tant d'éclat que les uns disaient : C'est un fou! — les autres : C'est un hâbleur! En 1855, il avait tenu à Berlin des propos étranges, que l'ambassadeur autrichien s'était empressé de rapporter au cabinet de Vienne : « Je suis, avait-il dit, un ennemi déclaré de l'Autriche. L'antagonisme entre les deux puissances est un mal endémique en Allemagne, et dans tous les siècles il en est résulté de grandes guerres. Nous aurons tôt ou tard une bonne guerre avec l'Autriche, et nous la mettrons à la porte de la Confédération. » En attendant, il s'appliquait à la vexer, à la molester; il lui donnait force dégoûts, et il s'en vantait. « Quand l'Autriche attelle un cheval devant la voiture, disait-il tout haut à Francfort, j'ai bientôt fait d'en atteler un derrière. »

Comme le prince de Metternich, si attaché qu'il fût aux intérêts de son pays, le comte Prokesch était un Européen; M. de Bismarck se souciait peu de l'Europe, il ne voyait que la Prusse. Résumant en 1872 les mélancoliques souvenirs de sa présidence, le comte écrivait dans son journal : « Il était Prussien jusqu'à la moelle des os, et il n'était que cela. Si un ange était descendu du ciel, il ne l'aurait pas laissé entrer chez lui, sans une cocarde prussienne, et il eût tendu la main à Satan, avec mépris, il est vrai, si Satan avait promis à la Prusse un village allemand. » Le comte aurait pu ajouter que le Satan avec lequel M. de Bismarck négociait lui avait promis plus d'un village. Du haut de sa montagne, il lui avait montré des royaumes, des duchés, et lui avait dit : « Ils seront à toi, et en retour je ne demande presque rien. » Ce furent de véritables années de purgatoire que le comte Prokesch passa à Francfort, et elles lui furent d'autant plus amères qu'il ne se faisait aucune illusion sur l'issue du combat. « Pour assurer l'hégémonie de la Prusse, M. de Bismarck travaillait à détruire la Confédération germanique, que je m'efforçais de conserver. Les forces n'étaient pas égales. Il avait pour lui l'esprit du temps, les nouvelles générations, et les États qui avaient quelque chose à craindre ou à espérer de la Prusse, les duchés saxons, souvent aussi la Bavière, le Wurtemberg, Baden, Oldenbourg. Je ne pouvais compter que sur le Hanovre, la Saxe et les villes libres. »

Ce qui rendait le combat encore plus inégal, c'est que les deux adversaires en présence n'avaient pas au même degré le tempérament du lutteur et la passion des batailles. Les diplomates de l'école du prince de Metternich étaient des civilisés, d'esprit très cultivé. Leurs curiosités diverses, le raffinement de leurs goûts, leur dilettantisme éclairé, les beaux-arts, le théâtre, les femmes leur procuraient des distractions dont ils étaient friands. On voit par de charmantes lettres

qu'il écrivit au cours d'un voyage en France combien le comte Prokesch, curieux de tout, aimait à oublier la politique, et on sait quels tendres soins il donnait à sa célèbre collection de médailles. M. de Bismarck était un de ces hommes d'affaires qui ne connaissent pas les distractions, un de ces lutteurs infatigables qui n'éprouvent jamais le besoin de se reposer et de vivre quelque temps en paix avec le monde. Un soir de bal, dans la fameuse salle blanche du palais de Berlin, le roi Frédéric-Guillaume IV fondit brusquement sur le comte Prokesch et lui dit à brûle-pourpoint : « Quand vous serez sur votre lit de mort, à quoi penserez-vous avec le plus de reconnaissance, votre femme étant mise hors de cause, cela va sans dire? — A quelque chose, repartit le comte, qui étonnera beaucoup Votre Majesté. — A quoi donc? — Aux effets bienfaisans d'une bonne pipe turque. » Je ne sais si M. de Bismarck a jamais fumé une pipe turque; mais je ne crains pas de me tromper si j'affirme qu'en fumant sa pipe allemande, il n'a jamais oublié un instant ses ennemis ni le coup qu'il méditait.

L'historien qui, pour exaucer le vœu de M. Lorenz, établira un parallèle entre M. de Metternich et M. de Bismarck, ne manquera pas de remarquer combien leurs commencemens furent dissemblables. L'un, né en 1773 sur les bords du Rhin et élevé, façonné par des ecclésiastiques d'humeur facile et de mœurs légères, fut initié de bonne heure aux plaisirs, aux fêtes, aux dissipations, aux bienséances, aux conventions du monde, dans un temps où le monde était très raffiné. Quand il débuta dans la carrière où il devait rendre de si grands services à son souverain, il n'eut pas besoin d'apprendre les coutumes et les formes de la diplomatie; il les avait apprises dans les salons. Mais toujours correct, il prit dès l'abord ses devoirs au sérieux, et si capable qu'il fût de diriger les affaires et d'avoir une volonté, placé dans un poste secondaire, il ne se piqua que de contenter son gouvernement par son zèle, sa consciencieuse application, sa parfaite docilité. « A Dresde, a-t-il dit, je m'appliquais à rapporter exactement et fidèlement à ma cour tout ce que j'observais, sans recourir à l'expédient de mon collègue anglais, mon ami Elliot. Je lui demandai un jour comment il s'y prenait pour envoyer un rapport à Londres par tous les courriers, c'est-à-dire deux fois par semaine. — La chose vous paraîtra facile, me répondit-il, si je vous dévoile mon secret. Ai-je connaissance de quelque incident qui soit de nature à intéresser mon gouvernement, je l'annonce; n'ai-je rien appris, j'invente mes nouvelles et je les démens par le courrier suivant. Vous voyez que, de cette façon, je ne manque jamais de matière pour mes correspondances. » M. de Metternich ne se serait pas permis de telles libertés et de tels jeux. Le monde lui avait enseigné à se respecter lui-même et à respecter les autres, ou du moins à en avoir l'air.

Le Prussien au cœur dur et aux procédés cavaliers, qui devait

détruire un jour l'œuvre du prince de Metternich, ne s'est jamais piqué d'être respectueux ni de faire grand cas de la politique respectable; il s'est toujours plus soucié de se faire craindre que vénérer. Il avait vécu dans sa jeunesse plus près de la nature et s'était formé dans les champs plus que dans les salons; il avait causé avec les dieux solitaires des forêts, et il a dit plus tard que c'était dans les bois qu'il avait trouvé ses meilleures inspirations. Il disait aussi à un diplomate allemand qui me l'a redit : « Je compte parmi les belles heures de mes jeunes années celles que j'ai passées à l'ombre d'un vieux poirier, fumant ma pipe et lisant des chansons de Béranger. » Celui qui est capable de passer de longues heures à l'ombre d'un poirier, seul à seul avec lui-même, a plus de chances de devenir bientôt quelqu'un. C'est le genre d'éducation le plus propre à développer avant l'âge les puissantes originalités.

Impatient de se trouver et de s'affirmer, ennemi de toute routine, libre de tout préjugé, M. de Bismarck était de la race des indisciplinés et quand il devait obéir, il mêla toujours à ses obéissances un peu de mutinerie. Il n'a jamais rempli de postes insignifians. Sa première mission fut importante : il était chargé d'aller prouver à Francfort que les traités de Vienne et la Confédération germanique avaient fait leur temps. Tout en se conformant aux instructions de son gouvernement, il y ajoutait du sien : il répétait les paroles d'un autre, mais il les mettait en musique, et sa musique était bien à lui. Il jugeait le ministre qui lui donnait des ordres; il le trouvait sinon incapable, du moins insuffisant et timide. Pendant la guerre de Crimée, il l'accusa plus d'une fois de manquer les occasions, de n'avoir pas cette audace qui impose à la fortune. Il n'a jamais obéi qu'à regret et de mauvaise grâce; le cheval a toujours rué dans ses traits. Si le prince de Metternich avait été condamné par le sort à passer sa vie dans des postes secondaires, il eût protesté en lui-même contre l'arrêt, mais il eût toujours été un exact et fidèle serviteur. M. de Bismarck avait dit : « Tout ou rien. » Il se serait accommodé plus facilement d'un ermitage et d'un vieux poirier que d'une situation honorifique, mais subalterne, où il n'eût été que l'exécuteur de la volonté des autres.

Si différens qu'eussent été leurs commencemens et leurs débuts dans les affaires, l'Autrichien et le Prussien ont eu cela de commun que leur vie s'est partagée en deux périodes, celle des grandes entreprises, suivie de la longue et savoureuse possession d'une autorité incontestée, reconnue de toute l'Europe. Mais dans ses entreprises l'un avait eu l'Europe pour alliée; l'autre, pour obtenir qu'elle le laissât faire, avait dû la tromper ou la violenter. Sans faire tort au chancelier autrichien, on peut affirmer qu'il n'eût pas été de force à accomplir les prouesses qui ont fait la renommée de M. Bismarck; il n'était pas l'ouvrier qui convenait à un tel ouvrage. Il n'a jamais pu dire comme lui :

« Je suis seul contre vous tous et j'aurai raison de vous tous. » Il n'y a que les âmes très fortes qui puissent supporter les grandes solitudes ; peut-être faut-il pour cela avoir été souvent seul dans sa jeunesse, avoir senti sa force et s'être persuadé que la pensée d'un solitaire est capable de remuer le monde.

Quelque jugement qu'on porte sur M. de Bismarck et son œuvre, l'historien impartial sera toujours plein d'admiration pour la puissance de volonté et de caractère dont il a fait preuve lorsqu'il obligea son roi de déclarer la guerre à l'Autriche, ayant contre lui l'opinion publique, la presse, le parlement, la bourgeoisie, les partis, les hésitations et les scrupules de son roi lui-même. — « Le mouton sautera le fossé. » Le mouton a sauté, et il s'est trouvé que son audacieux ministre n'était pas un téméraire. Il avait vu l'Europe telle qu'elle était, l'événement devait justifier la profondeur de ses combinaisons, la justesse de ses calculs. Il avait pris toutes les précautions qui devaient assurer le succès ; il s'était servi de la complicité de la France pour écraser l'Autriche, comme plus tard il se servira de l'amitié de la Russie pour écraser la France. L'histoire reconnaîtra qu'aussi clairvoyant qu'audacieux, il fut toujours incomparable dans l'art des préparations, qui est la marque des grands politiques, comme des grands dramaturges et des grands joueurs d'échecs.

Il était écrit dans le livre des destinées que ces deux hommes d'État réussiraient l'un et l'autre à détrôner un Napoléon. Il semble qu'à cet égard M. de Metternich a fait plus que son rival. Renverser un Napoléon Ier! Quel travail! Mais on l'aida beaucoup ; si grande qu'ait été sa part dans l'événement, celle qui revient aux rois et aux peuples coalisés est plus considérable encore. Il faut se défier du témoignage des hommes d'État qui attendent d'être vieux pour écrire l'histoire de leurs belles années. Si véridiques qu'ils soient, ils arrangent les faits, ou plutôt les faits s'arrangent dans leur tête au gré de leurs convenances. Ils sont préoccupés de prouver aux nouvelles générations qu'ils furent toujours d'accord avec eux-mêmes, qu'ils voulurent toujours la même chose, qu'ils n'ont jamais erré dans leurs calculs, qu'ils possédaient un don d'infaillible prescience. C'est un genre de fatuité, un travers qu'on a reproché plus d'une fois au prince de Metternich. Il s'applique dans ses Mémoires à démontrer que sa constante pensée, à laquelle il rapportait toutes les autres, fut de détruire le grand empereur, ce révolutionnaire couronné, qui représentait dans le monde tous les principes contraires aux siens. Comme l'a remarqué M. Lorenz, certaines pièces déposées dans les archives de Vienne et récemment publiées infirment ces superbes affirmations. Le fait est que M. de Metternich hésita longtemps; qu'en plus d'une rencontre il se prononça pour une politique d'accommodement. Ayant pratiqué le grand homme, connaissant mieux que d'autres les immenses ressources de ce redoutable génie,

ses hésitations étaient fort naturelles. Il avait désapprouvé la guerre de 1809 ; quand Napoléon se disposait à rompre avec la Russie et préparait la désastreuse campagne qui devait le perdre, M. de Metternich crut fermement à sa victoire, et, persuadé qu'elle aurait pour inévitable conséquence le démembrement de la Prusse, il jugeait bon que l'Autriche entrât en arrangement avec l'homme invincible et profitât de l'occasion pour recouvrer au moins une portion de la Silésie.

Mais l'homme invincible ayant été vaincu, M. de Metternich, qui était aussi avisé que circonspect, jugea bien vite qu'il ne se relèverait pas de sa défaite, que son cas était désespéré. Comme M. de Bismarck, il savait combien les monarchies d'aventure les plus glorieuses sont fragiles, que les souverains légitimes ont seuls le droit de se tromper, que les parvenus sont tenus de réussir toujours, qu'ils n'ont d'autre point d'appui que l'opinion publique, qui ne leur pardonne pas leurs malheurs. Napoléon III ne l'ignorait point. Le 23 septembre 1855, à Saint-Cloud, il disait au comte Prokesch : « Vous me croyez plus fort que je ne le suis. Ma situation n'est pas celle de l'empereur d'Autriche. Qu'il fasse vingt bévues dans sa journée, il se mettra tranquillement au lit, et le lendemain matin il sera ce qu'il était la veille au soir. Je dois compter sans cesse avec l'opinion publique, et si je ne fais pas ce qu'elle attend de moi, je suis un homme perdu. »

Quand les deux bûcherons eurent vu tomber les grands arbres qu'ils avaient juré d'abattre, ils respirèrent plus à l'aise et vaquèrent à d'autres occupations. M. de Metternich employa son autorité, son adresse, son génie délié et artificieux à mettre un peu d'ordre dans les affaires de l'Europe, à retenir l'Allemagne sous sa domination, à la préserver du régime constitutionnel, à combattre partout les idées libérales, à défendre sa chère Autriche contre toutes les propagandes dangereuses. « Travaillez et amusez-vous, disait-il ; mais ne pensez pas. » Cet homme très spirituel, qui pensait beaucoup, estimait que ce genre d'exercice est funeste aux nations, que les sociétés bien ordonnées et vraiment heureuses sont celles qui vivent dans le demi-sommeil de l'esprit, et à qui leur somnolence paraît douce. Il avait peine à persuader l'Allemagne, qui depuis plus d'un demi-siècle était devenue une pépinière de grands penseurs.

M. de Bismarck avait une tâche plus compliquée. Il avait dû faire la part du feu. Mais il s'était convaincu de bonne heure qu'on peut octroyer impunément aux libéraux certaines satisfactions, pourvu que la monarchie légitime soit couverte contre toutes les attaques par la dictature d'un ministre omnipotent, et il tenait pour démontré qu'il n'y avait en Allemagne qu'un seul homme qui eût la taille et l'étoffe d'un dictateur. Concilier la dictature avec le régime des assemblées est un problème délicat qu'il a su résoudre. Le prince de Metternich, diplomate consommé, n'a jamais traité qu'avec des cabinets, et je doute

qu'il eût réussi à gouverner une assemblée. M. de Bismarck a prouvé qu'il était un merveilleux tacticien parlementaire, que personne ne s'entendait mieux que lui à négocier avec les partis. Il a toujours eu raison de ses Chambres, il a même su les employer à protéger ses intérêts particuliers contre tous les hasards. S'il s'est servi souvent de son roi pour réduire le parlement à l'obéissance, il a su aussi se servir du parlement pour imposer ses volontés à son maître.

Les puissances célestes, qui aiment à voir comment les hommes se comportent dans leurs fortunes diverses, avaient décidé que les deux chanceliers survivraient à leurs grandeurs, et que leur chute causerait à l'Europe un grand étonnement. On a dit longtemps que le prince de Metternich avait été renversé par une inévitable et fatale révolution, qu'il n'avait pas su prévoir. On en juge autrement aujourd'hui. Les historiens allemands les mieux renseignés tiennent que la révolution de mars 1848 ne fut d'abord qu'une échauffourée d'étudians, dont une douzaine de policiers résolus eût fait aisément justice, que si la situation s'aggrava, c'est qu'on le voulut bien. Sans qu'il s'en doutât, on était las du vieux chancelier, de sa main souple, mais lourde, et de son gant de velours. Depuis plusieurs mois déjà, à la cour et dans les salons, on s'agitait, on cabalait, on ourdissait de vagues conspirations, auxquelles l'archiduchesse Sophie se trouvait mêlée. L'échauffourée parut de bon augure; on se dit : « Laissons faire ces étourdis, ils nous débarrasseront de lui. » Il ne s'agissait, pensait-on, que d'un feu de cheminée; on laissa la cheminée brûler, et il en résulta un incendie, qu'on eut quelque peine à éteindre.

M. de Bismarck n'accuse pas les femmes de l'avoir renversé ; mais il est persuadé que reines, princesses ou dames de la cour, elles ont de longue main préparé sa chute. Son cas me semble plus simple. Il devrait se dire que sa dictature devenait de jour en jour plus pesante, que les vieillards ont des résignations que n'ont pas les jeunes gens, que l'empereur Guillaume Ier, qui lui avait tant d'obligations, s'était promis de le supporter jusqu'à son dernier jour comme on se promet de vieillir et de mourir avec une maladie organique, que Guillaume II n'avait contracté aucun engagement, qu'un jeune souverain très actif, très remuant, qui a beaucoup d'idées et qui même en a trop, n'éprouve aucun plaisir à régner sans gouverner. M. de Bismarck était pour le grand-père une habitude prise, pour le petit-fils une habitude à prendre ; le petit-fils s'est refusé à la prendre, d'autant plus qu'il croyait pouvoir se passer d'un protecteur, qu'il se sentait de force à se protéger lui-même.

C'est dans le malheur que les raffinés, qui eurent toujours le goût des distractions, reprennent leurs avantages. Leur curiosité, sans cesse en éveil, les aide à s'oublier eux-mêmes, et rien n'est plus bienfaisant que les longs oublis : *jucunda oblivia vitæ*. Le prince de Metternich

paraît avoir conservé jusqu'à sa mort toute sa belle humeur; cet agréable vieillard, ce philosophe enjoué se plaisait, comme Nestor, à raconter des histoires et prodiguait à la jeunesse les conseils de sa vieille expérience. Il lui fut doux de voir qu'à peine remis de la commotion de 1848, on en revenait à sa politique, qu'on avait si hautement condamnée; il eut le double plaisir de constater que ses successeurs faisaient à peu près ce qu'il avait fait et le faisaient moins bien, le confirmant ainsi dans l'agréable certitude qu'il avait toujours eu raison. Un grand chagrin lui fut épargné; il n'était plus de ce monde lorsque les victoires de la Prusse contraignirent la vieille Autriche à se transformer en un empire austro-hongrois. Pour les hommes qui ont aimé passionnément les affaires et n'ont jamais aimé qu'elles, la vie sans affaires est une geôle, un morne et sombre ennui. Le vieux lion de Friedrichsruhe regarde pousser ses ongles inoccupés, et médite sur l'ingratitude des peuples et les trahisons des rois. Faute de mieux, il s'est fait journaliste. Maigre consolation! Il est dur d'être réduit à blâmer les hommes, que jadis on conduisait, réduit à juger les événemens quand on était accoutumé à les faire.

Si un nouveau Plutarque, historien et moraliste, écrit un jour bout à bout les deux biographies que j'ai à peine esquissées, sa conclusion sera sans doute que les plus grands hommes d'État ont tort de rester trop longtemps au pouvoir, qu'aux années grasses et triomphantes succède fatalement l'ère des difficultés et des fautes, que M. de Metternich en a commis de graves parce qu'il a fini par se croire infaillible; M. de Bismarck, parce que ses haines personnelles ont trop influé sur ses actes publics. Le comte Prokesch avait dit de lui : « Une faculté lui manque, il n'a jamais su séparer les choses des personnes. » S'il avait moins écouté son irascible orgueil, il se serait fait moins d'ennemis, et peut-être son empereur n'eût pas été si impatient de le congédier. S'il avait pu pardonner au prince Gortchakof de lui avoir causé quelques froissemens d'amour-propre, s'il n'avait pas pris ce visage en déplaisance... Mais Dieu nous garde de lui reprocher ses fautes! Il nous a fait la grâce de se tromper quelquefois; c'est le seul service qu'il nous ait jamais rendu.

G. Valbert.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : reprise de *Montjoye*, comédie en cinq actes, d'Octave Feuillet. — Odéon : *le Capitaine Fracasse*, comédie en cinq actes et sept tableaux, de M. Émile Bergerat, d'après le roman de Théophile Gautier; *Don Carlos*, drame en cinq actes et onze tableaux, d'après Schiller, par M. Charles Raymond. — Porte-Saint-Martin : *les Bienfaiteurs*, comédie en quatre actes, de M. Brieux. — Gymnase : *la Villa Gaby*, comédie en trois actes, de M. Léon Gandillot.

D'autres vous ont dit que *Montjoye* n'est pas une très bonne pièce et vous ont montré, ce qui était facile, que l' « homme fort » de Feuillet n'est que du carton peint en fer. Toutefois je ne regrette pas que le Théâtre-Français ait eu l'idée imprévue de reprendre cet ouvrage. Car il m'a intéressé du moins comme un exemplaire moyen, éminemment représentatif, de la comédie sérieuse sous le second Empire, et aussi, justement, par ce qu'est devenu ce type moderne de l'homme fort dans l'imagination élégante et candide d'Octave Feuillet.

On a si bien cru à la corruption impériale, que l'expression est devenue un cliché : et, bien entendu, le théâtre passe pour avoir été à la fois l'un des signes et l'un des agens de cette corruption légendaire. Or, tandis que j'écoutais *Montjoye* et que j'y reconnaissais l'écho de tant d'œuvres de la même époque, j'étais amené à penser qu'un des caractères du théâtre sous le régime du Deux Décembre, c'est sa bonne volonté morale et c'est, finalement, son innocence. Et j'en dis autant du roman. Songez que *Madame Bovary*, et, beaucoup plus près de nous, *Germinie Lacerteux* sont les œuvres les plus brutales de cette période, et que les opérettes de MM. Meilhac et Halévy en sont sans doute les badinages les plus libres, et mesurez tout le mauvais chemin que, à cet égard, on nous a fait parcourir.

Si nous nous attachons à la comédie « sérieuse », ou à peu près, d'il y a trente et quarante ans, et si nous mettons à part le théâtre de Dumas fils, — dont, au reste, l'intensité de vie morale et par surcroît

la décence de forme ne sauraient être niées, — nous rencontrons partout le plus consolant des optimismes, un romanesque tempéré qui fut gracieux à son heure, le respect absolu de la famille, une extrême sévérité contre les courtisanes, des chutes convenables d'honnêtes femmes qui ne pèchent qu'à demi ou qui ne pèchent qu'avec remords, la foi aux principes de la Révolution française, un humanitarisme vague, mais sincère, assez semblable à celui du « tyran » lui-même, un patriotisme ardent et qui va volontiers jusqu'au chauvinisme, la condamnation du scepticisme et du dilettantisme, un spiritualisme conforme à celui qu'on enseignait dans les lycées, et enfin, sur les questions d'argent, une intransigeance d'attitude tout à fait recommandable. Les auteurs dramatiques du temps eurent le mérite de comprendre que le grand danger du régime nouveau était, en effet, dans la suprématie menaçante de l'argent et dans les conséquences que les méchans pouvaient tirer des doctrines positivistes et darwiniennes, qui commençaient à se répandre : et donc ils furent impitoyables aux jeux de la spéculation et nous montrèrent, à tout bout de champ, des financiers conspués, et repentans, au cinquième acte, jusqu'à la restitution... Et tout cela est très gentil, et même très honorable; et c'est parce que presque tout cela se retrouve à la fois dans *Montjoye* que je suis tenté de considérer cette pièce comme un des types de la comédie « second Empire », généreuse, crédule, assez souvent conventionnelle, — et, s'il faut le dire, quelque peu « pompier ».

Car, si ces auteurs étaient pleins de bons sentimens, ils n'étaient pas sans quelque niaiserie. D'abord l'insupportable style cher aux chroniqueurs de cet âge, le style « brillant », hélas! cinglant et cravachant, piaffant et caracolant, le style Desgenais, — qui fut aussi quelquefois le style Jalin et le style Ryons, — sévit chez eux le plus fâcheusement du monde. Puis, ils sont décidément moins respectueux de la vérité que de la morale, et redeviennent par là dangereux à leur façon en nous montrant la vertu ou beaucoup plus facile ou beaucoup plus récompensée qu'elle n'est généralement. Ils ont des illusions singulières, et qui ne témoignent pas d'une grande profondeur ou d'une grande loyauté d'observation. Stricts et même rigoristes sur la probité, ils sont assez coulans sur les mœurs, sauf quand il s'agit de la courtisane, l'ennemie née du foyer domestique. Ils ont des indulgences infinies pour les viveurs jeunes ou vieux. Ils croient imperturbablement au « cœur d'or » des fils de famille qui font des lettres de change à leur père. Ils sont persuadés que l'oisiveté, le jeu et la débauche ont pour effet ordinaire d'affiner secrètement le sentiment de l'honneur, et qu'il y a dans tout jeune décavé un héroïque soldat d'Afrique qui sommeille. Durs à la femme galante « professionnelle », ils glorifient presque à l'excès la pauvre fille séduite, ne se contentent point de l'absoudre et ne manquent jamais, jamais, de la faire traiter

de « sainte » par son bâtard. Ils ne savent guère résister au plaisir de rémunérer la vertu, et de la rémunérer en argent monnayé, de la faire millionnaire au dénouement, comme s'ils étaient ou nous croyaient incapables de l'aimer toute nue (le *Duc Job* est un témoignage presque ignominieux de cette faiblesse d'esprit) : en sorte que, voyant la vertu si infailliblement rentée tôt ou tard, nous ne savons plus bien si elle est la vertu. Et naturellement, leurs prédications en sont un peu affaiblies... Ils s'imaginent enfin que, neuf fois sur dix, un financier véreux est un homme qui, après trente ans d'improbité confortable, assise, honorée, se dépouillera pour obéir aux remontrances d'un fils ou d'une fille en qui tout à coup, malgré l'abrutissement de la « fête », — ou malgré l'habitude de la richesse et la pression de la morale courante, — la voix toute pure de l' « impératif catégorique » se mettra à crier éperdument.

C'est d'une illusion optimiste de ce genre que Feuillet me paraît avoir été la dupe dans *Montjoye*.

Non seulement, comme tout le monde l'a remarqué, Montjoye, cette homme si fort, semble préparer et disposer lui-même les circonstances qui dévoileront, aux êtres vertueux dont il est si miraculeusement entouré, le crime qu'il a dans son passé et qui est, à vrai dire, son seul acte d'homme fort; mais la constitution même du personnage implique, comme on dit, contradiction. Car ces maladresses, il ne les commet, précisément, que parce qu'il n'a pas cessé de reconnaître, dans le fond de son cœur, cette morale universelle en dehors de laquelle il prétend s'être placé. Notez qu'à la fin du drame sa situation extérieure est fort bonne; il réussit dans les choses qui devraient seules lui importer s'il était vraiment « fort »; il est nommé député, et se trouve donc en passe de dominer les hommes autrement encore que par l'argent. Il pourrait sans doute, quoique homme fort par définition, souffrir d'être abandonné et condamné par ses enfans, car un homme fort peut être, après tout, un père aimant. Mais Montjoye fait beaucoup plus : il se repent, il adore ce qu'il avait renié, il se range soudainement aux croyances morales de sa fille : et c'est ce qu'un homme fort ne ferait point.

L'homme fort, c'est-à-dire, pour parler comme Dumas, l'homme « opéré du sens moral », doué d'une volonté énergique et résolu à tirer de la vie, sans scrupules, toute la somme de jouissance (volupté, domination sous ses diverses formes) accommodée à son tempérament particulier, n'est nullement un mythe. Il a toujours existé. C'est don Juan, « le grand seigneur méchant homme », c'est, si l'on veut, Napoléon; c'est Julien Sorel; c'est Nucingen; c'est Vautrin lui-même, et c'est aussi maître Guérin, et c'est encore, autour de nous, tel industriel devenu obscurément cent fois millionnaire par l'exploitation des faibles et les spéculations scélérates. Cette espèce d'homme a trouvé,

dans le bouleversement économique et dans le déplacement de classes qui ont suivi la Révolution, son moment le plus favorable; et c'est pourquoi ils abondent dans l'œuvre de Balzac. Ce sont des monstres, souvent vulgaires, parfois distingués, quand ils sont assez intelligens pour travestir en dilettantisme ou pour ériger en culte aristocratique du moi leur vieil instinct simpliste d'hommes des bois; mais, encore une fois, ils existent. Il peut leur arriver d'être vaincus, soit par la malechance, soit par les imprudences où les entraîne l'énormité de leurs appétits, soit par les faux calculs où les induit leur absolu mépris des autres, — soit tout simplement par la gendarmerie. Vaincus, oui, mais repentans, mais convertis, c'est une autre affaire, car leur marque, c'est justement qu'ils ne souffrent jamais de n'être pas de braves gens et de n'avoir pas de conscience.

Le tort, bien pardonnable, de Feuillet est de n'avoir pas su admettre cette vérité pénible, qui offensait son âme religieuse et douce. Il a cru, lui, que, de n'être pas bon, cela finit toujours par être une souffrance, que l'homme fort ne saurait donc l'être jusqu'au bout; qu'une heure vient, inévitablement, où sa solitude l'avertit de son erreur et le contraint à se réfugier, tout pleurant, dans l'universelle morale. Il lui a paru qu'avouer le contraire au théâtre serait scandaleux et par trop désolant. Et c'est pourquoi il s'est contenté de faire de Montjoye une sorte de dandy du scepticisme, quelque chose comme un Morny ou un Persigny atténué; spirituel, de façons charmantes (car Feuillet croit, d'autre part, qu'un « homme fort » est nécessairement un être élégant); abondant, et cela dès le début, en gentils mouvemens qui démentent sa philosophie; si bien que lorsque cet « homme fort » prétendu se transforme en un brave homme, il se « retrouve » plutôt encore qu'il ne se convertit. Bref, Octave Feuillet n'a pas eu le courage de peindre l'homme fort dans la vérité de sa nature. Il n'a pas compris que le devoir de l'auteur dramatique est non pas de montrer le méchant puni ou repentant, mais simplement de le montrer comme il est. Victorieux, cela n'importe guère. Il ne s'est pas souvenu de ce profond axiome de Corneille, lequel ne craignait point du tout les monstres : «... Une autre utilité du poème dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices et des vertus, qui ne manque jamais à faire son effet, quand elle est bien achevée, et que les traits en sont si *reconnaissables* qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ni prendre le vice pour la vertu. Celle-ci se fait toujours aimer, quoique malheureuse : et celui-là se fait toujours haïr, quoique triomphant. »

L'optimisme du dénouement de la pièce a paru plus étrange encore par les coupures hardies qu'y a pratiquées la Comédie-Française, et peut-être aussi parce que M. Leloir avait joué le rôle de Montjoye avec talent sans doute, mais durement, et plutôt en personnage de Balzac que de Feuillet. Le meilleur rôle, le plus vrai, le plus vivant, celui de

Saladin, l'humanitaire à la mode de 1848, a été tenu par M. de Féraudy de la façon la plus juste et la plus pittoresque. Mme Pierson a fort adroitement joué l'épouse illégitime et martyre. Elle m'émerveillerait par la netteté de son articulation, n'eût-elle pas d'autre talent... MM. Cler et Berr m'ont semblé fort bons. Je tiens compte à M. Lambert fils de la difficulté qu'il y a à jouer éternellement des jeunes gens amoureux, généreux et un peu niais. Enfin nous avons aimé dans la débutante, Mlle Lara, plus propre, je crois, aux rôles de « grandes jeunes premières » qu'aux rôles d'ingénues, une grâce en partie naturelle et les aimables promesses d'un talent qui sera peut-être original quand il aura encore beaucoup appris.

La critique s'est montrée féroce pour la nouvelle direction de l'Odéon, et particulièrement pour M. Antoine. On lui a tout reproché : le choix des pièces, la mise en scène, l'interprétation. Ces sévérités me semblent parfaitement injustes, je le déclare tout net. Mais elles s'expliquent.

Je ne dirai pas que M. Antoine a, par le Théâtre-Libre, créé un mouvement dramatique : car qui est-ce qui crée un mouvement ? Et, tout de même, ce n'est pas lui qui faisait les pièces. Mais c'est lui qui les choisissait, qui parfois les faisait faire et qui nous les accommodait à sa façon. Pendant dix ans, il nous a scandalisés infatigablement par la brutalité des historiettes qu'il nous étalait ; agacés ou ravis, selon que le minutieux réalisme de sa mise en scène nous semblait puéril ou ingénieux; ennuyés, presque jamais. Oh! les soirées héroïcomiques de l'impasse Pigalle et de la Gaîté-Montparnasse! Les snobs s'en souviendront longtemps, et, pareillement, quelques bons esprits. Il a trouvé le temps, en dix années, de susciter un genre et de le tuer sous lui ; il nous a révélé la « comédie rosse » et ne nous a point lâchés qu'elle ne fût devenue un « poncif », — comme la tragédie. Il a fourni à la plupart des jeunes dramatistes aujourd'hui en vogue l'occasion de se produire pour la première fois. Il a formé plusieurs comédiens sincères. Son entreprise n'a même pas été sans influence sur les théâtres réguliers. Si, par sa nature même, l'art dramatique n'admet qu'une vérité approchée, le Théâtre-Libre a sûrement contribué à resserrer ces approches. La preuve en est dans ce que je sentais tout à l'heure de suranné et de lointain dans une notable part du théâtre du second Empire, encore si voisin de nous pourtant. Quoi qu'on dise, la comédie rend maintenant un autre son, plus simplement vrai et plus directement. Les nécessaires conventions en sont devenues plus loyales, moins effrontées, moins offensantes. M. Antoine a pour le moins, — soit en suivant son instinct, soit avec clairvoyance et prémeditation, je ne sais, et peut-être ne le sait-il pas bien non plus, — accéléré cette évolution. Il a été une force à demi aveugle peut-être, mais obstinée

et que rien n'a pu détourner de son chemin. On attendait donc de lui quelque chose d'extraordinaire : et il n'a fait que ce que pouvait faire un directeur de l'Odéon. Et c'est pourquoi on lui a fait expier sa renommée.

Cela est inique, si les premiers spectacles du nouvel Odéon ont été, comme il me semble, éminemment odéoniens. Que *le Capitaine Fracasse*, œuvre d'artiste à coup sûr, ne soit pas une très bonne pièce (et ces choses-là ne se savent complètement qu'après la représentation); que M. Antoine ou son associé (car enfin il en a un, et c'est M. Ginisty) ait donc pu se tromper sur la valeur dramatique de la comédie de M. Bergerat, là n'est pas la question. La pièce se présentait, depuis huit ans, je crois, sous la double caution d'un nom illustre et d'un nom célèbre ; depuis huit ans, des personnages influens la jugeaient avec faveur; et elle avait même paru si bonne à un ministre qu'elle avait valu la croix à son auteur. Joignez que si M. Antoine ne l'avait pas jouée, il fût demeuré, jusqu'à la fin de sa direction, le Damoclès de l'épée de Fracasse : situation d'une incommodité proverbiale. Quant à *Don Carlos*, c'est évidemment une de ces œuvres qu'un théâtre à demi universitaire et sorbonnique, comme est l'Odéon, a pour mission de faire connaître à son studieux auditoire. — Les décors ni les costumes n'étaient merveilleux? C'est que la nouvelle direction n'avait pas cent mille francs à y dépenser. L'interprétation a été médiocre? Il serait plus équitable de dire qu'elle a été très inégale, ce qui n'a rien de surprenant si l'on considère que la troupe, toute récente et recrutée un peu partout, n'a pas encore eu le temps de concerter ni de fondre ses efforts. La mise en scène était fort inférieure à celle de n'importe quel théâtre de drame? Je n'y ai pas vu, pour moi, tant de différence. On n'a voulu tenir nul compte de la somme de bon travail que supposent deux grands spectacles et dix-huit tableaux donnés en huit jours, ni, par exemple, de ce fait extraordinaire, qu'aucun des entr'actes de *Don Carlos* n'a dépassé dix minutes. Tel critique considérable, et le plus considérable de tous, qui a pour telle autre maison d'inépuisables et charmantes faiblesses, s'est montré ici non seulement dur, mais décourageant, et cela, à l'heure même où l'Odéon odéonisait le plus loyalement du monde. Ah! si M. Antoine avait débuté par quelque drôlerie analogue à celles de l'ancien Théâtre-Libre, c'est alors qu'on lui eût fait entendre que l'Odéon n'est pas subventionné pour cultiver ce genre d'amusettes. Et voilà qu'on lui tombe dessus parce qu'il se conforme avec un zèle scrupuleux à l'esprit de son emploi! C'est révoltant.

Venons aux deux pièces elles-mêmes. Il est trop vrai que la fable dramatique, dans le roman de Gautier, se réduit à presque rien, que les épisodes de la lutte engagée entre Vallombreuse et Sigognac s'y répètent d'ailleurs avec une monotonie un peu stérile, et qu'on ne pouvait donc tirer de ce roman descriptif une bonne comédie, à moins

de l'inventer. Restait donc à nous dérouler une série de tableaux grouillans et colorés, et c'est où M. Bergerat a réussi quatre ou cinq fois sur sept, ce qui est une jolie proportion. J'aurais aimé, pour ma part, qu'il prît encore moins au sérieux l'intrigue négligeable et qu'il multipliât ces tableaux. Un quart d'heure passé au cabaret de la Pomme de Pin, rendez-vous de ruffians, de spadassins, de filles, de poètes bohèmes, d'anciens mercenaires de la guerre de Trente ans, m'eût fait un vif plaisir; j'aurais assisté volontiers au conciliabule de ces excellens La Râpée, Tordgueule, Piedgris et Bringuenallerie; et, bien que cela fût tout à fait étranger à l'« action » (mais qui s'en serait soucié ?), je n'eusse point reculé devant l'exécution du bandit Argostin et le coup de poignard charitable de Chiquita, aperçus de quelque angle de la place de Grève et commentés par le populaire...

Mais j'ajoute que la comédie de M. Bergerat est un des plus surprenans morceaux de vers funambulesques que nous ayons. Ces vers ont pu gêner le public et l'empêcher d'entendre la pièce; mais j'avoue qu'ils m'ont ravi. Et la couleur en est bien du « Louis XIII » exaspéré. Ils m'ont rendu aisément présente, par leur son même et par tout ce qu'ils me rappelaient ou suggéraient, cette merveilleuse époque, la plus folle, je crois, de notre littérature, la plus anarchique, celle où triomphe le plus hautement, et même dans les choses de la morale, la fantaisie individuelle, et ce que Nisard appelait le « sens propre », l'époque du « précieux » et du « burlesque », renchérie et brutale, d'une sève incroyable, éperdument idéaliste et lourdement réaliste, bizarre, excentrique, excessive, bourbeuse, fumeuse, désordonnée, et telle que notre âge romantique, qui lui ressemble pourtant à quelques égards, paraît auprès d'elle un âge de sagesse, de modération et de bonne discipline.

Don Carlos n'a pas manqué non plus d'intérêt. Car l'intrigue en peut être obscure et ennuyeuse : mais ces trois entités, Philippe II, le Grand Inquisiteur et le marquis de Posa, — la Royauté, l'Église et la Révolution, — y ont une indéniable grandeur. Ce qui enfle et soulève les discours du marquis de Posa, c'est l'esprit même de la Révolution dans ce qu'il a de meilleur et de plus pur; et c'est cet esprit tout neuf encore, et tout proche des sources. Des idées éternelles et d'une simplicité auguste sont exprimées dans ce drame avec enthousiasme et magnificence. Cela suffit. Nous avons beau, quelquefois, et par mauvaise humeur contre le temps présent, douter avec affectation de la bonté de la Révolution française, tout de même nous ne sommes jamais bien sûrs de n'être pas ses obligés; et, quand son âme nous parle assez fort pour nous faire oublier les regrettables contingences qui gâtèrent et continuent de gâter son œuvre, de nouveau nous nous reconnaissons ses fils. Puis, *Don Carlos*, drame de Schiller, citoyen de la République française, c'est l'Allemagne d'autrefois, généreuse, idéaliste, humani-

taire, candide et tendre, — charmante; — c'est l'Allemagne que nous avons tant aimée. *Don Carlos*, tragédie allemande, est, dans ses parties essentielles, une revendication des droits de la conscience et aussi du droit qu'ont les peuples de disposer d'eux-mêmes; une protestation enflammée contre les abus de la force, contre l'asservissement et le viol d'une province (le mot s'y trouve). Les directeurs de l'Odéon n'ont donc pas si mal choisi, cette fois.

Parmi les interprètes de *Fracasse*, MM. Janvier, Léon Noël, Albert Lambert, Gémier et Coste, et Mlles Mellot et Depoix méritent d'être nommés, et, parmi les interprètes de *Don Carlos*, après M. Taillade, MM. de Max, Rameau et Albert Lambert.

Dans la pléiade de nos jeunes auteurs dramatiques, M. Brieux occupe une place à part et singulièrement honorable. Les autres sont tous Parisiens, et blasés, et malins, et roués comme potences. M. Brieux n'est Parisien, ni par l'esprit : il ignore la blague, c'est-à-dire l'ironie pratiquée pour elle-même, ni par le choix de ses sujets : *Blanchette*, *Réboval*, l'*Engrenage*, sont des comédies provinciales. Déjà sa pièce de début, *Ménages d'artistes*, se faisait remarquer, il m'en souvient, par une bonhomie d'honnêteté qui semblait extravagante sur les planches éhontées du Théâtre-Libre. M. Brieux, à l'encontre de beaucoup de nos plus brillans écrivains, distingue très sûrement et très nettement le bien du mal, et aime à nous signifier fortement qu'il fait cette distinction. Il a quelque chose d'un bonhomme Richard ou d'un Simon de Nantua; car il ne recherche point les cas subtils et rares, il ne redoute pas les lieux communs de morale, et comme il a raison! Toutes ses pièces sont des comédies didactiques, je dirai presque des moralités et des soties. « Il ne faut pas donner aux filles pauvres une instruction qui les déclasse » (*Blanchette*); « le pharisaïsme, même de bonne foi, n'est point la vertu » (*Monsieur de Réboval*); « la politique est une grande corruptrice » (*l'Engrenage*). Chaque pièce est, d'un bout à l'autre et sans distraction, la démonstration méthodique de chacune de ces vérités. Par là, M. Brieux rappellerait un peu trop ce fâcheux Boursault ou ce pénible Destouches, s'il ne faisait songer beaucoup plus encore, par sa simplicité et par la spontanéité de son talent dramatique, à l'excellent tailleur de pierres Sedaine, auquel il ressemble, du reste, par l'absence de style. Mais voici où il apparaît surtout original. Il a l'esprit non pas audacieux (cela est trop facile!) mais brave; il se porte à l'étude des grandes questions, de celles qui intéressent toute la communauté humaine, de l'air d'un autodidacte qui aurait l'esprit très neuf, le jugement très droit et le cœur très chaud. Mais en même temps ce prêcheur candide est un observateur très véridique, très minutieux et parfois très pénétrant de l'humanité moyenne. Il communique ainsi, je ne sais comment, au plus glacial des genres la couleur et la flamme. Ses « moralités » vivent; et c'est cela qui est extraordinaire.

Les *Bienfaiteurs*, donc, sont encore une comédie didactique, que viennent par bonheur réchauffer l'ardeur du bien, l'observation et la satire. Cela commence — et cela se développe — à la façon d'un conte moral. « Un « roi de l'or », tombé de la lune, met ses millions à la disposition de l'ingénieur Landrecy et de sa femme Pauline et leur permet de tenter la réalisation de leurs rêves de « charité », — une charité qu'ils ont le tort de confondre avec les diverses formes de l'aumône. Je ne sais pas comment on a pu dire que l'idée de la pièce était obscure ou incertaine. L'œuvre tout entière tend à démontrer l'inefficacité de la « charité » administrative, mondaine et patronale, et les inconvéniens qu'elle a, soit pour les bienfaiteurs, soit pour les secourus. C'est une suite de tableaux dont chacun *prouve* un point de la thèse. Tel morceau nous montre successivement : 1° la vanité, 2° la prétention, 3° le manque de discernement, 4° l'étourderie, 5° l'hypocrisie, 6° les rivalités, etc., des dames qui tracassent et jacassent dans les « œuvres »; tel autre, la morgue, la dureté et la glace du « bienfaiteur » qui se méfie et qu'on ne met pas dedans, et ainsi de suite; bref les bienfaiteurs et les bienfaitrices corrompus par la manière dont ils exercent la « charité ». Et d'autres tableaux nous exposent, parallèlement, la corruption des secourus par la manière dont la « charité » est exercée envers eux; leur hostilité et leur envie augmentées par ce qu'ils sentent d'affreuse condescendance chez leurs bienfaiteurs; et comment cette charité-là, préoccupée d'infortunes pittoresques (« filles repenties », « galériens régénérés »), va nécessairement aux paresseux, aux vicieux, aux menteurs, aux ivrognes, et oublie les indigens honnêtes et laborieux... Le résultat, c'est qu'une pauvresse se suicide avec ses trois enfans, pendant que la charité administrative de Pauline nourrit et abreuve des fripouilles et des farceuses; et que, en dépit des salaires élevés, et des écoles, des pharmacies, des orphelinats et des caisses de secours, les ouvriers de Landrecy, exigeant toujours plus à mesure qu'on leur accorde davantage, se mettent en grève... Et le « roi de l'or », témoin de la double expérience, ricane dans sa barbe.

L'exécution est, à mon avis, très mêlée, très inégale. Il y a des séries de scènes qui ne semblent point parties de la même main; les unes venues d'un jet, toutes vivantes, probantes comme la réalité même; les autres artificielles, « faites exprès », comme des tableaux laborieusement arrangés par un prédicateur.

Les scènes vivantes, c'est celle où la gourgandine Clara fait comprendre à la pauvre honnête Catherine, — qu'on ne secourt pas, puisqu'elle travaille ! — l'avantage qu'il y a, dans l'espèce, à être fille-mère et batteuse de pavé; celle aussi où le « régénéré » Féchain confesse qu'il n'a jamais été en prison, et qu'il s'est paré du dossier judiciaire d'un camarade pour obtenir les faveurs réservées aux anciens forçats; celle encore où les meneurs de la grève discutent avec Landrecy,

puis délibèrent entre eux, s'enfonçant dans leur stupide révolte par bravade, par peur les uns des autres, par la griserie que leur donnent certains grands mots révolutionnaires; insensibles aux sacrifices du patron, moins encore parce qu'ils ont pris l'habitude de les croire intéressés que parce qu'ils n'y ont jamais senti son cœur... Oui, tout cela est excellent, d'un comique franc et fort, et d'une vérité qui saisit aux entrailles. — Mais j'avoue n'avoir retrouvé ni cette vérité ni cet accent dans les deux interminables assemblées des dames patronnesses. Même, la scène où ces perruches font entrer les ouvriers au salon, et, jouant à la familiarité, leur offrent du madère et des gâteaux, m'a paru indiciblement fausse, non par l'idée, mais assurément par l'exécution et l'arrangement. Ici, et dans quelques autres endroits, l'auteur, tout à sa démonstration, a oublié de regarder la vie. Cela pourrait être du Destouches, hélas!

Telle qu'elle est, — avec ses qualités supérieures et ses défauts qui du moins restent candides, — la pièce, extrêmement intéressante, ne serait pas sans dureté (car enfin ces maladroits bienfaiteurs ont presque tous de bonnes intentions; mal donner vaut tout de même mieux que de ne pas donner du tout, et l'on pourrait croire, selon le mot d'Augier, que ce que M. Brieux a trouvé de plus neuf sur la charité c'est qu'il ne faut pas la faire) si la pensée du généreux auteur n'apparaissait, quoi qu'on ait dit, claire comme le jour, dans deux scènes qui se font soigneusement pendant. La première, c'est quand l'ouvrier Pluvinage vient demander à Landrecy une consolation et un conseil, et, brusquement congédié, n'obtient qu'une pièce de cent sous. Et la seconde, c'est quand ce même ouvrier, sa femme morte, vient conter au patron sa détresse, et que celui-ci s'attendrit bonnement, tend sa main au pauvre homme et le reçoit sanglotant sur son épaule. Ces deux épisodes ne sont peut-être pas les plus « rares » de l'ouvrage; mais on ne niera point que la leçon qui en ressort ne soit irréprochablement lumineuse.

Cette leçon, c'est que la « charité » ou pour mieux dire l'aumône, — fût-elle abondante et, ce qu'elle n'est jamais, moins chinoisement organisée qu'une administration d'État, — ne suffit à rien, et qu'il y faut encore la bonté, l'ouverture du cœur et la communication familière entre les riches et les pauvres. Une scène malheureusement supprimée montrait ce qu'il y avait, à l'insu de Pauline, d'orgueil et de goût de la domination dans son espèce de fanatisme charitable : Pauline voulait contraindre une petite cousine à épouser le roi de l'or pour sauver ses « œuvres » et signifiait donc par là qu'elle manquait de la simple bonté...

Mais peut-être que l'humilité non plus ne serait pas ici de trop. Dans un conte que j'ai lu, et qui développait un lieu commun analogue à celui de M. Brieux, un homme riche et qui avait eu la charité prodigue

et méprisante, ayant enfin compris son erreur, s'exprimait ainsi : « Il faut servir les pauvres pauvrement, selon le mot de Pascal. Il faut entrer dans leur âme de pauvres, ne point les mépriser pour un abaissement et une diminution d'âme où nous aurions pu être réduits, nous aussi, si nous avions été accablés par les mêmes nécessités ; les aimer du moins pour leur résignation, eux qui sont le nombre et dont les colères unies balayeraient les riches comme des fétus de paille ; et rechercher enfin s'il ne subsiste pas chez eux quelque vestige de noblesse et de dignité. Et il faut les servir humblement ; il faut, de même qu'on se résigne à ses propres souffrances, se résigner à la misère des autres en tant qu'elle offense nos délicatesses ; il faut, tout en les soulageant, ne point se révolter contre cette misère, mais l'accepter comme on accepte les mystérieux desseins de Celui qui connaît seul la raison des choses. Car le but de l'univers, ce n'est point la production de la beauté plastique, mais de la bonté. »

Ceci, il est vrai, sent un peu le mysticisme chrétien. Je tiens pour bonne, comme tout le monde, la conclusion plus... laïque de M. Brieux... Et je lui dirai que son idée a reçu un commencement d'exécution. A Londres, et déjà, m'a-t-on assuré, à Paris même, de belles dames ont voulu vivre familièrement et de plain-pied avec les femmes et les filles des quartiers pauvres. Elles ont un bâtiment, une sorte de *club* modeste, où elles conversent avec elles, où elles leur offrent du thé et des gâteaux et où elles se rendent en toilettes élégantes pour leur montrer qu'elles ne se forcent ni ne se contraignent, et qu'elles viennent bien réellement en amies. Chaque belle dame a sa faubourienne avec qui elle jabote comme on fait entre femmes, et dont elle reçoit les confidences, et à qui elle fait les siennes, et qu'elle appelle par son petit nom. Et je suis sûr que des personnes excellentes apportent à cette œuvre une touchante bonne foi : mais, pour quelques-unes qui goûtent dans une réunion la joie pure de se « simplifier », combien de perruches curieuses, j'en ai peur, qui ne cherchent que le plaisir de s'encanailler, de se faire tutoyer par quelque jeune lazariste, et qui vont là comme elles allaient chez Bruant ou comme elles iraient au Moulin-Rouge ! Et les filles de Popincourt, dans quel esprit viennent-elles à ces assemblées, et quelles remarques échangent-elles en en sortant?...

Ah ! qu'il est difficile, premièrement, de faire la charité autant qu'on le doit, et secondement de la faire comme on le doit et d'une manière efficace. Ou plutôt ce serait bien simple, et cela est enseigné dans l'Évangile. Il est seulement fâcheux que, outre l'égoïsme infus dans l'homme avec la vie, les conditions économiques des vastes sociétés modernes et le mur qu'elles dressent partout entre les riches et les pauvres, rendent impossible la pratique de l'Évangile total. Pour qu'il n'y eût plus de misère, il faudrait que tous les hommes fussent très bons ; il faudrait, dis-je, et qu'ils le fussent *tous*, et que tous le fussent

extrêmement. Or, cet « extrêmement » implique le dépouillement de presque tout, la vie entière consacrée aux autres, et, à peu de chose près, la sainteté. Ainsi, chose admirable, l'humanité tend à l'extinction de la misère dans la mesure même où elle tend au perfectionnement intérieur, et son salut spirituel et son salut économique ne font plus qu'un aux confins extrêmes de l'idéal.

Penser à cela est bon ; et l'œuvre de M. Brieux, qui nous contraint à y penser, çà et là, avec angoisse, est digne d'estime et de louange. Allez entendre cette comédie d'un peintre souvent excellent et d'un très honnête homme ; vous serez tour à tour amusés et « édifiés » au plus beau sens du mot ; et par surcroît vous aurez, à certains momens, la joie d'applaudir contre quelqu'un ou contre quelque chose. Elle est d'ailleurs jouée avec une virtuosité aisée et souveraine par M. Coquelin, et avec un remarquable talent par M. Péricaud d'abord et M. Gravier, puis par MM. Desjardins et Jean Coquelin, et par Mlles Arlette et Blanche Miroir. Et je ne dis nul mal des autres.

Il y a bien des choses dans *La Villa Gaby*. Il y a, à la fin du deuxième acte, un paquet de quiproquos vaudevillesques, qui m'a paru gros et désobligeant. Il y a une comédie, presque psychologique, sur ce thème, qu' « une honnête femme peut ne pas aimer son mari, mais ne parviendra jamais à en aimer un autre » ; et cette comédie, jolie çà et là, est en partie escamotée, en partie d'un style qui n'est pas sans prétention. Et je réprouve, pour ma part, ces mélanges de la farce avec le marivaudage qui s'applique et la comédie qui veut être littéraire.

Il y a enfin, par bonheur, un long et joyeux épisode de vive et franche et très comique fantaisie : les amourettes d'une fillette et d'un potache, et comment ces deux gamins découvrent qu'ils s'étaient trompés, et comment la petite sœur aide alors la grande sœur à revenir à son mari, en lui enlevant le monsieur que ladite grande sœur croyait aimer. Jamais M. Léon Gandillot n'a eu plus de gaîté ni d'esprit, et de toutes sortes, que dans cet épisode. Cela sauve le reste, et c'est cela qui a assuré le succès de *la Villa Gaby*.

Mais *Ferdinand le Noceur* était plus harmonieux.

La Villa Gaby a été jouée à ravir par MM. Boisselot, Galipaux, Huguenet, Numès, et par Mme Grassot et Mlle Medal. Mais surtout Mlle Yahne a fait notre joie. Il se pourrait que cette jeune comédienne, d'une drôlerie mordante et tranquille, fût dans peu une étoile, je dis une étoile pour de bon.

JULES LEMAITRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre.

Où en sommes-nous à Madagascar ? Quelle est la situation véritable dans la grande île africaine que nous avons successivement et si rapidement soumise à notre protectorat, puis à notre domination ? Il semble que nous ayons voulu y faire toutes les expériences à la fois, et y appliquer en même temps tous les systèmes politiques et administratifs, comme si nous n'avions eu confiance dans aucun. Jamais la prodigieuse mobilité qui préside à nos affaires coloniales ne s'est manifestée d'une manière aussi évidente, ni aussi redoutable. A dire vrai, le gouvernement a toujours fait à Madagascar le contraire de ce qu'il voulait et de ce qu'il annonçait, sans doute parce qu'il le voulait et le concevait faiblement, tandis qu'en dehors de lui des volontés d'autant plus fortes qu'elles reposaient sur des intérêts n'ont pas cessé d'agir et d'emporter toutes les résistances.

A l'origine, le gouvernement ne voulait pas d'expédition militaire, en quoi il se montrait prévoyant et sage. Le traité de 1885 nous avait rendu le grand service de rendre l'expédition inutile, en nous assurant une situation que les autres puissances devaient respecter et qui nous permettait d'attendre. Mais on a prétendu tirer de ce traité autre chose que ce qu'il contenait, et dès lors on s'est condamné soi-même à l'emploi des moyens purement militaires. Il a fallu se résigner enfin à ce qu'on avait rendu inévitable. L'expédition a été votée. Le gouvernement d'alors a dit à la Chambre, dans les termes les plus formels, qu'il s'agissait seulement d'établir notre protectorat, ou de le rendre effectif. On admettait, à ce moment, la possibilité de mettre la main sur le gouvernement hova, de le prendre, au moins provisoirement, tel qu'il était, et de s'en servir pour gouverner le pays. C'était le protectorat réduit à sa plus simple expression, et qui devait être pratiqué bourgeoisement, économiquement, dans les conditions les plus légères pour les finances métropolitaines, avec le moindre effort militaire, de manière à justifier toutes les espérances et à désarmer toutes les défiances. On sait ce qui est arrivé. Quelques mois de ministère radical ont modifié profondément, irrémédiablement, la situation. Ne sachant quel parti prendre entre les systèmes en présence, systèmes non seulement divers, mais opposés et contradictoires, le protectorat et l'an-

nexion, le ministère Bourgeois, par un de ces éclectismes qui en politique sont l'abdication de toute volonté, les a adoptés tous les deux et a prétendu les appliquer conjointement. Il en est résulté une confusion qu'il était facile de pressentir de Paris, mais dont il reste à décrire les principaux effets à Tananarive et dans toute l'île malgache. Lorsque M. Hanotaux est revenu au ministère des affaires étrangères, il n'a plus reconnu son œuvre qui, effectivement, était devenue méconnaissable. Dans son embarras, peut-être dans son découragement, il a pris un parti qu'il est plus facile de comprendre que d'approuver, mais qui n'est cependant pas sans excuses. Il a rompu les liens qui rattachaient Madagascar au ministère des affaires étrangères. Éloignez de moi ce calice! Madagascar est devenu une colonie. Dès lors, l'opération a été consommée. Maintenant, qu'on le reconnaisse ou non, qu'on s'obstine à fermer les yeux ou qu'on les ouvre à l'évidence, on n'évitera pas les charges écrasantes de l'annexion, et si on ne veut pas les accepter et y faire face globalement, — puisque ce méchant adverbe est à la mode; — si on n'envoie pas d'un seul coup à Madagascar tous les hommes et tout l'appareil militaire indispensables à un succès rapide et définitif; si on échelonne les envois; si on prétend pourvoir, tant mal que bien, à la difficulté actuelle sans se préoccuper de celle du lendemain; si on laisse à d'autres les responsabilités prochaines afin de ne retenir pour soi que celles d'aujourd'hui, alors que les unes et les autres sont étroitement solidaires, on aura commis la dernière faute qui restait à commettre. Et nous craignons beaucoup qu'on ne soit à la veille de le faire.

Mais revenons à Madagascar : c'est là qu'il faut constater le contrecoup du prodigieux désarroi d'idées qui s'est produit à Paris. Il y a eu trois périodes successives et parfaitement distinctes : nous sommes seulement au début de la troisième. La première a été consacrée à l'organisation du protectorat, conformément au traité du 1er octobre 1895, traité que le général Duchesne avait emporté de Paris, où il avait été soigneusement élaboré par les hommes les plus compétens, et qu'il avait fait signer par la reine en y apposant sa propre signature. La seconde a été remplie par l'étrange odyssée politique et administrative de M. Laroche, qui est arrivé avec un second traité et l'a fait également signer par la reine, mais sans y mettre lui-même le moindre visa. Bien que cette période ait été courte, elle a suffi pour faire passer dans les faits, à Madagascar, l'anarchie qui était dans les esprits en France, et il semble bien que M. Laroche ait été le trop fidèle représentant de cette confusion mentale. La troisième période, celle qui commence, est la période militaire. Il n'y a plus rien à Madagascar, ni gouvernement, ni administration. Tout est à faire, ou à refaire, et la force seule est capable de remplir cette œuvre : la seule question est de savoir si la force dont dispose le général Gallieni sera suffisante.

La première période, avons-nous dit, a été consacrée à l'établissement du protectorat. Le général Duchesne, qui, au cours de l'expédition si hasardeuse dont la conduite lui avait été confiée, avait tout sauvé par sa ténacité, s'est montré homme de bon sens lorsqu'il s'est agi de tirer parti de sa conquête. Il ne s'est pas trompé sur l'étendue de celle-ci. Il s'est parfaitement rendu compte qu'elle se réduisait au palais de la reine, et que tout le reste du pays lui échappait. Il n'avait rien de ce qu'il lui aurait fallu pour s'en emparer et pour le dominer. Dès lors, la conduite à suivre lui aurait été dictée par les circonstances, si des instructions préalables n'y avaient pas déjà pourvu. Le général Duchesne était d'ailleurs entouré d'hommes qui connaissaient bien Madagascar, qui l'avaient longtemps habité, et qui étaient mieux à même que personne non seulement d'exécuter ses volontés, mais de les prévenir et au besoin d'y suppléer. M. Ranchot a été la cheville ouvrière de toute cette organisation. Il n'a pas eu la prétention de réformer du jour au lendemain le système administratif malgache, mais seulement de l'utiliser. Ce système était très simple, un peu primitif sans doute, mais en somme efficace. La base en est dans le village, qui a à sa tête les notables, les chefs de ferme, de culture ou de famille, ce qu'on nomme le *fokolona*. Ce conseil municipal très rudimentaire a un représentant exécutif, qui s'appelle le *mpiadidy*, lequel est en correspondance directe avec le petit ou le grand gouverneur. Dans les provinces voisines de Tananarive et qui composent l'Émyrne, le pouvoir central est représenté par les petits gouverneurs : il l'est par les grands gouverneurs dans les provinces plus éloignées, dont beaucoup ne sont encore que partiellement soumises. Les notables du village sont responsables de l'ordre ; ils surveillent les suspects, les dénoncent, les arrêtent. Ils collaborent avec les gouverneurs, petits ou grands, au prélèvement des impôts, et cumulent ainsi, pour employer des expressions françaises, les fonctions de sous-préfets ou de préfets avec celles de receveurs des finances. Si les chefs de village communiquent directement avec les gouverneurs, ceux-ci communiquent de leur côté avec le bureau central de Tananarive. La force de cette organisation est dans la responsabilité très réelle que le bureau central fait peser sur les gouverneurs et ceux-ci sur les notables du village : aussi, après quelques jours d'hésitation et de trouble, sentimens bien naturels à la suite de la terrible commotion qui venait de tout ébranler, a-t-on vu les renseignemens affluer comme auparavant à Tananarive, et même en quantité plus abondante. Le Malgache s'assimile très bien les mœurs administratives ; il serait même capable de les perfectionner, si c'est les perfectionner que de les appliquer de plus en plus aux minuties. La rentrée de l'impôt s'est effectuée dans des conditions de plus en plus normales : assez languissante au début, elle n'a pas tardé à reprendre son cours habituel, ou peu s'en faut. C'est

qu'à la tête de l'administration, il y avait toujours le gouvernement de la reine dont le prestige subsistait encore et se communiquait, sans atténuation trop appréciable, aux gouverneurs et aux sous-gouverneurs. Il y a eu pourtant, dès ces premiers jours, quelques soulèvemens partiels; mais ils ont été rapidement réprimés, et le mal ne s'est pas généralisé. On a pu concevoir comme possible la réalisation des idées qui avaient présidé à l'entreprise. Le protectorat prenait forme. Il était économique. Un assez petit nombre de fonctionnaires français semblaient devoir y suffire, et d'ailleurs le traité, par une clause d'autant plus sage qu'elle pouvait nous servir de modérateur et de frein, décidait que les dépenses du protectorat seraient nécessairement couvertes par les revenus de l'île.

Si cette première période s'était prolongée quelque temps encore, nous aurions certainement recueilli de grands avantages de la méthode qui y présidait; mais elle a été brève, et il a même fallu à ceux qui en ont été les représentans un courage moral et une impassibilité remarquables pour la prolonger jusqu'à l'arrivée de M. Laroche. Ils savaient, en effet, que le premier traité était désavoué par le monde officiel, et que les idées de gouvernement direct, se substituant à celles d'où dérivait le protectorat, avaient fait un pas considérable dans l'esprit des hommes qui venaient de prendre le pouvoir. Le malheur est qu'ils n'étaient pas seuls à le savoir. Le Malgache, le Hova surtout, est beaucoup plus éclairé qu'on ne le suppose généralement en Europe. Les missionnaires protestans et catholiques qui se sont répandus dans une partie considérable de l'île, mais particulièrement dans l'Émyrne, ont donné l'instruction primaire à plusieurs générations déjà. Le Hova est grand lecteur de journaux, grand commentateur de nouvelles, et s'il a l'esprit très ouvert à toutes sortes de superstitions qui sont pour lui un héritage atavique, il ne l'a pas moins aux réalités quotidiennes. Il n'a pas tardé à comprendre que le gouvernement de la reine n'existerait plus bientôt que pour la forme. Les petits et les grands gouverneurs dont l'autorité était ouvertement méconnue, bafouée, subalternisée sur certains points de l'île, n'étaient déjà plus rien. Ces formes extérieures, dont l'observation et le respect étaient pour eux une garantie, tendaient de plus en plus à disparaître; et alors toutes les terreurs qu'on s'était efforcé de leur inculquer depuis plusieurs années, et que les méthodistes anglais avaient très imprudemment propagées chez eux, ont pris sur leur imagination impressionnable un ascendant nouveau. On leur avait dit que les Français ne respecteraient pas leur religion, qui consiste presque tout entière dans le culte des morts et dans la vénération des tombeaux. On leur avait dit que, toujours avides de conquêtes nouvelles, les Français leur imposeraient le service militaire et les entraîneraient dans des expéditions sans fin en vue de s'emparer de l'île tout entière. On leur avait dit surtout que les Français

étaient les ennemis systématiques de l'esclavage, et qu'aussitôt maîtres de l'île, ils ne manqueraient pas de le supprimer. Ces accusations, ou, pour être plus exact, ces allégations qui n'étaient pas toutes mensongères, — on l'a bien vu en ce qui concerne l'esclavage, — entretenaient dans les esprits des fermens d'abord de suspicion, puis de colère et de haine. Le Hova y avait cru d'abord; puis il en avait douté; puis il avait presque cessé d'y croire dans les premiers jours qui avaient suivi la prise de Tananarive, à voir le peu de changement que nous avions apporté dans les institutions du pays; l'apaisement aurait pu se faire et la confiance renaître ; mais bientôt les nouvelles venues d'Europe ont donné un autre cours aux esprits. Trompés sur quelques points, ils ont cru l'être sur tous. Alors s'est passé, dans la presque totalité du pays et plus particulièrement dans les campagnes, un phénomène moral dont nous avons peine à nous rendre compte, mais qui a contribué pour une large mesure à créer la situation actuelle, à savoir la réaction païenne contre le christianisme. Déjà, au cours de la première période, le mal était apparu, mais il ne s'était pas encore très développé. Le général Duchesne, dans le remarquable rapport qu'il a adressé au ministre de la guerre et dans lequel il lui rend compte de toutes ses opérations militaires, parle du soulèvement qui s'est produit à 40 kilomètres au sud-ouest de Tananarive, le 22 novembre dernier. « Un pasteur anglais, dit-il, M. Johnston, sa femme et leur fille furent cruellement massacrés; le gouverneur hova d'Arivonimamo et ses principaux officiers, qui avaient tenté, avec quelques soldats, d'arrêter les chefs du mouvement, furent également tués, avant ou après cet assassinat. Cette insurrection paraissait être dirigée non seulement contre le gouvernement de la reine et contre nous, mais, d'une manière générale, contre tous les chrétiens. A sa tête se trouvaient plusieurs prêtres des vieilles idoles et un ou deux sorciers. » Que sont ces prêtres des vieilles idoles et ces sorciers? Il est important de le savoir si on veut se rendre compte de la nature de l'insurrection qui occupe aujourd'hui tout le plateau central.

Le christianisme est d'importation récente à Madagascar : il n'y date guère que de quelques années. Auparavant, le culte des idoles existait dans certaines parties de l'île, non pas dans toutes, et il semble même que ce culte était assez nouveau, lui aussi, dans les régions où il était pratiqué. La croyance fondamentale de toutes les peuplades qui habitent l'île, et qui sont sans doute de même origine puisqu'elles parlent la même langue, est la croyance en un dieu unique. Mais il s'en faut de beaucoup que cette croyance ait un caractère dégagé de tout alliage : il s'y mêle des superstitions fort grossières. Le Malgache croit que le bien et le mal sont déterminés par des moyens mystérieux dont sont dépositaires ses prêtres d'autrefois, lesquels ne sont autre chose que des sorciers. Il y a des procédés sûrs pour conjurer le mauvais

sort qui vous menace, même lorsqu'il se présente sous la forme inquiétante d'un fusil entre les mains de l'étranger. Ces procédés, les sorciers les connaissent, et ils les font connaître moyennant finance, car leur métier n'est rien moins que désintéressé. Une lutte sourde s'est établie dès l'origine entre les missionnaires chrétiens et les sorciers, et la situation de ceux-ci s'est trouvée de plus en plus amoindrie. Dans les villes un peu considérables, ils ont même disparu, au moins en apparence; mais ils ont continué leur métier ou leur commerce dans les campagnes, de plus en plus aigris par les progrès d'une concurrence dont ils étaient les premières victimes, et annonçant avec une amertume croissante, celle des prophètes, que les missionnaires chrétiens n'étaient que les avant-coureurs des soldats étrangers. Depuis longtemps, ils prédisaient des maux dont la réalisation soudaine leur a rendu un crédit considérable. On doute moins, on ne doute plus de leurs facultés divinatoires; on ne doute pas davantage de la vertu des amulettes qu'ils vendent et devant lesquelles doivent s'arrêter et tomber inertes les balles ennemies. S'ils ne sont pas les chefs, ils sont les véritables inspirateurs de l'insurrection, et cette insurrection, comme le remarquait déjà le général Duchesne, a pris le caractère d'une guerre religieuse. Il va sans dire que ce n'est pas plus contre les catholiques que contre les protestans que toutes les fureurs en sont déchaînées. Tous les chrétiens sont confondus dans la même malédiction et dans la même haine. Grâce à ce levain puissant de la passion religieuse, entretenu par le fanatisme des sorciers, l'insurrection aujourd'hui s'arrête à peine à quelques kilomètres de Tananarive, et un étranger ne peut pas sortir de la capitale sans s'exposer à être assassiné.

Naturellement, le fahavalisme, c'est-à-dire le banditisme, mal chronique à Madagascar, occupe une très grande place dans le soulèvement général. Il y a toujours eu des fahavalos dans l'île; mais il y en a actuellement plus que jamais, et les succès qu'ils ont remportés sur plus d'un point les ont remplis d'une audace encore sans exemple. A quoi faut-il attribuer leur nombre grandissant? A la dernière guerre évidemment, qui a laissé beaucoup de bras armés, au mécontentement qui croît sans cesse, enfin à l'affaiblissement, ou plutôt à la disparition d'une autorité quelconque.

Après la prise de Tananarive, sans doute parce qu'il était impossible de mieux faire, le désarmement s'est fait médiocrement. Nous n'étions pas en situation de l'imposer à tous : il est donc resté très incomplet, avec cette aggravation que ceux qui rendaient leurs armes étaient les plus pacifiques et les mieux intentionnés, tandis que les autres gardaient les leurs. Les débris de l'armée malgache, après un essai de résistance sous les murs de Tananarive, se sont répandus dans la campagne et ont rejoint et renforcé les bandes de fahavalos. Le fait était d'ailleurs si naturel qu'il était facile de le prévoir et que, cer-

tainement, on l'avait prévu; mais on aurait dû tout faire pour en arrêter les conséquences, et on a tout fait au contraire pour les développer. Aussi peut-on dire qu'il y a aujourd'hui à Madagascar autant d'insurgés ou de fahavalos qu'il y a d'armes disponibles, et la quantité de ces armes augmente sans interruption. Les villages qui ont rendu les leurs ne peuvent plus se défendre, et nous ne sommes pas toujours en nombre, ou à proximité pour les protéger. Les quelques milliers d'hommes dont nous disposons sont surmenés. Ils font des prodiges de courage et encore plus de mobilité pour arriver à des résultats insuffisans. Aujourd'hui sur un point, demain sur un autre, ils brûlent les étapes et semblent ne pas connaître la fatigue. Toutes les fois qu'ils atteignent l'ennemi, ils en viennent facilement à bout : la supériorité de leur armement, et surtout de leur éducation militaire, ne laisse pas longtemps le résultat incertain. Mais la plupart du temps les insurgés se dérobent et vont porter ailleurs leurs déprédations. Ils comptent sur la durée de la lutte pour épuiser les forces ou pour réduire l'effectif de nos soldats. Quant à eux, ils s'aguerrissent tous les jours davantage, et tous les jours aussi ils reçoivent des armes nouvelles, car la contrebande de guerre s'exerce sur les côtes de Madagascar avec une grande activité, et les moyens pour la réprimer nous font presque complètement défaut. Nous avions pour cela deux navires; le ministre de la marine en a porté le nombre à quatre : nous l'en félicitons, mais ce n'est pas assez, il s'en faut même de beaucoup, pour surveiller une aussi grande étendue de côtes. Tantôt sur un point, tantôt sur un autre, des armes pénètrent dans l'île et passent entre les mains des insurgés.

Telle est la situation : loin de les exagérer, nous en atténuons les symptômes. Comment M. Laroche y a-t-il pourvu? Son passé administratif l'avait mal préparé aux fonctions si délicates et si lourdes qui lui ont été dévolues. M. Laroche, ancien officier de marine, était devenu préfet. On a dit que le gouvernement de cette époque avait vu dans son envoi de Toulouse à Tananarive le moyen de faire en France un mouvement administratif. Cette explication, qui est la plus simple de toutes, est aussi peut-être la plus vraie: ce sont souvent des motifs de cet ordre qui déterminent chez nous les résolutions les plus graves. M. Laroche est protestant, ce qui ne diminue en rien ses mérites, mais ce qui aurait suffi pour déconseiller au gouvernement de le choisir comme résident à Tananarive. Dans un pays où les différences de religion se rattachent à des différences de nationalités, il faut sans doute pratiquer la plus large tolérance, mais il importe que l'exemple en soit donné par un résident catholique. Le choix de M. Laroche n'aurait pu se justifier, ou s'excuser, que si ce préfet de la Haute-Garonne avait eu une compétence hors ligne en matière d'administration coloniale, une expérience éprouvée, une supériorité incontestable et incontestée sur ses concurrens. Or, il n'en était pas ainsi, et M. Laroche n'a

pas tardé à le prouver. Il n'a rien compris à la situation de Madagascar. Cela vient sans doute de ce qu'il n'avait pas l'ouverture et la souplesse d'esprit nécessaires pour s'en rendre compte spontanément, mais aussi, il faut le dire pour être tout à fait juste, de ce qu'on n'avait pas dû la lui bien expliquer avant son départ de Paris. Ce que l'on conçoit mal s'énonce confusément. Nous connaissons les instructions qui avaient été données autrefois au général Duchesne et à M. Ranchot; il serait très intéressant, il serait infiniment curieux de connaître celles qui ont pu l'être à M. Laroche. On constaterait sans doute, à sa décharge, qu'il s'y est très exactement conformé. On lui a dit de pratiquer à la fois, et à doses à peu près égales, le protectorat et l'annexion; de commencer par avilir le gouvernement malgache dans la personne de la reine, puis de le combler de ménagemens et de respects; de se servir des gouverneurs et des sous-gouverneurs de provinces, mais néanmoins de les malmener à l'occasion pour leur bien faire sentir qu'ils n'étaient plus rien que par nous, et qu'il nous suffirait d'un geste pour les réduire à néant. En un mot, il s'agissait de conserver les formes extérieures et comme le décor du protectorat, et en réalité de pratiquer l'annexion. C'est bien ainsi qu'a opéré M. Laroche. Placé dans l'alternative de faire trop ou trop peu dans un sens ou dans l'autre, et de se montrer ou trop dur ou trop faible, trop sévère ou trop bienveillant, il a été tantôt l'un et tantôt l'autre, suivant l'inspiration du moment, croyant d'ailleurs qu'il lui suffirait, pour dominer les Malgaches, de faire de l'impression sur eux par le prestige de sa personne, ou même de son uniforme, et abusant en effet de ces exhibitions qui font bien dans les comices agricoles, mais qui ne suffisent nulle part comme procédés d'administration, ni comme moyens de gouvernement. M. Laroche était imbu en outre de toutes sortes de bons principes, qui sont sacrés chez nous depuis 1789, et qui témoignaient en lui d'une éducation vraiment libérale, mais qui n'étaient pas toujours à leur place au milieu d'un peuple encore très éloigné de nous en fait de civilisation, avec lequel nous étions en guerre la veille, et avec lequel nous risquions de l'être de nouveau le lendemain. C'est ainsi que M. Laroche n'a eu rien de plus pressé que de remettre en liberté des chefs de bande que son prédécesseur avait internés sans autre forme de procès, il faut bien l'avouer, et par mesure de simple police, mesure qui lui a paru peu conforme aux droits de l'homme et du citoyen. C'est ainsi qu'il n'a su réunir aucune milice locale, aucune troupe indigène pour renforcer nos minces effectifs, parce qu'il n'a pas cru devoir procéder par voie de réquisition, mais seulement par enrôlemens volontaires, et qu'il n'y a pour ainsi dire pas eu de ces enrôlemens. Et il en a été ainsi pour tout.

Le tort capital de cette administration est d'avoir tout détruit, sans rien mettre à la place de ce qu'elle détruisait. L'organisation préexis-

tante dont nous parlions tout à l'heure, et qui s'appuyait sur le village pour aboutir au gouvernement central de Tananarive, a cessé de fonctionner. La responsabilité des chefs de village, point de départ et garantie de tout le système, a été détruite; on ne l'a plus invoquée, on a cessé de la rendre réelle et effective; dès lors, il en a été de toute l'administration malgache comme d'une machine dont le principal ressort est avarié. Les suspects n'ont plus été surveillés, dénoncés, arrêtés. Les impôts sont mal rentrés, ce qui aurait été un mal encore plus grave si, par bonheur, le produit des douanes n'avait pas augmenté dans une proportion assez notable. Est-ce à dire que le mouvement commercial se soit accru? On le croira difficilement; mais, parmi les mesures nombreuses qu'a prises l'ancien ministère, il s'en est par hasard trouvé une de bonne, l'envoi de douaniers connaissant leur métier. Le revenu des douanes s'est donc élevé; celui des autres impôts a diminué. Les gouverneurs de province, surtout les petits gouverneurs qui, étant dans l'Émyrne, se trouvaient plus rapprochés de nous, ont vu leur autorité décroître rapidement. Aussi les petits gouverneurs et les populations sur lesquelles ils avaient perdu tout ascendant se sont-ils bientôt retrouvés d'accord pour se tourner contre nous. Dans tous les pays du monde, il faut qu'il y ait quelque part une autorité. Elle était autrefois dans les hauts et petits fonctionnaires malgaches; nous l'avons dégradée, puis brisée entre leurs mains; mais alors, comme nous n'avions rien préparé pour cette éventualité, il n'y a plus eu d'autorité nulle part, il n'y a eu qu'anarchie, et, dans un pays comme celui que nous avons décrit, à la suite d'une guerre malheureuse pour lui qui avait déjà tout ébranlé, tout remis en question, le passage de l'anarchie à la révolte devait être rapide. Quelques jours ont suffi pour que l'Émyrne, fût en feu et que la guerre sainte y fût proclamée. Pendant ce temps, que faisait M. Laroche? Il croyait sans doute tout ramener dans l'ordre, tout apaiser, tout pacifier, en comblant de ses prévenances non seulement la reine, mais tous les membres de la famille royale avec lesquels il vivait sur le pied d'une grande familiarité. C'était là un des retours de ce système de bascule qui consistait à garder les vaines formes du protectorat après en avoir sacrifié la substance. Quel en a été le résultat? L'attitude de la reine a toujours été correcte, dit-on, mais il n'en a pas été de même de celle des membres de sa famille, et de ceux-là mêmes qui paraissaient avoir avec le résident-général les relations les plus cordiales. Il est aujourd'hui avéré que l'insurrection n'a pas de plus fermes appuis, ni de pourvoyeurs plus actifs. De quelque côté que nous nous tournions, nous ne trouvons que la révolte, ou la trahison.

Avons-nous besoin de dire que le vote inconsidéré de la Chambre, qui a décidé la suppression immédiate et pure et simple de l'esclavage, a ajouté à toutes les difficultés au milieu desquelles nous nous débat-

tions un coefficient nouveau et plein de périls? Sans doute, l'esclavage devait prendre fin à Madagascar; l'honneur de la France était attaché à la disparition de cette monstrueuse institution. Mais fallait-il y procéder d'un seul coup, en un seul jour, sans transition, sans mesures préalables, sans indemnités? Ceux qui l'ont fait ne se sont évidemment pas rendu compte de ce qu'est l'esclavage à Madagascar, où il est pratiqué de la manière la plus douce, et où on peut dire sans paradoxe que les esclaves sont quelquefois les gens les plus heureux, et même les plus libres de toute l'île. Ils ne sont soumis ni à la corvée ni au service militaire, et c'est une double exemption à laquelle ils tiennent beaucoup. A la vérité, les esclaves ruraux doivent à leur maître, tantôt un travail personnel, notamment pendant les trois mois où se fait le travail des rizières, tantôt un prélèvement sur le pécule qu'ils peuvent gagner ailleurs, et cette dernière obligation s'applique en principe à tous : ils sont, en revanche, nourris, logés, ils reçoivent une rizière propre à pourvoir à leurs besoins et à ceux de leur famille, et lorsqu'ils sont vieux ou malades, ils retombent à la charge de leur maître qui, presque toujours, les traite avec humanité. Tout esclave peut se racheter; il en est beaucoup qui ont le moyen de le faire, et qui se gardent bien d'en user, car leur condition n'a rien qui leur déplaise. Mais nous ne faisons pas ici une étude sur l'esclavage à Madagascar. Tout le monde convient qu'il a un caractère familial et qu'il est exempt de la plupart des abus qui, ailleurs, le rendent si souvent atroce. Il doit pourtant disparaître; mais nous n'avons certainement pas pris le meilleur moyen d'atteindre le but. Rien n'est plus dangereux que de heurter de front les mœurs invétérées d'un pays. Dans la pratique, et quoi que nous fassions, l'esclavage ne sera pas supprimé en un jour; mais, en un jour, nous avons inquiété les intérêts des Malgaches, nous avons alarmé leur imagination, nous avons paru justifier les reproches dont nos ennemis nous chargeaient autrefois auprès d'eux. La conséquence, pour nous, en est grave. Malgré les développemens que l'insurrection avait déjà pris, on pouvait encore espérer, il y a quelques mois, rencontrer des amis dans la population elle-même. Il n'y aurait eu qu'à fournir des armes pour trouver des auxiliaires. Aujourd'hui, chaque fusil que nous donnerions aux Malgaches risquerait d'être dirigé contre nous. Dans plus d'une circonstance, nous avons pu réussir à tourner une peuplade contre une autre, et à pratiquer entre elles, en profitant de leurs divisions et de leurs jalousies, la politique qui a donné autrefois l'empire du monde aux Romains et que les Anglais, instruits par Dupleix, ont si habilement pratiquée dans l'Inde. Maintenant, toutes les peuplades s'unissent contre nous dans un même préjugé, dans une même hostilité. Et voilà comment notre situation, déjà si mauvaise, s'est encore aggravée du jour au lendemain, *Ut declamatio fiat!* Il a suffi pour cela de quelques phrases de tribune et d'un scrutin.

Que faire aujourd'hui? Le moment est passé de discourir comparativement sur les mérites du protectorat ou de l'annexion. On connaît notre sentiment sur le protectorat : nous aurions pourtant compris qu'on lui préférât l'annexion. Aucune complication sérieuse n'était à craindre, de ce chef, avec les puissances étrangères; on s'exposait seulement à des difficultés intérieures très nombreuses, très onéreuses, mais qui n'étaient pas insurmontables, à condition qu'on les regardât en face et qu'on prît les mesures nécessaires pour y pouvoir. Si on ne voulait pas se servir du gouvernement malgache, il fallait évidemment augmenter notre corps d'occupation, afin de briser toutes les résistances et de s'emparer militairement de tout le pays. Il fallait faire marcher derrière l'armée toute une troupe de fonctionnaires français. C'est ainsi que, traditionnellement, nous avons compris et pratiqué la colonisation; une nouvelle expérience du même genre ne nous aurait pas beaucoup changés; elle aurait montré seulement que nous n'avions rien appris, et tout oublié. Mais on a fait encore pis! On a accumulé les inconvéniens de tous les systèmes, sous prétexte d'en réunir tous les avantages. De l'administration malgache, il ne reste aujourd'hui absolument rien. L'instrument est irrémédiablement détruit. Le protectorat, quand même on voudrait y revenir, est impossible. C'est sans doute ce qu'a compris M. Hanotaux lorsque, à sa rentrée au ministère des affaires étrangères, il a trouvé les choses si profondément changées. Partisan du protectorat, il s'est aperçu que les élémens n'en existaient plus, et qu'ils ne pouvaient plus reprendre vie. Ce qui est mort est mort. Nous en étions réduits à faire de l'annexion, c'est-à-dire du gouvernement direct, et pour cela le ministère des colonies était indiqué : il s'y connaît!

Mais, avant tout, il faut faire de la conquête. L'insurrection est partout : bon gré, mal gré, nous sommes condamnés aux expéditions militaires. On a perdu le bénéfice de la chance heureuse, qui, à notre entrée à Tananarive, nous avait fait trouver le gouvernement malgache à peu près intact. Nous pouvions alors tirer un grand parti de lui; nous ne pouvons plus aujourd'hui en tirer aucun. On a donc très bien fait d'envoyer un général à Madagascar et de l'investir de tous les pouvoirs. Le général Gallieni est arrivé à Tananarive sans accident; c'est encore une chance, peut-être la dernière. Tout ce qu'on peut lui demander, pour le moment, est de maintenir, ou plutôt de rétablir la sécurité des communications avec Tamatave, c'est-à-dire avec la mer. Il serait désirable aussi de la maintenir par Majunga, mais c'est peut-être difficile. La route tracée sommairement par notre colonne expéditionnaire s'efface tous les jours; il n'en reste pas grand'chose aujourd'hui. Enfin, nous entrons dans la saison des pluies; nous sommes donc condamnés à l'immobilité. Les insurgés le sont aussi, mais dans une proportion moindre, car ils sont chez eux. La mauvaise saison

leur est plus favorable qu'à nous; ils s'organisent, comme nous l'avons dit, ils reçoivent des armes. Quant à nous, nous ne recevons rien, ou peu de chose. Le général Gallieni n'a pas encore pu se rendre assez bien compte de la situation pour exprimer ses besoins sous la forme de chiffres, soit en hommes, soit par conséquent en argent; mais tous ceux qui sont au fait des choses ont l'absolue conviction que des renforts lui seront indispensables pour reprendre la campagne au printemps prochain. L'Émyrne est devenue une sorte de Vendée, qu'il devra reconquérir pied à pied. Il y a des procédés pour cela, et le général Gallieni les connaît bien; ils n'ont d'autre inconvénient que d'être très onéreux. Nous avons pratiqué ces procédés en Algérie, au Soudan, et un peu au Tonkin; nous serons obligés de les appliquer à Madagascar. Toutes les fautes se paient, et celles qui ont été commises ont été trop lourdes pour ne pas coûter cher. Mais à qui la responsabilité, sinon au ministère qui a déchiré le premier traité, celui du 1er octobre 1895, et qui a envoyé à Tananarive M. Laroche pour y apporter et y représenter, — ce qu'il a fait on ne peut mieux, — la confusion de ses idées et la contradiction de ses principes?

Le ministère actuel a eu le mérite de rappeler M. Laroche et de le remplacer par un militaire : reste à savoir s'il donnera d'un seul coup à ce dernier tout ce dont il aurait besoin pour faire face à tant de dangers. Il faut pour cela le plus rare de tous les courages, le courage parlementaire, qui consiste à voir et à montrer aux Chambres et au pays les choses telles qu'elles sont. Le ministère aura-t-il ce courage? Le parlement aura-t-il celui d'accepter une situation qu'il a contribué à faire naître et dont la responsabilité lui revient pour une grande part? Alors, les choses seront au mieux. Qu'est-ce à dire? On a répété, et on n'a pas eu tort, que le système du protectorat ne produit ses effets salutaires qu'au bout d'un temps que les impatiens trouvent long. Eh bien! si au bout du même temps, le système de l'annexion, après avoir fait couler beaucoup de sang, après avoir fait dépenser beaucoup d'argent, produit finalement les mêmes résultats, s'il nous rend vraiment maîtres par la force d'un pays dont nous avons renoncé à nous emparer par la politique, il faudra nous tenir pour très satisfaits. On nous permettra tout de même, au risque d'être qualifié d'esprit chagrin, de protester contre la manière déplorable dont toute cette affaire a été conduite, et qui, au dernier jour comme au premier, nous amène et nous oblige à faire juste le contraire de ce que nous voulions, juste le contraire de ce qu'on nous avait promis.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

DAVID — GÉRICAULT

SOUVENIRS DU COLLÈGE DE FRANCE

(1846)

I

Lorsqu'une œuvre d'art me retient longtemps devant elle et que je lui reviens, c'est qu'à part le talent de l'artiste, mon regard pénètre une chose qui importe singulièrement à l'historien : la révélation d'un moment du passé qui l'occupe aujourd'hui, et qu'il racontera demain.

Révélation très variée, qui complète un fait, — une idée, — une époque, — une heure de la vie d'un peuple.

Ou bien encore, dans le portrait, toujours si utile à consulter, elle donne le dessous qu'on tient à cacher, mais que l'investigation sagace du peintre a su faire affleurer discrètement à la surface, au profit des jugemens de l'avenir.

Grand bonheur, que l'histoire doit se hâter de saisir. La peinture, lorsque le burin ne lui assure pas une sorte d'immortalité, est chose si éphémère!

Rembrandt l'avait si bien senti, qu'à la fin, quittant les pinceaux, il ne fit plus que graver ses œuvres.

Excellent exemple, qu'il serait bon de suivre. La gravure devrait être l'un des premiers soucis de l'école des Beaux-Arts. Elle devrait, par tous les moyens possibles, encourager, propager son enseignement.

Oui, plus j'étudie et j'interroge l'art véritable, plus je trouve qu'en bien des cas il est un merveilleux interprète du génie na-

tional d'un peuple. Le temps me manque pour en fournir ici des preuves multiples; pour insister aussi sur mon regret, quand je constate que la France, de bonne heure si avancée à tant d'autres points de vue, en ceci fut en retard.

La révélation de l'âme de la patrie, dans l'art — chez elle — n'a percé que lentement.

Au XVe siècle, on croit la voir apparaître naïve, mais c'est plutôt l'Italie.

Au XVIe siècle, elle s'élance dans la sculpture, et trop peut-être. Jean Goujon tourne volontiers à l'arabesque. Il commence par la femme et finit par l'ondine. Germain Pilon, qui eut la grâce et la force réunies, nous révèle une France plus vraie, quoiqu'un peu mignarde parfois.

Tout autre, — toujours dans la sculpture, — éclate le génie de la France au XVIIe siècle. L'œuvre immortelle de Puget n'exprime pas seulement la passion austère du grand artiste, elle est encore l'exode des malheurs du temps. Leur sombre genèse est racontée, même dans les monumens officiels, où la liberté de l'artiste subit à l'ordinaire, dans l'exécution, de multiples entraves.

Ce fier génie échappe; il ne consent à donner que ce qu'il voit! En lui, le peuple a son avènement. Peuple pacifique, écrasé par toutes les calamités à la fois : la guerre (voir le *Petit Alexandre* du Louvre), les razzias du fisc, les persécutions religieuses : galères, prisons, enlèvemens d'enfans, etc.

Le *Milon*, les *Atlas*, de Toulon, la petite *Andromède*, sont autant de symboles des tragédies de l'époque dont les froids Mémoires ne donnent guère l'idée.

Le caractère national se révèle aussi dans le goût des ornemens, des décorations. Si ce goût est parfois exagéré, il faut convenir qu'il y a souvent une vraie noblesse dans l'édifice en lui-même. Je ne citerai que la hardiesse élégante de la porte Saint-Denis, la coupole des Invalides, l'aînée de notre Panthéon. Noble et mélancolique monument, construit dans les années meurtrières du grand siècle. Asile étroit, insuffisant pour tant d'hommes qui revenaient mutilés.

Il subsiste plutôt pour rappeler au souvenir les peuples anéantis, les millions de morts dispersés qui n'ont pas eu de tombeau.

Si maintenant nous consultons la peinture de la même époque, nous trouvons, au contraire, que la nationalité mollit ou s'efface. La bourgeoisie que nous peint Lebrun, bouffie en même temps que médiocre, aspire vainement à la majesté. Elle a beau s'exhausser, — en haut, — par la monstrueuse perruque, — en bas, se dresser sur des talons de proportions invraisemblables,

elle n'atteint point son but. Ce n'est pas là la vraie majesté, et ce n'est pas non plus la France.

C'est l'emphase espagnole.

Vienne donc la délicieuse peinture du XVIIIe siècle, qui nous ramène à la vraie nature; qui croit, avec tant de raison, qu'il n'y a rien de mieux à faire que de la bien pénétrer et de la suivre; qui, d'abord, s'attache à reproduire celle que l'époque prise le plus : la nature féminine.

Nul n'a excellé comme Watteau à donner la femme dans la vie, le mouvement; nul n'a su mieux rendre sa grâce et son charme, ni mieux poser sur les épaules sa jolie tête fine, expressive, sans mobilité fatigante; ni faire mieux parler sa bouche et son sourire, les yeux aussi. Ce qui à chaque instant en jaillit, dans les éclairs d'une douce gaieté, c'est bien la scintillation de l'esprit français. Il illumine tout. On a dit que le modèle de Watteau, c'était l'Italienne. Bien à tort! C'est presque toujours la Française qui l'occupe, qu'il met en scène, bien que sa maigreur, — spéciale à la fin du siècle, — l'attriste. Ce qui le séduit, l'ensorcelle, c'est ce mystère singulier de grâce et de mouvement qui n'est qu'à elle, dans un si juste équilibre.

Pour être vrai, disons qu'il appartient à notre race tout entière, et que Watteau l'a également saisi, ce rythme unique, dans son tableau : *Comment le Français marche.*

Vous voyez sous la pluie, dans la boue, — lestement, comme au bal, — marcher un bataillon de nos maigres soldats. Lui seul, le plus nerveux des peintres, a surpris, saisi les adresses invisibles, variables, de cette chose inconnue : « le pas. »

Hélas! ce jeu de la physionomie, cette vivacité dans l'allure, et la scintillation du regard, on dirait que tout cela s'efface, s'éteint, avant même que le siècle ne finisse...

La révolution de 89 éclate; le peuple en reçoit le choc électrique; et le voilà de nouveau rentré en scène, le principal acteur du drame qui se déroule.

Aura-t-il, cette fois encore, pour interprète, quelque puissant génie?

Nullement.

Et David, direz-vous?

David?... Non, car il ne spécifie pas, il reste dans le général. A part le *Serment du jeu de Paume*, les *Funérailles de Lepelletier*, on ne se douterait jamais qu'il ait été mêlé lui-même à la Révolution, et pour elle plein d'enthousiasme.

Le dessin de son Marat mort est fort beau; mais lorsqu'il le peint, ce n'est plus qu'un Marat quelconque, mou, faible, vague,

sans nationalité, — si accusée ici, — sans respect, non plus, de l'individualité.

C'est la *Terreur* en peinture, mais ce n'est pas Marat.

Il a pourtant, ce maître, par éclairs, un sens profond de la nature, on le voit à ses dessins. Plusieurs de ses portraits ont aussi une grande valeur d'expression. Je pense, entre autres, à celui de M. Lenoir, le fondateur du Musée des monumens français.

Ce qui est infiniment regrettable, c'est que ce sentiment de la nature — un si précieux auxiliaire pour l'artiste ! — David, au lieu de s'y abandonner, semble plutôt le redouter et le fuir.

Qu'est-ce pourtant que la spécification, sinon le juste hommage rendu à la liberté individuelle?

David ne fut donc pas, comme certains l'affirment légèrement, l'interprète de la Révolution. Il le serait plutôt de l'Empire. Bonaparte se l'était attaché avant même d'être consul. Il fut fidèle à l'empereur, peignit les dates officielles de son règne, le *Couronnement*, la *Distribution des aigles*, etc. Mais cela ne symbolisait pas la France, et c'est le point de vue qui m'occupe.

A part Napoléon et les siens, David, dans son œuvre qui est considérable, a peint surtout l'antique.

Son éducation l'y avait préparé. Neveu, gendre d'architectes, il entra, en quittant le collège, chez son parent Boucher. Mais celui-ci, vieux et bien près de la mort, n'enseignait guère plus. Il légua son élève au peintre Vien, qui le prit avec lui lorsqu'il fut nommé directeur de l'École de Rome.

David avait alors vingt-sept ans, l'âge où la personnalité de l'artiste a déjà pris l'essor. Mais à copier, copier toujours, pendant cinq longues années, ce que l'on connaissait alors de l'antique : le *secondaire* et l'immobile, comme représentation des dieux et des déesses, il semble que David ait perdu, en partie, ce qu'il pouvait avoir d'originalité.

On a fort admiré les bas-reliefs qu'il a introduits dans ses compositions. Mais d'abord, pourquoi des bas-reliefs en peinture? Ils viennent là pour figer la vie. La rigidité du marbre se retrouve dans les personnages. Les orfèvres et les peintres du XIVe siècle ne sont pas plus symétriques. Romulus et Tatius sont opposés aussi régulièrement que les deux jambages d'une porte.

L'École romaine ne réussit pas toujours à ceux qui la pratiquent. Ou bien elle les submerge dans la peinture étrangère à nos mœurs, ou bien, elle les stéréotype, les durcit, les paralyse, par l'étude, non de l'antique complet, organisé, mais en fragmens d'antiques souvent médiocres, toujours scindés, — donc faux.

Qu'en résulte-t-il? Que l'élève, devenu maître à son tour,

enseigne dans le sens de sa propre éducation. C'est ce qui arriva pour David. Tous ses élèves copiaient le profil de la jambe de Romulus, de Tatius. (Ceci m'a été conté par M. Belloc, l'éminent directeur de notre École municipale de dessin.)

Or, l'ensemble seul donne le vrai, et le donne dans son harmonie.

Le danger qu'il y a encore pour l'artiste de trop copier l'antique, c'est qu'il y perd le sens de sa propre tradition. Et, pour un Français, surtout, il n'est rien de plus nuisible que de l'oublier.

A vrai dire, l'Empire y poussait. Un seul homme, une seule époque dans l'histoire, rien avant, rien après, c'était le rêve de Bonaparte.

De la France du passé, plus de nouvelles! Géricault racontait avoir vu les élèves de David jouer à la balle contre un Lebrun.

Je n'en fais certes pas le maître responsable! je note seulement le fait, comme une expression du caractère du temps. Raphaël était à peine toléré, il n'y avait que mépris pour Rubens, Rembrandt, etc.

Ce même dédain de ce qui avait précédé se retrouve, du reste, dans les modes et l'ameublement de l'époque. C'est un changement universel. La ligne de vie par excellence, la ligne courbe, onduleuse, semble à jamais abolie, proscrite. Le sec, le rigide et sa froideur, en tout prédominent.

Ce genre nouveau avait sans doute le mérite du bon marché. En cela, il convenait à l'ascension des classes auxquelles le luxe coquet de l'ancienne école était inaccessible.

Mais les riches, quelle raison avaient-ils de la délaisser? S'il fallait à leur inconstance autre chose que l'adorable Louis XV qui, dans le meuble, s'inspire des courbes de l'arbre qu'il emploie; ou l'élégant Louis XVI, pourquoi emprunter à l'élément tudesque, ou à l'élément anglais, bizarrement bariolé de trois choses, aristocratique, marchand, puritain?

Puisqu'on décidait de biffer tout ce qui appartenait à notre art national, sans doute pour faire accroire qu'il n'avait jusque-là produit rien de bon, il eût été plus naturel, plus logique, de recourir à l'art grec, j'entends le vrai, celui qui, à travers les siècles, a toujours servi l'inspiration.

Qui veut le bien juger, ne doit pas s'en tenir au secondaire, mais remonter à la réelle antiquité, celle qui sut interpréter la vie, la rendre dans toutes ses manifestations, pour l'avoir étudiée, non seulement en soi, mais encore autour de soi.

Or, David, en dehors de la nature humaine, ignora, méprisa ces manifestations dans les êtres que notre orgueil qualifie, à tort, d'inférieurs.

Aussi, comparez le cheval sur lequel Napoléon passa le Saint-Bernard, aux chevaux du Parthénon!...

A quoi tient que ceux-ci joignent à la sublimité des formes, une intensité de vie surprenante dans l'action, et pourtant si juste? Cela tient, à ce que ceux qui les ont tirés du marbre et créés une seconde fois, observaient de très près la nature, qu'ils la prenaient pour guide, aidés, en cela, par les révélations de l'anatomie.

Non seulement ils disséquaient les esclaves, mais encore des bêtes, surtout les chevaux. Les uns et les autres leur donnaient, dans le détail, tout ce qui importe, la justesse des attaches essentielles; et le dessous, qui apprend la cause des formes, le secret de leurs mouvemens réciproques, et leur harmonie dans la variété.

Nous voilà bien loin de cette antiquité *secondaire*, *immobile*, que David a eu le tort de copier trop exclusivement!

Comment donc ce maître n'a-t-il pas compris que l'*imitation* doit être laissée aux peuples qui n'ont ni passé ni tradition?...

Ce n'est certes pas le cas de la France.

II

Lorsque, me plaçant uniquement au point de vue de la tradition nationale révélée dans l'art, j'ai opposé David à Géricault, et dit de celui-ci qu'il fut, en ce sens, le premier peintre français de l'époque, on s'est montré fort surpris. Un de mes auditeurs vient même de m'écrire pour réclamer.

Et pourtant, je ne m'en dédirai pas.

Oui, Géricault est le seul qui ait pris la France en elle-même, en dehors de toute imitation.

Poussin a peint des Italiens, David des Romains et des Grecs; Géricault, dans l'étrange réaction de 1816, où la France sembla se renier elle-même, Géricault de plus en plus l'adopta!

Il protesta pour elle, par l'originalité toute française de son génie et par le choix exclusif des types nationaux. Il ne subit pas l'invasion, il conserva ferme et pure la pensée nationale, ne donna rien à la réaction.

Cela est héroïque.

La haute valeur de son œuvre, — à part le dessin, le coloris, le mouvement, — c'est qu'elle est le vivant symbole de la patrie à l'heure de sa mortelle défaillance. Ce génie, ordinairement ferme et sévère, du premier coup peignit l'empire et le jugea; du moins l'empire de 1812 : la guerre, et nulle idée!

Par le *Chasseur au Départ;* — le *Cuirassier blessé*, celui-ci, image

de tout un peuple qui descend à l'abîme ; — par le *Naufrage de la « Méduse »*, portrait de la France au moment tragique où elle entre dans le tombeau, le grand peintre a écrit en trois pages ineffaçables la période funèbre qui tient en trois années : 1812-1815.

Le plus poète fut ici le plus observateur. Avec l'idéal, il eut le réel. Observateur, il le fut jusqu'à la minutie, ne laissant rien à la fantaisie, au caprice.

Voilà pourquoi Géricault, grand comme œuvre, apparaît plus grand encore comme méthode.

Son éducation le prépara d'autant mieux à être l'historien de son temps, qu'elle fut toute française. Il ne connut l'Italie qu'après avoir donné la moitié de son œuvre magistrale. La voyant méconnue du public, il s'éloigna par découragement. Mais bientôt malade de nostalgie, il revint à la France, reprit son idée historique, donna cette fois « le naufrage de la patrie ». C'est le *Radeau de la « Méduse »*.

Le maître de Géricault ne fut pas David. Celui-ci avait 40 ans lorsque Géricault vint au monde, par conséquent près de soixante, lorsqu'il sortit du collège. Carle Vernet, peintre de chasses, de meutes, de chevaux, avant qu'il ne se fît peintre de batailles, fut son premier maître. Géricault lui dut, peut-être, le goût précoce et très vif qu'il eut pour les chevaux.

Dans l'intervalle des leçons de l'atelier, il s'en allait à la caserne de Courbevoie les étudier d'après nature, non seulement dans les écuries, ce qui lui permettait de dessiner de longues files de croupes, mais encore en pleine liberté. Il s'enquérait de tout : de la race, de l'âge, du caractère... Il étudiait les formes de chacun, le poil même, afin de mieux saisir la spécification, comme vérité individuelle.

En même temps, il s'exerçait à pénétrer la difficile science du raccourci, si admirablement rendu dans sa première œuvre, le *Chasseur au Départ*. Il a marqué là, de main de maître, jusqu'où l'expression des mouvemens est possible en peinture.

Il sentit encore très vite que les animaux reproduisent et développent telle ou telle partie de l'homme à divers degrés, et qu'en anatomie les deux études doivent être conduites parallèlement, si l'on veut qu'elles soient fécondes dans l'application.

Par cette pénétration de ce qu'imprime le dessous à la surface et détermine les formes extérieures, Géricault fut un disciple remarquable de Geoffroy Saint-Hilaire.

Le second maître après Vernet, le doux, le sec Guérin, n'influa guère. Il ne comprenait rien à l'exubérante vigueur de son élève, et la traitait d'extravagance.

Disons, à l'honneur de David, que son jugement fut tout autre. Il a raconté lui-même son étonnement profond, lorsque, à côté du portrait de Marat que venait d'exposer Gros, son élève, il vit le *Chasseur au Départ* de Géricault. Admirable d'impartialité, David, sans hésitation, le proclama supérieur.

La loi des contrastes, qui oppose souvent à un maître timide un élève fougueux, est l'affirmation de la liberté chez les êtres puissans. Ils rompent avec les obstacles, s'affranchissent. Ainsi Géricault échappe à Guérin, Delacroix à Scheffer, Gros à David. Toutefois, celui-ci ne s'émancipe pas si complètement, qu'il ne rappelle dans telles de ses œuvres les défauts que j'ai reprochés à son maître, en parlant du portrait de Marat.

Je ne citerai à l'appui qu'un dessin de Gros qui est au Louvre, et qui représente l'empereur sortant de Moscou en flammes.

Eh bien! tout y est mol, vague, faible, comme dans tel roman historique. Rien n'est caractérisé d'un trait spécifique. Le Kremlin n'est pas un Kremlin; on le cherche, on voudrait revoir, en ce jour de fatalité, la sublimité fantasque et terrible de ses minarets barbares, de ses kiosques de pierre, cette Asie pétrifiée qui nous a fait frissonner tous, devant le panorama de Moscou.

Et l'empereur, non plus, n'est pas l'empereur, c'est un maigre Bonaparte, l'élève de Brienne, et non l'homme déjà fatigué, gras, blanc, d'une pâleur mate, qu'il était en 1812. Ce qui manque ici, je le répète, c'est la spécification, tel trait précis, vif et fort, par où l'objet sort du tableau, va prendre le spectateur, s'en empare, saisit son imagination, sa mémoire, pour toujours.

Mais ce qu'eut en propre Gros, ceci à l'inverse de David, ce fut, comme Géricault, de sentir la France. Pris par la réquisition, et retenu en Italie, à Gênes, au milieu des officiers de l'état-major, il ébauche quelques portraits qui attirent l'attention de Joséphine. Elle les signale à Bonaparte. Il est frappé de leur valeur, veut avoir aussi le sien, et se fait dessiner après Arcole.

Mais les fumées de la poudre bientôt enivrent l'artiste, et voilà le soldat passé peintre de batailles! Par lui, nous avons nos batailles d'Orient. Les *Pestiférés de Jaffa*, son premier chef-d'œuvre, montre les malades étendus ou assis sur leur couche de douleur. Hâves, déjà avancés dans la mort, de tout leur corps s'exhale une terrible odeur de cadavre... Mais Bonaparte apparaît, et le miracle s'opère. Il suffit qu'il les touche, ils sont guéris!... C'est le demi-dieu, déjà guérissant la France. Ici, Gros, autant que les malades, a subi la fascination du magicien.

Sa *Bataille d'Eylau* est autre chose. Rien de plus funèbre. On se rappelle qu'en voyant devant lui, — autant que pouvait s'étendre le regard, — la neige rouge de sang, et, sur cet immense

linceul, tant de membres épars, des bras, des jambes, des têtes arrachées, dont les yeux, dilatés par la stupeur, restaient fixés sur cette scène de carnage, l'empereur ne put se contenir. Le premier cri humain s'échappa de la poitrine de cet impitoyable destructeur d'hommes... « Quel fléau que la guerre ! »

C'est ce cri d'horreur que Gros a essayé de rendre. N'est-ce pas aussi un cri d'alarme ? Le vainqueur, on le sent, a déjà la terreur de l'inconnu des glaces, et la prévision de Moscou.

Revenons à Géricault. Ce grand artiste n'a pas eu le bonheur de David, qui a vu son œuvre à peu près complète, gardée par nos musées, par la France.

Géricault mort, ce fut, dans son atelier, un vrai pillage. Chacun prenait, emportait, disant : « C'est sans valeur, il ne se vend pas. »

Où sont maintenant toutes les préparations de son œuvre capitale, le *Radeau?* Où sont les esquisses grandioses qu'il rapporta de Rome, la course des chevaux barbes que des hommes intrépides arrêtent par leurs naseaux saignans? Où est la *Peste de Barcelone*, et tant d'autres œuvres immortelles ? Les préparations du *Naufrage*, plus touchantes que la réalisation, disent assez la force de cœur qui était en lui.

Hélas ! tout s'en est allé aux quatre élémens. M. Greenwich affirmait que le seul peintre Colin avait, pour sa part, cent cinquante de ces esquisses, entre autres le dessin des chevaux de Rome.

Ce que l'État garde de lui, la sublime trilogie, reléguée au Palais-Royal ou ailleurs, a été longtemps invisible.

Et pourtant, l'on ne peut juger de la valeur réelle d'un artiste que par l'ensemble de son œuvre. Combien j'ai senti cela, fortement, à la Pinacothèque de Munich, devant les quatre-vingts Rubens réunis !

Mais toi-même, pauvre grand artiste, qu'es-tu devenu? Je vois tes membres, comme ton œuvre, dispersés, épars, mutilés !... Ton cœur à Munich, ta tête à Paris... Ton cœur, peut-être captif d'un ennemi qui le cache ; tes œuvres cachées aussi, et d'autant mieux contrefaites par tel artiste secondaire, médiocre, qui se les attribue.

Ton tombeau lui-même s'en va, et jusqu'ici, je suis seul à m'en apercevoir (1846).

Pourquoi donc l'État n'a-t-il jamais eu l'idée de se constituer le gardien des morts illustres, lorsque la famille est éteinte, ou que, vivante, elle se montre négligente, oublieuse ?

Celui qui, de son vivant, n'eut ni jalousie ni impatience du

succès qui lui était si obstinément refusé, celui-là dort sans doute dans son tombeau, résigné à l'abandon. C'est à nous de nous souvenir. Ah! qui n'aurait pitié (1)!...

Mais, chose plus grave que l'oubli de ses cendres! c'est la guerre qu'on a faite à son œuvre. En 1840, M. Belloc vit, un matin, entrer dans son atelier une députation de la section des Beaux-Arts. Elle venait lui demander de ne plus faire figurer, sur les programmes des sujets proposés aux élèves de son école, le nom de Géricault!

Officiellement proscrit, il n'a pas eu, non plus, la consolation de faire école parmi ses camarades.

Trop puissant pour être oublié, chacun, l'interprétant à sa manière, a pris quelque chose de ses qualités ou de ses défauts.

Scheffer, qui l'a peint mort, en a la sentimentalité profonde;

Delacroix, la matérialité violente;

Étex, l'inspiration byronienne du *Radeau;*

Barye, l'intelligence de l'animal, qu'il exagère.

Sa vigueur fougueuse fut telle qu'elle éclate encore dans la copie d'une copie, faite par la main timide d'une toute jeune fille. Elle explique les exagérations de ceux qu'il a inspirés.

Ce tableau donne la fin d'une tempête qui a dû causer bien des naufrages! Dans un dernier spasme, le flot vient de lancer, en épave, deux corps. Ils gisent au pied de sombres et bas rochers. Quels corps? Hélas! une mère et son enfant, que, dans la mort même, elle retient étroitement embrassé. D'elle, on ne voit que les beaux et longs cheveux noirs; de lui, aussi, la tête est seule visible, mais elle apparaît de face... Je ne sais rien qui trouble davantage, que l'énigmatique regard d'un petit enfant qui se meurt! Ici, la mort a déjà fait son œuvre, mais les yeux continuent à vous regarder à travers les paupières demi-closes... Que, dans ce petit être à peine commencé, le regard ait une telle puissance, cela vous perce le cœur...

Le mot profond de Shakspeare revient avec force: « La pitié, sous la figure d'un enfant nouveau-né! »

« Il était fougueux et doux. » Deux qualités qui ne s'excluent nullement.

Le mot est d'une femme des plus intelligentes, qui l'a beaucoup connu. Elle le jugeait ainsi au moral. Au physique, elle en faisait ce portrait: « Grand, sévère, avec des yeux d'une beauté singulière, rêveurs, doux et profonds à l'orientale. »

Tels ils sont, en effet, dans la lithographie, — mauvaise du

(1) Ce cri du cœur a été tardivement entendu, en 1884.

reste. Et tels ils sont restés dans la mort même. Le beau, le noble masque, si fier et si triste, retient encore cette douceur, sauf l'âpreté artistique et l'ardeur de l'œil qui happait et gardait la forme. Tous ces bons témoignages ne trompent pas. Il était, en réalité, plein de bienveillance, toujours prêt à rendre service, à soutenir, encourager, aider de ses conseils ou de son argent, quoiqu'il fût bien pauvre lui-même. Souvent il l'était jusqu'à la détresse. A ces heures cruelles, où tout manquait, l'inquiétude poignante lui arrachait parfois ce cri : « Ah ! si seulement je pouvais vendre pour cent sols ! » C'était toute sa plainte. Ce qui l'honore, c'est que dans le pire dénûment, il ne perdit jamais le respect de son art. Aucune hâte. Son atelier touchait celui d'un grand faiseur qui se vantait d'expédier un portrait de maître en deux jours.

Géricault disait de cette production à la vapeur : « Il est certain qu'il a toujours fini avant que je n'aie commencé. »

Nulle autre critique ; et nulle envie de ses succès rémunérateurs. Sa grande âme planait si haut, qu'elle semblait déjà vivre dans l'éternité.

J'aimais à faire causer celle qui parlait si bien de lui, — Mlle de Montgolfier, — à réveiller ses souvenirs.

Un soir que nous étions assis au coin du feu, dans mon cabinet de travail, elle me raconta l'occasion de leur première rencontre.

« C'était en 1816 ; j'allais à peu près tous les jours à Trianon, avec mon amie, Mme Belloc, peindre l'*Arcadie* du Poussin. Par une belle après-midi d'automne, il entra dans notre galerie, accompagné de M. Paulin Guérin. Très animé, il lui narrait son indignation lorsque, à l'entrée des alliés, il avait vu le faible, l'élégant Canova, sculpteur des rois et de l'aristocratie, emballer pour eux nos chefs-d'œuvre du Louvre.

« — Je me suis tenu tout le temps dans la cour, disait-il, d'une voix étranglée par l'émotion, pour les voir partir et les pleurer un à un.

« Ce récit douloureux, était de plus plein de grâce. Il nous fut impossible d'y rester étrangères, — sans paroles toutefois. Mais nos yeux humides parlaient et lui disaient toutes nos sympathies. Il s'en autorisa pour revenir.

« Nous étions là seules et jeunes toutes deux, avec la crainte du *qu'en-dira-t-on?* Lui n'y songeait guère. Il frappait si gentiment à la porte-croisée qu'il fallait bien lui ouvrir. Il souriait d'un si bon sourire, que toute prudence était oubliée.

« En venant, il remplissait ses poches de marrons d'Inde tombés dans le parc, et tout en causant, il les taillait à ravir,

d'après les figures du Poussin. L'hiver, il continua ses visites; mais pour diminuer notre embarras de leur fréquence, il avait imaginé d'amener avec lui un blondin de trois ans qu'il appelait son filleul... La séance achevée, Géricault nous demandait toujours la permission de nous reconduire jusqu'à la voiture, ce qu'il fallait bien encore lui accorder, et, nous ne songions pas, je l'avoue, à abréger le chemin. Seul le pauvre petit, que notre conversation n'amusait guère et qui avait froid, ne l'entendait pas ainsi. A chaque instant il se retournait et disait tristement : « Mon parrain, c'est bien long par cette allée ! »

La jolie scène, si bien contée, datait de 1817, l'année même où, ayant donné le *Cuirassier*, Géricault se voyant de nouveau méconnu, partit pour l'Italie.

En écoutant Mlle de Montgolfier, je tenais dans mes mains le masque funèbre que j'avais détaché de la muraille. Nous le regardâmes ensemble une dernière fois, les yeux voilés de larmes.

C'est qu'outre les tristesses de la mort, ce masque garde celle d'un destin inaccompli... Au moment où éclatent son originalité, sa puissance souveraine, la vie lui échappe. A vrai dire, il allait de lui-même au-devant de la mort, ne se doutant pas des gages certains qu'il tenait déjà de son immortalité.

Il n'eut pas non plus la foi dans l'éternité de la Patrie... Comment ne l'eut-il pas, alors qu'il venait de lui créer ses puissans et immortels symboles, sa première peinture populaire?

La France était en lui.

Grâce à Dieu, elle nous est restée pour en témoigner, cette admirable trilogie, dramatique au début, à la fin funèbre.

Le *Chasseur au Départ* date de 1812. Géricault avait alors vingt et un ans.

A vrai dire, c'est l'élan et non le départ, car le riche costume est déjà fatigué. Ta culotte de peau est déjà bien tannée, mon brave... Le cheval, qui est vrai, est pourtant fantastique par le raccourci, qui en fait un griffon.

Toutefois, ce n'est pas le cheval pâle, apocalyptique... C'est un vrai limousin, vivant, très fin, de race pure. Il est vrai aussi, dans son violent écart pour éviter un canon déjà presque enterré... la bataille par-dessus les ruines de la bataille, car celles-ci duraient souvent trois jours.

Le cavalier est mûr, non fatigué, mais tanné lui-même par la guerre... Le cheval, bien plus jeune, a un feu terrible; il pince la terre des deux pointes des sabots; la queue est flamboyante...

L'homme, admirablement ferme en selle sur son cheval cabré. Il est si guerrier, qu'il n'a plus même la *furie* de la guerre,

parfaitement nerveux, ayant tant sué, le bras mince en comparaison de la cuisse, — partie inactive du cavalier, — mais ce bras doit imprimer une rotation vive et brève au petit sabre courbe.

Il se tourne vers nous... Est-ce un adieu? Il sait qu'il ne reviendra pas. Cette fois, il part pour mourir... Pourquoi pas? Ni ostentation, ni résignation; c'est tout bonnement un homme ferme et de bronze, comme s'il était mort déjà plusieurs fois.

Au fond tourbillonne la tempête de la guerre. A gauche, de noirs profils de chevaux, les naseaux rougis... A droite, un volcan d'artillerie, des batteries foudroyées...

Et pourtant, sous cette destruction fleurit la nature; la terre est verte et belle. D'un pauvre petit ruisseau auquel on a tant puisé, tant bu, qu'il en est presque tari, reste encore une flaque sur laquelle l'herbe pousse drue, vigoureuse. Tout avertit que sans la fumée de la poudre, nous verrions peut-être un beau ciel, car il y a une terre et un ciel encore.

Le second tableau ouvre l'ère des défaites. Vient-il les annoncer ce *Cuirassier* grandiose, qui a tant de peine à retenir sa monture sur la pente où tout à l'heure va s'abîmer l'Empire?

On voit que la chute, la déroute, le soldat, le peuple, ont touché bien autrement le cœur de l'artiste-historien, que l'officier des guides, le terrible cavalier, le brillant capitaine, séché, tanné, bronzé.

Ici, il fait comme l'épitaphe du soldat de 1814. Ce bon géant si pâle, géant de taille, et pourtant si homme et si touchant! Un soldat, mais un homme encore; la guerre, on le sent bien, ne l'a pas endurci. Blessé, démonté, il concentre en vain ce qui lui reste de force, et se raidit, pour arrêter son coursier colossal sur la descente rapide, glissante... Il n'échappera pas...

Derrière plane un noir tourbillon d'hiver et de Russie, l'ombre du soir et de la mort; il n'y aura pas de matin...

Tout le reste semble un paysage de France, la terre de la patrie... Il y revient, après le tour du globe; il y rentre... pour mourir.

Mais nous voici au dernier acte de la tragédie sanglante. C'est la fin de la fin pour l'empire; on le dirait, même pour la France... C'est elle, c'est la société tout entière du siècle, que Géricault embarque avec lui.

Rien d'une improvisation fantaisiste. Le radeau qui l'emporte vers l'infini de la grande mer où elle va s'engloutir, est bien un véritable radeau. Il l'a fait construire en bois, selon les règles, pour qu'il puisse naviguer. Et, tous ces morts qui le couvrent, sont aussi, pour la plupart, de réels portraits.

J'ai dit que son cerveau, avide de toute information, happait, au passage, tout ce qui pouvait le servir.

Pendant qu'il peignait son exode funèbre, M. S..., conservateur de la Bibliothèque de la Sorbonne, cachait à Sèvres une jaunisse. Géricault le rencontre : « O mon ami, que tu es beau!... » Et sans tenir compte de sa résistance, il l'entraîne, en fait son hôte.

« Tu seras bien mieux ici que sur les collines de Sèvres. » De nouveau il le contemple, saisit ses pinceaux, et le couche à la place d'honneur parmi les cadavres du radeau. (Raconté par M. Hachette.)

D'autres encore y étaient, de ceux qui, revenus de si loin, par miracle, n'ont revu la France que pour descendre avec elle au tombeau.

Le portrait, dans son ensemble, était si cruellement vrai que l'original refusa de se reconnaître et s'en détourna avec dégoût.

« Pourquoi tant de morts ; ne pouvait-il faire un naufrage plus gai ? »

Public léger! qui ne vient chercher aux expositions que du plaisir, regarde en courant, n'approfondit rien... Il ne comprit pas davantage la signification du geste de celui qui survit seul au milieu de tous ces morts.

« Puisque rien n'apparaît sur mer, ni barque, ni vaisseau, à qui donc fait-il signe? »

Pour tous, ce geste était l'image du désespoir. Eh bien, non!... Ce dernier qui ne peut mourir, c'est le siècle lui-même... Son geste, pour vous une énigme, fait appel à quelqu'un que lui voit : Ce quelqu'un, c'est l'avenir!

Il reste plein de promesses. Elles se révèlent au regard par la noblesse de ces hommes, tous morts pour la Patrie. C'est bien l'avènement du vrai peuple, calme dans sa force, simplement héroïque.

Avec de tels hommes (il en reste encore, Dieu merci, malgré l'effroyable hécatombe) un pays ne peut mourir.

Je sais bien que celui qui symbolise le siècle, la France, de sa main restée libre, se tâte le cœur, et semble craindre qu'il ne batte plus...

Cette crainte, c'est celle de l'artiste. Il l'a gagnée à manier tant de cadavres, à sentir passer et repasser tant de fois en lui le frisson de la mort.

Il en fût revenu.

« La mort, a dit Michel-Ange, est un baiser de Dieu. »

Pour cette âme vulnérable, la pire blessure, ce fut de voir, après les dérisions de la critique, son tableau lui revenir.

A son premier découragement, — 1817, — il s'était volontai-

rement exilé en Italie. Cette fois, il lui préféra l'Angleterre, où il chercha, non les consolations de l'art, mais l'oubli dans les sensations violentes, les seuls périls qu'on peut se faire en pleine paix. Il monta des chevaux indomptés, effrénés... Si habile qu'il fût à les manier, il fit une chute dangereuse, qu'aggrava le mauvais état de sa santé.

Le cœur était encore plus malade que le corps. Absent de la France, il éprouvait, comme à son premier voyage, qu'elle était indispensable à sa vie.

Il repassa donc le détroit. Mais de tomber en plein triomphe du faux, ce fut pour lui son propre naufrage.

En peinture, la vogue était aux improvisations agréables, de vulgarité rapide. Il n'y avait donc plus de place pour lui. Il le crut du moins.

Alors, il ne voulut plus vivre. Il demanda secours à la nature, puisque la patrie l'oubliait, s'oubliait elle-même.

Il se replongea d'abord au tourbillon des bals, au vertige des foules, aux plaisirs anonymes, obscurs, et fut plus triste encore.

Un ami, qui fut le mien, voulut le sauver de lui-même, l'arracher à ces plaisirs indignes de sa grande âme, où il semblait chercher l'accélération de la mort. Un soir, il le rencontra à la porte de l'Opéra, parmi cette foule joyeuse, femmes parées, les voitures, les lumières; lui, en grande toilette, gants jaunes, mais bien changé... La douceur infinie de son puissant regard avait déjà fait place à l'expression âpre du terrible masque. C'était toujours le génie, mais non plus l'expression de la force; celle plutôt d'une mortelle ardeur pour saisir ce monde fugitif, et dans l'orbite profondément creusée, l'œil de plus en plus sauvage du faucon.

Mon ami, qui voyait en lui la France et l'art dans leur plus haute expression, essaya de l'arrêter là, pria et supplia. En vain! Triste, sombre, il échappa, s'engouffra au brillant tourbillon.

Il savait bien pourtant ceci, que les grands hommes qui ont exercé une toute-puissante influence sur leur siècle, n'ont duré contre la nature, et n'ont pu accomplir leur destinée tout entière que par deux moyens : les uns l'ont tenue à distance avec quelque mépris, les autres l'ont éludée aux diverses périodes de leur existence, tels : Titien, Michel-Ange, Rembrandt, Shakspeare, Gœthe, Voltaire, etc.

Mais, avec du feu dans les veines, du feu dans le sang, *éluder* est-il toujours facile?

On a reproché à Géricault ses excès, leur attribuant sa fin prématurée. S'il en était ainsi, il faudrait plutôt le plaindre, car il fut le premier à souffrir des tyrannies de sa trop grande force.

Qu'on juge du péril, avec une nature qui sans cesse nous

guette, nous attire, voudrait nous reprendre à elle. Il eût fallu un tempérament moins puissant, pour savoir se défendre de la double prise qu'elle a sur nous, pouvant nous absorber à la fois, par la contemplation, et par la jouissance et le mélange.

Personne n'était là pour l'avertir! à part cet ami qui ne pouvait le voir que les dimanches, étant très occupé; il était seul, sans famille, sans assistance pour le fortifier contre lui-même.

Les encouragemens aussi lui manquèrent. Et l'artiste en a si grand besoin dans les heures d'anxiété où il doute de lui-même! La complète solitude n'est bonne que dans la période d'incubation d'une idée, d'un projet. Celui-ci prenant mille formes pendant ce travail de gestation, l'artiste, en réalité, n'est pas seul, mais en nombreuse compagnie.

Il n'en est plus de même, quand l'idée réalisée se sépare de lui, devient création indépendante de son auteur.

Qui est sûr, alors, d'avoir réussi?

Un confident qui eût écouté Géricault parlant de ses doutes... un intérieur fait de tendresse, d'émulation, à ces momens difficiles que nous connaissons tous... cela l'eût remis en train de produire, et nous eût valu quelque œuvre immortelle.

Il aimait le plaisir comme Bichat, auquel il ressemblait de figure. Mais, dans les moins nobles jouissances où le jeta sa vie isolée, il conservait quelque chose du sentiment de l'amour.

S'il se trouvait mal de ses relations avec ses trop éphémères maîtresses, il rougissait, disait : « Comment vouliez-vous que j'eusse le courage de dégrader, par des défiances, une si belle créature! »

Sa récompense fut d'être aimé par les moins fidèles. M. Belloc qui a hérité de l'un de ses garde-main, et qui sait tant de choses intéressantes de sa vie intime, ajoutait, après m'avoir raconté ce trait de noble délicatesse : « Mourant, il eut cette consolation d'être soigné par quatre jeunes filles, qui, toutes jalouses de lui, ne s'étaient pas moins réunies pour essayer de lui adoucir les dernières souffrances, de l'égayer de leur sourire, de l'endormir les yeux pleins de la douce et charmante vision de leur jeunesse, de leur amitié. »

Hélas! la mort, qu'il avait appelée, fut pour lui lente et cruelle, lui donnant le temps de savourer toute l'amertume d'un destin inachevé. Chose dure! ce fut dans l'impuissance du malade, lorsqu'il ne peignit plus, qu'il sentit l'immensité de ce qu'il aurait fait et ne pouvait plus faire.

L'infini du regret éclate dans la lettre mélancolique qu'il écrit au peintre Colin, aux dernières lignes surtout : « ... Je t'envie tellement la faculté de travailler, de peindre, que je puis,

sans crainte d'être taxé de pédanterie, t'engager à ne pas perdre un seul des instans que ta bonne santé te permet d'y employer. Ta jeunesse aussi se passera, mon jeune ami... »

Il mourait, et sentait qu'il était à sa première époque, à son âge héroïque, de volonté, d'effort. La grâce lui était inaccessible encore, le charme féminin, le mouvement, le sourire de l'enfant, il le cherchait en vain. Souvent il lui arrivait de dire avec mélancolie : « J'ai voulu faire une femme, et il se trouve que j'ai fait un lion. »

Mort trop jeune, il ne fut qu'un héros dans l'art; il ne put atteindre la grâce, la bienheureuse époque où se sont reposés les maîtres.

Regardez encore ce masque tragique... il dit bien le point où il en est resté. L'artiste et la nature sont en présence, comme chez Dante : le serpent et l'homme s'absorbant tour à tour.

La grâce, pourtant, rayonnait dans toute sa personne, dans ses grands yeux profonds; elle était aussi dans son cœur, et, comme peintre, il l'aurait atteinte.

Que ne s'obstinait-il à vivre, espérer, croire, aimer? Il devait, au lieu de mourir, augmenter, étendre la vie, ne pas rester à la surface terne et froide qu'il rencontrait en haut de la société, mais descendre dans les foules. La France d'alors, encore toute frémissante de ses batailles, plus sensible après ses malheurs, trempée de larmes héroïques, eût réchauffé son grand artiste.

Le Corrège des souffrances, celui qui dira sur la toile les frémissemens nerveux de la douleur, le grand maître de la Pitié, qui d'un invincible génie, brisera l'égoïsme, fondra le cœur de l'homme, n'est pas venu encore.

La foule, tous les mystères des grandes masses humaines, la fantasmagorie des sombres ateliers, le remuement des armées, le bruit visible de l'émeute, qui peindra tout cela?

Le tort de Géricault, ce fut d'en rester à cette horrible saignée de deux millions d'hommes. Il ne vit de la France que sa pâleur cadavérique; il pleura sur elle, comme les saintes femmes au tombeau du Christ, sans pressentir, lui non plus, qu'elle n'y resterait pas.

Il ne se douta pas, encore, qu'une grande carrière l'attendait... Ah! s'il eût vécu, si seulement la mort lui eût accordé ce court répit que demandait à Dieu Ézéchiel, nous aurions certainement, aujourd'hui, en face de la scène funèbre du radeau de la Méduse, quelque œuvre admirable de ferme foi et d'invincible espérance. Il était né pour être l'interprète, l'organe d'une société libre, et, pour risquer ce mot, le premier magistrat, dont chaque tableau eût été un héroïque enseignement.

Pour cela, il eût fallu le grand amour où il eût pu toujours avancer, aimer davantage, s'étendre, s'approfondir au sentiment de la patrie.

Sous des apparences de mort, une France existait, vivante et forte, cachée dans la terre, enfouie sous l'invasion. Géricault n'y descendit pas, il ne sut pas la voir, il crut à son naufrage. De là ce radeau sans espoir où elle flotte, faisant signe aux vagues, au vide, ne voyant nul secours...Et lui aussi, ne voyant rien venir, s'est laissé glisser du radeau.

Ah! si je l'avais connu! je l'aurais sauvé peut-être... Fort de mon expérience d'historien, je lui aurais appris que les vraies nations ne se laissent pas si aisément entamer en leur vie profonde, leur âme.

La prétendue mort des nations est une vivification sévère. Elles se contractent, elles souffrent; et alors elles trouvent dans la douleur la vraie voix qui jamais, sans cela, ne fût sortie d'elles. Comme le blessé qu'on ampute, ce cri de mort constate la vie. Ceux qui torturent les nations, qui leur arrachent ces cris immortels d'où leur âme jaillit tout entière, en sont indirectement les révélateurs, les fondateurs, tout en voulant les détruire.

Ce qui meurt, c'est l'artificiel.

La ruine de Napoléon fut d'avoir cru que les nationalités s'effacent. Quand il a frappé sur l'Allemagne ces redoutables coups d'épée, un coup sur le midi, Austerlitz, un coup sur le nord, Iéna, alors s'élève la voix de Fichte qui nie ce réel vaincu :

« Le monde, pure création de notre esprit. »

Et lorsque l'Angleterre, devenue banque et boutique, croit avoir tué la France, et qu'elle s'est changée elle-même, il reste un Anglais à qui cette victoire de marchand fait mal au cœur. Il quitte cette orgueilleuse Albion déchue, se moque de sa fausse victoire, et cet Anglais désabusé de tout, — Byron, — s'en va mourir en Grèce (19 avril 1824).

Géricault l'a précédé de quelques mois. Il est mort le 18 janvier, à l'âge de trente-quatre ans.

Ces deux grands poètes de la mort se sont-ils connus? Peut-être. Géricault a pu rencontrer Byron pendant le séjour qu'il fit en Angleterre. J'affirme, toutefois, que Byron ne dut avoir sur lui que peu de prise. Le génie satanique de l'auteur de *Manfred* ne se rapproche du sien que par des traits tout extérieurs. Géricault fut éminemment sociable.

L'Anglais vécut de haïr l'Angleterre. Et le Français mourut de croire à la mort de la France.

Je suis aussi certain que Géricault ne subit pas, non plus, l'influence des tristes, des stériles écoles qui, de nos jours, ont enseigné le doute énervant.

Le génie solitaire d'Oberman n'est point celui de Géricault. Senancour, Grainville, ont été parmi les interprètes de leur temps; mais le premier n'en a donné que l'ennui, ce qui n'est pas la même chose que d'en porter en soi le deuil.

L'ennui ne fut jamais fécond.

III

Et maintenant, voulez-vous savoir pourquoi, tout à l'opposé de la foule, qui ne cherche guère dans les musées qu'un passe-temps frivole, je vais de préférence aux œuvres austères; et pourquoi celle de Géricault m'a retenu si souvent devant elle, pensif et soucieux?

C'est qu'en la regardant, je me suis maintes fois demandé s'il n'y a pas, pour une nation, de pire malheur que celui de perdre ses enfans?

La mort de l'âme d'un peuple n'est-elle pas plus à redouter que toutes les calamités extérieures qui peuvent fondre sur lui?

Eh bien, à l'heure présente — 1846 — où en sommes-nous, où en est la France, au bout de trente années de paix qui lui ont permis de réparer ses pertes?

Il n'est indifférent pour personne de le savoir, et moins encore pour celui qui enseigne la morale et l'histoire. Celui-ci sait que l'intensité ou la défaillance de la vie nationale décide, en grande partie, de celle de l'individu. Il faut se défaire de cette idée qu'il puisse être grand avec une patrie petite, j'entends moralement amoindrie; car nous la ressentons partout, nous la respirons, *in ea movemur et sumus*. Nous en vivons. Nous en mourons.

Eh bien, devant ce cimetière flottant sur la mer houleuse, comme l'homme qui se tâte le cœur, je m'interroge aussi : Ai-je au mien, aujourd'hui, la même espérance, la même joie patriotique qu'en 1830?

Parfois, j'éprouve une sensation singulière, celle d'être, moi aussi, embarqué sur un radeau qui sombrerait tout doucement.

Est-ce une illusion?... Hélas! la France a tant de manières de travailler contre elle, et d'approcher du suicide! Elle y va, par l'oubli ou l'abdication du *moi*, par l'indifférence à sa propre tradition et par l'admiration du *non moi*, qui l'égare dans l'*imitation* étrangère. Chose surprenante, étrange, de la part d'un pays travaillé par l'indestructible levain de la race primitive, qui toujours en dessous fermente.

Et pourtant, le péril réel, c'est l'*intérieur*, la tentation qu'a la France de douter de soi-même, après une révolution qui a émancipé le monde.

Je suis bien loin de dire que nous ne devions pas nous informer des autres nations, nous instruire de ce qu'elles ont de bon, de profitable; et, si nous pouvons nous l'assimiler, de le prendre.

Ce que je réprouve, et tout homme de bon sens le fera comme moi, c'est la fausse assimilation, ce sont les emprunts irréfléchis, intempestifs qui, ne répondant en rien au génie de notre race, doivent forcément rester stériles.

Je rappellerai, par exemple, le besoin d'imiter l'Allemagne, que j'ai vu frénétique sous la Restauration. En littérature, l'engouement fut poussé si loin, qu'on eût pu le qualifier d'antinational.

Dans cette période alarmante, mes études m'obligèrent d'aller me fixer pour quelques semaines à Heidelberg. J'avais à me mettre en contact plus étroit avec bon nombre d'auteurs allemands dont il m'eût été difficile de réunir en France tous les ouvrages.

Ma chambre d'étudiant, fort dégarnie quand j'y entrai, se trouva richement meublée d'une montagne de livres étalés un peu partout; ils me faisaient nombreuse société.

Du matin au soir, je lisais, lisais, avec une avidité dévorante. C'est là que je me suis nourri des antiquités du droit de Grimm, riche pâture! que j'ai vécu dans l'intimité de Luther, admirant, disputant avec lui... Querelles fécondes, dont l'esprit et le cœur se trouvaient chaque fois singulièrement relevés. Ces entretiens étaient mon délassement des lectures ardues.

Quand ma soif d'investigation se fut un peu calmée, je liai connaissance avec les vivans studieux qui, comme moi, venaient chercher, dans une solitude relative, le silence recueilli dont ils avaient besoin pour pénétrer plus avant dans leurs études.

Ils étaient avides de la France, autant que je l'étais de la bonne, de la véritable Allemagne, toujours à admirer.

Alimenté d'elle en tous sens, je revins, la portant pour ainsi dire en moi. D'autant plus curieusement, je me rapprochai de ceux qui prétendaient représenter ici l'école allemande. Naïvement, j'espérais en être augmenté.

La déception fut prompte. Dès les premiers entretiens, je sentis combien ces fanatiques admirateurs de l'Allemagne, qui ne juraient que par elle, la comprenaient peu. Sa littérature, dont ils faisaient si grand bruit, ils ne la savaient pas; ils lui étaient même si étrangers, qu'ils la prenaient, précisément, par ce qu'elle a de plus français.

En musique, au Conservatoire, c'était la même confusion, Beethoven se voyait irrévérencieusement mêlé à toutes sortes de

choses inférieures. Les partisans à outrance de l'éclectisme n'y contredisaient nullement. Ils s'étonnaient plutôt de m'entendre réclamer contre un pareil mélange. « Ces rapprochemens que vous condamnez ne sont qu'éphémères ; il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. »

Éphémères, c'est possible ! mais ils ont duré assez pour rejeter toute une génération hors de ses voies naturelles ; sans compter, qu'il en reste toujours quelque chose de fâcheux pour la génération qui succède.

N'avons-nous pas, d'ailleurs, après l'Allemagne, admiré l'Angleterre? Demain ce sera le tour de l'Amérique. A mon avis, ce genre d'invasion est plus périlleux pour un pays comme le nôtre que l'invasion d'une armée.

La force de résistance réside dans l'affirmation du moi, individu ou nation. Si nous voulons durer, gardons-nous, serrons nos rangs dans une même pensée : l'unité de la patrie.

Aux jeunes qui sont dans toute leur énergie, n'ayant pas fait leur œuvre, je ne me lasserai pas de répéter le conseil que je me suis bien souvent donné à moi-même :

Efforcez-vous de marcher sur un rail, sans déviation, ni à droite ni à gauche. Ayez un but précis, ne vous laissez pas détourner par l'accessoire. Vous y viendrez plus tard avec moins d'inconvénient, ou même utilement peut-être. Mais en commençant, soyez Français d'abord, puis, gardez l'esprit de suite, fuyez la dispersion qui énerve la volonté.

L'effacement de la personnalité, chez les jeunes, tient surtout à l'éparpillement. Si vous êtes concentrés, sérieux et forts dans votre carrière, la France, qui est vous-mêmes, recommencera ; les influences de mort ne pourront plus rien contre elle.

Je la sens plus affaiblie que malade. Pourquoi donc affaiblie ? Par la désunion qui est en vous-mêmes, autant que par les partis qui la divisent !

Vous réunir dans une pensée patriotique serait déjà bien ; mais, en outre, que chacun de vous, dans la solitude, la serve encore ! Pour aider au renouvellement de la France, n'attendez pas les autres, commencez par vous réformer vous-mêmes.

Vous croyez la chose difficile ? Mais non, rien n'est plus simple : vous y arriverez par le travail, le sacrifice volontaire de chaque jour, par la pratique des vertus efficaces, excellente hygiène d'ailleurs pour l'âme. Alors la France sera relevée, sauvée par vous, et vous par elle.

N'en doutez pas, l'avenir est en vous, dans votre cœur. Il est là, ou il n'est point. Les obstacles de même sont en vous. Pour les aplanir, en triompher, il faut seulement la volonté

persévérante, courageuse, la foi en Dieu et en soi-même.

Ayez cette grande volonté, ayez-la avec suite, et vous n'aurez pas à faire signe, comme là-bas le naufragé de la *Méduse*. L'avenir, celui qui se fait jour par jour, vous appartiendra, il sera ce que vous l'aurez fait vous-mêmes.

Il y faudra sans doute quelque effort. Que le grand artiste malheureux vous serve pour la vie de leçon. Ne cédez pas comme lui au découragement. Descendez, plus avant qu'il ne le fit, au monde souterrain, pénétrez, parcourez l'immensité des profondeurs sociales, au lieu de vous tenir à la surface et de vous asseoir pour mourir.

« La terre est sèche et froide », dites-vous. Peut-être, à la première couche où vous marchez. Mais pourquoi vous y arrêter? Que n'expérimentez-vous la chaleur de l'abîme inconnu? Si, en y plongeant, vous vous sentiez tout à coup descendu de l'hiver dans l'été!...

La chose difficile, je le sais bien, c'est que, pour enfanter, il faut une double condition : être à la fois solitaire et sociable. Solitaire pour concentrer la sève, couver les germes; sociable pour les rendre féconds.

Ces deux conditions sont étroitement liées. Les forts entre les forts que je vous ai cités, ont eu ces deux puissances : leur solitude fut sociable, et, dans une société serrée, même écrasante, leur force les maintint solitaires. Ils créèrent dans la foule, avec elle, malgré elle, se servant de l'obstacle même.

Cet heureux don manqua également à Géricault. Il ne sut pas unir ces deux choses. Génie austère, mais tendre, trop sensible à la société, il n'en supporta pas l'indifférence. Il s'attrista des sécheresses d'un monde qui passait, et ne sentit pas qu'en lui, il en portait un autre qui n'eût jamais passé.

Ce que la France garde de lui en témoigne. Une œuvre qui, sous des apparences de mort, n'éveille, dans l'âme de celui qui sait la bien voir, que des idées de résurrection, cette œuvre est, en réalité, une œuvre de vie puissante, de durée égale au sentiment qui l'a inspirée, c'est-à-dire impérissable.

Ce sentiment fut un violent amour de la Patrie...

Voilà pourquoi j'ai trouvé utile et bon de m'y arrêter avec vous longuement.

J. Michelet.

LA-HAUT

TROISIÈME PARTIE (1)

VIII

Au premier coup d'œil, Lestral déplut à Julien : il n'y sut voir qu'un de ces belvédères naturels qui semblent arrangés de main d'homme, comme Zermatt ou la Scheideck, tant les moindres détails concourent à l'effet de l'ensemble. Du reste, il ne regarda pas d'abord le paysage : au buffet même de la gare, il demanda le *Journal des Étrangers*, se hâta de le parcourir, et n'y trouva pas le nom des Vallée. Il ne voulut pas croire à sa déception ; il courut les hôtels, s'informant d'eux en vain : nulle part on ne connaissait personne de ce nom. Alors, il n'eut plus d'autre idée que de quitter au plus vite ces lieux où il s'attristait, et s'en alla déjeuner au Grand-Hôtel, en attendant l'heure de son train. Comme il prenait son café sur le perron, dans la véranda, en regardant à la ronde les figures inconnues qui l'entouraient, Julien aperçut Rarogne, en veston noir, en gilet blanc, qui se mêlait à la foule de « ses » étrangers, causant avec l'un ou l'autre, dérangé de minute en minute par son secrétaire ou ses portiers. Rarogne, — tels ces bons généraux qui se rappellent les plus humbles parmi leurs soldats et sont toujours prêts à leur réciter leurs états de service, — reconnut Julien, l'aborda, bonhomme et familier, et tout de suite :

— Eh bien ! comment trouvez-vous Lestral ?

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre et du 1er novembre.

Julien dit froidement :

— Très pittoresque.

— Très pittoresque! s'écria Rarogne. Seulement? Voyons! Regardez ce panorama, que vous avez là, devant les yeux; dites-moi si l'on peut imaginer un spectacle plus admirable!

D'un geste circulaire, il embrassait les pentes clairsemées de chalets, de sapins, d'éboulis; un grand glacier dont la blancheur rutilait sous le soleil; le pic des Ténèbres, qui crevait le ciel de sa corne formidable, en rocher blond, poudré d'une fine couche de neige. Le geste achevé, sa main s'engouffra dans sa poche, comme s'il y fourrait pêle-mêle tout l'horizon, et il dit, d'un ton autoritaire, qui ne souffrait pas la réplique:

— Une montagne comme le pic des Ténèbres, monsieur, vous en pouvez chercher: il n'y en a pas. Elle est unique, entendez-vous? U-ni-que. Et c'est moi qui l'ai découverte, monsieur; c'est moi qui ai le premier compris la beauté de Lestral!

Julien répondit, en remuant son café avec un peu de nervosité:

— Il y a du mérite!

Rarogne continua:

— Mais cela, c'est l'ouvrage du bon Dieu. Moi, j'ai fait ceci!

Retirant la main de sa poche, il dessina un second geste, un geste de créateur, plus restreint à la fois et plus possessif, un geste qui désignait ce que les hommes ont su mettre dans cette magnificence : l'entassement des hôtels, avec leurs volets verts, leurs vérandas, leurs cours, leurs jardins plantés de jeunes platanes; une lignée de boutiques : une librairie, chargée des volumes de la collection Tauchnitz, de vues suisses, de reproductions de quelques tableaux célèbres; un fleuriste étalant des paniers de rhododendrons et des croix d'edelweiss; un bazar avec ses sculptures en bois, sa poterie, sa verroterie, toute la petite bimbeloterie des « souvenirs »; une chapelle anglaise qui faisait vis-à-vis au Grand-Hôtel, et que, sans ses ogives, on eût prise pour une dépendance de l'immense bâtisse; et aussi les gens : un groupe de guides, qui fumaient en causant entre eux; trois ou quatre touristes autour d'un mulet que montait une grosse dame; un gendarme magnifique, astiqué de frais, avec un baudrier éblouissant et des gants immaculés, aussi majestueux en son genre que le pic des Ténèbres. Rarogne répéta :

— Oui, monsieur, j'ai créé tout cela!

Il ajouta:

— Et j'en ferai autant de Vallanches, c'est moi qui vous le dis!

Julien frissonna : la vision d'un Vallanches arrangé selon

cette image vint lui rendre plus désagréable encore le paysage, pourtant si beau, de l'endroit fameux.

Sur les gradins du vaste amphithéâtre, à l'air libre, avec, pour décors, les lointains bleus du lac et la ligne des Alpes aux belles découpures, sous la chaude caresse du soleil qui venait enfin de chasser un vol menaçant de nuages, la foule frémissait d'enthousiasme et d'émotion.

C'est que l'Abbaye de la Confrérie des vignerons, dernière tradition d'un passé très ancien, est à la fois un spectacle très beau et une fête très joyeuse : la représentation que, quatre ou cinq fois dans un siècle, un peuple laborieux se donne à soi-même de sa vie et de son travail, idéalisés par la musique, par les danses, par la gaieté des costumes, par la grâce des vieux symboles. Elle déroule un drame éternel et simple, dont la banalité renferme pourtant la source de toute poésie : la succession des saisons, — et n'en retient que les sourires. Faneuses ni moissonneuses ne redoutent les mauvaises pluies qui viennent si souvent pourrir leurs récoltes; les vendangeurs ne savent rien de l'oïdium qui sèche leurs grappes, du mildiou qui flétrit leurs feuilles, du phylloxera qui ronge leurs ceps; les bergers, peu soucieux de la clavelée, chantent les vers candides où l'âme triste de Jean-Jacques a mis son rêve idyllique :

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes;
Allons danser sous les ormeaux,
Bergers, prenez vos chalumeaux!

Si l'orage menace, c'est pour s'enfuir aussitôt : en sorte que les sains travaux de la terre avec leurs déceptions comme avec leurs espérances, — souci des semailles incertaines, fatigue de labour sous les pluies automnales ou des moissons sous la brûlure du soleil, gaieté des vendanges heureuses devant le moût qui pétille au fond des cuves, — ces simples travaux où s'absorbent les existences qu'ils usent et renouvellent, se changent en danses légères, en fanfares sonores, en chansons qu'ont entonnées les générations passées et que les générations futures chanteront encore, aussi longtemps que la terre récompensera par ses largesses les sueurs qui la fécondent. C'est ainsi qu'aux yeux de tous, habituellement inattentifs à l'invisible poésie qui les enveloppe, les berce et les nourrit, surgissent une fois au moins les charmes secrets de leur paisible vie. Un enchantement de quelques heures leur découvre les trésors que recèle l'accomplissement des humbles devoirs quotidiens, la beauté des travaux modestes qui hâlent

leurs visages et durcissent leurs mains. Antiques symboles rêvés par les lointains ancêtres, les amicales divinités aux belles formes terrestres couronnées de fleurs, d'épis ou de pampres, qui sont à la fois les saisons de l'année et les âges de la vie, s'unissent pour remplir les cœurs d'allégresse. D'autres figures se meuvent parmi ces allégories, des guerriers des temps héroïques, aux pourpoints marqués de la croix blanche, aux toques crénelées qui balancent le panache rouge et blanc, aux longues hallebardes : et c'est l'âme de la patrie qui passe avec eux, qui s'exalte au son de leurs fifres et de leurs tambours. Elle vibre autrement encore, cette âme fidèle et vaillante, quand s'avancent les somptueux *armaillis* pour chanter le *ranz* immortel. On dirait alors que l'Alpe descend de ses hauteurs, avec la beauté de ses étendues, ses souffles d'air frais, ses parfums de fleurs et de plantes, avec la vie laborieuse, recueillie et lente, courageuse et saine, qu'elle cache dans les replis de ses vallées. Les strophes naïves se développent au gré de leur rythme grave, coupées de *Ha ha!* et de *Liauba*, comme un chant national qui serait un cantique de paix : et, sous l'éclat du soleil, dans la magnificence du paysage, un cœur unique bat dans toutes les poitrines, un cœur soudain purifié de ses taches, élargi, généreux et tendre, — le noble cœur que devient le cœur des foules quand un grand poète a su le toucher.

Sur les gradins supérieurs des estrades, perdus parmi les dix mille spectateurs, il y avait le petit groupe des Vallanchais, descendus de leur village après bien des hésitations : le président Combes, digne et attentif; Joseph Cascatey et Gaspard Clèvoz, venus ensemble, parce que des hommes de progrès ne doivent manquer aucune occasion de « tout voir » ; Élise Allet, entre ses deux jumelles qui se serraient contre elle, effarées par le spectacle; Nanthelme, exubérant d'enthousiasme; cinq ou six autres encore, — et cette luronne de Frisquine Jordan, qu'ils avaient eu la stupéfaction de trouver à la gare de Servièze, et qui s'était jointe à eux d'un air tout naturel, comme s'il était séant que des gamines de sa trempe quittassent leur maison pour s'en aller courir le monde! Au moment où elle allait prendre son billet, le président lui dit, avec des yeux terribles :

— Alors, tu t'en vas aussi à Vevey, toi?

Sans se troubler, elle répondit, en souriant de ses yeux malicieux :

— Eh bien, oui, j'y vais aussi.

— Et pour quoi faire?

— Eh bien, pour voir!

Dans le train, comme on la regardait un peu de travers, elle

s'était mise à rire et à plaisanter, en sorte que, la gaieté venant, ils avaient fini par rire avec elle et la trouver gentille. A cette heure, elle ne riait pas, elle ne plaisantait plus : comme les autres, elle regardait, elle écoutait, émue sans savoir pourquoi.

Plus près de la scène, clairsemés sur la grande estrade, on pouvait reconnaître Mme Sauge, sa vieille figure baignée de larmes, Mlle Lechesne, Mlle Baudoir. Plus près encore, aux « places d'honneur », Volland, et à côté de lui, Sterny, qu'il avait réussi à placer là.

Comme les autres, plus qu'eux tous peut-être, Julien s'exaltait au spectacle : car il achevait d'y reconnaître sa vraie âme, si longtemps cachée à ses propres yeux. Comme déjà là-haut quand il se mêlait au groupe des montagnards, mais avec une clairvoyance plus directe, il ne se sentait plus qu'un imperceptible atome d'un être collectif; et un grand bien-être lui venait de dépouiller ainsi son obsédante personnalité, d'échapper aux tyrannies de son moi despotique, de noyer sa vie dans celle de la foule, comme un ruisselet va se perdre dans un fleuve pour rouler à flots plus larges à travers l'inconnu des mouvans paysages. En même temps, apportées par le flux rapide de ses sensations, certaines idées qui depuis quelques mois flottaient autour de lui, le pénétraient en se précisant : la poésie du travail, d'autant plus sacré qu'il est plus humble, se révélait clairement à son oisiveté lassée d'elle-même; son scepticisme de blasé s'ouvrait à l'enthousiasme, dont il subissait la force aveugle et salutaire; son indifférence frémissait, comme une plante stérile que secoue un vent chargé de semences fécondes, et qui n'a point de graines à jeter à son tour dans l'espace; en sorte que son être entier n'était plus qu'une aspiration passionnée vers l'infini de la vie, dont jusqu'alors la sécheresse de son âme, la paresse de ses jours, les médiocres orages de son passé, le séparaient comme des haies de ronces qui coupent l'ampleur des vastes plaines.

Au commencement de l'entr'acte, après avoir joint ses bravos aux acclamations qui jaillissaient de toutes parts, Sterny se retourna pour regarder la foule. Et voici qu'une émotion nouvelle, plus directe, plus ardente, vint ajouter son frisson à ceux dont les ondes le traversaient déjà : sous une ombrelle bleue, il avait reconnu Madeleine. Elle le voyait aussi, car il sentit, glissant sur lui comme une caresse, le regard de ses grands yeux ardens et tranquilles, et il entendit leur muet appel. Sans calculer ses mouvemens, sans répondre à Volland qui lui proposait d'aller se rafraîchir, il bouscula ses voisins, il enjamba des bancs, il fut auprès d'elle.

Les Vallée, qui entouraient la jeune fille de leur gendarmerie hostile, accueillirent Julien avec une froideur à peine polie. Il ne s'en aperçut pas ; il vit seulement que le front de Madeleine s'éclairait, sous son chapeau fleuri de bleuets, qu'un reflet de joie brillait dans le mystère de ses yeux ; et, négligeant toute formule préalable, il ne trouva rien à dire, que ceci :

— C'est beau, n'est-ce pas ?

Madeleine ne répondit pas. Les époux Vallée se consultèrent du regard, et M. Vallée prononça :

— Oui... c'est vraiment très bien... Un grand effet... Beaucoup de succès...

Mais Mme Vallée lui coupa la parole en se levant :

— Nous allons nous rafraîchir. Adieu, monsieur !

D'un geste autoritaire, elle appelait sa troupe. Son fils et son mari obéirent avec une promptitude d'êtres bien dressés. Madeleine fut à peine plus lente : un éclair de révolte avait passé dans ses yeux, qui s'éteignirent et se résignèrent. Julien, debout devant elle, lui tendit la main, en disant tristement :

— Adieu, mademoiselle.

Elle le regarda bien en face, prit la main tendue, et répondit, la voix ferme :

— Au revoir, monsieur !

Sa tante lui criait déjà :

— Dépêche-toi donc, Madeleine !...

Avait-elle mis une intention dans son *au revoir*, — mot d'espérance opposé à la tristesse de l'*adieu?* Julien le crut d'abord ; puis il en douta ; il se dit qu'il se leurrait d'illusions, il s'adressa mille questions et mille reproches :

« Pourquoi ne leur ai-je pas même demandé où ils dînaient après le spectacle, s'ils partaient dès ce soir, où ils passent l'été ? Peut-être qu'ils vont disparaître, peut-être que je ne la verrai plus, — plus jamais... »

Il s'en voulait de ne pas l'avoir suivie, en dépit du dragon qui la surveillait. Il les chercha, de groupe en groupe, à toutes les tables de la « cantine » et des cafés que la foule prenait d'assaut. Il se répétait, pour prendre courage :

« Le hasard ne fait point les choses à demi. Si je l'ai retrouvée ainsi, c'est que son sort est lié au mien par des fils invisibles. Maintenant encore, elle est là, tout près, à deux pas : je ne souffrirai point qu'elle s'envole ou s'évapore. »

Pourtant, il la cherchait encore, dans la poussée des assistans qui regagnaient leurs places, quand il sentit un bras se glisser sous le sien. C'était Volland, qui le gronda d'avoir disparu :

— Mais qu'êtes-vous donc devenu ? Vous avez filé tout à coup comme une anguille qu'on rejette à l'eau !

Les yeux brillans, Julien répondit :

— C'est que j'avais aperçu des amis... des amis que je désirais beaucoup revoir.

Volland remarqua son exaltation :

— Vous avez pu les rejoindre ? demanda-t-il.

— Oui, je les ai rejoints... Un instant, rien qu'un instant... Je n'ai pas pu causer avec eux comme j'aurais voulu.

— Vous les retrouverez sans doute après le spectacle.

— Il y a tant de monde !...

— ... Mais si peu de place !...

Ils avaient regagné leur banc. Au lieu de s'asseoir, Julien se dressait sur la pointe des pieds, cherchant vainement à travers la foule le chapeau bleu de Madeleine. A la fin, des spectateurs, qu'il gênait, l'obligèrent à se rasseoir, et les derniers tableaux se déroulèrent sous ses yeux distraits. Les vignerons d'automne chantèrent leur joyeux refrain. Les bacchantes et les faunes, aux corps bruns enguirlandés de pampres, exécutèrent sur des rythmes fougeux leur ballet échevelé. La noce villageoise déroula derrière les ménétriers son cortège aux couleurs des vingt-deux cantons, qui se mit ensuite à valser sur l'air populaire du Lauterbach. Julien ne regardait plus, n'entendait plus ; ses yeux fuyaient le spectacle, pour chercher toujours, derrière lui, parmi les têtes confondues, celle qu'il se désespérait de ne plus voir ; son âme, un instant mêlée à l'âme collective, s'en détachait violemment, affamée de bonheur, tendue vers un unique objet. Les musiques n'étaient plus qu'un sourd accompagnement à l'orage qui se déchaînait en lui ; son imagination, épuisée à force de tourner dans le même cercle, ne formulait plus que de puériles idées : « Si je la retrouve, si je la vois seulement, c'est un signe du Destin ; si je ne la revois pas tout à l'heure, oh ! mon Dieu, c'est que je ne la reverrai jamais ! »... Autour de lui, la foule acclamait ; puis après les dernières mesures de l'hymne final, elle se tut peu à peu, comme une forêt où le vent a cessé de bruire, pour se recueillir dans un silence religieux ; et dans ce recueillement, dans ce silence, s'éleva une belle voix sonore, — celle de l'*Abbé* de la Confrérie, — dont les moindres paroles traversaient l'immense amphithéâtre. Il dit la sainteté du travail, dont il mêla l'amour au culte de la patrie ; tous frissonnèrent, quand le beau mouvement de sa péroraison réveilla le souvenir des récentes angoisses :

« Vignerons, chers concitoyens ! Nous avons pour devise ces mots : *Prie et travaille*. Travaille, non comme le désespéré

qui accomplit avec résignation une tâche ingrate, mais comme un homme libre qui, à l'abri des institutions que le peuple dont il fait partie s'est librement données, augmente son bien-être, élargit son horizon, améliore le sort de sa famille. Prie, c'est-à-dire relève vers le ciel ce front que ton œuvre journalière tient courbé vers la terre. Ouvre ton âme immortelle à tout ce qui est grand et beau. Aime ta patrie, ces lieux qui t'ont vu naître, ce sol qui t'a nourri, ces champs, ce lac, ces montagnes, — et cette liberté, conquête de nos pères que nous voulons léguer intacte à nos enfans ! »

D'immenses clameurs retentirent, pendant que les vignerons, en chapeaux de paille, en habits verts, en culottes blanches, s'avançaient pour recevoir les couronnes et les médailles dont la « louable Confrérie » récompense les bons soins donnés à leurs vignes. Puis le cortège se forma, pour faire lentement le tour de la scène, les Vieux-Suisses en tête, l'Abbé portant sa crosse à manche d'ébène où s'enroulent des pampres d'or, et, derrière lui, les déesses avec leurs troupes, le roi Bacchus, le gros Silène sur son âne, la noce...

Volland se pencha vers Julien, et, lui désignant l'abbé :

— Un ancien chef d'État, dit-il : cet abbé a joué son rôle dans les grandes affaires du monde.

Sterny ne songeait qu'à profiter du mouvement de la foule pour se retourner et chercher Madeleine. Tout à coup, il crut reconnaître son ombrelle bleue, dressée au-dessus des têtes. Un remous des spectacteurs la lui cacha. Il quitta sa place.

— Où allez-vous? demanda Volland.

Sans répondre, il se frayait passage, en jouant des coudes, dans la direction de l'ombrelle bleue. Mais il ne la retrouva pas, en sorte qu'il ne sut pas même s'il avait revu Madeleine. Il suivit la foule qui s'amassait autour de la rustique « cantine » où l'on allait servir le banquet officiel ; il se glissa parmi les groupes, ému à chaque instant parce qu'il croyait la voir, et désespéré parce que ce n'était jamais elle ; il fouilla les rues, où il ne rencontra que des visages inconnus, — des visages joyeux, des visages d'insouciance et de plaisir, dont les regards, parfois, s'étonnaient une seconde de ses yeux inquiets ou suivaient avec un éclair de pitié son furetage plaintif de chien perdu. Aux abords de la gare, il aperçut Nanthelme, qui se hâtait, — son enthousiasme ne lui faisant pas oublier ses intérêts, — pour rentrer un train avant les autres, qui pourraient avoir soif en passant devant sa cabane. Quelques pas plus loin, le groupe des Vallanchais stationnait sous un arc de triomphe : ils étaient

curieux et graves, regardant toutes choses avec lenteur, — sauf cette petite folle de Frisquine Jordan qui, le nez au vent, ses yeux mobiles courant dans tous les sens, frétillait, sautillait, pépiait, s'agitait comme un moineau. Puis il se retrouva devant la cantine, nez à nez avec Volland qu'il ne voyait pas et qui lui frappa sur l'épaule :

— Enfin, vous voici! J'ai une carte de banquet pour vous. Allons! venez goûter nos choux et notre jambon : vous verrez qu'on peut faire un bon dîner sans truffes!

— Mais... dit Julien qui voulait chercher encore.

— Oh! pas de « mais », je vous en prie; il faut que vous fassiez la fête jusqu'au bout!

Volland le conduisit à travers les tables, et le fit asseoir devant une serviette en papier. Puis, remarquant le pli soucieux qui barrait son front, l'inquiétude de son regard, la nervosité de ses mouvemens, il essaya de le distraire, lui montra Cérès qui causait familièrement avec un jeune homme en veston clair, lui nomma l'un après l'autre les convives de la table d'honneur :

— Ce grand vieillard tout blanc, c'est l'ambassadeur de France, M. Emmanuel Arago... Voici M. de Bülow, le ministre d'Allemagne : sa présence ici montre que l'orage a passé... Vous reconnaissez Charles Gay : vous l'avez vu l'an dernier, à Vallanches, où il doit monter ce soir même...

Des choux fumaient dans leurs assiettes; ils levaient la tête vers la tribune garnie de feuillage, où tour à tour ils allaient toaster, en levant la coupe de la Confrérie; des faneuses en jupes bleues, des moissonneuses en jupes roses, des vendangeuses en jupes vertes, des bacchantes échevelées tourbillonnaient autour de leurs redingotes, comme un essaim de papillons multicolores. Entre les discours, qui se perdaient de plus en plus dans le brouhaha, l'orchestre jouait l'ouverture de *Guillaume Tell*, la valse du Lauterbach ou le Ranz des vaches; et dans ce joyeux tumulte, autour de ces tables patriarcales que présidait avec une éclatante bonne humeur cet abbé vigneron, on entendait battre le cœur d'une grande famille dont les frères dispersés se retrouvent pour célébrer quelque noce d'or.

Volland s'étant éloigné, au dessert, pour saluer un groupe d'amis, Julien se leva de table et quitta la cantine. Un moment encore, il erra par les rues, où la foule se pressait moins compacte. Il se répétait, avec une tristesse de plus en plus résignée : « C'est fini, je ne la verrai plus! » Par momens, une voix intérieure lui fredonnait un refrain d'espérance. Il la faisait taire : « Non, non, c'est fini, bien fini! » Et il cherchait quand

même, les pieds fatigués, la tête vide, les membres rompus. Comme il passait devant le Grand-Hôtel, il entra, et demanda le registre des étrangers. Dans la longue liste des noms, il trouva : *M. Vallée, avocat, et famille, Genève.* Hélas! arrivés la veille, ils étaient repartis aussitôt après la représentation! Ainsi, pour la deuxième fois, Madeleine disparaissait de sa vie, après l'avoir éclairée un instant. L'idée de la chercher ailleurs l'effleura. Il la repoussa, en songeant : « A quoi bon? Que pourrait-elle être pour moi? Si le hasard l'ôte de mon chemin, c'est un hasard amical, qui veut m'éviter de souffrir davantage... » Mais en même temps que sa sagesse raisonnait ainsi, une voix obstinée murmurait en lui : « S'il n'existe entre sa destinée et la mienne aucun lien mystérieux, — pourquoi l'ai-je revue?... Si elle ne sent pas ce lien comme je le sens moi-même, — pourquoi m'a-t-elle dit « au revoir »?

Le soir approchait. Sterny ne songea plus qu'à sortir de la foule, dont la gaieté de plus en plus bruyante augmentait son malaise : il prit un des nombreux trains de retour, qui partaient à toutes les heures et s'en allaient lentement, en se vidant à chacune des stations rapprochées. A Servièze, parmi les voyageurs descendus en même temps que lui, il reconnut le grand corps et l'énergique tête brune de Charles Gay. Le chef de gare, les employés, le gendarme, les paysans se confondaient en saluts respectueux devant ce magistrat modeste qui venait prendre un mois de vacances, comme un simple expéditionnaire, pour se reposer d'avoir, pendant six semaines, tenu tête à M. de Bismarck, et d'avoir eu le dernier mot. Ils se disaient, l'un à l'autre, en le regardant :

— C'est lui! Il n'est donc pas resté jusqu'à la fin?

— Sa famille est déjà là-haut...

— Dans le chalet à César!

— On ne l'attendait pas encore aujourd'hui.

— Est-ce qu'il va monter en char?...

— Non. Il monte toujours à pied.

En effet, après avoir fait signe à un porteur, qui se chargea de sa valise, rendu quelques saluts, serré la main du chef de gare, le président de la Confédération se mit en chemin. Ayant enlevé sa redingote, il marchait d'un pas souple, rapide, régulier, dont le rythme balançait son torse en bras de chemise, d'un bon pas de montagnard qui ne pouvait manquer de le conduire à Vallanches en moins de cinq quarts d'heure. Julien, parti en même temps, fut bientôt distancé : de lacet en lacet, il le vit passer au-dessus de lui, en s'arrêtant parfois pour s'essuyer le

front, le rejoignit pendant qu'il se reposait sous un sapin, fut devancé de nouveau, et le retrouva dans la cabane de Nanthelme. Charles Gay partageait une bouteille de « fendant » avec Testaz, qui restait debout devant lui, son verre à la main, et raisonnait politique.

—... Par ici, monsieur Charles Gay, disait-il, tout le monde pensait bien que vous arrangeriez cette affaire. On ne comprenait pas tout : c'est tellement compliqué, ces histoires-là, qu'il faut être plus malin que nous pour savoir s'y débrouiller. Il y avait l'agent de police, il y avait Bismarck, il y avait les socialistes : on n'y voyait goutte. Mais on disait : « C'est M. Charles Gay qui mène l'affaire, et tant qu'il sera là, on n'a rien à craindre ! »

Le président remplit les verres, qui étaient vides, et sourit :

— Si ce n'était pas moi, dit-il, ce serait un autre, et cela n'irait pas plus mal! Ce n'est pas parce que je suis là que vous pouvez être tranquille, mon brave Nanthelme, mais parce qu'il faut toujours être tranquille quand on a pour soi le droit et la justice. Il en est pour les peuples comme pour les gens : qu'ils fassent leur devoir sans craindre personne, et le monde marchera bien!

Nanthelme se gratta la tête en cherchant ses mots, car son idée ne venait pas toute seule :

— Bien sûr, monsieur Charles Gay, dit-il, bien sûr! Mais il y a des gens qui ne pensent qu'à mal faire, comme ces sacrés b... de maçons qui sont par ici! Alors, on n'est jamais sûr d'être en paix! Et je me dis souvent que c'est la même chose dans la politique. Tous ces grands ministres qui veulent faire des conquêtes, eh bien! c'est des gens dangereux! Et les autres aussi, ces socialistes qui veulent tout corriger et tout refaire. Alors nous, qui ne demandons qu'à vivre tranquilles, et à travailler, et à bien conduire nos affaires, quand on voit que tout se trouble et se gâte... Enfin, comme je vous le disais, c'est comme avec ces maçons : on n'est plus en sûreté chez soi, quoi!

— Vous voyez bien que, malgré eux, nous sommes là, tous les deux, bien à notre aise, devant une bouteille de « fendant », qui est fameux, encore! A la vôtre, Nanthelme!

Ils trinquèrent, et vidèrent ensemble leurs verres ; mais comme Charles Gay tirait son porte-monnaie, Nanthelme protesta :

— Ah! non, monsieur Charles Gay, non, non! Vous pouvez bien accepter un verre de moi, vous qui travaillez tant pour nous!

— Merci, Nanthelme. A charge de revanche, alors ; la prochaine fois, ce sera mon tour!

Et il se remit en chemin, accompagné sur le seuil par Nanthelme dont il serra la main, qui le suivit un moment des yeux et revint à Sterny, en disant :

— En voilà, un homme, celui-là! Aussi, tout le monde a confiance en lui. Quand il dit : « Vous pouvez être tranquilles! » eh bien, on est tranquille! Et on est heureux d'être ce qu'on est!

Il réfléchit un instant, secoua la tête et ajouta :

— Si seulement il n'y avait pas ceux qui veulent tout changer, tout déranger, tout bouleverser!...

IX

Un hiver exceptionnellement rigoureux suspendit les travaux en cours à Vallanches. Dès la fin de novembre, le gel paraissant établi pour longtemps, Tartinelli se décida à renvoyer ses maçons. Les ingénieurs aussi redescendirent, non sans laisser derrière eux de vives inquiétudes, car le bruit courait que la Compagnie, en raison des frais énormes que prévoyaient leurs devis, renoncerait à ses projets. Pour quelques semaines, le village reprit donc sa physionomie habituelle des longs hivers presque oisifs. On travailla dans les ardoisières, on se mit à « faire le bois », les troncs des vieux sapins glissèrent le long des pentes où durcissait la neige. Mais ces ouvrages n'occupaient que quelques hommes; beaucoup d'autres, condamnés à l'inaction, se consolaient de ne rien faire en tapant les cartes sur les tables des « pintes »; et souvent, avec sa place blanche, ses ruelles presque impraticables, ses toits recouverts d'un demi-mètre de neige, avec son silence que rompait seulement le bruit des bêtes qu'on mène à l'abreuvoir et qui gambadent un moment comme prises de folie, Vallanches semblait presque un village mort. Vers le soir seulement, des ombres filaient dans l'obscurité, le long des murs : c'étaient les garçons qui s'en allaient « veiller » chez les filles, pendant que leurs pères jouaient aux cartes et que leurs mères ravaudaient des bas ou reprisaient du linge. Jamais il n'y avait eu tant de gaies soirées, qui se prolongeaient tard : car après les journées oisives, personne n'a la moindre envie de se mettre au lit.

Ceux qui veillaient chez Frisquine Jordan, surtout, ne rentraient qu'à des heures indues : et l'on s'en donnait à cœur joie, dans son chalet. Chaque soir, à peine la jeune fille avait-elle fait son ménage et couché les petits, — car elle les soignait en bonne mère malgré sa tête à l'évent, — qu'elle voyait s'entr'ouvrir sa porte. Une tête apparaissait, qui se cachait sous un bras relevé, suivant l'usage des veilleurs; une voix contrefaite demandait :

— Est-ce qu'on peut veiller chez toi, ce soir?

— Bien sûr!

L'éclaireur s'en allait porter la réponse à ses compagnons, qui entraient bruyamment à huit ou dix, en plaisantant :

— Es-tu bien amoureuse, ce soir, Frisquine?

— Comme les autres jours!

— Et de qui, surtout?

— De tout le monde!

Elle riait en montrant ses dents, leur donnait des escabeaux, les asseyait partout où l'on peut s'asseoir, et s'installait derrière le poêle, dans le petit rond de lumière du *croïjet*, avec son tricotage. Ses aiguilles se mettaient à courir, avec un petit bruit familier, qui s'interrompait de temps en temps, quand elle levait ses yeux fripons et son nez d'oiseau sur ses veilleurs. Ceux-ci fumaient leurs pipes en faisant assaut d'esprit. Il y en a qui n'avaient point d'idées, ne savaient que rire des propos des autres, et restaient là, les mains sur les genoux, comme des statues. Mais certains babillaient comme les hirondelles au printemps. Ainsi, Justin Cascatey, le frère cadet de Joseph, qui savait un tas de devinettes très drôles, et le plus amusant de tous, Fritz, le fils à Frédéric-Élie Boson : un petit blond, frisotté, avec un commencement de moustaches, qui n'avait pas beaucoup plus de force qu'un poulet, et qui était malin comme un singe. Aucun, parmi les jeunes, ne savait autant d'histoires, surtout comiques. Aussi ne laissait-on pas beaucoup avancer la soirée sans lui en demander une.

Mais il se faisait prier, et d'abord il exigeait que Frisquine chantât :

— Dis-moi, Nanon; dis-moi, Nanon,
Le nom de ton village?

C'était parfois quelque chanson plus sérieuse, comme la belle chanson de la bataille de la Planta, qui est toute en patois :

— Où vous en allez-vous, vert comte?
Où vous en allez-vous?
— Je m'en vais trouver les chèvres,
O les chèvres du Valais!

A mesure qu'avançait l'hiver, les garçons venaient plus nombreux : car chez les autres filles qui ont du bien et des parens, les veillées finissent bientôt par des fiançailles, après lesquelles les veilleurs se retirent pour laisser la place au futur. Frisquine, avec qui ça ne tirait pas à conséquence, voyait sa cour s'augmenter

des rebuts des autres. Elle accueillait les nouveaux-venus avec la même bonne humeur, leur souriait tout comme aux anciens, dénichait pour eux des vieilles chaises ou un bout de coffre, gaie et contente comme si elle avait pris son parti de coiffer sainte Catherine. Le malheur, c'est que les autres étaient jalouses, même celles qui avaient trouvé des fiancés, et que les commérages allaient leur train : on racontait tout ce qui se passait dans ses veillées, et aussi des choses qui ne s'y passaient pas; et l'on disait que le Fritz à Boson se laissait prendre comme un nigaud aux sourires de la jolie fille. Bien que les parens soient toujours les derniers avertis de ces bruits-là, Frédéric-Élie finit par en avoir connaissance. Il se mit dans une grande colère : ce n'était pas pour que son fils unique épousât une luronne sans le sou qu'il amassait tant d'argent. Or, avec une délurée comme celle-là, aussi futée, il fallait s'attendre à tout : car il n'y a pas moyen de laisser pousser des enfans sans nom dans le village, et une fois la bêtise faite, les parens n'ont plus qu'à aller parler au curé. Il défendit donc à Fritz de fréquenter Frisquine; le garçon n'osa pas trop désobéir; et les veillées finirent plus tristement qu'elles n'avaient commencé.

Pendant que la jeunesse s'amusait ainsi, les menuisiers fignolaient l'intérieur de l'*Hôtel du Florent* — c'était le nom choisi par les Clèvoz pour leur chalet transformé — que les peintres devaient achever aux premiers beaux jours. Poursuivi par son idée de devancer Rarogne, Gaspard avait voulu que les travaux marchassent « vite et bien »; maintenant que c'était presque fini il demandait sans cesse de nouveaux enjolivemens, malgré les protestations de son père. A chaque commande nouvelle, en effet, le vieux faisait une moue de dédain, — car plus les choses étaient belles, plus il les méprisait, — et répétait :

— Il n'y a pas besoin de tant d'affaires. A la montagne, on se contente de ce qu'il y a. Même que les étrangers aiment bien mieux que ça soit simple !

Gaspard répondait toujours :

— Quand on fait tant que de construire un hôtel, il faut que ça soit « à la hauteur ».

Et il donnait ses raisons : une fois le *Grand-Hôtel* achevé, qui est-ce qui irait encore dans des baraques comme le *Chamois?* Élise Allet le savait bien : c'est pour cela qu'on la voyait toujours derrière ses contrevents, suivant d'un œil inquiet le bel ouvrage qui se faisait en face. Sûrement qu'elle était jalouse ! Et Gaspard s'échauffait à l'idée de la supplanter, pour être le premier après Rarogne.

— Vous verrez, père, disait-il, dans deux ans d'ici, la *Dent-Grise* tiendra encore, parce que la maison est commode; mais le *Chamois* sera fichu, c'est moi qui vous le dis!

Vieille-Suisse essayait de discuter : tout ça pouvait être vrai; ça n'empêche pas qu'il ne faut point avoir plus grands yeux que grand ventre. Faire vite et bien, c'est bon pour un Rarogne, qui a de l'argent pour continuer. Les autres doivent aller lentement et prudemment : ainsi avaient fait les Riedi, au Trecou, et leur petite pension prospérait déjà, parce qu'elle ne leur revenait pas cher. Tandis que, si l'on engage un trop gros capital, les fonds viennent à manquer, et alors...

Gaspard haussait les épaules :

— Bah! faisait-il, des fonds, on en trouve toujours!

Et il allait de l'avant, sans rien vouloir écouter.

C'est ainsi que, quand le moment fut là, il voulut pour les soubassemens de beaux vernis qui imitaient le bois poli; il choisit pour les murailles des papiers chers, avec des dessins compliqués; et il disait, en les admirant :

— Au moins, voilà qui fait plaisir à voir.

Le vieux ne pouvait pas prétendre le contraire; il n'en regrettait pas moins l'argent que ça coûtait; seulement, il n'osait presque plus le dire. Jusqu'alors, pourtant, il avait allégrement porté le poids de son âge, droit, robuste, taillé pour devenir centenaire, despote à la façon d'un patriarche des temps anciens, et Gaspard filait doux sous ses ordres brefs. Mais depuis la construction commencée, cela changeait comme si les rôles fussent intervertis : Henri-David ne se ressemblait plus à lui-même; il devenait doux comme un mouton, hésitait devant une résolution à prendre, revenait sur la parole donnée, se laissait en un mot porter comme un brin de paille par les vents contraires. En sorte que les gens disaient de lui comme ils disent des ivrognes qui titubent le long du chemin : « Il fait la bise. » A mesure que la maison montait, il s'affaissait davantage, comme si ce souci nouveau eût été trop lourd pour ses épaules accoutumées à d'autres fardeaux, ou comme s'il eût senti l'approche d'un temps différent qui n'était pas bon pour lui. Physiquement aussi, il se ratatinait, comme un vieil arbre dont la sève se retire, dont les branches sèchent l'une après l'autre : son dos robuste, resté droit après tant de « voyages », s'arrondissait de mois en mois, tandis que des rides toujours plus nombreuses labouraient son front autour des touffes épaisses de ses sourcils blancs. Il prenait les allures lassées d'un piéton épuisé par la montée, des airs épeurés, une timidité d'enfant craintif. Son fils, d'ailleurs, aimait à l'éblouir

par ses vanteries : il établissait des calculs superbes, montrait son hôtel bondé de pensionnaires, brassait par avance l'argent à pleines mains. Le vieux ne contredisait pas; mais que pensait-il au juste? Voilà ce qu'on ne pouvait savoir, car il ne s'en ouvrait à personne. Quelquefois, en le voyant se chauffer aux rayons encore pâles du soleil d'avril, les gens pensaient :

— Vieille-Suisse a l'air content : il paraît que ça marche!

En réalité, assis sur son banc, devant cette maison neuve dont il ne pouvait se croire le propriétaire puisqu'elle n'était pas toute payée, il tournait et retournait ses craintes, dressait le bilan de la dette grossissante, rétablissait les chiffres arrangés par Gaspard, en des monologues intérieurs où le radotage se mêlait au bon sens : « Oui, c'est vrai, la maison avance... Ça se voit bien!... Pas moyen de dire le contraire... Mais nous devons déjà huit mille à Pierre-Élie, six mille à Am Fuess... Et Tartinelli n'est pas payé, ni le charpentier, ni le peintre... Qu'est-ce qu'il nous reste à vendre? Le champ au bord de la route, le coin de bois derrière le village... C'est tout... Et il y aura encore les meubles, et un tas d'affaires... Pourtant, ça avance, oh! pour ça oui!... Alors, quand les étrangers seront là, on pourra payer... Pour sûr, qu'on pourra payer!... » C'est ainsi qu'il ressassait les mêmes idées, comme un cheval qui mâche à vide une avoine imaginaire. Tantôt il se tourmentait davantage, tantôt moins; mais il calculait sans cesse, sans que son visage indéchiffrable trahît l'ombre de ses soucis.

Vers le milieu de mai, quand les derniers ouvriers quittèrent la maison, il se sentit soulagé : c'est qu'elle avait vraiment bonne mine, cette maison, avec ses beaux papiers, ses beaux vernis, son balcon en fer, les quatre marches de son perron, les dalles en couleurs de son vestibule. Gaspard se frottait les mains comme s'il en eût été l'architecte.

— Voilà ce qu'on a su faire, disait-il. Maintenant, si les étrangers ne sont pas contens, c'est qu'ils sont difficiles!

Il ajoutait volontiers, en clignant de l'œil d'un air malin :

— Nous sommes prêts une année avant Rarogne. Fameux, ça! Le gaillard n'a qu'à se bien tenir!

Dans son contentement, il voulut inviter les notables du village, un soir, dans sa belle salle à manger. On y but sec, autour de la table à rallonges, sous la suspension en cuivre rouge. Mais la gaieté fut lente à venir : chacun restant sur son quant-à-soi, ce ne fut qu'après bien des bouteilles que les langues se délièrent. Alors, on parla des affaires du village, notamment du chemin de fer, dont personne ne pouvait dire s'il se ferait ou ne

se ferait pas. Le départ des ingénieurs les inquiétait tous, car, depuis longtemps, ils ne songeaient plus à l'affaire du policier allemand, ni à l'importance stratégique de la vallée de la Thèse. Ces rêveries oubliées, il ne leur restait que le grand espoir de la prospérité nouvelle qu'apporteraient les locomotives. François David, qui avait accepté l'invitation de son nouveau concurrent, tâchait d'enterrer l'entreprise, pour lui mettre la puce à l'oreille :

— Moi, dit-il, ça m'est égal. Ma clientèle est faite. Mais c'est pour la prospérité du village, vous comprenez !

Le président Combes était à ses vignes, depuis une huitaine : aussi, quand on fut en train, on profita de son absence pour se gausser un peu de lui ; car tout le monde n'était pas satisfait de son administration, qui durait depuis plus de vingt ans, et bien qu'on le renommât par habitude, on trouvait un malin plaisir à le plaisanter. Joseph Cascatey rappela la blague du bouquet de foin qui pousse sur le clocher : les seuls brins d'herbe de la vallée qu'on ne puisse pas recueillir. Au temps de sa jeunesse, le président ne pouvait se consoler de les voir perdus. Un jour donc, ayant décidé de les faire manger quand même à sa vache, il monta sur le toit du clocher, avec une corde et un ouvrier ; et ils se mirent à hisser la bête à l'aide d'un nœud coulant, pour qu'elle puisse brouter l'herbe ; et comme elle tirait la langue, le président dit : « Elle voit bien que l'herbe approche, et ça lui fait plaisir ! »

Mis en verve par cette histoire, Balthazar en raconta une si bonne, qu'il devait l'avoir inventée :

— Une fois que le Conseil attendait Mgr l'évêque, dit-il, on ne savait pas au juste à quelle heure il arriverait, et l'on tenait à sonner les cloches pour son arrivée. Alors, on envoie un homme en estafette, pour revenir avertir dès qu'il l'apercevrait. Et l'homme le rencontre tout près du village. Alors, l'homme pense qu'il n'aura pas le temps de revenir bien avant l'évêque. Il se demande : « Comment est-ce que je pourrais bien faire ? » Et voilà l'idée qui lui vient : il ôte ses socques, et les porte à l'évêque, en lui disant : « Monseigneur l'évêque, vous voudrez bien me les porter jusqu'au village, pour que j'aille plus vite annoncer votre venue ! »

Jamais on n'avait autant ri qu'à cette histoire-là, que personne ne connaissait encore. Alors, pour passer le temps, chacun dit la sienne, ou du moins tous ceux qui en savaient une. Et quand ce fut le tour de Vieille-Suisse, il desserra ses lèvres taciturnes pour raconter ce combat des Tsarfas dont tous les détails restaient

gravés dans sa mémoire. Comme son esprit s'obscurcissait depuis quelque temps, son récit demeura un peu vague : on y vit cependant passer comme le reflet des réflexions qu'il avait faites, au cours de sa longue vie, sur ces événemens si lointains, qui se répètent chaque jour en des formes atténuées, puisqu'ils ne furent qu'un moment de la lutte ouverte entre les éternels ennemis : ceux qui veulent que le monde reste immobile et ceux qui veulent tout changer.

Il passa sa main noueuse sur son front ridé, la ramena lentement le long de son collier tout blanc, et commença :

— Je me rappelle tout très bien!... Oui, tout... Depuis le fin commencement!... N'y avait pas alors de Vieille-Suisse ni de Jeune-Suisse, mais des Noirs et des *Rossets*... Et c'était à cause d'un procès pour les ardoisières... Toutes les familles étaient divisées, le village était comme deux camps ennemis... Les jeunes gens ne sortaient plus qu'avec des triques, et on se battait tous les jours... Oui, c'est ainsi que ça a commencé... Après, ça a grandi, toujours davantage... Ça est descendu dans la plaine, où il y avait d'autres histoires...

Il soulignait ses paroles d'un geste circulaire, qu'il terminait en abattant sa main sur la table, à la fin de chaque phrase. Les autres l'écoutaient sans broncher : car, bien que le récit de cette guerre ait été écrit dans des livres, c'est autre chose quand on l'entend de la bouche même de ceux qui ont tout vu et tout fait. Le vieux cependant s'était interrompu. Il répéta :

— ... D'autres histoires...

en tirant les poils rêches de son collier de barbe. Évidemment il cherchait à expliquer ces « histoires », les causes de la dernière lutte fratricide qui ensanglanta le Valais, l'antique rancune des dizains du Bas-Valais contre ceux du Haut-Valais, qui voulaient maintenir leurs anciens privilèges malgré la marche des temps. Mais c'était difficile : les idées flottaient, insaisissables, dans son cerveau, il ne trouvait pas les mots exacts qu'il faut pour les fixer.

Très lentement, en prenant la question d'un autre côté, il poursuivit :

— Les chefs, eux, ils avaient de bonnes idées... des idées justes... les chefs de la Jeune-Suisse... Ils voulaient la représentation proportionnelle... C'était juste, on ne peut pas dire le contraire... Mais il y avait ceux qui venaient derrière : des déguenillés, des gueux, des brigands, quoi, des vrais brigands!... On leur avait promis de partager les biens des couvens... Alors, en attendant, ils brûlaient les granges, ils cassaient les vitres, ils

vidaient les caves, ils tiraient des coups de feu dans les tonneaux quand ils ne pouvaient plus boire!... J'ai vu tout ça, moi, à Évionnaz, à Veyrossaz, partout, quoi!... Alors, vous comprenez, ça faisait des haines... C'est pourquoi on a envoyé de Vallanches une estafette dans le val d'Illiers, quand on a su qu'ils marchaient sur Sion... Ils s'étaient arrêtés au pont de la Morges; leur chef, M. Barman, parlementait avec le gouvernement... Le gouvernement, lui, ne disait ni oui ni non : il fallait se réunir, discuter, voter... Et pendant ce temps, il faisait avertir les Haut-Valaisans ...Quand les Haut-Valaisans sont arrivés, avec des fusils et des canons, quoi faire?... Ils étaient les plus nombreux... Alors, les Jeune-Suisse se sont retirés... Et nous, nous étions embusqués sur les Tsarfas... Ils le savaient bien : on l'avait dit à M. Barman, mais il n'avait pas écouté, il avait dit : « Bah! ça n'est rien! »... Et quand ils sont arrivés sous les Tsarfas, fallait voir!... Qu'est-ce qu'ils auraient pu contre nous?... Nous étions là, embusqués derrière les rochers : ils ne pouvaient ni monter ni tirer... Et nous tirions bien à notre aise, nous... Chacun choisissait son homme... Nous nous disions comme ça : « Laisse-moi ce grand brun, toi, tu prendras celui qui est à cheval... » Et ça y était!... Parce que, vous comprenez, y avait de la haine... Oh! une haine!... Ils nous avaient fait trop d'outrages, ces brigands-là!... Aussi point de grâce!... Ils se sauvaient, ils se cachaient, on tirait quand même!... Il y avait un tambour qui était venu se nicher juste au-dessous de nous, dans une espèce de caverne... A la fin de la bataille, il a voulu sortir... On le connaissait bien, ce tambour!... C'était un cordonnier de Martigny... Quand il a vu qu'on le couchait en joue, il s'est mis à genoux pour demander grâce... On l'a f... bas comme les autres!...

Ils écoutaient, rêveurs, émus de cet écho lointain des passions d'autrefois.

— Ce que les hommes peuvent être mauvais, quand la haine les pousse! dit Maurice Combe.

— A présent, dit Joseph Cascatey, on ne verrait plus ça!

Les autres approuvèrent, avec des gestes pacifiques et bienveillans; mais Nanthelme dit :

— Eh! Joseph, tu ne te rappelles donc pas, en quatre-vingt six?

— Eh bien, quoi, en quatre-vingt-six?

— Quand on a renommé le Conseil.

— C'est vrai, tout de même! dit Maurice.

Nanthelme continua, pour bien montrer que ceux d'aujourd'hui ne valent pas mieux que les autres :

— Les femmes des *ristous* dansaient sur la place, avec des

fleurs dans les cheveux, pour embêter celles des libéraux... Et celles-là parlaient de décrocher les fusils et faisaient honte aux hommes de n'être pas plus courageux... Et la Jeanne à Paul-Émile, qui avait failli passer au bout de la liste, avec son pot qu'elle lança dans le tas, pendant que sa mère lui criait : « Jette tout, ma fille, jette tout! » Tu vois bien, Joseph, que ça recommence toujours!

— Mais ça n'est pas la même chose, répondit Joseph : on n'a tué personne!

Maurice Combe, le philosophe, conclut :

— On se déteste toujours autant, dès que les intérêts sont en jeu!

Vieille-Suisse s'était renfermé dans son silence habituel. On cessa de parler politique, la gaieté reprit, on se mit à rire, on chanta. Enfin, il était près de minuit quand on se dispersa, en donnant de fortes poignées de main à Gaspard et à son père, qui avaient bien choisi leur vin.

Presque tous « faisaient la bise » et s'en allaient en tâtonnant à travers la nuit. Alexis Ponchet, Boson et Prélaz Georges-Étienne, qui avaient gardé leur sang-froid, s'attardèrent un moment à causer à voix basse, au bout de la place :

— Eh bien, dit Boson, voilà leur hôtel fini. Qu'est-ce qu'ils vont faire, à présent?

Petit-Gris répondit, prudemment :

— Faudra voir!

Boson, qui avait d'excellens motifs pour tâcher de deviner l'avenir, insista :

— Je voudrais bien savoir s'ils s'en tireront?

Perca-Fava, qui regardait la lune, dit lentement, en pesant ses paroles :

— Ces affaires-là, ces grandes affaires, c'est bon pour des gens comme Rarogne, qui ont de l'argent, et qui savent faire. Ça n'est pas pour des paysans comme nous!

Boson ouvrit les oreilles :

— Alors, toi, fit-il, tu crois qu'ils ne s'en tireront pas?

Prélaz se corrigea précipitamment :

— Je n'ai pas dit ça! Je dis seulement que c'est bien difficile, pour des gens comme nous, de faire ce qu'ils veulent faire. Pour le reste, j'ai mon idée. Et mon idée...

Il s'arrêta comme au bord d'un fossé, et ce fut en vain que Petit-Gris tâcha de lui faire dire son idée : il la garda pour lui tout seul, et l'emporta dans son chalet, où l'on ne sut pas même si elle l'avait empêché de dormir.

Au cours de la soirée, Gaspard, content de faire les honneurs de sa belle salle à manger, se croyait au bout de toutes les difficultés : son orgueil s'épanouissait à mesure qu'on vidait ses bouteilles ; il se jugeait, comme il aimait à dire, « à la hauteur » ; il était dès maintenant quelque chose de plus qu'un paysan : un propriétaire d'hôtel, presque un « monsieur », Que son hôtel fût grevé d'hypothèques à gros intérêts, il n'en était pas moins un bon outil pour faire fortune. Quant au maniement de cet outil, Gaspard avait assez de confiance en lui-même pour croire qu'il s'en tirerait aussi bien que François-David Ponchet, ou qu'Élise Allet, ou que Jodoc Riedi. Aussi, les invités partis, s'écria-t-il, en contemplant leurs verres vides :

— Vous voyez bien que ça va tout seul !

Il s'adressait à son père, dont les yeux à demi fermés, qui comptaient les bouteilles, se levèrent sur lui avec étonnement :

— Qu'est-ce qui va tout seul ? demanda Vieille-Suisse.

Un peu interloqué par cette question préci se, Gaspard répondit :

— Tiens... les affaires, parbleu !

Vieille-Suisse referma les yeux sans comprendre : les affaires, ça ne consiste pas à payer à boire aux gens, ça consiste à vendre son vin le plus cher possible. Mais il ne creusa pas cette idée : il dormait déjà plus qu'à moitié, et il alla se coucher sans réplique.

Le lendemain, Gaspard se rendit à Lausanne, pour acheter son mobilier. Il en revint l'oreille basse. Une fois les peintres partis et Tartinelli payé, il se croyait au bout de ses dépenses, comptant qu'il n'y avait plus qu'à recevoir les étrangers et à empocher les bénéfices. Mais les meubles coûtaient les yeux de la tête, trois ou quatre fois plus qu'il n'avait compté. Pour payer les lits, les chaises, les commodes, un salon, un piano, — il tenait d'autant plus au piano qu'Élise Allet s'en était procuré un, — la vente du dernier lopin de terre et du dernier coin de bois ne suffirait point : il faudrait emprunter encore. Or, Frédéric-Élie et Am Fuess, le banquier de Martigny, avaient déclaré qu'ils ne prêteraient plus un liard sur l'hôtel, qui coûtait décidément trop cher. Frédéric-Élie n'en voulut pas démordre. Am Fuess se montra plus accommodant : il consentit à avancer une petite somme sur les meubles ; mais, comme les meubles ne valent plus rien dès qu'ils sont sortis de la boutique, il exigea du 7 0/0, en jurant que ce qu'il en faisait n'était que pure complaisance, et qu'il faudrait payer les intérêts à la date convenue, sans quoi...

Ce « sans quoi » fit frissonner Gaspard, qui conduisait ces dernières négociations sans prendre avis de son père : « Sans quoi »,

cela signifiait, clair comme le jour, la vente par autorité de justice de sa belle maison neuve, que le premier venu pourrait acquérir à vil prix. Même, il flairait que les gens du village prévoyaient ce dénouement; que Frédéric-Élie y pensait sans doute en lui refusant un nouveau prêt; que peut-être ils discutaient entre eux quel serait l'heureux acquéreur qui s'enrichirait d'année en année avec l'*Hôtel du Florent*, pendant que lui, le créateur, écrasé par les premiers frais, traînerait une vie de misère. Ces idées lui donnaient une sueur froide; aussi se dépêchait-il de les secouer, en se disant qu'une bonne saison suffirait pour tout arranger.

Vers la Saint-Jean, son personnel monta : un chef, très gras, grognon, important, qui sortait d'un hôtel de Nice, un portier, une fille de cuisine et deux filles de chambre, dont l'une, appelée Rosine, était jolie à croquer, avec son bonnet blanc et ses robes claires. Gaspard, qui avait été la chercher à la gare de Servièze, plaisanta avec elle tout le long du chemin, en portant sa valise. Et dès l'arrivée, il reconnut que c'était une fille de tête, car elle s'aperçut tout de suite d'un énorme oubli de son patron. En achetant son mobilier, l'étourdi avait oublié la vaisselle et le linge de table. Rosine demanda :

— Et les nappes, monsieur Gaspard? et les serviettes? les plats? les assiettes? les cuvettes?

Éclairé comme par un coup de foudre, Gaspard ne put que s'écrier :

— Nom de nom de nom! je n'y ai pas pensé.

Elle rit comme une folle en montrant ses jolies dents. Et elle dit :

— Il faut vite aller à la ville, monsieur Gaspard, vite, vite, pour acheter tout ça! Nous ferons la liste, si vous voulez, pour que vous n'oubliiez rien, cette fois!

Elle ne se doutait pas que le malheureux ne savait plus où prendre l'argent, lui qui déjà escomptait l'avenir pour payer son personnel. Jamais il ne lui aurait avoué son embarras : aussi prit-il dans sa poche la liste d'objets qu'elle lui remit, le soir même, comme s'il eût su comment se les procurer. Le lendemain, Rosine lui répétant de se hâter, il partait pour la plaine, et commandait la marchandise, qu'il se fit adresser contre remboursement à la gare de Servièze. En sorte que les nappes, les serviettes, les cuvettes, les plats, les assiettes attendirent dans leurs caisses qu'il pût aller les retirer. Chaque jour, Rosine demandait :

— Eh bien, cette vaisselle, monsieur Gaspard?

— Elle n'est pas arrivée, répondait-il; qu'est-ce que ces gens peuvent bien faire?

Et malgré son souci, il se mettait à plaisanter : car il ne pouvait plus causer avec la jolie fille sans avoir envie de rire un peu. Pourtant, son inquiétude augmentait de jour en jour, l'histoire des caisses se répandait dans le village, et il ne trouvait point d'argent. Am Fuess l'avait traité d'étourneau, en le regardant par-dessus ses lunettes; Frédéric-Élie restait inexorable; le dernier délai approchait pour retirer les caisses qui, sans cela, reprendraient la route de Lausanne. Gaspard ne savait vraiment plus à quel saint se vouer, quand un après-midi, vers cinq heures, il vit arriver Rarogne.

Le grand homme leva le nez vers les plafonds, tâta les murailles, examina les papiers et les meubles, et finit par ouvrir les armoires vides, sans plus se gêner que s'il eût été chez lui. Puis il s'assit sans façon, et dit :

— Tout ça, c'est très bien compris, mon garçon; mais n'empêche que vous êtes dans l'embarras.

Gaspard voulut nier; l'autre ne lui en laissa pas le temps.

— Ne faites pas le malin avec moi, ça ne prendrait pas. J'ai bien vu que vos armoires sont vides : d'ailleurs, on me l'a dit, et je sais que vous avez des caisses en souffrance là — en bas! Eh bien! la belle affaire ! Vous avez été trop vite, voilà tout. Vous avez eu les yeux plus grands que le ventre, comme on dit. Il y a des gens qui vous blâmeraient. Moi, ça ne me déplaît pas : j'aime les hommes qui vont de l'avant; c'est comme ça qu'on fait son chemin. Vous voyez que vous avez tort de vous méfier.

Debout devant son visiteur, Gaspard le regardait en dessous, en tâchant de deviner où il en voulait venir. Il dit :

— Je ne me méfie pas de vous, monsieur de Rarogne!

— Si fait, vous vous méfiez! Et c'est injuste, car je viens exprès pour vous tirer d'affaire. Il vous faut de l'argent, n'est-ce pas? Combien?

Gaspard ne se pressa pas de répondre : partagé entre sa méfiance naturelle et la joie d'entrevoir son salut, il cherchait la ficelle sans la découvrir. Jamais encore il n'avait entendu parler du « coup de l'étranglement », inconnu à Vallanches, et il n'était pas assez fin pour le pressentir. Rarogne répéta :

— Voyons, combien vous faut-il?

Le besoin d'espérer l'emporta sur la méfiance; mais la question était trop directe pour un garçon prudent, malgré sa hardiesse, qui n'avait pas envie de raconter ses affaires en détail au premier venu. Gaspard se contenta donc de dire :

— Il faudrait payer ce qu'il y a en bas.

— Et il y en a pour...

— Je ne sais pas le chiffre. Il faut que j'aille voir la lettre de voiture.

Il gagnait ainsi du temps pour réfléchir.

— Allez voir! fit Rarogne avec un geste d'impatience.

Il sortit, de son pas lourd, resta plusieurs minutes, revint en rapportant une bouteille et deux verres.

— Vous accepterez bien une goutte d'Amigne, monsieur de Rarogne?

— Je vous remercie, avec plaisir.

Gaspard déboucha lentement la bouteille, souffla sur le goulot pour chasser la poussière du cachet, et dit, comme s'il avait oublié l'objet de leur conversation :

— L'Amigne, c'est un bon vin, qui réchauffe l'estomac!

Il remplit les verres; Rarogne, qui n'aimait point à perdre son temps, revint à la charge :

— Avez-vous retrouvé votre lettre de voiture?

Malgré sa lenteur, Gaspard s'était décidé; il répondit, d'un ton indifférent :

— Bien sûr, que je l'ai retrouvée.

— Eh bien?

— Il y en a pour quinze cents francs. A la vôtre, monsieur de Rarogne!

— A la vôtre... Pas davantage?

— Non. N'est-ce pas, qu'il est bon?

Il avait vraiment l'air de ne penser qu'à son vin.

— Excellent! dit Rarogne... Eh bien, je vous les prête, moi, ces quinze cents francs!

Un éclair de joie passa dans l'œil de Gaspard, qui l'éteignit aussitôt, pour demander :

— A quel intérêt?

— Au cinq, parbleu! Me prenez-vous pour un usurier?

Il y eut un silence. Ce fut Rarogne qui dut le rompre.

— Est-ce entendu?

Gaspard parut hésiter encore :

— Je veux bien, moi! finit-il par dire.

Aussitôt, Rarogne reprit :

— Seulement, mon garçon, vous n'irez pas loin, avec vos quinze cents francs! Vous figurez-vous que les cliens vont arriver comme des poulets qu'on appelle? Et puis, s'ils viennent, il faudra les nourrir, ces gens-là ; ils ne vous payeront pas d'avance. Alors? Tâchez d'oublier un peu vos finasseries, pensez que vous causez avec un homme habitué à mener rondement les affaires. Vous n'avez plus le sou, voilà le fin mot de l'histoire.

Eh bien, dans un métier comme le nôtre, il faut pouvoir attendre : vous ne pouvez plus. Comment voulez-vous vous en tirer ?

Gaspard regardait le vin d'or au fond de son verre. Il finit par dire :

— C'est bien sûr que c'est toujours difficile de faire quelque chose. Mais ça finira par s'arranger.

— Hé ! sans doute, ça s'arrangera.... parce que je suis là ! Heureusement pour vous, je vous en réponds ! Je me suis dit : « Voilà un brave garçon qui s'est donné beaucoup de peine. A présent, il a presque fini. Il est comme un vaisseau qui sombre au port. Eh bien, il faut le tirer de ce mauvais pas ! » Et je vous apporte 6 000 francs, que je vais vous prêter jusqu'au printemps prochain, au cinq, contre un simple billet à ordre ! Dites après ça qu'il n'y a pas une Providence pour ceux qui le méritent !

Vaincu, conquis, Gaspard ne put que murmurer :

— Il y a pourtant de braves gens au monde !

Et il écrivit le billet, en achevant la bouteille. Il pensait : « Étais-je assez nigaud de ne pas dire oui tout de suite ! »

Une fois le linge empilé dans les armoires et les services rangés dans le buffet de la salle à manger par Rosine, l'hôtel fut prêt à recevoir n'importe qui. Cette fois, rien n'y manquait plus ; Gaspard pouvait dire, avec une juste satisfaction :

— Il n'y en a pas un à Vallanches qui soit monté comme le mien !

Malgré cela, les hôtes ne se pressaient point d'arriver. Le chef, qui flânait par le village avec des allures importantes, n'allumait pas même ses fourneaux ; Rosine bâillait sur la porte, ou faisait la causette avec Gaspard, qui oubliait ses soucis dès qu'il la voyait rire. Et elle riait toujours, tantôt par malice, pour se moquer des autres hôtels, tantôt par coquetterie, pour montrer ses dents. Au commencement, elle demandait :

— Pourquoi donc n'avons-nous personne, monsieur Gaspard ?

Gaspard répondait :

— Parce que la saison n'est pas encore commencée.

— C'est que je m'ennuie, moi, disait la jolie fille ; j'aime bien travailler, vous savez !

Mais quand elle vit que personne n'arrivait, elle ne demanda plus rien. Car si la saison tardait pour eux, elle battait déjà son plein pour les autres. De véritables caravanes de voyageurs débarquaient chaque jour devant les deux hôtels, les Anglais allant de préférence à la *Dent-Grise*, tandis que les vieux cliens revenaient au *Chamois* avec une fidélité d'hirondelles qui

retrouvent leur nid. En sorte que Gaspard et Rosine, de leur seuil, pouvaient observer la gracieuse Élise Allet qui recevait avec de gentils sourires et d'amicales poignées de main ses anciens habitués.

Il y en avait aussi de nouveaux que Gaspard voyait pulluler, comme un joyeux essaim, autour du vieil hôtel. Mais c'est à peine s'il remarquait, dans le nombre, les belles demoiselles qu'en d'autres temps il aurait eu si grand plaisir à lorgner. Cette année-ci, elles ne l'intéressaient plus : est-ce que Rosine n'était pas aussi jolie et aussi fine que les plus fines et les plus jolies d'entre elles? Bonne fille, avec cela, riant volontiers, plus sage qu'on n'aurait cru d'abord, toute aux petits soins avec Vieille-Suisse, dont l'œil brouillé regardait les choses sans plus les voir, contente avec cela comme si c'était pour elle quand un passant s'arrêtait par aventure au *Florent*. Alors, il fallait la voir sautiller comme un oiseau autour du voyageur qu'elle servait! Mais Gaspard, au lieu de se réjouir d'avoir quelqu'un, sentait une grande souffrance et jetait sur son client de hasard des regards furieux. D'ailleurs, les grâces de Rosine ne servaient guère : les passans continuaient leur route, après avoir vidé une bouteille ou bu une tasse de café, et l'hôtel restait désert, tandis que les étrangers affluaient à la *Dent-Grise* et qu'au *Chamois* la petite coterie des anciens habitués était à peu près complète.

Parmi ceux-ci, George Croissy, arrivé plus tôt que d'habitude pour travailler à sa *Bénédiction des tombes*, eut une déception cruelle. Comme il passait devant la fontaine neuve, et se lamentait de la disparition du vieux lavoir pittoresque, Nanthelme, qui l'avait accompagné depuis sa cabane, ne put s'empêcher de lui dire en soupirant :

— Ça n'est pas tout, monsieur Croissy!

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— Venez voir!

Il emmena le peintre vers le cimetière, dont il entr'ouvrit le portail. Croissy eut un geste de recul : le champ du repos si paisible, où les familles dorment en groupes fidèles, venait d'être bouleversé comme un terrain qu'on défriche. Des débris de croix jonchaient le sol. La terre sainte était remuée et retournée comme pour des semailles. Arrachés, les arbres mortuaires trouvés trop vieux, des cyprès, des ifs, des églantiers qui prêtaient depuis si longtemps l'ombre de leur feuillage ou la grâce de leurs fleurs à des morts inconnus; arrachées, les touffes de fleurs sauvages, les mauves, les trolles, les camomilles, les coquelicots qui se balançaient entre les tombes et tapissaient le sol; et dans un coin,

contre le mur de l'église, il y avait un tas d'ossemens jetés pêle-mêle, tibias sur fémurs et clavicules, — les os des ancêtres oubliés, morts depuis trop d'années, dont les noms s'étaient effacés sur les croix, que leurs petits-neveux ne visitaient plus le dimanche, les restes anonymes des pauvres morts aux âmes négligées, privés de prières, qu'on chassait maintenant de leur dernier asile.

— Mais qu'ont-ils donc fait? s'écria le peintre.

Nanthelme expliqua.

— Ils les ont mis à l'alignement, monsieur Croissy. C'est la loi. Les familles ne seront plus réunies, comme autrefois. On sera jeté là l'un après l'autre, au hasard. Tant pis pour ceux qui voudraient rester ensemble!

Comme ils demeuraient là sans rien dire, ils aperçurent le curé, qui partait de son pas pressé, son bâton de montagne à la main. Croissy l'arrêta, et lui désignant du geste le cimetière saccagé :

— Vous avez supporté cela, monsieur le curé?

Le curé s'arrêta, et répondit :

— Il fallait bien, monsieur Croissy. On n'avait plus de place.

— On en trouve bien pour construire des hôtels. Ce champ-là, tenez, ce champ de pommes de terre, est-ce qu'on n'aurait pas pu le prendre?

Debout, appuyé sur son bâton, le curé, que ces reproches troublaient un peu, répondit :

— Bien sûr, monsieur Croissy, qu'on aurait pu le prendre. J'y ai pensé. Je l'ai demandé au propriétaire. C'est Frédéric-Élie. Il m'a répondu : « Trop bien situé, mon champ! On y peut construire. Après le chemin de fer, il vaudra cinquante francs la perche. Jamais la Commune ne me le payerait ce prix-là. »

X

Cette année-là, un pensionnat de jeunes filles s'abattit sur le *Chamois*, comme un vol d'oiseaux bigarrés. Elles avaient de quatorze à dix-huit ans, des cheveux tressés en longues nattes ou flottans sur leurs épaules, blonds, bruns, noirs, roux, « auburns » : le français qu'elles parlaient par ordre se nuançait de tous les accens; et leurs rires sonnaient comme des gammes bien perlées. Après les repas, elles papillonnaient sur la place, passaient et repassaient en couples d'amies, les mains à la taille, en chuchotant des confidences, ou s'en allaient rêver sur les roches moutonnées avec de vagues pensées et d'incertains désirs au fond de

leurs grands yeux. A table, leur bruit de volière rendait impossible toute conversation. Ce fut grand bonheur, car il y avait cette année-là, avec les Adeline revenus comme exprès pour emplir la maison de leurs jérémiades, une ancienne institutrice à belles manières, Mlle Topin, qui se plaisait à dévider d'interminables discours, en langage choisi, pour être écoutée. Croissy la comparait à ces orchestrions qui mâchent d'atroce musique dans certains restaurans; il ajoutait :

— Seulement, elle n'attend pas qu'on la remonte et ne s'arrête jamais.

Elle faisait l'effroi des anciens habitués, groupés comme toujours autour de Mme Sauge et de Volland. Leur compagnie s'était augmentée de Flammans, revenu depuis peu, qui s'imposait avec son insupportable familiarité. En revanche, elle perdit Sergines, qui fit défection pour passer au pensionnat, dont il devint le guide et le porteur, — sans qu'on pût jamais savoir si sa complaisance s'adressait à l'une des brebis du troupeau ou à sa grâce collective.

Dans l'existence assez monotone de ces gens dissemblables, qui s'efforcent de se témoigner quelque bonne volonté réciproque et bâillent ensemble les jours de pluie, il y avait une heure amusante, celle des nouveaux arrivans, qui coïncidait avec le retour des chèvres. Chaque soir, en sortant de table, on avait cette double distraction : de voir s'arrêter devant les hôtels les petites voitures basses d'où descendent les figures inconnues, au milieu du troupeau folâtre qui se bouscule pour attraper du sel ou du pain. C'était le moment aussi où l'on discutait les projets de courses, en consultant dans sa niche, à côté de la porte-cochère, le baromètre anéroïde qui promet toujours le beau temps. Or, par une soirée douteuse, où le « vent de Savoie », en contradiction flagrante avec le baromètre, amassait des nuages inquiétans autour de la Dent-Rouge, on vit arriver Madeleine Vallée, à pied et seule.

La jeune fille avait changé d'expression, sinon de figure : en se fixant et s'accentuant, le caractère de méfiance inquiète que prenait sa physionomie contrastait davantage avec sa beauté sereine, dont il rompait l'harmonie; au fond de ses grands yeux moins mobiles, son regard se concentrait, chargé d'énergie et de soupçons; sa démarche éveillait l'idée d'une résistance toujours prête contre quelque ennemi toujours présent : en sorte qu'elle frappait moins par son charme que par son air de réserve excessive et presque de souffrance. Elle rendit à peine les saluts qu'on lui adressa, ne répondit que par une brève parole au souhait de

bienvenue de Volland, pour disparaître aussitôt dans l'hôtel, derrière Élise Allet. Ce fut une arrivée sans expansion, sans gaieté; et ce passage presque maussade d'une personne pourtant si belle provoqua un vague malaise parmi les hôtes du *Chamois*. Ils se consultèrent des yeux, comme pour se communiquer leur commune impression; puis, à travers le clochettement du troupeau frétillant des chèvres, on entendit l'aigre voix de Mlle Topin, qui demandait :

— Qui est-ce?

Ses yeux brillaient de curiosité maligne, comme si elle eût deviné, en la nouvelle arrivante, un de ces êtres marqués pour exciter les langues vipérines; comme sa question tombait dans l'oreille de Mme Adeline, il y eut entre les deux femmes un échange éloquent d'exclamations, de gestes, de sous-entendus. Mme Adeline plissa les lèvres et fit :

— Oh!

Un « oh! » expressif, qui classait Madeleine parmi celles dont on a beaucoup de mal à dire. Mlle Topin répondit :

— Ah!...

Signifiant ainsi, plus clairement que par une longue phrase, qu'elle comprenait.

Mais les détails manquaient encore : même entre gens qui s'entendent à demi-mot, il ne suffit point d'un cri pour raconter toute une histoire; et, bien qu'elle eût d'emblée deviné le sens général de celle-là, Mlle Topin brûlait d'en apprendre les épisodes. Elle demanda donc :

— Qu'est-ce qu'il y a?

Mme Adeline soupira, se tut un instant pour tenir en suspens la curiosité excitée, et reprit, assez haut pour qu'aucune de ses paroles ne se perdît :

— Cette jeune fille est plutôt jolie, n'est-ce pas, mademoiselle? On ne soupçonnerait pas qu'un tel visage cache une vilaine âme. Mais c'est toute une histoire, mademoiselle. Oh! je puis vous la raconter : je la connais par le menu, car je suis intimement liée avec sa famille : j'entends son oncle et sa tante, mademoiselle, M. et Mme Vallée; car elle est orpheline. Ce sont des gens excellens, — la bonté même! — et vous n'imagineriez pas les tourmens qu'elle leur cause.

Volland, qui écoutait avec intérêt, murmura à l'oreille de Mme Sauge :

— Vous allez voir que c'est le mouton qui a commencé.

Mme Adeline continuait :

— Notez qu'ils l'ont recueillie, ils lui ont ouvert leur

maison, ils l'ont installée à leur foyer comme leur propre fille.

Mlle Topin interrompit :

— Elle n'avait donc point de fortune?

— Oh! si fait! répondit Mme Adeline. C'est-à-dire que son excellent oncle est parvenu à sauvegarder ses intérêts, à force de sacrifices. Mais là n'est pas la question. Sa seconde famille lui a donné mieux que du pain et de l'argent : de bons exemples, une saine atmosphère, des soins maternels. Mme Vallée a été pour elle la meilleure des mères. C'est qu'elle ne savait pas quel serpent elle réchauffait dans son sein!

Mlle Topin trouvait ces préambules bien longs.

— Mais enfin, demanda-t-elle, qu'est-ce qu'elle a fait?

— Ce qu'elle a fait, mademoiselle? Je vais vous le dire. D'abord l'an dernier, elle s'est enfuie de la maison, où il a fallu la ramener de force. Et puis, à peine majeure, elle a réclamé ses comptes de tutelle, — par voie juridique, mademoiselle! Comprenez-vous une chose pareille? Une jeune fille de vingt et un ans qui se conduit comme un procureur! Car elle a fait un procès, mademoiselle. N'est-ce pas honteux?

Mlle Topin s'attendait à des révélations d'autre sorte; aussi trahit-elle sa déception en murmurant :

— Et c'est tout?...

Mme Adeline se récria :

— Comment, vous ne trouvez pas que c'est assez?

— Oh! sans doute, c'est très grave, madame! Et son procès, elle l'a perdu, sans doute?

— Mais non, mademoiselle, elle l'a gagné! C'est ce qu'il y a d'affreux : les magistrats ne jugent jamais que d'après le Code, sans tenir compte d'intérêts bien plus importans que les intérêts matériels. Sa pauvre tante a failli mourir de chagrin, mademoiselle! Maintenant, cette jeune fille vit seule, avec une femme de chambre. N'est-ce pas effrayant? Comment voulez-vous que cela finisse? Notez qu'elle s'est mise à faire de la peinture, encore! Elle veut être artiste! Ah! si ses pauvres parens la voyaient!...

Rien de tout cela ne ressemblait à « l'histoire » que Mlle Topin avait espérée; comme elle y tenait, elle demanda, d'un ton discret :

— Vous m'avez dit qu'elle avait quitté la maison de son oncle, madame. Était-elle... seule?...

Mme Adeline se mordit les lèvres : pour répondre, baissa la voix, avec cette instinctive prudence qu'ont parfois les gens qui disent de très vils mensonges; et les deux femmes continuèrent à papoter, sans qu'on entendît leurs propos.

Le lendemain, quand Madeleine fit son entrée dans la salle à manger, pour prendre à côté de Volland la place qu'on lui avait marquée, toutes les têtes se tournèrent de son côté. Tranquillement, avec cette énergie résolue et volontiers combative dont les impulsions la guidaient souvent, elle fit des yeux le tour de la table, croisa son regard avec les regards malveillans de Mlle Topin, puis avec le regard haineux de Mme Adeline, qui cependant se trouva forcée de la saluer; faiblesse dont elle se vengea, en murmurant à l'oreille de Mlle Topin :

— Quelle effrontée!

Ce petit manège avait causé une gêne à laquelle la bruyante arrivée de Rarogne fit une heureuse diversion. Depuis le commencement de la saison, il montait ainsi de temps en temps à Vallanches, pour surveiller les travaux de son hôtel. Il venait alors prendre ses repas au *Chamois*, comme un simple touriste. Mais il s'y comportait en souverain, qui partout est chez soi. Selon son habitude, il se mit d'emblée à parler très haut, en s'adressant à ses voisins, — Croissy et Flammans, — avec l'expansion familière et intarissable qui lui était naturelle. Grâce à sa voix, à sa carrure, à son importance, à ses gestes, sa conversation devenait tout de suite un monologue. Mlle Topin elle-même n'éprouvait plus le besoin de placer son mot; le pensionnat se taisait comme une ruche endormie; Élise Allet, qui aidait au service à cause du grand nombre des convives, négligeait de passer les plats pour mieux écouter : car il lui semblait que cette voix sonore allait toujours proférer des oracles, — quelque chose comme les Douze Tables des aubergistes.

Rarogne choisissait lui-même ses sujets, qu'il traitait à bâtons rompus, sans écouter les répliques de ses interlocuteurs quand elles le gênaient. Ce jour-là, après avoir constaté qu'il faisait très chaud sur la route, il se mit à dire :

— J'ai rencontré un savant, hier, à Sion, une espèce d'historien qui fouille dans les vieux papiers. Cet homme m'a raconté toute l'histoire de mes ancêtres. C'étaient des gaillards, savez-vous, monsieur Croissy?

Ainsi interpellé, Croissy se contenta de répondre :

— Je le pense bien.

Rarogne agita la main au-dessus de sa tête :

— Oh! fit-il, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir! Ce qu'ils se sont battus, ces vieux barons, contre les Savoyards, contre l'évêque de Sion, contre les paysans, contre les Bernois, contre tout le monde, enfin! Ils étaient vainqueurs, ils étaient vaincus, ils étaient prisonniers. Leurs femmes vendaient leurs

bijoux pour payer des soldats. On leur rasait leurs châteaux. Ils allaient en pèlerinage. Ils partaient pour l'exil. Et ils revenaient toujours! Ils étaient puissans comme des princes, ils dirigeaient toutes les affaires du Valais. Et puis, un beau jour, la Matze s'est levée contre eux : ils se sont effondrés comme une tour qui s'écroule. Il y a près de cinq cents ans de cela! cinq cents ans! Et je descends d'eux, moi qui vous parle! Ce que ma famille a fait dans l'intervalle, par exemple, je n'en sais pas le premier mot. Un plongeon!

Il cligna de l'œil, d'un air malin :

— C'est moi qui la relève! Oh! par des procédés nouveaux, en moderne que je suis, en homme qui comprend son époque.

— Fin de siècle, quoi! fit Croissy, d'un ton qui frisait l'impertinence.

Rarogne eut un geste de magnifique étonnement :

— Croyez-vous par hasard que je plaisante? Pas le moins du monde, monsieur! J'ajouterai que ce que je fais vaut bien ce qu'ils faisaient : à l'occasion, ils détroussaient les voyageurs; moi, j'offre aux étrangers de bonne cuisine et des logemens confortables, — sans les tondre, encore!

Croissy, agacé, ne se déridait pas; Flammans seul rit bruyamment de la boutade.

— Voulez-vous que je vous raconte, continua Rarogne, ce que j'ai répondu un jour à un ambassadeur descendu au *Grand-Hôtel de Lestral?* Il s'étonnait de voir un gentilhomme aubergiste, et rappelait le temps où les Suisses ne vivaient guère que de leurs armes. Je lui ai dit : « Monsieur l'Ambassadeur, les nobles de ce pays servaient autrefois l'étranger l'épée au côté; moi, je le sers la serviette sous le bras; mais le cœur est resté le même! »

Plusieurs approuvèrent.

Croissy cita ironiquement un vers d'un chant militaire :

Les fils seront dignes des pères...

Rarogne, se tournant vers le peintre et le foudroyant du regard, continua :

— Hé! monsieur, trouvez-vous par hasard que c'était si beau, ce commerce de chair humaine?

— En tout cas, c'était héroïque! dit Croissy.

— Allons donc! Ils se battaient pour de l'argent, sans souci du drapeau qu'ils servaient. Ils en changeaient, d'ailleurs, et combattaient le lendemain ceux qu'ils avaient défendus la veille. Ils abandonnaient leur pays, et n'avaient plus de patrie. Les champs restaient en friche, on ne trouvait plus d'ouvriers. Ces

héros étaient des pillards; ils ne songeaient qu'au butin. S'ils se battaient pour le compte d'autrui, ils se décidaient avec peine à défendre leur patrie : car pour eux, la guerre était un commerce, un commerce qu'on ne cultive que quand il rapporte! Aussi a-t-il fallu que les hommes de cœur du pays les arrêtent et les retiennent, et leurs exploits n'ont jamais été que la plus triste page de notre histoire!

Quelque peu sympathique que lui fût Rarogne, Volland ne put s'empêcher de l'approuver :

— Vous avez raison, dit-il. Ce fut une heure de folie d'un peuple honnête et vaillant.

— C'est pour cela que je me fâche quand on nous jette au nez nos ancêtres! Ce qu'il faut, voyez-vous, c'est être de son temps. Que voulez-vous qu'ils fassent aujourd'hui, les descendans de nos grandes familles? Leurs châteaux sont en ruines, ils n'ont plus même de vieilles épées à vendre aux antiquaires. Il y en a quelques-uns qui meurent de faim dans des palais délabrés; il y en a qui se contentent d'humbles places de fonctionnaires, sous prétexte qu'il est plus noble de gratter du papier timbré que de tenir des livres de compte. Ceux-là sont bien finis : la Matze les a tués. Ceux qui ont raison, ce sont ceux qui s'emparent des armes nouvelles pour redorer leurs vieux blasons, ceux dont vous pouvez lire les noms illustres à la quatrième page des journaux, parmi les annonces, ceux qui ouvrent des hôtels, qui vendent du vin, qui travaillent et qui produisent. Voyez Moi! L'écusson des Rarogne était tombé dans la poussière : je l'ai refait à ma manière : c'est mon enseigne! Ils portaient, — à ce que m'a expliqué mon savant, — d'or à l'aigle de sable, allumée, lampassée et armée de gueules. Moi, je porte simplement : *Grand-Hôtel de Lestral*. C'est aussi de sable et d'or, comme ils disent, puisque les lettres sont jaunes sur fond noir!

Là-dessus, Rarogne repoussa le plat de fraises que lui offrait Élise Allet.

— Non, merci, madame Allet, je ne prends jamais de fruits. Envoyez-moi le café devant la maison. Sans chicorée, n'est-ce pas?

Il se leva de table, pour rester sur son effet, en faisant signe à Flammans de le suivre, et sortit sur la place, qu'il traversa pour s'approcher de l'*Hôtel du Florent*, en attendant son café.

Trois ou quatre étrangers sortaient de la maison neuve, avec des mines ennuyées. Gaspard stationnait devant sa porte, à côté de Rosine, avec laquelle il plaisantait aussi gaîment que si son hôtel eût été rempli. Rarogne s'approcha de lui, les mains dans

les poches de son veston, et lui demanda, d'un air insouciant :

— Eh bien, ça marche, les affaires?

Gaspard, en se dandinant, répondit de sa voix traînante :

— Ça va comme ça peut, monsieur de Rarogne.

— Ça va comme ça peut, ça veut dire que ça ne va pas, hein?

— Ce n'est pas ce que je veux dire, fit Gaspard, qui ne voulait pas se plaindre. Mais le monde a de la peine à venir.

— Vous avez pourtant tout ce qu'il faut pour l'attirer, riposta Rarogne en coulant un regard vers la jolie chambrière.

Comme Rosine rougissait, enchantée du compliment, il lui donna deux ou trois tapes amicales sur la joue : ce qui la fit rougir plus fort, tandis que Gaspard, au contraire, devenait pâle comme un linge et roulait des yeux furieux. Pourtant, il avala sa colère, sans souffler mot. Maurice Combe et César Cascatey, qui avaient observé la scène, à trois pas de distance, où ils se concertaient pour une course prochaine, se regardèrent en riant : depuis quelque temps, les gens répétaient que Gaspard en tenait pour sa jolie bonne ; il paraît bien que c'était vrai. Et le malheureux n'était point au bout de sa jalousie : car, comme Rarogne s'éloignait, Flammans voulut l'imiter, s'approcha de Rosine à son tour, et lui prit le menton, en faisant la bouche en cœur. Mais la patience de Gaspard était à bout : sa lourde main s'abattit sur le bras de l'ingénieur, qu'il tordit à le faire crier, tandis que Rosine, confuse, se hâtait de s'esquiver, et que Flammans, contusionné, s'excusait, avec son accent rauque :

— C'était pour rire, monsieur Clêvoz, c'était pour rire!

— Eh bien, allez rire ailleurs!

Rarogne, qui s'était retourné, haussa les épaules en grognant :

— En voilà un qui n'ira pas loin!

Assis seul sur le « banc des vieux », le père Clêvoz suivait la scène, de son œil morne qui ne s'intéressait plus à rien. Car, maintenant, il ne se mêlait plus aux groupes où l'on cause : il se réfugiait avec sa pipe sur la planche allongée devant le cimetière, où viennent s'asseoir ceux qui n'ont plus rien à dire, ceux qui ne pensent plus, les septuagénaires trop faibles pour aucun travail, trop las pour réfléchir encore, bons seulement à ressasser ensemble leurs vieux souvenirs qu'ils ne se communiquent même pas, comme des bœufs qui ruminent à la même étable, mûrs pour le champ du repos dont on croirait volontiers qu'ils ont enjambé la muraille. Rosine l'inquiétait, le pauvre vieux, comme un danger qu'on pressent sans le comprendre, comme un de ces petits nuages qu'on aperçoit au bout du ciel la veille d'un jour de moissons. Mais il ne s'en rendait pas compte, et n'en aurait rien dit à

Gaspard : il se contentait de la regarder avec des yeux étonnés, comme on regarde une machine aux rouages compliqués dont on ignore le fonctionnement. Quand il la rencontrait dans la maison, il avait toujours l'air de penser : « Qu'est-ce que c'est donc que ça? » Quand elle lui adressait la parole, ses lèvres mâchonnaient une réponse qu'elles ne prononçaient pas. Du reste, la jolie bonne l'entourait de petits soins gentils : sans les apprécier, il se laissait câliner, comme un enfant par une belle-mère dont il se méfie.

Comme Rarogne et Flammans, — l'ingénieur, un peu penaud, baissant l'oreille, — s'attablaient devant le *Chamois* pour prendre leur café, les autres convives sortaient de la salle à manger. Les pensionnaires se dispersèrent aux quatre vents, et l'on vit Sergine hésiter entre leurs divers groupes; Mlle Topin s'installa sur un banc, au-dessous du baromètre anéroïde, à côté de Mme Adeline, — non certes pour se taire ensemble; les hommes allumèrent leurs pipes ou leurs cigares; des enfans gambadaient. Madeleine passa, sans rien dire à personne, prit une chaise, et s'assit à l'écart, toute seule. Volland, se détachant du groupe des fumeurs, s'approcha d'elle. Il prononça quelques phrases banales, qui n'obtinrent que des réponses distraites, — la jeune fille restant méfiante, comme résolue à repousser toute avance, pour s'enfermer en elle-même. Sans se laisser rebuter par cette attitude presque hostile, il dit :

— Moi qui suis un vieux Vallanchais, je me réjouis toujours de voir revenir les figures des autres années. L'an passé, nous avons regretté votre absence, avec M. Sterny. Cette année, c'est lui qui n'est pas là.

Elle le regarda, surprise, un peu troublée, et se demandant quelle intention amenait ce nom dans leur indifférent entretien. Volland, non sans l'observer, continua :

— Mais j'ai reçu une lettre de lui...

Il s'arrêta.

— Ah! fit-elle en jouant l'indifférence.

Ses yeux s'étaient fixés sur la tête noire de la Matze, qu'ils ne quittaient plus. Volland dit lentement :

— Je ne sais pas encore s'il viendra; il hésite.

Un imperceptible frémissement des sourcils lui indiqua seul qu'on l'écoutait avec intérêt.

— Je crois plutôt qu'il se décidera, ajouta-t-il.

Madeleine répéta :

— Vous croyez...

Il y eut un silence, comme si le sujet était épuisé. Mais

Volland reprit, d'un ton changé, qui n'affectait plus l'insignifiance convenable aux propos oiseux :

— C'est un homme un peu singulier, que M. Sterny, tel qu'on n'est guère habitué d'en rencontrer ici : un homme compliqué. Je lui crois une âme très noble, mais que des mélanges impurs ont longtemps enveloppée et qui a eu de la peine à se dégager. La vie a été pour lui l'opération qui délivre de ses alliages le métal précieux... Vous savez sans doute, mademoiselle, qu'on ne trouve jamais l'or pur, qu'il faut tout un triage pour le tirer de son minerai ?

Madeleine murmura :

— Je ne savais pas !...

— Ce triage est une opération difficile : on a des machines qui écrasent, broient et chassent les élémens grossiers... M. Sterny a passé par ces machines. Il a traversé des épreuves dont bien d'autres, aux âmes nulles, ne seraient point sortis meilleurs. Lui, en a été renouvelé, transformé, — épuré. Si je vous dis cela, mademoiselle, c'est parce que je crois qu'il doit un peu sa métamorphose à Vallanches, à la beauté de la nature, à la bonté de l'air, à la simplicité de cœur des gens qu'il a rencontrés ici, — peut-être aux sympathies que quelques-uns d'entre eux ont su lui inspirer.

D'un grand effort, Madeleine détourna ses yeux troublés de la Matze, les ramena sur Volland, et dit, en abaissant malgré elle ses longs cils :

— Ce que vous me dites peut être vrai, monsieur, mais je connais très peu votre ami.

Sa voix se faisait d'une douceur infinie, qui corrigeait l'indifférence des paroles.

— Je ne puis dire que je le connais beaucoup, répondit Volland. Je l'ai vu d'abord ici, il y a deux ans, quand il venait pour la première fois ; puis, l'an dernier, nous sommes allés ensemble à la fête des Vignerons, où je sais qu'il vous a rencontrée, mais où je n'ai pas eu le plaisir de vous apercevoir. Enfin, cet hiver, avant de partir pour la Tunisie, où il a fait un assez long voyage, il a passé quelques jours auprès de moi, à Vevey. C'est là surtout que j'ai appris à le connaître, car nous avons causé très confidentiellement. Toutes sortes de questions le préoccupent. Il voudrait donner un but à sa vie. Grave problème ! Oh ! facile à résoudre pour les gens comme moi, qui sont soumis aux exigences d'une carrière. Mais lui ! Il ne veut plus de ce qu'il appelle un métier parasitaire : c'est-à-dire qu'il se refuse généreusement la part la meilleure, celle que réclament d'habitude les jeunes gens

de sa fortune et de sa position. Il a d'autres ambitions : il voudrait être utile, servir par son œuvre la bonne cause des hommes de progrès; il se demande ce qu'il pourrait faire...

Volland s'arrêta. Madeleine fixait un point invisible dans l'espace, immobile d'attention, frémissante d'une émotion que sa volonté contenait. Volland reprit :

— Je vois par sa lettre qu'il n'a pas encore trouvé la solution du problème, bien qu'il me parle avec un certain enthousiasme de ces grands pays nouveaux qui réservent à l'homme une vie saine et des joies de créateur. Mais ce n'est qu'un éclair. Autant que j'en puisse juger, après avoir passé quelques semaines en Tunisie, il a voyagé au hasard. Je plains les âmes errantes : ce sont des épaves qui se laissent ballotter à travers le monde. Il faut que l'arbre jette ses racines dans un bon terrain, pour croître, pour fleurir, pour donner ses fruits. Mon ami ne demanderait qu'à trouver ce sol propice. Et moi, je ne saurais vous dire combien je lui souhaite de fixer enfin sa vie vagabonde.

Il avait parlé avec une émotion croissante. Madeleine comprit le vrai sens de ses paroles; elle sentait aussi la délicatesse de cette sympathie qui, ayant deviné son cœur et celui de Julien, unis par tant de fils mystérieux et séparés par le fleuve de tout ce que la vie se plaît à rouler entre des êtres qu'elle destine au véritable amour, leur offrait son loyal concours. Elle aurait voulu répondre à cette confiance par une confiance égale, accepter d'un mot ou d'un signe cette médiation bienveillante. Elle aussi, la vie l'avait enveloppée dans une gangue impure : trop de soupçons étaient entrés dans son cœur, où tremblaient encore les reflets honteux des laides convoitises, des viles pensées qu'elle avait innocemment suscitées; elle sortait trop meurtrie d'un conflit trop laborieux, où la bassesse humaine s'était trop librement dévoilée à ses yeux candides : elle ne pouvait ni se confier, ni s'épanouir; une invisible force arrêtait sur ses lèvres les paroles confiantes, enfonçait au fond de son cœur les douces pensées. Elle ne trouva pas un mot pour dire à Volland l'émotion qui la bouleversait, pas un regard pour répondre au regard infiniment triste qu'il posa sur elle. Et pendant qu'il s'éloignait, elle songeait que seul, peut-être, cet homme honnête, intelligent et bon, pouvait leur ouvrir la vraie voie de la vie; qu'elle le laissait passer, pareille au blessé qui cacherait sa plaie au bon Samaritain; qu'un mot suffirait pour le retenir, une phrase pour lui tout expliquer, — et que cette phrase ni ce mot, elle ne pouvait les dire...

Mais avec cette intuition propre aux hommes que leur cœur

é claire, Volland comprit quand même : peu de jours après cette scène, dont l'impression lui restait pénible, Julien arrivait, averti de la présence de Madeleine.

XI

Entre deux êtres qui s'aiment déjà sans savoir presque rien l'un de l'autre, naît bien vite le besoin des intimes confidences; ils veulent s'entendre penser, se dire tout ce qu'ils pensent, et chacun s'efforce de se révéler non peut-être tout à fait tel qu'il est, mais tel qu'il désirerait d'être. Dans cet effort pour sembler meilleur, ou plus généreux, ou plus noble, il n'y a d'ailleurs aucun mensonge : car lequel est le plus vrai, de l'être réel que nous sommes, dont la vie a troublé l'essence, ou de l'image idéale de nous-même que nous conservons intacte au fond de notre cœur? Or, au cours des heures délicieuses qui sont comme l'annonciation de l'amour, cette image, que souillent les contacts ou que ternissent les reflets du train journalier, se dégage et se fixe en nous exaltant. Pour quelques heures, ou pour quelques jours, ou pour un temps plus large, nous cessons de lui être inférieurs. Tels qu'elle nous forme, pareils à notre rêve, nous nous épanouissons pour l'être aimé en une splendeur que nous n'atteindrons jamais plus : de même, dans l'enchantement du printemps, les arbres cachent sous les fleurs leurs branches noueuses, blessées ou tordues, sous plus de fleurs qu'ils n'ont de feuilles et qu'ils n'auront de fruits. — C'est ainsi que Madeleine et Julien s'efforçaient de se raconter l'un à l'autre, à travers leurs rêves, l'enchaînement d'incidens qui faisait la trame de leur vie, et le mystère plus profond de leurs cœurs. Ils s'en allaient par la route qui monte vers les Traversis, ou par les sentiers des prés et des bois, si follement désireux d'être seuls ensemble qu'ils ne songeaient point aux yeux qui les observaient, aux commentaires qui naissaient derrière leurs pas, aux propos de Mme Adeline et de Mlle Topin, dont ils défrayaient maintenant les conversations. Assises devant le *Chamois* sur le banc qui leur servait d'observatoire et de tribunal, les deux dames se communiquaient leurs remarques :

— *Ils* sont encore arrivés en retard au lunch. Avez-vous vu comme *elle* était rouge?

— Vous savez qu'on *les* a vus partir ensemble de grand matin, avant le premier déjeuner.

— Seuls?

— Naturellement!

Mme Adeline soupirait, Mlle Topin levait les yeux au ciel, en murmurant :

— Triste, n'est-ce pas, chère madame?

— Pour ces pauvres Vallée, surtout, qui ont pris tant de peine pour *elle* et qu'*elle* récompense si mal !

Eux, cependant, s'émerveillaient de se trouver toujours d'accord, d'éprouver ensemble les mêmes émotions, d'aimer les mêmes paysages, de découvrir, à mesure qu'ils avançaient dans leurs confidences, des traits de ressemblance jusque dans leurs deux histoires : ne s'étaient-ils pas trouvés orphelins au même âge? n'avaient-ils pas souffert tous deux de leur adolescence privée d'affection? ne pouvaient-ils pas également se plaindre de la méchanceté des hommes? Surtout, ils arrivaient en même temps à ce tournant du chemin de la vie où l'on en mesure les contours, où l'on en cherche le but : moment décisif, car le chemin, si l'on se trompe, va se perdre dans les fourrés. Pouvaient-ils croire qu'un vain hasard les faisait se rencontrer ainsi au même point difficile, et non pas plutôt un de ces signes du destin qui nous guide? Volontiers, Julien parlait du « que faire? » qui se dressait devant lui; Madeleine, plus naïve, plus confiante en la vie malgré ses déceptions premières, l'encourageait doucement :

— Vous êtes trop hésitant, trop perplexe. Pourtant, un homme est le maître de son sort; il peut faire ce qu'il veut : le monde lui appartient; nul ne peut l'empêcher d'en faire la conquête, ou du moins de la tenter. Il me semble que si vous vouliez...

— Vouloir, répondait Julien; n'est-ce pas justement là tout le problème?

— On le résout!

Il savait ce qu'elle ignorait encore : qu'à côté des obstacles extérieurs il y a aussi, pour nous arrêter, ceux qui viennent de nous-même :

— Oui, disait-il, il y avait peut-être en moi de bonne étoffe, j'aurais peut-être pu faire quelque chose, si...

Il n'allait pas plus loin : c'est qu'il venait de toucher lui-même à sa propre plaie, dont la douleur assoupie s'éveillait brusquement. Tandis que, dans la limpide existence de Madeleine, il n'y avait rien qu'elle ne pût dire, tandis qu'elle ne connaissait du mal que celui qu'elle avait souffert, Julien demeurait le prisonnier de son passé, condamné à le taire et à le cacher. Les impurs souvenirs, l'horreur et la honte creusaient entre elle et lui comme un abîme étroit et profond, rempli d'ombre; en sorte que leurs causeries s'arrêtaient toujours ainsi, au moment où, en devenant plus intimes, elles les rapprochaient davantage. Alors, ils se taisaient

en se regardant; puis, Sterny détournait les yeux; et leur silence les effrayait. Il lisait sur le front de Madeleine qu'elle *savait;* et il se disait avec désespoir qu'elle savait mal, à travers les propos de M. Vallée, et il voulait l'éclairer et il ne pouvait pas : car où prendre le courage d'appeler ces beaux yeux sur de laides images, de troubler cette âme candide par un récit affreux? Ce récit, pourtant, elle l'attendait, prête à l'indulgence, après se l'être mille fois fait à sa manière, tel qu'elle pouvait le concevoir et l'arranger.

Inquiète, déçue, irritée après la première révélation de son oncle, elle en avait ensuite corrigé le sens en exerçant son imagination : en sorte que son esprit romanesque, enclin à la révolte, faisait de Julien un héros et une victime, un héros de ce grand amour qui peut exiger de ses élus tous les sacrifices, une victime des lois injustes, des préjugés barbares, de l'universelle platitude. Ce qu'elle savait de lui ne fut plus que le canevas d'un roman magnifique, dont elle admira de confiance les péripéties inconnues, les couleurs violentes et rares, le dénouement tragique. Et bientôt, quoique jalouse de l'héroïne inconnue du drame, elle s'introduisit elle-même dans cette fiction poétique, pour le rôle de la consolatrice attendue, de la sœur aux mains pleines de dictames, de l'amie entrevue en des rêves. Elle souhaita l'explication nécessaire, — la confession qui laverait la faute, la joie suprême de relever le pénitent, de guérir le blessé. Plusieurs fois, elle eut sur les lèvres des paroles pour en hâter l'heure : mille craintes confuses les arrêtaient dans sa gorge. Pourtant, elle sentait bien que Julien ne parlerait pas le premier de ces choses, — l'effort étant trop grand pour lui; — et ni l'un ni l'autre n'eussent consenti à les effacer dans l'oubli. Elles étaient là, toujours. Elles les enveloppaient de leurs ombres; d'où jaillirait la lumière pour les dissiper? Et les jours s'enfuyaient du vol rapide qu'ont les jours heureux.

Un soir, ils se trouvaient seuls sur cette espèce de promontoire rocheux où ils aimaient à voir mourir la lumière. Le soleil éteint, les glaciers épandus dans l'espace se couvraient de leurs teintes livides. La nuit montait du fond des vallées, gagnait les sommets, remplissait le ciel vide d'étoiles. Un silence divin les enveloppait, plus harmonieux que les plus belles musiques, ouatant la mousse sous leurs pieds, un silence dont ils percevaient les attouchemens invisibles, qui remplissait leurs cœurs d'une tendresse débordante et pourtant inexprimable, dont la douce force irrésistible les inclinait l'un vers l'autre, un silence qui les emportait comme un fleuve très lent emporte deux plumes de cygne, et qu'ils

eussent voulu aussi éternel que le ciel obscur leur semblait infini. Longtemps, ils en savourèrent le mystère mélancolique à force de douceur. Puis des souffles froids firent frissonner Madeleine. Le charme était rompu, l'heure passée : il fallut prendre le chemin du retour, mais nulle parole banale ne pouvait plus tomber entre eux.

Ils descendirent de leurs rochers, ils se trouvèrent dans les prés. Madeleine posa la main sur le bras de Sterny, et dit :

— Je sais depuis longtemps que vous avez eu un grand malheur dans votre vie.

Il balbutia :

— Ah ! vous savez...

— Je sais.

Elle attendait la confession que l'aveu suivrait bientôt. Mais il continuait à marcher d'un pas ralenti, sans rien dire, la tête basse. Elle eut peur de l'avoir froissé, plus peur de l'avoir affligé ; pourtant, elle sentait qu'aucune volonté ne pouvait rappeler la parole prononcée, et qu'après cette parole, d'autres devaient venir, pour faire éclater la lumière. Il le sentait comme elle, et ne pouvait rien dire. Et comme il tâchait de parler par un regard d'angoisse qui brilla dans la nuit, elle reprit, la voix tremblante, enfermant dans une courte phrase le sens complet de toutes ses pensées, de toutes ses rêveries, — le dernier mot de son roman :

— Comme vous avez dû l'aimer !

Sterny comprit aussitôt qu'avoir aimé, c'était son excuse, son pardon. Il eut l'intuition que leur avenir entier dépendait de sa réponse, la tentation de confirmer d'un mot, — peut-être que le silence aurait suffi, — cette explication de sa misérable aventure, qui l'absolvait en le grandissant. Mais il sentit en même temps quelle serait l'infamie de ce mensonge, de quel poids il pèserait sur leur vie, la tache qu'il mettrait à leur bonheur, le mépris définitif où il le jetterait de lui-même.

Il détourna les yeux, et dit :

— Mais non, je ne l'ai pas aimée !

Madeleine retira la main si doucement posée sur le bras de Julien. A ce geste d'éloignement, il comprit que sa douloureuse franchise venait de déchirer un voile, qu'un poème s'effondrait, qu'une méfiance nouvelle entrait dans l'âme de la jeune fille, il devina ou pressentit les idées qui galopaient à travers l'espace qu'ouvrait en elle la fuite de son roman : « On peut donc vivre sans amour les drames les plus violens de l'amour ! On peut, sans cette suprême excuse, courir au-devant de la honte et de la mort ! » Et c'était là son secret, la honteuse blessure qu'elle rêvait de

panser et de guérir! Ah! pourquoi donc l'avait-elle imprudemment découverte dans sa hideur d'ulcère empoisonné! Pourtant, toute pitié n'était pas morte en elle: la révélation qui mettait sous ses yeux le mal en pleine lumière, l'éclairait aussi, plus faiblement, sur l'excuse qu'il a d'être universel et fatal, comme la laideur, la douleur et la vie. Et puis, il souffrait, l'ami de tout à l'heure auprès duquel elle venait de parcourir l'infini; et sa souffrance était sincère, faite de honte, de remords, de regrets, de désir. Il cheminait à côté d'elle comme ployé sous le poids d'un monde, d'un monde très lourd de vices et d'iniquités. Aussi, son cœur de femme tremblait-il de le sentir si proche et si douloureux: si elle s'éloignait, c'est qu'une force secrète la tenait à distance; si elle se taisait, c'est que la même force l'obligeait à se taire. Mais lui, pourquoi, pourquoi ne disait-il rien?

Des lumières apparaissaient aux petites fenêtres des premiers chalets du village: de faibles lumières, falotes, qui veillaient à peine, comme une lueur d'espoir au fond d'un cœur désolé. Julien murmura.

— Vous ne pouvez pas comprendre.

Madeleine répondit:

— C'est vrai, je ne peux pas.

Ce fut tout. Devant l'hôtel, ils se séparèrent sans rien dire, elle montant dans sa chambre, lui s'arrêtant sur la place où stationnaient encore quelques ombres attardées.

Ce fut là que plus tard, quand les derniers étrangers furent rentrés dans l'hôtel dont les fenêtres s'éteignaient une à une, Volland, qui avait rejoint Sterny, écouta le triste récit de cette soirée. Un instinct mélancolique les avait poussés sur le « banc des vieux ». Arrivé au terme de sa confidence, Julien dit:

— Maintenant, c'est fini, je n'ai plus d'espoir. J'ai fait ma dernière banqueroute.

Volland l'avait écouté avec une bienfaisante sympathie. Il tâcha de le consoler:

— Vous vous désespérez pour une impression qui passera. Je suis sûr que vous êtes aimé: donc elle vous reviendra.

Mais Julien ne voulait rien entendre:

— Non, non, disait-il, je partirai demain. Et cette fois, je ne reviendrai plus. C'était un joli rêve: j'en suis éveillé. Adieu, Vallanches et l'espoir d'une nouvelle vie!

— Sachez attendre. Ayez un peu de patience. Il en faut pour acheter son bonheur. Trop heureux encore quand on peut l'acquérir à ce prix, et qu'on l'a devant soi!

Souvent, les paroles de Volland trahissaient ainsi l'arrière-

goût amer d'une vie déçue. Jamais il n'en parlait, — mais sûrement il avait aussi son passé : plus lointain, effacé par les années, brouillé comme un paysage éloigné sous un ciel gris, — toujours là, pourtant. Sans doute, c'était ce passé qui donnait le ton à son âme stoïque et fière, y faisait courir les douloureux frissons du souvenir, la dressait au-dessus de la destinée. Peut-être aussi, était-ce encore ce passé qui, après avoir trompé les espoirs de son cœur romanesque, le rejetait tout éperdu vers la montagne. Le fait est qu'elle remplissait sa vie, qu'il l'aimait violemment, avec les sourdes colères, les dépits, les retours, les extases, les malédictions d'une passion invincible. Elle le torturait, d'ailleurs, comme une amante capricieuse, en le forçant à de continuelles victoires sur lui-même : car il souffrait du vertige qu'il ne dominait qu'à force d'entraînement et d'énergie, — et pas toujours. Que de fois il était revenu, la mort dans l'âme, d'une ascension que sa faiblesse l'avait empêché de pousser jusqu'au terme ! Quelle joie en revanche, quand il triomphait ! Avec quelle ardeur fiévreuse, avec quelle ferveur presque sensuelle, il désirait ces joies, et de les renouveler sans cesse ! Or, ce soir même où il écoutait avec une bienveillance si sympathique les confidences de Sterny, il mûrissait un grand projet pour le lendemain : « faire » la Tour-aux-Fées par Solnoir, directement, par la muraille presque perpendiculaire du Grand-Revers ; et ses arrangemens étaient pris.

Mais le lendemain, il trouva Sterny si accablé, qu'il lui offrit de renoncer à sa course pour lui tenir compagnie. Julien remercia, mais n'accepta pas : il avait passé sa nuit à faire ses malles, il voulait partir. Après avoir en vain repris ses bons argumens de la veille, Volland cessa d'insister. Toutefois, il voulut l'accompagner jusqu'à Servièze, — une telle promenade du matin ne pouvant nuire à sa course ; et en le quittant, il lui dit ces mots, — que Julien ne devait point oublier :

— Vous avez manqué le bonheur, mon ami ! Rappelez-vous que vous le retrouverez ici !

Rentré pour le déjeuner, Volland remarqua que Madeleine ne venait pas à table. Élise Allet, quand il s'informa de la jeune fille, répondit qu'elle avait la migraine. En sorte que ce fut en rêvant aux singuliers tours de la vie, à ses caprices qui rapprochent et disjoignent les cœurs faits pour s'entendre et si souvent séparés à jamais, qu'il se mit en route vers la fin de l'après-midi. Maurice Combe et César Cascatey l'accompagnaient, avec leurs cordes et leurs *piolets*. Il n'avait parlé de son projet à personne ; mais Peney rencontra la petite caravane au sortir du village, et bien que les

alpinistes soient toujours fort discrets, il ne put s'empêcher de leur dire, en regardant leur attirail :

— Oh! oh! c'est du sérieux, aujourd'hui!

Volland répondit :

— Je l'espère.

— Tâchez de ne pas vous casser le cou!

— On tâchera.

Les deux guides échangèrent un regard de confiance : avec celui-là, on pouvait risquer n'importe quoi, sans courir d'autres dangers que ces dangers objectifs auxquels il ne faut jamais penser : avalanches, chutes de pierres, ouragans de neige. Aucun alpiniste ne savait mieux tout son art, aucun n'était plus absolument maître de soi, prudent, raisonnable, d'un sang-froid merveilleux dans les momens difficiles, sachant aussi se résigner quand il fallait rebrousser chemin, trop sage pour s'obstiner contre la chance. Jamais d'ailleurs ses compagnons habituels n'eussent soupçonné ce que lui coûtaient les sacrifices qu'il accomplissait aux menaces du temps ou à la faiblesse dont il souffrait : car il était de ces passionnés qui ne font jamais de folie et restent toujours maîtres des émotions que leur visage ne trahit pas.

— Bonne chance! leur dit Peney.

— Merci!

De leur grand pas égal, ils gravirent le sentier qui s'élève le long des pentes vertes, au-dessus des hêtres, pour disparaître bientôt sous les sapins et les mélèzes. A de longs intervalles, ils échangeaient quelques paroles, qui tombaient dans le silence dont la montagne les enveloppait. Les pointes de leurs *piolets* cliquetaient sur les pierres du chemin. De place en place, de larges échancrures à travers la forêt découvraient des pans de la vallée, ou encadraient des montagnes : la pyramide boisée du mont Catogne, le dôme éblouissant du Grand-Combin, le cône tronqué de la Pierre-à-Voir. Comme ils approchaient des mayens de Belle, ils aperçurent un gamin qui ramassait du bois mort. César lui jeta, en patois, une petite phrase, car les montagnards ne se rencontrent guère dans les solitudes sans se saluer ainsi par quelques paroles.

Un peu plus loin, le troupeau des chèvres qui redescendaient au village leur barra le chemin : elles marchaient à petits pas, serrées les unes contre les autres, derrière un bouc noir, majestueux et puant. Ce ne fut pas sans effort que les trois alpinistes réussirent à percer leur troupe bêlante et clochettante. Le chevrier, son chapeau chargé de fleurs d'automne, leur cria bon voyage.

Le bruit des clochettes s'éloigna.

Ils arrivèrent dans le vallon, qui étend sous les pierriers du sceux de Belle, autour des mayens disséminés le long de l'Épendes, ses épais regains d'un vert d'émeraude. Les mayens, inoccupés jusqu'à l'automne, étaient vides et silencieux.

— Les vaches vont redescendre la semaine prochaine, dit Maurice.

— Déjà? fit Volland.

— Au 15 septembre, comme toujours.

Ils gravirent le dur sentier pierreux dont la pente s'adoucit plus haut, s'arrêtèrent pour boire un coup à l'endroit où l'Épendes, après s'être perdue sous le sol, semble jaillir du rocher, et arrivèrent en vue de Solnoir à l'heure où la nuit tombe. Volland regarda sa montre, et dit :

— Nous avons bien marché.

— C'est vrai, répondit Maurice.

Plus près des chalets, pendant que les dernières lueurs du couchant s'éteignaient sur l'arête de la Dent-Grise, Volland s'arrêta pour examiner la paroi formidable de la Tour-aux-Fées, le « Grand-Revers », dont il allait tenter la conquête. Qu'est-ce donc qui l'attirait ainsi vers cette montagne dont son œil fouillait les couloirs noyés d'ombre, les replats où il se cramponnerait demain, le puissant glacier qui la cuirassait de ses reflets de fer? Non pas, certes, sa seule beauté : sa sauvagerie, plutôt, son orgueil d'être inexpugnable, la hardiesse de l'entreprise, la griserie du danger, et puis, qui sait? un de ces signes muets de la destinée qui nous poussent où il faut que nous allions. Ses regards se brisaient contre les parois impénétrables dont l'obscurité bientôt effaça les saillies, qui ne furent plus qu'une masse uniforme presque noire, un corps énorme obstruant l'espace. Alors, Volland rejoignit ses deux guides, qui l'avaient précédé dans le chalet.

Une chandelle dans une lanterne éclairait l'intérieur de la « chavanne » : le tablat mobile attenant au mur, les ustensiles appendus aux parois, l'échelle qui monte à la soupente, la porte du cellier. Le fruitier, dont la besogne approchait de sa fin, plongeait ses bras nus dans la chaudière où cuisait le fromage. Trois pâtres mangeaient dans des écuelles de bois leur pâtée de pain noir et de *serret*, en devisant lentement avec les guides. On distinguait à peine, sous leurs chapeaux informes, leurs barbes et leurs traits; leurs gestes graves, presque solennels, ennoblissaient la misère de la hutte. Ils ne regardèrent pas même Volland, ils ne répondirent à son salut qu'en touchant le bord de leur chapeau. Ce n'est pas un des moindres charmes de ces hau-

teurs que d'y être dénoué des liens de la sociabilité; les rudes hommes qu'on y trouve vous donnent une place devant leur feu, un coin pour s'étendre dans leur foin, mais vous n'entendez guère le son de leur voix. Volland les connaissait assez pour se dispenser des phrases vaines que d'autres croient devoir prononcer. Après avoir mangé un morceau sur le pouce, il tira sa pipe de sa poche, demanda d'un geste du tabac à César, et, tout en tirant de larges bouffées de fumée, il s'abandonna à de confuses rêveries. Un instant, l'image de Sterny passant devant ses yeux, il songea aux ruines où peut refleurir l'amour, à l'éternel renouveau des cœurs, à l'oubli bienfaisant qui s'étend sur nos peines. De là, il glissa sur la pente de ses propres souvenirs : alors, bien que les années leur eussent enlevé toute amertume, il se sentit comme envahi par une profonde tristesse toute chargée d'inutiles regrets. Puis, sa rêverie devint plus vague encore, broyant les confuses idées de la vie et de la mort.

Bientôt tous gagnèrent les *raccards* où ils allaient dormir.

Ce fut Volland qui s'éveilla le premier, avant le jour. Il appela ses compagnons : tous trois s'étirèrent dans le foin, tâtonnèrent pour trouver leurs chaussures, et furent bientôt debout, devant le chalet. La faible lueur grise du crépuscule du matin s'étendait sur la vaste plaine; les silhouettes noires des pâtres, qui allaient traire, glissaient dans l'obscurité, leurs escabeaux attachés au derrière. Le *pâto* descendit de sa soupente. Il faisait un froid vif et piquant. Maurice Combe alluma du feu, pour préparer le café, tandis que les deux autres se dirigeaient vers le torrent, « acheter pour un sou d'eau », pour une toilette sommaire.

Ces préparatifs prirent peu de temps. Puis, les touristes déjeunèrent à la hâte, debout, leur écuelle posée sur le tablat à pivot.

— Nous aurons une belle journée, dit César.

Après un silence, Volland répondit :

— Il ne faut pas nous attarder!

Maurice avalait sa dernière bouchée :

— En route! fit-il.

Ils saluèrent le *pâto*, qui, debout devant le chalet, les suivit un instant des yeux. Leurs pieds enfonçaient dans le sol marécageux du pâturage, en secouant la rosée des hautes herbes. En peu de minutes, ils se trouvèrent au pied de la Tour-aux-Fées, qu'ils avaient résolu d'attaquer par la droite, à son point de jonction avec la Dent-Grise ; et ils commencèrent à grimper.

Ce fut d'abord, entre deux névés, un long éboulis en pente raide, fatigant, car le sable et les cailloux roulaient sous les pas,

mais qui ne présentait aucune difficulté. Il leur fallut plus d'une heure pour le gravir. Volland, dont le souffle était court, s'arrêtait de temps en temps pour reprendre haleine : il se sentait un peu las, un peu faible; mais c'est une impression fréquente au début des courses, dans l'air trop frais, après un sommeil trop bref, et il n'eut garde de la trahir. Ses deux compagnons avançaient comme d'habitude, attentifs, silencieux et lents, instinctivement ménagers de leurs forces. Arrivés au haut du pierrier, ils s'arrêtèrent, hésitant entre deux couloirs qui inclinaient vers la gauche, et devaient aboutir à un replat d'où l'on pourrait gagner le glacier transversal :

— Je crois qu'il faut prendre celui-là, dit César, après avoir examiné de son regard perçant les saillies des deux couloirs.

Il désignait celui qui semblait le plus rapide. Il ajouta, pour justifier son choix :

— L'autre a une mauvaise « plaque ».

Du doigt, il montrait un rocher lisse, pareil à une grande ardoise, qui interrompait le couloir, sans une « prise ». Les autres acquiescèrent. Maurice dit :

— On va s'attacher.

— Pas encore, dit Volland.

— Ça serait peut-être plus prudent.

— Il n'y a aucun danger.

Avec un touriste novice, le vieux guide aurait imposé sa sage volonté; mais il n'insista pas : M. Volland, dans son idée, était de ceux auxquels on n'apprend rien; s'il ne voulait pas de corde, c'est que pour sûr on pouvait s'en passer. Ils se mirent donc à grimper, l'un devant l'autre, lentement, en tâtant des pieds et des mains les saillies où ils s'accrochaient.

— La roche est bonne, dit Maurice.

Volland ajouta :

— Meilleure qu'on n'aurait cru.

En ce moment même, comme pour leur donner un démenti, cinq ou six grosses pierres bondirent au-dessus de leurs têtes, tandis que des débris et du sable pleuvaient un instant sur eux.

— Diable! fit César.

Ils s'arrêtèrent. Avec un bruit sourd, la petite avalanche roula plus bas, en éveillant des échos prolongés; puis le silence se rétablit, — un silence profond où montait, à peine perceptible, le bruit éloigné des « sonnailles » des vaches qui pâturaient loin au-dessous d'eux, de l'autre côté des chalets de Solnoir.

— Continuons! dit Volland.

Ils reprirent leur grimpée, plus lentement encore, en évitant

autant que possible d'ébranler la roche qui les portait. Comme ils l'avaient calculé, le couloir aboutissait à un replat, fort étroit d'ailleurs, où ils s'arrêtèrent.

— Jusqu'à présent, ça n'est pas bien terrible! dit Volland, qui s'essuyait le front.

— Il faudra voir ! répondit Maurice en regardant vers le sommet.

En ce moment, le soleil pointait à l'horizon, qu'il emplissait d'une grande nappe de lumière pâle, tandis que des lueurs blondes se jouaient sur l'arête de la Dent-Grise. Le pâturage, comme enfoncé dans sa ceinture de pentes et de contreforts, demeurait noyé d'ombre, ouaté d'une mince couche de buée, piqué de petites taches noires qu'y faisaient les bestiaux. Derrière, à mesure que les brumes du matin s'entr'ouvraient sous des coups d'air ou se dissipaient dans la lumière, apparaissaient les montagnes lointaines : déjà, les cimes du Haut-Valais sortaient des nuages, l'on pouvait distinguer la grande paroi désolée du Pleureur, le dôme paisible du Grand-Combin, et plus loin, à demi cachés encore, des fragmens de sommets rocheux, des morceaux vaporeux de glaciers. Bien qu'on se fût à peine élevé de 400 mètres, on avait déjà une de ces vues panoramiques, si fréquentes dans les Alpes, qui semblent étaler aux yeux le mystère dévoilé de la montagne. Les trois grimpeurs ne s'attardèrent point au spectacle, quelque magnifique qu'il leur parût. Volland, assoupli par la gymnastique de la montée, se sentait plus léger, plus fort; les pentes raides qu'il dominait ne l'incommodaient pas outre mesure; et puis, il éprouvait ce plaisir de voir ses prévisions justifiées, puisque, jusqu'à ce moment, les difficultés de leur entreprise étaient plutôt moindres qu'il ne l'avait supposé. Ils gagnèrent sans aucune peine le glacier, — ce glacier qui, d'en bas, semble accroché aux flancs de la montagne, prêt à crouler, et qu'il leur fallait traverser en longueur, pour rejoindre l'épaulement qu'ils visaient.

— Cette fois, dit Maurice en arrivant à la rimaye, il faut nous corder.

Ils s'attachèrent aux distances voulues.

La pente devint tout à coup extrêmement rapide : lisse, striée, crevassée en plusieurs endroits, poudrée de place en place par la poussière noirâtre que laissent après elles les chutes de pierres, la glace descendait, puis s'arrêtait net, comme coupée au couteau, droit au-dessus de la paroi verticale qui surplombe Solnoir. César, qui tenait la tête, taillait des pas avec son *piolet*, et la glace était si dure qu'elle rejaillissait en esquilles de cristal; les deux

autres posaient lentement leurs pieds sur la marche ainsi préparée, juste suffisante à leur assurer l'équilibre. En se prolongeant, cet exercice est singulièrement énervant : Volland se sentait repris par un vertige d'autant plus pénible qu'il avait la pente à sa gauche. Il le combattait à force d'énergie, en évitant de regarder dans le vide; mais, par momens, il sentait fléchir ses genoux, tandis qu'un indicible malaise lui serrait la poitrine, et qu'une force cruelle, irrésistible l'obligeait à plonger ses regards dans l'espace béant. Ils allaient ainsi, presque suspendus à la surface glissante sur laquelle il fallait conquérir chaque pas. Leur vie à tous les trois dépendait de leur vigueur et de leur sang-froid; car à la moindre glissade, ils filaient vers l'abîme, malgré l'illusoire précaution de la corde qui ne servait qu'à les unir dans le péril. Mais ils se connaissaient : ils savaient de façon certaine qu'*ils ne glisseraient pas*. Ce danger-là, ils le bravaient avec une tranquille confiance : peu à peu, Volland lui-même triomphait de sa faiblesse, retrouvait la sûreté de son pied, son souffle, sa force. Par momens, les pentes s'adoucissaient : ils faisaient alors quelques pas sans le secours de leur piolet; puis il fallait recommencer. Cela dura près de trois heures, sans qu'ils trouvassent un endroit où ils auraient pu s'arrêter : trois heures d'attention toujours tendue, de mouvemens calculés, d'efforts de tous les muscles, de danger toujours présent. Enfin, ils arrivèrent au terme, franchirent la rimaye : ayant longé la montagne dans toute sa longueur, ils se trouvaient maintenant perchés sur un replat de sa paroi la plus verticale, entre la ceinture du glacier et la paroi nouvelle qui le surplombe.

— On ne peut pas s'arrêter là, à cause des pierres, dit César.

Maurice répondit :

— Il faudrait pourtant bien se reposer un peu!

En inspectant l'étroit espace où ils pouvaient se mouvoir, ils découvrirent une sorte de grotte. Ils y étaient à peine blottis, qu'un grondement sourd, arrivant des hauteurs, leur annonça une nouvelle décharge de la montagne. Quelques cailloux bondirent au-dessus d'eux, puis toute une avalanche : les plus gros blocs tombaient en immenses paraboles, avec des détonations d'artillerie de siège, tandis que les pierres plus petites roulaient plus près, parmi des crépitemens plus aigus, en s'enveloppant de poussière. L'avalanche s'abattit sur le glacier, fila le long de sa pente avec une rapidité folle, disparut parmi des grondemens de tonnerre qui s'éloigne. Les trois grimpeurs, restés muets pendant cette razzia qui, quelques minutes plus tôt, les eût emportés, se regardèrent; Maurice dit :

— J'espère qu'*elle* a bien fini, à présent!

Son front se ridait d'un pli soucieux. Sans s'attarder davantage à cette idée inquiétante, il reprit :

— Si on cassait une croûte, hein?

— Avec plaisir, répondit Volland.

Le guide tira de son sac un pain, du saucisson, une bouteille de vin blanc, qu'ils se partagèrent.

Un espace immense s'ouvrait maintenant devant eux : un amoncellement de montagnes massives ou capricieuses, des glaciers étendus dans la lumière, des vallées où traînaient encore des raies d'ombre. Volland, dont l'œil exercé reconnaissait toutes les cimes, saluait celles qui lui rappelaient de chers souvenirs ou de fortes émotions : là-bas, au-dessus du glacier de Fürggen, une avalanche pareille à celle de tout à l'heure avait déjà passé au-dessus de sa tête; plus haut, dans quelle gymnastique vertigineuse il avait gravi la paroi des Rochers-Rouges du Cervin, — et il entendait encore le *iouhé* triomphant de son guide, Peter Knubel, « l'homme du Cervin », après ce dernier et vaillant effort. Quelles émotions, sur les corniches poudrées de neige du versant sud du Weisshorn, au-dessus du précipice qui domine de 1 200 mètres le glacier du Hohlicht! Quelle déception quand, à vingt minutes du sommet du Rothhorn, la lâcheté d'un porteur l'avait obligé à battre en retraite, sans achever l'ascension! Oui, ces grandes cimes, il les adorait, il avait fait de leur commerce le but et la joie de sa vie, il ne cesserait jamais de les aimer et de les prendre, il ne craignait point la mort qu'elles recèlent dans leurs linceuls de glace.

— Eh bien, dit César, si nous nous mettions en route?

— Allons!

Le guide examina les rochers dressés au-dessus d'eux, et dit :

— C'est maintenant que ça va chauffer!

En effet, il s'agissait de gravir une succession de « cheminées » perpendiculaires, dont nul indice ne leur révélait la nature : en sorte que, pour choisir les plus accessibles, il leur fallait se fier à leur instinct. Telle pouvait être brusquement coupée, manquer des saillies indispensables, aboutir à un passage tout à fait infranchissable. Ce fut donc une véritable bataille qu'ils engagèrent là : repoussés quelquefois, ils se repliaient, se recueillaient, recommençaient l'attaque; après avoir dangereusement conquis quelques mètres, il leur fallait les rendre, redescendre à travers un autre péril pour prendre une autre direction. Suivant les exigences du rocher, ils attachaient ou dénouaient les cordes, ou

faisaient la courte échelle, le dos solide de Maurice leur prêtant son appui. La montagne avait cessé ses décharges : elle ne se défendait plus que par sa formidable inertie. Un silence infini les entourait, que rompait seul le halètement de leurs poitrines, ou les rares paroles qu'ils se jetaient l'un à l'autre :

— Par ici, je crois...

— Non... La roche est mauvaise... Par là, plutôt!

Les « cheminées » se succédaient, plus raides à mesure qu'on s'élevait davantage; mais toute cause de vertige ayant disparu, Volland se jouait dans cette vigoureuse gymnastique, qui n'exigeait aucun effort qu'il ne pût fournir. Il se sentait libre et gai, maintenant, — de cette gaieté qu'il connaissait bien, qui ne manquait jamais de s'épanouir en lui, dans les hauteurs, aux approches de la victoire finale. Tout à coup, il poussa un cri de joie :

— Hop là! nous y sommes!

La dernière cheminée les avait comme jetés sur l'arête, assez large à cette place pour qu'ils pussent s'asseoir.

— Cré mâtin, fit Maurice en se frottant les genoux, ses genoux de cinquante-cinq ans qui commençaient à se rouiller un peu.

Maintenant, d'autres montagnes surgissaient : celles qu'avait jusqu'alors cachées la paroi même qu'ils gravissaient, et d'autres encore, qui semblaient monter à l'horizon. Proches ou lointaines, nettement profilées, en tons durs, aux premiers plans, ou estompées en lignes bleuâtres sur le bleu du ciel, elles les entouraient de tous les côtés, pareilles aux vagues figées d'une mer furieuse : les unes, en troupeaux, descendaient en tranches énormes et bondissantes entre les vallées; les plus hautes, dédaigneusement isolées, semblaient se menacer à distance, par-dessus les moutonnemens de l'espace; fines comme des découpures de cathédrales ou régulières comme des pyramides, elles s'accroupissaient en des poses de monstres au repos, s'estompaient avec des sveltesses de colonnades, se tordaient comme des troncs que travaille la sève, se tassaient comme des citadelles écroulées. Aux Alpes du Valais, s'ajoutaient les Alpes de l'Oberland, dont la ligne tourmentée fermait l'horizon; plus près, par delà le Florent, les aiguilles des massifs du Trient et d'Orny surgissaient de leurs déserts de glace; puis l'Aiguille-Verte allongeait son arête énorme et circulaire, aussi grandiose que l'entassement voisin du Mont-Blanc; plus près encore, une autre arête, celle du Cheval-Blanc, allait rejoindre le sommet du Buet, morne, désolée, avec des coulées de roches noires parmi ses neiges.

Et puis, partout, c'étaient encore d'autres montagnes, des

montagnes toujours, les Alpes, toutes les Alpes, telles qu'un caprice de la nature les a faites de pierre et de glace pour écraser un morceau de la terre sous leur poids magnifique.

Volland contemplait ce spectacle toujours changeant et toujours le même, qu'il avait vu déroulé au pied de tant de cimes. Pour en varier l'aspect, il fit quelques pas sur l'arête, s'éloignant ainsi de ses compagnons. La victoire l'exaltait. La fièvre de la marche battait dans ses veines. Il ne sentait plus aucun vertige, aucune fatigue. Il plongeait ses regards dans le vide, il les emplissait d'espace, de lumière, d'air frissonnant, de lignes superbes, de couleurs merveilleuses. Il buvait la blancheur étincelante des glaciers, le vert des pentes et des vallées, le bleu du ciel. Il ne pensait plus : sa pensée aspirait l'espace. Son âme s'ouvrait pour accueillir, comme en des reflets condensés, toute la beauté des choses : elle s'élargissait comme si elle eût embrassé l'infini ; elle se fondait, elle se dissipait, dégagée de ses liens, délivrée de ses attaches, n'étant plus qu'un atome imperceptible de cet ensemble qu'elle suffisait pourtant à réfléchir avec ses plus légers détails et dans toute son immensité. Il vécut un de ces instans dont la volupté une fois savourée dépose au fond de vous le germe d'un désir éternel ; un de ces instans où la conscience s'évanouit délicieusement dans les choses et se pâme sous la caresse du néant : un de ces instans où l'on ne sent plus peser sur soi ni le poids fatigant de l'être, ni l'effrayante menace de la mort. Et comme il était là, debout au bord de l'arête, la roche friable céda tout à coup sous ses pieds. Il ne poussa pas un cri. Ses deux compagnons, dont les cheveux se dressèrent d'effroi, virent seulement son grand corps tomber en tournant sur lui-même le long de la paroi qu'ils surplombaient, filer sur la surface du glacier qu'ils venaient de traverser, disparaître, parmi des cailloux que sa chute entraînait, dans le gouffre ouvert sur Solnoir. La catastrophe ne dura pas un quart de minute : la montagne avait d'un seul coup dévoré sa proie, et rentrait dans son silence tranquille et souriant.

ÉDOUARD ROD.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

ÉVOLUTION MONÉTAIRE

I

Dans un récent article (1), nous avons exposé les diverses phases de la lutte qui se poursuit aux États-Unis entre les défenseurs de la monnaie saine, monométallistes or ou plus simplement partisans du *statu quo*, d'une part, et les *argentistes* de l'autre. Ces derniers se disent bimétallistes et se bornent à demander l'admission de l'argent aux hôtels des monnaies américains concurremment avec l'or, dans le rapport de seize à un : ils voudraient que seize kilogrammes d'argent fussent désormais transformés en autant de dollars qu'un kilogramme d'or. Mais la valeur comparative de ces deux métaux, sur les marchés du monde, est en ce moment de trente à un; un kilogramme d'or achète trente kilogrammes d'argent. Le premier résultat d'une semblable législation serait d'attirer à New-York tout l'argent de la terre, qui viendrait s'y échanger contre de l'or, et d'établir dans le pays, non pas le bimétallisme, mais le mono-métallisme argent. En effet le pouvoir d'achat de l'or aux États-Unis ne serait plus que seize fois celui de l'argent, alors qu'il l'est trente fois dans les pays à étalon d'or. C'est donc vers ces derniers qu'il refluerait aussitôt.

Ce simple énoncé suffit à faire comprendre la portée de la révolution qui menaçait la grande république d'outre-mer si nos prédictions d'août ne s'étaient vérifiées et que Mac-Kinley n'eût

(1) *A la veille d'une élection présidentielle. Revue* du 15 août.

pas remporté la victoire. Néanmoins, en admettant même que Bryan, le candidat de l'argent, fût devenu président des États-Unis, il n'en serait résulté qu'une loi de libre frappe eût été votée immédiatement par le Congrès. Tout d'abord l'élu du 3 novembre, ou plutôt le candidat dont la nomination est aujourd'hui certaine d'après le choix des électeurs présidentiels que le suffrage universel a désignés à cette date, n'entre en fonctions que le 4 mars prochain. Alors que le Sénat, avant le renouvellement du tiers de cet automne, était plutôt favorable à l'argent, les deux tiers de la Chambre actuelle des représentans lui sont hostiles, et les dernières élections partielles n'ont fait qu'accentuer ces dispositions. En tout cas, la session régulière de la nouvelle Chambre n'a lieu qu'à la fin de 1897, et ce n'est qu'en des circonstances graves que le président de la République userait de son droit pour la convoquer à une date plus rapprochée. Même dans cette dernière hypothèse, c'est au plus tôt vers l'été de 1897 que les législateurs américains auraient pu procéder à leur œuvre et modifier les bases du système monétaire.

Il convient cependant, bien que cette éventualité soit désormais écartée, d'examiner ce qu'aurait pu être au juste cette législation argentiste, et quelles en eussent été les conséquences pour l'Amérique et le reste du monde civilisé. Ce pays occupe matériellement et économiquement une place trop vaste sur notre globe, pour que rien de ce qui s'y passe doive nous laisser indifférens. Son agriculture, son commerce et son industrie exercent une telle influence sur les marchés européens et asiatiques, que le contre-coup d'un événement comme celui dont il a fallu un instant admettre la possibilité eût dérouté peut-être les calculs des économistes les plus avisés. Il ne sera pas inutile à cette occasion d'essayer de remonter à la source de l'idée monétaire, de préciser l'importance du rôle des métaux précieux dans la marche de l'humanité, et de ramener à sa juste mesure leur valeur, que l'opinion des hommes a toujours eu une tendance manifeste à exagérer.

Il n'est pas nécessaire de nous étendre sur la puissance productive de la fédération américaine, qu'un de nos collègues de la Société d'économie politique appelait l'autre jour, non sans quelque dédain, « une vaste entreprise de colonisation. » Elle est beaucoup plus que cela : une nation puissante, qui se retrouverait bien vite unie en face de la première menace venue de l'extérieur, malgré l'apparente violence des luttes politiques intestines, malgré les injures que les adversaires de l'Est et de l'Ouest s'adressent à la face du monde, malgré la dislocation actuelle des anciens partis démocrate et républicain, dont l'équilibre semblait aussi

nécessaire à la bonne marche des affaires que celui des whigs et des tories au parlement anglais. Il est exact de dire, comme Talleyrand le remarquait déjà à la fin du XVIIIe siècle dans son rapport à l'Académie, que les États-Unis se composent de plusieurs tranches de civilisation : de même que, dans la formation géologique du globe, les couches de terrain se stratifient les unes au-dessus des autres, de même les États occidentaux de l'Union, venus plus tard au monde, représentent, à mesure qu'on avance vers les Montagnes Rocheuses, des organisations plus jeunes qui se superposent successivement. A la base du pays se trouvent les communautés de l'Est, qui ne datent pas de la déclaration d'Indépendance, mais qui furent déjà constituées au XVIIe siècle par d'excellens élémens venus d'Europe et forment encore aujourd'hui l'assise la plus solide de la confédération. Si un antagonisme parfois violent met aux prises ces élémens disparates, il ne s'en est pas moins formé un lien solide entre eux : la conscience de la grandeur nationale a développé leur patriotisme, et l'exalte même dans certaines circonstances. Il faut d'ailleurs pardonner aux Américains le superlatif qu'ils emploient si volontiers en parlant de leur pays. Sans même tenir compte de la rapidité avec laquelle le grand œuvre humain s'accomplit chez eux, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les créations de l'homme y atteignent, en bien des cas, des proportions qui justifient les épithètes admiratives. Il semble qu'elles aient été taillées à la mesure de ces lacs qui sont de véritables mers intérieures, et autour desquels se développe avec le plus d'intensité la vie industrielle et commerciale du pays.

La nature a été prodigue pour ce continent. Les chutes du Niagara surpassent celles que nous connaissons dans le reste du monde; les richesses minières de toute sorte y sont incalculables. Après la découverte des gisemens aurifères du Transvaal, les États-Unis sont encore au premier rang parmi les producteurs d'or; ils en fourniront près de 250 millions de francs dans l'année 1896. Leur extraction d'argent, quoique la baisse du métal ait forcé nombre de mines à suspendre leur exploitation, est encore la plus considérable de toutes. Une seule de leurs mines de cuivre, l'Anaconda, en produit 60 000 tonnes par an, c'est-à-dire le cinquième de la consommation de l'univers, et l'ensemble de la production cuprifère américaine en représente à peu près la moitié. Les couches de charbon y abondent au point que beaucoup d'entre elles ne sont pas exploitées, soit parce que le combustible y est de qualité inférieure, soit parce que l'éloignement des voies de communication ou des centres industriels ne permet pas une concurrence fructueuse avec d'autres gisemens mieux situés. Nulle

part, sauf peut-être en Russie, le pétrole ne se rencontre en pareille abondance. Dès 1890 les États-Unis produisaient 9 millions de tonnes de fer et 140 millions de tonnes de charbon, c'est-à-dire plus de fer et presque autant de charbon que la Grande-Bretagne. Durant les dix dernières années, ils ont exporté en moyenne plus du septième de leurs récoltes. Pendant la même période, ils ont expédié à l'Angleterre et ses colonies, à la France, à l'Allemagne, à la Hollande et à la Belgique des matières premières et autres marchandises pour près de 13 milliards de francs de plus qu'ils n'ont importé de ces mêmes pays (1). Et cependant un tiers à peine est exploité des neuf cent millions d'hectares que comprend le territoire des États-Unis.

Leur réseau de chemins de fer est d'environ 300 000 kilomètres, une fois et demie celui de l'Europe. Les transports de marchandises y sont à meilleur marché que n'importe où : le chemin de Pennsylvanie, par exemple, a transporté en 1895 treize milliards de tonnes kilométriques au prix d'un centime trois quarts la tonne. Le tarif le plus réduit des chemins de fer français, celui des houilles sur la ligne du Nord, ne descend guère au-dessous de quatre centimes. Nous sommes constamment tentés d'oublier les dimensions d'un pays qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique, et qui, depuis la cession que lui a faite la Russie des territoires et des îles de l'Alaska, couvre plus du quart d'un parallèle terrestre : quand l'habitant de New-York quitte ses affaires, le pêcheur des îles Pribilof voit à peine le soleil levant. Le centre d'un cercle qui embrasserait tous les domaines de la république des États-Unis se trouve dans l'océan Pacifique. Il faut cent vingt heures pour se rendre de New-York à San Francisco, et dix jours de navigation pour aller de San Francisco au point extrême de l'archipel qui forme la limite occidentale des domaines américains. Seule, la Russie réunit sous une même loi une plus grande étendue de terre : mais les États-Unis sont bien plus favorisés quant au climat : peu de portions de leur territoire sont inhabitables. Si le Texas était, proportionnellement à sa surface, aussi peuplé que l'État de New-York, il compterait à lui seul plus de 30 millions d'habitans, alors que le total de la population des quarante-neuf États et territoires, dont l'ensemble constitue la République (2), n'atteint que 75 millions d'âmes. Lorsque nous songeons que New-York (3) à lui seul en compte 3 millions et

(1) Atkinson, *Engineering Magazine*, juillet 1896.

(2) Outre les quarante-cinq États et les quatre « territoires » d'Alaska, Arizona, New-Mexico, Oklahoma, il convient de mentionner le district de Colombie, où se trouve la capitale fédérale Washington.

(3) Depuis la récente annexion de Brooklyn.

Chicago 1 600 000, nous mesurons à la fois le chemin parcouru et l'horizon qui reste ouvert. Il n'était pas hors de propos de citer ces quelques chiffres, qui rappelleront aux plus incrédules de quel poids les destinées de l'Amérique doivent peser dans celles du monde économique moderne. Grande est la force de cette nation. Mais les tempéramens vigoureux sont ceux chez qui la maladie se déclare parfois avec le plus de violence : la dernière crise en est une preuve.

II

Que se serait-il passé si un président favorable au libre monnayage de l'argent avait été élu, et que la majorité du Congrès fût également acquise à cette mesure? Bien qu'aucun pays européen n'ait eu le courage d'affronter un pareil danger, les démocrates américains ont déclaré dans leur plate-forme qu'ils se sentaient de force à se passer du reste du monde. Jusqu'ici les gouvernemens qui se sont déclarés en principe pour le bimétallisme ont eu soin de proclamer que rien n'était possible sans une entente internationale : la convention de Chicago leur a répondu qu'elle n'attendait l'aide ni le consentement d'aucune autre nation. Supposons donc qu'une loi ouvre les hôtels des monnaies des États-Unis à la libre frappe de l'argent dans le rapport de seize à un, le fameux *sixteen to one*, dont les échos des Montagnes Rocheuses, des vallées du Mississipi et du Missouri retentissent depuis de longs mois. Malgré l'imperturbable confiance qu'affectent les argentistes dans le rétablissement immédiat de ce rapport sur les marchés du monde, où il est aujourd'hui d'environ trente à un, il est à supposer qu'ils établiraient un droit d'entrée élevé sur l'argent : de cette façon, le bénéfice plein de la législation nouvelle serait réservé au métal extrait des mines américaines, et l'intensité de la crise réduite dans la mesure même de cette protection. Il est vrai que le nombre de mines argentifères aux États-Unis est tel que la production indigène prendra aussitôt des proportions énormes ; il ne sera pas nécessaire de mettre les prospecteurs en campagne et de courir à la recherche de nouveaux gisemens ; il suffira de rouvrir d'anciennes mines parfaitement connues et qui travailleront avec bénéfice lorsque l'argent sera pris par les hôtels de monnaies à 129 cents l'once, tandis qu'au cours actuel d'environ 68 cents, ces mines ne couvrent pas leurs frais d'exploitation.

Il est difficile d'assigner un chiffre à cette production ainsi stimulée et de prévoir à quel montant serait portée l'extraction annuelle, qui est en ce moment d'environ 50 millions d'onces, valant au cours du jour à peu près 175 millions de francs ; mais

il est hors de doute qu'il s'élèverait rapidement à une hauteur telle que la circulation américaine ne tarderait pas à être saturée d'argent : les électeurs les plus enthousiastes de Bryan refuseraient bientôt de régler leurs transactions quotidiennes au moyen de masses métalliques aussi encombrantes. Il ne faut pas oublier que le peuple américain est un des plus réfractaires à l'emploi du métal, et non pas seulement du métal blanc, mais même de son rival heureux, le métal jaune. Sauf en Californie, on voit fort peu d'or en circulation. Les habitans de l'Est et du Centre sont tellement habitués à se servir de papier, que beaucoup d'entre eux ignorent l'usage de l'or et considèrent avec surprise les pièces de ce métal qu'un étranger leur offre en paiement. L'existence de quantités considérables de billets de 1, 2, 3 et 5 dollars, a peu à peu habitué jusqu'aux ouvriers à ne se servir que de papier, pour tous les paiemens supérieurs à un dollar. Il est téméraire de penser qu'on forcera des populations qui ont de semblables habitudes à se charger de quantités importantes d'argent (1). Celui-ci refluera donc vers les caisses publiques, à qui le public demandera des certificats de dépôt en échange des dollars déposés (*silver-certificates*).

Mais le point capital de la question n'est pas là. La tendance manifeste du monde moderne est de se servir de moins en moins de métal effectif dans les transactions quotidiennes. Dès qu'il s'agit de sommes importantes, l'or lui-même devient encombrant, et c'est le billet représentatif des espèces qui est employé de préférence comme monnaie. Le billet à son tour, dans les affaires de banque et même entre particuliers, tend à céder la place au chèque et au mandat de virement, instrumens de paiement les plus perfectionnés que l'humanité connaisse à ce jour. S'il est hors de doute que les États-Unis n'emploieront pas beaucoup plus de dollars d'argent en nature qu'ils ne le font aujourd'hui, les argentistes répondent que le papier gagé par ces dollars sera aisément admis. Examinons donc comment ce dollar d'argent, sans nous occuper de savoir s'il circulera en nature ou sous forme de billets gagés par lui, se comporterait vis-à-vis des marchandises indigènes, et des marchandises et monnaies étrangères.

Le grand argument des argentistes est que la frappe d'une quantité considérable d'argent élèvera les prix de toute chose, que les produits agricoles en particulier reverront des cours bien supérieurs à la cote actuelle et qu'une prospérité générale s'en-

(1) En Russie cependant, où se poursuit une réforme monétaire dont l'un des objets est de substituer, dans les transactions journalières, les espèces métalliques aux billets d'un faible montant, le peuple accueille avec faveur les roubles d'argent. Il est vrai que cette pièce ne pèse pas beaucoup plus de la moitié d'un dollar, que le moujik russe est plus malléable que l'ouvrier américain, et enfin surtout que la quantité d'argent ainsi frappée est contenue dans des limites raisonnables.

suivra. C'est, en même temps qu'une apologie de la cherté de la vie, une application directe de la théorie quantitative de la monnaie, qui prétend que les prix des marchandises varient en raison de la masse monétaire existant dans le pays. Cette théorie ne pourrait se défendre que si d'une part la vie économique d'une nation était strictement renfermée dans ses frontières, sans qu'elle eût aucune communication avec le dehors, et qu'ensuite il fût exact de dire que chaque transaction se règle effectivement et matériellement au moyen d'espèces. Or la première hypothèse est absurde, en particulier lorsqu'il s'agit des États-Unis et de la fin du XIXe siècle. Il n'est pas possible de considérer un pays isolément des autres : ce sont des vases communicans, et l'effet de l'action exercée sur l'un d'eux se répartit sur l'ensemble.

La seconde assertion est journellement démentie par les progrès mêmes de l'organisation économique moderne, grâce à laquelle des affaires de plus en plus nombreuses et de plus en plus considérables se font avec un moindre stock métallique, représenté lui-même par des instrumens d'échange et de paiement de plus en plus perfectionnés. M. Atkinson calcule que les seules transactions internes des États-Unis s'élèvent quotidiennement à cent millions de dollars. Acceptons ce chiffre, qui nous paraît faible : il démontre déjà que la plupart d'entre elles se règlent autrement qu'en numéraire; nous employons ici le mot dans son sens le plus large, en y comprenant le métal et le papier. Car si nous évaluons ce total des monnaies et des billets des États-Unis à un milliard de dollars, cent millions en représenteraient le dixième. Il est certain que cette proportion du stock monétaire n'est pas mise chaque jour en circulation et matériellement remuée dans le pays. Si même les États-Unis étaient isolés du reste du monde, ils ne doubleraient pas les prix de leur stock de marchandises en doublant leur masse monétaire circulante, parce que ce qui en existe sert déjà de véhicule à des transactions multipliées à l'infini.

Mais peu importe! Admettons que toutes les promesses des argentistes se réalisent et que les prix de toute chose doublent, jusqu'aux salaires eux-mêmes, bien plus lents cependant à se mouvoir que le reste, ainsi que le prouve une expérience séculaire. Il va falloir nous démontrer que cette augmentation générale des prix est un bienfait. A première vue la proposition paraît singulière, lorsqu'on songe que l'effort des philanthropes et des hommes d'État dignes de ce nom ne cesse de tendre à procurer au peuple le plus de choses au meilleur marché possible. Les Américains seront-ils alors plus heureux? Si l'ouvrier reçoit six dollars par jour au lieu de trois, mais que son pain, sa viande, son vêtement, son

logis, lui coûtent deux fois plus, qu'aura-t-il gagné au bout de l'année? Aura-t-il mis un centime de plus à la caisse d'épargne, aura-t-il mieux nourri, mieux habillé, mieux abrité ses enfans? Et que l'on ne nous objecte pas que certains prix pourraient s'élever alors que d'autres resteraient stationnaires : ce serait la condamnation la plus éclatante des réformateurs, qui ne cessent de proclamer qu'ils travaillent pour le bien public, c'est-à-dire celui de chaque citoyen. S'il était au contraire prouvé que la réforme favorisera les uns au détriment des autres, la théorie argentiste serait ruinée du coup. Et s'il apparaissait en fin de compte que les favorisés seraient les industriels, et les ouvriers les victimes, nous n'avons pas besoin de dire en quoi se changeraient les applaudissemens prodigués au programme argentiste. Nous nous bornons pour l'instant à constater que, même en acceptant les conséquences de la théorie telle qu'elle est exposée par ses partisans, on n'arrive pas à prouver que le sort de la masse soit le moins du monde amélioré.

III

Aucun homme sensé ne demandera de changement aux lois de son pays, s'il lui est démontré que le résultat le plus heureux à attendre de cette modification serait de rétablir au bout d'une certaine période un état de choses analogue à celui qui existait auparavant. Mais en admettant même que l'équilibre soit rétabli à un moment donné, le retour au calme eût été précédé d'oscillations violentes qui causeraient les perturbations les plus graves à l'intérieur même des frontières, et cela par suite des mille points de contact qui existent entre l'Amérique et le reste du monde. Il n'est pas possible de considérer un pays, et surtout un pays comme celui qui nous occupe, abstraction faite de ses relations avec l'étranger, et c'est précisément par suite de ces relations que l'adoption de la libre frappe de l'argent apporterait un trouble considérable dans la vie nationale.

Les États-Unis sont à la fois de grands exportateurs et de grands importateurs. Ils exportent beaucoup de matières premières et importent certains produits alimentaires tels que le thé, le café, le sucre, et des objets fabriqués. Ils importent aussi des capitaux étrangers, qui les ont aidés à mettre plus vite en valeur leurs propres richesses. Étudions quel serait l'effet de la législation nouvelle à ces divers points de vue.

Sans refaire ici la théorie du change (1), il est aisé de deviner

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1894.

ce qui arriverait, en examinant un pays, le Mexique, où la libre frappe de l'argent existe, et dont l'exemple, par conséquent, doit donner l'idée de ce qui se passerait partout où une législation monétaire semblable serait adoptée. Il convient seulement de tenir compte de l'importance relative des pays dont il s'agit : une masse comme celle des États-Unis est moins prompte qu'une communauté plus petite à ressentir le contre-coup des influences extérieures. Or la piastre mexicaine, qui contient un peu plus de métal argent qu'une pièce de 5 francs française, vaut en ce moment 2 fr. 75; elle monte et baisse selon les fluctuations du cours du métal blanc. Le fait qu'elle a force libératoire au Mexique ne l'empêche pas de subir les oscillations du marché des métaux précieux. Il en serait de même pour le dollar américain. Si un droit de douane était mis sur l'argent à son entrée aux États-Unis, la valeur du dollar pourrait augmenter d'autant, mais elle n'en resterait pas moins instable, tout en étant majorée par rapport à celle du métal non monnayé.

En admettant donc que le pouvoir d'achat du dollar restât à l'intérieur ce qu'il est aujourd'hui, — et cela n'est ni probable, ni admis par les partisans de la réforme, puisqu'ils prédisent une hausse générale des prix, — il est hors de discussion qu'il baisserait au dehors aussi longtemps que l'argent serait lui-même déprécié par rapport à l'or, c'est-à-dire aussi longtemps que l'argent vaudrait moins que le seizième de son poids en or, le rapport de seize à un étant celui que les réformateurs américains annoncent vouloir adopter. Ce qu'un Américain achète maintenant en France ou en Angleterre pour un dollar, il ne pourrait désormais l'obtenir à moins de deux dollars environ, si le cours de l'argent se maintient au niveau actuel. De ce chef donc les Américains ne recueilleraient aucun avantage, à moins que l'on ne considère comme tel une restriction apportée à l'importation : la brusque hausse des marchandises étrangères, évaluées en dollars, bouleverserait les affaires et ralentirait singulièrement, tout au moins au début, les achats faits par les Américains à l'étranger. Quant aux produits indigènes, si le raisonnement des argentistes est exact, ils doubleront, eux aussi, de valeur nominale : par conséquent le fermier qui aura reçu 1 000 dollars contre mille boisseaux de blé au lieu de 500 qu'il encaisse aujourd'hui, se procurera juste autant de vêtemens, de chaussures, de viande, de fruits, pour 1 000 dollars qu'auparavant pour 500. La seule économie qu'il fera peut-être au début de l'ère nouvelle sera sur les sommes qu'il paie à ses ouvriers. Une expérience fort ancienne a prouvé que le taux des salaires changeait moins vite que les prix de toutes autres choses. En Amérique même, pendant la guerre de

sécession, alors que les paiemens en espèces étaient suspendus, les journées d'ouvriers avaient augmenté moins que les prix des objets de consommation. C'est donc en définitive la classe pauvre, celle dont les agitateurs actuels prétendent servir les intérêts, qui souffrirait le plus d'une dépréciation de la monnaie. Observons d'ailleurs que cette dépréciation serait un véritable effet de langage et non une réalité. Le dollar actuel, qui n'est autre chose qu'un poids certain d'or fin, n'aurait rien perdu de sa valeur. Mais on aurait conservé le nom de dollar à une nouvelle monnaie, constituée par un certain poids d'argent. Quoi d'étonnant dès lors si cette unité, différente de l'ancienne, n'avait plus le même pouvoir d'achat?

L'effet sur le commerce d'importation est indiscutable : les nations qui vendent aux États-Unis n'ayant pas changé leur système monétaire en même temps qu'eux, et le prix d'une marchandise devant s'acquitter dans la monnaie du vendeur, celle-ci coûtera aux Américains d'autant plus qu'ils ne pourront l'acquérir qu'au moyen de leur dollar déprécié. Ils ne se procureront par exemple cent francs français que moyennant quarante dollars, au lieu des vingt à peu près que cette quantité leur coûte aujourd'hui, cent livres sterling qu'au prix de mille dollars au lieu de cinq cents. Il en résulterait une diminution des importations, que les partisans de la vieille théorie de la soi-disant balance commerciale salueraient avec joie, mais qui ne prouverait qu'une chose, à savoir que, sous le nouveau régime, l'Amérique aurait une capacité d'achat moindre que par le passé.

La plaisanterie des argentistes qui vont partout s'écriant que l'argent est la monnaie du pauvre et l'or celle du riche est un des plus jolis paradoxes économiques qui se puisse soutenir, mais ne résiste pas au moindre examen. Les échanges ont lieu indistinctement entre tous les hommes, sans que le plus ou moins de fortune de chacun ait pour résultat de parquer les individus en groupes qui ne communiqueraient pas les uns avec les autres. Si l'or a plus de valeur pour le patron, il en aura davantage pour l'ouvrier, qui recevra sa paye en or; si ce dernier la touche au contraire en argent déprécié, le patron aura obtenu lui-même une plus grande quantité d'argent en échange des produits de son industrie. Le résultat final sera toujours le même.

Les humoristes américains ne se sont pas fait faute de s'emparer de l'accusation enfantine qui prétend que le monométallisme or a méchamment enlevé à l'humanité des milliards, en empêchant la frappe d'autant de dollars d'argent, qui eussent doublé les prix et enflé les salaires. « Pourquoi s'arrêter à l'argent? » écrivait récemment M. Alexandre P. Hull, d'Atlanta. « C'est

le fer qu'il nous faut monnayer. Un crime a été commis il y a deux mille deux cents ans, lorsque certains auristes et argentistes, afin d'augmenter le pouvoir d'achat de leurs biens mal acquis, ont, comme des voleurs nocturnes, grâce à de ténébreuses manœuvres, obtenu par surprise le rappel de la bonne et antique loi du sage Lycurgue, l'ami de nos ancêtres, de la loi de libre frappe du fer. La Chine est de nos jours le seul pays assez correct pour monnayer le fer : là, le fortuné travailleur a besoin d'une brouette pour emporter le prix de son honnête labeur. Une chute ruineuse des prix a suivi la démonétisation du fer, et s'est continuée pendant plus de deux mille ans. J'ai calculé les pertes que l'honnête ouvrier a subies de ce chef ; la somme est si effroyable que je redoute une révolution quand les gens apprendront de combien ils ont été volés. Mais, après tout, les faits sont les faits, et la meilleure façon de redresser un mal est de l'aborder carrément. Ces pertes s'élèvent à vingt et un quatrillions de dollars. Je conclus en insistant sur ce point que la libre frappe du fer amènera tous les résultats qu'on attend de celle de l'argent et infiniment davantage. Le peuple sera riche et prospère. L'homme jadis pauvre paiera ses dettes au moyen de son vieux fourneau. Les chemins de fer déclareront des dividendes payables en rails réformés et en matériel hors d'usage. Le gamin ramassera sur les routes, en clous et en fers à cheval, de quoi nourrir sa famille. Enfin il n'y aura plus ni dettes ni paupérisme ! »

Cette réfutation par l'absurde est très juste, sous son apparente insanité. Elle reproduit à peu près textuellement les argumens argentistes, en remplaçant le mot argent par le mot fer et en ajoutant, comme il convient, quelques zéros à la droite des nombres. Si le fait d'exprimer les prix en chiffres plus forts devait faire le bonheur de l'humanité, il n'y aurait qu'à choisir l'étalon de la valeur intrinsèque la plus faible. Mais puisque chacun touche du doigt la naïveté de ce raisonnement, il en résulte que l'adoption de l'étalon à valeur intrinsèque maximum, c'est-à-dire de l'or, ne nuit à personne.

Si l'importation, par suite des causes que nous avons exposées, se ralentit passagèrement, le commerce d'exportation devrait être affecté en sens inverse. Les marchandises expédiées par les Américains au dehors leur étant payées en monnaie des pays acheteurs, et une même quantité de cette monnaie représentant désormais une somme plus grande de dollars, les exportateurs encaisseront en apparence plus que par le passé. C'est-à-dire ils n'encaisseront pas plus de francs ou de livres sterling ; mais la même quantité de francs ou de livres sterling pourra être transformée en un plus grand nombre de dollars. Ce simple

énoncé prouve une fois de plus quelle est la chimère des argentistes. Ils conservent le nom de dollar, mais fabriquent en réalité une nouvelle monnaie différente de l'ancienne. Celle-ci était un certain poids d'or. Aussi longtemps qu'elle n'est pas métamorphosée en un poids d'argent, elle ne varie pas par rapport aux monnaies d'or des autres pays. La classe des exportateurs sera favorisée jusqu'à ce que le prix général de la vie aux États-Unis ait renchéri dans une proportion égale à celle de cet accroissement de bénéfices et annule les avantages qui sembleront tout d'abord en résulter pour cette catégorie particulière de citoyens. En admettant que cet avantage soit de quelque durée, il ne ferait que compenser pour l'ensemble de la nation les pertes résultant du renchérissement des objets d'importation.

Parmi ces derniers, l'Amérique compte au premier rang les capitaux européens, qui ont commandité une partie de ses chemins de fer, de ses industries, et qui ont également acquis nombre d'obligations du gouvernement fédéral, des États et des municipalités. Il convient d'envisager ce côté de la question, essentiel dans la dernière crise.

IV

L'Amérique se trouve dans la situation de la plupart des nations jeunes, qui, pour mettre en valeur leurs ressources naturelles et donner à l'activité de leurs populations l'occasion de s'exercer plus vite et plus fructueusement, ont fait appel aux capitaux du dehors. Les vieilles civilisations européennes regorgent de réserves, qui ont peine à s'employer là où l'outillage industriel est presque complet, où le taux d'intérêt est bas: une sorte de loi d'équilibre universel attire ces réserves vers les contrées récemment ouvertes. Nulle part cet effet ne s'est produit avec plus d'intensité qu'aux États-Unis, où tout concourait à rendre les placemens de fonds attrayans pour les étrangers : ressources naturelles infinies, territoires pour ainsi dire illimités, climat en général tempéré et salubre, enfin et surtout caractère énergique et entreprenant des habitans, capables de concevoir et d'exécuter les entreprises les plus hardies. Il est difficile d'évaluer les capitaux européens qui ont, au cours de ce siècle, franchi l'Atlantique afin de s'employer dans les affaires les plus diverses, mais il est certain qu'ils se sont élevés à un chiffre énorme : pour l'Angleterre seule, ils représentent beaucoup de milliards. Quoique les Américains, devenus rapidement très riches, au point que leur fortune nationale est évaluée à plus de trois cents milliards de francs, aient commencé à racheter dans beaucoup de cas la totalité ou une partie des en-

treprises ainsi fondées avec des commandites étrangères, celles-ci forment encore un total considérable et par suite un facteur de première grandeur dans l'équilibre économique du pays.

Si nous cherchons à analyser les diverses formes sous lesquelles elles se sont produites, nous trouvons que c'est surtout par la souscription aux emprunts d'État et par celle aux actions et obligations d'entreprises industrielles, en particulier de chemins de fer. A l'époque de la guerre de sécession, les États du Nord émirent des milliards de titres de rente 6 pour 100, que l'Europe absorba. Depuis ils ont été rachetés ou convertis, et la dette publique à intérêt a baissé dans des proportions si rapides qu'on a pu croire un moment qu'elle serait entièrement éteinte, grâce aux énormes excédens budgétaires et à la sage politique qui appliquait ces excédens au rachat des obligations de la Confédération. Aujourd'hui encore, malgré les emprunts répétés des dernières années, le total de cette dette ne dépasse guère cinq milliards de francs, soit un quart de la dette anglaise ou un sixième de la nôtre. La plus grande partie de cette dette est représentée par un emprunt 4 pour 100, qui n'est pas remboursable avant 1907, et par les emprunts récemment contractés sous la présidence de Cleveland et remboursables en 1904 et 1925. Le capital et les intérêts de ces divers titres ont été stipulés payables en métal, ce qui laisse au Trésor fédéral l'option de se libérer en argent, faculté, hâtons-nous de le dire, dont il n'a pas songé à faire usage jusqu'ici. Mais elle n'en existe pas moins; le président Cleveland avait en vain essayé d'obtenir du Congrès l'autorisation d'émettre des obligations remboursables en or, qu'il eût pu placer à un taux d'intérêt beaucoup plus avantageux.

Les emprunts payables en or seraient une charge d'autant plus onéreuse pour le débiteur que la prime sur ce métal serait plus élevée et qu'il lui faudrait débourser un plus grand nombre de dollars d'argent pour se procurer des dollars en or. Toutefois la plus grande partie des rentes fédérales étant aux mains des Américains, la question de savoir dans quel métal elles sont payables ne joue plus un rôle important dans l'évaluation des dettes du pays vis-à-vis de l'étranger. Il en est autrement des titres de chemins de fer, qui se trouvent en larges quantités aux mains des capitalistes anglais, et dans une mesure importante, quoique moindre, dans les portefeuilles hollandais, allemands, suisses et français. Ici la situation mérite d'être examinée de près. Il faut tout d'abord distinguer entre les actions et les obligations. Les actionnaires, étant les associés de l'entreprise à laquelle ils participent, doivent en courir toutes les chances : si les résultats de l'exploitation ne permettent pas la distribution

d'un dividende, ils n'auront aucune réclamation à élever contre les gérans de l'affaire; mais les obligataires sont dans une situation différente : ils sont des créanciers, en droit d'exiger l'accomplissement des engagemens pris vis-à-vis d'eux. Beaucoup d'obligations de chemins de fer américains sont payables en dollars d'or. En supposant que le dollar d'argent devienne l'unité monétaire américaine, c'est en dollars d'argent que les compagnies encaisseront leurs recettes, tout en ayant à remettre à leurs obligataires la même quantité de dollars d'or qu'auparavant. Cette nécessité équivaudrait pour plusieurs d'entre elles à la faillite; il en serait de même pour d'autres entreprises placées dans la même situation, c'est-à-dire liées par des contrats antérieurs qui ont fixé la nature de la monnaie seule susceptible de résoudre leurs obligations.

Elles trouveraient peut-être une certaine compensation dans un relèvement de leurs tarifs; mais il en est un peu de ceux-ci comme des salaires. Un brusque changement est difficile, et soulèverait d'ailleurs bien des oppositions. D'autre part la concurrence est âpre entre les divers réseaux américains, et ceux qui n'ont pas de dette en or se trouveraient, par ce seul fait, jouir d'un avantage marqué sur leurs rivaux. Ce que ces derniers pourraient espérer de mieux serait d'accroître leurs recettes de façon à équilibrer en partie l'augmentation de charges que nous venons d'expliquer. Dans la République Argentine, où plusieurs compagnies de chemins de fer avaient contracté des emprunts en or à l'étranger, le gouvernement, après avoir établi le cours forcé qui a brusquement triplé les charges des compagnies, ne leur a pas permis d'élever leurs tarifs au niveau nécessaire pour faire face à leurs obligations : elles ont dû demander des concordats à leurs créanciers. C'est le jeu de la libre concurrence qui aux États-Unis s'opposerait à une élévation semblable, au détriment des entreprises dont la marge de recettes n'est pas assez grande pour leur permettre d'affronter une crise comme celle dont le programme argentiste menace le pays.

Mais le mal ne se bornerait pas là : l'avenir serait lui aussi compromis. L'Amérique se mettrait de gaieté de cœur dans la situation inférieure où se trouvent les pays dont l'étalon est déprécié et qui, pour obtenir du crédit à l'étranger, ont dû contracter leurs obligations vis-à-vis de leurs créanciers, non pas en monnaie nationale, mais en or, ou, ce qui revient au même, dans la monnaie du pays prêteur, lorsque celui-ci vit sous le régime de l'étalon d'or. C'est ainsi que l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la plupart des républiques de l'Amérique du Sud ont émis sur les marchés de Paris et de Londres des rentes dont les intérêts et le capital

sont stipulés en francs ou en livres sterling. Le fardeau de ces dettes s'est accru pour les pays emprunteurs de tout le montant de la prime sur l'or, qui varie aujourd'hui de 8 pour 100 en Italie à 200 pour 100 au Brésil. Le même phénomène se produirait aux États-Unis : la prime sur l'or augmenterait avec la quantité d'argent frappée dans le pays.

D'une façon générale, tous les débiteurs américains de l'étranger, particuliers ou sociétés, seraient les premiers à souffrir. Ceux au contraire qui sont créanciers du dehors, notamment les exportateurs agricoles et industriels, se défendraient mieux, puisque les monnaies étrangères qu'ils recevraient en paiement de leur blé, de leur maïs, de leur pétrole, de leur cuivre, équivaudraient à une quantité nominale de dollars plus grande qu'auparavant. Mais qui donc profiterait du changement? Il est aisé d'énumérer ceux qui seraient atteints, ceux qui seraient à peu près indemnes, mais il n'est guère possible de déterminer la classe de citoyens dont la situation serait améliorée de ce chef, sauf celle des propriétaires de mines d'argent. Est-ce pour arriver à ce résultat que l'on agite 70 millions d'hommes? Il n'est pas un électeur sur cent, parmi ceux qui ont voté pour Bryan, qui n'eût déchiré son bulletin s'il se fût rendu compte des conséquences du scrutin. Malheureusement la question qui passionne les États-Unis est une des plus compliquées de l'économie politique, malgré sa simplicité apparente. La notion exacte de la monnaie, sa signification philosophique, son rôle vrai dans les transactions humaines, sont ignorés de la plupart des hommes, et mal compris souvent par ceux-là mêmes que leurs études ou tout au moins leur genre d'occupations auraient dû préparer à l'intelligence des lois monétaires. Lorsqu'on voit des personnages aussi considérables que ceux dont les noms figurent à la tête des ligues bimétallistes défendre une théorie scientifiquement incorrecte et pratiquement inapplicable, puisque six congrès internationaux n'ont pu se mettre d'accord sur un commencement d'exécution quelconque, on ne s'étonne plus de la facilité avec laquelle des travailleurs agricoles ou industriels applaudissent la creuse rhétorique d'un Bryan.

Déjà la perspective d'une législation argentiste avait semé l'inquiétude parmi les porteurs de titres américains stipulés en or, et encore plus parmi ceux qui possèdent des créances exprimées simplement en dollars, c'est-à-dire en monnaie nationale, sans spécification du métal dans lequel les débiteurs devront s'acquitter. Pour cette dernière catégorie, il est certain que le préjudice subi par le créancier eût été proportionnel à la dépréciation qu'eût subie le futur dollar d'argent, érigé à la dignité de monnaie libéra-

toire, par rapport au dollar actuel. Celui-ci, sous toutes ses formes, a été maintenu jusqu'à l'heure actuelle à la parité du dollar or. Le Trésor américain, suivant en cela une politique immuable depuis un quart de siècle, ne cesse de délivrer de l'or directement ou indirectement à tous les porteurs de billets, que ceux-ci émanent des banques nationales ou du gouvernement, qu'ils soient des certificats d'argent, ou des greenbacks créés lors de la guerre de sécession. Mais à la minute où la libre frappe de l'argent serait décrétée, le maintien de cette politique deviendrait impossible, à moins que le rêve des argentistes ne se réalise et que le seul fait de l'ouverture des hôtels des monnaies américaines au métal blanc en double instantanément la valeur et rétablisse du jour au lendemain le rapport de seize à un. En admettant que cette demande soudaine d'argent cause une hausse sérieuse du métal, il est peu probable qu'elle atteigne cette amplitude. Si le cours de l'once, qui est aujourd'hui à New-York aux environs de 68 cents, s'élève à un dollar, le rapport entre les deux métaux serait d'environ vingt-trois à un, c'est-à-dire que la prime de l'or serait de 25 pour 100. Il n'est personne, pouvant de par la loi s'acquitter en argent, qui consente alors de gaieté de cœur à aggraver d'un quart le fardeau de ses obligations.

Il n'en va pas de même des contrats stipulés en or. Bien que le programme démocrate de Chicago déclare que de tels contrats doivent être interdits comme contraires au bon ordre public, il n'est pas à supposer qu'on tente de donner à la loi un effet rétroactif. Les débiteurs d'or souffriraient donc aussi longtemps que leurs obligations n'auraient pas été éteintes. D'autre part la loi serait impuissante à empêcher, même dans l'avenir, les contrats en or. Au lieu de stipuler le paiement des intérêts et du capital en dollars, le créancier ferait reconnaître son droit à tant de grammes d'or fin. Beaucoup de conventions de ce genre sont déjà en vigueur aux États-Unis. Aucune législation ne pouvant prohiber cet échange d'une marchandise contre une autre, l'étalon d'or se trouverait rétabli pour toutes les transactions réglées par ce détour.

A mesure que la campagne argentiste devenait plus violente, la méfiance se répandait et les avertissemens se faisaient entendre de divers côtés. Sans parler de la dépression générale des affaires, sur les véritables motifs de laquelle il est toujours possible de discuter à l'infini, des indices plus précis montrèrent bien que c'est la crainte d'une dépréciation de l'étalon américain qui amena la plupart des troubles économiques du printemps et de l'été de 1896. Les grandes compagnies d'assurances sur la vie, tout en reconnaissant loyalement que leurs engagemens vis-à-vis de leurs

assurés ont été contractés en or, déclarèrent qu'elles ne se croient pas en mesure de les acquitter dans cette monnaie, si la législation argentiste est votée. Et cependant parmi leurs dix millions d'assurés, auxquels elles paient annuellement plus de 800 millions de francs, que de veuves et d'orphelins intéressans, à qui un changement de législation monétaire causerait ainsi le plus grave préjudice! Au Canada, les monnaies d'argent des États-Unis, dollars, demi-dollars, quarts de dollar, pièces de dix cents, qui y circulaient jusqu'ici aussi aisément que la monnaie nationale, commençaient à y être refusées. Ces divers indices durent faire réfléchir le peuple américain, dont le bon sens s'est rarement refusé à reconnaître l'évidence des faits et vient de se manifester avec un incomparable éclat.

V

Ce que l'humanité devrait commencer à comprendre et ce qu'elle comprendra dans les siècles à venir, plus vite même peut-être qu'on ne se l'imagine, c'est le peu de valeur intrinsèque de la monnaie métallique par rapport aux autres richesses. Les métaux ont rendu des services considérables à la civilisation en permettant aux sociétés humaines de s'assimiler la notion de l'équivalence des différens produits sous une forme simple. Grâce à eux, le troc direct d'une marchandise contre l'autre a fait place à l'échange de chaque marchandise contre une certaine quantité de métal, laquelle à son tour sert à acquérir telle autre marchandise dont le vendeur de la première a besoin. Il a été fort naturel que les hommes attribuassent la valeur maximum à ce qui devenait ainsi l'instrument d'échange par excellence. Puisque avec le métal on pouvait tout acheter, l'homme qui détenait le métal avait la richesse la plus enviée de toutes, celle qui frappait l'imagination de la foule. L'âme populaire se représente encore un Crésus sous les espèces d'un potentat assis sur des sacs d'or.

Mais le progrès de l'esprit d'analyse tendra à diminuer de plus en plus le rôle des espèces métalliques dans le monde. Déjà aujourd'hui l'Angleterre donne l'exemple de la nation qui a le commerce international le plus considérable, puisque la somme de ses importations et exportations approche de vingt milliards de francs, et qui fait ses affaires aussi bien intérieures qu'extérieures avec un petit approvisionnement métallique de deux à trois milliards de francs, inférieur à celui de la France, des États-Unis et bientôt de la Russie. Plus une société est civilisée et moins on y constate, aux mains des individus, de ces accumulations de numéraire que les particuliers affectionnaient jadis. Ce n'est plus que

dans les caves des grandes banques d'émission que s'entassent les pièces ou les lingots d'or et d'argent, gage de la circulation fiduciaire, c'est-à-dire des billets qui servent à régler nombre de transactions. Mais le métal lui-même apparaît de moins en moins. On nous répondra qu'il est à la base de ces billets, échangeables à tout moment contre du métal, du moins dans les pays où le cours forcé ne règne pas. Cela est exact. Poursuivons toutefois notre examen des instrumens modernes d'échange : non seulement l'argent et l'or, mais les billets de banque eux-mêmes en constituent une fraction de plus en plus insignifiante ; c'est le chèque, le mandat de virement, le simple transfert en compte courant, qui règlent les neuf dixièmes des dettes et des créances nées entre habitans d'un même pays, ou de pays et continens différens. Ici encore on pourra nous faire observer que le paiement d'un chèque, d'un mandat, d'un solde créditeur chez un banquier est directement ou indirectement exigible en billets de banque ou en espèces sonnantes, et qu'en dernière analyse celles-ci finissent toujours par apparaître. Mais s'il est difficile d'arriver par cette voie à bien réduire à sa véritable importance le rôle de la monnaie, un autre raisonnement y mènera aisément. Que l'on mette en parallèle la somme de numéraire existant dans un pays donné avec le total de la richesse de ce pays évaluée en cette même monnaie : on se rendra compte aussitôt de la petitesse de cette dernière quantité par rapport à la première.

Les seuls dépôts confiés aux banques de Londres s'élèvent à environ vingt milliards de francs, alors que les statistiques les plus larges n'attribuent pas à l'Angleterre le sixième de ce chiffre en numéraire. La richesse publique de la France, c'est-à-dire l'addition de la valeur des immeubles et meubles possédés par les Français, a été évaluée à deux cents milliards de francs : bien que nous soyons le pays du monde le mieux pourvu en numéraire, il ne circule certainement pas chez nous le trentième de cette somme en or ou en argent. On touche ici du doigt la naïveté de la conception qui voudrait mettre dans un plateau de la balance la fortune publique et l'équilibrer de l'autre côté au moyen des métaux précieux. Ceux-ci ne représentent pas cette fortune ; ils servent à la mesurer et à en échanger des fractions entre elles. Leur utilité intrinsèque est faible par rapport à la valeur que le consentement commun des peuples civilisés leur a attribuée. D'un lingot de fer sortiront une foule d'instrumens indispensables à la vie, des charrues, des roues de voiture, des couteaux. Le plomb, le cuivre, le zinc, sont d'un usage constant. Nous pourrions au contraire fort bien exister sans bagues d'or ni bracelets d'argent.

C'est l'accord tacite des hommes à travers les siècles qui a élevé l'or et l'argent à la dignité dont ils sont investis. Mais cet accord n'a été possible que grâce à deux circonstances spéciales : d'une part les qualités physiques de ces métaux, inoxydables, parfaitement homogènes et divisibles; d'autre part, leur rareté et la difficulté de leur extraction. Si jamais l'adage économique « le capital n'est que du travail accumulé » s'est vérifié, c'est bien ici. Tous ceux qui savent ce qu'est une mine, le labeur opiniâtre et persévérant, souvent infructueux, qu'en exige l'exploitation, comprennent quelle somme de travail humain représente chaque gramme d'or ou d'argent arraché aux entrailles du sol. Si ces métaux s'obtenaient aussi aisément que la houille et en quantités comparables, ils n'auraient jamais été aptes à remplir la fonction monétaire. Il faut avoir présente à l'esprit la réunion des conditions diverses qui s'est rencontrée ici, pour se faire une idée juste de cette création subtile de l'esprit humain qui se nomme la monnaie. Il est impossible de soutenir qu'elle n'est qu'un signe, une mesure, puisqu'elle a une valeur propre; mais il ne serait pas plus exact de croire que cette valeur est indépendante de la volonté humaine, de la législation des divers pays. Un morceau de pain, pour l'homme qui a faim, un verre d'eau pour celui qui a soif, un vêtement pour celui qui a froid, une arme pour celui qui est attaqué, un outil pour celui qui veut travailler, représentent une utilité directe, c'est-à-dire une richesse sur la nature de laquelle aucun doute ne peut s'élever; il n'en va pas de même des disques blancs ou jaunes dont nous nous servons, sans trop nous demander en vertu de quelle puissance mystérieuse ils nous procurent la satisfaction de nos besoins matériels.

Tout n'est donc pas erreur dans les idées des argentistes, qui ne sont en réalité que des bimétallistes : car il n'est pas un d'entre eux qui demande ouvertement la démonétisation de l'or. D'ailleurs, si les argentistes réclamaient cette démonétisation, il suffirait, afin de les arrêter, d'exiger qu'ils nous démontrassent la supériorité du métal argent sur le métal or pour la fonction monétaire, démonstration impossible et qu'ils ne tentent même pas. La source véritable de leur erreur est dans une demi-vérité. Ils ont été frappés de la part que la loi de chaque pays a dans la constitution des métaux précieux en monnaie. Mais ils ont négligé l'autre moitié de la question; ils ont oublié les conditions de rareté et de difficulté d'extraction grâce auxquelles chaque parcelle d'or ou d'argent incarne une certaine quantité de travail humain, source incontestable de richesse. Ils ont oublié la loi de l'offre et de la demande, en vertu de laquelle un métal,

comme toute autre marchandise, est d'autant moins demandé qu'il en existe de plus fortes quantités.

A cela les bimétallistes répondent : En ouvrant les hôtels des monnaies du monde entier à la libre frappe de l'argent et de l'or, nous créons une demande illimitée pour l'un comme pour l'autre : il n'y aura donc jamais excès de production. Cela est vrai. Si cet accord international, vainement tenté par une demi-douzaine de congrès et de conférences, était possible ; si tous les pays civilisés et sauvages sans exception édictaient une législation uniforme qui décrétât la frappe libre de l'or et de l'argent et un rapport fixe entre les deux métaux, le rapport légal, quel qu'il fût d'ailleurs, deviendrait le rapport commercial. L'exploitation des mines d'argent reprendrait de plus belle, la production annuelle de ce métal doublerait ou triplerait, le volume de la monnaie en serait accru d'autant dans les cinq parties du monde. Mais quel avantage en résulterait-il pour l'humanité ? Le caractère conventionnel de la monnaie apparaîtrait d'autant plus vite. La contradiction flagrante qui existe déjà entre la recherche fiévreuse des gisemens métalliques et la diminution évidente de l'emploi de ces mêmes métaux précieux dans les transactions humaines, éclaterait au grand jour plus rapidement encore : elle hâterait le moment où la masse ignorante elle-même se demandera dans quel intérêt, après tout, tant d'êtres humains consacrent leurs efforts à l'extraction de métaux stériles, dont l'usage direct est restreint et n'absorbe qu'une faible fraction des quantités annuellement produites. C'est à la somme requise pour ces usages industriels de l'or et de l'argent que se limiterait alors la production.

Ceux qui nous disent que le prix de l'or et de l'argent est uniquement fixé par l'éternelle loi de l'offre et de la demande ont à la fois raison et tort. Ils ont raison, parce qu'il est certain que nul ne songerait à travailler une mine s'il ne comptait pas avoir un acheteur, c'est-à-dire une demande pour ses produits. Ils ont tort, en ce sens que le marché de l'or et, dans les pays comme le Mexique qui ont conservé la libre frappe de l'argent, celui de ce dernier métal, ne sont pas des marchés libres ou du moins naturels. La loi y a créé une demande inépuisable, indéfinie, à prix fixe, qui empêche toute fluctuation nominale dans la valeur du métal. Aussi longtemps qu'il sera possible d'extraire d'une mine un kilogramme d'or à un prix moindre que les 3 444 francs que paie la Monnaie française pour ce poids d'or fin, aussi longtemps qu'on pourra extraire un kilogramme d'argent à un coût inférieur aux quarante piastres que le gouvernement mexicain donne en échange de ce kilogramme, on travaillera les mines. Mais que la demande pour la frappe cesse : c'est alors seulement

qu'on verra s'établir le prix commercial de l'or et de l'argent, limités à leurs emplois industriels (1). C'est alors qu'on pourra vraiment dire que ce prix est fixé par l'offre et la demande commerciales.

Cette époque est peut-être moins éloignée qu'on ne se l'imagine au premier abord, avant d'avoir pris la peine d'examiner la situation monétaire de l'univers. Les pays possédant à l'heure actuelle la quantité d'or qui leur est nécessaire pour le règlement de leurs transactions intérieures et leur commerce international sont la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, la Suisse, la Hollande, la Roumanie, les royaumes scandinaves, le Canada, le Venezuela, l'Australie. La Russie et l'Autriche sont à la veille de reprendre les paiemens en or. Ces deux puissances, la première surtout, ont accumulé des quantités considérables de métal jaune, qu'elles vont mettre en circulation et qui les classeront parmi les pays suffisamment pourvus d'or. Les États-Unis d'Amérique ont maintenu jusqu'à ce jour les paiemens en or. Le Chili fait de vaillans efforts pour revenir à cet étalon. L'Europe est donc pourvue, sauf l'Italie, la Grèce, l'Espagne, quelques petites principautés qui n'ont pas tout le métal jaune dont elles ont besoin, ou plutôt qui, par suite d'une situation financière et économique imparfaite, n'ont pas la force d'attirer chez elles et d'y retenir l'or. Dans l'Amérique du Nord, le Mexique seul a l'étalon d'argent, tandis que la plupart des républiques de l'Amérique du Sud souffrent du papier-monnaie. L'Australie produit de grandes quantités d'or et en garde ce qui lui est nécessaire. La partie la plus civilisée de l'Afrique est dans le même cas. Il ne reste, comme véritable domaine de l'argent, que les Indes, la Chine et le Japon. Cette masse énorme de 700 ou 800 millions d'hommes représente une moitié du genre humain par le nombre, mais non par la civilisation et l'influence : en dépit de la révélation japonaise de 1895, il serait excessif de dire que ces trois pays ont une importance comparable à celle du reste du monde moderne. On assure d'ailleurs que le Japon songe déjà à adopter l'étalon d'or. Sans hâter de nos vœux l'accomplissement de cette évolution, qui serait prématurée aujourd'hui, nous pouvons mesurer par la pensée la période nécessaire pour alimenter d'or la circulation de tous les peuples qui ne se servent pas encore de ce métal. Déjà en 1895 la production de l'or dans le monde s'est élevée

(1) Parmi ces emplois industriels, il convient de faire figurer la frappe de monnaies divisionnaires d'argent : ces pièces n'ont pas force libératoire illimitée, ne sont frappées que par les gouvernemens eux-mêmes, qui achètent le métal au plus bas prix possible sur le marché et s'obligent par contre à reprendre, à tout moment et pour toute somme, ces monnaies auxquelles ils ont donné une valeur fictive.

à un milliard et soixante millions de francs. Elle se rapprochera en 1896 de douze cents millions, et il n'est pas invraisemblable que, pour une longue période, elle se maintienne à ce niveau et peut-être le dépasse. La consommation industrielle de l'or est tout au plus de deux à trois cents millions. C'est donc près d'un milliard, peut-être davantage, qui va s'ajouter chaque année au stock monétaire d'or du monde. Avant que le premier quart du xxe siècle soit écoulé, ce stock, évalué aujourd'hui à une vingtaine de milliards, s'élèvera à quarante ou cinquante milliards de francs. Si l'on songe au volume d'affaires que l'Angleterre règle avec l'approvisionnement que nous avons rappelé tout à l'heure, il n'est pas téméraire de conclure que cinquante milliards suffiront aux transactions du genre humain, d'autant plus que, selon toute probabilité, la tendance actuelle, qui est de substituer, comme nous l'avons expliqué, le billet au métal, le chèque et le mandat au billet, et la simple compensation en compte courant chez le banquier à tout autre mode de paiement, ne fera que s'accentuer. Mais en admettant même qu'il faille cent milliards d'or pour organiser sur une base uniforme les systèmes monétaires de toutes les nations, on peut conjecturer que, vers le milieu du siècle prochain, cette quantité aura été produite.

Déjà les Américains, dont la vue perce l'avenir, se préoccupent de l'organisation des comptes dans les banques et des virements de ces banques entre elles plus encore que de l'émission des billets : c'est ce que déclarait à mes élèves de l'École des sciences politiques un de mes collègues transatlantiques, professeur dans l'une des grandes universités de là-bas : il assistait à mon cours, un jour où je définissais le billet de banque, et fit sur ma demande un bref exposé des idées essentielles sur la matière des économistes ses compatriotes : il insista sur ce fait que déjà maintenant ils relèguent au second plan la monnaie proprement dite comme moyen de régler les transactions. Aussi est-il étrange d'assister à une campagne argentiste endiablée précisément dans un pays où certains penseurs ont déjà la perception claire de la prochaine étape du développement économique de l'humanité. La rage avec laquelle les partisans de Bryan réclamaient l'accroissement énorme du stock monétaire des États-Unis, qui résulterait de la libre frappe de l'argent, ne peut s'expliquer que par une méconnaissance absolue des véritables principes sur lesquels repose la monnaie et sur une idée aussi fausse qu'exagérée de son pouvoir. Une simple réflexion à cet égard fera toucher du doigt la grossièreté de l'erreur dans laquelle tombent ceux qui croient que le moyen le plus efficace d'améliorer la situation d'un peuple est d'accroître sa richesse métallique. Concevons pour un instant

la France isolée du reste du monde et vivant sur son fonds, ce qui ne lui serait pas impossible, puisqu'elle produit dans une bonne année tout le blé qu'il lui faut, qu'elle exporte du vin et du sucre et qu'elle peut élever et nourrir assez d'animaux de toute sorte pour ses besoins. Supposons que, dans une France ainsi entourée d'une muraille de Chine, un coup de baguette double tout à coup la quantité de monnaies d'or, d'argent, de cuivre, que renferment les caves de nos banques et les poches des particuliers. En serons-nous plus riches? La position relative de chacun par rapport à son voisin n'aura pas changé. Nous n'aurons ni plus de céréales, ni plus de viande, ni plus de fruits, ni plus de maisons, ni plus de vêtemens parce que nous aurons plus de monnaie. Mais ce qui est vrai, c'est que, avec cette monnaie plus abondante, nous pourrions, en supposant alors la muraille abattue et le contact rétabli entre l'univers et nous, acheter au dehors d'autres produits, matières premières ou objets fabriqués, dont nous désirerions faire l'acquisition.

C'est au point de vue des échanges internationaux que, dans l'état actuel de l'humanité, les métaux universellement admis en paiement nous rendent le plus de services, et c'est précisément parce que l'argent n'est plus admis en paiement par les pays civilisés que les Américains feraient fausse route en voulant lui rendre la force libératoire. Ils auraient eu beau légiférer en ce sens : si les puissances européennes conservent leur système monétaire actuel, le dollar d'argent américain frappé en quantités illimitées ne vaudrait que son poids d'argent sur le marché international, comme la piastre mexicaine ou le yen japonais. Nous avons montré la crise violente que ce changement d'étalon amènerait pour les particuliers et les sociétés américaines qui ont contracté des dettes à l'étranger. En admettant même que, au bout d'un certain temps, les blessures cruelles infligées de ce chef se cicatrisent, que l'équilibre se rétablisse, notamment pour les compagnies de chemins de fer, par l'élévation des tarifs, nous ne voyons pas qui, sauf les propriétaires de mines d'argent, retirerait un avantage de cette révolution. Nous ne pouvons donc, en amis sincères, que féliciter nos voisins d'outre-mer d'avoir élu un président qui leur épargne une semblable expérience. Souhaitons que, loin de les entraîner à l'aventure périlleuse où une partie de la nation semblait prête à se lancer, Mac-Kinley les retienne au port et leur inspire, grâce à une vue plus réfléchie des choses, le désir d'asseoir définitivement leur système monétaire et fiduciaire sur la base solide du monométallisme, seul capable d'épargner au pays le retour des épreuves qu'il vient de traverser.

VI

L'étalon d'or marque l'étape contemporaine du développement économique de l'humanité. Combien de temps s'y arrêtera-t-elle? Combien de temps les hôtels de monnaies du monde resteront-ils ouverts à la libre frappe de l'or? Si plaisante que puisse paraître aujourd'hui cette préoccupation, il est permis de la concevoir à celui qui cherche à jeter quelque clarté sur l'avenir des peuples et à deviner la route où ils chemineront demain. Il lui est loisible d'envisager dès aujourd'hui l'époque où l'or subira, lui aussi, la loi des destinées. L'airain a fait place au cuivre, le cuivre à l'argent: ce dernier est déjà déchu dans une partie du monde de sa force libératoire; le roi de la terre, comme l'écrivait il y a quelques années un illustre économiste allemand, est détrôné. Notre génération a vu le jour à une époque où les craintes de dépréciation de l'un des deux métaux ne s'appliquaient pas à l'argent; son attention n'a pas été suffisamment arrêtée sur les évolutions historiques qui auraient pu la préparer à comprendre la transformation dont elle est le témoin et en partie l'acteur inconscient; elle vit enfin à une époque où les événemens se précipitent avec une rapidité dont rien dans les siècles passés ne peut donner une idée. De même que le globe n'est plus, sous beaucoup de rapports, qu'une seule contrée, parcourue en tous sens par plus d'hommes durant leur vie qu'il n'y avait au siècle dernier de Parisiens ayant visité Marseille, de même la facilité extrême des communications semble avoir imprimé une allure vertigineuse aussi bien à l'existence des nations qu'à celle des individus. Il a fallu des siècles pour amener la démonétisation successive de métaux qui furent, eux aussi, des métaux précieux, c'est-à-dire monétaires, tels que le fer à Sparte, le cuivre en Égypte et dans les premiers temps de Rome. Peu d'années ont suffi de nos jours pour enlever à l'argent un caractère qui ne lui avait été contesté dans aucune des civilisations dont la nôtre est sortie et qu'il avait conservé durant dix-huit siècles de l'ère chrétienne. Ces substitutions, à travers les âges, d'un étalon à l'autre ne nous frappaient pas, parce qu'elles s'étaient opérées lentement et surtout parce que les études historiques n'avaient pas jusqu'ici mis en relief leur caractère et leurs conséquences. Nous voici réveillés de notre indifférence et contraints d'ouvrir les yeux. Le calcul que nous avons fait plus haut prouve qu'il n'y a rien d'absurde à prévoir le jour où l'or à son tour sera surabondant.

Non seulement la production annuelle s'en élève aujourd'hui

à des chiffres qui n'avaient jamais été atteints, même à l'époque de la découverte des gisemens californiens et australiens, qui amenèrent pourtant des hommes comme Michel Chevalier à demander la démonétisation de l'or ; mais l'or une fois produit se conserve bien mieux, parce qu'il circule beaucoup moins. Il a une tendance constante à s'accumuler dans les caves des grandes banques d'émission, où il échappe aux chances de perte et d'usure par le frai ; des pièces et des lingots ainsi enfermés gagent les billets ou les simples viremens qui les représentent et servent à régler les transactions. Déjà les expéditions d'espèces à l'intérieur d'un pays comme la France deviennent une rareté. Entre Paris et Lyon, entre Marseille et Bordeaux, les dettes s'éteignent et les créances s'encaissent par des transferts de banque, en particulier de la Banque de France. Il n'en va pas encore ainsi pour tous les règlemens internationaux. Les lingots et les monnaies d'or circulent d'un pays et d'un continent à l'autre. Ces expéditions ont joué un grand rôle dans les relations financières et commerciales des États-Unis avec l'Europe. Depuis un quart de siècle, depuis notamment que les blés américains ont pris une place considérable dans l'approvisionnement du Vieux Monde, les banquiers ont eu les yeux fixés sur les mouvemens du numéraire entre New-York d'une part, Liverpool et le Havre de l'autre. Il y a une quinzaine d'années, quand notre récolte de céréales était médiocre, nous entrevoyions avec terreur les saignées que l'automne devait apporter à l'encaisse de la Banque de France, quand il nous faudrait payer les blés importés. Depuis lors, le stock d'or des grands instituts d'émission a augmenté dans des proportions telles que la perspective d'un retrait de quelques centaines de millions de francs, à prélever sur les dix milliards qui reposent dans les capitales européennes, n'inspire plus les mêmes craintes. Au contraire, les exportations d'or de New-York ont à un moment ému la place de Londres, en produisant une baisse des fonds américains, en particulier des titres de chemins de fer dont une grande quantité se trouve dans les portefeuilles anglais. Par un effet très curieux, qui indique l'étroite solidarité qui unit les marchés financiers les uns aux autres, l'Europe redoutait cet été de voir arriver dans ses banques l'or qu'elle convoitait jadis si ardemment et dont l'exode l'inquiétait au plus haut degré. C'est qu'elle commence à sentir qu'elle en possède assez, et que le contrecoup d'une crise américaine lui ferait beaucoup plus de mal que des centaines de millions d'or ne peuvent lui faire de bien. Lorsque à la fin d'août 1896 des expéditions d'or de France à New-York se sont produites, elles ont été saluées avec satisfaction : peu s'en est fallu qu'on ne votât des remerciemens à la maison de banque

qui les opérait! C'était précisément la même qui dans les années précédentes en avait été l'importateur le plus actif.

Ces allées et venues de lingots d'or en sens contraire, à quelques semaines d'intervalle, sont la démonstration la plus claire de l'intérêt qu'il y aurait à établir la Chambre de compensation internationale dont nous avons émis l'idée et exposé le projet (1). Cette chambre remplacerait, par de simples viremens de lingots préalablement déposés par chaque pays dans ses caves, les envois d'espèces qui, entre pays à étalon d'or, sont le moyen par excellence de régler les soldes créditeurs ou débiteurs. Ces soldes ne résultent pas seulement de ventes ou d'achats de marchandises. Les exportations d'or américaines de 1896 ont été en grande partie dues à ce que beaucoup de capitalistes américains, par crainte d'une détérioration de l'étalon national, transformaient leurs dollars en francs ou en livres sterling, c'est-à-dire les expédiaient en France ou en Angleterre. Comme aucun de ces deux pays n'est menacé d'une révolution monétaire, ces capitalistes comptent qu'à tout moment une livre sterling ou un franc y représentera un poids d'or déterminé. Inversement des Européens qui avaient effectué des placemens en Amérique faisaient revenir leurs fonds de là-bas, avant que la dépréciation redoutée ait eu lieu. Ces mouvemens d'espèces procèdent donc de la crainte de l'avenir et non pas de causes naturelles, telles que des exportations ou importations. Car cette année même, les capitaux se sont resserrés en Amérique, le taux de l'escompte s'y est élevé, et, s'il n'y avait pas d'inquiétude monétaire, la logique voudrait que l'or européen allât s'employer là où les taux d'intérêt sont plus rémunérateurs que de ce côté-ci de l'Océan. C'est ce qui se passerait par exemple entre la France et l'Angleterre, si le marché de l'un des deux pays éprouvait une secousse. C'est ce qui advint en 1891 lors de la suspension Baring, quand nous avons prêté 75 millions d'or à la Banque d'Angleterre : nous aidions à conjurer une crise dont le contre-coup nous atteignait et nous savions que nous serions, sans difficulté, remboursés dans la monnaie que nous prêtions.

Ce ne serait pas un des moindres désastres amenés par la législation argentiste que d'empêcher précisément les étrangers de continuer à l'Amérique leurs prêts, dont ce pays jeune a encore besoin, ou de les obliger à stipuler dans une monnaie qui ne serait plus l'étalon légal. Dès ce moment, l'Américain débiteur, s'obligeant à rembourser en or, ne pourrait pas chiffrer en dollars l'étendue de l'engagement qu'il contracterait; car la prime

(1) *Annales de l'École des sciences politiques*, janvier 1895.

sur l'or pourrait varier du simple au double, au triple, au quadruple, entre le jour de la signature du contrat et celui de l'exécution. Les hommes prudens éviteraient le plus possible de souscrire de pareilles obligations, et éprouveraient d'ailleurs beaucoup de peine à trouver des prêteurs qui consentissent à courir les risques énormes qu'elles impliquent.

Les argentistes américains et les bimétallistes d'Europe auront rendu, sans le vouloir, un service à l'humanité, en la forçant à serrer de plus près le problème monétaire, à saisir corps à corps ce mystère qui a tourmenté tant de philosophes et donné naissance à d'innombrables erreurs. Ce qui se passe maintenant servira plus à faire comprendre la véritable nature de la monnaie que les études économiques des siècles passés. Quel qu'eût été le résultat de l'élection américaine du 3 novembre, un enseignement d'une haute portée, quoique d'une nature bien différente dans l'un ou l'autre cas, devait s'en dégager. En mettant en minorité les argentistes, le peuple américain s'est prononcé en faveur du maintien de l'étalon d'or, et a coupé court aux idées de restauration bimétalliste qui ont agité le monde depuis quelques années. Et si nous croyons au triomphe universel à un moment donné de cette solution, ce n'est nullement par haine de l'argent, comme se l'imaginent les partisans de l'opinion contraire. La théorie scientifique n'exige qu'une chose : la constitution de la monnaie libératoire en un seul métal. Peu lui importe que ce métal soit l'or ou l'argent. Mais l'expérience nous démontre que l'or, ayant aujourd'hui, de par le consentement universel, une valeur trente fois supérieure à celle du métal blanc, est mieux apte à remplir le rôle d'étalon.

Que si au contraire Bryan eût été nommé, et que toutes les autres conditions nécessaires pour l'adoption d'une loi de libre frappe de l'argent se fussent trouvées réunies, les États-Unis auraient donné encore une fois à l'univers une incomparable leçon de choses, comme ils l'ont fait de 1878 à 1893 sous le régime du Bland bill et du Sherman bill. L'expérience cette fois ne se bornant pas à un achat de quantités limitées d'argent, la production argentifère du monde eût afflué aux hôtels des monnaies des États-Unis. Non content de cette perspective, trop lente peut-être à se réaliser, un fanatique n'a-t-il pas déclaré qu'après tout il est inutile d'extraire l'argent des mines? Il se conserve là aussi bien que dans les caves de la Trésorerie à Washington et peut servir à gager les billets, en continuant à reposer dans les puits et les galeries d'abatage !

Nous avons essayé de montrer quels seraient les effets d'une législation de ce genre sur la vie économique du pays. Combien

de temps aurait-il fallu à l'opinion publique pour s'en émouvoir? Au bout de combien de mois le bon sens du peuple eût-il fait justice des chimères des politiciens et les eût-il forcés d'arrêter l'accumulation d'un métal inutile, à un prix factice? L'avenir seul nous l'eût appris. Mais ce qui semble certain, c'est que le rappel d'une loi semblable se serait moins fait attendre que celui de la loi Sherman en 1893 : elle ne serait pas restée trois ans en vigueur. D'un autre côté, il n'y a plus lieu de supposer qu'une augmentation brusque de la production, déjà si considérable, de l'or, doive jamais éveiller dans le monde des craintes semblables à celles d'il y a une quarantaine d'années et inspirer des idées de démonétisation du métal jaune et de retour au monométallisme argent. La production de ce dernier métal est elle-même trop grande et peut être trop facilement accrue pour qu'il y ait chance de voir son prix s'élever beaucoup par rapport à celui de l'or. La connaissance que nous avons de la répartition des gisemens métalliques à la surface du globe ne nous permet pas de supposer que l'univers ait jamais intérêt à bouleverser encore une fois son organisation économique actuelle et à revenir en arrière.

Une des conquêtes des dernières années a été de mettre en lumière la nécessité de n'avoir qu'un seul métal pour étalon monétaire. Nous avons démontré que l'or est ou va être, dans un laps de temps qui ne dépassera pas deux générations, assez abondant pour tous les besoins. Les peuples qui l'ont déjà le garderont et ceux qui ne l'ont pas encore l'adopteront comme mesure de la valeur, en attendant la future évolution qui ne nous mènera ni au bimétallisme, ni au monométallisme, mais peut-être à l'*amétallisme*, c'est-à-dire un état dans lequel les hommes auront trouvé, pour évaluer leurs richesses et opérer leurs échanges, une commune mesure plus simple encore que les métaux précieux.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY.

ESSAIS
DE LITTÉRATURE PATHOLOGIQUE

II[1]

L'OPIUM. — THOMAS DE QUINCEY

DERNIÈRE PARTIE

Œuvres complètes de Thomas de Quincey, 14 vol. — *De Quincey's Life*, par A. H. Japp. — *De Quincey*, par David Masson. — *De Quincey and his friends*, par James Hogg. — *Recollections of Thomas de Quincey*, par J. Ritchie Findlay.

Chaque vice a son humeur particulière. Un ivrogne cesse de boire, il s'en porte mieux : le vin est bon enfant et ne garde pas rancune à qui lui est infidèle. Un morphinomane sevré brusquement de son poison peut en mourir ou en perdre la raison : la morphine est méchante et se venge de qui la délaisse. Les livres de médecine contiennent des exemples saisissans des dangers auxquels on s'expose en la bravant. Une femme avait été amenée au Dépôt de la Préfecture de police. On la vit soudain défaillir, et bientôt elle parut expirante d'un mal qui présentait les symptômes du choléra. Une piqûre de morphine la ressuscita : c'était une morphinomane en état d' « abstinence » et de « besoin ». Une autre malheureuse mourut à l'hôpital avec un « soubresaut violent, l'écume aux lèvres », parce qu'on lui avait supprimé la morphine, par degrés, mais trop vite encore. Un jeune

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

médecin qu'on empêchait de se faire une injection « fut pris d'un véritable accès de manie furieuse. » Les accès se renouvelèrent et il en mourut. Des femmes du monde à court d'argent ont volé pour acheter de la morphine. Des hommes qu'on aurait crus fiers se sont prosternés « en vrais supplians » devant leur médecin, pour obtenir du poison. La science a fait à ces malheureux, aux impulsions sauvages et irrésistibles, l'aumône honteuse de la « responsabilité atténuée », leur signifiant par là qu'ils avaient perdu jusqu'aux derniers restes de leur dignité d'homme. « Quand le délit, écrit le docteur Pichon, a été commis dans le dessein immédiat de se procurer de la morphine, l'accusé doit être exonéré. La souffrance est trop forte; on ne peut pas y résister. On ne parvient à se guérir que par une diminution lente et méthodique de la dose, et à travers de telles angoisses, que bien peu vont jusqu'au bout s'ils ne sont en pouvoir de médecin, dans un hospice ou un asile (1). »

La domination de l'opium est peut-être plus terrible encore. Lui aussi, il est un tyran impitoyable, acharné à faire souffrir qui essaie de lui échapper. La lutte que nous allons raconter est véritablement effroyable.

I

Le jour où Thomas de Quincey, acculé au suicide ou à la folie, se résolut sous l'aiguillon de la terreur à l'effort qu'il avait refusé à des motifs plus nobles, il connut l'étendue de son malheur et le poids de ses chaînes. Il eut beau procéder par degrés, il endura des tortures qui le précipitèrent de rechute au rechute. Sa bouche se remplissait d'ulcères et d'enflures. Chaque respiration lui coûtait une nausée. Il éprouvait des douleurs atroces à l'estomac. Une surexcitation violente ne lui permettait point de fermer l'œil, ni de tenir en place. Il lui arrivait alors de se jeter comme un fou sur son flacon de laudanum et de boire à longs traits : « Ne me demandez pas combien. Dites, vous, les plus sévères, qu'auriez-vous fait à ma place? Je recommençais à m'abstenir; j'en reprenais; je recommençais, et ainsi de suite (2). »

Il sentait le joug de la « noire idole » s'appesantir à chaque rechute. La troisième fut suivie de « phénomènes nouveaux et monstrueux » sur lesquels il ne s'explique pas davantage, et qui eurent l'heureux effet d'aiguiser ses terreurs : « Quand il me fut impossible de me dissimuler que ces effroyables symptômes pour-

(1) V. *le Morphinisme*, par le Dr Pichon.
(2) Lettre au *London Magazine* du mois de décembre 1821.

suivaient leur marche en avant, sans jamais s'arrêter et en accélérant leur allure avec une régularité solennelle, je fus pris de panique, et j'essayai pour la quatrième fois de rétrograder. Mais au bout de quelques semaines, j'eus la profonde conviction que c'était impossible. Or, je vis dans mes rêves, qui traduisaient tout en leur langage, que les hautes portes qui étaient placées au bout des immenses avenues de ténèbres, se déroulant devant moi, et qui étaient restées ouvertes jusqu'ici, me barraient enfin la retraite; elles étaient fermées, et tendues de crêpes funéraires (1).

Il compare son état d'esprit, à la suite de ce rêve, à celui d'une personne qui courait délivrer un condamné à mort, et qui arrive trop tard : « Les sentimens évoqués par la révélation soudaine que *tout est perdu* s'amassent silencieusement dans le cœur ; ils sont trop profonds pour se traduire par des gestes ou des paroles, et rien n'en transpire au dehors. Si le désastre dépendait d'une condition quelconque, s'il était le moins du monde douteux, il serait naturel de pousser des cris, de faire appel à quelque sympathie. Mais lorsqu'on comprend qu'il s'agit d'un désastre absolu, lorsque aucune sympathie ne peut être une consolation, et aucun conseil apporter d'espérance, la voix s'éteint, le geste se glace, et l'âme humaine se replie vers son centre. Pour moi, du moins, à la vue de ces portes redoutables fermées et tendues de draperies de deuil, comme si la mort était déjà un fait accompli, je ne parlai pas, je ne tressaillis point, je ne poussai point de gémissemens. Un profond soupir monta de mon cœur, et je restai muet pendant bien des jours. » Il sentait sur lui « la force de la folie », et un désespoir farouche l'étreignait.

Cela dura des années. Chaque pas en avant était suivi d'une reculade, et le supplice des cauchemars recommençait. Quincey en était arrivé à avoir des hallucinations en plein midi. Jusqu'aux fleurs des bois et aux herbes des champs devenaient des « faces humaines » pour ses yeux en délire, et, si ces visions ne figurent point dans les *Confessions d'un mangeur d'opium*, c'est que ces portions de son manuscrit ont été détruites par accident. Des hallucinations de l'ouïe s'étaient jointes à celles de la vue. Il entendait les cris d'agonie des ouragans de victimes emportés furieusement à travers ses rêves, et les profonds soupirs de la pauvre Anne, d'Oxford-Street, dont le visage navré le hantait, lui « brisant le cœur. » Une nouvelle tentative amenait une nouvelle défaite, et l'on s'étonnerait qu'il ait tenu bon, même sous le puis-

(1) Œuvres complètes, *Suspiria de profundis : Dreaming.*

sant stimulant de la peur, s'il ne nous avait confié les joies intenses que lui valait, en dépit de tout, chaque nouvelle bataille. Sa forte intelligence secouait aussitôt sa torpeur, en partie du moins. Elle revivait, et le spectre de l'idiotie reculait. Il écrivait à un ami pendant l'un de ces bienheureux réveils : « Je vous jure qu'en ce moment, j'ai plus d'idées en une heure, que je n'en ai dans toute une année sous le règne de l'opium. C'est une véritable inondation. On dirait que toutes les idées qui avaient été gelées depuis dix ans par l'opium ont fondu à la fois, comme les paroles de la légende. Telle est mon impatience, qu'il m'en échappe cinquante, pour une que je réussis à attraper et à fixer sur le papier. » Pouvoir penser, travailler, quand on y avait presque renoncé après de si hautes ambitions, cela vous soutient un homme et le ferait passer à travers le feu.

Ses malheurs venaient aussi à son secours. Il eut un allié efficace, sinon bienvenu, dans la misère installée à son foyer. Quand il eut des dettes partout, plus de crédit et pas un sol, il fallut bien ménager l'opium, bon gré mal gré.

Il finit ainsi, contre toute attente, par remonter cahin-caha une partie de la pente. Pourquoi telle rechute fut moins prompte, telle autre moins profonde, nous l'ignorons. Nous savons seulement qu'en 1821 il avait retrouvé des éclairs de lucidité dont il profita pour prendre la plume. Les débuts furent pénibles au delà de toute expression. Il ne pouvait travailler qu'à bâtons rompus, et moyennant un supplément d'opium qu'il « payait ensuite chèrement. » La crise apaisée, il fallait saisir au vol le nouveau répit. A regarder ce malheureux se débattre ainsi, on finit par être soi-même sous une impression de cauchemar, et c'est avec soulagement qu'on voit poindre l'aurore de sa demi-délivrance. Par morceaux, par débris plutôt, Quincey commençait à produire ; jouissance aiguë, mêlée toutefois d'abondantes amertumes, car il plaçait les lettres trop haut pour ne pas abhorrer la pensée d'en faire un métier, et il se savait condamné, de par son désordre et ses fautes, à n'en faire jamais que par métier. Il lui échappe çà et là des mots douloureux sur sa « malheureuse vie, odieuse à son cœur, de besognes littéraires. » Ces besognes détestées l'obligeaient en outre à se rendre compte des ravages accomplis par l'opium dans ses facultés mentales, et c'était une triste vérification, rappelant la *Revue nocturne* du poète allemand, où l'ombre du grand empereur passe en revue les ombres de la grande armée. L'ombre du génie de Quincey passait la revue des dons qui avaient promis à l'Angleterre un grand écrivain, et les plus beaux n'étaient désormais que des ombres.

Son intelligence était devenue incapable d'efforts suivis. D'après Quincey, observateur curieux et attentif des autres mangeurs d'opium aussi bien que de lui-même, il n'y a pas d'effet plus certain. Coleridge en eut sa carrière interrompue, presque brisée. Quincey analyse les raisons de cette impuissance avec beaucoup de netteté, pour les avoir souvent éprouvées. L'intelligence est débilitée. Elle est pour ainsi dire molle, et dans un état de continuelle torpeur. On peut la ranimer pour quelques heures en prenant un peu d'opium, mais ce n'est pas une activité normale et régulière ; ce sont des espèces « d'efforts spasmodiques et irréguliers », qui laissent le cerveau épuisé, hors de service pour un temps plus ou moins long. On conçoit l'extrême difficulté de mener à bonne fin une œuvre de longue haleine dans de pareilles conditions : « Tous les mangeurs d'opium ont l'infirmité de ne jamais finir un travail. » Chez tous, l'infirmité est aggravée par un invincible et bizarre dégoût pour ce qu'ils viennent d'écrire ou seulement de penser. Il suffit qu'un sujet quelconque ait occupé leur esprit, pour qu'il leur inspire tout d'un coup, sans aucun autre motif, « une horreur puissante... un dégoût puissant. » A la mort de Quincey, on trouva des centaines de lettres qu'il n'avait jamais pu prendre sur lui de finir. Coleridge, plus gangrené encore, lui confiait qu'un sujet dont il avait simplement causé était un sujet perdu : il y avait désormais une barrière insurmontable entre lui et la page à écrire (1).

Une autre lacune, qui se produit également, à la longue, chez tous les mangeurs d'opium, achève de leur rendre impossible d'élever leur « monument », celui auquel ils avaient droit de par leur génie, grand ou petit. « La faculté du jugement, dit Quincey de lui-même, — et ses paroles s'appliquent également à Coleridge, — était cruellement entamée, parfois même complètement abolie, à l'égard de tout ce que j'avais écrit depuis peu de temps... C'était cette impuissance enfantine, ou paralysie sénile, du jugement, qui met un homme dans la pénible impossibilité d'embrasser l'ensemble de ce qu'il vient de produire, de voir où cela mène. On est aussi incapable de grouper des idées et de saisir leurs relations entre elles, qu'un ivrogne de suivre une chaîne de raisonnemens (2). »

Quincey ne parle pas, en ce qui le concerne, de la reine des facultés, de la créatrice : l'imagination ; mais il s'en exprime nettement au sujet de Coleridge, qui cessa très tôt, comme on sait,

(1) Œuvres complètes : *Coleridge and opium eating, Recollections of Charles Lamb, Story of a Libel.*

(2) *Recollections of Charles Lamb.*

de faire des vers : « Nous sommes d'opinion, dit Quincey, que l'opium tua le poète chez Coleridge. Ses tourmens réduisirent pour toujours au silence « la harpe de Quantock (1). » La chose va de soi à ses yeux. Les lambeaux de prose poétique que nous a laissés Quincey doivent donc nous remplir d'amers regrets, car belle et forte était l'imagination qui a pu, étant blessée à mort, donner au monde les *Suspiria de profundis*.

Sa mémoire avait résisté, sans être absolument intacte. On se souvient qu'elle avait été exceptionnelle de vigueur et d'ampleur, et qu'il avait passé sa première jeunesse à la charger impunément d'un immense butin. L'opium en avait affaibli certaines parties, la mémoire des notions techniques, par exemple; mais, de tout le reste, jamais Quincey n'oublia rien. Il a fait des flots de citations, en prose et en vers, en grec et en latin aussi volontiers qu'en anglais, il les a faites de souvenir la plupart du temps, faute de savoir retrouver un livre dans le désordre de son cabinet de travail, et l'on pourrait presque compter sur ses doigts les endroits où il s'est trompé. Des vers lus une seule fois lui remontaient à l'esprit au bout de vingt ans, et cela jusqu'à la fin de sa longue existence, lorsqu'il eut derrière lui près d'un demi-siècle d'opium. Cette immunité d'un coin du cerveau ne s'observe guère, paraît-il, chez les morphinomanes, qui ne sauvent du naufrage pas une de leurs facultés intellectuelles. Toutes « diminuent, » et la première « qui se perd », c'est justement la mémoire : « Elle se perd de très bonne heure (2), dit le docteur Pichon. Dans toutes nos observations nous avons signalé le fait à un moment de l'intoxication morphinique. Chez certains intoxiqués la mémoire disparaît tôt, chez d'autres elle subsiste assez longtemps; mais chez tous cette faculté finit par sombrer. Dans tous les cas que nous avons pu observer, c'est un des premiers symptômes que remarque le malade. Et ce phénomène va s'accentuant avec les progrès de l'intoxication, et le morphinomane lui-même remarque bien cette aggravation. »

Il nous reste à dire la plus cruelle de toutes les pertes qu'il avait subies. La volonté s'était réveillée : elle n'était pas guérie et ne le fut jamais. Elle n'était plus le paralytique supplicié par l'angoisse, « qui voit entrer les assassins de ceux qu'il aime et ne peut faire un mouvement pour les secourir »; mais elle était l'infirme qui fait deux pas avec des béquilles, n'en fera jamais trois et se sent incurable. Lui-même, et je ne sais rien au monde de plus

(1) Allusion à des vers de Wordsworth où Coleridge est ainsi désigné.

(2) Je dois dire que, d'après le Dr Ball, la mémoire, au contraire, ne serait pas « sérieusement affectée ». V. *la Morphinomanie* (1885).

humiliant, de plus désolant pour un honnête homme, — lui-même n'était plus qu'un malade, celui qui a le droit de renier en partie la responsabilité de ses actes, de réclamer aux lois et aux hommes un peu d'indulgence, parce qu'il n'est plus maître de soi. L'opium et la morphine marchent ici la main dans la main. « L'inertie morale, dit encore le docteur Pichon, forme... le fond du caractère chez le morphinique, et c'est à cette inertie qu'il doit de se laisser dominer par ses mauvais instincts, de ne pas résister à une mauvaise incitation de son esprit, alors qu'à l'état sain, son bon sens normal se fût immédiatement révolté. Ainsi donc, le premier fait qui ressort de cette inertie chez le morphinomane, c'est une *diminution du libre arbitre* en rapport avec le degré d'intoxication, et par là même une diminution de responsabilité. » On entend bien qu'il ne s'agit pas ici de philosophie. Le docteur Pichon s'adresse aux médecins légistes et emploie les mots dans le sens pratique, si j'ose ainsi parler, où les prendrait un tribunal. Le docteur Ball renchérit sur lui quand il écrit : « L'état normal des morphinomanes peut s'exprimer en quelques mots : c'est une paralysie de la volonté, un engourdissement du moi (1). » Un peu plus loin, le docteur Ball emploie l'expression « amoindrissement du moi ». Elle est très heureuse appliquée à Quincey, dont les instincts étaient doux et purs, de sorte qu'il ne fit jamais volontairement de mal à personne, mais qui n'en fut pas moins le jouet, risible et piteux, de ses instincts et de ses impulsions.

En résumé, il était devenu impropre à l'action, dans les grandes ou les petites choses, qu'il s'agît de repenser le système de Kant ou de mettre des souliers. Il était énervé, dans le vrai sens du mot. Coleridge, en proie au même mal, ne valait pas mieux. Quincey le raille doucement de son penchant invincible à la « procrastination ». « C'était, dit-il, l'un des traits caractéristiques de sa vie quotidienne. Quand on le connaissait, il ne venait pas à l'esprit de compter sur un rendez-vous ou un engagement quelconque de Coleridge. Ses intentions avaient beau être invariablement honnêtes, personne n'attachait la moindre importance à ses promesses. Ceux qui l'avaient invité à dîner... allaient le chercher ou y envoyaient quelqu'un. Quant aux lettres, à moins que l'adresse ne fût d'une main de femme la recommandant à son estime et à son cœur, il les jetait au rebut, sans même les ouvrir la plupart du temps... et n'y répondait jamais (2). » Ce portrait pourrait être celui de Quincey vieillissant, quoiqu'il ne s'en vante pas.

Il entrait donc très diminué dans la carrière des lettres. Il

(1) *La Morphinomanie.*
(2) Œuvres complètes : *Samuel Taylor Coleridge.*

avait d'autre part le désavantage d'être un écrivain besogneux, obligé de produire quand même et avec l'inquiétude lancinante des bouches à nourrir, lui qui n'avait jamais commandé à ses nerfs et que l'opium avait laissé sans aucune défense contre leurs caprices et leurs révoltes. Le souci des siens et la pression de la nécessité, qui grandissent et exaltent l'homme sain, écrasaient Thomas de Quincey. Tant qu'un homme est seul, disait-il, la misère n'est pas un mal. — « Lutter n'est pas souffrir... Ce sont la femme et les enfans, les biens les plus précieux de l'homme, qui lui créent par cela même les angoisses les plus mortelles, qui rembourrent son oreiller d'épines et sèment de chausse-trapes sa route quotidienne. Prenez le cas d'un homme de qui dépendent des êtres si chers, sans autre appui que lui. Supposez-le privé subitement de ses ressources. L'idée que, s'il ne réussit pas, c'est la ruine immédiate, paralyse toutes ses facultés, à commencer par l'esprit créateur, qui est un organe des plus délicats, surtout lorsqu'il est aux prises avec des sujets aussi fugaces que ceux qui relèvent de la sensibilité et de l'imagination. Ce sont des provinces de la littérature où le succès est toujours douteux, même dans les meilleures conditions. Le succès devient impossible, quelques dons que l'on possède, quand les facultés ne sont pas dans un état d'épanouissement; et, dans le cas qui nous occupe, il faut conserver cet épanouissement alors que le plus effroyable des abîmes est béant sous vos pieds; il faut que l'inspiration du poème ou du roman naisse des pleurs de petits enfans réclamant leur pain quotidien (1). »

Raison de plus pour choisir un genre littéraire où l'on pût se passer d'imagination. L'œuvre de Thomas de Quincey est en harmonie avec les conditions physiologiques et morales qu'on vient de voir. On peut dire de lui comme de Hoffmann, que sa voie littéraire était tracée au moment où il se mit à écrire, et qu'il ne pouvait guère faire que ce qu'il a fait.

II

Sa première tentative pour se remettre au travail remonte à 1818. Il avait été nommé rédacteur en chef, aux appointemens d'une guinée par semaine, soit 1 300 francs par an, d'une feuille locale fondée par les tories pour combattre « parmi les agriculteurs les infâmes doctrines de Brougham. » Quincey était encore en plein dans les cauchemars de l'opium, et sa direction s'en ressen-

(1) Œuvres complètes : *Oliver Goldsmith.*

tit. Il nourrissait l'abonné d'histoires de crimes et de comptes rendus de cours d'assises; beaucoup de numéros ne contenaient pas autre chose. Pour intermèdes à ces horreurs, des articles où le rédacteur en chef « s'efforçait d'élever les fermiers du Westmoreland dans la région des principes philosophiques (1). » Ses lecteurs n'y comprenaient goutte et réclamaient. Quincey s'entêtait. Il finit par leur répondre dans le journal d'être sans inquiétude; qu'il était le seul homme de toute la Grande-Bretagne capable de les initier à la philosophie allemande, et qu'il leur promettait pour la *Gazette* une sérieuse influence dans le monde des universités. — On se sépara.

Il fit une seconde tentative en 1819. Il avait réfléchi (je demande pardon aux économistes de ce qui va suivre) qu'étant décidément tombé dans « l'imbécillité », il ne lui restait plus qu'à se rabattre sur l'économie politique, cette « rinçure de l'esprit humain », et il s'était mis en devoir de dicter à sa femme une brochure sur les *Systèmes de l'avenir*. Mais il était encore trop tôt. L'opium ne lui permit pas de poursuivre, et le manuscrit des *Systèmes* alla rejoindre dans un tiroir le grand ouvrage philosophique sur la réforme de l'esprit humain.

Deux ans après, Quincey avait retrouvé des lueurs de liberté d'esprit. Talonné par la misère, il vint chercher du travail à Londres, et y écrivit pour une revue, en se reprenant à bien des fois et avec des difficultés inouïes, deux petits articles qui sont devenus dans la suite des années, à force d'additions et de développemens, le volume fameux des *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*. La première partie parut au mois d'octobre (2) 1821, la seconde le mois suivant, toutes deux sans nom d'auteur. L'une et l'autre piquèrent vivement la curiosité. Le sujet était original, presque trop pour beaucoup de lecteurs, qui se demandèrent si ce n'était pas du roman. Mais, vraies ou fausses, fiction ou réalité, ces pages anonymes étaient très belles; on a pu en admirer la langue souple et colorée à travers les traductions de Baudelaire que nous avons citées plus haut (3). Elles étaient aussi très indiscrètes, et ce n'était pas pour déplaire à un public qui n'avait pas encore été rassasié de confidences intimes par les romantiques de toutes races. Nous sommes aujourd'hui saturés jusqu'à l'exaspération de confidences intimes. Nous commençons à nous rebéquer contre les écrivains qui, non contens de nous initier à leurs affaires de cœur et d'argent, nous prennent à témoin, comme

(1) Japp, *De Quincey's Life*, etc.
(2) D'après M. Japp. Un autre biographe, M. David Masson, dit septembre.
(3) V. la *Revue* du 1er novembre.

Thomas de Quincey, de l'état de leurs digestions. En 1821, il y avait encore de l'inattendu dans le passage des *Confessions d'un mangeur d'opium*, pour n'en citer qu'un, où passe un souffle de M. Purgon et où la question « digestion » est traitée en détail, au point de vue des gens de lettres en général et de Thomas de Quincey en particulier. Moins ingénu, ce dernier aurait pu se douter, à un dîner donné en son honneur par le *London Magazine*, de l'amusement causé au public par certains de ses épanchemens. Il remarqua que tous les regards se fixaient sur lui, que tous les yeux riaient et que certains d'entre eux étaient évidemment « pleins de malice (1) » ; mais il ne fit aucun rapprochement entre cette circonstance, qui le choqua beaucoup, et le contenu de ses *Confessions*.

Son succès n'en souffrit pas, au contraire, et Quincey fut dès lors recherché des directeurs de revues. Le charme était suffisamment rompu pour qu'il pût être un collaborateur fécond, bien que toujours irrégulier. Malgré des périodes de stérilité dues à ses rechutes (une année entière en 1822), la collection de ses œuvres choisies forme aujourd'hui quatorze volumes, contenant plus de cent *essais* extrêmement variés de ton et de sujet, quelques fantaisies poétiques et beaucoup de souvenirs personnels. Des livres aussi morcelés s'analysent difficilement, en tout état de cause. Il n'y faut même pas songer avec Quincey, qui demeura en littérature l'homme aux « efforts spasmodiques et irréguliers », condamné aux digressions à perpétuité. Les idées ne lui manquent pas, et il y en a beaucoup d'ingénieuses, il y en a quelques-unes de vraiment originales ; mais son intelligence est, pour ainsi parler, pleine de trous, à travers lesquels les idées coulent sans qu'il puisse les retenir. C'est une vraie passoire, d'où il sort parfois des articles sans queue ni tête, par exemple l'article sur *Sir William Hamilton*, où Quincey parle de tout excepté de son sujet : de l'influence des chemins de fer sur l'argot, de la supériorité de Milton sur Homère, de l'admiration « bestiale » des anciens Grecs pour les exercices athlétiques, du caractère destructif des doctrines de Kant, etc., etc. Il n'y a que de son héros qu'il ne nous parle point. Quelques lignes nous apprennent où il l'avait rencontré et connu ; mais nous n'avons pas une ligne, pas un mot, sur les travaux philosophiques de William Hamilton, et cet article n'est pas unique en son genre dans la collection. Que serait-ce si Quincey ne s'était revu et refondu avec beaucoup de soin sur ses vieux jours, après avoir fait sa paix avec l'opium?

(1) *London Reminiscences.*

La médecine a constaté que les morphinomanes ont le « caractère versatile » et changent d'humeur, d'idée, selon qu'ils sont plus ou moins sous l'action du poison. Le même individu passe en quelques minutes de la tristesse à la gaieté, du plus sombre mutisme à une animation turbulente : une piqûre a fait le miracle. En étudiant Quincey et ses aveux perspicaces, il semble — je le dis timidement — qu'en dehors des causes intermittentes de « versatilité » dues aux alternances d'ivresse et d'état de besoin, on sente chez lui, à partir d'une certaine époque, une cause profonde et constante, agissant uniformément, de ce décousu extraordinaire de la pensée. Les solutions de continuité qui m'ont fait comparer son intelligence à une passoire n'étaient plus des accidens passagers. Il y avait désormais en lui un je ne sais quoi (1) qui les perpétuait, et produisait un émiettement général des idées aussi bien que des impulsions.

On ne peut que présumer ce qu'aurait été Quincey écrivain, dans d'autres circonstances, et en possession de tous ses moyens. On est réduit à le conjecturer d'après les idées qu'il a semées à l'aventure, le plus souvent hors de leur place. C'est un travail de reconstitution analogue à ceux qu'essaient les architectes pour les ruines antiques, et assujetti aux mêmes chances d'erreur; la faculté métaphysique, la plus haute qui ait été donnée à l'homme, et, jadis, la pierre d'angle des vastes ambitions de Quincey, était celle de toutes qui avait le plus souffert chez lui; il n'en faut pas davantage pour changer la physionomie d'une intelligence au point de la rendre méconnaissable.

Les spéculations personnelles avaient cédé la place, dans son esprit débilité et rétréci, à de simples antipathies ou sympathies pour les spéculations des autres, qu'il jugeait maintenant par des raisons « morales », les argumens « intellectuels » lui paraissant offrir des dangers à un bon chrétien de sa sorte, anglican intransigeant par-dessus le marché. Il affichait une aversion un peu puérile pour les « démolisseurs » en philosophie, à moins qu'après avoir déblayé le terrain, ils ne se missent incontinent à reconstruire. Kant, son ancien maître tant admiré, tant respecté, était devenu de sa part l'objet de « l'une de ces haines comme on dit qu'en éprouvent les hommes à l'égard du sinistre enchanteur, de quelque nom qu'on le nomme, dont les séductions détestables les ont attirés dans un cercle d'influences malignes (2). » Il l'accusait d'être de ces « démolisseurs » qui dévastent les âmes, et ajoutait :

(1) La paralysie de la volonté, me dit un médecin, car tout effort d'attention exige un effort de volonté. L'une meurt en même temps que l'autre.

(2) Œuvres complètes, *German studies and Kant in particular* (1836).

« J'en ai été misanthrope plus de dix ans. » — Il est impossible de préjuger ce qu'aurait valu la métaphysique de Quincey; pour restituer un monument, encore faut-il en posséder quelque reste, et nous sommes ici en face du néant.

Nous connaissons très bien, en revanche, ses idées sur la façon d'écrire l'histoire. Il aurait signé des deux mains, à condition d'en retrancher la philosophie et les philosophes, ces lignes de Fustel de Coulanges : « Il faut, en histoire comme en philosophie, un doute méthodique. Le véritable érudit, comme le philosophe, commence par être un douteur. » Quincey était de ceux qui ne croient pas « que tout a été dit, et qu'à moins de trouver des documens nouveaux il n'y a plus qu'à s'en tenir aux derniers travaux des modernes. » Il inclinait toujours, comme l'illustre auteur de la *Cité antique* (malheureusement pour Quincey, là s'arrête la ressemblance) « à écarter les opinions reçues, même quand elles avaient les avantages d'une longue possession », et à préluder à l'examen de chaque question en « faisant d'abord table rase... de tout ce qu'on avait publié antérieurement (1). » Les faits de l'histoire, disait-il, sont les ossemens desséchés du passé : « Non seulement ils peuvent revivre, mais d'une variété infinie de vies. Les mêmes faits, considérés sous des jours différens, ou dans leurs relations avec d'autres faits, offrent éternellement matière à des spéculations nouvelles, inépuisables comme les combinaisons dont ils sont susceptibles. Ces spéculations en font à leur tour des faits nouveaux, et cela est sans fin... Je ne parle pas simplement des raisons subjectives, tirées de la différence des esprits, qui sont cause qu'il y a autant de manières d'interpréter et de juger les événemens qu'il y a d'historiens. Je prétends qu'objectivement, tous les grands faits de l'histoire doivent aux progrès des sciences sociales de prendre perpétuellement des aspects nouveaux, qui rendent perpétuellement nécessaire de les rejuger au point de vue moral. » Il disait aussi : « La chimie est la science des formes et des forces qui sont contenues à l'état latent dans tout ce qui existe, épiant l'occasion d'être. Il en est des faits de l'histoire comme des élémens chimiques : il n'y a pas non plus de fin à leurs capacités de transformation (2). »

Quincey rejugeait les grands faits de l'histoire d'après ces principes, et remettait en question les opinions les plus vénérables. Il soutenait que l'empire romain n'a pas été détruit par les barbares, qu'il s'est détruit lui-même par les vices de sa civilisation, et que les Goths, ou les Vandales, loin d'être responsables

(1) *Revue* du 1er mars 1896. *Fustel de Coulanges*, par M. Paul Guiraud.
(2) *Greece under the Romans* (1836).

de son effondrement, ont été les sauveurs de l'Occident. Ils ont arrêté sa décomposition en lui infusant un sang jeune et sain. « Ils ont été les restaurateurs et les régénérateurs de l'intelligence romaine épuisée. Sans eux, la population indigène de l'Italie aurait probablement été éteinte, vers le VIe ou le VIIe siècle, par la scrofule, la folie et la lèpre. » Les Romains ont été les vrais barbares ; l'Europe serait aujourd'hui beaucoup moins avancée, s'il n'y avait pas eu des Goths et des Vandales sur la terre. — Arrivé à ce point, Quincey se met en devoir de démontrer sa thèse, mais il avait compté sans les infirmités mentales qui lui interdisaient de suivre une piste ; au lieu des preuves que nous attendions, nous lisons que les auteurs de l'*Histoire Auguste* aimaient trop les anecdotes, et trois ou quatre argumens de la même force. Quincey se dérobe, et une idée originale prend l'aspect d'un paradoxe lancé au hasard (1).

Il en est de même pour sa théorie du paupérisme. Quincey en fait « une maladie particulière au monde chrétien. » Il affirme que le christianisme a favorisé son apparition et son développement de plusieurs manières, la principale, la plus malfaisante, ayant été d'encourager les naissances « en protégeant le principe de vie comme un mystère sacré. » N'y avait-il réellement pas d'indigens à Babylone et dans la Rome antique? La question valait la peine d'être élucidée. Quincey passe outre sans s'y arrêter, sans l'avoir posée, et sa théorie du paupérisme (2) reste aussi une idée en l'air. Tels qu'ils sont, cependant, avec leurs énormes défauts, ses travaux d'histoire font regretter ce qu'ils auraient pu être sans l'opium.

En littérature, il procédait volontiers par généralisations. Il divisait tout ce que les hommes ont jamais composé en deux grandes classes, répondant à deux fonctions distinctes, très différentes, bien qu'en fait elles se mêlent et se confondent souvent : « — Il y a premièrement la *littérature-savoir*, et, secondement, la *littérature-force*. La fonction de la première est d'instruire, celle de la seconde de faire *mouvoir;* l'une est un gouvernail, l'autre une rame ou une voile. La première ne parle qu'à l'intelligence discursive ; la seconde s'adresse en dernière analyse à l'intelligence supérieure, ou raison, mais toujours *à travers* des émotions de plaisir ou de sympathie... Le public a si peu réfléchi aux fonctions supérieures de la littérature, qu'on se ferait accuser de paradoxe en avançant que l'objet de donner des informations n'est pour les livres qu'une pauvre fin, et une fin secondaire... Il

(1) *Philosophy of roman history* (1839).
(2) *Greece under the Romans.*

y a une chose plus précieuse encore que la vérité : c'est la sympathie profonde pour la vérité... La littérature-force restaure et rafraîchit continuellement l'idéal de celles de nos qualités qui sont les plus précieuses à la face du ciel. Que vous apprend le *Paradis perdu?* Rien du tout. Un livre de cuisine ? Quelque chose à chaque ligne. Placerez-vous pour cela ce misérable livre de cuisine au-dessus du divin poème? Ce que vous devez à Milton n'est pas du *savoir*, que vous pourriez ensuite multiplier un million de fois sans vous élever d'un échelon au-dessus de la terre. Vous lui devez *de la force*, c'est-à-dire l'exercice et l'expansion des capacités de sympathie avec l'infini qui sont latentes en vous. Chaque influx de cette force vous soulève au-dessus de la terre. Dès le premier pas, c'est un mouvement ascensionnel. (1) »

Nous possédons en France un exemple de littérature-force que Quincey n'aurait pas admis, parce qu'il n'avait songé qu'aux poètes en formulant sa théorie, et qui n'en est pas moins typique. Les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau ont bouleversé le monde. Ils l'agitent encore : « La révolution française ne fait que commencer, » écrivait Quincey en 1845, et nous pourrions presque en dire autant en 1896.

La littérature-savoir, poursuivait-il, a constamment besoin d'être renouvelée; c'est un des signes de son infériorité. La littérature-force est éternelle, tout en ayant éprouvé une espèce de brisure, aussi nette que profonde, lors de l'introduction dans le monde de l'idée chrétienne du péché. Les païens ne savaient pas ce que c'est que « pécher »; dans le sens où nous prenons le mot depuis tantôt dix-neuf siècles. Ils connaissaient « le vice » et « la vertu », opposaient « le coupable » à « l'innocent », mais tous ces mots leur représentaient des idées différentes des nôtres, puisqu'ils n'attachaient pas aux préceptes de la morale le caractère de « sainteté » qu'un chrétien attache aux dix commandemens et qui donne une saveur de sacrilège à chaque violation de la loi. Leur psychologie et leurs motifs d'action en étaient tout autres, et cela se voit de reste dans leur théâtre. On pourrait presque ramener à une seule les différences qui séparent une tragédie grecque d'une tragédie moderne. L'une est d'avant l'idée de péché, l'autre d'après; il a suffi d'une idée pour couper en deux le monde moral et littéraire (2).

Quincey était encore sur les bancs, qu'il pensait déjà ces choses. Il les avait eues présentes à l'esprit et s'était abandonné à

(1) *The poetry of Pope* (1848).

(2) Œuvres complètes : *Oxford* (1835). — *Glance at the works of Mackintosh* (1846). — *The Theban Sphinx* (1849).

leur influence tandis qu'il étudiait le grec et la littérature antique. Jamais il ne les avait perdues de vue, puisqu'il y revient dans trois au moins de ses articles. L'on devait croire que, se décidant un jour à exposer ses idées sur le théâtre grec (1), il ferait ample usage d'une formule aussi féconde. L'opium, apparemment, la lui fit prendre ce jour-là en « puissant dégoût », car on n'y trouverait même pas une allusion dans la *Théorie de la tragédie grecque* ou dans l'*Antigone de Sophocle*.

Ses jugemens sur les modernes lui étaient dictés par un « John-bullisme » éhonté, dont il est le premier à plaisanter: « Quand il s'agit de mes compatriotes, qu'ils aient tort ou raison, cela ne fait aucune différence pour moi. » Son patriotisme n'était jamais si intransigeant qu'en littérature. Il y était injuste avec fureur ou délices, suivant les cas; mais il avait ses motifs pour devenir, à l'occasion, absurde et de mauvaise foi. Quincey était grand ennemi des influences étrangères en littérature. Il adjurait les écrivains anglais de se retremper exclusivement aux sources nationales. On dirait qu'il pressentait le cosmopolitisme intellectuel de la fin du siècle et qu'il l'avait en horreur d'avance, tant il met d'ardeur à combattre les modèles étrangers. L'esprit latin lui était en particulière aversion. Toutes les armes lui sont bonnes contre la France, même les mensonges, pourvu qu'il dégoûte ses compatriotes de nous imiter. Il affirme, lui l'érudit impeccable, que nous n'avons pas eu de littérature au moyen âge, ni exercé la moindre influence, à aucune époque, sur les lettres britanniques; ceux qui disent le contraire sont bons à enfermer. Comment la France pourrait-elle agir sur les esprits en dehors de ses frontières, elle qui ne possède pas un seul livre ayant modifié d'une façon durable « les modes de penser et d'agir et les méthodes d'éducation » des Français? Quincey imprimait ces fantaisies patriotiques moins d'un demi-siècle après la mort de Voltaire et de Jean-Jacques (2). Je dois dire à sa décharge qu'il n'avait pas le sens de la littérature française; je n'en veux d'autre preuve que la phrase où, à propos de nos prosateurs et sans la moindre malice, il met Florian et Chateaubriand sur la même ligne; Florian est même nommé le premier, mais c'est peut-être sans intention.

En principe, Quincey faisait une exception pour l'influence allemande et la recommandait à ses compatriotes. Dans la pratique, il travaillait à démolir son représentant le plus éminent :

(1) *Theory of greek tragedy* (1840). — *The Antigone of Sophocles* (1846).

(2) Œuvres complètes : *John Paul Frederick Richter* (1821). — *Lord Carlisle on Pope* (1851). — *The poetry of Pope* (1848); et *passim*.

« Caliban ivre, écrivait-il, ne s'est jamais donné une idole plus débile et plus creuse que l'Allemagne moderne en la personne de Gœthe. » La réputation « extravagante » de ce faux grand homme est un bel exemple de ce qu'on obtient avec le « puffisme », en ne craignant pas de frapper fort. *Wilhelm Meister* est une « abomination », l'un des romans les plus « répugnans » et les plus « ennuyeux » que l'on puisse lire. *Hermann et Dorothée* amuse les bonnes gens qui n'ont pas beaucoup de littérature. Personne n'a jamais compris un mot à *Faust*, ni à divers autres écrits que l'auteur avait faits à dessein inintelligibles, afin de susciter entre les critiques allemands des polémiques profitables à sa réputation. Il les aurait mis d'accord en deux mots, si le sens de ce qu'il avait dit avait eu la moindre valeur à ses propres yeux ; mais il jugeait de bonne politique d'entretenir la querelle, car il était important que son nom continuât d'agiter le monde, et parfaitement indifférent qu'on se méprît ou non sur sa pensée. » Du reste, l'idole branlait déjà sur sa base ; Quincey ne lui en donnait pas « pour deux générations » avant de s'écrouler, les défis au « bon sens » ne pouvant jamais se prolonger longtemps (1).

Il concentrait toutes ses sympathies sur la littérature anglaise, qu'il aimait avec passion dans ses manifestations les plus diverses, et sans craindre les innovations, ainsi qu'on l'a vu à propos de Wordsworth et de Coleridge. Pendant toute sa jeunesse, les lakistes avaient été vilipendés en Angleterre, beaucoup plus violemment que ne l'ont jamais été chez nous les décadens ou les symbolistes. En dehors d'une très petite église, on ne daignait connaître Wordsworth et Coleridge que pour « les piétiner, leur cracher dessus. Il n'y avait jamais eu d'exemple d'hommes tenus pour aussi abjects par l'opinion publique ; il n'y en a jamais eu depuis et il n'y en aura jamais... Ils étaient les parias de la littérature (2). » Quincey, qui professait un véritable culte pour Milton et qui proclamait la *Dunciade* « immortelle (3) », — Quincey fut néanmoins l'un des premiers fidèles, et des plus fervens, de la chapelle lakiste. Bien qu'il ne le dise nulle part, il était de ceux qui pensent que l'art doit se transformer sans cesse, sous peine d'être mort, ce qui est le seul vrai malheur. Un art quelconque ne peut pas plus s'arrêter au point de la perfection qu'à tout autre ; la tragédie de Racine était parfaite, et les imitateurs de

(1) *Gœthe as reflected in his novel of Wilhelm Meister* (1824). Cet article avait été écrit à l'occasion de la traduction de *Wilhelm Meister*, par Carlyle. Quincey y attaquait aussi très violemment le traducteur et sa préface. — V. *Gœthe* (1835).

(2) *Recollections of Charles Lamb.*

(3) Note sur *Pope*. Sans date, mais postérieure, selon toute vraisemblance, à 1830.

Racine ont été un fléau littéraire. En tout pays, on devrait être reconnaissant aux jeunes iconoclastes qui travaillent à briser les vieux moules, sans se soucier des quolibets de la foule : ils représentent la vie, ils *sont* la vie. Peu importe qu'ils soient destinés ou non à créer le nouveau moule qui s'imposera à son tour à l'admiration de cette même foule. Si ce n'est pas eux, ce sera un autre, un homme de génie à peine né peut-être, ou encore à naître, qui trouvera le terrain déblayé et les bénira de lui avoir épargné une besogne ingrate.

L'amitié n'entrait pour rien dans l'admiration que les poésies de Wordsworth et de Coleridge inspirèrent toujours à Quincey. L'idylle des lacs, entre hommes de génie, avait vécu ce que vivent les idylles. On s'en aperçut de reste à la mort de Coleridge. Six semaines après (1), sa vie intime était étalée au grand jour dans une série d'articles plus spirituels que charitables. On y voyait Coleridge dans son ménage, se disputant avec sa femme; Coleridge prenant un individu à gages pour l'empêcher de force d'entrer chez le marchand d'opium, et passant sur le corps de son homme; Coleridge annonçant une conférence, et les belles dames s'en retournant bredouille après l'avoir attendu plus d'une heure; Coleridge réussissant à se réveiller pour sa conférence, et se rendormant sur l'estrade; Coleridge se levant le soir et apparaissant en bonnet de nuit, avec plusieurs étages de mouchoirs par-dessus son bonnet; Coleridge se mettant en traitement chez un médecin et le convertissant à l'opium (2); Coleridge ravagé, avili, comme Quincey lui-même et par la même cause; ayant comme lui le sens moral intact (3) et la volonté paralysée; devenu comme lui l'écrivain des digressions et des « passages isolés (4) », faute de pouvoir suivre une idée; comme lui débraillé, désordonné, décousu, burlesque à la fois et tragique : au demeurant, le dernier homme du monde pour lequel Thomas de Quincey aurait eu le droit d'être sévère, et les articles étaient signés : *le Mangeur d'opium anglais.*

Quatre ans après, ce fut le tour de Wordsworth, qui n'était pas mort et prit très mal la chose. On a beau être un vertueux père de famille, il n'est jamais agréable, surtout pour un poète, qu'un critique célèbre vienne dire au public à peu près ceci : « Le

(1) Coleridge est mort le 25 juillet 1834. Les articles intitulés *Samuel Taylor Coleridge, par le Mangeur d'opium anglais,* ont commencé à paraître au mois de septembre suivant.

(2) Ce dernier détail se trouve dans un article postérieur : *Coleridge and opium-eating* (1845).

(3) Lettre de Coleridge à son médecin.

(4) *Coleridge,* par H. D. Traill (Londres, Macmillan).

fameux Wordsworth (à cette époque, il était devenu fameux) vieillit mal; il devient rougeaud. Il a des jambes — quelles jambes! bonnes, mais pas ornementales; c'est l'avis unanime des femmes. Et son dos! Tout rond! Quand on le voit par derrière, ça lui donne un air mesquin (1). Ce que j'en dis est pour l'amour de la vérité, car je tiens en profond mépris, depuis ma plus tendre enfance, depuis que j'ai le sentiment de la vraie dignité humaine, cette passion de savoir comment les gens sont faits qu'on remarque chez tant de grandes personnes, — chez Coleridge et Wordsworth sans aller plus loin. Que me font, à moi, les jambes d'un homme (2)? Il n'y a que son cœur et son esprit qui comptent, et ni l'un ni l'autre ne sont aimables chez Wordsworth. Il est insociable et égoïste. Il a mauvais caractère, et son arrogance ne permet pas d'entretenir avec lui des relations agréables. Croirait-on qu'il a la prétention de monopoliser les impressions sur les beautés de la nature? Quand on essaie de placer son mot, il a une manière de ne pas écouter qui est positivement insultante (3). Je ne me serais pourtant pas brouillé avec lui, malgré tout, sans sa femme. Elle est trop bête. Ma cuisinière avait fait des commérages, avait été malhonnête, soi-disant par mon ordre. Devait-on la croire, me connaissant? On la crut, et ce fut le commencement de la brouille; mais on ne l'aurait pas crue qu'il en eût été exactement de même : on ne peut pas vivre avec Wordsworth. Sa sœur était une charmante personne, qui m'a rendu beaucoup de services. Il est dommage qu'elle soit devenue folle. — Ce que je viens de vous conter vous a peut-être étonnés? On a tant poétisé l'histoire des lakistes vivant harmonieusement en face de la nature... La vérité vraie, c'est qu'ils étaient tous mal ensemble. » — Quelques lecteurs conclurent de ces articles que Thomas de Quincey était méchant. « Petit misérable! criait Southey. Il faut le cravacher. » Southey avait tort. Quincey n'était pas méchant. Il n'était qu'intempérant dans son langage, trop communicatif à ses heures et *volens nolens*, comme les ivrognes du vin; il disait alors tout haut ce que beaucoup de braves gens, qui ne se croient pas féroces pour cela, pensent tout bas de leurs meilleurs amis.

En tout cas, ses confidences sur le caractère ou les jambes de ses anciens dieux ne l'entraînèrent jamais à se montrer ingrat envers leur génie. Ce n'est pas ici le lieu de refaire l'histoire de l'école romantique anglaise. Il suffira de dire qu'elle a été la

(1) Œuvres complètes : *The lake poets : William Wordsworth* (1839). — *William Wordsworth and Robert Southey* (1839). — *Southey, Wordsworth and Coleridge* (1839).

(2) *Id. : Professor Wilson* (1829).

(3) *Id. : Gradual estrangement from Wordsworth* (1840).

glorification des idées de Quincey sur la nécessité de remonter aux sources nationales, de rompre avec le vocabulaire « livresque », d'entrer en communion avec la nature, et de faire en poésie une large part aux sensations. Et Quincey ne demeura point passif dans la grande bataille romantique. Il mit au service des siens tout ce qu'il possédait d'éloquence et d'influence, et fut l'un des artisans de la victoire finale de Coleridge et de Wordsworth (1) sur les défenseurs de l'esprit classique.

La passion des vers était dans sa pensée un simple retour à la nature. Il soutenait que la poésie avait été aux origines le langage « naturel » de l'humanité dans toutes les occasions solennelles ou seulement importantes, tandis que la prose avait été « l'invention », la « découverte » de quelques hommes de génie : « Quoi? direz-vous; les hommes parlaient en vers? — Dans les temps primitifs, il leur aurait paru contre nature, et absurde, qui plus est, de parler en prose. Il fallait alors des raisons passionnantes pour motiver une harangue publique... et, dans les sociétés encore simples... les sentimens violens revêtent nécessairement la forme du mètre, qui autorise les termes emphatiques, les antithèses, et autres effets de rhétorique... Nous sommes convaincus qu'il a fallu plus d'efforts, un siècle avant Hérodote, pour amener les esprits à renoncer au diapason poétique avec lequel ils s'étaient accordés de longue date, qu'il n'en faudrait à un journaliste moderne pour revenir brusquement au vers lyrique (2). »

Voilà des renseignemens assez complets sur les richesses intellectuelles dilapidées par Quincey. La nature généreuse avait réuni en sa faveur les dons du poète à ceux du penseur. Elle l'avait doté, dans sa munificence, d'une grande imagination pleine de fantaisie, et d'un esprit aigu, fécond en idées hautes et neuves. Après qu'il eut irrémédiablement gâché ces beaux présens, il ne lui resta guère, sa magnifique langue mise à part, que le pouvoir de jeter le trouble et le désarroi dans l'esprit du lecteur en le privant des lisières de la convention et du lieu commun. Mais il a exercé ce pouvoir avec génie, et rien n'a pu le lui ôter, car il tenait à la constitution intime de son esprit.

Quincey était de ceux qui sont plus frappés, en toute chose, des différences que des ressemblances. Il existe une autre famille d'esprits pour lesquels c'est l'opposé. Les premiers s'amusent beaucoup plus dans la vie ; ils ont une vision pittoresque du monde qui leur est un perpétuel divertissement. Quincey ne pouvait pas s'expliquer la fortune du mot de l'*Ecclésiaste :* « Il n'y a rien de

(1) *On the genius of Thomas de Quincey*, par Shadworth H. Hodgson.
(2) *Style* (1840). — *Philosophy of Herodotus* (1842).

nouveau sous le soleil. » Rien ne lui paraissait plus contraire à la vérité. C'est, disait-il, la plainte d'un blasé, qui ne peut pas découvrir des jouissances nouvelles, puisqu'il ne peut plus jouir de rien. « La pénurie dont il gémit comme étant inséparable de la condition humaine n'est pas objective, dans son cas; elle est subjective... Ce n'est pas le *prenable* qui est en défaut; c'est le *prenant*... La vérité est qu'il n'y a rien de vieux sous le soleil. » De même qu'il n'existe pas deux feuilles pareilles dans toute la terre, il n'existe pas non plus deux actions humaines parfaitement semblables, deux sentimens tout à fait identiques. Objets matériels ou passions, événemens ou esprits sont « individualisés » à l'infini par la nature, au moyen d'un fonds inépuisable de variantes, de détails ajoutés ou supprimés, de circonstances extérieures, de nuances dans les idées et les impressions, qui lui permettent de ne jamais se répéter. « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil » est un de ces lieux communs faux et menteurs qui courent le monde parce que personne ne prend la peine de les considérer et de les réfuter (1). »

A partir de 1845, Quincey entremêla ses articles de fragmens singuliers et quelquefois admirables, qu'il avait annoncés sous ce titre général : *Suspiria de profundis : suite aux Confessions d'un mangeur d'opium anglais*. C'est là qu'il faut chercher ses chefs-d'œuvre; mais les *Suspiria de profundis* sont liés trop intimement à sa vie intérieure pour pouvoir se séparer de sa biographie.

III

Le succès ne lui avait pas tourné la tête. Plus timide et plus nerveux que jamais, Quincey se cachait du monde et de ses meilleurs amis dans les garnis de Londres ou d'Édimbourg; il fallait quelquefois de longues recherches et beaucoup de sagacité pour retrouver sa trace. Il donnait pour excuse de ses allures mystérieuses qu'il était perpétuellement pourchassé par des créanciers, et il y avait là dedans une part de vérité. Quincey était voué à la misère, et il n'aurait pas eu huit enfans qu'il n'en aurait été ni plus ni moins. Il était pauvre par des raisons « subjectives », comme l'auteur de l'*Ecclésiaste* était pessimiste. La paralysie de la volonté en avait fait dans la vie pratique un tout petit enfant, incapable de l'acte le plus simple. Il en était venu à ne pas savoir payer une note, même quand il avait l'argent. A sa mort, on trouva dans ses papiers une collection de factures qu'il avait cachées pour n'y plus penser. C'était sa manière de régler les

(1) Œuvres complètes : *Charlemagne* (1832), et *passim*.

affaires, mais ses créanciers ne l'entendaient pas ainsi et réclamaient. Quincey n'ouvrait pas leurs lettres; il avait un flair infaillible pour deviner celles qui « le rendraient malheureux », et il les envoyait rejoindre les factures. Les créanciers se décidaient un beau jour à venir le relancer, et c'est alors qu'il prenait la fuite de taudis en taudis. Son imagination grossissante lui montrait toute une meute sur ses talons; il se figura pendant des années avoir la moitié des logeuses d'Édimbourg à ses trousses.

Jamais on ne put lui apprendre à toucher une traite. Un directeur de revue, Charles Knight, avait pris chez lui, à Londres, ce collaborateur fugace. Un soir, plus de Quincey. Au bout de plusieurs jours, on le retrouva dans un bouge d'un quartier mal famé. Il avait reçu une traite de sa mère et n'avait pas réussi à la toucher à cause d'une horrible complication : elle n'était pas échue. Alors il s'était sauvé, de peur d'avoir à entrer dans des explications avec le domestique de son hôte sur un projet qu'il avait dû abandonner. Charles Knight le décida à revenir en lui jurant qu'il aurait son argent le lendemain matin. Quincey n'en croyait pas ses oreilles : « Quoi ? Comment ? s'écriait-il. Est-ce possible ? Est-ce qu'on peut la toucher avant l'échéance (1) ? »

Une autre fois, il tombe chez un ami au milieu de la nuit, force sa porte et lui explique gravement, dans son langage arrondi, un peu cérémonieux, qu'il lui faut absolument, à l'instant même, sept shellings six pence. Pendant ce discours, Quincey croit remarquer que le visage de son ami se rembrunit et il se rappelle fort à propos qu'il a sur lui un « document » pouvant servir de « garantie ». Il fouille dans ses poches et en tire une quantité inimaginable de bouts de ficelle, de bouts de crayon, d'objets informes, innommables, parmi lesquels se trouve enfin une petite boulette de papier : « Il la déchiffonne. C'était un billet de banque de cinquante livres sterling. » Quincey avait essayé de le changer, s'était heurté, comme pour la traite, à des difficultés insurmontables, et avait pris le parti d'aller demander à un ami « une monnaie ayant cours dans le royaume (2). »

L'ami se recoucha, mais Quincey n'était pas au bout de ses peines. Son sentiment esthétique, qui ne le tourmentait guère pour sa toilette, ne lui permettait pas de donner une pièce blanche, ou un sou, qui ne fût pas propre et reluisant. Il s'imposait de les fourbir avec une peau avant d'en faire usage, les enveloppait dans du papier en attendant, et les mettait en lieu sûr. Autant de serrés, autant de perdus. Ses héritiers ramassèrent de ces

(1) *Passages of a working life*, par Charles Knight.
(2) *The Book-Hunter*, par John Hill Burton.

petits paquets dans tous les coins de ses nombreux domiciles; il s'en trouva pour une grosse somme.

Sa famille avait des demeures fixes : aux Lacs jusqu'en 1830, à Édimbourg les dix années suivantes, puis à Lasswade, près d'Édimbourg. Quincey n'en avait pas et ne pouvait pas en avoir, même quand un ami le débarrassait de ses créanciers, même quand il était censé habiter avec les siens. A peine était-il installé dans une pièce, qu'il y « neigeait », selon son expression. Il neigeait des livres, il neigeait des revues, des journaux, des paperasses, et cela envahissait tout, grimpait partout, le long des murailles, sur les sièges, sur les meubles, sur le lit, dans des ustensiles de ménage oubliés par hasard, ou arrivés, sans qu'on sût comment, dans son cabinet de travail. La logeuse y retrouvait ses baquets pleins d'épreuves d'imprimerie. Mlles de Quincey y retrouvaient leur baignoire débordante de papiers en fouillis. Le plancher ne tardait pas à disparaître sous une épaisse couche blanche, à la réserve d'un petit sentier conduisant à la cheminée, avec embranchement vers la table, où Quincey se réservait grand comme la main pour écrire. Mais la neige tombait toujours. Quand elle avait recouvert toute la table, Quincey écrivait dans sa main. Quand elle avait effacé le sentier, Quincey lui ouvrait les pièces voisines. Quand l'appartement était « enseveli », qu'il n'y avait même plus moyen de se glisser dans le lit, il donnait un tour de clef et allait recommencer ailleurs, après avoir adjuré sa logeuse de ne toucher à rien. Il était pathétique en défendant ses papiers. Sa carrière était perdue si on les dérangeait, puisqu'il ne s'y reconnaissait qu'à « la position » de chaque feuille. Il aimait mieux payer deux loyers, trois loyers... On lui a connu six de ces « dépôts » à la fois, sans compter ceux qu'il avait oubliés, ni ceux qu'il continuait à payer et qui étaient depuis longtemps balayés, loués à d'autres, ni ceux où il n'avait jamais mis le pied que dans les discours de propriétaires inventifs et sans scrupules, qui le faisaient trembler pour des papiers imaginaires. L'un lui vendait des ballots de paille pour des manuscrits. L'autre, plus malin, prenait l'argent et ne rapportait jamais rien. Tous les moyens étaient bons pour plumer Quincey.

Le visiteur qui était parvenu à le dépister et à le prendre au gîte trouvait un petit être débile, affublé de haillons, les pieds nus dans des savates, à moins qu'il n'eût des bas et pas de souliers, ou un bas à un pied et une pantoufle à l'autre. La figure, toute en front, était intelligente et fine. La bouche n'avait plus une seule dent : l'opium et la morphine les font tomber (1). La pâleur

(1) Pichon, *loc. cit.*

transparente de cette chétive créature, ses mains diaphanes, ses prunelles voilées et sans regard, ses vêtemens trop larges et qui semblaient vides, lui donnaient un air immatériel, surnaturel. C'était une ombre, qui dormait les yeux ouverts tout du long du jour. « Pauvre petit ! disait Carlyle, touché de son apparence faible et misérable. C'est un innocent, et rien ne serait plus facile que de l'effacer d'un coup d'éponge. Pauvre petit Quincey ! »

Vers le soir, son cerveau s'éveillait peu à peu, et l'ombre se mettait à parler bas, d'une voix dolente et harmonieuse qui « semblait venir du pays des songes », tandis que ses yeux s'emplissaient de lueurs et que son regard « plongeait dans l'invisible. » Il avait l'air, dit un contemporain, de lire ce qu'il disait sur la muraille d'en face. — Peut-être le lisait-il en effet. Lui aussi, comme Hoffmann, cet autre visionnaire, il avait la sensation aiguë d'un monde *à côté*, aussi réel que le monde que nous connaissons tous, et ouvert à quiconque sait user des moyens de communication mis à notre service par la nature. Il disait : « La machine à rêver qui est implantée dans le cerveau humain n'y a pas été mise pour rien. » Elle n'est pas également puissante chez tous les hommes. Les uns « rêvent magnifiquement », les autres pauvrement ; cela dépend des complexions. Belle ou médiocre, la faculté du rêve est le canal par lequel nous pénétrons dans l'univers invisible. Quincey se rangeait parmi les privilégiés qui ont possédé cette faculté à un degré supérieur dès le jour de leur naissance, et se vantait de l'avoir développée « presque surnaturellement » par l'opium, ce qui n'était que trop vrai. Que n'avait-il pas rêvé, même en plein jour et en se promenant ? Il en parlait volontiers. Ses récits du monde occulte, murmurés de sa voix musicale, comptaient parmi les spectacles curieux d'Édimbourg : « Il racontait, dit un témoin, de profonds mystères tirés de sa propre expérience. C'étaient des visions qui lui étaient apparues dans des montagnes absolument solitaires. C'étaient des événemens qui illustraient, s'ils ne les prouvaient, les doctrines sur les rêves, les avertissemens prophétiques, la seconde vue et le magnétisme (1). »

Une tasse de café le ramenait sur la terre en achevant de dissiper le sommeil. Le causeur s'animait et ravissait son auditoire. Il était incomparable, de l'avis de tous ceux qui l'ont entendu. Quincey causait en artiste, et non en bavard. Il savait écouter. Il élevait et élargissait tous les sujets, et il s'exprimait avec une courtoisie aristocratique rendue frappante par ses accoutremens de mendiant romantique. Les maîtres de maison d'Édimbourg

(1) *Memoirs of a literary veteran*, par R. P. Gillies.

ambitionnaient tous de l'avoir à dîner; mais ce n'était point chose facile. Il ouvrait rarement les invitations; elles étaient classées parmi les correspondances qui « le rendaient malheureux. » D'ailleurs, ouvertes ou non, il était incapable d'aller à heure fixe à un endroit donné; l'opium avait aboli chez lui la notion du temps. Il fallait l'envoyer chercher. Le « pauvre petit » suivait le messager sans résistance, sinon de bon cœur, et les invités avaient un double régal. Celui des yeux, premièrement. Voici dans quel appareil Quincey parut un soir à un dîner de cérémonie : « Il portait un paletot en grosse étoffe à longs poils, râpé, troué, et boutonné jusqu'au menton. Au cou, un mouchoir de couleur. Aux pieds, des chaussons de lisière pleins de neige. Son pantalon — quelqu'un suggéra que son pantalon était un caleçon noirci avec de l'encre, mais il n'aurait jamais pris la peine de déguiser son caleçon (1). » Au bout de cinq minutes, personne ne pensait plus au costume de Quincey; on était tout oreilles.

Il y avait plus difficile encore que de l'avoir; c'était de ne plus l'avoir et de le faire repartir. L'inquiétude qui pousse l'homme à changer de place sans raison lui paraissait monstrueuse : elle tue le rêve. Quand Thomas de Quincey se trouvait bien quelque part, il y restait, sourd à toutes les insinuations. On n'avait d'autre ressource que de l'attirer par ruse et adresse à la porte de la rue, où ses instincts de noctambule devenaient le salut. L'obscurité le fascinait. Il s'y élançait, et ne reparaissait chez lui que le lendemain. Nul n'a jamais su où il allait dans l'intervalle. Les paysans des environs d'Édimbourg prétendaient qu'il se promenait la nuit dans les bois avec une lanterne. On savait par lui-même qu'il aimait à coucher à la belle étoile; il s'élevait fréquemment, avec chaleur et amertume, contre la « barbarie » et la « brutalité » de la loi anglaise, qui assimile les dormeurs en plein air à des vagabonds. Après une nuit passée dans un sillon, le petit garçon d'un de ses amis demanda deux sous à son père pour ce pauvre bonhomme plein d'herbe et de terre.

Il ne manquait pas de gens qui s'estimaient trop heureux de le garder, et non pas seulement pour s'en amuser; on l'aimait. Quincey restait chez eux plusieurs jours ou quelques mois, selon les circonstances, puis il disparaissait comme il était venu, sans l'avoir projeté ni savoir pourquoi. C'était le plus doux et le plus poli des commensaux, mais non le moins embarrassant. A peine osait-on le perdre de vue. Il dévastait à présent les bibliothèques, lui, Thomas de Quincey, jadis impitoyable pour

(1) John Hill Burton, *loc. cit.*

Wordsworth parce qu'il avait coupé un livre avec le couteau du beurre. Il arrachait dans une édition *princeps* le chapitre dont il avait besoin. Il écrivait ses articles sur les marges d'un livre de luxe. Il mettait une reliure de prix dans sa cuvette. L'opium en avait fait un Vandale, un monstre, à l'égard des livres, qu'il avait tant aimés. Un bibliophile lui avait prudemment dissimulé sa bibliothèque : « Au point du jour, un cri de triomphe : *Eureka!* m'appelle dans sa chambre. Un instinct infaillible l'avait conduit droit aux livres, dont il avait déjà formé un amoncellement autour de lui. Le mieux relié de mes in-quarto gisait à terre sur un objet de literie, devant Quincey à plat ventre et en chemise... Il venait de découvrir un anachronisme très remarquable... La scène que j'avais sous les yeux me rappelait la Tentation de saint Antoine dans les toiles des maîtres hollandais (1). »

Il mettait continuellement le feu en travaillant, au beau milieu de la nuit. C'était encore la faute de l'opium, qui lui causait de brusques sommeils. Il tombait le nez sur sa chandelle et la renversait. Tant mieux s'il l'éteignait du coup, sinon elle allumait « la neige. » Cela le réveillait, et son premier soin était de fermer sa porte à double tour, de peur qu'on n'eût l'idée d'éteindre le feu avec de l'eau : tout plutôt que de laisser mouiller ses papiers! Il étouffait l'incendie avec sa garde-robe, quitte à avouer le lendemain qu'il ne pouvait pas quitter sa chambre faute de culottes.

Il commandait à la cuisine, sous prétexte que son estomac exigeait une nourriture spéciale, et il n'y avait pas de fin aux complications domestiques qui en résultaient. Une maîtresse de maison nous a conservé l'un des discours qu'il avait prononcés avec solennité devant ses casseroles : « Vu la dyspepsie qui afflige mon système et la possibilité de quelque trouble additionnel dans mon estomac, il se produirait des conséquences désastreuses incalculables, de nature à augmenter mon irritation nerveuse et à m'empêcher de vaquer à des affaires d'une importance capitale, si vous oubliiez de couper le mouton diagonalement, plutôt que longitudinalement (2). » Ce noble langage terrorisait les servantes écossaises, déjà impressionnées par sa tournure de sorcier et par les légendes qui couraient sur son compte. L'une d'elles s'attendait à le voir s'envoler par la cheminée. Une autre quitta précipitamment la maison et refusa d'y rentrer : « M. Quincey lui faisait trop peur — il avait des mots épouvantables! » Il arrivait quelquefois qu'il les subjuguait : « Ah! monsieur, s'écriait l'une de ces gothon, vous êtes un grand homme, un très grand

(1) John Hill Burton, *loc. cit.*
(2) Mrs Gordon, *Memoir of Wilson.*

homme; personne ne vous comprend! » Les hôtes étaient perdus quand la cuisinière le prenait en affection. Quelqu'un avait prié un gourmet à dîner. On servit des tripes et du flan; c'était Quincey qui avait changé le menu à cause « de l'état de son estomac, source perpétuelle d'affliction pour lui. » On eut de la peine à apaiser l'invité (1). »

Malgré toutes ces choses, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de raconter, il n'aurait tenu qu'à lui de passer sa vie entière chez l'un ou chez l'autre. Il était de ceux qui gagnent les cœurs par un charme indéfinissable : « Jamais homme plus aimable, jamais homme doué d'autant de séduction n'a foulé cette terre. Le voir et le connaître, c'était l'aimer et le vénérer. Humble au point où cela devient un défaut, simple comme un enfant, chacun de ses actes, chacune de ses paroles respirait néanmoins la noblesse et accusait une nature raffinée (2). »

Les siens l'adoraient tout les premiers. Dieu sait pourtant s'il avait été un bon père de famille! Sa femme était morte jeune, de misère et de souci. Ses enfans s'étaient élevés tout seuls. Ce n'était pas faute de tendresse de sa part; c'était l'opium et son cortège d'infirmités mentales. La perte de trois de ses fils l'affecta profondément sans rien changer à son train de vie. Il eut sa dernière grande rechute après la mort de l'un d'eux, en 1842. Il était remonté à cinq mille gouttes de laudanum par jour, avec quelles conséquences, ses lettres et son *Journal* manuscrit nous l'apprennent : « (1844)... Dès qu'il s'agit de composer, de suivre et de développer une idée, je ne me rends que trop bien compte à quel point l'intelligence est atteinte par ma condition morbide. Cette ruine m'aide à voir clair dans l'état où était Coleridge sur la fin de sa vie. J'ai compris son chaos par les ténèbres du mien, et tous deux étaient l'œuvre du laudanum... On peut encore créer des fragmens isolés, mais il manque le lien, la vie, le principe qui relie les diverses parties à un point central. Une incohérence sans bornes, une impossibilité lugubre de se rattacher à une idée dominante : tel est l'incube hideux qui pèse continuellement sur mon esprit. »

Avec la difficulté du travail était revenue la répulsion nerveuse pour la page commencée : « Ce que j'écris m'inspire tout à coup une sombre et frénétique horreur. Il n'y a pas de termes pour rendre l'ouragan subit de révélations effroyables qui s'abat sur moi, du fond d'une éternité qui n'est plus à venir, mais passée et irrévocable. Il me semble que ce que j'écrivais est enveloppé

(1) J. G. Bertram, *Some Memoirs of Books, Authors and Events.*
(2) *Recollections of the Glasgow Period*, par Colin Rae-Brown.

subitement dans une nappe de feu, — mon papier m'a l'air empoisonné ; — je ne peux plus en supporter la vue, et je l'ensevelis parmi d'énormes tas de lettres inachevées, d'articles commencés et abandonnés dans des circonstances analogues. Personne n'est témoin de ces crises ; je vis complètement seul dans mon cabinet de travail. »

Ailleurs : « Je connais quelqu'un qui s'est bien souvent jeté à bas de son lit, au milieu de la nuit, — tombant à genoux, tandis que la sueur inondait son visage ravagé, et criant d'une voix à réveiller toute la maison : « O Christ, aie pitié de moi pécheur ! » tant était atroce le monde d'horreurs que le sommeil ouvrait devant mes yeux (1). »

Il n'en était plus à se sentir guetté par la folie, comme lors de ses précédens excès, mais agrippé par elle, déjà dément et marchant rapidement au suicide. La peur lui fut une fois de plus secourable. Elle lui donna la force de diminuer considérablement la dose d'opium, malgré les tortures de l'état de besoin. « J'éprouvais, raconte Quincey, des effets tellement atroces et dont les médecins ne se doutent pas, que j'étais heureux de retomber. Cependant, je persistai. J'ai redescendu l'échelle, silencieusement, sûrement... » Il trouva sa récompense au pied de l'échelle, et fut sauvé alors qu'il n'espérait plus : « Pendant six mois, pas de résultat, — un état d'une morne uniformité, — une désolation complète, — une détresse si profonde, que je ne pouvais plus me cacher l'impossibilité de continuer à vivre en portant une croix pareille. Je tenais mon *Journal*, comme le naufragé dans une île déserte qui n'a plus qu'un jour de vivres. Le vendredi 23 février, je pus dire pour la première fois, dans le langage de l'Écriture : « Et l'homme était assis, vêtu, et dans sa raison. » L'expression n'est pas trop forte, j'avais su tout le temps que je n'étais plus tout à fait dans mon bon sens (2). »

Son traité avec le « noir tyran » date de cette affreuse crise, Quincey ne se berça plus de l'espoir de s'en affranchir tout à fait, mais il modéra définitivement son tribut et vécut en paix sa vieillesse. Des héritages lui avaient ramené l'aisance. Il profita de ce qu'il était au port pour résumer les expériences d'une existence féconde en erreurs et en peines. Personne ne connaît la vie intérieure de personne. Nos proches l'ignorent. Les gens avec qui nous habitons sous le même toit l'ignorent : « Elle coule à part, parallèlement à notre vie extérieure, et secrète pour tous. C'est un monde dans lequel le dernier des hommes a besoin

(1) Japp, *loc. cit.*
(2) Japp, *loc. cit.*

de demeurer solitaire, et ne peut pas admettre l'être même qu'il aime le plus au monde (1). » Mais ce courant invisible nous porte vers des conclusions qui sont le fruit, doux ou amer, de chaque destinée humaine, et dont il ne nous est pas interdit de faire profiter les autres. Quincey écrivit dans cette pensée une collection de petits morceaux en prose poétique. Le plus grand nombre ont été perdus dans « la neige », ou brûlés dans un des commencemens d'incendie allumés par son imprudence. Les autres forment les *Suspiria de profundis*, soupirs d'une âme fatiguée qui cherche le repos dans une vision mystique de l'univers. Ils sont d'un poète chez qui la pensée flotte toujours dans les brumes du rêve, et auquel les réalités se présentent naturellement revêtues de symboles.

Les *Suspiria* qui nous restent sont des hymnes à la Douleur, déesse auguste et bienfaisante, ferment de l'univers. La maudire est blasphémer. Sans elle, les grands bonheurs de la vie n'existeraient pas : « Il n'est pas de joie parfaite où il n'entre *du terrible.* » Il y a de la douleur dans la joie de vivre. Il y en a dans l'âme de tout homme qui voit plus avant que la surface des choses. Elle est le « talisman » auquel nous devons les « révélations intellectuelles (2) »; nous ne sommes rien tant que nous n'avons pas souffert. Elle est le tremblement de terre avec lequel Dieu « laboure » l'avenir. Il faut des « calamités » pour les desseins d'en haut. « Comprenez bien ceci (3)... Le temps présent et même le point mathématique périt mille fois avant que nous ayons pu affirmer sa naissance. Dans le présent, tout est fini, et aussi bien ce fini est infini dans la vélocité de sa fuite vers la mort. Mais en Dieu il n'y a rien de fini ; en Dieu il n'y a rien de transitoire ; en Dieu il n'y a rien qui tende vers la mort. Il s'ensuit que pour Dieu le présent n'existe pas. Pour Dieu, le présent, c'est le futur, et c'est pour le futur qu'il sacrifie le présent de l'homme. C'est pourquoi il opère par le tremblement de terre. C'est pourquoi il travaille par la douleur. Oh! profond est le labourage du tremblement de terre! Oh! profond, profond est le labour de la douleur! mais il ne faut pas moins que cela pour l'agriculture de Dieu. Sur une nuit de tremblement de terre, il bâtit à l'homme d'agréables habitations pour mille ans. De la douleur d'un enfant il tire de glorieuses vendanges spirituelles qui, autrement, n'auraient pu être récoltées. Avec des charrues moins cruelles le sol réfractaire n'aurait pas été remué. A la terre,

(1) *Fragment inédit.* Japp.
(2) *Suspiria*, etc. : *Vision of life.*
(3) *Suspiria*, etc. : *Savannah-la-Mar.*

notre planète, à l'habitacle de l'homme, il faut la secousse : et la douleur est plus souvent encore nécessaire comme étant le plus puissant outil de Dieu ; oui, elle est indispensable aux enfans mystérieux de la terre (1). »

Les Romains avaient une déesse nommée Levana, « qui conférait au nouveau-né la dignité humaine » et veillait ensuite sur son éducation (2). « Mais ne croyez pas qu'il s'agisse ici de cette pédagogie qui ne règne que par les alphabets et les grammaires. L'éducation de Levana représente ce puissant système de forces centrales qui est caché dans le sein profond de la vie humaine et qui travaille incessamment les enfans, n'arrêtant ni jour ni nuit, leur enseignant tour à tour la passion, la lutte, la tentation, l'énergie de la résistance... »

Une pareille éducatrice ne peut que « révérer profondément les agens de la douleur. » Les chagrins des enfans, quoi qu'on en dise, sont aussi cuisans que ceux des hommes. Beaucoup de pauvres petits en meurent ; seulement, on donne un autre nom à leur maladie. « C'est pourquoi Levana s'entretient souvent avec les puissances qui font trembler le cœur de l'homme ; c'est pourquoi elle raffole de la douleur. » Quincey l'avait vue souvent en rêve, avec les trois ministres de ses desseins mystérieux, trois sœurs, « trois puissantes abstractions qui s'incarnent dans toutes les souffrances individuelles du cœur humain... Appelons-les donc *Nos dames de douleur*. Je les connais à fond et j'ai parcouru leurs royaumes en tout sens. Elles sont de même famille ; et leurs routes sont très distantes l'une de l'autre ; mais leur empire est sans bornes (3). Je les ai vues souvent conversant avec Levana, et quelquefois même s'entretenant de moi. Elles parlent donc ? Oh ! non. Ces puissans fantômes dédaignent les insuffisances du langage. Elles peuvent proférer des paroles par les organes de l'homme, quand elles habitent dans un cœur humain ; mais, entre elles, elles ne se servent pas de la voix ; elles n'émettent pas de sons ; un éternel silence règne dans leurs royaumes. » Étant des symboles, elles s'expriment par signes ; à chacun de traduire leurs hiéroglyphes.

« La plus âgée des trois sœurs s'appelle *Mater Lachrymarum*, ou Notre-Dame des Larmes. C'est elle, qui, nuit et jour, divague et gémit, invoquant des visages évanouis. C'est elle qui était dans Rama, alors qu'on entendit une voix se lamenter, celle de Rachel pleurant ses enfans et ne voulant pas être consolée. Elle était

(1) Traduction Baudelaire.
(2) *Suspiria*, etc. : *Levana and our Ladies of Sorrow*.
(3) Une grande partie de ce qui suit a été traduit par Baudelaire.

aussi dans Bethléem, la nuit où l'épée d'Hérode balaya tous les innocens hors de leurs asiles... Ses yeux sont tour à tour doux et perçans, effarés et endormis, se levant souvent vers les nuages, souvent accusant les cieux. Elle porte un diadème sur sa tête. Et je sais par des souvenirs d'enfance qu'elle peut voyager sur les vents quand elle entend le sanglot des litanies ou le tonnerre de l'orgue, ou quand elle contemple les éboulemens des nuages d'été. Cette sœur aînée porte à sa ceinture des clefs plus puissantes que les clefs papales, avec lesquelles elle ouvre toutes les chaumières et tous les palais... C'est à l'aide de ces clefs que Notre-Dame des Larmes se glisse, fantôme ténébreux, dans les chambres des hommes qui ne dorment pas, des femmes qui ne dorment pas, des enfans qui ne dorment pas, depuis le Gange jusqu'au Nil, depuis le Nil jusqu'au Mississipi. Et comme elle est née la première et qu'elle possède l'empire le plus vaste, nous l'honorerons du titre de Madone. »

On aura reconnu dans ce qui précède une réminiscence du grand chagrin de son enfance et des visions douloureuses qui l'obsédèrent à la mort de sa sœur préférée. Le paragraphe suivant est une allusion non moins transparente aux deux pauvres idiotes, dont le sort cruel lui révéla l'existence des « parias » de toute espèce pour lesquels les sociétés humaines se montrent si dures.

« La seconde sœur s'appelle *Mater Suspiriorum*, Notre-Dame des Soupirs. Elle n'escalade jamais les nuages et elle ne se promène pas sur les vents. Sur son front, pas de diadème. Ses yeux, si on pouvait les voir, ne paraîtraient ni doux, ni perçans; on n'y pourrait déchiffrer aucune histoire; on n'y trouverait qu'une masse confuse de rêves à moitié morts et les débris d'un délire oublié. Elle ne lève jamais les yeux; sa tête, coiffée d'un turban en loques, tombe toujours, et toujours regarde la terre. Elle ne pleure pas, elle ne gémit pas. De temps à autre elle soupire inintelligiblement. Sa sœur, la Madone, est quelquefois tempétueuse et frénétique, délirant contre le ciel et réclamant ses bien-aimés. Mais Notre-Dame des Soupirs ne crie jamais, n'accuse jamais, ne rêve jamais de révolte. Elle est humble jusqu'à l'abjection. Sa douceur est celle des êtres sans espoir... Si elle murmure quelquefois, ce n'est que dans des lieux solitaires, désolés comme elle, dans des cités ruinées, et quand le soleil est descendu dans son repos. Cette sœur est la visiteuse du paria, du juif, de l'esclave qui rame sur les galères;... de la femme assise dans les ténèbres, sans amour pour abriter sa tête, sans espérance pour illuminer sa solitude;... de tout captif dans sa prison; de tous ceux qui sont trahis et de tous ceux qui sont rejetés; de tous ceux qui

sont proscrits par la loi de la tradition, et des enfans de la disgrâce héréditaire. Tous sont accompagnés par Notre-Dame des Soupirs. Elle aussi, elle porte une clef, mais elle n'en a guère besoin. Car son royaume est surtout parmi les tentes de Sem et les vagabonds de tous les climats. Cependant dans les plus hauts rangs de l'humanité elle trouve quelques autels... »

La dernière sœur n'a qu'un petit nombre de sujets. Son royaume se dépeuple au fur et à mesure qu'il se peuple, car sa verge est meurtrière; Quincey en savait quelque chose : « Mais la troisième sœur, la plus jeune! — Chut! quand nous parlons *d'elle*, que votre voix soit comme un murmure! Son domaine n'est pas grand, autrement aucune chair ne pourrait vivre; mais sur ce domaine elle est la toute-puissance. Son front couronné de tours comme celui de Cybèle s'élève presque hors de portée de nos regards... Malgré le triple voile de crêpe dont elle enveloppe sa tête, si haut qu'elle la porte, on peut voir d'en bas la lumière sauvage qui s'échappe de ses yeux, lumière de désespoir toujours flamboyante, les matins et les soirs, à midi comme à minuit, à l'heure du flux comme à l'heure du reflux. Celle-là défie Dieu. Elle est la mère des démences et la conseillère des suicides. Profondes sont les racines de son pouvoir, mais petite est la nation sur qui elle règne. Car elle ne peut appesantir sa main que sur ceux-là chez qui une nature douée de profondeurs a été bouleversée de fond en comble par des convulsions intérieures, chez qui le cœur tremble et le cerveau vacille sous les souffles combinés des tempêtes du dehors et de celles du dedans. La Madone marche à pas incertains, tantôt rapides, tantôt lents, toujours avec une grâce tragique. Notre-Dame des Soupirs s'avance avec timidité et comme furtivement. Mais leur jeune sœur n'a que des bonds imprévus, des élans de tigre. Elle ne porte pas de clefs; car, ne venant que rarement parmi les hommes, elle arrache toutes les portes là où il lui est permis d'entrer. Et son nom est *Mater Tenebrarum*, Notre-Dame des Ténèbres. »

Les trois sœurs prirent Quincey dans son berceau et le bercèrent sur leurs genoux redoutables. Notre-Dame des Larmes touchait sa tête, appelait du doigt Notre-Dame des Soupirs, et ses signes, qu'aucun homme ne peut lire excepté en rêve, pouvaient se traduire ainsi : « Vois! le voici, celui que... j'ai consacré à mes autels. C'est lui que j'ai fait mon favori. Je l'ai égaré, je l'ai séduit, et du haut du ciel j'ai attiré son cœur vers le mien. Par moi il est devenu idolâtre; par moi rempli de désirs et de langueurs, il a adoré le ver de terre et il a adressé ses prières au tombeau vermiculeux. Sacré pour lui était le tombeau; aimables

étaient ses ténèbres; sainte sa corruption. Ce jeune idolâtre, je l'ai préparé pour toi, chère et douce sœur des Soupirs! Prends-le maintenant sur ton cœur, et prépare-le pour notre terrible Sœur. Et toi, — se tournant vers la *Mater Tenebrarum*, — reçois-le d'elle à ton tour. Fais que ton sceptre soit pesant sur sa tête. Ne souffre pas qu'une femme, avec sa tendresse, vienne s'asseoir auprès de lui dans sa nuit. Chasse toutes les faiblesses de l'espérance, sèche les baumes de l'amour, brûle la fontaine des larmes; maudis-le comme toi seule sais maudire. Ainsi sera-t-il parfait dans la fournaise; ainsi verra-t-il les choses qui ne devraient pas être vues, les spectacles qui sont abominables et les secrets qui sont indicibles. Ainsi lira-t-il les antiques vérités, les tristes vérités, les grandes, les terribles vérités. Ainsi ressuscitera-t-il avant d'être mort. Et notre mission sera accomplie, que nous tenons de Dieu, qui est de tourmenter son cœur jusqu'à ce que nous ayons développé les facultés de son esprit. »

Quincey ne pouvait oublier son humble amie d'Oxford-street dans cette récapitulation des souffrances humaines. Il pensait à la pauvre Anne et à sa cruelle, mais banale, histoire en écrivant la *Fille du Liban* (1), où une malheureuse comme elle est relevée, sauvée et glorifiée par un homme de Dieu qui la rencontre de nuit dans un carrefour de Damas, et qui n'est rien moins que l'un des quatre Évangélistes. Je suis contraint d'abréger.

Au coin d'une place, à la lueur d'un feu de bourgeons de cèdre, l'Évangéliste aperçoit une figure d'une grâce tellement éthérée qu'elle semble surnaturelle. Ce n'est pourtant qu'une femme, et là, dans ce coin solitaire, on devine ce qu'elle attend. « Pauvre fleur flétrie, gémit l'Évangéliste, est-ce donc pour offenser ainsi le Saint-Esprit que tu as été si divinement douée de beauté? — La femme, toute tremblante, dit : Rabbi, que faire? tout le monde m'a abandonnée. — Écoute, dit le prophète, je suis l'envoyé de Celui que tu ne connais pas, de Celui qui a fait le Liban et les cèdres du Liban, et la lumière et les ténèbres, et la mer et les cieux, et l'armée des étoiles. Demande ce que tu voudras, et par moi tu l'obtiendras de Dieu. — Et la fille du Liban, tombant à genoux et joignant les mains, s'écria : « Seigneur, ramène-moi dans la maison de mon père. — Ma fille, ta prière a été entendue dans le ciel. Le soleil ne se couchera pas pour la trentième fois derrière le Liban avant que je t'aie ramenée dans la maison de ton père. »

Elle resta dès lors sous la garde de l'Évangéliste, qui l'instruisit

(1) *The Daughter of Lebanon*. Quincey a réuni ce fragment aux *Confessions*.

dans sa foi, et, le matin du trentième jour, elle reçut le baptême. Quand le soleil s'abaissa sur l'horizon, l'Évangéliste se leva et dit : « Fille du Liban, l'heure est arrivée de remplir ma promesse. Veux-tu que Dieu l'accomplisse dans un sens meilleur et dans un monde plus heureux? » Mais la fille du Liban s'assombrit à ces paroles ; elle voulait revoir ses collines natales et sa compagne d'enfance, une douce sœur jumelle. Les vapeurs du délire vinrent obscurcir son cerveau et d'épais nuages lui cachèrent le Liban. L'apôtre se leva une seconde fois, et, approchant de sa tempe son bâton pastoral, il dissipa les vapeurs du délire, puis tournant le bâton vers le Liban, il refoula les nuages qui le voilaient. Elle aperçut alors la maison de son père, mais n'y distingua aucune trace de sa sœur. L'Évangéliste, prenant en pitié son chagrin, dirigea ses regards vers le ciel, qui s'ouvrit, laissant voir ces mystères qui ne se révèlent qu'aux yeux des mourans. Et d'en haut se penchait vers sa couche celle qu'elle regrettait, sa sœur, qui, après l'avoir attendue vainement dans le Liban, était morte de chagrin et l'attendait dans le Paradis. — Veux-tu maintenant? lui demanda encore l'apôtre. — Oui! oui! répondit-elle, et l'instant d'après la fille du Liban n'était plus qu'un blanc cadavre dans une blanche robe baptismale. Le soleil s'enfonçait sous l'horizon, et l'Évangéliste, les yeux baignés de saintes larmes, rendait grâces à Dieu d'avoir, avant que le trentième jour fût achevé, rendu la Madeleine du Liban à la maison de son père. — Une justice plus haute, plus clairvoyante, avait pardonné celle que la justice des hommes vouait à l'infamie, et la pauvre Anne, si triste et si pâle, se reposait enfin dans le Paradis.

Ces merveilleux *Alleluias* à la douleur sont les chefs-d'œuvre de leur auteur. On connaît maintenant Quincey tout entier, et, quand nous aurons dit que cet échappé d'un autre monde — ce « mort en vie », écrivait James Payn — cessa définitivement de se réveiller le 8 décembre 1859, nous n'aurons plus rien à ajouter. Il ne nous restera qu'à nous étonner que plusieurs en Angleterre, parmi ses dévots, aient cru rendre service à sa mémoire en le défendant d'avoir été « abondant en promesses, impuissant à l'exécution. » Si jamais homme gâcha les dons reçus en naissant, ce fut celui-là. Quincey n'avait pas vingt ans, qu'il avait déjà coupé son blé en herbe ; à l'université, il ne pouvait plus travailler qu'en s'excitant avec l'opium. Certainement, il a une excuse. Qui n'en a pas dans ce monde? Son excuse était d'avoir eu un père malsain, d'être venu au monde malsain : s'il n'eût versé d'un côté, il eût sans doute versé de l'autre, dans l'alcool, dans la débauche, que sais-je? mais ce qui atténue sa faute n'en avait pas atténué

les conséquences, et il faut les regarder en face une dernière fois.

Carlyle l'avait bien nommé. C'était vraiment « le pauvre petit Quincey », dont il fallait se hâter de rire sous peine d'en pleurer, avec ses haillons répugnans, sa flétrissure physique et morale. Il s'est vanté quelque part d'être « un intellectuel »; il n'avait pas tort, en ce sens que ce qui avait survécu du Quincey originel était purement intellectuel. La fibre morale était morte, bien morte. Quincey n'était plus à aucun degré une force morale, grande ou petite, mais l'atrophie des élémens actifs et énergiques de son âme ne l'avait pas empêché, ainsi qu'on l'a vu, de garder de très belles parties d'intelligence et de sensibilité. Il avait des préférences esthétiques pour le bien. Il ressemblait sous ce rapport à certains intellectuels de notre génération, qui sont amoraux, mais sauvés par le goût des élégances d'esprit, et il fut en cela un précurseur, car son temps ne connaissait pas encore ce mal, la grande plaie de l'époque actuelle : « De nos jours, disait Coleridge, les hommes sont en général supérieurs à leurs idées. Presque tous agissent et sentent plus noblement qu'ils ne pensent (1). » C'était le contraire pour « le pauvre petit »; il pensa toujours noblement, mais sa conduite était misérable.

Que l'on contemple maintenant cette pure intelligence. Les admirateurs de Quincey réclament pour lui plus que du talent : du génie, et ils ont raison. La plupart des critiques anglais se sont néanmoins refusés à attacher de l'importance à son œuvre, malgré ses luttes en faveur des lakistes, malgré tout ce qu'il a fait pour initier l'Angleterre à la pensée allemande, et les critiques ont eu raison. Qu'est-ce qu'un génie qui ne donne plus que des miettes de pensée, des miettes d'idées et de raisonnemens, où rien ne se tient et rien ne se suit? Qu'est-ce que le monument littéraire d'un génie en poussière? Quincey écrivait un jour à un ami, en parlant de ses propres ouvrages : « C'est comme si l'on trouvait de fins ivoires sculptés et des émaux magnifiques mêlés aux vers et aux cendres, dans les cercueils et parmi les débris de quelque monde oublié ou de quelque race disparue. » Des bijoux de grand prix parmi les ossemens et la poussière d'un tombeau, voilà en effet ce que Thomas de Quincey nous a laissé; voilà quelle a été l'œuvre de l'opium.

ARVÈDE BARINE.

(1) *Anima poetæ.*

LES ORIGINES ORIENTALES

DE LA MYTHOLOGIE GRECQUE

Qui n'a présent à l'esprit le mythe d'Aphrodite Astarté naissant, sur les côtes de la Grèce, de l'écume de la mer, et qui ne serait tenté de crier au sacrilège si l'on venait à lui dire que la déesse chantée par Homère et par tous les poètes de la Grèce est arrivée dans l'île de Chypre sur les bateaux des marchands phéniciens, et qu'elle a été adorée sous la forme d'une pierre noire avant de revêtir les traits de cette beauté idéale qui l'entoure de l'auréole d'une éternelle jeunesse? Et pourtant ce mythe, dans lequel s'est incarné le caractère créateur et spontané du génie grec, n'avait pas, à l'origine, la signification que nous sommes habitués à y mettre. Les anciens le savaient bien, et, quand ils représentaient leur déesse sortant des flots, portée sur une conque marine qu'entourait une armée de dauphins, d'amours et de tritons, ils voulaient exprimer par là qu'elle était venue de par delà les mers et que son culte avait été importé d'Orient en Grèce. Non, la blonde Astarté, ou de quelque autre nom qu'on la nomme, n'a pas été créée tout d'une pièce par le génie de la Grèce, pas plus que Minerve n'est sortie tout armée du cerveau de Jupiter. Nous avons fabriqué une mythologie classique de convention, et ce panthéon immuable des douze grands dieux de l'Olympe, qui aurait passé tout d'une pièce des Grecs aux Romains, n'est qu'une invention du XVIIe siècle, jaloux de mettre en toutes choses celle belle uniformité qu'il avait fait triompher dans l'État, comme dans la langue et dans la poésie.

Ce sera l'honneur de l'archéologie au XIXe siècle d'avoir brisé ces cadres artificiels et d'avoir saisi les véritables liens des choses et leurs ramifications. Il n'existe pas, dans le domaine de la mythologie et de l'art, plus que dans celui de l'histoire naturelle, de

génération spontanée. Il n'y a pas d'enfantement sans conception. Tout fait nouveau a son explication dans un fait antérieur. Toutes les créations de l'esprit humain ont à leur base un emprunt. Créer, c'est mettre son cachet propre et l'empreinte de son génie à des élémens qu'on a reçus du dehors, et dire avec La Fontaine : « Je l'ai dit comme mien. »

La Grèce n'a pas procédé autrement. Elle a fait à l'égard de l'Orient ce que les modernes ont fait à l'égard des anciens. Elle a pris les matériaux de sa civilisation, non pas tant à l'Inde, avec laquelle elle était sans aucun contact depuis une longue série de siècles, qu'à ses voisins immédiats, à l'Égypte, à l'Asie Mineure, et surtout aux Phéniciens, qui ont joué, durant toute l'antiquité, le rôle d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident. Nous commençons à pouvoir l'établir pour sa mythologie, nous l'entrevoyons pour son art, et peut-être démontrera-t-on quelque jour que sa poésie religieuse, elle aussi, s'est inspirée de l'Orient, et que l'élément fondamental du drame grec, le chœur, avec ses strophes, ses antistrophes et ses répons, a été importé à Delphes par les femmes tyriennes que l'on faisait venir pour y chanter dans les fêtes sacrées d'Apollon.

Toutes ces idées, familières à ceux qui s'occupent des études sémitiques, se sont peu à peu imposées à l'attention des hellénistes dont l'esprit était ouvert aux questions dépassant l'horizon de la littérature classique. Ceux mêmes qui les combattent sont obligés d'en tenir compte. Tout récemment, elles ont donné lieu, au sein de l'Académie des Inscriptions, à une discussion d'un éclat et d'une ampleur inaccoutumés dont on n'a pas perdu le souvenir, et le dernier congrès des Orientalistes tenu à Genève, par une heureuse innovation, a ouvert une section Grèce-Orient, consacrée à l'étude des rapports de la Grèce antique avec l'Orient. Il est impossible, en effet, de toucher aux origines de la Grèce sans se heurter à la Phénicie, à l'Égypte, à l'Assyrie; l'*Histoire de l'Art dans l'antiquité*, de M. Georges Perrot, en fournit presque à chaque page la preuve. Sous l'impulsion de son éminent directeur, l'École normale est entrée dans cette voie, et nous avons vu de jeunes savans, nourris dans les études classiques, se tourner du côté de l'Orient et se tailler, pour le plus grand bien de nos études, leur domaine propre dans le champ si vaste de l'antiquité sémitique.

M. Victor Bérard est de ce nombre. Rompant avec les idées reçues, il s'est appliqué à rechercher les traces de la religion phénicienne dans les plus vieux cultes de l'Arcadie qui a été, avec Thèbes, l'un des foyers principaux de la religion grecque, et il l'a fait avec cet enthousiasme et cette ardeur juvénile qui ne

connaissent pas de difficultés; si pénétré de son sujet qu'il semble que ceux qui lui ont indiqué la voie soient des retardataires, et que si on n'accepte pas toutes ses conclusions on ne lui accorde rien. Il y a dans cette tentative un fait intéressant et nouveau, c'est qu'elle émane, non plus d'un orientaliste, qu'on pouvait toujours accuser de parti pris, mais d'un helléniste, qui vient apporter le précieux appui d'une connaissance approfondie des auteurs grecs à une thèse qui est la nôtre. Et, puisque M. Victor Bérard veut bien se réclamer de mon nom, mon seul mérite en cette affaire est d'avoir invoqué le témoignage de Pausanias et d'avoir dit, dans un travail ancien déjà, ce que je crois juste encore aujourd'hui : les cultes de Mégalopolis en Arcadie trahissent une influence phénicienne profonde, et la Vénus Uranie, Pandêmos et innomée de Mégalopolis, de même que la Vénus Uranie, Pandêmos et Apostrophia de Thèbes, ne sont que les trois formes, céleste, terrestre, infernale, que revêt dans tout l'Orient sémitique la grande déesse, au fond la seule, qui est un des élémens fondamentaux de cette triade qu'on retrouve partout, depuis Babylone jusqu'à Carthage, et que j'ai appelée la Trinité carthaginoise.

I

Lorsque après avoir longé les côtes de l'Attique on arrive en vue du Pirée, on ne remarque tout d'abord que les formes accidentées du Lycabète, auquel Athènes est adossée; mais, peu à peu, on voit s'en détacher dans une lumière douce, dominant la plaine qui l'entoure, une petite hauteur aux flancs abrupts, que couronne une ligne pure et simple, harmonieuse dans ses contours, dont la vue fait éclater des cris d'enthousiasme et remplit l'âme d'émotion : c'est l'Acropole et le Parthénon. Telle est la magie des chefs-d'œuvre qui ont bercé notre jeunesse et dont l'humanité se nourrit depuis que la Grèce existe, qu'Athènes paraît se résumer dans son acropole de même que la Grèce tout entière se résume dans Athènes. Les chefs-d'œuvre ont un rayonnement qui fait pâlir tout ce qui les environne. Athènes a éclipsé Sparte, et, malgré ses défaites et ses dissensions intestines, elle a plus fait pour l'esprit humain que les armées et la puissante organisation militaire de sa rivale.

Et pourtant, derrière la merveilleuse efflorescence de cette civilisation, se dresse tout un passé qui l'a préparée et sans lequel on ne la comprendrait pas. Pallas a reçu des mains de Phidias son expression la plus parfaite et sa forme définitive; mais la tête de Gorgone qui se voit sur son égide nous reporte à d'an-

ciennes combinaisons religieuses dont les Grecs du temps de Périclès avaient perdu le sens. Ce n'est pas à Athènes qu'il faut chercher les origines de la mythologie grecque; c'est à Thèbes, à Delphes, à Mantinée, sur les bords du lac Copaïs et sur les pentes du mont Lycée, dans tous les vieux sanctuaires de la Béotie et de l'Arcadie; c'est là que le culte de Pallas comme celui de Déméter et beaucoup d'autres avec eux ont pris naissance pour se répandre ensuite sur toute la Grèce. Ces vieux sanctuaires en plein air avec leurs enceintes sacrées, leurs rites barbares, leurs bétyles et leurs divinités multiples et complexes, dont plusieurs ont continué d'êtres adorées sous des vocables sémitiques, contrastent singulièrement avec l'idée que nous sommes habitués à nous faire des cultes helléniques et nous apparaissent comme les témoins d'une autre religion, et ils viennent confirmer les récits longtemps méconnus des auteurs anciens sur les origines phéniciennes de quelques-uns des dieux les plus célèbres de la Grèce.

La Grèce a personnifié ses attaches avec le monde oriental en Cadmus, ce roi ou ce marchand phénicien, fils d'Agénor et de l'éléphassa, suivant les uns, de Tyro, suivant les autres, qui fut l'époux d'Harmonia et le père de Sémélé. On a cherché de divers côtés au nom de Cadmus une étymologie grecque; mais ces étymologies n'ont pas plus de valeur que celles que les Grecs eux-mêmes fabriquaient pour expliquer les noms des dieux qu'ils ont reçus de l'étranger. Les Grecs ont donné à leurs étymologies un air de vraisemblance par les altérations qu'ils ont fait subir à ces noms, pour les plier aux exigences de leur langue, et ils ont greffé sur elles des mythes gracieux qui les ont popularisées; mais au fond elles sont de même ordre que celles dont abonde l'ancienne littérature du peuple juif. Le nom de Cadmus est un nom sémitique; de quelque façon qu'on l'explique, il est hors de doute qu'il se rattache à la racine *Kedem*, « Orient ». C'est Cadmus qui a donné aux Grecs l'alphabet, qu'ils ont appelé de son nom les « caractères cadméens », ou les *phoinikeia*, les « caractères phéniciens ». Ses rapports avec l'ancienne civilisation thébaine sont établis par l'accord unanime des auteurs grecs. Il est le fondateur de Thèbes, dont la citadelle a porté, jusqu'aux derniers temps de l'indépendance, le nom de Cadmée. Le dieu souverain de Thèbes lui-même, Elieus, est l'équivalent exact d'Élioun, le grand dieu phénicien que Sanchoniathon traduit par Hypsistos.

L'influence des Phéniciens ne s'est pas fait sentir en Béotie seulement. Partout où ils trouvaient une anse sûre, ces hardis marchands établissaient un comptoir. Deux choses le composaient : en haut, sur le rocher, un temple qui leur servait de phare et annonçait les plaisirs de la terre aux matelots pressés d'y appor-

ter leurs ex-voto ; en bas, protégé par le promontoire, un port. Ils y installaient avec eux leurs divinités protectrices, Melqart, l'Hercule tyrien ; Astarté, et le souverain guérisseur, le dieu des incantations et des mystères, qu'ils sculptaient à la proue de leurs navires, le huitième des Cabires, Echmoun, dont les Grecs ont fait leur Esculape. De là viennent les innombrables Portus Herculis, Portus Veneris et les Asklèpieia qui bordent les côtes de la Méditerranée. Port-Vendres est un Portus Veneris ; Monaco s'appelait, de son nom complet, Portus Herculis Monœci, et les Grecs, ces grands inventeurs de mythes et d'étymologies séduisantes et artificielles, qui en connaissaient l'origine phénicienne, l'expliquaient par Hercule *Monoïkos*, c'est-à-dire Hercule qui n'a qu'un seul temple, le temple de Tyr. En réalité, le Portus Herculis Monœci est le « port d'Hercule qui donne le repos », en phénicien, *Melkart Menouakh*. Les îles, si nombreuses dans la Méditerranée, Icarie, Ébusus, Ithaque, Éthalie, Ænaria, Énarime, Enosim, Egylia, peut-être Égine, toutes commençant par le mot *ei* ou *î*, qui signifie « île » en phénicien, nous ont conservé le souvenir de ceux qui les premiers les ont colonisées ; Salamine, qui se retrouve dans l'île de Chypre et aux portes d'Athènes, est le mot propre en phénicien pour désigner un port, c'est le Havre de grâce.

De toutes les îles de la Méditerranée, Chypre est celle où l'influence phénicienne s'est fait le plus fortement sentir. L'épigraphie nous a permis de reconstituer l'histoire d'un royaume phénicien qui a occupé le sud de l'île, depuis le VIe ou le VIIe siècle avant notre ère. Au nord, dans la région de Lapithos et de Cérynie, des découvertes toutes récentes nous ont démontré l'existence d'un centre phénicien non moins important peut-être. Mais, au-dessous de ces influences historiques, dont on peut déterminer la date, toute l'île est pénétrée par des influences plus profondes, qui ont laissé leur trace dans les noms de ses villes et de ses rivières et dans les cultes qui l'ont rendue célèbre par le monde entier.

C'est à Chypre qu'Astarté aborda, venant de la côte de Syrie ; les sanctuaires de Paphos et d'Idalie, où elle était adorée sous la forme d'une pierre conique, sont des sanctuaires sémitiques. De là, on peut la suivre dans ses pérégrinations jusqu'aux portes de la Grèce. L'île de Cythère, son séjour de prédilection, est tout imprégnée de souvenirs phéniciens. Là se trouvait le sanctuaire d'Aphrodite-Ourania, dont les Phéniciens avaient enseigné le culte aux habitans de Cythère ; ils leur avaient aussi enseigné l'art de teindre les étoffes en pourpre, et c'est à cette industrie que l'île doit son nom de Porphyrousa. Un de ses ports était appelé

Phoinikous; tout à côté se trouvait la petite île de Cothôn, « la petite » en phénicien.

De l'île de Cythère au continent grec, il n'y a qu'un pas. M. Clermont-Ganneau l'a franchi et, avec sa merveilleuse habileté à se retrouver dans les labyrinthes de la mythologie, il a suivi la trace des Phéniciens sur toutes les côtes du Péloponèse. Leur passage en Laconie est marqué par la ville d'Aphrodisias, située sur le promontoire même, en face de Cythère. Sur l'autre versant du cap Saint-Ange, le petit port de Sidé, fondé par Sidé, fille de Bélus, nous rappelle le nom de Sidon. Pénétrant plus avant, au fond du golfe de Laconie on rencontre Amyklée, ainsi appelée de Resef-Mikal, le dieu au javelot, l'Apollon phénicien, dont le nom revient à chaque instant sur les inscriptions de Citium et d'Idalie. Les Grecs en ont fait l'Apollon d'Amyklée, cet Apollon d'un aspect singulièrement oriental, qui avait, au dire de Sanchoniathon, quatre bras et quatre oreilles, peut-être en souvenir des quatre ailes qui couvraient le corps des grands dieux de l'Assyrie. Mais s'ils ont traduit son nom, les Grecs lui ont laissé son vocable, et ce vocable s'est imposé, dès l'époque homérique, à la ville qui était le centre de son culte en Grèce. Sparte même n'échappe pas à la loi commune, s'il faut en croire la tradition qui lui donne pour fondateurs les Spartoi, chassés de Thèbes, la rattachant ainsi à ces hommes nés des dents de dragon qu'avait semées Cadmus. La mythologie a exprimé la même idée en mêlant aux origines de Sparte le héros fabuleux Amyklas, frère de Lakedaimôn et père de Spartos.

De l'autre côté du Péloponèse, l'Élide présente des traces plus profondes encore de l'influence phénicienne. Hercule, dont les exploits marquent les étapes des Phéniciens dans le bassin de la Méditerranée, joue un grand rôle dans l'histoire fabuleuse de l'Élide. C'est lui qui la conquiert, avec le concours des Argiens, des Arcadiens et des Thébains, et qui plus tard nettoie les écuries d'Augias, le fils d'Eleus ou Elieus, ancêtre mythique des Éléens, en y faisant passer l'Alphée. Il est le grand importateur des arbres en Élide, et c'est sans doute à lui qu'on doit l'introduction du byssus, cette plante asiatique, de nom comme d'origine, et qu'on ne trouve nulle part ailleurs en Grèce. Toutes les légendes qui le concernent sont pleines de paronomasies qui font miroiter devant nos yeux des mots sémitiques. Le nom de l'Alphée est un mot sémitique, il signifie le bœuf, et peut-être est-ce l'origine du mythe des écuries d'Augias; non loin de là était une autre rivière, l'Alkidas, dont le nom antique, Jardanos, n'était plus compris des Grecs; nous savons à quelle langue il faut en demander l'explication, c'est le frère du Jourdain. Il n'est pas jus-

qu'à Elieus, le père d'Augias, qui ne nous rappelle cet autre Elieus, dieu souverain de Thèbes. Les anciens eux-mêmes avaient le sentiment du peu de solidité des étymologies grecques, et Pausanias nous dit que les Grecs ont joué sur les mots quand ils ont fait de cet Elieus, par une légère modification, Hélios, le Soleil.

L'Alphée et l'Eurotas nous font remonter jusqu'au plateau central de l'Arcadie, d'où ils sortent pour arroser, l'un l'Elide, l'autre la Laconie. On ne s'attendrait pas, à première vue, à voir les Phéniciens pénétrer si avant dans l'intérieur des terres; mais ceux qui ont longé les côtes du Péloponèse savent quelle terreur inspire encore aujourd'hui aux marins la masse formidable du cap Matapan, qui s'avance en pleine mer comme une paroi gigantesque, sans aucun abri contre les tempêtes qui assaillent les navires. Les Phéniciens devaient chercher à l'éviter, attirés d'ailleurs vers ces hauts sommets qu'on découvre de la pleine mer par une crainte superstitieuse; et le culte y a conservé d'autant mieux son caractère oriental qu'ils étaient moins accessibles à la civilisation facile et au syncrétisme religieux des villes de la côte. C'est là que M. Victor Bérard a établi son quartier général, guidé par une inscription grecque dédiée à un Zeus Keraunos, « Jupiter foudre », dans lequel M. Foucart, le premier, n'avait pas hésité à reconnaître une divinité sémitique, et il s'est attaqué, non plus seulement à quelques divinités plus ou moins secondaires, mais à Zeus, au plus grec de tous les dieux, et à l'une des formes les plus vénérées de ce dieu, au Zeus Lykaios. Cela mérite qu'on s'y arrête.

Le mont Lycée a de tout temps été considéré par les Arcadiens comme leur montagne sacrée. Perdu au milieu d'un chaos de montagnes, dans la partie la plus sauvage de l'Arcadie, celle qui domine l'Elide, il inspirait une sorte de terreur religieuse. Tous les poètes grecs et latins, depuis Hésiode jusqu'à Ovide, ont chanté l'histoire de Lycaon, fils de Pelasgos. Zeus se rend un soir chez le tyran qui égorge son propre fils, et pose les chairs sur la table du dieu. Le dieu, irrité, met le feu à la maison de l'impie et le change lui-même en un loup. Ce sacrifice humain, le dieu qui y met le feu avant de disparaître, comme l'ange de Jéhovah lorsqu'il apparaît à Manoah pour lui annoncer la naissance de Samson, ce dieu qui porte le nom de la montagne, qui n'est pas le dieu du Lycée mais le dieu Lycée, comme le Zeus Carmel, le Zeus Casios et le Baal-Liban, nous transportent bien loin de la Grèce. Ici, c'est la conception même du temple et du culte, c'est-à-dire la manière d'adorer la divinité, ce qu'il y a de plus permanent dans la religion, qui est sémitique.

Le culte, chez les peuples sémitiques, peut toujours se rame-

ner à un type uniforme, le culte des hauts lieux. Un tertre naturel ou artificiel, avec une plate-forme sur laquelle on adore la divinité. Au fond, c'est une réduction du culte des montagnes qui tient une si grande place dans les religions orientales; qu'elles s'appellent Sinaï, Carmel, rocher sacré de la montagne de Sion, l'idée est toujours la même. Le dieu est représenté le plus souvent sous une forme rudimentaire et grossière : un cône, une pyramide, une pierre qui se dresse en l'air, un hermès, c'est-à-dire une pierre qui est un dieu. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver sur les hauts lieux le temple à la façon des Grecs et des Romains. Un espace consacré, à ciel ouvert, avec une arche contenant l'image de la divinité, parfois recouverte d'une tente, et, par devant, un autel et quelques symboles sacrés qui participent de la divinité du dieu, voilà tout l'appareil du culte. C'est le type du sanctuaire que nous ont révélé dans ces dernières années les fouilles pratiquées dans l'Afrique romaine. Le sanctuaire d'Aïn-Tounga, celui du Baal-Carnensis, déblayé par M. Toutain, n'étaient pas faits de différente façon.

On croirait y être transporté en lisant la description que fait Pausanias du sanctuaire de Zeus Lykaios sur le mont Lycée : « Sur la plus haute pointe du Lycée est un tertre de terre : c'est l'autel de Zeus Lykaios. De là, on aperçoit presque tout le Péloponèse. Devant l'autel, deux colonnes se dressent, presque dans la direction du soleil levant; des aigles avaient été gravés sur elles, mais à la mode très ancienne, et ils étaient dorés. C'est sur cet autel que l'on fait à Zeus Lykaios de mystérieux sacrifices. » Ainsi, un autel à ciel découvert et deux colonnes sur lesquelles deux aigles sont gravés « à la mode très ancienne », voilà ce dont se compose le sanctuaire.

Ces deux colonnes qui ont frappé Pausanias, et sur lesquelles il insiste à ce point, nous ramènent aux cultes de la côte de Syrie, dont elles sont un des élémens essentiels; elles sont le symbole divin par excellence, l'image même de la divinité. Quand Hérodote visita le temple de Melkart à Tyr, il fut surpris d'y voir deux stèles, l'une d'or fin, l'autre d'émeraude, qui brillait durant les nuits, comme la colonne de fumée des Hébreux qui devenait colonne de feu pendant la nuit. Partout où nous trouvons le culte de Melkart, il se reconnaît à cette double colonne. A Malte, ce sont ces deux colonnes identiques de forme conique, rappelant la massue d'Hercule, dont les bases portent une même dédicace phénicienne et grecque à Melkart Baal de Tyr, en grec Héraklès Archégète. A Gadès, dans le temple d'Héraclès, on voyait deux colonnes de bronze, de huit coudées, et quelques-uns prétendaient même que c'était de là qu'était venu le nom des Colonnes

d'Hercule. Il faut attribuer un sens analogue aux colonnes de bronze, couronnées de chapiteaux en forme de grenades, qui se dressaient dans le temple de Jérusalem, des deux côtés de l'entrée, et portaient les noms mystérieux de Iakin et de Boaz. Les monnaies qui nous ont conservé les images des temples d'Éphèse et de Paphos nous présentent de même une façade décorée de deux colonnes libres ; sur les monumens de Carthage enfin, rien de plus fréquent que de voir, à la place occupée par les symboles divins, une colonne solitaire surmontée de la grenade. Ici, pas de grenade, pas de noms mystérieux ; mais cet aigle doré, de style archaïque, n'est autre chose que le disque ailé qui s'étale sur tous les monumens religieux de l'Égypte et de la Phénicie.

Les autres temples du Zeus Lykaios présentaient, avec quelques différences, la même disposition générale. La description qu'en donne Pausanias répond si fidèlement à celle du tabernacle juif qu'on la dirait copiée sur le livre de l'Exode : deux autels, avec deux tables et deux aigles égaux aux tables qui nous rappellent les chérubins dont les ailes se rejoignaient par-dessus l'arche de l'alliance. Notez aussi cette enceinte à ciel ouvert entourée de pierres, dans laquelle il était défendu aux mortels de pénétrer sous peine de mort. Celui qui y pénétrait était aussitôt lapidé. C'est la conception du Sinaï, que Moïse entoure d'une barrière, pour que le peuple ne risque pas de périr en s'approchant de Jéhovah. Le même usage se retrouve dans le sanctuaire qui occupait le sommet du Carmel, comme aussi dans le temple de Poseidon près de Mantinée, un Poseidon qui a, nous le verrons plus loin, de singulières attaches avec la Phénicie; la stèle du temple, découverte par M. Clermont-Ganneau, nous a prouvé qu'il a été en vigueur jusqu'au temps d'Hérode dans le temple de Jérusalem.

L'origine étrangère du culte du Lycée ne ressort pas moins clairement des pratiques sanglantes dont il était entouré. On pourrait se demander si les termes assez enveloppés dont se sert Pausanias impliquent nécessairement l'horreur des sacrifices humains par lesquels on honorait Moloch en Phénicie, Melkart à Carthage; le témoignage des auteurs anciens ne laisse aucun doute à ce sujet : « Pour nous, dit Platon, les sacrifices humains loin d'être une loi, sont une impiété; pour les Carthaginois au contraire c'est un usage sacré. Et ne va point alléguer que seuls les barbares ont des lois si différentes des nôtres; dans les fêtes du Lycée, les Hellènes font les mêmes sacrifices. » Ainsi donc du même coup Platon affirme la réalité des sacrifices humains du mont Lycée et leur affinité avec les pratiques religieuses des Carthaginois. Théophraste n'est pas moins catégorique : « Jusqu'à nos jours, dit-il, les Arcadiens dans leurs fêtes du Lycée et les Car-

thaginois dans leurs fêtes de Kronos font en commun des sacrifices humains; bien plus, à certaines époques périodiques ils vont jusqu'à arroser l'autel du sang des leurs. » C'est ce que Pausanias exprimait d'une façon mythique lorsqu'il disait au commencement de ses Arcadiques : « Lycaon, fils de Pelasgos, porta sur l'autel de Zeus un enfant nouveau-né, le sacrifia et arrosa l'autel avec le sang. » S'il emploie, lorsqu'il parle de son temps, un langage plus énigmatique, c'est à cause de cette sorte de pudeur qu'on a de parler de certaines choses autrement que par euphémismes. Comme l'auteur de l'histoire de Jephté, on laisse planer un voile de mystère sur l'horreur de certains actes sacrés. Et Pausanias ajoute : « Je n'ai pas eu envie d'approfondir la chose; qu'il en soit ce qu'il est et ce qu'il a toujours été. »

En Achaïe, les Patréens étaient, d'après une ancienne tradition, assujettis à une pratique analogue, et les sacrifices d'enfans ne devaient cesser chez eux que quand un roi étranger apporterait un dieu étranger. Or, après la prise de Troie, Eurypylos reçut comme butin un coffre, — nous dirions dans le langage biblique une arche, — dans lequel était enfermée la statue d'Héphaistos. L'ayant ouvert pour voir ce qu'il contenait, il fut frappé de folie, et un oracle lui dit qu'il recouvrerait la raison en consacrant cette arche en un lieu où l'on ferait des sacrifices étrangers. Il arrive à Patræ; du même coup les sacrifices humains prirent fin; les enfans libérés se rendirent pour célébrer leur délivrance dans le temple d'Aisymnètès, et le fleuve qui s'appelait auparavant Ameilichos « l'implacable », reçut le nom de Meilichos. Tout est à noter dans cette légende : les sacrifices humains appelés sacrifices étrangers et rattachés à un culte étranger; cette arche sainte qui renferme l'image du dieu; son propriétaire frappé de folie pour l'avoir ouverte, comme les gens de Beth-Semes qui sont frappés d'une plaie mortelle pour avoir regardé à l'intérieur de l'arche de Jéhovah; enfin le nom de Meilichos, autour duquel tourne toute la légende, et qui nous a conservé, comme son homonyme le Milichus libyen, comme la Mulucha de Maurétanie, le nom à peine altéré du dieu Moloch; les fleuves sont un des grands véhicules des noms divins. Il n'est pas jusqu'au temple d'Aisymnètès qui ne nous rappelle Echmoun, le dieu guérisseur, le grand libérateur, de même que l'Isménos, ce fleuve de Béotie, qu'Hésychius appelle le « pied de Cadmus », et près duquel se trouvait l'Ismenion, le temple d'Apollon Ismène.

Comme le dieu de Patræ, le Zeus Lykaios, ou, si l'on aime mieux, le Baal Louki devait appartenir à la famille des Molochs. Au reste, le grand dieu des Phéniciens avait encore d'autres sanctuaires en Grèce. Il est difficile de ne pas le reconnaître

dans ce Zeus Meilichios que nous retrouvons à Tégée, en pleine Arcadie, et à Sicyone, où il était adoré sous la forme d'une pyramide; on peut suivre ses traces jusqu'en Attique, où Thésée lui immole des brigands, et jusqu'en Eubée, et c'est encore lui sans doute, qu'il faut reconnaître dans le dieu marin que Sanchoniathon appelle Diamichion ou mieux Dia Milichion, et qu'il identifie, comme le faisaient les Patréens, avec Héphaistos, la forme grecque de Phtah, le démiurge, le grand forgeron de l'univers et le prototype des Patèques phéniciens.

Le caractère profondément oriental de tous ces dieux de la Grèce antique nous fait comprendre certaines particularités, jusqu'à présent inexpliquées, du culte le plus célèbre de l'Élide, celui du Zeus Olympien. A Olympie comme à Jérusalem, l'accès du temple de Zeus était rigoureusement interdit aux femmes, qui ne pouvaient s'avancer que jusqu'à une certaine limite, la « barrière des femmes ». Mais elles avaient comme compensation certaines pratiques, singulièrement analogues à celles des pleureuses d'Adonie et de Thammouz, que les prophètes nous montrent se livrant à leurs lamentations jusque dans le temple de Jéhovah; à un jour fixe, au moment où le soleil allait achever sa carrière, les femmes d'Olympie se frappaient la poitrine pour pleurer sur la mort d'Achille. Et ce n'étaient pas les seules ressemblances du temple d'Olympie avec celui de Jérusalem. Sans doute on voyait à Olympie la statue de Jupiter qui eût paru une profanation à Jérusalem; mais on faisait à cette statue des onctions d'huile, usage qui paraissait étrange aux Grecs eux-mêmes, et le sanctuaire du dieu était fermé par un voile de laine, cadeau d'Antiochus, de fabrique assyrienne et teint de pourpre phénicienne, qui se repliait de haut en bas, comme le voile du temple de Jérusalem. Il est permis de se demander avec M. Clermont-Ganneau si ce voile ne serait par le propre voile du Temple, enlevé par Antiochus IV et offert par lui en trophée à Zeus olympien, dont il substitua le culte à celui de Jéhovah dans le temple de Jérusalem.

Les cultes de l'Attique ont en général un caractère plus doux et plus humain; et pourtant on peut encore saisir le lien qui les rattache aux cultes de l'Arcadie et de la Béotie. En même temps que chez Lycaon en Arcadie, Zeus paraissait aussi chez Cécrops en Attique. Lycaon lui donna le nom de Lykaios, Cécrops celui d'Hypatos. Mais Cécrops et Lycaon n'avaient pas la même sagesse dans les choses des dieux. Cécrops ne voulut pas sacrifier d'être vivant, mais il fit brûler sur son autel des pains que les Athéniens appellent *pelanoi*, équivalent exact des « pains de proposition » qui figuraient sur la table de Jéhovah, et des gâteaux en forme de croissant qu'on offrait à la reine des cieux

et que nous mangeons encore aujourd'hui, sans nous douter de leur signification primitive. Le Zeus Hypatos de l'Attique, ce « Zeus suprême », qui était adoré sur le mont Hypatos, aux confins de la Béotie et de l'Attique, auquel on offrait, en place de victimes humaines, des gâteaux sacrés et dont les Grecs savaient encore la parenté d'origine avec le Zeus Lykaios, se rattache par un lien direct au dieu suprême de Thèbes, à ce Zeus Hypsistos, introduit par Cadmus en Béotie. Par leur culte, par les rites qui l'accompagnaient et par leur nature même, ces dieux, si étroitement apparentés, qui formaient le fond de l'ancienne mythologie grecque, nous apparaissent comme des dieux sémitiques. La tradition grecque avait conservé le souvenir de leur origine, et l'étymologie, incertaine et vacillante quand elle est seule, vient confirmer les inductions positives que nous pouvons tirer de leur caractère.

Zeus Keraunos, Zeus Meilichios, Zeus Lykaios, Zeus Hypatos, Zeus Hypsistos, tous ces noms, si sémitiques par leur formation même, nous permettent de jeter un coup d'œil sur la manière dont les Grecs ont traduit les noms des dieux de ces Orientaux qui ont été de tout temps les instituteurs religieux de l'humanité. Ils ont pris Zeus, le roi de l'Olympe, pour rendre le nom de Baal, qui était devenu, chez les peuples de la côte de Syrie, synonyme de dieu, et ils lui ont donné comme surnoms, tantôt les traduisant, tantôt se bornant à les transcrire, les vocables qui servaient à désigner les formes différentes de ce dieu un et multiple, et qui étaient en réalité autant de noms propres divins. La forme seule est grecque, son contenu, — les anciens le savaient déjà, — est une importation de l'Orient.

II

Si les Grecs ont emprunté aux Phéniciens plusieurs des traits de leur Zeus, ils devaient leur prendre à plus forte raison leurs déesses et ces dieux secondaires qui occupent une place d'autant plus considérable dans l'adoration des fidèles, qu'ils sont plus jeunes et plus vivans et paraissent plus rapprochés de l'homme. Les déesses sont reines partout où elles paraissent, et elles s'emparent du pouvoir que la femme a toujours exercé par la force de la puissance mystérieuse qui attache l'homme à ses pas.

Les déesses de la Grèce antique présentent au plus haut degré ce caractère de complication apparente reposant sur une donnée religieuse très simple, qui est le trait propre des cultes de la côte de Syrie. Comme Zeus, et plus que lui, elles sont une et multiple. Les traits d'Aphrodite et de Déméter se confondent, à

Thèbes et à Mégalopolis, et, d'autre part, les deux déesses nous y apparaissent sous des formes multiples, caractérisées par des appellations différentes, qui ont donné naissance, dans la mythologie grecque, à autant de divinités distinctes.

Chose curieuse, les préjugés classiques sont si forts qu'il faut lutter pour faire admettre une chose qui était connue de tous les Grecs. « On voit à Thèbes, dit Pausanias, des statues en bois d'Aphrodite tellement anciennes, qu'on prétend qu'Harmonie les a dédiées; elle les fit faire, dit-on, avec les ornemens de bois qui étaient au haut de la proue de Cadmus. De ces Vénus, la première se nomme Uranie, la seconde Pandêmos, la troisième Apostrophia. » Traduisez en notre langage le style figuré de la mythologie, cela veut dire que les trois déesses étaient les divinités que les marins phéniciens mettaient à la proue de leurs navires; ou plutôt, c'était la même déesse sous ses trois aspects différens. On retrouve cette triple Aphrodite à Mégalopolis en Arcadie, non loin d'une vieille statue de Baal Hammon, comme à Thèbes, adorée sous les vocables d'Uranie et de Pandêmos; la troisième n'avait pas de surnom. A Elis, la célèbre Aphrodite au bouc du sculpteur Scopas, l'image classique de la Pandêmos, était érigée, non dans un temple à part, mais dans l'enceinte sacrée, dans le *temenos* qui dépendait du temple d'Aphrodite-Uranie. Uranie est la reine des cieux, à laquelle les enfans d'Israël faisaient des encensemens, et si le nom de Pandêmos est moins facile à expliquer, le titre d'Apostrophia nous rappelle le mythe assyrien du retour d'Istar des enfers, juxtaposant ainsi la forme céleste et la forme infernale de la grande déesse.

On voit combien cette Vénus primitive diffère du type classique qui a fait de la Vénus grecque l'expression la plus parfaite de la beauté idéale. La Vénus orientale, c'est la déesse féconde qui tient ses seins dans ses deux mains et découvre sa nudité. C'est sur les côtes de la Grèce que le mythe de Vénus sortant de l'œuf du monde a donné naissance à la gracieuse légende de Vénus naissant de l'écume des flots. C'est là que les bras de la déesse se sont détachés de son corps pour tordre sa blonde chevelure et qu'elle a reçu le nom d'Aphrodite; mais le nom même d'Aphrodite n'est, comme celui d'Amphitrite, qu'une altération du nom d'Astoret, devenu Aphtoret, et traité de deux façons différentes par l'imagination créatrice des Grecs.

Cette triple déesse, à la fois vierge et mère, qui est tantôt aux cieux et tantôt aux enfers, offre une singulière ressemblance avec Déméter, la grande mère, que les anciens confondaient avec Cybèle, et que les aventures de Koré sa fille rattachent au monde infernal. Déméter est la déesse souveraine de l'Arcadie, ce coin

de Grèce où tout est archaïque. Son culte y remplace celui d'Héra, l'épouse de Zeus et l'ennemie des Troyens et de Carthage. Elle y est adorée sous le triple vocable de Despoina, Kallisté, Sôteira, « maîtresse », « toute bonne » et « dieu sauveur », dans lesquels M. Bérard a reconnu avec raison les titres à peine déguisés de *Rabbat*, *Naamat*, *Oz-Hayim*, sous lesquels les Sémites invoquent tour à tour leur déesse souveraine.

Les représentations antiques de Déméter confirment les inductions que l'on peut tirer de son caractère. A Phigalie était un antre consacré à Déméter et dans cet antre un *xoanon*, c'est-à-dire une statue en bois de la déesse. Elle était représentée assise sur une pierre. Pour le reste du corps, elle ressemblait à une femme, mais elle avait la tête et la crinière d'un cheval; des serpens et toutes sortes de fauves étaient attachés à sa chevelure. Elle était vêtue d'une tunique qui la couvrait jusqu'aux pieds; elle avait un dauphin dans la main droite, dans la gauche une colombe. On l'avait surnommée Melaina, « la noire », à cause de son vêtement. Laissons de côté les serpens et la tête de cheval, qui nous rappellent Pallas et Poseidôn, mais dont l'étude nous entraînerait trop loin; cette « vierge noire » avec un dauphin dans une main, une colombe dans l'autre, est une divinité marine, sœur d'Aphrodite, de Sémiramis et de Derketo, la Vénus d'Askalon.

Une autre statue, non loin de celle-là, n'est pas moins instructive; elle représentait une des filles de l'Océan, dont le nom grec, Eurynomé, pourrait bien être un vocable sémitique et cacher une Naamat. Or, voici ce qu'en dit Pausanias : « J'ai appris des Phigaliens que c'est un *xoanon*, qu'elle est attachée par des chaînes d'or, et que, femme jusqu'aux cuisses, elle se termine en poisson. » Si l'on veut se figurer cette déesse, il faut se reporter à ces intailles orientales qui représentent un dieu et une déesse, moitié homme, moitié poisson, surmontés du disque et du croissant, et enveloppés de méandres qui figurent les flots, et dans lesquels l'imagination des Grecs a pu voir les mailles d'un filet. Ils en ont tiré le mythe gracieux de Dictynna, la déesse au filet qui, poursuivie par Minos, se jette dans les flots et tombe dans les filets d'un pêcheur. Dans Homère, la déesse au filet se nomme encore Aphrodite. Près d'elle, enfermé dans le même filet, était Arès. Et tous les dieux, riant, enviaient le sort d'Arès. Et le fils de Zeus disait à son frère Hermès : « Ne voudrais-tu pas être pris sous les mêmes liens pour dormir à côté de la blonde Aphrodite? » Seul le dieu des mers, Poseidôn, ne riait pas, et il intervint en faveur des captifs. Aussitôt délivrée, Aphrodite s'enfuit à Chypre, dans sa ville de Paphos. Au fond, les Grecs ne se trompaient pas.

L'étrangère Dictynna, M. Bérard le dit fort bien, est une déesse marine venue de l'Océan, comme notre Eurynomé ; son filet est un filet marin, le méandre des flots aux mailles dorées que connaissent tous ceux qui ont navigué sur les mers de Grèce au soleil levant.

Il ne faut pas se figurer autrement les vieilles images en bois qu'Harmonie avait faites avec les sculptures qui étaient à la proue des vaisseaux phéniciens. Chacun a pu voir les figures en relief, le plus souvent coloriées, qui décorent la proue de nos vaisseaux ; ces génies ailés ou ces femmes demi-nues, dont le torse seul est sculpté et dont les jambes se perdent dans les ornemens de la quille ou finissent en queue de poisson. L'existence de cet usage chez les premiers navigateurs nous est attesté par un passage fort curieux d'Hérodote. L'historien grec dit, en parlant du dieu Phtah, ce nain grotesque, que ses statues ressemblent aux patèques que les Phéniciens mettaient à la proue de leurs navires. Les patèques et les sculptures de bois dont parle Pausanias appartiennent à la même catégorie de représentations ; xoana et patèques sont deux formes différentes d'une pratique qui s'est perpétuée jusqu'à nous.

Nous avons là un exemple frappant de la persistance des croyances populaires au travers des changemens de religion. Les noms ont changé, les symboles antiques ont survécu aux dieux qui régnaient autrefois sur toute l'étendue de la Méditerranée. Cela veut-il dire que la grande déesse orientale ait eu de tout temps et partout le caractère d'une divinité marine? Non. Il est possible que ce caractère ne se soit développé chez elle qu'entre les mains des Phéniciens. Les déesses de ces hardis marins devaient devenir des divinités marines au contact des flots salés, suivant une loi constante en mythologie qui veut que les mythes se transforment suivant les milieux dans lesquels ils se propagent.

Cette confusion perpétuelle de divinités représentant des idées différentes choque les habitudes de clarté que nous portons jusque dans les questions de métaphysique et que nous prêtons volontiers aux anciens. Voilà une déesse qui, par certains traits, rappelle Minerve et les Gorgones, et qui est à la fois Déméter et Aphrodite. La confusion n'existe pas dans notre esprit, elle était dans la nature des choses. Les Sémites n'ont jamais mis entre leurs divinités les distinctions bien nettes que nous avons établies. Au fond, ils ne reconnaissaient qu'une grande déesse, à la fois mère et vierge, comme Tanit à Carthage, qu'ils adoraient sous son triple aspect céleste, terrestre et infernal, et qui changeait de nom suivant les lieux où elle était adorée et les attributs qui caractérisaient son image. Le génie des Grecs les a différen-

ciées et il en a tiré les déesses dont il a peuplé son Olympe, en cherchant à expliquer leur parenté par une série de mythes ingénieux; mais en même temps le souvenir de la triple déesse s'est perpétué dans une série de triades secondaires: les trois Grâces, qui furent adorées d'abord sous la forme de trois pierres tombées du ciel; les trois Gorgones, les trois Euménides, les trois Sirènes, qui reproduisent sous une forme réduite les trois aspects de la grande déesse.

De ces déesses, les unes ont conservé leur ancien nom, comme Aphrodite, Amphitrite, comme les Sirènes, où l'on reconnaît le mot hébreu *Sir*, « chant », les Néréides, dont le nom paraît bien venir du mot *Nahar*, « fleuve »; d'autres les ont vus traduits ou transfigurés de telle façon qu'ils sont devenus méconnaissables. Une chose n'a pas changé, ce sont les anciens vocables sous lesquels elles étaient adorées et qui nous permettent de suivre le long des côtes de la Méditerranée l'expansion de ces anciens cultes importés par les Phéniciens en Grèce.

On éprouve quelque hésitation à enlever aux Grecs des lieux illustrés par leur histoire, et pourtant il est un grand nombre de villes grecques dont les noms ont perpétué le souvenir des divinités protectrices de leurs fondateurs phéniciens. Je ne parle pas des noms tels que Gortys, Crotone et tant d'autres, qui paraissent bien n'être, malgré tout, que des altérations du mot *Qart*, « ville » en phénicien, ni même de tous les Mégare qui désignaient les sanctuaires souterrains de la divinité, mais de toute une catégorie de noms de villes qui sont formés des noms mêmes des divinités qui y étaient adorées, des innombrables dérivés de Marathon, qui paraissent tous se rattacher au vocable *Marath*, « la Grande Dame »; Marathus, en Phénicie; Marathesion, près d'Éphèse; Marathonymon, en Bithynie; en Grèce, Marathon et son taureau tué par Héraklès; et puis de tous les noms de la famille de Karné, qui nous rappellent Astaroth Karnaïm, la déesse au croissant lunaire, Astarté aux Cornes de Vache.

M. Bérard rattache à une origine analogue ce vocable si obscur qui a donné, en Arcadie, Aphrodite et Athéna Makhanîtis, et, à Argos, Zeus Mékhaneus, le conjoint de la déesse guerrière Athéna Soteira. Est-ce de ce vocable divin que sont venus le nom de Mycènes et tous les Mékonion, Migonium, disséminés depuis l'Argolide jusqu'en Afrique et en Italie? M. Bérard croit pouvoir l'établir. Quoi qu'il en soit, il semble bien qu'il ait raison d'expliquer le vocable Makhanîtis par le mot phénicien *Makhanat*, « camp », qui figure à côté de la tête d'Amphitrite sur les monnaies de Carthage. Athéna Makhanîtis, c'est la « Vénus castrensis » des Carthaginois, de même que les « Castra Minervæ » sont

un de ces « camps de dieu », Makhané-Dan chez les Hébreux, Machanê-Tsor, à Memphis, qui sont une des formes des apparitions divines chez les peuples sémitiques.

Pour Eryx, en tous cas, le doute n'est plus permis, et son origine phénicienne nous est attestée par une inscription formelle. Comme tous les vocables étrangers, le nom d'Éryx nous est parvenu sous des formes différentes, appliqué à des divinités différentes aussi. A Psophis, en Arcadie, Aphrodite était adorée sous le nom d'Érycine, tandis que, pour Lycophron et Tite-Live, Hercyna est une épithète de Déméter. Les Grecs ont dédoublé la déesse et ont tiré de son épithète, par leur procédé habituel, une divinité secondaire. Hercyna est une jeune fille qui, tenant une oie, jouait avec Proserpine. L'oie s'enfuit dans une grotte et se réfugia sous une pierre ; Proserpine souleva la pierre, et aussitôt en jaillit le fleuve Hercyna. Au bord du fleuve est le temple d'Hercyna, avec une jeune fille tenant une oie, et dans la caverne on voit deux autres statues, tenant en main deux caducées : c'est Trophonios et Hercyna ; tout auprès, un bois sacré abrite le sanctuaire de Déméter et de Zeus.

Pour trouver la clef de cette légende si phénicienne dans sa donnée : la déesse à l'oiseau, la pierre sacrée, le double caducée, il faut aller en Sicile. Là se trouvait le mont Eryx, célèbre par le temple de Vénus Erycine, dont Cicéron, dans ses *Verrines*, a décrit le culte tout oriental et les débauches sacrées. Sur son emplacement, on a découvert jadis une inscription phénicienne qui, après avoir prêté longtemps à toutes les insanités, nous a livré son secret : c'est une dédicace à Astoret Erek-hayim, « Astarté qui prolonge la vie ». Et, comme pour confirmer la lecture d'Ernest Renan, presque au même moment, une autre inscription en Sardaigne nous a livré le nom de la déesse écrit d'une façon plus concise : Astoret-Erek. Erycine ou Hercyna est donc un vocable phénicien, c'est la déesse de longue vie, et, par une nouvelle transformation, elle est devenue en Attique la vierge Erigone, transportée par la faveur de Zeus au ciel, où elle est adorée comme la vierge céleste.

Il faut nous arrêter, pour finir cette énumération, à l'un des sanctuaires les plus illustres de la Grèce, l'un de ceux qui paraissent devoir le moins prêter à une étymologie étrangère, Delphes, le centre du culte d'Apollon. Là, nous n'avons pas d'inscriptions pour nous éclairer, mais toute une série de rapprochemens qui tous convergent vers un même point. La tradition grecque rattachait la fondation de Delphes et son nom même à des influences orientales. Le héros éponyme de Delphes, Delphos, était fils de Poseidôn et de Melaina, la Déméter phénicienne d'Arcadie. C'est

à Delphes qu'aborde Cadmus, l'époux de Téléphaé et le fils de Phoinix et de Telephassa, deux variantes du nom de Delphes qui vont nous mettre sur la trace de son origine; et, pour prouver que Cadmus était un Phénicien, Pausanias citait le nom d'Athéné Onka, l'Athéné béotienne; or Onka, disait-il, est le nom d'Athéné en phénicien.

Si cette tradition était exclusivement béotienne, on pourrait être tenté d'y voir un essai d'explication du nom de Delphes; mais nous retrouvons en Arcadie les mêmes noms dans le même agencement. Toute la légende de la Déméter arcadienne roule sur les deux mots Onka et Delphousa. La déesse, changée en jument, se cache dans les troupeaux d'Onkos, roi de Thelpousa ou Delphousia; non loin de là, on voyait son temple dans un lieu dit *en Onkeiô*. De même qu'Onka, Telephassa, Thelpousa, Delphousia, Delphes, sont autant de formes différentes du même nom divin. Hesychius nous en apprend l'origine, quand il nous dit que Delephat est le nom de l'étoile de Vénus chez les Chaldéens. C'est le nom que les textes assyriens orthographient Dilbat. L'astre de Vénus est devenu un personnage mythologique, et ce personnage a donné son nom à toutes les sources qu'il a touchées. Telle encore cette source sacrée de Thelphousè en Béotie, qui était consacrée à Apollon. Apollon lui-même portait le surnom de Delphinios, qui avait valu à son temple, à Athènes, le nom de Delphinion. D'une des métamorphoses de ce nom est né Delphynès, ce dragon, moitié serpent, moitié jeune fille, qui gardait Jupiter enfant. Il est enfin devenu l'un des noms du serpent Pytho, tué par Apollon; et il est bien difficile de ne pas en voir une dernière transformation dans le Dauphin, le poisson sacré d'Aphrodite, qui figure parmi ses attributs à côté de la colombe, complétant ainsi le portrait de la grande déesse marine dont nous retrouvons les traits épars dans le panthéon hellénique.

III

Déméter, Aphrodite, les divinités maîtresses des anciens cultes de la Béotie et de l'Arcadie, Athéna même, dans une certaine mesure, nous apparaissent comme des divinités apportées en Grèce par le commerce de l'Orient, et elles sont associées à des dieux qui, sous des noms grecs, cachent des divinités orientales. Nous n'allons pas jusqu'à dire que la Grèce n'eut pas d'autres déesses à l'origine; outre ce fond religieux que tout peuple porte avec lui, elle a puisé à d'autres sources encore. Dans cette recherche, il faudrait faire une place spéciale à l'Asie Mineure, qui paraît avoir été le berceau du culte d'Apollon, sans

négliger non plus la Thrace et ces contrées hyperboréennes, moins barbares qu'on ne se le figure, leurs monumens archéologiques nous le prouvent chaque jour, et qui ont exercé sur la civilisation hellénique une influence plus considérable peut-être qu'on n'est généralement porté à l'admettre. Les dieux de la Grèce ont un caractère de complexité qu'attestent ces doubles noms, comme Phoibos-Apollo, Pallas-Athènè, qui sont presque toujours l'indice de la fusion de deux divinités en une; mais, plus nous allons, et plus nous trouvons que la part de la Phénicie a été capitale dans cette constitution du panthéon hellénique.

Certaines divinités même, qui paraissent purement helléniques, recouvrent souvent une divinité plus ancienne qu'elles ont absorbée. Poseidôn avait à Mantinée, comme Zeus, comme Déméter, une enceinte sacrée où il était interdit de pénétrer. Si son nom n'a rien d'oriental, il est accompagné d'une épithète qui pourrait bien nous cacher le nom véritable du Poseidôn de Mantinée; on l'appelait Damaios, ce que les Grecs expliquaient en disant qu'il est le dompteur des chevaux: mais quand on connaît la manière dont se transforment les noms divins en passant d'une langue dans une autre, il est permis de se demander si le nom du dieu, en passant en grec, ne s'est pas transformé en un surnom, et si le Poseidôn Damaios ne nous cache pas ce dieu Dôm ou Dâm, que nous rencontrons à plusieurs reprises sur les inscriptions phéniciennes ?

A Athènes, il y avait un temple « Dêmou kai charitôn ». Ce Dêmos ne saurait être le peuple personnifié, il n'aurait rien à faire avec les trois Grâces. Qui sait si nous n'aurions pas là le dieu Dâm associé à la triple déesse? Ainsi s'expliquerait le surnom de Damia que portait Déméter à Trézène, à Épidaure, à Égine; elle est avec Dâm dans le même rapport que la Baalat avec Baal; elle est aussi Pandêmos, c'est-à-dire Penê-Dâm, « la face de Dâm », de même qu'à Carthage la grande vierge céleste est Penê-Baal, « la face de Baal. » Et qui sait si le nom même de Déméter n'est pas une grécisation de son nom primitif, qu'il soit formé de l'accouplement de Dâm et d'Hathor, ou qu'il soit une simple altération du nom de Dâmat, l'épouse divine de Dâm.

Ainsi donc, une déesse, adorée sous un triple aspect, céleste, terrestre, infernal, et qui, sous chacun de ces aspects, est l'épouse d'un dieu du ciel, de la terre et des enfers, voilà la donnée fondamentale des plus anciens cultes de la Grèce. Mais, dans tous ces vieux sanctuaires que nous avons eu l'occasion d'étudier, l'image de la déesse n'est pas seule à côté de celle du dieu son époux. Presque toujours le couple divin est associé à une troisième divinité qui forme avec lui une véritable trinité.

En présence de Zeus, d'Héra et d'Apollon,
En présence du Génie de Carthage, d'Héraklès et de Iolaüs,
En présence d'Arès, de Triton, de Poseidon,
En présence des dieux alliés Hélios, Séléné et Gé,
En présence des Fleuves, des Étangs et des Eaux,
En présence de tous les dieux souverains de Carthage,
En présence de tous les dieux souverains de la Macédoine et du reste de la [Grèce.

Ainsi commence le protocole du traité d'alliance de Philippe de Macédoine avec le Sénat de Carthage, dont Polybe nous a conservé le texte. C'est la même conception que nous avons rencontrée dans les hauts lieux de l'Arcadie et de la Béotie; elle se trouve exprimée, d'une façon plus théorique encore, sur ces cippes, découverts à Hadrumète par M. l'abbé Trihidez, et qui offrent, à la place de l'image de la divinité, trois cippes, dont celui du milieu domine les autres.

Nous touchons là au côté le plus intime de ces vieux cultes, et à celui qui montre le mieux leurs attaches avec les religions orientales. Au fond de toutes les mythologies sémitiques, nous trouvons toujours un dieu suprême et une déesse qui n'en est que le dédoublement. C'est la Baalat à côté de Baal. Ce couple divin donne naissance à un jeune dieu, dont les noms varient à l'infini avec les lieux, et qui est représenté le plus souvent sous les traits d'un enfant. Ce dieu, qui n'occupe dans l'ordre mythologique qu'un rang secondaire, tient presque toujours le premier rang dans l'adoration des fidèles, et il tend à devenir partout le dieu suprême, par suite de la grande loi qui fait de l'amour le maître des dieux et des hommes, et peut-être aussi parce que l'homme adresse de préférence ses prières à ceux des êtres célestes qui se rapprochent le plus de lui et participent le plus à sa nature et à ses faiblesses. C'est le dieu aux mille noms; mais, qu'il s'appelle Adonis à Byblos, à Sidon Echmoun, Melkart à Tyr, ou bien encore Iolaüs, Adôdos, Ascagne ou Pygmalion, il a certains traits constans auxquels on le reconnaît toujours : c'est un dieu enfant qui meurt pour renaître. Tous les mythes qui se groupent autour de lui se rattachent toujours à la lutte du dieu avec un animal consacré à la déesse. Il a son tombeau, que l'on montre, et des fêtes qu'on célèbre en l'honneur de sa résurrection. Au fond, c'est le dieu solaire, l'amant de la déesse infernale, qui partage sa vie entre Perséphone et Aphrodite.

Ces traits sont si fortement marqués chez Adonis, qu'ils ont passé presque sans modifications dans la religion hellénique, avec le nom même du jeune dieu dont les femmes pleuraient la mort par les cris d'Adoni, « mon Seigneur! » Mais on les retrouve

également chez Melkart et chez Echmoun, et chez leurs correspondans grecs, Héraklès et Asklépios.

Les traits conventionnels de l'Hercule classique ne rappellent guère ceux d'un enfant. Les choses changent, si nous passons en Syrie. Là était adoré un dieu, Melkart, dans lequel les Grecs reconnaissaient l'Hercule tyrien. Au travers des rites sanglans de son culte, — les cultes funéraires ont toujours été accompagnés d'effusion du sang, — on retrouve encore le dieu-fils, frère jumeau d'Adonis. Ce jeune dieu, fils de Zeus et d'Asteria, était passé en Libye; il y fut tué par Typhon, et sauvé par Iolaüs qui lui mit une caille sous le nez. L'odeur de ce mets, qu'il avait tant aimé pendant sa vie, le ressuscita. A Tyr, la principale fête de Melkart s'appelait le « Réveil » ou la résurrection du dieu. Elle se célébrait autour d'un bûcher où le dieu perdait sa vieillesse et retrouvait sa force. Hiram, dit-on, avait le premier fixé cette fête au deuxième jour du mois de Peritios, qui correspondait au 25 décembre du calendrier romain, le jour où dans toute la Syrie on célébrait le *Dies Natalis Solis invicti*. A Corinthe, où Melicertès était mort, à Carthage, à Gadès, on montrait également son tombeau. Il était le grand dieu des Tyriens, celui qu'on rencontre dans tous les ports de la Méditerranée, et ses pérégrinations ne sont que l'image des voyages des Phéniciens dans les contrées les plus lointaines.

L'Hercule tyrien est le prototype de l'Hercule grec. Ces coupes de bronze repoussé, ou excellaient les Phéniciens, aiment à reproduire dans leurs représentations circulaires un héros, tantôt imberbe, tantôt barbu et vêtu de la peau de panthère, combattant avec un lion ou le portant sur son épaule, ou bien étranglant un oiseau gigantesque. M. Clermont-Ganneau a parfaitement démontré que c'est dans ces scènes figurées et dans d'autres du même genre qu'il faut chercher l'origine du cycle des travaux d'Hercule, le héros qui descend aux enfers et finit sa vie sur un bûcher. La massue même, sur laquelle il s'appuie dans les représentations classiques, où le type du dieu vainqueur, symbole de la force, a pris le dessus, rappelle étrangement cette colonne sacrée de forme conique que nous avons trouvée partout associée à Melkart. Les Grecs ont réduit le symbole divin à n'être plus qu'un accessoire; ils ont humanisé les traits d'Hercule et, par un dédoublement fréquent en mythologie, ils l'ont représenté appuyé sur la massue; mais il n'a pas perdu son caractère primitif et, dans tous les mythes dont les poètes et les artistes ont embelli son histoire, il nous apparaît comme le grand héros libérateur et il reste le *Sanctissimus Hercules tyrius invictus*.

La même idée se dégage du mythe d'Echmoun-Asklépios.

Asklépios, comme tout ce vieux fonds de divinités orientales importées en Grèce, est un dieu arcadien. Il y a, nous dit Cicéron dans son traité *De natura deorum*, trois Esculapes : l'un, fils d'Apollon, arcadien; le second, frère de Mercure, qui est enterré à Cynosure; on montre le sépulcre et le bois sacré du troisième en Arcadie, non loin du fleuve Lousios. A Thelpousa, auprès de la triple déesse et du sanctuaire d'Apollon Onkeiatès, se trouvait le temple d'Asklépios enfant et le tombeau de sa nourrice Trygon. Cet Asklépios était uni par les liens d'une étroite parenté avec le dieu phénicien Echmoun. Comme Echmoun, qui était aussi adoré sous les traits tantôt d'un enfant, tantôt d'un nain grotesque, Asklépios était un dieu guérisseur. Il avait pour symbole le serpent enroulé autour d'un bâton, frère du serpent d'airain que Moïse érigea dans le désert et dont la vue sauvait de la mort. Les Grecs savaient la parenté des deux divinités : sur l'inscription trilingue d'un autel en bronze, trouvé à Pauli-Gerrei en Sardaigne, et consacré à Echmoun par le directeur des salines en souvenir de sa guérison, Echmoun est rendu en grec par Asklépios et en latin par Ascolapios. Le dieu qui meurt pour renaître est en même temps le dieu qui guérit et le dieu sauveur.

Tous ces traits, les Grecs les ont condensés dans la figure d'Hermès, le plus grec de tous les dieux et le plus populaire peut-être, avec Aphrodite et Adonis, parce qu'il est le plus humain. Hermès est le grand intermédiaire entre les dieux et les hommes; c'est lui qui a inventé l'écriture et l'a donnée aux Égyptiens; suivant une autre tradition, il a apporté en Arcadie les lettres que Cadmus avait données aux Béotiens. Il est aussi le messager infernal, qui conduit les âmes dans le royaume des ombres; il est le dieu du sommeil et de la mort, mais en même temps, comme Asklépios, il est le dieu du caducée; comme Héraklès, avec lequel il présente tant de points de contact, il est le dieu sauveur, invoqué comme tel par la piété des fidèles. Il est le ministre des dieux, le dieu de la prophétie et de la divination, le héros, l'ange de Perséphoné, l'ange par excellence, qui règne dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Il joue un rôle analogue à celui de l'ange de Jéhovah, qui a lui aussi son bâton, avec lequel il touche l'oblation et y met le feu.

Le symbole d'Hermès par excellence, le caducée, est bien fait pour nous éclairer sur l'origine de son culte. On connaît la légende qui a enroulé les deux serpens autour du bâton de Mercure; l'art lui a donné sa consécration ; mais si nous nous reportons aux plus anciens monumens de l'art grec, nous y voyons un caducée sans serpens, formé de l'entrelacement de deux ra-

meaux qui se terminent en forme de croissant. Or ce caducée archaïque est celui que nous retrouvons sur les monnaies et les estampilles officielles de l'Afrique punique. Il y a plus: sur les monumens religieux de Carthage, le tronc du caducée, qui est le plus souvent enguirlandé, s'élargit à sa base et se termine par un pied qui en explique clairement la signification : le caducée était primitivement un mai, un arbre sacré, quelque chose comme la verge d'Aaron qui fleurit dans le sanctuaire, une *achérah* pour parler le langage hébraïque, surmontée du croissant et du disque, du grand symbole religieux de l'Orient. Les Grecs ont joué sur les mythes; ils ont fondu le caducée avec le bâton d'Esculape, et par une de ces transformations dont la massue d'Hercule nous a fourni un exemple, ils l'ont enlevé de sa base et l'ont mis dans la main de Mercure; mais alors même ils lui ont gardé son caractère miraculeux et ils lui ont donné des ailes.

Le caducée se rattache intimement à un autre symbole du même dieu, dont le nom est devenu synonyme d'Hermès dans l'antiquité. On connaît ces pierres fichées dans le sol, tantôt simplement équarries, tantôt surmontées d'un buste, auxquelles les Grecs ont donné le nom d'Hermès. C'était un reste du culte des pierres sacrées, qui a de si profondes racines chez les peuples sémitiques. Le nom générique dont les Grecs se sont servis pour désigner les pierres sacrées, « bétyle », est un nom sémitique: il signifie la « maison du dieu ». Les bétyles sont en effet des pierres dans lesquelles la divinité réside. Ce sont avant tout des aérolithes, des « pierres volantes », ou des « pierres animées », suivant le langage des anciens, douées d'un mouvement propre dont on ne s'expliquait pas l'origine; puis des pierres volcaniques de forme bizarre, puis une pierre que l'on dresse en terre et sur laquelle, comme Jacob à Béthel, on fait une libation.

L'hymne homérique, si instructif pour l'origine du culte d'Hermès, nous le montre, à peine sorti du sein de Maia, s'élançant du berceau à la recherche des bœufs d'Apollon... Il revient, il se cache au fond de son berceau, couvre ses épaules avec ses langes comme un enfant en bas âge. Mais il n'a pu cacher sa fuite aux yeux de sa mère, qui lui parle en ces termes : « Enfant rusé, qu'as-tu fait? D'où viens-tu pendant l'obscurité de la nuit? Il se cache dans ses langes parfumés et reste enveloppé comme un tison caché sous la cendre. » On croirait que Damascius avait en vue cette description d'Hermès, lorsqu'il disait: « J'ai vu le bétyle, tantôt caché dans ses langes, tantôt porté dans les mains de son serviteur; mais le serviteur ne saurait diriger les mouvemens de cette pierre emmaillotée. » Hermès est en effet l'ange céleste, le dieu qui vole, et son nom est resté si fortement attaché

à ces pierres, qu'elles l'ont gardé, lorsqu'elles n'ont plus été que de simples bornes.

Par tous ces attributs, Hermès nous apparaît comme la traduction en langage grec d'une idée sémitique : le dieu sortant de lui-même pour donner naissance à une manifestation distincte de lui, qui devient dieu à son tour. Ces manifestations sont multiples. Hermès n'est pas seul ; à côté de lui nous avons vu Adonis, Asklépios, Héraklès, Iolaüs, et cent autres qui se confondent si bien les uns dans les autres, que parfois on croirait n'avoir affaire qu'à un seul dieu. Il est le dieu aux mille noms. Ce dieu est à la fois tout petit et très grand. Dans l'hymne homérique, à peine né il est doué déjà d'une force miraculeuse ; et d'autre part, ces grands dieux des religions anciennes se trouvent souvent réduits à n'être plus que des êtres secondaires, des nains, des enfans, des servans de la divinité. Tel est le sort qui est arrivé à Ascagne, ce diminutif d'Askoun, l'Hermès phénicien, aux Cabires de la Samothrace frères d'Echmoun, et dont le nom *Kebirim* signifiait « les puissans », enfin aux Camilles, issus du même milieu mythologique. Rien n'est instructif comme le sort advenu à ces Camilles ; ils étaient primitivement l'ange qui se tient devant la face de dieu, *Kadm-El*, et peu à peu ils en sont venus, à Rome, à n'être plus que de petits servans de l'autel, indifféremment garçons ou filles ; le nom de Camille a gardé cette double acception. Mais les Romains avaient conservé le sentiment de leur origine, et continuaient à les appeler Hermès.

Un dernier trait de ces êtres, émanations fuyantes parfois et mal définies de la divinité, c'est qu'ils sont tantôt dieu, tantôt déesse ; tantôt ils n'ont pas de sexe, ou ils ont un sexe indéterminé. Ils appartiennent à ce que les Kasi-Kumuk appellent le genre ange. Adonis est androgyne ; les Orphiques l'appellent *Kourè kai Koros*. Comme Attys, Echmoun, l'Asklépios de Béryte, se mutile. « Hélas ! mon frère, hélas ! ma sœur ! Hélas ! mon seigneur, hélas ! ma seigneurie ! » criaient les femmes qui se lamentaient sur la mort de Thammouz. Hermès et ses symboles ithyphalliques semblent contredire cette théorie, et pourtant là aussi elle trouverait son application. On peut trouver un indice de son double caractère dans une parole de Macrobe qui nous dit que le caducée était formé de deux serpens, mâle et femelle. D'une façon plus générale, les symboles de ces dieux secondaires sont doubles : deux cippes sacrés, deux caducées ; ils vont toujours par paire ; comme le dieu qu'ils représentent, ils sont mâle et femelle. Les inscriptions phéniciennes nous ont révélé toute une série de noms divins complexes, formés de deux divinités accouplées, dans lesquels Echmoun occupe une place capitale : Astar-Kamos,

Moloc-Baal, Moloc-Astoret, Echmoun-Melkart, Echmoun-Astoret. Quand les Grecs ont voulu les traduire, ils en ont fait leur Hermaphrodite.

Renan était donc guidé par un sentiment juste de l'antiquité quand, dans son apothéose de Victor Hugo, il empruntait les grâces de la voix d'une femme pour annoncer les décrets du ciel aux habitans des Champs Élysées. Seulement, pour que son petit Camillus fût complet, il aurait pu lui laisser ses ailes. Rien n'est plus fréquent, sur les monumens figurés de l'antiquité grecque, que de voir des ailes à ces personnages célestes qui jouaient le rôle de messagers divins et qu'on désignait sous le nom commun d'Angeloï. C'était un souvenir des religions orientales; et, quand la Grèce a créé son type classique d'Hermès, elle ne lui a enlevé ses ailes que pour les lui attacher aux talons.

Saint Jérôme dit, dans une lettre à saint Paulin : « Bethléem, qui est pour nous aujourd'hui le lieu le plus auguste de toute la terre, fut ombragé jadis par un bois sacré de Thammouz, c'est-à-dire d'Adonis; et dans la grotte où le Christ petit enfant a vagi, on pleurait l'amant de Vénus. » Ces paroles du grand solitaire de Bethléem, qui avait une intelligence si profonde de l'Ancien Testament, expriment admirablement la loi fondamentale qui préside à la formation des religions : Pas plus qu'aucune autre chose, les religions ne se créent tout d'une pièce. Elles entrent en la place de celles qui les ont précédées, et plient les vieux mythes à une idée nouvelle.

Toute l'histoire de la religion grecque est là. Les Grecs devaient avoir à l'origine une religion très simple. Plus on avance, et plus on voit se réduire le nombre des dieux qui leur appartenaient en propre. Ce que nous avons essayé de démontrer pour quelques-uns d'entre eux doit être vrai de beaucoup d'autres. Dans ce domaine, l'emprunt ne nous apparaît pas comme l'exception, mais comme la règle. Ils ont puisé à plus d'une source sans doute. L'Égypte leur a peut-être fourni directement quelques-uns de ses dieux; ils ont dû beaucoup aussi à l'Asie Mineure, cette grande terre encore pleine de mystères où le contact de l'Orient et de l'Occident s'est opéré d'une façon si intime; mais la plupart des dieux et des déesses qui ont peuplé leur olympe leur sont arrivés par l'intermédiaire des Phéniciens. Sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, les Grecs ont été les tributaires des peuples sémitiques plus avancés qu'eux en culture. Japhet a habité dans les tentes de Sem.

L'Asie occidentale, la patrie des peuples sémitiques, a été de tout temps le grand réservoir religieux de l'humanité. C'est de là

que se sont répandues, par une série d'invasions successives, toutes les religions qui ont régné sur l'Europe. La formation de la mythologie grecque est le résultat d'une de ces invasions. On a dit que, si les Grecs ont formulé l'idée du beau, les Romains celle du droit, l'idée religieuse appartient aux peuples sémitiques. C'est chez eux qu'est née cette idée d'un dieu insaisissable, qui sort de lui-même pour se manifester. Seulement, tandis que, chez les Juifs, d'un génie essentiellement unitaire, ces émanations divines sont restées à l'état flottant et n'ont jamais pris corps en un dieu doué d'une personnalité distincte, chez leurs voisins cette notion s'est développée et elle a donné naissance à ces superpositions de triades divines qui remplissent les cosmogonies orientales.

Qu'ont fait les Grecs? Ils ont distingué tous ces dieux qui se confondaient les uns dans les autres, ils ont apporté de l'ordre et de la clarté dans les conceptions religieuses de leurs devanciers, ils ont réduit leurs dieux à des proportions plus humaines; ils les ont faits à leur image; ils ont créé la mythologie. L'histoire des dieux n'a plus été que le prolongement de l'histoire de l'homme dans le passé. La mythologie grecque n'est donc, à proprement parler, qu'une explication rationaliste de la religion. La vraie religion grecque doit être cherchée dans les mystères qui ont perpétué au sein de la Grèce la tradition des anciennes croyances; et lorsque le génie grec, avec son besoin de clarté et son esprit philosophique, eut volatilisé le contenu des dogmes orientaux, une vague plus puissante, portée par l'orphisme et par le culte de Mithra, couvrit le monde, et le besoin de croire a amené le triomphe du christianisme.

Plus tard encore, quand le christianisme fut devenu religion officielle et qu'il eut reçu la forme invariable de ses dogmes, une nouvelle poussée de l'esprit oriental l'envahit et le gnosticisme tenta de faire pénétrer dans les cadres de la religion chrétienne toutes les vieilles théories cosmogoniques de l'Orient. Le christianisme en a triomphé, et il a balayé le grand abîme et Adamas et le Démiurge, et Éden et Achamoth, tous les couples divins et tous les Éons, pour ne laisser subsister que l'idée de la trinité dans toute sa simplicité, c'est-à-dire l'idée d'un dieu qui sort de lui-même pour se manifester à l'homme et se reproduit en un autre être également divin qui est son image parfaite.

Même depuis lors, ce procès ne s'est pas arrêté au sein du christianisme. Dans les anciennes religions de l'Orient, le dieu se dédouble; il devient déesse, et c'est de l'union de ces deux êtres divins que naît le dieu fils. Le christianisme avait conservé cette conception, en la spiritualisant. Il avait banni la déesse mère et

l'avait remplacée par la notion judaïque de l'esprit. Mais peu à peu la femme a repris ses droits, et à côté de cette entité religieuse trop abstraite pour être saisie par la piété des masses, on a vu grandir, dans l'adoration populaire, entre le médiateur et son père, l'étoile du matin, celle que M. Bérard appelle la grande puissance de bonté et d'amour, à la fois vierge et mère, la mère des consolations.

Il semble ainsi qu'il y ait certains cadres qui s'imposent à la pensée religieuse, et qui nous apparaissent comme une loi de l'esprit humain s'appliquant à certains objets. Au fond, la conception qui a été en quelque mesure celle de l'Égypte, de l'Inde et de la Chaldée, qui a triomphé avec les peuples sémitiques et leur a emprunté le christianisme, repose sur le besoin inné à l'homme d'entrer en rapport immédiat avec la divinité. Elle implique la foi en un dieu qui se fait homme, qui sert d'intermédiaire entre Dieu et l'homme, et qui devient ainsi le sauveur du monde. Cette croyance, qui forme le fondement du sentiment religieux, est en contradiction avec l'esprit philosophique. L'histoire de la mythologie grecque n'est que la lutte de l'esprit rationaliste des Grecs contre les religions sémitiques. L'Hellène, ainsi que le dit M. Bérard, chassa l'inintelligible et l'inconnaissable, et, du même coup, le divin. Mais il est, suivant la belle expression de Renan, des problèmes qu'on ne peut passer sous silence sans injure pour la vérité; quand on croit les avoir écartés, ils se dressent à nouveau devant vous. Cette double tendance d'esprit a existé de tout temps et peut se résumer dans les deux doctrines de l'évolution et de l'émanation, qui se sont partagé l'antiquité. L'une part de ce qui est pour s'élever vers l'inconnu. L'autre, prenant le problème par l'autre bout, cherche à saisir le lien qui rattache le divin à l'homme. Si l'une a pour elle l'enchaînement scientifique des faits, l'autre a pour elle les aspirations du cœur et de la conscience avec lesquelles les faits sont souvent en contradiction; elle appartient à ces choses qui ne sont pas assez certaines pour qu'on fasse profession de les enseigner, mais qui ont assez de corps pour qu'on en cause, pour qu'on en vive, pour qu'on y pense toujours.

PHILIPPE BERGER.

CHILI ET BOLIVIE

NOTES DE VOYAGE

II[1]

ANTOFOGASTA

I

Quand nous parcourons de nouveaux pays, nous sommes souvent moins préoccupés de les découvrir que d'y trouver les sensations promises. S'ils ne répondent point à nos présomptions, nous sommes tentés de les dénigrer. La nature nous triche. J'ai horreur des reptiles, mais, si je traversais dix lieues de l'Amazone et que le trot de mon cheval n'en débusquât point, je m'estimerais frustré. En me risquant dans ces solitudes, ne savais-je pas les émotions qui m'y poindraient? N'en avais-je pas escompté l'âpre douceur? J'ai droit à mon frisson et à ma vipère. Un jour un Anglais, qui explorait la République Argentine, apprit qu'il existait dans la province de Salta une espèce de moustiques plus gros que des sauterelles. Ces insectes géans, dont ni portes ni fenêtres n'arrêtaient l'invasion, dévoraient les voyageurs. Notre Anglais, qui nourrissait un spleen solitaire, y courut. Il descend dans une misérable auberge et demande à l'aubergiste : « Avez-vous des moustiques? — Très peu, lui répond-on. — C'est

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

juste, pensa-t-il, on se garderait bien de me prévenir. » Il s'installe. La nuit venue, il allume sa bougie, et, pour ne point languir, il ouvre ses croisées. D'innocentes mouches entrèrent et consciencieusement se brûlèrent à la flamme. Point de moustiques, nul monstre. Impatienté, il sonne. L'hôte se présente : « Eh bien, et les moustiques? — Mais, señor, fait le brave homme, il n'y en a pas! — Il n'y en a pas? — Non. — Alors, que suis-je venu faire ici, je vous le demande? » — En effet, l'aubergiste se le demanda longtemps. Le paysage était admirable, le clair de lune féerique. Notre Anglais ne voulut rien voir. Nous lui ressemblons souvent; nous ne voyageons que pour jouir de nos moustiques. Là où ils ne bourdonnent pas, nous restons déçus et mécontens. C'est moins l'imprévu qui séduit, lorsqu'on court le monde, que le prévu réalisé. Et c'est pourquoi les lutins de notre imagination sont les plus merveilleux peintres des continens inconnus. Et puis il ne faut pas croire que le soleil naisse et meure différemment à Paris ou à Santiago! Bien des paysages, qu'on décrit avec amour à cinq mille lieues de sa patrie, on négligerait de les noter, si on pouvait les contempler de sa maison natale. Les multiples aspects de la nature se réduisent sous notre plume ou sous notre pinceau à un petit nombre de clichés dont la diversité ne consiste qu'en nuances légères. Mais ce que nous n'inventons pas, ce que nous n'évoquons jamais d'une manière satisfaisante, si nous ne l'avons point vu et entendu nous-mêmes, c'est l'homme des étranges latitudes, sa silhouette, son accent, son geste, son âme enfin, telle que l'ont façonnée les mœurs, les préjugés, l'air, le soleil, la brise, les miasmes ou les parfums. Il est l'impérissable amuseur du passant; il vaut qu'on affronte pour lui et les bourrasques de l'Océan, et le vent chaud des déserts. Je soupçonne ses grandes joies et ses grandes misères d'être partout les mêmes : mais ses tics, ses travers le classent, l'étiquettent; et la psychologie du voyageur s'attache plus au relief de l'individu qu'à son fond immuable. Les états d'âme, voilà les vrais paysages! Malheureusement, il me semble plus commode de mettre du rose sur du vert, et du rouge sur du noir, que de peindre ce qu'un regard vous trahit, ce qu'une parole vous dénonce, ce qu'une conversation vous révèle.

Quand, après mon séjour dans le désert, je revins à Iquique, j'appris que le paquebot du Nord avait trois jours de retard, par suite de la révolution du Pérou. Les révolutionnaires, à moins que ce ne fussent les révolutionnés, l'avaient retenu à Callao ou dans le port d'Arequipa. Cette guerre civile durait déjà depuis de longs mois, et j'ai été fort surpris de l'indifférence presque générale avec laquelle on accueillait les bulletins de victoire de

Piérola et ceux de Cacérès. On m'en donna une bonne raison : au Pérou, quand deux armées se sont battues, leurs deux généraux lancent le même soir, à la même heure, le même télégramme triomphant; et les deux partis se félicitent, chacun de leur côté, avec la même ardeur. D'ordinaire, c'est pendant le sommeil des troupes que la victoire se précise, et, le lendemain matin, le héros vaincu et dégrisé constate qu'il a perdu le champ de bataille. Il ne s'explique pas cette merveille et met sur le compte de la nuit ce que l'histoire lui mettra sur le dos. Pendant qu'il dormait, la terre a un peu trop tourné. Aussi les étrangers et les spectateurs des frontières ne s'émeuvent pas pour une dépêche, ni même pour deux. Ils attendent patiemment la défaite suprême. Puis, il faut l'avouer, le Pérou, toujours en ébullition, a blasé ses voisins sur les péripéties des luttes intestines. On se dit : « Tiens, c'est aujourd'hui qu'on va s'égorger à Lima », du même ton que les gens de Beaucaire doivent se dire : « Tiens, c'est aujourd'hui que les Tarasconnais promènent leur Tarasque. »

Au fond, rien n'est plus douloureux que d'assister aux dernières convulsions d'une république qui agonise et ne reprend conscience d'elle-même que pour se frapper et élargir les plaies. Il n'y a point d'État au monde où le sang ait plus abondamment trempé la terre. Son histoire s'ouvre par un massacre de dix mille Indiens, qui dura un quart d'heure. Courte et bonne, la saignée! Mais les Espagnols la payèrent son juste prix. Les fumées du sang les avaient à jamais enivrés, eux et leurs descendans. Quand ils n'eurent plus d'Indiens à tuer, ils se tournèrent les uns contre les autres. Pizarre décapita Almagro, Rada assassina Pizarre. Et la liste des crimes déroula ses rouges anneaux sous le soleil des tropiques. Les autodafés ne s'éteignirent que le jour où la guerre de l'Indépendance embrasa l'Amérique. La république sortit de la fournaise, et ce fut alors comme dans les généalogies lugubrement monotones de la Bible : il y eut un président, qui fut assassiné par un colonel, qui fut assassiné par un avocat, qui fut assassiné par un général. Quand par hasard le pistolet rate ou que le poignard dévie, la mort se commue en exil. Aujourd'hui le général Cacérès, qui avait usurpé le pouvoir, a décampé devant le général Piérola, qui l'usurpa jadis. Mais on s'est fusillé trois jours dans les rues de Lima : à peine convint-on d'un bref armistice pour enterrer les morts, qui devenaient menaçans. Et les raisons de ce carnage? Il n'y en a pas d'autres que l'ambition stupide de la présidence. Les derniers Péruviens se disputeront encore à main armée l'honneur de gouverner une nécropole. Présidens de cimetière! Le plus riche pays de l'univers, le pays de l'or, de l'argent, des belles moissons, dont la

rapacité n'a pu tarir les sources fantastiques, le pays où les paladins farouches se métamorphosaient en Aladins émerveillés, se stérilise et s'enveloppe pour mourir dans les haillons sanguinolens de sa misère anarchique. Au moment où je me trouvais à Iquique, Piérola n'était pas encore vainqueur. Cependant personne ne doutait de l'issue de la guerre. Dans ces états, dont les citoyens s'entre-déchirent, il est rare que l'insurrection ne triomphe point. Le gouvernement, né de l'émeute, s'est toujours rendu odieux; et le peuple, qui n'a pas l'esprit de Voltaire, ne se lasse point de remplacer une bête féroce par une autre.

Il me fallut donc attendre à Iquique l'arrivée du bateau. J'y retrouvai la société de nos compatriotes, et, au cours des conversations, que défrayait le plus souvent la question des salpêtres, ma naïveté commerciale fut ébahie d'apprendre comment s'opéraient les ventes de salitre. Je m'imaginais que les maisons d'Europe l'achetaient directement à celles de Tarapaca. Heureuse simplicité! Le nitrate de soude se vend à Valparaiso. Valparaiso le passe à ses agens d'Iquique. Ceux-ci traitent avec les représentans des compagnies maritimes. Ces compagnies, dont les navires l'emportent, le débitent à des négocians de produits chimiques, qui, eux-mêmes, en fournissent des marchands au détail, et ces derniers le livrent aux agriculteurs. Entre celui qui l'élabore et celui qui le consomme, cinq ou six intermédiaires s'échelonnent, font la chaîne. Un ou deux suffiraient. Et maintenant chiffrez le bénéfice des commissionnaires! On est effrayé du nombre de parasites que notre état social engendre. Pensez-vous que ces agens, ces sous-agens, ces succédanés de sous-agens facilitent les transactions? Erreur: ils les ralentissent. On a maintes fois essayé de s'affranchir de leur concours; et l'on s'en fût toujours bien trouvé, s'ils ne s'étaient immédiatement coalisés, et, au risque de ruiner les récoltes de dix provinces, n'avaient étouffé ces velléités d'indépendance sous l'éternel boisseau des accapareurs. Je comprends le commissionnaire qui fait l'article et dont on paie la lutte contre la concurrence. Mais, ici, ni concurrence à craindre ni réclames à organiser: les salitreros suffisent à peine aux besoins de la consommation ou s'arrangent de manière à ne point les excéder. Nos sociétés ressemblent souvent aux vieux donjons, dont les plantes parasites disloquent les derniers remparts.

Cependant j'en avais assez du salpêtre; et, comme je cherchais des diversions, le hasard mit sur ma route un aimable Péruvien, avec qui je ne tardai pas à lier connaissance.

C'était un homme qui portait un grand chapeau, de grands sourcils, un grand nez et de grandes moustaches. Sauf la taille, qu'il avait moyenne, tout était grand en lui, y compris le discours

qui ne manquait pas de grandiloquence. L'âge avait poivré sa moustache et saupoudré ses cheveux. Son visage réalisait le triomphe de la ligne busquée. Ses sourcils, son nez, sa barbe en croc, le redressement de son menton lui donnaient un air farouche de yatagan fait homme. On n'y voyait dans ses yeux non plus que dans un four; sa peau était cuivrée; mais ses trente-deux dents lançaient trente-deux éclairs. Au demeurant, le plus pacifique des hidalgos et le plus brave des bourgeois. Excellent père de famille, il adorait ses enfans et vénérait sa femme, issue, disait-il, de sang royal; mais, insoucieux du lendemain, il tirait le diable par la queue avec l'impertinence cavalière des Péruviens de bonne maison, qui ne doutent pas un instant que le diable n'en soit fort honoré. Enfin, cet homme sombre et tranchant était un raffiné de politesse. La première fois qu'il vous voyait, vous l'aviez conquis et il déclarait ne point ambitionner d'autre joie que celle de vous servir. Le lendemain vous ne pouviez lui demander l'heure qu'il ne vous offrît sa montre. Bourse, pénates, famille et lui-même, tout était mis à votre disposition. Il avait joué un rôle dans la politique du Pérou. Je ne me souviens plus de quel portefeuille il avait été chargé, mais il est aussi difficile de rencontrer en voyage un Péruvien qui n'ait pas été ministre qu'un Bolivien qui ne soit pas colonel. Qui sait si plus tard on n'en dira pas autant de certaines républiques européennes?

Un matin, il entra dans ma chambre.

— Monsieur, fit-il, vous parcourez l'Amérique pour vous distraire, et aussi pour vous instruire, vous et ceux qui vous liront.

— Mon Dieu, lui répondis-je, je n'oserais me flatter de l'espérance d'instruire mes contemporains, mais je ne serais point fâché de leur apprendre certaines particularités de ces régions lointaines, qu'ignore leur humeur casanière.

— Parfaitement! parfaitement! me répliqua mon interlocuteur; je viens vous faciliter votre tâche.

Il s'assit, prit une cigarette de la Havane, une de ces grosses cigarettes qu'on dirait roulées dans du papier d'emballage, l'alluma et continua :

— D'abord, monsieur, permettez-moi de vous demander quelle impression vous laissent cette pampa salitraire et cette ville d'Iquique!

Il ne me donna pas le temps de lui répondre.

— Mauvaise, n'est-ce pas? Vous avez été étonné, car nous vivons évidemment dans un pays unique au monde, puis écœuré. Ne dites pas non! L'écœurement est de rigueur. Je défie un voyageur désintéressé de ne point en remporter un souvenir de desséchante tristesse. Vous pouvez vous vanter d'avoir visité le

plus abominable hôpital de la convoitise humaine. La fièvre du chèque, la boulimie de l'or, la danse de Saint-Guy des millions, la peste noire de l'égoïsme, sans parler d'autres contagions moins allégoriques, vous avez tout vu. J'habite depuis cinq ans Iquique, et je ne saurais vous dire à quel point je jouis de ce spectacle. J'en éprouve une telle volupté que, m'offrît-on un château dans votre douce et plantureuse Touraine, où j'ai voyagé, je le refuserais pour assister plus longtemps à la décomposition de ce peuple.

Ses dents luisaient terriblement : je ne m'imaginais point qu'un tel sadisme intellectuel fermentât dans l'âme de cet ancien ministre; et je le regardais, presque abasourdi.

— Ah! ah! continua-t-il, vous ne me comprenez pas! Vous oubliez que je suis Péruvien et que cette terre nous fut volée par le Chili, oui, volée, monsieur! Les Chiliens l'ont annexée pour la livrer en pâture aux agioteurs et aux croupiers de leur douane. Ça leur portera malheur! Leur conquête nous vengera mieux qu'une armée victorieuse. Le guano nous a perdus, le salpêtre les ruinera. Rien ne démoralise plus vite une nation qu'un débordement de richesse, qui semble infini parce qu'il est torrentiel, et qui ne sollicite aucun effort méritoire parce qu'il est passager. Quand les machines se rouilleront à Tarapaca, dans un désert stérilisé, alors seulement le Chili se réveillera, comme un fumeur d'opium abruti par son rêve. Le flot d'or tari, il ne restera plus que le limon charrié et l'atmosphère viciée pour longtemps. On verra la génération du salpêtre se répandre à travers la république et y propager son défaut de sens moral et sa grossièreté d'esprit. D'ailleurs le mal est commencé : consultez les commerçans étrangers établis au Chili depuis vingt ans, il n'y en a pas un, pas un seul qui n'aura constaté le dépérissement de la probité et les progrès de la mauvaise foi. Ils vous diront tous que jadis le Chilien avait l'honnêteté rigide et ne plaisantait pas sur la parole donnée, qu'il était sévère pour lui-même, moins aveuglé par les questions de lucre, plus préoccupé de l'intérêt général. La forte race, monsieur! pas distinguée, mais robuste comme une forêt de chênes et résistante comme des forteresses basques. Vous l'avez comparée à la race romaine, je crois : elle le méritait, et, si je l'avoue, personne n'a le droit d'en douter. Aujourd'hui la malaria d'Iquique fait singulièrement vaciller sa belle flamme d'honneur. Les membres des plus hautes familles laissent protester leur signature; les particuliers vivent sur l'emprunt ; les banquiers spéculent sans vergogne; on ne songe qu'à la rapine. C'est tout à fait comme au Pérou, du temps des guanos! Patience : ça deviendra pire. Et c'est pourquoi je ne me fatigue point

du séjour d'Iquique, ni du spectacle de ses débauches, ni de la vue de ses millions. S'il ne tenait qu'à moi, je les multiplierais : je changerais son sable en grenailles d'or, ses pierres en lingots, ses rochers en pépites. Ah! tu nous a arraché notre bien, peuple de juifs portugais, ah, tu as soif d'argent! Eh bien, en voilà, en voilà! Prends, gorge-toi, crève!

Il s'était levé, le bras tendu vers la fenêtre, impétueux.

— Calmez-vous, lui dis-je.

Il se mit à rire :

— Je m'amuse, fit-il, et, Dieu me pardonne, je me croyais encore au parlement péruvien.

Il se rassit, alluma une seconde cigarette et continua :

— Ce que vous venez d'entendre, il faudra le répéter à vos lecteurs. C'est la vérité, caramba! la pure et sainte vérité. Le condor chilien en a dans l'aile. Il mourra du dernier grain de salpêtre, comme un perroquet d'un brin de persil, et les Anglais l'empailleront, à moins que les Allemands, toujours affamés, ne le mangent aux confitures. Que vous importe à vous, Français? Vous vous êtes, bien à tort, désintéressés de la côte américaine du Pacifique. Vous n'y avez point risqué de gros capitaux et votre influence y décroît chaque jour. Je ne le constate pas sans un vif regret : j'aime la France; j'y ai vécu ; elle est ma seconde patrie et ma terre de prédilection. Et je rêve pour elle une conquête pacifique, dont je m'autorise à vous soumettre le plan.

Il s'arrêta pour savourer ma surprise, et, comme à sa grande déception peut-être je ne m'épanchais pas en remerciemens, et que mon absence d'enthousiasme menaçait de compromettre son éloquence, il s'avança vers moi et me saisit la main :

— Cher monsieur! s'écria-t-il.

Et je lui répondis : — Cher monsieur! — Et j'attendis avec curiosité.

— Il ne dépend que de la France, continua-t-il, de dominer moralement et de posséder industriellement le plus riche pays de l'Amérique du Sud. Ce pays, qu'on s'accorde à considérer comme ruiné, abonde toujours en mines d'argent, d'or et de cuivre. Bien qu'on l'ait exploité durant trois siècles, on n'en a pas encore exploré toutes les merveilles...

— Mais c'est du Pérou que vous me parlez! m'écriais-je.

— Précisément.

— Hélas! monsieur, je suis de votre avis ; votre patrie me semble privilégiée. Son nom est devenu pour nous synonyme de richesse, et il le restera longtemps. Mais quels capitalistes seront assez téméraires pour y commanditer des entreprises, que vos gouvernemens éphémères non seulement ne sauraient garantir,

mais encore compromettraient par leurs exigences et entraîneraient dans leurs chutes? Je connais des Européens qui ont préféré abandonner et les mines qu'on leur avait concédées et les travaux qu'ils y avaient montés, plutôt que de subir le pillage des troupes ou de s'exposer à leur rançonnement.

— Je ne dis pas que ces choses-là ne se voient pas et je conviens de bonne grâce que, depuis le ministère dont j'ai fait partie — et encore! — le Pérou n'a pas eu de gouvernement sérieux. Mais le jour où une nation européenne — la France, par exemple, qui est la plus aimée — s'en donnerait la peine, ces tristes incidens ne se renouvelleraient plus.

— Eh quoi, le Pérou accepterait-il un protectorat?

— Protectorat! Le mot est gros, mais l'idée juste. Je ne voudrais point d'une tutelle reconnue et légalisée : je souhaiterais seulement un officieux patronage.

— Belle chimère!

— Très réalisable, je vous le certifie. Que réclament les Péruviens? Un gouvernement. S'ils en changent comme de chemise, n'allez point croire que ce soit par esprit d'insubordination : c'est bien plutôt par besoin d'être commandés. Que poursuivait don Juan, je vous prie, à travers ses mille et une aventures? L'amour, un idéal amour qui le retînt à jamais. De même le peuple péruvien ne cherche à travers ses révolutions que des maîtres fermes qui se l'attachent pour toujours; et l'on ne peut pas plus dire de lui qu'il n'est pas fait pour obéir, que de don Juan qu'il n'était point né pour aimer.

— Fort bien, interrompis-je, mais si votre peuple ne doit jamais rester plus fidèle à ses maîtres que le héros espagnol à ses maîtresses, les capitalistes me paraîtraient aussi fous de lui confier leur cassette que les pères de marier leur fille au meurtrier du Commandeur.

— Permettez : comparaison, quand on la prolonge, n'est jamais raison. Don Juan exigeait de la femme des qualités surhumaines que le Péruvien ne demande pas à son gouvernement.

— Sait-il lui-même ce qu'il veut?

— Justement, il ne le sait pas, et la seule chose qu'il réclame de ses présidens, c'est de le lui apprendre! Et voilà, monsieur, ce qu'aucun parti politique n'a jamais fait. Et la raison en vient de ce que les partis l'ignorent aussi.

— Mais alors, m'écriai-je en riant, je n'y vois plus goutte, et le soleil me brûle, si je comprends le rôle que la France jouerait dans une aussi profonde inconscience!

— Comment, vous ne devinez pas, monsieur? La France, ou l'Angleterre ou l'Allemagne, pourrait éclairer le gouvernement

sur ses intérêts à elle et lui persuader qu'ils sont les siens. Et le gouvernement crierait au peuple : « Nous avons trouvé l'objet de tes désirs. » Et le peuple le croirait et serait même enchanté de la perspicacité de ses ministres, et tout le monde y gagnerait, le peuple péruvien, les ministres et la France !

Il s'arrêta, passa son mouchoir sur son front, mais il reprit aussitôt :

— Quand je dis que la France pourrait éclairer le gouvernement péruvien, je donne au mot d'éclairer tous ses sens et principalement celui que les joueurs lui affectent. Je vous confesserai que je ne hais point les cartes et que le rocambole et le baccara ont abrégé un certain nombre de mes nuits. Eh bien, monsieur, lorsque vous vous asseyez à un tapis vert et qu'on vous prie d'éclairer, vous portez la main à votre poche. C'est surtout dans cette acception que le gouvernement péruvien désire être éclairé. Il juge qu'il n'y a point ici-bas de plus sûre lumière que celle de l'or. Nous avons nommé nos piastres *soles*, soleils, et logé ainsi la vérité dans une métaphore. C'est la monnaie, blanche ou vermeille, qui allume la lanterne de l'humanité. Je ne connais que deux choses, qui mettent de la flamme dans les yeux de tous les hommes, la vue d'une jolie femme et celle d'un billet de banque. La France devrait donc éclairer les maîtres du Pérou, et de telle sorte qu'ils ne pussent se tromper de route ni choir dans les ornières.

— Vous n'y pensez pas, lui dis-je ! La France se ruinerait en frais d'éclairage.

— Pas le moins du monde. Il s'agit simplement d'éclairer à propos. Quelques globes électriques valent mieux que des milliers de lampions. C'est une affaire de cinq cent ou six cent mille francs, ni plus ni moins.

— Par trimestre ?

— Pas même par an ! A chaque renouvellement normal des pouvoirs. Vous vous imaginez peut-être qu'un président et des ministres coûtent cher au Pérou ? Erreur, monsieur. Ils reviennent à bien meilleur marché qu'aux États-Unis ou dans la République Argentine. Avec 500 000 francs, je me chargerais de former un gouvernement à votre dévotion. Si notre pays est prodigieusement riche, nous, ses enfans, nous sommes prodigieusement pauvres. Pieroliste convaincu, je ne vous parlerai point de Piérola : mais regardez notre usurpateur actuel, le général Cacérès. Croyez-vous qu'il n'ait qu'à se baisser pour ramasser des rentes ? Le pauvre homme, que deviendrait-il sans sa femme ? Il a épousé pour son bonheur une métisse indienne qui ne rechigne point à la besogne. Du matin au soir elle élit domicile chez son pharmacien ; et c'est là, derrière le comptoir, qu'elle reçoit tous

ceux qui briguent un titre ou postulent un emploi. Pendant que l'apothicaire débite ses drogues, elle délivre des brevets, des charges, des honneurs. La même personne peut, dans la même boutique, acheter pour cinquante piastres de galons et vingt centavos d'ipéca. Et ne vous figurez pas que ce petit trafic soit un des griefs invoqués contre Cacérès! Il lui donne au contraire un peu de popularité. On se dit : « Voilà des gens qui ne sont pas fiers et qui ne rougissent pas de gagner leur vie. » Et on les respecte davantage. Le peuple aime beaucoup Mme Cacérès, et s'il lui en préfère une autre, ce ne peut être que Mme Pierola. Aussi vous comprendrez aisément que 500 000 francs bien distribués feraient du Pérou une nation d'intrépides gallophiles. La France obtiendrait toutes les concessions et tous les privilèges qu'il lui plairait ; et je ne suis pas de ceux qui vont répétant que vous ne savez pas coloniser. En quelque endroit que l'Anglais s'implante, on le subit plus qu'on ne l'accepte. Les Allemands ne réussissent qu'à force de plier l'échine. Ils ne colonisent pas : ils creusent des taupinières. Quant aux Yankees, nous ne pouvons les souffrir. Les Français s'établiraient au Pérou, dont ils assureraient la prospérité. Ils s'y enrichiraient, créeraient de merveilleux débouchés pour leurs capitaux, et le gouvernement leur garantirait son appui.

— Vous êtes un utopiste, lui dis-je. Le parti de l'opposition — et vous admettrez bien qu'il resterait quelques indisciplinés sous votre nouveau régime — aspirerait à jouir aussi des lumières de la République française, et n'attendrait point l'expiration des pouvoirs pour courir au vote avec des casques au lieu d'urnes et des cartouches en guise de bulletins. Une révolution éclaterait : la banque nationale saute, les industries s'écroulent et les insurgés vainqueurs, assis autour du tapis vert, prient la France d'éclairer derechef. Il faudrait faire descendre de nouvelles langues de feu sur ces bons apôtres.

— Non, monsieur! s'écria l'ex-ministre péruvien. Si les mutins menacent l'ordre, deux cuirassés français dans la rade de Callao les mettent à la raison ; et, fort de leur présence, le gouvernement ne se laisse point escamoter son autorité. Il aurait pour lui tous les honnêtes gens et le peuple qui ne serait point fâché qu'on le massacrât moins souvent. On a beau ne pas redouter la mort : on aime mieux mourir dans son lit que de vider ses entrailles dans un ruisseau.

— Mais les mauvais esprits ne s'indigneraient-ils point que l'étranger les empêchât de former leurs bataillons? Ils crieraient bien vite à l'indépendance étouffée. On prêcherait une croisade contre les oppresseurs...

— Ah! monsieur, votre pessimisme est trop pointilleux! On les pendrait ou on les nommerait agens des douanes, car il vaut toujours mieux convaincre ses ennemis que les supprimer. Les morts reviennent. Nous en savons quelque chose au Pérou. Depuis deux cents ans, les cadavres nous hantent, et tous les ciboires des messes dites à leur intention n'ont pas désaltéré leurs mânes. Le sang des citoyens court de lui-même au fleuve des anciens carnages. Vous pourrez trouver étrange qu'un Péruvien vous ait parlé, comme je l'ai fait, de son pays et de son gouvernement. Mais ma conviction est que notre salut ne viendra que d'un État puissant, qui plantera des garde-fous autour de nos institutions. Je n'entends pas aliéner notre indépendance : je voudrais la préserver. Le Pérou a besoin d'un conseil de famille. Que la France lui en compose un. Si l'Angleterre met le pied chez nous, elle nous asservira; si l'Allemagne s'y hasarde, elle nous alourdira. Avec la France, nous sommes toujours sûrs de garder sauves notre intelligence et notre liberté. Sur ce, monsieur, bonsoir! Vous partez demain et je compte que vous me ferez l'honneur d'accepter ma compagnie jusqu'au navire.

Et avant même que j'eusse rien trouvé à lui répondre, mon ex-ministre s'était levé, m'avait embrassé, et j'entendais craquer ses bottines dans l'escalier de l'hôtel.

Le lendemain, en effet, je quittais Iquique et mettais le cap sur Antofogasta. Mon Péruvien m'accompagna jusqu'au petit môle de bois où les barques s'entre-choquaient furieusement. Et comme j'allais démarrer, l'amusant personnage me cria :

— Surtout n'oubliez pas notre entretien d'hier!

J'eus le plaisir, en abordant le paquebot, de constater qu'il n'était point encombré de voyageurs. Le vaisseau s'éloigna; la houle était forte, et Iquique, qui reculait derrière nous, m'apparut avec sa ceinture d'écume, ses toits noircis, ses hauts tuyaux, comme une énorme officine adossée à la montagne et baignée par un océan plus changeant que celui des sables.

II

Je descendis à Antofogasta, où je devais rejoindre le directeur des mines de Huanchaca, M. Leiton, et le suivre en Bolivie. De son côté notre excellent compatriote, M. Vattier, président de la même société de Huanchaca, m'avait télégraphié son arrivée. Mais dès le lendemain de son débarquement, il fut pris de l'influenza, et notre départ pour les Hauts Plateaux retardé de jour en jour. Bref, je passai plus de quinze jours dans cette petite ville de sable, où je ne comptais séjourner que quarante-

huit heures, et rien ne se réalisa de ce que nous avions projeté. Je ne voyageai point en compagnie de Vattier; M. Leiton ne quitta Antofogasta qu'après moi; en revanche j'entrai en Bolivie au moment exceptionnel du carnaval; et, si, pour l'aller, je ne connus pas les avantages d'un train spécial et quasi présidentiel, je n'en fis pas moins le plus agréable voyage et avec les plus charmans compagnons.

Le hasard avait réuni à Antofogasta plusieurs personnes qui se trouvaient dans mon cas. Elles désiraient toutes partir pour la Bolivie, et des circonstances imprévues les retenaient sur ce rivage, où elles s'ennuyaient à périr. L'un, M. Costa, un Corse, ancien officier, aujourd'hui ingénieur, retournait à Sucre avec toute sa famille, mais la maladie d'un de ses enfans l'avait cloué à l'hôtel. Son neveu, M. Philippi, attaché à la compagnie de Huanchaca, et M. Ribeira Dennera, colonel bolivien, un vrai, celui-là, qui avait eu l'honneur d'être proscrit pour son libéralisme, attendaient pour se mettre en marche que M. Leiton, patron du premier et cousin du second, s'ébranlât. M. Leiton attendait que M. Vattier se rétablît, M. Vattier attendait qu'on lui coupât sa fièvre, et j'attendais ces messieurs. Remarquez bien que le colonel, Philippi, Leiton et moi, chacun de nous, pouvait aller de l'avant sans faire tort aux autres. Mais l'Amérique du Sud est le pays du monde où l'on s'attend le plus volontiers. Il semble qu'on ait peur de se mouvoir, peur d'agir. L'indolence américaine, qui influe très vite sur le caractère des Européens, répugne au déplacement. Ce n'est point à dire qu'on craigne les voyages. Les distances n'effrayent pas : un Français recule devant dix-huit heures de chemin de fer, trois jours de route ne sont qu'une bagatelle pour un Hispano-Américain. Mais comme on sait l'itinéraire très long, on ne ménage guère le temps. Qu'est-ce qu'une quinzaine de plus ou de moins devant l'immensité des pampas? Il suffit que sa halte lui plaise pour que le Chilien ou le Bolivien s'y attarde. Elle n'a pas même besoin de lui plaire : il suffit qu'il y soit. Là où il s'arrête, ses pieds tendent à prendre racine. Et puis il s'accommode si aisément du provisoire! Leiton était descendu de son nid de condor depuis trois mois et s'endormait dans la chaleur d'Antofogasta. Le colonel revenait d'exil. Philippi revenait de plus loin encore, car il avait espéré filer sur l'Europe et se voyait dans la nécessité de regagner les Hauts Plateaux. Et pour mon compte, je ne m'étais jamais promis de faire une saison d'été dans un hôtel des tropiques. Mais une mystérieuse inertie, supérieure à nos volontés, nous engourdissait, nous paralysait; et, tout en maugréant contre la longueur des après-midi, leur inutilité, l'ennui mortel de la ville et la saleté des res-

taurans, nous restions là, les bras ballans, et, je rougis de le dire, presque heureux que le jour du départ ne fût pas le jour présent.

J'ai sous les yeux quelques notes prises le soir, quand, par hasard, je pouvais respirer dans ma chambre. Elles feront mieux comprendre que toutes les réflexions l'espèce de torpeur béate dans laquelle vivent tristement les habitans de la côte, et elles donneront peut-être une impression assez exacte de ces bourgs perdus sur des grèves désertes, quand ils ne sont pas, comme Iquique, secoués par la trépidation des négoces effrénés. Notez cependant qu'Antofogasta, autrefois le seul havre de Bolivie avec Cobija, possède d'énormes établissemens industriels et un chemin de fer d'une extrême importance, qu'on en exporte du salpêtre, du borax, des minerais d'or, des barres d'argent, que sa population se compose d'Anglais, d'Allemands, de Boliviens et de Chiliens; et que, pour les gens des hauteurs, elle apparaît comme la Mecque du plaisir, une des grandes marchandes de sourires du Pacifique.

Lundi soir, 4 février.

J'ai visité la ville, qui n'est qu'une réduction d'Iquique. Toutes ces villes ont le même caractère de campement sans audace ni pittoresque. Étouffées par des hauteurs poudreuses, aveuglées par le soleil, assourdies par l'Océan, elles ne révèlent chez leurs hôtes aucune énergie morale. On s'y établit pour vivre au jour le jour. Des rues montantes, larges et vides, peu ou point de trottoirs; du sable et de la poussière. La place centrale ressemble à un immense terrain vague. Elle est découpée en carrés de luzerne. Au coucher du soleil, assis sur un banc, je me croyais dans un de ces champs pauvres, que dominent les fortifications de Paris. D'un côté l'Intendance, une jolie maison particulière et les Postes et Télégraphes; de l'autre l'Église, tout en bois et d'un style à prétentions mauresques, l'Alhambra du bon Dieu. Ce soir, par la porte ouverte, une veilleuse suspendue filtrait des lueurs d'étoile rouge. Je suis entré. Trois chandelles allumées sur le maître-autel éclairaient vaguement la silhouette d'un prêtre qui psalmodiait des prières, et je comptai sept ombres encapuchonnées de mantos, qui, disséminées sous la nef, accompagnaient d'un murmure inintelligible sa voix tombante. Et ces formes noires dansant au reflet des lumières jaunes, et d'où s'échappaient de sourds ronronnemens, me produisaient un effet de fantaisie macabre. Dieu, qu'elle était triste, cette église d'Antofogasta, avec ce bruit de prières ânonnées, le silence autour d'elle, et la grande rumeur des vagues à l'horizon!

Mardi soir.

Les bains de mer sont l'unique distraction de la ville. De huit heures du matin à cinq heures du soir, on va s'installer dans une baraque élevée sur pilotis, et l'on sirote une *copita* quelconque en regardant les baigneurs. Les hommes ignorent l'usage du maillot : le simple caleçon n'effarouche aucune pudeur. Plus loin, les gamins plongent nus comme des vers. Une rangée de cabarets borde un lambeau de plage. L'un d'eux s'intitule orgueilleusement « les Bains du Rhin. »

Dans ce port d'Antofogasta, la colonie germanique me semble la plus nombreuse, bien que les Anglais assurent aux cabaretiers une solide clientèle. Quant aux Français, ils se comptent, et on les compte pour rien. L'intendant de la province d'Atacama, satrape épaissi, fait même profession de gallophobie. Nos couleurs ont le don de l'exaspérer, je n'ai jamais su pourquoi.

Allemands et Anglais ont fondé un petit club, où le soir les désœuvrés viennent échouer sur une table de rocambole. Nous sommes loin des cercles d'Iquique. Je ne dis pas qu'on boive ici avec plus de réserve, mais la fièvre des affaires n'y sévit pas aussi brûlante. En dehors de ce club, qui reçoit quelques revues étrangères, et des établissemens de bain, je ne vois aucune distraction.

Les matinées et les après-midi sont également chauds, et le ciel n'a plus cette ardente limpidité des jours d'Iquique. Souvent les nuages l'obscurcissent de hauts nuages pesans. On vit dans l'attente d'un orage qui n'éclate jamais. La brise se lève vers cinq ou six heures, à la tombée du soleil. C'est l'heure propice pour errer le long des grèves : les montagnes rougeâtres s'éteignent brusquement. La nuit est sur vous, mais elle a devancé la chute du soleil, qui déroule à l'horizon de la baie de larges ceintures superposées d'or rouge, d'or jaune et d'or vert. Et je ne puis comparer ce spectacle qu'à celui du théâtre de Bayreuth, avec son orchestre dans l'ombre et sa scène éclatante de lumière. Les flots moutonnent au loin : leur andante arrive entrecoupé d'allégros; des sons de fifres déchirent le grondement des basses; et il semble qu'on va voir apparaître, sur le flamboiement de cette toile de fond, des acteurs de tragédie chaussés de prodigieux cothurnes et parlant à travers des masques de foudre. Puis les coloris se dégradent; le décor s'enfonce dans l'Océan, et une étoile, un éblouissant solitaire, sur la houleuse obscurité jaillit.

Jeudi soir.

Antofogasta est flanquée à droite et à gauche de deux établissemens industriels, qui rivalisent avec les plus vastes du monde. A droite, l'officine de salpêtre, première cause de la guerre du

Pacifique; à gauche, mais en dehors de la ville, l'usine de Playa-Blanca, où se fondent les minerais d'argent. Ces deux établissemens attestent chez ceux qui les conçurent une véritable folie de grandeur. On y sent la démence qui s'empare de l'homme devant l'expectative des millions. Rien ne lui coûte pour affirmer sa suprématie sur la nature, et la toute-puissance de ses entreprises. Il devient extraordinaire d'imprudence et d'audace. On y sent aussi, et moins poétiquement, le gaspillage effréné — je parle surtout de Playa-Blanca — et la cupidité de ceux qui touchèrent le tant pour cent sur la concession des travaux.

L'officine salitraire fut installée pour exploiter les dépôts de « caliche » trouvés à une trentaine de lieues du rivage, dans le désert d'Atacama. On la fit immense et telle qu'en deux ou trois ans, je crois, il ne resta plus rien des gisemens primitifs. C'était la ruine des actionnaires, l'effondrement pitoyable de cette colossale entreprise, quand le hasard justifia les sommes dépensées et sauva la compagnie. On découvrit plus loin de nouveaux dépôts qu'on ne soupçonnait pas, et qui assurent encore aux salpêtriers un honorable avenir. Ces « caliches » sont bien moins riches que ceux de Tarapaca. A peine renferment-ils le vingt pour cent de salpêtre, tandis que les autres atteignent le cinquante en moyenne. Il fallut employer un nouveau mode de traitement, et l'usine d'Antofogasta diffère de toutes celles que j'ai visitées. Les « caliches », soumis aux broyeuses, sont réduits en poussière, montés dans les cuves au moyen de chaînes à godets et livrés à l'action de l'eau de mer. Cette eau, une fois qu'elle a absorbé, puis déposé le salitre, n'est point ramenée sur d'autres « caliches ». Elle s'évapore à la chaleur, et le sel qu'elle abandonne est débité dans tout le Chili. Quant au salpêtre, souvent impur, il passe dans une série d'appareils qui le clarifient. Je n'insisterai pas davantage sur les différences de cette exploitation, que j'ai parcourue en compagnie d'un ingénieur français, M. Jecquier, mais elle m'a extrêmement intéressé. J'y ai admiré l'ingéniosité des machines qui allègent ou suppriment l'effort de l'individu. Surtout on y assiste au duel le plus fantastique de l'homme et de l'eau. Cette eau, dont il fait son esclave, le volerait volontiers; mais il est là qui la surveille, oppose sa science à ses ruses, l'assouplit, la dompte, tour à tour la glace ou la chauffe, la laisse un instant pour la reprendre, la fatigue, l'épuise, exige d'elle le compte exact de ce qu'il lui a confié, la dépouille de son bien personnel, et finalement la réduit en un peu de brouillard, qui monte vers les cieux. Et quand ses nappes fauves tombent en cascades ou se précipitent dans des tuyaux ouverts, il me semble toujours voir un lion apprivoisé, sautant à travers des cerceaux.

Playa-Blanca s'élève à l'extrémité sud de la baie. On y va en petit tramway. On traverse d'abord les faubourgs de la ville, inachevés et déserts, qui ont, comme à Iquique, une physionomie de champ de foire hérissé de baraques. Puis on longe la mer, au milieu de grèves poudreuses. Le tramway s'arrête dans un hameau sale, au pied de mamelons qui descendent en ondulations de la montagne à l'Océan. C'est là qu'est bâtie la forteresse de Sa Majesté l'Argent. Une vraie forteresse, en effet ! Elle est entourée de remparts en tôle, qui suivent les plis et les replis des dunes, et des cerbères en gardent les portes. Il faut exhiber ses papiers, pour en obtenir l'accès.

J'y suis entré ce matin vers 11 heures : le soleil brûlait, le sable, où je marchais, était à tel point surchauffé que je croyais enfoncer dans de la braise. De gros lézards dormaient entre les pierres. Pas une tache d'ombre ; un silence infini, au sein duquel un fracas de forge titanesque. Devant moi, autour de moi, des remblais pâles, où des locomotives immobiles présentaient aux rayons du ciel leurs flancs convexes de boucliers noirs, des ponts de bois, des sortes de funiculaires, d'énormes bâtimens en forme de hangars, des tuyaux fumans, dominés par une cheminée plus haute que la colonne Vendôme, des montées pierreuses, des fondrières, des entassemens de charbons, des monceaux de pierres, une poudre, cendre grise, qui flotte au ras du sol comme une exhalaison, des visions de fours rouges, et tout en haut des chalets peints, dont les vitres sont autant de soleils. Entre ciel et terre voltige une fumée diaphane, moins qu'une fumée, une âcre odeur d'acide sulfureux, qui prend à la gorge. On n'aperçoit aucune silhouette humaine. L'usine a l'air de marcher seule.

Il faudrait une semaine pour la visiter en détail ; mais le monstre m'effrayait, et je me suis promis de ne lui consacrer qu'une journée. Si j'y reviens, je ne me hasarderai pas à recommencer mes courses d'aujourd'hui, au milieu de ces chaudières et de ces ateliers tonitruans. L'usine de Playa-Blanca a été construite par la Compagnie de Huanchaca, uniquement pour travailler les minerais d'argent de Pulacayo. Pulacayo est en effet ou a été la plus riche mine d'argent non seulement de Bolivie, mais encore du monde entier. L'usine établie à sa porte, dans Huanchaca, ne parut pas suffisante, et les actionnaires eurent l'idée de lui donner une succursale sur le rivage même du Pacifique. Notez que Pulacayo se trouve au sommet des hauts plateaux, à près de 5000 mètres d'altitude, et que le chemin de fer met deux jours pour y atteindre. Cette idée n'avait rien d'extravagant. En vertu du vieil adage que le minerai pauvre attend le charbon et que le minerai riche va le chercher, Huanchaca

pouvait se réserver, amalgamer ou fondre les minerais réfractaires, et Playa-Blanca se charger des plus avantageux. On évitait ainsi les frais excessifs de l'envoi aux usines européennes. Mais, en ce temps-là, c'est-à-dire il y a cinq ou six ans, la Compagnie de Huanchaca avait à sa tête un directoire de maladroits et d'éhontés spéculateurs. Les uns, aveuglés par les trésors de Pulacayo, les autres flairant un bon coup, tous aussi dénués de prévoyance que de scrupules, résolurent d'élever une formidable usine et appelèrent un ingénieur de l'Amérique du Nord. On engouffra plus de dix millions dans l'entreprise. Bien entendu, ces dix millions ne tombèrent pas intégralement dans les poches de l'ingénieur, des entrepreneurs, des fabricans et des ouvriers. Les sociétaires de Huanchaca en retinrent leur part. Plusieurs s'y enrichirent avec sérénité. Mais une fois que l'usine fut installée, les difficultés commencèrent. Huanchaca ne vit pas sans mauvaise humeur cette succursale qui menaçait de l'éclipser. On continua d'y travailler les minerais riches et on dirigea les plus pauvres sur Playa-Blanca. Cet antagonisme hargneux entre deux établissemens, qui relèvent de la même compagnie et qui devraient être mus par les mêmes intérêts, n'est pas le phénomène le moins curieux, ni le moins rare, hélas! de ces grandes exploitations américaines. L'administrateur de Playa-Blanca prétend même qu'on lui envoya de vulgaires quartiers de roche! Puis un jour, la mine de Pulacayo fut envahie par l'eau, cette implacable ennemie du mineur, et sa production fut fatalement ralentie. Playa-Blanca sentit passer un vent de famine. On comprit alors l'imbécillité ou la cupidité, plus révoltante encore, de ceux qui avaient construit ce minotaure d'argent, sans se préoccuper s'ils pourraient l'alimenter longtemps. Aujourd'hui le directoire, renouvelé et présidé par un honnête homme, Vattier, a décidé de faire appel à tous les mineurs de la côte jusqu'au Pérou. Playa-Blanca se détacherait insensiblement de la Compagnie de Huanchaca, et puisque Pulacayo n'est plus en état de lui garantir le lendemain, se créerait une autonomie. Les mineurs péruviens et chiliens lui apporteraient des minerais, comme les cultivateurs apportent leur blé au moulin. Mais d'autres fonderies plus vieilles, plus modestes et non moins sûres, ne craignent point la concurrence et je ne sais trop, ni moi ni personne, quel sera l'avenir de cette gigantesque entreprise.

L'usine de Playa-Blanca se compose de deux usines, la première d'amalgamation, la seconde de fondition. Elles s'étagent, l'une en haut, l'autre en bas, sur le versant des mamelons. A mesure qu'il tombe, le minerai se dépouille de sa gangue. Dès que les wagons du chemin de fer l'ont apporté, il est pris, con-

cassé, reconcassé, pulvérisé sous la dent d'assourdissantes broyeuses, puis ròti dans des fours chauffés à blanc, enfin, selon le vieux système perfectionné, soumis au mercure des cuves tournantes. Mais au travail de l'amalgamation je préfère celui de la fondition, plus pittoresque. Il s'exerce sur les minerais pauvres. On les casse suivant la grandeur qu'on désire, et on les précipite, mêlés avec du plomb, dans des fourneaux incandescens. L'argent et le plomb s'allient, se déposent au fond et ne s'en écoulent qu'environ toutes les huit heures. Seulement, de dix en dix minutes, il faut débonder la fournaise et livrer passage à l'impatience des pierres fondues en lave. Délicate opération. On roule devant l'ouverture un wagonnet, qui a la forme d'un cône renversé. Un homme s'avance, armé d'une longue barre de fer, et s'acharne, tout en restant à distance, contre le bouchon de terre glaise. L'argile cède : quelque chose de rouge apparaît, qui semble hésiter une seconde, puis, au milieu d'un éclaboussement d'étincelles un jet de flammes s'échappe, suivi d'un flot cramoisi, qui se déverse dans le récipient. On dirait le tonneau de Leipsig sous le foret de Méphisto. En un clin d'œil le wagonnet est rempli jusqu'aux bords de cette pourpre vive qui, sitôt qu'elle ne ruisselle plus, devient incarnadine et bientôt d'une éclatante pâleur. Il s'agit alors de reboucher le trou, ce qu'on fait avec une bonde de glaise, appliquée lestement. Les hommes chargés de cette besogne ont tous les mains tachetées de brûlures et les vêtemens roussis. L'ombre du soir exagère l'effet de ces torrens de feu et leur prête un caractère prodigieux et surnaturel. Au bout de deux heures, le wagonnet commence à se refroidir et va rejeter son contenu sur des remblais. Pendant que je contemplais ce spectacle, les péons, en guise de lunch, cassaient une croûte et faisaient chauffer leur thé sur ces laves ardentes.

Je me promenais depuis quatre heures dans Playa-Blanca et je n'avais pas encore vu d'argent, de bel argent. Je priai mon guide, M Ker Bernard, de m'en montrer. C'est quelquefois plus malaisé qu'on ne le pense : ces usines ne fondent leurs barres que la veille ou l'avant-veille de l'embarquement. Il me mena sous un vaste hangar, devant une sorte de guérite en briques, dont la simple porte de bois n'avait d'autre serrure qu'une serrure ordinaire.

— Voilà le coffre-fort, me dit-il.

— Il ne serait guère difficile de le forcer : ne craignez-vous rien?

— Absolument rien. Nos ouvriers grappillent volontiers, ils ne volent pas. Et puis ils ont le respect des serrures.

Je distinguai dans un coin de cette hutte cinq ou six masses

blanches, qui avaient la forme oblongue des coupelles et qui perçaient l'ombre de pâles éclairs. Chacune d'elles vaut de trois à quatre mille francs. J'en soulevai une : je la trouvai lourde, étrangement lourde. Elle pesait pour moi toute la fatigue d'une année de travail.

Mon guide ne m'a lâché qu'après m'avoir promené à travers les ateliers de construction et les jolis chalets où vivent les employés. La compagnie a fort bien installé ses ingénieurs, ses surveillans et ses contremaîtres. Du reste, elle les laisse libres d'habiter Antofogasta, et plusieurs d'entre eux ont à la fois leur maison à la ville et leur appartement chez elle. Quant aux ouvriers, deux trains par jour, l'un le matin, l'autre le soir, amènent et remportent ceux qui n'ont pas voulu loger dans l'infect village, où s'arrête le tramway.

Je m'en suis revenu par les grèves solitaires, à l'heure où le soleil couchant survit encore à la tombée du jour, et je me suis senti affreusement triste de ma journée. Playa-Blanca m'a presque fait regretter les officines de Tarapaca. Elles sont plus vivantes, plus humaines; je les aime mieux que cette immense cité de machines retentissantes et d'atmosphère sulfureuse. J'ai remporté l'impression d'avoir erré dans un vaste délabrement très compliqué et parmi des décombres sans grandeur. Une fonderie d'argent : que ces mots sonnent joliment à l'oreille! Quelles riantes images ils éveillent en nous! C'est comme un son de cloche qui tinte à travers notre imagination. O réalité! J'ai encore dans les yeux cette poussière, plus fine et plus grise que la cendre, cette poussière dont mes vêtemens sont couverts et que j'ai respirée durant de longues heures, cette poussière qui s'envole des broyeuses, et qu'on balaie toutes les semaines, pour la répandre dans les fours, et pour en extraire de l'argent, car elle en contient, la misérable! Le bruit horrible des machines m'a rendu sourd : les âcres émanations de soufre m'ont desséché la gorge et me mettent de l'acide sur les lèvres. Et de quelque côté que je me tourne dans cette Amérique du Sud, je ne vois que des gens hallucinés par le métal, des visages que le souci du gain contracte, des prunelles vidées de pensées généreuses, des esprits incapables de rien concevoir en dehors des moyens de s'enrichir, des fainéans grassement payés pour permettre aux habiles d'agioter à leur aise, des êtres enfin qui me font l'effet de champignons douteux poussés sur un fumier d'or. Je ne suis pas depuis une semaine à Antofogasta et déjà me voici au courant de tripotages sans nombre, de haines hypocrites, qui se guettent au coin des contrats, de jalousies qui compromettent des intérêts généraux. On se traite de bandit dans le dos l'un de l'autre. On m'objectera que, si on

tient compte des exagérations naturelles au soleil des tropiques, les même rancunes, les mêmes envies s'entre-déchirent dans nos petites villes et nos petits centres industriels. Je ne le crois pas, ou du moins j'ose dire que ces querelles dénotent ici une absence de moralité élémentaire, qui en augmentent singulièrement la gravité. Il se peut que les hommes se détestent partout, mais, dans ces pays de richesse purulente, ils ont une façon de se détester qui ressemble à une maladie contagieuse. Leurs dissensions intestines ont toujours la bassesse de troubles intestinaux.

Vendredi soir.

Nous avons musique presque tous les jours, avant ou après dîner. Une quinzaine de musiciens militaires descendent la rue principale en soufflant dans leurs cuivres et en frappant du tambour. Arrivés à la place du Centre, ils grimpent sur une haute plate-forme, soutenue par un mince échafaudage. Quelques rares promeneurs s'asseyent sur les bancs. La brise fait courir à travers la luzerne des bruissemens de feuilles sèches. Debout, sous l'estrade, un tambour pareil à nos crieurs de carrefours, lève les yeux vers l'horloge de l'église, et, à l'heure juste, bande sa caisse et roule. La fanfare éclate. Le premier morceau achevé, tout retombe au silence, et le tapin recommence d'épier le cadran. Quand l'aiguille marque le quart, la peau d'âne retentit de nouveau ; et ainsi chaque valse ou mélodie s'envole vers les montagnes vieux rose ou vers le glauque océan, précédée d'un rantanplan d'adjudication.

Samedi soir.

Ce soir, soir de paie pour les ouvriers, la noce du dimanche s'allume. « Voulez-vous voir comment on s'amuse à Antofogasta ? » m'a dit un de mes compagnons. Nous sommes partis à quatre. Nous avons remonté vers la montagne et pris à gauche du côté de la mer. Les rues sablonneuses s'élargissent et ne sont plus que des ébauches d'allées funèbres avec des flaques de lune. Nous distinguons devant nous un attroupement d'hommes silencieux qui regardent par une porte et une fenêtre éclairées. A mesure que nous nous en approchons, des trémolos aigus, d'aigres glapissemens déchirent le tympan de la nuit. Ce sont des cris longs et perçans, tels que les pleureuses antiques devaient en pousser autour des cadavres. Des sons de bois creux, qu'on frappe comme avec un maillet, les scandent, et les geignemens d'un clavecin les soutiennent. Nous nous mêlons aux spectateurs, et nous voyons, dans une salle brillante, moitié assommoir, moitié salon de bastringue, deux couples, l'homme devant la femme, qui se trémoussent en cadence et ébauchent les vagues gesticulations de la *cueca*.

Les femmes, généralement laides, sont en cheveux, quelques-unes vêtues de jupes roses, maculées de taches, les autres, cendrillons maigrichonnes ou flasques maritornes, habillées de robes foncées, dont l'ouverture s'entre-bâille. Les hommes portent leurs vêtemens de travail : gros souliers, pantalons, dont la ceinture laisse passer la chemise bouffante, vestes graisseuses, chapeaux de paille ou de feutre noir aux bords tordus. Au fond, sur un comptoir en zinc, les grands verres débordant de *chicha* s'enflamment de lueurs fauves, et la légion des bouteilles de bière fait reluire ses petits casques d'argent. Dans l'embrasure de la fenêtre, une vieille décharnée plaque des cacophonies sur les touches du piano, dont ses doigts ont la couleur ivoirine, et elle semble hébétée de l'air criard qu'éternise le mécanisme de ses bras. Accroupie, et la tête appuyée à la colonnette du vieux clavecin, une fille échevelée et enfarinée, les narines écartées et la bouche saillante, tape sur un tambourin de bois et lance ces stridulations que nous entendions tout à l'heure. Nous nous sommes glissés jusque dans la salle : aussitôt qu'on nous aperçoit, un grand gaillard court au comptoir et nous en rapporte un vase de *chicha*, où, bon gré mal gré, il nous faut tremper les lèvres. La nuit n'était pas encore assez avancée pour que l'ivresse abrutît les danseurs ou imprimât à leurs poses un caractère trop symbolique; mais l'atmosphère de la pièce, chargée de sueurs et d'alcool, commençait à cuire les teints et à débrailler les gestes. Nous sortîmes.

— Maintenant, dit l'un de mes compagnons, allons où les rotos ne vont pas.

Chemin faisant, nous rencontrâmes quelques établissemens du même genre que celui que nous venions de quitter, puis notre guide nous introduisit dans une maison d'honnête apparence, dont la porte était grande ouverte.

— Où sommes-nous? demandai-je.

— Admettez, me répondit-on, que nous vous ayons mené dans une honorable famille qui donne une sauterie à ses intimes. Plus d'un étranger y a été pris. D'ailleurs, soyez persuadé que personne ici ne jouera la comédie pour vous.

Nous traversons un vestibule éclairé, qui s'évase en partie couvert. Au fond, un salon très simple, où les chaises et les fauteuils font tapisserie. Nous nous trouvons évidemment chez de braves bourgeois qui attendent les danseurs. A l'entrée du patio, assise dans un vieux fauteuil, devant une table à ouvrage, qu'illumine doucement une lampe de cuivre à l'abat-jour rose, une vieille dame, dont plus de cinquante ans n'ont pas effacé la beauté, promène l'aiguille dans la laine, et, près d'elle, un jeune homme, son fils à coup sûr, lit le journal à mi-voix. Charmant

intérieur. Elle lève la tête au bruit de nos pas et sourit. Elle tend même à mes compagnons sa main, où brille un anneau d'or.

— La *dueña de casa*, me dit l'un d'eux.

Je m'incline et je serre les doigts de cette jolie aïeule. Et mon camarade ajoute :

— Un étranger, un *gavacho*, señora, débarqué par le dernier vapeur.

La vieille dame m'adresse un gracieux sourire.

— Nous ferons tout, soyez-en sûr, pour vous rendre le séjour d'Antofogasta agréable.

Le jeune homme, qui lisait le journal, a lâché sa lecture, et le voilà déjà au piano, attaquant les premières mesures d'une valse. Il connaît les devoirs d'un bon fils de maison et ne laisse pas languir ses hôtes. Sa mère reste tranquillement dans son fauteuil et se remet à son ouvrage.

Cependant, aux appels de la musique, les six portes, qui donnent sur le vestibule et le patio, s'ouvrent, et six dames apparaissent. Elles s'avancent vers nous. On se salue avec force shake-hands. Un de mes compagnons, probablement son cousin, en embrasse une, et lui plante sur les joues deux baisers, dont la sonorité garantit l'honnête intention. J'admire la modestie de leur tournure et la simplicité de leur toilette : robe montante, bleu marine ou noire, un frêle bouquet à leur corsage, une fleur rouge dans les cheveux, et de la poudre de riz en quantité raisonnable. Elles appartiennent sans doute à cette classe de petites bourgeoises, qui préfèrent au luxe dispendieux des falbalas le plaisir des réceptions plus nombreuses. L'une d'elles cependant, décolletée, pimpante, souliers blancs et robe de satin blanc, affecte des airs évaporés qui me surprennent. Je la soupçonne de khol autour des yeux et de carmin sur les lèvres. Ce doit être une parente en voyage, qui manque de tact et tâche d'éblouir son milieu provincial. La séduction de ces jeunes dames n'a rien qui provoque l'enthousiasme. Mais elles sont très convenables. Je serais même tenté de leur reprocher un peu de froideur, non envers moi qu'elles ne connaissent pas, mais à l'égard de mes compagnons qu'elles écoutent avec une indifférence polie, rien de plus. Du reste, en l'absence de leurs maris, cette réserve se comprend.

Le bal s'anime : la *cueca* chilienne succède à la valse et le *baïlecito* bolivien à la *cueca*. Il n'en diffère que par une plus grande vivacité de rythme et d'allure. Je regarde les lithographies accrochées au mur : elles sont sévères; l'une représente une bataille, l'autre un saint en prière qui fait un signe de refus aux tentations, une autre la paisible douceur d'un intérieur familial.

Entre deux danses, un garçon circule avec des verres de champagne ou de bière; et tandis que ces dames s'éventent et se reposent, notre guide s'assied près de moi et me dit :

— Vous êtes chez des *señoras visitadas*, des dames qui reçoivent. Toute autre dénomination ne laisserait point de les froisser. Elles prennent logement et pension chez cette douairière, dont la lampe éclaire les cheveux argentés, et vivent dans une indépendance que ne connaissent pas leurs sœurs d'Europe et des grandes villes. Demain, vous les croiserez au bain, à la musique; vous les trouverez assises au théâtre, côte à côte avec la femme la plus honnête, et rien, ni dans leur mise, ni dans leurs façons, ne vous permettra de les caractériser. Je ne vous affirme pas que toutes leurs paroles soient pures et qu'il ne tombe jamais un crapaud de leurs lèvres dans leur coupe, mais près d'elles vous ne serez que rarement choqué par un propos cynique. Elles respectent leur extérieur... Si je savais le latin, j'en userais pour vous vanter leur probité, leur dégoût des trahisons mutuelles, et leurs pittoresques raffinemens de conscience, qui, malheureusement, tendent à disparaître...

— Et, lui dis-je, que deviennent-elles?

— Dans ce peuple de prodigues, vous ne voudriez point les voir donner des leçons d'économie. Elles dépensent tout ce qu'elles gagnent, mais celles qui ne meurent pas à l'hôpital trouvent souvent des maris.

— De vrais maris?

— Oui : elles sont même assez recherchées dans une certaine classe. Les épouseurs ne craignent pas qu'elles retournent jamais à leurs anciennes amours; et, puisque vous montez en Bolivie, vous y apprendrez que les *cholos* ou métis préfèrent infiniment aux vierges sages celles qui ne sont ni l'un ni l'autre. « Trompés pour trompés, disent-ils, nous aimons mieux l'être avant qu'après. » Cette philosophie ne manque point de profondeur.

Quand nous prîmes congé de la *dueña de casa*, sa nombreuse famille vint nous accompagner jusqu'à la porte. La rue était déserte : nous entendions tout près le mugissement monotone de la mer, que déchirait par intervalles le cri suraigu d'une chanteuse de *cueca* ou le coup de sifflet d'un policial.

Dimanche soir.

Ce matin, vers neuf heures, grand concours des jeunes mirliflores d'Antofogasta sur le quai de débarquement. Ils sont là une bonne demi-douzaine, guettant l'arrivée d'un paquebot, qui amène une troupe d'opéra-comique. Des canots rament vers le

vapeur aperçu. Au bout d'une demi-heure, ils en reviennent pavoisés de robes claires et d'ombrelles, dont les couleurs font comme des bouquets d'azalées entre le ciel de lapis-lazuli et le bleu de Prusse des flots. Comédiens et comédiennes grimpent sur le môle, se passent leurs sacs, leurs couvertures, leurs cages de perroquets. Quelques jolis visages aux yeux insolens; et je m'amuse à voir ces cabotins reprendre, aussitôt qu'ils touchent terre, leurs attitudes et leurs poses théâtrales. Glabre, la figure bouffie et fatiguée par le mal de mer, le comique de la troupe enfonce les pouces dans les poches de son gilet, respire bruyamment et bouscule de son ventre en pointe les portefaix qui l'entourent. Je reconnais des types entrevus sur les planches d'Iquique. Voici la prima donna, une grosse mère aux bajoues tombantes, qui fait la Fille du Tambour-Major, et qui se reprend à trois fois pour sauter sur la table, où Carmen bat des castagnettes. Et la superbe Philine s'avance, drapée d'une robe vert d'eau, souriant de ce sourire grimaçant des visages écaillés. Le troupeau des choristes et des danseuses défile, les plus agréables escortées d'une madame Cardinal, qui porte les paquets ou le petit chien, les autres longues, maigres, hâves, ondulant gauchement avec leurs torsades de cheveux teints. Le ténor, blême poitrinaire, traîne son air d'amoureux mélancolique : le baryton semble heureux de vivre et, son pardessus sur l'épaule, fredonne *la Donna è mobile*. Et derrière, l'impresario calme et digne. C'est un avocat de Santiago, un fils de grande famille, qui utilise ainsi les vacances des tribunaux.

Et ceci me rappelle une anecdote que Vattier me contait hier. Il voyageait dernièrement dans l'Argentine, pour visiter et au besoin acheter des mines d'argent. Un soir il est reçu dans une ville par la municipalité sous les armes. On l'accueille comme un dieu sauveur qui tient entre ses doigts la prospérité future de la région. Illuminations et banquet. Le gouverneur, le satrape de la province, se lève au dessert et porte un toast à l'illustre étranger. Vattier se disait : « Où ai-je vu cette figure? Où donc ai-je entendu cette voix? » Et l'autre souriait dans sa barbe. Notre compatriote n'y tint plus, et, s'adressant à l'omnipotent personnage :

— Señor, je vous en prie, rafraîchissez-moi la mémoire : je suis sûr de vous avoir rencontré avant aujourd'hui, mais où et quand?

— Eh, caramba! señor Vattier, nous nous sommes connus au Chili, du temps que nous vivions à Llapel!

— A Llapel, dites-vous?

— Ne vous souvenez-vous donc plus du théâtre de Llapel?

J'étais alors le premier comique de la troupe et j'avais une manière à moi de chanter le couplet...

Et, brusquement, rejetant sa chevelure en arrière, le bras tendu comme vers un invisible trou de souffleur, le nabab argentin entonna un morceau de son vieux répertoire.

Lundi soir.

Je sais à Antofogasta un endroit délicieux, un bout de trottoir où l'on voudrait vivre. C'est devant une petite échoppe de légumes et de fruits. Le soir, quand la brise promène une ombre de fraîcheur dans les rues et que la porte de la boutique s'ouvre, on respire en passant la senteur fine des pommes, l'haleine parfumée des bananes, l'odeur plus franche de la verdure. Cela vous étonne, comme une image longtemps endormie qui, sans que nous eussions rien fait pour l'évoquer, surgirait tout à coup dans nos prunelles. Et l'on pense aux jardins, aux vergers, aux prairies, dont on ne sut point apprécier la maternelle douceur. Jamais mon passé ne m'a paru plus riant.

Mercredi soir.

Au milieu des fournaises, du fracas, de la fumée et de la poussière, à Playa-Blanca, dans un chalet où l'administration a établi ses bureaux et installé un laboratoire de chimie, et dans ce laboratoire, vit tous les jours, de huit heures du matin à six heures du soir, un petit homme, coiffé d'une casquette, grisonnant, doux, méticuleux, actif, dont les gros yeux bleus sont pleins de candeur, dont les lèvres, hérissées d'une moustache poivre et sel, dessinent un sourire d'enfant, et qui classe, étiquette, époussète, pèse, soupèse des cailloux avec le même souci que Spinoza frottait et polissait ses verres de lunette. Il se nomme Latrille; c'est un savant, un poète, un homme exquis, l'amoureux du désert. Il y vit depuis vingt-cinq ans; il l'a exploré en tout sens; il en connaît tous les gisemens, tous les secrets; il en a dressé une carte qui me semble un chef-d'œuvre de patience et aussi d'amour; il en a écrit l'histoire dans des revues scientifiques, sans autre récompense que son propre plaisir; il en a dénombré les richesses, sans autre but que de rendre service à la science; il est laborieux, probe, point vaniteux, mais fier, et pauvre. Depuis un quart de siècle qu'il parcourt ces régions et y fréquente d'impudens agioteurs, les richesses qui se sont culbutées devant lui n'ont point excité sa convoitise. Il attache moins de prix à l'or qu'à l'hypothèse scientifique. Il est de ceux qui passent leur vie à déchiffrer une broderie au bas de la robe d'Isis, et dont la vénérable déesse rétribue la persévérance en communiquant à leur âme un peu de sa sérénité.

Son père, vieux *pampino* d'Atacama, découvrit des salpêtrières et des mines. Il fut riche et se vit indignement dépouillé de sa fortune et de ses découvertes. Les Latrille n'étaient pas de taille à lutter contre la fraude et la mauvaise foi. M. Latrille père, dégoûté des hommes, se réfugia dans une petite vallée des plateaux boliviens et jura qu'il ne descendrait plus au rivage de l'Océan. Il tint parole et mourut sur les hauteurs. Mais il avait consacré son exil à une œuvre souverainement noble et pure : il évangélisa l'humble peuplade où il avait élu son tombeau. Il l'édifia par ses vertus et l'enrichit par son expérience. Elle apprit de lui comment on cultive les champs et comment on reste en paix avec sa conscience. Son souvenir demeure comme celui d'un patriarche biblique, « vêtu de probité candide et de lin blanc. »

Ses deux fils se montrèrent dignes de l'exemple paternel. Sortis tous deux de notre École des mines, le cadet s'établit à Tocopilla, et l'aîné, après avoir couru longtemps le désert, obtint la place de chimiste à Playa-Blanca. Chaque soir, avec une ponctualité d'horloge, il s'en retourne à la ville, où sa femme et ses enfans l'attendent, car, tout vieux garçon qu'il paraisse, il a une petite famille, qu'il aime encore plus que la science. Il faut l'entendre parler du désert, de ses nuits à la belle étoile ou sous la pluie, de ses marches forcées, de ses relations avec les Indiens, de ses misères, de ses découvertes et des malechances que la vie ne lui a pas épargnées.

Il en est une dont le récit m'a frappé. Latrille préparait un ouvrage sur Atacama et avait réuni une précieuse collection de tous les minerais de la province. Il rédigea un premier rapport, qui, présenté à une exposition de Santiago, lui valut un diplôme de premier prix et une médaille d'or. On lui envoya le diplôme; la médaille ne vint point. Il écrivit au gouvernement chilien, qui lui répondit en l'autorisant à faire frapper lui-même une médaille d'or, qu'il achèterait sur ses économies. Les yeux naïfs de Latrille reflétèrent un immense étonnement. A quelque temps de là, le Congrès chilien se brouilla avec le président de la République et la révolution balmacédiste éclata. Dans les périodes insurrectionnelles, les Américains ne respectent rien, pas même les demeures des étrangers, surtout quand ces étrangers ne sont pas couverts par la protection immédiate de leur ministre. On entra chez Latrille, et le premier objet qui frappa les yeux des révolutionnaires fut son diplôme signé de la propre main de Balmacéda. Les imbéciles se crurent sous le toit d'un balmacédiste, détruisirent sa collection, déchirèrent ses papiers et s'en allèrent ravis de leur brillant exploit. Ils avaient jeté au vent le résultat de dix ans de labeur et d'intelligence. Latrille s'est

remis au travail, mais quand il raconte cet acte de vandalisme, sa voix tremble légèrement. Il ne comprendra jamais que des hommes aient pu s'acharner sur son œuvre inoffensive.

Il y avait mis ses observations de savant et son âme de voyageur épris des vastes solitudes, car, enfin, il ne faut pas s'imaginer que le désert soit la chose horrible et monotone qui effraie nos esprits casaniers. Le désert a des beautés d'océan; son silence prend le cœur aussi bien que le chant des vagues. Il n'est point horrible, sinon de cette horreur sacrée, qui, à de certaines heures, nous fait tressaillir et nous purifie. Il n'est point monotone, car les surprises vous y guettent, et les merveilles qui y dorment en font une embuscade d'enchantemens. Le croyant s'y sent plus près de Dieu; le voyageur repose avec sérénité sous la marche des astres; le savant se trouve face à face avec la science et son rêve. Les bruits humains ne traversent plus le recueillement de sa pensée. Toutes les rumeurs qu'il écoute sont autant d'indices qui lui révèlent les premiers mots de l'énigme. Toutes les pierres que le soleil allume sont autant de jalons d'aurore plantés sur la piste du mystère. Le caillou, qu'il heurte du pied, l'avertit de sa route : il se penche, le saisit, le flaire, le brise, en interroge les éclats. « Or, argent, plomb, cuivre ou fer, qu'es-tu? Parle. Comment te trouves-tu ici? D'où as-tu roulé? Tu n'as pu venir de la montagne, mais le vent t'a peut-être détaché de cette roche que j'aperçois plus près. Oui certes! Voici tes frères, dont le chapelet s'égrène devant mes pas. » Et il va, il monte, descend, escalade, son bâton dans une main, son petit marteau dans l'autre. Son hallucination est là sous ses pieds, ou plus loin, mais elle existe quelque part. Toutes les pierres du désert ont une âme, une âme qui chante de l'aube au couchant. Elles vivent, lumières pétrifiées, elles appellent l'homme, le fascinent, l'éblouissent et, comme elles le trompent souvent, il les adore. Et quelle ivresse, quand il a déchiffré leur aveu, quand il explore, sans les voir, des richesses souterraines, quand son hypothèse, s'enfonçant sous terre, y enserre l'obscure végétation de l'empire minéral! Et surtout quelle ivresse, si elle est désintéressée, si l'homme, qui l'éprouve, peut adresser à la nature cette invocation : « Bonne mère, je ne viens point pour te dépouiller ni déchirer tes entrailles, ni faire surgir autour de tes plaies les mille faces injectées de l'avarice humaine. Je n'ai d'autre passion que de te mieux aimer en te connaissant mieux et de célébrer partout tes inépuisables trésors. »

Ce père de famille, grisonnant, doux, méticuleux, actif, qui, au milieu des fournaises et du fracas de Playa-Blanca, poursuit son travail de savant sous la double lumière de la modestie et

de la pauvreté, c'est, pour le passant écœuré des rapacités ambiantes, plus qu'un homme, une oasis.

Jeudi soir.

Je rencontre ce matin un jeune Français établi depuis quelques années à Antofogasta. Il me paraît préoccupé et triste.

— Qu'avez-vous? lui dis-je.

— J'ai que ma maîtresse n'entre pas encore en convalescence.

— Est-elle gravement malade?

— L'influenza.

— Et depuis quand?

— Depuis le soir de nos fiançailles.

— Vous êtes fiancé?

— Oui et non : non, comme vous l'entendez, oui, comme nous le comprenons ici. Enfin, je n'ai pas de chance. Le soir même où nous étions tombés d'accord de nous appartenir, au milieu du repas, dans les bras de sa mère, elle se sent prise de fièvre, et voilà quinze jours que cela dure. Et j'en suis réduit à aller lui tâter le pouls tous les après-midi !

— Je compatis à votre ennui ; mais, dites-moi, que signifient ces fiançailles, ce banquet, ce jour convenu?

— C'est juste : vous ignorez nos coutumes. En deux mots, voici mon histoire qui est celle de tous les jeunes gens de la côte. Vous admettrez aisément que nous ne puissions ni vivre seuls dans cette affreuse ville, ni manger toujours aux mauvais restaurans des hôtels, ni passer nos soirées à lire les annonces du journal. Quant aux plaisirs qui nous sont offerts, ils sont souvent dangereux, très monotones et coûtent horriblement cher. On n'imagine pas ce qu'il faut dépenser ici pour s'amuser mal. Je résolus de me mettre en ménage. Mais épouser une Chilienne, c'est s'interdire tout espoir de retour au pays. Les torches nuptiales, comme dit l'autre, incendient nos derniers vaisseaux. Moi, je mijote le projet de revoir la France et d'y terminer mes jours. Et je ne conduirai jamais devant le maire qu'une Française. On est patriote ou on ne l'est pas ! Mais en amour libre on peut se permettre un peu de cosmopolitisme. Donc, ma décision prise de m'adjoindre une compagne, j'arrêtai mon choix sur une brave jeune fille, dont les sœurs mariées avaient quitté Antofogasta, et qui vivait seule avec sa mère. Je l'avais rencontrée dans une maison d'amis, et, un soir, je lui dis : « M'est avis, señorita, que nos caractères ne s'opposent point à ce que nous habitions sous le même toit. — Vous voulez m'épouser? — Non, mais... — Bon, me répondit-elle, j'y réfléchirai. » Le lendemain : « Eh bien, lui dis-je, avez-vous réfléchi? — Oui, je crois que nous nous entendons,

mais il y a ma mère, et la vieille ne sera pas commode. — Bah! tout s'arrangera. — Peut-être; en attendant, venez le soir chez nous et courtisez-moi. » J'y allai pendant une huitaine : « Et la vieille? demandai-je. — Elle voit de quoi nous retournons et m'a donné une danse. » Devant moi, la mère ne bronchait pas. Quand j'apportais une bouteille, elle ne refusait pas d'y goûter, mais sitôt que je montrais les talons, la fille était tancée. Un jour, cependant, la petite me dit : « C'est fait, la mère a consenti. » De ce jour-là nous pûmes nous embrasser librement. Dès que j'arrivais, la vieille quittait la place. Je louai une maison et je fixai la date de la pendaison de la crémaillère. J'invitai plusieurs amis, et juste au moment de signer le contrat, l'influenza se déclare, et me voilà regagnant ma chambre de célibataire.

— Que devient la mère dans votre combinaison?

— C'est elle qui nous fait la cuisine.

— Ces exemples sont-ils fréquens?

— Journaliers. Seulement les choses ne se passent pas toujours avec la même innocence. On trouve quelquefois des parens plus rébarbatifs, et il faut employer les grands moyens.

— Lesquels?

— On les enivre, et, le lendemain matin, ils s'inclinent devant le fait accompli.

Et mon jeune compatriote s'écria dans un subit enthousiasme :

— Tenez, ce pays-là, ce sale pays-là, c'est encore un bon pays pour la bagatelle!

« Ils s'inclinent devant le fait accompli », cette phrase, dont tant d'anecdotes et de confidences me confirmaient la justesse, éclaire l'état d'âme de tout ce peuple et son irréductible fatalisme. Elle y explique aussi la rareté des drames passionnels. Les femmes semblent nées avec le sentiment d'une déchéance nécessaire. Beaucoup s'abandonnent sans lutte au premier qui les tente. Les autres résistent tant qu'elles peuvent je ne dirai pas aux séductions, mais aux grossières entreprises. Elles se dérobent, essayent de se garer des pièges de bêtes qui leur sont tendus. Mais une fois tombées dans la trappe, elles ne se débattent plus, subissent leur maître sans protestation, le suivent ou le voient s'éloigner, sans qu'une menace, un reproche même monte à leurs lèvres. Pourquoi récrimineraient-elles? Elles savent bien que de toute éternité elles devaient servir d'amusement à quelqu'un qui passerait. Cette indifférence d'après renforce, non seulement chez les indigènes, mais encore chez les étrangers, sûrs de l'impunité, les instincts de brutalité primitive, dont les lois sociales enrayent le développement. De même que la femme redevient l'esclave

antique, proie fatale du vainqueur, l'homme en face d'elle ne garde de la civilisation que les moyens de la prendre sans interrompre le sommeil des gendarmes. Il ne la saisit plus à la faveur du pillage ou d'une bataille. Il saoule ses protecteurs qui se laissent saouler avec résignation; et si, de son côté, elle ne cède ni à la force ni à l'ivresse, un narcotique l'achève. Je ne prétends pas que ce soit là l'histoire commune. Je ne crois même pas que, dans la plupart des cas, on ait besoin de tels argumens pour vaincre une résistance qui manque d'opiniâtreté, mais l'usage des soporifiques n'a rien qui révolte la conscience des colons de ces contrées minières. Je l'ai constaté dans mainte et mainte conversation. On arrive à juger la chose toute naturelle, et je plains moins les victimes, qui n'en souffrent guère et se réveillent presque contentes d'être désormais dispensées des efforts de la lutte, que ces amoureux droguistes, dont la dignité d'homme ne sort certainement pas intacte de l'alambic.

Quelquefois le hasard ou la malignité d'un rival se charge de les punir. On m'a raconté l'histoire suivante, dont de sérieux témoins garantissaient l'authenticité. Une jeune chola refusait énergiquement de se livrer. Son poursuivant donna un grand dîner où il convia ses amis et la belle avec ses parens. Les amis se chargeaient de mettre la famille sous la table, et l'un d'eux devait au dessert offrir à la jeune fille un breuvage où se noierait sa vertu. Mais cet échanson la trouvait charmante, et d'une potion il en fit deux. Le repas fut gai. Le père oscilla bientôt entre ses deux voisins, la mère s'assoupit dans son assiette. La fille, elle, ne touchait à son verre que du bout des lèvres, et, inquiète comme une biche qui flaire les chasseurs, ne riait que du bout des dents. Son hôte la couvait déjà de regards victorieux, quand l'ami proposa un toast général et fit passer les verres. La chola vida le sien aux applaudissemens des convives, et l'amphitryon, trop gris pour soupçonner la trahison, lampa triomphalement la médecine. Et tous deux ne tardèrent pas à donner les symptômes du plus bel abrutissement. On étendit les parens quelque part et l'ami coucha son camarade dans un petit lit et la fille dans un grand. Elle n'y gagna rien, hélas! Mais je laisse à deviner la fureur du trompeur trompé et sa crise de mélancolie quand il reconnut, d'après son propre exemple, que le narcotique choisi par lui était d'une qualité supérieure.

Dimanche soir.

Il y a trois jours, on me présente sur le trottoir un gros homme rougeaud, l'air humble et bon, un compatriote qui dirige, pour le compte de notre agent consulaire, les premiers travaux

d'une mine d'or. Il m'entretient de sa vie dans le désert, sous un méchant « rancho » de planches et de toile. Je sens en lui une grande fatigue, une tristesse infinie. Voilà trente ans qu'il traîne son existence dans la poussière de la pampa. Le pauvre argent qu'il y a gagné a fui entre ses doigts. Il n'en eut jamais assez pour retourner au pays, il en eut trop pour vivre toujours d'une vie modeste. Aujourd'hui sa maturité incline vers la vieillesse, une vieillesse stérile comme la crête des dunes, et qui n'a pas même, comme elle, l'espérance d'un couchant rose. Sans famille, sans affection, la double solitude du cœur et du désert l'enveloppe.

Ce soir, on m'apprend sa mort. Il était remonté hier à la mine, et ce matin l'apoplexie l'a foudroyé. On l'a enfoui, encore chaud, dans le sable, et on a planté sur lui une petite croix de bois, pareille à celles que j'ai vues sur les routes de Tarapaca. Les huit ouvriers qu'il commandait ont dû se consoler de sa mort en buvant et en mangeant toutes les provisions.

Lundi soir.

Le cirque à Antofogasta : un cirque français. Je voudrais écrire le roman comique de ces forains qui parcourent l'Amérique du Sud et qui vont parfois jusque chez des peuplades d'Indiens sauter dans leurs cerceaux et faire miroiter aux torches le cliquetis de leur clinquant. Plus heureux que la plupart de nos saltimbanques, ils ont des chances de s'enrichir. Et quel mouvement dans leur vie, quel pittoresque! Ce sont les seuls artistes que les Chiliens, Boliviens et Péruviens apprécient et paient. Ce soir un clown, enfariné et barbouillé de lie, cocasse, jouait des airs délicieux en frappant d'un petit marteau sur un clavier de bois. Il rythmait ses mesures de contorsions et de grimaces, et le public applaudissait à tout rompre, mais, parfois, son rare instinct de musicien l'emportait sur les nécessités du métier; visiblement il s'oubliait et se laissait entraîner par le charme mélancolique de la mélodie. Ses yeux se voilaient; un sourire plus fin atténuait l'horreur de cette plaie béante, sa bouche. Les spectateurs désappointés s'impatientaient et leurs murmures le rappelaient au sentiment des convenances. Il se reprenait alors à rouler des prunelles hagardes et à tirer la langue. Les petites écuyères, des fillettes de dix à quinze ans, ne recueillaient dans leur voltige aucun encouragement. L'une d'elles, en vérité fort jolie, et qui n'eût pas manqué d'éblouir en France même une assemblée de paysans, évoluait au milieu de l'indifférence générale. Mais le lutteur soulevait un frénétique enthousiasme. Songez donc : un lutteur *gavacho* qui « tombait » des *gringos* et des

indigènes eux-mêmes ! Heureuse la nation qui a produit un tel homme !

Mardi soir.

Je vois passer dans la rue un petit homme aux cheveux gris, aux yeux fixes, à la figure émaciée et qui marche comme un halluciné. On me conte son histoire. C'est un colon d'Atacama, un Européen, possesseur d'une mine d'argent, dont les minerais s'appauvrissent de jour en jour. Il y a vécu vingt ans, dépensant au fur et à mesure son maigre gain, toujours hypnotisé par un introuvable trésor, qu'il sentait sourdre sous ses pieds. Son âge mûr s'est consumé en ivresses solitaires, au milieu des sables. Et, sur le seuil de la vieillesse, tout à coup l'amour, la passion l'a pris et enserré. Il aime, il veut se marier, et, pour obtenir celle qu'il convoite, il rêve la fortune et s'acharne contre sa mine. On l'a vu courant de Valparaiso à Santiago, quêtant partout des capitaux, vantant les merveilles que recèle son terrain et auxquelles il croit, le malheureux ! Il appelle des ingénieurs, les héberge, leur arrache des promesses, des espérances, un peu de vie pour son cœur. Les uns essayent vainement de lui représenter que son filon, qui fut toujours pauvre, ne s'enrichira pas pour les besoins de sa cause. Les autres — et j'en connais — trouvent ses vins capiteux et attisent l'ambition dont il est dévoré. Il emprunte, s'endette, arme des équipes de péons, palpe désespérément les gangues qui sortent de son puits. Parfois sa surexcitation tombe ; l'alcool même est impuissant à le ranimer : il se couche sur le sable stérile de sa propriété et s'y roule comme un amant sur le lit de l'infidèle.

*
* *

Nous partons demain pour les grandes mines d'argent de Palacayo en Bolivie. Nous traverserons le désert d'Atacama et nous escaladerons les Hauts Plateaux en chemin de fer.

André Bellessort.

TROIS « ACTES » DE M. SUDERMANN

M. Hermann Sudermann a fait représenter le même soir, à Vienne et à Berlin, trois pièces en un acte, réunies sous le titre collectif de *Morituri*. L'accueil n'a point été égal : Berlin s'est montré, dit-on, beaucoup plus récalcitrant que Vienne. D'abord, sans doute, parce que nul n'est prophète dans sa patrie; et puis peut-être aussi parce que l'auteur de *Magda* excelle à prendre sur le vif, — sans d'ailleurs la désapprouver, bien au contraire, comme nous le verrons tout à l'heure, — la brutalité des *Junker* de son pays. Les gens sont ainsi faits, qu'ils n'aiment pas à se voir peints trop ressemblans.

Comme leur titre l'indique, les trois pièces en question sont reliées par une idée, ou plutôt par une intention commune : elles cherchent à représenter comment des hommes différens aiment et se comportent en face de la mort. Sujet qui ne manque pas de grandeur, sans doute, mais que l'auteur a diminué en nous promenant, pour l'élargir, du monde des Goths au royaume de la fantaisie.

La première pièce, *Teja*, nous transporte dans le camp d'une tribu de Goths, assiégée, affamée et perdue. Leur jeune roi vient de se marier, quand arrive la nouvelle que les vaisseaux sur lesquels il comptait pour ravitailler son peuple, sont perdus. Il décide aussitôt une sortie pour le lendemain, une sortie où l'on sera un contre cent, où l'on mourra tous, mais les armes à la main et non pas dévorés par la famine. Pendant sa dernière veille, celle qu'il a épousée, sans l'avoir même regardée et seulement pour satisfaire aux usages de la tribu, — lui révèle le trésor de l'âme féminine, la tendresse qui comprend mieux que l'intelligence, le dévouement qui soulage et qui console. C'est un monde incon-

nu qui s'esquisse aux yeux du guerrier, élu chef en une heure de désespoir, ployé jusqu'alors sous l'unique souci de sauver ceux qui ont mis en lui leur confiance, condamné souvent à paraître cruel, à recueillir la haine. Trop tard : il s'arrêtera sur le seuil de cette terre promise, il partira avant l'aube à la tête de la troupe qu'il conduit à la mort, sans un mot de regret, sans un regard de faiblesse. — De cette première pièce, il y a peu de chose à dire : faite pour une seule scène — le duo des deux fiancés — ce n'est pas sans artifices qu'on est parvenu à la rendre possible ; et si elle dégage effectivement l'impression d'héroïsme que l'auteur a cherchée, c'est au prix d'arrangemens souvent si laborieux qu'ils surprennent plus qu'ils n'émeuvent.

Fritzchen nous ramène à notre époque. Le succès, dit-on, en a été très grand. L'œuvre le mérite : elle est solide dans sa brièveté, bien conduite et touchante.

Le lieutenant Fritz von Drosse est un bon jeune homme, très tendre, très sentimental. Il n'aurait demandé qu'à épouser sa petite cousine Agnès, la sœur d'adoption qu'élève son père, le major en retraite von Drosse, et qui soigne sa mère, malade, impressionnable à l'excès, un peu faible d'esprit. Mais le major, qui dans son beau temps a mené joyeuse vie, estime qu'il n'est pas bon pour un officier d'entrer trop tôt dans le mariage, et donne à son fils le conseil de s'amuser pendant que sa petite cousine achève de devenir raisonnable. Tout en correspondant en cachette avec la bien-aimée, Fritz s'efforce d'obéir aux conseils paternels. Il s'amuse. Oh ! médiocrement, sans enthousiasme, n'ayant point l'âme à ses plaisirs. Mais enfin, il fait de son mieux pour s'amuser. Il noue une liaison avec une certaine Mme Lanski, personne mûre et légère, fort compromise déjà, et qu'il trouve moyen de compromettre encore davantage ; car il est maladroit, cela va sans dire, tourmenté sans doute par de fâcheux scrupules, enclin à gâter son affaire en y apportant plus de sentiment romanesque qu'elle n'en comporte. Tant et si bien que M. Lanski le cravache en pleine rue. C'est un scandale, et c'est un duel. Or, M. Lanski est de première force au pistolet. A supposer même qu'il manque son adversaire, celui-ci n'en serait pas moins perdu, car après un esclandre pareil, il ne saurait rester à l'armée. Le pauvre garçon comprend donc qu'il n'a plus qu'à mourir proprement, de la balle du mari outragé, et que c'est même ce qui peut lui arriver de mieux. Il revient pour la dernière fois dans la maison paternelle : sans en avoir l'air, il fera ses adieux à sa mère, dont il faut ménager la demi-inconscience jusqu'à la dernière minute, à son père, à la pauvre Agnès. Il ne

dira rien à ces chers êtres : ce sera une courte visite en dehors des permissions habituelles, après laquelle il disparaîtra. Il a compté sans son émotion, sans son énervement, qui le trahissent, qui le forcent à s'expliquer avec le major. Il sanglote le récit de la terrible scène, et le vieux soldat bondit sous l'injure.

— Où était ton sabre? Tu ne l'as donc pas tué?

(Fritz se tait, les yeux à terre.)

Le major. — Où était ton sabre?

Fritz. — Je... ne... l'avais pas... sous la main... mon père!

Le major. — Tu ne l'avais pas sous la main... Hum!... Maintenant, je comprends tout... Oui, il n'y a plus rien à faire... Et cette catastrophe est arrivée quand?

Fritz. — Hier soir, père.

Le major. — A quelle heure?

Fritz. — Il faisait encore... clair!

Le major. — Ha! ha!

Fritz. — Père, ne ris pas! Aie pitié de moi.

Le major. — As-tu eu pitié de moi, toi?... Ou de ta mère?... Ou de... de... Regarde, regarde autour de toi!... Tout ici était arrangé pour toi!... Tout attendait après toi!... Depuis deux siècles, les Drosse ont amassé, épargné, et se sont battus avec la mort et le diable, pour toi seul!... La maison Drosse, tu la portais sur tes deux épaules, mon fils. Tu l'as laissée tomber dans la boue, et tu demandes encore qu'on te plaigne!

Fritz. — Écoute, mon cher père... Depuis que tu sais tout, je suis devenu tout à fait tranquille... Ce que tu dis là, c'est vrai; mais je n'en suis pas seul responsable. Rappelle-toi quand je suis venu te parler à propos d'Agnès, en qui j'avais mis tout mon cœur. Les autres femmes, alors, je m'en souciais comme du diable.

Le major. — T'ai-je poussé à t'occuper d'elles?

Fritz. — Oui, mon père, car qu'est-ce que cela voulait dire : « Vis un peu, mûris, fais ce qu'ont fait ton père et ton grand-père?... » Au régiment, on t'appelle encore le terrible Drosse. On parle encore de tes aventures d'autrefois... On s'en raconte aussi qui sont moins anciennes... Moi, pour ma part, je n'avais pas la moindre envie de ces choses-là. Une femme qui ne m'appartenait pas me semblait un objet sacré... Le point de vue était peut-être naïf, mais si seulement tu me l'avais laissé! Alors, avec Agnès...

Le major. — Tais-toi, par pitié, tais-toi!

Fritz. — Tu vois, tu me dis aussi : « Par pitié! » Père, je suis un mourant, je ne suis pas venu ici pour te faire des reproches ; mais ne m'en fais pas non plus.

Le major, *l'embrassant.* — Mon fils!... Mon tout!... Mon fils!... Je ne veux pas!...

Fritz. — Silence, père, il ne faut pas que ma mère entende...

L'heure passe. Le témoin de Fritz vient le chercher. Il faut se dire adieu à demi-mots pour épargner encore à la mère malade quelques heures de souffrance. A voix basse, le major dit à Agnès :

— Dis-lui adieu, tu ne le reverras jamais!

Quand Fritz se retourne vers elle, le sourire aux lèvres, il voit dans ses yeux qu'elle sait tout.

— Eh bien, Agnès, adieu !
AGNÈS. — Adieu, Fritz.
FRITZ. — Tu sais que je t'aime !
AGNÈS. — Moi, Fritz, je t'aimerai toujours.
FRITZ. — Partons ! maintenant ! Au revoir, papa ! Au revoir ! au revoir !

Cela est très émouvant. Dirai-je que l'émotion est de la qualité qu'a évidemment cherchée M. Sudermann? Je n'oserais. Il a voulu mettre beaucoup de pensées dans cet acte bref et tragique; je crains qu'il n'y ait réussi qu'en partie. Pour relever l'aventure, pour la nettoyer de son caractère anecdotique, pour lui ôter je ne sais quelle apparence de faits divers qu'elle conserve, il faudrait qu'on la sentît dominée par cette fatalité qui pèse sur certaines âmes, les marque de son sceau, les ennoblit jusque dans leurs fautes. Or, M. Sudermann n'a pas le sentiment de la Fatalité. Il le remplace tant bien que mal par la science des contingences, qu'il possède à un haut degré; mais ce n'est pas tout à fait la même chose. Dans les vraies œuvres d'art, l'arrangement des détails est secondaire; ce qui importe le plus, c'est le « je ne sais quoi » qui les gouverne, comme dans la vie où le Destin nous conduit à ses fins. Nos yeux aveugles ne voient pas comment : seuls, les regards clairvoyans des poètes peuvent plonger dans ce mystère; c'est pourquoi nous leur demandons de nous en rapporter quelque clarté. Mais il semble qu'en avançant dans sa carrière, M.Sudermann devienne de plus en plus positif, — je n'ose pas dire « terre à terre ». Ses dernières pièces sont extrêmement bien faites; je n'y retrouve pas *l'au-delà* qu'il y avait dans *la Femme en gris*, *le Sentier des chats* et *l'Honneur*.

Ce trait s'accentue encore dans le troisième acte de *Morituri*, qui souleva les protestations les plus vives. Il porte le titre de l'*Éternel Masculin :* un titre alléchant, mais un peu lourd, car on ne peut s'empêcher de demander beaucoup à l'œuvre qui l'a adopté.

Cette fois, nous sommes à la cour du royaume de Fantaisie. Le peintre est en train de faire le portrait de la Reine, laquelle est belle, et coquette, et s'ennuie. Il a l'air de ne penser qu'à son travail, et c'est tout au plus s'il est poli avec son modèle. La reine lui dit :

— Ce qui peut se passer dans cette salle ne vous émeut donc pas?

Il répond :

— Excusez, Majesté, la lumière du jour est avare, et pour le reste, — je peins.

C'est en vain qu'elle cherche à le distraire : il réclame le « droit de créer, et de se taire. » En sorte qu'elle se pique au jeu et devient de plus en plus coquette. Les deux marquis, l'un en rose, l'autre en bleu clair, qui assistent à la scène, en prennent de l'ombrage, et se promettent d'aller avertir le maréchal, lequel aura de bonnes raisons pour les débarrasser de l'intrus dont la faveur serait gênante. Leur sortie laisse la Reine en tête à tête avec le peintre, sous la garde bienveillante de deux suivantes, dont l'une est sourde et l'autre endormie. Aussitôt, l'artiste et la femme, car cette reine n'aspire vraiment plus qu'à paraître une incarnation quelconque de « l'éternel Féminin », se mettent à discourir du génie, de la beauté, de l'art, de la vie en général et de l'amour. Elle multiplie ses agaceries. Elle demande si on la trouve belle. On lui répond que le peintre la trouve admirable. Mais l'homme?

— L'homme n'a rien à dire, Majesté!

— Quel dommage!...

Elle devient confiante et triste. Elle se plaint de sa pauvre vie :

— Je pense au jour présent, non pas au lendemain. Mon esprit las, aux ailes meurtries, ne s'envole jamais vers le lointain avenir, car, hélas! pauvre, pauvre reine que je suis, je souffre d'une lourde mélancolie. J'ai trop de sentiment, je vous l'ai déjà dit. Et puis, je m'ennuie sur mon trône. Dans ce monde de vide élégance, je...

On connaît le manège, il réussit souvent. Ici, le *flirt* devient de plus en plus aigu; il manque de délicatesse, mais non pas d'agrément. Cet artiste et cette reine ont un parler presque brutal. Qu'on en juge :

La reine. — Vous avez loué mon visage ; mais si ma main est passable, vous ne l'avez pas dit.

Le peintre. — Au lieu de me gronder, regardez ! Je l'ai peinte.

La reine, *boudant*. — Vous l'avez peinte, vous ne l'avez pas baisée. J'en conclus qu'elle n'est point charmante.

Le peintre. — Pardonnez-moi si je manque à l'étiquette, par pudeur plutôt que par sottise. Ainsi, le pilote connaît les lois qui régissent les astres, et prend pourtant souvent une mauvaise route.

La reine. — On dirait que vous vous éloignez du sujet. Je vous ai parlé de ma main, vous me parlez des étoiles.

Le peintre. — Vous parliez de votre main, et elle est si loin de moi, que la volonté même d'une éternité, un courage qui se hausserait jusqu'au ciel, ne m'en rapprocheraient pas d'un pouce.

La reine. — Vraiment? Vous croyez cela? (*Elle se lève et s'approche du chevalet.*) Eh bien, je vous en prie, qu'est-ce qui se passe? Vous n'avez rien voulu, rien forcé, et pourtant ce miracle s'est accompli. Regardez, s'il vous plaît : la main est là.

Le peintre. — Tandis que d'autres tomberaient à vos genoux, reine,

mon devoir est de vous avertir. Je ne suis pas un timide berger, et personne ne s'est jamais joué de moi.

La reine. — Ah! cela devient intéressant! Vous me regardez avec des yeux sauvages, comme si une haine insatiable vous emplissait.

Le peintre. — Une haine? Non, ce que je vous ai caché avec rage, ce n'était pas de la haine, non. Si je hais quelqu'un, c'est moi-même : car, ébloui, j'ai saisi, comme un noyé la planche, les paroles légères que vous serviez en raillant; car, en lâche courtisan, j'ai oublié la fierté de l'homme, pour dévorer, plein de désir, la douceur de votre grâce! Oui, montrez-les, vos blanches mains de fée, montrez-les, lourdes de la bénédiction d'amour; mais attendez! pensez bien à la fin, par le Dieu sacré, — car je ne me connais plus.

La reine. — Jamais encore je n'ai entendu de tels accens.

Le peintre. — Quand la force vous a-t-elle ployée? Quand la passion vous a-t-elle construit un trône sur les ruines de l'Univers? Le trône unique sur lequel siège la Femme, au-dessus de toutes les reines!... Prenez de moi votre couronne : car moi, ô reine, je suis un homme!...

Ici, je ne puis m'empêcher d'interrompre et de demander pourquoi ce peintre est *un homme*, du moins dans le sens supérieur que M. Sudermann veut donner au mot. Il m'a plutôt l'air d'une bête. Je ne vois pas en quoi il vaut mieux que le marquis en rose ou le marquis en bleu clair, — et vraiment on a négligé de nous l'apprendre. Il peint, c'est vrai, et cela est fort louable, sans pourtant le surélever au-dessus de l'espèce. Il s'emporte et s'exprime avec beaucoup de grossièreté : à supposer que cette grossièreté ne le diminue en rien, on reconnaîtra pourtant qu'elle ne suffit pas à faire de lui un *Uebermensch*. Enfin, nous l'avons vu manger une tartine qu'il a sortie de sa poche : rien n'est plus méritoire, je le reconnais, que de manger quand on a faim, et je pense que ce détail est destiné à nous montrer deux choses : d'abord, que le peintre ne permet point à ses sentimens de gêner son estomac; ensuite, qu'il est sage et précautionneux, puisqu'il ne se risquerait point à la cour sans avoir assuré son goûter. Mais cela même ne prouve rien de plus. Quant à ses paroles, elles ne justifient en rien la haute opinion qu'il a de lui-même; et l'on ne peut s'empêcher de croire qu'au lieu de dire : « Je suis un homme », il serait plus près de la vérité s'il disait : « Je suis un mâle. » Là encore, il y a une nuance.

La reine cependant, à qui ce langage n'a pas d'abord déplu, commence à s'en effrayer. Elle recule jusqu'à son trône en s'écriant :

— Cessez, je ne puis plus vous entendre!

Mais le peintre, comme il l'en a avertie, ne « se connaît plus, » et la scène se poursuit un instant encore en devenant toujours plus brutale, jusqu'à l'entrée du maréchal qui l'interrompt brusquement. Elle est désagréable, cette scène, et je comprends

qu'elle ait soulevé quelques protestations : car le public n'aime point qu'une main violente remue sans ménagemens la fange du cœur et des sens. Et M. Sudermann a voulu le faire ; et il a réussi à ramener à des traits généraux la « lutte éternelle » dont parle le poète ; cette lutte qui se livre « en tout temps, en tout lieu »

Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme

(bien qu'ici le mot *bonté* convienne peu) ; cette lutte dont les péripéties alimentent presque toute la littérature dramatique et romanesque, — mais atténuées, embellies, adoucies par l'art des poètes. M. Sudermann a déchiré les voiles. Cela peut déplaire, mais c'est courageux.

Cependant la reine se retire, en livrant le peintre au maréchal. Celui-ci provoque celui-là. Un duel? Non pas. Le peintre, ici, montre quelque bon sens et de la force d'âme. Il refuse de se battre : « Chacun de nous deux a son art, dit-il : vous maniez l'épée, moi la palette. » Pourquoi ferait-il le jeu de son adversaire en se défendant avec une arme qu'il ne connaît pas :

— Alors, pourquoi portez-vous une épée?

— Parce que cela me plaît.

— Vous êtes un lâche!

— Vous... un héros!

Qu'on le tue si l'on veut, il ne fera pas un geste pour donner au meurtre dont il va être victime l'apparence d'un combat. Cependant son adversaire, en se fâchant, devient fort beau ; si beau que l'artiste ne résiste pas à la tentation de lui demander à faire son portrait avant de mourir. Quelque irrité que soit un homme, une telle proposition le flatte toujours : le maréchal est moins pressé d'expédier son rival, avec lequel il entame une brève discussion sur la réalité des faits et sur celle des images. C'est ainsi que, de fil en aiguille, ils en reviennent à discuter leur situation respective :

Le maréchal. — Les plaisanteries ne vous serviront à rien. Mais je prendrais volontiers bonne opinion de vous, car celui qui plaisante en face de la mort, a pris la vie au sérieux.

Le peintre. — Certainement.

Le maréchal. — Vous me faites de la peine.

Le peintre. — Il n'y a pas de quoi.

Le maréchal. — Et pourquoi ne pouviez-vous pas vous taire? Comment avez-vous osé, contre la raison et les mœurs, vous hausser jusqu'à votre reine. Est-ce que rien ne vous dit que c'est un crime?

Le peintre. — Vous appelez cela un crime ; moi, je l'appelle une ânerie...

Le maréchal. — Vous ne l'aimiez pas, et pareil à un faune, vous étiez prêt à vous jeter sur elle. (*Il le saisit.*) Mais moi, je l'aime, — donc vous devez mourir.

Le peintre. — Excusez-moi, si je m'étonne de votre logique. Je suis fort honoré de savoir que vous l'aimez, et vous m'avez déjà dit plusieurs fois que je dois mourir; mais que ces deux faits s'enchaînent, ce n'est que du caprice. Et voyez : que vous l'aimiez, cela est bienséant. Le contraire, — selon les lois et coutumes de la cour, — serait contre nature. Mais une autre question me paraît plus importante : Vous aime-t-elle? Et maintenant, je veux vous dire quelque chose : en souriant, avec de doux regards, éperdus de désir, on vous a promis tout le paradis, et l'on domptait ainsi votre violence. Mais quand il s'agissait de tenir ses promesses, on s'enveloppait alors dans l'excuse de l'innocence. C'est bien ainsi, n'est-ce pas, que cela se passait? Vous vous taisez, car vous avez honte du jeu. — Pardonnez-moi, Seigneur, de toucher à des blessures.

Le maréchal. — On dirait que vous avez des espions derrière les portes.

Le peintre. — Des espions, pour quoi faire? C'est l'ancienne coutume d'Ève, que je connais aussi, monsieur le maréchal. Mais ce qui se cache, là derrière, si c'est vraiment de l'amour, pour vous, pour moi, on ne saurait le dire. Si je survivais au combat, il est probable qu'elle m'aimerait. Mais, comme il est écrit dans les étoiles que dans ce duel ridicule vous serez le vainqueur, ce sera vous, monsieur le maréchal, qu'elle aimera. Telle est la loi, partout où la gloire de la femme gouverne le monde, — ainsi que nous l'apprend l'histoire naturelle.

Est-il nécessaire de dire maintenant ce qui va se passer, et ne voyez-vous pas que nous approchons d'un dénouement renouvelé de celui du *Demi-Monde?* Les deux rivaux se font compères. Ils feignent de se battre, et le maréchal fait le mort: ce qui lui permet de constater que son adversaire ne se trompait point. La reine, humiliée d'être connue, renverra le maréchal au camp et le peintre à tous les diables; et ils s'en iront bras dessus bras dessous « dans l'espace en fleurs, pour travailler dans la joie et pour combattre ! »

Et maintenant, où est « l'éternel masculin »?

Pour ma part, je le trouve surtout dans la jobarderie des deux hommes, victimes ensemble d'une coquette médiocre, quoique couronnée. Cette jobarderie a de tout temps fourni aux poètes un thème séduisant : les uns la poussent au tragique, comme Alfred de Vigny dans la *Colère de Samson*, d'autres — comme M. Sudermann dans son dernier « acte » — en accentuent les traits ridicules et tâchent d'en rire. Mais c'est toujours la même chose. L'homme apparaît comme une innocente victime de ses désirs, excité par les ruses de la fatale Dalila. Il n'a point de méchanceté : il a peu de défense :

Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu.

Dupe éternelle, il prend son parti d'être dupe — jusqu'au jour où il réagit selon son tempérament — contre l'ennemie qui

... Se fait aimer sans aimer elle-même.

Parfois il s'abandonne (comme Samson), parfois il se révolte et, d'une main brutale, déchire le voile qui lui couvre les yeux : ainsi notre peintre et Olivier de Jalin. Pendant un instant, il y voit clair, il a l'air assagi. Soyez bien sûr que c'est une lueur de bon sens passager : il recommencera. Si Samson n'avait pas renversé d'un coup d'épaule le temple des Philistins — et s'il en avait retrouvé l'occasion — il aurait rapporté ses yeux saignans aux baisers de la traîtresse. Pareillement, si le peintre et le maréchal retrouvent la reine, ils lui donneront une deuxième représentation de leur petite comédie, pour peu qu'elle ait la moindre envie de les y pousser; s'ils ne la retrouvent pas, ils en trouveront une autre, aux genoux de laquelle se répétera leur manège, — qui n'a d'ailleurs rien de commun avec l'amour, dont ils tâchent en vain de donner des définitions. Et cela ira ainsi aussi longtemps qu'il y aura des hommes et que ces hommes seront gouvernés par leurs désirs. Et cette perpétuelle défaite, cette faiblesse, cette lâcheté qui, selon les circonstances et les âmes, sème des ruines ou fait sourire, — c'est à coup sûr le trait le plus réel, le plus évident, de « l'éternel masculin ».

Mais je crains que M. Sudermann ne l'entende point ainsi; je crains que cet « éternel masculin », qu'il peut revendiquer l'honneur d'avoir baptisé en s'appropriant un mot fameux, ne lui apparaisse comme quelque chose d'infiniment respectable, de très élevé; je crains qu'il n'ait enfermé dans sa pièce une « morale », et, si je l'ai bien comprise, alors, je suis avec les siffleurs. Je regarde sortir ensemble, bras dessus bras dessous, les deux rivaux réconciliés; je rêve sur leurs dernières paroles, je cherche à en presser le sens... Est-ce que vraiment elles disent ce qu'elles ont l'air de dire :

— Mais nous, sortons dans l'espace en fleurs pour travailler dans la joie...

— Et pour combattre !

Ces paroles, que l'auteur a pesées avec soin, dans lesquelles il a certainement enfermé « l'idée » de sa pièce, ne peuvent signifier que ceci : l'essentiel de l'homme, ce ne sont pas ses pensées, ce ne sont pas ses sentimens, — ce sont ses actes, c'est son *métier*, peindre s'il est peintre, tuer s'il est soldat, scier du bois s'il est charpentier, tirer l'alène s'il est cordonnier. En dehors de ces occupations sublimes, il n'est capable que d' « âneries ». Son humanité, c'est d'être, suivant le hasard de sa naissance, un bon pâtissier ou un bon général, un bon artiste ou un bon comptable. Ce qu'il y a d'éternel en lui, c'est la part qu'il fait à ses fonctions, en tant qu'elles absorbent son activité. Qu'il travaille : quel que soit son travail, le seul fait qu'il l'exerce le dispense d'aimer et de rêver. Ai-je besoin de dire que pas un instant je

ne songe à méconnaître la sainteté du travail ; mais ce qui fait cette sainteté, ce n'est pas l'acte lui-même et ce n'est pas non plus l'œuvre qu'il produit : c'est le sentiment dans lequel il s'accomplit. Je plains le manœuvre qui sue et peine sans savoir pourquoi sur un dur labeur, l'ouvrier qui exécute machinalement sa tâche, l'artiste qu'absorbe le souci de sa technique, et le « maréchal » qui se bat pour le plaisir de se battre ; et je sais en même temps qu'il n'y a pas d'humble besogne qui ne puisse ennoblir le cœur de l'ouvrier. C'est que, par delà l'œuvre de chaque jour, il y a des horizons infinis que nos regards doivent embrasser. Les deux héros de la pièce ne semblent pas s'en douter : la pauvre anecdote qu'ils viennent de vivre sous nos yeux paraît suffire à les décourager de tout effort étranger à leur spécialité, à laquelle ils retournent battus et contens, en se jurant de n'en plus sortir. Et que leur dernier mot est concluant ! Rappelez-vous la belle parole dont M. Sudermann a cherché à s'inspirer, la parole mystérieuse que le *chœur mystique* murmure à la fin du second *Faust :*

Das Ewig Weibliche
Zieht uns hinan

« L'éternel féminin nous attire en haut. » Eux, l'éternel masculin les attire... dehors (*hinaus*) ; et il ne suffit pas d'ajouter « dans l'espace en fleurs », *in blüh'nde Weiten*, pour relever le sens de ce fâcheux adverbe. Vraiment, si M. Sudermann a voulu opposer « l'éternel masculin » à « l'éternel féminin » pour rabaisser celui-ci au profit de celui-là, je crois qu'il a démontré le contraire ; et je la regrette, parce que notre sexe vaut mieux que cette interprétation. S'il y a un « éternel masculin », — et vraiment, y en a-t-il un ? — sa définition demeure à trouver, son sens à établir. Le travail et la lutte, qui font partie de son vaste domaine, ne suffisent point à en marquer les limites.

Ces réserves, on le remarquera, portent sur le fond même de l'œuvre nouvelle de M. Sudermann. Je serais par trop incomplet si je n'ajoutais que les trois actes de *Morituri* sont d'une exécution extrêmement brillante et soignée. Certaines œuvres de M. Sudermann ont plus d'*au-delà ;* je n'en connais aucune qui témoigne mieux d'un talent plus conscient, plus sûr de ses moyens, plus fécond en ressources variées. On dirait presque qu'il a voulu prêcher d'exemple, montrer ce que peut le travail, — tel qu'il le glorifie, — quand il s'accomplit sans le concours de l'âme, sans celui des forces indéfinissables qui l'enveloppent de poésie. Et nous voyons qu'il peut cela, et pas davantage ; et que c'est beaucoup sans doute, mais que ce n'est point assez.

***

REVUE LITTÉRAIRE

LES DANGERS DE LA SENSIBILITÉ

M'accusera-t-on de paradoxe, ou me reprochera-t-on ma sécheresse naturelle, si j'avance qu'entre toutes les qualités dont un écrivain peut être doué, la sensibilité est l'une des plus dangereuses, l'une de celles dont il doit le plus soigneusement se méfier, celle même par où se sont d'abord démodées et finalement ont péri des œuvres d'ailleurs éminentes? Il ne s'agit bien entendu ni de cette fade sensiblerie dont on voit à de certaines époques toute une littérature affligée, ni de ce sentimentalisme niais qui en tous les temps a défrayé les romances, ni de ces accès d'attendrissement, intempestifs quoique sincères, qui font pleurnicher le financier de l'épigramme sur ce pauvre Holopherne

Si méchamment mis à mort par Judith,

et encore bien moins de cette facilité aux larmes qui met à certaines gens une continuelle humidité aux paupières avec un tremblement dans la voix. Je songe à la sensibilité vraie, privilège d'un cœur accessible à la tendresse. Elle est dans une âme ce qu'il y a de plus charmant et qui la rend aimable. C'est pour cela même qu'à la manière de toutes les choses exquises il faut qu'elle reste discrète et se modère, se mêlant à toutes les autres facultés sans se substituer à aucune. Mais cette mesure est singulièrement difficile à garder. Car il est de l'essence de la sensibilité qu'elle cherche à se répandre, qu'elle s'augmente en se dépensant et qu'elle emporte tout dans son cours abondant et impétueux. L'écrivain qui en est richement pourvu se tient d'abord en garde contre des séductions auxquelles il ne se sent que trop de disposition à céder; une secrète pudeur l'avertit que les plus délicates entre nos émotions ne sont pas faites pour paraître au grand jour. Peu à

peu il est rassuré par l'atmosphère de sympathie qu'il devine autour de lui. Il se livre davantage ; il éprouve une joie intense et double à donner la note la plus profonde de son âme et à entendre l'écho qu'elle éveille dans d'autres âmes. Désormais il s'affranchit de toute mauvaise honte, et de ces scrupules d'art qui jadis lui faisaient repousser certains moyens trop faciles de provoquer l'émotion. Pourquoi cacher ce qu'il y a en lui de meilleur? Pourquoi refréner les élans d'une sensibilité qui brûle de se répandre sur toutes choses, puisque aussi bien la pitié, si large soit-elle, n'égalera jamais l'immensité de la souffrance? Pourquoi les soumettre au contrôle de la raison qui est froide et du bon sens qui est mesquin? La bonté est supérieure à la justice. Rien n'est vrai que de pardonner, et cela est tellement plus commode que de juger! Ce n'est qu'une habitude à prendre, mais qui sitôt prise supprime les hésitations, nous dispense du discernement, donne aux arrêts que nous rendons une assurance et une solennité extraordinaires. C'est ainsi qu'un écrivain sensible en vient à prendre les suggestions de son instinct pour autant de révélations qu'il traduit ensuite en oracles. Et c'est à peu près, nous semble-t-il, en suivant cette pente que le poète exquis des *Humbles* est devenu l'auteur de ce livre du *Coupable* (1), livre généreux s'il en fut, mais qui, au premier abord, ne laisse pas que de paraître un peu surprenant.

C'est le mérite de M. François Coppée d'avoir étendu le champ de notre poésie française en faisant entrer dans la littérature tout un ordre de sentimens et en lui adjoignant un personnel qu'elle avait jusqu'alors ignoré ou même dédaigné. Né lui-même chez les humbles, élevé dans un intérieur dont il a par la suite décrit très fréquemment et avec une pieuse insistance le train modeste et les vertus familiales, il n'a eu qu'à regarder autour de lui pour apercevoir tous les trésors intimes qui se dépensent quotidiennement dans ces simples existences. Il n'a pas cherché ailleurs une inspiration qui lui était suffisamment fournie par des choses qu'il connaissait bien. Tous ces cliens médiocres, employés ponctuels, débitans scrupuleux, ouvriers des faubourgs, rentiers des provinces, nourrices dépaysées, vieilles filles immolées sur l'autel du célibat volontaire, ces héros de sacrifices obscurs avaient droit qu'une sympathie vînt les découvrir dans leur humilité. M. Coppée a dégagé de ces milieux ternes une poésie qui sans doute ne pouvait avoir beaucoup d'éclat, mais qui est encore de la poésie. En relisant les recueils qui ont établi la réputation de l'écrivain, on est frappé de voir combien de ressources il y mettait au service de son émotion et comme le poète y était merveilleusement secondé par l'artiste. Doué à un degré éminent du sens de l'observation, il excellait à trouver le détail pittoresque et disposait ses cadres avec un soin mi-

(1) *Le Coupable*, par M. François Coppée, de l'Académie française, 1 vol. in-18; Lemerre.

nutieux qui faisait de lui l'égal des bons peintres flamands. A l'exemple de ces maîtres, il comprenait que la nature même des sujets imposait à ses tableaux l'exiguïté des dimensions, comme une loi du genre. Le tact le plus sûr l'avertissait du moment précis où la réalité côtoyait la trivialité, où l'émotion courait risque de dégénérer, et une ironie à peine saisissable dénotait l'esprit qui se fait volontiers l'interprète du sentiment, mais ne consent pas à en être la dupe. La limite est presque imperceptible, et on admire ce qu'il a fallu à M. Coppée de délicatesse et de goût pour ne pas la dépasser. Il s'arrêtait juste à temps. Il se retenait.

Dans sa nouvelle manière, il ne se retient plus. Il a trouvé chez ses nombreux lecteurs du *Journal* un public avec lequel il est en complet accord et pour lequel, tout à fait à son aise, il vibre depuis tantôt quatre ans. Ce public n'est peut-être pas très raffiné, mais, ce qui vaut mieux, c'est un public de braves cœurs, étant pareillement celui de Mme Séverine. Les gens du monde, les snobs, les psychologues et les wagnériens peuvent aller porter ailleurs le tribut de leurs hommages sujets à caution. Ce que les lecteurs de M. Coppée apprécient dans ses savoureuses chroniques, c'est une bonhomie qui n'est pas suspecte, une franchise et une liberté d'allures qui se traduisent par la cordialité du style, et c'est, par contraste avec l'air guindé des pince-sans-rire et les subtilités des fignoleurs, ce qu'on pourrait appeler : la littérature du cœur sur la main. La loi de la division du travail qui s'impose même au travail intellectuel force les écrivains à se spécialiser dans un genre. D'autres tiennent de l'ironie, et il faut les plaindre. D'autres tiennent du pessimisme ou de la gaieté, suivant que l'article est demandé. M. Coppée est plutôt un spécialiste de la sensibilité. Une douleur qui veut être consolée s'adresse à lui, sans craindre de se tromper. Une mère en deuil lui écrit : « Faites un petit article pour une mère qui a perdu son enfant. » Et il le fait. A vrai dire nous avons quelque peine à comprendre cette affliction qui exige d'être étalée dans les colonnes d'un journal, et cet appel à la compassion des badauds nous choque un peu. Mais l'important est que la peine soit soulagée ; la part est bonne et enviable de ceux qui savent les paroles qui apaisent. Toutes les souffrances trouvent le cœur de M. Coppée prêt à s'ouvrir pour elles.

Les opinions elles-mêmes, chez M. Coppée, passent par le chemin du cœur et y prennent un accent particulier. Chaleureux dans l'expression de ses convictions, il ne se contente pas d'être patriote, ce qui par bonheur n'est pas rare en France ; il est chauvin sans vergogne. Il a, cela va sans dire, un culte pour Napoléon dont il parle tout à fait en vieux militaire ; s'il avait jadis, l'arme au bras, défilé sur le front de la Grande Armée, il ne pousserait pas plus loin la dévotion pour celui qu'il appelle avec une familiarité respectueuse : « Mon Empereur. »

Surtout ce qui excite chez le poète un doux émoi, c'est le coudoiement des idylles printanières. Le frôlement d'une jupe, la fuite d'un chapeau fleuri lui laissent un trouble délicieux, quoique mélancolique. On rencontre dans les rues de Paris des amours de trottins qui s'en vont le carton sous le bras, la frimousse au vent. Ce sont les sœurs des grisettes d'antan, aussi jolies, guère plus cruelles, avec des gentillesses d'âme et des délicatesses de sentiment qu'on ne trouve plus que là. L'une d'elles, que le poète Amédée Violette avait conduite à la tombe de Victor Hugo, eut une inspiration charmante. Elle s'agenouilla et posa sur la dalle le petit bouquet de violettes, dernier gage de la tendresse de son amant. M. Coppée est persuadé que Victor Hugo dut être content; je le crois avec lui. Pour sa part il ne manque pas de sourire aux couples qu'il rencontre gentiment enlacés : étudiant avec sa petite amie, ouvrière avec son petit homme. Le salut amical qu'il leur envoie n'est pas dépourvu de gravité; car les amoureux qu'on accuse parfois de folie sont en réalité les sages, et M. Coppée ne l'envoie pas dire aux empêcheurs de s'aimer sur les bancs. C'est un grand bénisseur d'oaristys. — Les couplets sur la patrie et sur la saison des amours, sur l'Empereur, les grisettes et le bon Dieu, ce sont des paroles à peines neuves sur un air connu. Ce thème a déjà servi. M. Coppée le sait comme nous, et quand pour le taquiner on prononce devant lui le nom de Béranger, il ne se fâche pas. Il est tout simple en effet qu'on ressemble à ceux sur qui on se modèle.

Dans cette attitude de chansonnier populaire et de bonhomme Franklin où viendra sans doute le prendre la lithographie, M. Coppée voit défiler devant lui la société contemporaine, si troublée, aux prises avec des questions si redoutables! Sur toutes ces questions, il dit son mot en passant. Il a son opinion, comme c'est son droit de citoyen français, sur les revendications socialistes, sur les crimes anarchistes, sur le régime parlementaire, sur la vie future, sur les fêtes de Kiel, sur le fanatisme, sur le Congrès des religions, sur la guerre de Madagascar, sur la répartition de l'impôt, sur la colonisation et sur la décentralisation. Il nous la donne, en ses libres causeries, sans prétentions, mais avec plus de sérieux qu'on ne serait tenté de le croire : « En vérité, écrit-il, l'heure est formidable... » Il ne se fait aucune illusion sur la compétence qu'il peut avoir en ces matières variées. Mais il remarque justement que depuis qu'elles sont remises au bon plaisir des gens compétens, les choses vont de mal en pis. Politiciens, statisticiens, économistes et sociologues, ce dont ils manquent tous, c'est de générosité. Les opinions de M. Coppée sont généreuses, et elles sont spontanées; elles jaillissent tout d'un coup de sa conscience; c'est ce qui leur donne leur valeur et, je ne craindrai pas de dire : leur autorité. Sans s'en douter peut-être, M. Coppée est en train de devenir un des guides de l'opinion, ou tout au moins un de ses représentans

attitrés. Il a l'oreille d'un grand public. Il a été plus d'une fois son porte-parole. Tout récemment, quand un groupe de Polonais a voulu faire entendre ses doléances, c'est lui qui s'est chargé de les transmettre au tsar. Nous avons toujours besoin en France d'un poète pour écrire aux souverains étrangers et intercéder en faveur des condamnés à mort.

C'est sous l'empire de ces préoccupations d'ordre général que M. Coppée a composé *le Coupable*. Il y écrit l'histoire d'un assassin. Un certain Chrétien Forgeat a tué pour le voler un marchand d'habits-galons. Tel est le nouvel « humble » dont l'écrivain va étudier le cas et pour lequel il sollicite notre pitié. Il faut tout de suite signaler la hardiesse de sa conception. Au lieu de choisir comme « espèce » un de ces crimes passionnels auxquels est acquise d'avance l'indulgence de tous les jurys, il a volontairement choisi le crime qui inspire le moins de sympathie, le crime le moins littéraire : l'assassinat ayant le vol pour mobile. Et il ne se bornera pas à réclamer les circonstances atténuantes : il va plaider « non coupable ». Ce Forgeat est le fils d'un petit bourgeois de province, Chrétien Lescuyer, qui est venu à Paris pour y faire son droit, y a fait la fête, est devenu après plusieurs autres l'amant de la tendre Perrinette, et apprenant que sa maîtresse était enceinte et probablement de ses œuvres, l'a lâchée pour retourner dans sa province et s'y marier bourgeoisement. Un enfant est né, qui bientôt, la mère étant morte, est tombé au vagabondage des rues. Envoyé dans une colonie pénitentiaire, il y a, non pas achevé de se perdre, mais contracté de mauvaises habitudes, et noué des relations compromettantes. Rendu à la liberté, il s'est trouvé aux prises avec la misère, a résisté pendant des années ; enfin, dans un coup de folie, il a tué. Il se trouve que l'avocat-général chargé de requérir contre lui est justement son père : Chrétien Lescuyer. Celui-ci, pris de remords, s'accuse solennellement à l'audience, et, père repenti, ouvre les bras à celui qu'il a trop longtemps négligé. Dans tout cela il y a une victime, non pas bien entendu le marchand d'habits-galons, qui n'est pas intéressant, mais précisément l'assassin. Il y a un coupable : c'est le père. Ou plutôt la grande coupable est la société elle-même, la société bourgeoise.

M. Coppée a soutenu cette thèse avec une chaleur de cœur, une sincérité de zèle, une ardeur de conviction qui sont en soi des sentimens infiniment respectables et devant lesquels on ne peut que s'incliner. Il a fait plus et accompli un sacrifice des plus méritoires. Il s'est effacé devant sa cause, et, renonçant pour cette fois à nous faire admirer les grâces de son style et sa souplesse de virtuose, il a abdiqué tout souci de littérature avec un désintéressement bien rare chez un écrivain de profession. Il n'a pas cherché à piquer notre curiosité par la combinaison ingénieuse des événemens, persuadé que les faits seraient plus éloquens dans leur agencement rudimen-

taire. S'il a emprunté au *Monte-Cristo* du vieux Dumas le gros effet de mélodrame qui lui sert de dénouement, c'est qu'il se souciait uniquement de frapper fort. S'il a poussé les portraits à la caricature, c'est qu'il voulait faire saillir davantage certains traits et par là mettre sa pensée dans un relief plus saisissant. S'il choisit, entre les plaisanteries, les plus faciles, et, par exemple, accumule les comparaisons saugrenues pour traduire l'impression réfrigérante de l'intérieur provincial des Lescuyer, c'est afin de se mettre à la portée de toutes les intelligences. S'il s'égaie aux dépens de la duchesse douairière de Château-Branlant du vicomte de la Houstepilière, de Mlle de la Tour-Prends-Garde et de l'évêque de Seringapatam, il sait aussi bien que nous ce qu'il faut penser de ce genre de facéties. Quand il offre à son lecteur de lui payer une tournée, « mais là, vous savez, une tournée de tout ce qu'il y a de plus distingué en fait de consommation », et quand il affecte d'émailler son style de mots empruntés au vocabulaire des rues, c'est pour nous mettre à l'aise et dissiper ce brin de gêne qu'on éprouve parfois devant un académicien, gardien patenté du langage de Bossuet. Souvent on croit surprendre des traces de rhétorique. « Allons, juge austère, magistrat implacable, mets la robe écarlate à l'épitoge d'hermine et la toque galonnée d'or. Au devoir ! Brandis le glaive de la Loi, amoncelle les foudres sur ce front coupable ! Pour immoler ton fils, tu n'as pas la vertu de Brutus, mais l'ange de la justice guide ton bras, nouvel Abraham... » Ces choses, si elles avaient été écrites de sang-froid, seraient bien emphatiques. Mais justement M. Coppée n'est pas de sang-froid. Il a fait une œuvre de pitié, non pas une œuvre d'art. Il n'a pas accepté un seul instant que l'attention se détournât sur l'habileté du romancier et s'égarât sur les mérites de la forme. Il a voulu faire porter tout l'intérêt sur les idées elles seules. Nous avons hâte d'y arriver.

Nous nous demanderons d'abord à qui en a l'auteur du *Coupable*. Car s'il prétend seulement démontrer qu'un père ne doit pas abandonner ses enfans, et, ayant eu le plaisir, laisser la peine aux autres, il a d'avance partie gagnée. Il est évident que l'acte d'un Jean-Jacques Rousseau portant ses petits aux Enfans-Trouvés est monstrueux. Mais la démonstration est trop facile et elle a été faite trop souvent pour qu'il fût nécessaire d'y revenir et d'y apporter cette grande dépense de mise en scène et ce grand renfort d'éloquence. On ne prend pas tant de peine pour enfoncer une porte ouverte. Il faut que M. Coppée ait eu d'autres visées. Son objet, en poussant ce cri d'alarme, était de signaler le vice de certaines institutions, l'iniquité d'usages acceptés, le pharisaïsme d'opinions reçues. En fait, le plaidoyer pour Chrétien Forgeat est un réquisitoire contre beaucoup de choses et beaucoup de gens.

C'est d'abord un réquisitoire contre les gendarmes. M. Coppée ré-

clame avec vigueur contre les policiers de tout ordre et de tout grade : geôliers ignobles, sergens de ville qui puent le vin, agens pareils à des bandits, mouchards à mine patibulaire, et il flétrit en bloc les roussins, les cognes, les vaches et les flicques. Il leur reproche d'être sans élégance dans les manières. Le reproche est fondé, et il est en effet regrettable que les « mouchards » ne se recrutent pas parmi des personnes d'une éducation plus soignée. Nous avons tous été témoins de la brutalité avec laquelle ils malmènent parfois des passans inoffensifs. Il est pourtant des circonstances où nous trouvons que les « vaches» ont du bon. Le jour où les travailleurs organisent une manifestation pacifique, il ne nous déplaît pas de songer que par un surcroît de prudence les « cognes » ont pris des mesures d'ordre. Le promeneur attardé dans les rues du Paris nocturne préfère cent fois à la rencontre des souteneurs celle même des « flicques ». Et quand ils n'auraient pas d'autre emploi, les « roussins» serviraient encore à protéger les élus du peuple contre leurs électeurs. Libre à M. Coppée, qui ne fait pas de politique active, de soupirer après la suppression des gendarmes. M. Jaurès, retour de Carmaux, souscrirait difficilement à une mesure aussi radicale.

Pour les gens de justice M. Coppée n'est guère plus tendre que pour les gens de police. Si M. le conseiller Lescuyer est d'humeur triste et d'aspect morose, M. Coppée s'élève contre la morgue « justiciarde ». Mais si M. le conseiller Durousseau fait des mots à l'audience, il blâme avec non moins de force ces gaietés déplacées. Le rôle de l'avocat-général chargé de réclamer l'application des lois lui semble abominable. C'est qu'il tient les lois elles-mêmes pour injustes et mauvaises, et il appelle spirituellement nos codes, des « recueils d'iniquités légales. » L'institution judiciaire lui apparaît dans son ensemble comme une machine compliquée dont l'objet est de tendre des pièges à l'innocence. Et il ne peut songer sans frémir à ce reste de barbarie qu'est la peine de mort, à cette lâcheté d'une société déployant un appareil formidable, mettant en ligne la force armée, le bourreau et ses aides contre un pauvre diable qui ne peut même pas se défendre ! Il y a dans ces réclamations bien du vrai. La justice se trompe souvent, car elle est rendue par des hommes sujets à l'erreur. Notre Code d'instruction criminelle est suranné, et les magistrats sont les premiers à en poursuivre la revision, obligés qu'ils sont trop souvent de laisser le coupable impuni, faute de pouvoir appliquer des peines disproportionnées. Les tribunaux ne rendent pas toujours à la société des membres en qui ils voient pour elle moins une parure qu'un danger. Et il serait à souhaiter que la charité évangélique pût s'étendre à toutes les fautes. Pour ce qui est de la peine de mort, il y a longtemps qu'on en discute la légitimité, et elle compte beaucoup d'adversaires. Mais on ne voit pas que M. Coppée leur fournisse d'argumens ni très nouveaux ni très

topiques. Il invoque le respect de la vie humaine en faveur de ceux qui viennent de manquer gravement à ce respect... Que messieurs les assassins commencent!

Policiers et magistrats ont combiné leur action pour persécuter l'infortuné Forgeat. Tout enfant ils l'ont fait arrêter, sous prétexte qu'il n'avait ni domicile fixe, ni moyens d'existence, ni même une tenue décente. Arrêter un enfant! quand on laisse aller en liberté les députés qui mendient des bureaux de tabac pour leurs électeurs et les ministres qui touchent des pots-de-vin! Du petit parquet, on a expédié l'enfant sur une colonie agricole. Si vous nourrissez des illusions sur le système qui consiste à réunir les jeunes vauriens pour qu'ils mettent leur perversité en commun et se perfectionnent mutuellement dans le vice, ou si vous croyez encore à l'efficacité de la culture des navets pour l'amendement des âmes, lisez *le Coupable*. La description que vous y trouverez d'un bagne d'adolescens, et qui a bien l'air d'être de tout point exacte, est celle d'un enfer. Est-ce donc que M. Coppée préconise le régime cellulaire? Il le stigmatise bien plutôt, et le tient pour une invention de tortionnaires raffinés, l'isolement étant la meilleure préparation à la folie furieuse. Il reconnaît d'ailleurs qu'il est difficile de placer les jeunes détenus dans les familles. En fin de compte, il ne sait trop qu'en faire et laisse aux philanthropes à se débrouiller avec les économistes. Il n'a pas de solution pour un si grave problème, et, sur ce point comme sur bien d'autres, on ne peut, en bonne justice, lui reprocher de ne pas apporter la réponse décisive à des questions sur lesquelles l'humanité hésite depuis des siècles. Mais alors que signifient ces ironies féroces contre les criminalistes, inventeurs de systèmes et faiseurs de tableaux à double entrée avec accolades et reports? Et quand on n'a pas de conseil à donner aux gens, a-t-on bien le droit de les invectiver?

Au surplus, j'imagine qu'en toute cette affaire M. Coppée s'est laissé entraîner par la passion, et je ne crois pas qu'au fond il tende à supprimer les sergens de ville, licencier les tribunaux, tolérer le vagabondage et rendre à la liberté de leurs ébats les pupilles des établissemens pénitentiaires. Mauvaises ou médiocres, il est des institutions dont une société organisée ne peut guère se passer. Il importe moins de réformer les institutions que d'améliorer les mœurs, et la question sociale se ramène à une question de morale. Telle est bien aussi la thèse de M. Coppée. Il n'a guère de confiance dans l'efficacité des dispositions législatives pour ramener l'âge d'or, et quoiqu'il réclame qu'on inscrive dans le Code telle mesure comme la recherche de la paternité, il sait que tous les textes de lois sont impuissans contre un mal dont la cause profonde réside dans les cœurs. Si le peuple est démoralisé, la faute en est à l'égoïsme des bourgeois. C'est l'infamie des Lescuyer père et grand-père qui achemine les Chrétien Forgeat

vers le crime. En dénonçant cette infamie, en dévoilant cet égoïsme, M. Coppée donnera une leçon à la jeunesse.

Comprenons bien la portée de cette leçon et prenons garde de dénaturer la pensée de l'auteur. Les partisans d'une morale surannée conseillent d'ordinaire aux jeunes gens de respecter leur jeunesse. Ils leur recommandent d'éviter les amours de rencontre. Offrir à une aimable enfant une friture et son cœur, cela d'abord ne paraît pas bien coupable, mais peut avoir par la suite de graves conséquences. M. Coppée n'est pas de cet avis : il considère qu'un étudiant qui n'aurait pas de petite amie serait un monstre dans la nature. Tant que le jeune Lescuyer, fraîchement débarqué de sa province et encore tout imbu de préjugés, reste sage et ne suit, en bon sujet, que les cours de l'École de droit, M. Coppée a pour lui des paroles sévères. Il lui devient plus sympathique à mesure qu'il se déniaise. Il lui rend toute son estime le soir de la rencontre avec Perrinette. Ce n'est pas à l'Opéra-Comique qu'a lieu cette première entrevue, ainsi que pour les mariages arrangés par les familles. La gentille fleuriste s'est rendue au café en compagnie de la grande Clarisse. Chrétien offre des rafraîchissemens aux dames, et il constate en causant que Perrinette, qui n'est plus une débutante, ayant eu déjà sa demi-douzaine d'amans, « a conservé dans sa folle existence un peu de gentille pudeur ». Il ramène sa conquête, et la promenade des amoureux sous le regard indulgent des étoiles est un de ces morceaux comme sait les écrire le poète des idylles parisiennes. Désormais M. Coppée n'a plus qu'une crainte, c'est que le père Lescuyer, survenant à l'improviste, ne fronce ses terribles sourcils devant les jupons épars de Perrinette et n'abuse de son autorité pour troubler le gentil ménage. Ces deux années passèrent comme un beau rêve. Hélas, quelle est la force des préjugés ! puisque l'amant de Perrinette ne sut pas comprendre où étaient à la fois le bonheur et le devoir.

Pourtant il n'avait qu'à regarder autour de lui et à profiter de l'exemple que la destinée prévoyante avait disposé sous ses yeux. Car afin de ne laisser aucun doute dans notre esprit et pour nous faire nettement comprendre ce qui est, d'après lui, le droit chemin, M. Coppée a pris soin de tracer pour notre édification le tableau de l'union idéale : c'est celle du sculpteur Donadieu avec cette bonne Héloïse. Lui non plus, Donadieu n'a pas été le premier amant d'Héloïse, car il est homme d'honneur et il se révolte à la seule idée que sa maîtresse pourrait n'avoir pas appartenu à d'autres. Mais ces deux beaux et libres êtres ont mis en commun leur absence de préjugés, leur façon large et généreuse de comprendre la vie. L'histoire du ménage Donadieu se déroule à travers tout le livre à la manière des récits de la morale en action. Ou encore on songe aux légendes dont s'accompagnent les images d'Épinal : « C'est à la brasserie qu'Héloïse rencontra son

« petit Dieu », et comme elle était bonne fille, elle ne le fit pas languir inutilement. — Donadieu travaillait pour un bronzier, et quand il avait achevé une commande il menait Héloïse dîner au Moulin de la Vierge. — Héloïse faisait des confections pour le Bon-Marché; sans les quarante sous d'Héloïse, on aurait quelquefois déjeuné et dîné par cœur rue du Terrier-aux-Lapins. — Quand ils eurent un peu d'argent, ils firent un tour à la mairie, et la noce fut célébrée sans faste. — Héloïse reprisait les vestons de son mari. — Le dimanche on allait à la campagne avec les camarades : on revenait fatigués, mais contens. — La vertu est toujours récompensée. Donadieu fut décoré de la Légion d'honneur et devint membre de l'Institut. Comme Héloïse avait perdu son chat, son mari lui rapporta des Enfans-Trouvés un petit garçon tout poussé, qui fut surnommé l'Ogre à cause de son grand appétit. » Donc, jeunes gens, voulez-vous devenir membres de l'Institut et connaître la dignité du foyer? épousez Héloïse, épousez Perrinette. Et vous, chefs de famille aux sourcils froncés, déridez-vous, ouvrez vos bras, mettez le baiser de paix au front des épouses de vos fils!

Je ne m'attarderai pas à énumérer les objections que de bons esprits pourraient opposer à cette théorie. Ce qui mérite davantage d'être relevé, c'est la perpétuelle antithèse qu'établit l'auteur du *Coupable* entre deux classes sociales : la bourgeoisie d'une part et le peuple de l'autre. La division est nette, bien tranchée et obtenue par des moyens de simplification à outrance. D'un côté tous les vices, et de l'autre côté toutes les vertus. Là, c'est le groupe des pharisiens, le chœur des repus et des satisfaits, rendus plus odieux encore par leur affectation d'honnêteté et leur hypocrisie. Ici ce ne sont qu'inspirations généreuses, actes de dévouement, luttes sublimes. Plus on s'éloigne du peuple et plus on s'éloigne de la vérité et de la santé. Donadieu est encore engagé dans ses rangs; c'est pourquoi il est un exemplaire de tout ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité. Héloïse est une fille du peuple; c'est pourquoi elle est si supérieure aux demoiselles qu'on élève dans les couvens! Et voici l'ouvrier au cœur d'or qui répare les torts du petit bourgeois égoïste, l'assassin vertueux qui, le crime une fois commis, ne dépense l'argent volé qu'en aumônes. La scène où Chrétien Forgeat, parti en quête d'une aventure d'amour, s'attendrit sur un berceau et pleure au souvenir de sa mère, a dû faire tressaillir d'aise les grandes ombres romantiques. Continûment ce sont les modistes et les « pantes » qui dictent leur devoir aux représentans des hautes classes. M. Coppée n'admet pas davantage que la pureté de l'âme puisse être compatible avec la politesse des manières, ni qu'il y ait de salut en dehors du débraillé de l'existence. Un noble cœur ne peut battre sous une redingote : l'héroïsme ne revêt que le bourgeron, et la vertu ne va qu'en cheveux. Car l'idéal bour-

geois est une déformation de la morale naturelle, tandis que le peuple suit l'instinct qui ne se trompe jamais.

Nous connaissons assez ces déclamations, quoique nous ne soyons pas habitués à les trouver dans les romans coquettement édités par Lemerre et destinés à amuser les oisifs; et si nous avons un étonnement, c'est que M. Coppée, avec son scepticisme de gamin de Paris, en ait pu être la dupe. Car sans doute on ne saurait trop rappeler à ceux qui sont en possession du bien-être qu'il y a auprès d'eux des gens qui souffrent et qui ne peuvent attendre que de la charité un peu de soulagement à leur misère. Sans doute ils devraient être pénétrés d'indulgence pour ceux qui ont été moins bien partagés. Et il est exact qu'il se fait dans la société d'aujourd'hui un travail profond en vue d'une nouvelle répartition des biens. Mais précisément puisque c'est sur la répartition des biens qu'est posée la question, où M. Coppée voit-il qu'entre bourgeoisie et peuple la différence soit celle de la bonté et de l'innocence? Où a-t-il rencontré ailleurs que dans les discours de réunions publiques cette bourgeoisie corrompue jusque dans les moelles, et comment s'y prendrait-il pour soutenir contre l'évidence qu'il y ait plus de moralité dans le peuple? Serait-ce par hasard que les colonies pénitentiaires ne sont remplies que d'enfans issus de sang bourgeois? Ou serait-ce qu'on ne cite pas d'exemple d'un ouvrier ayant abandonné sa maîtresse ou sa femme? Cette distinction même des deux classes qu'il considère comme un fait acquis, M. Coppée est-il bien sûr qu'elle soit une réalité? Ou ne serait-ce pas plutôt une illusion forgée et exploitée par l'esprit de parti qui ne met en opposition deux catégories sociales que pour les mettre en antagonisme et en lutte, et déchaîner la haine de la moins privilégiée? Les faits protestent contre cette conception chimérique de deux castes fermées et impénétrables l'une à l'autre. Et peut-être n'y aurait-il pas besoin de remonter très loin dans la chaîne ascendante pour retrouver l'origine plébéienne chez ceux à qui on inflige l'épithète de bourgeois comme une flétrissure. Ces gendarmes, voués à tant de malédictions, sont-ils pour la plupart des propriétaires? Ces industriels qu'on représente comme des oppresseurs du pauvre monde, sont-ils tous issus de familles qui brillaient au temps de Louis-Philippe? Parmi les écrivains et les artistes aujourd'hui les mieux rentés, combien y en a-t-il qui sont sortis d'une arrière-boutique ou d'une maison de paysan? Et parmi les chefs politiques eux-mêmes ou chez les grands financiers dans lesquels on veut incarner le règne des repus et personnifier la société bourgeoise, combien y en a-t-il qui sont « peuple » et dont l'origine n'a rien de plus « reluisant » que celle des humbles de M. Coppée? Ce qui est vrai, c'est qu'il se fait dans le peuple, grâce aux plus laborieux, aux plus intelligens et aux plus actifs, une ascension vers un état de culture supérieur. Nous proposer les mœurs populaires comme un

idéal, c'est nous inviter à faire la même évolution, mais en sens inverse, et c'est nous dire : « Abaissez-vous ! »

Je devine bien que l'auteur du *Coupable* est fort éloigné d'avoir voulu mettre dans son livre ce qui y est en effet ; il a bien trop de douceur d'âme et il est trop bon enfant pour avoir la mine d'un perturbateur ; il n'aspire pas au renversement d'une société à laquelle il reprocherait difficilement de l'avoir traité comme une marâtre : il serait à souhaiter qu'il n'y eût pas de révolutionnaires plus redoutables que lui. Mais tels sont justement les dangers de la sensibilité ; on devient injuste à force d'être équitable, et violent à force d'être bon. M. Coppée découvre qu'il y a de par le monde des opprimés ; aussitôt il se porte à leur secours, et, n'écoutant que son instinct chevaleresque, il part en guerre. Il entend le bruit de la plainte humaine, et son sang ne fait qu'un tour. Il ne s'appartient plus, il n'est plus maître de lui, il envoie au diable la réflexion et le bon sens. Il aperçoit des plaies ouvertes : il les cicatrisera sur l'heure. Il oublie que les problèmes ne se résolvent pas au gré de notre impatience, que les questions ont plus d'un aspect, que tout se tient dans l'organisme compliqué des sociétés, que le progrès n'y consiste pas à remplacer une injustice par une injustice plus grande et qu'il y a des remèdes pires que les maux. Il a tort. Mais qui ne voit que son erreur est d'une espèce rare et de celles qui font à ceux qui les commettent infiniment d'honneur ? Cette générosité, même imprudente, même injuste, ne peut contribuer qu'à augmenter chez tous une sympathie qui, dans la personne de M. Coppée, s'adresse à l'homme excellent autant qu'au charmant poète. Le reproche que nous lui faisons passerait aussi bien pour le meilleur des éloges. M. Coppée n'est coupable que de trop de tendresse. Il est victime de son bon cœur.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN ROMAN POSTHUME DE WALTER PATER (1)

Voici encore un roman posthume, et un roman inachevé. Avec le *Weir of Hermiston*, de Robert Louis Stevenson, que je signalais ici il y a quelques mois (2), ces sept chapitres de *Gaston de Latour* auront été, en Angleterre, le principal événement littéraire de l'année. Il semble d'ailleurs qu'un vent de mort soit en train de souffler sur les lettres anglaises. Poètes, romanciers, historiens, philosophes, tous les maîtres disparaissent pour ainsi dire d'un seul coup, sans laisser derrière eux personne qui puisse même prétendre à les remplacer : Tyndall et Huxley, Freeman et Froude, Browning et Tennyson, Stevenson et Pater, et cet admirable William Morris, dont la *Défense de Guinevère* restera le plus parfait chef-d'œuvre de l'art « préraphaélite », à la fois archaïque et nouvelle, naïve comme un fabliau sous l'éclatante richesse de ses rythmes et de ses images. M. Ruskin et M. Swinburne sont désormais les seuls survivans de la glorieuse lignée des grands écrivains anglais. Encore M. Ruskin est-il bien vieux, et M. Swinburne paraît-il bien las. Qu'ils s'en aillent à leur tour, et le vide sera complet dans une littérature jusque-là si vivante : à moins que M. Rudyard Kipling se décide enfin à justifier les espérances de ceux qui naguère nous ont prédit en lui un nouveau Dickens, ou que M. Alfred Austin profite de sa situation de poète-lauréat pour écrire enfin quelque beau poème.

Du moins les Anglais savent-ils conserver pieusement le souvenir de leurs morts. Tennyson est aujourd'hui plus connu, plus admiré, plus adoré que jamais. Dickens continue à avoir plus de lecteurs que

(1) *Gaston de Latour, an unfinished romance*, par Walter Pater, 1 vol. ; Londres, Macmillan.

(2) Voyez la *Revue* du 1er août.

Rudyard Kipling. Et avec le fragment posthume de Robert Louis Stevenson, le principal événement littéraire de l'année aura été ce *Gaston de Latour*, un fragment posthume de Walter Pater.

J'ai eu assez souvent l'occasion de parler, ici même, de Walter Pater (1), pour pouvoir me dispenser de redire encore quel délicat écrivain il a été, et à quelles nobles études il a employé, dépensé sa vie. Personne ne l'a égalé, dans son pays, pour cette forme spéciale de la probité littéraire qui consiste à ne vouloir traduire ses pensées qu'en des phrases parfaites. Ou plutôt personne n'a porté à un aussi haut degré, de toute façon, le goût et la recherche de la perfection : car le choix de ses pensées, en vérité, lui coûtait autant de peine que l'ordonnance de ses phrases, et les meilleures choses ne l'intéressaient qu'à la condition d'être, par surcroît, parfaitement belles. Mais le plus étrange est que ces instincts d'artiste étaient chez lui à peu près inconsciens, et que, né pour être un poète, c'est de problèmes philosophiques et moraux qu'il s'est surtout occupé. Il avait même fini par dédaigner l'art, comme le plus futile de tous les passe-temps; et il étudiait Platon, il rêvait d'écrire une apologie du dogme chrétien, sans s'apercevoir que, là encore, rien ne lui plaisait que l'harmonie des symboles et leur perfection esthétique.

Il n'en a pas moins été un merveilleux poète : et peut-être même la musique de ses phrases ne s'est-elle jamais montrée aussi pure ni aussi variée que dans ceux de ses écrits qu'il destinait plus particulièrement à notre édification : dans ses leçons sur le *Platonisme*, dans son roman philosophique *Marius l'Épicurien*, et dans ces chapitres ébauchés de *Gaston de Latour*, où il a essayé de reprendre et de préciser les conclusions morales de son *Marius*.

C'est en effet, de son propre aveu, « pour prouver la nécessité d'une foi religieuse », qu'il avait jadis écrit cette histoire d'un jeune dilettante romain allant tour à tour d'un système à l'autre, admirant le christianisme sans se décider à y pénétrer, et cherchant la foi jusque dans le martyre (2). Mais il avait rencontré, tout le long du chemin, tant de nobles figures et d'élégantes doctrines, qu'il n'avait point tardé à perdre de vue l'objet de son récit : et son *Marius* nous était apparu plutôt comme la confession d'un sceptique, trop érudit, et trop inquiet, et trop exclusivement curieux de beauté formelle, pour se résigner tout à fait à la religion des « pauvres d'esprit. » Nous nous étions trompés, et tout le public avec nous, sur le sens véritable de cette singulière apologie; le plus ingénument du monde, nous y avions vu une œuvre parente des fantaisies de Renan, ou de l'ingénieux *Serenus*

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1894 et du 1er janvier 1895.
(2) Voyez, sur *Marius l'Épicurien*, la *Revue* du 1er janvier 1890.

de M. Jules Lemaître. Et c'est pour nous détromper que Pater, dès l'année suivante, conçut le projet d'un nouveau roman où la même doctrine serait exposée en des termes plus clairs. Car *Gaston de Latour* ne date point, comme *Weir of Hermiston*, des derniers momens de la vie de son auteur. Des sept chapitres qui le composent, six ont paru dès 1889 dans le *Macmillan's Magazine* et dans la *Fortnightly Review*. Ils devaient former la première partie d'un grand roman, dont Pater a lui-même, spontanément, interrompu un beau jour la publication. Et s'il n'a point cessé d'y travailler durant les années suivantes, comme en témoignent de nombreuses notes trouvées dans ses papiers, jamais du moins il ne semble avoir sérieusement pris à tâche de l'achever. Un découragement, sans doute, lui sera venu, qui l'aura fait renoncer à son beau projet. Se sera-t-il aperçu que ses contemporains étaient décidément trop difficiles à convaincre, et que sous cette nouvelle forme comme sous l'ancienne, sa véritable pensée risquait de leur échapper? Ou bien est-ce l'œuvre elle-même qu'il aura jugée trop difficile à écrire? Ses confidens, s'il en a eu, ne nous en ont rien dit. Et force nous est de nous tenir à des hypothèses, sur les motifs qui l'ont empêché de terminer un livre où il avait rêvé de mettre le plus profond de son cœur.

Le plan du livre se laisse d'ailleurs assez clairement deviner dans ces premiers chapitres, que vient de nous restituer un collègue de Pater, M. Charles Shadwell, *fellow* du collège d'Oriel, à l'Université d'Oxford. C'est, à peu de choses près, le même plan que celui de *Marius l'Épicurien*. Une fois de plus Pater a voulu raconter l'histoire d'un jeune homme, intelligent et oisif, qui, après avoir fait le tour des doctrines artistiques, philosophiques, et morales de son temps, trouve enfin le repos dans un assentiment absolu au dogme chrétien. Mais pour nous rendre la leçon plus expressive, et pour nous rendre plus proche l'exemple de son héros, il a imaginé de faire de celui-ci non plus un Romain du temps de Marc-Aurèle, mais un gentilhomme français de la Renaissance, un élève de Ronsard, de Montaigne, et de Giordano Bruno. C'est à travers l'enseignement de ces maîtres que Gaston de Latour devait s'élever peu à peu à une vérité supérieure. Hélas! l'œuvre s'est interrompue tout juste au moment où il allait s'y élever; et tel qu'il nous apparaît dans ce fragment à jamais inachevé, le héros du roman n'est encore qu'un jeune dilettante, plus éloigné que Marius l'Épicurien lui-même de toute certitude comme de toute croyance!

Mais qu'il est aimable et touchant, avec son scepticisme, et combien Pater a mis de soin à nous décrire la formation de cette jeune âme, parmi tant d'influences diverses et contraires! Par la délicatesse

de l'analyse psychologique, par l'élégance des images, et par la musique du style, *Gaston de Latour* est incontestablement le plus beau de ses livres. Et c'est encore celui, à coup sûr, qui serait le mieux fait pour intéresser le lecteur français, puisqu'il a un Français pour héros, et pour cadre la société française de la Renaissance. Pourquoi faut-il que cette prose si parfaite soit aussi la plus intraduisible de toutes! Mais elle l'est, en raison même, sans doute, de sa perfection. Un lien mystérieux y enchaîne les idées à la forme verbale dont elles sont revêtues : traduites, le plus pur de leur charme en serait détruit. Et c'est à peine si nous pourrons essayer de citer quelques passages, çà et là, capables de donner une idée de l'action du roman, ou tout au moins d'en faire deviner la haute portée littéraire et philosophique.

*
* *

Voici d'abord, dans une petite église d'un village de la Beauce, la première communion de Gaston de Latour. En présence de ses grands-parens et de toute leur maison, l'enfant prononce ses vœux, jurant de consacrer toute sa vie au service de Dieu. « Mais si ses gardiens avaient pu lire sous la candide ingénuité de l'enfance, ce garçon aux cheveux noirs, à la peau blanche et fine, debout devant eux avec un cierge dans la main droite, et le surplis replié sur son épaule gauche, ce garçon au maintien recueilli aurait tristement troublé leurs tranquilles et un peu étroites pensées, par des germes de sentimens étranges pour eux. Et de fait, certains de ces vieux prêtres qui étaient là s'étaient aperçus que l'enfant, avec toute sa piété et si ému qu'il parût, n'était pas absolument de la même sorte qu'eux. Aux qualités ordinaires de sa race, il joignait, — héritage, peut-être, d'un lointain aïeul, — d'autres facultés en puissance, qui pourraient bien ne pas s'accorder toujours aussi heureusement avec les exigences de la vie selon Dieu. Et il y eut un de ces vieillards qui, touché néanmoins de la ferveur qu'il lui voyait, lui recommanda, peu de temps après, une prière tirée de l'office des vêpres, une prière pour demander la paix, l'harmonie de son cœur avec lui-même. Sauf pendant une courte période de sa jeunesse, Gaston ne manqua pas un seul jour à la réciter. »

C'était cependant de son plein gré, et par l'élan naturel d'une âme éprise d'idéal, que Gaston avait fait vœu de renoncer au monde. Avant comme après ce jour, son enfance s'écoula dans le rêve et dans la prière, à peine entrecoupée, de loin en loin, par de rapides contacts avec le monde extérieur. Un soir, revenant au château pour le souper de famille, il vit sortir d'une auberge deux jeunes gens, deux frères, le visage en feu et la haine aux lèvres. Ils s'étaient pris de querelle au sujet d'un bien que leur père leur avait laissé. « Je serai ton ennemi jusqu'à la mort! » s'était écrié le plus jeune, en s'enfuyant dans les

ténèbres. Puis il était allé rejoindre le camp des huguenots, et son frère s'était engagé dans l'armée catholique.

Un autre souvenir resta plus vivant encore dans l'esprit de Gaston. « Une nuit on avait entendu un grand bruit de cors à la porte du château, et voici que le roi Charles IX lui-même s'était montré dans la cour Le soir l'avait surpris, loin de sa suite, tandis qu'il chassait l'abondant gibier de la Beauce à travers les champs infinis. Il était entré, ravi de l'aimable propreté du lieu. Et les grands-parens de Gaston l'avaient conduit à leur plus belle chambre, avec de grands flambeaux d'argent massif, pour qu'il pût se laver du sang dont il était tout couvert : car à la chasse comme à toutes choses il apportait une fureur maladive. Puis, après s'être reposé quelques heures, il avait soupé le plus familièrement du monde ; et Gaston s'était levé de son lit pour le contempler à distance, et bientôt même, agenouillé devant lui, il avait obtenu de lui présenter l'eau de rose et le vin aux épices, tandis que le jeune roi s'amusait fort de cette aventure imprévue, parmi des gens et dans un endroit qui lui étaient inconnus. Il était très pâle, comme une figure italienne de cire ou d'ivoire, un peu tournée à la charge, et douée par magie de la faculté de brusques mouvemens. Mais à se trouver ainsi débarrassé pour un moment de son entourage habituel de politiciens endiablés, la sombre atmosphère morale où il vivait jour et nuit s'était par degrés éclaircie ; de telle sorte qu'à la fin du repas il prit sur le mur un luth dont il toucha doucement les cordes, et il se mit à rêver de poésie, et laissa même, gravée au diamant sur le verre d'une fenêtre, une stance dont l'idée lui était venue : d'excellents vers, plus simples de cœur, et plus naturels, que la plupart de ceux qu'on écrivait dans ce temps. »

Il y avait aussi, en face du vieux manoir féodal des grands-parens de Gaston, un château plus petit et de construction plus récente, où c'était la joie de l'enfant de rêver de longues journées. « Là se trouvait la chambre d'une de ses aïeules, Gabrielle de Latour, qui était morte de joie. C'était là certainement, devant ces fenêtres, qu'elle avait guetté, durant dix ans et plus, le retour de son mari, parti pour combattre le Turc dans des régions fabuleuses, jusqu'à ce qu'enfin, contre toute attente, elle le vit traverser la cour ! Et Gaston ne se lassait point de méditer cette mort, qui lui semblait un privilège d'une portée infinie. Il y prenait peu à peu le goût du raffinement, d'un certain mélange de forte passion et de délicatesse féminine... Et avec l'instinct de la beauté s'éveillait en lui celui de la tristesse, son éternelle rivale en toute-puissance. Dans le tremblement d'une voix de vieillard, dans la reprise d'un jouet oublié, dans l'accomplissement silencieux de son devoir quotidien, il prenait conscience, soudain, du grand torrent de larmes humaines qui tombe sans arrêt à travers les ombres du monde. »

C'est dans ces dispositions qu'à seize ans il quitta le château familial, pour servir en qualité de clerc dans la maison de l'évêque de Chartres. La plus belle des cathédrales gothiques remplaça pour lui la chambre mortuaire de Gabrielle de Latour. Elle l'enivra de son spectacle indéfiniment varié, et bientôt il n'y eut pas une de ses statues, ni une figure de ses vitraux qui n'évoquât dans l'âme du jeune clerc des rêves d'héroïsme ou de tendresse exaltée. Notre-Dame de Chartres fut d'abord sa seule confidente : elle seule le consola de la grossièreté et de l'inintelligence de ses camarades. « Ceux-ci l'étonnaient surtout par la manière dont, à leur insu, ils reproduisaient les divers aspects de la nature animale. Gaston retrouvait là le tigre et le perroquet, et le lièvre, et quelque chose du mouton, et quelque chose du singe... Et eux, de leur côté, ils ressentaient un certain effroi du pouvoir intellectuel de leur jeune compagnon. Devant ces âmes essentiellement réfléchies, qui ont l'air de *ne pas dormir leurs nuits*, il est rare que les autres âmes ne se mettent point sur leurs gardes...Plus tard, pourtant, quand il lui arrivait de penser à ses camarades de Chartres, Gaston se prenait parfois à avoir un peu honte du mépris qu'ils lui avaient inspiré. La plupart d'entre eux étaient morts avant lui; et il les revoyait mêlés aux grands crimes, aux sombres tragédies de son temps, comme de minces fils s'entre-croisant, çà et là, dans une tapisserie. Et Gaston se les représentait poursuivant à travers la vie leurs jeux, leurs luttes, leurs vaines et absorbantes agitations d'enfans. »

A leur contact, et à celui de ses maîtres, l'ardent enthousiasme religieux de l'enfant, peu à peu se calmait. Non que ces jeunes gens qu'il avait pour camarades fussent des incrédules, ni que les familiers de l'évêché affichassent ouvertement le mépris des choses saintes. Mais chez les uns et chez les autres il sentait une indifférence dont l'exemple était pire pour lui que celui d'une négation raisonnée et formelle. Il retrouvait cette indifférence jusque chez l'évêque, Mgr Guillard, qui devait, quelques années après, quitter son siège et renoncer volontairement au service de l'Église. Jusque dans la cathédrale, la beauté à présent le touchait plus que la foi. Et l'influence de ses lectures achevait de l'éloigner de Dieu : Vénus, Mars, Énée, tels qu'il les rencontrait dans Virgile, lui parlaient d'une religion plus élégante et plus poétique. Mais c'était Ronsard surtout qui l'enchantait, Ronsard dont un ami lui avait prêté les *Odes*, « lui ouvrant ainsi un monde nouveau, capable, lui semblait-il, d'offrir à son intelligence des plaisirs infinis, et cependant si étroitement lié au monde sensible et réel. »

Il goûtait, dans ces poèmes de Ronsard, « un charme tout spécial de *modernité*, ce charme qui se renouvelle d'âge en âge pour les jeunes esprits, et leur fait croire d'abord, en dépit des affirmations contraires

et des plus solennelles sanctions, que la seule vraie beauté est celle de leur temps. » Très sincèrement il s'imaginait que cette poésie était la plus belle de toutes, qui lui parlait des choses qu'il sentait le plus fort au moment même où il les sentait. Et il se grisait de ces rythmes légers. Il admirait la hardiesse d'un art qui « prenant les modes, les habitudes, toute la vie extérieure de son époque, par un pouvoir magique le transmuait en or. Sous la main de Ronsard le monde devenait à la fois plus profondément sensuel et plus profondément idéal. Et pareil à un sorcier, on eût dit qu'il faisait de la rose et du lis quelque chose de plus qu'en avait fait la nature... Jamais encore les mots, les simples mots, n'avaient eu autant de sens. Quelle expansion, quelle liberté de cœur, dans le langage! Combien ces lignes écrites étaient parentes du chant! »

Et, des poèmes, l'imagination de Gaston allait au poète. Il rêvait de voir Ronsard, de s'entretenir avec lui, l'imaginant, comme son art, gracieux et robuste, avec le privilège d'une jeunesse éternelle. Aussi eut-il grand'peine à contenir les battemens de son cœur lorsqu'un soir d'automne, après avoir traversé les vastes plaines de la Beauce et les collines du Vendômois, et suivi le cours sinueux du Loir aux eaux claires et vives, il découvrit à ses pieds, dans une vallée où les petits bois alternaient avec des prairies, la masse sombre du prieuré de Croix-Val, dont Ronsard, par une faveur spéciale du roi Charles, et bien que laïc, était devenu prieur.

« Dans un jardin dont les hautes murailles étaient couvertes de fruits en espalier, à travers la porte grande ouverte, Gaston aperçut une maigre figure au nez crochu, une vraie figure de sorcier. C'était un homme occupé à bêcher, trop occupé sans doute pour relever la tête, et pour regarder les passans. Ou bien était-il donc sourd, pour que trois fois Gaston ait dû lui répéter sa question : « Sa Révérence le Prieur, pourrais-je le voir? » Enfin la réponse vint : « Vous le voyez devant vous! » Et un visage tout en nerfs, en nerfs agités et vibrans, se tourna vers le jeune homme avec un regard bienveillant, où se lisait une vanité agréablement réveillée... Le grand poète avait toujours aimé le jardinage. Il s'y livrait maintenant avec passion, pour lutter contre la goutte qui l'avait envahi : s'intéressant, en vérité, non pas à des fleurs de choix comme aurait pu l'imaginer Gaston, mais à de bons légumes pour son garde-manger. Une cloche sonna. Ronsard jeta sa bêche, et conduisit son visiteur à la chapelle du prieuré, non sans avoir examiné en connaisseur la girouette, sur le clocher, et annoncé pour le soir une tourmente de neige. Et bientôt Gaston le vit, la tête coiffée d'une calotte pourpre, et vêtu d'un élégant surplis, assistant son *confidentiaire* qui officiait à l'autel. »

Puis vint l'heure du souper, et le prieur, dépouillant sa dignité

ecclésiastique, ne pensa plus qu'à faire goûter à Gaston les fruits de son jardin. Il ne manqua point, toutefois, de lui désigner en passant, sur les murs de son cabinet de travail, de nombreux témoignages de sa gloire littéraire : depuis cette Minerve d'argent que lui avait offerte en hommage l'assemblée des Jeux floraux, — et qu'il avait à son tour voulu offrir à son roi, — jusqu'aux portraits de ses maîtresses et à son propre portrait, où le célèbre Clouet l'avait représenté en triomphateur romain, la poitrine couverte d'une cuirasse incrustée d'or, sous un manteau de pourpre, et les cheveux ceints de la couronne de laurier. « Et à mesure qu'il le voyait davantage Gaston s'étonnait davantage de le trouver si vieux. A quarante-six ans, c'était comme s'il eût fini de faire partie des vivans. » Il n'y avait pas même jusqu'à son flair de jardinier qui ne fût en défaut : car la neige, qu'il avait annoncée, ne se montra point, et c'est par une belle matinée toute claire que, le lendemain, le jeune homme quitta le prieuré, avec l'impression d'y laisser comme une partie de ses rêves.

Frappé de sa mine réfléchie, et, sans doute, ayant deviné dans ses yeux une âme que la poésie, à elle seule, ne pouvait pas satisfaire toujours, Ronsard lui avait confié, en le congédiant, une lettre qu'il l'avait prié de porter à un gentilhomme de ses amis, M. Michel de Montaigne. Mieux encore que lui-même, celui-là connaissait les auteurs anciens, unique source de toute sagesse comme de toute beauté ! Et Gaston, peu de temps après, se mit en chemin pour l'aller voir à son tour. Un doute lui était venu, précisément, dont il espérait que ce savant humaniste pourrait le guérir. A force de se pénétrer de la religion de la pure beauté, il avait découvert que cette religion nouvelle était incompatible avec ses croyances d'autrefois, et que le choix s'imposait à lui entre deux idéals opposés. Car il n'y avait point de place pour la distinction du bien et du mal, dans un culte qui divinisait la beauté physique. Le mal, lui aussi, « avait ses fleurs » ; et l'âme naturellement chrétienne du jeune homme se demandait si elle pouvait, sans pécher, consentir à cette consécration de l'immoralité. Ou plutôt il eût voulu se décider, dans un sens ou dans l'autre, tant son doute lui pesait. « Ne trouverait-il point quelque part, dans quelque pénétrant esprit de ce temps nouveau, un indice de vérité, une science de l'homme et des choses capable de mettre d'accord en lui ses préférences anciennes et celles d'à présent, son amour sacré et son amour profane ? » C'est cela qu'il s'attendait à trouver chez Michel de Montaigne, sans supposer qu'il y trouverait seulement, comme il avait fait dans les *Odes* de Ronsard, un reflet agrandi de sa propre pensée.

Dans des pages exquises de couleur et de poésie, Pater nous raconte ensuite le voyage de son héros à travers la Touraine, le Poitou, et la

Saintonge, son séjour à La Rochelle, et toutes les réflexions que lui inspira la vue de ces provinces où la fièvre des guerres de religion n'était encore qu'à demi éteinte. Un soir enfin, après une aimable chevauchée sous un ciel d'une pureté, d'une douceur infinies, Gaston découvrit devant lui « deux tours coquettes, bien entretenues, toutes tapissées de lierre, et qui semblaient sourire à un vieux petit village enfoui sous les arbres. » Là demeurait, parmi ses livres, ce gentilhomme singulier, mais nullement impopulaire, M. Michel de Montaigne, dont Gaston entendit raconter tant de choses diverses, à l'auberge où il soupa et passa la nuit.

« Montaigne aimait à rappeler que, dans ces temps d'invasions et de guerres civiles, sa maison était restée ouverte à tous les venans. Ouverte, librement ouverte au soleil comme aux hommes, telle en effet cette maison parut à Gaston, tandis qu'on le conduisait de la ferme au jardin, du jardin à la cour, à la salle, et, par le large escalier en spirale, jusqu'à la chambre la plus haute de la grande tour ronde, où, en pleine lumière, le studieux gentilhomme se tenait assis, rêvant sur un livre. » La visite du jeune poète parut le remplir de joie. Sociable d'intelligence et d'humeur, avec un goût instinctif pour la jeunesse, ainsi qu'il convenait à sa fraîche et agréable personne, Montaigne était toujours en alerte d'un interlocuteur : et non seulement pour le plaisir qu'il éprouvait à causer, mais parce qu'il trouvait dans la conversation un précieux stimulant à cette *conversation intérieure*, dont ses *Essais* nous donnent une façon de résumé abstrait. »

Aussi, quand il eut ouvert la lettre de Ronsard, et dûment rendu hommage au génie du « nouveau Pindare », l'accueil qu'il fit à Gaston de Latour fut le même qu'il aurait fait à un ami d'enfance : et Gaston eut l'impression, pareillement, qu'il connaissait son hôte comme s'il avait toujours vécu près de lui. « Et la journée s'écoula, et imperceptiblement les ténèbres s'épaissirent autour d'eux, effaçant tout dans la vaste pièce ronde sauf les rangées de livres, et les devises gravées sur les murs, et une tapisserie, — l'histoire, en maintes parties, des enchantemens de Circé, — qui était là pour préserver du vent par les soirs d'hiver. On servit le souper, et la jeune femme de Montaigne se montra enfin. » S'abstenant de jouer lui-même aux dés, pour des motifs que les lecteurs des *Essais* ne peuvent avoir oubliés, Montaigne voulut du moins que son visiteur y jouât avec sa femme. Mais à peine la partie était-elle engagée que la conversation reprit, irrésistiblement. Le palais de Circé avait-il vraiment existé? Et cette magicienne qui pouvait changer les hommes en porcs, avait-elle aussi le pouvoir de les rendre à la forme humaine? « La conversation ainsi entamée se prolongea près d'un an, à propos de livres, de mets, ou dans de libres promenades à pied et à cheval. »

Ce que Gaston de Latour apprit de Montaigne dans ces longs entretiens, Pater nous l'expose en un long chapitre, mais qui n'est à vrai dire qu'un éloquent et fidèle résumé du livre des *Essais*. Et de même le chapitre intitulé *le Panthéisme inférieur*, sous prétexte de nous montrer une phase nouvelle de l'éducation de Gaston de Latour, consiste à peu près uniquement dans l'analyse des écrits philosophiques de Giordano Bruno. Tout au plus l'auteur a-t-il pris la peine d'imaginer que, au lendemain du couronnement d'Henri III, Gaston assiste, à la Sorbonne, à une leçon du dominicain italien sur les *Ombres des Idées ;* mais durant tout le chapitre c'est de Bruno seul qu'il est question, et de son panthéisme, sans que nous voyions en quel degré l'esprit inquiet et mobile du jeune homme en subit l'empreinte. Parvenu à cet endroit de son roman, Pater, je suppose, aura tout à fait oublié qu'il écrivait un roman : et peut-être, quand ensuite il se l'est rappelé, se sera-t-il dit qu'il était tard pour rebrousser chemin! Toujours est-il qu'après ce chapitre sur Bruno, il n'en a point écrit d'autre. Jamais nous ne saurons par quelles voies son héros s'est trouvé ramené à la foi tranquille de ses premières années, ni les haltes qu'il a faites avant d'y revenir.

*
* *

Il n'en reste pas moins certain — et cette rapide analyse suffira sans doute à le faire sentir — qu'il a tenté là un très noble effort. A la façon dont il avait d'abord rêvé de le traiter, à la façon dont il l'a traité dans les cinq premiers chapitres, son *Gaston de Latour*, s'il l'eût achevé, aurait été le plus beau des romans philosophiques. Tous les aspects du grand problème moral y auraient été envisagés tour à tour, sous une forme vivante et concrète, avec l'attrait supplémentaire d'un récit ingénieusement combiné. Et quand même nous devrions admettre que c'est la difficulté de l'entreprise qui a empêché Pater de la mener jusqu'au bout, la chose n'aurait rien que de naturel.

L'entreprise, en effet, était trop difficile. Il y fallait, avant tout, une attention constante à concilier l'élément philosophique avec l'élément romanesque, et à ne penser, pour ainsi dire, qu'à travers le cerveau de Gaston de Latour. Il fallait connaître à fond la vie et les mœurs françaises de la Renaissance, les connaître à la fois du dehors et du dedans, sous peine de fausser la couleur du récit. Et ce n'étaient encore que des difficultés secondaires. L'obstacle principal était dans le sujet même, dans la nécessité où se trouvait Pater de l'aborder cette fois bien en face, et de le pousser résolument à ses dernières conséquences.

Car si, pour le Romain Marius, le christianisme pouvait signifier simplement une doctrine de résignation et de charité, le renoncement vo-

lontaire aux vanités du monde, Gaston de Latour, quinze siècles plus tard, était forcément tenu à une foi plus précise. Il devait choisir entre le christanisme de Calvin et celui de Saint-Ignace; et suivant qu'à la fin du roman il se convertissait au protestantisme ou revenait aux croyances où nous l'avons vu dans les premières pages, le sens et la portée du livre en étaient modifiés. Un auteur catholique n'eût pas été en peine; un auteur protestant l'eût été à peine davantage. Mais Pater n'était, malheureusement, ni protestant ni catholique : partagé toute sa vie entre ses instincts d'artiste et ses habitudes d'Anglais, séduit par la beauté poétique du catholicisme sans pouvoir se résigner à la rigidité de son dogme.

Et l'ouvrage qu'il s'était proposé avait pour lui trop d'importance, on le sent, pour qu'il consentît à lui donner une conclusion de hasard. Dans l'histoire de Gaston de Latour c'était sa propre histoire qu'il avait incarnée, l'histoire de ses rêves, de ses déceptions, et des longs détours qu'avait suivis sa pensée. Les premiers chapitres du récit ont un accent si ému, les moindres traits y sont si justes et dessinés avec tant d'amour, qu'à tout instant, sous la transposition des temps et des lieux, nous devinons une forte part de souvenirs personnels. *Gaston de Latour* est la confession de Walter Pater, dans la mesure où un esprit si discret pouvait jamais admettre de se confesser. Et peut-être a-t-il attendu, pour reprendre et terminer son roman, d'être lui-même fixé sur la meilleure forme de cette foi religieuse, dont il voulait prouver la nécessité.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre.

La réouverture des Chambres a eu lieu il y a une quinzaine de jours déjà, et le travail parlementaire — nous parlons du travail utile — n'en est pas plus avancé. On a vu s'écouler tout un flot d'interpellations sans que le budget ait été même entamé, et c'est cependant au budget que devrait être consacrée la session extraordinaire d'automne. En fait, jusqu'ici, on s'est contenté de perdre du temps. Les radicaux et les socialistes ont si souvent répété pendant les vacances que le cabinet présidé par M. Méline ne subsisterait pas vingt-quatre heures après la rentrée, qu'ils ont peut-être fini par le croire. Ils ont essayé de le renverser par tous les moyens, le prenant d'un côté, puis le reprenant de l'autre, et conservant toujours l'espoir d'un accident heureux. Cet accident ne s'est pas produit.

Une première interpellation sur les affaires de Carmaux avait paru devoir donner quelques bons résultats, et n'a rien donné du tout. Le gouvernement a eu, d'emblée et comme entrée de jeu, une majorité qui s'est élevée à environ 80 voix. Les radicaux, très étonnés, sont restés convaincus qu'il y avait eu malentendu, erreur, maldonne, mais qu'il serait facile de réparer tout cela. Ils comptaient par-dessus tout sur une interpellation de M. Mirman, député de la Marne, radical-socialiste, naguère professeur de mathématiques, puis député, puis soldat malgré lui, d'ailleurs homme disert et qui semblait très apte à porter au ministère le coup décisif. Pendant les fêtes russes, c'est-à-dire à un moment où l'attention publique s'appliquait tout entière à un seul objet, les catholiques ont tenu à Reims un congrès, ou plutôt trois congrès successifs qui ont eu des caractères très divers, et dans quelques-uns desquels ont été tenus des propos assurément condamnables. Il ne semble pas que M. Mirman et ses amis aient été bien d'accord sur le parti à tirer de ce mince incident. M. Mirman, qui se pique d'être libéral à sa manière, n'a pas désapprouvé la liberté grande laissée aux catholiques; il a demandé seulement qu'on en accordât une non moins grande aux membres du corps enseignant. Plus grande même! Parce que certains écarts de langage ont été commis à Reims, M. Mirman aurait voulu, conformément à une logique dont les radicaux gardent le secret, qu'on autorisât les membres de l'Université à s'organiser en syndicat permanent, peut-être même en fédéra-

tion internationale. Ses amis voulaient, beaucoup plus simplement, profiter de l'occasion pour faire, comme au bon vieux temps, une manifestation anticléricale, ou même antireligieuse. Ils se rappelaient combien, dans le passé, la majorité de la Chambre avait montré de crainte, de pudeur effarouchée, d'appréhension électorale, en face de l'accusation de cléricalisme, et ils comptaient sur la persistance des mêmes sentimens pour amener la débandade au sein de la majorité actuelle. Il est toujours dangereux pour un parti de poursuivre plusieurs objets à la fois. M. Mirman tirait d'un côté, ses amis tiraient de l'autre et ont presque fini par le désavouer. M. Léon Bourgeois, que sa grandeur n'attache pas assez au rivage, et qui est devenu plutôt un jouet qu'un instrument entre les mains des radicaux impatiens de rentrer au pouvoir, M. Léon Bourgeois est intervenu dans le débat, et ne l'a ni redressé, ni relevé. On a vu les deux ministères aux prises, l'ancien et le nouveau, front contre front, s'escrimant à qui mieux mieux, celui-là pour remplacer celui-ci, et celui-ci s'efforçant de démontrer qu'il n'avait pas fait, à l'encontre des manifestations cléricales, autre chose que celui-là. Et, en effet, le péril clérical a paru être de telle sorte qu'il existe toujours, mais que les radicaux ne l'aperçoivent que lorsqu'ils ne sont pas au pouvoir : quand ils y sont, ils le traitent avec indulgence, au point de créer des précédens que leurs adversaires n'ont plus qu'à invoquer plus tard pour justifier la modération de leur propre conduite. A mesure que la discussion se prolongeait, elle paraissait moins sérieuse. Une seule chose était claire, à savoir que le ministère radical s'offrait pour reprendre le pouvoir aussitôt qu'on voudrait de lui. La Chambre a été mise ainsi en mesure de choisir entre M. Bourgeois et M. Méline. On aime toujours les questions bien posées : rien n'aide plus à les résoudre. Trois votes se sont succédé ; — nous épargnons à nos lecteurs le détail de ces chinoiseries parlementaires ; — le premier a donné au gouvernement une majorité de 78 voix, le second de 99, le troisième de 126. On ne sait où on serait allé s'il y en avait eu un quatrième. Tel est, en fin de compte, le résultat que les radicaux-socialistes ont obtenu. Se tiendront-ils pour éclairés sur les dispositions de la majorité ? Laisseront-ils à la Chambre quelques semaines de liberté pour discuter et pour voter le budget ? En un mot, la leçon qu'ils viennent de recevoir leur profitera-t-elle ? Nous voudrions l'espérer, mais nous n'en sommes pas sûrs. Peut-être faudra-t-il recommencer ? On recommencera.

De toutes ces interpellations, une seule avait une importance réelle, de la substance et du fond ; seulement par une fâcheuse déviation de la règle constitutionnelle, elle ne mettait pas en cause le ministère, mais bien M. le gouverneur général de l'Algérie. Tous les six mois on discute les affaires d'Algérie à la Chambre ; c'est beaucoup, et il y a dans la répétition incessante d'un débat qu'il semble impossible de

vider quelque chose qui fait penser à un mal chronique. Ce mal existe en effet. La situation de l'Algérie exigerait une longue étude : il suffit de dire que, sous l'initiative du gouverneur général actuel, M. Jules Cambon, de nouvelles méthodes d'administration ont été introduites dans notre grande colonie, et que ces méthodes se rattachent à des vues politiques très précises. M. Cambon les a exposées plus d'une fois déjà à la Chambre et au Sénat, toujours avec un grand succès personnel, toujours aux applaudissemens des deux assemblées, mais sans que le moindre changement se soit produit le lendemain. Le vice capital de l'organisation algérienne tient aux décrets de rattachemens de 1884, ainsi nommés parce qu'ils rattachent directement les divers services de la colonie aux divers ministères métropolitains, par l'intermédiaire des préfets, sous-préfets ou autres fonctionnaires, en dehors ou par-dessus la tête du gouverneur général. On a peine à comprendre que ce système si souvent dénoncé et si évidemment absurde ait pu durer quatorze ans. Il a, comme il fallait s'y attendre, donné naissance, ou du moins carrière à tous les abus qui découlent fatalement de l'anarchie, et M. Cambon, avec encore plus de courage que de succès, a essayé de les combattre, sans avoir en main l'instrument d'administration et de gouvernement indispensable pour réussir. Il n'a pas cessé de le demander, on lui a toujours répondu qu'il avait bien raison, et puis on a pensé à autre chose. Les interpellations déposées depuis plusieurs mois déjà avaient rendu un nouveau débat inévitable ; il n'y avait pas à le prévoir puisqu'il était annoncé, mais à le préparer ; il fallait que le gouvernement prît parti pour ou contre le système que représentait M. Cambon, et sans doute il n'a pas pris parti contre, puisqu'il a autorisé M. le gouverneur général à le défendre une fois de plus devant la Chambre. Mais en même temps, ou pour être plus exact pendant tout le cours des vacances, il a fait ou laissé publier dans les journaux, sans rectification ni protestation, des notes qui annonçaient le très prochain remplacement de ce haut fonctionnaire. On donnait même le nom de son successeur qui était aussi bien choisi que possible ; mais on ne se décidait pas plus à nommer celui-ci qu'à remplacer celui-là, et cet état de choses, en se prolongeant, manifestait chaque jour davantage l'étrange incertitude qui régnait dans l'esprit ministériel. On ne pense pas sans anxiété à ce que doit être la situation d'un agent soumis à l'espèce de supplice moral qui a été infligé à M. Cambon. Était-il avoué ou désavoué par son gouvernement ? Avait-il ou n'avait-il pas sa confiance ? Il n'en savait rien lui-même, personne ne le savait mieux que lui, et peut-être le gouvernement ne le savait-il pas davantage. Il attendait que quelque manifestation parlementaire vînt lui indiquer la voie dans laquelle il devait entrer, et, en attendant, il s'abstenait juste assez pour ne pas se compromettre lui-même, mais pas assez pour ne pas compromettre son gouverneur général, en

ayant l'air de le livrer à ses risques et périls. Heureusement, M. Cambon était homme à se tirer d'affaire à lui tout seul. Il a la bonne fortune d'avoir, avec des idées très nettes, un talent de parole remarquable; mais que serait-il arrivé s'il n'avait pas possédé à un degré éminent ces qualités, dont la dernière, en somme, ne doit pas être indispensable à un fonctionnaire? Il aurait été sacrifié depuis longtemps, et s'il ne l'avait pas été depuis longtemps, il l'aurait été l'autre jour sans le moindre doute. Le gouvernement semblait assister aux exercices que faisait M. Cambon sur la corde raide; il avait l'air de se demander avec une philosophique indifférence si tout cela finirait bien ou mal, prêt à se déterminer lui-même d'après le résultat d'une épreuve à laquelle il restait étranger. C'était là, tout le monde l'a senti, un déplacement de responsabilités qui n'était rien moins que correct, et la vérité de la situation est apparue à un moment avec une telle évidence que M. Cambon a déclaré couvrir son ministre, se porter personnellement fort devant le parlement de ses actes et de ses doctrines, en ajoutant qu'il ne resterait pas gouverneur général si la Chambre le désapprouvait. La Chambre l'a approuvé, oh! très largement; elle l'a même fait à la presque unanimité de ses membres; on n'avait pas encore vu une unanimité pareille. Nous approuvons sans réserve l'ordre du jour par lequel la Chambre a invité le gouvernement à supprimer les rattachemens sans le moindre retard, et, après avoir replacé le gouverneur général dans la situation qu'il avait autrefois, de créer auprès de lui un contrôle efficace. Ce vote est excellent; il est digne de tous les éloges; mais à qui en revient le mérite? On voudrait pouvoir en féliciter le gouvernement tout autant que M. Cambon.

Il y a eu aussi, à la Chambre des députés, une interpellation sur la politique étrangère : la manière dont elle a été développée et dont elle s'est terminée a été encore plus satisfaisante. Ses auteurs n'avaient aucune mauvaise intention contre le ministère; ils voulaient seulement lui donner l'occasion de s'expliquer sur les affaires d'Arménie et sur la situation de l'Orient. Un débat à ce sujet était nécessaire, et on ne peut que remercier M. Denys Cochin et M. de Mun de la prudence et de la mesure qu'ils y ont apportées. Les odieux massacres d'Arménie ont produit en France, comme dans le reste de l'Europe, une impression très profonde. Si on en a parlé chez nous avec plus de retenue que dans d'autres pays, ce n'est pas que l'horreur nous en ait moins vivement frappés, mais parce que nous avons appris à mesurer l'expression de nos sentimens aux moyens que nous avions de leur donner une sanction effective, et aussi parce que, parmi tant d'intérêts qui nous sollicitent, nous ne voulons en négliger aucun. La paix de l'Occident est à nos yeux le premier de tous. Toutes les puissances ont compris, — l'Angleterre a fini par le comprendre comme les

autres, — qu'aucune d'elles ne pourrait se livrer à une action isolée sans s'exposer à provoquer des conflits dont l'humanité aurait encore plus à souffrir que des massacres d'Arménie. Toutes ont compris que leur force était dans leur union, et qu'elle ne pourrait s'exercer sans danger que si cette union était soigneusement maintenue. Une telle idée, chez nous, n'est pas nouvelle. Les affaires d'Orient ont traversé deux périodes. Pendant la première, la France s'est appliquée à marcher d'accord avec la Russie et l'Angleterre, et pendant la seconde avec les six grandes puissances sans exception. Il ne lui est jamais venu à l'esprit de jouer un rôle personnel, encore moins de poursuivre un intérêt particulier, et grâce à cette attitude elle a fini par inspirer confiance à tout le monde. Il n'en a pas été toujours de même de l'Angleterre, ceci soit dit sans aucune intention de critique à l'égard de ce grand pays. Lord Salisbury parlait hier encore du « majestueux isolement » qui permettait à la Grande-Bretagne d'envisager la question orientale à un point de vue purement philanthropique ; mais il ne prenait pas le mot dans le même sens que le faisait naguère M. Goschen. Il entendait par là que l'Angleterre, séparée du continent par le légendaire ruban d'argent qui assure sa sécurité, voit supprimés pour elle beaucoup d'autres problèmes qui s'imposent aux préoccupations de nations moins favorisés. Que l'Angleterre soit plus libre que toute autre de s'abandonner à sa générosité naturelle, et même de s'y laisser entraîner jusqu'à commettre des fautes qu'elle est sûre de ne pas payer trop cher, nous ne le contesterons pas. Il en résulte que les mouvemens d'opinion y ont quelque chose d'impétueux et de violent que l'on ne retrouve pas ailleurs au même degré. En cela nous pouvons l'envier, sans aller jusqu'à l'imiter. Les sentimens qui, à propos des massacres d'Arménie, ont fait explosion de l'autre côté du détroit sont aussi les nôtres ; mais nous les avons traduits autrement. Aussi, depuis le premier jour jusqu'au dernier, avons-nous pu tenir le même langage, et nous avons eu finalement le plaisir d'entendre tout le monde, et l'Angleterre elle-même, en tenir un à peu près analogue. La Chambre des députés a approuvé la réponse de M. Hanotaux à MM. Denys Cochin et de Mun. M. le ministre des affaires étrangères, rappelant avec à-propos la solution heureuse de la question de Crète, a recherché par quels procédés et conformément à quels principes elle avait été obtenue, et il les a résumés en quelques mots : comme méthode, l'action du concert européen ; comme but, l'intégrité de l'empire ottoman ; comme moyen d'atteindre ce but, des réformes devenues indispensables, conseillées et, s'il le faut, imposées au sultan. Il a fait entendre à ce dernier, avec la solennité que prennent des déclarations mûrement réfléchies lorsqu'elles sont portées à la tribune et consacrées par le parlement, des paroles à la fois amicales et sévères. Le sultan ne peut pas se tromper sur l'importance des conseils qu'on lui donne, lorsqu'on ajoute qu'à

leur exécution tient son salut et celui des siens. Les procédés de gouvernement qui l'ont conduit, ainsi que son empire, à l'état de détresse actuel, ne sauraient se prolonger sans provoquer le péril suprême. Le moment est venu pour Abdul-Hamid de le comprendre. S'il le comprend, il peut encore être sauvé; s'il ne le comprend pas, il est perdu. L'Europe, en effet, est résolue à ne plus jouer auprès de lui le rôle de donneur d'avis platoniques. Le passage le plus important de sa déclaration est celui dans lequel M. Hanotaux a fait part à la Chambre, d'une manière discrète, mais pourtant explicite, des pourparlers qui avaient eu lieu à Paris, entre M. Chichkine et lui, pendant le voyage de l'empereur de Russie. On s'est mis d'accord, non seulement sur un programme de réformes à présenter au sultan, mais encore sur un programme d'action en vue de déterminer, s'il y a lieu, sa volonté hésitante. Ainsi, les fêtes russes ne se sont point passées exclusivement en manifestations extérieures. Toutes les questions du jour, toutes les questions du lendemain ont été discutées et réglées, et si cela est vrai pour la question d'Orient, il y a lieu de croire que cela l'est aussi pour d'autres. Mais restons dans notre sujet.

Le discours de M. Hanotaux a produit une bonne impression en Europe : on attendait, toutefois, avec quelque impatience le discours que, quelques jours plus tard, lord Salisbury devait prononcer au banquet du lord-maire. C'est une tradition en Angleterre que le premier ministre profite de cette circonstance annuelle pour parler de la politique générale, et cette manifestation devait avoir cette année une importance particulière. On se rappelle les accusations passionnées qu'il y a un an lord Salisbury a portées contre le sultan, et les menaces qu'au nom d'une justice supérieure, il a proférées contre sa personne et contre son trône. Les prophètes de l'Ancien Testament s'exprimaient de la sorte et il arrivait quelquefois que leurs prophéties se réalisaient. Depuis lors, bien des choses se sont passées en Angleterre même. L'opinion y a été non seulement émue et secouée par les événemens d'Arménie, mais encore divisée et retournée parfois en sens contraires. Après les déclamations du début, des paroles plus sages se sont fait entendre, soit que le premier mouvement se soit épuisé par sa propre violence, soit que l'attitude de la France et de l'Europe ait produit un effet d'apaisement. Enfin, la scission du parti libéral était de nature à faire réfléchir. Le parti libéral était déjà bien affaibli par ses divisions; lord Rosebery a eu certainement des motifs graves pour s'exposer à le diviser encore davantage. Il n'a pas voulu accepter la situation qui lui était faite par l'irruption subite de M. Gladstone sur la scène politique qu'il avait paru abandonner. Ainsi M. Gladstone, après avoir opéré dans son parti, grâce à sa politique irlandaise, une première scission qui était allée, pour quelques-uns de ses membres, jusqu'à la séparation absolue et probablement définitive,

risquait de provoquer un danger du même genre grâce à sa politique arménienne. Cela était bien propre à frapper les esprits. Un travail s'est fait effectivement dans l'opinion britannique : il restait à savoir jusqu'à quel point il s'était fait dans le gouvernement lui-même, et c'est sur ce point que le discours du premier ministre devait nous éclairer. Lord Salisbury a parlé. Il a parlé, à peu de chose près, comme M. Hanotaux. Il a déclaré avoir pris connaissance du discours de celui-ci, et en approuver les lignes générales. Il a ajouté qu'il ne voyait aucune raison pour que toutes les puissances ne se ralliassent pas autour d'une politique également acceptable pour chacune d'elles. Il a répudié toute velléité d'action isolée. On peut dire en conséquence que l'accord est fait, ou sur le point de se faire, et c'est là chose trop importante pour qu'on n'en comprenne pas toute la gravité à Constantinople. S'il y a, en effet, une différence de ton appréciable entre le discours prononcé par lord Salisbury l'année dernière et son discours d'hier, cela ne veut pas dire que le gouvernement anglais ait abandonné ses vues, mais plutôt qu'il a trouvé la France et les autres puissances prêtes à contribuer à la réalisation de ce qui en était réalisable. Sous l'influence de l'opinion générale, les opinions particulières se sont peu à peu réduites de manière à pouvoir se concilier les unes avec les autres, sans qu'il y ait eu nulle part d'abdication, ni de renoncement, et la volonté de l'Europe, pour s'exprimer sous une forme plus froide, n'en restera pas moins résolue.

Nous voudrions n'avoir que des éloges à faire du discours de lord Salisbury ; mais était-il bien nécessaire qu'il parlât de l'Égypte, puisqu'il n'avait à en dire que ce qu'il en a dit? Lord Salisbury ne voit rien, dans la situation de l'Orient qui doive actuellement amener l'Angleterre à évacuer l'Égypte. A parler en toute franchise, nous ne voyons rien non plus en Orient qui puisse lui faire prendre cette détermination ; mais peut-être est-ce en Occident que lord Salisbury aurait dû regarder. Le vieux mot que la question d'Orient est avant tout une question d'Occident trouve ici, une fois de plus, son application. L'Égypte intéresse la plupart des puissances, à des degrés divers à la vérité, et nous en connaissons pour lesquelles cet intérêt est plus grand, plus vif, plus pressant que pour d'autres; mais cette inégalité même dans l'intérêt qu'elle suscite fait que la question d'Égypte est une de celles qui risquent de nous diviser le plus dans des circonstances où l'union serait le plus indispensable. Sans doute, l'Angleterre est libre, pour le moment, de se réjouir de ces divisions, qui lui permettent d'user du vieil axiome : *Divide ut imperes ;* mais on peut prévoir d'autres cas où une entente plus cordiale pourrait devenir plus utile et être mieux appréciée. Il est fâcheux, imprudent, imprévoyant, de laisser derrière soi cette question en suspens. On ne le comprendrait que si le problème était insoluble, ou si sa solution présentait des difficultés telles que la diplomatie en

fût découragée d'avance; mais il n'en est pas ainsi, et il suffirait d'un peu de bonne volonté de part et d'autre pour arriver à un dénouement acceptable pour tous. Lord Selborne, sous-secrétaire d'État aux colonies, et gendre de lord Salisbury, vient de prononcer aussi un discours sur ce sujet délicat, qui, malgré tant d'efforts pour le chasser des esprits, y revient toujours comme une éternelle obsession. Le ton de lord Selborne trahit quelque impatience, quelque irritation même : cependant certaines de ses paroles sont bonnes à relever. Lord Salisbury avait dit que l'Angleterre n'abandonnerait pas actuellement une acre du terrain qu'elle occupe. Lord Selborne se borne à mettre à l'évacuation future des conditions trop vagues pour être discutées; mais quant au principe même de l'évacuation, il ne le conteste pas. « Je partage entièrement, dit-il, le regret qu'éprouvent tous mes auditeurs que, après Tel-el-Kébir, en 1882, alors que nous avions les mains libres et carte blanche, nous nous soyons encombrés d'une promesse tout à fait gratuite d'évacuer l'Égypte à une date indéterminée ; mais ce qui est fait est fait. Nous avons fait cette promesse à l'Europe et nous la tiendrons à l'Europe. » On voit que le gouvernement de la Reine n'est pas prêt à suivre l'impulsion de lord Beresford et à déclarer qu'il n'évacuera jamais l'Égypte. Il n'ignore pas que le mot « jamais » n'appartient point au vocabulaire de la politique. Qui sait si, dans un avenir plus rapproché qu'on ne le croit, les loyaux et généreux conseils de MM. John Morley et Courtney ne prévaudront pas sur les inspirations d'une politique à plus courte vue ? L'avenir reste ouvert, et les voltes-faces que les hommes politiques anglais savent si lestement faire pour s'accommoder à des situations changeantes et à des intérêts mobiles ne sont pas de nature à nous interdire tout espoir.

Dans son discours, lord Salisbury a prononcé un mot médiocrement respectueux pour le prince de Bismarck, mot qui n'est peut-être pas tout à fait compensé par le qualificatif qu'il a adressé à l'ancien chancelier en l'appelant « le plus grand homme d'État de la fin de ce siècle. » Le prince de Bismarck, au cours des révélations dont il encombre de plus en plus les journaux, a exprimé l'avis qu'il y avait entre l'Angleterre et la Russie un antagonisme permanent et nécessaire, une opposition d'intérêts absolument irréductible. Ce n'est pas l'avis de lord Salisbury, et ce n'est pas le nôtre non plus. Il y a heureusement peu d'antagonismes de ce genre, et si l'Angleterre devait un jour en rencontrer un, ce serait plutôt avec l'Allemagne qu'avec la Russie. Quoi qu'il en soit, lord Salisbury a attribué l'espèce de sentence portée par le prince de Bismarck à la « superstition d'une diplomatie vieillie. » Que les temps sont changés! Jadis, lorsque le chancelier de l'empire prenait la parole et qu'il daignait communiquer au public quelqu'une de ses pensées, l'attention était ardemment éveillée et l'ad

miration à peu près universelle : on écoutait avec un respect religieux. Avant même qu'il fût arrivé à une gloire incontestée, M. de Bismarck avait le secret de ces paroles qu'on appelait « ailées » et qui, traversant avec une rapidité électrique, non seulement l'Allemagne, mais l'Europe entière, allaient porter la lumière ou le trouble dans les imaginations étonnées. Il n'y a pas eu, à cet égard, de plus habile metteur en scène. Le sens de l'à-propos était chez lui infaillible, et il a manqué bien peu des effets qu'il a poursuivis. Aujourd'hui, le solitaire de Friedrichsruhe se croit, se sent doué du même génie, et pourquoi ne pas avouer qu'il l'est peut-être en effet? Rien n'est banal dans ce qu'il dit; tout est calculé avec la même adresse qu'autrefois, adresse qui reste merveilleuse, mais qui a cessé d'être puissante. Les choses, les hommes sont changés autour du rude chancelier. D'autres générations ont remplacé celles qu'il a impérieusement dominées, et le même rapport de sympathies, ou d'antipathies si l'on veut, mais enfin de sentimens communs ou rapidement communicables, ne s'est pas établi entre lui et les générations nouvelles. On ne comprend plus très bien le prince de Bismarck, ce qui est un mal sans remèdes. Il y a quelque chose de triste, au point de vue purement humain, à voir un vieil acteur user des mêmes procédés qui, quelques années auparavant, enlevaient son public, et ne peuvent plus produire aucun effet. On nous permettra toutefois, dans le cas actuel, de ne pas trop nous laisser gagner par cette mélancolie immanente des choses.

Nous laissons de côté la question de savoir si le prince de Bismarck avait le droit de publier les secrets d'État qu'il a livrés à la presse, parce qu'à nos yeux cette question ne peut même pas se poser : il est bien évident que personne n'a ce droit, et que, si M. de Bismarck n'était pas ce qu'il est, ou ce qu'il a été, son indiscrétion n'aurait pas été tolérée. Mais ceci ne regarde que le gouvernement de Berlin. Quant à nous, les révélations seules nous intéressent. Elles ont brusquement modifié quelques-unes de nos idées en apparence les plus solides. Tout le monde connaissait les rapports étroits, intimes, que la Russie avait eus autrefois avec la Prusse d'abord, avec l'Allemagne ensuite; mais jusqu'à quel moment ces rapports avaient-ils existé, c'est ce qu'on savait moins bien. L'opinion générale était que le prince de Bismarck lui-même les avait soumis au Congrès de Berlin à une épreuve si brutale que l'harmonie en avait été détruite sans retour, et cette opinion s'était confirmée de plus en plus lorsqu'on avait appris que l'Allemagne modifiait le système officiel de ses alliances, et lorsqu'on l'avait vue, plus tard, pourchasser et en quelque sorte proscrire les fonds russes sur ses marchés. On regardait comme incontestable que le prince de Bismarck avait rompu par sa faute une entente traditionnelle dont son pays avait tiré d'immenses avantages : de là un grief que ses adversaires entretenaient et exploitaient contre lui.

Lorsque l'alliance franco-russe est devenue à son tour un fait évident, avoué et même affiché, le reproche adressé à l'ancien chancelier a pris un caractère plus accentué. A ceux qui étaient tentés d'accuser le gouvernement allemand actuel et, comme on dit, le nouveau cours, d'avoir amené des conséquences aussi néfastes, les journaux officieux, et d'autres même qui parlaient sur la foi des apparences, faisaient remonter à M. de Bismarck l'origine de tout le mal. C'est alors que celui-ci a pris la parole, et qu'il a révélé au monde stupéfait qu'un traité avait existé entre l'Allemagne et la Russie jusqu'en 1890, c'est-à-dire jusqu'à sa propre chute, et que si ce traité n'avait pas été renouvelé, c'est uniquement parce que ses successeurs ne l'avaient pas voulu. D'abord, on a hésité à croire; puis il a bien fallu, aucune contradiction ne venant à se produire, admettre que le traité avait existé, tout en faisant des réserves sur les motifs qui en avaient empêché le renouvellement. Quelle était la nature de ce traité? Il engageait l'Allemagne et la Russie à pratiquer réciproquement une neutralité bienveillante dans le cas où l'une des deux viendrait à être attaquée. On a crié d'abord au scandale; on a dit que l'Allemagne, liée déjà envers l'Autriche par une alliance défensive, n'avait moralement pas le droit de conclure avec la Russie un arrangement subsidiaire, qui peut-être contredisait et, dans tous les cas, affaiblissait le premier. M. de Bismarck a répondu que l'Autriche connaissait cet arrangement, et que, loin de le désapprouver, elle s'en était montrée satisfaite, car, n'ayant pour son compte aucune intention d'attaquer la Russie, elle était bien aise de voir s'établir entre celle-ci et son alliée des rapports dont l'intimité pourrait lui être utile. S'il en est ainsi, qu'a-t-on à reprendre à l'œuvre politique de M. de Bismarck? Rien : il faut se contenter d'en admirer l'ingéniosité, et de reconnaître que le vieux magicien avait organisé un système d'alliances et de sous-alliances également légitimes, très propre à préserver l'Allemagne de toutes les aventures qui auraient pu la troubler dans le pacifique affermissement de son unité.

Pourtant ce faisceau s'est rompu, sans qu'on sache bien pourquoi. C'est sans doute parce qu'il n'était pas aussi solide qu'il en avait l'air, et qu'il était trop compliqué pour résister à l'action du temps. M. de Bismarck cherche à faire croire que c'est surtout parce que lui seul avait la main assez expérimentée et assez ferme pour maintenir ce prodige d'équilibre, et peut-être a-t-il raison. Mais pourquoi a-t-il fait cette confidence au public? Il a eu vraisemblablement deux motifs : le premier de se venger de Guillaume, en montrant qu'il était seul responsable de la rupture des anciens et bons rapports avec la Russie; le second d'inspirer quelque dépit, ou même quelque inquiétude à la France, en lui donnant à penser que la Russie ne s'était rapprochée d'elle que faute de mieux, et qu'elle s'en détacherait peut-être si une bonne occasion venait à lui en être offerte. Il a voulu tourner contre

l'empereur les accusations de plus en plus pressantes dont il était continuellement assailli lui-même, et, d'autre part, jeter une douche d'eau froide sur la première ardeur de la France dans son intimité avec la Russie. A-t-il atteint ce double but? Non; il l'a même complètement manqué. En ce qui concerne nos rapports avec la Russie, personne n'en sera étonné. Nous connaissions parfaitement ceux que la Russie avait eus autrefois avec l'Allemagne : l'important à nos yeux est qu'ils eussent pris fin lorsque la Russie a contracté avec nous. Or, il ne peut y avoir à cet égard aucun doute, puisque M. de Bismarck a eu soin de nous dire que le traité germano-russe est arrivé à son terme en 1890, et puisque la manifestation de Cronstadt n'a eu lieu que l'année suivante. A partir de ce moment, la Russie, qui avait recouvré toute sa liberté, a resserré de plus en plus les liens qui déjà l'unissaient à nous, et rien, après les manifestations de Paris et de Châlons, ne peut laisser le moindre doute sur ce que la résolution qu'elle a prise a, non seulement de loyal, mais de solide et de définitif. M. de Bismarck s'est trompé de date en décochant son insinuation. Une sincérité plus grande que celle de son temps préside aujourd'hui aux relations politiques des divers pays. Ces relations sont plus simples et probablement plus sûres. Elles inspirent de part et d'autre une confiance plus difficile à ébranler. On s'explique donc très bien que les indiscrétions des *Nouvelles de Hambourg* n'aient jeté aucune ombre sur l'alliance franco-russe; mais ce qu'il est plus difficile de comprendre, c'est qu'elles n'aient causé aucun dommage à l'empereur d'Allemagne et qu'elles aient plutôt tourné en sa faveur. Nous ne jugeons pas, nous constatons. On a su gré à Guillaume II de n'avoir pas persisté dans un système d'alliances si compliqué, si embrouillé, si enchevêtré de parties et de contre-parties, de précautions et de contre-précautions, qu'on se demandait si, en tout cela, il restait beaucoup de place à une parfaite bonne foi. Cette amitié, dont chacun avait une parcelle de proportion différente, aurait eu de la peine à se reconstituer de manière à former un tout. Le trop habile abstracteur de quintessence diplomatique qui avait imaginé ces dosages subtils paraissait avoir trop bien gardé sa propre liberté en enchaînant celle des autres. Ce qui est sûr, c'est que ses révélations n'ont causé que du scandale, et que ce scandale s'est tourné tout entier contre lui. Peut-être n'est-ce pas tout à fait juste, mais il en est ainsi. La postérité n'a pas encore dit son dernier mot sur toute cette affaire, mais l'opinion contemporaine a dit le sien, et il n'a pas été à la gloire de M. de Bismarck. L'ermite de Friedrichsruhe peut gronder à son aise, ses grondemens n'ébranlent plus le monde, et lord Salisbury a sans doute trouvé le mot juste lorsqu'il en a attribué les explosions soudaines à la superstition d'une diplomatie vieillie.

Nous ne dirons qu'un mot des élections américaines. Depuis déjà

quelques semaines, l'élection de M. Mac Kinley à la Présidence était prévue, elle était certaine, elle était escomptée d'avance en prenant le mot dans son meilleur sens. Elle ne pouvait d'ailleurs que relever la confiance du monde dans le bon sens des États-Unis. Le succès de M. Bryan aurait eu une tout autre signification. Il n'aurait pas seulement alarmé les intérêts matériels, c'est-à-dire inspiré des doutes sur la probité monétaire de la grande république américaine, mais encore porté un trouble profond dans les esprits. M. Bryan n'était à l'origine que le candidat de l'argent, dont il demandait la frappe libre et illimitée; mais en peu de jours le caractère complet du système dont il s'était fait le champion s'était manifesté à tous les yeux. Le droit de payer ses dettes avec une monnaie dépréciée, c'est-à-dire de ne pas les payer ou de ne le faire que partiellement, devait plaire aux socialistes et aux révolutionnaires de toutes les nuances et de toutes les écoles : tous en effet se sont groupés autour du candidat de la Convention de Chicago. Peut-être M. Bryan aurait-il essayé, s'il avait été élu, d'échapper aux conséquences logiques de son principe, mais le parti prodigieusement mêlé qui l'avait pris pour chef l'aurait bien forcé à le suivre. Son élection aurait voulu dire banqueroute et révolution. Quels que soient les inconvéniens que peut présenter, au point de vue douanier, le succès de M. Mac Kinley, ils ne sont pas comparables à ceux qu'aurait entraînés celui de M. Bryan. Il y a même lieu de remarquer que, la question douanière n'ayant joué aucun rôle dans la lutte électorale, M. Mac Kinley reste libre. Ce n'est pas son système économique qui a triomphé, puisqu'il n'a même pas été en cause, mais le système monétaire de M. Bryan qui a été battu, avec les conséquences sociales qui n'auraient pas manqué d'en découler. M. Mac Kinley défendait ce qu'on a heureusement appelé la saine monnaie, et M. Bryan ce qu'on ne peut appeler que la fausse monnaie. La falsification des monnaies n'est pas un fait nouveau dans l'histoire. On en a fait l'expérience, et cette expérience a ruiné tous ceux qui l'ont tentée. Les Américains ont reculé en masse devant un danger aussi menaçant.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

JEAN D'AGRÈVE

PREMIÈRE PARTIE

ISEUT.

Jour et Mort d'un vol semblable
Vont sur notre amour s'abattre...
(*Tristan et Iseut*, Acte II.)

— Admirable légende! C'est grand dommage que ces beaux cas de passion ne se produisent plus dans notre monde civilisé!

D'un air avantageux et d'un ton catégorique, de l'air et du ton d'un homme qui a toisé l'univers, jaugé le possible, remis chaque chose à sa place, le petit baron laissa tomber cette conclusion en posant sur la cheminée la tasse de thé qu'il achevait de vider. Et il se fit dans le salon un silence d'acquiescement, l'adhésion résignée qui accueille au passage les vérités trop évidentes : aphorismes sur l'élévation de la température, la mort inévitable, les inconvéniens de la presse, la cherté croissante de la vie.

Ce salon est l'un des bureaux d'esprit et de sentiment où quelques Parisiens de marque font chaque jour, entre cinq et sept, la cote des idées courantes, comme les agens de change font à la Bourse, entre midi et quatre, la cote des valeurs demandées. Les gens pressés, et tous le sont à Paris, passent là quelques instans, entre le Bois et le club, entre une course d'affaires et une corvée mondaine, pour contrôler, affiner et poinçonner dans ce milieu distingué la somme d'aperçus qu'ils ont recueillie en lisant le journal du matin.

Les habitués de l'aimable parlote venaient de « s'expliquer »

abondamment sur *Tristan et Iseut*. Une partie de la société s'était transportée à Bruxelles, l'avant-veille, pour entendre au théâtre de la Monnaie le drame wagnérien. D'où le sujet à l'ordre du jour. Tout chauds de leurs impressions, les revenans de Belgique discutaient l'œuvre musicale et le vieux trésor de poésie qui en a fourni le thème. Naturellement, la conversation avait dévié sur les choses de l'amour. Des spécialistes, hommes et femmes, avaient énoncé quelques remarques ingénieuses sur ses transformations à travers les âges; et le petit baron résumait l'opinion générale en classant parmi les phénomènes préhistoriques la passion surhumaine des amans de Cornouaille.

— Oui, ajouta tristement le romancier attitré du salon, nous ne pouvons même plus feindre dans nos livres ces sentimens dévastateurs de la vie et plus forts que la mort : on nous accuserait d'être en dehors de la réalité, de la sacro-sainte réalité. Heureux les vieux confrères qui travaillaient sur la matière de Bretagne! Dans mon prochain roman...

— Dans votre prochain roman, mon pauvre ami, vous serez un peu plus essoufflé, — interrompit cavalièrement la comtesse, — et les amans dont vous tirerez les ficelles le seront aussi!

Une personne sur le retour, qui dissimulait son âge et montrait plus volontiers sa vaste lecture, y alla de son darwinisme. — Ainsi, soupira-t-elle, la sélection aurait accru toutes les puissances de l'homme, sauf la puissance décroissante du désir! C'est triste.

— Pardonnez-moi, madame. Je crois plutôt que l'empire de la loi morale, mieux accepté, refrène aujourd'hui cette puissance monstrueuse du désir. Ces explosions de l'individualisme se produisent encore dans les basses classes, sous la forme de tragédies brutales et rapides; à un certain niveau social, la moralité ambiante ne les tolère plus. En lui-même comme autour de lui, l'homme moderne a triomphé des forces aveugles de la nature.

Ceci fut dit par un jeune homme grave. Il tenait l'emploi des néo-chrétiens; il était venu de la Suisse romande pour réussir à Paris.

— Heureusement qu'il y a Ibsen, fit une des croqueuses de gâteaux, très élégante sous des bandeaux signalétiques. Heureusement que l'amour défie encore le monde, au pôle Nord!

— Vas-y voir! murmura un membre du Petit-Club. Vous nous venez ici de chez le grand couturier, très bien ficelées, ma foi! Vous ne pouvez raisonnablement exiger qu'on vous traite comme ces dames du mythe, vêtues de peaux de bêtes. Et puis, on nous la baille belle avec les histoires armoricaines; ça n'est peut-être jamais arrivé, ça n'arrive qu'à l'Opéra, et allemand encore : le

seul lieu où l'on ait le droit de nous raser avec ces brûle-toujours.

On échangea d'autres observations, graves ou plaisantes, profondes ou lestes. Toutes attestèrent la conviction découragée de ces messieurs et de ces dames : il y avait beau temps qu'elle était perdue, la recette du philtre versé par Brangien dans la coupe d'Iseut.

— Demandez plutôt au sage Nestor, dit le membre du Petit-Club en se levant pour prendre congé.

Qui ne connaît en Europe Nestor du Plantier, diplomate d'âge mûr, oracle en disponibilité, « le dernier de la tradition », comme il se nomme lui-même? Redevable à un père helléniste de son prénom de bon augure, à un oncle industriel de la fortune qui lui ouvrit la carrière, il fut longtemps l'un des plus notoires dans ce petit compagnonnage de bohémiens corrects, perpétuellement voiturés dans la même roulotte de Pétersbourg à Madrid, de Washington à Pékin, avec quartier général à Paris, et qu'on retrouve partout les mêmes, autour de la même table de whist, de la même table à thé, courtisant les mêmes femmes, rédigeant la même dépêche, ébruitant les mêmes secrets d'État surpris dans les mêmes journaux. Dégoûté, dit-il, de ce gouvernement, qui l'a remercié, disent ses collègues, il est devenu l'un des meubles indispensables du salon où ses rhumatismes ont pris retraite. Il y vient, assure-t-il, pour ne pas laisser rouiller ses facultés d'observation. On les sent très actives encore dans sa parole, où les vérités d'expérience se glissent sous le couvert du paradoxe, dans ses yeux exercés à tout saisir et à ne rien rendre des impressions curieusement guettées. Il prétend qu'un diplomate digne de ce nom doit se faire des yeux à la ressemblance des petits miroirs accrochés aux fenêtres des maisons hollandaises, ces *espions* qui apportent dans la chambre tous les tableaux de la rue et ne livrent à la rue aucune révélation sur l'intérieur de la chambre. — C'est la théorie. Dans la pratique, ce chevalier du Silence est le plus indiscret des hommes, quand les femmes l'en prient ; capable de sacrifier son meilleur ami à un succès de causerie devant la cheminée ; bon camarade, au demeurant, fort avisé, sérieux d'esprit et de cœur lorsque les choses en valent la peine.

Interpellé par son jeune ami, ce personnage parut remonter du fond de quelque souvenir.

— Je vous écoute, dit-il, je vous admire. Vous semblez croire qu'aux temps fabuleux du roi Mark, ou à toute autre époque lointaine, la passion symbolisée dans la légende de Tristan était un accident normal, fréquent ; et vous paraissez bien assurés que

cet accident ne peut plus se manifester chez un contribuable de la troisième république. Je les retrouve, ici comme partout, les deux sottes turlutaines qui faussent tous nos jugemens, les deux gangrènes dont nous mourons depuis cent ans : croyance à l'égalité des hommes, à leurs mêmes aptitudes dans un même temps; croyance à leur perfectibilité, ou du moins à un changement de l'animal humain sous les diverses grimaces sociales qui ont modifié les visages. Tenez, le dernier mot de vos débats est dans l'axiome émis par Balzac : « Les grandes passions sont rares comme les chefs-d'œuvre. » Je vous engage à le méditer. Un grand amour est un chef-d'œuvre d'un certain ordre, aussi irréalisable pour le commun des hommes que les chefs-d'œuvre de peinture ou de poésie, de politique ou de guerre. A combien d'entre nous est-il donné de peindre le plafond de la Sixtine, d'écrire *Phèdre* ou *le Misanthrope*, de gagner la bataille d'Austerlitz, de concevoir et d'exécuter les desseins d'un Richelieu ou d'un Bismarck? Comme les élus du génie, ceux de l'amour absolu sont des exceptions, toujours clairsemées à travers les siècles, toujours improbables et toujours possibles à chaque époque. Oh! je sais bien que c'est là une des vérités les plus désagréables à nos amours-propres : plus encore que notre esprit, notre cœur a la vanité de sa force. Il se pipe, l'imbécile.

Les chefs-d'œuvre de l'amour sont rares, et il y a de grandes chances pour qu'ils restent inconnus. On ne les fait pas pour la gloire, comme les autres; ils fuient la lumière, dont ils meurent. Le monde distrait passe sur eux comme le voyageur sur une mine de diamans, sans les voir, ou sans les distinguer des vulgaires cailloux. Quand le monde commence à parler d'un grand amour, méfiez-vous; bien pis encore quand le roman, le théâtre, le journal s'emparent de la merveille vantée ; il y a du cabotinage dans l'affaire. En cette matière, tout ce qu'on expose est par là même éliminé du concours : puisqu'elle n'existe plus dès qu'elle cesse de vivre pour soi seule, la fleur de nuit, la fleur de silence.

Les chefs-d'œuvre de l'amour sont d'autant plus rares qu'il y faut être deux. Croyez-m'en, mesdames les Iseuts, il n'y a pas un Tristan sur cent mille candidats. Et vous, messieurs les Tristans, il n'y a pas une Iseut sur... dirai-je un plus gros ou un moindre chiffre? Soyons galans. Moi qui vous parle, après une assez longue et assez minutieuse inspection de la planète, je n'ai rencontré qu'un seul cas de l'amour-type. Je n'ai connu que deux êtres dévoués à leur funeste bonheur par une prédestination évidente. Seuls ils m'ont donné la vision quasi réelle d'une puis-

sance de la nature, substituant son arrêt aux caprices qui forment habituellement ces sortes de liens. Je pensais à eux, avant-hier, je croyais entendre leur voix dans la musique de Wagner. Le gueux! Il est cause que vous m'avez traîné jusqu'au fond du Brabant, moi qui ne bouge plus, et que j'ai fait un exécrable dîner, hors de mon régime, avec la vache enragée du wagon-restaurant. N'importe, je lui pardonne; car il n'y a pas à dire, c'est un fier remueur des océans qui dorment en nous, ce poseur insupportable dont j'ai tant ri jadis, à Munich, quand il nous recevait avec sa robe de chambre jaune. Je lui pardonne : il a orchestré le cri que je ne puis oublier, ni confondre avec un autre, l'ayant entendu une fois.

— Oh! contez-nous cela, mon cher ministre, contez-nous cela!

Les femmes se rapprochèrent, avec des mouvemens de chattes qui ont flairé un bol de lait.

— Allons! bon! murmura le membre du Petit-Club en se rasseyant d'un air résigné, — il va nous placer une de ses bonnes fortunes exotiques!

— Non, mon cher monsieur. Dans l'ancienne carrière, nous aimions comme nous faisions toute chose, avec correction et discrétion : ce qui exclut le chef-d'œuvre. Il ne s'agit pas de votre serviteur indigne, mais d'un sien ami, d'un homme qui fut de mes meilleurs amis. Raison suffisante pour que je ne satisfasse pas la curiosité de ces dames.

Ces dames insistèrent, jurant qu'elles mettraient en quarantaine leur cher ministre s'il ne sortait pas son histoire.

— Mais elle vous intéresserait moins que vous ne croyez! Vous n'y trouveriez même pas un petit potin à colporter! Ces pauvres amans sont morts et oubliés depuis longtemps. Je parierais que personne ici ne les a connus. Voyons, quelqu'un se souvient-il d'un brillant officier de marine qui fit beaucoup parler de lui quand il disparut de la scène parisienne, il y a de cela près de quinze ans, et d'une femme de la société dont le nom fut murmuré à cette occasion?

— La bonne plaisanterie! Vous pensez donc que nous n'avons rien à faire? Qui se souvient à Paris des morts d'il y a quinze ans? Mais ceci même doit lever vos scrupules : il n'y aura pas plus d'indiscrétion qu'à nous raconter les amours des momies de Thèbes.

— Pour vous. Pour moi, j'hésite comme devant une profanation...

— J'ai failli attendre! s'écria la comtesse. Allons, finissez-en,

déballez vos cadavres, sinon je vous bannis pour un mois de ma table et de ma loge. — Et elle menaça du regard son vieux sigisbée, sachant bien qu'il ne refusait jamais rien à ses caprices tyranniques.

— Vous le voulez toutes? Je capitule. Voici mes conditions. Notre douce hôtesse nous réunira après-demain à dîner. Il y aura de la pintade aux céleris, mon faible. Je m'exécuterai ensuite. Je modifierai quelques noms, quelques circonstances, pour dérouter votre malignité. Et notre romancier sera exclu ce soir-là : le traître ne manquerait pas de me piller sans pudeur.

L'accusé protesta avec énergie. Lui, qui ne portait même pas un carnet dans le monde!

— Au fait, j'ai tort, et je ne crains rien. Mon histoire est si simple, si monotone, qu'à la reproduire vous perdriez votre renom d'habile homme; elle ne serait pas de vente. Votre clientèle ne se divertit guère à regarder couler de l'eau profonde : il lui faut des cascades. Donc, à jeudi soir : j'apporterai mes documens, vous jugerez sur pièces. Je ne sais pas inventer; et si même j'avais ce don, j'en serais découragé par tout ce que j'ai vu. La vie m'a montré en tout genre des réalités qui passent les inventions des plus fertiles dramaturges.

M. du Plantier tint parole, le surlendemain. Il tira d'un portefeuille une liasse de lettres et des cahiers couverts d'une écriture serrée.

— Vous saurez tout à l'heure comment ces papiers sont venus dans mes mains. Permettez-moi un court préambule pour vous en donner la clef. Je laisserai ensuite mon ami raconter ce qu'il a voulu mettre là de son cœur, ce qu'il n'a révélé à personne. J'ai soupçonné l'événement qui a bouleversé sa vie : jamais il ne m'en a fait confidence; à moi, ni à nul autre homme, j'en suis certain. Sa tombe seule a parlé.

J'avais connu Jean d'Agrève sur les bancs du collège Sainte-Barbe, où nous fîmes nos études ensemble. Je le retrouvai plus tard enseigne à bord du *Château-Renault*, le stationnaire que notre division du Levant détachait au Pirée; j'étais moi-même alors secrétaire à la légation d'Athènes. Notre liaison d'enfance se resserra à cette époque; elle a persisté, solide et confiante, jusqu'à la disparition de Jean.

Je le revois encore dans la division des petits, à Sainte-Barbe, ce nouveau qui avait attiré sur sa tête toute la hargne flottante dans une cour de collège. Il apportait à la vie commune le caractère qu'on y tolère le plus difficilement. Sauvage comme un merle,

insociable et silencieux d'habitude, des élans subits d'expansion naïve le livraient sans défense à ses bourreaux. Les enfans d'abord, les hommes plus tard, s'acharnent d'instinct contre ces natures où ils devinent une force à briser, un cœur tendre à torturer. Dès le premier jour, nous fûmes tous ligués pour civiliser le *bédouin;* on lui donnait ce sobriquet parce qu'il nous arrivait de Bédouin, un petit bourg du Comtat accroché aux croupes méridionales du mont Ventoux.

D'Agrève avait grandi là, dans une morose gentilhommière des hautes garigues. Sa famille, d'une ancienneté sans éclat, était attachée depuis des siècles à cette terre pauvre. Ce sont des pays de bonne race, disait-il, sève de Provence fortifiée de sève de montagne, gens solides et doux qui voient des chênes sur leurs têtes et des oliviers sous leurs pieds. La vieille souche, ensevelie dans ce pli de roches, y accumulait des forces que nul de ses rejetons n'avait encore dépensées au dehors. Jean tenait de son ascendance provençale une sensibilité de cœur et une vivacité d'esprit qui semblaient combattues, refrénées en lui par l'influence du sang maternel. Sa mère était une Bretonne du pays de Léon, fille d'une lignée de marins; M. d'Agrève le père avait rencontré et épousé Mlle de Kermaheuc durant un séjour à Toulon. J'attribuais au hasard de cette union les contrastes de mon ami, fait de brume et de lumière, de mélancolie et d'ardeur. Ses désirs et ses dégoûts de l'action, sa paresse méditative brusquement secouée par la recherche de l'aventure, les soudains abandons de confiance et de gaîté qui rompaient sa retenue farouche, tout en lui me donnait l'impression d'un chaud rayon de soleil brisé sous les vagues froides de l'Océan. Je m'expliquais les singularités de Jean par sa double origine, puisque c'est aujourd'hui l'explication à la mode pour la formation mystérieuse de l'homme intérieur; mais que le diable m'emporte si je sais, et si d'autres savent, pour celui-là comme pour beaucoup de ses pareils, où il avait pris le métal mal fondu de l'armure qu'il apportait au combat de ce monde.

L'hostilité du début entre Jean et moi fit place à une cordiale camaraderie quand je le connus mieux; autant du moins qu'on pouvait être camarade avec lui. Puis, nous nous perdîmes de vue au sortir du collège, comme il arrive, en allant chacun par nos chemins séparés. Orphelin de bonne heure, d'Agrève était confié aux soins de son oncle maternel, l'amiral de Kermaheuc. Le brave amiral estimait que la mer avait été faite pour porter les Kermaheuc, et que tous les Kermaheuc avaient été faits pour la mer; il dirigea impérieusement de ce côté l'éducation de son neveu. Jean se laissa pousser à l'École navale, sans résistance et sans enthou-

siasme; il nous quitta, — c'était... oui, c'était en 1859, — il entra au *Borda*. J'appris trois ans après que l'aspirant embarquait sur l'*Atalante*, pour une longue campagne dans les mers de Chine.

Je le revis, comme je vous le disais, en 1866, quand le *Château-Renault* vint mouiller au Pirée. Le jeune enseigne était mûri par la vue réfléchie d'une moitié du globe et par l'exercice de son métier. J'observai une fois de plus, non sans quelque humiliation, la supériorité que ce métier donne aux marins sur les autres jeunes gens, à égalité d'âge et d'intelligence. Chaque nuit, pendant quatre heures, ils portent une responsabilité qu'on attend vingt-cinq ou trente ans dans les autres carrières; durant ces heures, des centaines de vies humaines sont confiées à l'attention continue de leur cerveau, à la sûreté de leur regard, à la décision rapide de leur commandement. Cela met vite du plomb dans la tête. La règle et la solitude achèvent de former les moines du couvent errant.

Jean avait médité, tandis que nous, ses camarades terriens, nous nous laissions vivre au fil de notre jeunesse. Il avait beaucoup lu. Quand je lui montrai mon Athènes, je découvris un esprit prompt à toutes les curiosités, muni d'idées personnelles sur l'histoire, sur l'art; une sensibilité frémissante à toutes les apparitions de beauté, à tous les souffles de poésie. Elle s'échappait brusquement, comme jadis chez l'écolier; il la refoulait aussitôt, du coup de gouvernail dont il eût redressé son navire allant à la dérive. Ce fut une des meilleures années de ma vie, et de la sienne aussi, sans doute, le bon temps que nous passâmes en vagabondages à travers la Grèce. L'émulation qui naît des longs et libres entretiens entre deux jeunes intelligences avivait en nous la fièvre de voir, de comprendre, de jouir des choses.

A mesure qu'il se livrait davantage, mis en confiance par mon amitié, je discernais les traits saillans de sa personne morale et j'en concevais quelque inquiétude pour son avenir. Sous la gravité naturelle, accrue par la discipline du métier, qui donnait à mon ami une assiette si ferme, on devinait une exaltation d'autant plus véhémente qu'elle était plus durement comprimée. « Nous avons tous au fond de nous un fou qu'il faut enfermer », disait-il parfois; et il souriait de ma prédiction, lorsque je répliquais : Le fou trop étroitement verrouillé brisera tout à l'intérieur de sa prison. — L'immense et vague attente commune à tous les jeunes hommes prenait chez lui la forme d'une puissance de rêve effrayante, tant on sentait son désir disproportionné aux satisfactions que nous pouvons espérer de la meilleure vie. Je m'en rendais compte, quand j'essayais de remplir mon *irremplissable*, comme je l'appelais par taquinerie amicale, quand je proposais à

son admiration les idées, les œuvres, les reliques de beauté que je croyais les mieux faites pour charmer en lui le penseur et l'artiste. Idées sublimes, sentimens ardens, réalisations parfaites de la beauté dans la nature et dans l'art, tout tombait dans son âme comme de la paille sur un brasier; il s'enflammait un instant, il en jouissait violemment, et, aussitôt la jouissance dévorée, il s'élançait au delà, à la poursuite silencieuse d'un type connu de lui seul, antérieur et supérieur à tout ce qu'il rencontrait dans ses explorations. On eût dit que cette âme avait pris l'habitude du regard marin, toujours tendu pour chercher ce qui va surgir aux extrêmes limites de l'horizon, au delà du cercle visible. « C'est notre malheur, à nous autres gens de mer, de mesurer tout à une échelle infinie. » — Je me souviens de ce propos où il résumait ses observations sur lui-même.

Avec cela, — explique qui pourra cette contradiction, si c'en est une, — la raison de cet imaginatif était bien la plus sévère réaliste que j'aie rencontrée. Soumis extérieurement, par déférence d'homme bien élevé, à toutes les conventions qui règlent nos rapports sociaux, notre vie intellectuelle et sentimentale, Jean ne leur attribuait aucune valeur lorsqu'il n'en pouvait pas vérifier les fondemens. Il ne se payait jamais de mots; il les rejetait quand il ne trouvait pas une réalité correspondante, sans se laisser impressionner par l'autorité attachée à ces mots, par l'acceptation universelle de leur pouvoir. Que de fois il désespéra nos amis de l'École d'Athènes, avec ses jugemens directs sur les objets de leurs études, avec son insouciance des opinions orthodoxes! Aucun raisonnement abstrait ne maîtrisait cet esprit, qui allait par ses propres chemins, dans son indépendance hautaine.

Dirai-je que je fus très étonné quand je retrouvai mon grave d'Agrève, trois ans plus tard, organisant à Paris les bals légendaires du ministère de la Marine? L'amiral de Kermaheuc avait reçu ce département dans l'un des derniers cabinets de l'Empire. Il prit son neveu comme officier d'ordonnance et se complut à le mettre en relief. Jean passa sans transition de l'isolement contemplatif du carré au brillant tourbillon où s'étourdissait l'Empire finissant. Le jeune marin obtint un vif succès dans un monde que sa supériorité originale séduisit de prime abord; il y fut distingué, bientôt adopté et choyé par les femmes en vedette aux Tuileries, à Compiègne. C'est presque toujours le cas dans une société frivole, où chacun est las du voisin parce que tous sonnent le même creux; elle fait grand accueil à l'animal d'une autre espèce, à l'homme qui lui apporte des acquisitions personnelles; elle se jette sur lui comme l'essaim de frelons sur le nid d'abeilles, pour le

vider et s'en assimiler le miel. Jean se laissa vider de bonne grâce. Par une de ces brusques détentes dont il était coutumier, il se livra avec emportement au courant de plaisir qui l'entraînait. A le voir si enragé de fêtes et d'aventures galantes, on eût dit un matelot qui tirait sa bordée.

La fête ne dura guère pour cet invité venu trop tard : vous savez comment elle s'acheva. D'Agrève gagna ses galons de lieutenant de vaisseau au fort d'Issy, où il commandait une compagnie de fusiliers marins. Après la guerre, il embarqua pour des croisières lointaines, aux Antilles, dans le Pacifique ; et, de nouveau, la protection de l'amiral lui ménagea une situation exceptionnelle à Paris ; ancien camarade du Maréchal, M. de Kermaheuc fit agréer son neveu dans la maison militaire du Président.

Ces temps lointains ne vous représentent, j'en suis sûr, que de fastidieuses querelles politiques, la morne défaite d'un personnel usé sur les positions prises d'assaut par de nouvelles couches sociales. Ainsi se construit d'abord la carcasse de l'histoire, pour les générations qui enterrent leurs devancières ; de la période révolue, elles ne voient qu'un squelette maussade sur une planche de manuel ; jusqu'au jour où les mémoires intimes viennent égayer et compléter une physionomie qui se ranime dans le passé. Éclairée en dessous par ces dépositions, la présidence du Maréchal apparaîtra comme la dernière alliance de la vie élégante et de la vie des grandes affaires dans notre pays ; comme un dernier sourire officiel de la société polie avant le *panmuflisme*, ainsi que vous dites aujourd'hui. Temps charmant, plein d'illusions heureuses pour ceux qui allaient mourir. Le grouillement des Réservoirs donnait l'impression d'une foire où se coudoyaient gaîment tous les mondes, tous les partis, où s'enchevêtraient toutes les intrigues d'intérêt, d'ambition, de plaisir. Sur cet amusant théâtre de Versailles, les reines des Tuileries avaient ressaisi le sceptre ; elles luttaient bravement, elles aussi, contre de nouvelles couches, contre les jeunes femmes de leur monde qui aspiraient à les détrôner. On avait le choix entre les deux équipes, disait Jean.

Il reprit à Versailles et à l'Élysée l'existence dont il avait goûté durant son court passage à la rue Royale, sous l'Empire ; non plus avec la fougue du jeune matelot qui tirait sa première bordée, mais avec l'expérience et le dilettantisme de la maturité. Il fit le tour des femmes de Paris : vous savez bien, cette vaillante petite armée où ce sont, comme dans les vieilles troupes, toujours les mêmes qui se font tuer ; par les mêmes adversaires, par les quelques hommes très en vue comme l'était alors d'Agrève.

Il se fût singularisé s'il eût pris sa retraite avant d'avoir l'engagement obligatoire avec chacune de ces victimes complaisantes. Tout en recueillant sur ce champ d'opérations les bénéfices et les charges de sa situation, Jean s'intéressait d'esprit à la pièce qu'il avait sous les yeux ; pourvu d'une bonne loge, avec accès dans les coulisses, il regardait en spectateur amusé la comédie humaine.

Quand je le revis alors, tranquillement installé dans ce train quotidien, je me demandai si l'usure mondaine n'avait pas détruit chez celui-là, comme chez nous tous, le ressort intérieur que j'avais connu si vigoureux, l'originalité native qui faisais jadis l'attrait de mon petit camarade à Sainte-Barbe, de mon compagnon en Grèce. Eh quoi ! lui aussi, l'enfant de montagne trempé par la mer, l'indomptable rêveur d'impossible, la vie l'aurait dompté ? — Ainsi, lui disais-je, le *bédouin* est bien mort, l'*irremplissable* est gavé ?

— Non, faisait Jean, mais il accepte le vide. Que veux-tu ? Dans notre temps, il n'est si dur caillou qui résiste au frottement de la vague sociale ; à force de le rouler, elle en fait un galet poli comme les autres. On se révolte, on se raccroche aux lambeaux de son idéal en s'y déchirant les mains, on en demande la réalisation à ces braves figurantes de l'amour, à nos bons pantins de la politique, de l'art, de la pensée ; puis on vieillit, on se soumet, on accepte. Il faut bien vivre la vie de tout le monde.

Il la vivait même un peu plus que tout le monde, disait la chronique des salons, fort occupée de ses liaisons notoires et de quelques passions moins apparentes. Passions violentes et brèves, où le Jean d'autrefois se retrouvait avec l'ardeur, l'inquiétude et la mobilité de sa flamme de fond, avec ce beau trésor de niaiserie, comme il l'appelait lui-même ensuite, où il puisait sans cesse de quoi dorer et adorer un instant les figurines d'argile qu'il brisait après désillusion.

Une mission à l'étranger m'éloigna de France. La retraite du Maréchal me fit croire que tout allait changer dans la vie de mon ami. Je lui écrivis pour m'informer de ses projets. Il me répondit : « Ne te mets pas en peine de moi. Porté sur le testament pour la croix, recommandé aux archevêques de la rue Royale, je me fais caser à l'état-major de la marine. Et je suis le conseil que mon excellent patron donnait à ce nègre : je continue. » La lettre de Jean me le montrait de plus en plus acclimaté dans ses fonctions de grand chef des élégances mondaines. Quelques hoquets de lassitude, singulièrement âcres, étaient les seuls indices où je reconnusse la saveur amère du sauvageon, si bien transformé par la greffe sociale.

Il gardait son activité d'esprit : mais Paris avait opéré sur son intelligence ce travail auquel nul n'échappe. L'atmosphère parisienne attire à fleur de cerveau et disperse en étincelles rapides, éparses, la pensée concentrée que les hommes comme d'Agrève ont ramassée dans la solitude. « C'est une ville où l'aiguille de la boussole s'affole, disait-il ; déviée de tous côtés, elle frémit sans cesse à la recherche d'une orientation. »

A l'Élysée, sa curiosité s'était portée sur les machines politiques dont il voyait de près le maniement. Éloignée et rassasiée de ce spectacle, elle se passionna pour le mouvement des idées, elle se divertit au bruit des mots qui en tiennent lieu, aux disputes des cercles artistiques et littéraires. C'était l'époque où se développait, dans une société définitivement écartée des affaires publiques, cette grande manie de bel esprit qui tourne aujourd'hui vos têtes, mes bonnes amies. On voyait poindre les nouveaux talens, Maupassant, Loti, Bourget, on prenait parti pour les jeunes écoles qui s'insurgeaient contre le réalisme ou pour celles qui en outraient les procédés, on saluait les messies intellectuels importés d'un tas de pays bizarres. Il n'y avait de risettes que pour les gens de plume, dans ces mêmes salons où les pontifes de l'Assemblée nationale plaçaient auparavant leurs discours du lendemain. Et nous autres, pauvres diables de profanes, nous fûmes obligés de nous frotter de littérature et d'art, de devenir experts en tout genre de bibelots, sous peine de démériter à vos yeux. Jean parut donner dans ces engouemens, peut-être parce que c'était la consigne chez la divinité qu'il servait à ce moment-là. On lui attribua quelques essais anonymes, publiés dans une revue en faveur ; écrits soigneusement lavés à l'eau douce, où rien ne trahissait l'âpreté de mer dont cette âme avait été imprégnée.

Bref, je le croyais décidément parti comme nous tous, parti pour n'arriver nulle part : pour devenir et rester ce que nous sommes, ce qu'est ici votre humble et négligeable serviteur, un meuble de salon, très décoratif d'abord, et devant lequel plus d'une s'est agenouillée, meuble bientôt fané, démodé, où elles s'assoient sans façons, meuble toléré par habitude et finalement oublié dans un coin, jusqu'au jour où les déménageurs de M. de Borniol l'emportent dans l'inattention générale.

Mon jugement était trop hâtif. Au commencement de 1883, je revins chercher à Paris ma nomination de ministre au Caire. Je courus chez Jean : il avait disparu, on était depuis quelques mois sans nouvelles de lui dans les maisons qu'il fréquentait le plus assidûment. Je me renseignai au ministère de la Marine : le lieutenant d'Agrève s'était fait attacher au port de Toulon, il

sollicitait un commandement à la mer. En réponse à la lettre où je le sommais de me donner signe de vie, mon ami m'écrivit ces lignes :

« *Port-Cros des Iles d'Or.*

« Le Bédouin n'est pas mort, mon bon, ou du moins il est ressuscité. Tu sais bien, toi, vieil Oriental, qu'on ne les civilise jamais. Le tien vague présentement dans une île sauvage. S'ennuyant de s'amuser à Paris, il a pris la fuite vers un port, un de ces lieux que j'ai toujours aimés, parce qu'ils vous disent à toute heure par toutes leurs voix qu'on s'envole de là pour on ne sait où. S'ennuyant nonobstant à Toulon, il est venu se terrer dans le maquis de Port-Cros, l'île où j'ai loué une case et pris la succession des anciens cénobites. Dès que mes affaires de service, qui sont nulles, me laissent le loisir de quitter l'Arsenal, je fais voile pour mon ermitage, et je relève à peu de frais le marquisat des Iles d'Or. Tu ignores où Port-Cros se place? Tu l'apprendras. Un vrai paradis terrestre, tu en jugeras. Tu vas, me dis-tu, administrer notre humiliation en Égypte; tu n'aurais pas la barbarie de t'embarquer à Marseille avant de venir me serrer la main. Pousse jusqu'à Hyères : tu verras en face de toi les trois îles qui ferment si gracieusement l'horizon de la rade. Port-Cros est celle du milieu. Tu affréteras une barque aux Salins, et, si la mer t'est propice, tu seras en deux ou trois heures dans le sanatorium où je me guéris de la névrose parisienne. Viens, cela nous rajeunira; tu te croiras dans l'Archipel, au temps lointain où le perdreau grec nous attirait à Imbros, à Limni, où nous en faisions de si beaux abatis dans les fourrés de laurier-rose. Mon île ressemble paradoxalement à ses sœurs de la mer Égée, on jurerait qu'elle vient de les quitter, qu'elle arrive tout droit d'Orient pour nous chanter nos chansons de jeunesse. Comme là-bas, jadis, j'ai à t'offrir des perdreaux, des faisans, de vraies bêtes naturelles qui ne doivent rien à aucun garde-chasse. J'ai du poisson frais, des primeurs qu'on paierait au poids de l'or chez Chevet, j'ai même une maison, et charmante, pour abriter mon vieux ministre. Et j'ai toujours ma vieille amitié pour lui.

JEAN D'AGRÈVE. »

Je lui répondis, autant qu'il m'en souvient, par des plaisanteries sur ce sanatorium, une ambulance où le blessé avait dû entrer à la suite d'un coup de couteau dans la région du cœur; quelques semaines de convalescence, et il n'y paraîtrait plus :

les Parisiennes verraient revenir le beau soldat sur la ligne de bataille. — Ces taquineries me valurent une autre lettre, d'un ton légèrement piqué. Le d'Agrève natif s'y débondait, avec l'absolu de ses jugemens, l'exagération qui en gâtait la perspicacité, ce quelque chose de rêche et d'intransigeant par quoi il s'aliénait la sympathie des gens pondérés. Voici cette lettre.

« Toi aussi ? Tu baisses. Ils sont dix imbéciles, elles sont vingt sottes qui m'ont adressé la même épître. Vous voilà bien tous, avec vos idées et vos phrases de roman. Qu'il se produise de grands changemens dans un homme, qu'on le voie dépouiller une livrée sociale et retrouver sa vraie nature, c'est toujours, à vous en croire, l'effet d'un coup soudain, d'un drame de cœur, d'une crise de vie enseignée à la Comédie-Française ou à l'Odéon. Autant que j'ai pu observer, c'est le contraire qui arrive. A l'instant où l'on s'y attend le moins, l'homme d'emprunt que l'on était s'abat, crevé par une myriade de coups d'épingles; une série de petits chocs a désagrégé le plâtras du mur, il tombe sous la chiquenaude d'un enfant. Te rappelles-tu notre ascension au couvent des Météores, en Thessalie ? La corde du panier où l'on nous hissait était pourrie, elle servait toujours; nous demandâmes au caloyer quand on la changeait. — Quand elle casse, nous dit le moine. — Et nous fîmes réflexion qu'il n'y avait pas de sécurité, même pour les maigres, que la corde casserait une fois, très vraisemblablement pendant un voyage où le monsieur hissé ne serait pas plus lourd que son devancier. Crois-moi, il faut beaucoup de jours vides et pareils pour faire la nuit de Jouffroy, pour pousser un Pascal à Port-Royal, un Rancé à la Trappe. Un beau matin, en se faisant la barbe, — premier ennui qui annonce tous les ennuis de la journée, — on voit dans le miroir un autre homme : on a mué, revêtu une nouvelle peau, et c'est le plus souvent la vieille peau trouvée au berceau.

« J'ignore si tu es psychologue. Non; tu reviens de l'étranger, tu n'as pas eu le temps ! Quand j'ai quitté Paris, c'était la grande fureur, la cocarde à la mode que devait arborer tout homme soigneux de son attitude. Au cas où tu donnerais dans ce sport, je te livre gratis une autre observation d'expérience. Chaque individu, M. de la Palisse te l'aurait dit avant moi, apporte à la mise commune de la vie sa complexion particulière, produit combiné de ses humeurs physiques, de son éducation, de son atavisme, de je ne sais plus quoi encore. Ce qu'elle a de plus individuel s'atténue, s'efface dans la force de l'âge, parfois jusqu'à disparaître temporairement sous le travail de la volonté,

sous le frottement des milieux. Passé trente ans, un Français bien élevé devient Monsieur tout le monde. A l'approche du déclin, il se produit une réviviscence des parties que l'on croyait mortes; le vrai tuf de l'homme émerge à nouveau, de dessous les eaux de la jeunesse qui se retirent. Pour ceux qui ont foi à l'atavisme, aux influences de race, il semble que nos ancêtres se relèvent en nous et nous ressaisissent au moment où nous allons les rejoindre. J'ai vu des compatriotes d'origine étrangère, nivelés leur vie durant dans la banalité française, chez qui l'Italien, l'Anglais, l'Allemand réapparaissaient sur le tard. Ce phénomène de régression précède et annonce cet autre fait d'observation courante, le retour du vieillard à l'enfance; il concorde avec le réveil pathologique du mal héréditaire qui guette en secret chacun de nous, qui va se déclarer chez le vieillard et l'emporter.

« Tu es poli, tu me diras que je ne suis pas encore au cadre de réserve. Non; mais les quarante ans vont sonner, et j'ai des campagnes qui comptent double. Je mue, je quitte leur peau de louage, je retrouve mon vrai moi sous le travesti. Et puis, vois-tu, c'est trop fastidieux, ce mensonge colossal, universel, de la vie sociale, de la vie parisienne et mondaine en particulier. Il y a un juif de Hongrie à qui l'on devrait dresser des statues, uniquement parce qu'il a trouvé ce titre pour un livre : *les Mensonges conventionnels de la civilisation.* Un jour est venu, — pourquoi le jeudi, si c'était un jeudi, plutôt que le lundi, je n'en sais rien, — où j'ai pris en dégoût, jusqu'à l'asphyxie, mes exercices de singe dressé dans un cirque. Toujours entendre et proférer des mots qui ne traduisent aucune réalité, qui contredisent le plus souvent l'évidence intime! Toujours lire dans le journal, notre souverain maître, ce qu'on sait être la parodie de la vérité; et penser que tout un peuple se nourrit exclusivement de ce pain empoisonné, et se voir dans l'obligation d'acquiescer! Celui qui céderait à la tentation folle de promener sur le boulevard la vérité toute nue, les gardiens de la paix l'arrêteraient pour attentat aux mœurs. Toujours tendre à des drôles la main qu'on voudrait leur mettre sur la figure; ou, malheur pire encore, être la proie perpétuelle des fâcheux qui ne vous voleraient pas un sou, qui vous dérobent sans pitié votre temps, votre intelligence, votre force d'attention.

« Et pourquoi subir ces misères, grand Dieu! quand on ne recherche aucun des lots que les gagnans décrochent à la foire, quand on n'a dessein ni de s'enrichir, ni de gouverner ses semblables, ni de les étonner par de prétendus chefs-d'œuvre, ni de remplir son cœur avec les sentimens qu'ils peuvent offrir ?

J'ai essayé de m'intéresser au gouvernement des hommes. J'ai

vu de près comment ça se triturait, lorsque j'étais aide de cuisine à l'Élysée. Il m'a paru que les faits menaient souverainement d'honnêtes doctrinaires qui croient les diriger. Il m'a paru qu'à ce jeu la prime était trop forte pour les charlatans et les coquins, habiles à flatter et à duper un despote cent fois plus exigeant que Louis XIV. Tu connais mes rengaines : je sais que leur absolu te fait sourire; ton métier t'affermit dans la persuasion que tout se tasse à la longue et se raccommode avec des pièces mal jointes, comme tes convictions, affreux orléaniste qui sers une république et n'es au fond qu'un affreux sceptique. Vis seulement deux cents ans, ce que je te souhaite, et tu verras que j'ai raison. Ce pauvre peuple eut la fière idée, voilà tantôt un siècle, qu'il se porterait mieux s'il se coupait la tête, que le monde entier l'imiterait et serait parfaitement heureux. Depuis lors, le tronc décapité ne fait plus que des gestes réflexes; il se rajuste maladroitement des têtes artificielles, il les arrache aussitôt dans un spasme de révolte; quoi que tu en dises, ça ne se recolle pas, une tête coupée, ça ne s'achète pas au marché électoral, ça ne se retrouve pas dans le bric-à-brac de famille : c'est un legs des siècles qu'on ne remplace plus, quand on l'a jeté à l'égout. Et sans tête on ne peut pas marcher. Tirez-vous de là. Ce n'est pas à nous autres marins qu'on en fera accroire avec votre catéchisme libéral : nous savons tous qu'un navire est fatalement perdu, s'il n'obéit pas à l'impulsion unique d'un cerveau, d'une volonté, d'un bras dirigeant tous les bras. Comme nous, le plus insubordonné de nos matelots sait qu'il irait vite nourrir les poissons, si le commandement faisait défaut une seule nuit. Or, toute ridicule qu'elle soit à force d'usure, la métaphore du vaisseau de l'État demeure rigoureusement exacte : ce qui serait folie sur un petit bateau ne peut pas être raison sur le grand.

« J'ai voulu m'étourdir par le bourdonnement intellectuel qui nous console de nos déchéances : comme les autres, durant un temps, j'ai joué avec les idées épanouies dans cette douce anarchie : la pensée, la philosophie, la littérature, l'art... Ouf! J'en eus vite les oreilles assourdies, de leurs cymbales. Quel tintamarre de mots, squelettes qui renfermèrent jadis une substance, vidés aujourd'hui par un trop long usage, abstraits, scolastiques, entrechoqués pour le plaisir d'un vain bruit. *Chimæra bombinans!* Est-ce donc que tout a été dit? On le prétend; je ne sais, mais j'étais stupéfait d'ouïr les derniers cris. La vieillerie de toutes ces nouveautés m'a lassé, le faux neuf m'a redonné l'amour du vrai vieux. Faux neuf, nos pessimistes, ces noirs compagnons qui prennent un verset de l'Ecclésiaste et le gonflent en un volume :

Job et Salomon avaient purgé avant eux toute la bile humaine, nous n'en évacuerons pas de nouvelle, ni de plus amère. Faux neuf, ces symbolistes qui pointent à l'horizon : nous ne les avions pas attendus pour nous convaincre que d'Eschyle à Dante, de Dante à Shakspeare, de Shakspeare jusqu'à nous, chaque vers, chaque ligne qui a mérité l'attention des hommes était du symbolisme, c'est-à-dire l'apparition et le retentissement, derrière un fait particulier, du mystérieux univers en relation avec ce fait. Faux neuf, les néo-replâtreurs qui réinventent Dieu, les religions, la morale, qui rebadigeonnent les vieux piliers de l'édifice humain et s'imaginent qu'ils les ont reconstruits.

« Ah! les lettres, les bonnes lettres! Je ne suis pas du métier, j'y ai touché en amateur, j'en juge peut-être fort mal; mais la transformation qu'il a subie m'apparaît clairement. De ce qui fut pour nos naïfs précurseurs la recherche de l'idéal, de la vérité, de la gloire, les courans irrésistibles de notre siècle ont fait une industrie patentée, l'industrie du joujou verbal, méthodiquement exploitée dans les divers comptoirs d'un immense Bon-Marché. Peut-être y a-t-il encore dans quelques greniers des enfans de vingt ans qui écrivent pour soulager leur cœur, par pur besoin de se tirer une pinte de sang dans la pléthore. L'engrenage industriel aura tôt fait de les saisir, de les parquer dans un compartiment de l'atelier où ils deviendront, suivant leur chance, commis, chefs de rayon, directeurs préposés à la fabrication et à la vente de tel article demandé par la clientèle.

« Reste l'amour. Nous n'en parlerons plus, n'est-ce pas? Si malin que soit le génie de l'espèce, vient un âge où il peut encore nous distraire, où il ne peut plus nous faire prendre des vessies pour des étoiles. D'obligeantes douairières ont voulu me marier. Non, me vois-tu dans cette fonction civique? J'ai engagé ces braves dames à capturer d'abord l'albatros et le courlis, à les faire nicher et pondre en cage : après quoi je me déclarerai vaincu par l'exemple de ces frères.

« En un mot, la comédie qui m'amusa un temps a cessé de me divertir, elle ne vaut plus pour moi le prix dont on paie sa place. Je me suis dit un matin que c'était trop bête de continuer ainsi, sans but, sans contentement vrai, sans ressort pour la vie intérieure. J'ai filé, je replonge dans l'eau, mon eau mère. Je demande un bâtiment que nos sacrés bureaux me font attendre. Sur ces planches, du moins, on retrouve l'indépendance dans une règle rationnelle, le sérieux, le loisir de penser, la fierté de vivre. Commander librement et impérieusement cette belle machine, la conduire à l'inconnu, c'est un emploi d'homme. J'irai voir si les par-

ties de la planète qui me sont familières ont changé, ce dont je doute; si les parties que j'ignore ont quelque chose de neuf à m'offrir, et ce n'est guère plus probable. Qui sait pourtant? Il y a peut-être encore des mondes à trouver.

« En attendant, je me rapproprie l'âme dans la solitude de ce délicieux Éden. Je lis : non plus, Dieu merci, les « nouveautés » rapportées de chez Achille, tout humides encore de l'imprimerie, le fatras des primeurs rances dont il fallait s'indigérer à Paris, sous peine de paraître un barbare. Non : je relis les vieux compagnons qui firent dans ma cabine quelques tours du globe; tu sais, les grands et modestes livres d'autrefois; ils n'ont pas, comme les nouveautés des vitrines, l'allure provocante de filles en robe jaune; ils ont mine d'honnêtes gens, sous leur tranche rouge et leurs plats de veau fauve, sous l'humble habit qui cache tant de poésie, de réflexion, de sagesse résignée. Je remets au courant mes *Quarts de nuit*, bien abandonnés. T'ai-je confié la vieille habitude à laquelle je fus longtemps fidèle? Pour ne pas somnoler sur la passerelle et vaguer dans la torpeur du cerveau, pendant les nuits de quart, j'assignais à ma pensée un thème précis, je creusais un des sujets de méditation qui tourmentent éternellement l'homme. Le matin, j'écrivais sur un cahier mes réflexions de la veillée : oh! uniquement pour éclaircir mes idées, pour fixer mes souvenirs. Mes *Quarts de nuit* ne feront pas gémir la rotative, je t'en réponds. — Enfin et surtout, je m'emplis les yeux de nature, de formes et de couleurs admirables. La beauté parfaite ne lasse jamais. Tu te souviens de ce matin de printemps où tu me trouvas sur l'Acropole, agenouillé devant les Errhéphores de l'Érechtheion : je voulais t'étrangler et te jeter à la mer, pour m'avoir surpris en si ridicule posture. Eh bien! on s'agenouillerait de même devant certains aspects de mon île. Viens t'en convaincre. Je t'attends. Je te méprise à cause de ta lettre; je te raimerai bien fort, bonne bête, si tu viens chez ton vieux

JEAN D'AGRÈVE. »

J'avançai mon voyage de trois jours; je me rendis à l'invitation de mon ami. J'étais curieux de voir comment l'animal apprivoisé s'était de nouveau ensauvagé. Jean vint me chercher à Hyères et me conduisit dans son royaume. Il n'avait pas exagéré l'agrément de cette terre infréquentée, qui érige son plateau de forêts sur une aire d'une vingtaine de kilomètres de pourtour, à sept ou huit milles du continent. Entre l'île du Levant, large table de pierre rase abandonnée aux tirs de la flotte, et l'île de Porque-

rolles, plus étendue, plus rapprochée de la terre ferme, habitée et en partie exploitée, Port-Cros se dresse dans sa grâce altière. On me dit qu'elle se civilise depuis peu; depuis qu'un homme de goût, un lettré séduit par la poésie de cette inconnue, s'en est rendu acquéreur et défriche à nouveau les champs cultivés jadis par les moines de Saint-Honorat; on me dit, hélas! qu'un service de courriers assure aujourd'hui des communications régulières avec Toulon, amène des profanes. A l'époque peu éloignée dont je vous parle, la venue d'un vapeur sur la rade de Port-Cros était un événement; l'île appartenait à un marchand de biens; désespérant d'en tirer parti, ce sage négociant l'avait restituée depuis longtemps au libre travail de la nature.

Vous entendriez mal les notes intimes et les lettres que je vais vous lire si vous n'aviez pas quelque idée des lieux auxquels elles font allusion; pour ma part, je ne puis séparer les deux destinées que vous voulez connaître du cadre où tout semblait commander la figure qu'elles ont prise. J'en retrouve un premier croquis dans les *Quarts de nuit* dont parlait d'Agrève, ces cahiers où il jetait pêle-mêle ses observations et ses méditations. Je leur fais cet emprunt.

QUARTS DE NUIT.

« *Février 1883.* — Les Iles d'Or! l'admiration de nos pères les avait bien nommés, ces anneaux visibles de la chaîne sous-marine qui relie les Alpes du littoral à la Corse et à la Sardaigne. Souvent, de la haute mer ou de la côte, mon regard avait convoité les trois sœurs, souriantes dans leur bain de lumière. J'étais surtout attiré par la mystérieuse Port-Cros : aucun de mes camarades n'y avait atterri; personne ne m'avait dit combien elle est belle. Je la découvre, je l'explore, cette Corse en miniature, montagneuse et boisée. Du sommet culminant, un rameau se détache et court au sud, parallèle à la mer qu'il domine d'une hauteur de 200 mètres; sa muraille abrupte dévale vers les eaux. Nulle falaise bretonne ou normande ne peut rivaliser d'élévation et de pittoresque avec ce pan de montagne coupé à pic sur l'abîme. Une robe de pins tordus par le vent du large tremble perpétuellement sur les flancs de la roche, descend par endroits jusqu'à ses pieds; ailleurs, la paroi lisse et nue reçoit le soleil sur son miroir aveuglant, phare diurne que les navigateurs distinguent de très loin.

« Au nord et à l'ouest, les chaînons s'inclinent doucement jusqu'aux plages qui regardent le continent. Sur leurs pentes, les forêts de chênes verts et de pins d'Alep alternent avec un épais

maquis d'arbousiers, de myrtes, de romarins, de bruyères. Ces arbustes atteignent et dépassent la taille d'un homme. Au moment où j'abordai à Port-Cros, les hautes bruyères blanches fleurissaient, l'île entière était couverte de ces grands bouquets vert et blanc, mariés aux étoiles bleu pâle du romarin, aux touffes argentées du cinéraire maritime. Abritées entre les coteaux, des vallées se creusent et s'évasent vers la mer, elles lui portent les ruisseaux qui vivifient dans ces fonds tièdes la végétation méridionale : oliviers, amandiers, mûriers, vignes, figuiers. Je ne retrouve pas à Port-Cros l'Afrique de parade et de serre chaude créée par les jardiniers de la Corniche sur quelques points de notre littoral ; on sent pourtant l'Afrique plus proche, dans ces vallées où l'oranger, le palmier, le chêne-liège, le laurier-rose ne survivent que par quelques représentans, témoins des anciennes cultures abandonnées. Les palets épineux du figuier de Barbarie et les glaives de l'aloès font sentinelle autour des vergers, autour des vieux forts, dont les glacis disparaissent sous un manteau de sorcie, cette plante grasse que le peuple appelle *patte de sorcière*, et qui jette sur les murailles une si riche tenture de vert glauque et de fleurs vermeilles.

« L'opulence de ce paradis terrestre, la douceur constante de la température, maintenue par l'haleine égale de la mer, la pureté de l'air et la splendeur de la lumière défient toute comparaison. On ne connaît à Port-Cros ni la froidure ni les chaleurs accablantes ; la gelée, la grêle, sont des phénomènes ignorés. Les plus mauvais temps du continent ne se font sentir dans l'île que par quelques rafales de mistral, par quelques rares jours de pluie au cours d'une année. Les arêtes de roche vive et les panaches des pins isolés qui dentellent les crêtes se profilent toujours sur le même azur, imbibé d'une clarté dorée ; le même voile de lumière palpable, semble-t-il, flotte toujours sur les cimes des forêts. Et c'est une sensation étrange, quand on gravit les sentiers blottis entre les bruyères et les myrtes, tandis que le pied écrase la lavande, le fenouil, la germandrée, les cent herbes qui saturent l'atmosphère de leurs effluves amers, c'est un paradoxe délicieux, le contraste de l'air si doux avec cette végétation violente, ces plantes de passion âpre et de fort parfum.

« Au moindre effort de l'homme, ces vallons fertiles lui rendraient tous les fruits de la zone africaine. L'homme les leur demandera sans doute, il ne tolère plus les perles qui ne rapportent pas. Il demandera le fer et l'argent aux rochers qui continuent à Port-Cros les filons voisins de la mine des Bormettes. La trace de ces métaux est visible dans les éclats de

schiste micacé dont tous les chemins de l'île sont pavés, pierres luisantes, imprégnées d'une poussière de diamant; elles gardent leur fulguration dans les bas-fonds des côtes, sous la « mer d'argent », ainsi qu'on nomme à Porquerolles une baie où l'eau dort sur cette armure d'écailles brillantes. L'homme demandera un jour à cette terre privilégiée les trésors qu'elle recèle; et le charme de Port-Cros s'évanouira. Il est fait des libres fantaisies de la nature, il réside surtout dans le chaste abandon, le silence, la paix sereine de cette vierge inviolée. Je la compare sans cesse à ces îles des Sporades, restées en dehors des routes maritimes, où je chassais autrefois en compagnie des bergers grecs. A quelques encâblures des cercles parisiens transportés sur la Corniche, l'Ile d'Or me rend mes anciennes impressions de liberté errante dans une oasis sans maître. Elle est si bien préservée de toute intrusion banale, si distante de toutes les choses d'habitude!

« Port-Cros ne fut pas toujours aussi solitaire. Au moyen âge, des moines sortis des îles de Lérins colonisèrent la thébaïde où le vent avait poussé leurs barques. La communauté dut être nombreuse, active : d'anciennes ruines attestent sur plusieurs emplacemens l'existence de monastères et d'exploitations agricoles. Les Barbaresques envahirent la retraite des cénobites; chassés des Iles d'Or sous François Ier, ces Maures reparurent à maintes reprises, et jusqu'à une époque très récente, dans le poste avancé d'où ils gagnaient les montagnes du continent qui portent leur nom. Pour les tenir en respect, nos rois firent construire des ouvrages de défense, belles cuirasses de pierre inutiles et vides aujourd'hui. Le Vieux Château domine la rade, un donjon à la Vauban met plus haut sa tache de lumière blanche dans le vert des forêts; d'autres batteries couronnent les promontoires. Tous ces forts sont déclassés. La giroflée pourpre veille seule aux meurtrières, les goélands tournoient en gémissant dans le chemin de ronde, le mistral attaque furieusement les ponts-levis, s'engouffre dans les tours sonores, secoue les larges bannières de la sorcie, pendantes des créneaux sur la mer.

« La Révolution acheva de disperser les moines, bientôt remplacés par les vétérans de l'armée d'Égypte. Bonaparte fit de Port-Cros une colonie pour ses vieux soldats. L'homme au coup d'œil infaillible avait remarqué en passant les avantages de cette position; il y voulait créer de grands établissemens militaires. Les vétérans quittèrent l'île, on ne sait pour quel motif. Cédée à M. de Las-Cases, puis au duc de Vicence, elle passa de mains en mains: ses propriétaires, rebutés par l'éloignement et par les difficultés d'exploitation, la laissèrent retomber dans l'abandon

où je l'ai trouvée. Quelques familles de pêcheurs habitent seules sur la petite rade qui se creuse à l'orée de la vallée principale. Protégée contre les vents par une jetée naturelle, par la longue barre transversale du rocher de Bagaud, cette crique offre aux bâtimens un refuge assez sûr. Une quinzaine de barques dorment au pied du môle; autant de pauvres maisons s'étagent sous les remparts dégarnis du Vieux Château. Les insulaires tendent leurs filets dans les eaux de Port-Cros; ils vont porter en terre ferme, au Lavandou, le poisson qu'ils capturent, les légumes et les fruits hâtifs qu'ils récoltent; ils ne s'éloignent guère que pour la pêche du thon, à la Saint-Michel d'août. Heureuse république, oubliée par notre engrenage social, légal, administratif. Il n'y a même pas de municipalité. Un garde du génie consigné dans le plus moderne des forts, une ou deux visites par an d'un adjoint délégué de la commune d'Hyères, le passage de l'ingénieur hydrographe, voilà tout ce qui rappelle à Port-Cros la gêne sociale, la limite du libre vouloir.

« Au fond de la rade, à l'entrée de la vallée, un manoir du siècle dernier se cache derrière un rideau de tamaris et d'eucalyptus; seule maison d'habitation à laquelle on puisse donner ce nom dans toute l'île. Le carré de briques blanchies à la chaux emprunte un petit air seigneurial aux fausses tourelles crénelées qui le flanquent aux quatre angles. Un manteau de plantes grimpantes monte jusqu'au toit; le géranium pariétaire étale sur la façade ses fleurs délicates; le crépi blanc de la muraille transparaît sous ces pétales d'un rose pâle, qui ont la nuance et la finesse d'un épiderme d'enfant. A l'intérieur, un grand vestibule et quelques chambres gardent la physionomie simple et accueillante des logis d'autrefois. J'ai pris mes quartiers dans le château des seigneurs de Port-Cros, comme l'appellent pompeusement les pêcheurs. Le marchand de biens, trop heureux d'une aubaine inespérée, m'a cédé pour un morceau de pain la jouissance temporaire de cette maison depuis si longtemps désertée.

« Je peux vraiment me croire le seigneur de Port-Cros, souverain aussi absolu que Robinson dans son empire, quand je vais contempler le mien de ce point culminant où le fort de la Vigie dresse sa masse blanche. Une logette à quatre ouvertures est accotée au mât de pavillon, scellé sur la plus haute saillie de rocher. J'aime m'asseoir là au tomber du jour. J'ai vu dans les deux hémisphères des panoramas plus fameux; ils ne passaient point en grâce et en majesté ce spectacle changeant à chaque mort du soleil. Là-haut, l'île entière se ramasse sous mes yeux, avec ses pentes forestières allant noyer leurs derniers pins dans

les baies, ses vallons allongés sur un versant, et, sur l'autre, ses ravines boisées dégringolant à pic dans le gouffre.

« Au nord et à l'ouest, le cercle de mer est brisé par des terres d'une infinie variété de lignes et de couleurs. De la pointe de Saint-Tropez aux cimes rocheuses qui surplombent Toulon, la côte du littoral développe ses plans de forêts bleuies, étagés jusqu'aux montagnes des Maures. Les maisons d'Hyères pendent en grappes blanches sur la pyramide qui les porte; plus près, la presqu'île de Giens s'avance dans le chenal de Porquerolles. De ce côté, les terres et les eaux où tombe le soleil font une succession de barres tantôt lumineuses, tantôt sombres : l'arête de Bagaud, d'abord; puis la silhouette élégante de Porquerolles, avec ses bizarres grand'gardes, les îlots des Mèdes, écrans de granit qui interceptent ou laissent filtrer entre leurs déchirures les rayons obliques; enfin Saint-Mandrier et la rade de Toulon, fermant l'horizon du couchant. Au sud, à l'est, la mer libre se perd sous le ciel d'Afrique et le ciel d'Italie.

« Qu'elle est frappante à cette heure, sur les coteaux pâlissans au crépuscule, la particularité que j'avais déjà observée sous la clarté de midi! Le feuillage soyeux des pins d'Alep, tremblant sur les roches grises, communique à ce paysage quelque chose d'aérien et d'immatériel; tamisée à travers les écharpes floches qui semblent envelopper ces arbres, l'atmosphère baigne tous les objets voisins d'une brume fluide, pareille à celle qu'on voit flotter sur les tableaux de Corot. Cet effet m'avait toujours paru exagéré dans les œuvres du peintre : j'en ai compris la vérité sous les pins de Port-Cros, où la roche elle-même s'allège en apparition diaphane, se fond dans une vapeur de rêve. »

— Jean avait raison, fit ici le ministre en interrompant sa lecture. Comme lui, j'ai été saisi, en mettant le pied à Port-Cros, par ce caractère de bois sacré qui attend les dieux. Mon ami ne me laissa pas le temps de me reposer dans sa maison; à peine débarqué, il m'entraîna dans les sentiers de la montagne, entre les bruyères fleuries où nous disparaissions tous deux. Il marchait devant moi d'un pas joyeux, d'un pas qui semblait prendre possession voluptueuse de cette terre; il allait, me nommant tous les arbustes dont l'odeur nous grisait, appelant mon attention sur les merveilleuses coulées de la lumière au fond des entonnoirs où se tassent les pinèdes, jetant son coup de fusil aux faisans, aux perdrix qui se levaient sous nos pieds, et me répétant sur tous les tons : « N'est-ce pas que nous revoilà dans notre Archipel? Confesse que nous sommes dans les vrais domaines de Dieu; pense que tu es encore à Imbros, sous le libre et vrai soleil qui

brûle des formes de beauté, pense qu'ils sont vrais et libres, ces arbres, ces oiseaux sauvages, ces hommes que tu vois partir au-dessous de nous sur la mer... » — Il me promena dans *ses* forêts, comme il aimait à dire, il me fit asseoir aux places préférées, à celles d'où le regard, protégé par la sombre visière des pins, plongeait brusquement sur des tableaux lumineux, sur le flamboiement des eaux aux feux du midi ou sur la nappe de saphir immobile à l'ombre des anses septentrionales. Quand il me ramena au logis, harassé, ébloui, les premières étoiles versaient une paix souveraine sur la maison blanche, sur le berceau de jasmin où l'on mettait notre couvert, devant la porte.

— Eh bien, Robinson avait-il tort de te vanter son île?

— Non, certes; mais si belle qu'elle soit, je gage que Robinson s'y ennuiera et qu'il aura bientôt la nostalgie de Paris. A la longue, ce port de mer doit manquer un peu de société.

— La société! fit d'Agrève : j'en ai autant qu'il me plaît, et de la meilleure, et précisément sur ce port. Ces braves pêcheurs sont pour la plupart de vieux marins; comme moi, ils ont couru le monde sous tous les parallèles, vu plus de choses curieuses en leur vie que tous les habitués du boulevard pris ensemble; comme moi, ils sont venus reposer ici leur lassitude. Ce n'est pas la société des salons de Paris; mais il y a chez eux autant d'esprit, quoique d'une autre sorte, plus de relief dans les caractères, plus de bonhomie dans les cœurs, plus de sérieux dans les âmes. Attends seulement; tu en jugeras demain, quand je te mènerai sur la *marine*, comme nous disions dans le Levant.

Le lendemain matin, d'Agrève m'introduisit chez quelques-uns de ses amis. Vous les verrez reparaître dans ses confidences : je vous présente seulement les principaux de l'île, ceux dont la physionomie se ranime en ma mémoire, quand leurs noms et leurs propos reviennent dans les *Quarts de nuit*.

C'était César Cordélio, le boulanger : figure falote, nez taillé en récif sous deux petits yeux clignotans. On ne lui eût pas donné la moitié de son âge avancé; il n'avait jamais ressenti une infirmité. — Informe-toi de sa santé, me dit Jean. Et l'homme de me répondre aussitôt, d'un ton mécontent : « Trop bonne, monsieur, trop bonne; je voudrais bien une petite maladie, pour laisser reposer ma santé, afin qu'elle ne tourne pas tout d'un coup. » — Je demande chaque jour à cet animal comment il se porte, reprit mon ami, et chaque fois il me fait la même réponse. Il a une idée fixe, laisser reposer sa santé.

C'était Zourdan, vieillard à tête hirsute, au type étranger. Dalmate d'origine, et, de son ancienne profession, pandour au service

de l'Autriche, Zourdan déserta le soir de Sadowa, il passa le Danube à la nage. — Comment il est venu s'échouer ici, ajoutait d'Agrève, bien fin qui le saura. De son état actuel, il est entre autres choses fossoyeur de Port-Cros. État facile : tu le vois à leur âge et à leur mine, ces gaillards-là ne meurent jamais. Le drap mortuaire ne sert qu'à protéger les essaims d'abeilles du vieux curé, qui l'étend consciencieusement sur ses ruches. Néanmoins, Zourdan creuse de temps à autre une fosse, pour son usage; parce que, prétend-il, on ne dort nulle part aussi bien, aussi fraîchement, par les nuits chaudes. Le Dalmate vit là-haut, dans cette petite cahute qui a la mine d'une maison de sorcier. Il y gîte avec une poule familière; elle l'éveille avant l'aube en lui picotant les pieds, et il sort pour consulter les étoiles.

C'était enfin Savéû, l'homme considérable de la localité, le patron de la barque qui passait Jean en terre ferme. Savéû avait navigué trente ans à l'État, et voilà trente autres années qu'il avait jeté l'ancre à Port-Cros. Il avouait soixante-quinze ans; il en paraissait cinquante; trapu, vif, alerte, la face volontaire encadrée dans les favoris gris; et deux yeux sondeurs de mer, deux yeux pleins de vieilles tempêtes, pleins de tous les cieux ressouvenus. Une indicible flamme de vie brillait au fond, sous la taie de l'âge, comme un fanal de vigie sous l'écoutille à demi fermée. Savéû raccommodait ses filets, troués par les marsouins, disait-il; cet accident n'arrivait jamais qu'à lui. Une vieille femme, effondrée dans l'idiotisme, dodelinait de la tête au coin de l'âtre. Notre hôte nous offrit le myrte de Port-Cros, une liqueur exquise qu'on fabrique dans les ménages de l'île avec des baies de myrte macérées dans l'alcool. Puis, l'ancien gabier se mit à conter ses campagnes : un appendice aux voyages de Sindbad le marin, et qui eût soutenu sans désavantage la comparaison. Il disait la frégate *la Sabine*, démâtée sous lui au cap Horn, quand il allait avec Dumont d'Urville à la recherche des terres australes. Il disait la perte sur un banc de corail, en vue de l'Inde, d'un bateau qui portait un chargement de deux millions; Savéû avait gagné la terre, nu comme au jour de sa naissance; habillé par une négresse charitable, à Bombay, il avait vécu trois mois avec elle dans une caverne. Il disait encore le mariage du prince de Joinville, à Rio de Janeiro, et les splendeurs qui l'avaient particulièrement frappé; il attendait toujours le prince qui lui avait promis en 1840 de venir le visiter, quand ils seraient tous deux à la retraite. Où Savéû n'avait-il pas voyagé? « En Tartarie », et bien loin vers le Nord, dans une expédition à la découverte du pôle. « Pourtant, Savéû, vous ne l'avez pas touché, le pôle? — Peut-être : si

j'ai passé dessus sans le voir, qui sait? » répondait sentencieusement le gabier.

— C'est Tartarin en personne, disais-je à Jean.

— Pas du tout, ne t'y trompe pas. Il y a une nuance très sensible entre nos gens et le légendaire Méridional. La conversation de Savéû me fait parfois songer à celle de M. Renan, transposée dans un autre mode; à cette ironie légère, amusée, flottant sur un vaste lit d'expérience sérieuse, et, tout au fond, sur l'intarissable source de tristesse et de rêverie particulière aux races de marins.

— Regarde-les bien, continuait d'Agrève, ces grands enfans qui jouent là aux boules et s'amusent aux exploits de leur goéland apprivoisé. Lui aussi, il plaisante à sa façon, l'oiseau gémissant des tempêtes; il enlève les boules et va les précipiter dans la mer, comme il enleva hier ton chapeau, — c'est sa facétie préférée, — à la grande joie de nos pêcheurs dont pas un ne broncha devant ton ahurissement. — Regarde-les bien; je te les présenterais tous que tu reconnaîtrais chez chacun d'eux une créature d'Homère, du véritable Homère, et non de celui que la convention classique a grimé dans nos collèges : un type tantôt grave et tantôt bouffon, mais de cette bouffonnerie propre aux héros de l'*Odyssée*, quand ils se divertissent. Ne la confonds pas avec la *galéjade* provençale. Et leur langage est tout naturellement celui des discoureurs de l'*Odyssée*. Avant-hier soir, je passais devant une maison où deux d'entre eux s'injuriaient, l'un sur le pas de la porte et l'autre à la fenêtre. — « Dis encore un mot, criait le premier, je monte et je t'arrache les entrailles. — Si je descends, répliquait noblement le second, tout sera fini pour le fils de ta mère. » — N'est-ce pas d'un tour homérique? Une heure après, tous deux buvaient fraternellement au cabaret. Chaque jour grossit ma collection de mots pareils, de récits épiques, plaisans parfois, et parfois d'une philosophie sourde, profonde, comme les leçons de l'Océan.

Je retrouve dans les cahiers de Jean les traces de nos longues causeries sur tous les sujets, pendant les trois journées que je passai près de lui à Port-Cros, les dernières de notre vie commune. Il avait vraiment mué, je pus m'en convaincre; du moins paraissait-il en défense contre toutes les tentations trop semblables à celles qu'il avait expérimentées et qu'il jugeait avec une cruelle clairvoyance. Cependant je me défiais encore de l'imagination fébrile qui grondait sous cette raison lucide; du « fou intérieur qu'il fallait enfermer », comme il l'appelait autrefois. — Mon pauvre ami, lui disais-je, tu te donnes à la nature pour tromper ton cœur; tu le promèneras toujours, ce cœur, comme

un mendiant sa sébile; tu demanderas encore deux sous de doux mensonge. — Ce pronostic le jetait hors des gonds : « Alors, j'irai l'acheter à Tahiti ou à Yokohama; mais ce ne sera plus dans votre monde, assurément! »

La veille de mon départ, il me dit l'ennui où le mettait l'obligation d'y rentrer pour une heure, dans ce monde honni. L'escadre mouillait aux Salins d'Hyères; l'amiral commandant avait lancé des invitations à une fête : il priait à danser sur son vaisseau pour le lendemain. D'Agrève ne pouvait guère se dispenser d'aller s'aligner chez le grand chef. Il hésitait, pourtant, il cherchait une bonne excuse. Je lui représentai fortement l'inconvenance du procédé; on le savait en déplacement de chasse à Port-Cros, — c'était le prétexte dont il colorait ses retraites dans l'île, — sous les longues-vues de l'escadre; son abstention serait interprétée comme un manque d'égards envers ses camarades et ses supérieurs. J'eus raison de ses répugnances. — Que de fois je me suis reproché amèrement mon intervention malencontreuse! Que de fois j'ai regretté ma visite à Port-Cros, ma maudite pression sur l'ami qu'un instinct obscur avertissait!... Puis, mon remords se calme devant l'arrêt évident du sort : rien n'eût pu conjurer la force immaîtrisable qui préméditait son œuvre et allait l'accomplir... Mais n'anticipons pas.

— Soit, fit Jean, puisque tu le veux; mais à une condition. Je t'emmène. Tu as reçu maintes fois l'amiral dans le Levant, il sera enchanté de revoir une vieille connaissance. Tu feras des frais à ma place avec les belles dames du littoral ; nous irons dîner à Hyères en quittant le bord et je t'emballerai dans le train de Marseille : tu arriveras juste à temps pour ton paquebot.

Le lendemain, Savéû astiquait dès l'aube le *Souvenir*, la barque affectée au service de mon hôte. Moins chétif et moins lourd de formes que les autres bateaux de pêche, pimpant au soleil sous sa robe de peinture verte et sa voile rosée, le *Souvenir* faisait figure de vaisseau amiral sur la rade de Port-Cros, comme son patron y tranchait du capitaine de port. Tout fier de conduire un officier en tenue à bord d'un navire de guerre, l'ancien gabier s'était requinqué; affublé, sous son chapeau de paille, d'une redingote invraisemblable, où il paraissait aussi gêné que Vendredi dans son premier habit, Savéû avait repris l'air pénétré de l'homme en service commandé : il fallait montrer aux novices de la flotte qu'on avait servi à l'État, dans son temps, et qu'on savait les choses. Une brise légère comme un appel de plaisir nous poussa d'une seule bordée à l'échelle du grand cuirassé qui battait pavillon amiral.

La journée était radieuse; la lumière si intense que les ombres portées par quelques nuées sur la chaîne des Maures donnaient l'illusion, là où elles tombaient, de forêts de sapins noircissant entre les verdures plus claires. Encadrés par l'amphithéâtre de montagnes et d'îles, stables dans leur force superbe, les cuirassés blancs buvaient cette lumière; le tremblement de l'air chaud sur leurs flancs semblait la respiration de ces colosses, pâmés dans la volupté des souffles tièdes. La mer en fête avait mis tous ses diamans, elle souriait à ses hôtes, ardente et molle; le clapotis joyeux de ses courtes lames bleues chantait sous les carapaces luisantes des énormes monstres, hérissés de leurs apparaux, sous les blanches baleinières portant des officiers d'un navire à l'autre, sous les embarcations qui amenaient des groupes d'invités. Des fusées de petits cris partaient de l'échelle encombrée, aux coups du ressac poursuivant de sa caresse les pieds des danseuses qui sautaient sur la claire-voie, accompagnant de son murmure le frôlement des robes contre les tôles. Les accords d'une valse attaquée par la fanfare descendaient du pont, s'épandaient sur l'eau, avec le caquetage et les rires des femmes en toilettes claires qu'on voyait là-haut, circulant entre les agrès, entre les bérets des matelots, ou penchées sur la bande étincelante de la lisse, sous le claquement des toiles de tente, dans le miroitement des rayons réverbérés par les flots, accrochés aux cuivres du bastingage, aux ors des uniformes, aux aciers des armes. Tout était mouvement, bruissement, éclat, ondes de clartés et de sonorités lointaines; tout respirait la gaîté grisante, l'allégresse martiale de ces joies brèves sur les grands meurtriers sévères. Quelle puissance de vertige a le plaisir, quand il se déchaîne une heure dans ces ateliers de science et de mort, suspend des guirlandes de roses aux bouches des canons géans, tressaute sur les cales où dorment des monceaux de poudre! Quand la femme, maîtresse un instant du domaine interdit, apporte son sourire chez les moines, envahit leurs étroites cellules, joue de ses mains étonnées avec leurs engins farouches, amollit de sa grâce cette grandeur indulgente! Rien n'exalte l'homme comme ces fêtes militaires à bord des vaisseaux : plus frêle et plus tentante parmi ces rudesses, enivrée des musiques, de l'air trop vif, de la lumière trop éblouissante, la femme semble une proie tout offerte en folie, prête à fuir avec les maîtres de l'espace vers ces libres horizons, dans la fascination complice qui émane de la beauté du cadre, dans la fureur de vie chaude qui monte de la mer ensoleillée.

Je regardai Jean : maussade et ennuyé au départ, l'ombre du

navire avait fait de lui un autre homme. Ressaisi par le pli de l'habitude, par la chaîne d'enchantemens pareils que la magie du souvenir déroulait en lui, électrisé par la vibration universelle autour de nous, il avait dans le regard et dans toute sa personne le redressement d'avant le combat possible. Dans le sang qui lui venait au cœur, à cet instant, je crois bien qu'on eût trouve toute l'effrayante fécondité de la mer. Il sauta sur la claire-voie, il gravit l'échelle, du pas d'un homme qui met le pied chez soi, un chez-soi de force et de joie. L'excellent amiral nous reçut à la coupée avec une cordiale bienvenue. Je ne l'avais pas revu depuis longtemps; nous avions franchi ensemble plus d'une étroite passe diplomatique; il me prit sous son bras pour deviser du temps jadis et de ce que j'allais faire en Égypte. — « Quant à d'Agrève, fit-il, je le laisse à ces dames : elles *se languissent* de lui, comme disent nos Provençaux. »

Une foule élégante se pressait sur le pont, entre les fleurs et les plantes vertes qui masquaient les tourelles : officiers accompagnés de leurs femmes et de leurs filles, oisifs et touristes venus de toutes les stations de la Corniche, étrangères et Parisiennes de grand vol, amenées par les yachts de Cannes ou de Nice. Groupée sur des affûts à l'arrière, la coterie de la haute vie regardait danser les aspirans et les jeunes filles, attendant que l'amiral vînt offrir son salon pour organiser une petite sauterie « entre soi. » A l'apparition de Jean, ce ne fut qu'un cri dans tout ce clan. — Comment ? Lui ! le transfuge ! Pas possible ! Ici, d'Agrève, venez vous confesser ! Qui vous a enlevé ? Où est-elle ? — Il me parut que mon compagnon répondait froidement à ces agaceries et qu'il se dérobait pour causer avec des camarades. Occupé moi-même pas des connaissances de qui je voulais prendre congé, je le perdis de vue.

Quand je le rejoignis, l'après-midi s'avançait. Le soleil déclinait derrière les pins de la presqu'île de Giens : ses rayons rasans enfilaient le pont, incendiaient les cristaux, empourpraient les fruits et les feuillages sur la longue table que les matelots dressaient à l'arrière. L'amiral fit interrompre les danses et pria ses invitées de s'asseoir au lunch qui devait être pour les plus pressés le signal du départ. Un appel de clairon rassembla les curieuses égrenées dans toutes les parties du navire.

Je vois encore la place où nous étions à ce moment, appuyés sur l'habitacle de la boussole, tout au bout de la dunette. A l'invitation de l'amiral, deux personnes accoudées sur le couronnement se retournèrent : l'une toute jeune, l'autre âgée, et qui paraissait la mère de sa compagne. Je les avais croisées deux ou

trois fois sur le pont, pendant le bal : leurs figures m'étaient inconnues, je les prenais pour des étrangères; d'autant plus qu'elles semblaient avoir peu de relations dans le monde qui nous entourait. Elles causaient à part, contemplaient la mer et le spectacle animé de l'escadre; la jeune femme ne dansait pas, elle répondait distraitement aux galanteries des officiers présentés par l'amiral. Sa beauté avait attiré mes regards à la première rencontre; et je me souviens du rire que fit éclater, dans un groupe où je me trouvais, l'hommage involontaire d'un vieux quartier-maître : tandis qu'elle examinait la machine, le matelot, tout benoît d'admiration, n'avait pu retenir derrière elle ce cri : « Nom de nom, la jolie frégate! »

Cette beauté me frappa plus vivement encore quand l'inconnue se tourna vers nous, redressant sa taille cambrée sur la lisse. Souple et svelte, sa personne brisait à ce moment le faisceau lumineux que le soleil plongeant dardait sur l'arrière du navire. Debout dans cette gloire d'apothéose, détachée sur le globe rouge, elle était vêtue de la clarté vermeille. Sa robe rose baignait dans ce feu liquide; il semblait couler de l'épaisse chevelure, tordue négligemment en un seul nœud sur la nuque : des cheveux blonds fulgurans, dont les tons clairs et chauds faisaient songer à un rayon de miel bruni par places. Quelques boucles, chassées sur le col par la brise, étaient d'un or si pâle qu'elles continuaient sans transition les grappes de mimosa pendantes de la capote : un chapeau de paille légère où elle avait épinglé les fleurs communes de la saison, rameaux de mimosa et bouquets de violettes. Le coloris ambré du visage et de la gorge gardait un reflet de l'opulent diadème qui chargeait cette petite tête au modelé délicat. Les traits, fins et réguliers, empruntaient une expression énigmatique à deux grands yeux étrangement graves, étrangement fixes sous l'arc volontaire des sourcils; leur calme profondeur bleue attirait et inquiétait comme celle du gouffre de mer qu'ils venaient de regarder. Il y avait sur toute cette physionomie une douceur égarée; elle me donna une impression indéfinissable que je ne puis rendre, que vous avez tous ressentie au passage de certaines créatures : elle n'était pas là où elle était, elle venait d'un autre monde qu'elle portait partout avec elle.

La jeune femme s'avança vers nous d'un pas lent et rythmé; avec je ne sais quoi d'automatique dans la grâce de sa démarche, l'impulsion d'une Force étrangère et supérieure, du vent dans le vol de l'oiseau. Elle s'arrêta, le buste haut, un fier mouvement du col en arrière, sa belle main distraitement posée sur le cristal

de la boussole; de l'aiguille bleuissante qui tremblait sous cette main, il semblait que le magnétisme passât à cette seconde dans toutes ses veines. Et regardant bien en face celui à qui elle s'adressait :

— Amiral, je voudrais que vous me présentiez M. d'Agrève.

Ceci fut dit très sérieusement, très simplement, avec une volonté impérieuse sur le haut du visage, avec une petite supplication d'enfant sur les lèvres de la bouche si enfantine; sans aucune des minauderies, des plaisanteries enjouées par lesquelles les femmes sauvent l'embarras de pareilles demandes.

— Comment? Ce n'est pas encore fait? — Notre hôte appela d'un signe l'officier, éloigné de quelques pas, occupé comme moi à dévisager la jeune femme. — Arrivez, mon cher, vous avez l'heur d'être réclamé par Madame...

L'amiral prononça un nom étranger qui me mit sur la voie.

— Vous mériteriez les arrêts de rigueur pour avoir tant tardé. Je vous consigne à ces dames. Faites-leur les honneurs de mon bord et de mon goûter.

Jean s'inclina avec le salut glacial qui lui était habituel quand on forçait à l'improviste son intimité. Lui aussi, cependant, tandis qu'il faisait ces deux pas, il me parut porté par une Force étrangère et dominatrice. Oui; si d'aventure, dans ce calme soir, un violent coup de mer eût brusquement secoué le navire et jeté ces deux êtres l'un contre l'autre, je n'aurais pas eu plus réellement la sensation d'une puissance élémentaire jouant avec ces faibles atomes. Lui aussi, — pourquoi ai-je remarqué ce détail? — il frôla de ses doigts l'aiguille d'aimant d'où la belle main venait de se retirer.

Mon ami offrit son bras et conduisit les deux dames à la table du lunch, non loin de la place où l'amiral me retint. Je l'observai curieusement : contraint d'abord, il s'anima bientôt, se détendit, se mit à parler avec gaîté, la gaîté du voyageur heureux sans savoir pourquoi, quand il part sous le premier rayon de soleil du matin. Je n'entendais pas ce qu'il disait; mais je connaissais bien mon Jean; je savais ce que signifiaient ces accès d'éloquence fiévreuse succédant au mutisme accoutumé, ces éclairs du regard où brillait le feu du démon secret, cet air de machine sous pression, comme nous l'appelions, qui jetait soudain un rayonnement tendre et hardi sur le masque de froideur voulue.

Sa voisine répondait à peine. Je ne surpris pas un geste de coquetterie dans l'immobilité qu'elle gardait. D'où venait à cette singulière femme le voile d'extase qui transfigurait son visage? De ce qu'elle entendait? De ce qu'elle voyait? A son attitude, au

pli de son front et à la contraction de ses sourcils, on la sentait attentive, toute pénétrée par les mots qui tombaient dans son oreille; mais les grands yeux graves regardaient droit devant eux, très loin, sur la mer où l'enchantement du soir descendait avec les teintes roses et lilas du crépuscule; bien loin de nous tous et de l'homme qui parlait, ces yeux rêvaient dans les palais de mirage édifiés sur les eaux assoupies. Je croyais deviner un effort de dédoublement chez cette enfant silencieuse, comme si son regard emportait les mots recueillis par l'oreille dans ce lointain monde de songe, pour les agrandir, les métamorphoser dans la beauté des choses, pour fuir avec eux à perte de ciel et aller les comprendre ailleurs.

Les convives se levèrent, prirent congé. La cloche du bord piqua le quart de six heures. Je n'avais plus une minute à perdre avant le passage de mon train. J'appelai Jean.

— Tu me vois désolé, dit-il. L'amiral fait armer un canot pour ces deux dames. Elles n'ont personne pour les accompagner. Il me prie de les conduire à terre. Je ne t'offre pas de te prendre : les femmes, on ne sait jamais quand c'est prêt à embarquer! — Service commandé, ajouta-t-il, avec une nuance visible d'embarras dans le sourire. — Mais j'espère bien te rattraper encore en gare.

— Ne te gêne pas, Jean. D'ailleurs, nous nous reverrons bientôt. Je t'attends prochainement à Port-Saïd ou à Suez : ce sera bien le diable si le bateau que tu commandes ne fait pas route par le canal. Adieu, mon Jean : que l'île déserte te conserve heureux!

Je le regardai affectueusement au fond des yeux. Crut-il à une ironie dans les miens? Il se détourna avec un imperceptible mouvement de contrariété.

— Mais non, au revoir... à tout à l'heure!

Je hélai Savéû. Le *Souvenir* démarra. Nous étions loin du cuirassé, quand un canot blanc nous rejoignit, évita notre arrière sur l'eau déjà sombre, nous dépassa de toute la vitesse de ses six avirons. L'embarcation portait les deux dames avec d'Agrève. Il avait renvoyé le maître timonier et pris galamment la place de cet homme à la barre. Au passage de mon ami, je le saluai d'un geste et d'une parole, bord à bord. Il ne me vit pas, ne m'entendit pas : ses yeux étaient rivés sur une petite main qui balançait en jouant la poignée du gouvernail.

— Couvre-toi, Hélène, le temps fraîchit, dit la voix de la vieille dame.

Jean se leva pour aider celle qu'on appelait Hélène à passer

un manteau. Dans le mouvement qu'il fit, son sabre accrocha la drisse du pavillon; la légère étamine s'abattit à mi-mât; il n'y avait plus un souffle de vent; elle s'affala contre le bâton.

— Tiens, dit Savéû, voilà le pavillon du capitaine en berne! Il n'a pourtant pas l'air d'un qui porte la mort!

La remarque joviale du matelot me donna froid jusqu'au fond de l'âme. Quelques instans encore, je distinguai dans les ténèbres croissantes le fantôme blanc qui fuyait, l'élégante silhouette de mon vieux camarade devant le signe du deuil marin, et, comme une phosphorescence de la mer, l'irradiation fauve de cette couronne blonde qui semblait absorber toute la lueur du petit fanal allumé à l'avant. Ils disparurent.

Machinalement, je me répétais, en les associant déjà, ces deux noms, Jean... Hélène...

Je courus à la gare. Mon train stoppait; je cherchai Jean sur le quai; je ne le vis point; je ne l'ai jamais revu.

Pardonnez-moi de m'être attardé à ces souvenirs. Ils ne sont pour vous qu'un préliminaire de ce que vous attendez; pour moi, ils sont le principal, ils ont le charme des dernières bonnes journées avant une large entaille dans ma vie intime. J'ai eu du cœur autrefois, on n'est pas parfait : j'en avais mis le plus gros morceau dans cette amitié. — Ah! mon pauvre Jean! — A lui maintenant, à eux de vous conter le reste.

Notre vieil ami lut durant plusieurs heures de nombreux extraits des lettres et des cahiers qu'il avait entre les mains. Il nous a donné l'autorisation de transcrire les parties où ses auditeurs prirent le plus d'intérêt. Nous hésitons, nous aussi, avant de les livrer à cette publication. Faut-il mettre sous le jugement des hommes tout l'incompréhensible spectacle du monde, tout l'inextricable écheveau de bien et de mal que tissent avec nos vies les Lois nécessaires? Les uns disent oui, les autres disent non. Indifférente à leurs controverses, la Création se montre à nous sans réserves. Cela lui fut sans doute ordonné. Et ses plus grands interprètes humains ont pris d'elle leçon de franchise. Ceux qui liront la suite voudront bien penser à la parole d'un poète philosophe, audacieux investigateur de la Vie. « Et cependant, voilà des choses qui rentrent, paraît-il, dans l'ordre universel. »

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

DE L'ORGANISATION

DU

SUFFRAGE UNIVERSEL

VIII [1]

CONCLUSION. — RÉFORMES ACCESSOIRES
L'ÉTAT MODERNE ORGANISÉ

Nous ne nous faisons point d'illusion : il y aura des résistances, et il faudra livrer bataille. Les hommes, qu'on dit parfois amis des nouveautés, ont, au contraire, en général, peu de goût pour le changement. C'est une vérité qui, elle-même, n'est pas nouvelle, puisque voilà quatre siècles bientôt que Machiavel écrivait : « Celui qui se propose de réformer l'état d'une cité, s'il veut que sa réforme soit acceptée, est obligé de garder l'ombre au moins des vieilles coutumes, afin qu'il ne paraisse pas au peuple avoir changé d'institution... Car l'universalité des hommes se nourrit de ce qui paraît tout autant que de ce qui est ; souvent même ils s'agitent plus pour les choses qui paraissent que pour celles qui sont (2). »

(1) Voyez la *Revue* des 1er juillet, 15 août, 15 octobre, 15 décembre 1895, 1er avril, 1er juin et 1er août 1896.

(2) *Discorsi sulla prima deca di Tito-Livio*, libro Ie, édit. de 1550, p. 66.

Mais c'est une vérité vraie de nos jours comme alors, et même elle est devenue plus vraie, à mesure que les gouvernemens sont devenus plus populaires. Le peuple, millions d'hommes, est, en cela, des millions de fois homme; il se repaît de mots, et d'instinct s'attache aux routines : il est naturellement paresseux et passif; il aime mieux souffrir que d'agir; et il feint d'ignorer son mal, ou il le nie, ou il le déclare incurable (1) : trois façons de ne rien faire et de ne rien changer.

Seulement, lorsque le mal arrive à un certain degré, si l'on ne change rien, si l'on ne fait rien, on en meurt : et, sans phrases, nous en sommes au point où il n'est plus possible de ne rien faire et de ne rien changer. Déjà personne ne peut plus ignorer le vice originel d'un régime où, il y a cinquante ans, on crut que l'on n'avait qu'à s'endormir, en se laissant porter; déjà personne ne le nie plus : on confesse maintenant les péchés du suffrage universel brut ou élémentaire, et volontiers on avouerait qu'il est temps d'y chercher remède. C'est autant de fait : beaucoup est fait si l'on sent bien qu'il y a quelque chose à faire.

Reste à savoir ce qui est à faire. Jadis, dans l'État ancien, quand le gouvernement s'opposait au peuple, c'était simple : on faisait une révolution; le peuple opérait sur son maître que, par définition, il regardait toujours un peu comme son ennemi. A présent que le gouvernement sort du peuple, le peuple opère sur lui-même; et il est autrement difficile de se corriger que de détruire, autrement difficile de faire sur soi une réforme qu'une révolution contre autrui. Néanmoins plus d'échappatoire : une impérieuse nécessité nous presse, celle de changer pour vivre; l'impossibilité de vivre sans changer nous pousse : nous sommes pris entre l'une et l'autre, et toute issue nous est fermée; nous n'avons même plus la ressource d'en sortir par une révolution. Il n'est pas de raison, ni de prétexte, ni d'hésitation, ni de résignation qui tienne : il faut changer.

Il faut trancher dans le vif de nos institutions, et le vif de nos institutions, l'État moderne étant ce que l'on a dit, c'est le suffrage universel. C'est dans le suffrage universel qu'il y a à réformer et à refaire. Ce que nous demandons que l'on y réforme et y refasse, est-ce bien cela qui est utile et bon? Est-ce cela qui serait le meilleur? Nous en avons la ferme conviction; et nous voudrions prouver : 1° que notre système est fait « pour les hommes tels qu'ils sont ou tels qu'ils vont être prochainement »; 2° qu'il vise

(1) Voy. John Stuart Mill, *le Gouvernement représentatif*, trad. Dupont-White, p. 177, 178.

plus loin et qu'il va, en effet, plus loin qu'à changer « le mal d'estomac pour le mal de tête (1). »

Je dis « le système », et non une proposition détachée du système. Aussi bien, quelle est cette crise? la crise de l'État moderne, non pas seulement une crise du régime parlementaire; et quelle en est la solution? non pas seulement l'organisation du suffrage universel, mais l'organisation de l'État moderne, demeuré jusqu'ici inorganique et comme fortuit, spontané ou improvisé.

I

Organiser le suffrage universel est assurément la première partie du programme, la plus importante à la fois et la plus urgente. On sait quel devrait, suivant nous, et pourrait être le principe de cette organisation. Il ne saurait y avoir de représentation organique là où il n'y a pas représentation réelle du pays; et il ne saurait y avoir représentation réelle du pays là où quelque chose a une place dans le parlement qui ne vit pas réellement dans le pays, ni là où quelque chose qui vit réellement dans le pays n'a pas sa place dans le parlement.

Tout effort, par conséquent, vers une représentation organique tend à rapprocher la représentation nationale de la vie nationale, à donner celle-ci pour base à celle-là; et, si la vie nationale est la résultante d'une multitude de vies individuelles et d'un certain nombre de vies collectives, la représentation nationale la plus exacte, la plus complète, la plus *organique*, sera celle qui contiendra en abrégé le plus, comme quantité et comme intensité, de ces vies individuelles et de ces vies collectives. Et, par conséquent, pour s'en tenir à la coupe britannique (et en quelque façon classique) du parlement en deux Chambres, il nous a semblé que la première, la Chambre des députés, pourrait être plus spécialement la Chambre des vies individuelles, et la seconde, qu'on appellerait Sénat ou de tout autre nom, la Chambre des vies collectives; que l'ensemble embrasserait à peu près et résumerait la vie nationale; que, de la sorte, enfin, l'on aurait une représentation organique.

Au point de vue pratique, pour la Chambre des députés, le moyen d'y introduire le plus de vies individuelles le plus réellement vécues a paru être, en respectant le suffrage universel, de grouper tous les citoyens en catégories professionnelles très ouvertes et très larges, de doubler d'une circonscription sociale la circonscription géographique. Le moyen de fonder le Sénat sur la

(1) Guichardin, *Del reggimento di Firenze*, lib. Ie. Œuvres inédites, t. II, p. 100.

base des vies collectives, qui sont, elles aussi, et font de la vie nationale, on a pensé le trouver dans l'attribution du vote aux unions locales de divers ordres : unions territoriales, naturelles ou administratives, communes, départemens : unions civiles ou sociales, corps constitués, sociétés savantes, associations que la loi déterminerait.

Contre un Sénat ainsi recruté, on ne voit pas bien les objections qui s'élèveraient, si ce n'est que ces dernières unions, les unions civiles ou sociales, ne sont pas suffisamment définies; mais la définition n'en est, tout de même, pas impossible à donner, et pourquoi, par exemple, ne serait-ce pas : « toutes les associations qui ont un objet d'intérêt public? » — Quant au Sénat, en somme, peu de contestation ; la défense de la Bastille parlementaire se concentre autour de la Chambre des députés.

Marquons pourtant un point gagné : on ne nous envoie pas les boulets de pierre dont nous nous étions permis de supposer que l'antique arsenal était plein ; on ne nous a pas soupçonné de vouloir restaurer « les ordres » et les « corporations. » On se sert d'argumens d'un modèle plus récent. — « Ce système, on le connaît bien, s'écrient les uns : c'est la représentation des intérêts ! » — Et les autres : « Oui, sans doute, on le connaît bien : c'est la représentation professionnelle ! » — « Avec la représentation des intérêts, comment faire pour que les intérêts privés ne priment pas l'intérêt général ? » demandent les uns. — Et les autres : « Avec la représentation professionnelle, comment faire pour que le groupement ne soit point arbitraire ? »

« Chaque groupe, ajoutent les uns, fera masse pour s'opposer et se préférer à ses voisins, qu'il traitera en concurrens. » — Et les autres : « Dans chaque groupe, quel rapport y a-t-il entre tels et tels individus ? »

Coupant court à toutes ces querelles : « Vous divisez trop ! » nous reprochent les uns. — Mais les autres : « Vous ne subdivisez pas assez ! » — Les uns : « Vous particularisez tout ! » — Et les autres : « Vous n'organisez rien ! » Bouleversement, suivant les uns, amusement suivant les autres : — « Vous nous livrez aux ouvriers », gémissent les économistes. — Mais les socialistes vociferent : « Vous perpétuez, vous aggravez la tyrannie bourgeoise ! » — On pourrait longtemps continuer ainsi. Mais qui ne voit que dans cette coalition de gens que scandalise, effraye ou déconcerte la réforme proposée, il ne manque pas de contradictions ? qu'au total il en manque si peu, que la coalition se ruine toute seule, d'elle-même, par ses propres contradictions ?

Sans vanité, je ne crois pas qu'il y ait un de ces excellens pré-

textes à ne rien faire que je ne puisse être presque sûr d'écarter; un de ces argumens, si l'on veut, que je ne sois presque sûr de réfuter. Mais à quoi bon discuter sur des détails qui, pour ne pas être tout à fait indifférens, n'ont pourtant, à cette heure, qu'une importance très secondaire? Serait-ce assez de sept catégories? N'en faudrait-il pas davantage? Un notaire de petite ville est-il plus près d'un académicien qu'un électeur quelconque d'un second électeur quelconque? mettons: que M. Thiers de son porteur d'eau? Le politicien, que nous voulons tuer, est subtil, insinuant; ne reparaîtrait-il pas dans tel ou tel des groupemens adoptés? — Beaux sujets de dissertation et de polémique, mais pour plus tard. — Pour le moment, nous n'en sommes pas encore à l'apologie, nous n'en sommes qu'à l'exposition du système.

La réponse à tout cela ne nous embarrasse guère, mais nous n'avons pas à répondre; nous combattons en masse et non en ordre dispersé. Puisque « le bloc » est à la mode, voici un bloc. De peur qu'on ne nous dise: « C'est donc là tout votre système: la représentation des intérêts! la représentation professionnelle! » ayons soin de bien établir que non, *ce n'est point* là *tout* notre système, qui *n'est*, d'ailleurs, *ni la représentation professionnelle ni la représentation des intérêts.*

Ce n'est pas la représentation professionnelle, et ce n'est pas la représentation des intérêts. Que vient faire ici la profession? Nous ne l'invoquons que comme le signe, comme l'indication d'une certaine identité, tout au moins d'une certaine similitude de vie. Mais le fond, la base, la moelle ou le nerf du système, c'est *la vie*. Pourquoi, alors, le groupement par professions? Parce que la profession est ce qu'il y a de plus réel, de plus positif, de plus constant et de plus présent, de plus *spécifique* dans la vie sociale de l'homme; parce que, si l'homme ne vit pas seulement de pain, cependant il vit *surtout* de pain, et que son pain, c'est sa profession qui le lui donne.

Comme le besoin du pain est quotidien, la profession, pour l'homme, est nécessaire et *quotidienne*. Il ne la prend pas un beau matin tous les quatre ans pour vivre d'elle cinq minutes et la quitter avant le soir, ainsi que la plupart des électeurs font d'une opinion politique, quand ils se donnent la peine d'en prendre une, même pour cinq minutes. Elle dure singulièrement plus que la période électorale; le grand jour passé, beaucoup de Français, ayant, au petit bonheur, choisi le candidat radical ou le candidat modéré, ne se réveillent ni radicaux ni modérés, qui se retrouvent bouchers ou cordonniers.

On nous accuse d'avoir repoussé « dédaigneusement » la

représentation proportionnelle, à la manière genevoise. *Dédaigneusement* est de trop : nous ne saurions avoir de dédain pour une tentative qui vise à plus de justice et plus de vérité. Mais si, tout en lui reconnaissant des intentions éminemment morales, nous avons cherché autre chose que la représentation proportionnelle, ce n'est point, ou ce n'est pas uniquement, par l'un des motifs allégués couramment contre elle. C'est, comme nous l'avons dit, parce qu'elle n'embrasse pas assez de l'homme ni assez de la vie, — de la vie et de l'homme de tous les jours; — c'est parce que rien ne peut être plus factice, plus artificiel qu'elle n'est, si elle crée une vie artificielle et un homme factice, en supposant que tout citoyen a « une règle de conduite politique, une opinion arrêtée et immuable, susceptible d'être fixée, cotée et classée. »

Nous repoussons donc la représentation proportionnelle, — sans dédain, — mais nous la repoussons, parce que ce n'est pas une représentation réelle du pays réel, et vivante du pays vivant, mais bien la représentation mathématique d'un pays qui n'existe pas, ou qui n'existe, au plus, qu'un jour, tous les trois ou quatre ans. L'opinion politique, sur laquelle repose la représentation proportionnelle, ce n'est que le vêtement de l'homme et un vêtement qui se lave : parmi la grande masse des hommes, il en est qui en changent souvent; beaucoup qui se couvrent, au hasard de la rencontre, d'un haillon ou d'un oripeau; beaucoup même qui vont tout nus; c'est-à-dire beaucoup qui n'ont pas du tout d'opinion politique, ou n'en ont une que d'emprunt, ou en ont plusieurs de rechange. Mais la profession, au contraire, c'est l'homme : il n'est pas d'homme qui, jusque dans la politique, ne porte, qu'on nous passe l'expression, quelque *stigmate professionnel;* et si c'est la vie que vous cherchez, si c'en est un signe, une marque, un caractère tout ensemble très apparent et très profond, vous l'avez là, dans la profession : une représentation fondée sur elle, en tant qu'indication du genre de vie, sera sûrement la représentation réelle et vivante du pays réel et vivant.

Quoique fondée sur la profession, cette représentation vivante du pays vivant n'est pas la représentation professionnelle : nos adversaires le disent eux-mêmes : elle comporterait, autrement, plus de sept groupes; et, quoique les intérêts n'en soient pas exclus, ce n'est pas davantage la représentation des intérêts. Mais, au bout du compte, quand cela serait? Quand même ce système serait une forme de la représentation des intérêts? Il est curieux et édifiant de voir quelles et combien de pudeurs s'effarouchent dans les deux Chambres à la seule pensée d'une représentation des intérêts! — Eh quoi! ce seraient des « intérêts » qui seraient repré-

sentés, des « intérêts particuliers »! Et l'intérêt public, général, national, qu'en fait-on? — Mais plutôt, qui trompe-t-on ici? Nos sénateurs, nos députés, s'ils n'étaient pas, en forte majorité, les commissionnaires médaillés de leurs comités, de leurs coteries, de leurs cafés et de leurs loges; s'ils dépassaient le cercle de leur arrondissement et si parfois ils perdaient de vue le clocher de leur chef-lieu, auraient le droit de témoigner d'une vertueuse indignation; mais ce droit, ils ne peuvent l'avoir puisque, maintenant déjà, ils ne représentent que des « intérêts particuliers », et des « intérêts » minuscules, et des « intérêts » qui ne sont pas toujours hautement avoués.

Avec le système que nous proposons, si ce sont des intérêts encore qui seraient représentés, ce seraient toutefois, à voir les choses en leur réalité, des intérêts moins particuliers, et, dans tous les cas, il y aurait moins d'intérêts particuliers représentés; on peut dire qu'il n'y en aurait que sept, comme il n'y aurait que sept groupes professionnels; mais dussent-ils se subdiviser par régions et par métiers, ils seraient infiniment moins menus que ceux qui l'emportent aujourd'hui : ce ne serait plus une poussière d'intérêts flottant au-dessus d'une poussière de suffrage.

Mais qu'importe, reprend-on, qu'il y en ait moins, si chacun d'eux est plus tenace, plus ardent, et s'ils sont vis-à-vis l'un de l'autre en un perpétuel et inapaisable conflit? Ce n'est point ici, on le répète, le lieu de discuter sur les détails; sans quoi, l'on montrerait qu'en supposant fatalement contradictoires les intérêts de tel et tel groupes, les intérêts de l'agriculture, d'une part, et, d'autre part, de l'industrie ou du commerce, l'équilibre naturel des forces est si bien établi qu'ils seraient en balance, — car l'agriculture compterait 225 représentans dans notre Chambre de 500 membres, et l'industrie, le commerce, les transports en compteraient 229, — et ainsi ce seraient les professions libérales, plus désintéressées, qui les départageraient par leurs 46 voix.

Il suffira peut-être de faire observer que croire à ce point les intérêts des divers groupes fatalement contradictoires, irréductibles et inconciliables, est d'une psychologie assez superficielle. Combien l'étude approfondie des institutions et des sociétés avait appris à sir Henry Maine à en juger mieux, lorsqu'il affirmait : « L'histoire politique nous enseigne que, de tout temps, les hommes se sont querellés avec plus d'acharnement à propos de phrases et de formules qu'à propos d'intérêts matériels proprement dits (1) ! » C'est là que nous en sommes : aux enragées que-

(1) V. sir Henry Sumner Maine, *Essais sur le gouvernement populaire*, trad. franç., p. 179.

relles, sans fin et sans objet, de formules et de phrases, et le parlementarisme s'embourbe dans une stupide logomachie.

Eh bien donc! quand même en ce que nous proposons il y aurait une certaine dose de représentation des intérêts, où serait le mal? du moins où serait le plus grand mal? Est-ce que, comme toujours et plus que jamais, ce ne sont pas les intérêts qui font tourner le monde? Est-ce que partout les questions sociales ne sont pas en train de passer au premier plan, laissant loin derrière elles ce que l'on s'obstine à nommer les questions politiques? Est-ce qu'il y a d'autres questions politiques, au fond, que ces questions sociales? Mais, si beaucoup de questions sociales sont, au premier chef, des questions morales, beaucoup aussi sont des questions économiques; et alors, où serait le mal, que le parlement, ayant surtout à résoudre désormais des questions économiques, fût constitué surtout suivant un classement économique?

Il y aurait à cette disposition d'autant moins d'inconvéniens que la Chambre des députés, recrutée suivant ce classement, ne serait pas seule et sans contrepoids, qu'à côté d'elle, en face d'elle, serait un Sénat recruté d'après un cadre tout différent, à la base duquel on ne trouverait plus ni le nombre ni l'individu, ni aucune espèce d'intérêts particuliers, mais bien des groupemens, des vies et des intérêts collectifs.

Que nous le voulions, du reste, ou ne le voulions pas, en ce sens vont les choses et le courant nous entraîne. On a déjà remarqué avec raison qu'à maintes reprises, pendant ces dernières années, les Chambres se sont bornées à rédiger en articles de loi les vœux transmis et même les projets élaborés par des représentations spéciales, comme les Chambres de commerce, dont le rôle a été si considérable dans une circonstance récente. D'un autre côté, mais dans le même sens, un puissant mouvement se dessine en faveur de la création de Chambres d'agriculture, et, d'une manière générale, de Chambres professionnelles. Ce ne sont point là des postulats de théoricien, ce sont des faits; et sur ces faits nous pouvons dire qu'est assise solidement la première de nos deux propositions, à savoir que notre système est fait, ainsi que le recommandait J. Stuart Mill, « pour les hommes tels qu'ils sont ou ne peuvent manquer d'être prochainement. »

II

La seconde proposition est celle-ci : « Notre système vise plus loin et va en effet plus loin qu'à changer, selon le mot expressif et réaliste de Guichardin, le mal d'estomac contre le mal de

tête. » Il vise et il va jusqu'à corriger non seulement le suffrage universel, mais tout le régime parlementaire. Le suffrage universel organisé assurerait au pays une meilleure représentation; mais il faudrait lui assurer aussi une meilleure législation. Pour qu'il l'eût enfin, cette législation meilleure, il faudrait que les Chambres fussent plus *représentatives* (c'est où conduit notre système) et moins *législatives;* pour qu'elles fussent moins législatives, avec l'importance de la loi dans l'État moderne, il faudrait que l'on instituât un organe spécial de législation.

Un tel organe serait utile, quelle que fût la forme du gouvernement; mais, dans une démocratie, il est plus qu'utile, il est indispensable. Car, si « la tendance générale des choses est de faire de la médiocrité la puissance dominante (1) », cette tendance s'accuse surtout et trouve à s'affirmer dans les démocraties, — nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour voir si la nôtre fait exception. Car, si « les peuples ne sont pas indéfiniment progressifs et cessent de l'être plus vite qu'on ne croit », c'est dans les démocraties qu'ils le sont certainement le moins ou cessent le plus vite de l'être : et c'est dans les démocraties qu'ils ont le plus pressant besoin d'être relevés, soutenus, et en quelque sorte portés au-dessus d'eux-mêmes. Livrée à son penchant, toute démocratie est une masse qui tombe. Aussi n'est-il personne qui, pour peu qu'il ait réfléchi sur la politique, ne soit d'avis qu'il n'y a pas de gouvernement « qui veuille être organisé de plus près qu'un gouvernement à très large base démocratique » et comme conclusion précise, que « tout gouvernement fait pour un degré élevé de civilisation, devrait avoir parmi ses élémens fondamentaux un corps dont les membres, peu nombreux, auraient la charge expresse de faire les lois (2). »

Or, que nous poursuivions, que nous nous efforcions de réaliser un type de gouvernement éminemment *progressif* et « fait pour un degré élevé de civilisation », c'est ce dont témoignent jusqu'aux déclamations de nos orateurs de réunion publique : et, quelques-uns de ceux sur les lèvres de qui bourdonnent continuellement les mots de « progrès » et de « civilisation » en ont peut-être une idée singulière, mais quant aux qualités que doit réunir le gouvernement dans l'État moderne, plus ou moins consciemment, tous, nous sommes unanimes. Voulant la fin, qui est cela, il faut donc vouloir le moyen, qui est d'instituer au plus tôt chez nous ce corps expressément chargé de faire, ou plutôt de préparer, d'étudier, d'élaborer les lois, de leur donner façon et

(1) J. St. Mill, *le Gouvernement représentatif,* trad. Dupont-White, p. 36.
(2) *Id. ibid.*, p. 130-131.

figure de lois, de les rédiger en un bon texte et de les codifier en un bon ordre.

Mais ce corps est-il vraiment à instituer en France? et avons-nous à le faire surgir de terre? N'existe-t-il pas déjà? et s'agit-il d'autre chose que de lui permettre de rendre, après avoir atteint son complet développement, tous les services qu'on serait en droit d'attendre de lui? au premier rang desquels cet incomparable service de nous sauver des décadences faciles aux démocraties, de maintenir en nous l'aptitude au progrès, de nous doter, par une législation supérieure et en tant que c'est affaire de législation, d'un gouvernement et d'une politique dignes « d'un degré élevé de civilisation ». Oui, ce corps existe : il n'est pas ce qu'il devrait être; mais on n'a qu'à vouloir et il le sera demain : c'est le Conseil d'État. Ah! sans doute, l'on va tout de suite nous accuser de revenir à la constitution de 1852 et même à la constitution de l'an VIII. Mais des spectres d'empire ne sont point des raisons; et si l'une ou l'autre de ces constitutions nous offre justement, ou à peu près, ce dont nous avons besoin, pourquoi ne le lui prendrait-on pas?

Ainsi l'État, en dehors de l'exécutif (que l'on a volontairement négligé), serait organisé sur ce plan : deux Chambres et un Conseil d'État coopérant à la législation; les deux Chambres plutôt représentatives, de contrôle, de critique, de consentement et de sanction; le Conseil d'État, plus proprement, plus activement législatif, et, du commencement à la fin, chargé de la confection positive, matérielle, de la confection *technique* de la loi. Au sortir du Conseil d'État, les projets de loi iraient devant les Chambres qui, après examen et discussion, — en cela on ne copie pas servilement la constitution de l'an VIII, — en prononceraient l'adoption ou le rejet, mais sans pouvoir les amender; ou bien, si elles les amendaient, les projets, alors, retourneraient au Conseil d'État qui en « collationnerait » à nouveau les articles, pour éviter que des remaniemens successifs introduisent dans un coin de leur texte quelque contradiction avec ce texte même ou avec d'autres lois. Le parlement ne perdrait, à ce partage, rien de ses droits ni de ses prérogatives essentielles; l'exercice seul en serait mieux réglé : ce serait la division du travail législatif, avec son corollaire, la spécialisation du travail, qui ne produiraient certainement pas là des résultats moins favorables qu'ailleurs. Les Chambres ne seraient même pas privées de leur initiative; et si le gouvernement se montrait trop rétif ou trop lent à leur gré, elles pourraient, par une motion, l'inviter à déposer un projet de loi sur telle matière, lequel projet serait, bien entendu, arrêté en Conseil d'État,

le but étant de faire du Conseil d'État l'organe spécial et nécessaire de la législation.

Ce corps légiférant, comment se recruterait-il? Pour qu'il rende pleinement ce qu'il doit rendre, il est manifeste qu'il ne faudrait pas le peupler de préfets fourbus, d'avoués sans clientèle, de hauts fonctionnaires mûrs pour la retraite, et de jeunes gens qui ne se sont guère distingués autre part que dans l'antichambre d'un ministre. Le mieux serait qu'il fût comme un suprême corps constitué, où les grands corps constitués de l'État (non point les chambres, mais la Cour de cassation, la Cour des comptes, l'Institut, l'armée, la marine, etc.), enverraient tous des délégués. J. Stuart Mill recommandait que les membres en fussent peu nombreux; mais en trop petit nombre, dans une démocratie, ils n'échapperaient pas à la suspicion, et, devant les Chambres comme devant le pays, ils manqueraient d'autorité.

Ils en manqueraient aussi inévitablement, si, par leur nomination, ils dépendaient de l'exécutif et semblaient devoir être à sa dévotion. Mais ne pourrait-on pas arriver à faire que le recrutement de ce Conseil d'État élargi, fût, pour ainsi dire, automatique, en disposant qu'y siégeront de droit les deux ou trois plus anciens conseillers de la Cour de cassation, les deux ou trois plus anciens conseillers de la Cour des comptes, les deux ou trois plus anciens généraux de division et vice-amiraux, les deux ou trois plus anciens membres de chacune des classes de l'Institut, etc.?

Formé de cette manière, le Conseil d'État légiférant serait réellement doué d'autant d'indépendance que peut en comporter la condition des hommes, et, autant qu'il est possible, affranchi de tout lien : *nec spe nec metu*, sans crainte et sans espérance; puisque ses membres, parvenus au sommet de leur carrière et au bout de leur ambition, n'auraient plus rien à perdre par la résistance, ni par la complaisance rien à gagner. En même temps que les plus fortes garanties d'impartialité, ils présenteraient, du fait même de leur recrutement, les garanties les plus fortes de compétence, et il serait malaisé de réunir, les hommes étant les hommes, plus de désintéressement, d'expérience et de lumières.

Mais, au surplus, le mode de recrutement de ce Conseil, c'est encore une question secondaire, et sur laquelle, quant à présent, nous n'insisterons pas, pourvu qu'on s'attache à ceci : qu'il faut arriver à en faire un grand conseil légiférant, *le principal corps légiférant de l'État;* et par ce motif excellent que, dans l'État, il n'y en aurait point de plus apte à remplir une telle fonction. Le Sénat, même comme nous le concevons, y serait évidemment moins apte, et la Chambre des députés, même comme nous la

concevons, y serait moins apte : aussi, dans la confection de la loi, où tous les trois collaboreraient, la part de beaucoup la plus importante serait-elle réservée au Conseil d'État. Le Conseil d'État ne pourrait faire aucune loi sans l'assentiment des Chambres, mais les Chambres non plus ne pourraient faire aucune loi sans le Concours effectif du Conseil d'État; chacun de ces organes s'appliquerait à sa fonction, qu'il remplirait mieux; et les Chambres, élues selon notre système, nous donnant déjà une meilleure représentation, le Conseil d'État nous donnerait une législation meilleure.

Dans le Conseil d'État légiférant, les professions libérales reprendraient le terrain qu'elles auraient cédé dans la Chambre des députés; et l'on échapperait ainsi au grief de « décapiter la nation » en ne laissant à ces professions que tout juste le nombre de sièges auxquels leur donne droit la pure proportion arithmétique des électeurs aux représentans. Si, en effet, elles n'étaient représentées que dans la Chambre, et seulement en proportion arithmétique, on pourrait dire que les professions libérales seraient sacrifiées, et, en un certain sens, que la nation serait « décapitée » du même coup. Mais, moins étroitement représentées au Sénat, et surtout, dans le Conseil d'État, plus largement représentées, par ce qu'elles peuvent produire de plus élevé, elles retrouveraient là leur influence légitime, à la place où elles peuvent le plus utilement l'exercer.

Loin donc de la « décapiter »,—de même qu'en traçant des cadres au suffrage, on referait des os à la nation, — de même, en constituant sur une pareille base ce grand Conseil d'État légiférant, on referait une tête à la démocratie. On y introduirait cette dose d'aristocratie sans laquelle une démocratie ne saurait durer, et dont la formation est peut-être pour elle la première des nécessités. Dans le Conseil d'État se réfugierait la culture supérieure, en toute démocratie objet d'une méfiance jalouse; dans le Conseil d'État, l'élite serait défendue contre la foule; la foule serait défendue contre elle-même; et rien n'empêcherait de laisser davantage à l'action directe ou à l'impulsion de la démocratie, puisqu'on aurait un frein plus sûr aux excès de la démocratie.

La création d'un corps légiférant d'une qualité éprouvée est d'autant plus nécessaire que la loi, comme on l'a remarqué, est ou devrait être, en dernière analyse, dans l'État moderne, la suprême puissance; et par suite, il ne peut être indifférent qu'elle soit bonne ou mauvaise, claire ou obscure, logique ou incohérente, intelligible ou inintelligible, applicable ou inapplicable. Cette seule réforme, l'adjonction aux deux Chambres élues, pour leur travail

législatif, d'un grand Conseil d'État, toujours obligatoirement consulté, serait considérable en soi, et parce qu'elle en permettrait ou en faciliterait d'autres.

Une fois ce frein, ou ce régulateur, mis par en haut aux excès de la démocratie, peut-être pourrait-on user, prudemment et morément du référendum. On n'exprime ici qu'un « peut-être ». Mais sûrement, et quelque réforme profonde qu'on opère et dans le suffrage universel et dans le partage des attributions législatives, cette réforme gagnerait à être précédée, accompagnée ou suivie de mesures qui la compléteraient, parmi lesquelles la réduction du nombre des députés et de la durée des sessions, la réglementation du droit d'initiative et du droit d'interpellation; plus encore, — réformes dans les mœurs, sinon dans les lois, — le rappel de quelques commissions des Chambres, et des Chambres elles-mêmes, à leur véritable rôle ; et, plus encore, la reprise par le gouvernement du sens du gouvernement. — Voilà bien des choses à changer et bien des choses à refaire : les « gens pratiques » en reculent épouvantés, et sans doute l'on donnerait raison aux gens pratiques, si l'on ne savait pas que ce sont ceux-là mêmes, qui, depuis vingt-cinq ans, s'obstinent à fonder une démocratie sans organes de démocratie, croyant naïvement que, par un privilège singulier, elle peut vivre et grandir à l'état inorganique.

Nous croyons, nous, qu'elle ne vivra et ne grandira que si elle s'organise ; si elle organise le suffrage universel qui est sa condition, et le régime parlementaire qui est, pour le moment, sa forme d'être. Nous avons essayé de dire comment, selon nous, elle pourrait organiser l'un et l'autre, de façon à réaliser le type de l'État moderne, qui devrait être tout ensemble très démocratique, très stable et très progressif. Maintenant, nous concevons sans peine qu'un changement aussi radical dans le suffrage universel que nous avons, et dans le régime parlementaire que nous avons, les remuerait, les retournerait, les réformerait et les transformerait de fond en comble.

Ni le corps électoral, ni les corps élus, ni le suffrage universel, ni le régime parlementaire ne resteraient tels que nous les connaissons. Mais tels que nous les connaissons, on peut bien convenir aussi qu'il n'y a pas à se faire scrupule d'y toucher. Puisqu'on juge l'arbre à ses fruits, l'arbre est jugé et condamné. Et, lorsque, après un temps plus ou moins long, de pas en pas et d'effort en effort, l'État moderne sera organisé, ce que l'on ne comprendra pas, c'est que de grands peuples aient pu tolérer si patiemment l'expérience, qui ne pouvait aboutir qu'au règne de la mé-

diocrité et de la sottise, d'une politique d'occasion, menée par des politiciens d'aventure.

Certes, ce n'aura pas été la première fois que la médiocrité et la sottise se seront installées et étalées au faîte des honneurs humains, ni qu'on aura pu remarquer par « combien peu d'esprit le monde est gouverné. » Aucun régime ne peut faire qu'un pays ne verse jamais en ce malheur public. Mais qu'un régime en vienne, par le jeu naturel de ses institutions, à amener au pouvoir, souvent et presque normalement, ce qu'il y a de moins qualifié, de moins désigné pour le pouvoir, il faut dire que c'est une injure au bon sens, que ces institutions sont mauvaises, que ce régime est mauvais, et que, — quelle que soit la place de l'absurde en ce monde, — en vérité, cela est trop absurde. Il faut dire que c'est le gouvernement à l'envers, et que d'y opérer un changement profond qui le remue et le retourne, ce ne sera que le remettre sur ses pieds.

Il faut dire, il faut faire entendre qu'à supporter un régime pareil, à s'y complaire, à s'y accoutumer et à ne rien tenter pour en sortir, une nation pourrait périr, fût-elle, par ses chutes et ses relèvemens, comme un miracle de l'histoire. Il faut dire, il faut faire entendre que, si l'État moderne doit être « construit par en bas », tout de même c'est une gageure qu'on perdrait, et où l'on se perdrait, de s'en remettre sans précautions, sans réserves, sans recours, au Nombre incapable, ignorant et inconscient, à la rue et à la cohue. Or la démocratie inorganique est tout cela; et elle sera tout cela, tant qu'en organisant le suffrage universel, en réformant le régime parlementaire, en assurant d'une part une représentation, et d'autre part une législation meilleures, en refaisant des os et une tête à cette nation que les révolutions ont disloquée, on ne l'aura pas élevée à l'état, où elle pourra vivre et faire vivre, de démocratie organisée.

CHARLES BENOIST.

SOUVENIRS ACADÉMIQUES

AUGUSTE COMTE

ET L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Michelet, qui, par goût, par habileté littéraire peut-être, inclinait vers l'exagération, a écrit : « Si l'on veut ignorer solidement et à fond Richelieu, il faut lire ses mémoires. » On pourrait dire, en s'éloignant un peu moins de la vérité : « Si l'on veut ignorer le caractère d'Auguste Comte et les détails de sa vie, il faut lire le livre composé par le plus considérable de ses disciples, Littré, qui pense de Comte beaucoup de mal et ne veut pas le dire ; consulter ensuite le docteur Robinet, dont l'admiration est aveugle et sans mesure ; étudier enfin, ce que je n'ai pas fait, les innombrables articles publiés par la *Revue occidentale* pour la glorification d'une mémoire vénérée. » Ces efforts successifs, que je crois très sincères, le nombre des éditions de deux ouvrages assez mal composés, démontrent suffisamment la curiosité excitée par l'étrange personnage qu'ils élèvent si haut ; et que le nombre de ses admirateurs, plus encore que le bruit qu'ils s'efforcent de faire, préservera de l'oubli dans l'histoire de l'esprit humain.

Renan, dédaigneusement indulgent à son ordinaire, a dit de lui : « Je suis arrivé à croire que M. Comte sera une étiquette dans l'avenir, et qu'il occupera une place importante dans les futures histoires de la philosophie. Ce sera une erreur, j'en conviens, mais l'avenir commettra tant d'autres erreurs ! »

Je ne veux ni juger cette philosophie ni prédire les illusions de nos descendans ; je me borne à désirer, et à espérer, que, sur ce

point comme sur tant d'autres, Renan se soit trompé; mais j'ai connu Auguste Comte; tout en me tenant loin de lui, je me suis trouvé bien placé pour connaître dans les plus minutieux détails quelques-unes des affaires qui ont troublé sa vie. Je dirai tout ce que je sais, sans consulter, — j'en préviens le lecteur, — aucun document officiel, en négligeant même les plus faciles à se procurer. Il se pourra que quelques détails soient contredits par des pièces authentiques; que, par exemple, je rapporte au 7 Moïse 62 une conversation, une décision ou une lettre du 9 Aristote 63; quelquefois, peut-être, j'affirmerai avec confiance ce que j'ai vu et entendu, sans ignorer qu'on peut démontrer le contraire. Dans un grand nombre de cas, les preuves ne prouvent rien.

Auguste Comte, à toutes les époques de sa vie, a excité l'admiration. Au lycée de Montpellier, où il entra comme interne à l'âge de neuf ans, on le disait merveilleusement doué. Les études littéraires, très restreintes dans l'Université impériale, étaient terminées pour lui à l'âge de 12 ans. Dans ses classes de sciences, réduites alors à l'enseignement des mathématiques, ses succès furent rapides et brillans. A l'âge de 15 ans, il aurait pu entrer à l'École polytechnique. En attendant dans les murs du lycée l'âge réglementaire de 16 ans, il était pour ses camarades un maître bien plus qu'un rival. Lorsque le professeur Encontre, savant homme, dit-on, était malade ou forcé de s'absenter, il confiait à Comte la suppléance, et personne ne s'en plaignait. Comte fut admis à la fin de l'année par l'examinateur Francœur qui lui accorda le premier rang entre les candidats de sa tournée.

Littré, à cette occasion, commet une légère erreur. « Dans ce temps-là, dit-il, il n'y avait pas, parmi les élèves admis à l'École polytechnique, un unique premier, mais quatre premiers. L'admission appartenait à quatre examinateurs, dont chacun établissait sa liste propre. »

Il est bien vrai que quatre examinateurs différens examinaient chacun le quart des candidats, et recevaient chacun le même nombre d'élèves; mais la liste générale était arrêtée par un jury. Les premiers des quatre listes étaient soigneusement comparés. Pour choisir entre eux le chef de la promotion, on consultait les procès-verbaux d'examen et les compositions écrites. En 1814, le premier candidat admis se nommait Guichard, le second était Duhamel et le troisième Lamé : la lettre d'admission de Comte, signée par le général Dejean, lui annonça qu'il était classé sous le numéro 4.

Si je rectifie une erreur aussi insignifiante, c'est que j'y vois un trait de caractère. L'esprit critique d'Auguste Comte n'a pas

manqué d'apercevoir l'injustice radicale d'une décision qui classait des concurrens sans qu'ils eussent subi les mêmes épreuves. Le rang officiel étant sans valeur, il n'a conservé dans sa mémoire que le premier rang, judicieusement accordé par Francœur.

Auguste Comte était regardé à l'École polytechnique comme la plus forte tête de la promotion. Il était spirituel, pince-sans-rire, m'a dit un de ses anciens, capable d'une éloquence satirique et bouffonne, et à l'occasion même, d'une émotion communicative. On organisa, pendant sa seconde année d'études, une distribution de prix décernés par les anciens aux conscrits les plus sages et les plus vertueux. Comte présida la cérémonie, et, du commencement à la fin, — dix témoins me l'ont affirmé, — on y a ri de bon cœur.

Boute-en-train dans les jours de fête, Comte, dont le sobriquet était Sganarelle, exerçait dans les occasions sérieuses une influence quelquefois regrettable; respectueux pour ses maîtres, il détestait ses chefs; il fut l'occasion volontaire du licenciement de 1816. Littré n'a pas été bien informé de l'importance du rôle qu'il y a joué. Un de ses camarades m'en a fait le récit. L'impolitesse d'un répétiteur envers les élèves fut la cause de la crise. Ce répétiteur se nommait Lefebvre; son nom, plus tard, est devenu Lefébure, auquel il a ajouté de Fourcy. Lefebvre, excellent homme au fond et excellent professeur, ne voyait dans les élèves de l'École polytechnique que des collégiens dont on avait changé le costume. Pendant ses interrogations, étalé dans un fauteuil très bas, il trouvait commode de placer ses pieds sur la table, presque à la hauteur de sa tête. Comte fut chargé, peut-être se chargea-t-il lui-même, de donner une leçon à ce maître irrespectueux; il s'appliqua pendant l'interrogation, tout en répondant avec sa supériorité habituelle, à prendre une attitude moins commode peut-être, mais aussi moins convenable que la sienne. « Mon enfant, lui dit Lefebvre, vous vous tenez bien mal! » Comte avait préparé sa réponse : « Monsieur, répondit-il, j'ai cru bien faire en suivant votre exemple. » Lefebvre le mit à la porte, en demandant pour lui une consigne. Tel fut le début de la crise.

Les élèves congédiés furent admis à concourir pour entrer dans les services publics. Guichard devint ingénieur des ponts et chaussées; Lamé, ingénieur des mines; Comte ne concourut pas. On a raconté que, par une rigueur exceptionnelle, et comme pour préluder aux injustices qui ont troublé sa vie, on lui avait refusé le bénéfice de la mesure prise en faveur de tous les autres : cela n'est pas exact; il a écrit, il est vrai, à son ami Valat,

qu'il avait la certitude de ne pas être admis à concourir; à son père, qu'il faisait d'actives démarches pour faire lever l'interdiction qui brisait sa carrière; mais, un an après, il écrivait à Valat :

« Bien que je fusse très mal noté, je pense qu'on ne m'aurait pas refusé une lettre d'examen; je n'ai fait absolument aucune démarche, et c'est ce que je te prie de tenir très secret, car papa croit que je me suis épuisé en sollicitations. »

Comte n'était pas véridique, et il serait imprudent, dans les grandes comme dans les petites choses, de regarder ce qu'il affirme comme absolument certain.

Auguste Comte trouvait dans l'enseignement des mathématiques, au prix de trois francs l'heure, un peu moins quand on marchandait, le moyen, comme il l'a dit plus tard, de satisfaire ses goûts principaux. Son enseignement, très élémentaire, n'exigeait aucune préparation, il conservait du temps et de la liberté pour des études, pour des méditations, surtout, sur la philosophie et l'économie sociale. Le métier de maître au cachet, sans lui paraître insupportable, ne pouvait lui convenir longtemps; il fit plusieurs tentatives pour en sortir; l'une d'elles, racontée par Littré, sans aucun doute d'après le récit de Comte, nous montrera de nouveau ce que valent les assertions de sa correspondance.

« Rien, dit Littré, ne pouvait être plus éloigné du caractère d'Auguste Comte que la position de secrétaire de quelque personnage. Il se décida cependant à entrer en cette qualité auprès de Casimir Perier. Les idées de Casimir Perier et d'Auguste Comte ne concordèrent pas. Quelques observations qu'il fut appelé à faire comme secrétaire sur les travaux de l'homme politique ne furent pas goûtées; la rupture s'ensuivit au bout de trois semaines, et le futur ministre et le futur philosophe se séparèrent assez peu contens l'un de l'autre. »

Comparons ce récit avec les confidences de Comte à Valat.

« Ah! j'oubliais une chose; en te parlant du passé, j'ai négligé de faire mention d'une carrière dans laquelle on voulait me faire entrer et que *j'ai dédaignée bien vite après y avoir jeté un coup d'œil*. C'était une charge de précepteur dans une grande maison, c'est-à-dire de premier esclave de monsieur, de madame et de leur progéniture. Le bon général Campredon avait combiné cela, et fort heureusement que les personnes ont changé d'avis, car j'aurais été obligé d'accepter pour ne pas faire de peine au général, sauf à donner ma démission au bout d'un mois. Le papa était député, et, à la charge de précepteur, j'aurais joint l'entreprise des discours prononcés à la tribune nationale par

M. Casimir Perier et par quelques-uns de ses parens. Il y avait, je crois, outre l'assurance d'une rente viagère après l'éducation terminée, pour le présent, cent louis, la table et le logement à gagner, mais il y avait la liberté à perdre; n'était-ce pas un jeu de dupe ou de brute? »

Auguste Comte a-t-il été pendant trois semaines le précepteur du fils de Casimir Perier? Les mots que j'ai soulignés semblent le démontrer; mais Valat, confiant dans son ami, avait le droit d'affirmer le contraire. Comte ne veut ni mentir, ni se taire, ni dire la vérité.

Saint-Simon fut admiré par Auguste Comte, et, pendant sept années, de 1818 à 1825, exerça sur lui une influence considérable. Comte lui proposa sa collaboration dans une lettre anonyme qui se terminait ainsi : « J'aurai l'honneur de vous envoyer prochainement un article sur l'économie politique. Heureux si mes forces et ma position me permettaient de me livrer à des recherches aussi attrayantes et de suivre dans toute son étendue le travail dont je vous ai tracé l'aperçu. Je me ferai connaître en vous adressant l'article. »

L'article fut agréé. Comte se fit connaître; il plut à Saint-Simon, qui se l'attacha en qualité d'élève? de secrétaire? de collaborateur? Le titre ne fut pas discuté, mais il serait ridicule de supposer, comme on l'a affirmé, que ce fût en qualité de maître... Comte recevait trois cents francs par mois, payés tous les dix jours; il se trouvait très riche. Il y avait pris goût. Malheureusement, cela ne dura pas. « Le père Simon, écrit-il à Valat, malgré sa bonne volonté, et malgré qu'il fût très content de moi, a éprouvé des revers tels que le pot-au-feu en a diablement souffert; j'ai conservé avec cet excellent homme des relations d'amitié et même de travail, et quoique ce soit gratuitement, je suis bien sûr que, s'il parvient à se tirer un peu de la crise pécuniaire terrible où il se trouve, je n'aurai rien perdu pour attendre. »

Comte prévoyait juste. Saint-Simon vivait de quêtes, et partageait avec son jeune ami, qui se trouva ainsi, au début comme à la fin de sa carrière, entretenu et nourri par des dons gratuits. Dans une lettre écrite à Valat, Comte dit à son ami : « Tu désires que je te fasse connaître M. Saint-Simon, très volontiers. C'est le plus excellent homme que je connaisse; il est chéri de tous ceux qui le connaissent particulièrement... c'est l'homme le plus estimable et le plus aimable que j'aie connu de ma vie... Je lui ai voué une amitié éternelle, en revanche, il m'aime comme si j'étais son fils. »

Cette amitié éternelle dura trois ans. Sans se séparer aussi

promptement, on se querella, on se plaignit mutuellement, et on conserva l'un de l'autre un mauvais souvenir.

On a reproché à Saint-Simon de s'être approprié les idées d'Auguste Comte. Il est vrai qu'il signait les articles écrits par son jeune ami; mais Comte a répondu lui-même en écrivant à Valat : « Grâce à la précaution que j'ai prise de ne jamais signer mes articles, la responsabilité ne porte point sur moi; c'est une chose convenue avec M. de Saint-Simon, auquel, comme tu le penses, cette convention ne fait aucun tort, puisqu'il est évident qu'être pendu avec lui ne le toucherait guère. »

Auguste Comte, en 1824, publia le premier livre auquel il ait mis son nom, sous ce titre : *Système de politique positive*, par Auguste Comte, ancien élève de l'École polytechnique, élève de Saint-Simon. Ce fut, disent ses disciples, disait-il lui-même, la cause et l'occasion de sa rupture avec le maître qu'il devait renier. Il écrivait trente ans plus tard : « Séduit par Saint-Simon vers la fin de ma vingtième année, mon enthousiasme, jusqu'alors appliqué aux morts, me disposa bientôt à lui rapporter toutes les conceptions qui surgissaient en moi pendant la durée de nos relations. Quand cette illusion fut assez dissipée, je reconnus qu'une telle fiction n'avait comporté d'autre résultat que d'entraver mes méditations. » Quelle est la vérité? C'est un problème que nul ne résoudra.

Auguste Comte fut la cause occasionnelle de la tentative de suicide de Saint-Simon. Ses biographes paraissent l'avoir ignoré. Saint-Simon, de plus en plus obéré, et devenu importun à ses bailleurs de fonds, avait obtenu de Ternaux un subside considérable, à la condition expresse qu'il fondât une revue mensuelle dont on escomptait l'influence. Saint-Simon avait formellement promis le premier numéro pour une date convenue; l'article à sensation devait être écrit par Auguste Comte. Les annonces étaient répandues à profusion, lorsque Comte fit savoir qu'il n'était pas prêt. Saint-Simon alla le voir, lui représenta ses cruels embarras, la perte de son crédit, le tort fait à sa considération par le manque à une parole solennellement donnée; il obtint la promesse que, pour le mois prochain, l'article serait prêt. Comte manqua de parole. Saint-Simon alla lui rappeler sa promesse; il n'avait pas écrit une ligne. Sans lui faire un reproche, Saint-Simon rentra chez lui, dans un hôtel garni de chétive apparence, s'assit sur une fenêtre qui donnait sur une cour très étroite, dans laquelle il tomba après s'être tiré une balle dans la tête. Il survécut contre toute vraisemblance.

J'ai entendu cette triste histoire racontée par Pierre Leroux, avec l'émotion d'un ami et la précision d'un témoin.

C'est vers les fonctions de professeur de mathématiques que se tournaient désormais les ambitions et les espérances de Comte. Il écrivait à Valat, ayant alors 20 ans :

« Je te dirai que j'ambitionne d'être le plus tôt possible membre de l'Institut, parce qu'alors je serai à peu près sûr de me faire une existence commode et lucrative. »

L'Académie des sciences proposa un prix pour le *meilleur ouvrage sur les mathématiques*. Pendant que son maître Saint-Simon condamnait un tel sujet comme une abdication, Comte, qui n'acceptait aucune direction, trouvait le programme excellent. Modestement, il n'osait pas compter sur le succès, mais la faiblesse des concurrens possibles lui donnait bon espoir, et ses concurrens possibles alors étaient Poncelet, Chasles, Lamé, Duhamel, Savary, Clapeyron, peut-être Charles Dupin et Fresnel, qui, n'appartenant pas encore à l'Institut, avaient droit de concourir. Comte les connaissait, et quelle que fût sa modestie, il comptait sur sa force plus que sur leur faiblesse. La lutte était possible alors; mais les concurrens s'exerçaient et renouvelaient leurs armes: Auguste Comte, pendant toute sa vie, conserva, avec le style d'un écolier, le savoir scientifique d'un bon élève.

La vie du créateur de la morale positive n'était aucunement édifiante. Il racontait à Valat ses amours, un peu embellies, il serait aisé de le démontrer, avec une femme mariée dont il évalue l'âge à 25 ans, quoique, dans son testament, où il parle de tout, il déclare que, par son âge, elle aurait pu être sa mère. On peut, à la rigueur, expliquer cette contradiction : Comte était myope; tant qu'il fut amoureux, sa Pauline pour lui avait 25 ans; deux ans après, quand il continuait ses relations par délicatesse, il avait aperçu ses rides et deviné ses 40 ans. Robinet et Littré passent sous silence les relations de Comte avec Pauline; ils ont raison peut-être, mais ils parlent beaucoup de Caroline Massin, l'indigne épouse de Comte, et Littré a le tort de tromper le lecteur sur la vérité qu'il connaît, et que Comte, par écrit, lui a racontée. Comte, dit-il, se maria le 12 février 1825; il épousa Mlle Caroline Massin, libraire, qu'il avait connue par M. Cerclet, qui fut un des témoins du mariage.

Littré ne pouvait ignorer comment et où Comte vit pour la première fois Caroline Massin. Le 14 septembre 1819, il écrivait à Valat, parlant de Pauline qui, croyait-il, l'avait rendu père: « Pour mon amour, tu sais qu'après deux ans d'existence, il doit être bien caduc. Je me crois, par conscience, par probité et par délicatesse, obligé de continuer, même depuis qu'elle ne m'est plus aussi agréable. » Il ne continua pas longtemps, et retourna,

visiter les « dégoûtantes beautés » des galeries de bois du Palais-Royal. C'est là qu'il rencontra la fille Massin, inscrite sur les registres de la police. Comte la suivit chez elle, et la visita pendant plusieurs mois. Par un funeste hasard, il la retrouva dirigeant un cabinet de lecture, que son protecteur Cerclet lui avait acheté; elle pria Comte de lui donner des leçons de tenue de livres et pour mieux les prendre, pour les payer peut-être, elle alla demeurer chez lui. Après un an de vie en commun, et la connaissant bien, Comte se décida à l'épouser. Il en instruit Valat en ces termes : « Je te dirai en gros que je suis sur le point de me marier avec une jeune personne très spirituelle dont les capitaux sont exactement équivalens aux miens. » S'il ne ment pas cette fois, sa confidence intime ressemble peu à la vérité. Le mariage se fit malgré la famille de Comte, dont les *préjugés* s'y opposaient. Mme Comte continua sa vie licencieuse, à peine interrompue par son mariage. Pour qui connaissait son « éducation exceptionnelle », il était aisé de le prévoir; il le serait moins d'expliquer la conduite de Comte. Ses camarades de l'École polytechnique, sans être prophètes, l'avaient surnommé Sganarelle. Les griefs n'avaient rien d'imaginaire. Mme Comte disparaissait sans le moindre prétexte, pour s'installer pendant quelques semaines dans un hôtel garni. Telles étaient « ses escapades secondaires ». Comte était assez bon, c'est ainsi qu'il se juge, pour solliciter un retour dédaigneusement octroyé. Malgré les apparences, cette *fausse positiviste* manquait d'*altruisme ;* c'est le grave reproche que son époux lui adresse. « Jamais, dans ses écarts de conduite, elle n'a éprouvé d'affection sincère : elle a beaucoup d'esprit, ajoute Comte, mais elle s'en sert pour justifier ses inclinations vicieuses et s'insurger contre toute morale. Sa nature est révolutionnaire. »

Littré, qui a su tout cela, et plus encore, n'a jamais retiré à Mme Comte sa protection et ses sympathies; il s'est brouillé pour elle avec celui qu'il nommait son maître; il faut croire qu'elle avait beaucoup d'esprit. Les lettres de Comte à sa femme pendant ses tournées d'examinateur, de 1837 à 1845, sont inexplicables. L'une des escapades principales de Mme Comte est de 1838. Comte, en lui écrivant, se montre affectueux, confiant dans ses conseils, impatient de la revoir : s'il résiste à la tentation d'allonger sa route pour passer un jour avec elle à Paris, c'est par économie seulement. Littré, en publiant toutes ces lettres, a omis le récit qui les rend si étranges; il laisse supposer que, lors de la séparation définitive, tous les torts étaient du côté du mari.

Comte, proposé par Navier, fut nommé, en 1832, répétiteur

d'analyse et de mécanique à l'École polytechnique. Après la mort de Navier, en 1836, les lenteurs apportées au choix du successeur donnèrent à Comte l'occasion de monter comme suppléant dans la chaire à laquelle il se croyait tous les droits. Le succès fut éclatant. Les élèves ne comprenaient pas qu'on voulût leur donner un autre maître. Le directeur des études, le physicien Dulong, jugeant surtout la forme des leçons, les déclarait admirables. Comte n'admettait pas qu'après une telle épreuve on pût lui préférer un concurrent. On lui en préféra deux : Duhamel et Liouville se partagèrent les suffrages. Duhamel fut nommé. Comte avait obtenu deux voix; il aurait trouvé tout naturel, qu'instruit de son succès, le nouveau professeur différât son entrée en fonctions, au moins jusqu'à l'année suivante. Duhamel commença le lendemain de sa nomination. Très supérieur à Comte comme géomètre, il croyait l'être plus encore comme professeur. Dès sa première leçon, il fut conduit à contredire un des principes enseignés par Comte, qui acceptait les *séries divergentes*. C'était une hérésie; il faut, pour s'y tromper, ne pas avoir étudié la question. Comte, qui, depuis sa sortie de l'école, avait enseigné les mathématiques sans les étudier de nouveau, remplaçait la discussion des questions difficiles par des méditations vagues et des considérations générales. Duhamel affirmait et démontrait. Les élèves se divisèrent. On était pour ou contre les *divergentes*. Les bons élèves comprenaient Duhamel; la majorité tenait pour Comte. Le souvenir de ce petit scandale n'a pas été sans influence sur l'accueil fait plus tard aux candidatures dans lesquelles Comte alléguait le souvenir des *mémorables* leçons de 1836.

Auguste Comte, en 1837, fut nommé examinateur d'admission. Cette fois encore, et dès le premier jour, il obtint la confiance et excita l'admiration. Les examens de 1837 sont restés légendaires; on les citait comme un modèle de sagacité et de finesse. Comte apportait une série de questions bien choisies, recueillies pendant vingt années d'enseignement, assez simples pour que tout élève bien instruit pût improviser une solution, assez complexes pour que les meilleurs trouvassent l'occasion de montrer leur supériorité, assez ingénieusement semées de pièges pour que les plus habiles atteignissent seuls le but, sans avoir trébuché sur la route. La salle d'examen était, dès le matin, remplie d'auditeurs; plus d'un maître y venait pour s'instruire; plus d'un curieux désintéressé prenait plaisir aux drames ingénieux que Comte faisait naître. On avait rencontré l'examinateur sans défaut. Les candidats de quatrième année, laborieusement préparés aux questions routinières et banales, voyaient disparaître leurs plus

belles chances, et s'en attristaient sans oser se plaindre. Comment, six ans plus tard, le conseil de l'école, usant d'un droit nouveau qu'il possédait depuis seulement la nomination de Comte, fut-il conduit à écarter cet examinateur modèle, en proposant pour le remplacer un jeune savant de grand mérite, dont les débuts, dix ans avant, n'avaient pas été moins brillans que ceux de Comte, et que dans son indignation il nommait cependant « un gamin sans expérience et sans valeur »? Wantzel n'avait nullement songé à entrer en lutte avec son ancien maître, moins encore à briguer une place qui n'était pas vacante.

On a parlé, avec indignation, des haines, des injustices et des persécutions odieuses qui, dans sa « carrière polytechnique », ont contrecarré Auguste Comte, inspirées par les professeurs peu soucieux d'affronter une telle concurrence. Ceux qui parlent ainsi ont ignoré les détails de cette triste histoire, ou n'ont pas voulu les dire. Il faut les raconter avant de les juger.

Quatre fois, les conseils de l'école ont été accusés d'injustice. La chaire de professeur d'analyse et de mécanique étant devenue vacante en 1840, par suite de la nomination de Duhamel aux fonctions d'examinateur de sortie, Auguste Comte la réclama comme une récompense due à ses services, et au souvenir des leçons de 1836. La sympathie des élèves lui était acquise. Par une démarche sans précédent, qui jamais ne s'est renouvelée, ils envoyèrent deux délégués chez chacun des membres du conseil, solliciter en faveur de Comte. Sturm, présenté par le conseil de l'école et par l'Académie des sciences, méritait son double succès. Celui que Comte nommait son triste concurrent, son indigne rival, son étrange compétiteur, lui était très supérieur comme géomètre. Comme professeur, on alléguait en sa faveur la solidité de son enseignement au collège Rollin, les succès de quelques-uns de ses élèves, de Puiseux par exemple, qui, déjà presque célèbre, attribuait à ses excellentes leçons son goût précoce pour la science.

J'étais alors élève de première année. Les égards croissans témoignés aux élèves n'allaient pas jusqu'à les instruire des discussions engagées dans les conseils. En relisant cependant le premier volume du *Cours de philosophie positive*, allégué comme titre scientifique capital d'Auguste Comte, je puis deviner ce que ses adversaires ont dit, ou pu dire. Le seul mémoire de mécanique céleste présenté par lui à l'Académie des sciences, et que, prudemment il n'a pas publié, reposait sur un paralogisme. Les leçons de philosophie positive prouvent que Comte, quand il a écrit ce volume, ignorait les principes et l'histoire de la science

qu'il prétendait enseigner. Il faut entrer au détail et s'adresser aux lecteurs compétens ; il suffira qu'ils connaissent le langage de la science du mouvement.

En énonçant à la page 606 le principe fondamental des vitesses virtuelles, Comte établit l'équation qui en résulte et qui doit avoir lieu « distinctement, par rapport à tous les mouvemens élémentaires que le système pourrait prendre, *en vertu des forces dont il est animé.* »

Les mots soulignés sont de trop. Lorsqu'il était répétiteur, si un élève, après avoir correctement énoncé le théorème, les avait ajoutés à la fin, Comte aurait dû le noter comme ayant mal compris. Acceptons ces huit mots pour une inadvertance. Nous en trouvons, quelques lignes plus loin, une autre développée avec précision. Voulant indiquer comment on déduira du principe les équations d'équilibre d'un corps solide, Comte écrit: « Si le solide, au lieu d'être complètement libre, doit être plus ou moins gêné, il suffit d'introduire, au nombre des forces du système, les résistances qui en sont le résultat, après les avoir convenablement définies. »

Celui qui s'y prendrait comme Comte conseille de le faire, sans avoir comme lui une réputation acquise de grand savoir, serait accusé par tous ceux qui connaissent la question, d'avoir mal compris le principe, dont le principal avantage est, précisément, de rendre inutile le calcul par lequel Comte veut commencer. Comte commet une faute de même nature, lorsque, parlant du mouvement d'un point matériel sur une courbe connue, il explique le moyen de chercher l'action de la courbe. Si l'on voulait, comme il le prescrit, faire usage de cette force, on compliquerait un problème facile, par la solution accessoire d'un autre problème, beaucoup plus difficile, et qui, une fois résolu, ne servirait à rien. Il n'est pas vrai, comme l'affirme Comte à la page 677, « que la quantité de mouvement d'un corps détermine la *percussion* proprement dite, ainsi que la *pression* qu'il peut exercer contre un obstacle opposé à son mouvement. » Deux corps dont la quantité de mouvement est la même auront, en général, des forces vives différentes et n'exerceront sur un même obstacle ni la même percussion ni la même pression. L'assertion étant fausse, il est inutile d'examiner si, comme Comte accuse quelques géomètres de l'avoir pensé, elle peut ou ne peut pas être logiquement déduite des notions qui la précèdent.

Comte, pourrait-on affirmer, en continuant l'examen de la même partie du livre, ignore le célèbre principe de d'Alembert, sur lequel repose la solution de tous les problèmes de dynamique.

Je copie textuellement, à la page 681 : « En considérant le principe de d'Alembert sous le point de vue le plus philosophique, on peut, ce me semble, en reconnaître le véritable germe dans la seconde loi fondamentale du mouvement établie par Newton sous le nom d'égalité de la réaction à l'action.

« Le principe de d'Alembert, en effet, coïncide exactement avec cette loi de Newton quand on envisage seulement un système de deux corps agissant l'un sur l'autre suivant la ligne qui les joint. Ce principe peut donc être envisagé comme la plus grande généralisation possible de la loi de la réaction égale à l'action ; et cette nouvelle manière de le concevoir me paraît propre à faire ressortir sa véritable nature en lui donnant un caractère physique, au lieu du caractère purement logique qui lui avait été imprimé par d'Alembert. »

Comte croit cette remarque assez importante pour y revenir trois fois. Il l'a énoncée déjà à la page 564, et y est revenu à la page 603.

Ce qu'il affirme avec tant d'insistance n'est pas exact. Une telle accusation, je ne l'ignore pas, est sans vraisemblance aucune. A qui fera-t-on croire que Comte puisse ignorer le principe de d'Alembert, et se tromper avec insistance sur une application des plus simples?

Vraisemblable ou non, l'erreur est répétée trois fois dans un livre imprimé sur le manuscrit autographe d'Auguste Comte.

Répéterons-nous la phrase célèbre de Bossuet : « Il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne quand on veut les concilier ; mais, au contraire, pour ainsi parler, tenir toujours fortement, comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. » Elle est trop solennelle pour la circonstance. On ne peut pas proposer d'attacher solidement, aux deux extrémités d'une chaîne infinie, le savoir et l'ignorance d'Auguste Comte, démontrés tous deux. J'ai cherché et trouvé une explication.

Comte, en étudiant la *Mécanique analytique* de Lagrange, s'est habitué à considérer les liaisons dans un système matériel, comme remplacées par des équations abstraites entre les coordonnées des différens points. Il a cherché l'équation de liaison pour laquelle, le système se réduisant à deux points, les forces qui résultent de cette liaison sont dirigées suivant la droite qui joint les deux points ; il a résolu ce problème, et trouvé que l'équation doit exprimer que la distance des deux points est constante. Le principe de d'Alembert montre *alors* que les deux forces sont

égales et de sens contraire. Croyant la découverte intéressante au point de vue philosophique, il a écrit :

« Le principe de d'Alembert coïncide exactement avec la loi de Newton quand on envisage seulement un système de deux corps *agissant* l'un sur l'autre suivant la droite qui les joint. »

Le système de deux corps *agissant* l'un sur l'autre suivant la droite qui les joint est substitué au système, beaucoup moins général, de deux corps dont *la liaison est telle que la force qu'elle fait naître agit* suivant la droite qui les joint.

La différence est grande entre l'énoncé que Comte a, sans doute, démontré, et celui qu'il propose. La terre et la lune, par exemple, agissent l'une sur l'autre suivant la droite qui les joint. D'après le principe de Newton, l'action de la terre est égale à la réaction de la lune; le principe de d'Alembert n'apprend rien sur ces deux forces.

Si les deux points matériels sont unis par un fil sans masse et élastique, le principe de Newton démontre que le fil, qu'il s'allonge ou se raccourcisse, exerce sur les deux points des forces égales et contraires qui, s'il n'est pas tendu, se réduiront à zéro. Le principe de d'Alembert n'apprend rien.

On a pu reprocher à Comte d'ignorer l'histoire de la science.

On lit (page 705) : « Le second principe général de la dynamique consiste dans le célèbre théorème des aires, dont la première idée est due à Képler, qui découvrit et démontra très simplement cette propriété dans le cas du mouvement d'une molécule unique. Képler a établi par les considérations les plus élémentaires que, si la force accélératrice tend vers un point fixe, le rayon vecteur du mobile décrit autour de ce point des aires égales en temps égaux. »

Après avoir attribué à Newton, qui n'y a jamais pensé, la première idée du principe de d'Alembert, il attribue à Képler, sans aucune raison, une découverte de Newton, en commettant, de plus, un choquant anachronisme quand il parle de forces accélératrices à l'occasion des lois de Képler.

J'en ai trop dit déjà. Cependant, puisque j'ai accepté le rôle d'avocat du diable, je ne puis omettre une erreur plus étrange encore. A la page 718, Comte écrit : « Le théorème général (celui de la conservation des forces vives) consiste en ce que, quelques altérations qui puissent survenir dans le mouvement de chacun des corps d'un système quelconque en vertu de leurs actions réciproques, la somme des forces vives reste constamment la même *dans un temps donné.* »

Ce théorème est faux. L'ensemble du soleil, des planètes et

de leurs satellites forme assurément un *système*, dont les diverses parties ont des mouvemens altérés *par leurs actions réciproques* et uniquement par elles. Personne n'ignore que la somme des forces vives ne reste pas constante, *même dans un temps donné*.

Dans un système quelconque, la force vive est un des deux termes de la somme qui reste constante. Ni dans le passage cité, ni dans aucun autre, Comte ne fait mention du second terme, que nous nommons aujourd'hui énergie potentielle, mais qui, sous un autre nom, était parfaitement connu, et depuis longtemps, quand il a écrit son livre.

Il ne faut pas s'étonner si d'un principe faux on déduit des applications erronées. On lit à la page 722 : « Ce théorème présente directement la considération dynamique d'une *machine quelconque*, sous son véritable aspect, en montrant que, dans toute transmission et modification de mouvement effectuée par une machine, il y a simplement échange de force vive entre la masse du *moteur* et celle du corps à mouvoir. »

Quelque complaisance qu'on veuille y mettre, il semble impossible de nier que l'auteur des lignes précédentes ignore la théorie des machines.

Si, pour le justifier, on veut admettre qu'en parlant d'une *machine quelconque* il exclut, sans le dire, les machines mues par une chute d'eau, la transmission de la force par l'eau comprimée, les machines à vapeur, celles qui sont mises en mouvement par un cheval, et beaucoup d'autres encore, il resterait à dire quelles sont celles dont il a voulu parler; je ne le devine pas.

L'étude de quelques-unes des leçons d'Auguste Comte m'a remis en mémoire un mot d'Arago, dont l'exagération, lorsque je l'ai entendu, m'avait choqué. Arago peut-être venait de lire les mêmes leçons, et sa sévérité est excusable. Comte l'avait attaqué violemment, en le mettant personnellement en cause dans une affaire à laquelle il n'était pas mêlé. Arago n'appartenait pas au conseil de l'École polytechnique, où Comte l'accusait d'exercer « sa déplorable influence ». Arago n'était pas endurant; il s'écria : « Puisqu'il veut la guerre, il l'aura. J'examinerai ses titres scientifiques, comme j'ai examiné ceux de Pontécoulant, et il ne pourra plus être question de le nommer professeur. »

Qu'il soit fait avec passion et sur un ton de mordante ironie, comme Arago le projetait, ou avec indifférence, et dans le seul intérêt de la vérité, comme je viens de le tenter trop rapidement, l'examen des écrits de Comte sur la mécanique justifie ceux qui lui ont préféré Sturm. Comte, si on l'eût nommé, aurait appris

la mécanique, dont il n'avait jusque-là étudié que la philosophie; de chaleureux applaudissemens auraient salué le début et la fin de chacune de ses leçons; on bâillait à celles de Sturm, et cependant il vaut mieux, pour l'honneur de l'école et le maintien de ses traditions, qu'elle ait inscrit son illustre nom sur la liste des maîtres, à la suite de celui d'Ampère, qui n'était pas non plus un brillant professeur. Comte a donné la mesure de son esprit critique en écrivant après la nomination de son concurrent : « Il paraît que, de mémoire d'homme, il n'y a pas eu à l'École polytechnique un aussi mauvais enseignement mathématique, *même au temps de Cauchy*. » D'excellens juges, de plus en plus nombreux, regardent Cauchy comme le plus grand géomètre du siècle, comme Ampère en est le plus grand physicien.

Comte, en effleurant toutes les sciences, avait médité sur leur philosophie; il aurait pu, en s'y préparant, se charger, sans faiblesse apparente, de professer en chimie. Qui aurait osé cependant le préférer à Gay-Lussac ou même à Frémy? C'est un cas extrême, mais la préférence accordée pour la chaire de mathématiques, lorsque le concurrent s'appelait Sturm, eût été un premier pas dans la même voie.

En approuvant aujourd'hui, comme conforme à la justice et à l'intérêt de l'école, l'élection de 1840, j'ai changé d'avis, je dois l'avouer. J'étais un des deux élèves délégués par leurs camarades pour solliciter en faveur de Comte le suffrage de Poinsot, l'autre était Ossian Bonnet. Poinsot nous fit un charmant accueil, et vota pour Sturm. Comte, qui toujours s'était incliné devant son talent, l'en punit en déclarant, dans la préface de son sixième volume, son caractère inférieur à son esprit.

La privation des fonctions d'examinateur d'admission et de celles de répétiteur est une question plus grave. Je blâmais alors, et je n'oserais pas louer aujourd'hui, cette mesure rigoureuse. Ceux qui cependant la réduisent à un acte de vengeance et de haine altèrent sciemment la vérité.

Si l'un des examinateurs actuels, prenant Comte pour modèle, accusait, dans un écrit signé de lui, les membres du conseil d'instruction de manque de conscience et d'incapacité, dénonçait comme absurde une organisation dans laquelle un homme de sa valeur se trouve placé dans la dépendance d'une assemblée où l'on voit mêlés aux professeurs de sciences les maîtres de français et de dessin, alors qu'on exclut, il ne sait pourquoi, ceux de danse et d'escrime; s'il refusait d'accepter la formalité humiliante d'une réélection annuelle, enjoignant aux indignes sultans de sa destinée d'avoir à prendre un parti immédiat, leur déclarant qu'il

faut en finir, et que s'il est réélu cette année, il se considérera désormais comme inamovible; quelle que fût l'illustration et la bonne renommée du signataire, s'il n'était pas immédiatement révoqué par le ministre de la guerre, on ne manquerait pas, faisant droit à sa demande, d'examiner ses titres scientifiques, ses droits acquis et son état mental. Telle était la situation provoquée et voulue par Comte au début de la crise. Personne ne songeait à discuter sa position, on tolérait ses imperfections, et l'on fermait les yeux sur les griefs, comme on avait si longtemps souffert les torts autrement graves et l'incapacité notoire de Reynaud.

On pourrait voir, dans cette manière de poser la question, la confirmation de l'accusation que je n'accepte pas.

Si Comte n'avait pas publié la préface du sixième volume de son *Cours de philosophie positive* dans laquelle il insulte le conseil d'instruction, sa situation n'aurait pas été menacée.

On peut donc dire qu'à cause de cette attaque il a été destitué. Sa destitution est donc une vengeance! Ce serait très mal raisonner. Le conseil devant lequel il a succombé était composé d'une vingtaine de membres. Quatre ou cinq, tout au plus, sans avouer un désir de vengeance, alléguaient l'inconvenance des attaques et l'impossibilité de les tolérer. « Il nous brave et nous jette le gant, s'écriait le professeur de littérature qu'il avait appelé maître de français, nous devons le relever! » Je ne saurais, à cinquante ans de distance, dire quels étaient les autres; le plus ardent était Liouville. La majorité du conseil adressait d'autres objections. Le général commandant l'école reprochait à Comte de commettre dans le classement des candidats de flagrantes et scandaleuses erreurs. Des plaintes lui étaient adressées de toutes les parties de la France.

Un tel reproche, après les succès unanimes de 1837, doit sembler étrange. Comte avait donc changé sa manière d'examiner? Tout au contraire. On lui reprochait de reproduire les questions ingénieuses, qui, imprévues naguère, s'adressaient aujourd'hui à des élèves exercés à jouer à leur occasion une comédie dont il était dupe. Dans les écoles préparatoires et dans les lycées, on enseignait non seulement les *colles de Comte*, mais la manière d'y répondre. Il n'était pas rare d'entendre dire à un maître : « Cet élève n'est pas fort, mais il sait très bien ses *colles de Comte*, son succès ne m'étonnerait pas. » Ces propos le faisaient sourire. Croyait-on que, dans une lutte de finesse, il pût avoir le dessous? On s'en disait certain. On citait les élèves intelligens et spirituels, mais peu instruits, qui, connaissant bien les pièges tendus sur leur route, feignaient d'y tomber, pour se relever avec grâce

sur une indication du maître, et mériter à la fin de l'examen ces paroles réservées aux futurs sergens : « C'est très bien, monsieur ! »

Il avait été décidé, après la destitution de Reynaud, sans qu'on en fît, malheureusement, un article du règlement, qu'il serait interdit aux examinateurs de publier des ouvrages élémentaires pouvant servir à préparer aux examens. Comte ne l'ignorait pas, mais, n'ayant rien promis, se croyait libre. Incapable de spéculer sur sa position, et de vouloir, comme autrefois Reynaud, de triste mémoire, s'imposer aux élèves et aux maîtres par un désir de lucre, il voulait, par un livre conçu dans un esprit philosophique, relever un enseignement dont il déplorait la faiblesse. Dix ans avant, déjà, il avait écrit : « Il est remarquable que dans les établissemens, même les plus justement célèbres, consacrés à la haute instruction mathématique, on n'ait pas institué de cours vraiment dogmatique de géométrie générale conçu d'une manière distincte et complète. » Il ajoutait : « La profonde médiocrité qu'on observe généralement à cet égard, surtout dans l'enseignement de la partie élémentaire des mathématiques, quoique deux siècles se soient écoulés déjà depuis la publication de la *Géométrie* de Descartes, montre combien notre éducation mathématique ordinaire est encore loin de répondre au véritable état de la science. »

Comte publia un *Traité de géométrie analytique*, se refusant à croire que le conseil d'instruction de l'école poussât l'infatuation et l'esprit de prépotence jusqu'à user du droit de réélection annuelle pour étouffer un chef-d'œuvre.

Le chef-d'œuvre rencontra peu d'admirateurs. Chasles et Lamé, juges très bienveillans, d'accord en cela avec Sturm et Liouville, qui l'étaient moins, signalaient dans son livre d'indiscutables erreurs. Elles y sont encore. Plusieurs membres du conseil alléguaient enfin que Comte, atteint d'aliénation mentale en 1828, avait été enfermé pendant plusieurs mois dans une maison de santé. Était-il prudent de lui confier plus longtemps les fonctions d'examinateur, lorsque l'exaltation dans laquelle on le voyait aurait pu donner des craintes sur l'équilibre d'un esprit plus solide ?

J'ai entendu traiter de déloyale et odieuse l'évocation d'un tel souvenir. Le conseil avait le droit de le connaître, et il semble qu'il a satisfait à toutes les convenances en décidant qu'on ne l'inscrirait pas au procès-verbal.

Après en avoir été écarté pendant quatre ans, Comte eut en 1848 l'espoir d'être rappelé aux fonctions d'examinateur. L'opinion lui était favorable ; et si une seule place eût été vacante, aucun concurrent ne la lui aurait disputée. Mais il se trouva trois

élections à faire, on les fit le même jour et c'est pour cela qu'il échoua. Le paradoxe est facile à expliquer. Trois jeunes candidats, depuis peu d'années sortis de l'école, pouvaient prétendre à ces hautes fonctions. Chacun d'eux se serait effacé devant son ancien examinateur; mais cette déférence ne l'empêchait pas de désirer l'une des deux autres places, et les habitudes de l'école, en cela très raisonnables, ne permettaient pas de désigner, comme on fait à l'Académie française, celle à laquelle il prétendait. Comte eut donc trois concurrens; tous les trois l'emportèrent sur lui. En présentant deux candidats pour chacune des places, le conseil, pour la première, présenta Auguste Comte en seconde ligne, et celui à qui il fit l'honneur, très peu désiré, de le placer avant lui, encourut tout particulièrement sa mauvaise humeur. Comte, dans une lettre rendue publique, parla du jeune candidat qu'il connaissait bien, ou pour mieux dire qu'il connaissait mal, et de son égoïsme précoce. C'était moi-même; pourquoi le cacherais-je? S'il avait su les démarches que j'ai faites près de mes amis du conseil et les témoignages apportés en faveur de sa candidature, il n'y aurait vu qu'une hypocrite comédie.

Une dernière disgrâce attrista les dernières années de Comte. Après lui avoir enlevé pour toujours les fonctions d'examinateur, dont les appointemens le faisaient vivre, on cessa, sans que rien l'y eût préparé, affirmait-il, de lui confier les fonctions de répétiteur, soumises, comme celles d'examinateur, à une réélection annuelle. Derniers efforts, disait-il, d'une haine qu'on croyait assouvie.

Cette fois encore, l'accusation est injuste. On aurait pu, et peut-être dû, le considérer comme un malade, et fermer les yeux sur les torts qu'il semblait accumuler à plaisir; mais pour prendre le parti qu'on a pris, aucune malveillance n'était nécessaire.

Les fonctions de répétiteur imposent à celui qui les accepte trois séances de deux heures par semaine. Comte réduisait les siennes à une heure et demie. Amicalement averti par le directeur des études, il ne changea rien à ses habitudes; et sur un nouvel avertissement, répondit verbalement ou par écrit, je l'ignore, que si ses jeunes collègues avaient besoin de deux heures pour interroger huit élèves, la rapide intuition des choses de l'esprit lui permettait de gagner cinq minutes sur chaque examen. « Ma note, ajoutait-il, vaut mieux que les leurs. » On n'obtint aucune concession.

Le professeur d'analyse faisait alors sept ou huit leçons sur le calcul des probabilités. Comte réprouvait cette branche de la science; il n'en fait pas mention dans son *Cours de philosophie positive*. Ne pouvant interroger sur des propositions sophistiques

et sans valeur, il se dispensait de venir, et s'accordait chaque année, sans prévenir les chefs de l'école, plusieurs semaines de congé.

De tels griefs sont bien misérables, j'en conviens; mais existe-t-il, dans tout l'Occident et même en Orient, une école militaire où on pût les tolérer?

Cependant, par crainte d'une apparence de persécution, le directeur des études, ancien camarade de Comte, fermait les yeux. Le général ne voulait rien savoir, et le pouvait, aucun rapport ne lui étant adressé; lorsque Comte, dans je ne sais quelle occasion, il s'agissait, je crois, d'obtenir, comme fonctionnaire du ministère de la guerre, le droit de voyager sur un chemin de fer en payant quart de place, data sa lettre du 13 Aristote 63, le général, qui n'avait jamais entendu parler du calendrier positiviste, demanda l'explication, et raconta autour de lui que le répétiteur d'analyse *avait un fort coup de marteau*. Lorsque la réélection annuelle des répétiteurs fut soumise au conseil, c'est sans étonnement et sans regret qu'il mit aux voix la proposition de lui donner un successeur.

Auguste Comte, en 1845, rencontra Mme Clotilde Devaux qui, mariée comme lui, se trouvait affranchie comme lui de tout devoir conjugal. Clotilde était âgée de 30 ans. Comte, se croyant très supérieur à Dante, lui fit l'honneur de la choisir pour sa Béatrice et l'invita, par amour de l'humanité, à devenir l'inspiratrice et le foyer de son génie. Chaque jour, il lui écrivait, et dans des lettres dont quelques-unes avaient vingt pages, il lui enseignait l'importance fondamentale du mariage et la nécessité d'en corriger les inconvéniens accessoires et exceptionnels.

La passion de Comte pour son amie, et son désespoir quand il eut la douleur de la perdre, rappellent l'émotion de d'Alembert après la mort de Mlle de Lespinasse. Une différence est à noter. D'Alembert ne s'adresse pas au public, c'est pour lui-même, et en secret, qu'il exprimait ses cruels chagrins. Comte s'adresse à l'Occident. « Fatigué de son immense course objective, son esprit ne suffisait pas pour régénérer subjectivement la force systématique dont la principale destination était devenue plus sociale qu'intellectuelle. Cette indispensable renaissance, qui devait émaner du cœur, lui fut procurée par l'ange incomparable que l'ensemble des destinées humaines chargea de lui transmettre dignement le résultat général du perfectionnement graduel de notre nature morale. »

Comte dans son testament, nomme Clotilde Devaux « sa véritable épouse, sa sainte compagne, la mère de sa seconde vie, la

vierge positiviste, sa patronne, la céleste Clotilde, son ange, la prêtresse de l'humanité, la médiatrice entre le grand être et le grand prêtre. » Un tribunal a décidé juridiquement que l'auteur de ces litanies n'était pas fou. Inclinons-nous devant la chose jugée. Il n'était qu'affolé. J'ai connu le frère de Clotilde, il était géomètre et doué de l'esprit, je n'ose pas dire, du génie d'invention. Par une singularité dont je ne veux rien conclure, sa vie a ressemblé d'une manière très singulière à celle d'Auguste Comte.

Maximilien Marie était, comme Comte, élève de l'École polytechnique. Comme lui, il renonça aux carrières publiques et assura comme lui son existence matérielle en donnant des leçons de mathématiques. Sans s'occuper beaucoup à les préparer, il écrivait, comme Comte, des articles de philosophie sociale, d'économie politique et de politique très libérale. Il entreprit, comme lui, de diriger un journal, et quelques numéros de la *France libre* épuisèrent ses économies. Marie devint répétiteur à l'École polytechnique, sur la présentation de Poncelet, comme Comte l'avait été sur celle de Navier. Comme Comte, il brigua, sans les obtenir, les fonctions de professeur, et, comme lui, devint examinateur d'admission. Il comptait, comme Comte, autrefois, des camarades d'école dans les conseils; il les accusait, comme faisait Comte pour les siens, de malveillance et d'envie, et les maltraitait dans des pamphlets qu'on disait spirituels et que je n'ai pas le droit de juger. Lorsqu'il atteignit l'âge de soixante-dix ans, l'application des décisions relatives à la retraite parut douteuse pour lui, à cause précisément de la réélection annuelle; le cas fut soumis au conseil de l'école, et comme pour Comte autrefois, on discuta très vivement sur l'opportunité de la réélection. Par un dernier trait de ressemblance, il admira Comte, comme Comte avait admiré Saint-Simon, et, comme lui, renia son maître, en regrettant de l'avoir connu.

On me permettra de rappeler un souvenir. Maximilien Marie vint un jour m'apporter un livre de lui, en me priant de le lire. J'acceptai le livre, mais notre ancienne camaraderie m'autorisa à lui déclarer, sur un ton moitié sérieux moitié plaisant, que je m'abstiendrais de lui dire mon avis sur des matières qu'il croyait connaître beaucoup mieux que moi.

— Comment! s'écria-t-il en éclatant de rire, sur une théorie dont je m'occupe depuis dix ans, tu n'admets pas que j'en sais plus que toi? — J'admets au moins que tu en es certain, lui répondis-je, mais sur ce point, comme sur le mérite de ton livre je ne te donnerai pas mon avis. — Marie, très mécontent, me força au moins à discuter ses principes. J'osais les contester; il

appelait cela ne pas les comprendre. Dans l'ardeur de la conversation, il oublia l'heure, et pour continuer la discussion consentit à partager très amicalement mon dîner.

Marie était estimé et aimé. Au temps de sa grande admiration pour Auguste Comte, fier de se voir l'ami d'un si grand homme, il l'invita à honorer de sa présence la modeste maison où il vivait avec sa mère et sa sœur. Comte y revint souvent, ne cachant pas sa grande sympathie pour Clotilde, à laquelle il écrivait des billets mystiques, que Tartufe, me disait son frère, aurait pu adresser à Elmire.

La mère de Marie pria Comte de ne plus revenir. Clotilde, quittant alors sa famille, alla embellir de sa présence un petit logement très pauvrement meublé, où elle put recevoir les visites de son ami. Comte lui avait offert une hospitalité qu'elle refusa.

Maximilien Marie, dans un mémoire inédit, a raconté l'histoire des relations de Comte avec sa sœur. Cet amour, soumis à la grande loi découverte en 1822, a-t-il passé par les trois états inévitables dans toute évolution humaine? Il est parvenu, pour Comte, à l'état positif. Clotilde l'a-t-elle suivi jusque-là? Comte l'y a invitée, et de telle manière que Marie, confident, sans doute, de sa sœur indignée, le compare dans son mémoire à un satyre. Clotilde lui a accordé et offert depuis, chez elle et chez lui, d'innombrables occasions de demander un pardon qu'il a obtenu. L'un des deux a cédé. Lequel? La vierge positiviste était très douce et Comte était tenace! On ne peut rien affirmer.

Je m'arrête sans rien dire de la *Politique positive*, regardée par Comte et par ses disciples comme son ouvrage capital. Il m'a été physiquement impossible de surmonter la fatigue et l'ennui de sa lecture. Je dirais aux admirateurs de Comte, s'ils étaient désireux de connaître mon opinion, ce que j'ai dit autrefois à son beau-frère malgré lui, Maximilien Marie : Vous vous croyez plus compétent que moi, pourquoi demander mon avis?

J. Bertrand.

LA-HAUT

DERNIÈRE PARTIE (1)

XII

La saison avait mal fini pour les Clèvoz. Peu de jours après la mort de Volland, leur hôtel étant vide comme une noix pourrie, on vit partir leur personnel : d'abord le chef, majestueusement, insolent et grognon jusqu'à la dernière minute ; puis, quelques jours après, le portier, goguenard, avec la seconde femme de chambre ; enfin Rosine, enveloppée comme une demoiselle dans un beau cache-poussière gris et luisant. Gaspard marchait à côté d'elle, portant sa valise, en évitant de regarder les gens qui les suivaient des yeux et se moquaient de lui. Quant à la jolie bonne, pimpante comme au jour de son arrivée, elle s'en allait, narines au vent, en distribuant comme une reine de petits saluts gracieux de tous côtés, emportant ailleurs son gai sourire, ses dents blanches, son teint frais, son nez d'oiseau, l'aimable bagage qu'elle ne confiait à personne et dont elle se servait pour égayer son temps. Sans y mettre aucune malice, Nanthelme, debout devant sa cantine, arrêta le couple au passage.

— Vous partez donc, mademoiselle Rosine ?

— Il faut bien, monsieur Nanthelme !

— Ça ne vous fait rien de nous quitter ?

Elle rit gentiment :

— Oh ! si, monsieur Nanthelme, ça me fait beaucoup de chagrin !

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

— Est-ce qu'on peut vous offrir quelque chose, en passant?

Ce fut Gaspard qui répondit d'un ton bourru :

— On n'a pas le temps!

— Alors, bon voyage, mademoiselle Rosine!

— Merci, monsieur Nanthelme.

Gaspard resta toute la journée à Servièze : le soir, Joseph Cascatey, en remontant avec la poste, le trouva affalé au bord du chemin, pleurant comme un veau.

Depuis ce jour, il s'en allait à la dérive. A la Saint-Michel, la vente de son dernier lopin de terre, que Vieille-Suisse consentit sans avoir l'air de comprendre ce qui arrivait, lui permit encore de payer ses intérêts. Mais les gens se demandaient comment il se tirerait d'affaires à l'échéance de Pâques, et lui-même, quelque insouciant qu'il fût autrefois, devait être tourmenté par cette pensée : car il passa son carnaval sans se mêler aux réjouissances de la jeunesse, pas même le dernier jour, celui où les filles payent à boire aux garçons. Pourtant, l'année d'avant, il n'y avait pas de boute-en-train comme lui, mieux convaincu de la vérité du vieux dicton qui recommande de s'amuser pendant le temps où c'est permis :

Carmintran
Mïna-no plan
La Carayima dure tant!

(Carnaval, sois-nous propice : le carême dure tant!)

En sorte que ses amis, en voyant filer le long des murs son ombre mélancolique, se disaient entre eux :

— Pour sûr que Gaspard a bien fini de rire!

Pourtant, tout en lui prédisant de mauvais jours, on fut stupéfait lorsqu'un matin l'on vit une affiche collée sur la porte de l'hôtel du Florent, dont elle annonçait la vente prochaine par autorité de justice, chez le curial Tarentey, de Saint-Maurice. On est habitué, là-haut, à plus d'atermoiemens : les créanciers se laissent attendrir et prolongent le délai, parce qu'il ne faut jamais être impitoyable avec le pauvre monde; les débiteurs déploient des ruses de lièvres pourchassés; et la catastrophe n'arrive jamais que longtemps après qu'on l'a prévue, comme ces orages qui n'éclatent qu'après que beaucoup de nuages se sont lentement amassés au bout du ciel. Mais Gaspard n'avait point de ruse : tout ce qu'il trouva, ce fut de demander du temps. Am Fuess et Boson auraient consenti, n'étant pas inquiets de leurs fonds, car ils ne tenaient point à l'étrangler; Rarogne, en revanche, quand il alla le trouver dans son bureau du Grand-Hôtel, haussa les épaules et lui dit :

— Du temps, mon garçon, pour quoi faire? Pour vous endetter davantage?

Gaspard balbutia :

— La saison pourrait être bonne. L'an dernier, les cliens étaient contens. Il y en a qui m'ont promis de revenir. Et puis, il en viendra d'autres.

— Bah ! fit Rarogne, vous ne savez pas votre métier : la saison ne sera pas meilleure que l'autre, parce que vous n'êtes bon à rien.

Gaspard essaya de dire encore :

— Et puis, il y a le père, qui est bien malade... Et alors, vous comprenez que...

Rarogne lui coupa la parole :

— C'est un service que je lui rends, à votre père, et à vous aussi. Si je vous vends tout de suite, il vous restera au moins quelque chose. Si j'attends, vous vous endetterez encore plus, et la vente suffira tout au plus à payer vos dettes.

Ce fut donc à sa requête qu'on opéra la saisie, et qu'on apposa l'affiche que les gens épelaient en se disant l'un à l'autre :

— Jamais je n'aurais cru que ça irait si vite.

Certains s'apitoyaient en eux-mêmes sur cet effondrement d'un vieux travailleur qui n'aurait pas seulement la consolation de mourir sous son toit. Mais bientôt, parmi les plus riches et les plus entreprenans, quelques-uns songèrent à tirer parti de la catastrophe : car enfin, cet hôtel du Florent où s'étaient engouffrées les économies de cinq ou six générations laborieuses, il se vendrait probablement pour un morceau de pain. S'il n'avait pu marcher, à cause de l'excès des frais généraux, il constituerait une fameuse affaire pour celui qui pourrait l'acquérir à vil prix. Ou bien, en passant dans les mains d'Élise Allet ou de François-David Ponchet, il deviendrait une excellente succursale du *Chamois* ou de la *Dent-Grise*. Les propriétaires des deux hôtels rivaux ne se faisaient pas faute d'y penser; d'autre part, Boson calculait que c'était là une belle occasion d'établir son Fritz, qui venait de rentrer au village après avoir passé un hiver dans l'Engadine pour apprendre à la fois le service et l'allemand; Petit-Gris entendait bien se tenir prêt, à tout hasard, quand ce n'eût été que pour contrecarrer son cousin, avec qui il était en procès; le président Combe guignait aussi du côté de l'hôtel; et tous dissimulaient leurs désirs en tâchant de deviner ceux des autres.

Le jour de la vente, malgré les précautions qu'ils mirent à descendre de Vallanches, ils ne purent éviter de se rencontrer à la gare de Servièze. Mais ils feignirent de ne pas se voir, et mon-

tèrent dans des compartimens séparés, par crainte de lâcher en route des paroles imprudentes, s'ils se mettaient à babiller. Ils se retrouvèrent à Saint-Maurice : cette fois, plus moyen de se cacher dans la courte avenue toute droite qui conduit à la ville. Ils en prirent leur parti.

— Tiens! Alexis, tu es donc par là? dit le président Combe, en s'étonnant. Je ne t'ai pas vu monter à Servièze.

Petit-Gris répondit, en louchant de tous les côtés pour voir qui venait derrière eux :

— Moi non plus, je ne t'ai pas vu.

Il ajouta, d'un ton lamentable :

— Ça me dérangeait rudement, va, de descendre aujourd'hui. Mais il faut bien que je cause avec mon avocat.

— Pour ton procès avec François-David?

— Bien sûr!

Alors, pour paraître confiant, Petit-Gris se mit à raconter l'histoire de ses démêlés avec son cousin, parce qu'il ne livrait ainsi que le secret de Polichinelle : il voulait absolument construire sur un terrain juste à côté de la *Dent-Grise*, dont il aurait ainsi bouché les fenêtres; et François-David s'acharnait à l'en empêcher, comme si chacun ne peut pas faire ce qu'il veut de son bien. Le président lui poussa le coude :

— Voici ta partie adverse qui s'amène, dit-il.

En effet, François-David arrivait, en compagnie de Boson qui marchait à côté de lui sans rien dire; un peu plus loin, derrière eux, Élise Allet apparut, un panier au bras. Le président se retourna vers la gare.

— N'y a plus personne, dit-il, c'est fini.

Quand ils eurent fait quelques pas, le président demanda :

— A propos, est-ce que ça n'est pas pour aujourd'hui?

— Quoi? fit Petit-Gris, comme s'il ne comprenait pas.

— La vente, parbleu! La vente de l'hôtel aux Clêvoz.

— Tiens, c'est juste, je n'y pensais plus. Y vas-tu, toi?

— Un moment, si j'ai le temps. Et toi?

— Peut-être bien, pour voir.

Ils étaient fixés sur leurs intentions respectives. Le président reprit :

— Frédéric-Élie y sera, pour sûr!

— Et mon cousin aussi, ajouta Ponchet, dont les yeux s'injectèrent de bile.

— Et Élise, qui ne vient pas pour des prunes!

Petit-Gris fit une moue de dédain :

— Ils ont tous envie de cette baraque, dit-il. Qu'est-ce qu'ils en veulent faire? Ça est mal situé, ça n'a pas de vue, ça est con-

struit comme en papier mâché. Moi je n'en voudrais ni pour or ni pour argent.

— C'est certain que ça ne vaut pas cher, dit le président.

Ils avançaient, par l'avenue bordée de marronniers très vieux dont les feuillages échancrés laissent voir des murs d'église ou de couvent qui se dessinent en minces reliefs sur un fond de grandes parois rocheuses. Bien qu'ils allassent lentement, en bons flâneurs, Boson et François-David réussirent à maintenir leur distance. En revanche, Élise Allet les dépassa, en personne pressée qui a son but et marche tout droit, sans trop se soucier du qu'en-dira-t-on.

Elle les salua d'un gentil signe de tête et leur dit :

— Je viens pour ma vigne du Bois-Noir. Il paraîtrait qu'il y a un peu de mildiou.

Ils se regardèrent sans la démentir. Seulement, en la voyant filer devant eux de son pas alerte de petite femme intelligente et résolue, le président ne put s'empêcher de grogner :

— Sa vigne, sa vigne! qu'est-ce qu'elle nous raconte là!

Trois pas plus loin, il trahissait malgré lui sa préoccupation dominante en murmurant :

— Ce pauvre Vieille-Suisse! Où est-ce qu'il ira coucher demain? Le voilà sur la paille, et c'est la faute de son toqué de fils!

Petit-Gris demanda, en tâchant de prendre un air compatissant :

— Est-ce qu'il ne leur reste rien?

— Tu sais mieux que nous ce qu'ils doivent, dit le président.

— Mais on ne sait pas ce qu'on vendra l'hôtel.

— Ah! ça, c'est la question! En tout cas, je crois bien que les amateurs ne manqueront pas!

Ils arrivaient au bout de l'avenue qui coupe une rue étroite et longue, bordée de maisons irrégulières, la principale artère de la vieille ville abbatiale. Ils se retournèrent pour observer encore Frédéric-Élie et François-David, qui se traînaient sur la route avec des lenteurs de limaces, évidemment contrariés d'être collés l'un à l'autre. Puis l'un prit à droite et l'autre à gauche, chacun prétextant ses affaires et n'ayant qu'à tuer le temps jusqu'au moment des enchères.

Ils se retrouvèrent deux heures plus tard, dans la chambre grise, mal éclairée par des fenêtres à guillotine, qui sert d'étude au curial Tarentey. Frédéric-Élie et François-David étaient déjà installés sur leurs chaises, silencieux : l'un regardant bravement autour de lui, avec ses honnêtes yeux francs; l'autre, sa tête menue enfoncée entre ses épaules étroites, pareil à un maigre

corbeau. A côté d'eux, Élise Allet attendait, son panier sur les genoux, bien tranquille. Puis, deux ou trois inconnus arrivèrent encore, éveillant aussitôt l'inquiétude et la méfiance des Vallanchais, qui se consultaient des yeux en les regardant ou s'interrogeaient à voix basse :

— Qui est celui-là? qu'est-ce qu'il veut?

— Connais pas.

Tout à coup, ils frissonnèrent et s'agitèrent, éperdus, comme de petites bêtes de proie que chasse l'approche d'un grand carnassier : Rarogne faisait son entrée. De le voir arriver ainsi, l'air aussi sûr de son affaire que si elle était déjà faite, Élise Allet lâcha son panier, qu'elle eut juste le temps de retenir; le président devint tout pâle; Boson planta ses dents jaunes dans ses lèvres minces, tandis qu'Alexis et François-David, oublieux de leur querelle, échangeaient un regard de commune détresse. C'est qu'ils sentaient tous que Rarogne ne venait pas là « pour voir », qu'il savait ce qu'il voulait, que leurs finasseries ne pouvaient rien contre lui, qu'en deux coups de sa solide mâchoire il allait leur croquer leur gâteau. Lui, cependant, bonhomme, après avoir salué de la main le gros curial rasé qui maniait des grimoires, se mit à leur dire, à haute voix, sans plus de gêne que s'il eût été à la pinte :

— Tiens! vous êtes là, vous autres? Vous voulez l'hôtel, vous aussi? Hé, hé! bonne affaire, n'est-ce pas? Quand la justice s'en mêle, il y a toujours un bon coup à tenter pour les honnêtes gens. Pas vrai, président?

Ainsi interpellé, le président balbutia, en tortillant sa moustache :

— On est venu comme ça, pour voir!

— Ah! vous êtes venus pour voir, fit Rarogne en riant. Eh bien, tant mieux, vous allez voir, mes petits, vous allez voir!

On partit, lentement, sur une mise à prix de 30000 francs, pour l'hôtel avec « tout ce qu'il y avait dedans » : meubles, vins, linge, etc. Personne ne se décidait à commencer. Le notaire, la main sous son menton, répéta trois ou quatre fois :

— Trente mille francs, ça n'est pas le tiers de ce que ça a coûté!

Rarogne les observait, en gros matou qui joue avec des souris. Eux le regardaient aussi, à la dérobée, attendant qu'il commençât. Mais il ne bronchait pas, résolu à se donner le spectacle de leur bataille, ou peut-être par politique, pour les écraser en choisissant le moment de son attaque. A le voir aussi indifférent, ils finirent par espérer qu'ils s'étaient trompés sur ses intentions, et comme le notaire s'impatientait en répétant le chiffre de la

mise à prix, François-David, moins matois que les autres, plus prompt à se découvrir, se décida, et insinua doucement, comme s'il avait peur d'entendre le son de sa propre voix :

— Cinq cents francs!

Le notaire commença :

— Trente mille cinq cents francs!

Aussitôt, Petit-Gris glapit de sa voix aigre :

— Cinq cents!

— Trente et un mille!

Les deux adversaires échangèrent un regard de défi. François-David, tout prêt à s'emballer, ouvrait la bouche pour continuer, quand Rarogne articula nettement :

— Trente-cinq mille!

Il ne tâtonnait pas, lui : il jetait d'emblée la forte somme sur le tapis, en bon joueur dont les poches sont pleines, qui ne craint rien. Sans doute qu'il avait ménagé son effet, pour les intimider. Mais il avait à qui parler. Avant même que le notaire eût répété le chiffre, et pendant que le président et François-David échangeaient des regards effarés, Élise Allet, comme pour détruire d'un coup des calculs qu'elle avait devinés, prononça de sa voix douce, un peu fluette :

— Trente-huit mille!

Aussitôt, aux oreilles stupéfaites des trembleurs et des hésitans, les chiffres se succédèrent du tac au tac :

— Quarante!

— Quarante et un!

— Quarante-cinq!

— Cinquante!

Il y eut un temps d'arrêt. Un peu pâle, Élise Allet se recueillait, ses mains sur son panier agitées d'un tremblement léger. Le curial dit :

— Cinquante mille francs! Cinquante mille francs!... C'est la moitié de ce que ça vaut...

Boson, fixé dès maintenant sur le résultat des enchères, se serait gardé de s'en mêler comme de se brûler les doigts. Quand le notaire eut annoncé :

— Cinquante mille francs, pour la première!

François-David, après avoir regardé si personne ne bronchait, lança de nouveau, d'une voix un peu plus résolue que tout à l'heure :

— Cinq cents francs.

Aussitôt Alexis de riposter :

— Cinq cents!

Rarogne, fidèle à sa tactique, cria :

— Cinquante-cinq mille!

Il y mettait de l'emphase et un commencement de colère. Les Vallanchais, comme prêts à s'unir pour faire face à un ennemi commun, se consultaient des yeux : la somme, inférieure encore à la valeur de l'hôtel, devenait pour eux une somme importante; faisable sans doute, l'affaire cessait d'être une de ces affaires d'or, une de ces aubaines comme il en surgit quelquefois des ruines du prochain. Il était clair maintenant que Rarogne voulait la maison : alors, à quoi bon le contrarier? Sûrement, le dernier mot lui resterait : pourquoi donc s'en faire un ennemi, en lui résistant? Leurs figures matoises et dures révélaient cette crainte : la crainte de l'homme riche et fort, dont le prestige les domptait. Le curial commença :

— Cinquante-cinq mille francs, pour la première!...

Rarogne les regardait à la ronde, d'un air vainqueur qui signifiait : « Vous voyez bien, il n'y a rien à faire, tenez-vous donc tranquilles! » Le curial dit :

— Cinquante-cinq mille francs, pour la seconde!...

En ce moment, le regard de Rarogne, dans sa tournée, rencontra celui d'Élise Allet. La brave petite femme le soutint sans broncher, puis, comme fouettée par l'insolence triomphante de ce regard, elle dit, de sa voix fluette, douce et sûre :

— Cinquante-sept mille!

Rarogne murmura :

— Cré nom!...

Coupant l'air d'un coup de poing, il cria :

— Soixante!

— Soixante et un!

— Soixante-trois!

— Soixante-quatre!

A chaque réplique, sa voix devenait plus forte et plus menaçante :

— Soixante-cinq!

Une larme brilla dans les yeux d'Élise. Non certes qu'elle eût peur; bien au contraire, la fureur du gros homme éperonnait sa vaillance et triplait son envie d'avoir la maison; mais elle était avant tout raisonnable; elle avait établi son calcul : au chiffre atteint, l'affaire ne lui convenait plus. Elle eut le geste de serrer son panier contre elle, et baissa sa jolie tête, plus affligée de l'humiliation que de la perte.

— Soixante-cinq mille francs, dit le curial, qui prévit que c'était la fin. L'hôtel en a coûté plus de nonante, avec les meubles et le reste. Soixante-cinq mille francs!... Pour la première!... Pour la seconde!... Pour la seconde, messieurs!... Soixante-cinq mille francs pour la troisième!... Adjugé!... A monsieur de Rarogne!...

Tous se levèrent en remuant leurs chaises, tournèrent le dos au curial, et les clous de leurs gros souliers sonnèrent sur le plancher. Ils sortirent sous le regard ironique de Rarogne, un peu irrité du prix que lui coûtait sa victoire : vaincus, piteux, ils ne songeaient plus à dissimuler leurs projets ni à feindre des affaires imaginaires. Ils prirent ensemble le chemin de la gare, où ils vidèrent tristement un litre ou deux, au buffet, en attendant le train. Cette fois, ils montèrent dans le même compartiment, où Petit-Gris se trouva placé vis-à-vis de son cousin, sans seulement y faire attention. Ils n'étaient plus des rivaux qui s'épient, mais des alliés unis dans un commun désastre. En route, ils échangèrent à peine trois ou quatre phrases : s'ils se taisaient maintenant, ce n'était plus par méfiance, c'était à cause de leur grande préoccupation, tous ayant d'ailleurs des pensées de même couleur, qui se rencontraient dans leur silence. Leurs langues ne se délièrent qu'à Vallanches, où, sitôt arrivés, ils répandirent la nouvelle.

Bien qu'elle fût prévue, elle fit sensation.

C'est souvent ainsi que cela se passe : il y a des choses auxquelles on s'attend longtemps à l'avance, mais dont on ne mesure la portée qu'une fois qu'elles sont accomplies. On avait bien pensé, en épelant les affiches, que Rarogne pouvait acheter l'hôtel du Florent : pourtant, quand ceux qui venaient de Saint-Maurice dirent aux autres que le coup était fait, ce fut comme si des écailles leur tombaient à tous des yeux.

Depuis des siècles, en effet, le village vivait de sa vie propre, enfermé dans le repli des Alpes où fument ses cheminées, où ses herbes ondulent, où mûrissent ses blés. Sans doute, ses familles augmentant trop pour que le sol pût les nourrir, il essaimait à travers le monde : ses chèvres portaient leur lait aux habitans de la ville, il envoyait ses ardoises dans des pays lointains, les plus entreprenans parmi ses habitans s'en allaient jusqu'en Tunisie pour le commerce de tartre qu'ils avaient inventé. Mais il restait impénétré, pur de tout élément étranger : de sorte que les Vallanchais formaient comme une grande famille où l'on s'entr'aide les uns les autres, si même on se dispute quelquefois. Leurs querelles, leurs procès, qui s'arrangeaient presque toujours avant d'arriver au tribunal, ne les empêchaient point de vivre unis, en somme, retenus ensemble par une espèce de solidarité fraternelle, toujours prêts à se mettre d'accord pour améliorer leur lot ou faire face à leurs ennemis communs. Comment eussent-ils, sans cela, conquis leur vie au jour le jour sur l'avarice de leur sol ? Chacun possédait son pré, son chalet, ses vaches, ses chèvres : il fallait bien s'entendre pour faucher l'herbe rare ; pour résister

aux avalanches qu'à chaque printemps les mauvais esprits roulent sur les flancs du Scex de Belle; ou pour réparer la route quand les pluies de l'automne en ont emporté de grands morceaux. On confiait ses chèvres au même berger, le même bouc les fécondait. Les vaches montaient dans les mêmes pâturages, dont les « consorts » se partagent les produits de leur lait, le beurre et le bon fromage gras. On se partageait de même les sapins qu'on peut couper sans compromettre l'avenir des forêts, le lichen qui charge leurs branches et fournit pour l'hiver la litière des bêtes. On formait ainsi un petit monde dans le vaste monde, un groupe aux membres solidaires, tous combinant leurs efforts pour exploiter la terre comme un trésor commun. Et voici qu'à peine découverte une nouvelle industrie, plus facile à la fois et plus profitable que toutes celles que leur ingéniosité avait créées, un étranger survenait pour s'en emparer! installé parmi eux de la veille, il dépouillait un vieux travailleur, un survivant de leurs dernières guerres, un doyen, presque un ancêtre! l'homme nouveau, muni d'argent, saisissait la maison où s'était absorbé le travail des générations, et disait à l'homme ancien : « J'ai pris ta place; va-t'en mourir ailleurs! » N'y avait-il pas là de quoi faire réfléchir les plus audacieux? Aussi, ceux-là mêmes qui, l'an dernier, se réjouissaient de l'arrivée de Rarogne, qu'ils accueillaient comme un guide pour leurs ambitions, s'inquiétaient maintenant et flairaient le péril. Qu'il eût construit chez eux un hôtel, à ses propres risques, avec ses capitaux, c'était bien, mais qu'il en reprît un autre, dont les sueurs d'une vieille famille avaient fourni les pierres et le mortier, — la question changeait de face. « Il veut tout pour lui » : voilà quelle fut leur commune pensée. Mais avec leur prudence coutumière, ils ne l'exprimaient pas. Chacun garda pour soi sa part du souci collectif. S'ils commentèrent l'événement, ce ne fut guère que par des « Oh! » des « Ah! » des « Est-il possible! » Mais derrière leur étonnement, derrière leurs réticences, il s'accomplissait dans leurs têtes un lent travail d'appréhension, de regret, de repentir. De vagues idées de résistance s'esquissaient en eux, contre cet ennemi nouveau qu'ils pouvaient combattre comme ils avaient combattu les autres. Est-ce que, depuis des siècles, leurs efforts n'arrêtaient pas les avalanches, n'endiguaient pas le torrent? Pourquoi donc, en s'unissant, ne parviendraient-ils pas à repousser l'envahisseur, à conserver contre lui leurs terres et leurs biens? Chacun se posait la question, sans oser la soumettre au voisin qui pouvait être un complice de l'adversaire, — et se répondait : « C'est un peu tard! »

Oui, c'était un peu tard : depuis trois ans que Rarogne allongeait ses racines dans le vieux sol du pays, il avait conquis son

coin, qu'il conserverait en l'élargissant. Son hôtel, achevé, allait ouvrir avec la saison : les annonces en remplissaient déjà les journaux. On ne pouvait plus l'empêcher de posséder le Florent, puisque l'adjudication en était un fait accompli, ni d'y installer son fils. Ah ! si l'on y avait pensé, on aurait pu se liguer entre plusieurs, pour lui tenir tête et faire monter l'enchère, fût-ce au delà du prix normal : une perte qu'on aurait partagée, comme celles qu'occasionnent aux « consorts » l'entretien des pâturages, pour le plaisir de rester chez soi. Mais la débâcle des Clèvoz, au lieu de leur paraître un malheur commun, les avait mis en appétit chacun pour son compte, en sorte que l'autre avait fait son affaire, sans crier gare. Maintenant, il tenait le village, au centre et à l'extrémité, par ses deux hôtels qui recruteraient deux clientèles différentes en se prêtant un appui mutuel. Il le tiendrait mieux encore par le chemin de fer, dont les premiers travaux commençaient, puisqu'il en était le principal actionnaire. Il serait le maître, — le seigneur, comme autrefois ses terribles ancêtres qui régnaient sur le Haut-Valais, pillant les couvens, rançonnant les communes, courbant sur leur glèbe le peuple des corvéables ; un seigneur d'une nouvelle sorte, qui, pour n'avoir d'autres droits que ceux conférés par l'argent, n'en est ni moins puissant ni moins redoutable. Quant à eux, indépendans la veille, rois chacun dans son petit domaine, ils ne seraient bientôt plus, — selon la prophétie du pauvre Volland, — que ses portiers, ses sommeliers, ses charretiers, ses guides. Ils auraient à compter avec ses caprices, à briguer ses bonnes grâces, à craindre ses humeurs. Car il deviendrait, quoi qu'ils fissent, un intermédiaire obligé entre eux et les étrangers. Que seraient-ils désormais ? Que serait François-David, avec son hôtel dont Petit-Gris menaçait de boucher les fenêtres ? Que serait Élise Allet, malgré sa finesse, et comment son vieux *Chamois* supporterait-il la concurrence de deux maisons neuves, bien construites, bien tenues, par des gens qui savent toutes les ficelles du métier ? Que seraient les autres, ceux qui venaient d'emménager leurs chalets pour les louer l'été, et ne les loueraient que si Rarogne voulait bien le permettre, les deux boulangers et les deux bouchers qui se disputeraient sa pratique, les guides forcés d'accepter son tarif ? Sans doute, ils gagneraient de l'argent autant que par le passé : seulement, au lieu d'être de vrais hommes libres, comme leurs pères, ils seraient des mercenaires, ils auraient un maître.

Ces idées, avec beaucoup d'autres qu'elles suscitaient indirectement, défrayaient les causeries du soir, — pour autant qu'on osait encore les exprimer. L'intérêt en effaça bientôt les autres intérêts, en sorte qu'on vit se produire des choses inattendues.

C'est ainsi qu'Élise Allet et François-David, qui depuis des années se regardaient d'un mauvais œil, se rapprochèrent tout à coup, causèrent ensemble, et complotèrent comme s'ils eussent été sur le point de s'associer. Les deux Ponchet, renonçant à porter leur querelle devant le tribunal, recoururent à l'arbitrage du curé, qui parvint à les mettre d'accord. D'autres faits du même ordre surgirent encore en peu de temps. Mais cette accalmie ne dura pas une quinzaine : car il y avait comme un levain qui travaillait le village, comme une force invisible qui le poussait vers de nouvelles destinées. Il fallut discuter les indemnités d'expropriations que la compagnie du chemin de fer de la Thôse aurait à distribuer : ce fut une nouvelle carrière ouverte aux convoitises, aux jalousies, aux rivalités. François-David ayant été favorisé dans cette répartition, Petit-Gris, toujours rongé d'envie, recommença à lui chercher querelle, sans vouloir, cette fois, écouter le curé. Maurice Combe lui-même, le vieux sage, fut entraîné dans la bagarre, à propos de terrains qu'il possédait sur le parcours de la ligne et dont il venait de vendre à Boson des portions mal délimitées. Vers la fin de mai, il y avait cinq ou six procès entamés, qui suivaient leur cours, semant la haine, préparant la ruine.

XIII

La vente de l'hôtel du Florent, la construction de plusieurs chalets nouveaux, le détail des procès pendant la mise en train des travaux du chemin de fer, la récente ouverture du Grand-Hôtel où chaque jour les charretiers de Servièze amenaient quelques étrangers élégans, voilà les nouvelles qu'apprirent les vieux habitués de Vallanches, en arrivant l'un après l'autre pendant les beaux jours de juin. Jamais il n'y en avait eu tant à la fois : suspendus ou ralentis pendant un temps, les événemens se dessinaient et se précipitaient tout à coup, en sorte qu'on distinguait les effets des causes multiples qui depuis plusieurs années travaillaient à transformer la vallée. Le nouveau village, jusqu'alors caché sous les échafaudages, encombré de tas de pierres, de poutres et de mortier, pointait maintenant et chassait l'ancien, comme un frais bourgeon chasse une pousse morte ; il apparaissait moderne, gai, cossu, luisant, solide, avec les murs blancs de ses maisons neuves, leurs volets verts, les tuiles régulières de leurs toits, des bouts de trottoirs devant leurs portes. Plus trace de l'incendie ! Sur le terrain où les décombres avaient longtemps stationné, se dressait le Grand-Hôtel, orgueilleux de ses quatre étages, de ses fenêtres serrées, de son perron, de sa mar-

quise, de sa belle enseigne, de son balcon en fer, tandis que sur le derrière poussaient les arbres de ses futurs bosquets : de minuscules sapins, des marronniers en diminutifs, des commencemens d'érables et de platanes, toute une petite pépinière qui, dans le paysage à grandes lignes, semblait des joujoux de Nuremberg déposés le long des allées bien ratissées, pour des poupées à prétentions. Les vieux chalets de bois qui subsistaient encore autour des bâtisses neuves avaient l'air de vieillards décrépits qui tremblotent au milieu d'un essaim folâtre de jeunes gens, où ils se sentent gênés, ne demandant qu'à s'en aller. Leurs jours étaient comptés, d'ailleurs : ils disparaîtraient comme les autres, comme ceux que l'incendie avait dévorés, comme ceux qui bordaient la place, où l'échoppe du cordonnier survivait seule des anciens temps. Sa poutre servait encore aux causeries du soir; mais en face, le long du mur recrépi du cimetière, le « banc des vieux » n'existait plus ; et parfois on les voyait passer, les pauvres octogénaires dépossédés de leur refuge, appuyés sur leurs cannes, avec des regards d'inutiles regrets vers cette place affectionnée, où ils ne chaufferaient plus leurs membres gourds. Comme les choses, les gens changeaient aussi : les hommes s'habillaient mieux, portaient des cols de chemise, des cravates, quelques-uns même des vestons. Les maçons italiens, plus nombreux que jamais, étalaient chaque dimanche des ceintures rouges et des cravates écarlates, dont leurs effets de torse accentuaient l'éclat. Derrière les ingénieurs montèrent bientôt des bandes de terrassiers, prêts à faire sauter les rochers, à lancer des ponts sur les précipices, à dévaster les champs pour y placer les rails. Dans les forêts de la commune, on abattait les mélèzes centenaires, les antiques sapins au tronc dépouillé, aux branches tronquées où pendillaient des barbes grises de lichens : ces vétérans tombaient sous la cognée, avec des craquemens désespérés, et leurs cadavres descendaient péniblement par les pentes, en broyant les fleurs printanières.

Mme Sauge arriva en voiture : pour la première fois, ses jambes refusèrent de la porter jusqu'au bout du chemin bien connu, le long des lacets familiers. Émue déjà par cet appel de l'âge, quand elle vit ce qu'on avait fait de la place, elle se mit à pleurer à chaudes larmes ; et tout en s'appuyant sur l'épaule d'Élise Allet pour descendre du char, elle répétait :

— Ah ! c'est la fin, c'est la fin ! Et moi, je vais finir avec le vieux Vallanches !

La jolie hôtesse essaya de la consoler :

— Mais non, madame Sauge, il ne faut pas se figurer ces choses-là. Voyez, Vallanches est toujours Vallanches, et nous

restons les mêmes, et vous nous reviendrez comme ça encore bien des années.

Claude Jacquot, qui l'avait amenée, allongeait sa mine attristée en pensant que la vieille dame ne se trompait pas, qu'il y aurait bien des catastrophes dans cette métamorphose, et que le moment arrivait où les temps seraient durs pour les chantiers de Servièze. Les autres habitués éprouvaient tous la même impression douloureuse. Planteau, qu'on vit à peine, disparut après avoir fait deux courses avec Maurice Combe. Peney, qui se préparait à « faire » le Grand Revers, où Volland avait péri, déclarait qu'après cet exploit il ne reviendrait jamais à Vallanches.

— Il est vrai, ajouta-t-il, que, depuis que le bouleversement est commencé, je fais ce serment-là chaque année.

Quant à Sergines, il se félicitait de n'avoir acheté aucun des terrains qu'il avait marchandés, qui tous auraient pâti des constructions nouvelles ou du chemin de fer. Un jour même, après avoir querellé Élise Allet comme si elle eût été coupable de tout ce qui se faisait, il boucla sa valise et partit furieux. Mais ce fut pour remonter la semaine suivante, honteux, repentant, comme un fils qui s'est sottement enfui de la maison paternelle; et il disait à Peney :

— J'ai voulu chercher autre chose. Mais où trouver ce qui nous attache ici? le charme de l'habitude et dix ans de souvenirs! Quand le tracé du chemin de fer sera établi, j'achèterai mon terrain au-dessous des Traversis, pour de bon, cette fois, et l'on pourra bouleverser le pays tant qu'on voudra, j'y reviendrai quand même chaque année!

Au fond, c'est ainsi qu'ils pensaient tous : ils se trouvaient mal, et revenaient pourtant, et ils erraient le long des maisons neuves, pareils à des bannis qui, en rentrant d'un exil trop long, cherchent en vain leurs toits disparus, leurs cheminées éteintes, les vieux arbres et les vieux bancs d'autrefois. Leur petite phalange, au lieu de se disperser, ne perdit que deux de ses membres : Croissy, qui, ayant achevé son tableau, cherchait ailleurs un sujet nouveau; et Marie Baudoir : elle s'était mariée, malgré son âge et son « envie », avec un veuf dont elle élevait les filles, en sorte que Marthe Lechesne était seule à courir le long des pentes, en broutant des fleurs.

La saison s'annonçait très chaude; une tenace sécheresse menaçait les foins. Jadis, ce danger eût inquiété la vallée dont les champs parcimonieux fournissent à peine le fourrage indispensable; mais cette année-là, les gens commençaient à comprendre que la vraie richesse du pays n'était plus là, et l'on se consolait de la chaleur hâtive en voyant qu'elle amenait au Grand-Hôtel

des caravanes d'Anglais. Seuls, les plus pauvres, n'ayant rien à attendre du flot des étrangers, s'inquiétaient de leurs vaches, qu'ils ne sauraient comment nourrir en hiver et qui, pour l'heure, broutaient l'herbe rare dans les pâturages du printemps. Ce souci, d'ailleurs, n'empêchait pas ceux qui les gardaient d'y passer gaiement leur mois de juin : car, si l'existence est monotone dans les hautes « montagnes », où trois ou quatre pâtres s'isolent avec un troupeau, elle ne manque pas d'agrément dans ces « mayens » plus hospitaliers, construits plus près des villages, où montent des familles entières. Pour peu qu'il y ait des filles, — et il y en a toujours, — on y continue, dans la splendeur des mois printaniers, les joyeuses séances des « veillées » de l'hiver; et la jeunesse, tout en travaillant dur, trouve moyen de s'y amuser comme ailleurs. Or, c'est justement ce qui se passait dans le frais vallon que traverse l'Épendes, aux mayens de Belle qui, à l'automne et au printemps, deviennent un vrai hameau, rempli de jeux, de rires, de babils. Il faut dire que Frisquine Jordan s'y était installée avec ses deux petits frères et son unique vache, et que presque tous les soirs ses « veilleurs » allaient l'y trouver : car la petite flamme qui pétillait toujours au fond de ses yeux gris aurait attiré les garçons jusqu'au sommet du Mont-Blanc. Fritz Boson, rentré depuis peu au village, y montait comme les autres, en cachette : pourtant, son père, qui ne se dérangeait pas depuis la vente du Florent, le lui avait défendu en jurant qu'il l'assommerait s'il le prenait en faute ; mais le gaillard n'y tenait pas, tiraillé entre sa grande peur du terrible homme qui le menait comme un nègre malgré ses vingt ans passés, et sa grande envie de revoir Frisquine. En définitive, c'était toujours celle-là qui l'emportait. Seulement, sa désobéissance lui laissait une inquiétude qu'il ne savait pas bien cacher, et souvent Frisquine lui disait :

— Il faut t'en aller, puisque tu as si peur!

En disant cela, elle le regardait d'une certaine façon, et il se serait laissé mettre en pièces plutôt que de quitter la place : d'autant plus qu'il y en avait toujours d'autres là, qui n'auraient pas mieux demandé que de lui voir les talons. Au bout d'un moment, d'ailleurs, il oubliait son père tout comme s'il n'en avait point eu; alors, il riait, il racontait des histoires, il chantait des chansons. Puis, quand approchait l'heure du départ, il s'assombrissait de nouveau, et Frisquine recommençait à se moquer de lui. Élevée en liberté, sans mère, sans personne pour la morigéner, sans autres leçons de sagesse que celles des voisines et les prêches du curé, elle ne comprenait pas qu'un garçon manquât autant de courage. Au fond, quoiqu'elle affectât d'en

rire, elle était piquée et chagrine, parce que Fritz lui plaisait, avec sa drôle de petite moustache rousse et son teint de demoiselle, et qu'elle n'aurait pas mieux demandé que de le trouver plus hardi : souvent, après l'avoir vu disparaître au bout du sentier qui suit les bords de l'Épendes, elle s'attristait en roulant toutes sortes de pensées, tellement que des larmes lui venaient aux yeux. Dès que Fritz arrivait, au contraire, son chagrin s'en allait comme une poussière qu'on essuie; elle ne pensait plus qu'à lui dire des plaisanteries; et puis, sa tristesse recommençait aussitôt qu'elle ne le voyait plus.

Or, un jour, monté aux mayens vers la fin de l'après-midi, Fritz Boson trouva Frisquine en train de faire sa soupe, en compagnie de son amie Reine, la fille à Balthazar Prélaz : une jolie fille aussi, celle-là, aussi brune de peau et noire de cheveux que Frisquine était blanche et blonde, et cousue de malice. La soupe cuisait dans l'âtre; les enfans jouaient autour d'un grand baquet de petit-lait, qu'ils lapaient à la façon des chats. On plaisanta comme d'habitude; Frisquine était toute rouge, sa petite flamme au fond de ses yeux pétillait comme du moût dans un verre. Reine riait à pleine bouche; Fritz était un peu plus sérieux. Tout à coup, un des mioches, sans y penser, l'éclaboussa de petit-lait. Les deux amies rirent plus fort, et lui, en s'essuyant, demanda à Frisquine, pour dire quelque chose :

— Qu'est-ce que tu veux en faire, de ce petit-lait?

Aussitôt, une de ces idées folles, comme il lui en venait quelquefois, passa par la tête de la jeune fille, qui répondit :

— Hé! tiens, te mettre dedans!

Fritz s'esclaffa. Elle reprit :

— Veux-tu parier? Avec Reine, je parie que nous pouvons!

— Essayez, repartit Fritz.

Voilà les deux luronnes qui l'empoignent comme un sac de farine. Elles avaient des bras solides, qui s'attachaient à lui comme des cordes, d'autant plus que son corps fluet était de bonne prise. Il se débattait en beau diable, plus vigoureux qu'elles ne l'eussent cru, agitant ses membres frêles entre leurs pinces. Mais Reine réussit à s'emparer de ses deux jambes : elle serrait si fort qu'il ne pouvait plus gigoter, et Frisquine lui tenait les deux bras, en sorte qu'au lieu de prendre la chose en plaisanterie, il commençait à les croire tout de bon capables d'exécuter leur projet; les petiots se moquaient de lui, battaient des mains, criaient; la perspective d'être plongé dans le baquet par des filles ne lui semblait pas drôle du tout, d'autant moins qu'il pensait bien que Reine ne se priverait pas de raconter l'histoire à tout venant.

Mais au moment où elles croyaient bien le tenir, il réunit ses forces, et se dégagea d'une brusque secousse, qui repoussa violemment les deux jeunes filles. Reine fit quelques pas en chancelant, puis retrouva son équilibre. Quant à Frisquine, elle donna du front contre l'âtre, si malheureusement qu'elle en perdit connaissance, et tomba presque dans le feu, en renversant la marmite où bouillait la soupe. Les deux autres se précipitèrent pour la relever; pendant qu'ils la portaient sur son lit, elle revint à elle, les regarda de ses yeux vagues, dont la petite flamme s'était éteinte, et porta la main à son bras gauche en disant :

— Qu'est-ce que j'ai là... qu'est-ce que j'ai là...

Alors elle se rappela toute la scène.

— Ah! oui, ça n'est rien!

Mais la douleur était si vive que, malgré son courage, des larmes lui vinrent aux yeux; elle se mordit les lèvres, fit une grimace et tâcha de rire.

— Je crois que je me suis un peu brûlée! fit-elle.

Fritz expliqua d'un ton piteux :

— C'est la soupe!

— Est-ce qu'elle est par terre?

— Toute!

— Qu'est-ce que les petits vont manger?

Ils pleuraient dans un coin, les petits, serrés l'un contre l'autre, effrayés comme des poussins qui ont aperçu le bon oiseau.

Frisquine leur cria :

— Taisez-vous! Vous voyez bien que je ne suis pas morte!

Elle se remit debout, bravement, en se frottant les yeux comme quand on se réveille trop tard.

— Montre ton bras! dit Reine.

— Oui, fais voir, ajouta Fritz, comme si l'on allait recommencer à rire.

Mais quand il vit le pauvre bras gonflé, tuméfié, sanguinolent, avec des morceaux de chair qui tombaient, quand il le sentit brûlant sous son doigt, il n'eut plus envie de plaisanter.

— Ça doit faire rudement mal! dit-il.

— Un peu.

Il regarda Reine en demandant :

— Qu'est-ce qu'il faut faire?

— Bah! dit Frisquine, ça ne sera rien!

Là-dessus, elle alla prendre la burette où elle tenait l'huile de son *croïjet*, en versa quelques gouttes sur un morceau de journal, l'appliqua sur la plaie, et dit :

— Ça fait déjà du bien !

Fritz, l'air penaud d'un maraudeur pincé par le garde-champêtre, baissait l'oreille, se faisait doux comme un mouton. Mais il ne se consolait pas; et comme il avait le cœur tout remué, il fut bien content quand Reine rappela que c'était l'heure de rentrer à Vallanches.

— C'est vrai, dit Frisquine, en revenant à sa coquetterie, sans quoi, son père pourrait bien se douter de quelque chose.

Fritz ne lui répondit que par un regard navré; il se mit en route à côté de Reine, et tout le long de la descente, il ne desserra pas les dents.

Il revint aux nouvelles le lendemain, le surlendemain, les jours suivans, déployant pour déjouer la surveillance de son père autant de ruse que celui-ci en mettait à gouverner ses affaires. Frisquine lui disait chaque fois :

— Ça va mieux, ça n'est rien.

Car elle lui savait bon gré de venir si souvent, et craignait de le chagriner. Mais une fois, elle avait si mal, elle se sentait si faible, avec la tête brûlante et le cœur qui chavirait, que tout en répétant son gentil mensonge, elle se mit à pleurer.

— Tu vois bien que tu as plus mal, lui dit Fritz.

Elle essaya de le tromper encore :

— Mais non, c'est autre chose.

— Qu'est-ce que c'est?

— Des idées!

— Eh bien, fais voir ton bras.

Elle refusa : son bras devenait noir, commençait à sentir mauvais, et jamais elle ne l'aurait montré. Fritz devina que le mal s'aggravait.

— Il faut aller chez le curé! dit-il.

Frisquine refusa du geste. Fritz répéta :

— Il n'y a pas, il faut y aller!

De nouveau, des larmes brillèrent dans les yeux de la jeune fille.

— Je ne peux pas! dit-elle.

— Pourquoi?

— Il faudrait tout lui dire : j'aurais trop honte!

Fritz haussa les épaules, en répondant :

— On n'a pas fait bien du mal... On s'amusait un peu, voilà tout!

Elle reprit :

— Et puis...

— Et puis?

— Il irait peut-être *y* répéter à ton père!

Cette fois, il n'y avait pas une ombre de malice dans ses yeux qui semblaient demander grâce, ni dans sa voix qui tremblait.

— Qu'est-ce que ça fait? dit Fritz, puisqu'il faut!

Elle ne résista pas davantage. Toute docile, elle se laissa emmener, après avoir recommandé aux petits d'être bien sages en l'attendant. Moitié faiblesse, moitié crainte, ses genoux ployaient le long du chemin; par momens elle voyait tout tourner : les mélèzes, les montagnes de l'autre côté de la vallée, les chalets sur les pentes. Pourtant elle tâchait encore de plaisanter.

Elle dit :

— Je suis comme une chèvre qui s'est cassé la patte et que le berger ramène!

Bien qu'elle voulût le renvoyer par peur de Frédéric-Élie, Fritz eut le courage de traverser tout le village à côté d'elle, et ne la quitta que lorsqu'elle eut tiré la sonnette du curé. Si elle n'avait pas senti qu'il la suivait des yeux, peut-être qu'elle se serait sauvée, car elle tremblait comme une feuille en suivant la servante le long du vestibule.

En voyant le bras de Frisquine, le curé s'écria :

— Sainte Mère de Dieu! comment t'es-tu fait ça?

Elle se mit à raconter son histoire, si émue qu'elle bredouillait comme au catéchisme. Mais le curé l'écoutait à peine et ne songeait pas à la gronder.

— Quand est-ce que ça t'est arrivé? demanda-t-il.

— Voilà six jours!

— Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt?

Elle baissa la tête sans répondre.

— Tu n'as pas osé, hein?... Je ne te gronde pas, parce que le bon Dieu s'est chargé de te punir. Mais si tu avais attendu encore un jour ou deux, — tu entends! — c'était trop tard!

Alors, il prit ses instrumens, mit un tablier blanc sur sa soutane, retroussa ses manches comme un vrai chirurgien, appela sa servante pour venir l'aider, et se mit à couper et à tailler dans le mal comme dans du beurre. Toute pâle de douleur, Frisquine serrait les dents pour ne pas crier. Le curé lui dit :

— Tu as du courage!

Mais elle ne pouvait presque plus se tenir; sans penser à ce qu'elle disait, ni à la servante qui dressait l'oreille en tendant la cuvette, elle laissait échapper des bouts de phrases :

— Si je le tenais!... S'il était là!... Mais ça n'est pas sa faute!... L'a pas fait exprès!... Je crois que je le grifferais!... Il est bien gentil! Il vient tous les jours voir comment ça va! Aïe! aïe! ça fait trop mal!

— C'est fini, dit le curé avec un ouf de soulagement.

Il lava la plaie, l'oignit d'une pommade blanche, enveloppa le bras dans des bandelettes; et avant de renvoyer Frisquine, il lui fit boire un verre de vin d'Amigne, pour lui rendre des forces.

— Est-ce que tu vas remonter là-haut? demanda-t-il.

— Bien sûr, monsieur le Curé.

— Tu ferais mieux de te reposer un peu.

— C'est qu'il y a les petits qui sont tout seuls, monsieur le Curé.

— Et puis, tu seras sage à présent, hein?

Frisquine devint rouge comme une framboise et balbutia :

— Oui, monsieur le curé.

Mais quand elle releva sa paupière, la petite flamme qui pétillait de nouveau dans ses yeux semblait démentir sa promesse.

Elle avait fini son vin, et se tenait debout, avec un air d'oiseau qui ne demande qu'à s'envoler.

— Tu peux t'en aller, dit le curé, si tu te sens assez forte.

Elle ne se le fit pas dire deux fois.

— Merci bien, merci, monsieur le Curé!

Quand elle fut partie, vaillante et crâne, le curé acheva sa demi-bouteille, car s'il cachait ses émotions comme doit le faire un homme qui veut soulager les maux et les misères du prochain, elles n'en étaient pas pour cela moins vives. Tout à l'heure, pendant qu'il taillait à grands coups dans ce bras à moitié pourri, il s'était senti tout faible, lui aussi : il n'avait pas moins besoin que Frisquine de se remonter le cœur. Heureusement que c'était fini, et, en vidant son verre à petites gorgées, il se disait :

« Ce qui va se passer, je le devine bien : dans quelque temps d'ici, la luronne viendra à confesse toute en larmes, parce que ça ne peut pas finir autrement. Alors, il faudra que j'aille parler à Frédéric-Élie; il sacrera, il jurera, il se démènera comme un diable qu'il est, mais il faudra bien qu'il donne son consentement, puisque le mal sera fait! Ces jeunesses finissent toujours par où elles auraient dû commencer : et c'est encore heureux qu'on ne renâcle pas devant le saint sacrement du mariage, quand le mal est commis... »

Comme il se plongeait ainsi dans ses réflexions, Gaspard Clêvoz fit son entrée derrière la gouvernante, aussi pâle que Frisquine tout à l'heure. Il n'était plus le brillant garçon des temps anciens : les traits tirés par le souci, les yeux inquiets, il prenait cet air gauche, craintif, perplexe qu'ont ceux auxquels la vie prodigue de dures leçons. En le rencontrant, chacun pouvait se dire : « Voilà un gaillard qui n'est pas heureux. » Mais on ne le rencontrait guère, car il ne sortait plus qu'en rasant les

murs et ne parlait à personne, sauf à Nanthelme Testaz, qui lui donnait des renseignemens sur le Colorado.

Il s'arrêta sur le seuil, son chapeau à la main, et il dit :

— C'est par rapport à mon père que je viens vous trouver, monsieur le Curé, parce que ça ne va pas.

Le curé lui montra une chaise.

— Avance donc, Gaspard, fit-il. Alors, tu dis que ça ne va pas? qu'est-ce qu'il y a?

— Je ne pourrais pas bien vous expliquer, monsieur le Curé. Il y a le cœur qui bat tant qu'il peut vite. Et puis, il ne peut pas ravoir son souffle. Il ne dort plus, il ne mange plus, il ne parle plus. Il reste ainsi penché en avant, en faisant : *han! han!* avec un bruit de sifflet dans le corps. J'aimerais bien que vous veniez le voir.

— Quand tu voudras, mon garçon. Voilà déjà du temps qu'il est malade?

— Bien sûr, monsieur le Curé. Je voulais toujours venir vous chercher, et c'est lui qui ne voulait pas. Il y a déjà des mois qu'il baisse; mais c'est surtout depuis qu'il a vu l'affiche sur l'hôtel. D'abord je lui ai fait croire que ça s'arrangerait. Et puis, quand il a vu que ça ne s'arrangeait pas... quand il a fallu lui dire que la chose était faite... ç'a été comme si on lui donnait un grand coup dans l'estomac! Il me regardait et il n'avait pas l'air de comprendre. Et puis, il a fait : « Hé! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! » Et puis il a toussé, que j'ai cru qu'il allait passer. Après, il s'est un peu remis, et ça va, ça vient, on ne sait pas que croire, quoi!

— Eh bien! dit le curé, allons le voir tout de suite!

Les deux hommes sortirent ensemble : sur la porte de l'hôtel du Florent, ils aperçurent le fils de Rarogne, un beau garçon bien vêtu, qui semblait le portrait de son père, — et Gaspard serra les poings dans les poches de son veston. Puis ils s'engagèrent dans une des ruelles étroites qui sortent de la place : car les deux Clèvoz, maintenant, logeaient dans un *raccard* où Gaspard avait porté leurs lits et arrangé une espèce de cheminée pour cuire leur café au lait. En approchant de la misérable grange, il expliqua :

— M. de Rarogne nous a bien proposé de loger dans l'hôtel jusqu'à ce qu'il y vienne du monde. Mais le père n'a jamais voulu. Alors, on reste là, en attendant que ça aille mieux.

Ce qui lui restait d'insouciance et d'optimisme perçait dans ces derniers mots : car d'où serait venu le « mieux » dont il parlait? Leurs dettes payées, il restait à peine aux Clèvoz quelques centaines de francs : ils ne possédaient plus un lopin de terre, plus un coin de bois, plus rien que ce *raccard* où jamais, au temps de

leur prospérité, ils n'auraient cru qu'on pût loger des chrétiens. Maintenant, pour gagner son pain, il faudrait que Gaspard travaillât à la journée, comme un ouvrier, tant que vivrait son père. Après, il partirait pour l'Amérique, et peut-être bien qu'il y referait sa fortune! En attendant, il fallait montrer leur misère : et ça lui coûtait; il devint tout rouge en ouvrant la porte et en disant :

— Entrez donc, monsieur le Curé!

Ratatiné, diminué, réduit, Vieille-Suisse était assis sur son lit, sa chemise entr'ouverte montrant son cou décharné d'où saillaient les veines et les muscles ; son souffle difficile soulevait sa poitrine et sifflait entre ses lèvres violettes, recroquevillées sur ses gencives; le corps penché en avant, dans la poursuite désespérée de la respiration qui fuyait, il s'appuyait sur le bras gauche; ses yeux vagues, au fond de leurs orbites creusées, regardaient dans le vide, éteints et mornes. Il ne parut ni surpris ni soulagé de voir approcher le curé, qui lui prit la main en disant :

— Eh bien, ça ne va donc pas?

Vieille-Suisse fixa sur lui ses yeux qui se brouillèrent et prirent une expression lamentable; sans répondre autrement, il secoua plusieurs fois, de droite à gauche, sa tête qui semblait prête à se casser au bout de son cou maigre. Le curé reprit, en lui tâtant le pouls :

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas?

Le vieux leva sa main droite, — noueuse, tordue et brune comme une racine depuis longtemps desséchée, — la laissa retomber sur ses draps, et finit par dire :

— C'est le souffle... c'est le cœur... je crois...

Penché sur lui, le curé écouta un instant palpiter, siffler, bruire la pauvre machine usée, aux ressorts cassés, qui ne marchait plus. En se relevant, il dit à Gaspard :

— Je crois que tu ferais bien d'aller chercher le médecin, mon garçon!

Quand le curé demandait le médecin, on savait ce que ça voulait dire. Bien qu'il eût baissé la voix, le vieux l'entendit, et se mit à répéter avec un geste de refus obstiné :

— Non... non... non... non...

Gaspard consulta des yeux le curé, qui répondit:

— Il faudrait pourtant bien!

Mais sans instance, avec un regard qui signifiait, clair comme le jour, que le médecin n'y pourrait rien de plus.

— Moi, reprit-il, je vais vous envoyer des poudres : ça le soulagera toujours un peu.

Le vieux le laissa partir sans rien dire, en le suivant de son

regard terne jusqu'à la porte; et il ne parla plus jusqu'au soir, où il demanda à Gaspard :

— Alors, qu'est-ce qu'il a dit, le curé?... Qu'est-ce qu'il dit que j'ai ?

— Il dit que c'est le cœur, expliqua Gaspard.

— Ah ! c'est le cœur ! Tu crois ?

— Puisque le curé le dit.

— Hum !

Il doutait, le pauvre, il ne savait pas : à de certains momens, son cœur battait la charge à coups redoublés, comme le tambour à la journée des Tsarfàs; à d'autres, il se calmait, tranquille comme une petite bête endormie. Pourtant, même en ces momens-là, Vieille-Suisse ne se sentait guère mieux, ses membres pesaient des kilos, il pouvait à peine les mouvoir, et ce qui lui arrivait de meilleur, c'était de sommeiller un peu. Alors, du moins, aucun chagrin ne s'ajoutait à son mal, il ne voyait plus la misère qui l'entourait, il pouvait se croire encore chez lui, dans le vieux chalet démoli par ses mains imprudentes, dans la chambre où avait tenu toute sa vie. Quand il s'éveillait, étonné d'être dans son lit, il tâtait ses membres, et se demandait :

« Mais qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce que j'ai donc?... »

Et il se rappelait à la fois sa maladie, sa ruine, son cœur qui allait recommencer à battre la générale, son maudit souffle après lequel il fallait courir, l'hôtel qu'on venait de vendre, et qu'il n'était plus qu'un pauvre homme, un gueux, comme il appelait autrefois le soldat de M. Barman, et que, s'il guérissait, il ne lui resterait qu'à mendier le long des routes. Vagues, sourdes, incertaines, comme amorties par les approches du grand silence, ces idées flottaient autour de lui plutôt qu'elles ne le pénétraient, l'enveloppant d'une ombre épaisse, et cette ombre était faite du regret confus des choses de la terre, — souvenirs, visions, espérances; — de la honte de ne pas laisser derrière soi un peu du bien amassé par le travail, comme un morceau de survie, comme une bribe d'éternité; et encore d'une immense fatigue, de la fatigue accumulée de soixante-quinze ans de labeur, comme si le foin, la paille, le seigle de tous ses « voyages » eussent ployé ses épaules, comme s'il eût donné dans un effort condensé tous les coups de pioche dont il avait fendu le sol, tous les coups de cognée dont il avait frappé les sapins au cours de sa longue vie...

XIV

Juillet commençait, et les hôtels regorgeaient déjà, — même l'hôtel du Florent, pour lequel la saison s'annonçait bonne, — quand Sterny arriva à son tour.

Il revenait, ramené par une espèce d'habitude, mais plus encore par une secrète espérance, comme averti que ce petit endroit, où son âme troublée avait peu à peu retrouvé la paix, exercerait encore une action bienfaisante sur sa destinée. Il revenait, après un hiver mauvais, passé à chercher la saveur des plaisirs anciens dont il ne retrouvait que le dégoût. Il revenait, effrayé d'avoir constaté la mort en lui de l'homme d'autrefois, sans pouvoir encore dégager l'homme nouveau qu'il sentait s'agiter : forme vaine, entrevue, poursuivie et perdue, image enfuie après un rayonnement. Il revenait, en se rappelant que Madeleine, dont l'an dernier il osait à peine prendre congé, lui avait dit pourtant au revoir, comme les autres années, sans qu'il pût deviner la part d'espoir, de tendresse ou de pardon qui tenait dans cette parole. Il revenait, sans rien savoir d'elle et pourtant rempli d'elle : tantôt irrité jusqu'à la haine, tantôt doux, craintif, amolli, n'ayant qu'un désir éperdu de larmes et d'adoration. Une fois de plus, en montant de Servièze, il reconnut au bord du chemin les arbres qu'il aimait : les noyers dont les branches s'élancent dans des gestes de passion, les vieux sapins dépouillés, pareils à de grands vieillards chauves que la vie aurait tenus longtemps ployés sous la même épreuve. Une fois de plus, au dernier contour, il s'arrêta pour contempler le dernier morceau de la plaine prête à disparaître et le moutonnement des roches polies par les vagues des antiques glaciers. Une fois de plus, en passant devant la cabane à Nanthelme, il fut arrêté par le brave petit homme dont il reçut l'habituelle bienvenue :

— Hé bonjour, monsieur Sterny, vous êtes donc de nouveau au milieu de nous?...

Des larmes mouillèrent ses yeux quand il vit pointer à l'horizon la cime de la Dent-Rouge qu'incendiait le couchant, quand le clocher gris de la vieille église sortit du renfoncement où se cachait le village. Il salua le bon François-David, debout devant son hôtel ; Joseph Cascatey qui attelait son cheval devant la poste, le curé qui sortait du cimetière, — du paisible cimetière où dormait aussi, maintenant, le cœur généreux de Volland. Devant le *Chamois*, sur le banc vert installé au-dessous du baromètre anéroïde qui promet toujours le beau fixe, il aperçut la figure ridée de Mme Sauge : elle lui sourit et le salua d'un signe amical,

comme si elle l'eût quitté la veille, tandis qu'Élise Allet s'avançait vers lui, toujours fraîche, aimable et sereine :

— Hé ! bonjour, monsieur Sterny...

En lui serrant la main, elle lui glissa, en baissant la voix, ce renseignement :

— Si vous voulez votre chambre, monsieur Sterny, il faut vous dépêcher : je sais qu'il y a des gens qui en ont envie...

L'affaire n'était pas encore conclue, heureusement : les Jumieux purent donner la préférence à leur ancien client ; et la petite scène des autres années se répéta autour de l'arrosoir, car le père Jumieux, que deux années de sobriété avaient rajeuni, revenait à ses habitudes :

— On peut bien vous offrir un verre, monsieur Sterny.

— Ah ! vous avez recommencé ! s'écria Julien.

— Un petit peu... Avec l'âge, vous comprenez, on se rouille : il faut bien mettre de l'huile dans la machine...

Il éclata d'un bon gros rire qui secoua son triple menton.

— Et que dit le curé ?

— Le curé, on ne lui demande pas la permission.

— Ça va donc tout à fait bien, à présent ?

— Le coffre est bon, monsieur Sterny ! Et puis, tout marche, par ici ! Il faut voir de quel train : un vrai plaisir, quoi !

En redevenant fort et jeune, Jumieux s'était rallié à la cause du progrès, tandis que sa femme restait conservatrice et geignait sur la marche des choses. Elle marmonna quelque chose, pendant qu'il continua :

— Car ça y est, maintenant, monsieur Sterny, le chemin de fer ! Pour de bon, cette fois. Les ingénieurs ont fixé leurs plans, les ouvriers travaillent déjà ; — peut-être qu'on pourra voir encore, avant de partir, les locomotives passer par là !

La femme grogna :

— En attendant, ils vont saccager tous nos pauvres champs. Ils passent justement sur notre seigle, monsieur Sterny, et il était si beau, cette année !

Jumieux cligna de l'œil et se tapa sur les genoux :

— Pour ça, c'est vrai, dit-il, le seigle était beau. Aussi, il faudra qu'ils le paient ! Et puis, plus tard, le chemin de fer nous apportera bien de quoi nous acheter du pain blanc. Mais les femmes, monsieur Sterny, ça ne voit jamais plus loin que le bout de son nez.

— Ce que je vois bien, riposta la vieille, c'est qu'on est en train de tout bouleverser par ici : et Dieu sait ce qui en sortira, à la fin !

Debout sur son perron qui dominait les prés, elle montrait

d'un large geste la ligne blanchâtre du terrassement commencé : une fente à peu près parallèle à la formidable échancrure du passage de la Thôse, une mince blessure faite à la terre, qu'ouvraient les coups de pioche d'une armée d'ouvriers piqués à travers l'espace...

Jumieux n'aimait pas les discussions : il se garda de répliquer, remplit de nouveau son verre et dit :

— Ce qui arrivera dans l'avenir, personne ne le sait... A la vôtre, monsieur Sterny!

Des jours passèrent, sans amener Madeleine. De gracieuses silhouettes d'étrangères emplissaient le village d'élégances inaccoutumées : en sorte que les vieux habitués, qui gardaient par bravade leurs chemises de flanelle, leurs cordons noués autour du cou, leurs gros souliers cloûtés et leurs vêtemens de courses, semblaient les survivans d'une façon d'âge de pierre. Ils s'isolaient, d'ailleurs, restant ensemble pour éviter le contact des couches nouvelles, — groupe mécontent et dépossédé; — et ils échangeaient leurs réflexions mélancoliques, qui toutes aboutissaient à ce triste refrain :

— Décidément, Vallanches n'est plus Vallanches!

Parfois avec Sergines, — compagnon taciturne, mais bienveillant et spontané, — plus souvent seul, Sterny refit, une à une, les belles courses aimées des précédentes années. Il grimpa les durs sentiers pierreux qui conduisent dans ces replis de verdure qui sont comme les sourires des Alpes; dans les combes désertes que surplombent les hautes parois rocheuses; sur les cols ou sur les sommets d'où le regard embrasse la gloire des hautes cimes surgissant dans l'entassement des glaciers. Il jouit de ces solitudes, de la beauté de leurs aspects, de la pureté de leur silence, de la fraîcheur de leur air. Il jouit aussi de cette gymnastique de la marche, saine et forte, qui vide le corps de ses inutiles pensées et lui prépare de bons sommeils de bête inconsciente et lassée. Ces fatigues salutaires atténuèrent un peu la déception qu'aggravait la fuite des jours : car maintenant, il ne se demandait plus, en des éclairs d'espérance : « Viendra-t-elle? » Il se disait avec une cruelle certitude : « Elle ne viendra pas. » Et il s'avouait les causes de cette retraite : ayant lu dans son cœur, de son clair regard de vierge aimante et fière, Madeleine en avait aperçu la ruine, deviné le néant : devant ce cœur à ressusciter, à refaire, à épurer, à ennoblir, elle reculait comme devant une tâche indigne d'elle, ou vaine, et passait son chemin; en sorte qu'après avoir entrevu le salut en elle, dans un effort utile dont seule elle pouvait lui donner le courage, dans un départ, peut-être, avec elle, vers l'inconnu des pays nouveaux où le travail

refait l'âme simple et tranquille, il ne lui restait plus qu'à retomber, abandonné, dans les bas-fonds de sa précédente vie.

Ce fut en traînant de tels sentimens que Julien vit s'approcher ce dimanche du premier août, dont on parlait déjà depuis le début de la saison, que Vallanches se préparait à célébrer avec toute la Suisse : car ce jour-là, six siècles auparavant, dans une autre vallée des Alpes, des pâtres et des paysans avaient prêté le serment solennel de secouer la tyrannie qui pesait sur eux pour vivre libres : et leur serment créait un noyau auquel vinrent s'agglomérer d'autres morceaux de montagnes, des miettes de pays tombées des nations voisines qui, peu à peu, formèrent aussi une nation. Or, à six siècles de distance, l'âme de cette nation, jusqu'alors fidèle à ses origines, remontait pieusement à ces pères des temps anciens. Que de convulsions, depuis cette époque lointaine, avaient secoué cette terre! Que de sang charrié par ces fleuves au fond de leurs vallées! Que de luttes entre ces cantons, unis maintenant, que tant de haines avaient divisés! Que de batailles plus glorieuses où le danger commun rapprochait les alliés infidèles! Que de fois le vaisseau de la patrie avait failli sombrer dans les tempêtes qui bouleversaient le monde! Pourtant, il flottait encore, avec ses vingt-deux bannières aux simples emblèmes : le taureau d'Uri, l'ours de Berne, le curé de Glaris, les treize étoiles du Valais. Il flottait vers l'inconnu de ses destinées, porté sur les vagues des orages, défendu par la force des choses et par celle de sa volonté. L'ombre saine de son passé vaillant planait encore sur lui, dans la douteuse lumière des temps nouveaux. Et voici qu'en un jour solennel, il voulait revivre par le souvenir ces heures grandes et sombres de son aurore, où sa conscience était née dans l'effort d'affirmer ses droits, ces heures qu'enveloppe la brume des légendes et dont une flamme de poésie illumine l'incertitude. Ce jour-là, ses trois races, ses vingt-deux cantons, ses paysans, ses montagnards, ses bourgeois et ses ouvriers, ses protestans et ses catholiques, ses radicaux et ses conservateurs, tous ses élémens enfin, quels qu'ils fussent, tous ses fils et tous ses atomes, allaient se confondre dans la commune pensée de joie, de courage, de solidarité, qu'exprime la devise des vieux confédérés. Ce jour-là, dans la montagne comme dans les villes, dans les casernes comme dans les derniers couvens, dans les plus humbles hameaux et par delà les étroites frontières du pays, les cœurs suisses, partout où il y en a, frémiraient ensemble aux souvenirs évoqués de toute leur histoire.

Dès la veille de cette grande journée, des feux brillèrent dans la montagne : car c'est une belle coutume, pendant les nuits solennelles, d'allumer des bûchers sur les hauteurs. Dans les

temps anciens, quand on redoutait les attaques d'ennemis toujours menaçans, c'était un signal d'alarme : en éclatant dans le ciel, les feux appelaient les pères et les époux à s'unir pour la défense du foyer, et l'on s'armait de la hallebarde ou de l'arbalète. Aujourd'hui, quand ils brillent encore, ils ne parlent plus qu'un langage de bienveillance et de paix : ils sont un salut qu'on s'envoie de village à village, une pensée amicale qui s'en va vers les pâtres isolés dans les hautes Alpes ou qui vient d'eux, un signe d'accord joyeux, d'espoir commun, de foi et de fraternité. Les feux dans les montagnes rappellent que, perdus dans l'immensité des choses, enveloppés dans les mystères de la nature et dans les ténèbres de la nuit, les hommes veillent avec leurs pensées, que leurs âmes brillent comme la flamme et montent comme elle, qu'elles sont aussi des points lumineux dans l'espace, des étoiles allumées par des mains inconnues pour répandre la chaleur, pour semer la lumière, pour se répondre entre elles comme les notes graves d'un écho.

Épars sur les roches qui moutonnent autour du village, des groupes de paysans, de touristes, d'étrangers, les regardaient jaillir, ces feux qui semblaient des étoiles, pendant que dans le ciel s'allumaient aussi, tremblotans et timides, les myriades des soleils semés dans l'infini. Des lueurs pareilles, dont les unes étaient des bûchers et les autres des mondes, apparaissaient à tous les points de l'horizon. Il y en eut bientôt sur tous les sentiers invisibles du ciel, sur toutes les montagnes dont l'obscurité confondait les lignes, au sommet de la Pernelle, le long de la Voie Lactée, sur les flancs de la Matze, à mi-côte du Scex de Belle, Elles nageaient dans le vide, elles tachaient l'ombre épaisse, elles vacillaient, s'éteignaient, éclataient de nouveau, elles valsaient comme des feux follets, elles mouraient comme des yeux qui se ferment. Parmi les groupes, on les cherchait, on les montrait, on les comptait, on les suivait :

— Encore une, regardez-la !

— Est-ce une flamme? Est-ce une étoile? On ne sait pas!

La distance des conditions, des habits, des langues s'effaçait dans un sentiment de fraternité attendrie; tous communiaient ensemble avec ces inconnus dispersés à travers l'espace, dont les vacillantes lumières leur adressaient des signes affectueux. Ils étaient bons, ils étaient généreux, leurs cœurs débordaient d'une indéfinissable émotion. Plus ému qu'aucun autre, étant plus sensible, Sterny sortait de sa propre vie, fils des ancêtres lointains dont ces feux célébraient la mémoire, frère des braves gens qui les allumaient dans les ténèbres. Lui que d'obscures aspirations tourmentaient depuis si longtemps, il ne connaissait pas encore

un besoin si éperdu de tendresse et de bonté, un tel désir de se dépouiller, de s'oublier, de se donner. A chaque flamme nouvelle qui frappait ses yeux, il entendait plus claire la voix intérieure qui criait : « Je veux être ! » Mais cette voix attendait en vain la réponse. — l'autre voix qui aurait dit : « Me voici ! » Et comme un feu très brillant éclatait très loin, de l'autre côté du Rhône, comme la voix sonnait un appel de fanfare, — il eut soudain la sensation d'une approche inattendue. Il se retourna : Madeleine était auprès de lui. Le paysage s'effaça, les figures s'effacèrent ; il murmura :

— Vous... Vous ici !...

Madeleine répondit, tout bas :

— Oui, c'est moi, je suis revenue...

Mais Peney se mit à tirer des fusées, qui soulevèrent des bravos. Sergines, habile aux imitations, lança des cris de coq et des beuglemens de taureau, que roulèrent, grossirent, multiplièrent les échos cachés au fond des gorges de la Thèse. Des rires éclatèrent, troublant la solennité de la nuit. D'ailleurs, l'heure avançait : quelques feux s'éteignirent, engloutis par l'obscurité. Les femmes se plaignirent des souffles d'air frais qui frissonnaient sur leurs châles. Quelqu'un dit :

— Il faut rentrer !

On alluma des lanternes vénitiennes, pour revenir par le sentier qui ramène au village, à travers les prés.

Sergines cria :

— Sterny ! Sterny ? où donc êtes-vous ?

Julien dut répondre :

— Je suis là !

Et la bande des touristes s'ordonna, descendit parmi des cris, des rires, des bruits de fête, accompagnée à distance par le groupe plus grave des montagnards, qui rentraient aussi de leur pas allongé en observant les plongeons des lanternes multicolores. Une voix demanda :

— Et la musique ?

Une autre voix répondit aussitôt, en entonnant :

Roulez, tambours, pour couvrir la frontière...

Et l'on chanta jusqu'au bout, sur son air de marche, l'hymne belliqueux dont le doux philosophe Amiel composa les paroles et la musique, en un jour d'enthousiasme, au temps où le roi de Prusse menaçait un rameau de l'arbre fédéral. Puis ce fut le beau chant d'orgueil où le Suisse réclame « le fleuve souverain » qui descend de ses glaciers et dont ses vallées sont le premier berceau :

Il est à nous, le Rhin !...

Enfin, quand le monôme déboucha sur la place, un rythme de pas redoublés précipitait les vers alertes de Rambert, entraînans comme une *Marseillaise* des grimpeurs :

Salut, glaciers sublimes,
Vous qui touchez aux cieux!

Le chant se prolongea sur la place, où galopèrent des bandes folles sous les yeux des montagnards; le vin pétilla dans les verres, — le vin joyeux, le vin clair, le vin généreux du Valais dont chaque goutte se change en étoile. Les montagnards à leur tour s'égayèrent autour des tables de bois, dans les « pintes ». Puis, peu à peu, les bruits cessèrent, les fenêtres s'éteignirent, la nuit sereine enveloppa dans sa fraîcheur silencieuse le village qui s'endormit de son bon sommeil sain, sous la garde des cimes prochaines.

Rentré dans son chalet, Sterny laissa ses yeux errer longtemps dans le noir du paysage invisible, tandis que la Thôse grondait sourdement au fond de ses gorges, et que des souffles d'air parfumé, d'une fraîcheur divine, parcouraient la vallée. Son âme débordait d'une joie qui, dans la paix ambiante, se faisait très douce et très recueillie. Son cœur et ses lèvres murmuraient, dans un invincible besoin de jeter des mots au silence : « Elle m'aime!... Elle m'aime!... Elle pardonne!... » Et la vie ouvrait devant lui des splendeurs ignorées : il s'élargissait, il se multipliait pour l'absorber toute : il voulait aimer, penser, agir avec des forces décuplées. Le passé disparaissait, comme une île de fièvre dont s'éloigne un vaisseau : vainqueur enfin, l'homme nouveau surgissait parmi ces ruines déblayées; et dans un demi-rêve inconscient, il prolongeait le charme de cette heure délicieuse où il touchait au bonheur sans l'avoir encore saisi. Il pensa :

« Demain!... Demain!... Demain toute la vie sera claire, tout l'avenir lumineux... Demain, les dernières traces du passé auront disparu... Demain!... »

Et la fièvre de son attente précipitait la fuite de la belle nuit, et la fête de son cœur se confondant dans la fête interrompue, son avenir se noyait dans l'évocation du passé qui l'exaltait.

La fête recommença dès le point du jour, au bruit des pétards, au carillon des cloches. Bien avant leur heure accoutumée, les touristes et les étrangers des hôtels fourmillaient sur la place, curieux et gais, tandis que les montagnards débouchaient des ruelles étroites pour se réunir devant l'échoppe du cordonnier. Des femmes en chapeaux plissés, leur missel à la main, se dirigeaient vers l'église, à petits pas, en causant entre elles : on vit passer, bras dessus bras dessous, Reine Prélaz, la moricaude, et

Frisquine Jordan, toute pâlotte, ses petits yeux malins devenus très doux, tandis que derrière les deux jeunes filles pointait le museau futé du Fritz à Boson, qui ne se cachait plus. Bientôt les soldats arrivèrent dans leur uniforme gros bleu, leur fourniment astiqué de frais, fusil sur l'épaule et sac au dos comme s'ils allaient entrer en campagne : un roulement de tambour, — c'était Nanthelme, la figure toute petite sous son képi, qui maniait les baguettes, — les appela devant l'hôtel du Florent, où ils se formèrent en troupe, sous les ordres de Joseph Cascatey, qui portait les galons de sergent. Le gaillard commandait comme un capitaine.

— A droite, alignement, front! Présentez armes! Portez armes!

Même il fit faire à ses hommes quelques mouvemens inutiles, pour le plaisir de montrer son importance. Il les promena deux ou trois fois autour de la place, les conduisit devant le Grand-Hôtel, les ramena au bout du village, pour les arrêter enfin, selon la consigne reçue, dans le cimetière, devant l'église : car il devait rester là pendant le service pour le scander par des feux de peloton, comme si le Dieu de paix tenait beaucoup au bruit des poudres, aux simulacres de guerre.

A mesure que l'heure avançait, les groupes devenaient plus nombreux, le fourmillement plus épais : ceux de tous les plans, de tous les jeurs, de toutes les crêtes arrivaient pour la cérémonie, ceux des hameaux juchés sur les pentes de la Matze, de l'autre côté de la Thòse ou le long du Trecou, ceux des Traversis, tous, sans qu'un seul manquât au rendez-vous : ils restaient un moment à se regarder les uns les autres, pendant que la cloche ébranlait le clocher où frétillait le petit bouquet de foin mûr dont le vent emportait les graines; puis ils entraient dans l'église, déjà pleine comme un œuf, de leur pas lent, avec des mouvemens hésitans, des regards circonspects. Madeleine et Julien s'étaient rendus ensemble sur le Rocher de Croissy pour prendre leur part de l'office : car ce dimanche-là, comme aux dimanches ordinaires, le culte commençait par la bénédiction des tombes. Déjà le curé, en camail rouge, sortait de l'église : suivi du sacristain portant la croix, il s'avançait dans le cimetière, qui retrouvait un peu de son charme ancien, grâce à de nouvelles fleurs, à de nouvelles tombes, — à de nouveaux morts. Agenouillés autour des croix, on reconnaissait la belle tête de Maurice Combe que le dernier hiver avait blanchie, la mine futée de Petit-Gris, la frimousse éveillée de Frisquine, toute confite dans une dévotion inhabituelle, la jolie Élise Allet avec ses deux jumelles. Le curé passait, s'arrêtait un instant pour esquisser le geste qui pardonne, la grande croix s'inclinait, les mains des parens agi-

taient le goupillon : et peut-être que leurs pensées, en ce jour qui ne ressemblait pas aux autres, allaient plus loin que ces humbles tombes, peut-être qu'elles remontaient la chaîne des générations jusqu'aux temps où les ancêtres guerroyaient entre eux ou contre l'étranger pour laisser à leurs descendans plus de paix et plus de liberté, jusqu'aux temps héroïques dont on ne sait plus que de confuses histoires. Cette fois, la bénédiction ne tombait pas seulement sur des pères, sur des maris, sur des enfans enlevés avant l'âge; les prières ne se bornaient pas à recommander à la clémence des saints leurs humbles âmes isolées : c'était le passé tout entier dont on sanctifiait la mémoire, c'était l'âme de la patrie que l'on confiait à Dieu.

Quand le curé, ayant achevé sa tournée, rentra dans l'église, Joseph Cascatey commanda les premières décharges : les fusils partirent, les échos des gorges de la Thèse répétèrent en le prolongeant leur crépitement grêle, tandis que les fidèles, arrivés en retard et ne trouvant plus de place, se massaient sous le porche, devant le portail ouvert. Un des derniers fut Rarogne, en redingote, en chapeau haut de forme, qui se fraya passage à coups de coude, en répondant d'un signe aux saluts qui l'accueillaient. Julien murmura :

— Que va-t-il demander au bon Dieu, celui-là?

Une nouvelle décharge ébranla l'air, puis les retardataires, restés dehors, s'agenouillèrent comme si un coup de vent sorti de l'église les eût inclinés, et, toute la vie étant condensée autour de l'autel, un grand silence s'épandit dans la vallée. Les soldats restaient immobiles, l'arme au pied, maintenus en strict alignement par les regards de Joseph Cascatey; d'instant en instant, la cloche s'agitait dans sa cage, la prière montait dans l'espace ouvert.

Assis l'un près de l'autre, les yeux errant sur le spectacle, Madeleine et Julien se sentaient gonflés de pensées qu'ils n'osaient exprimer. Ils étaient heureux, et leur bonheur n'était point celui de deux amans candides qui s'abandonnent à la joie d'aimer : il s'y mêlait une tristesse infinie, de sourdes réflexions douloureuses, tout un travail de doute et d'inquiétude. Un poids indéfinissable pesait sur eux, un poids très lourd, qu'ils brûlaient de déplacer. Mais quelles paroles en auraient raison? Nécessaire entre eux, l'explication deviendrait plus difficile à mesure qu'ils la retarderaient. Au moment de rompre le silence où leurs âmes s'entendaient, ils s'arrêtaient dans l'effroi de ce qu'ils allaient dire, dans l'espoir de pouvoir se taire : est-ce que, caressés par cette atmosphère de joie et de pardon, frôlés par le souffle divin qui sortait de l'église, enveloppés dans le silence amical de ce paysage où depuis quatre années ils égrenaient leurs meil-

leurs rêves, est-ce qu'ils ne pouvaient pas chasser loin d'eux les nuages amassés dans les lointains de leur vie, l'orage ancien dont les grondemens les inquiétaient encore? Et puis, chacun se sentait coupable envers l'autre, chacun voulait laisser parler sa tendresse, chacun voulait écarter du visage aimé l'ombre mauvaise et toujours menaçante. A la fin, d'une voix très basse, Madeleine dit :

— Est-ce que vous me pardonnez?...

— Vous pardonner? répondit Julien. Moi? Et quoi donc, mon Dieu!

Lentement, d'un accent très tendre, une larme au bord de ses beaux cils, elle dit :

— De vous avoir laissé dans la tristesse... De vous avoir laissé partir, l'an dernier, sans vous dire le mot que vous attendiez... De vous avoir laissé souffrir, quand je pouvais vous consoler... D'avoir été une mauvaise amie, une sœur cruelle qui ne comprenait pas...

Ému jusqu'au fond de l'âme par cette charité bienfaisante, qui cherchait à s'accuser pour avoir le pardon plus facile, Julien prit la main de Madeleine, et la baisa.

— Vous pardonner cela? dit-il... Oui, c'est vrai, vous m'avez fait douter de votre bonté, de votre pitié, de votre indulgence... J'ai douté de notre avenir, j'ai perdu courage... Mais à présent, tous ces soucis s'envolent : ils ne me semblent plus que le prix léger de mon bonheur... Et je pense à d'autres doutes, à ceux que j'ai semés dans votre cœur...

C'était là la blessure à laquelle il tremblait de toucher, car il sentait bien qu'une fois découverte, leur sort dépendait de leurs paroles, comme leurs paroles de leurs cœurs dont elles allaient montrer les plus intimes profondeurs. Madeleine ne répondit pas tout de suite : sa main dans la main de Julien, elle réfléchissait et cherchait l'expression de confuses pensées :

— Il ne faut pas m'en vouloir, dit-elle, de n'avoir pas su vous dire ce que j'aurais dû, l'an dernier... J'ai eu pitié de vous, tout de suite, car j'ai compris que vous aviez souffert... mais autrement... autrement que je me l'étais d'abord imaginé!... Seulement cela m'entraînait si loin... si loin de tout ce que je sais!... J'avais un certain idéal de la vie, de l'amour... Je croyais... Je ne savais pas...

— Ah! mon Dieu! s'écria Julien, oubliez ce que je puis vous avoir appris! Oubliez ces horribles choses! Gardez votre idéal, je veux vous le refaire, car il est la seule vérité! Ce qui est faux, voyez-vous, ce qui est mensonge, c'est tout le reste : ce que j'ai vécu, ce que vous savez de moi. Mon passé, ma vie antérieure, oh! croyez-moi! rien de tout cela ne subsiste! J'ai mis

quatre ans à me renouveler, mais il n'y a plus trace en moi de ce que je fus jadis. Vous avez chassé ce fantôme, le fantôme que j'ai été, qui avait cru vivre... Vous, oui, vous... Et aussi cette simple vie où je me suis mêlé, ce pays dont j'ai pénétré l'âme, ces braves gens qui m'ont fait comprendre la sainteté de l'effort, de la peine et du travail... Des écailles me sont tombées des yeux... Et c'est à présent seulement que je sais ce que c'est que d'aimer!... Oh! croyez-le, je vous en prie!... Croyez qu'il n'y a plus rien dans mon cœur qui ne soit pour vous!... Croyez que nos deux vies, en s'unissant, vont fleurir, et qu'aucune ombre du passé ne planera sur l'avenir...

Elle dit gravement :

— Je le crois!

Et elle levait sur lui ses beaux yeux rayonnans d'amour et de foi, épanouie dans le bonheur.

Le prône devait être fini, car la cloche s'ébranla dans sa cage. Joseph Cascatey commanda une nouvelle salve. On vit sortir Rarogne qui, jugeant qu'il avait fait au bon Dieu une part assez large de son temps précieux, bousculait de nouveau les fidèles serrés sous le porche. Comme il s'arrêtait ensuite un instant pour regarder les militaires, Joseph eut une bonne idée; il commanda :

— Présentez les armes!

La petite troupe rendit les honneurs à Rarogne, comme s'il eût été le seigneur du pays. Flatté dans son amour-propre, il toucha le bord de son chapeau, sourit, et s'approchant du sergent, en clignant de l'œil :

— Venez donc vous rafraîchir au Grand-Hôtel avec vos hommes, quand vous aurez fini, dit-il : il y aura quelques bonnes bouteilles; elles vous consoleront d'avoir manqué le prêche, qui était fameux, je vous en réponds.

Là-dessus il fit claquer sa langue avec une expression gourmande, comme s'il venait de déguster du vin, et qu'il voulût dire : « Il est très bon! »

Privés du prône pour le plaisir de tirer des salves au bon Dieu, les soldats écoutèrent un autre discours, un peu plus tard, quand on fut sorti de l'église. Rangés sur la place, ils formaient avec les enfans de l'école, le conseil, les confréries, un cercle autour duquel la foule se pressait.

Au milieu, sur une table, le curé parlait avec de beaux gestes et d'une belle voix. Il évoqua quelques-uns des souvenirs glorieux de l'histoire nationale, ces exemples qu'il ne faut jamais oublier malgré les changemens du monde, quelques-unes de ces grandes figures du Valais, énergiques et violentes dans la

lutte comme dans la foi. Il rappela qu'au cours des événemens qu'avait traversés ce petit pays qui semble un îlot de montagnes, les prêtres avaient toujours défendu son indépendance et guidé ses fils à l'heure du péril. Il parla de l'amour de Dieu et de la patrie, qui peuvent se concilier dans les mêmes cœurs, dont les doubles flammes ne font qu'une seule lumière, pour éclairer les hommes et les conduire à leurs destinées. Ses paroles tombaient dans un grand silence attentif, et quand il eut fini, des acclamations éclatèrent de tous les côtés de la foule.

Comme il faisait un de ses derniers gestes, le curé aperçut, caché dans l'angle de la ruelle qui sépare les deux hôtels, la figure pâle de Gaspard. Le malheureux l'appelait du regard; lorsqu'il se vit remarqué, il fit de la main un signe suppliant et désespéré. Le curé répondit d'un petit clignement d'yeux, et, aussitôt son discours fini, il manœuvra de manière à traverser la foule pour joindre le pauvre garçon.

— Ah! monsieur le Curé, pardonnez-moi de vous déranger ainsi! dit Gaspard, qui avait les yeux remplis de larmes et ne semblait pas seulement s'apercevoir qu'il était mal vêtu parmi les gens en costume de fête. Mais il y a mon père qui vous appelle... Et il dit qu'il voit bien que c'est la fin qui approche... Et il souffle, et il souffle, que ça fait mal à voir.

— Dépêchons-nous! dit le curé.

En entrant dans le *raccard*, il comprit tout de suite que le vieux Clèvoz ne se trompait pas : assis sur son lit, secoué par ses étouffemens, le malheureux avait déjà ce masque sinistre que l'agonie semble poser sur les visages des mourans. Il leva sur son visiteur des yeux presque éteints, qui imploraient du secours, de l'air, des forces : mais il ne put que balbutier des paroles inintelligibles. Alors le curé, traversant de nouveau le tumulte de la place, se hâta d'aller chercher des poudres pour le soulager, et de lui donner l'extrême-onction. Soit à cause des poudres, soit à cause de l'huile sainte, Vieille-Suisse éprouva un léger mieux. Il put parler de nouveau, lentement, d'une voix très faible. Et il dit en serrant la main du curé :

— J'en ai bien assez vu, dans la vie... J'ai assez souffert... J'ai eu assez de misères... Si c'est la fin, cette fois, tant mieux!... Je n'ai pas peur, oh! non... La mort n'a qu'à venir... Je peux bien m'en aller!...

Il tourna les yeux vers Gaspard : ce fut comme si ses soucis revenaient sur lui et brouillaient sa cervelle, car il se mit à radoter à moitié, mêlant les choses vraies et les choses fausses, les vérités et les imaginations.

— Il faudra travailler... pour racheter... pour racheter le

chalet... Pas l'hôtel, non, non, pas l'hôtel... Le chalet... L'hôtel, tant pis pour l'hôtel!... Faut pas vouloir trop de choses!... Et la vigne en Leytron, tu ne la vendras jamais, entends-tu... Je ne veux pas, jamais!... Ni les champs, au moins!... Oh! oh! les champs... les champs... Les champs, vois-tu, ça reste toujours là... ça ne bouge pas... ça donne toujours de l'herbe pour les vaches... des pommes de terre... du blé...

Gaspard courbait la tête, car ces paroles tombaient durement sur lui : la vigne, les champs, le chalet, ces biens qui restent, qui nourrissent les générations, que les pères lèguent à leurs fils pour que ceux-ci les agrandissent et les améliorent, — ils étaient devenus l'hôtel du Florent : une bâtisse à spéculation qui les avait ruinés, qui en enrichirait d'autres, qui passerait ainsi de mains en mains, avec des fortunes diverses, comme un billet de loterie. La vigne, les champs, le chalet : son ambition les avait détruits en quelques mois, alors que depuis si longtemps ils bravaient l'incendie, les maladies, les avalanches, les inondations ; et c'était comme s'ils se fussent fondus et dissipés, puisque le père mourait dans la misère, et puisque aussitôt qu'il lui aurait fermé les yeux, il s'en irait lui-même courir le monde comme un vagabond, sans savoir s'il reviendrait jamais.

Des échos de la fête entraient dans le *raccard :* le crépitement des salves que Joseph Cascatey commandait sur la place, les sons assourdis d'une musique de cuivre, le bruit vague que fait la foule en remuant et en piétinant. De temps en temps, des gens entr'ouvraient la porte pour demander des nouvelles, car le curé avait dit en passant : « Vieille-Suisse va mourir! » Et, bien que les Clèvoz, depuis leur ruine, ne parlassent plus à personne, cette nouvelle, tombant au milieu de la fête, émouvait le village. Des vieux, des notables, des amis, demandaient à voir encore une fois le pauvre Henri-David, pour lui dire adieu. Avec un mélange de compassion et de curiosité, ils examinaient furtivement la misère de sa dernière retraite, les restes du mobilier, le désordre de la pièce obscure où l'air manquait; puis ils ramenaient leurs yeux sur le corps douloureux qui râlait, tressaillait, étouffait, divaguait avec des mouvemens lourds de masse presque inerte. Ils s'approchaient sur la pointe des pieds, penchaient leurs visages durs et graves sur sa figure tellement ratatinée, aux traits si déformés, qu'ils la reconnaissaient à peine, et s'éloignaient en chuchotant de ces paroles sourdes comme on n'en prononce qu'au chevet des mourans. Aucun signe extérieur n'indiqua qu'Henri-David les vît ou les comprît. Il regarda Maurice Combe, mais d'un regard muet et mort. Il pressa la grosse main du père Jumieux. Quand Balthazar s'approcha de lui, il fit un geste que personne ne comprit. Le curé

lui-même, bien qu'accoutumé au langage des moribonds, ne devina pas les mots que mâchonnait le remuement de ses lèvres, et il restait à son chevet en roulant toutes sortes d'idées, — oublieux de la fête qui devenait toujours plus bruyante, à mesure que la journée avançait.

Vers les quatre heures, pendant qu'on servait le banquet officiel dans la grande salle de l'hôtel de la *Dent-Grise* — un banquet pour lequel le bon François-David avait mis les petits plats dans les grands ! — le père Clèvoz se réveilla de sa torpeur pour entrer en agonie. Cette fois, la mort était là, son souffle passait comme un frisson dans l'atmosphère étouffante du vieux *raccard*, son approche solennisait la misère des choses. Quoiqu'il ne la craignît point, comme il l'avait dit tout à l'heure, quoiqu'il fût rassasié de jours et de chagrins, Vieille-Suisse se raidit contre sa main sèche, dans un réveil inconscient de l'instinct tenace qui se cabre au bord du grand abîme. Un moment il retrouva des forces, comme si son corps dévoré par le mal en eût pourtant recélé une provision inépuisable : la lutte recommença, la défense suprême du vaincu qui repousse encore le genou pressé sur sa poitrine. D'affreuses crises le reprirent ainsi : il fut tordu et secoué comme un arbre déraciné que l'ouragan s'acharne à fouetter, comme un blessé sur lequel passe une charge furieuse. De nouveau, son cœur battit comme la cloche qui, justement, se remettait à sonner à toute volée au haut du clocher ; de nouveau, il haleta dans des efforts désespérés pour aspirer l'air que ses poumons ne pouvaient plus contenir, — la bouche béante, les yeux hors de la tête, le visage en sueur, lancé en avant par de brusques secousses qui le rejetaient sur ses oreillers ou crispant ses bras décharnés au cou de Gaspard. Après s'être tu très longtemps, il se remettait à parler, il lâchait des mots, toujours les mêmes, qu'il répétait constamment, — et ces mots semblaient comme un étonnement de toute cette souffrance qui l'écrasait, le hachait, le broyait :

— Mais... qu'est-ce... que... j'ai... donc... qu'est-ce... que... j'ai... donc...

Gaspard répondait :

— Père... père... Mon pauvre père...

Tandis que le curé lui mettait un flacon sous le nez, ou tâchait d'introduire une cuillerée de potion entre ses lèvres violettes. Bientôt les mots diminuèrent, plus faibles, presque inarticulés, n'exprimant plus la question qui flottait encore dans l'esprit obscurci :

— Mais... qu'est-ce... que... qu'est-ce... que... qu'est-ce...

La violence des crises s'apaisa. A deux ou trois reprises, la main du moribond, cette main vaillante qui avait remué tant de

charges, pauvre main noueuse déformée par les blessures du travail, toute faible maintenant, toute pâle, s'agita dans le vide comme pour repousser l'invisible Ennemie, et les lèvres presque noires murmuraient encore :

— Mais... Mais... Mais... Mais...

Puis le geste cessa, la voix s'éteignit : ce fut de nouveau le calme, l'assoupissement, le silence, jusqu'au moment où le dernier hoquet l'emporta.

. . . . . .

Quand le curé traversa, pour rentrer à la cure, la place où la fête battait son plein dans la nuit commençante, un spectacle singulier attira son attention : une sorte de lanterne magique, imaginée par les ingénieurs, qui projetait des ombres sur un grand drap blanc, suspendu au balcon de l'hôtel de la *Dent-Grise*. Or le tableau qui s'exposait en ce moment représentait une vue panoramique de la vallée de la Thôse, non pas telle qu'on la voyait encore, mais telle qu'elle serait demain, avec plusieurs hôtels juchés sur ses pentes à la place de leurs paquets de mazots, avec des ponts jetés sur ses abîmes, avec ses champs coupés par la ligne de chemin de fer parallèle à l'échancrure ouverte du torrent, avec un long train filant à toute vapeur comme s'il venait de sortir du village. Un murmure de satisfaction saluait cette image prophétique. Puis quelqu'un eut l'idée d'imiter le sifflet de la locomotive, et des applaudissemens éclatèrent parmi la foule, des rires de contentement, des plaisanteries :

— Ça y est, cette fois ! ça y est tout de bon !... Elle siffle déjà !...

Ému encore de l'autre spectacle qu'il quittait à peine, le curé, au lieu de partager la joie commune, sentit que son cœur se remplissait de tristesse. Il y a des choses qui meurent, pensa-t-il, et qui ne reviendront plus. Avec les vieux qui disparaissent, s'en vont les anciennes mœurs, les anciennes idées, tous les vestiges d'un passé qui vécut longtemps, et dont la ruine est rapide. Il y a un monde qui finit tous les jours, un monde dont on pourrait compter sur les doigts les derniers survivans. Que vaudra celui qui naît à la place, si différent, agité, convulsif, hardi, ambitieux? Sera-t-il meilleur, sera-t-il plus heureux? C'est le secret des aurores futures. Nos pauvres regards bornés ne le pénètrent pas : quand nous les promenons autour de nous sur le travail confus du monde nouveau qui se forme, hélas! tout ce que nous voyons, ce sont les souffrances, les deuils, les misères de ce douloureux enfantement...

ÉDOUARD ROD.

IMPRESSIONS DE RUSSIE

SOUVENIRS DU COURONNEMENT

I

Moscou, sous la dernière neige d'un hiver attardé, ouvre à son hôte ses rues sombres. Cinq journées s'écouleront encore avant l'arrivée de l'Empereur; des troupes débarquent d'heure en heure, des équipes d'ouvriers achèvent de construire, de suspendre, de draper, d'enguirlander; mais cette fièvre du jour tombe le soir; voilà la ville rendue au rythme normal de sa vie nocturne. La voiture file au trot du grand cheval léger sous le mince harnais. Une maison se carre largement sur son étage unique et jette par plusieurs fenêtres des lueurs semblables qui traînent sur le pavé humide; derrière les vitres d'un traktir, des garçons aux braies blanches, aux blouses blanches, passent comme des fantômes; une église dont la porte s'ouvre toute grande montre, devant l'iconostase, auprès d'une grille de cierges allumés, un prêtre debout, une image sur sa poitrine; des fidèles sortent de cette église; d'autres, en passant, se découvrent; les traits graves de leur figure se dessinent sur ce fond de lumière, tandis que la cloche sonne interrogativement et que la ville sévère élève la voix pour demander ce qu'est venu faire chez elle cet homme de peu de foi?

Faire ce qu'on fait dans une ville inconnue, courir les musées, visiter les monumens, voir les choses rares dont il est question dans les almanachs, le tsar-kolokol et le tsar-pouchka, la cloche qui ne sonne pas et le canon qui ne tire pas; puis porter l'uniforme français au milieu d'une foule cosmopolite, assister au spectacle merveilleux, être l'hôte de la société la plus polie, l'invité de

la cour la plus brillante, jouir de ce que l'hospitalité, la courtoisie, la camaraderie, l'amitié, offrent de meilleur, recevoir beaucoup, ne rien pouvoir rendre, vivre enfin comme au-dessus de la vie dans un monde féerique, où tout soit réalisé avant le désir et dépasse les plus beaux rêves, mais au demeurant ébloui, charmé, lassé, se sentir loin de ce peuple ami et figurer en indifférent au contrat religieux que cet empereur va passer avec son empire; tel est le rôle offert; peut-on s'en contenter? Qu'importe l'éclat du tableau, si nous n'en apercevons pas la signification commune? Que serait la pompe de la cérémonie sans la nécessité du sacrement?

Mais se hausser jusqu'à une participation plus vraie et plus sympathique; regarder, s'il se peut, avec des yeux russes, et derrière la fête étrangère reconnaître l'événement national : là est l'intérêt; là, le devoir.

Là aussi le difficile problème, car une autre nationalité ne s'improvise pas plus qu'une autre conscience; un moujik sera ici meilleur témoin que l'observateur le plus érudit et le plus attentif. Pourtant, à défaut d'un instinct historique lié aux croyances, reçu avec la vie, l'intelligence peut encore s'appliquer à l'étude du phénomène; elle cherchera dans la consécration d'un pouvoir la consécration d'une idée. Comment ce couronnement solennel est-il devenu une nécessité sociale, une loi des mœurs, un besoin des consciences, enfin, le fait naturel qui n'interrompra pas le train journalier de cette ville morfondue là dans le brouillard? Il faut interroger là-dessus Moscou même, l'être sans durée, la vivante énigme qui mêle à ses jours présens le mystérieux prestige du passé.

II

Les géographes font observer que Moscou était au moyen âge le centre de trois grandes voies commerciales divergentes : la voie de la Baltique et des villes hanséatiques; la voie du Dniéper, de Kief, de la Mer-Noire, du commerce oriental; la voie de Nijni-Novgorod et de la Volga, laquelle se rattachait à la Sibérie par la piste des caravanes, à la Boukharie par l'intermédiaire de la mer Caspienne. Ils notent au fur et à mesure des événemens historiques la multiplication de ces chemins rayonnans, et d'abord, à une époque où la Russie, purement terrienne, n'avait encore aucun regard sur la mer, l'ouverture de la Mer-Blanche au commerce anglais et la singulière apparition de Chancelor à la cour d'Ivan le Terrible; ils suivent le développement du noyau moscovite, à mesure que ces voies naturelles se fixent, se ballastent, se ferrent, et deviennent le réseau circulatoire embranché main-

tenant sur ce cœur national. Les ethnographes observent que Moscou tient le milieu entre deux masses imparfaitement russifiées encore, d'une part les éléments polonais, petits-russiens, juifs de la Russie occidentale, de l'autre les populations musulmanes éparses sur la Volga, ou répandues à l'infini dans l'au-delà de l'Oural. Pour les historiens, Moscou est la capitale naturelle de la Russie; occupant le centre de gravité d'un triangle marqué par ces trois sommets, Kief, Pétersbourg et Kazan, elle est le point prédestiné où viennent se composer ces trois forces, la Russie d'autrefois, l'Europe d'aujourd'hui et l'Asie de demain.

Dieu sait ce que valent ces raisons. Au moins ne feront-elles pas que Moscou n'ait pas trouvé dans la guerre la cause unique et la loi fatale de sa croissance. C'est là ce qu'il faut montrer, ne fût-ce que d'une manière rapide et discursive.

C'était au XIIe siècle; Kief demeurait le centre nominal de la Russie, mais l'empire se morcelait en apanages dont les possesseurs contendaient entre eux pour la possession de la capitale. Youri Vladimirovitch, qu'on appelait Dolgorouki (Longue-Main), avait Souzdal et Vladimir. Le premier, il remarqua cette colline au milieu des bois; auprès coulait une Moskva plus puissante alors qu'aujourd'hui, car elle drainait les eaux d'une vaste forêt, c'était un portage et c'était un carrefour; mais surtout, c'était, près de la frontière et dans la direction de Tver, un important point stratégique. Des villages établis là appartenaient au boyar Koutchko, lequel, résistant à l'expropriation, paya de sa vie cette résistance; ainsi l'acte préliminaire de la fondation de Moscou fut un acte d'autorité et de violence, le premier poteau de la forteresse de bois s'enfonça dans une mare de sang. Cent ans, le chroniqueur se tait sur l'obscure place d'armes; mais tout d'un coup elle brille, elle est en flammes; les Tartares sont venus, ils ont fait de la ville un tas de cendres et du voévode un martyr. Relevée sans retard, Daniel Alexandrovitch, — un des fils d'Alexandre Nevsky, le saint Daniel du calendrier russe, — la dote de l'église *du Sauveur dans la Forêt;* et dès lors, l'idée religieuse et l'idée militaire étant symbolisées en elle, l'indication de Moscou est complète.

Cependant Kief, fondée trois siècles auparavant par les princes Varègues, et base de leurs conquêtes progressivement étendues vers le sud, Kief, qui regardait alors vers Constantinople comme Moscou va regarder vers la Horde, et comme plus tard Pétersbourg regardera vers l'Europe, Kief, ville marchande, littéraire, chrétienne, point militaire, Kief ruinée par les Tartares, disparaît pour tout un siècle. Le centre politique se porte, par une attrac-

tion naturelle, là où se trament les élémens militaires; la force marche vers le danger. Non que le transfert soit immédiat; il oscille au contraire par lentes librations, et c'est d'abord Vladimir qui l'emporte avant que Moscou plus forte ait attiré sur elle la souveraineté. Les phases de cet établissement sont, entre les principautés russes, celles d'une rivalité tragique : guerres, trahisons, surprises, assassinats deviennent les moyens de la politique; à bout de traîtrises, les princes vont à la Horde chercher des juges; ils y trouvent des bourreaux. Jean Kalita, Jean l'Escarcelle, premier souverain vraiment moscovite et pour son caractère droit, simple, pratique, et pour le rôle que les événemens lui attribuent, bénéficie enfin de la prépondérance acquise par Moscou. Les prédictions du métropolite Pierre le persuadent d'ériger dans la ville un temple de pierre; ce temple, asile double, logera la chaire métropolitaine et sera aussi le refuge du pouvoir. Jean Kalita, qui écoute ce conseil, décide par là de tout son règne. Tver, humiliée, perd sa grosse cloche qu'on apporte à Moscou; l'Ouspiensky sobor s'élève dans le Kreml; l'ère moscovite s'ouvre dans l'histoire.

C'est alors seulement, après ce commencement d'une unification russe, que la Moscovie pourra s'assembler contre l'ennemi extérieur, qu'ensanglantée, brûlée et ravagée, mais provoquée à vivre par la mort même, elle va croître sous la sélection de guerres atroces et continues. Avec quelle lenteur se fait cette montée d'un peuple qui prétend à vivre et qui se lève pour combattre hors des sillons de la terre comme dans cette fable ancienne des guerriers de Cadmus, qui n'est pas une fable, mais la loi précaire de toute humanité, comment il dégage peu à peu son énergie du chaos naturel et prend conscience de soi, c'est ce que racontent ces annales moscovites, les plus sombres qui soient dans la littérature du monde. Ainsi, sous le seul règne de Dmitri Donskoï, la victoire de Koulikovo, par laquelle le prince défait Mamaï et gagne son surnom de Donskoï, semble une délivrance définitive; mais Toktamych, entrant par surprise dans Moscou maintenant garnie d'une enceinte de pierre, y pille, y massacre, et s'en va, laissant derrière lui 25000 cadavres. La ville phénix renaît une fois de plus et ne se souvient que de Koulikovo. Suivant l'usage ancien, — car la plupart de ses églises sont votives, et si la ville est aujourd'hui si sainte, c'est de toute l'horreur du passé, — Moscou doit s'enrichir d'un monument nouveau. Dmitri élève, en mémoire de sa bataille, le temple de la Nativité de la Vierge. Ainsi le flux et le reflux se succèdent sans que cette mer se calme, et des masses humaines s'exterminent dont il ne reste rien qu'un signe de croix.

A mesure que l'État croît autour de son idée génératrice et centrale, celle du pouvoir autocratique, la ville croît autour du Kremlin. Dès les temps de Dmitri, elle a débordé hors de sa forteresse; une vie sociale s'est adossée à la vie militaire : c'est, dans le Kitaï gorod, un grand nombre de boutiques, d'ateliers, d'écuries et d'hôtelleries, tout cela jeté pêle-mêle, mais assez précieux pour que Dmitri trace alentour l'enceinte de 1394. Kremlin et Kitaï gorod composent ensemble le noyau autour duquel la ville s'étendra par anneaux concentriques; cent cinquante ans plus tard, le Bielyi gorod, première enveloppe, a déjà poussé; et même le Zemlianyi gorod s'éparpille autour d'elle dans un désordre circulaire. Dès lors la ville adulte a réalisé un plan qui ne variera plus jusqu'aux temps modernes : comme dans un corps ossifié les tissus seuls se renouvellent et la forme apparente ne change pas.

Une vie déjà complexe anime ce jeune organisme; une force militaire existe, cantonnée dans le quartier des *nalitchi*, le seul où l'on ait le droit de boire; des monnaies à l'effigie des princes aident au commerce qui naît; des iconographes russes, des architectes étrangers travaillent aux églises et aux palais. Moscou est maintenant la mère triomphante des villes russes. « Gloire à la ville de Moscou, » crie le soir la sentinelle postée devant l'Ouspiensky sobor; et celles qui veillent sur le rempart, comme si, la Russie tout entière attenant à l'enceinte, elles nommaient simplement les bastions de la forteresse, répètent de proche en proche : « Gloire à la ville de Vladimir... Gloire à la ville de Kief... » La cloche qui appelle à la prière les habitans du Kremlin, c'est la cloche de Novgorod, la cloche républicaine qui assemblait les citoyens au vétché; elle sonnera demain en actions de grâces pour la conquête de Kazan. « Comme il plaira à Dieu et à l'empereur, » commence de dire le peuple, que sa religion relie effectivement au pouvoir, suivant le sens très simple du mot religion. « Deux Romes sont tombées; la troisième s'élève; la quatrième ne naîtra pas », proclame un annaliste; un autre rappelle cette prophétie qui depuis longtemps menace Constantinople et dont la Russie se souvient toujours : « La race russe, élue de Dieu, conquerra la ville aux sept collines et régnera sur elle. »

Les souverains ont depuis longtemps senti l'extension de leur pouvoir; mais Ivan IV, qui sera le Terrible, en a le premier la pleine conscience. Il cueille le fruit que l'histoire a mûri; il publie, il achève l'œuvre accomplie par le destin; il se couronne suivant le rite de Byzance, et l'Ouspiensky sobor entend pour la première fois proclamer le titre de *tsar*.

III

Ainsi « Moscou est le temple de la Russie, et le Kremlin en est l'autel (1) », ainsi le couronnement tout entier n'est qu'un rite célébré dans ce temple et devant cet autel. D'Ivan le Terrible à Nicolas II, assez d'exemples ont confirmé une tradition assez vieille : le rite se trouve aujourd'hui déterminé jusque dans ses moindres détails.

Le premier épisode doit être une entrée du souverain dans Moscou; cette règle s'est naturellement introduite du jour où la volonté de Pierre a transféré dans Pétersbourg la résidence impériale. L'usage veut aussi que le souverain marque un temps d'arrêt aux portes de la ville; depuis Paul Ier, cette halte s'est faite d'habitude au palais Pétrovsky.

Catherine II fit élever ce palais à la mémoire de la paix conclue en 1771 avec les Turcs; elle le voulait de style gothique. Peut-être l'architecte Kasakof crut-il exécuter l'ordre de la souveraine; mais le palais n'est pas gothique. Le château s'enveloppe d'un double avant-corps, et ne découvre que sa façade entre ces deux ailes circulaires, basses, symétriques; on trouve, il est vrai, sur ce pourtour des fenêtres ogivales dont le contour, blanchi à l'enduit, contraste avec l'appareil de briques, mais deux campanules cannelés bornent l'entrée, et deux tours rondes, sur un socle polygonal, s'attachent à la construction; de même, la façade se double d'un balcon porté sur des colonnes trapues tout à fait russes, et c'est à peine si le motif de l'ogive revient artificiellement broder le pourtour de la rotonde centrale.

Ce palais, que longe la chaussée de Pétersbourg à Moscou, était vraiment le point d'arrivée à l'époque où l'on voyageait en poste; il se trouve aujourd'hui plus éloigné de la ville que ne sont les gares; en sorte que l'Empereur, arrivant au débarcadère de Brest, doit monter en voiture et parcourir une verste en rebroussant chemin.

Donc le 6 mai, vers 6 heures et demie du soir, le train impérial s'arrête devant le pavillon de bois spécialement édifié; Leurs Majestés descendent, et quelle autorité locale, quel rassemblement de grands dignitaires pense-t-on qu'elles rencontrent sur le quai? Un seul général, commandé de service, se porte au-devant du souverain et nomme la troupe réunie ici en armes : dans la gare même, une garde d'infanterie, et dans la cour, sous la pluie, l'esca-

(1) Paroles de l'Empereur Alexandre III.

drou de uhlans qui va former l'escorte. Une musique joue la *rencontre*, puis l'hymne populaire.

« *Zdorovo, oulany* (1)! » dit l'Empereur : ses soldats lui répondent, et c'est fini ; les voitures roulent vers Pétrovsky, l'éclatante cavalerie disparaît dans une tempête de boue. Le commandant de la place russe est entré au poste de Moscou.

Tandis que le cortège s'éloigne, la foule se dissipe et suit par la ville l'itinéraire même que suivra le souverain lors de son entrée solennelle. Au delà des portes triomphales, — souvenir de 1812, l'arc de triomphe n'est-il pas un souvenir de 1805 et de 1807 ? — la chaussée de Pétersbourg se prolonge directement par la rue de Tver, laquelle s'appelle d'abord *Iamskaïa ;* là vivaient et se louaient les courriers dont les caissons (*iamstchiks*), montés sur les roues d'une voiture ou les patins d'un traîneau, voyageaient d'une capitale à l'autre. C'est une large avenue, où des décorations pareilles appliquées à des maisons semblables font au total une longue perspective tricolore fuyant vers le centre de la ville ; le feuillage naissant des arbres qui bordent les trottoirs ajoute une légère touche verte à ces tons éclatans.

La rue de Tver perce tout droit jusqu'au saillant du Kremlin ; elle est ainsi, suivant qu'on se plaît aux comparaisons de la géométrie ou de la biologie, soit un rai de la roue moscovite, soit la veine qui rassemble en ces jours-ci toute la vie sociale et la fait refluer vers le cœur politique.

Pour comparer deux faits assez incommensurables entre eux, mais que les événemens ont rapprochés, l'entrée de l'Empereur à Moscou et son entrée à Paris, on peut dire que la rue *Çadovaïa*, jetée tout autour du Zemlianyi Gorod, rappelle le cordon de nos boulevards extérieurs et de nos grandes avenues, et, qu'au dedans de cette première ceinture, à Moscou comme à Paris, une ligne de boulevards trace un second cercle plus restreint. Pourtant la rue de Tver ressemble moins aux Champs-Élysées qu'à telle route départementale traversant un bourg de Bretagne ou de Normandie. Des maisons basses aux vastes fenêtres sans contrevens et sans rideaux, des traktirs, des échoppes et des boutiques, des chapelles, se pressent les uns aux autres dans une confusion triste ; seuls, le club anglais, fondé au commencement du siècle par le comte Razoumovsky, puis l'important palais du gouverneur général, devant lequel une foule curieuse stationne en ce moment, témoignent d'une vie plus aristocratique ou plus confortable.

Je ne sais qui, oubliant pour un instant le Kremlin, disait

(1) « Bonjour, uhlans ! » Tout chef russe s'approchant d'une troupe russe doit — *zdorovatsia* — *s'abonjourer* avec elle.

que Moscou est un cercle dont la circonférence est partout et dont le centre n'est nulle part; et Belcour, au siècle dernier, ne voyait ici qu'un « assemblage de plusieurs villages disposés au hasard et formant ensemble un labyrinthe où l'étranger trouve malaisément son chemin. » L'un et l'autre exprimaient cette indétermination, cette lourde homogénéité, traits spéciaux de la physionomie de Moscou. Car, bien que la ville éprouve, comme d'autres, une attraction vers l'ouest et qu'elle ait là son *Bois*, le Pétrovskyi Park, elle ne connaît pas, comme Londres et comme Paris, ces pôles opposés du luxe et du travail, ni ne souffre de cette dissociation qui se fait fatalement sentir quand l'attraction vers le centre a disparu.

A peine quelques magasins de style européen ont-ils remplacé les boutiques russes du Zemlianyi Gorod, quand la rue de Tver débouche devant la porte de la Résurrection; là, entre les deux baies jumelles, se dresse comme une guérite la chapelle de la Vierge d'Ibérie; plus loin, s'étend la Place Rouge; l'étrange église de Saint-Basile, debout à l'autre extrémité de l'esplanade, apparaît un instant, réduite dans la perspective, inscrite tout entière sous l'encadrement d'un des porches; puis un izvodchik qui passe la cache avec sa tête, découverte en l'honneur de la Vierge.

Tournant à droite, je longe, à travers le jardin Alexandre, le Kremlin radieux à cette heure brève de soleil couchant; la longue escarpe soutient la terrasse, la colline plutôt, sur laquelle sont assis le Potéchnyi Dvoretz et l'Oroujeinaïa palata; l'un, vert d'eau, ouvre ses balcons et lève ses stores pour quelque hôte illustre; l'autre, rougeâtre, aux fenêtres grillées, garde les trésors impériaux. Les tours mongoles, dont les bases et les sommets sont verts, interrompent la dentelure continue et rose des hauts merlons orientaux; puis la courtine s'arrête subitement pour se retourner parallèlement au fleuve. Là, l'entrée Tainitzkaïa, au porche ogival orné d'une image que veille une lampe, présente son couronnement étagé; au-dessus du toit effilé, telle une flamme sombre sur un cierge aigu, s'éploie l'aigle double dont une tête s'appelle *armée* et l'autre *religion*.

La foule, la masse plutôt, se meut lentement par la Pretchistenka. Elle borde le trottoir d'une haie attentive au va-et-vient de la chaussée; elle s'attarde devant les illuminations isolées, par lesquelles on essaie l'effet des lampes de couleur et des transparens. Une rue tout autre déjà que celle de ces derniers jours, plus populeuse et plus animée, et qui raconte assez que l'Empereur vient d'arriver. Des équipages aux livrées impériales, d'autres aux cocardes des grandes nations, de simples izvodchiks venus par

centaines de Pétersbourg, de la province, de la campagne, — tout le flot de la vie officielle et cosmopolite roule endigué entre les berges de la vie locale. Les voitures étant soigneusement gardées par les *gorodovie* contre la maladresse des piétons, les autorités de partout éclaboussent ce bon peuple qui admire et qui sourit.

C'est bien la *capitale populaire* qui étonne les Russes eux-mêmes au sortir de Saint-Pétersbourg. Ce caractère propre apparaît davantage à mesure que j'approche de ces *Khamovniki* lointains, où ma bonne fortune m'a fait trouver, à côté d'une usine française, l'asile le plus hospitalier et le plus charmant. Des soldats jouent et rient dans la rue; derrière eux, sur la vitre de la lanterne réglementaire accrochée au mur, on lit : « Comte Léon Tolstoï »; mais pas un d'eux ne soupçonne par quels traits particuliers le propriétaire de cette maison se distingue des autres gentilshommes. Ils appartiennent au régiment de Volhynie, arrivé tantôt de Varsovie; ce sont de beaux gars heureux et simples, des âmes d'enfans dans de puissans corps d'hommes; et l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de leur force ou de leur douceur, de leur endurance au service ou de l'insouciance avec laquelle ils se délassent en attendant l'heure de la prière et du repos.

Dans la cour de l'usine, les ouvriers mènent l'interminable *khorovod;* cinq garçons, qui se tiennent par la main, font face à cinq filles; un d'eux récite et nasille sa mélopée, qui traîne et s'égare dans un rythme changeant; ils font *en avant cinq* à la fin du couplet, tandis qu'autour d'eux la ronde des femmes, allant son indéfinie promenade circulaire, reprend le refrain. La chanson s'achève par des baisers fort graves, pour lesquels ces messieurs se découvrent; et puis, on recommence... Tous sont là, eux coiffés de la casquette plate, elles du mouchoir rouge nécessaire à la décence; tous, excepté ceux de la *Krane*, de la garde populaire volontairement employée cette nuit au service de l'Empereur. C'est sous Catherine que s'introduisit pour la première fois l'usage touchant de cette krane : « Silence..., disaient entre eux ces braves gens répandus dans les jardins du comte Razoumovsky, ne troublez pas le repos de notre mère... »

Paysan, soldat, ouvrier, ou plutôt cet homme russe qui est à la fois le paysan, le soldat et l'ouvrier, c'est à cet être humble, doux, obéissant, aimant, croyant, dévoué jusqu'à la limite de ses forces et jusqu'à la mort, que s'adressent surtout les solennités de tantôt. De tout ce qu'il sait, de tout ce qu'il éprouve, de tout ce qu'il voit, son tsar à ses yeux est la synthèse vivante; le tsar est le père, comme la terre est la mère, et ce personnage sublime que

la foi exalte au sommet du pouvoir, l'amour le rapproche à la portée des consciences.

Donc *l'empereur élu par Dieu* va devenir le *tsar couronné par Dieu:* c'est le thème sur lequel s'exercent aujourd'hui les journaux à cinq kopeks et les différentes brochures publiées par la librairie du synode. « L'Empereur a choisi la date anniversaire de sa naissance pour entrer dans Moscou, Moscou capitale populaire, Moscou au chef d'or, Moscou troisième Rome, Moscou mère des villes russes... » L'auteur s'interdit de pénétrer au saint des saints de l'âme impériale, pourtant il sait, il sent... il a lu la bonté sur le visage de l'Empereur et « dans ses yeux infiniment doux. Le peuple l'attend, l'appelle... L'âme populaire se pense en lui... » Et l'opuscule religieux, *le Tsar et le peuple*, déclare, — de ce vieux style slave qu'on emploie pour parler de l'Empereur et du bon Dieu, — « que les pierres précieuses qui chargent la couronne de sa tête sont les symboles de ses soucis et de ses peines, et que c'est aussi une couronne d'épines. »

Je ne sais quelle couleur la langue française donne à ces expressions sincères et fortes, mais dans ce langage archaïque et religieux elles émeuvent étrangement. On y sent la chaleur d'un sentiment général et réciproque; quelque chose du fluide pieux qui parcourt en ce moment tout le corps de la nation russe excite et caresse un cœur d'Occident. Pour avoir dans la tête des idées de son pays, on n'en a pas moins au cœur des réminiscences d'ailleurs, Dieu sait d'où, et quelque besoin de confiance, de dévouement et de bonté. On voudrait être convié à cette fête des âmes, retrouver, ne fût-ce que pour une heure, le bien perdu, le bien de foi, savoir encore aimer, prier et pleurer. Heureuse Russie! plus tard quand elle aura connu à son tour la lenteur du progrès social, les mécomptes de la bonne volonté, enfin le grand malentendu dans lequel se débat l'Europe, elle pourra plus d'une fois regretter ce temps-ci. Mais silence sur tout ce que l'entendement regrette ou rêve, et que rien ne gâte ces jours si beaux, aube radieuse du nouveau règne, jours du matin, jours du printemps, jours de l'espoir.

IV

Moscou se réveille en fête au neuvième matin de son mois de mai. Le peuple, endimanché, se répand vers le Pétrovsky Park dont il escaladera les arbres, et vers le Kremlin dont il couvrira les glacis: des voitures transportent en tous sens les spectateurs privilégiés. Les corps diplomatiques sont invités au palais de S. A. I. le

grand-duc Serge; différentes tribunes, construites aux carrefours que traverse la rue de Tver, recevront les représentans de la noblesse ou les membres de la haute administration moscovite.

Mais j'ai trouvé la place la plus enviable; car mon ami, le capitaine de B..., veut bien me prendre comme volontaire dans sa compagnie et m'assurer ainsi une lucarne à travers la haie des soldats. « Vous serez logé à la même enseigne que les grands-ducs Paul Alexéévitch, Constantin Constantinovitch, Georges Mikaïlovitch...., me dit-il; en effet, ces princes se trouveront dans le rang, à droite de l'unité qu'ils commandent.

Notre rassemblement se fait devant l'église des Khamovniki. Les chevaliers-gardes et les gardes à cheval, les deux éclatans régimens jumeaux, blanc, rouge et or, se forment aussi là; les officiers arrivent en voiture, jettent leur manteau, coiffent leur casque, montent à cheval et se placent devant leur peloton. Les soldats ont la mine joyeuse; ils reçoivent aujourd'hui de la ville un couvert de faïence bleue, et l'empereur leur donne à tous un rouble d'un coin spécial, le rouble du couronnement. Les musiques résonnent à l'arrivée des étendards, loques glorieuses et séculaires (1); l'étoffe s'effiloche le long de la hampe sur laquelle l'aigle altière reste debout.

La Place Rouge est la scène historique réservée pour ces régimens historiques. On ne sait au juste d'où provient le nom de cette place, ni si c'est de sang qu'elle est rouge; mais elle n'a pas joué dans l'histoire de Russie un moindre rôle que l'agora dans celle d'Athènes ou le forum dans celle de Rome. Assauts des Tartares, sièges des Polonais, puis tumultes populaires, *bounti* farouches d'une populace que rien n'arrête, une fois déchaînée, répressions sanglantes, pendaisons des strélitz, écartèlement de Pougatchef, toutes ces tueries ont empli ce champ clos. C'est pourquoi, sans doute, Notre-Dame d'Ibérie veille là-bas devant cette porte. Que nul n'entre ici, s'il n'est chrétien. Mais s'il est chrétien, qu'il se signe et qu'il passe; qu'il salue le monument de Minine et de Pojarsky; l'un était prince et l'autre toucheur de bœufs; ils furent les héros d'un mouvement national pareil à celui de Jeanne d'Arc en France et qui mit à la fin sur le trône un autre gentil dauphin, Mikaïl Féodorovitch Romanof.

Cette plate-forme circulaire, le *Lobnoe mesto* (2), servait de

(1) Tout drapeau russe dure obligatoirement cent cinquante ans, à moins que dans ce laps de temps il ne vienne à être remplacé par un *drapeau de Saint-Georges*, conquis sur quelque champ de bataille.

(2) On discute sur le point de savoir si ce Lobnoe mesto représente simple-

chaire religieuse et de tribune politique; elle a vu la confession publique d'Ivan le Terrible et l'attendrissement du peuple aux larmes du tsar. Là le faux Dmitri parut devant la foule pour se justifier; là fut lacéré son cadavre; et c'est là qu'à la fin des troubles on proclama solennellement Mikaïl Féodorovitch. L'endroit perdit ensuite de sa signification populaire; il arrive qu'une nation délaisse un lieu longtemps habituel, comme l'homme, en changeant d'âge, rejette les objets qui lui étaient le plus familiers. Pourtant, on ne cessa pas d'exposer au *Lobnoe mesto* les césarévitchs parvenus à l'âge de 15 ans, afin que le peuple les connût et les distinguât des imposteurs; et la procession du dimanche des Rameaux, dans laquelle le tsar lui-même conduisait par la bride l'âne du patriarche, continua de se former là.

Nous sommes à l'extrémité de la place, auprès de l'église Saint-Basile: c'est ici que l'empereur doit tourner à droite pour entrer au Kremlin. Un bataillon du régiment Préobrajensky occupe la porte même du Sauveur; ils sont ici chez eux, ces préobrajensky, ayant eu pour première résidence ce village de Préobrajensky où Pierre le Grand, encore adolescent, se formait à l'école des soldats; il était alors exilé par l'imprudente Sophie qui ne savait pas quel bec et quelles serres poussaient à cet aiglon. La compagnie des grenadiers fait face à la porte, puis c'est l'École des cadets de Moscou; au delà, les régimens Finlandsky et Séméonovsky sont les premiers sur le long cordon, — cordon ombilical qui rattache cette majesté nouvelle à l'ancienne matrice du Kremlin.

Le grand-duc Vladimir Alexandrovitch, commandant les troupes de la garde, et, de plus, commandant extraordinaire de toutes les forces réunies dans Moscou, passe avec une suite et s'éloigne vers la rue de Tver. A chaque régiment il jette le salut d'usage, d'une voix libre et fière, avec un sourire:

— Bonjour, Finlandskie!

— Bonjour, Votre Altesse Impériale!

Aux commandemens, aux alignemens, aux roulemens des dernières voitures rapidement emportées vers Pétrovsky, succède un brouhaha vague et croissant, qui trahit l'impatience et l'impressionnabilité de la foule; les tribunes étagées à gauche vers les murs rouges du Kremlin, à droite vers la façade blanche des

ment le faubourg de Jérusalem désigné par ces paroles de l'Évangile : « Allez en avant et *là* vous trouverez un âne... », ou si l'appellation en vient du grand nombre de crânes (*loby*) autrefois accumulés en cet endroit. Selon l'imagination populaire, qui sur un mot bâtit une légende, la tête d'Adam serait ensevelie à cette place.

riady (1), et qui réduisent la place à n'être plus qu'une avenue, sont pleines d'une foule instable et bariolée. Les représentans des classes rurales, ceux que l'expédition des cérémonies appelle les *baillis des cantons*, forment un saisissant mélange de types et de costumes; de tristes figures du nord, un Jmoude, un Samoyède représentent ces groupes écartés, attardés, que la Russie n'a plus le temps d'instruire et qu'elle doit fatalement étouffer; une race meurt dans leurs yeux. Mais derrière eux, aux fenêtres, de fraîches toilettes, de jeunes visages rayonnent l'impatience et la joie, tandis que les grands velums tricolores suspendus aux mâts caressent d'un mouvement calme cet inquiet tableau.

Voici plus d'une heure que la cloche de l'Ouspiensky sobor a jeté son premier appel et que celles de la ville, en lui répondant, se sont mises à sonner l'instant historique. Tout à coup un même commandement, qui va se répétant tout le long de la troupe, la redresse et, de là, gagne la foule en frisson de plaisir. La tête du cortège paraît sous le porche.

Derrière le maître de police qu'accompagne un peloton de gendarmes, le convoi spécial de l'Empereur, cosaques du Térek et du Kouban, à l'éclatant costume rouge rehaussé d'argent et d'or, défile, la carabine sous le bras droit; le luxe des armes, la fierté des attitudes, et, malgré la beauté des visages, quelque chose de cette précieuse sauvagerie qui rend la Russie si redoutable, distinguent cette troupe d'élite. Puis Cosaques du Don et Cosaques du régiment de Sa Majesté, tenant en main leurs piques rouges, précèdent un groupe de figures plus mystérieuses; ce sont les députés des peuples asiatiques placés sous la suzeraineté de la Russie. L'émir de Boukhara, qui va de pair avec le khan de Khiva, porte une prodigieuse robe de brocart violet; un *moulla* kalmouck est rouge cardinal : et voilà donc cet Orient avec lequel nous devons désormais nous rencontrer ici. Les députés des troupes cosaques sont vêtus de tcherkesses presque uniformes; rassemblés ici sous un costume pareil et sous une appellation unique, ils s'échelonnent cependant du Don à l'Amour sur cent degrés de longitude.

Puis, tout de suite, sans transition, une impression d'Europe, d'une Europe ancienne et monarchique : un parti de gentilshommes à cheval, dans le costume le moins équestre du monde, car ils portent le pantalon gris perle à la bande d'or, l'habit chamarré et le chapeau à plumes, passent derrière le maréchal de la noblesse moscovite. Un fourrier de la chambre, à cheval, précède la maison

(1) Halles où des boutiques de tout genre sont disposées par rues parallèles.

de l'Empereur : soixante valets en livrée de parade, portant la culotte de soie rouge et, sur la bordure de leur habit tout doré un galon semé d'aigles noires ; quatre courriers, dont le petit chapeau se couvre d'une énorme chenille jaune ; deux nègres colossaux, au turban blanc, au costume rouge, des châles de prix jetés sur l'épaule ; vingt-huit chasseurs rouge et vert ; le grand veneur ; le maître des chasses ; l'orchestre des musiciens de la cour... Puis, au moment où les premiers équipages se montrent, un maître des cérémonies qui passe au galop en levant sa canne enrubannée fait partout un geste de halte, et le cortège s'arrête, trompant une impatience accrue de toute la vivacité des impressions.

L'Empereur a mis pied à terre devant la porte de la Résurrection ; il salue la Vierge d'Ibérie. C'est l'image familière mêlée depuis deux siècles à la vie de Moscou. Faisant ses visites dans sa voiture dont le cocher va tête nue, elle reçoit chaque jour bien des confidences, et, depuis le sacre du dernier souverain, sait de nouveaux secrets.

Les énormes phaétons dorés que traînent six chevaux menés en main s'ébranlent lentement ; dans l'un, les deux grands-maîtres des cérémonies du couronnement sont assis et tiennent leurs crosses verticales. Dans l'autre, l'archi-grand maître des cérémonies, prince Dolgorouky, siège seul, ayant en main sa haute masse d'or, couronnée d'une énorme émeraude. Puis une cavalcade de gentilshommes de la chambre et de camériers. Tout cela brille, étonne ; mais où donc est l'Empereur ?

Les carrosses succèdent ; dans le premier, quatre personnages, les *seconds rangs* de la cour ; dans les autres, les principaux gentilshommes figurant à la suite des princesses étrangères ; puis, les *premiers rangs* de la cour ; puis les membres du Conseil de l'Empire ; et de nouveau paraît un phaéton, celui du grand maréchal de la cour. Dans les livrées des valets, dans le type des chevaux, dans leur massif harnachement de maroquin rouge à la lourde bouclerie d'or, dans les ciselures des timons, des trains, des roues, dans le costume même des dignitaires, car le costume varie moins qu'on ne suppose, pas un détail ne marque l'époque où nous vivons. N'aurions-nous pas fait un bond en arrière dans la durée, et ne serait-ce pas, par hasard, l'entrée de Catherine II dans Moscou, au 13 septembre 1762 ?... Derrière les chevaliers-gardes ont passé les uhlans à l'habit rouge amarante, au casque orné de l'aigrette blanche ; un jeune colonel s'avance isolé ; et c'est lui, c'est l'Empereur.

La troupe présente ses armes. Devant l'église de Notre-Dame de Kazan, les Images, que les prêtres portent à deux mains, le

regardent du parvis du temple et du fond du passé; les cloches tintent, les musiques résonnent; les fronts se découvrent, les bouches clament, les bras s'agitent, les cœurs battent. Et vraiment on perd terre, on se demande dans quel monde on respire; on ne savait pas que de pareilles apothéoses étaient possibles ici-bas. Lui cependant dépasse, la main levée vers sa coiffure, car voilà plus d'une heure qu'il salue de la sorte et qu'il mène son cheval blanc à travers cette tempête de gestes, de regards, de larmes et de cris. Il marche entre le mur du Kremlin et la façade des riady, entre l'arsenal où sont les armes et les magasins remplis de marchandises; à droite, un monde connu et sûr, celui de l'obéissance sans retard, du dévouement sans limite, de la foi sans doute; à gauche, un domaine plus mystérieux, plus fécond aussi, celui de l'intérêt, des entreprises, de l'effort libre et conscient... Et ces deux Russies lui appartiennent, celle du passé et celle de l'avenir.

Derrière lui, deux cavaliers, le ministre de la cour et le ministre de la guerre; puis, une foule illustre, les princes de la maison de Russie, ceux des autres maisons, les généraux aides de camp de Sa Majesté, les généraux de la suite des grands-ducs, les officiers étrangers. Le désir universel va où va cette masse; les cœurs suivent le souverain, tirés par l'aimant de cette toute-puissance. La première garde, derrière la porte du Sauveur, lui rend les honneurs; il descend de cheval devant le clocher d'Ivan Veliki. Il entre à l'Ouspiensky sobor, les Images l'accueillent; puis à l'Archangelsky sobor, il salue ses ancêtres couchés dans le tombeau. Tels sont les seuls habitans du Kremlin, depuis que Pierre le Grand a posté la royauté moscovite aux écoutes de l'Europe au bord de la mer. Ce n'est qu'après avoir remué la poussière de tant de siècles et traversé toutes ces couches d'histoire que l'Empereur monte pour la première fois au perron de son palais et que là le comte Pahlen apporte sur un plat d'or au monarque bienvenu l'offrande du pain et du sel.

V

L'Empereur n'a fait que passer au Kremlin; il s'en est allé au palais Alexandrovsky d'où il reviendra deux après-midi consécutives pour les réceptions des ambassadeurs extraordinaires. Le domaine Alexandrovsky appartient aux environs immédiats de Moscou. C'est, le long de la route de Kalouga, un palais dans le style néo-grec des temps de Catherine, puis un parc qui s'étend avec de belles vues sur la Moskva; sous le nom de Neskoutchnoë,

de Sans-Souci, il a vu à la fin du siècle dernier les fêtes fastueuses du comte Alexis Orlof, amiral de la flotte russe, le héros de Tchesmen; acheté ensuite par l'empereur Nicolas, accru d'une large bande de terrain que le prince Galitzine offrait gracieusement au souverain, il ne sert plus aujourd'hui qu'à cette retraite de quelques jours, par laquelle Leurs Majestés se recueillent avant le sacre et la communion.

Dans la ville qui se repose et qui attend, les cérémonies préparatoires suivent paisiblement leur cours. La proclamation du couronnement est une solennité du moyen âge qui s'adresse spécialement au peuple : un cortège militaire va par les rues, s'arrête aux carrefours et s'y range dans un ordre prescrit, symétrique; les hérauts au splendide costume d'autrefois lèvent leurs masses d'armes, signal de se découvrir; les trompes pavoisées de l'écusson impérial sonnent un appel; un secrétaire du Sénat lit le manifeste, dont on distribue ensuite des exemplaires imprimés en caractères d'or, encadrés d'un émail byzantin. Ces feuillets précieux, car ils sont artistiques, tombent dans la foule brutale qui se les dispute et qui les lacère.

Les insignes impériaux sont conservés au *Palais des Armes;* il faut, avant le grand rite, les transférer au palais du Kremlin et les ranger au pied même du trône : c'est l'objet d'une cérémonie particulière. Une file de hauts dignitaires, escortée par des grenadiers du palais, emporte d'abord l'Épée, puis l'Étendard de l'Empire, le Sceau, le Manteau, le Globe, le Sceptre, la Couronne. Des fourriers de la chambre sur le perron de la place des Boyars, le maréchal de la cour dans la salle Vladimir, le grand maréchal dans la salle du Trône les attendent et les reçoivent.

Il faut se garder de croire que ces insignes n'aient qu'une valeur de symbole; ils ont aussi un sens historique. Les premières *régales*, car tel est ici le nom latin de ces attributs *régaux*, venaient de Constantinople, comme la foi chrétienne, comme l'usage du couronnement, comme les cérémonies et l'étiquette de la cour de Kief, comme tout ce que la Russie primitive possédait de culture et de civilisation. Longtemps cette jeune royauté chrétienne avait sollicité de Byzance les signes sacrés; et Vladimir Ier, le Clovis russe, n'avait cessé d'en réclamer pour lui l'investiture et la propriété; ce néophyte réfléchi savait conformer sa conscience à sa politique. Les Grecs lui répondaient : « Ce sont les œuvres des anges, uniquement destinées au trône de Byzance; les livrer serait sacrilège... » A la fin Vladimir II Monomaque, le *seul combattant*, le *soldat de Dieu par excellence*, obtint d'Alexis Comnène les emblèmes miraculeux. Dès lors, par une libration fatale, pareille

à celle qui déplace le pôle, l'axe du pouvoir oriental s'éloignait du Bosphore et perçait plus haut l'écorce terrestre; la variation religieuse, qui avait commencé de donner le schisme byzantin, allait librement se poursuivre en milieu slave; le dédoublement de l'Europe était consommé.

Comme il devait arriver, l'imagination populaire s'est exercée sur ce fait politique, elle l'a conté à sa manière. La légende ne s'arrête pas à Byzance et remonte jusqu'à Babylone. « Le brave Borma-Iarychka, affrontant les dangers d'un long voyage, traversant un désert mortel aux créatures vivantes, atteignit une fois la ville de Nabuchodonosor; il la trouva gardée par un fabuleux serpent sept fois enroulé autour d'elle. Une échelle miraculeuse mit Borma-Iarychka au sommet du rempart; il atteignit les tombeaux d'Ananias, d'Azarias et de Miçaila, les trois jeunes hommes autrefois brûlés vifs par le roi; là une voix souterraine l'appela vers la cachette qui contenait les régales... Le tsar voulait le récompenser, mais Borma-Iarychka était une grande âme; il ne demanda d'autre faveur que de boire gratis à sa soif pendant trois années dans tous les cabarets de la ville. » Le singulier de la fable est comme Byzance disparaît de la mémoire du conteur; on reconnaît ici la tendance simpliste par laquelle l'intelligence populaire rattache l'histoire russe directement à l'histoire sacrée et met le baptême des Kiéviens tout de suite après l'assomption de la Vierge. Mais l'histoire de Borma-Iarychka est particulièrement suggestive; elle expliquerait tout ce qu'il y eut d'oriental dans la puissance des premiers tsars et le règne vraiment babylonien d'un Ivan le Terrible.

Le chapeau du Monomaque servit invariablement, pendant plusieurs siècles, au rite du couronnement. On montre encore au *Palais des Armes* cette coiffure étrange, conique, au bourrelet de fourrure, aux sept cloisons émaillées et rehaussées de pierres; sur une terminaison hémisphérique s'implante une croix ornée de rubis et de perles baroques.

Le sceptre et le globe parurent pour la première fois au sacre de Boris Godounof; puis les choses se maintinrent jusqu'au temps de Pierre le Grand; un changement radical survint alors dans les traditions. L'empereur de Russie, successeur du tsar moscovite, dut se vêtir désormais du manteau d'hermine et non plus de la *barme* surannée; le cordon de Saint-André s'attacha à ce manteau; la couronne, l'épée, le sceau, l'étendard, le sceptre, le globe devinrent les attributs du pouvoir.

Toute variation en matière rituelle restant à jamais difficile même pour un souverain et pour un pontife, une circonstance

particulière, le couronnement des deux Alexéévitch avait aidé au rejet des attributs byzantins. Pierre lui-même figurant dans la cérémonie à côté de son aîné Jean, il avait fallu deux diadèmes, deux manteaux; le chapeau du Monomaque était ainsi de lui-même tombé en désuétude.

On pourrait poursuivre l'histoire des régales depuis Pierre le Grand jusqu'à Nicolas II, mais il n'importait que d'en montrer d'une part l'origine orientale et de l'autre le remplacement par de nouveaux emblèmes empruntés à l'Occident.

VI

Depuis plus de quatre siècles, les cortèges du couronnement se déroulent dans la cour d'Ivan, enclos solennel dont les temples et les palais ferment l'enceinte. Une description sommaire de cette scène est indispensable si l'on veut y suivre avec précision la marche des cérémonies.

Que la page sur laquelle ces lignes sont imprimées nous serve à figurer la surface de la cour; que dans la marge gauche, on place la Granovitaïa Palata, le palais granité, façade de pierres taillées à facettes comme des diamans; qu'attaché à cette façade, un porche couronné d'un fronton marque la fin de l'escalier descendant du Perron Rouge et du palais; que l'Ouspiensky sobor (1) soit là où est l'en-tête, le clocher d'Ivan Veliki sur le bord droit de la feuille; enfin que l'Archangelsky (2) et le Blagovéchensky (3) sobor soient aux deux angles inférieurs. On voit comment l'Empereur, descendant du Perron Rouge, traverse la cour pour se rendre à l'Ouspiensky sobor; comment il y entre par le sud, pour ressortir, couronne en tête et sceptre en main, par la porte du nord; comme il se trouve ainsi hors de l'enceinte sacrée dont il longe extérieurement, à main droite, la plus grande dimension; comme il reparaît au porche de l'Archangelsky sobor, visite enfin le Blagovéchensky sobor, et gravit à nouveau les marches du Perron Rouge pour se retirer au palais.

Bien que les trois églises disposées sur sa route ne soient ni les seules ni les plus anciennes du Kremlin, elles ont un rapport si direct avec la vie des empereurs et par suite un si grand sens quant à l'histoire russe, qu'elles méritent un instant d'attention.

L'Ouspiensky sobor est sur l'emplacement du temple primitif élevé en 1326 par Jean Kalita. Cette première église n'avait pas

(1) Église de l'Assomption.
(2) Église de l'Archange-Michel.
(3) Église de l'Annonciation.

duré plus d'un siècle et demi; tombée en ruines, on appela pour la restaurer deux maîtres de Pskov, qui firent de mauvaise besogne; puis on alla jusqu'à Rome louer aux gages mensuels de dix roubles un certain Fioraventi, surnommé Aristote pour la finesse de son esprit. L'Italien construisit d'abord une briqueterie, forma une école de maçons, usa d'un nouveau mortier; les Moscovites venaient admirer ses machines; mais la rigueur du climat et celle des mœurs l'épouvantaient. Il vit une fois saigner et mettre en pièces le médecin Antone, dont tel était le crime que, chargé de soigner un jeune prince tartare, il n'avait pas su l'empêcher de mourir. L'architecte eût volontiers repris le chemin du sud; au moins se hâta-t-il d'achever sa besogne. Quatre ans après l'ouverture des travaux, en 1479, le métropolite consacrait le temple.

C'était déjà l'habitude russe de soumettre les artistes étrangers aux traditions nationales; Aristote Fioraventi devait s'inspirer de l'Ouspiensky sobor existant dans la ville de Vladimir. Il alla voir son modèle, trouva là deux églises dans une, et, se bornant à l'imitation des détails extérieurs, construisit à la fin sur une idée qui lui était propre.

Suivant un plan rectangulaire s'élèvent des murs droits, couronnés de cintres qui sont la trace des voûtes intérieures et que soutiennent des pilastres engagés dans les façades; ainsi la décoration extérieure se borne à manifester aux yeux le mode de construction. Les coupoles qui couronnent l'édifice sont de l'ordre le plus simple : un tambour maçonné, ajouré de minces fenêtres, coiffé du dôme à double courbure, puis de la croix rattachée par de minces chaînettes au toit bulbeux et doré. Une porte basse et comme secrète dont l'ébrasement s'enveloppe d'un grand nombre de tores et de pilastres et que domine un panneau décoré de hautes images, cette porte russe ouvre sur une nef romane.

Au dedans, les colonnes, fûts cylindriques sans chapiteaux, sans cannelures, sans gorgerins, peintes tout entières sur leurs surfaces d'or, soutiennent neuf berceaux symétriques, dont les arêtes tantôt tracent simplement les intersections des voûtes et tantôt se perdent dans les profondeurs des coupoles. Le regard s'y perd avec elles; la lumière, qui se répartit également sur le métal et la couleur et n'accuse par aucune ombre la convexité des surfaces, crée des perspectives fausses et mystérieuses; on ne sait jusqu'où plongent ces puits percés dans le ciel et du fond desquels regarde un Christ aux grands yeux, peut-être à portée de la main et peut-être à l'infini?

La grande iconostase présente sur plusieurs rangées d'images le panthéon des saints russes; l'autel, le trésor, le reliquaire,

comptent parmi les plus riches et les plus vénérés. Mais ce qui nous frappe, nous autres étrangers, c'est cette alliance entre l'élégante unité de l'architecture et l'abondance naïve de l'ornementation ; c'est cette rencontre de deux arts bien étrangers, bien lointains, si facilement conciliés entre eux. Pour la première fois, l'esprit latin aidait ici l'âme russe à se comprendre ; il lui montrait des principes qu'elle-même n'avait pas dégagés, et qui, manifestés par l'intelligence étrangère, n'en devenaient que plus nets et plus nationaux.

L'ordonnance du Blagovéchensky sobor est moins noble ; mais les richesses artistiques en sont plus rares et plus spécialement russes. Le porche, aux élégantes et fines moulures, débouche dans une galerie qui entoure le sanctuaire ; des saints sont peints sur les murs de cette entrée, et près d'eux, Dieu sait pourquoi, Aristote, Socrate, Thucydide et Platon. Des icônes pieusement vénérées sont suspendues aux autels ; l'une fit avec Ivan le Terrible la campagne de Kazan ; une autre, Notre-Dame du Don, était avec Dmitri Donskoï à la bataille de Koulikovo ; elle n'a pas moins sauvé la Russie que la miraculeuse Vierge de Vladimir ; enfin l'image du Sauveur Très Adorable écoute les prières depuis les temps de Jean Kalita.

L'Archangelsky sobor porte aussi la trace du compas italien ; mais elle est sombre, triste, encombrée. C'est l'église mortuaire où la piété du peuple mélange aux reliques des saints et des martyrs la cendre de quarante-cinq empereurs. Tout ce qui entre au Sobor, et même par la porte du crime, est sacré. Ivan IV y repose à côté de ce fils qu'il a tué d'un coup d'épieu. Le césarévitch Dmitri, dont le poignard de Boris Godounof a fait un ange, a là sa châsse expiatoire ; des vitrines conservent ses gants, sa bourse, sa robe tachée de ce sang avec lequel se tarissait la descendance d'Alexandre Nevsky. Tandis que le Blagovéchensky sobor sert traditionnellement pour les baptêmes et pour les mariages des empereurs, l'Archangelsky est l'asile sépulcral qui reçoit leurs restes ; en sorte que le cycle de leur vie soit tout entier contenu dans l'enceinte de la cour sacrée, et que lors de sa marche solennelle à travers les trois sanctuaires l'empereur nouvellement couronné parcoure en un instant les trois étapes de sa destinée : naître, régner, mourir.

VII

La cour s'est remplie presque dès l'ouverture des portes, car les cartes d'invitation portent, outre la date du 14 mai, le terme

précis de 8 heures. Devant cette foule noble, polie, éclatante, on a l'impression de sortir d'un monde et d'entrer dans un autre. Là, c'était le peuple; nous sommes ici entre invités de l'Empereur. Il faut passer devant le porche de l'Ouspiensky sobor, marcher sur un long tapis que recroise à angle droit une lisse pareille tendue entre le palais et l'Ivan Veliki; des chevaliers-gardes blancs, portant l'aigle d'or déployée sur leur casque d'argent, la croix de Saint-André rayonnant sur leur justaucorps rouge, des Cosaques du convoi pourpres sur l'étoffe pourpre, ces statues vivantes bordent l'allée impériale.

De bas en haut, depuis cette forêt de têtes rangées aux places prescrites jusqu'aux dômes vermeils qui pointent sur l'azur, la scène est prête pour le spectacle historique.

Un radieux matin, le premier de ce printemps tardif; la terre heureuse sourit au ciel nouveau, maintenant ciel lumineux, ciel d'Italie, et tantôt ciel polaire, ciel de deuil et de frimas. Des hirondelles jouent entre les colonnes de la tribune, un vent vif tourmente les aigrettes, les plumets, les panaches. Ainsi un même sentiment d'attente et de respect passe en ce moment sur toutes ces âmes étrangères et les fait frissonner.

Les larges bandes de drap rouge qui découpent la surface de la cour comme la croix découpe un écusson, séparent des cantons où la Russie inscrit en signes vivans tous ses titres de noblesse. Là-bas, devant les églises de l'Annonciation et de l'Archange, se groupent des fonctionnaires, des députés des zemstvos (1); parmi eux, deux orchestres forment des cercles, leurs longues trompettes monophones posées sur des tables. Ici, devant la Granovitaïa Palata se mêlent des officiers de tous grades et de toutes armes; un factionnaire du régiment Préobrajensky se tient près d'une guérite chevronnée de noir et de blanc; par instans, le razvodiastchyi sort du corps de garde et va remplacer une sentinelle en quelque point de l'enceinte. Enfin, au pied même de la tribune, c'est le *narod*, c'est l'infinie population rurale représentée par ces quelques centaines de délégués, les baillis des cantons; ceux-là, fatigués, se reposent, soit couché sur les dalles, soit assis à la turque, soit accroupis, leurs bras noués autour de leurs genoux; ils attendent dans le silence et l'immobilité.

Tout à coup, les gendarmes répandus au milieu d'eux les font lever. Passent, venus du Perron Rouge, entrant à l'Ouspiensky sobor, les membres du corps diplomatique et les chefs des missions extraordinaires. Des maîtres de cérémonies accompagnent ce

(1) Assemblées provinciales comparables à nos *conseils généraux*.

groupe brillant; la robe rouge d'un cardinal succède à des uniformes français; les étoffes et les broderies chatoient, les décorations chargent les poitrines, les diamans ornent les chevelures; sur tous les visages, un air de cour.

Cependant, une longue colonne d'uniformes chamarrés se forme en avant du Perron. Le métropolite de Moscou, entouré de prêtres aux ornemens d'or, paraît sur le parvis de l'église. Un même geste court sur toute la haie des chevaliers-gardes : sabre au clair; et les cloches tintent, l'hymne populaire éclate; l'Impératrice Marie Féodorovna vient de paraître au bas de l'escalier. On avance vers elle le dais de drap d'or aux énormes panaches jaunes et noirs; le cortège qui la précède se développe, gentilshommes de la maison des grands-ducs, gentilshommes à la suite des princes étrangers, *premiers rangs* de la Cour. Huit personnages, pris parmi les plus anciens des *troisièmes rangs*, portent le baldaquin sous lequel marche l'auguste veuve; les grands-ducs et les princes étrangers le suivent; puis viennent les dames de la cour, les demoiselles d'honneur de l'impératrice, celles des grandes-duchesses, confondues pour nous sous l'uniforme costume russe : kakochnik d'où tombe un voile, robe de velours rouge aux broderies d'or.

Un instant la scène reste vide, et seule s'élève dans un demi-silence cette éternelle voix des cloches qui a parlé déjà à tant de générations. On l'éprouve fortement alors, cette impression dont parle Pouchkine; *le Kremlin frappe l'âme et fait taire la raison*. Le regard qui erre interroge les monumens pareils depuis qu'ils ont vu passer le premier Romanof et retrouve par-dessus leurs faîtes un coin de nature constante, étrangère aux prestiges d'ici-bas. Le soleil a monté; des nuages rapides dégagent le champ bleu du ciel; des cris d'oiseaux se mêlent aux appels répétés du bourdon. Et toujours, par intervalles réguliers, pareille aux battemens d'un cœur, cette note basse et vibrante tombe du haut du clocher; elle berce, elle ébranle, elle excite, elle émeut, elle est la dominante autour de laquelle chante toute la symphonie des sentimens.

Un parti de chevaliers-gardes et de pages est entré au temple en ordre cérémoniel; le chapelain de l'Empereur sort accompagné par deux diacres; il bénit le chemin que Sa Majesté suivra. L'hymne qui retentit à nouveau marque la mise en marche du solennel cortège; et d'abord, ce sont les files sombres des paysans, représentans de la terre russe, ou des bourgeois délégués de la ville de Moscou. Puis des uniformes succèdent : membres du ministère de la cour, députés des troupes cosaques, maréchaux de

noblesse; les sénateurs, le procureur du Saint-Synode, les membres du Conseil de l'Empire. Ils se suivent régulièrement, pareils aux anneaux d'une chaîne continue; le peuple était tantôt à l'origine de cette chaîne, voici l'Empereur à l'autre extrémité.

L'hymne l'a salué; les hourrahs confus, incessans, font un bruit de houle; une volée joyeuse part du clocher et se répand sur Moscou en rumeur de fête. L'étendard de la compagnie des grenadiers, puis les régales portées comme au jour de la translation, le précédent. Toutes les têtes sont découvertes, tous les regards sont fixés, tous les cœurs sont émus; la garde, sortie pour lui présenter les armes, bat du tambour et salue du drapeau. Les trois métropolites, de Kief, de Moscou, de Pétersbourg, attendent sur le seuil avec les Images; celui de Moscou prononce la harangue, celui de Pétersbourg présente la croix, celui de Kief jette l'eau bénite. Après quoi le premier chant qui retentit à l'intérieur marque que Leurs Majestés gagnent leurs trônes et que la cérémonie est commencée.

Avant cet autre instant sublime où le cortège impérial passera de nouveau, deux heures vulgaires vont s'écouler. Les uns descendent au buffet ouvert sous l'escalier, d'autres font des visites dans quelque tribune, et d'autres commencent simplement un voyage autour de la cour. Je rencontre Adam Adamovitch au parterre des officiers. « Avez-vous lu l'ordre du grand-duc Vladimir aux troupes? » me demande-t-il, et il rapporte avec orgueil, étant du régiment de Volhynie, ces paroles de l'Empereur : « Je suis particulièrement satisfait de ma division de Varsovie. »

Les baillis des cantons regardent avec des yeux surpris nos costumes et nos visages étrangers, et, sans doute, celui qui jettera quelques mots dans ces âmes attentives y gravera mieux que sa propre image, il y laissera la notion de son pays. Presque tous parlent russe, car le russe est l'idiome continental parlé d'Arkhangelsk à Samarcande et de Varsovie à Vladivostok; on peut engager avec eux des bouts de dialogues :

— Ah! vous êtes Kirghise!... Moi je suis Français.

C'est une figure mongole, engraissée par le koumiss, coiffée d'un chapeau pointu pareil aux tours du Kremlin; il répète dubitativement : « Français? Français? » et c'est humiliant pour nous, mais la France est encore inconnue dans la steppe kirghise.

Au contraire, un paysan grand-russe, qui porte de grosses lunettes sur des yeux très bons, et qui sous sa tête penchante et ses cheveux blancs a l'air docte et secret d'un vieux chimiste, connaît fort bien la France; il est vêtu d'un caftan galonné d'or, présent honorifique reçu sous le règne précédent en témoignage de ses

efforts personnels pour le développement de l'instruction. « Chez vous, dit-il, le peuple est éclairé. » Et comme je réponds qu'en effet, chaque village a son école où les parens sont obligés d'envoyer leurs enfans : « Obligés? reprend-il, mais s'il arrive l'hiver que des enfans se perdent dans les neiges?... » Il dit qu'il ne verra pas les dons de l'Empereur, qu'il est trop vieux, mais qu'il espère dans l'avenir. « Nous demandons la lumière, conclut-il avec une infinie douceur. Qu'on nous donne la lumière, et nous remercierons... »

Cependant, des chants qui nous arrivent par bribes étouffées marquent la continuation de la cérémonie; rien qu'une porte vitrée fermant l'église nous sépare du grand spectacle, et cette glace à travers laquelle on voit sans entendre ajoute à la vision quelque chose de justement mystérieux; on croirait regarder dans l'histoire à travers un espace de temps. L'importance du rite a crû au cours des siècles, selon l'importance même de l'investiture impériale. Ce fut d'abord un simple office auquel présidait la Vierge de Vladimir, cette image fameuse, copie du portrait peint par saint Luc, venue de Kief à Vladimir, puis à Moscou; elle est la tutrice séculaire, l'ange gardien, la mère politique de la Russie. Après cet office, le patriarche revêtait le nouveau tsar des insignes du Monomaque; il lui attachait une certaine croix faite des fragmens de la vraie croix. L'onction de l'huile s'introduisit ensuite; puis l'usage de la communion reçue devant l'autel sous les espèces distinctes du pain et du vin, selon le mode sacerdotal; ces additions successives étaient d'origine grecque. La volonté de Pierre le Grand, arrêtant d'une manière définitive ces variations liturgiques et réformant le rôle du clergé dans la cérémonie comme il l'avait réduit dans l'État, fonda à la fin ce rite russe moderne où ne se reconnaissent plus les traditions de Byzance. Dès lors l'Empereur, servi par le métropolite et non sacré par lui, parut devant l'autel en maître souverain, et, personnage divin, posa lui-même la couronne sur sa tête.

Telle est cependant la forme rituelle du grand acte accompli ici en ce moment qu'il apparaît comme une prise de charge et comme la déclaration d'un devoir. L'Empereur récite d'abord à haute voix le symbole de la foi. « Le Saint-Esprit soit avec toi, » répond le métropolite, et comme seule la parole divine peut sceller d'aussi graves accords, c'est pourquoi on lit l'Évangile. Alors, les épaules reçoivent le manteau d'hermine auquel pend le collier de Saint-André; alors le bras fait ce geste dont l'ombre s'étend de Constantinople au pôle, de prendre la couronne et de l'élever jusqu'au front. Le métropolite n'a pu qu'étendre les

mains sur la tête toute-puissante ; il offre le sceptre autour duquel la dextre se ferme, il offre le globe dont la senestre reçoit le poids.

A la proclamation du titre impérial, les chantres répondent par l'hymne *Longues années*. Puis les assistans, debout, en silence, écoutent Nicolas II qui récite à genoux la prière de l'Empereur. « Dieu, Notre Père, Seigneur de toute grâce, tu m'as choisi pour être le tsar et le juge de tes hommes ; que repose sur moi ta sagesse suprême... » Il a fini, il se lève ; tous maintenant s'agenouillent autour de lui, l'Impératrice régnante à sa droite, l'Impératrice douairière devant le trône écarté qu'elle occupe, le trône ancien du tsar Alexis Mikaïlovitch ; les métropolites au pied de l'autel, les chevaliers-gardes sur les degrés qui descendent de l'estrade au chœur... C'est maintenant la prière pour l'Empereur.

Ces touchans épisodes ont avancé la cérémonie vers son terme. Déjà des sons de cloche, alternés de coups de canon, signalent l'instant de l'onction ; nous évacuons les pistes où demeurent seuls, isolés, des cosaques du Convoi, portant des étiquettes sur la poitrine ; ils marquent les points où s'arrêteront les parties du cortège qui ne doivent pas pénétrer dans le palais.

On apporte le dais de l'impératrice Marie Féodorovna ; les deux grenadiers debout, à droite et à gauche de la porte, se signent, annonçant ainsi la fin de l'office, et rajustent leurs bonnets à poil sur leurs fronts ruisselans de sueur. Tandis que toute la famille impériale, accompagnant la mère du souverain, passe et gagne le Perron Rouge, une rumeur signale au dehors la marche de l'Empereur. Une effervescence, un délire, courent sur l'assemblée à l'instant où la lente machine empanachée, que trente généraux érigent au-dessus de sa tête, reparaît devant l'Archangelsky sobor. Il s'arrête à la porte de cette église : un rite aujourd'hui abandonné voulait qu'on répandît là sur sa personne une corbeille pleine de pièces d'argent et d'or. Puis la procession se dirige vers le Blagovéchensky sobor ; le grand maréchal comte Pahlen s'avance le premier ; derrière lui, l'archi-grand maître prince Dolgorouki, l'un et l'autre portant de longs cierges dont le vent incline les flammes ; puis c'est le métropolite qui élève la croix ; et tout à coup, pour un court moment, l'Empereur est visible dans le vivant encadrement des officiers qui l'entourent, de l'assistance exaltée et penchée vers lui. Saisissant tableau que celui de tant de visages divers exprimant le respect, l'amour, la crainte, la fatigue, la stupeur, tandis que passe le maître unique chargé de ses attributs, changé en un personnage impassible et fatal, en la statue du pouvoir !

L'Impératrice, qui marchait jusqu'alors invisible sur les pas de l'Empereur, se range près de lui au bas du Perron Rouge; les deux souverains gravissent les marches solennelles. Leurs manteaux, soutenus à droite et à gauche, les enveloppent de plis vastes; les diamans de leurs couronnes jettent des feux. Derrière eux, une foule véritable, car les compagnies les mieux choisies arrivent par le nombre même aux propriétés physiques de la foule, suit d'un mouvement dense et puissant qui renverse les chevaliers-gardes debout sur les degrés; le métropolite, emporté, ne peut rebrousser chemin jusqu'à l'église; il regarde la montée nombreuse des aigrettes, des plumets, des rubans, des épaulettes, des bijoux; c'est toute la Russie, c'est toute l'Europe attachée au maître universel, et qui se hâte ambitieusement sur ses traces par l'escalier de l'honneur et du pouvoir.

L'usage veut que l'Empereur s'avance sur la terrasse du grand palais jusqu'au parapet d'où l'on domine la Moskva, les quais, la ville entière, et qu'il se montre de là au peuple massé dans les rues, aux fenêtres, sur les toits. Ce dernier acte est accompli et toute cérémonie suspendue, quand nous pénétrons dans les immenses salles. C'est étrange, après des impressions si répétées et si pressantes, de trouver là tant de calme et tant de liberté. Plus d'un personnage tombe fatigué sur les banquettes jaunes et noires de la salle Saint-Georges; les deux hérauts du couronnement, habitués déjà à leur costume archaïque, le chapeau emplumé jeté sous le bras, causent gaiement avec deux maîtres des cérémonies; nous circulons dans l'allée que tracent des gardes à cheval, leurs casques déposés sur le parquet; des cosaques du Convoi, superbes cariatides rouges, prolongent la gauche de cette haie. Dans la salle Saint-Vladimir, les élèves des écoles militaires et les cadets attendent, appuyés sur leurs armes; la salle Saint-Alexandre est occupée par les chevaliers-gardes; les uhlans de l'impératrice Alexandra Féodorovna forment un piquet dans la salle du Trône. Les régales, sur lesquelles veillent deux grenadiers, sont à leur place; une chaîne massive entoure la table qui les supporte; c'est un fragment de la chaîne historique forgée avec l'argent de Kazan assez longue, dit-on, pour entourer toute la Place Rouge.

Le grand-duc Vladimir, qui sort des appartemens impériaux, s'approche, prend la couronne, et la retourne en différens sens. « Il paraît qu'un des gros diamans est tombé? » dit-il. A ce moment, les maîtres des cérémonies commencent à frapper le parquet avec leurs cannes : l'Empereur va passer de nouveau, se rendant au *repas du tsar*.

C'est un vieil usage, né de cette conception primitive, tou-

jours vivace, d'après laquelle le souverain russe est le père et le nourricier de ses sujets ; l'Empereur, revêtu du manteau, assis sous un dais, fête ses dignitaires dans la salle de la Granovitaïa Palata.

Jamais, depuis les héroïques bombances du moyen âge, cette salle antique n'a changé de destination ; mais elle avait perdu dans la décoration cet aspect purement russe qui convient au caractère russe de ces solennités. De vieux dessins, heureusement retrouvés sous des enduits plus récens, ont été l'objet d'une restauration soigneuse dès l'avènement d'Alexandre III ; ainsi la salle actuelle est en réalité un monument de ce dernier grand règne, qui fut pour la Russie un retour sur soi-même et la juste revendication de son indépendance artistique et intellectuelle.

Quatre voûtes profondes, qui se recoupent deux à deux, couvrent cette aire carrée ; elles tracent sur chaque mur deux cintres égaux, successifs, et forment quatre berceaux pareils ; un pilier carré lui-même, central, sur lequel appuient les berceaux, porte cet ensemble complexe et symétrique. Sur les surfaces convexes et découpées de cette couverture se répand une ornementation dorée, polychrome, que des profanes pourraient croire soit hindoue soit persane, et qu'il faut reconnaître pour orientale. Un riche parquet, centré sur le pilier comme l'est le plafond, va répétant quatre fois un grand motif étoilé ; les trois sièges impériaux, surélevés, sont sous un baldaquin au couronnement pyramidal. Un dressoir à quatre faces est adossé au pilastre ; les tables s'étendent sur tout le pourtour de la salle.

Cependant le cortège parti du trône même s'avance, précédé par les hourrahs. L'Empereur, couronne en tête, sceptre et globe en mains, vient d'abord ; les deux Impératrices marchent de front, couronnées, suivies d'assistans et de pages ; les princesses étrangères succèdent sur deux files. Entrées à la Granovitaïa Palata, Leurs Majestés prennent leurs places et déposent leurs couronnes ; des officiers supérieurs, appartenant à la noblesse de Moscou, apportent les plats que le grand maréchal place sur la table. Tout le monde est encore debout, mais à l'instant où l'Empereur demande à boire, tout le monde s'incline et s'assied. Puis une cantate qu'un orchestre accompagne évoque le Ciel, la Terre, le Midi, le Nord, l'Orient, l'Occident ; plusieurs strophes sont sur ce thème d'actualité : que la Russie se tourne avec le même amour vers l'Occident, d'où lui vient la science, et vers l'Orient, d'où elle appelle les peuples à la civilisation. Le menu fixe l'ordre par lequel après chaque mets succède un toast : à l'Empereur, à chacune des Impératrices, aux membres du clergé, aux loyaux serviteurs du souverain.

Des salves d'artillerie sont les fanfares tonnantes qui signalent par tout Moscou la proclamation de ces santés. Un couchant clair empourpre le Kremlin, couronne chaque église d'un faîte rayonnant. Déjà la ville, jalouse de prolonger cette journée, se fait une lumière à elle, attache à chaque maison des lampes de couleur; devises et formules se lisent sur les transparens; des bustes de l'Empereur apparaissent dans des cabinets de verdure et de fleurs.

Il faut attendre longtemps, devant le temple du Christ-Sauveur, avant que la voiture progresse le long de la file où elle est engagée; pas à pas, elle débouche enfin sur le quai; et tout d'un coup, c'est un étrange Kremlin qui se dresse aux yeux, un Kremlin sans base, aérien, idéal, flottant en guirlandes de lumière dans un ciel mystérieux. Le clocher d'Ivan Veliki, couvert de lampes électriques qui semblent des perles, porte lui-même comme une couronne impériale. Tout le reste tremble au vent. Chaque tour est d'un seul ton, mais adroitement nuancé d'étage en étage : la tour de l'Annonciation, cramoisi, rose; la tour Taïnitzkaïa violacé, mauve, lilas. Du haut de la porte Borovitzkaïa, un jet de lumière électrique erre sur la ville et montre des ondes de poussière qui tourbillonnent plus haut que les toits, jusqu'aux nuages. C'est comme un regard fulgurant qui interrogerait la nuit : « Qui vive ? » répète partout cette lueur. Par instans, la croix de quelque église paraît dans le ciel et répond : « Jésus. »

Mais tout d'un coup, devant cette féerie nombreuse, hardie, éblouissante, il vient un souvenir : « Qu'on nous donne seulement la lumière... » disait ce vieux paysan; et l'on songe à cette Russie sombre, étalée à l'infini autour du palais lumineux. Oui, ce sera beau dans l'avenir, quand l'autorité ne sera plus seule éclairée et consciente, quand elle aura justement divisé et dispensé la connaissance, et quand chaque âme aura pris à cette source ce qu'il lui faut de clarté pour voir devant elle, autour d'elle, et pour marcher droit dans son chemin.

ART ROË.

UN LOTI AMÉRICAIN

CHARLES WARREN STODDARD

I

C'était à New-York, dans l'atelier de John La Farge. Je revenais d'un voyage merveilleux à travers les mers du Sud, voyage accompli non pas sur un bateau quelconque, mais en deux heures, au fond d'un bon fauteuil. Le peintre le plus original qu'ait produit l'Amérique avait fait défiler devant mes yeux ravis deux cents esquisses peut-être, toutes intéressantes à des degrés différens, bien qu'il s'excusât de les avoir souvent jetées en quelques minutes sur du papier mouillé par la pluie et la mer. Si cela est, il faut croire que les élémens déchaînés sont de bons collaborateurs qui contribuent au caractère et à la vie. Elles ont,— ces marines du Pacifique, ces études aux différentes heures du jour, des cratères d'Hawaï, des cascades de Samoa, des pics de Tahiti, des montagnes de Fiji, ces représentations de mœurs et de types, si pleines de mouvement et de couleur locale, — elles ont presque toutes figuré l'an dernier à l'Exposition du Champ-de-Mars. Une salle spéciale leur avait été attribuée ; mais qui donc songe à regarder des aquarelles au milieu du tapage des grandes toiles à sensation ? Seuls, quelques critiques d'art se sont arrêtés, en s'épongeant le front, dans cette oasis rafraîchissante après tant de kilomètres de peinture, et ont dit : « Quel dommage de n'avoir ni le temps ni la place de signaler cela ! Il faudrait une exposition à part. » D'autres affectaient de n'y voir que de l'ethnographie. Plusieurs se rappelaient cependant avoir admiré naguère, dans ce même Champ-de-Mars, un La Farge, maître verrier qui a renouvelé l'art du vitrail, ce qui ne l'empêche pas de peindre de belles

fresques, de passer du paysage à la peinture religieuse, et de faire le tour du monde à ses momens perdus. Privilégiée pour ma part, je vis ces précieuses notes d'un artiste voyageur dans le cadre le plus favorable, avec assaisonnement de récits à bâtons rompus, où leur auteur apportait le charme de parole qu'il tient de ses origines françaises, car John La Farge est proche parent d'un autre coloriste, Paul de Saint-Victor. Il se répandait en détails sur les danses, les jeux, les chants, les cérémonies guerrières, les idées sociales si singulièrement aristocratiques de ces peuples qui ont gardé une partie de son cœur, sur la famille d'adoption qu'il avait laissée là-bas : une grand'mère exquise et des frères dont aucun ne l'oubliait. A propos d'un *Himéné chanté à Tapara*, il me dit, en me montrant un de ceux qui répètent la prière : « C'était le père de Rarahu. » Et je m'intéressai vivement à ce personnage historique.

J'eus aussi le plaisir de revoir la sainte Montagne de Nikko, qu'un autre magicien (celui-là en guise de pinceau tient une plume) avait déjà évoquée à ma connaissance. Elle était là sous tous ses aspects, noyée dans le brouillard du matin, resplendissante dans l'éclat de midi, et encore au coucher du soleil, vue du jardin de La Farge qui eut longtemps l'avantage de son intimité. Car il n'y avait pas, dans cet atelier débordant d'exotisme, seulement les îles Polynésiennes; tout le Japon était sur les murs : temples, pagodes, fontaines sacrées, portraits de prêtres bouddhistes, de Grishas, de Mousmés, etc. Plus achevé que le reste, un grand tableau représentait Kwannon, déesse de la méditation et de la compassion, assise auprès du flot éternel de la vie.

— Je me suis un peu écarté ici de la tradition sacrée, dit le peintre en me la montrant. Je n'ai pas laissé à la divine Contemplation son caractère androgyne, et cette faute m'a valu de la part de mes amis les prêtres bouddhistes, auprès desquels je m'excusais, une réponse qui indique des artistes et des sages, les plus polis du monde, en outre : « Si le dieu s'est manifesté à toi de cette manière, tu as bien fait de le peindre tel que tu le voyais. » N'est-ce pas d'une délicieuse tolérance?

Vraiment on oubliait le temps dans ce grand atelier; on oubliait le tumulte tout proche de la grande ville cosmopolite et la complète absence de poésie du monde environnant. Il fallut, pour m'en chasser, que le domestique japonais de mon hôte lui apportât, avec tous les signes du plus profond respect, un message qui l'obligeait à sortir. Et ce Japonais, par parenthèse, n'était pas la moindre curiosité de l'endroit. Appartenant à une excellente famille, fort instruit, parfaitement bien élevé, il était venu à New-York s'occuper d'études historiques et trouvait tout simple

de partager son temps entre les jouissances du travail intellectuel et le devoir de gagner sa vie. Contraste frappant, en pleine démocratie, avec la répugnance qu'ont les Américains les plus pauvres pour l'état de domesticité, lequel, somme toute, n'est bas que si l'on y apporte des sentimens vils et ressemble beaucoup à celui de tout autre fonctionnaire. L'échange d'égards et de dévouement entre ce maître et ce serviteur ami mérite d'être proposé à l'imitation des amateurs du progrès.

Le Japon cependant n'absorba ce jour-là mon attention que d'une façon secondaire. Je revenais toujours, malgré moi, par un attrait invincible, vers Tahiti avec ses effets d'*uatea*, c'est-à-dire de pluie et de soleil entrevus à travers les palmiers, ses crépuscules d'améthyste, son récif de corail où se brise la grande mer. Je revenais vers Samoa avec ses cascades où glissent des jeunes filles assises sur la roche polie et emportées par le courant; vers Hawaï, avec ses clairs de lune qui créent un mirage de chutes d'eau, ses précipices remplis d'ombre bleuâtre, ses lointains où flottent des vapeurs de soufre, et ce lac au bord duquel dansent de petites flammes, le soir. Combien faut-il avoir pénétré attentivement tous les secrets d'un pays si différent de ce que nous avons jamais vu, ou même imaginé, combien faut-il s'être assimilé ses aspects, ses traditions, son âme, pour qu'il se dégage de ce qui semblerait sans cela pure féerie une pareille impression de sincérité! Comme j'en faisais la réflexion, John La Farge me dit : « Si vous appréciez ce qui est sincère, cherchez donc Hawaï et Tahiti dans le livre trop peu connu où un véritable poète en prose a concentré l'essence même de ses impressions pendant les longs séjours qui lui ont permis, plus qu'à personne, de toucher le fonds et le tréfonds de la vie indigène. »

— Oh! répliquai-je, la chose a été faite et de telle manière qu'il n'y a plus à y revenir. Quelqu'un aurait-il l'audace de traiter de pareils sujets après Pierre Loti?

— Pardon, c'était avant lui. Les premiers ouvrages de mon ami Stoddard remontent à 1868.

— Stoddard? Je le connais, dis-je, avec l'empressement qu'ont les étrangers à se montrer au courant de tout dans le pays qu'ils visitent pour la première fois.

— Mille pardons encore, mais je jurerais que vous ne le connaissez pas du tout. Vous aurez lu les vers de Richard Henry Stoddard, qui est célèbre aux États-Unis, tandis que Charles Warren Stoddard ne l'est pas... Vous m'apprendrez peut-être pourquoi, après avoir regardé ses *Idylles des mers du Sud*. Toutes les fois que vous parlez d'un de ces deux homonymes, on vous répond par l'éloge de l'autre. Mon ami n'a fait en réalité qu'un livre. C'est un

grand paresseux, mais un paresseux de génie. Et il n'est pas de ces hommes qu'on peut s'en tenir à admirer, on s'éprend de lui tout de suite et pour toujours inévitablement. Vous comptez vous rendre à Washington. C'est là qu'il demeure. Voyez-le.

Malgré un avertissement qui aurait pu me faire craindre pour mon repos, je consentis à emporter l'exemplaire qu'il m'offrait de ces *South Sea Idyls*, dont l'un des hommes les plus raffinés, les plus difficiles, les moins susceptibles d'engouement que je connaisse, disait ainsi du bien sans réserve, avec une chaleur inaccoutumée.

Et ce prologue n'est peut-être pas inutile, car jamais je n'ai pu relire, — combien de fois depuis les ai-je relues! — les impressions écrites de Charles Stoddard sans que les impressions colorées de John La Farge aient surgi aussitôt devant moi, celles-ci étant à celles-là comme l'accompagnement complémentaire d'une musique enchanteresse. Lequel est le plus peintre des deux? Je serais bien embarrassée de le dire.

II

Il suffit d'avoir parcouru dix pages des *Idylles* pour se rendre compte que Stoddard et Loti n'ont rien emprunté l'un à l'autre. Entre eux, la ressemblance consiste à être amoureux des mêmes latitudes, et encore ces deux amours sont-ils de nature différente; chez Loti, qui aima beaucoup ailleurs, c'est une passade : « Charmant pays quand on a vingt ans; on s'en lasse vite, et le mieux est peut-être de ne pas y revenir à trente... » Mais pour Stoddard, c'est la tendresse unique de toute la vie, le bonheur pressenti, regretté, poursuivi de nouveau, l'image tentatrice qui hanta les pénitens et les saints jusque dans leur pieuse retraite. Les impressions de ces deux hommes, malgré quelques analogies de surface, diffèrent tellement quant au fond qu'en les écoutant on se dit : — Les choses n'existent que par le sentiment de celui qui les regarde; il n'y a en elles que ce que nous y mettons.

Tandis que le Français s'oublie dans les bosquets cythéréens de Papeete, l'Américain s'en va plus loin, toujours plus loin, cherchant les sanctuaires cachés de la nature, le cœur secret de la montagne, telle cascade mystérieuse qui, sans bruit, descend du sein d'un nuage et glisse, par-dessus des coussins de mousse, comme un rayon de lune dans un rêve... « Jamais vous ne trouverez cette sorte de cascade près des chemins frayés... Personne ne peut vous l'indiquer exactement. Il faut que vous la cherchiez vous-même, que vous prêtiez l'oreille à sa voix, le plus souvent sans rien entendre, jusqu'à ce que, soudain, vous tombiez dessus

à l'improviste; oui, elle est là dans toute sa longueur, frémissante et diamantée, joyau suspendu sur le sein d'une haute falaise, seule chaîne visible qui relie la terre au ciel. » — Il ne s'en tient pas à une croisière dans la mer de corail, il va pêcher des perles dans l'archipel dangereux; et toutes les petites îles qu'on aborde en pirogue reçoivent ses visites empressées. Partout il fuit les hommes de sa couleur, sentant bien qu'il est né sauvage, qu'une étrange méprise de la destinée a seule pu lui donner pour patrie le pays de l'activité industrielle et des affaires.

De son côté, Pierre Loti nous dit bien que le charme de Tahiti n'est pas dans la demi-civilisation toute sensuelle d'une ville colonisée, ni même dans l'éternel printemps de fleurs et de jeunes femmes auquel il fut si sensible; que ce charme réside au bord des plages de corail, devant l'immense océan désert; mais presque jamais en somme il ne nous conduit là. S'il passe quelques jours dans une région écartée, il en a comme un peu d'étonnement, il avoue que son cœur se serre dans cette solitude de Robinson. Stoddard, au contraire, y est beaucoup plus à l'aise que partout ailleurs; il ne lui faut que quarante-huit heures pour désapprendre l'usage de la fourchette et trouver qu'aucune manière d'accommoder le poulet ne vaut la cuisson sous la cendre avec une belle feuille succulente qui enveloppe et protège le rôti.

Il n'a rien d'un brillant officier de marine, ce sauvage par vocation. Lisez plutôt ses impressions, sympathiques du reste, (ce n'est pas la sympathie qui lui fait jamais défaut) sur les officiers du *Chevert*, un bâtiment de l'État qui le conduisit une fois à Tahiti... Leur élégance, leur volubilité de paroles, la consommation qu'ils font de cigarettes et de bon vin, cette discipline, surtout, cet ordre qui est, à les en croire, la première loi de France, tout le confond.

Ni officier de marine, ni romancier, car sa paresse l'empêcherait d'écrire rien qui fût de longue haleine, aucune histoire avec un commencement, un milieu et une fin; il vagabonde tout simplement à travers ses souvenirs jetés au hasard sur le papier, et, presque sans tourner la page, il passe tout naturellement du ton familier au lyrisme. Là où Pierre Loti s'est, dans un rêve fugitif, enivré de tristesse et de volupté, il a réalisé, lui, un rêve innocent et bien ancien, celui qui l'a toujours poussé vers la vie primitive et élémentaire. Le pessimisme sensuel ou autre lui est inconnu; ce qui domine chez cet être simple, c'est la joie de vivre et l'humour dans ses modes les plus rares, les plus délicats, mais aussi les plus francs. Il a un égal besoin de *far niente* et d'indépendance, l'horreur de toute convention; avec cela une soif inextinguible de tendresse qui lui fait, comme il dit,

porter son cœur sur sa manche, à la disposition de qui veut le prendre; et cependant, il ne se marie pas en Polynésie, fût-ce à la mode du pays, pour un jour. Il n'y a pas de femme dans toute son œuvre. Je n'y vois guère que la silhouette d'une certaine Élizabeth, élevée à la mission protestante, au milieu des filles du pasteur et pourvue de tous les arts de la civilisation, de tous les principes d'un christianisme austère; ce qui ne l'empêche pas de se jeter, si européanisée qu'elle paraisse, dans les bras du premier païen de sa race qui vient tout nu, et une flûte de bambou à la narine, chanter sous sa fenêtre l'amour débarrassé du Code et de la Bible. Sauf cette Élizabeth, redevenue en un clin d'œil, dans la solitude des bois, Hokoolélé, l'Étoile filante, bonne épouse d'ailleurs et tendre mère, on ne rencontre que des groupes féminins anonymes qui font partie intégrante du paysage, comme pour cette description de la danse à Papeali :

« La danse telle qu'elle est, quand tous les élans de l'âme trouvent leur expression dans les mouvemens du corps... Que ces corps soient des âmes incarnées, ou ces âmes des corps spiritualisés, ils sont pour le moment inséparables. Le feu brûlait avec ferveur, les bananiers déployaient en guise de décor leurs bannières déchirées, les palmiers agitaient des panaches d'argent là-haut, au clair de la lune. La mer haletait sur son lit de sable dans un profond sommeil; le cereus, qui fleurit la nuit, ouvrait ses cellules de cire vierge et prodiguait son trésor de parfums. Cercle sur cercle, de sombres figures sauvages se tournaient vers l'aire illuminée par la flamme où les danseuses s'arrêtèrent un moment, les draperies diaphanes qui les enveloppaient rassemblées autour d'elles et retenues négligemment dans une seule main. Alors la musique exhala des sons réitérés empruntés au trille aigu des oiseaux et à la basse du vent, des syllabes pleines et sonores, richement poétiques, révélant les orgies et les mystères dont sont témoins ces vallées enchantées que fréquentèrent les dieux. A entendre cela, comment n'être pas pris de folie? Et les danseuses aussi sont folles. Elles dansent et gesticulent à l'infini, tourbillonnant au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens accompagnés de tam-tam, jusqu'à ce que l'incessante ondulation de leur corps devienne serpentine. Dans une suprême frénésie, elles crient l'ivresse qui les possède, jettent au loin leurs vêtemens et restent nues comme la lune elle-même. Telle fut la vision qui me tint éveillé jusqu'à l'aube; ensuite, je repris péniblement mon chemin dans l'herbe mouillée, et je tâchai d'oublier, mais je ne pus y réussir tout à fait, et je ne l'ai pas pu jusqu'à ce jour. »

Au surplus, il n'a pas oublié davantage les prouesses des

hardis nageurs de ressac à Hawaï, chevauchant leurs petites planchettes, hardis, agiles, étroits de hanches avec des biceps prodigieux et des têtes impudentes de jeunes dieux posées orgueilleusement sur de larges épaules. C'était la fleur du sang de Meha, et tous nageaient, sans exception, comme des marsouins.

« Il y avait une brèche dans le récif devant nous, la mer le savait et semblait prendre un plaisir spécial à bondir sur le rivage comme si elle allait tout dévorer. Kahèle et moi, nous contemplions les nageurs, ravis du spectacle qu'ils nous donnaient. Kahéle ne résista pas longtemps à l'envie d'y jouer un rôle. Comme on lui offrait une planche qui eût fait pour son cercueil un couvercle excellent, légère comme un bouchon et lisse comme une glace, il se dépouilla en un clin d'œil de son dernier titre à la respectabilité, saisit ce diminutif de radeau et plongea avec lui dans la première vague qui allait se briser au-dessus de sa tête, à trois pieds de là. Une autre vague suivait, mais il passa dessous avec aisance. Au cri de « Sésame ! » les portes d'émeraude s'ouvrirent et se refermèrent après lui. On eût dit un triton se jouant parmi les élémens et tout à fait *at home* dans cet endroit fort humide. La troisième et la plus puissante des lames rassemblait ses forces pour donner l'assaut au rivage. Arrivé tout près d'elle, Kahèle plongea et reparut de l'autre côté de la montagne liquide, balancé une seconde dans le gouffre transparent, puis il décrivit un tour brusque, enfourcha le monstre énorme et s'étendit tout de son long sur la planche fragile en se servant de ses bras comme un oiseau se sert de ses ailes, planant de fait avec la vague sous lui. A mesure qu'elle s'élevait, il grimpait au sommet, et là, au milieu d'une mousse bouillonnante de champagne, sur la crête de cette avalanche marine qui menaçait de s'écrouler et de se dissoudre en l'emportant, son point d'appui disparaissant tout entier dans l'écume, Kahèle, au faîte même de la dernière bulle, dansait pareil à une ombre. Il bondit sur ses pieds et nagea dans les airs, nouveau Mercure effleurant de la pointe du pied une montagne qui baise le ciel, léger, vaporeux, avec je ne sais quelle suggestion d'ailes invisibles. Cette métamorphose ne dura qu'un moment. Presque aussitôt, l'intrépide sautait sur la plage, poursuivi par une vague hurlante qui lui mordait les talons. Ce fut quelque chose de glorieux et de presque incroyable. »

Kahèle de Hawaï, Kana-Ana de Tahiti, Hua-Manu des îles Pomotou, voilà les héros de Stoddard. Ce n'est aucune de ces belles filles aux colliers de jasmin, ni elles toutes ensemble qui l'ont retenu et ramené dans les paradis des mers du Sud, mais des amitiés, amitiés de sauvages, plus dévouées, assure-t-il, que l'amour d'aucune femme, et dont il nous dit que le docteur, son

compagnon de voyage, se scandalisa jusqu'à brouille complète. — Tant pis pour lui! ajoute l'objet de ce courroux, sans condescendre à se justifier autrement et avec le calme parfait d'une bonne conscience.

Mais il est possible que le public américain, qui a, entre autres traits anglo-saxons, le préjugé de « la couleur », joint au goût d'une conclusion morale dans toute œuvre d'art, se soit scandalisé comme le docteur; il est possible que ces partisans de la civilisation et du progrès, appliqués à tous selon les mêmes formules, il est possible que ces philanthropes, qui envoient aujourd'hui les nègres aux Universités et les Peaux-Rouges aux écoles industrielles, n'aient pas pardonné ses paradoxes à un amoureux déclaré de la barbarie. Est-elle, après tout, d'un bon Américain, cette tirade contre l'annexion possible de Hawaïi par les États-Unis : « Quoi, voler à ce peuple si doux son droit d'aînesse et sa couronne?... Le protéger, à la bonne heure! Il a, certes, besoin qu'on le protège, ayant été à la merci des blancs sans scrupule, depuis les jours de ce vieux pirate de capitaine Cook. Celui-là a commencé, les baleiniers ont continué et les politiciens achèvent. C'est une histoire révoltante, mais les blancs n'agissent guère autrement dès qu'ils se trouvent en face de mœurs différentes des leurs. Oui, certes, Hawaï a besoin de protection, et l'Amérique est tout naturellement la marraine de l'endroit, mais l'annexer, jamais! »

Stoddard va jusqu'à reprocher aux missionnaires de démoraliser ces païens innocens au lieu de les rendre meilleurs, et c'est le missionnaire protestant qu'il prend à partie, étant aussi catholique qu'on peut l'être avec une âme ingénue de panthéiste converti. Pas un brin de puritanisme ni de yankeeisme en lui. Voilà bien des raisons pour qu'il ne soit pas populaire!

L'exquise perfection de la forme qui distingue ses plus brèves fantaisies ne pouvait suffire à lui obtenir grâce dans un pays où « l'écriture artiste » est encore un mot dépourvu de sens, où le grand nombre n'a cure de l'expression pittoresque, portant souvent aux nues des auteurs dont le style ne compte pas. Howells qui, avec Henry James, occupe là-bas le premier rang comme critique aussi bien que comme romancier, eut beau placer Stoddard parmi les classiques, la gloire qu'il lui prédisait n'est pas venue.

Quand *The prodigal in Tahiti* parut d'abord dans une importante revue, *the Atlantic Monthly*, l'intérêt fut cependant très vif. On y sentit le caractère même de la vérité, on fut sensible à l'humour qui pétillait à chaque ligne, et le sujet était de ceux qui plaisent à un peuple aventureux. C'est, racontée par lui-même, l'histoire de l'enfant prodigue, un fils de famille que son caprice em-

porte, avec une poignée de dollars en poche, dans le jardin du Pacifique où il se trouve être *de trop*. Pas d'emploi : nul ne veut prendre de leçons quelconques, nul n'a besoin d'un commis, et, lorsqu'il se dit correspondant d'un journal, on lui répond : « Prouvez-le ! » Ce qu'il n'est point en mesure de faire. *On* représente, bien entendu, la colonie blanche. En peu de temps, il atteint le dernier degré du découragement et de la misère, errant la nuit par les rues ou couchant en compagnie de tous les insectes de la création dans des maisons inhabitées, prenant le matin, au marché, une tasse de café avec une ou deux cuillerées de sucre et de fourmis puisées dans une vieille boîte à cigares, une croûte de pain par là-dessus. Le reste du temps, il vit de bananes et remplit d'eau les creux de son estomac. Quelle différence avec les délices de ce mauvais lieu poétique, les jardins de la reine Pomaré, dont Loti nous fait part ! Mais comment serait-on homme de cour avec des bottes crevées et des habits en loques ? Les vils métiers que le prodigue est réduit à faire l'humilient fort. Un beau jour, la meilleure des inspirations lui vient ; il s'éloigne de la ville, il marche droit devant lui et trouve le paradis : « Oh ! être seul avec la nature ! Son silence est une religion, ses bruits sont une musique délicieuse ! » Songeant ainsi, le vagabond avance de plus en plus ; il a découvert sa vocation véritable. Les indigènes qui, le soir, allument leurs feux d'épluchures de noix de coco, l'accueillent, l'obligent à partager un morceau de poisson, et le fruit de l'arbre à pain. Faut-il passer un gué ? Deux épaules d'hercule se trouvent à point nommé dans cette solitude pour le porter sur l'autre rive ; du seuil de toutes les cases part une bienvenue cordiale : *Aloha !* Il n'a qu'à choisir la maison où il lui convient de dormir ; une natte se déroulera comme d'elle-même sur le sol à son intention. Le voilà qui reprend sa belle confiance, un instant perdue, dans l'humanité. Il redevient fier, car aucun sauvage n'est plus libre que lui, personne n'a le droit de lui dire : « Pourquoi vous tenez-vous là à ne rien faire ? » Il peut être aussi paresseux qu'il lui plaît. Et toute sa vie, après cette expérience, il lui restera le regret, l'aspiration secrète, l'indéfinissable nostalgie de ce commerce passager avec la plus séduisante de toutes les maîtresses : la nature.

Ce fut alors sans doute qu'il noua l'amitié si poétiquement exposée dans le plus important de ses récits, *Chumming with a savage*, le seul peut-être où il y ait trace d'arrangement et de composition. L'entrée en matière de *Camaraderie d'un sauvage* est ravissante. On croit pénétrer avec le voyageur dans cette vallée heureuse où il se promet d'oublier le monde civilisé, on croit sentir la fraîcheur de ce petit nuage de pluie qui se dissipe en trois minutes après avoir arrosé les bananiers de gouttelettes

aussitôt séchées. Voici le décor : à l'une des extrémités des deux abruptes murailles parallèles recouvertes d'une tapisserie de fougères, deux exquises chutes d'eau rivalisent de blancheur et de légèreté; à l'autre bout, la mer, la vraie mer du Sud, se brise immense sur un récif. Elle ride le courant placide de la rivière qui glisse en silence jusqu'à elle, ayant quitté pour cet embrassement les bassins profonds au-dessus des cascades. Ce paysage est animé par une figure digne de lui, digne aussi de la statuaire antique : voyez-la, coiffée d'un chapeau de feuillage, sommairement vêtue d'une courte tunique blanc de neige, draperie sans sexe d'où se dégage, bien plantée sur un corps svelte aux parfaites proportions, une jolie tête souriante, une tête de seize ans, éclairée par des yeux resplendissans comme des étoiles. Kana-Ana est le rejeton d'une race de chefs, c'est-à-dire qu'il appartient à une aristocratie qui dépasse infiniment toutes les aristocraties européennes, un chef en Polynésie n'ayant jamais été autre chose, et son origine remontant aux premiers âges de l'humanité, aux héros et aux dieux. Aussi sa grandeur se trahit-elle par une noblesse de démarche et d'allures qui se reconnaît tout de suite. Et Kana-Ana s'attache à première vue à cet autre adolescent, le voyageur européen, quoiqu'il ne sache que cinq ou six phrases de sa langue. L'amitié polynésienne est soudaine, expansive et généreuse. L'ayant regardé cinq minutes d'un beau regard honnête et franc, il place les deux mains sur ses genoux et lui déclare qu'il est son meilleur ami, qu'il doit venir vivre chez lui et ne plus le quitter. Montrant une hutte d'herbe séchée de l'autre côté de la rivière, il lui dit : « Voilà ma maison et la tienne! »

Comment refuser quand, presque aussitôt, la mère et la grand'-mère de l'ami implorent à leur tour, assurant par gestes à l'étranger qu'il a besoin de repos, qu'elles ne veulent pas de son argent, qu'elles l'aiment; et quand cette affection spontanée se trouve reflétée sur les traits de deux cents individus à la peau basanée, des cannibales peut-être; ils en ont les dents à coup sûr, mais des yeux si doux! Et voilà comment le voyageur, indifférent aux admonestations de ses camarades, demeure seul spécimen de la race blanche dans cette Arcadie. Pour son excuse, il n'a qu'une chose à dire, et elle suffit : l'île tout entière l'enchante; c'est un monde en miniature, réunissant toutes les beautés imaginables, et plus belle encore que le reste est la vallée où on l'aime comme on ne sait guère aimer en pays civilisé. L'ombre au tableau, c'est que tous ces braves gens n'ont qu'une idée en tête, le gorger de nourriture : poisson, taro, lait de chèvre... Le village se met en frais : on empile à sa porte des goyaves, des mangues, des oranges, qui semblent avoir absorbé toutes les rosées du ciel, des noix de

coco, des citrons, des ignames qui ne croissent pourtant que bien loin de là! Et la désolation se peint sur les visages parce qu'on est persuadé qu'il va mourir de faim. Il faudrait manger à toute heure pour satisfaire cette exigeante hospitalité. Dans l'intervalle, ce sont des promenades sans fin en canot sur mer ou sur la rivière, des bains dans les eaux douces ou salées, des visites aux bois d'orangers qui succèdent à de vastes étendues de goyaviers, et la chasse aux chèvres, et ces heures de paresse, les plus délicieuses peut-être, où il reste des heures couché à regarder un banc de sable sur lequel un pavot sauvage salue sans relâche le vent. « Ce pavot me semblait être le type même de la vie dans cette vallée tranquille. Vivre pour occuper un tout petit espace, fleurir, mourir et puis l'oubli! »

Mais peu à peu, la peur le prend de céder à l'espèce d'enchantement qui l'enlace de plus en plus; la même disposition aventureuse qui l'a poussé à rompre avec la vie civilisée pour se jeter dans cette solitude lui fait de nouveau désirer le retour vers ce qu'il a fui. Ses parens le rappellent. Bref, il se procure un canot et décide deux rameurs indigènes à l'enlever en secret. Car le courage lui manque pour faire part de sa décision à Kana-Ana. Celui-ci, d'ailleurs, paraît la pressentir avec l'instinct contenu des animaux fidèles. Il ne le quitte plus d'un pas. Afin d'éviter des adieux déchirans, l'ingrat s'embarque à l'aube tandis que son ami dort. Mais à peine est-il en mer qu'il entend à travers le rugissement des eaux un cri de véritable agonie. Il reconnaît la voix. C'est Kana-Ana qui s'élance follement. Il a tout découvert, il court, se précipite à la nage répétant un seul nom dans sa lutte violente contre la mer qui le repousse. Éperdu, le fugitif presse les rameurs, car il sent que, s'il se laisse rattraper, jamais plus il ne s'échappera. « Au fond du cœur, j'aurais voulu que les pagaies pussent se briser ou le canot se fendre; et cependant, je les pressais toujours, et eux, stupides, me prenaient au mot. Bientôt nous tournâmes le cap, ce point embrumé que je regardais le matin par le trou qui représente la fenêtre de la case... Là nous perdions de vue cet abri de roseaux et tout un passé trop court ; mais ce n'était rien encore, nous perdions de vue ce petit dieu de la mer, Kana-Ana, secouant avec désespoir l'écume de sa chevelure; et cela, c'était perdre tout. Je ne me souciais plus de rien. J'allai droit chez moi, je redevins civilisé ou à peu près. Comme l'enfant prodigue, j'avais fini par me lever pour retourner vers mon père. Je me jetai à son cou et je lui dis : « Mon père, si j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne m'en repens guère. Ne tuez aucun veau gras et reprenez votre anneau ; je ne le mérite en aucune façon, car je donnerais plus pour revoir en

ce moment mon petit compagnon, couleur de café, que pour toute chose au monde. Mon père, il déteste les affaires et je les déteste aussi. Il a été pétri du limon le plus pur et cuit au soleil du bon Dieu; il est lui-même rayon de soleil à demi. Et, plus que personne ne l'aimera jamais en ce monde, il a aimé votre enfant prodigue. »

La seconde partie de l'histoire s'intitule : *Comment j'ai converti mon cannibale.*

Une fois revenu à l'existence des villes l'enfant prodigue réconcilié, songeant toujours à son ami, imagine de s'acquitter envers lui en l'initiant à la civilisation américaine. « Je pouvais, en effet, lui apprendre à s'habiller, à dire aux gens des choses aimables en les injuriant par derrière, à dormir pendant l'office, tout cela pour le bien de son âme; mais en réalité, ce que je voulais, c'était le revoir. Il me manquait tant, lui et sa naïve habitude de montrer ses haines et ses préférences, avec sa confiance dans l'intuition pure, sa fidélité à ses amis, ses manières si différentes de ce qui a cours de l'autre côté de l'eau! »

Kana-Ana, grâce à de puissantes influences, est donc enlevé à son innombrable famille et remis aux soins d'un capitaine qui le débarque à New-York. Hélas! l'influence du cadre se fait aussitôt sentir. Il est cent fois moins intéressant que dans son pays natal : ce n'est plus qu'un petit noiraud à qui ses habits européens vont tout de travers. Il est mal à son aise, et ceux qui le reçoivent sont embarrassés de lui; par exemple, quand il prend pour des dieux les figures d'Indiens en bois peint qui, le long des rues de New-York, servent d'enseignes aux marchands de tabac et s'agenouille devant elles. Dédaigneux du tub matinal, où il saute comme une truite dans une soucoupe, cet enfant du Pacifique plonge et barbote en se promenant, dans toute l'eau qu'il rencontre. Très fier du reste d'avoir attrapé quelques mots d'anglais, comme *bonjour*, qu'il dit en pleine nuit, et *eux*, qu'il applique aux dames. Il s'efforce d'épeler, et, invariablement, quand on lui fait lire *god*, prononce *dog*, transformant ainsi Dieu en chien sans aucune cérémonie. Grand scandale dans le monde puritain qui l'entoure! Son ami lui-même trouve fatigant le travail d'initiation qu'il s'est imposé. Il lui faut tout expliquer à Kana-Ana, sortir avec lui en veillant à ce qu'il n'oublie pas sa chemise sous son paletot, ou à ce qu'il ne la porte pas par-dessus son pantalon, l'empêcher de répondre par le gracieux salut d'*Aloha* (amour à toi) aux passans qui se moquent de lui, car il prend leurs gros mots pour la bienvenue du pays.

Quelque temps, il s'amuse du spectacle des rues, mais cela dure peu; il commence à tomber dans le marasme et à réclamer

l'île natale. Dans une maison de pierre, il étouffe, la mer l'attire, mais elle est si froide à New-York, et pas le plus petit cocotier! A la fin, Kana-Ana ne fréquente plus que le port où certains étalages de coquilles et de coraux lui présentent un abrégé de l'Océanie; il se croit ensorcelé; bref, il faut le renvoyer à son monde auquel il racontera combien sont à plaindre et mauvais les gens des grandes villes. Mais la joie qu'il éprouve de revenir aux habitudes de sa libre enfance est de courte durée, une réaction s'ensuit; l'aspiration vague vers ce qu'il a entrevu le saisit. Un germe funeste est tombé dans cette terre vierge : incapable de se laisser convertir à notre vie artificielle, il ne peut pas davantage retourner après cette expérience au contentement facile et à la confiance absolue, car il a appris à douter des choses et des personnes. Pendant de longs jours, il s'agite possédé d'un trouble étrange; rien ne le console, ni ne le distrait; le problème social est trop lourd pour cet esprit d'oiseau. Un soir que sa mélancolie nouvelle touche au délire, il se jette dans sa pirogue et s'en va droit devant lui sans savoir où. Peut-être pour retourner vers cette terre maudite dont l'attrait pervers le poursuit et qui a gardé son ami, peut-être pour fuir à jamais les visages humains auxquels il ne croit plus; quoi qu'il en soit, la mer, sa première berceuse, berce son agonie; elle l'endort dans son sein et ne rendra rien de lui, pas même un cadavre, aux récifs de corail.

Au fond, le résultat de cette *camaraderie* impossible est la conversion de l'ami blanc à une foi sauvage qui se résume en un article : voir, c'est croire. — Stoddard hérita de la confiance perdue par Kana-Ana et ne s'en trouva pas toujours bien par la suite.

Dans ces *Idylles du Sud*, il y a tout à la fois une œuvre d'art et d'attachantes confidences psychologiques, le mélange que Gœthe eût appelé : *Dichtung und Wahrheit*. Peu importe qu'ici la fiction l'emporte sur la vérité. Ce que l'auteur a voulu montrer, c'est la mortelle blessure faite par le contact de la civilisation à des créatures susceptibles et impressionnables.

Cette idée fondamentale du livre se retrouve dans *My south sea show*, l'aventure d'un conférencier-explorateur quelconque qui rapporte de ses voyages en Polynésie un certain fils de roi surnommé Zèbre, à cause des tatouages qui le couvrent, attestant son rang illustre. Deux autres petits cannibales et une cargaison d'objets curieux de leur pays complètent un cadeau qui est reçu sans plaisir par de saintes femmes, dans un intérieur austère, où la Bible est lue régulièrement. Mais ces échantillons variés doivent contribuer au succès de *lectures* annoncées avec fracas dans la

ville. Malheureusement, le soir de la première, on trouve Zèbre étendu inanimé sur le plancher d'une chambre où il s'est enivré d'eau de Cologne. Cette orgie lui donne le goût de la boisson sous toutes ses formes. Tandis que les *Midgets*, ses compatriotes, remportent une série d'éclatans succès, tandis qu'ils dansent leurs danses fantastiques et chantent des chants d'amour, des chants de guerre, des chants de deuil, qui, au gré du public américain, font grand honneur à l'éducation qu'ils ont reçue, le Zèbre boit sans interruption tout ce qui lui tombe sous la main. Bientôt il n'est plus que l'ombre de lui-même, mettant au défi l'art des médecins et persuadé, quand de bonnes âmes prient pour lui, qu'elles appellent la mort sur sa tête, car prier pour quelqu'un dans les plaines de Pottobokee, dont il est originaire, est, de toutes les formes de vengeance, la plus terrible. Le Zèbre croit succomber à une malédiction, l'arc-en-ciel de tatouage dont il est revêtu pâlit à vue d'œil, et un jour il murmure des paroles funèbres dans un langage inconnu, car les chefs ont un dialecte à eux, un vocabulaire que le commun des mortels n'a jamais su apprendre. C'est le signal du retour de son âme au pays natal, tandis que le petit squelette zébré reste enfoui dans un verger de la Nouvelle-Angleterre.

La transplantation n'est pas plus favorable à Kahèle, Kahèle *the goer*, le marcheur, le nageur, le guide incomparable qui conduit son maître par des chemins de féerie à la *maison du Soleil* et vers la poétique *chapelle des Palmes*, où deux bons prêtres dévoués à un troupeau sauvage nous donnent de si touchantes leçons de charité, puis sur la plage de Meha, « dans la vallée de la solitude » habitée par des amphibies. « Kahèle, gentil caméléon dont l'humeur prend la nuance de ce qui l'environne, pieux à l'appel des cloches, enragé plus qu'aucun danseur au signal lascif du hula-hula, versatile, amusant, capable surtout de s'incarner dans chaque rôle si bien qu'on ne sait jamais laquelle des mille dispositions contradictoires, existantes en lui, est la plus naturelle. »

Eh bien, il suffit que le caméléon vienne à San Francisco pour emprunter des couleurs fâcheuses. Cela commence par l'enthousiasme : Kahèle s'enflamme successivement ou à la fois pour tout : la civilisation lui donne le vertige ; en sortant du cirque, il a envie d'être clown ; le théâtre lui fait prendre la résolution de devenir acteur ; toutes les fois qu'il assiste à la messe, il se promet d'exercer le saint ministère. Un jour, il va dans un quartier suspect où l'on parle espagnol ; à partir de ce moment, il répète en rêve : *yo amo*, et déclare que les señoritas sont aussi belles que les plus belles d'Hawaï. Quelque temps après, il disparaît

en emportant ce qu'il croit être la richesse, une liasse poudreuse d'actions qui assurent à leur maître une part plus ou moins chimérique dans des mines d'argent au Mexique. Deux lignes datées de Santa Cruz expliquent son projet : « Je suis parti avec ma femme. Aloha! »

La transplantation aboutit donc pour le sauvage à l'ivrognerie, au vol, au vice, à la mort, et le seul contact de l'homme blanc est un malheur pour lui.

Mais plus je lisais les *Idylles des mers du Sud*, plus il me semblait que l'homme blanc devait gagner au contraire à son intimité avec le sauvage, tant m'apparaissait naïve et charmante la personnalité de Charles Stoddard, poète et humoriste, si franchement sentimental et si finement ironique, sauvage lui-même, au moins à demi, car il l'a dit et répété : « Tous les rites de la sauvagerie trouvent un écho sympathique dans mon cœur. C'est comme si je me rappelais quelque chose d'oublié depuis longtemps et de si cher! Il faut croire que l'esprit indompté de quelque ancêtre aborigène précipite le cours de mon sang. »

Imaginatif et *impressionnable*, ces deux épithètes, qu'il applique toujours à ses amis les insulaires, lui conviennent à merveille.

III

Quand j'arrivai à Washington, le désir de faire connaissance avec le Capitole, la Maison blanche, l'obélisque, ou même d'assister aux séances du sénat et du congrès, était moins vif chez moi que celui de rencontrer l'auteur des *South sea Idyls*. Mon premier soin fut de lui envoyer un mot d'invitation et, l'ayant vu, son œuvre me captiva davantage encore, car je compris tout ce qu'il y avait mis de passion vraie. L'adolescent qui alla de si bonne heure prendre à Tahiti le mal de regret dont il ne guérira jamais, a maintenant beaucoup de cheveux blancs, mais il sera toujours jeune par la vivacité des sentimens, par le besoin de se créer des idoles, quitte à découvrir le lendemain, sans aucune amertume, qu'elles sont d'argile. La France l'intéresse tout particulièrement, il connaît ses gloires littéraires, il en parle avec chaleur et avec goût. J'admirai l'absence complète de retour sur lui-même et de jalousie d'artiste dont il fit preuve en exaltant *le Mariage de Loti*, en déclarant que rien de plus parfait n'avait été écrit sur son île bien-aimée. Ce fut presque en riant qu'il me conta que l'édition bostonienne de ses Nouvelles, éparses auparavant dans les *magazines*, avait eu le malheur de paraître à la veille de la panique financière de 1873, de sorte que personne n'y avait

pris garde; d'autre part, un éditeur de Londres lui avait dit avec dédain que jamais il n'imprimerait ce livre sous un titre aussi déplaisant qui pouvait faire redouter des vers! De sorte qu'il dut le baptiser de nouveau : *Croisières d'été dans les mers du Sud.*

« J'ai fait cinq de ces croisières-là, et, la dernière fois, j'ai rendu visite à Rarahu. Je l'ai trouvée, ajouta-t-il d'un ton de tendre ménagement, je l'ai trouvée un peu fanée. » Le mot me parut doux, à moi qui me rappelais une certaine photographie de cette bacchante sur le retour.

Mais Charles Stoddard est de ceux qui ne frapperaient pas, fût-ce avec une fleur, une femme, fût-elle simple sauvage. Il a eu l'occasion, au cours de ses voyages, de connaître Adah Menken, qui lui a adressé des vers mélancoliques, et il est resté convaincu que le corps sans défaut de ce *Mazeppa* féminin logeait une âme profonde. Cette simplicité d'enfant, cette bonté peinte sur toutes les lignes d'un beau visage fatigué par la vie, cet abandon génial dans la conversation, ce mélange qu'ont aussi, paraît-il, les insulaires du Pacifique, de distinction parfaite et d'étonnante spontanéité, tout cela m'expliqua dès la première rencontre l'appréciation de son ami La Farge. Le tourment d'écrire n'existe pas pour lui qui n'aima jamais que la rêverie nonchalante; d'autant plus prodigue-t-il en causant les richesses de son imagination. Je m'efforçai de découvrir ce qui, dans les *Idylles*, était de l'autobiographie, et je crus comprendre qu'il n'avait rien ou presque rien ajouté aux souvenirs de jeunesse qui concernent Kahèle. Je ne pus lui faire dire en revanche si vraiment le chasseur de perles des îles Pomotou, qui portait en nageant une demi-douzaine d'œufs derrière lui dans sa chevelure nattée, lui avait tout de bon, devant une alternative de vie ou de mort, donné son sang à boire en se coupant une artère.

— Ils sont capables de cela, capables de tout en fait de dévouement, répondit-il. Un chrétien pourrait-il être meilleur que ces païens-là? Pourquoi entreprendre de les changer, de les déformer en les civilisant? On ne met pas de vin nouveau dans de vieilles outres, et dans ces outres-là il ne faut mettre aucun vin. Elles ne sont faites que pour contenir l'eau pure des sources. Ils en ont pour si peu de temps, les pauvres! Quand on se promène durant ces nuits trop belles pour permettre le sommeil, on entend une toux de mauvais augure dans les cases devant lesquelles on passe, et il vous semble marcher sur des tombes à demi creusées! »

Je lui rappelai les lignes qui terminent son *Enfant prodigue à Tahiti*, — quand il dit comment, du bateau qui l'emportait, lui apparut de loin l'île pâlissante, ces glorieux pics verdoyans qui

s'effacent : « Les nuages les embrassaient de leur profond secret. Comme un mirage, Tahiti flottait sur le sein de la mer. Entre le ciel et l'eau s'étaient engloutis vallées, jardins, cascades, et les promontoires frangés de palmes, et ces fleurons aigus, s'élevant les uns au-dessus des autres, éternelle couronne de beauté. Et avec eux la nation de guerriers et d'amoureux tombant comme la feuille, mais sans espoir d'être comme elle remplacée par d'autres feuilles. »

— Il faut absolument, me dit-il, que vous alliez à Tahiti, tandis qu'il en reste quelque chose.

Et il me persuada que c'était le voyage le plus facile, le plus rapide. De San Francisco, j'y serais en six jours. Qu'était-ce que cela? Il en avait mis trente au moins, lui, la première fois, grâce à un gros temps qui l'avait poussé vers le Japon. Mais aujourd'hui, tout est simplifié...

— Vous n'y retournerez pas cependant?

— Non, j'ai jeté l'ancre ici.

— Sans regrets?

Il hésita : — Peut-être n'est-il pas permis de s'abandonner toujours uniquement au plaisir de vivre.

Je me souvins alors qu'il était catholique, fervent comme tous les convertis, et, avec cette indiscrétion qui vous gagne quand on a quelque temps habité le pays de l'*interview*, j'osai lui demander comment avait été amenée cette conversion, en ajoutant, ce qui était manquer de respect, j'en conviens, à la religion et à lui-même : — N'est-ce pas par amour du paganisme que vous avez cessé d'être protestant?

Il sourit et, comme si c'était là une question trop grave pour qu'il pût y répondre sur ce ton d'irrévérence, me dit seulement : — Vous le saurez demain.

Le lendemain en effet, il m'envoya un petit volume qui n'augmente point son mérite littéraire, mais qui met à nu avec une singulière audace une conscience et un caractère. C'est intitulé : *Un cœur troublé*, et, sur la première page, l'auteur avait écrit de sa grande écriture lâche et légère, toute frémissante et si personnelle, la formule affectueuse des sauvages : *Aloha!*

Des récits de conversion on écarte d'ordinaire tout ce qui n'est pas de nature à produire l'édification : ils tombent donc nécessairement sous la rubrique des livres de piété ; mais ici, les deux religions, protestante et catholique, sont mises en présence de la manière la plus piquante. On y voit aussi combien certaines âmes ont besoin de ce qui sous le nom de direction a été si souvent attaqué, combien l'austérité un peu dure de la réforme est antipathique à ceux qui ont choisi involontairement et irrésisti-

blement pour dieux l'amour et la beauté, combien le catholicisme est artiste au contraire, quoi qu'on en puisse dire. A en juger par l'effet que le protestantisme produisit sur Stoddard, il ne doit que médiocrement améliorer d'autres primitifs.

La peur le domina dès son enfance, la peur du mal qu'il n'avait pas encore commis, et de son châtiment. La nuit, quand les lumières étaient éteintes, il éprouvait des terreurs sans nom, car, songeait-il avec épouvante, nous sommes tous pécheurs.

En face de la maison de ses parens, il y avait une église où tous les matins entraient de nombreux fidèles et d'où partait de belle musique. Il s'y glissa un jour sans permission. Pour la première fois il vit des cierges, des tableaux, des statues, une foule à genoux; mais, quand la procession des prêtres en habits sacerdotaux, sortant de la sacristie, s'approcha de l'autel, il prit la fuite épouvanté, car il avait rencontré ces costumes sur les images du terrible livre qu'on lui donnait à lire le dimanche et dont les récits de supplices avaient ajouté pour lui tant d'horreur à l'horreur quotidienne des ténèbres. C'était une histoire protestante de l'Inquisition.

Les longs sermons de sa propre église ne lui plaisaient guère cependant, et la Bible qu'il lisait sur la recommandation expresse de sa mère jetait son pauvre esprit d'enfant dans une confusion indicible. On le confia quelque temps à son grand-père, un propriétaire rural de la Nouvelle-Angleterre qui habitait non loin d'une école en renom où il commença ses études. Ce grand-père était l'honnête homme par excellence, mais le sang des puritains de Plymouth coulait dans ses veines. Quoiqu'il fût incapable de faire en ce monde aucun tort à personne, il envoyait délibérément en enfer tous ceux dont la foi n'était pas sienne. Son petit-fils fut conduit par lui aux *meetings* du soir d'un évangéliste qui adjurait tout le voisinage, par inspiration directe d'en haut, d'avoir à changer de cœur. Il y avait sous la chaire un banc qu'on appelait « le banc d'anxiété ». Ceux qui se reconnaissaient pécheurs allaient s'y asseoir et devenaient l'objet de prières à haute voix que le petit Charles trouvait très humiliantes. Un jour, ces mots retentirent à son oreille : « Enfant, ne veux-tu pas être sauvé? Ne veux-tu pas être chrétien? » Et on le traîna de force sur le banc où d'innombrables voix lui criaient : « Ne veux-tu pas être sauvé? Voudrais-tu mourir en cet instant, tout de suite, et brûler à jamais? » Il fallut l'emporter presque évanoui, et il lui resta de cette expérience de sanctification un commencement de maladie nerveuse. Il est vrai qu'un peu plus tard il eut tout le temps de se remettre chez son aïeul paternel qui était universaliste, c'est-à-dire persuadé que le salut sera octroyé à l'humanité tout

entière, quoi qu'elle fasse. Il en résultait un certain relâchement et la plus aimable tolérance. Les influences morbides qui avaient menacé la santé du petit Charles Stoddard se dissipèrent, mais il resta très préoccupé des causes qui pouvaient amener une telle séparation spirituelle entre ses deux grands-pères.

Il grandit, toujours obsédé par l'incertitude de l'au-delà et le besoin de croire à quelque chose. Il se servit du savoir acquis pour se mettre à la recherche de la vérité, — chez les unitaires d'abord, qui lui parurent borner leur culte à l'éloquence oratoire ; chez les méthodistes, dont il haïssait les rugissemens de fauves ; la frénésie ne lui disait rien, il trouvait en revanche d'autres sectes bien pâles, bien froides, bien dépourvues de symboles. Son goût délicat se révoltait contre les vulgarités de l'armée du Salut ; l'invitation, imprimée sur affiche, à rencontrer Jésus de telle heure à telle heure, dans telle ou telle salle publique, lui faisait l'effet d'un blasphème. L'église épiscopale lui parut posséder en partie ce qui manquait aux autres, mais il lui sembla aussi que l'esprit était absent de ces formes empruntées à un culte plus ancien. Partout, il rencontrait des gens très honorables auxquels suffisait la permission de scruter les Écritures, mais il n'était pas de ces gens-là et il souffrait, réduit à édifier un temple idéal dans le silence et le recueillement de son cœur. Une femme qu'il prit à tort pour un ange faillit l'entraîner dans les avenues nuageuses du spiritisme. Ce fut une femme encore qui lui désigna le prêtre auquel, un jour, il demanda de compléter l'instruction religieuse qu'il avait depuis longtemps ébauchée tout seul, attiré qu'il était à l'église catholique par la beauté des chants, la pompe des offices, l'antique poésie répandue dans tous les détails du culte. Son cœur troublé avait enfin trouvé le repos ! La persécution ne fit que stimuler une ferveur qui depuis ne s'est jamais démentie : non qu'il fût persécuté par sa famille qui respecta ses convictions, mais le monde, mais la presse protestante ne lui épargnèrent aucune amertume. Il avait déjà quelque réputation dans les lettres, et le scandale n'en fut que plus grand. Repoussé, trahi, découragé, il ne trouva de secours que dans l'Église, et non pas seulement des secours spirituels ; les besoins de son intelligence furent compris. Ses nouveaux frères l'engagèrent à visiter Rome, Jérusalem, et, sur son passage, il rencontra toujours des amis. Le plus intéressant de tous l'attendait, celui-là, dans sa chère Océanie. C'est le Père Damien, dont il m'a parlé beaucoup et dont l'œuvre héroïque lui inspira des pages émouvantes : *les Lépreux de Molokaï*.

IV

« L'après-midi tirait à sa fin dans ce port des tropiques; déjà la chaleur s'apaisait et l'aveuglante lumière était tempérée par l'humidité prochaine de la nuit. Encore un peu et le soleil s'enfoncerait silencieusement dans l'abîme des flots, encore un peu et le crépuscule bien court, mais exquis, baigné de splendeur l'espace d'une minute, se parerait d'étoiles tremblantes.

« Dans un tel moment, je fus arraché aux charmes de rêverie et de paix que vous versent les parfums du soir par un cri perçant; on eût dit la protestation angoissée d'un cœur qui se brise. Et ce n'était pas une seule voix; une autre, d'autres encore déchirèrent le silence jusqu'à ce qu'une clameur de désespoir sonnât au-dessus des maisonnettes basses qui peuplaient le petit bois, entre l'endroit où je me trouvais et le rivage. Non sans émotion, je courus vers la mer et j'eus vite fait de rattraper une triste procession de femmes en pleurs escortant quelques malheureux que l'on conduisait en toute hâte à l'esplanade de Honolulu. La mort mettait déjà sa triste empreinte sur ces physionomies stupéfiées. Un petit vapeur attendait la cargaison humaine qui fut hissée à bord. Alors, dans les quelques instans qui s'écoulèrent entre le départ et la sortie du port, cette même plainte lamentable se renouvela poussée par des voix confondues d'hommes, de femmes et d'enfans. Groupés sur l'extrême bord du quai, ceux qui restaient tendaient les bras et se tordaient les mains, tandis que des ruisseaux de larmes coulaient sur les joues d'une pâleur de cendre. Les exilés, debout sur le pont, restèrent quelque temps silencieux, puis leur agonie se fit jour et un nouveau cri qui n'était pas de ce monde vibra sur la mer tranquille : c'était leur adieu, un long adieu. Et le soleil qui venait de toucher l'horizon parut s'arrêter, tandis que la mer se changeait en une grande nappe enflammée. Des langues de feu se jouaient parmi les petites vagues soulevées par la brise du soir, et les larges rayons dardés de nuage en nuage y allumaient une gloire qui finit par gagner tous les pics de cette île adorable surmontée d'une couronne d'or rougi. Les palmiers eux-mêmes se transformaient en or, leurs panaches brillaient à chaque ondulation rythmée dont ils accompagnaient la sourde mélodie du reflux au-dessous d'eux.

« Ainsi s'effaça, comme un atome sur la mer miroitante, cette barque infortunée. L'éclat du couchant est bref non moins qu'intense dans les régions tropicales; l'irruption soudaine de la nuit jeta un voile sur ce tableau de deuil auquel, si fréquent qu'il soit, l'observateur le moins sympathique ne réussit jamais à

s'habituer. Les ténèbres étaient venues, le silence qui les accompagne n'était rompu que par le clapotement de l'eau sous quelque rame passagère ou par le bris lointain des vagues contre un récif. Toujours cependant les affligés restaient couchés sur le pont d'où leurs yeux en pleurs avaient aperçu pour la dernière fois la forme presque évanouie des êtres aimés que, vivans, ils ne devaient plus revoir. Car ces âmes navrées, mais soumises, qui venaient d'être englouties dans la transfiguration d'un coucher de soleil, étaient des lépreux voués sans espérance au bannissement éternel et emportés dans la nuit vers cette île à peine distincte dont le rivage mélancolique est le seul refuge de ces otages de la mort, une île solitaire, silencieuse, sereine comme la terre même des rêves : Molokaï (1). »

Une première fois déjà, vingt années auparavant, Charles Stoddard était allé à Molokaï. L'établissement était alors beaucoup moins considérable qu'il ne l'est aujourd'hui, car ceux qu'une loi rigoureuse, mais nécessaire, oblige à l'habiter, s'éparpillaient alors de tous côtés, propageant le mal. Les précautions qui ont été prises depuis rendent très difficiles ces visites des curieux. Le voyageur dut attendre longtemps une permission du service de santé. Pourvu enfin de ce passeport indispensable, il se joignit aux médecins du gouvernement qui allaient faire leur tournée professionnelle, et, à l'automne de 1884, le trio cingla vers Molokaï pour aborder au port principal. Ils commencèrent ensuite la longue et pénible ascension vers les falaises qui défendent contre toute fuite et toute approche la colonie des lépreux.

Au sommet d'un haut plateau herbu, fertile et boisé, le surintendant de cette colonie se tient entre le monde et ceux qui déjà ne lui appartiennent plus. Dans sa demeure, une hospitalité toute patriarcale est exercée. Après quoi la chevauchée continue à travers d'admirables campagnes rendues mélancoliques par les ruines d'une nation qui tend à disparaître : murs écroulés, jardins déserts, enclos qui indiquent des héritages que nul ne recueille plus. C'est là, dans toutes ces îles mystérieuses, la dernière trace des grandes traditions rappelées par les chants du passé, les *meles* qu'entonne encore la voix chevrotante des vieillards, mais qui deviennent de plus en plus rares, — terre d'héroïsme et de magie, sur laquelle plane un arrêt définitif du destin, solitude fertile et embaumée où l'on a la sensation de vivre et d'agir en rêve. Une barrière rustique réveilla les cavaliers, qui se trouvèrent soudain devant un précipice vertigineux à trois mille pieds dans

(1) Il y a en outre une espèce de succursale, l'hôpital de Kakaako, près d'Honolulu, dirigé par des sœurs Franciscaines et où sont traités les cas douteux avant l'exil définitif.

les airs. L'abîme au-dessous n'est qu'une cataracte de verdure et de fleurs. Entre la mer bleue comme le ciel et le ciel bleu comme la mer, ils se sentaient suspendus parmi les broussailles d'une espèce de jungle qui pliaient et ondoyaient sous leur poids. En bas, tout en bas, si loin, une large langue de terre, sans arbres et bordée de rochers que la mer frangeait d'écume, supportait à une courte distance l'une de l'autre deux poignées de maisonnettes blanches éparses sur des taches de verdure qui, vues de près, sont des jardins. Au centre de la péninsule, un petit cratère éteint renferme dans sa coupe de lave un lac minuscule qui s'élève et retombe avec la marée. Tel est le site de l'établissement des lépreux. « Quelle dérision que d'entrer dans la vallée de la mort et d'aborder la gueule même de l'enfer, sous les guirlandes triomphales des lianes entrelacées et les cascades de feuillage qui se brisent à mille pieds plus bas en une écume de fleurs ! » Non que le chemin soit doux : on glisse à la file sur la pente en zigzags rapides qui dessine l'arête tranchante de ce contrefort aérien, et le plus favorisé est celui qui ferme la marche, car il ne court pas le risque de recevoir sans relâche une pluie de cailloux détachés. Des squelettes de bêtes rappellent çà et là les accidens arrivés aux troupeaux qui sont quelquefois poussés sur cette voie presque à pic jusqu'au marché des lépreux. Enfin on débouche dans la plaine sans ombre, et bientôt on atteint Kalawao, le plus gros des deux villages.

Au premier aspect, Kalawao est un hameau prospère de cinq cents habitans. Si l'on ne regardait pas ceux-ci de trop près, on croirait d'abord avoir affaire à une communauté des plus joyeuses, car de toutes les fenêtres, de tous les pas de portes part un cordial et vibrant *Aloha!* à l'adresse des visiteurs. Au bout de la rue, près de la mer, se trouve une petite chapelle, puis le cimetière envahi par une troupe de gamins aussi gais que les autres enfans de leur âge, mais tous couverts de cicatrices, avec des yeux hagards, des pieds et des mains saignans ou difformes. Ce sont des lépreux. D'autres accourent, car l'arrivée d'un étranger fait sensation à Kalawao; à mesure que leur nombre augmente dans le cimetière, il semble que chacun d'eux soit plus horrible que les précédens et que la décomposition de la chair ne puisse aller plus loin.

Alors s'ouvrit la porte de la chapelle, un jeune prêtre parut; sa vieille soutane montrait la corde, ses mains étaient durcies par le travail; mais il avait un air de santé, une physionomie ouverte et riante. C'était le Père Damien, l'exilé volontaire, le héros du devoir, le martyr désigné, car il savait à n'en pas douter quelle serait la fin de son sacrifice. Par une sorte de miracle, il

avait alors résisté à onze années d'apostolat, seul intact dans cet immonde troupeau. De la meilleure grâce du monde, il met à la disposition des étrangers le peu qu'il possède, et se hâte de les accompagner à l'hôpital, où il est l'auxiliaire le plus zélé du médecin. Il connaît chaque cas particulier; à sa vue, tous ces pauvres visages expriment la confiance et la joie. Le sourire est le dernier trait qui s'efface de la figure d'un Hawaïen. Ce sourire est naturellement chez lui aimable et ingénu, mais l'affreuse maladie en détruit l'expression, le transforme en un rictus abominable. Nous épargnerons à nos lecteurs la description prolongée des divers effets de la lèpre, telle qu'elle se manifeste chez ces malheureux gisant dans les dortoirs ou accroupis sous les vérandas. Chose touchante, les moins malades passent leur temps à soigner, à panser, à éventer, à consoler ceux qui achèvent leur triste vie. Dans l'intervalle de ces soins tout gratuits, ils jouent aux cartes, s'amusent de quelque façon avec une insouciance que ne trouble même pas le bruit du marteau incessamment occupé à clouer des cercueils. Avant que l'arrêt d'expulsion eût été promulgué, alors que les lépreux restaient dans leurs villages respectifs, ils étaient soignés de même par leurs amis valides, ignorans de toute crainte, de toute répugnance. L'amour dans ces parages exceptionnels est vraiment plus fort que la mort. C'était entre ces doux et tendres fatalistes un perpétuel échange de vêtemens, une habitude gardée de fumer la même pipe, c'étaient des caresses dont personne n'avait l'air de soupçonner le danger.

Les lépreux relativement ingambes qui habitent les maisonnettes entourées de fleurs sont accoutumés aux fréquentes visites de leur pasteur qui trouve à travers ses occupations le temps de leur apporter de bonnes paroles et de petits présens. Depuis la messe matinale jusqu'au couvre-feu, le Père Damien travaille. Toutes ces demeures proprettes qui remplacent les huttes indigènes, il a aidé à les construire. Quarante enfans sont élevés sous sa direction immédiate; il baptise, enterre et marie (car le mariage est permis aux jeunes lépreux). Ses seuls devoirs de prêtre seraient suffisans pour remplir sa journée. Le dimanche et les jours fériés, il célèbre la messe dans les deux villages, Kalawao et Kaulapapa courant de l'un à l'autre pour les vêpres, le sermon, le salu, le catéchisme. Stoddard fait un tableau émouvant de la grand'messe à Kalawao; il l'entendait d'une niche réservée près de l'autel et lui trouvait presque le caractère d'un *requiem*, tous les assistans étant condamnés et quasi morts déjà. Les pauvres petits enfans de chœur, si estropiés qu'ils fussent, s'acquittaient assez adroitement de leurs fonctions; les fidèles, très nombreux et parmi lesquels il y en avait qu'on aurait crus sortis de la cor-

ruption du tombeau, faisaient de leur mieux pour chanter. « Le grondement solennel de la mer accompagnait ce solennel service et le long soupir du vent était comme un soupir de sympathie. Impossible de ne pas penser aux lépreux dont parle saint Luc, qui, se tenant à l'écart, élevaient la voix et disaient : « Jésus, notre maître, ayez pitié de nous ! »

Presque jamais les deux amis, — le prêtre et l'étranger étant devenus amis très vite, — n'avaient le temps de se voir, car, après les offices, le Père Damien devait vaquer aux affaires temporelles de son peuple, préparer sa propre nourriture, nettoyer sa maison, homme à tout faire par excellence : médecin de l'âme et du corps, magistrat, maître d'école, charpentier, peintre, jardinier, cuisinier, fossoyeur au besoin. Lors de son arrivée à Molokaï, il avait eu tant de besogne que longtemps il coucha en plein air sous un arbre. Les blancs de Honolulu ayant envoyé du bois de charpente et un peu d'argent, il se bâtit enfin la petite maison où Stoddard reçut souvent la plus frugale hospitalité. Le repas préparé par le bon Père était accompagné d'une pipe ou d'une cigarette et l'on causait. Mais autrement il fallait chercher le Père Damien à l'hôpital, au chevet d'un moribond, ou parmi ses ouvriers, le marteau à la main, leur donnant l'exemple. L'Angélus venait-il à sonner, le travail était suspendu, tous s'agenouillaient, la tête découverte, et, au milieu d'un cercle recueilli, le prêtre récitait la prière, le bourdonnement confus des voix lui répondant avec le bruissement des feuilles de bananiers.

Un grand secours vint au Père Damien en la personne d'un confrère, le Père Albert, comme lui de la Société de Picpus, mais natif de Coutances, tandis qu'il était, lui, originaire de Belgique, parti de Louvain, sa patrie, pour les missions océaniennes dès l'âge de vingt-quatre ans. Le Père Albert, de son côté, avait porté l'Évangile dans l'archipel du nom de Pomoutou, qui forme entre Tahiti et les Gambier une longue traînée d'îlots madréporiques. Brisé par l'âge et la maladie, il reçut des médecins le conseil de s'en tenir aux îles Sandwich et alla se reposer chez les lépreux dont la direction lui parut chose facile après ses luttes, parfois à main armée, contre les missionnaires mormons qui empoisonnaient son ancien troupeau des plus mauvaises doctrines. Le Père Damien n'obtenant jamais qu'à grand'peine du conseil de santé la permission de rejoindre son confesseur dans une autre île, — car une fois établi à Molokaï on y reste, — se réjouit pour bien des raisons de ce voisinage inespéré. Malheureusement, le séjour du Père Albert ne se prolongea pas au delà de cinq ou six ans. Les Pomoutou, délivrés des mormons, le rappelaient, et de nouveau le Père Damien se trouva seul. Le roi,

qui cependant n'était pas catholique, lui envoya en gage d'estime la croix de commandeur de l'ordre de Kalakaua Ier. Ce fut un grand jour pour les lépreux, sinon pour leur pasteur, que ce hochet embarrassait plutôt. Des cris d'allégresse retentissaient dans l'air, les femmes pleuraient de joie. Ils sont expansifs et tendres, ces pauvres réprouvés. Rien de touchant, paraît-il, comme l'arrivée du bateau qui amène de temps en temps dans l'île un renfort de population. D'avance, tout le monde est excité jusqu'à la fièvre: les moins malades courent au lieu du débarquement, qui à pied, qui à cheval, et ce sont des effusions de bienvenue répétées de maison en maison sur le passage du triste cortège.

Certes, le bon cœur de Charles Stoddard compatissait au sort des lépreux, mais il plaignait surtout ce prêtre, prisonnier volontaire entre le ciel et l'eau, presque sans correspondance avec le dehors, bien des gens ayant peur de la contagion que peut leur apporter une lettre. Souvent sa pensée alla chercher le solitaire pendant l'année qui suivit son voyage à Molokaï. Cette année n'était pas achevée quand le Père Damien écrivit incidemment, entre autres nouvelles, que les microbes s'étaient établis sur sa jambe gauche et son oreille. Déjà, et avec raison, il se déclarait perdu. Toutefois il existait encore quand son ami publia le récit de son excursion à Molokaï en le datant du jour de la Purification, 1886; Stoddard était alors professeur à l'Université de Notre-Dame (Indiana).

On ne peut s'étonner que le souvenir de cette visite dans un cercle nouveau de l'enfer ait hanté à plusieurs reprises son imagination. Une courte nouvelle, entre autres, *Joe de Lahaina*, nous ramène d'une façon inoubliable au royaume de la lèpre.

L'auteur avait été retenu par la tempête dans le petit village de Lahaina, auquel une chanson indigène fait l'allusion suivante, à propos d'une jolie fille: « Son haleine est plus douce que les vents si doux qui soufflent sur la vigne en fleur de Lahaina. » Au milieu d'une de ces vignes, il habitait une maison d'herbe bâtie sur le modèle d'une meule de foin que des ouvertures quelconques perceraient de quatre côtés, et là un jeune serviteur soignait son ménage, c'est-à-dire qu'il lui épluchait une banane ou une noix de coco tout en lui volant son argent pour s'acheter des habits neufs, peccadille dont il ne faisait d'ailleurs aucun mystère. L'unique mérite de Joe était une beauté extraordinaire. Son maître, après avoir essayé d'éveiller en lui la conscience absolument absente, le laissa sur la plage où il l'avait trouvé. Quelques mois plus tard, il visite Molokaï et est reconnu par un malheureux épouvantablement défiguré qui l'appelle d'une voix gémis-

sante : « Ami, bon ami, maître ! » Est-il possible, serait-ce vraiment Joe l'effronté, l'indomptable, l'incorrigible, cet être humilié qui, ne pouvant approcher davantage du maître qu'il a tant aimé et tant volé, s'agenouille devant la barrière dressée entre eux et touche la poussière à ses pieds? Oui ! sa vie aura été joyeuse, passionnée, mais courte; le mal a fondu sur lui avec une rapidité si terrible qu'il peut s'attendre, plus heureux que bien d'autres, à une mort prochaine. Et il languit après Lahaina, et il évoque de chers souvenirs, et il chante comme autrefois pour son maître qui, à travers l'obscurité, ne distingue plus, Dieu merci, cette figure, devenue pareille à celle d'un monstrueux reptile. Joe chante, un pied dans sa fosse béante; d'autres voix lui répondent. La mer se joint au concert, et le maître retrouvé profite des ténèbres qui s'épaississent pour fuir, le cœur serré.

Mais où l'horreur de cette reine des épouvantes, la lèpre, nous apparaît surtout, c'est à la fin de l'esquisse intitulée : *les Danses de nuit à Waipio*. Le massage hawaïen, qu'on appelle *lomi-lomi*, et le *hula-hula*, défendu alors, mais toujours dansé en secret, y sont peints avec verve. Puis, tout à coup, en pleine description d'exercices chorégraphiques qui pourraient porter le nom d'hystérie et qui durent, sans que par miracle personne en meure, depuis le lever de la lune jusqu'à l'aube, se trouve rappelée, — contraste effroyable, — certaine fête macabre à l'hôpital de Molokaï. Ce ne sont plus là de belles jeunes filles tordant des hanches lascives et battant l'air de leurs bras nus dans toutes les attitudes de la séduction, mais des mutilés, des infirmes qui se rassemblent, une fois la nuit venue, dans la chambre des morts éclairée pour la circonstance. Deux ou trois jeunes gens possédant quelques doigts de reste ont retrouvé des airs joyeux sur leurs flûtes de bambou; des voix qui n'ont plus rien de musical s'élèvent en chœur, et les jambes paralysées à demi de s'agiter dans un croissant délire. La passion de la danse galvanise peu à peu ces misérables; un lépreux à demi aveugle saisit une femme au visage de Gorgone. Excités par leurs efforts mêmes, enivrés de l'odeur quasi cadavérique qui remplit la salle, les couples se livrent à un tournoiement vertigineux; ayant atteint le paroxysme de l'excitation, ils réclament à grands cris le *hula-hula* et en jouissent jusqu'à complet épuisement. C'est avant l'arrivée du Père Damien que fut dansée cette mémorable danse des morts. Son ami ne nous dit pas si le catholicisme a exorcisé la déesse impudique qui préside au *hula-hula* et à laquelle on offre encore de légers sacrifices; mais il affirme que les Hawaïens catholiques sont beaucoup plus pieux que les convertis protestans, trop souvent livrés à la direction d'un clergé indigène.

V

Charles Warren Stoddard a visité, nous l'avons dit, d'autres terres que les îles de l'Océanie. Son voyage en Orient a été publié sous le nom de *Mashallah!* Il y raconte *sa fuite en Égypte*, et même certain séjour à Paris au quartier Latin, où Bullier, qu'il s'obstine à écrire et à prononcer Boullier, tient un peu trop de place. Qu'on le ramène aux mers du Sud! C'est là seulement qu'il peut soutenir la comparaison avec Loti; c'est là qu'il est tout de bon chez lui : « O Hawaï! Hawaï! Cendrillon parmi les peuples, poignée de cendres sur un foyer de corail fructifiant sous le ciel et la rosée d'un été éternel, comme vous êtes solitaire et comme vous êtes belle! Et comme ceux qui, vous ayant connue, ont dû vous quitter, reviennent vite vous rapporter cet amour qui ne peut être qu'à vous! »

Il faut lire sa *Croisière sur la mer de corail* avec un équipage que compose à lui tout seul Féfé, âgé de dix ans, et dont le nom est un diminutif d'éléphantiasis! Il faut lire surtout l'histoire de *Taboo*. Le tableau de la *fête Napoléon* telle qu'elle eut lieu à Papeete, le 15 août qui précéda la chute de l'empire, s'y ajoute au récit d'une rencontre fantastique avec le bouffon local, l'idiot sacré, espèce de Caliban qui apparaît, puis s'évanouit, dans l'arc-en-ciel d'une cascade. Il faut lire encore *Vie d'amour dans un lanai*, lequel lanai est l'équivalent hawaïen d'ajoupa, une tente de feuillage où règne le demi-jour verdâtre des grands bois et où s'abritent tous les rêves les plus indolens, les plus suaves, des rêves qui n'auraient rien de particulièrement éthéré s'ils n'étaient filtrés pour ainsi dire par cette fraîche, candide et toujours jeune imagination, idéalisés en outre par un merveilleux talent descriptif. Est-ce bien le mot? Stoddard ne décrit pas la nature, il l'évoque, il nous la fait voir et toucher, respirer et sentir, avec toutes ses vibrations de lumière, de couleur et de parfum.

Ce charmeur raconte son dernier pèlerinage à Hawaï dans un petit recueil de lettres : *Hawaiian life: Lazy letters from low latitudes*. Ce n'est pas là une œuvre d'art complète; mais on y trouve, comme autant de perles négligemment enfilées, des pages bien originales : celles par exemple qui sont consacrées à la prison de Honolulu, l'établissement le moins triste et le plus confortable du monde. Nul ne la quitte sans aspirer à revenir « sur le récif. »

Par habitude, on dit encore d'un condamné qui subit sa peine : « Il est sur le récif », vu qu'autrefois cette peine consistait à scier le corail pour la construction des maisons qui sont aujour-

d'hui en pierre ou en briques. Honolulu a donc une prison assez sévère en apparence, mais dans la cour de laquelle les condamnés censés malades se divertissent à l'ombre, tandis que leurs camarades font semblant de travailler sur la route en costumes mi-partis de deux couleurs, fournis par le gouvernement, ce qui leur donne l'apparence d'un chœur d'opéra. Le loustic de la prison, qui entretient une constante gaîté parmi ses camarades, est un ancien protégé de Stoddard. Jadis, ils allaient à la pêche ensemble. Kane-Pihi s'appelait alors l'homme-poisson; il avait une façon à lui de plonger, immobile comme un cadavre jusqu'au fond des flots où il avait jeté préalablement une poignée d'amorces. Les poissons dévoraient cela tout en regardant avec curiosité l'objet considérable tombé au milieu d'eux. Brusquement il enfonçait un coutelas dans le ventre du plus gros et remontait à la surface dans une flaque de sang. Et il recommençait plusieurs fois cet exercice. Il l'eût continué indéfiniment et il eût vécu jusqu'au bout comme les bêtes, innocent et heureux, si on l'eût laissé à la nature; malheureusement, c'est ce que les missionnaires ne veulent pas. Certain évangéliste ambulant arrivé à Honolulu fit, au moyen de meetings sensationnels, beaucoup de conversions. L'homme-poisson fut du nombre; on lui persuada qu'il se repentait, Dieu sait de quoi! et il reçut le baptême.

« C'est mon idée, explique Stoddard, que la modestie native des Hawaïens et de toutes les races nues est supprimée dès qu'on les glisse sous une couverture. Ils endossent le vice comme un vêtement et avec la connaissance du mal leur en vient le désir. De sorte que Kane-Pihi, ayant pris des vêtemens étrangers, commença aussitôt à se corrompre. Muni de quelques bribes d'anglais, il essaya de la ruse dans les marchés, apprit à mentir un peu au besoin, et à tricher de temps en temps. Jusque-là, quand il avait pris ce qui n'était pas à lui, ce n'était nullement pour voler, mais parce qu'il en avait besoin; rencontrant l'objet, il mettait la main dessus, sans se douter que ce fût un péché et prêt à laisser prendre de même ce qui lui appartenait. Mais à présent, il y avait un nouveau plaisir à s'approprier illicitement le bien d'autrui, et l'idée du secret ajoutait à cet acte tout simple un attrait qui n'existait pas auparavent. Des expériences diverses éveillèrent si bien l'esprit du nouveau baptisé qu'il devint un des pires sacripans de la ville, un de ceux sur lesquels la police avait l'œil, et sa brillante carrière fut interrompue par une condamnation qu'il prit fort légèrement, puis par une maladie qui, en revanche, le prit d'une façon si sérieuse qu'il en mourut à la fleur de l'âge. »

Le portrait du roi Kalakaua se détache très vivant de ces notes

au jour le jour. Stoddard l'avait rencontré sur le bateau qui, après sept années d'absence, le ramenait de Californie dans son île bien-aimée.

« Un roi de conte de fées, qui se fait tout à tous, également capable de tenir tête à de joyeux compagnons et de garder dans la salle du trône la majesté voulue. Kalakaua avait passé par beaucoup d'expériences et dès sa jeunesse s'était essayé à tout, même au journalisme en langue hawaïenne. Il lui restait la grâce languide, le fatalisme consolateur, les superstitions heureuses de sa race; cela était bien dans son sang, et quarante voyages autour du monde n'auraient pas pu l'en dépouiller; seulement, il le montrait moins que ne le fait la majorité de son peuple, ayant mieux appris à déguiser sa vraie nature, capable, par exemple, de dire un jour à Rochefort qu'il était le seul républicain de son royaume, et une autre fois, à Stoddard, que ce qui était avant tout nécessaire aux États-Unis, c'était un empereur.

L'une des plus jolies, parmi les lettres écrites des basses latitudes, est intitulée : *le Drame au pays des rêves*. L'auteur adore le théâtre avec tout ce qui s'y rattache, à la façon de George Sand. Or, des nombreux théâtres qu'il a connus, celui de Honolulu est le plus théâtral, parce qu'il est le moins réel. Son directeur se nommait M. Protée (Mr Proteus). Épave de mille aventures, il semble avoir été digne de ce pseudonyme par ses métamorphoses; la dernière fit de lui un lépreux, ou réputé tel, et il mourut à l'hôpital. Mais alors il était botaniste du gouvernement et professeur en diverses branches, tant sacrées que profanes. Quant aux acteurs, ils avaient tous joué dans la vie des rôles plus extraordinaires que ceux qui leur étaient confiés sur les planches. Pauvres pierres qui roulent, parties de tous les coins de l'Amérique et de l'Europe, pour échouer devant un parterre de Canaques! Il est vrai que les loges sont remplies d'uniformes chamarrés de tous les pays, de toilettes du soir portées par des dames et des cheffesses de toute couleur. Un tonnerre d'applaudissemens accueille la version abrégée de Shakspeare qui montre Juliette penchée vers Roméo du haut d'un balcon entouré de palmes naturelles. On a pratiqué tant d'ouvertures pour cause de chaleur que les papillons, de grands sphinx aux yeux de rubis et aux ailes tachetées de gouttes de sang, viennent de tous côtés se brûler à la rampe, à moins qu'il ne faille ouvrir les parapluies si une averse s'avise de tomber. Dehors, les marchandes de fruits, les indigènes couchés sur l'herbe, font un écho sympathique aux bravos des spectateurs.

Que de tableaux étranges, combien d'étonnantes figures doivent passer et repasser dans la retraite paisible où Charles Stod-

dard s'efforce aujourd'hui, sans y réussir tout à fait, je crois, d'oublier son premier rêve : l'adieu définitif à la famille humaine, la rupture de tous les liens qui l'attachaient au monde, l'étroite intimité avec la nature qui se livre sans réserve à qui lui appartient sans retour ! Il ne réalise qu'à demi ce programme à l'université catholique de Washington, un véritable palais, situé hors la ville, près du parc de l'Asile pour les vieux soldats (*Soldiers'home*), où les voitures circulent comme au bois de Boulogne. Deux cents étudians suivent dans cet établissement magnifique les cours de professeurs ecclésiastiques au milieu desquels l'*Enfant prodigue de Tahiti* occupe une place exceptionnelle. On me dit que son cours de littérature est fait avec un charme, une grâce, une fantaisie, une liberté qui enthousiasment l'auditoire; mais il est cependant difficile d'imaginer cet amoureux passionné des mers du Sud emprisonné si peu que ce soit derrière de grands murs, astreint même faiblement à une règle quelconque, et je ne puis penser à lui dans cette incarnation dernière sans me rappeler les vers qui ouvrent la série de ses idylles en prose. En voici le sens, hélas ! dépouillé de la magie du rythme et de la couleur :

LE COCOTIER

Jeté sur l'eau par une main distraite, — De jour en jour entraîné par les vents, — Je flottai en dérive jusqu'à l'arbre de corail — Dont les branches m'arrêtèrent. — Le sable s'amassa autour de moi, — Je grandis lentement, — Nourri par le constant soleil et l'inconstante rosée.

Les oiseaux marins, en bâtissant leurs nids contre ma racine, — Regardent mon corps frêle sous sa gaine d'écailles. — Je suis veuf à jamais dans cette solitude. — Au sein de la mer indifférente tombent et se perdent mes fruits inutiles, — Je végète sans joie, car nul homme ne jouit — Des trésors que pour lui je porte.

Que me fait le baiser du matin ? — Les âpres brises me dérobent la vie qu'elles m'ont donnée. — Je mire dans le flot mon ombre échevelée. — Sans relâche s'abaisse et remonte ma crête fléchissante — Tandis que toutes mes fibres se raidissent et s'épuisent — A faire signe aux navires qui tardent, — Aux navires qui ne passent jamais.

Depuis longtemps, ces navires-là auraient dû lui apporter le succès. Peut-être, cependant, a-t-il mieux que ce qu'on entend bien souvent par ce mot assez vulgaire : il a l'appréciation sympathique de quelques esprits d'élite qui rangent les fantaisies vagabondes de Stoddard parmi les plus délicieux morceaux de littérature ayant paru en langue anglaise.

TH. BENTZON.

LA SCIENCE ET L'AGRICULTURE

LES PLANTES DE GRANDE CULTURE

III [1]

BETTERAVES FOURRAGÈRES ET BETTERAVES DE DISTILLERIE

Tandis que la culture du blé remonte en France à la plus haute antiquité celle de la betterave était encore au XVIIIe siècle confinée dans les jardins, et n'a commencé à se répandre que depuis quatre-vingts ans. Mais, si elle ne couvre aujourd'hui que 700 000 hectares, c'est-à-dire dix fois moins que le blé, elle rachète sa faible extension par de tels avantages qu'on peut comparer le progrès agricole qu'entraîne son introduction régulière dans les assolemens, à celui qu'a marqué, au siècle dernier, la propagation de la culture du trèfle et de la luzerne.

La betterave à sucre n'occupe guère plus d'espace aujourd'hui qu'il y a quinze ans; au moment de la dernière enquête agricole, elle couvrait 240 000 hectares; elle est restée en 1894 à 268 000. Il n'en est pas de même des betteraves fourragères directement consommées par le bétail: elles sont passées de 296 000 hectares en 1882 à 413 000 en 1894; tous nos départemens, sauf le Gers, la Lozère et la Corse, sèment des betteraves fourragères. C'est

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1895 et du 1er mai 1896.

donc surtout comme plante alimentaire pour le bétail que la betterave est cultivée, et en effet, même quand elle est conduite aux sucreries ou aux distilleries, elle laisse des résidus, des pulpes, encore consommés par les animaux domestiques. Leur nombre est habituellement limité par les difficultés que présente l'alimentation d'hiver : les betteraves entières ou les pulpes l'assurent : elles arrivent au moment où toutes les autres nourritures fraîches ont disparu; partout où la betterave est cultivée, le bétail augmente, et avec lui la masse de fumier produite.

A cet avantage s'en joint un autre : de toutes les plantes de grande culture, c'est la betterave qui profite le mieux des fumures qu'elle reçoit, son rendement à l'hectare croît avec la quantité d'engrais distribués; les cultivateurs disent : la betterave paie bien son engrais; ils sont tellement persuadés que leurs avances seront largement remboursées, que non contens de prodiguer le fumier de ferme, ils n'hésitent pas à acquérir des engrais commerciaux, qu'ils n'oseraient pas employer aussi copieusement sur du blé, par crainte de la verse, ou sur des pommes de terre qui ne profiteraient que médiocrement de ces abondantes fumures. Les cultivateurs de betteraves sont de gros acheteurs de superphosphates, de tourteaux, de nitrate de soude; et ces fortes fumures souvent répétées amènent leurs terres à un haut degré de fertilité.

Ce serait un tort, en effet, que de considérer la betterave comme une plante épuisante : elle exige de fortes avances, il est vrai ; mais elle restitue au sol la plus grande partie des principes alimentaires qu'elle lui a empruntés. Quand elle est consommée dans la ferme, la plus grosse part des matières minérales retourne au fumier ; quand elle est conduite aux usines, elle revient encore partiellement au moins aux étables sous forme de pulpes.

La betterave est bisannuelle ; au moment de l'arrachage, elle est encore en pleine végétation : ses feuilles, bien vivantes, sont riches en matières azotées, en nitrates même ; or, on ne conduit aux sucreries ou on ne conserve dans les silos que les racines; on coupe la partie supérieure de cette racine, à laquelle adhèrent les feuilles, et les *collets* feuillus restant sur le sol lui restituent, au moment où ils sont enfouis, une partie des matières fertilisantes que la plante s'était assimilées pendant sa croissance. En outre, la betterave semée tardivement n'est arrachée qu'en octobre, elle est encore sur pied au moment des grandes pluies d'automne, ses feuilles rejettent dans l'atmosphère par leur transpiration la plus grande partie de l'eau tombée, les drains

qui assainissent les pièces de betteraves ne coulent que tardivement pendant l'hiver, tandis que ceux qui reçoivent les eaux des terres qui ont porté du blé débitent, pendant les années humides, de grandes quantités de liquide. De mars 1893 à mars 1894, les eaux de drainage écoulées des cases de végétation du champ d'expériences de Grignon ont entraîné trois fois plus de nitrates quand elles provenaient des chaumes de blé que lorsqu'elles coulaient au-dessous des cultures de betteraves.

Les terres préparées pour les betteraves reçoivent donc de copieuses fumures, d'abondans résidus provenant des plantes elles-mêmes; elles s'enrichissent, et les départemens qui cultivent la betterave sont aussi ceux qui obtiennent les plus belles récoltes de blé.

Les denrées agricoles sont tombées aujourd'hui à des prix tellement bas, que la production n'amène de bénéfice qu'autant qu'elle est conduite avec la plus stricte économie; à ce titre encore la betterave est précieuse, car elle permet de substituer aux chevaux, pour tous les travaux de la ferme, les bœufs, grands consommateurs de betteraves, dont la vente, après quelques années de service, compense le prix d'achat.

C'est enfin de la betterave qu'on extrait le sucre, et après fermentation l'alcool; or dans toute l'Europe ces deux produits, largement imposés, fournissent à tous les États de gros revenus; aussi la culture de la betterave est-elle partout soutenue, encouragée par les pouvoirs publics. Ces encouragemens sont-ils toujours sagement distribués? la culture elle-même est-elle partout conduite de façon qu'on en tire le maximum de profit? Ce sont là des questions importantes auxquelles je vais essayer de répondre.

I. — EXIGENCES DE LA BETTERAVE. — ENGRAIS EMPLOYÉS

La betterave est une plante exigeante qui ne réussit que sur les terres fertiles, enrichies par de fortes fumures. J'ai pu montrer cette année même aux visiteurs du champ d'expériences de Grignon combien elle est plus sensible à la richesse du sol que les autres plantes de grande culture.

Depuis la création du champ d'expériences en 1875, quelques parcelles ont été ensemencées tous les ans, mais n'ont reçu aucun engrais; elles sont placées à côté les unes des autres, perpendiculairement à la direction des sentiers qui séparent les diverses cultures. Dans chacune des longues rangées portant la même

plante, les terres sans engrais sont précédées et suivies d'autres parcelles régulièrement fumées. Or, tandis qu'on pouvait parcourir la bande consacrée aux pommes de terre, sans être frappé des différences que présentaient les parcelles fumées et celles qui étaient restées sans engrais depuis vingt ans; que l'avoine était à peu près de même taille, soit qu'elle eût poussé sur la terre appauvrie ou en bon état de fumure, on apercevait déjà des différences pour le blé ; il était plus court, plus jaune sur la parcelle épuisée que sur ses voisines; à la moisson, on ne recueillit que 16 quint. métr. de grains, tandis que les deux parcelles voisines fournirent en calculant encore par hectare, 31 quint. métr. et $27^{qm},5$. Après vingt ans de culture sans engrais, le blé donne donc encore une récolte passable; il n'en est plus de même de la betterave : les graines semées ont levé, puis, peu à peu, les petites plantes, ne trouvant pas les alimens nécessaires, ont péri ; quelques pieds ont seuls survécu, et végété misérablement au milieu de grands espaces vides. Sur cette terre appauvrie, la culture de la betterave est devenue impossible.

Il faudrait distribuer pendant plusieurs années, à ces parcelles, de fortes fumures pour les remettre en état de porter de bonnes récoltes de betteraves. Nous avons pendant plusieurs saisons, feu M. Porion et moi, dirigé la culture d'un domaine du département du Nord, qu'un fermier avait laissé en mauvais état; très vite on réussit à y obtenir de magnifiques récoltes de blé, mais au moment où les expériences prirent fin, on n'osait pas encore introduire la betterave, par crainte de n'en tirer que de médiocres rendemens.

Quand on prépare une terre pour betteraves, il est avantageux d'y incorporer dès l'automne de 40 à 60 tonnes de fumier de ferme. Il arrive malheureusement qu'on ne dispose pas toujours avant l'hiver d'une masse suffisante pour que chacune des pièces ait la dose utile : on remédie à ce défaut de la fumure d'automne soit par l'acquisition de tourteaux, soit en pratiquant les cultures dérobées destinées à servir d'engrais.

L'habitude d'employer les engrais verts est générale dans la Limagne d'Auvergne, où les grandes usines à sucre de Bourdon ont propagé la culture de la betterave. Elle alterne indéfiniment avec celle du blé ; cette succession ne s'interrompt que tous les quinze ans, pour introduire une luzerne. Aussitôt après la moisson, la terre, débarrassée de sa récolte, reçoit un léger labour de déchaumage; on y emploie des instrumens variés; les cultivateurs pauvres font encore usage de leur vieil araire, mais d'autres emploient une *déchaumeuse* encore peu répandue, dont

les fers horizontaux coupent le sol à 2 ou 3 centimètres de la surface, renversent et enterrent les chaumes, et permettent le semis de la vesce, qui, de toutes les légumineuses que j'ai essayées, est celle que j'ai vue réussir le plus habituellement. Le semis est terminé dès la première semaine d'août, et s'il survient quelques pluies, la terre est rapidement couverte; en septembre la place des chaumes est occupée par une prairie verdoyante, et à la fin d'octobre, on obtient 8, 10, et jusqu'à 15 tonnes de fourrage vert à l'hectare, présentant une teneur en azote analogue à celle du fumier de ferme.

Cet azote a une double origine, il provient pour une part des nitrates qui se forment dans les sols fertiles pendant les chaleurs de l'été. Perdus, entraînés par les eaux d'infiltration quand les terres restent nues en automne, ces nitrates sont au contraire assimilés par la vesce semée après la moisson; à cet azote fourni par le sol vient s'ajouter celui que la plante prélève sur l'atmosphère. On sait, en effet, que les plantes de la famille des légumineuses, à laquelle appartient la vesce, portent sur leurs racines des nodosités peuplées de bactéries fixatrices d'azote (1).

Il serait bien à désirer que cette pratique des cultures dérobées d'automne se généralisât; elle donnerait rapidement à notre pays un remarquable accroissement de fertilité. Nous cultivons le blé sur 7 millions d'hectares : si chacun d'eux recevait après la moisson une culture dérobée de légumineuses, on aurait une moyenne de 10 tonnes d'engrais vert à enfouir; cette quantité atteindrait même 15 tonnes par hectare pendant les automnes chauds et pluvieux; elle représenterait donc de 70 à 105 millions de tonnes d'engrais valant son poids de fumier de ferme, et comme nous ne produisons guère chaque année que 100 millions de tonnes de fumier, nous réussirions à doubler la fumure distribuée.

A la fin d'octobre, au commencement de novembre, on apporte sur les champs couverts de vesce le fumier, on l'étend, et on enfouit le tout ensemble. C'est également à cette époque qu'on répand sur les champs destinés à la betterave, les superphosphates quand les terres sont légèrement calcaires, les scories de déphosphoration sur celles qui ne le sont pas. La betterave est particulièrement sensible à l'action des engrais phosphatés; et certaines terres assez riches en acide phosphorique pour ne pas bénéficier de son apport quand elles sont cultivées en blé, don-

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1893.

nent au contraire des récoltes de betteraves plus abondantes quand elles ont reçu des phosphates.

Le champ d'expériences de Grignon a fourni, cette année même, une démonstration très nette de ces différences; la petite parcelle appauvrie par une longue suite de cultures sans engrais, qui, cette année, est en betteraves, portait l'an dernier du blé. On avait répandu, un peu tardivement, des superphosphates sur la moitié de la surface, et cette addition n'avait pas produit d'effet bien sensible; il n'en a plus été de même pour les betteraves, l'engrais non employé par le blé avait persisté dans le sol, et cette demi-parcelle porte une petite récolte de betteraves, le sol est couvert, tandis que sur l'autre moitié, ainsi qu'il a été dit, la terre est presque nue.

Les engrais phosphatés sont aujourd'hui si communs, à si bas prix, que tous les cultivateurs avisés ne manquent pas d'en répandre sur les champs destinés aux betteraves, et ne renoncent à leur emploi qu'autant que des essais multipliés ont montré qu'ils n'augmentaient pas les récoltes. On conçoit que les terres naturellement riches en acide phosphorique, recevant une fumure de 40 tonnes de fumier apportant 120 kilos d'acide phosphorique, en contiennent une quantité suffisante pour alimenter les betteraves et le blé qui suit, et que l'acquisition des superphosphates devienne inutile. Ils n'exercent, en effet, aucune action sur les terres de Grignon, bien fumées, ni sur les sols noirs de la Limagne d'Auvergne.

L'accroissement de fertilité des sols qui portent souvent de la betterave n'est pas dû seulement à l'abondance des fumures, mais aussi à l'ameublissement des couches profondes, qui est la condition même de la réussite de cette culture. On emploie pour les labours d'automne de fortes charrues souvent désignées sous le nom de Brabant, qui remuent la terre jusqu'à 30 centimètres et même 40 quand on y attelle 3 paires de bœufs.

C'est dans l'exécution de ces travaux d'ameublissement que se montre l'habileté du cultivateur; celui qui connaît bien sa terre sait le moment où il faut la *prendre;* l'expérience lui a enseigné qu'une terre argileuse travaillée à contretemps est gâtée quelquefois pour toute une saison; on n'est pas maître cependant de retarder les travaux, et il arrive qu'on soit contraint de donner les labours d'automne à des terres humides, et que les larges bandes de terre retournées par la charrue s'agglutinent en grosses mottes. Si elles persistaient jusqu'au printemps suivant, les ensemencemens seraient très difficiles, car ces mottes durcissent par la sécheresse et résistent aux instrumens. Quand l'hiver est

rigoureux, la formation des mottes à l'automne n'entraîne pas de conséquences fâcheuses; les agrégats de terre sont détruits par la gelée. Au moment où elle se solidifie, l'eau augmente de volume; sa force expansive est plus que suffisante pour séparer les unes des autres les petites particules de terre entre lesquelles l'eau était interposée, la motte de terre tombe en poudre sous le moindre effort : la gelée mûrit les labours, disent les paysans; et en effet, elle travaille pour eux en pulvérisant le sol infiniment mieux qu'ils ne pourraient le faire avec leurs instrumens.

Si au printemps la terre n'est pas bien ameublie, la situation est plus grave; entreprendre à ce moment de nouveaux labours est dangereux; si la terre est humide, on risque de reformer les mottes que l'hiver a partiellement détruites, et si la sécheresse survient, la terre restera en très mauvais état. Pour bien me rendre compte de l'influence fâcheuse qu'exerce un travail intempestif, j'ai fait labourer, en mars dernier, une terre préparée pour betteraves, et qui, de l'avis de l'habile praticien qui dirige les travaux de l'École de Grignon, n'aurait dû recevoir, avant le semis, qu'un coup de herse et un roulage. Ce labour produisit un effet déplorable, des mottes se formèrent, les herses furent incapables d'en avoir raison, et tandis que la levée des betteraves se produisit régulièrement sur les terres qui n'avaient pas reçu de labour de printemps, elle fut partiellement manquée partout où la charrue avait passé.

L'époque du semis des betteraves est toujours difficile à choisir. On est serré entre deux écueils. Sème-t-on de bonne heure? on s'expose à être obligé de recommencer les semailles, si une gelée tardive fait périr les jeunes plantes. Sème-t-on tard? la sécheresse peut survenir et retarder la levée. Il y a là quelques semaines d'anxiété, on parcourt les champs, cherchant à voir apparaître les petites lignes vertes qui annoncent que la germination s'est produite.

C'est au printemps qu'on complète la fumure en distribuant les engrais chimiques solubles; on répand de 150 à 300 kilos de nitrate de soude ou de sulfate d'ammoniaque; l'emploi de l'un ou de l'autre de ces deux sels n'est pas indifférent; si le nitrate de soude réussit partout, il donne sur les terres humides de moins bons résultats que le sulfate d'ammoniaque; en revanche, ce dernier n'exerce qu'une faible action sur les terres sèches et devient nuisible sur les sols, à la fois secs et calcaires.

Presque tous les cultivateurs habiles ont renoncé à répandre exclusivement les engrais chimiques sur une partie du domaine et du fumier sur l'autre; ils trouvent grand avantage aux fumures

mixtes, comprenant à l'automne : fumier, engrais vert, tourteaux et superphosphates ; au printemps : nitrate ou sel ammoniacal.

II. — DÉVELOPPEMENT DE LA BETTERAVE. ACCUMULATION DU SUCRE DANS LA RACINE

Sur la terre bien égalisée par les herses, on a procédé aux semailles ; on les fait suivre d'un roulage, et il importe de bien saisir l'utilité de ce travail. L'humidité est la condition même de la germination de la graine, et il faut toujours prévoir que, la pluie faisant défaut, la levée n'aura lieu qu'autant que les réserves d'humidité du sous-sol remonteront jusqu'aux couches superficielles dans lesquelles ont été déposées les graines.

Pour que cette ascension de l'eau se produise, il faut mettre en jeu la force capillaire, dont tout le monde connaît les effets, puisque c'est elle qui fait monter l'huile ou le pétrole dans la mèche d'une lampe.

Cette attraction de certains corps solides pour l'eau ne s'exerce qu'à très courte distance ; on l'observe aisément dans des tubes de verre, aussi fins que des cheveux, d'où le nom de capillarité donné à la force qui tend à élever les liquides non seulement dans les tubes fins, dans des tissus, mais aussi dans les espaces étroits que laissent entre elles les particules des corps pulvérulens.

Or, une terre bien ameublie est bien loin de former une masse continue : ses particules laissent au contraire entre elles des vides dont la somme représente du cinquième à la moitié du volume total. On se fait immédiatement une idée de l'étendue de ces espaces vides en prenant d'une part le poids d'un litre de terre qu'on tasse au maximum et de l'autre sa densité ; on trouvera qu'un litre de terre ne pèse guère au delà de 1 200 à 1 300 grammes, tandis que la densité de cette même terre est de 2,6 c'est-à-dire que, si les particules se touchaient, le litre pèserait 2 600 grammes.

Il y a donc entre les particules de terre de nombreux espaces vides. Pour que le mouvement ascensionnel de l'eau remontant des profondeurs aux couches superficielles dans lesquelles les graines sont déposées se produise, il faut que les espaces soient aussi restreints que possible, puisque, ainsi qu'il vient d'être dit, la force capillaire ne s'exerce qu'à très courte distance ; pour diminuer les vides de la terre, on l'écrase avec des rouleaux ; le travail est efficace ; j'ai trouvé qu'une terre bien ameublie, qui renfermait de 38 à 40 volumes d'air pour 100, après avoir été travaillée à la bêche, n'en contenait plus que de 31,6 à 33,3 après avoir été

roulée ; la compression avait chassé une partie de l'air occlus dans le sol, les espaces vides étaient plus étroits, le mouvement ascensionnel de l'eau plus facile.

Les betteraves sont semées à l'aide d'un semoir (1), l'espacement des lignes varie entre 35 et 50 centimètres, on répand de 20 à 25 kilos de graines par hectare. Quand la levée est régulière, les jeunes plantes forment une ligne continue ; elles sont beaucoup trop serrées pour atteindre leur développement normal, il ne faut en laisser qu'une seule tous les 20 ou 25 centimètres. On coupe avec une binette toutes les betteraves surabondantes, il reste ainsi aux espacemens voulus des petites touffes qu'il faut encore éclaircir pour ne laisser qu'une seule racine ; ce travail qui s'exécute à la main porte le nom de *démariage*. Le champ présente à ce moment un triste aspect : à la place des jolies lignes vertes qui le sillonnaient naguère, on ne voit plus de place en place qu'une petite plante qui paraît bien chétive ; elle s'accroît cependant à la condition de n'être pas gênée par les plantes adventices, par les mauvaises herbes qui pullulent aisément sur ces terres enrichies, à la condition encore que l'approvisionnement d'eau du sol soit assuré.

On réussit à remplir ces deux conditions à l'aide des binages ; on fait passer entre les lignes soit une houe à cheval, soit des ouvriers armés d'une rasette ; qu'on procède d'une façon ou de l'autre, les mauvaises herbes sont coupées et la surface de la terre est remuée, écrêtée à quelques centimètres. Ce dernier travail est d'une haute utilité. Le plus grand ennemi de la betterave est la sécheresse, or l'eau coule sans pénétrer quand elle tombe sur une terre durcie par le soleil ; elle est retenue au contraire par une terre ameublie, s'y enfonce, et est utilisée par la végétation. Ce n'est pas seulement pour éviter l'écoulement sans profit des eaux pluviales qu'il faut procéder aux binages, c'est surtout pour empêcher l'évaporation des eaux souterraines ; l'effet des binages est précisément opposé à celui que produit le rouleau ; on roule pour faire monter l'eau des couches profondes à la surface après les semailles afin d'humecter les graines et d'assurer la germination ; mais après quelques semaines, cette ascension de l'eau jusqu'à la surface où elle s'évapore devient nuisible. Les jeunes plantes ont formé des racines qui s'enfoncent dans le sol et vont chercher les réserves d'humidité qu'il renferme : il faut conserver ces réserves, empêcher leur déperdition, c'est à cela que sert le binage ; il rompt la continuité de la terre, recouvre les couches

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1896.

humides d'une matière pulvérulente, au travers de laquelle l'ascension de l'eau ne se fait plus.

Je me rappelle que, longeant une vigne, aux environs de Toulon, sous un soleil ardent, je vis un homme, déjà courbé par l'âge, travaillant sa vigne avec une houe; c'était au mois d'août, le raisin était presque mûr. Je m'arrêtai, étonné qu'à cette époque un binage fût encore utile; le vigneron se redressa et voyant mon étonnement me dit : « Ça fait toujours un peu grossir le raisin. » Pour que cet homme se livrât à ce rude travail, il fallait qu'une longue expérience lui eût appris qu'il était efficace; et on conçoit en effet qu'en écrêtant le sol, en brisant la couche superficielle durcie par la sécheresse, en rompant ainsi la continuité nécessaire à l'ascension de l'eau jusqu'à la surface, il ait préservé de l'évaporation les faibles réserves d'humidité que renfermait encore sa terre ; la vigne profitait de cette eau épargnée, « qui faisait toujours un peu grossir le raisin. »

Le démariage toujours, les binages souvent, sont exécutés à la main; la culture de la betterave exige donc un personnel nombreux et exercé, et il semblerait, au premier abord, que fournissant du travail aux champs pendant l'été, dans les usines pendant l'hiver, la betterave dût empêcher l'émigration de la campagne à la ville, dont on se plaint si souvent. Il n'en est pas tout à fait ainsi ; les pays riches dans lesquels cette culture est établie ne fournissent pas une main-d'œuvre suffisante. Dans le Nord et dans l'Est, les travaux sont habituellement exécutés par des Belges de la Flandre flamingante; je les ai vus jusqu'en Auvergne; on traite à forfait avec un entrepreneur qui amène une quinzaine d'hommes et une femme pour leur préparer leurs maigres repas; ils restent pendant toute la saison ; bons travailleurs, habituellement sobres, ils emportent presque intégralement au pays leur petit pécule.

Aux environs de Paris, les Bretons font concurrence aux Belges ; les uns et les autres viennent des contrées à populations denses, où le travail est insuffisant pour occuper tous les bras disponibles ; quand cette ressource d'une main-d'œuvre étrangère à bon marché fait défaut, la culture de la betterave devient impossible ; elle n'a pu s'établir dans les pays à salaires élevés comme l'Angleterre ou les États-Unis, elle prospère au contraire en Allemagne, en Autriche et en Russie.

Les binages nombreux sont nécessaires pour retenir l'eau dans le sol, l'empêcher de s'évaporer à la surface, pour détruire les plantes adventices, qui partageraient, avec la betterave l'eau dont elle fait une terrible consommation.

Cette eau nécessaire à la germination de la graine, ne l'est pas moins pendant la croissance, car les feuilles, par leur transpiration, en dépensent d'énormes quantités.

Quand on arrache à des époques régulières, pendant toute la saison, des betteraves, de façon à déterminer leur poids, et qu'en outre on pèse séparément les feuilles et la souche, on trouve qu'au début le poids des feuilles croît beaucoup plus vite que celui des racines. M. Pagnoul a constaté dans le Pas-de-Calais que le 11 juin, la racine ne pesant encore que 1 gramme, les feuilles ont un poids de 8 grammes ; le 1er juillet, elles atteignent 110 grammes, et 402 grammes le 31 ; à ces mêmes époques, le poids des racines était de 31 grammes, puis de 346 ; vers le 10 août, feuilles et racines présentent des poids égaux, puis à mesure que la saison avance le poids des feuilles diminue, tandis que celui de la racine continue à augmenter ; au mois d'octobre, les feuilles ne pèsent plus que 100 grammes, tandis que la racine dépasse 1 kilogramme. M. Aimé Girard observe également, aux environs de Paris, que les feuilles s'accroissent d'abord plus vite que les racines : au commencement de juillet, les feuilles pèsent 276 grammes et la racine seulement 9 grammes ; pendant les mois de juillet et d'août, les feuilles n'augmentent plus, tandis que la racine atteint déjà 520 grammes et dépasse la feuille, et bien qu'en 1885, année pendant laquelle ont eu lieu les observations, les feuilles aient en septembre un regain de végétation, leur poids ne dépasse guère, en octobre, la moitié de celui de la racine.

Les feuilles, nous l'avons dit déjà à plusieurs reprises ici même, sont le laboratoire de la plante ; c'est dans leurs cellules à chlorophylle que s'élabore la matière végétale ; la chlorophylle, la matière verte qui joue un rôle capital dans l'assimilation du carbone, est une matière azotée ; elle est d'autant plus abondante que les engrais ont été distribués plus largement, et le contraste que présente un champ de betteraves bien fumé et une pièce qui n'a reçu qu'une quantité de matières fertilisantes insuffisante est tout à fait frappant ; dans le premier, les feuilles sont larges, vigoureuses, d'un vert foncé, dans l'autre elles sont jaunâtres, pâlottes ; l'abondance des récoltes de racines variera avec la vigueur du feuillage, car, on ne saurait trop le répéter, c'est dans la feuille que prennent naissance et les hydrates de carbone qui deviendront du sucre dans la racine et les matières albuminoïdes qui lui donnent sa valeur alimentaire.

Le mécanisme de cette élaboration de la matière végétale commence à être bien connu ; les feuilles saisissent dans l'air, grâce à l'énorme quantité d'eau qu'elles renferment, l'acide car-

bonique, le décomposent sous l'influence des radiations solaires, rejettent l'oxygène et forment, avec le résidu de la décomposition de l'acide carbonique hydraté, l'aldéhyde formique, dont les molécules agglutinées les unes aux autres forment la glycose. La transformation de cette aldéhyde en glycose a été réalisée dans le laboratoire, et nous n'avons aucun doute sur l'origine de la matière sucrée qu'on trouve dans les feuilles. Nous ne savons pas aussi bien comment naissent les matières azotées; les nitrates puisés dans le sol par les radicelles arrivent jusqu'aux feuilles, où souvent on les rencontre en nature : ils y sont cependant, pour la plus grosse part, décomposés, réduits; ils perdent leur oxygène; mais comment l'azote, résidu de cette décomposition, s'engage-t-il en combinaison avec les matières hydrocarbonées pour former la molécule très compliquée de l'albumine, c'est ce que nous ignorons encore.

Toutes ces transformations ne se produisent que dans la feuille vigoureuse, turgescente, en pleine santé; or il arrive souvent qu'à la fin d'une chaude journée, les feuilles molles, flasques, presque flétries, s'étalent sur le sol, elles ont dépensé plus d'eau par leur transpiration que les racines n'en ont pu saisir dans le sol, elles languissent et cessent tout travail; le lendemain, elles ont repris leur vigueur, car l'évaporation s'arrête pendant les nuits, tandis que l'absorption par la racine est continue; mais la fin de la journée précédente n'en a pas moins été perdue pour l'élaboration de la matière végétale.

Ce fâcheux arrêt dans le travail est dû exclusivement à l'insuffisance de l'absorption de l'eau par la racine, et on conçoit dès lors combien sont utiles les binages qui, nous l'avons dit, préservent de la déperdition les eaux souterraines; on conçoit comment les récoltes varieront avec les conditions saisonnières, plus abondantes dans les années humides que dans les années sèches.

Si les arrêts dans l'élaboration de la matière végétale causés par la sécheresse sont fâcheux, bien plus nuisibles encore sont les effeuillaisons, les arrachages des feuilles que pratiquent souvent les cultivateurs, sans se douter du tort qu'ils font à leur récolte de racines; celles-ci ne sont que des réceptacles incapables d'élaborer de la matière végétale, et visiblement ce magasin sera d'autant moins garni que l'organe chargé de les remplir sera plus faible, moins abondant. Nous n'avons pas, au reste, sur ce sujet de simples considérations théoriques; M. Violette, de Lille, effeuille à trois reprises différentes la moitié d'un petit champ de betteraves bien homogène : au lieu de 44 000 kilos de racines fournis

par 1 hectare de betteraves intactes, il n'en recueille que 23 000; les premières renferment 13 centièmes de sucre, les secondes 10. Corenwinder trouve, une autre année, que l'effeuillaison diminue la récolte de racines de 14000 kilos par hectare. J'ai moi-même procédé à l'effeuillage systématique des betteraves, et les résultats n'ont pas été moins déplorables que les précédens.

On ne saurait donc trop recommander aux paysans de laisser intact le feuillage de leurs betteraves; les feuilles ne sont au reste que médiocrement nutritives, et la maigre ration qu'elles fournissent aux animaux pendant l'été, diminue considérablement celle qu'ils auraient reçue pendant l'hiver si on n'avait pas pratiqué l'effeuillage.

La feuille, nous l'avons dit plus haut, produit une matière sucrée, la glycose, qui n'est pas identique avec la saccharose, le sucre, que nous consommons couramment; celui-ci se trouve dans la racine de la betterave comme dans la tige de la canne, de là son nom vulgaire de sucre de canne.

Il existe donc dans la feuille de la betterave et dans la racine deux sucres différens, l'analyse montre en outre que le jus des feuilles est moins chargé, moins concentré, que celui de la racine. En examinant la racine de la betterave, en voyant les vaisseaux partant des feuilles s'y prolonger, on ne doute pas que la glycose des feuilles ne puisse descendre dans la racine; on ne doute même pas que le sucre accumulé dans la racine ne tire son origine de la glycose élaborée par les feuilles, et cependant cette origine n'est pas encore complètement éclaircie.

Si nous transformons très aisément le sucre de canne en glycose, l'opération inverse n'a pas encore été réalisée; toutefois les relations entre ces deux variétés de sucre sont tellement étroites qu'on peut suppléer à la défaillance de la synthèse et admettre qu'en pénétrant dans la cellule de la racine la glycose devient sucre de canne; mais cette manière de voir étant acceptée, il restait encore à élucider une question qui a longtemps exercé la sagacité des physiologistes.

J'ai déjà indiqué dans un précédent article comment, en m'appuyant sur les phénomènes de diffusion, j'avais pu expliquer, il y a une trentaine d'années, l'accumulation dans un organe d'une substance qui y devient insoluble (1).

Mais si nous concevons aisément comment la fécule insoluble dans l'eau se rencontre en quantités notables dans les tubercules de la pomme de terre, nous n'avions aucune interprétation

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1895.

à donner de l'accumulation du sucre de canne dans la racine de la betterave où il reste en dissolution, avant la publication récente d'un travail remarquable dû à M. Maquenne, assistant de physiologie végétale au Muséum d'histoire naturelle (1).

M. Maquenne s'appuie sur les phénomènes d'osmose découverts autrefois par Dutrochet et repris dans ces dernières années par M. Pfeiffer et M. de Vries.

Deux liquides séparés par une paroi inerte et poreuse sont en équilibre lorsque sous le même volume ils renferment le même poids de la même matière en dissolution. C'est l'égalité du poids de la matière dissoute qui détermine l'arrêt de passage au travers de la paroi. Il n'en est plus de même quand les liquides sont séparés par la paroi d'une cellule vivante, c'est alors l'osmose qui entre en jeu, et deux liquides séparés par une membrane de cette espèce sont en équilibre quand ils renferment le même nombre de molécules dissoutes, quel que soit le poids de ces molécules. Les vaisseaux qui descendent de la feuille à la racine y amènent des glycoses; en pénétrant dans la racine ils deviennent saccharose; deux de leurs molécules s'unissent avec élimination d'eau pour n'en former qu'une seule de saccharose; par suite, le poids de matière dissoute dans le liquide de la racine doit être double de celui qui gorge les feuilles. Cette manière de voir a été soumise à de nombreuses vérifications expérimentales qui l'ont absolument justifiée; et il est probable que l'étude approfondie de l'osmose conduira à interpréter sainement des phénomènes physiologiques restés jusqu'à présent fort obscurs.

III. — BETTERAVES FOURRAGÈRES. VARIÉTÉS EMPLOYÉES. MODE DE CULTURE. LUTTE ENTRE LA POMME DE TERRE ET LA BETTERAVE

De toutes les plantes de grande culture, la betterave est celle qui présente les variétés les plus dissemblables, et comme les racines sont destinées, soit à l'alimentation du bétail, soit à l'extraction du sucre ou à celle de l'alcool, on conçoit qu'on sème des graines appartenant à l'une ou l'autre de ces variétés suivant l'usage auquel elle est destinée.

Il semble que lorsque la betterave servira seulement à l'alimentation du bétail, le choix devra se porter sur la variété qui fournira les plus hauts rendemens à l'hectare, et que le mode de culture à suivre sera celui qui assurera ces rendemens les plus élevés.

(1) *Annales agronomiques*, t. XXII, p. 5, 25 janvier 1896.

Et, en effet, c'est guidé par ces seules considérations que pendant longtemps et maintenant encore on sème des graines fournissant de très grosses racines qui assurent des rendemens à l'hectare considérables; il y a soixante ans, on fut tellement émerveillé de la masse de matière végétale que produisaient quelques-unes de ces variétés, que l'une d'elles reçut le nom de *disette*, pour indiquer que sa culture permettrait de combattre victorieusement la pénurie des fourrages. Cette variété est aujourd'hui délaissée, on sème plus volontiers des Globes, des Tankards, des Cornes de vache, ainsi nommées à cause de la forme contournée de la racine, et encore des Mammouths, dont le nom indique les énormes dimensions.

Il n'est pas rare, quand on sème ces variétés sur une terre bien fumée et qu'elles croissent très écartées les unes des autres, qu'elles fournissent des racines pesant plusieurs kilos. On en récolte de monstrueuses. En 1891, dans un champ où les manques étaient nombreux, j'ai recueilli une Mammouth du poids de $8^{kil},300$, et on en cite de beaucoup plus lourdes encore.

J'ai eu l'idée de soumettre à l'analyse cette énorme racine; je savais bien que j'y trouverais une grande quantité d'eau, je fus étonné cependant du chiffre que fournit le dosage : cette racine renfermait 91,5 centièmes d'humidité et seulement 8,5 de matière sèche, c'était une véritable éponge.

Cette masse de liquide tenait en dissolution dans 100 parties 6,2 de sucre; l'eau est emprisonnée dans les cellules distendues de ces grosses racines et ne s'écoule que lorsqu'on les déchire.

La même année, j'ai soumis à l'analyse une autre racine provenant du même champ et appartenant à la même variété, mais ne pesant que 700 grammes; elle ne renfermait que 82,5 centièmes d'eau. On ne saurait trop insister sur l'intérêt que présentent ces déterminations. On donne habituellement pendant l'hiver aux bœufs ou aux vaches laitières, outre du foin et parfois du son et des tourteaux, 60 kilos de betteraves fourragères en fragmens découpés au coupe-racines. Si cette ration était composée de grosses racines semblables à celle dont j'ai donné plus haut la composition, les 60 kilos apporteraient seulement 5 kilos de matière sèche, de matière nutritive, tandis que, si on avait distribué de petites racines, cette ration aurait fourni près de 10 kilos de matière sèche, c'est-à-dire le double de la précédente.

Ainsi deux betteraves appartenant à la même variété peuvent être absolument dissemblables; les grosses sont infiniment plus aqueuses que les petites. Tout d'abord, il est un point sur lequel

il convient d'insister : on continue d'exposer chaque année dans les concours agricoles et notamment à Paris, des spécimens de racines monstrueuses auxquelles les jurys inattentifs décernent mentions et récompenses. Qu'un désœuvré, ignorant des questions agricoles, s'arrête devant ces spécimens monstrueux et dise d'une betterave qu'elle est belle, tout simplement parce qu'elle est grosse, on le conçoit; mais on ne comprend pas que les agronomes instruits qui jugent les produits ne réagissent pas vigoureusement et ne considèrent pas comme une mauvaise note l'introduction, dans une exposition, de ces betteraves détestables.

Je me suis attaché pendant plusieurs années à l'étude des diverses variétés fourragères, pour savoir si, parmi elles, il s'en trouverait une ou plusieurs capables de fournir non seulement un haut rendement à l'hectare, mais en outre un poids notable de matières utilisables. On conçoit que cette recherche comprenne deux parties. Après avoir cultivé les diverses variétés dans des conditions semblables et pesé la récolte, il fallait, au laboratoire, les soumettre à l'analyse et déterminer non seulement le taux d'humidité, par suite celui de la matière sèche, mais peser ensuite séparément chacune des substances qui la constituent : le sucre qui en forme une partie importante, la matière azotée qui est l'élément essentiel de la ration ; il fallait enfin déterminer la proportion de salpêtre que renferment toujours les betteraves, aussi bien dans les feuilles que dans les racines, et cette détermination présente un double intérêt. Tout d'abord, il faut savoir qu'à dose un peu forte, les nitrates sont vénéneux. Un de mes confrères de la Société nationale d'Agriculture m'a rapporté qu'il avait perdu plusieurs vaches qui s'étaient abreuvées dans un baquet où l'on avait lavé des sacs ayant contenu du nitrate de soude. Jamais les racines de betteraves ne renferment assez de salpêtre pour déterminer la mort des animaux (1), mais si la proportion de nitrates ingérés chaque jour est notable, elle peut indisposer l'animal, retarder sa préparation pour la boucherie ou diminuer sa lactation. En outre, le nitrate contenu dans les racines, quand bien même il traverserait l'organisme animal

(1) Il n'en est pas de même pour d'autres plantes; les tiges du sorgho renferment quelquefois d'énormes proportions de salpêtre. Il y a une quarantaine d'années, cette plante fut préconisée comme aliment pour les animaux domestiques et fut très souvent consommée sans inconvéniens, mais dans quelques cas, au contraire, provoqua des accidens mortels; les symptômes de la maladie ont été si analogues à ceux que provoque le nitrate de potasse, qu'il est bien probable que les chevaux qui sont morts ont été empoisonnés par la dose très forte de salpêtre que renfermaient les sorghos consommés.

sans y causer aucun désordre, arriverait au tas de fumier où il serait décomposé, réduit, perdu.

Pendant cinq années, j'ai cultivé au champ d'expériences de Grignon les variétés : Globe à petites feuilles, Mammouth, Géante de Vauriac, Tankarde, Ovoïdes des Barres. Je les ai soumises à l'analyse, dans l'espoir d'indiquer aux cultivateurs à quelles graines ils devaient donner la préférence; il m'a paru que les Globe à petites feuilles présentent un léger avantage sur les autres variétés, mais, d'une année à l'autre, les classemens que j'ai essayé d'établir n'ont pas été identiques, de telle sorte que je ne saurais affirmer que la Globe, qui m'a paru la meilleure, doive toujours être semée.

Si mes études sur le choix à faire parmi les variétés ne m'ont pas conduit à des conclusions solides, il n'en a plus été de même de celles que j'ai entreprises sur le mode de culture à suivre. Tous les praticiens ont remarqué que les racines qui croissent isolées dans les champs où la levée a été irrégulière acquièrent de fortes dimensions; leurs feuilles s'étalent, elles profitent de l'humidité et des alimens qui ne leur sont pas disputés par leurs voisines et les racines deviennent énormes. Aussi, tant qu'on s'est borné à peser la récolte d'un hectare sans la soumettre à l'analyse, on a été d'autant plus porté à semer en lignes écartées que les nombreuses façons qu'exige la betterave sont bien plus faciles à donner lorsque les racines sont largement espacées que quand, au contraire, on les maintient serrées.

Les nombreuses recherches exécutées sur les betteraves à sucre avaient montré cependant que les racines sont d'autant plus riches en sucre qu'elles sont plus petites, et qu'elles sont d'autant plus petites qu'elles ont crû plus rapprochées les unes des autres; il était donc tout naturel d'essayer pour les betteraves fourragères le mode de culture pratiqué dans tous les pays où existent des sucreries.

En 1891, j'ai semé à divers écartemens des Mammouth et des Globe à petites feuilles; quand les Mammouth ont été en lignes écartées de 35 centimètres et maintenues dans ces lignes à 25 centimètres, elles ont pesé en moyenne 722 grammes et ont fourni un rendement à l'hectare de 81 000 kilogrammes; écartées à 40 centimètres en tous sens, elles ont pesé en moyenne 1188 grammes, et le rendement à l'hectare a atteint 84 000 kilogrammes. Si donc, comme on le fait habituellement, on se bornait à cette pesée, on devrait conclure que la culture à faible écartement ne présente aucun avantage; mais il en va tout autrement quand on procède aux analyses ; on trouve que le

poids de matière sèche a été pour les faibles écartemens de 13 000 kilos à l'hectare et de 11 000 seulement pour les racines écartées; les petites betteraves renfermaient 8 tonnes de sucre, les grosses 6; il y avait dans les premières 824 kilos de matière azotée et seulement 573 dans les secondes.

Les résultats fournis par les Globe cultivées à divers écartemens furent analogues, et si, pendant les années suivantes, il s'est manifesté quelques irrégularités, c'est-à-dire si ce ne sont pas toujours les betteraves les plus rapprochées qui ont donné les rendemens en matière sèche les plus élevés, ce sont toujours les grosses racines qui ont donné les plus faibles, ce sont elles aussi qui ont toujours renfermé les proportions de salpêtre les plus fortes.

Il ne faudrait pas croire que ces quantités fussent insignifiantes, elles sont au contraire considérables. En 1891, les Mammouth serrées ont emporté d'un hectare : $64^{kil},8$ de nitrate de potasse, les écartées, $219^{kil},4$; les Globe de petite dimension, $33^{kil},9$; les grosses, $192^{kil},7$.

Ces énormes déperditions de nitrates ne sont pas dues à des fumures exagérées; en 1894, où la teneur des betteraves fut considérable, on avait distribué seulement au printemps 100 kilos de nitrate de soude à l'hectare, par conséquent moins que les racines n'en contenaient. Il n'y a rien là qui nous étonne, nous savons que les nitrates prennent naissance dans le sol par l'activité des fermens nitriques, que cette activité atteint son maximum dans une terre chaude et humide, c'est-à-dire habituellement à l'arrière-saison, au moment où les racines sont encore sur pied, et il n'est pas extraordinaire qu'elles soient très chargées; mais il est bien à remarquer qu'elles le sont d'autant moins qu'elles sont de moindre dimension, et c'est là une des raisons qui militent en faveur du semis en lignes serrées.

Telles qu'elles sont habituellement cultivées, les betteraves fourragères ne présentent donc pas tous les avantages qu'on est en droit d'en attendre, et on est conduit à se demander si les betteraves fourragères ne pourraient pas être avantageusement remplacées par les racines naguère encore employées dans les sucreries et qui alimentent encore les distilleries.

Les variétés fourragères ont été choisies à cause des énormes dimensions qu'elles peuvent acquérir; or, nous l'avons vu, quand on les cultive en lignes serrées, elles perdent le développement excessif qui les faisait rechercher, et, dès lors, il n'y a plus de raisons sérieuses pour les préférer aux variétés ne présentant habituellement que de faibles dimensions.

Nous avons été conduits par suite à essayer pendant ces dernières années de mettre en comparaison les betteraves dites à collet rose avec les Globe à petites feuilles : en cultivant les deux variétés aux faibles écartemens nous en avons tiré les mêmes quantités de matière sèche, de sucre, de matières azotées; toutefois, en 1894, les collet-rose renfermaient beaucoup moins de salpêtre, et c'était là un sérieux avantage qui, malheureusement, n'a pas persisté en 1895.

Faudrait-il aller plus loin encore et livrer aux animaux les betteraves sélectionnées depuis longtemps pour la production du sucre? Nous y avons songé, mais les rendemens à l'hectare ont toujours été trop faibles pour que, malgré leur richesse en matière sèche et en sucre, ces racines fournissent autant de matières alimentaires que les variétés plus étoffées.

Ce n'est pas seulement, au reste, contre les variétés de distillerie que les betteraves fourragères ont à lutter, mais aussi contre les pommes de terre. Nous avons exposé ici même (1) les progrès remarquables qu'a faits sous l'impulsion de M. Aimé Girard la culture de la pomme de terre, nous savons qu'en suivant les indications précises qu'il a données, les rendemens de tubercules à l'hectare dépassent habituellement 30000 kilos et atteignent parfois 40 tonnes. Nous savons en outre que, distribuée cuite aux bœufs à l'engraissement, la pomme de terre a donné des résultats très avantageux, et on est en droit de se demander s'il ne conviendrait pas de substituer la culture des pommes de terre à haut rendement à celle des betteraves fourragères.

Il n'est pas démontré, jusqu'à présent, qu'à poids de matière sèche égal, la pomme de terre ait des propriétés nutritives supérieures à celles de la betterave; si nous supposons qu'à poids égaux de matière sèche les deux alimens s'équivalent, on se décidera pour l'une ou l'autre culture suivant le poids de matière sèche obtenu à l'hectare et suivant le prix de revient de cette matière sèche.

Si je prends comme exemple ce que j'obtiens au champ d'expériences de Grignon, je trouve que les variétés de pommes de terre les plus prolifiques me donnent de 30 à 35 tonnes de tubercules, je n'atteins pas 40 tonnes; les tubercules renferment habituellement le quart de leur poids de matière sèche, je reste donc entre 7 et 9 tonnes de matière sèche; or, avec les betteraves Globe, je puis récolter de 60 à 80 tonnes de racines renfermant de 10 à 11 tonnes et demie de matière sèche. Dans une

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1895.

terre en bon état, fertilisée depuis longtemps, l'hésitation n'est pas possible, la betterave est infiniment supérieure, surtout dans les terres humides qui conviennent peu à la pomme de terre.

La betterave, il est vrai, entraîne une dépense de main-d'œuvre et d'engrais supérieure à celle qu'exige la pomme de terre, mais comme la betterave laisse le sol dans un état de fertilité infiniment supérieur à celui où il se trouve après l'arrachage des tubercules, il y a là une compensation dont il convient de tenir compte.

La betterave fourragère est donc parfaitement à sa place dans les terres arrivées à un haut degré de fertilité, et on pourrait obtenir un profit bien supérieur à celui qu'on en tire d'ordinaire si on s'astreignait à la cultiver en lignes serrées de façon à récolter des racines de petite dimension, riches en matières nutritives.

La consommation directe de la betterave par les animaux est-elle la meilleure méthode pour l'utiliser? C'est là ce qui nous reste encore à discuter.

IV. — LA FABRICATION DE L'ALCOOL AVEC LA BETTERAVE DISTILLERIES AGRICOLES

Il y a cinquante ans, la quantité d'alcool enregistré par l'administration française n'atteignait guère que 900 000 hectolitres; la fermentation de l'amidon, des substances farineuses ou du sucre des mélasses n'apportait à la masse qu'un faible contingent de 76000 hectolitres; la distillation du vin fournissait le reste, c'est-à-dire 824000 hectolitres.

Tout changea quand, en 1850, la vigne fut atteinte par une des maladies qui successivement ont sévi sur elle et à plusieurs reprises ont failli détruire notre immense vignoble. Cette première attaque fut terrible, elle était due à un champignon parasite : l'oïdium, dont les fines ramifications couvrent d'un réseau grisâtre les feuilles de la vigne, les grains des raisins, et les détruisent. On sut bientôt, grâce aux travaux de mon ancien confrère de l'Académie, M. Duchartre, que la fleur de soufre combat victorieusement l'oïdium, mais entre une découverte de laboratoire et son application à un vignoble d'énorme étendue, des années s'écoulent. En 1852, la production de l'alcool de vin tomba de 825000 hectolitres à 76000; les prix s'élevèrent prodigieusement, ils dépassèrent 200 francs l'hectolitre; presque tout ce qu'on récolta de vin fut consommé en nature et il fallut trouver d'autres sources d'alcool; on mit en œuvre des plantes ou des produits renfer-

mant des matières alcoolisables; des pommes de terre ou des graines, des mélasses, enfin des betteraves.

C'est de cette époque que datent les distilleries agricoles; un habile industriel, mort récemment à un âge avancé, M. Champonnois, créa très vite un outillage assez peu coûteux pour ne pas excéder les ressources d'une ferme de moyenne étendue, et régla la suite des opérations assez clairement pour qu'elles fussent à la portée de simples ouvriers agricoles. Pendant quelques années, soutenues par les hauts prix de l'alcool, les distilleries agricoles prospérèrent.

La transformation du sucre de la betterave en alcool comprend trois opérations successives : extraction du sucre, fermentation, distillation, que nous allons exposer rapidement.

Les betteraves sont d'abord lavées pour les débarrasser de la terre qui y reste adhérente, souvent en quantités considérables quand l'arrachage a eu lieu par un temps humide; elles sont ensuite découpées en minces rubans à l'aide de cylindres armés de petites lames disposées obliquement comme celles d'un rabot, et animés d'un rapide mouvement de rotation à l'aide d'une machine à vapeur.

Les fragmens de betteraves, les cossettes, sont arrosés d'acide sulfurique étendu; puis, elles sont conduites aux cuves de macération. Ce sont de grands cylindres en bois, posés verticalement sur une de leurs bases ; ils renferment à l'intérieur deux faux fonds percés de trous capables de laisser passer les liquides, mais trop étroits pour que les rubans de betterave puissent les traverser; au-dessus du faux fond inférieur est pratiqué dans la paroi une ouverture hermétiquement close pendant le travail; elle permet, quand il est terminé, d'enlever les cossettes épuisées.

Les macérateurs sont au minimum au nombre de trois, généralement un système de tuyauterie met en communication l'un quelconque avec les six ou sept autres.

Le problème à résoudre est d'épuiser complètement les cossettes du sucre qu'elles renferment en y employant le moins de liquide possible. On envoie des liquides qui ne contiennent pas encore de sucre sur les cossettes, appauvries déjà par plusieurs lavages. Elles leur abandonnent les traces de sucre qu'elles renfermaient encore. Ces liquides s'enrichissent par des passages successifs sur des cossettes de moins en moins épuisées. Ils atteignent enfin le macérateur à cossettes fraîches. En y pénétrant, ils n'ont pas encore une teneur en sucre égale à celle du jus de la betterave, mais bientôt l'équilibre s'établit et le liquide ainsi enrichi est conduit aux cuves de fermentation.

On emploie à ces épuisemens les *vinasses*, c'est-à-dire les liquides provenant des appareils de distillation où ils ont abandonné tout l'alcool produit par la fermentation du sucre; les vinasses chaudes qui arrivent aux cuves de macération déposent sur les cossettes toutes les matières non alcoolisables qui avaient été entraînées lors des premiers lavages et qui sont devenues insolubles au cours du travail.

Les liquides chargés de sucre sont refroidis et, ainsi qu'il vient d'être dit, conduits aux cuves de fermentation, où la glycose provenant de la transformation du sucre des betteraves est métamorphosée en alcool et en acide carbonique.

Les liquides sucrés reçoivent au commencement des opérations de la levure de bière délayée dans l'eau. Comme son nom l'indique, cette levure provient des brasseries où elle se multiplie pendant la fermentation des moûts d'orge; son emploi est devenu, toutefois, assez important aujourd'hui pour que sa préparation soit l'objet d'une fabrication spéciale. Examinée au microscope, la levure apparaît comme formée d'une multitude de petites cellules plates et arrondies; c'est un végétal qui croît et se multiplie avec une excessive rapidité quand il trouve dans les liquides où il a été semé les alimens, la température qui lui conviennent, et que la réaction de ces liquides s'oppose au développement d'autres fermens. L'acide sulfurique, déversé dès le début sur les cossettes de betteraves, a non seulement pour but de métamorphoser le sucre de cannes non fermentescible, en glycose fermentescible, mais en outre de créer un milieu particulièrement défavorable aux fermens que la terre amène toujours dans les jus et qui, dans un liquide neutre, métamorphoseraient le sucre en acide butyrique.

Des grains de levure analogues, mais non identiques à ceux qui pullulent dans les brasseries, se rencontrent sur les grains des raisins au moment de la maturité, aussi la fermentation se développe-t-elle dans la vendange foulée sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter de fermens; il n'en est pas de même des moûts provenant de l'épuisement des cossettes de betteraves, aussi l'addition de la levure est-elle nécessaire. Après quelques heures, on voit apparaître au-dessus du liquide une mousse légère, puis les bulles de gaz deviennent plus nombreuses, bientôt la fermentation est en pleine activité. Quand l'opération est bien conduite, l'effervescence ne se calme qu'autant que tout le sucre est transformé en alcool; les liquides sont conduits à l'appareil à distiller; on en réserve cependant dans les cuves une certaine quantité, on laisse un *pied de cuve* pour provoquer la fermentation dans de nouveaux

liquides sucrés sans qu'il soit nécessaire de les additionner de levure.

Nous ne connaissons le mode d'action de la levure que depuis les travaux de Pasteur; c'est lui qui nous a enseigné que la fermentation alcoolique est liée à la vie, au développement, à la multiplication du petit végétal désigné sous le nom de saccharomycès. Quand on maintient à 20° ou 25° de l'eau tenant en dissolution de la glycose, des traces de phosphate et de tartrate d'ammoniaque, et qu'on l'ensemence avec quelques cellules de levure, la levure se multiplie, les cellules envahissent tout le liquide qui ne tarde pas à entrer en fermentation. Pasteur ne s'est pas borné à nous enseigner que la fermentation est due à l'activité vitale du saccharomycès, il a découvert en outre le mécanisme de la transformation de la glycose en alcool.

Pour le bien comprendre, divisons en deux parties égales un liquide dans lequel la fermentation commence à s'établir; versons dans un vase large et peu profond la première moitié du liquide pour que l'air le baigne sur une surface étendue, plaçons au contraire l'autre moitié de la liqueur dans un flacon à col étroit, au travers duquel l'air chassé par le dégagement d'acide carbonique ne rentrera que difficilement. Procédons après quelques jours à l'examen des liquides en plaçant quelques gouttes sous le microscope, nous verrons que la levure de bière du vase largement aéré est vigoureuse, turgescente, ramifiée, en très bon état, la fermentation cependant a été très incomplète, il reste dans le liquide une quantité notable de glycose inaltérée; les cellules de levure du flacon mal aéré sont nombreuses, mais moins florissantes que les précédentes; en revanche la fermentation très active a fait disparaître toute la glycose.

Comme tous les êtres vivans, le petit végétal, levure de bière, a besoin d'oxygène pour respirer; quand il se développe à l'air libre, il utilise l'oxygène atmosphérique, croît vigoureusement, mais travaille mal; quand, au contraire, la dissolution sucrée est recouverte d'une épaisse nappe d'acide carbonique, que l'oxygène dissous fait défaut aussi bien que l'oxygène aérien, la levure emprunte l'oxygène nécessaire à sa vie au sucre lui-même, elle décompose le sucre, elle devient ferment. C'est à la suite de ses études sur la fermentation alcoolique que Pasteur a donné sa célèbre définition : « La fermentation, c'est la vie sans air. »

Depuis longtemps déjà on compare les molécules des corps composés à de petits édifices dont les matériaux sont formés par les atomes des corps simples constitutifs de ces molécules, et, de même qu'en enlevant à une voûte une des pierres nécessaires à

sa stabilité on fait choir tout l'ensemble, de même, quand on enlève à l'édifice moléculaire une de ses assises, on le voit s'effondrer.

Quand la voûte s'affaisse, chacune des pierres ne se sépare pas de ses voisines; la plupart restent liées, de gros blocs et des fragmens plus petits gisent sur le sol; de même, quand la molécule chimique se décompose, chaque atome ne reprend pas sa liberté, ils restent réunis en molécules plus simples que celle qui a été détruite et dont ils ne sont plus que des fragmens.

Sous l'influence de la levure, le sucre se réduit en deux produits principaux, l'alcool et l'acide carbonique. Sur les six atomes de carbone que renferme le sucre fermentescible, deux se retrouvent dans l'acide carbonique, quatre dans l'alcool. L'alcool et l'acide carbonique représentent donc les deux fragmens principaux de la destruction par fermentation du sucre fermentescible; cette destruction est toutefois accompagnée de fragmens de moindre importance : ce sont deux produits peu volatils ou fixes : la glycérine et l'acide succinique et en outre des matières volatiles très nombreuses, mais ne formant cependant qu'une faible fraction de la masse totale; aussi, quand on envisage l'ensemble du phénomène sans pénétrer dans le détail, peut-on admettre que la somme des poids de l'acide carbonique et de l'alcool représente le poids du sucre fermentescible mis en œuvre, et bien que l'acide carbonique ne pèse pas tout à fait autant que l'alcool, on admet dans l'industrie que le poids d'alcool formé pendant la fermentation est la moitié de celui du sucre décomposé.

Malgré leur faible poids, les matières volatiles qui apparaissent pendant la distillation des liquides fermentés sont bien loin d'être indifférentes; et tandis que les produits de la fermentation des raisins, des cerises ou des cannes à sucre, particulièrement agréables au goût, donnent une haute valeur commerciale à l'eau-de-vie, au kirsch, ou au rhum, les produits secondaires de la fermentation des betteraves, des pommes de terre ou des grains présentent des odeurs désagréables; on les désigne sous le nom de *flegmes;* pour en tirer de l'alcool comestible, on les soumet à une seconde distillation : on les rectifie.

L'alcool se réduit en vapeur, entre en ébullition à 78°, l'eau à 100°; si on chauffe un mélange de ces deux liquides, l'alcool se vaporise le premier, et si on fait passer sa vapeur au travers d'un tube métallique contourné en spirale, dans un *serpentin*, plongé dans un liquide froid, elle se condense, et on recueille, concentré sous un petit volume, tout l'alcool qui, dans le liquide primitif, était noyé dans une grande masse d'eau.

C'est là le principe de la distillation ; si on l'arrête très vite, on obtient de l'alcool très concentré, mais on laisse dans le liquide fermenté une partie de l'alcool ; si, au contraire, on maintient l'ébullition pendant plus longtemps, la vapeur d'eau se mélange à la vapeur d'alcool et la distillation ne fournit plus qu'un liquide très aqueux.

Pour parer à ces inconvéniens, on a imaginé depuis longtemps, dans les fabriques d'eau-de-vie, une disposition très ingénieuse : on interpose, entre la chaudière et le serpentin *descendant* destiné à la condensation des vapeurs, un autre serpentin dit *ascendant*, parce que les vapeurs y sont introduites par la partie inférieure et doivent s'élever dans toutes les spires avant d'atteindre l'orifice du serpentin descendant dans lequel elles se condensent. Si le liquide qui entoure ce serpentin ascendant est à une température inférieure à 100°, la vapeur d'eau mélangée à la vapeur d'alcool se condense la première, et redevenue liquide retourne à la chaudière ; il se fait ainsi une séparation entre les vapeurs d'alcool et d'eau, et le liquide qui s'écoule du serpentin descendant est concentré.

Afin d'économiser le combustible, on se sert toujours des liquides à distiller des *moûts* pour refroidir les serpentins ; la chaleur abandonnée par la vapeur au moment où elle redevient liquide est ainsi utilisée à l'échauffement de ces moûts.

Dans l'appareil distillatoire imaginé par M. Champonnois et qui fonctionne encore dans la plupart des fermes, les liquides alcooliques pénètrent d'abord dans le cylindre qui enveloppe le serpentin descendant ; puis déjà légèrement échauffés, sont conduits à la partie supérieure d'une colonne formée de plateaux de cuivre s'emboîtant hermétiquement les uns dans les autres. Ils communiquent, d'abord par un trop-plein, tube dépassant de quelques centimètres le niveau du plateau auquel il est fixé et descendant jusqu'au liquide du plateau inférieur, et en outre par une large ouverture centrale ; celle-ci est recouverte d'une capsule portant cinq branches disposées en forme d'étoile ; ce sont des plaques métalliques pliées sur leur contour de façon à reposer sur le plateau par leurs bords taillés en dents de scie ; de sorte que la vapeur qui s'échappe d'un plateau inférieur ne peut s'élever qu'en barbotant au travers du liquide dépassant le niveau des dentelures des capsules étoilées.

La colonne repose à la partie inférieure sur la chaudière, elle se termine à la partie supérieure par un chapiteau dans lequel on a logé le rectificateur ; il est formé de deux plaques métalliques placées verticalement et soudées l'une à l'autre par leurs bords

recourbés à angle droit, laissant entre elles un conduit long et étroit qu'on contourne en spirales. La vapeur échappée de la colonne est donc forcée d'accomplir un long circuit avant d'atteindre un tube qui la conduit au serpentin condenseur final.

La marche des liquides, dans cet appareil, est facile à saisir ; après un court séjour autour du serpentin condenseur où ils commencent à s'échauffer, les liquides fermentés, les *moûts*, sont conduits au sommet de la colonne autour du rectificateur, où leur température encore peu élevée détermine la condensation d'une partie de la vapeur d'eau qui, mélangée à la vapeur d'alcool, s'élève de la colonne.

Du rectificateur, les moûts descendent de plateaux en plateaux ; sur chacun d'eux, ils sont agités par la vapeur qui monte de la chaudière, ils s'échauffent de plus en plus, perdent l'alcool qu'ils renferment et arrivent presque épuisés à la chaudière, où les dernières traces d'alcool sont volatilisées ; dès lors les moûts prennent le nom de vinasse et servent, ainsi qu'il a été dit plus haut, à l'épuisement des cossettes.

Il s'établit donc dans cet appareil un double mouvement, les liquides descendans rencontrent à chacune de leurs étapes le courant de vapeur qui s'échappe de la chaudière. A mesure que cette vapeur s'élève, elle change de composition ; à chaque plateau, de la vapeur d'eau se condense, et provoque, par la chaleur dégagée par sa condensation même, la volatilisation de l'alcool ; cette vapeur de plus en plus riche en alcool subit une dernière purification dans la longue spirale du rectificateur, puis, conduite au serpentin, elle s'y condense complètement.

Le serpentin débite des flegmes renfermant à peu près la moitié de leur poids d'alcool.

La production des flegmes appartient essentiellement aux distilleries agricoles ; en Allemagne, elles ne les rectifient jamais, le travail est exécuté dans les raffineries d'alcool ; en France, la séparation est moins absolue, et on compte un assez grand nombre de distilleries agricoles qui rectifient leurs flegmes.

A bien prendre, l'alcool n'est pas le produit le plus important que fournissent les distilleries agricoles ; lorsque le prix de vente est suffisant pour couvrir les frais de la culture de la betterave et les dépenses de fabrication, l'opération est fructueuse, quand bien même la vente de l'alcool ne laisserait aucun bénéfice ; celui-ci apparaît dans l'emploi des résidus des cuves de macération, dans l'emploi des pulpes, qui constituent un excellent aliment pour le bétail.

Ces pulpes renferment toutes les matières azotées qui préexis-

taient dans la betterave ; au moment où la vinasse chaude employée aux épuisemens arrive sur les betteraves coupées, elle détermine la coagulation du protoplasma des cellules ; il devient insoluble et pour la plus grande partie reste fixé dans la masse. La petite quantité de cette matière azotée, d'abord entraînée, est, ainsi qu'il a été dit, ramenée par la vinasse sur de nouvelles cossettes, pendant leur passage dans les cuves de macération. La plus précieuse des matières alimentaires contenues dans les betteraves se retrouve donc dans les pulpes. Le sucre a disparu, il est vrai, mais la cellulose, qui constitue comme le squelette de la racine, profondément modifiée par l'action des liquides chauds et acides, est devenue, partiellement au moins, assimilable par les animaux et remplace le sucre décomposé. Ces pulpes sont très aqueuses, elles renferment souvent 90 centièmes d'humidité, mais en les mélangeant à de la paille hachée, très sèche au contraire, on constitue d'excellentes rations.

La distillerie laisse encore d'autres résidus ; et d'abord les vinasses dont la quantité surpasse celle qui est nécessaire à l'épuisement des cossettes ; ces vinasses sont sans valeur comme alimens, la vente des matières minérales qu'elles renferment ne couvrirait pas les frais du combustible nécessaire à leur évaporation et à leur calcination.

Toutes les fois que la disposition des lieux s'y prête, on répand ces vinasses sur les champs, et quand elles sont employées à doses modérées, elles exercent une action très favorable.

Cet épandage n'est pas toujours possible ; les distilleries sont habituellement installées dans le voisinage des cours d'eau, dans les parties basses du pays, et souvent on ne rencontre pas de terres en aval propres à les recevoir. Quant à les remonter dans des réservoirs pour les conduire sur des terres élevées, c'est là un travail qui d'ordinaire entraîne des dépenses hors de proportion avec les avantages qu'on en peut tirer. D'autre part, l'écoulement dans les cours d'eau occasionne des procès ; il y a là des difficultés souvent sérieuses.

Quoi qu'il en soit, il est clair qu'une ferme qui paie la culture de la betterave avec l'alcool produit et qui a des pulpes gratis ou à très bas prix, se trouve dans une position infiniment plus avantageuse que celle qui fait directement consommer ses betteraves par le bétail, et il est visible que le développement de la distillerie agricole exercerait la plus heureuse influence sur la prospérité de notre pays.

Il ne semble malheureusement pas que, dans l'état actuel des choses, elle soit susceptible de beaucoup s'accroître.

Depuis une dizaine d'années, la production de l'alcool en France n'a guère augmenté ; nous fabriquons *ostensiblement* un peu plus de 2 millions d'hectolitres. Qu'ajoutent à ces quantités les bouilleurs de cru? On l'ignore. Leur production varie sans doute entre des limites très écartées avec l'abondance du raisin, des pommes et des autres fruits.

Pendant les années où les gelées tardives n'atteignent pas la fleur des pommiers, la fabrication du cidre surpasse les besoins de la consommation, l'excédent est conduit à l'alambic.

Quel est le nombre d'hectolitres qui sortent ainsi des départemens normands et bretons, quel est celui que jettent sur le marché clandestin les vignerons qui n'ont récolté que des vins de basse qualité? Nous ne pouvons faire sur ce sujet que des calculs approximatifs.

On ne saurait cependant manquer d'être frappé de la baisse du prix de vente de l'alcool qui a suivi la grande récolte de fruits de 1893. Tandis qu'en 1892 le prix de l'hectolitre d'alcool était encore à 47 francs, il descendit à 44 francs en 1893, puis tomba successivement à 33 francs en 1894 et à 31 francs en 1895. Or les quantités produites ostensiblement ont été de 2195 000 hectolitres en 1892, 2317 000 en 1893, 2114 000 en 1894, et 2 036 000 en 1895, c'est-à-dire que les variations dans la production régulièrement enregistrée sont tout à fait incapables d'expliquer la baisse excessive qui s'est produite et qui paraît devoir être attribuée à l'exagération de la distillation clandestine.

Le marché français est approvisionné par de l'alcool de diverses origines ; malgré la reconstitution graduelle de notre vignoble, qui de plus en plus brave les atteintes du phylloxera, la distillation du vin n'apporte encore qu'un faible contingent, elle reste habituellement au-dessous de 50 000 hectolitres ; en 1894 cependant, à la suite d'une récolte de vin exceptionnelle, elle a dépassé 100 000 hectolitres, pour retomber à 43 000 en 1895.

Pendant cette même année, la distillation des mélasses a jeté sur le marché plus de 700 000 hectolitres d'alcool ; celle des substances farineuses, un peu inférieure à ce qu'elle avait été les années précédentes, a fourni 384 000 hectolitres. Les droits élevés qui ont frappé les maïs étrangers n'ont pas empêché les fabricans de levure de mettre en fermentation des quantités notables de grains, ils ont tout simplement changé de matière première et saccharifient l'amidon du riz du Tonkin ou de la Cochinchine exempt de droits au lieu de mettre en travail le maïs de Roumanie.

Les distilleries de betteraves produisent en moyenne 800 000 hectolitres d'alcool; la production s'est un peu ralentie pendant les

deux dernières années, mais les variations sont peu sensibles. Cette industrie est très localisée; sur les 744000 hectolitres produits en 1895, le Nord à lui seul en a fourni 264000, Seine-et-Marne 74000, Seine-et-Oise 86000 et les Deux-Sèvres 35000; ces quatre départemens ont donc produit 460000 hectolitres, ne laissant pour tout le reste du territoire que 284000 hectolitres.

Peut-on espérer que la distillation de la betterave se répandra, et qu'un plus grand nombre de nos départemens participeront aux avantages que procure la transformation du sucre en alcool? Cette extension ne peut avoir lieu qu'avec l'ouverture de nouveaux débouchés, car les prix actuels montrent que la consommation absorbe à peine les quantités produites, et tout d'abord on ne peut songer qu'à augmenter la production de l'alcool destiné aux usages industriels; celle de l'alcool comestible n'est que trop considérable et les progrès de l'alcoolisme sont trop rapides pour qu'on ne cherche pas à les enrayer par tous les moyens possibles.

L'alcool, en effet, n'est pas seulement consommé en nature, ou employé à la préparation de boissons variées; il sert encore à nombre de préparations industrielles et aussi comme combustible.

Si l'alcool destiné à ces usages devait supporter la totalité des droits énormes établis sur l'alcool de consommation, ses applications seraient très restreintes; aussi a-t-on dégrevé partiellement l'alcool dit *dénaturé*, c'est-à-dire mélangé à des substances qui le rendent imbuvable et dont il ne peut être séparé économiquement. Or il n'est pas impossible que les pouvoirs publics consentent à diminuer les droits qui pèsent encore sur l'alcool dénaturé, ou qu'on arrive même à les supprimer complètement comme on l'a fait en Allemagne. L'alcool dénaturé est un combustible très commode, et qui se répandrait rapidement dans toutes les petites localités où la fabrication du gaz n'est pas établie, si on pouvait se le procurer à 0 fr. 40 ou 0 fr. 50 le litre; c'est seulement sous l'influence d'une consommation plus active qu'il y a chance de voir s'établir de nouvelles distilleries agricoles.

Il n'est même pas certain qu'une augmentation de consommation de l'alcool dénaturé tournât au profit de la culture de la betterave; peut-être que les nouveaux établissemens se monteraient pour distiller les pommes de terre et les grains comme on le fait en Allemagne; on y est bien convaincu que l'alcool n'est qu'un produit secondaire, et que c'est avant tout vers l'alimentation économique des animaux qu'il faut tendre; or, quand on produit un hectolitre d'alcool avec des betteraves, les pulpes

qu'on recueille assurent pendant vingt-quatre heures la nourriture de douze à treize bêtes bovines, tandis qu'on en nourrit le double avec les *drèches* que laisse la production d'un hectolitre d'alcool provenant de la mise en œuvre des grains et des pommes de terre. L'Allemagne produit chaque année environ 3 millions d'hectolitres exclusivement avec des matières farineuses, et on conçoit qu'elle puisse entretenir plus de bêtes bovines et plus de porcs que nous ne le faisons en France.

Il ne faut pas oublier au reste que de l'un ou de l'autre côté du Rhin la production de l'alcool d'industrie est menacée, et peut-être à brève échéance, d'une terrible concurrence.

Il y a plus de trente ans que M. Berthelot a réalisé la synthèse de l'alcool en fixant les élémens de l'eau sur un carbure d'hydrogène qui existe dans le gaz de l'éclairage, sur l'éthylène; à cette époque, la préparation de l'éthylène pur était encore difficile; elle l'est moins aujourd'hui. On obtient ce gaz en unissant directement l'hydrogène et l'acétylène; or M. Maquenne nous a enseigné récemment à préparer ce gaz en partant des carbures alcalino-terreux, et M. Moissan a rendu cette fabrication industrielle en réalisant à très bas prix la préparation du carbure de calcium dans le four électrique.

Quand ces réactions passeront-elles du laboratoire à l'usine? Nous l'ignorons; mais ce jour-là, la fabrication de l'alcool d'industrie par fermentation aura vécu.

La betterave survivra cependant; cultivée en lignes serrées sur de fortes fumures, elle fournit d'abondans alimens pour le bétail; elle en fournit encore quand elle est conduite aux fabriques de sucre. Mais cette grande industrie exige une étude spéciale; nous l'entreprendrons dans un prochain article.

P.-P. Dehérain.

QUELQUES
ALLEMANDES D'AUTREFOIS

Le 20 septembre de cette année s'ouvrait à Berlin un congrès féministe international, beaucoup mieux réglé, mieux ordonné que celui qui avait eu lieu à Paris au mois d'avril. Les orateurs n'ont point eu à se défendre contre de bruyantes interruptions, et il n'est jamais arrivé que tout le monde parlât à la fois. Les séances se tenaient dans la belle salle des Fêtes de l'hôtel de ville. L'auditoire était fort nombreux, l'ordre fut parfait. Le féminisme socialiste, déclinant l'invitation qui lui était adressée, avait refusé de prendre part au congrès : il lui avait fait signifier avec quelque hauteur que « les femmes prolétaires » ne pourraient jamais faire cause commune avec les féministes de la bourgeoisie, qu'elles pensent ne pouvoir arriver à leurs fins que par une révolution économique et l'abolition du capitalisme. Selon toute apparence, les femmes prolétaires ont rendu service au congrès en s'abstenant; elles sont très véhémentes, et leur chef, Mme Zetkin, qui a, paraît-il, la voix perçante et criarde, eût peut-être déchaîné les tempêtes.

L'assemblée était pré sidée par Mme Morgenstern, qui a l'esprit organisateur, et par Mme Cauer, fondatrice de l'association pour le bien de la femme, *Frauenwohl*, qu'elle créa il y a dix ans et qui a son siège central à Berlin et des succursales à Dantzig, à Kœnigsberg, à Dresde, à Munich, ailleurs encore. Comme nous l'apprend Mlle Kaethe Schirmacher, docteur en philosophie, agrégée à l'Université, dans une étude sur le congrès de Berlin publiée par la *Revue des femmes russes*, les deux présidentes avaient pris de sages mesures, en décidant qu'il n'y aurait pas de débats contradictoires, qu'on s'abstiendrait d'émettre aucun vœu, de formuler aucune résolution. Aussi n'eurent-elles pas de peine à se mettre en règle avec la police berlinoise, à laquelle elles avaient dû soumettre leurs ordres du jour, leurs programmes, la liste des orateurs désignés. Si la police avait eu des inquiétudes,

la figure de Mme Cauer aurait suffi pour la rassurer : « C'est, nous dit Mlle Schirmacher, une physionomie devant laquelle on ne saurait passer sans s'arrêter. S'il est impossible à beaucoup de gens de se représenter une féministe autrement qu'avec les traits et les allures de quelque virago, plus habituée aux clubs qu'aux salons, ils seront agréablement détrompés par la vue de Mme Cauer ; l'air encore jeune, jolie et distinguée, d'une mise un peu sévère, mais élégante, elle appartient à la meilleure société. »

Les bourgeoises allemandes sont d'entre toutes les féministes de tout pays les plus sages, les plus prudentes, les plus circonspectes, les plus mesurées dans leurs discours comme dans leurs désirs et leurs requêtes ; elles représentent le féminisme raisonnable et mitigé. Comme il est des contagions auxquelles personne n'échappe, le temps viendra sans doute où, comme leurs sœurs d'Amérique et d'Angleterre, elles réclameront l'égalité politique et le droit de vote ; mais il n'en a pas été question dans leurs assemblées du mois de septembre. Elles désirent que les universités leur soient ouvertes, qu'il ne tienne qu'à elles d'obtenir les diplômes qui leur permettront de se vouer à l'exercice de la médecine et du professorat ; elles demandent la revision de certains articles du code civil qui les tiennent dans un état de choquante dépendance ; elles souhaitent que le sort des ouvrières soit amélioré, que leurs salaires soient augmentés et proportionnels à leur travail, que la loi leur vienne en aide dans leur lutte contre l'alcoolisme, dont elles ont beaucoup à souffrir. Le dimanche 17 septembre, dans son discours de clôture en trois langues, Mme Cauer a pu rendre au congrès le témoignage qu'on n'y avait point déraisonné, que les réformes auxquelles il avait paru donner son approbation n'étaient pas de vaines utopies. Assurer à la femme qui se marie une protection efficace de ses droits naturels et la soustraire à la tyrannie d'un mari qui l'exploite, procurer à celle qui ne veut pas ou ne peut pas se marier les moyens de se suffire à elle-même, en lui ouvrant des carrières trop longtemps fermées à ses justes ambitions, c'est à cela que se bornent en Allemagne, jusqu'aujourd'hui, les revendications du féminisme bourgeois.

Et cependant, si modestes que puissent sembler son programme et ses visées, c'est une véritable révolution qu'il se propose d'accomplir dans les mœurs. Ou son entreprise s'en ira en fumée, ou elle aura pour effet l'abrogation des principes et des coutumes qui ont régi jusqu'ici les sociétés chrétiennes. Comme les femmes prolétaires, les féministes bourgeoises de Berlin s'insurgent contre le vieux dogme de l'inégalité primordiale des sexes et imputent non à une loi de la nature, mais aux défauts de leur éducation leur prétendue infériorité. Elles n'admettent pas que la femme soit un être subalterne, condamné à vivre uniquement pour l'homme et à confier à ce maître souvent pervers ou borné le soin de lui faire une destinée.

On raconte que jadis la maréchale de Grancey, qui avait de grandes qualités, mais qui était fort impérieuse, après s'être beaucoup amusée, sentit le besoin de s'instruire et de lire. Lorsqu'elle lut les grands hommes de Plutarque, elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'histoire des grandes femmes. L'abbé de Châteauneuf la rencontra un jour toute rouge de colère. Elle avait ouvert par hasard un livre qui traînait dans son cabinet; c'étaient les épîtres de saint Paul; elle y avait vu ces paroles : « Femmes, soyez soumises à vos maris. » Elle avait jeté le livre, tant ce précepte lui avait paru impertinent. Elle ne consentit à s'apaiser que lorsque l'abbé lui eut expliqué que saint Paul avait toujours passé pour avoir l'esprit un peu dur, qu'il ne fallait pas prendre au pied de la lettre toutes ses décisions, qu'on lui reprochait d'avoir eu beaucoup de penchant pour le jansénisme. « Je me doutais bien que c'était un hérétique », dit-elle, et elle se remit à sa toilette. Comme elle, les féministes allemandes les plus modérées estiment que le temps des Geneviève de Brabant est à jamais passé, que c'est manquer à la femme que de lui imposer comme une vertu sacrée l'aveugle soumission, la servitude qui ne raisonne pas, qu'elle a mieux à faire dans ce monde que de se plier à tous les caprices d'un mari bizarre, alcoolique ou dissipateur, et que tout code qui la met à sa merci est un code inique, qu'il faut se hâter de reviser. Elles estiment aussi que le mariage n'est pas la seule fin pour laquelle les femmes ont été créées, que nombre d'entre elles ne trouvent pas de mari, que d'autres ont le droit d'aimer et de garder leur liberté, que dans un monde bien organisé, la femme qui par goût ou par nécessité se voue au célibat doit avoir les moyens de se procurer une honnête indépendance, qu'il lui est permis de vivre pour elle-même, si cela lui convient, par elle-même, si elle le peut. Ainsi que la maréchale de Grancey, les féministes bourgeoises goûtent peu la morale de saint Paul, qui leur semble fort surannée et très révoltante; mais comme elles vivent au XIXe siècle, elle ne se contentent pas de se fâcher et de se remettre à leur toilette; elles tiennent des congrès et s'appliquent à prouver qu'elles peuvent être d'aussi bons orateurs que les hommes, et que si elles les égalent dans l'art de la parole, elles les surpassent dans l'art d'écouter.

Que les Allemandes ont changé, et combien ces féministes, tout occupées de défendre contre l'homme leur dignité et leur indépendance, ressemblent peu aux bourgeoises romantiques du commencement du siècle, telles qu'on en vit beaucoup à Iéna, à Heidelberg, à Wurzbourg et même dans le prosaïque Berlin! Le romantisme, qui n'a été en France qu'une école ou une mode littéraire, fut en Allemagne un dogme, une religion, une règle des mœurs, à laquelle on faisait gloire de conformer sa vie, — qu'est-ce que la foi sans les œuvres? — Cette religion enseignait que la femme qui prétend s'émanciper de la domination de l'homme n'est pas une vraie femme, qu'elle doit vivre par lui et en lui, que sa

véritable destinée est de ressentir et d'inspirer le parfait amour, celui qui mêle les idéalités aux plaisirs de la terre et les joies mystiques aux fêtes des sens. — « Cherchez la fleur bleue, disait le nouveau décalogue ; elle ne vient que dans les solitudes ou dans les décombres des vieux châteaux, et ne se laisse cueillir que par ceux qui sont initiés aux grands mystères et qui l'ont souvent vue en rêve. Elle a peu d'apparence, mais son parfum est une ivresse, et quiconque l'a respirée connaît dès cette vie les délices du ciel. »

Les bourgeoises romantiques professaient le culte du génie ; elles ne se piquaient pas d'en avoir, mais elles s'attribuaient le pouvoir d'en donner en offrant leur cœur dans un sourire. C'est le parfait amour qui fait les vrais poètes, les vrais artistes ; il est la source de toutes les grandes inspirations. Aimées et aimantes, elles travaillaient à la gloire de l'homme de leur choix, elles l'aidaient à créer des chefs-d'œuvre, elles s'en flattaient du moins ; hélas ! les chefs-d'œuvre sont rares, et les gens de sens rassis ne partageaient pas toujours leurs brûlantes admirations. Leur devoir était de se donner tout entières, sans réserve et sans conditions ; l'amour est imparfait quand il ne va pas jusqu'à l'abandonnement de toute volonté. En revanche, quand leur cœur s'était trompé, elles avaient le droit de s'en dédire, de se reprendre, de remédier par l'inconstance à la fatale méprise dont elles avaient honte et regret. On s'abuse quelquefois, on ne trouve pas du premier coup ce qu'on cherche : dans une heure d'égarement, elles avaient plié le genou devant une vaine et méprisable idole ; elles se remettaient en quête sans que les convenances sociales, ni aucune considération mondaine, ni aucun respect humain pussent les détourner de leurs ardentes poursuites : le plus sacré des devoirs est de remplir sa destinée, et leur destinée était de se donner. Le féminisme leur eût fait horreur ; loin d'attacher aucun prix à leur indépendance, elles n'aspiraient qu'à se délivrer de leur liberté, elles mettaient leur gloire à servir humblement le dieu qu'elles s'étaient fait, et qui n'était parfois qu'un très petit dieu, de bas aloi.

Dans un livre intitulé : *Poètes et femmes*, un critique allemand, M. Louis Geiger, a retracé tout récemment la biographie de quelques-unes de ces bourgeoises exaltées de la première moitié du siècle ; il a pris à tâche de mettre en lumière leurs bonnes qualités, et il parle de leurs erreurs avec une sympathique indulgence (1). Une Berlinoise, Dorothée Schlegel, fille aînée du philosophe Moïse Mendelssohn, est le type de la chercheuse qui a trouvé, et qui jusqu'à la fin s'en tient à son premier choix. A l'âge de quinze ans, on l'avait mariée, sans trop la consulter, à Simon Veit, qui s'appliqua à la rendre heureuse. Cet honnête et galant homme était un négociant actif, entendu aux affaires,

(1) *Dichter und Frauen, Vorträge und Abhandlungen*, von Ludwig Geiger ; Berlin, 1896, Verlag von Gebrüder Paetel.

menant à bien ses entreprises, connaisseur en beaux-arts, d'esprit très cultivé, et qui fit preuve dans son malheur d'une grande noblesse de sentimens. Dorothée n'eut jamais qu'à se louer de son caractère, de ses procédés; mais il avait un tort impardonnable : il n'était pas l'homme de ses rêves.

En 1797, elle fit la connaissance de Frédéric Schlegel, et, sur-le-champ, frappée de la foudre, elle décida que c'était l'homme idéal, qu'elle avait été mise au monde pour l'aimer et le servir. Il est difficile de comprendre quel invincible attrait pouvait avoir pour cette femme distinguée et de goûts délicats l'auteur de *Lucinde*, roman fort licencieux et très peu divertissant. Frédéric Schlegel était assurément un homme de talent et d'une riche instruction; mais il avait l'esprit guindé, frelaté, sophistiqué, un cœur très sec, un amour-propre jaloux et pointu, et d'étranges notions sur l'honneur: il n'hésita pas un moment à accepter les subsides du mari délaissé, qui continuait de pourvoir à la subsistance de sa femme infidèle et des enfans qu'on lui avait pris. Dorothée ne se lassa jamais de son idole; son faux grand homme exerçait sur elle une étrange fascination, et jamais le bandeau ne tomba. Dix ans après leur union, elle lui écrivait : « Comme les étoiles, tes regards sont les messagers du soleil, les témoins et les garans de son retour. Combien triste est mon pèlerinage quand tes yeux ne l'éclairent pas! »

Ayant l'âme sensible, elle se reprochait d'avoir, par son abandon, causé un inguérissable chagrin à son premier mari, et étant devenue une fervente catholique, elle éprouvait quelque confusion de s'être donnée à l'homme de ses rêves avant de l'avoir épousé. Mais elle ne se repentit jamais d'avoir obéi à l'impulsion de son cœur; elle avait exécuté un décret divin. Elle a écrit un roman, *Florentin*, qui est la glorification du parfait amour : « Oh! bonheur d'aimer, célestes transports! Oh! présent des dieux qui fait la félicité des hommes!... » On eût été mal venu à lui parler de l'émancipation des femmes; elle se souciait peu qu'on leur octroyât des droits civils ou politiques, qu'on les mît en état de gagner elles-mêmes leur pain, d'acquérir une instruction scientifique et des diplômes universitaires. Elle posait en principe qu'une femme ne doit pas avoir d'autres idées que celles de l'homme qu'elle aime, ni d'autre affaire que d'admirer son génie, ni d'autre vie qu'une vie de reflet, ni d'autre bonheur que la béatitude d'une plante qui se chauffe à son soleil : « — Il sera ton maître et ton seigneur! disait-elle. Cette parole de l'Éternel est moins une maxime de morale que l'expression d'une loi de la nature et un tendre avertissement. La domination déraisonnable des hommes peut rendre les femmes malheureuses; sans cette domination, elles sont perdues sans retour, elles ne sont plus rien. » Si l'un des orateurs du congrès féministe de Berlin avait exposé à la tribune les théories de Dorothée Schlegel, l'auditoire tout entier l'eût sifflé et conspué.

Moins heureuse que Dorothée, Mme Jeanne Motherby a toujours cherché et n'a jamais trouvé. Elle était restée fort inconnue jusqu'au jour où l'on a publié les lettres que lui avaient adressées deux écrivains célèbres, Guillaume de Humboldt et Maurice Arndt. Née en 1783, dans la province de Prusse, Jeanne-Charlotte Thielheim était la fille d'un artisan, et, par un bonheur inespéré, elle épousa en 1806 un médecin fort couru, le docteur William Motherby, Anglais d'origine. Elle fit bientôt de sa maison le centre de la société de Kœnigsberg. Si les plaisirs de vanité, l'honneur de tenir un salon, l'amour de la représentation pouvaient suffire au contentement d'un cœur romantique, Jeanne Motherby eût béni son sort. Aussi bien son mari était un praticien de grand mérite et un homme du monde accompli ; il avait de la littérature ; il avait étudié la philosophie à l'école de Kant, qu'il appelait son « inoubliable maître. » Mais ce disciple de Kant ne se piquait pas de cultiver dans son jardin la fleur bleue et cela gâta ses affaires.

Jeanne Motherby avait l'esprit vif et ardent : « Amour et fantaisie, et pas autre chose, voilà la vie de Furina, » disait d'elle Maurice Arndt, qui lui avait donné ce petit nom d'amitié. Malheureusement la nature l'avait peu favorisée ; petite, corpulente, son visage n'avait rien d'attirant, et sa grande bouche, nous dit-on, n'était pas de celles qui appellent les baisers. Quand les bourgeoises romantiques sont laides, les rôles s'intervertissent ; ce n'est plus le chasseur qui court après le lièvre, c'est le lièvre qui court après le chasseur, et quelquefois le chasseur se dérobe.

A peine Jeanne eut-elle pris en déplaisance son Anglais, elle conçut une chaude passion pour Guillaume de Humboldt, qui, de tous les mortels, était le plus froid. Elle crut reconnaître en lui le mâle prédestiné avec qui elle devait cueillir la fleur bleue. Elle n'avait pas su deviner que cet homme éminent, grand penseur, grand philologue, grand diplomate, avait pour lui-même une grande vénération et que, partant, il n'était pas facile à prendre. Il ne lui déplaisait point qu'on l'adorât ou qu'on lui fît jouer le rôle de directeur de consciences ; il se laissait volontiers courtiser par les femmes, accueillait de bonne grâce leurs avances et leurs hommages ; mais, incapable de tout entraînement, elles n'avaient pas d'autre retour à espérer de lui qu'une majestueuse compassion ou une glaciale coquetterie.

Le romantisme autorisait les familiarités et le tutoiement ; dans ses lettres, Humboldt tutoyait Jeanne, sans que cela tirât à conséquence. Il lui accordait que le bonheur domestique ne suffit pas à remplir la vie, que si attaché qu'il fût à Mme de Humboldt, qui le rendait heureux « au sens bourgeois et vulgaire du mot », il ne méprisait point l'à côté et les commerces d'esprit et de cœur. Mais il était fort exigeant ; il lui expliquait doctement que, dans le véritable amour, selon les règles de l'art et d'une doctrine ferme et constante, l'homme a tous les droits,

la femme toutes les charges, qu'elle est tenue de s'annuler, de s'anéantir, de renoncer à toute indépendance; n'était-ce pas assez que l'homme daignât la considérer comme une partie de lui-même, l'autoriser à vivre pour lui et en lui?

Cette profession de foi n'était pas contraire aux principes du romantisme; mais les femmes n'admettaient pas que les obéissances fussent exigées, réclamées, imposées; elles voulaient bien servir, mais elles entendaient qu'on les traitât en reines dans leurs abaissemens volontaires. L'arrogance de Humboldt déplut à Jeanne Motherby, et elle se remit à chercher.

Le publiciste-poète Maurice Arndt était un de ces Allemands qui joignent la ruse à la candeur et dont on a dit qu'ils exploitent leur bonhomie. Quoiqu'il n'eût aucun penchant au romantisme, il apprit cette musique pour s'insinuer dans les bonnes grâces de Jeanne Motherby, qu'il appelait « son petit oiseau diapré, *sein buntes Vöglein* », et qu'il tutoya d'entrée de jeu; Humboldt y avait mis plus de temps. Il lui écrivait : « Je t'envoie mille fois mille baisers, comme je sais les donner... Oh! que je voudrais t'avoir réellement tenue sur mes genoux, ta petite tête appuyée sur ma poitrine, tes yeux pleins d'âme me caressant de leurs luisantes prunelles, tes douces lèvres de rose se gonflant doucement et imprégnées du miel de l'amour!... Furina, petit être vif aux couleurs changeantes, très douce petite Furina, que ne puis-je deux heures durant, non, pendant toute une nuit!... »

En contant cette aventure, M. Geiger nous engage à ne pas nous méprendre, il se donne beaucoup de mal pour nous persuader que certains transports lyriques ne sont que des façons de parler, qu'il y a des amours immatérielles dont une imagination échauffée fait tous les frais. Mais quand l'imagination s'échauffe, sait-on bien où l'on va? Le romantisme ne répugnait pas aux équivoques, aux confusions; il les cherchait; il enseignait l'art de faire descendre le ciel sur la terre et de retrouver la terre dans le ciel; sous le nom de l'amour idéal, il prêchait le mysticisme des sens, les spiritualités de la chair. Savons-nous bien ce qui serait arrivé si Jeanne avait eu la bouche moins grande?

Veuf depuis peu, Arndt songeait à se remarier; ce qui me paraît certain, c'est que cet homme avisé prenait ses précautions, que, tout en parlant à Furina « des flammes qu'elle allumait dans son cœur, des songes célestes qu'elle lui procurait, des joies paradisiaques dont elle l'abreuvait », il s'arrangeait pour ne pas se mettre sur les bras un fardeau incommode. Il disait tout, mais n'avait garde de tout faire. Un jour qu'elle lui avait expliqué ce qu'elle ferait si elle était libre, il se hâta de lui répondre qu'il préférait les rêves aux réalités, — et cette fois encore, Furina se remit à chercher.

L'homme idéal, qu'elle désespérait de rencontrer jamais dans cette vallée de misères, s'offrit à elle, en 1818, sous les traits d'un jeune

homme qui avait dix ans de moins qu'elle, et, chose curieuse, c'était encore un docteur; elle finissait par où elle avait commencé. Après de longues négociations, elle obtint son divorce et convola. Médecin de renom, habile chirurgien, professeur à l'université de Berlin, Jean Frédéric Dieffenbach fournit la plus brillante carrière; mais il ne s'occupa point de rendre sa femme heureuse; elle connut tous les tourmens de la jalousie, jusqu'au jour où un second divorce, prononcé en 1833, lui rendit sa liberté. Elle continua de vivre à Berlin, entourée de très jeunes gens, auxquels elle essayait peut-être d'apprendre la musique qu'elle aimait. Lorsqu'elle quitta ce monde en 1842, Dieffenbach écrivit à un ami : « Ainsi la pauvre femme est morte ! » Il avait raison de la plaindre; mais je ne crois pas qu'il l'ait pleurée.

Ce fut en 1893 que M. Henri Meisner publia à Leipzig les lettres de Guillaume de Humboldt et de Maurice Arndt à Jeanne Motherby; la même année paraissait à Berlin « la correspondance d'un prince allemand avec une jeune artiste », autre souvenir curieux de l'époque romantique. Le prince en question était le duc Auguste-Émile de Saxe-Gotha, qui avait été un bon petit souverain, très appliqué au gouvernement de ses petits États, ami des arts et des sciences, fervent admirateur de Napoléon Ier, qu'à la vérité il abandonna quand son étoile eut pâli, mais bien à contre-cœur et sans conviction. Ce bon prince avait des lubies. Quoiqu'il ne fût jamais malade, il s'alitait pour donner audience aux envoyés étrangers. Il ne montait jamais à cheval; il n'assista qu'à une partie de chasse, après avoir donné l'ordre que personne ne tirât un seul coup de fusil. Il avait une singularité plus bizarre encore; il regrettait de n'être pas né femme, il rougissait d'appartenir à un sexe qui, disait-il, était « un composé de poison, de saleté et de sottise. » Il aimait à écrire; il commençait des romans qu'il ne finissait pas; le seul qu'il ait achevé est intitulé : *Kyllenion ou une année en Arcadie*. Fort brillant dans la conversation, il a tenu tête un jour à Mme de Staël. Il avait l'esprit incisif, mordant, acéré, et c'était un honneur dangereux que de dîner à sa table; on ne pouvait savoir lequel de ses invités il prendrait pour plastron.

Jean-Paul avait dit de lui: » S'il avait un cœur, il serait le plus grand des poètes. » Qu'il eût ou non un cœur, il voulut tâter de l'amour romantique; peut-être avait-il trop tâté de celui qui ne l'est pas. Le hasard amena à Gotha une jeune artiste, Thérèse de Winkel, qui jouait admirablement de la harpe, avait du talent pour la peinture, faisait des copies dans les musées, surtout à Dresde et à Paris. Elle composait aussi des vers. Quoiqu'elle ne fût pas belle, quoique dès sa jeunesse elle ait eu l'air « d'une vieille fille sans charmes », elle plut infiniment au prince Auguste-Émile. Nous avons affaire ici à la forme la plus platonique, la plus chaste du romantisme, et M. Geiger a pu se dispenser de nous prémunir contre les méprises. Le duc engagea Thérèse à

entrer en correspondance avec lui. Il exigea qu'elle se mît tout à fait à l'aise, qu'elle le traitât non en prince régnant, mais en ami, qu'elle ne lui donnât jamais aucun titre, qu'elle l'appelât « son cher Émile. » De son côté, il l'appelait « sa ravissante, son adorable Émilie. » Elle était sa sœur spirituelle. Un jour qu'elle lui avait envoyé une boucle de ses cheveux : « Je ne puis encore, écrivait-il, m'accoutumer à la pensée que je possède ce signe visible de votre gracieux souvenir ; cette boucle, trésor sans prix, qui éclipse tout, me semble être l'ombre d'un rêve, et je ne touche que d'une main tremblante ces cheveux bruns et soyeux, dont les frisons ont orné, ombragé et réchauffé le front virginal de la sœur adoptive que j'adore. Oui, toujours les baisers dont j'effleure à peine ce joyau sont si infiniment légers que le plus sensible des mimosas n'en ressentirait rien, et que le plus éthéré des sylphes n'en donnerait pas de plus doux. » Il s'agit cette fois de baisers presque immatériels, et Maurice Arndt, tout poète qu'il fût, était un lourdaud, un glouton en comparaison de ce gourmet raffiné.

La correspondance dura cinq ans, de 1806 à 1811. On s'entretenait parfois de questions d'art, de peinture, de musique ou du grand Napoléon. Plus souvent on se confessait, on s'analysait, on s'épluchait, on se pêchait à la ligne ; on décrivait ses états d'âme, on racontait ses rêves, on vantait les douceurs d'un mariage spirituel et de l'étroite communauté où vivent deux cœurs sensibles qui n'ont plus de secrets l'un pour l'autre. Malheureusement les sylphes sont des êtres éthérés, mais fantasques. Il semble que le prince eût dû se faire violence pour s'acclimater dans l'éther. Il avait ses heures de fatigue où, repliant ses ailes, il retombait lourdement sur lui-même et déclarait que tous les mystiques et tous les mysticismes lui étaient odieux, qu'il détestait également Zacharias Werner et Chateaubriand : « Je goûte peu les chimères grecques, écrivait-il, mais je n'aime pas davantage un benêt apocalyptique à sept cornes ; je suis un homme et je n'ai de goût que pour ce qui est humain. » Il se lassa de planer dans le bleu avec une sœur de son âme qui n'avait aucune des grâces de la femme, et après avoir remplacé quelque temps les adorations par les railleries et les sarcasmes, il rompit et cessa d'écrire.

Ce fut sans doute un coup très dur pour Thérèse de Winkel. Elle semble avoir accepté sa déchéance avec quelque dignité. Elle demeura fidèle à ses principes, à ses convictions, à son *credo*, qu'elle avait formulé ainsi : « Je crois qu'il y a en nous une étincelle divine, que si nous la conservons pure de tout alliage terrestre, si nous la ravivons sans cesse, un jour elle se réunira à tout ce qui a de l'affinité avec elle dans ce vaste univers ; que, flamme sacrée, elle sera un rayon de l'éternelle lumière qui transfigure le monde au pied du trône du soleil des soleils. » Elle avait de nobles sentimens ; mais comme toutes ses pareilles, elle aimait le tortillage et le style alambiqué. Elle continua de peindre, de

jouer de la harpe, faisant sans doute quelquefois de tristes réflexions sur l'inconstance des sylphes et l'ingratitude des princes régnans. Son chagrin n'abrégea pas sa vie; elle mourut en 1867, à l'âge de 83 ans. Elle était toujours restée la même, sans se douter que sa tournure, ses manières, ses airs de tête, ses façons de parler qu'on admirait jadis, semblaient désormais étranges et un peu comiques, qu'elle amusait la galerie, que le monde avait changé, qu'il faut le quitter avant qu'il nous quitte.

Beaucoup plus intéressante est l'infortunée Charlotte Stieglitz. Victime d'une innocente et funeste erreur qu'elle paya de sa vie, son suicide, qui fit grand bruit à Berlin, fut admiré par tout ce qui restait de romantiques en Allemagne comme une grande et sublime action. Elle était belle et gracieuse, elle avait le cœur pur et droit, l'âme chaude, toutes les bonnes intentions, cette piété naturelle qui trouve son bonheur dans une vie de renoncement et de sacrifice; mais son imagination exaltée prenait les songes pour des réalités. Pourquoi Charlotte Willhöft rencontra-t-elle Henri Stieglitz ? Ce bloc lui parut si beau que, comme le statuaire de la fable, elle en voulut faire un dieu. Il n'était bon qu'à devenir cuvette.

Henri Stieglitz avait étudié la philologie à Gœttingen et à Leipzig, et il avait le malheur de se croire poète. Charlotte l'épousa en 1828; ils allèrent vivre à Berlin. Leurs finances étaient courtes; Stieglitz était employé à la bibliothèque et donnait des leçons; sans l'aide de parens riches, on eût été dans la gêne. Mais quand on a la foi, on supporte tout. Elle croyait fermement qu'il était un homme de grand talent et du plus bel avenir. Non seulement il était irrémédiablement médiocre, il n'avait pas de santé; souffreteux, malingre, tourmenté par ses nerfs et par ses papillons noirs, il mettait à de cruelles épreuves la patience de tout ce qui l'entourait. Il se plaignait sans cesse que la vie lui pesât ; il croyait sentir autour de lui des puissances hostiles, qui lui nouaient l'esprit et traversaient ses ambitions. Ce froid rimeur chantait l'Orient sans l'avoir vu et même sans l'avoir étudié dans les livres ; ses satires étaient plates, ses poésies amoureuses n'avaient rien de personnel ni rien d'amoureux. Corps et âme, il passait pour un impuissant, et on nous dit « que la charmante femme qui portait son nom, n'avait peut-être jamais été tout à fait à lui. »

Elle s'obstinait à croire, à espérer. Elle se disait : « C'est un génie qui se cherche, je l'aiderai à se trouver. » Elle se consacrait tout entière à cette ingrate tâche. Elle lisait beaucoup et tâchait de lui fournir des sujets ; elle l'encourageait, le réconfortait, le conseillait, le stimulait, s'appliquait à combattre son hypocondrie, à le délivrer de ses papillons en lui rendant la vie facile et commode. Elle avait ce sourire de femme qui transforme les choses et les cœurs, qui opère des miracles; mais il y a des miracles qui ne se font pas. Cette incurable médiocrité

résistait à tous les traitemens, à tous les régimes; cet arbre étiolé, pauvre de sève, ne portait que des fleurs étiques et des fruits pâles et sans saveur. Comment Charlotte avait-elle pu s'imaginer qu'elle cueillerait un jour des oranges sur ce maigre et languissant poirier, dont les poires étaient à peine mangeables ?

Quand elle eut perdu l'illusion qui seule donnait du prix à sa vie, elle se prit en pitié, se rongea, se consuma et résolut d'en finir par un coup de désespoir. Une lettre adressée par Veit à un oncle d'Henri Stieglitz, et publiée par M. Geiger, nous fait connaître exactement ce qui se passa dans la soirée du 29 décembre 1834. Charlotte envoya son mari à un concert de Ries, et se dispensa de l'accompagner, en alléguant l'état de sa santé. Dès qu'il fut parti, elle lui écrivit un billet, qu'elle déposa sur son pupitre. Puis elle se mit au lit et se plongea dans le cœur un poignard, qu'elle eut la force de retirer et de placer près d'elle. La servante, à qui elle avait enjoint, quelques instans auparavant, de préparer un souper à Stieglitz, entendit son râle et donna l'éveil. On enfonça sa porte; elle ne respirait plus.

L'opinion la plus accréditée, à laquelle M. Geiger paraît se rallier, est qu'elle s'était tuée dans la pensée qu'une forte secousse, une violente émotion était le seul moyen de réveiller l'âme engourdie de son poète hypocondre, et de lui donner du talent. M. de Treitschke a traité cette explication de légende; il estime qu'elle s'est tuée, parce qu'ayant reconnu son erreur, elle ne pouvait plus supporter la vie. On ne peut nier que depuis longtemps elle n'eût des doutes, des inquiétudes, de cruelles perplexités. Dès le 20 novembre 1828, elle avait écrit à son malade : « Il est dur, très dur, de constater que l'homme dont on préfère le bonheur à tout, est son propre ennemi. Malheur à toi, malheur à moi, si tu te crois né pour être poète et ne trouves aucune joie dans ton métier! On n'enfante que dans la joie. » La lettre de Veit, citée par M. Geiger, nous apprend « que les perpétuelles et stériles agitations de Stieglitz étaient devenues insupportables à sa femme, amoureuse de paix et d'harmonie, qu'elle ne pouvait voir sans douleur que le compagnon de sa grande âme, absorbé dans de puériles et mesquines préoccupations, fût incapable de s'envoler avec elle dans ces régions sereines d'où l'on voit de haut la vie et ses misères, qu'il y avait des momens où ses mélancoliques réflexions usaient, minaient sa santé. » — « Que pouvait-elle encore demander au ciel? ajoute Veit. Elle en avait assez de la vie. Mais on ne succombe pas si facilement aux blessures de l'âme, et la nature n'envoie pas la mort à qui la demande. Elle s'est aidée. »

Après tout, les deux versions ne sont pas inconciliables. Quand Charlotte Stieglitz eut reconnu que son dieu n'était qu'une misérable idole, indigne des soins et des hommages qu'elle lui rendait, le dégoût la saisit et elle résolut de mourir. Mais peut-être, pour s'encourager à

frapper le grand coup, se disait-elle : « Que sait-on? il pourrait arriver que cet homme sans ressort, sans volonté, fût assez sensible au chagrin de me perdre pour que son malheur le transformât! » Si elle caressa cette espérance, ce fut la dernière de ses illusions. Stieglitz supporta très philosophiquement son malheur; il fut charmé du bruit qui se faisait autour de lui, son amour-propre y trouvait son compte, sans aucun profit pour son talent; il en eut aussi peu le lendemain que la veille. Charlotte s'était sacrifiée en vain; il est beau de s'immoler pour ce qu'on aime, mais il ne faut pas aimer les Henri Stieglitz.

Nous lisons dans le rapport de Mlle Schirmacher qu'à Chicago, pendant l'Exposition, le jour de la Pentecôte, les membres du congrès féministe se réunirent dans une des salles de délibération pour un service religieux, que la liturgie fut lue par une jeune miss aussi jolie que distinguée, ministre de l'église unitarienne, que le sermon fut prononcé par une de ses collègues de l'église méthodiste. « Derrière les officiantes, qui sur leurs costumes de ville portaient comme habit ecclésiastique une ample tunique noire, étaient assises dix-huit femmes-pasteurs, régulièrement ordonnées, parmi lesquelles plusieurs négresses. On dit beaucoup de bien en Amérique, ajoute Mlle Schirmacher, de ces femmes qui, en leur qualité de ministres du Verbe divin, descendent dans les profondeurs de la société pour porter la consolation où la lumière et le bonheur se font rares. » Ces femmes-pasteurs peuvent nous paraître étranges et même un peu baroques; mais le premier étonnement passé, il faut leur rendre cette justice qu'elles font un meilleur emploi de leur vie que les prêtresses du génie et du parfait amour dont M. Geiger nous a remémoré l'histoire, qu'il est plus utile de soulager les vrais malheurs que de s'en créer d'imaginaires.

Si Mmes Morgenstern et Cauer avaient invité le congrès de Berlin à prononcer un jugement motivé sur ces Allemandes d'autrefois, si différentes de la plupart des Allemandes d'aujourd'hui, l'assemblée aurait sans doute déclaré tout d'une voix que Dorothée Schlegel était une fourvoyée, Jeanne Motherby une échauffée, Thérèse de Vinkel une toquée ridicule, Charlotte Stieglitz une folle tragique, que la femme qui se respecte est tenue de rester la maîtresse de son cœur et de n'en disposer qu'avec connaissance de cause, que dans l'intérêt même de l'homme elle doit l'obliger à compter avec elle, ne lui donner que ce qu'il mérite qu'on lui donne, et au besoin lui prouver qu'elle sait se passer de lui.

G. Valbert.

REVUE DRAMATIQUE

Au Vaudeville, *le Partage*, pièce en trois actes, de M. Albert Guinon. — A l'Odéon, *les Perses*, d'Eschyle, traduction de M. Ferdinand Hérold. — Au théâtre de l'Œuvre, *Peer Gynt*, poème dramatique en cinq actes, de M. Henrik Ibsen, traduction de M. le comte Prozor.

Quand il y aurait des règles absolues pour juger les ouvrages de l'esprit, et quand tout le monde les appliquerait de la même manière : quand tous les critiques auraient les mêmes principes, le même goût, le même tempérament ; et quand, ayant eu la même éducation intellectuelle et reçu de la vie les mêmes leçons, ils auraient en eux la même mesure de la beauté littéraire et de la vérité morale (et il semble que nous nous éloignions de plus en plus de cet idéal, qui serait d'ailleurs fort ennuyeux), il resterait encore ceci, que, pour s'entendre tout à fait, ils devraient juger une même œuvre dans le même intervalle de temps, et que la différence est grande d'apprécier un livre sur une lecture toute fraiche ou sur des souvenirs déjà anciens, et de se prononcer sur une pièce de théâtre le lendemain de la représentation ou quelques semaines après. Car, à mesure que le temps passe, le sable fin des heures tend à niveler l'empreinte des objets enfuis. On commence par se souvenir de l'impression que l'œuvre fit sur nous, beaucoup plus que de l'œuvre elle-même. Puis cette impression aussi s'atténue ; ou, à tout mettre au mieux, elle se déforme, ce que nous avons le plus fortement senti s'y exagérant par l'oubli du reste, jusqu'à ce que ce dernier souvenir, qui n'est déjà plus fidèle, s'estompe à son tour. C'est tout autre chose quand la critique suit immédiatement la lecture ou l'audition : car, alors, l'émotion que nous a donnée le livre ou la pièce fait encore vraiment partie de notre vie au moment où nous les ju-

geons : elle peut même nous paraître le fait le plus notable de notre journée, et, en tout cas, elle est aussi importante à nos yeux que la plupart des ennuis ou des plaisirs privés que cette journée nous apporta. Mais, au bout d'un mois, une « première », si brillante et si parisienne qu'elle ait été, n'est plus qu'un événement petit et lointain, qui nous est devenu presque aussi indifférent que les autres petits événemens survenus pour nous le même jour; et il nous faut un très grand effort pour en ressusciter en nous la mémoire.

N'allez donc pas me croire ou plus sévère ou moins impressionnable que jadis. Je ne sais pas trop comment cela se fait, et ce n'est pourtant pas moi qui ai changé : mais, d'une façon générale, les nouvelles productions dramatiques de mes contemporains me semblent moins belles et moins considérables, depuis que j'en dois porter un jugement mensuel et non plus hebdomadaire.

Ce que je ressaisis le mieux du *Partage* à l'heure qu'il est, ce sont deux scènes, sans plus ; très vraies, très complètes, très intenses, qui ont pour moi dévoré tout le reste, et qui, aussi bien, ont fait le grand succès de la pièce de M. Albert Guinon : une scène d'amour, ardent et exclusivement charnel; une scène de jalousie réciproque, extrêmement douloureuse et purement charnelle aussi : car l'œuvre est harmonieuse dans son fond, sinon dans l'ensemble de sa construction extérieure.

Les deux amans, Louisette et Raymond, sont tout à fait quelconques, et cela est très bien vu. Car l'aventure de la chair est la même pour tous ; ou, du moins, ce par quoi un corps se fait aimer d'un autre, se distingue pour lui de tous les autres corps et leur devient préférable, est quelque chose ou d'inexplicable ou de difficile à expliquer sur un théâtre. Et quand on pourrait indiquer que telles particularités physiques ont amené la « possession » mutuelle de deux damnés du désir, il faudrait encore chercher pourquoi ce sont justement ces particularités-là, et c'est ce qu'on ne trouverait point. Donc, il nous suffit de savoir que Raymond Talvande et Louisette Rougier se désirent et se possèdent furieusement; nous savons assez ce que cela veut dire ; ils peuvent être ou avoir été d'autre part tout ce qu'il leur plaît; et la connaissance de leur caractère, de leurs antécédens, et tout leur *curriculum vitæ* ne nous apporterait aucune lumière sur leur cas, qui est merveilleusement simple et brutal.

Le seul « signe particulier », bien inutile, de Raymond, c'est qu'il est paresseux comme un loir et d'un égoïsme féroce, et qu'il s'y complaît, sous prétexte qu'il avait dix ou douze ans lors de la défaite. Cela paraît un peu niais, s'il est évident que la secousse de 1870 a pu produire, chez d'autres hommes du même âge, l'effet précisément

contraire. On ne voit pas que la génération allemande qui avait douze ans le jour d'Iéna en soit restée si déprimée. Le mal de Raymond est en lui, et l'année terrible n'a rien à faire là dedans. — Quant à Louisette Rougier, elle a épousé un homme de vingt ans plus âgé qu'elle ; et cette différence d'âge servira à rendre le dénouement acceptable, mais à cela seulement: car il est clair que, le mari de Louisette fût-il un jeune homme (à moins que ce ne fût Raymond lui-même), son compte est bon du jour où ledit Raymond passe sur le chemin de la jeune femme.

Ce qui est sûr, et ce qui rend par là même toute explication superflue, c'est que Louisette et Raymond se sont harponnés et se tiennent par toute leur idiosyncrasie nerveuse. Et je ne sais plus du tout quelles paroles tendres, brûlantes et un peu cyniques ils échangent dans leur premier entretien : mais je sais que M. Albert Guinon a su nous y donner l'impression que j'ai dite, et que cela est un mérite rare, car ça devient joliment difficile à faire, une conversation d'amour « pour de bon », et même de cet amour-là.

Au moment où ils sont le plus échauffés (la chose se passe dans quelque Trouville, et ils ont pu, pendant un mois, s'en donner goulûment, Rougier étant retenu à Paris par ses affaires), le mari survient à l'improviste. Louisette lui présente Raymond. Le mari lui serre la main : « Enchanté, monsieur... » puis dit à sa femme avec bonhomie : « Il est tard, je suis las, allons nous coucher. » Et voilà, certes, un sujet crânement posé.

L'autre scène qui m'est restée clairement présente, c'est quand, à Paris, quelques semaines après, la femme ayant été contrainte d'avouer à l'amant le « partage » avec le mari, l'idée de ce partage, irréparablement évoquée par leurs propres paroles, surgit entre eux, précise, affolante, et les fait se torturer l'un l'autre, désespérément. Ici encore, M. Albert Guinon, — sans doute à force d'y songer, — a eu la fortune d'exprimer totalement leur souffrance, comme il avait su, auparavant, exprimer totalement leur désir. Il a trouvé des mots qui ne sont point dans *Fanny*, ni ailleurs, je crois ; celui-ci, par exemple : « Tu souffres de me partager? que dirai-je, moi qu'on partage ? » et d'autres cris moins lapidaires, mais peut-être aussi beaux. Une seule solution : c'est de s'en aller ensemble n'importe où. Louisette abandonnera sa fille, quoiqu'elle soit très bonne mère. Car c'est cela, l'amour. Là-dessus entre le mari, qui guettait derrière une porte. Louisette tombe comme une masse entre les deux hommes (vous ai-je dit qu'elle avait une maladie de cœur?). Le mari et l'amant regardent le corps gisant de *leur* femme... Et la pièce pourrait finir là, si le public admettait qu'une pièce pût finir dès que l'auteur n'a plus rien à nous dire d'important.

On a reproché à M. Guinon que l'amour et la jalousie de Raymond et de Louisette fussent purement sensuels. Je pense qu'on a eu tort, car c'est l'amour physique qui est la vraie possession, et c'est l'idée du partage physique qui est la vraie torture. Ne vous y trompez pas : c'est la Vénus terrestre qui est la divinité de la moitié des tragédies de Racine. Ses grandes amoureuses suppliciées ne s'attachent que fort accessoirement à la beauté d'âme de leurs amans. Cela n'est point à démontrer pour Phèdre : mais Roxane, qui n'a jamais parlé à Bajazet, croyez-vous que ce soit l'âme de ce jeune prince qu'elle considère ? Seul l'amour des sens est égoïste jusqu'à la folie et jusqu'au crime; seul il fait qu'on tue ou qu'on se tue. Je ne vois pas du tout Dante, Pétrarque ou Lamartine commettant des assassinats pour Béatrice, Laure ou Elvire, ou conduits par elles à la maison de santé.

L'infidélité intangible et le partage d'une âme aimée, on en peut souffrir, mais non pas jusqu'au délire ni jusqu'à l'oubli de toutes les lois divines et humaines. Si Rougier était un homme supérieur et si Louisette subissait son ascendant, je connais Raymond : il admettrait fort bien que Louisette fût docile aux opinions littéraires de son mari, pourvu qu'elle lui refusât ses caresses. Et si Louisette n'avait donné à Raymond que son esprit ou son âme, Rougier, tout en le supportant impatiemment, ne croirait peut-être pas le mal sans remède, et, s'il reconquérait un jour l'âme de sa femme, il serait de nouveau tranquille : car le don d'une âme, cela ne laisse pas de traces sensibles après soi. L'amour physique, seul, crée l'irrémédiable ; le don du corps, cela est concret, indiscutable ; cela ne peut pas être considéré comme n'ayant jamais été. Si l'amour de Louisette et de Raymond était autre chose que l'amour physique, tout cru, tout nu, et poussé au dernier point de fureur et d'aveuglement, la pièce de M. Albert Guinon n'aurait presque plus de sens.

J'avoue d'ailleurs que le spectacle de cet amour-là, à ce degré, m'a toujours été odieux quand, par hasard, je l'ai rencontré dans la vie. Il y a, dans ce fait de deux êtres vivant uniquement pour les sensations qu'ils attendent l'un de l'autre, et à qui le reste est indifférent ou ennemi, un je ne sais quoi de désobligeant et d'insultant pour toute la communauté humaine. L'amour idéaliste et sentimental ou, simplement, l'amour ordinaire, même assez vivement sensuel, n'exclut ni la notion du devoir, ni les soucis altruistes et les pensées généreuses. Le reste de l'univers n'a point cessé d'exister pour lui. Même, dans la théorie platonicienne, affinée par l'idéalisme du moyen âge, puis par la délicatesse et la fierté des Précieuses, l'amour contribue au perfectionnement moral, est grand instituteur de vertu et d'héroïsme. Mais, autant qu'aucun péché capital, autant que l'avarice, la cupidité ou la cruauté, l'amour-possession, union hermétique et multiplication

monstrueuse de deux égoïsmes l'un par l'autre, m'apparaît, du moins virtuellement, comme une sorte de crime de lèse-humanité.

Et c'est pourquoi j'ai conservé, du troisième acte du *Partage*, un souvenir vague sans doute, mais pénible. Tant que Louisette et Raymond souffraient seuls de leur abominable mal, j'ai pu m'intéresser à eux, parce qu'ils souffraient. Mais, du moment que l'innocent Rougier souffre à son tour, je me détache d'eux avec facilité. Louisette est malade depuis huit jours, elle est toute proche de la mort, et le joli garçon paresseux et quelconque, à qui sa chair agonisante dut, paraît-il, d'inimitables secousses, continue seul d'exister pour elle. Et quand son mari a fait l'effort de la revoir et de lui pardonner, le premier mot de la mourante est pour réclamer son amant. Son mari le laisse entrer, et elle meurt en le regardant. Et cela m'est égal, ou à peu près. Je n'ai plus pour elle et pour celui qu'elle a dans le sang, — dans ce sang qui l'étouffe et qui tout à l'heure se décomposera, — qu'une pitié sans affection, cette pitié générale qu'on éprouve devant toute douleur humaine, quelles qu'en soient les causes. Et j'oserai presque insinuer que Rougier a manqué une belle occasion de n'être pas sublime et de ne pas obéir à la manie pardonnante des maris de théâtre de ces dernières années.

N'importe, et mes résistances (car je ne veux pas dire mes critiques), — qu'elles soient celles d'un homme marqué du pli chrétien ou d'un honnête citoyen préoccupé d'intérêt social, — impliquent elles-mêmes cet aveu, que *le Partage* est un assez puissant drame de chair, — en deux scènes ou trois.

Ce qui est autour de ces deux ou trois scènes me paraît, à cette distance, de moindre prix. Je revois, très loin, le couple des parens pauvres et envieux, qui avertissent le mari : deux « utilités », comme on dit, dont le drame se serait passé à la rigueur. Et je revois surtout Mme Talvande, la mère de Raymond...

La maternité de cette dame est étrangement morbide. En vérité, elle est jalouse de son fils précisément de la même manière que Louisette, et comme s'il s'agissait de la même espèce de « partage ». Auparavant, elle se faisait raconter par Raymond ses rencontres avec les « mauvaises femmes » et elle en pâlissait de douleur et de colère, bien qu'elles ne lui prissent rien de la pensée ni de l'affection de son fils. Elle en veut à Louisette, non point d'empêcher Raymond de travailler (car Mme Rougier, au contraire, a décidé son amant à accepter un emploi), non point de lui prendre son argent (car Mme Rougier est « désintéressée »), mais uniquement d'être sa maîtresse. C'est cette idée qui hante et supplicie Mme Talvande. Sa jalousie maternelle est, elle aussi, purement charnelle. De là, la démence de sa conduite, quand elle vient, d'abord, sommer Louisette de lui rendre Raymond, puis la

menace de la dénoncer à son mari, et finalement (ce qui est peut-être pire) la dénonce en effet au couple des parens pauvres, au risque de faire tuer par Rougier ce fils qu'elle adore si bizarrement. Bref, Mme Rougier est « un cas ». Ce cas, je ne le crois pas impossible : notre cerveau est une caverne où passent quelquefois des fantômes inavoués... Mais que ce cas était malaisé à faire admettre! On a dit que M. Guinon n'avait pas assez expliqué la jalousie si spéciale de Mme Talvande : s'il l'eût expliquée, c'eût été plus étrange encore, car il ne le pouvait faire qu'en nous montrant avec une précision blessante, dans les ténèbres de l'âme de cette bonne mère, l'obsession d'images qu'une foule assemblée n'aurait certainement pas aimé à rencontrer là.

L'interprétation de ce drame douloureux et malsain est fort remarquable. Mme Réjane joue le rôle de Louisette de tout son corps et de tous ses nerfs, avec une vérité, une hardiesse, un emportement, qui rendent difficile de déterminer ce qui, dans l'effet total des deux grandes scènes que j'ai retenues, revient à l'auteur et ce qui revient à l'interprète. Le sincère Mayer soutient fort bien ce voisinage, en apportant au rôle du mari sa simplicité toujours si attentive et si véridique. Nommons aussi avec éloge M. Lagrange, M. Dauvilliers, Mme Samary, pleine de vaillance dans le rôle offensant de la mère, Mme Henriot, et enfin M. Magnier, quoique la diction de ce jeune comédien sente encore un peu l'école.

L'Odéon, à l'un de ses jeudis clasiques, nous a donné *les Perses* d'Eschyle, représentation préparée, il serait injuste de l'oublier, par M. Antoine. Cela a été fort convenable. On a eu tort de critiquer le décor, qui était ce qu'il devait être : une reproduction sommaire du décor fixe du théâtre de Bacchus, avec ses trois portes, celle du palais, celle de la ville et celle de la campagne, par où entraient les étrangers. Mais naturellement on n'a pu nous rendre ni la grandeur du spectacle, ni la musique, ni les évolutions du chœur, ni la magnificence des costumes, ni l'entrée d'Atossa sur un char, ni le ciel d'Athènes, ni la mer toute proche (la mer de Salamine), ni le verbe splendide et retentissant de cet Eschyle, qui fut probablement, avec Shakspeare et Hugo, le plus grand inventeur d'images qu'on ait vu dans les littératures indo-européennes. (Si vous voulez avoir quelque idée de ce style, lisez, dans la seconde *Légende des Siècles*, une pièce intitulée, je crois, les *Trois Cents*, et qui est presque une traduction du commencement des *Perses*.) Mais enfin l'Odéon nous a aidés à ressusciter dans nos imaginations une grande œuvre et un grand spectacle.

Je ne vous redirai point que c'est un trait de génie d'avoir transporté la scène à Suse, en sorte que *les Perses*, c'est la bataille de Salamine vue de la cour de Xerxès et immensément agrandie par la per-

spective; ni que la gloire d'Athènes éclate mieux dans la douleur et les gémissemens des vaincus qu'elle ne ferait dans les péans des vainqueurs. Je ne répéterai pas non plus que cette tragédie élémentaire, lyrique surtout, à peine sortie encore de la liturgie des dionysiaques, et qui doit suffire à tout avec deux acteurs, est pourtant dramatique déjà; et que l'attente angoissante de la mauvaise nouvelle et l'explosion de désespoir qui suit le récit du messager y sont graduées avec un art simple et puissant. Je ne m'arrêterai un peu que sur la générosité d'âme qui paraît dans les *Perses*. On a rapproché parfois les tragédies d'Eschyle des drames musicaux de Wagner, et j'ignore ce que vaut ce rapprochement : mais, assurément, les *Perses* ressemblent davantage, par l'esprit dont ils sont imprégnés, aux religieux opéras de cet illustre Allemand qu'à son *Siège de Paris*, en dépit de l'évidente analogie du sujet.

Athènes triomphe, par la bouche d'Eschyle, avec une gravité admirable, sans vanité, sans cruauté, ayant toujours présens à la pensée et la fragilité de la condition humaine, et les dieux qui veulent l'homme modeste. Pas une seule raillerie à l'adresse du vaincu; même, l'idée d'un lien de fraternité humaine entre la Grèce et la Perse est pour le moins indiquée dans le songe d'Atossa : « Deux femmes me sont apparues, de riches vêtemens toutes deux; l'une portait l'habit perse, l'autre celui des Doriens. Elles venaient à moi... Toutes deux de merveilleuse beauté, elles étaient sœurs, de même sang. L'une pourtant habitait la terre d'Hellade; l'autre venait d'Asie... » Le poète donne pour raison de la victoire des Athéniens la supériorité de citoyens libres sur les sujets d'un despote, et surtout l'intervention des divinités justes. *Non nobis, Pallas Athéné, non nobis...* « O maîtresse, dit le courrier à la reine Atossa, c'est un dieu vengeur qui a tout conduit. » Le merveilleux récit de la bataille (en est-il un plus beau? et qu'est-ce, auprès, que le récit de Rodrigue?) est empreint d'un sentiment tout religieux : « Enfin parut la douce clarté, le jour au blanc attelage, pour luire au monde entier. Ce fut alors une clameur formidable, un hymne de bénédiction parmi les Hellènes, mâles accens répétés de roc en roc par les échos de Salamine. Trompés dans leur espoir, les Barbares s'inquiètent : car il n'était pas l'annonce de la fuite, cet hymne saint que chantaient les Grecs. Fièrement, l'âme haute, ils couraient à l'ennemi. De sa voix orageuse, la trompette enfiévrait toute cette ardeur. Au signal donné, les rames retombent de concert, frappent la mer frémissante... Et bientôt leur flotte apparaît tout entière... On pouvait entendre sur toute la ligne à la fois le terrible appel : « En avant, fils des Hellènes, sauvez la patrie, sauvez vos enfans, vos femmes, les temples de vos dieux, les tombeaux des ancêtres. Un seul combat va décider de tous vos biens. »

C'est avec respect que le poète évoque l'ombre de Darius le grand

roi, encore que ce Darius ait le premier montré à Xerxès le mauvais chemin. C'est Darius qui tire la morale du drame, car, mort à présent, il voit clair. « Les Perses n'ont pas craint, dans la Grèce envahie, de dépouiller les dieux, d'incendier leurs temples et d'abattre leurs statues. Pour avoir ainsi méchamment agi, certes l'expiation a été dure; mais ce n'est pas fini. L'abîme du malheur n'est point desséché sous leurs pieds, et la source en jaillit encore. » Et Darius prédit Platée. « Là, si épaisse sera la boue sanglante, sous la lance dorienne, que, jusqu'à la troisième génération, les cadavres entassés diront silencieusement aux hommes : Mortels, il ne faut pas que vos pensées s'élèvent au-dessus de la condition mortelle. Quand on sème l'insolence : ce qui pousse, c'est l'épi de la malédiction, et ce qu'on moissonne, c'est la douleur. — En voyant à telles entreprises tel châtiment, souvenez-vous d'Athènes, souvenez-vous de l'Hellade; que nul, désormais, ne méprise sa fortune présente, et n'aille, par sa convoitise même, ruiner sa propre opulence. Jupiter, inflexible vengeur, ne laisse jamais impunis les desseins d'un orgueil effréné. »

Avis réversibles sur les Athéniens, et qui élèvent et purifient l'hymne de triomphe, lui ôtent toute âpreté et toute amertume. Noble façon, et humaine, de porter la victoire.

Et il y a plus encore. Xerxès n'est pas seulement, aux yeux des Athéniens, l'envahisseur de leur patrie; il est, pour ces libres citoyens et pour ces « honnêtes gens » d'un sens si fin, une sorte de « monstre », au sens propre du mot, par l'extravagance de ses désirs et de ses caprices, par son ignorance de la réalité et ce vertige qui, sur le faîte où ils vivent isolés, s'empare des tout-puissans : et Eschyle, à grands traits et presque aussi bien qu'Hérodote, nous a dessiné la psychologie du despote oriental, orgueil dément, faiblesse enfantine et retours de mélancolie profonde. Mais le poète n'a pas mis à cette peinture d'acharnement ni de haine; et, lorsque le grand roi revient dans son palais, seul avec son arc, rabaissé subitement à la condition humaine, et plus misérable d'être tombé de si haut, — comme il avait sincèrement pleuré avec Atossa, le poète pleure sincèrement avec Xerxès. Il lui prête de bons sentimens, un désespoir tourné en douceur et en humilité : « Hélas! hélas! lui fait-il dire, que j'ai été fatal aux miens! j'étais donc né pour la désolation de cette terre de mes pères!... Ah! oui, criez! criez! et demandez-moi compte de tout, » et encore : « Tu renouvelles mes amertumes à l'endroit de mes braves compagnons... Ils s'en sont allés, ces chefs d'armée, ils s'en sont allés sans funèbres honneurs... » Et je sais bien que ces plaintes sonnaient aux oreilles des Athéniens comme l'écho de leur gloire, amplifiée par la distance : mais elles se prolongent, ces plaintes, en un tel *lamento*, en un si douloureux et si vaste *miserere*, que les spectateurs, en l'entendant, devaient finir par ne plus penser

à leur gloire, et que la volonté d'Eschyle y apparaît avec évidence de faire pleurer les vainqueurs et leurs femmes sur l'ennemi vaincu, de les contraindre à communier avec ce malheureux dans le sentiment de la fragilité des choses et de l'immense misère terrestre. Et voilà, certes, un beau miracle de sympathie, d'humanité et de charité.

Enfin, *les Perses* nous ont émus comme la célébration d'un des grands anniversaires de notre histoire. On a dit souvent que la victoire de Salamine avait sauvé la civilisation. Il est sûr, en tout cas, que, si les Athéniens avaient été vaincus par les Perses, nous tous, à l'heure qu'il est, nous aurions une autre vie, d'autres pensées, un autre cerveau. Non que la conquête eût pu effacer l'âme et le génie helléniques : peut-être même la Grèce, province tributaire du roi de Perse, eût-elle vécu plus longtemps qu'elle ne sut vivre livrée à elle-même. Mais alors c'est dans l'Orient que son génie eût rayonné et que son influence se fût exercée, et plus profondément et plus durablement que par la rapide promenade d'Alexandre.

Xerxès, dans Hérodote, a des éclairs de générosité et de raison. Il écoute volontiers son oncle Artaban et, une fois, l'ayant maltraité, il lui fait des excuses publiques. Les larmes qu'il verse en songeant que, de toute son armée, nul ne vivra dans cent ans, sont des larmes assez distinguées. Il s'irrite d'entendre dire que les Grecs combattent pour l'honneur, non pour l'argent : c'est donc qu'il comprend ce que c'est que l'honneur. Il eût fort bien pu se laisser séduire au charme des Grecs, les traiter doucement, attirer leurs poètes, leurs philosophes et leurs artistes ; et pourquoi Thémistocle ne fût-il pas devenu quelque chose comme son premier vizir ? La science et la sagesse des conseillers hellènes eût servi, fortifié, étendu peut-être l'empire perse. Par suite, l'empire romain, outre qu'il eût été privé de l'enseignement grec, eût trouvé de sérieux obstacles à son développement oriental. Il ne faut donc pas conclure que la civilisation eût sombré : mais elle eût été autre, et le centre géographique en eût été déplacé. Et je ne vous dirai pas ce qu'il fût advenu du christianisme : mais son champ de propagande eût été déplacé, lui aussi, par là même, et son esprit et sa forme sans doute modifiés. A moins qu'il n'y eût pas eu de christianisme du tout : hypothèse qui n'a rien d'hétérodoxe, puisque, étant donné que l'humanité doit vivre, vraisemblablement, un bon nombre de milliers d'années, on ne voit *a priori* aucune raison pour que Dieu lui ait envoyé son Messie vers l'an 4000 de la création (si nous en croyons l'Écriture) plutôt qu'en l'an 15000 ou 20000... Il reste que la bataille de Salamine, gagnée par les Grecs, a très probablement changé la face du monde ; que, perdue par eux, elle l'eût changée également, mais d'une tout autre façon ; que cette bataille est donc un des trois ou quatre événemens intellectuels les

plus considérables de notre petite planète, et que nous avions de fortes raisons, l'autre jour, d'entendre *les Perses* avec piété.

Peer Gynt, joué par *l'Œuvre*, m'a semblé une des moindres productions de M. Ibsen. Cela a l'air d'une œuvre d'extrême jeunesse, beaucoup plus jeune même que n'était l'illustre Norvégien lorsqu'il l'écrivit. Cela relève du genre auquel nous devons *Faust*, mais auquel nous devons aussi d'innombrables *Caïns*, *Prométhées*, *Psychés*, ou *Don Juans* de poètes appliqués, mais sans génie : le genre philosophico-symbolico-dramatique. Ces poèmes-là se piquent de profondeur; mais la vérité, c'est qu'il est difficile que l'idée « philosophique » qui y est développée se sauve du banal autrement que par l'obscur. Car si l'on veut faire de la métaphysique ou, simplement, de la philosophie, il en faut faire en prose, en prose abstraite et exacte, et par un exposé direct et suivi, et je n'y vois pas d'autre moyen.

Quelle est l'idée de *Peer Gynt?* Qu'on peut manquer sa destinée par orgueil, ambition et inquiétude; que la réalité est toujours inférieure à nos désirs et à nos rêves, que nous ne savons jamais bien ce que nous voulons, et que le mieux est de « cultiver notre jardin. » Rien de plus, je le crains. Oui, j'ai beau faire, l'idée de *Peer Gynt* m'apparaît aussi humble, aussi « bonne femme » que celle de la fable des *Deux Pigeons*. Et cela ne m'étonne point. J'ai souvent constaté que ces prétendus drames philosophiques contiennent tout juste autant de philosophie que tel vaudeville de Labiche et se peuvent ramener aux mêmes axiomes de sagesse courante. S'ils valent quelque chose, c'est uniquement par les épisodes particuliers dont ils sont formés. Ils sont, finalement, beaux et vivans, dans la mesure où chacun de ces épisodes exprime la vie ou donne l'impression de la beauté. Or, trois ou quatre scènes seulement de *Peer Gynt* m'ont paru ou vivantes ou belles. (Je n'en juge, bien entendu, que sur la traduction française.)

Donc Peer Gynt est un paysan, un chasseur, paresseux, menteur par naturel bouillonnement d'imagination, qui rêve tout, qui veut tout, sans bien savoir quoi, — et qui fait le désespoir et l'orgueil de sa mère. (Excellente, cette scène avec la vieille.) — Repoussé, ajourné du moins par la charmante Solweig, il enlève une mariée le jour de ses noces. Chassé pour son crime, il s'en va chez les Trolls, des êtres mystérieux qui ont des têtes d'animaux, et refuse d'épouser la fille de leur roi, parce qu'il lui faudrait pour cela être changé lui-même en animal. Et cela signifie sans doute qu'il se réfugie d'abord dans la débauche, puis s'en dégoûte et s'en évade.

Il revient voir la charmante Solweig, qui lui engage sa foi. Il aide sa vieille mère à mourir doucement, en la berçant des contes enfantins

dont il fut jadis bercé par elle. (La scène est exquise.) Et puis il repart, étant le Désir, le Rêve, l'Inquiétude.

Devenu chercheur d'or, et riche, il est dépouillé par ses amis. Nous le retrouvons prophète, en pays musulman, et entouré d'almées dansantes. De cela aussi il se dégoûte parce qu'une de ces belles personnes, à qui il veut « donner une âme », lui répond qu'elle préfère un bijou. Il monte sur un bateau, où le secoue une fort belle tempête, et où un vieux médecin matérialiste lui tient des propos bizarres et déprimans. De retour au pays, il rencontre un autre personnage singulier, le Fondeur, qui lui propose de refondre son âme incomplète en y ajoutant ce qui lui manquait (une croyance, sans doute, et un peu plus de suite dans les idées). Et il meurt enfin dans les bras de Solweig vieillie, mais fidèle, en confessant qu'il n'aurait jamais dû la quitter.

Et ainsi *Peer Gynt*, c'est *la Coupe et les Lèvres*, ou très peu s'en faut. Même orgueil chez Peer et chez Franck, même dégoût de la réalité présente, mêmes désirs immenses et indéterminés, mêmes révoltes frénétiques, et même inquiétude invincible. Solweig, c'est Déidamia. La courtisane Belcolore représente la luxure, comme les Trolls, mais beaucoup plus gracieusement. Vers le milieu du poème, Peer se repose un moment près de Solweig, comme Franck près de Déidamia endormie ; et l'un et l'autre garde, au travers de ses aventures, le souvenir de la petite amie aux blondes tresses. Peer recherche la gloire de chef de religion, comme Franck la gloire de chef d'armée. Et si Déidamia est poignardée dans les bras de Franck, Peer retrouve Solweig vieille femme, et cela revient donc à peu près au même.

Mais l'idée est beaucoup plus claire dans *la Coupe et les Lèvres* et surtout se déroule en épisodes d'un intérêt autrement lié et soutenu. Et quant à la forme...

On oublie trop que le Musset des dernières années, refroidi et rétréci, disciple de Regnier et de La Fontaine, auteur des lettres, un peu chétives, de Dupuis et Cotonnet, poète tari du *Songe d'Auguste*, classique et gaulois avec une affectation agressive, n'était plus du tout le vrai Musset. Car c'est entre dix-huit et vingt-cinq ans qu'il eut du génie : c'est donc là qu'il le faut considérer et c'est là qu'il vous emplit de stupeur.

Tous les autres romantiques sont de purs latins, sauf Lamartine, qui est un Hindou. Victor Hugo commence par être le continuateur d'Ecouchard-Lebrun. Quand son génie éclatera, il ne cessera jamais d'être parfaitement ordonné et régulier, de soumettre à des alignemens irréprochables son lyrisme débordant, de faire des images justes et des métaphores qui se suivent. Il en fera davantage, voilà tout. Il appliquera le compas de Boileau à des édifices d'une richesse et d'une énormité que l'auteur de l'*Art poétique* n'avait point prévues : mais ce

sera toujours le compas de Boileau. Pareillement, rien de mieux réglé ni de plus attentivement harmonieux que la forme de Gautier, et rien de moins bouillonnant que le grand poète Alfred de Vigny. Bref, parmi tous les romantiques, il n'y en a qu'un qui le soit complètement et dans les moelles, s'il est vrai qu'une secousse venue des littératures du Nord ait engendré chez nous le romantisme ; il n'y en a qu'un qui byronise et shakspearise spontanément, éperdument, qui soit incohérent dans ses images, soudain et sans liaison marquée dans ses mouvemens, volontiers obscur, sincèrement effréné, un peu fou, totalement génial : et c'est Musset à vingt ans. J'ai senti cela dans *la Coupe et les Lèvres*, que *Peer Gynt* m'a fait relire ; et j'ai vu que, des deux, c'est *la Coupe et les Lèvres* qui est le vrai poème ibsénien. Le monologue de Franck, au troisième acte (cent quatre-vingt-sept vers) serait sublime s'il était seulement d'Ibsen. Il se pourrait, n'étant que de Musset, qu'il fût du moins admirable dans son désordre et son exubérance.

L'effort de M. Deval à traduire ce rôle si souvent fuyant de Peer Gynt a été des plus méritoires et, par endroits, des plus heureux.

JULES LEMAITRE.

REVUE MUSICALE

Reprises de *Don Juan*.

Voilà *Don Juan* remis non pas en question, mais au concours. Cette année comme il y a trente ans, « l'opéra des opéras » a été repris sur trois théâtres : le *Residenz-Theater* de Munich, l'Opéra et l'Opéra-Comique de Paris. Nulle part on n'a rien épargné. *Don Juan* est partout à l'honneur. Ce n'est pas faute d'avoir été, partout aussi, à la peine et même à la torture.

Les mésaventures de l'œuvre égalent peut-être en nombre les bonnes fortunes du héros. Du *dramma giocoso* de Mozart, on a fait tour à tour un *opera seria*, un opéra romantique, un grand opéra avec chœurs. Certaines versions méritent de demeurer légendaires : celle de l'Opéra de Paris en 1805, où le drame s'ouvrait par un récitatif de la composition de Kalkbrenner, précédant l'air de Leporello, lequel était suivi d'une romance de Don Juan à la Nuit, sous le balcon de Dona Anna. Le trio des masques était alors confié à des gendarmes, et, la scène se passant à Naples, une éruption du Vésuve détruisait le palais. Un autre *Don Juan*, représenté en 1815, à Laibach, comportait quelques rôles supplémentaires : quatre paysannes, un ermite, un négociant et un huissier. Le Commandeur répondait au nom de Pietro. Plus libre encore et plus hardi, Neefe, un *Kapellmeister* viennois, donna pour sous-titre à sa traduction : *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse*. Don Juan reçut alors le nom de Hans von Schwänkereich (en français, quelque chose comme Roger-Bontemps) ; Dona Anna devint Mlle Marianne ; Leporello, Fick-Fack, et le nom de M. de Fischblut (sang de poisson) fut attribué, peut-être avec plus de raison, au glacial Don Ottavio.

Des arrangeurs qui suivirent, *Don Juan* a souffert de moindres injures. Castil-Blaze même, en 1834, osa moins sur *Don Juan* que sur le *Freischütz*. Il osa pourtant. C'est lui qui délaya les deux actes en cinq ;

il déplaça, remplaça, corrigea. Pour ajouter à Mozart, il emprunta souvent à Mozart; il lui prêta quelquefois aussi. L'autre soir à l'Opéra (c'était la seconde représentation), Dona Anna, fatiguée sans doute, ne chanta pas son dernier air. Elle se contenta de quelques phrases de récitatif et d'une filiale et douloureuse révérence au portrait voilé de crêpe de son père. Tandis qu'elle s'inclinait, l'orchestre, à ma grande surprise, rappela discrètement le motif de la mort du Commandeur. Et m'étant informé, j'appris que cette variante était un hommage exclusivement personnel rendu par Castil-Blaze à la mémoire de l'illustre défunt.

A cela près, et quelques bagatelles encore, il ne faut pas trop se plaindre. *Don Juan* en somme est aujourd'hui moins défiguré qu'autrefois, et son récent et triple succès permet de croire qu'il est mieux compris et plus aimé.

Je n'étais pas à Munich, et de ces représentations « de style » je ne sais que ce qu'en a rapporté l'organisateur lui-même, M. Possart, surintendant du Théâtre-Royal. Mais cela seul est déjà fort intéressant (1). Dans une salle exquise et contemporaine du chef-d'œuvre, celle où Mozart, un soir, dirigea son *Idoménée*, M. Possart paraît avoir réalisé la plus exacte restitution littéraire, musicale et scénique du *Don Juan* original. La coupe en deux actes a été rétablie, avec changemens à vue obtenus par un nouveau système de machinerie et de décors tournans. L'exiguïté du théâtre a permis de réduire l'orchestre aux mêmes proportions numériques que l'orchestre de Prague, et par conséquent aux mêmes proportions de sonorités et de timbres. Les chanteurs furent d'élite ; ce qui ne veut pas dire supérieurs aux nôtres, car je ne vois ou je n'entends pas très bien des chanteurs allemands dans *Don Juan*, et je sais un directeur, allemand aussi, qui dernièrement à l'Opéra ne se cachait pas d'admirer et de nous envier un artiste tel que M. Renaud.

Aux moindres détails de la mise en scène, des costumes, des décors, de la représentation matérielle enfin, le directeur de Munich a donné des soins ingénieux, parfois même raffinés. L'action, d'après Da Ponte, se passe « dans une ville d'Espagne. » M. Possart a choisi la plus espagnole, Séville. Mais Dona Elvire, — d'après le livret toujours, — étant « une dame de Burgos », il a voulu qu'elle arrivât à Séville comme une voyageuse, en litière, avec un train conforme à son rang. Près d'elle et montée sur une mule, à l'espagnole, chemine sa caméristé. Il sied, il faut même qu'elle soit jolie et tout de suite paraisse digne de la fameuse sérénade. Quant à la traduction du livret, si fidèle qu'elle ait pu être,

(1) *Ueber die Neueinstudierung und Neuszenierung des mozartschen Don Giovanni (Don Juan) auf dem Königlichen Rezidenz Theater von München.* — Von Ernst Possart; München, 1896.

elle était allemande, et pour une traduction de *Don Giovanni* le défaut est capital. Mais il est un mot, un nom du moins, que M. Possart n'a pas laissé traduire : c'est le nom du héros. « Don Juan », avec la prononciation espagnole, n'est pas chantable. Il ne pouvait être question, n'est-ce pas, de « Herr Johann ». On a donc gardé « Don Giovanni », les quatre syllabes nécessaires dans la scène finale aux quatre notes de la formidable apostrophe. En France malheureusement nous avons moins de scrupule. *Don Juan — an!* ânonne le Commandeur de l'Opéra, et plutôt que de se chanter, cela devrait se braire. Plus soucieux de l'euphonie et moins de la nature, du naturel au moins, qui recommande d'appeler d'abord les gens par leur nom, le Commandeur de l'Opéra-Comique chante : *Voici l'heure!* et cela sonne aussi faux, aussi maigre, que retentit avec puissance, avec logique, ce *Don Giovanni!* que jamais rien ne remplacera. Si on objecte qu'il est bizarre de nommer en italien un personnage espagnol sur un théâtre français, à la bonne heure. Mais alors que pour tous il n'y ait qu'une loi : qu'on appelle également Leporello Petit-Lièvre et qu'on donne du « Monsieur Octave » au seigneur Don Ottavio.

De nos deux *Don Juan*, ceux de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, le meilleur, le plus approchant du véritable, est celui qui est au coin du quai. Il a sur l'autre des avantages positifs; il en a de négatifs aussi.

La convenance du local d'abord. Il y a décidément incompatibilité entre l'opéra de Mozart et l'Opéra de M. Garnier. Si « les chefs-d'œuvre, comme les loups, ne se mangent pas entre eux », une œuvre peut manger un chef-d'œuvre ; c'est le cas toutes les fois qu'on reprend *Don Juan* à l'Académie de musique. On répondra que *Don Juan* est si grand, qu'il n'y a rien de trop grand pour lui. J'accorde même que *Don Juan* soit ce qu'il y a de plus grand. Mais il est surtout ce qu'il y a de plus dense, celui de tous les opéras où le plus de génie se trouve concentré, sublimé dans le moindre volume. Toute la beauté de la musique de théâtre est en lui, mais comme toute l'odeur de rose en une seule rose : elle peut fleurir dans une salle immense, elle ne l'embaumera pas.

C'est un idéal supérieur que celui de *Don Juan;* mais c'est un idéal prochain. Or à l'Opéra tout l'éloigne. Il s'évanouit et se perd dans une salle, sur une scène entre lesquelles je ne sais quel abîme coupe toute communication. Qui donc entendit jamais, pendant le bal, les deux petits orchestres sur le théâtre? L'autre même, le grand, sonne mal. Sans compter qu'il ne joue guère mieux qu'il ne sonne. Il semble avoir désappris le style de Mozart. Plus de rythme, de mesure, d'accent ni de nuances. Impossible d'accompagner avec plus de mollesse, pour ne pas dire de veulerie, avec moins de modelé dans les sons, les récitatifs de Dona Anna. Trop serrées et sans mordant les gammes du duel; savonneuses, les attaques de basses dans l'air vengeur de Dona Anna.

A l'Opéra-Comique au contraire rien ne se dissout ni ne s'évapore, tout se place et s'encadre, les plans et les valeurs se rétablissent. Si pendant le bal on ne distingue pas très bien encore ce que jouent les trois orchestres, au moins s'aperçoit-on qu'ils sont trois à jouer. En somme plus de relief qu'à l'Opéra, plus de mouvement et de vie, avec une exécution instrumentale supérieure. Et puis le clavecin rétabli n'a pas déplu. Sans rompre l'unité symphonique, il y introduit une distinction qui n'a rien que de logique, entre ce que le Président de Brosses appelait « les endroits forts », et les autres. Ainsi les deux modes d'accompagnement servent en quelque sorte à distribuer dans le tableau les lumières et les ombres.

Quelques bonnes notes encore à M. Carvalho. Il fait chanter en septuor, — tel que l'a voulu Mozart, — l'admirable finale qu'on a coutume de fortifier soi-disant par l'adjonction des chœurs. Or, — voyez que Mozart sans doute avait ses raisons, — du septuor de l'Opéra-Comique et du *tutti* de l'Opéra, c'est le septuor qui paraît, et de beaucoup, le plus sonore et le plus puissant.

Enfin le *Don Juan* de l'Opéra-Comique, comme celui de Mozart toujours, est un *Don Juan* sans ballet. On l'a débarrassé de ce postiche, de cette bosse qui, pour être aussi brillante que celle des polichinelles que le ballet met en branle, n'en demeure pas moins une bosse, c'est-à-dire une disparate et une difformité. Il a tous les défauts, ce ballet, et toutes les impertinences. Il désorganise et déséquilibre le finale ; il en dénature les proportions et le caractère. C'est pour assortir ici la musique à la danse, pour tout grossir et tout enfler, que l'Opéra fait du fameux *Viva la libertà !* cette simple formule de courtoisie hospitalière, un formidable appel à la liberté, quelque chose comme le serment du Rutli ou la Bénédiction des poignards (1). Que de bruit, disait l'autre, pour une omelette au lard ! Et ma foi pourquoi ne le dirait-on pas ici, puisque aussi bien il ne s'agit de guère plus, d'un simple goûter sur l'herbe offert par un gentilhomme à une noce de paysans.

De l'exécution générale des deux *Don Juan* faut-il passer à l'interprétation individuelle ? Belle occasion de parallèles, d'oppositions et de symétrie. Nous dirons donc, — à la manière classique, — que des deux filles des deux Commandeurs, l'une a plus de voix et de très louables intentions ; l'autre, plus d'allure et de race. Celle-ci malheureusement, pour grande artiste qu'elle soit, — gageons qu'à ces mots toutes les deux croiront se reconnaître, — celle-ci donc, habituellement plus déesse que femme, a paru manquer de passion et d'humanité, comme si la nature de son talent, de toute sa personne même, l'élevait au-dessus des assassinats, viols et autres menus incidens de

(1) M. Possart, *op. cit.*

la vie courante. L'une et l'autre Elvires sont médiocres et n'en font guère plus d'une passable à elles deux. Les deux Leporellos au contraire en font bien deux, et de premier ordre, avec des mérites égaux mais divers. Divers aussi leurs deux maîtres : l'un chante d'une voix plus belle, plus vraiment chantante, qu'on souhaiterait seulement plus légère et comme ailée ; de l'autre, toujours adroit et intelligent, la voix a paru fatiguée et creuse. L'un pourrait avoir plus de grandeur et d'élégance ; l'élégance de l'autre a quelque chose d'équivoque, de louche, et de moins passionné que vicieux. Enfin je ne me souviens que d'une Zerline, qui fut exquise, et je veux oublier les deux Commandeurs, l'un fantassin, l'autre cavalier, et leurs voix de coton sortant de leurs bouches de pierre.

Allez donc entendre *Don Juan* à l'Opéra-Comique ; allez aussi l'entendre à l'Opéra. On le jouerait ailleurs demain qu'il y faudrait courir encore. Mais le mieux, le rêve serait peut-être de l'entendre au Conservatoire, sans décors ni costumes, uniquement beau de sa musicale beauté. Le régisseur de la scène de Prague, au temps de *Don Juan*, s'appelait Guardasoni, et ce nom a l'air d'un avertissement ou d'un programme. C'est bien aux sons, rien qu'aux sons, qu'il faut prendre garde ici. Nul chef-d'œuvre de musique n'emprunte moins que *Don Juan* à l'extérieur, à l'accessoire, à tout ce qui n'est pas la musique. En l'écoutant j'admirais une fois de plus combien la matière ou le matériel de cet art est peu de chose et je souscrivais en moi-même à certaines observations formulées par un homme d'État qui est en même temps un philosophe. — Vous devinez tout de suite que je ne vais pas parler d'un Français.

Dans un chapitre de son livre récemment traduit : *les Bases de la Croyance*, M. Balfour écrit : « Même au cours des périodes où le mouvement artistique est le plus actif, il est dangereux de supposer que mouvement est synonyme de progrès, *si par progrès on entend l'augmentation des moyens propres à provoquer l'émotion esthétique*. Il serait téméraire de le supposer, même en ce qui concerne la musique, où le mouvement a été plus remarquable, plus continu et en apparence plus progressif, pendant une longue période de temps, que dans n'importe quel autre art (1). » Résumant alors ce mouvement et les découvertes successives qui constamment ont renouvelé la musique, l'auteur se demande quel en a été le profit net. « Au cours de cette vaste évolution, dit-il, la position et l'importance de cet art (la musique), en parallèle avec les autres, semblent être restées sensiblement les mêmes. Son importance était aussi grande quatre cents ans avant notre ère qu'elle l'est aujourd'hui. Sa position était aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles ce

(1) *Les Bases de la Croyance*, par M. A.-J. Balfour. Traduit par M. G. Art, avec une préface de M. F. Brunetière ; à Paris, chez Montgredien et Cie, 1896.

qu'elle est au XIXe. Comment donc n'en pas conclure que cet effrayant développement musical, représentant un effort prodigieux de génie, a ajouté peu de chose au bonheur du genre humain. A moins toutefois que dans cet art spécial, un niveau constant de sensation esthétique puisse être maintenu uniquement au moyen de doses croissantes de stimulant esthétique. » — Rien ne confirme ces vues profondes et peut-être nouvelles, comme une reprise, entre deux chefs-d'œuvre contemporains et complexes, d'*Orphée*, de *Don Juan*, ou de tout autre chef-d'œuvre simple et ancien. Alors il faut bien s'avouer que les moyens constamment accrus de la musique, surtout de la musique de théâtre, n'en ont point accru la beauté. Il n'y a pas dans *Don Juan* une situation, une figure, un caractère, à l'expression duquel un siècle de musique ait rien repris ou seulement rien ajouté. Mozart ressemble aux Grecs, dont Taine a si bien dit qu'ils « arrivent à la magnificence par l'économie, et pourvoient à leurs plaisirs avec une perfection que nos profusions n'atteignent pas. »

S'agit-il d'amour, ou de séduction? Au compositeur de *Faust*, — un maître pourtant en pareille matière, — il a fallu un acte entier. Et cet acte sans doute est délicieux. Mais que Gounod, même ici, paraît encore diffus et lent à côté de Mozart! Quelle analyse au lieu de quelle synthèse! Au lieu de quelle essence, quelle dilution! Le duo de *Là ci darem* est une merveille de plénitude en même temps que de sobriété. Rappelez-vous comme aux deux personnages d'abord la mélodie, à peine accompagnée, se prête tour à tour. Par Zerline seulement la cadence en est retardée, en deux mesures évitant la symétrie trop rigoureuse, et déjà expressives de malice et de soupçon. Appuyée sur une note tenue, la reprise insiste un peu davantage et Zerline alors d'interrompre. Déjà le dialogue n'est plus entre les deux périodes totales, mais entre des fragmens de période. Mais voici que de note en note et par trois fois glisse, la phrase : *Presto non so piu forte*, dont la Zerline de l'Opéra-Comique a si finement gradué ou plutôt dégradé la répétition. Puis c'est la rentrée et la dernière reprise du thème, auquel s'unit une flûte persuasive et mystérieuse. C'est la coda très vive, un peu syncopée à l'orchestre; c'est encore une fois, et sur les mêmes paroles, la même spirale mélodique descendant de plus haut et plus bas. Et c'est enfin la conclusion insouciante et folle, la chute la plus légère, la plus facile dont soit jamais tombée une enfant de quinze ans.

Quelque note que donne Mozart en cette œuvre où n'en manque pas une, il la donne ainsi brève et profonde. Toujours l'économie et la perfection. Rien de trop nulle part, là même où dans l'art contemporain l'excès, l'effort du moins et l'effet peuvent nous paraître admirables. Mozart reste simple jusque devant la mort. Le trépas épique de Siegfried et ses funérailles de géant ne feront point oublier l'agonie obs-

cure et prompte d'un vieillard assassiné au seuil de sa maison. L'épée de Don Juan et l'épieu de Hagen ont tranché sans doute d'inégales destinées. Qu'importe, si pour nous abattre tous il ne faut jamais qu'une seule mort. Et c'est de la mort même, sans regarder qui elle frappe, que Mozart s'est ému ; c'est de la commune mort qu'en vingt mesures à peine, — avec quel respect, quelle pitié, quelle épouvante, — il a su rendre l'horreur; c'est sur tout cadavre humain qu'il a laissé tomber et mourir elles-mêmes les notes d'un hautbois inconsolé.

Quoi de plus simple encore, et d'obtenu à moins de frais, que la couleur fantastique ou surnaturelle ? « *Viendras-tu souper? — Oui.* » De quels éclats d'orchestre, de quelles harmonies extravagantes un musicien moderne aurait-il souligné l'acceptation d'outre-tombe! Mozart la glisse en passant dans la trame souple et courante du duo, et pour l'en détacher, froide et sentant le sépulcre, il suffit d'une note de cor et d'une modulation que nos écoliers mépriseraient. Et l'entrevue suprême, avec ces gammes tranquilles, ce rythme impassible comme une loi qui s'accomplit, cette marche harmonique sans relâche et sans colère, sans bruit, sans hâte surtout, où paraît quelque chose de l'éternité, quelque chose d'invariable et de calme comme elle! Mais que sert-il ici de discourir, et, comme disait Lacordaire parlant des récits divins, qu'écrirais-je de telles pages, puisque de telles pages sont écrites !

Dans le chapitre cité plus haut, l'auteur des *Bases de la Croyance* examine la situation qui nous est faite aujourd'hui en face de toute œuvre séculaire et consacrée. L'appréciation, dit-il, n'en saurait plus être « une constatation pure et simple du « frémissement esthétique » que ladite œuvre a provoqué à un moment donné chez le critique. » De nouveaux élémens sont intervenus, qui presque fatalement prédominent. Considérations d'époque, de milieu, de perspective historique, influence de l'opinion générale et de la tradition, tout cela n'a pu manquer de modifier l'admiration primitive, de la fortifier peut-être, mais aussi de la refroidir, et de la faire passer en quelque sorte de l'ordre ou du mode du sentiment dans celui de la connaissance. C'est ainsi qu'un *Orphée*, un *Don Juan*, et tant d'œuvres immortelles, finissent par ne l'être plus que d'une « immortalité de bibliothèque et de musée », par fournir « des matériaux aux critiques et aux historiens plutôt que de la jouissance à l'humanité. » — Oui, mais heureusement il suffit de reprendre *Don Juan*, *Orphée*, pour que leur immortalité rajeunisse, pour que nous ressentions à nouveau « le frémissement », pour que notre admiration retourne ou remonte de l'ordre de la connaissance à celui du sentiment.

Cette fois plus que jamais nous avons joui de *Don Juan* sans égard à tout ce qui n'est pas *Don Juan*. Il n'a besoin qu'on le rapporte à rien.

Il se passe de documens, d'explications, d'excuses surtout, tirées de l'époque ou du milieu. Il est au-dessus de toute contingence et de toute relativité. Les œuvres au contraire, voire les chefs-d'œuvre contemporains, n'en sont pas affranchis. C'est en les écoutant, eux, et non les vieux chefs-d'œuvre, que nous avons à nous défier du milieu, du temps surtout, qu'ils n'ont pas vaincu encore et que peut-être ils ne vaincront pas tout entiers. Au contraire un *Orphée*, un *Don Juan* nous apparaissent *sub specie æterni*. Ils nous rassurent et nous réconfortent. Ils attestent que dans l'ordre même de la Beauté tout n'est pas un perpétuel devenir, mais que l'être, l'être immuable y a sa part, qui ne lui sera pas ôtée.

Ce n'est donc pas le fantôme, l'ombre d'un chef-d'œuvre que nous venons de revoir, mais un chef-d'œuvre vivant, et pour jamais. Oui, celui-là plus que tout autre peut-être a la vie, la vie totale, faite de joie et de deuil, secouée de sanglots et de rires. Vie plus humaine, plus active, plus vivante enfin que chez Gluck lui-même, fût-ce dans la douleur ou le désespoir : en écoutant Dona Anna, souvenez-vous d'Iphigénie, orpheline elle aussi et elle aussi plaintive. Partout elle déborde, cette vie joyeuse; elle entreprend jusque sur la mort. Dans le duo du cimetière, elle glisse, elle court, elle se joue entre les tombeaux. « C'est qu'on pleure en riant », comme a dit Musset de la Sérénade, et ce qu'il en dit est vrai de l'œuvre entière. Enfin cette vivante beauté que tout *Don Juan* respire est une beauté intime et familière; elle n'a rien qui étonne ou effarouche, rien qui tienne à distance et défende d'approcher. Aux choses les plus hautes, les plus graves, Mozart touche avec des mains aussi pures mais aussi libres que les mains d'un enfant. Au dernier moment, avant de faire parler le Commandeur, on sait comme il nous a parlé lui-même et de lui-même, avec quelle grâce et quel abandon. Est-il rien de plus cordial et de plus touchant que le rappel de l'air de Figaro? — *Non più andrai...* C'est d'abord un souvenir, un remerciement au public de Prague, à ces amis qui, n'ayant pas été indignes du premier chef-d'œuvre, avaient mérité que Mozart écrivît pour eux le second. *Non più andrai...* N'est-ce point aussi comme un présage que jusqu'au bout de son destin et de son génie, il ne devait pas aller, le jeune homme divin! *Non più andrai...* Enfin c'est la musique elle-même à qui la chanson semble dire : Un art plus sombre, de plus austères génies vont naître; mais en ces régions tempérées et heureuses, à cet idéal sublime et souriant, tu ne reviendras plus jamais.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

29 novembre.

La Chambre des députés s'est enfin décidée à entamer la discussion du budget, non pas toutefois sans se permettre encore quelques distractions. Elle l'a commencée, puis interrompue, puis reprise. Elle paraît maintenant s'y appliquer avec un plus grand esprit de suite; seulement, comme le budget touche à tout, on peut parler de tout à propos de lui, et c'est bien ce qu'on fait. La discussion du budget de l'Instruction publique, par exemple, a soulevé la question de savoir s'il ne convenait pas d'établir un parallélisme et une égalité absolus entre l'enseignement moderne et l'enseignement classique. C'est une importante question, et même une des plus graves que l'on puisse agiter; mais elle n'est certainement pas à sa place dans un débat qui devrait rester financier et qui, par la force des choses, le redevient presque aussitôt. Les radicaux, toujours avec la même opportunité, ont voulu imposer au gouvernement l'obligation de laïciser dans un délai de deux ans toutes les écoles de filles. Quelque opinion que l'on ait sur ce point, le budget est un terrain mal choisi pour le débattre. Il n'y en a pas qui ait un caractère politique mieux tranché. L'opposition se tient ainsi en embuscade derrière un article quelconque du budget des dépenses, le plus inoffensif en apparence, et tout d'un coup elle se démasque et se précipite à l'assaut contre le gouvernement. Peut-être cela est-il de bonne guerre; mais c'est une guerre qu'on ne fait qu'aux ministères modérés. Il y a un an, la situation était la même qu'aujourd'hui sur toutes les questions qui passionnent si vivement les radicaux et les socialistes; ils avaient l'air de ne pas s'en douter; ils votaient tout sans rien dire. C'est qu'alors ils étaient ministériels, et qu'ils sont maintenant antiministériels : on ne saurait croire combien un radical se modifie, et présente des états d'âme différens, suivant qu'il passe d'un rôle à un autre. Nous ne nous en plaindrions pas, tant le spectacle de ces métamorphoses est piquant, si, au moment de l'année où nous sommes, l'intérêt supérieur à tous les autres ne devait pas être de voter le budget avant le 31 décembre. Cet intérêt s'impose, malgré tout, aux radicaux eux-mêmes; et il en résulte qu'après avoir posé incidemment une question, on la brusque en quelque sorte, au lieu de l'étudier tranquillement et de la résoudre. La Chambre

est exposée à émettre des opinions hâtives, improvisées, insuffisamment réfléchies, et, de ces opinions qu'elle regrettera peut-être demain, il reste quelque chose. Le public en reçoit l'impression; le ministère la subit plus fortement encore; la Chambre seule sait le peu que vaut son vote, ce qui ne l'empêche pas quelquefois de mettre de l'amour-propre à s'y entêter lorsqu'on le lui rappelle; et, dans ces jeux du scrutin et du hasard, le désarroi des esprits ne fait naturellement qu'augmenter.

Toutefois, ces discussions incidentes conservent un caractère anecdotique, et le flot du budget les emporte avec lui. Les radicaux avaient espéré qu'il n'en serait pas de même du grand débat que, toute affaire cessante, ils ont ouvert sur le mode d'élection du Sénat. Le Sénat est renouvelable par tiers tous les trois ans, et nous sommes précisément à la veille d'une de ces échéances triennales. Cette échéance était prévue, annoncée, fixée depuis que la constitution existe; depuis plusieurs mois déjà on la voyait approcher; d'où vient qu'on ait attendu le dernier moment pour poser la question de la réforme sénatoriale? Il est inutile d'en chercher bien loin le motif : les radicaux sont mécontens du Sénat. N'est-ce pas lui qui a renversé le ministère Bourgeois? Et n'est-ce pas là, sinon un crime inexpiable, au moins un crime qu'il faut expier? Déjà, à ce moment, on avait agité sur le Sénat des foudres retentissantes; on lui avait annoncé les plus terribles représailles; on lui avait dit que son existence même était en jeu. Au fond, tout cela était épouvantail d'opéra-comique, et c'est bien ainsi que le Sénat l'a entendu; mais sa placide indifférence ne faisait pas l'affaire des radicaux, et ils ont cru leur honneur engagé à donner une suite quelconque à leurs menaces. Depuis plusieurs années, une commission de la Chambre était devenue le réceptacle de toutes les propositions de réforme qui, après avoir germé dans le cerveau de tel ou tel député, s'en détachaient sous la forme d'un imprimé, lorsqu'elles paraissaient à leur auteur suffisamment mûres. Il y en avait plusieurs qui menaient dans ces limbes une vie somnolente, sans que personne troublât leur repos. L'organisme parlementaire présente un nombre assez considérable de ces cellules paresseuses et longtemps inertes, qui attendent l'occasion d'entrer en activité. Quelques-unes l'attendent toujours. Mais il en est d'autres qu'une circonstance imprévue fait passer du non-être à l'être, et c'est ce qui est arrivé à la commission chargée d'examiner les diverses propositions relatives à la réforme du Sénat. De toutes ces propositions, la commission a fait une proposition unique, et elle a choisi M. Trouillot pour la rapporter. Personne ne pouvait se tromper sur ses intentions. Il s'agissait là d'une variante au vieux cri de guerre: « Sus au Sénat! » que feu Madier de Montjau a poussé un jour à la tribune, et cela, d'avance, condamnait la réforme, à supposer qu'il y eût vraiment une réforme à faire.

Y en a-t-il une ? Le moment serait si mal choisi pour l'exécuter, que c'est peut-être perdre son temps que d'examiner la question. En fait, depuis qu'il existe, le Sénat a rendu des services qu'il est impossible d'oublier. N'est-ce pas lui qui nous a débarrassés du boulangisme ? Il a fait ses preuves, et si nous remontons depuis un siècle le cours de notre histoire constitutionnelle, il serait difficile de trouver une autre Chambre haute qui ait fait plus, ou mieux. Les radicaux lui reprochent de ne pas ressembler assez à la Chambre des députés, comme si ce modèle ne pouvait être trop reproduit ; mais s'il lui ressemblait complètement, à quoi servirait-il ? Il n'a de raison d'être qu'à la condition d'opérer comme un modérateur et quelquefois comme un frein, rôle ingrat, mais utile, ou plutôt nécessaire, et qui l'est même de plus en plus à mesure que la démocratie pure envahit nos institutions et y coule à pleins bords. C'est ce que les radicaux ne veulent pas reconnaître, et le plus grand nombre de ceux qui proposaient l'autre jour la réforme du Sénat sont en réalité partisans de sa suppression. Les uns l'avouaient, les autres le dissimulaient, mais ces derniers le dissimulaient mal. Les plus habiles, et parmi eux M. Trouillot, protestaient de leur désir de conserver une seconde Chambre, et leur but, à les entendre, était de supprimer une objection contre elle en la rapprochant davantage du suffrage universel. Mais alors, pourquoi n'allaient-ils pas franchement, ouvertement, jusqu'au suffrage universel lui-même, et n'en faisaient-ils pas la source électorale du Sénat comme de la Chambre ? M. Trouillot, en effet, se contentait de faire élire le Sénat par le suffrage universel à deux degrés : tous les électeurs seraient appelés à nommer les délégués sénatoriaux. C'est là une demi-mesure qui ne peut satisfaire personne. Le Sénat ne trouverait pas une force sensiblement plus grande dans l'origine qu'on a voulu lui donner. Nous demandons pour lui ou le suffrage universel ou le *statu quo*.

On peut beaucoup médire du suffrage universel, mais, dans un pays comme le nôtre, lui seul est dépositaire de la force politique. Nous n'avons plus une aristocratie organisée qui trouve dans les souvenirs et les traditions du passé un prestige propre à se convertir en valeur constitutionnelle. Nous n'avons plus un roi, ni un empereur, qui puissent à leur tour communiquer quelque chose d'eux-mêmes aux pairs ou aux sénateurs qui émaneraient d'eux. Toutes ces institutions ont disparu en France, et ceux mêmes qui leur ont conservé une pensée fidèle désespèrent de les restaurer de sitôt. Le suffrage universel a tout remplacé, ce qui est un bien suivant les uns, un mal suivant les autres, mais pour tous un fait incontestable. Peut-être est-il impossible de trouver à cette force énorme un contrepoids en dehors d'elle-même. Peut-être est-il dangereux de la faire communiquer tout entière avec un seul récipient. M. Thiers et les hommes qui étaient au pouvoir avec lui à la veille du 24 mai l'ont pensé, et certes ils avaient réfléchi

aux questions constitutionnelles; ils n'étaient pas novices en ces matières; quelques-uns en avaient une longue expérience pratique. Ils avaient proposé de faire élire le Sénat, comme la Chambre, par le suffrage universel direct parmi des catégories d'éligibles qui présentaient, soit par leur âge, soit par les emplois publics qu'ils avaient antérieurement exercés, des conditions particulières de capacité et, par conséquent, de modération. Renonçant à mettre la garantie dans l'électeur, ils l'avaient mise dans l'élu. On peut critiquer ce système, mais c'en était un. Il aurait, faut-il dire l'avantage? faut-il dire l'inconvénient? de donner au Sénat la même force originelle qu'à la Chambre, et, malgré les frottemens quelquefois un peu durs qui pourraient en résulter entre les deux assemblées, nous croyons pour notre compte que l'avantage resterait supérieur à l'inconvénient. Toutefois, cette combinaison n'a pas prévalu. En 1875 on en a préféré une autre, très défendable en elle-même, et qui se défend encore mieux par les résultats qu'elle a donnés : la constitution de cette époque a fait élire le Sénat par des délégués des conseils municipaux. C'est pour cela que Gambetta l'a appelé le « Grand Conseil des Communes de France », et le mot a fait fortune, d'abord parce qu'il était exact, et ensuite parce qu'il avait quelque chose de frappant pour l'esprit : il faisait apparaître le Sénat reposant sur une base très réelle, très solide, qui n'était ni une fiction, ni même une création constitutionnelle, car s'il y a quelque chose de vivant de sa vie propre, non seulement en France, mais dans un pays quelconque, c'est cette monade initiale qu'on appelle la Commune. Là encore il y avait un système; mais entre ces deux systèmes, aucun autre ne pouvait logiquement s'intercaler, et lorsqu'on a voulu toucher soit à celui-ci, soit à celui-là, on n'a rien fait de bon. Une première fois, on a revisé la constitution sur ce point. Par une anomalie qui depuis a disparu, la loi électorale du Sénat faisait alors partie de la constitution, tandis que la loi électorale de la Chambre des députés était en dehors, comme une loi ordinaire. Il a donc fallu aller à Versailles et réunir les deux Chambres en Assemblée nationale pour modifier le mode d'élection du Sénat. On a commis à ce moment une faute. Sous prétexte qu'il y a souvent une différence considérable entre les diverses communes, que les unes étaient grandes et les autres petites, que les premières étaient très peuplées et que les secondes l'étaient beaucoup moins, on a augmenté le nombre des délégués sénatoriaux dans les communes les plus grandes et les plus peuplées. C'était déjà sacrifier la représentation des communes à celle des populations. On ne peut pas s'arrêter dans la recherche d'une proportionnalité absolue entre le nombre des électeurs et celui des élus; le dernier terme de cette recherche est le suffrage universel pur et simple. Pour être vraiment le grand conseil des communes, le Sénat devrait être élu par le même nombre de délégués dans

chaque commune, quel que fût d'ailleurs le chiffre de la population. C'est ce qui existe en Amérique, où le Sénat, véritable représentant des États qui composent la fédération, est élu par des délégués au nombre de deux dans chaque État, quoique de l'un à l'autre le chiffre de la population soit extrêmement variable. On a donc eu tort, en 1885, de modifier la loi électorale du Sénat dans le sens de la proportionnalité numérique, et on aurait tort aujourd'hui de la modifier dans le sens du suffrage à deux degrés. Ce sont là des expédiens et non plus des systèmes, et lorsqu'une Chambre se trouve en présence de propositions de ce genre, le mieux pour elle est de maintenir ce qui existe, car, faute d'autre mérite, c'en est un très appréciable que d'exister depuis plus de vingt ans.

Pourtant la Chambre n'en a pas jugé ainsi ; elle a voté la proposition de M. Trouillot ; elle a décidé que le Sénat devait être élu par le suffrage universel à deux degrés. En vain M. le ministre de l'intérieur lui a-t-il démontré, calendrier en main, que rien ne sert de courir, qu'il aurait fallu partir à temps, et qu'il était déjà trop tard pour que la réforme, à supposer qu'elle fût jamais votée par la Chambre haute, pût l'être en temps opportun pour être appliquée aux élections de janvier. Ce qu'il n'a pas dit, parce qu'on ne dit pas ces choses-là, mais ce qui était dans la pensée de tout le monde, c'est que le Sénat ne voterait certainement pas la loi. Il y a quelque inconvenance, de la part d'une des deux Chambres, à voter la première une loi électorale qui doit s'appliquer à l'autre : c'est l'assemblée intéressée qu'il conviendrait de convertir tout d'abord à la réforme, et lorsqu'on veut exercer sur elle une pression venue du dehors, on s'expose à produire un effet contraire à celui qu'on poursuit. Mais, à dire la vérité, la Chambre ne se souciait pas du tout de produire un effet quelconque sur le Sénat ; elle ne se préoccupait que d'en produire un, bon ou mauvais, sur ses propres électeurs. Elle voulait faire une manifestation, et pas autre chose. Le gouvernement, qui s'en est aperçu, s'est contenté de donner son opinion sur l'inopportunité du projet Trouillot, après quoi il a laissé tranquillement couler les paroles à la tribune. Les radicaux ont été moins perspicaces. Ils ont pris leurs premiers succès très au sérieux, et se jugeant sûrs de la majorité qu'ils avaient paru conduire dans ce simulacre de bataille, ils ont essayé de la tourner contre le gouvernement. Aussitôt elle s'est évanouie. Ils ont cru mettre le gouvernement dans un grand embarras en lui faisant adresser une sommation parlementaire d'avoir à soutenir au Luxembourg la loi qu'il avait combattue au Palais-Bourbon. Ils ne se sont pas contentés de la promesse que leur faisait M. Méline de reproduire fidèlement devant le Sénat les argumens qui avaient déterminé la Chambre ; ils ont voulu une injonction formelle qui, en dictant au ministère sa conduite future, aurait été un désaveu de son attitude

passée. Et ils ont été très surpris que la Chambre ne les suivît pas. Leur déconvenue se comprend, car enfin, si la majorité ne tient pas à la loi, pourquoi l'a-t-elle votée, et si elle y tient, pourquoi n'a-t-elle pas demandé au gouvernement de la soutenir au Luxembourg? Mystère et parlementarisme. Les choses sont ainsi; c'est tout ce qu'on en peut dire. Il était sans doute impossible à la Chambre d'exprimer plus clairement sa parfaite insouciance sur le sort ultérieur de la loi. Celle-ci est arrivée au Luxembourg déjà blessée à son départ du Palais-Bourbon. Les sénateurs lui ont fait l'accueil le plus cérémonieux. L'un d'entre eux, radical, nouveau venu dans la grave assemblée, et venu d'un de ces départemens méridionaux où on a peu l'habitude de mesurer ses paroles, a demandé avec fracas le vote de l'urgence. On l'a regardé avec étonnement. Voter l'urgence sur une proposition qui demandait une étude aussi approfondie, quelle imprudence! Le Sénat a pris le temps de réfléchir; puis il s'est réuni dans ses bureaux; puis il a nommé une commission de neuf membres pour envisager le projet sous toutes ses faces. Le résultat de cet examen n'est pas encore connu, et ne le sera peut-être pas de sitôt : la Chambre ayant mis deux ans et demi pour préparer et pour voter une loi qui ne la touchait pas directement, il est à croire que le Sénat n'en mettra pas moins. Ce qui abrégera pourtant ses travaux préparatoires, c'est que les neuf commissaires sont à l'unanimité et très résolument hostiles à la réforme. Et voilà comment les Chambres perdent leur temps.

Peut-être celui qui a été consacré à la discussion du budget des Affaires étrangères ne l'a-t-il pas été non plus, au moins dans toutes ses parties, d'une manière bien utile. Les socialistes avaient annoncé dans la presse l'intention d'interroger M. Hanotaux sur le caractère exact, sur la portée réelle, sur les termes précis de l'entente qui existe entre la France et la Russie. Il est assez difficile de discerner au juste à travers leurs discours s'ils sont les adversaires de l'alliance russe ou s'ils veulent seulement, fidèles à leur rôle d'opposition quand même, embarrasser à bon marché le gouvernement en lui posant des questions auxquelles il ne peut pas répondre. C'est M. Millerand, celui d'entre eux qui est le plus maître et le plus sûr de sa parole, qui l'a prise dans cette circonstance. La thèse qu'il a soutenue est très simple. — Nous ne dédaignons pas, a-t-il dit, un accord, une entente, une alliance avec une autre puissance, par exemple avec la Russie. La Russie a été longtemps l'alliée de l'Allemagne, et nous en avons beaucoup souffert; si elle est devenue la nôtre, nous pourrons peut-être en profiter, mais quand? comment? à quel prix? La France a le droit de savoir à quoi elle a été engagée, et à quoi on s'est engagé envers elle. Jusqu'ici notre allié seul a tiré de ses nouveaux rapports avec nous des avantages politiques et financiers considérables, et qui ont été sensibles à tous les yeux. En Extrême-Orient, comme l'a dit

M. Hanotaux lui-même, nous avons « mis avant tout la considération de nos alliances », et, dans cette vue, nous avons marché non seulement avec la Russie, mais avec l'Allemagne. En Orient, à travers des événemens qui ont fait couler des torrens de sang et ont causé d'amères douleurs à des populations habituées à placer leur confiance en nous, notre politique s'est encore conformée à celle de la Russie. Soit! mais en tout cela nous voyons ce que nous donnons, nous ne voyons pas ce qu'on nous donne, et c'est ce que nous voudrions voir. Nous demandons au gouvernement de nous le montrer ou de nous le dire, sinon il aura pris une responsabilité très grande, qu'il doit assumer à lui tout seul, et dont nous dégageons la nôtre. — C'est sans doute à cette conclusion que M. Millerand voulait arriver, et on ne saurait lui en contester le droit. En parlant ainsi, il restait dans la mesure d'une opposition légitime. M. Jaurès, emporté par sa fougue oratoire, en est très maladroitement sorti lorsqu'il a déclaré, devant le silence de M. le ministre des affaires étrangères, que le pays devait plus que jamais ne compter que sur lui-même. Qu'en sait-il? Un tel langage est la négation de l'alliance, et rien ne prouve à M. Jaurès qu'elle n'existe pas avec le caractère le plus sérieux. M. Millerand, plus habile, en a laissé toute la responsabilité au gouvernement, qui d'ailleurs n'hésite pas à l'accepter.

Au surplus, il n'est pas exact de prétendre que M. le ministre des affaires étrangères n'ait rien dit dans sa réponse à M. Millerand. Sans doute, il n'a pas apporté un traité et n'en a pas donné lecture à la tribune, mais ce n'est probablement pas ce qu'attendait l'orateur socialiste. M. Hanotaux a rappelé les toasts échangés par l'Empereur de Russie et M. le Président de la République à Cherbourg, à Paris, à Châlons, et il a dit que le texte en avait été concerté. Bien qu'on s'en doutât, cette affirmation n'était pas inutile : elle prouve que rien n'a été livré à l'inspiration fortuite, peut-être à l'émotion du moment dans chacune de ces circonstances, que tous les mots avaient été pesés d'avance et qu'ils ont été prononcés de propos parfaitement délibéré. Les trois toasts prennent par là toute leur valeur, et si on se rappelle dans quels termes ils étaient conçus, il faudra bien leur attribuer plus d'importance qu'on ne le fait généralement à un simple échange de courtoisies. La Russie entretient d'excellentes relations avec toutes les puissances sans exception; on a dit encore, ces jours derniers, à Berlin, que ses rapports avec l'Allemagne étaient aussi satisfaisans qu'ils l'avaient jamais été; néanmoins il y a eu une différence de ton très appréciable entre les paroles que l'empereur Nicolas a prononcées en Allemagne et celles qu'il a prononcées en France, d'où il est permis de conclure que, s'il est bien avec l'Allemagne, il est encore mieux avec la France. La nature des rapports qu'il a avec l'une et avec l'autre puissance n'est évidemment pas la même. Il semble que M. Millerand et

ses amis attachent beaucoup trop de prix à la forme dans laquelle ils auraient voulu que la révélation de l'entente leur fût faite. Ils auraient préféré des explications parlementaires données du haut de la tribune : sans parler du gouvernement français, le gouvernement russe a préféré une manifestation différente, mais on ne saurait dire que celle qu'il a choisie n'ait pas été suffisamment expressive. Le voyage de l'empereur en France avait déjà par lui-même un sens politique auquel personne ne pouvait se tromper; les circonstances qui s'y sont mêlées et le langage qui y a été tenu ont été encore plus significatifs; et lorsque le toast de Châlons, venant confirmer et accentuer tous les autres, a parlé de la confraternité d'armes qui existe entre les deux armées, il était sans doute impossible de dire plus nettement qu'il ne s'agissait pas entre la France et la Russie de sentimens platoniques. Sur le caractère de l'entente, il ne saurait donc y avoir aucune incertitude. On peut discuter sur la valeur du fait, mais non pas sur sa réalité. M. Millerand s'est réservé le premier point; M. Jaurès, en ne traitant que le second, s'est condamné à la déclamation. Quant à savoir s'il est toujours prudent de donner une large publicité aux combinaisons diplomatiques et aux engagemens qui en résultent, ce qui vient de se passer dans un pays voisin nous inspire à cet égard des doutes qui s'ajoutent à ceux que nous avions déjà. En tout cas notre constitution, après avoir confié au Président de la République le soin de négocier et de ratifier les traités, lui donne le droit de ne les communiquer aux Chambres que lorsque l'intérêt du pays le comporte : en prenant cette précaution, elle a été prévoyante et sage.

Le pays voisin dont nous parlons est l'Allemagne. La récente réunion du Reichstag devait faire retentir dans l'assemblée l'écho encore tout vibrant des révélations du prince de Bismarck. On s'attendait à ce qu'une question serait posée au gouvernement; elle l'a été en effet; le chancelier de l'empire d'abord, puis le ministre des affaires étrangères y ont répondu. Le premier a été très bref, mais le second est entré dans des explications assez étendues, et le sentiment général est qu'il les a présentées avec beaucoup de tact. M. le baron de Marschall s'est révélé diplomate parlementaire, deux qualités qui ne marchent pas toujours ensemble. On a beaucoup remarqué les ménagemens infinis que le gouvernement impérial, soit dans le *Moniteur de l'Empire*, soit sur les bancs du Reichstag, a gardés envers le prince de Bismarck. Le bruit avait couru que l'irritation de Guillaume II avait été très vive en présence des indiscrétions des *Nouvelles de Hambourg*. Si cette irritation s'est produite, l'empereur en est resté le maître; rien n'en a transpiré au dehors. On avait parlé de projets comminatoires dont aucun ne s'est réalisé. Nous n'en sommes pas

surpris. L'empereur est jeune, le prince de Bismarck est vieux. La situation actuelle prendra fin inévitablement un jour qui ne saurait être lointain. Ce jour-là et pour l'avenir, l'empereur veut pouvoir accréditer en Allemagne la fiction de sa réconciliation avec le chancelier auquel elle doit son unité. Quoi que fasse celui-ci, il est sacré. Tout lui est permis. Il n'a pas à redouter d'entendre jamais sur sa tête les grondemens du tonnerre dont il a lui-même foudroyé le comte d'Arnim. Les services qu'il a rendus sont pour lui une sauvegarde contre laquelle rien ne saurait prévaloir. Il faut avouer qu'il y a dans cette attitude de Guillaume II, malgré l'orage intérieur qui peut-être agite son âme, quelque chose de digne dans la forme, et dans le fond de très habile. M. de Bismarck n'a peut-être pas grand mérite à ne rien craindre et à tout braver, parce qu'il sait bien que nul n'oserait s'exposer à l'immense scandale que produirait à travers l'histoire la moindre atteinte portée à son intangibilité, non seulement matérielle, mais morale. Les représentans actuels du gouvernement impérial se sont bornés à maintenir la règle qu'un traité secret devait rester secret : d'ailleurs pas une plainte, pas une récrimination contre celui qui y a si hardiment manqué.

Ils l'ont observée pour leur propre compte, et peut-être est-il permis de dire qu'à leur tour n'y ont-ils pas eu grand mérite, car M. de Bismarck avait déjà tant parlé qu'il restait plutôt à commenter ses révélations qu'à les compléter. Tout ce qu'a dit M. de Bismarck est confirmé, sauf sur un point qui n'est pas, à la vérité, des moins importans. Nous écrivions, il y a quinze jours, d'après un article des *Nouvelles de Hambourg*, que l'Autriche et l'Italie avaient connu le traité particulier conclu, en 1884, entre l'Allemagne et la Russie. Il semble bien, d'après le discours de M. de Marschall, que cette affirmation était inexacte. Pourtant elle était formelle. L'Autriche et l'Italie, disait le journal de M. de Bismarck, « n'ignoraient pas la garantie supplémentaire que nous avions prise du côté de la Russie, et il est difficile de croire qu'elles en étaient mécontentes. C'est avec satisfaction, au contraire, qu'on a vu l'Allemagne mettre à profit en maintes occasions les bons rapports qu'elle avait avec Saint-Pétersbourg pour éviter des désaccords entre les deux empires voisins ou pour y mettre fin. Si les gouvernemens intéressés avaient eu à ce sujet une conception différente, ils auraient saisi quelque occasion, dès le règne de Guillaume Ier, de faire des observations à l'Allemagne sur ses rapports avec la Russie. Or jamais cela n'est arrivé, bien qu'ils sussent que le maintien des rapports politiques existant entre Berlin et la Russie subsistât constamment en dépit de toutes mesures militaires et de tous règlemens concernant la Bourse, et bien que le traité même contre lequel on s'élève aujourd'hui leur fût connu. » Quoi de plus explicite que cette dernière assertion? Nous avons dû, jusqu'à preuve du contraire, la regarder comme véridique.

Mais voici maintenant le langage de M. de Marschall. « Si le successeur du prince de Bismarck a été d'un avis différent du sien au sujet de la réassurance (c'est-à-dire du traité avec la Russie), *s'il a cru que l'observation d'un secret absolu entraînerait certains dangers, et s'il s'est même demandé si cela ne diminuerait pas les garanties de la paix*, on peut critiquer et combattre cette manière de voir, mais il me semble que les convictions de cet homme consciencieux et plein de mérite sont au-dessus des attaques qu'on a dirigées contre lui. » Nous souscrivons très volontiers aux éloges donnés au général de Caprivi; il s'est montré, en effet, homme de conscience et d'honneur pendant tout le temps qu'il est resté au pouvoir; mais si les mots ont un sens, il faut induire de ceux qu'emploie M. de Marschall que M. de Caprivi a regardé comme dangereux, non seulement le contre-traité avec la Russie, mais le *secret absolu* qui avait été gardé à son sujet. Dès lors, que devient l'affirmation de M. de Bismarck, et comment croire à sa véracité? Et la question est grave. Si l'Autriche et l'Italie ont connu le traité russe et n'ont fait sur lui aucune observation, leur silence a pu être regardé comme approbatif, et le traité, qu'il soit bon ou mauvais, qu'il soit utile ou nuisible en lui-même, ne saurait du moins être incriminé au point de vue de la morale publique. Dans le cas contraire, on est obligé de porter un jugement différent. Nous ignorons ce qui s'est passé après la chute de M. de Bismarck et au moment de l'expiration du traité. Les raisons pour lesquelles celui-ci n'a pas été renouvelé restent assez mystérieuses. Peut-être le chancelier de Caprivi a-t-il cru devoir rompre avec ses alliés le secret si bien gardé par son prédécesseur, et peut-être a-t-il rencontré chez eux des préventions et des résistances dont personne ne sera étonné. Lorsqu'on a fait avec un pays étranger un traité qui engage l'ensemble de sa politique, et qu'on vient à s'apercevoir que ce pays a fait avec une autre puissance un second traité qui n'engage, si l'on veut, que partiellement sa propre politique, mais enfin qui l'engage dans une mesure difficile à déterminer, il est naturel qu'on ne reste pas indifférent à cette révélation et qu'on en soit désagréablement impressionné. C'est ce qui est arrivé à l'Autriche, un peu plus tôt, ou un peu plus tard, peut-être dès le ministère de M. de Caprivi, peut-être seulement à la lecture récente des articles des *Nouvelles de Hambourg*. Quoi qu'il en soit, lorsque l'opinion, à Vienne, s'est trouvée subitement saisie d'une confidence qui peut-être n'en était déjà plus une pour le gouvernement, elle s'est montrée extrêmement émue, et certes on le serait à moins.

M. de Marschall avait à soutenir dans son discours une thèse en deux parties, dont la première affaiblissait la seconde, à savoir que M. de Bismarck avait eu parfaitement le droit de faire ce qu'il avait fait, mais que M. de Caprivi avait eu encore plus raison de faire le

contraire. Le traité subsidiaire conclu par M. de Bismarck avec la Russie n'avait, à l'entendre, rien de contraire aux clauses du traité principal conclu avec l'Autriche, et dès lors il était légitime. On vient de voir dans quelle mesure et sous quelles conditions cela est vrai, du moins à notre sens; mais M. de Marschall était obligé par situation de parler comme il l'a fait. Comment aurait-il pu s'en dispenser? Ce n'est pas seulement M. de Bismarck qui aurait été en cause, mais Guillaume Ier lui-même, le vieil empereur hiératique contre lequel son petit-fils n'aurait certainement pas permis qu'on dirigeât un soupçon téméraire. Aussi M. de Marschall a-t-il employé un peu de rhétorique dans ce passage de son discours, dont tout le reste est si simple et si grave, et s'est-il écrié, pour repousser une attaque à laquelle il s'est déclaré « avec une certaine fierté » particulièrement sensible : « N'importe de quel côté que vienne une pareille accusation, tous les Allemands doivent se réunir pour la repousser, car si elle pouvait prendre de la consistance, elle nous porterait préjudice en même temps qu'elle causerait joie et satisfaction à nos ennemis. » Soit; mais s'il en est ainsi, peut-être est-on trop sévère pour M. de Bismarck, car à supposer qu'elle fût tout à fait morale, il faudrait bien avouer que la combinaison imaginée par lui était aussi très ingénieuse, et qu'à tout prendre l'Allemagne ne s'en est pas mal trouvée.

Était-elle vraiment tout à fait morale? Nous étions presque portés à le croire quand M. de Bismarck assurait que l'Autriche et l'Italie l'avaient connue et approuvée; tout au plus aurions-nous pu, si nous avions eu quelque motif de nous intéresser à elles dans cette circonstance, plaindre un peu les deux puissances qui se montraient d'aussi bonne et d'aussi crédule composition; en somme, c'était leur affaire et non pas la nôtre. Mais on nous apprend aujourd'hui que l'Autriche et l'Italie ne savaient rien, et l'affaire change de face. En outre, après avoir soutenu que la politique de M. de Bismarck était correcte, il a bien fallu que M. de Marschall en justifiât l'abandon qu'en avait fait M. de Caprivi, et il a confessé lui-même que l'explication était assez difficile. Il en a présenté une qui se rapproche beaucoup de celle qui était déjà dans la conscience européenne, et qu'on a trouvée dans les journaux du monde entier, à savoir qu'un système aussi compliqué de traités et de contre-traités, d'assurances et de ce qu'il a appelé réassurances, ne pouvait inspirer à personne une confiance parfaite. La sécurité manque inévitablement à celui qui se trouve pris dans ce réseau inextricable. Il se demande, pour peu qu'il réfléchisse, quel est, de tant de traités qui se présentent au choix de leur commun inventeur, celui qui prévaudra à un moment donné, et l'incertitude s'aggrave pour lui de la difficulté que présente toujours, dans le système des alliances défensives, la question de savoir où est le véritable agresseur. Presque toujours il y a doute sur ce point, et chacun, suivant son intérêt du moment, peut

l'interpréter dans un sens ou dans l'autre. Au milieu de ces obscurités commodes, la bonne foi elle-même risque de s'égarer et la mauvaise de se trouver trop à l'aise. « On peut se demander, dit M. de Marschall, si le nombre plus grand des alliances et des traités accroît la valeur de chaque alliance et de chaque traité en particulier, ou si, au contraire, cette complexité d'assurances ne fait pas courir le danger qu'au moment décisif aucune assurance n'existe plus. » Il est difficile de mieux penser, ni de mieux dire, et on ne sait vraiment si M. de Marschall est plus grand philosophe ou plus grand diplomate dans cette affaire. Il va même, tant il s'élève haut dans le domaine de la raison pure, jusqu'à se demander si une alliance écrite sert toujours à quelque chose, et si l'intérêt variable sans doute, mais quelquefois évident et urgent, que deux États ont à la conservation l'un de l'autre, n'est pas supérieur à tout. Là, en effet, est la source de la confiance réciproque sans laquelle il n'y a pas d'alliance digne de ce nom, et qui supplée peut-être à toutes les autres conditions. « Il faut, dit M. de Marschall, que cette confiance soit acquise, entretenue, nourrie. Elle ne naît pas par un traité, et elle ne cesse pas nécessairement d'exister dès que ce dernier vient à échéance. » De là à insinuer que les mêmes rapports qu'autrefois existent entre l'Allemagne et la Russie, bien qu'ils ne soient plus confirmés sur le papier, il n'y a qu'un pas, et il n'y en a qu'un aussi à franchir pour essayer de faire entendre que les rapports de la Russie et de la France n'ont pas changé sensiblement de caractère parce qu'ils ont pris, peut-être, une forme plus concrète. En cela, on nous permettra de penser que M. de Marschall se laisse entraîner un peu loin par la logique de sa thèse, et qu'en l'exagérant à ce point, il s'expose à l'affaiblir. Lorsqu'il assure que l'Allemagne n'a rien perdu du côté de la Russie et que la France n'a pas gagné grand'chose, il fait vraiment trop peu de cas du traité qu'avait conclu M. de Bismarck en 1884, et de celui qui y a été probablement substitué par ailleurs. Mais, comme dit notre fabuliste, fit-il pas mieux que de se plaindre ?

M. de Bismarck n'a rien répondu au discours de M. de Marschall. Faut-il croire que l'amertume de son âme ait été un peu adoucie par les ménagemens dont il a été l'objet, ou bien prépare-t-il à loisir une nouvelle attaque ? Cette dernière supposition est la plus conforme à ce qu'on connaît de son caractère : il n'est pas dans ses habitudes de se laisser désarmer, ni de pardonner. En attendant, il continue de signaler en grondant l'action des femmes dans la politique, et si on rapproche ces insinuations de ce qu'il a déjà dit des influences anglaises, on voit que, fidèle à ses vieilles rancunes, c'est toujours l'impératrice Frédéric qu'à travers l'Angleterre il poursuit de ses imprécations. Les idées surtout celles qui le heurtent, prennent tout de suite chez M. de Bismarck la forme d'un homme ou d'une femme : cela l'aide beaucoup à les détester. Toutefois, au fond de ses sentimens et de ses passions, il y a tou-

jours une pensée politique. Il accuse le chancelier qui lui a succédé de n'avoir pas renouvelé le traité avec la Russie parce qu'il aimait mieux se rapprocher de l'Angleterre, et, à l'en croire, il y a incompatibilité absolue entre cette dernière et la Russie, de sorte qu'on ne peut se rapprocher de l'une qu'en s'éloignant de l'autre. C'est à cette affirmation que lord Salisbury a donné au banquet du lord-maire un si rude démenti. Détourner l'Allemagne de l'Angleterre, la ramener coûte que coûte entre les bras de la Russie, tel est le problème que M. de Bismarck donne à résoudre au gouvernement actuel, et il croit sans doute l'y aider par ses brusques boutades. Nous doutons qu'il y réussisse. Les rapports de l'Allemagne et de la Russie resteront corrects, et même très bons, mais ils redeviendront difficilement intimes. M. de Marschall se trompe à son tour très vraisemblablement lorsqu'il affirme qu'il n'y a, en somme, rien de bien nouveau sous le soleil depuis 1890. Il a, au contraire, pleinement raison lorsqu'il dit que la véritable valeur des alliances vient de « la confiance réciproque qui engendre la conviction que ce que l'un des deux alliés demande à l'autre, il le ferait également lui-même le cas échéant, et sans hésiter. » Pour cela il faut une politique claire et des alliances simples, et tel est bien son avis. Ce langage honnête et sensé sera entendu à Saint-Pétersbourg et à Paris. Pour s'appartenir mutuellement, deux alliés ne doivent pas appartenir à d'autres, par tiers ou par quarts. On couche à deux, disait Napoléon à Tilsit, et non pas à trois. Il y a aujourd'hui en Europe deux groupemens distincts, ce qui n'empêche pas les diverses puissances qui font partie de celui-ci ou de celui-là d'avoir entre elles d'excellens rapports particuliers, et de nouer des ententes spéciales pour des objets déterminés et provisoires. Nous recueillons avec plaisir l'espoir exprimé par M. de Marschall en ces termes : « C'est surtout dans les affaires extra-européennes que nous aurons encore l'occasion de marcher d'accord avec les mêmes puissances que l'année dernière. » Cela est possible en effet, peut-être souhaitable, non seulement dans l'extrême-Orient asiatique, mais dans l'immensité du Soudan africain. Il n'y a donc rien dans la situation actuelle qui puisse inspirer des inquiétudes au sujet du maintien de la paix ; nous le croyons mieux assuré qu'auparavant ; mais il y a certainement en Europe beaucoup de choses changées sans retour. Il y a des traités morts, il y en a d'autres venus à la vie. L'atmosphère politique s'est transformée. Avec les hommes qui s'en vont, et dont le plus puissant a été M. de Bismarck, tout un système s'émiette et disparaît. D'autres générations ont envahi la scène, et jamais génération n'a accepté tel quel et sans bénéfice d'inventaire l'héritage de celle qui l'a précédée. Ce qui s'est passé entre l'empereur Guillaume lui-même et M. de Bismarck qu'il a congédié n'est pas un incident, mais un symptôme. L'Europe mue, et rien ne l'arrêtera dans l'évolution inévitable. M. de Bismarck, qui n'a été si grand

et si fort que parce qu'il a été l'homme des circonstances, doit savoir qu'on ne peut rien contre elles. Heureux celui qui sait les bien servir.

La paix est conclue entre l'Italie et l'Éthiopie. Nous nous contentons pour aujourd'hui de signaler cette bonne nouvelle qui a causé dans toute l'Europe une véritable satisfaction, et qui a été accueillie en Italie avec un sentiment de joie et de soulagement. La lenteur des négociations avait fini par inspirer des inquiétudes sur la manière dont elles se termineraient. Le pape avait échoué dans celles qu'il avait entreprises directement pour obtenir de Ménelik la libération des prisonniers. Quoiqu'ils fussent très humainement traités, un grand nombre de ces derniers étaient morts, et ce n'était pas sans une anxiété qui avait fini par devenir silencieuse comme le désespoir, que l'Italie pensait à ceux qui restaient encore. Le bruit courait, — peut-être le gouvernement ne faisait-il rien pour l'arrêter, — que les exigences du négus étaient inacceptables : elles devaient, lorsqu'on les connaîtrait, sembler moins lourdes par comparaison avec ce qu'on en avait craint. Elles ont été honorables pour les deux parties. Ménelik a été habile dans sa modération ; il a montré par là qu'il désirait une paix sincère et durable. On sait la bonne grâce qu'il a mise à libérer les prisonniers sans attendre la ratification du traité, en profitant de l'occasion que lui offrait l'anniversaire de la naissance de la reine Marguerite. Ces bons procédés témoignent de ses intentions conciliantes. La paix s'est faite sur la base du *statu quo ante*, dans ce sens que chacun reste chez soi, les Italiens en Érythrée, d'où ils ont eu le tort de vouloir sortir, et les Éthiopiens en Éthiopie. La frontière du Mareb-Belessa-Muna, qui a été acceptée de part et d'autre, sauf à être plus exactement déterminée par une commission technique, est celle qui séparait autrefois les deux pays. Si les Italiens avaient été refoulés jusqu'au triangle formé par Massaouah, Asmara et Keren, ils auraient perdu le territoire compris entre cette ligne et l'ancienne frontière, qui devient la nouvelle. Probablement ils ne s'y seraient pas résignés ; la guerre aurait continué ; mais cette obligation qu'ils auraient acceptée si l'honneur la leur avait imposée ne se présentait pas à leur esprit sans angoisse. L'aventure africaine est finie. Les journaux de M. Crispi ont essayé de protester ; leur voix s'est perdue dans le vide. La satisfaction a été générale. En Italie, comme ailleurs, un système s'est écroulé en même temps qu'a disparu l'homme qui le représentait. Le succès que vient de remporter le gouvernement de M. di Rudini consolide la situation nouvelle : il enlève au passé sa dernière chance de résurrection.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

JEAN D'AGRÈVE

DEUXIÈME PARTIE [1]

QUARTS DE NUIT

Port-Cros, 13 mars 1883. — Voyons, voyons : il faudrait faire le point et prendre hauteur. Récapitulons : une retraite au désert et ses effets ordinaires, toutes les énergies concentrées, l'imagination et le cœur plus sensibles aux premières impressions du monde, comme la rétine aux premières lueurs après un séjour dans les ténèbres ; une fête à bord, le sortilège accoutumé de ces réunions, l'atmosphère capiteuse qui métamorphose la mer en une coupe pétillante de mousse de champagne ; une jolie, oh ! très jolie femme, ne marchandons pas ; ma vanité piquée par son choix, ma curiosité par le silence qui a suivi son appel, par l'énigme indéchiffrable de ce visage, de ce regard ; notre fuite sur la mer endormeuse de volonté, conseillère d'amour, à l'heure pâle où les eaux sont moites de volupté dissoute, à l'heure sombre où elles boivent l'humide langueur des feux d'étoiles ; les sens émus du grand émoi de la vie universelle, si douce à l'anuiter ce soir, la promenade tardive sur le chemin d'Hyères, dans le parfum des champs de roses et de tubéreuses assoupies, — je ne sais qui l'a voulu, elle ou moi, elle et moi, j'ai reconduit ces dames jusqu'à leur porte. L'adieu sur le seuil de cette porte, l'invitation à la venir voir : politesse obligée ; pourtant quelque chose tremblait dans cette voix grave, quelque chose implorait sous la formule

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre.

banale. Enfin mon retour léger sur la route, avec dix ans de moins, derrière le léger fantôme déjà maître de tout l'espace devant moi, déjà incorporé à cette mer où je le cherchais, après tant d'autres, comme tant d'autres, pendant que Savéû me ramenait à l'île... Un chant de pêcheur était si triste, à la pointe de Bagaud...

Eh bien ! quoi ? Connu, tout cela. Cas simple. Connue d'avance, la suite, si je me laisse amarrer : brèves ivresses, souffrances stupides, perte du libre Jean reconquis ; et des histoires, des ennuis, des journées gâchées pour une minute de trompez-moi-le-cœur!

... Où diable l'avais-je vue? Très certainement, je l'ai croisée dans le monde, à Paris, trois ou quatre fois. J'ai immédiatement reconnu ce regard, il avait déjà pesé sur moi, et cet air de sibylle, de créature seule et secrète, avec les deux expressions qui alternent sur ses traits : un étonnement doux devant la vie, une fierté farouche de la bien souffrir. C'est singulier : j'ai le souvenir d'un arrêt d'attention, à chacune de ces rencontres, — la sonnerie de l'*avertisseur* du dedans avant l'arrivée de quelque chose, le tremblement dont parle si bien, dans la *Vie Nouvelle*, celui qui voit passer pour la première fois sa glorieuse Dame : « En ce moment l'Esprit de la Vie, qui réside dans la plus secrète chambre du cœur, commença à trembler avec tant de force que le mouvement s'en fit ressentir dans mes plus petites veines. » — Et je me rappelle aussi mon recul subit, instinctif, comme au bord d'un gouffre ; si bien que je ne crois pas avoir demandé comment elle se nommait. En vérité, j'aurais été incapable, quand l'amiral a dit ce nom, de le remettre sur ce visage très présent à ma mémoire ; mais présent comme une obsession qui revient dans les songes, sans rattachemens précis à la vie localisée, datée, où les personnes que l'on connaît ont leur casier.

Une figure énigmatique! C'est le piège habituel, et si grossier! Ne sais-je pas que l'énigme de la femme est presque toujours à fleur d'épiderme, dans certaines combinaisons de lignes, certains arrangemens de physionomie, sinon même dans un sourire appris devant le miroir? Sous ses dehors mystérieux, le sphinx ne cache le plus souvent qu'une désespérante banalité. Je soupçonne Mme Joconde elle-même de nous en imposer à peu de frais ; elle fut peut-être dans la pratique quotidienne une bourgeoise comme toutes celles de sa rue. — Laissons tomber l'agréable excitation d'un beau soir. Il va faire jour dans quelques heures : j'irai relever la compagnie de perdrix qu'on m'a signalée à la Sardinière ; je lirai au retour un bon livre. Après-demain, je pousserai une reconnaissance à Toulon : on parlait sur la *Triom-*

phante d'un prochain mouvement dans le personnel. Et nous ne penserons plus à la perturbatrice d'aujourd'hui. Assez de jolis vautours t'ont rongé le cœur, mon petit Prométhée : tu vas me faire le plaisir d'en ménager les restes.

14 mars. — Monté à la Vigie, en revenant de la chasse. La longue-vue s'est tournée vers Hyères, cherchant l'emplacement de la villa. Est-ce la seconde, ou la troisième, la plus blanche, dans ce groupe du quartier neuf? Non, c'est celle-ci. Pourtant, celle-là... on jugeait mal, la nuit... Allons, encore un peu, et toutes les maisons seront sa maison! Comme c'est loin, Hyères!

Une fière collection de corvées m'appelle là-bas, politesses dues aux vieilles connaissances retrouvées sur la *Triomphante*. Je paierais cher pour voir ma tête de grotesque, lorsque je ferai de longs détours, comme un écolier peureux, afin d'éviter cette seule porte. Me voilà bien, avec mon défaut de mesure, toujours aux extrêmes! Il faudrait être un sage, mais non un rustre. De par toutes les lois de la civilité puérile et honnête, je dois une carte à ces femmes qui ont été si simplement prévenantes ; à la vieille dame, tout au moins. Puis-je m'éclipser comme un goujat, après notre promenade nocturne? — Pourquoi parlait-elle si peu, durant cette promenade? Elle ne disait rien et je l'entendais constamment, comme on entend la parole intérieure de la mer calme. — Si je plonge sans donner signe de vie, après ma promesse de visite, comment me jugeront-elles? Un matelot mal élevé, un fat qui veut se faire désirer, un serin qui tremble pour sa vertu : il n'y a pas d'autres qualifications. Et je serai encore plus mal noté sur les papiers du grand chef : l'amiral paraissait désireux de complaire à ces dames ; elles lui diront que je dédaigne ses amies, qu'elles ne sont pas assez gratin pour moi... Il a horreur des officiers à prétentions, il appuie déjà assez mollement ma demande d'un bateau. — Ah! le subtil logicien que tu fais, Satan, toujours inventif en ingénieuses raisons! — Je ne m'arrêterai pas à Hyères. Je filerai sur Toulon.

16 mars. — Je ne suis pas allé à Toulon. L'express de Cannes passait, je l'ai pris. J'ai fait là une tournée de visites, au grand étonnement des bonnes amies : elles croyaient à un retour de l'enfant prodigue ; j'ai relancé au cercle et sur la Croizette tous les professionnels de l'indiscrétion parisienne. J'espérais tirer au clair le mystère de cette existence qui m'intrigue ; à peine si la belle muette m'a donné quelques indications sur son état civil, durant nos entretiens de l'autre soir. La fête de l'amiral défrayait encore les conversations ; je n'ai pas eu besoin d'une diplomatie

très savante pour les arrêter sur la personne dont je voulais entendre parler. Mes coups de sonde répétés ont ramené des renseignemens assez vagues; par extraordinaire, ils n'étaient pas assaisonnés des médisances attendues.

On la connaît peu dans nos milieux parisiens, elle n'y fait que de rares apparitions. Élevée en province, elle a été mariée très jeune, dès son entrée dans le monde, à un étranger : un descendant de ces familles phanariotes dont les noms sonnent pompeusement dans l'histoire, et qui émigrèrent de Constantinople en Russie pour fuir les persécutions, lors de la guerre de l'indépendance grecque. Ce prince exotique, avarié par un long et joyeux abus de la vie de Paris, cherchait à se refaire sur le marché matrimonial ; la jeune fille était riche, les parens ambitieux; il semble que ce mariage n'ait accouplé, comme tant d'autres, qu'une fortune et une vanité, aux dépens d'une enfant ignorante et obéissante qui faisait l'appoint du troc. Elle a vécu plusieurs années loin de France, en Lithuanie, où le prince, remis à flot, a remonté une grande exploitation agricole. Il est retenu dans ses terres par les charges de cette entreprise, par les incommodités venues avec l'âge, et aussi, prétend-on, par une ancienne liaison renouée là-bas. Trop délicate de santé pour supporter les hivers dans ce climat, la jeune femme revient les passer depuis deux ans sur le littoral méditerranéen, près de sa mère. Ces stations de plus en plus prolongées, — on l'a rencontrée l'été dans une ville d'eaux des Pyrénées, — feraient croire à une séparation de fait, discrète et sans éclat.

Cannes avait tout d'abord fixé le choix des deux femmes. Les habitués de la Croizette virent arriver cette belle recrue, l'an dernier; elle brilla dans toutes les fêtes de la saison, elle se prêta au mouvement bruyant de la vie de plaisir; sans entrain, semblait-il; indifférence ou coquetterie, elle accueillit comme un passe-temps les empressemens dont elle était l'objet, elle ne fit pas entre les soupirans de ces distinctions dont on eût pu jaser. Cet hiver, on ne l'a plus revue à Cannes : ces dames sont établies à Hyères; elles mènent une existence assez retirée, dans la petite ville soustraite aux agitations élégantes de la Corniche.

J'ai tâté les plus méchantes gales de la colonie parisienne ; je les ai trouvées à court d'histoires sur une personne que sa position et sa figure désignent pourtant comme une proie. On ne lui prête point d'aventures, sa conduite n'a pas donné prise à la chronique ; on en parlerait plutôt comme d'un manquement au premier devoir social, qui est pour chacun de fournir quelques alimens à la curiosité blasée du monde. Les femmes la jugent

insignifiante; les plus sévères prononcent : un peu dinde. Nulle aigreur dans leurs remarques, néanmoins, puisqu'elle ne leur a disputé aucun de nos jeunes seigneurs. Les hommes rendent justice à sa beauté; mais elle passe pour ennuyeuse. Ces messieurs ont tout dit, quand ils ont laissé tomber d'un air détaché la phrase habituelle : « Jolie... manque de montant... » Aucun de nos grands stratégistes ne l'a honorée d'un siège qu'ils craignent long, et difficile, d'après toutes les vraisemblances. Bref, elle n'est pas cotée dans le monde où l'on fait et défait les réputations : on n'y a pas daigné détruire celle-là.

18 mars. — Voilà qui passe toutes les surprises de ma vie. Non, la plus folle imagination de romancier n'égalera jamais les coups imprévus de la réalité. Je hausserais les épaules, si je lisais dans un conte ce qui vient de m'arriver, je me tâte pour savoir si je rêve. Cela est, pourtant; ou bien je ne suis pas ici, cette terre n'est pas sous mes pieds, ce ciel n'est pas sur ma tête!

Un de mes camarades de l'escadre est venu hier matin tirer quelques faisans à Port-Cros. Après déjeuner, il m'a offert de m'emmener dans sa baleinière; il m'engageait à prendre avec lui le train de Toulon, pour aller aux nouvelles. On va armer deux avisos de la réserve, paraît-il, les deux commandemens seraient dévolus à des officiers de notre grade, les têtes de listes se remuent. J'ai accepté la proposition. Un bon vent nous a portés sur la terre, nous étions à Hyères bien avant l'heure du train, j'avais du temps à perdre en ville. J'ai sonné à la porte de la villa des Cyprès. Pouvais-je moins faire? Vraiment, je n'ai pas cherché l'occasion. J'avais mes deux cartes toutes prêtes : c'était l'heure de la promenade, quand chacun est sur les routes.

Une servante ouvre la grille, m'introduit dans un petit jardin montueux, tout égayé de soleil parmi les iris et les roses. Sur la haie de jeune cyprès qui cache le mur du fond, les rosiers grimpans enlacent de leurs guirlandes les sombres quenouilles; je ne l'avais remarquée nulle part, cette alliance inattendue des fleurs souriantes, intimidées de leur hardiesse sur les arbres funéraires, plus roses et plus souriantes dans ce feuillage de deuil. — Elle était là, seule, vêtue d'une étoffe blanche, les mains croisées sur les genoux, assise sur un banc de marbre au pied des cyprès. Des corolles défleurissantes neigeaient sur ses cheveux nus; ils ceignaient le front d'un large voile de soie lumineuse, prisme où jouaient les rayons qui filtraient à travers la haie noire. Le regard perdu dans la clarté lointaine, au delà des étangs morts qui vont vers la mer, elle suivait au ciel des îles la

fuite des foulées de nuages. Elle ne faisait rien; pas de livre, pas d'ouvrage de main à ses côtés; immobile, blanche statue de l'attente, elle semblait réfugiée quelque part en dehors du temps et du monde.

Quand elle se retourna au bruit de mon pas, je ne vis ni surprise ni mouvement sur ses traits; elle me reçut d'un air naturel, comme si cette heure m'eût été précisément assignée, comme si je fusse venu pendant des années à cette place. Je pris une chaise volante vis-à-vis du banc, je me mis en frais de conversation. Nous échangeâmes quelques propos sur la fête qui nous avait réunis; ce sujet épuisé, l'entretien languit. J'abordai les thèmes habituels du bavardage mondain, la liste des connaissances que nous devions avoir en commun, les derniers événemens de la saison, le théâtre, les livres nouveaux; elle me laissa parcourir tous ces terrains de vaine pâture, affectés par la routine aux premières rencontres entre deux esprits qui s'ignorent mutuellement. Quelques phrases distraites, quelques monosyllabes d'approbation, c'étaient ses seules réponses. Au début, je lui savais gré de ne pas me servir la médisance épinglée à chaque nom d'homme ou de femme que je prononçais, le jugement tout fait sur le roman ou sur la pièce à la mode. Bientôt, à bout d'efforts, j'en vins à des suppositions désobligeantes : mes amies de Cannes auraient-elles raison, cette belle personne serait-elle un peu simplette?

J'hésitais entre cette explication de son mutisme et une autre interprétation plus irritante pour moi : par instans, je croyais deviner chez elle l'inattention indulgente de l'auditeur sérieux qui entend le babil d'un enfant; l'étonnement d'un poète absorbé dans la contemplation des étoiles, et qu'un pédant de collège questionnerait à ce moment sur les matières de l'examen scolaire. De plus en plus gêné, gagné par ce lourd silence, par le malaise et l'émotion du regard fixé sur moi, je hasardai quelques demandes maladroitement intimes, quelques allusions à ce qui pouvait occuper une pensée si détachée des intérêts mondains. Brusquement, une vague de détresse passa au fond des yeux que j'interrogeais : assombris de tout le courage rassemblé, ils jetèrent un aveu dans un éclair. Elle se leva. — Quoi qu'il arrive de nous dans la suite, je vivrais cent ans que je n'oublierais pas ce geste, ce lieu, cet instant.

Elle se leva, fit un pas vers moi, d'un mouvement somnambulique, un mouvement involontaire et doux où aboutissait toute la force de toutes les planètes attirées. Ses mains s'abattirent sur mes épaules, sa tête s'inclina, ses yeux éperdus versèrent toute

son âme dans les miens; et des lèvres rapprochées à toucher mon front, ces mots qui jaillissaient du plus profond de l'être, de la première parcelle où s'éveilla notre première lueur de vie au sein de notre mère, ces mots tombèrent, effarés et supplians :

— Aimez-moi. Voulez-vous, dites? Je vous attends depuis si longtemps!

Debout, palpitante, drapée dans sa robe blanche contre les cyprès, grand lys vivant érigé entre leurs fuseaux noirs, elle épiait ma réponse; ses mains cherchaient les miennes, son regard, déchargé de la résolution qui l'avait enfiévré, implorait avec l'angoisse de la victime livrée au couteau.

Je ne sais trop ce que je balbutiai dans mon trouble; des pauvretés banales et bêtes : protestations touchées, invitation à réfléchir; elle ne me connaissait pas, je la ferais souffrir; et je la suppliais avant tout de se remettre; on pouvait l'apercevoir de la villa, dans ce jardin découvert.

— Qu'importe? Le monde n'existe pas pour moi. M'aimerez-vous? Tout ce qui n'est pas cela me laisse indifférente. Vous me jugerez mal, mon action est folle, on ne se livre pas ainsi à un inconnu. Vous n'êtes pas un inconnu. J'ai réfléchi, plus que vous ne croyez : depuis deux ans je vous cherche, sans pouvoir vous joindre. Si vous n'étiez pas venu, je serais allée à vous. Je sais que je souffrirai par vous : tant mieux. Je n'ai pas vécu, je veux vivre, et par vous seul je puis vivre. Je le sais. Ne me demandez pas d'expliquer comment et pourquoi, je suis trop ignorante pour parler. Mais je le sais. Je me donne toute, pour toujours, vous le sentez bien. C'est à vous que je suis envoyée.

Elle me rappela alors les quelques rencontres dont j'avais un souvenir persistant et vague, semblable à l'image laissée dans l'œil par les météores qui sillonnèrent la nuit, retinrent un instant le regard, tandis que l'esprit occupé ailleurs n'accordait qu'une attention passagère à cette secousse nerveuse. Elle précisa les circonstances. Elle avait cherché, elle n'avait pas trouvé le moment et l'intermédiaire qui nous eussent rapprochés. D'autres fois, elle s'était inutilement rendue à des réunions où l'on m'attendait, où je n'avais point paru. Les menus faits qu'elle groupait et réveillait dans ma mémoire, la connaissance qu'elle montrait des moindres détails de ma vie, tout me prouvait sa véracité, son obstination à cette inexplicable poursuite.

L'étrange créature avait repris son sang-froid, elle parlait avec l'accent tranquille du juge qui lit les considérans d'une sentence et commente la loi souveraine. Je me débattais contre l'invraisemblable.

— Mais par quoi ai-je mérité à ce degré votre faveur? Vous ne savez pas ce que je vaux, ni si je vaux quelque chose. Vous êtes belle, adulée, sans doute, courtisée par tous les jeunes gens qui vous entourent. Un inconnu, étranger à votre milieu, à la société de votre âge et de vos goûts, recevrait ce don inestimable? Dites que vous ne vous jouez pas de moi !

— Oh ! non, mille fois non ; et vous le voyez assez ! Je ne puis expliquer ce que j'ignore. Je pourrais vous donner, je me donne à moi-même quelques raisons. Je pourrais vous dire... Mais non, à quoi bon? Encore une fois, je ne sais pas pourquoi je vous appartiens toute, depuis longtemps : je sais seulement que je vous appartiens à jamais, si vous le voulez.

Et de nouveau, un élan intérieur la souleva, elle se pencha sur moi, avec son humble prière désespérée dans les yeux, dans toute sa personne offerte. La grille du jardin cria sur ses gonds : des visiteurs entrèrent. A grand'peine, je trouvai devant eux quelques phrases de politesse : je m'excusai sur l'heure du train et pris congé, en promettant de revenir. Le trouble où j'étais ne me permettait pas de poursuivre une conversation banale.

Je n'ai pas pris le train. Je suis revenu dans mon île, remué comme l'est aux soirs de tempête cette mer qui me portait.

...Que dois-je penser? Est-ce une dévergondée, une malade, une pauvre folle détraquée par un chagrin secret, une imagination déséquilibrée par la lecture des romans? La raison ne fournit pas d'autres explications. Sur mille hommes de sens rassis que je consulterais, pas un ne conclurait différemment. Ils hésiteraient, cependant, s'ils l'avaient vue, si simple, si vraie, s'ils avaient entendu ce cri sincère. Aucune des roueries que je connais bien ; et rien qui sentît l'impudeur, dans la douloureuse audace de cette enfant offrant son âme, sans songer à faire les réserves temporaires qu'elles font toutes pour leur corps. L'accent était si grave, si honnête, dans cette folie de passion, que je n'ai pas eu un instant les pensées qu'une pareille aventure autoriserait : accepter comme une fantaisie ce qui en avait toute l'apparence, prendre le plaisir facile et charmant qui n'engagerait à rien, cueillir le fruit tombé sur ma route et passer outre. — Non, si inconséquente que fût son action, cette créature humaine ne jouait pas avec le mystère de la vie ; elle ne proposait point le pacte habituel des galanteries mondaines. Elle ne m'a pas donné une seconde la sensation d'une femme en quête de plaisir. J'ai entendu mes hommes mortellement blessés, quand ils demandaient à boire : ils avaient cette voix, ce regard.

HÉLÈNE A JEAN

« *Ce soir, 19 mars.*

« Vous n'êtes pas revenu. Vous me méprisez? Il faut que je vous écrive : je ne sais rien dire quand vous êtes là. Écoutez-moi. Je ne suis pas si folle. D'autres ne vous auraient point parlé ainsi, dès le premier jour. Pour moi, ce n'était pas le premier jour. J'ai continué devant vous un long, un ancien aveu.

« Je vous vis pour la première fois, je vous l'ai dit, il y a deux ans, dans le lointain pays où je vivais exilée, isolée, malheureuse. Vous faisiez partie de la mission militaire envoyée aux funérailles de l'empereur assassiné. Vous êtes venu un soir dans une maison russe où je me trouvais. Je vous entends encore racontant le drame, peignant les scènes tragiques dont la grandeur passait dans vos paroles; je vous écoutais, mon indifférence habituelle m'avait quittée. Vous compreniez tout; j'aimais votre façon de regarder dans cette tombe, vous saviez si bien les choses de la mort, auxquelles je songe souvent. Vous ne m'avez pas aperçue, ce soir-là; je ne vous en voulus pas, vous suiviez votre pensée, elle était plus grande et plus belle que moi. De ces journées émouvantes, je n'emportai qu'un souvenir : vous, votre personne, votre voix. Un de vos camarades, ami intime de ma famille, nous parla de vous; tout ce qu'il racontait est gravé dans ma mémoire.

« Depuis, je vous ai vu, entendu de loin, durant mes courts séjours à Paris, dans les salons où nous nous sommes croisés, à l'exposition de peinture, à l'Opéra. Vous aviez l'air d'être comme les autres dans ce monde léger, et je sentais bien, moi, que vous n'étiez pas comme les autres; tout ce que vous disiez était selon mon cœur. Vos moindres mouvemens, d'instinct tout mon être les faisait déjà. Nos regards se cherchaient, s'évitaient; les pauvres miens n'étaient pas assez forts pour vous amener; mais dans les vôtres, je sentais déjà venir votre âme, elle s'acheminait vers moi à votre insu. Je l'ai tant appelée!

« Sur le vaisseau, dans notre première conversation, quand vous m'avez laissé voir votre dégoût du monde, — ah! il n'égalera jamais le mien! — quand vous avez dépeint votre île et l'existence que vous y menez, j'ai reconnu mon plus cher rêve : tout a crié en moi que j'étais faite pour vivre là, de cette même vie, heureuse comme vous, avec vous, par vous, oh! enfin heureuse!

« Voulez-vous que je le sois? Entendez le cri de souffrance et de vérité que je n'ai pas su vous taire.

HÉLÈNE. »

QUARTS DE NUIT

25 mars. — Ah! c'est bien fini de mes doutes, de mes velléités de lutte! Elle m'a pris comme la mer montante prend sur le sable la seiche que son reflux emporte, cette douce et déconcertante Hélène. Hélène... déjà ce nom s'enlace autour de chacune de mes pensées, liante caresse des roses de son jardin autour des cyprès. J'ai vécu les meilleures heures de ces journées chez elle. Chez elle! Cette expression n'a pas de sens. Dans le salon de la villa, dans le petit cabinet où elle préfère me recevoir, rien ne décèle la présence habituelle d'une activité humaine. L'œil cherche vainement le livre, l'ouvrage, l'agencement de meubles, l'ordre ou le désordre des bibelots familiers, tous ces prolongemens de la personnalité qui marquent sur un lieu l'empreinte de la femme, qui révèlent ses goûts, son caractère. A la villa des Cyprès, les pièces vides, impersonnelles, ressemblent à la chambre d'auberge qu'un voyageur vient de quitter, où un autre va s'installer pour quelques heures, où ces hôtes de passage ne laissent aucune ombre de leur âme sur les choses indifférentes. Cette singularité m'a donné d'abord une impression de froid; elle ajoutait à la gêne du premier entretien, et j'en avais pris une prévention défavorable contre la femme moralement absente de son logis. Hélène s'en aperçut.

— Oui, me dit-elle, vous me cherchez où je ne suis pas. Si je suis ici quelque part, c'est dans les arbres et dans les fleurs de ce jardin, seuls objets participant de ma vie. Je n'ai jamais été chez moi dans les maisons où le hasard m'a retenue prisonnière, parce que je n'y ai pas aimé ni été aimée. Je me sentirai chez moi, pour la première fois, dans le lieu où j'aimerai et serai aimée.

Je commence à lire en elle, et je ne m'étonne point que le monde ne la déchiffre pas. Cette femme dit vrai, le monde n'existe pas pour elle. Hélène en est séparée par une impuissance organique à s'assimiler des élémens qui ne sont pas les siens, par un invincible redressement de la plante sauvage qu'elle est contre des formes de culture où elle ne peut pas se ployer. Combien je retrouve en elle de mon moi de vingt ans! Sans affectation ni parti pris, elle demeure aussi réfractaire que pourrait l'être l'habitante d'une autre planète à tout ce qui constitue notre vie actuelle : soucis, plaisirs, curiosités, opinions, règles reçues, encombremens du cerveau et divertissemens du cœur. Elle est tout amour et tout intuition de la nature, des beautés apparentes comme des lois permanentes et secrètes de cette nature. Son âme

fermée n'a de communication avec personne, pas même avec sa mère, compagne timide, effacée, qui traite sa fille en enfant gâtée et difficile dont elle respecte l'indépendance. Cette fusion habituelle avec nos semblables, qui est pour beaucoup d'entre nous la respiration morale de l'individu humain, Hélène l'ignore et l'a transportée sur les plantes, les eaux, les bois, les cieux, sur les formes, les forces, les voix de la nature, seules confidentes de sa vie intérieure.

C'est une primitive, je ne trouve pas de mot plus juste pour me la définir. Égarée à notre époque de complications cérébrales et de formules qui emmaillotent la volonté, inintelligible aux gens de cette époque, je vois en elle la sœur attardée d'êtres très lointains, simples et puissans comme les énergies primordiales auxquelles ils obéissaient. La hardiesse tranquille de l'aveu qu'elle me fit, cette avance si contraire à nos mœurs, la soumission passive à l'appel d'une destinée qui l'exalte, l'indifférence pour nos grimaces usuelles, nos attitudes d'emprunt, notre trépidation intellectuelle, tout recule Hélène à son plan, parmi les femmes de la Bible et des vieux tragiques grecs, instrumens dociles du dieu intérieur qui les émouvait. Notre société ne peut juger équitablement cette primitive, pas plus que la foule ne peut apprécier dans nos musées les statues archaïques aux lignes trop sommaires, pas plus que cette foule ne devine la vérité humaine et la vie intense de ces corps à peine indiqués dans leur gaîne de marbre.

Elle répugne aux confidences sur son passé. L'amour n'éveille pas en elle le premier besoin des cœurs qu'il envahit : déverser toute la vie antérieure dans la vie nouvelle que nous voudrions faire refluer jusqu'à nos origines, livrer au nouveau maître tout le patrimoine de joies et de douleurs qui ne fut amassé que pour lui. L'habitude de la défiance paraît si ancienne chez elle! A grand'peine, en quelques paroles rares et retenues, elle m'a laissé entrevoir sa formation d'enfant dans les chênaies du parc familial, la pénétration précoce de son âme par cette âme forestière, seule nourrice, seule maîtresse de son esprit. Au couvent où l'on essaya de l'élever, elle se ferma comme une fleur dans une atmosphère irrespirable, elle y resta farouche et malheureuse, en défense contre l'éducation formaliste, la dévotion apprise, la tyrannie des intelligences étrangères qui prétendaient façonner la sienne. Les notions abstraites, les idées desséchées dans les livres ne lui disaient rien; son Dieu, elle le cherchait d'une adoration fervente, mais dans un ciel tout différent de celui que ses institutrices avaient construit. Ses leçons efficaces d'idées, de sentimens, de piété, elle ne les recevait et ne les acceptait que

des arbres, des étangs, des oiseaux du parc, éducateurs fraternels qui avaient seuls trouvé les chemins d'accès à l'entendement et à la sensibilité de leur élève.

De son mariage, elle parle à contre-cœur, très peu, comme d'une formalité accomplie sans elle, tandis qu'elle était ailleurs, dans sa retraite idéale d'outre-terre. Hélène ne se plaint jamais de l'homme qui l'emmena un jour dans une nouvelle maison, où elle se sentit aussi étrangère qu'auparavant dans la maison paternelle, quand elle y rentrait en s'arrachant du parc. Elle n'accuse personne de son entourage intime. « Ils ne sont pas mauvais, dit-elle, mais ils sont autres, nous n'avons rien en commun, c'est un malheur pour eux et pour moi. » Un de ces nombreux malheurs que la vie apporte fatalement, une de ces catastrophes extérieures qui limitent notre personnalité sans l'entamer, ainsi lui apparaît le lien où elle est prise. Quand elle fait allusion à sa dépendance forcée, on dirait un infirme parlant du mal incurable dont il doit mourir, résigné à le supporter, mais ne concevant pas que le fléau crée une obligation et enchaîne la libre volonté, demeurée entière dans le corps paralysé.

— Oui, disait-elle hier, je viens à vous de tout moi, sans plus d'hésitation ni de remords que l'eau précipitée sur cette pente, quand elle abandonne le bassin où elle fut emprisonnée un instant, quand elle court à la mer où elle doit se perdre. Je vais de même me perdre en vous : pouvons-nous faire autrement, cette eau et moi?

Sa pensée, accablée par le poids du sort hostile, se tourne souvent vers la mort libératrice. Rien de tragique, d'ailleurs, rien de lugubre, nulle emphase et nulle colère dans cette aspiration passionnée. Cesser d'être ce qu'elle est pour se mêler plus intimement à la nature qu'elle adore, pour s'y dissoudre et s'y retrouver avec d'autres élémens, ce rêve lui est aussi familier, aussi délicieux que pourrait l'être à d'autres le plus doux songe de bonheur terrestre. — Paroles apprises, pensais-je d'abord en l'écoutant; mais non : à mesure que je la pénètre mieux, je la sens vraie et spontanée dans ce désir comme dans tout ce qu'elle me dit; et je suis tenté de croire qu'elle ne s'abuse pas sur le mystère physiologique qu'elle constate, lorsqu'elle ajoute :

— Mourir ne serait point pour moi une action violente; il me semble parfois que je retiens ma vie par un effort de volonté, et qu'elle fuirait insensiblement si je la laissais aller, comme part l'oiseau captif quand s'ouvre la main qui lui comprimait les ailes.

A mes plaintes sur la contradiction qu'il y a entre ce vœu de fuite et son amour qui m'invoque, elle répond :

— Je vous aime, mais vous ne comprenez pas : vous serez pour moi le chemin enchanté vers la mort.

Et l'instant d'après, avec l'illogisme de la souffrance et de la passion, cette jeune vie se révolte, frémit de toutes ses puissances immobilisées; c'est une autre Hélène qui se réfugie dans mes bras, qui murmure tendrement :

— Prenez-moi, emmenez-moi dans votre île, loin du monde qui me fut mauvais, près de mon bonheur qui est en vous. Je veux vivre ce bonheur !

La pauvre enfant me tend ses lèvres, altérées du souffle brûlant de vie qu'elles voulaient expirer la minute d'avant : dans ses yeux découragés qui s'ouvraient tout grands sur le vide, comme pour laisser une échappée plus facile à l'étincelle vitale, la flamme créatrice remonte et brille, chargée de la pure essence des soleils. Toutes les énergies de l'univers semblent emprisonnées dans ce sein qu'elles soulèvent, tout cet être charmant crie l'éternelle imploration : Créature passagère, je veux créer et mourir, adorer et nous perdre dans le double acte de foi, devant la vie et devant la mort; c'est en moi la vie infinie qui se donne à toi un instant, avant de passer par nous à d'autres et de nous rejeter tous deux dans le néant !

JEAN A HÉLÈNE

« *Le 26 mars.*

« Plaignez-moi, mon amie; rappelé à Toulon par une affaire de service, j'y serai retenu deux jours; et ne pas vous voir de deux jours me paraît déjà une peine au-dessus de mes forces.

« Qu'avez-vous fait de moi, Hélène ? Je me croyais bien protégé contre un retour des troubles d'autrefois; j'avais gravi sur la montagne ces premiers sommets où les chimères ne nous suivent plus, et d'où l'on juge à leur juste mesure les pauvres illusions qui nous égaraient en bas. Soudain, vous vous êtes levée sur ma route, vous m'avez appelé; et ce n'était pas une de ces courtes voix humaines qui m'ont trop souvent fait redescendre, une des voix connues qui remontait derrière moi : je ne me serais pas retourné. Non, elle venait de plus haut, je ne l'avais jamais entendue, cette invocation de votre souffrance, de votre vérité, de votre sublime puissance d'amour. Qui êtes-vous donc, étrange apparition à peine entrevue, et que je ne puis confondre avec les réalités qui ont séduit mes yeux ? Êtes-vous, comme je le crois, l'immémoriale et l'éternelle, celle qu'on attend toujours et qui ne vient jamais ?

« Si c'est vous, depuis que je me connais je vous cherchais sur ce globe; mon inquiétude en a fait le tour, il est enveloppé du vain réseau de rêves qu'elle a tissé sur ce désert; partout où j'ai passé, vous retrouveriez votre image gravée par mon attente, si c'est vous. Sur toutes les mers où j'ai laissé mes jours, vous marchiez devant moi. La première fois, je me souviens, tout enfant, j'ai vu s'ouvrir cette porte de l'infini : on me conduisait de ma montagne à cette ville d'où je vous écris; le soir, du tournant de la route qui débouchait sur la côte, entre des tamaris que je vois encore, — ils avaient votre grâce douloureuse dans leur triste émoi sous le vent, — ma future patrie m'apparut, elle m'appelait sous la lumière des étoiles; oh ! oui, je me souviens de mon saisissement, de cette première sensation d'une belle chose qui ne finit pas. Dès cet instant, sur la mer révélée, une forme se leva; elle était faite de tous les pressentimens, de toutes les divinations, de tous les espoirs ou les souvenirs de ciel qui emmènent parfois si loin les regards de l'enfant. C'était vous, dites, Hélène ?

« Depuis, douces ou furieuses, les innombrables vagues qui m'ont roulé l'emportaient à l'horizon, cette forme unique de tous les désirs. Je ne l'ai pas une fois perdue de vue, durant tant de nuits, penché sur le chemin blanc que le sillage du navire laisse dans les ténèbres, sous les cieux que vous connaissez, et sous d'autres dont les astres plus pâles ne vous virent jamais. Je la suppliais de se laisser prendre, la fugitive, j'ai cru la tenir à de courtes heures menteuses, comme nous croyons, aux parages brumeux, toucher des îles imaginaires qui ne sont que nuages et s'évanouissent. Ce n'était pas elle encore que mon erreur avait saisie, ce n'était pas vous ! Oh ! si c'est vous, cette fois, dites-le, mais que ce soit éternel ! Il est trop tard, je ne veux plus m'arrêter que là où je mourrai.

« Sinon, laissez-moi à ma raison désabusée. Je me tenais si assuré dans cette certitude, acquise par l'expérience : on ne l'atteint pas, l'insaisissable création de notre désir, elle se montre sur cette terre sans se donner, pour nous entraîner ailleurs où elle est peut-être. Hélène, n'essayons pas de réaliser l'idéal, si nous ne devons pas le réaliser tout entier. On vit tant bien que mal dans le renoncement à l'impossible; on ne vit pas d'un mensonge. Ne me trompez pas, ne nous trompons pas. Mais si c'est vous, dites-le, et venez alors; restez, éployez vos ailes à l'avant de ma pauvre barque, menez-la au bonheur, soyez la Vierge d'or que nos pères sculptaient et priaient à la proue de leur vaisseau.

« Dites que c'est vous, je le crois, Hélène; et pour toujours, comme cette fleur tombée à vos pieds, quand je vous quittai dans le jardin, comme ce rayon de soleil posé sur l'un d'eux, mon adoration demeurera sur ces pieds que je baise humblement.

JEAN. »

HÉLÈNE A JEAN

« *Ce 27 mars.*

« Oui, c'est moi. Ce que vous cherchiez, je veux l'être, je le veux tant, que je le serai un peu. Vous ajouterez le reste. Vous me ferez à l'image de votre rêve. Dieu fait ainsi ses créatures, il aime en elles ce qu'elles retiennent de lui. Déjà, ce matin, je sens une parure sur moi : c'est votre pensée venue dans votre lettre; pour l'avoir reçue, je vais être tout ce jour trop belle aux yeux de tous.

« Vous vous souvenez mal : je ne fuyais pas devant vous, sur les terres et sur les eaux; je vous suivais, je vous appelais, du fond de toujours, avant de naître et depuis que je suis née. Enfant, j'appartenais déjà au temps présent, au temps vrai qui pour moi a commencé en vous. Je me rappelle ! Souvent, le soir, écoutant à ma fenêtre le cri des oiseaux sauvages, je les envoyais dans la nuit pénétrer ma destinée; ils me répondaient de bien loin par une plainte humaine dont j'adorais l'angoisse. Le matin, quand tous dormaient dans le grand château rouge et gris, je sortais pour aller au bord de la rivière longue, qui passe sous les bois en pleurant. Je regardais les insectes tenter les poissons, les fleurs baigner voluptueusement dans l'eau, les iris et les joncs abriter des mystères : j'écoutais les oiseaux chanter la joie de vivre. J'étais jalouse. J'enviais les ailes des oiseaux, l'agilité des mouches, la fluidité de l'eau, la vie positive des plantes. De tout j'étais jalouse; j'aurais voulu être tout dans l'univers, tout pour l'univers. Ignorante, je ne savais pas que l'univers envié, voulu, c'était vous, et qu'en me donnant à lui je me donnais à vous avant de vous connaître. Où étiez-vous alors? Dans un de ces pays étranges que vos yeux me redisent? J'aime en vos yeux tous les mondes qu'ils ont vus. Il venait d'où vous étiez, le vent qui emportait mon âme et la détachait de tout. Il revient à cette heure dans mes cyprès, ce vent d'il y a dix ans, et c'est encore vous qui me l'envoyez. Il est frais et pur à boire comme une eau de montagne. Il vient de vous, car il me prend et me transporte.

« Lisez en moi à travers les mots. Je ne sais pas dire, j'ai honte

et peine à vous parler. Toute réalisation par la parole m'effraye : elle emprisonne et mutile ma pensée ; je voudrais vous la donner tout entière, toute vive, à même la source du cœur. J'ai vécu jusqu'à ce jour dans le vague d'une tristesse innée. Le bonheur me désoriente ; il m'accable délicieusement, il ne me rend pas gaie. Mon âme douloureuse reflète mal la joie de mon amour, comme l'eau morte des grands étangs roux, làbas, renvoie mal la lumière du ciel. Je voudrais être gaie : j'ai peur, ma noire folie va vous ennuyer.

« Elles vous ont habitué à l'amour spirituel et joyeux, n'est-ce pas ? Elles étaient vives, brillantes, changeantes ? Oh ! je les hais, ces femmes, pour ce qu'elles m'ont pris de votre passé, pour ce qu'elles me reprendront dans l'avenir, quand vous comparerez, quand vous regretterez... Vous vous lasserez vite de votre morne petite sauvage. Cependant, vous aimez ma grande sœur la mer : elle est monotone aussi, elle redit toujours la même plainte, et vous avez dormi volontiers dans le lit triste où elle vous berçait. Je sais maintenant pourquoi elle m'attirait, cette mer, pourquoi j'ai tant désiré m'engloutir dans le calme tombeau bleu. Elle vous apportait, elle est votre chose, ses vagues sont faites de toutes vos pensées répandues. C'est votre voix que j'entendais dans son chuchotement nocturne, votre souffle que je sentais dans son haleine, votre approche dans ses caresses sur mes membres. Je l'aime et je la crains, ma rivale la mer : c'est la voleuse qui vous emportera, le chemin par où vous me fuirez, quand vous aurez assez de moi. Déjà des épouvantes me viennent, à regarder ces vaisseaux ancrés aux Salins ; je suis allée vous prendre à bord de l'un d'eux, ils vous reprendront. Hier soir, ils se sont éloignés pour quelque manœuvre ; je tremblais ; j'étais sûre qu'ils vous emmenaient. Oh ! dites que vous n'êtes pas à Toulon pour préparer un départ ! Ce serait trop affreux, ce bonheur à peine entrevu, disparaissant comme la voile qui se montre et passe, insensible aux cris du naufragé. Tout me terrifie, parce que tout me menace, tout vous arrachera à moi qui suis si peu : la puissante mer, vos vaisseaux ravisseurs, et ces maudites dont les tendres souvenances vont vous ressaisir !

« Seule, votre île me rassure. Elle ferme l'horizon, toute bonne, toute belle. Je la pressentais amie, protectrice contre le monde, recéleuse de paix et de délices. Notre soleil se lève derrière ses forêts ; de là part chaque matin le coin de lumière qu'il enfonce dans la mer. Je l'aimais pour la splendeur de cet instant, l'île de l'aurore : je n'en puis détacher mes yeux, maintenant que son secret est le mien. Je rêve d'elle nuit et jour, je veux la

connaître, je veux mon bonheur là, vous me l'avez promis.

« Tout m'est facile, je m'absente souvent seule pour de courtes excursions à Nice ou en Italie; je prendrai prétexte d'un de ces voyages auxquels on est habitué ici. Un mot de vous, et au jour, au lieu que vous indiquerez, prête à vous suivre au bout du monde, vous la trouverez,

Votre HÉLÈNE. »

QUARTS DE NUIT

Port-Cros. Mai 1883. — Je reprends ce cahier, puisqu'elle le veut. Je ne l'avais pas rouvert depuis six semaines. On n'écrit pas l'ineffable. Hier, mes paperasses sont tombées sous les yeux d'Hélène; les chers despotes ont forcé le retrait intime où nul avant elle n'avait pénétré, où je me retranchais jadis pour juger froidement mes pensées, mes actions, mes égaremens eux-mêmes.

— Continuez, a-t-elle dit en souriant, je le veux : ce sera le miroir où je me verrai belle. Continuez, pour effacer là, pour noyer dans notre présent tout ce passé que je hais, parce qu'il ne fut pas à moi. Continuez, fixez nos souvenirs pour nos vieux jours : nous entasserons d'ici là tant de félicités que les dernières nées feront peut-être pâlir la mémoire des anciennes.

Elle dit « nos vieux jours » avec l'orgueil incrédule de ses vingt-cinq ans, sur le ton que l'on prend en parlant de la fin du monde. Ils me paraissent si proches, à moi qui l'ai trouvée trop tard !

Je lui obéis; mais, sous son inspiration, ce n'est plus un jugement que je porte : j'écris un acte de foi et d'amour.

Ah ! nous pourrions à la rigueur oublier tout ce qui a été; nous ne l'oublierons jamais, cette journée de l'avril naissant qui nous fit naître à notre vraie vie.

Il avait été convenu que j'irais chercher Hélène avec ma barque. Bien longtemps avant l'aube, j'épiais l'aspect du ciel; j'avais réveillé Savéù, je l'interrogeais sur les probabilités de la mer et du vent. Comme l'enfant qui demande dans sa prière la joie promise, je priais la mer, je priais le vent d'être clémens à mon espérance. S'ils barraient méchamment la route à la bien-aimée ! Savéù me rassurait : la journée serait belle. Plus que belle; elle fut la première de notre précoce été. Quand le soleil bondit là-haut, sur la crête blanche de la Vigie, quand ses rayons illuminèrent la vallée, il semblait un échappé des gênes de l'hiver, un ressuscité de printemps qui allait refondre le monde à sa flamme

neuve et le recréer plus heureux. C'était un de ces matins gais qui restent dans le souvenir, même s'ils n'apportèrent point d'autre bonheur, gais comme un appel de clairon à l'aurore sur une grève d'Asie où rit la mer; un de ces matins qui font exulter dans notre cœur la vie allègre des choses, lorsque les souffles d'air passent en disant: Bats plus vite, romps tes veines, sang de l'homme, il n'y a plus de mort!

La chaleur venant, l'île se recueillit. Du zénith où il arrivait superbe, le maître de feu versait un enchantement sur les lieux clairs ou sombres, roches, forêts, pins immobiles; romarins et bruyères fumaient vers lui de toutes leurs fleurs, les senteurs montaient dans le bourdonnement des insectes lourds. Qu'il y eût ce jour-là dans cette chère nature intelligente une ferveur concentrée, une attente solennelle, j'aimais à me le persuader; l'île savait, elle préparait un sanctuaire d'amour.

Savéû traînait, je le hâtais; enfin, il appareilla. Nous mîmes le cap sur le Lavandou, le petit port que j'avais indiqué à Hélène comme le point le plus proche. Le *Souvenir* allait glissant sur les moires laiteuses. Si lentement! Il avançait encore, quand il atteignait les mouvans lacs bleus que font les passées de brise : la voile vivait un instant. Elle retombait morte, en rentrant dans les larges zones de lait figé. On ne gagnait presque rien aux bordées. Je désespérais; nous n'arriverions jamais!

— Nous arriverons, disait le vieil homme, dressé aux longues patiences de mer. Nous arrivâmes. Je n'attendis pas longtemps. Une voiture fermée apparut sur la route, approcha, s'arrêta au môle. Était-ce possible? Si sûr que je fusse d'Hélène, je n'osais pas croire, haletant dans l'angoisse du rêve d'où l'on va s'éveiller, qui ne peut pas être vrai, qui est trop beau. Je courus à la portière; sans me soucier de nos braves gens, je baisai le marchepied.

Elle descendit, simple, naturelle; les yeux très grands et ravis dans l'étonnement du songe vu, elle aussi. D'un signe, elle montra au matelot son léger bagage; et de ce pas certain, qui toujours vient droit à moi sans hâte, de ce pas où elle met toute la tranquille volonté de son cœur, — un pas dont on sent si bien qu'il ne rétrogradera jamais, — elle se dirigea vers la barque. Elle ne venait pas, elle revenait; à son air, à sa démarche, un étranger l'eût prise pour une voyageuse qui rentrait dans ses chères habitudes de vie, dans la maison de son enfance.

Comme elle posait le pied sur la planche, une exclamation de surprise heureuse lui échappa. Quelle joie! Ma petite attention la charmait. C'était bien peu de chose : j'avais fait couper de grosses

gerbes de glaïeuls, j'en avais jonché mon pauvre bateau, pour le rendre digne de sa fortune ; les longues palmes sommées de fleurs rouges se redressaient tout le long du bordage. C'est vrai qu'elles triomphaient dans cette lumière, les aigrettes carminées retombant sur la coque verte, sur la nappe bleue qu'elles flambaient de reflets sanglans. Hélène s'assit dans ce buisson ardent, la voile rose du *Souvenir* se déploya sur sa tête, nous partîmes en laissant derrière nous la mer incendiée de notre image. Le teint animé par les réverbérations des fleurs et de la voile, et plus encore par le bonheur, nimbée de ses cheveux ensoleillés, penchée sur l'eau dont les clairs frissons passaient dans ses prunelles, mon éblouissante amie commandait l'adoration, elle était vraiment la déesse de la fantastique aurore que nous faisions relever sur l'azur environnant.

Quand nous quittâmes la côte longée depuis le départ, au tournant du cap Bénat, la lumière commença de décroître ; ce jour aussi devait finir ! D'une chapelle cachée à l'intérieur des terres, le son de la cloche du soir descendit sur la mer ; un vieux timbre grêle, voix survivante de morts très anciens.

— Vous entendez, dit Hélène, elle est bonne, elle nous verse les heures d'un autre temps, qui furent à d'autres, qui ne sont plus qu'à nous.

Nous l'aurions cru sans peine, à ce moment ; nous en voulions à Savéû de nous faire souvenir que nous n'étions pas seuls au monde, nous deux, revivant toutes les heures des humanités mortes, toute leur vie accumulée pour alimenter notre amour. Le matelot nous gênait : indifférence, ironie, pitié, qu'y avait-il dans ce regard lourd de trop d'expérience ? Que venait-il mettre la pensée du périssable dans notre désir de l'éternel, ce vieillard qui avait vu tant de fois le sablier du bord retourné, la même poussière comptant les joies et les peines qu'elle ensevelissait ?

Le soleil bas plongea, disparut. Les îles où nous allions restaient lumineuses dans le ciel, la mer s'éteignait.

— Oh ! regardez, murmura Hélène, la fleur d'amour qui sombre !

Une tige de glaïeul était tombée derrière nous dans le sillage du bateau. Sur l'outremer délicieusement pâle, comme une étincelle oubliée par l'astre, cette petite chose tenait une place démesurée, elle était la seule note vive dans l'étendue. Une minute s'écoula, le point rouge devint un point noir, la clarté lui manquant.

— C'était si joli ! Pourquoi les glaïeuls noircissent-ils le soir ? fit-elle distraitement, avec une nuance de tristesse.

Pourquoi ce rien attira-t-il si fort notre attention? Souvent nous nous remémorons les heures inoubliables, la divine traversée; et toujours ce glaïeul naufragé, éclatant d'abord, si vite assombri, revient comme le point central de nos réminiscences. Pourquoi?

L'obscurité s'appesantit sur les eaux, et avec elle le silence, si parfait qu'on entendait très loin le bruissement mat d'un vol de grèbes. Les yeux d'Hélène cherchaient là-haut : un premier scintillement leur répondit, d'autres suivirent. Bientôt les pures profondeurs du ciel s'embrasèrent, du sommet de la voûte jusqu'à sa retombée sur l'horizon : étoiles aux feux magnétiques, aux feux dardés par des mondes en folie, tremblantes de cet éclat fiévreux qu'on leur voit parfois, dans les nuits où le firmament des îles nous écrase de sa magnificence. Les minces rayons criblaient la mer, la barque fendait dans un cercle d'ombre des traits d'or. Nous ne parlions plus. Nos mains se joignaient, nos regards échangés disaient leur ivresse des splendeurs où ils communiaient. « C'est trop, c'est trop, » soupirait-elle par instans, oppressée. En moi aussi, sous le trop-plein des sensations, l'allégresse surhumaine du matin avait fait place à un grave accablement.

Où étions-nous? Où allions-nous? A la vie suprême, à une fin meilleure que la vie, à la libération par l'étreinte extasiée dans l'infini ? Nous ne savions pas, nous ne comptions plus le temps, lorsqu'un grand écran intercepta devant nous les étoiles horizontales; la masse noire se dressa sur nos têtes : nous arrivions à Port-Cros. Savéû prit les rames, « les ailes qui pleurent de la lumière », comme dit Hélène, quand elles se relèvent en égouttant l'eau phosphorescente d'où elles remontent. Tout dormait sur la rade et dans l'île, recueillie en l'attente émue où je l'avais laissée. Pas un feu à terre, sauf la lueur qui venait de ma maison et filtrait à travers le rideau de tamaris, Avec les lents mouvemens muets d'un chat qui se glisse dans l'ombre, le *Souvenir* accosta.

Hélène prit mon bras. Était-ce donc vrai que ses pieds s'emparaient de ma terre, sonnaient leur doux rythme sur les pierres de mon petit chemin? La haie d'eucalyptus franchie, elle s'arrêta, défaillante, émerveillée :

— Oh! le château de féerie! Où me menez-vous?

Et vraiment, ma maison ne m'était jamais apparue ainsi, avec cette mystérieuse grâce, claire dans la nuit, si imprévue dans ce désert, jetant la lumière de ses fenêtres entre le réseau des fleurs grimpantes. Vision de féerie elle devait être pour ma

compagne troublée, non préparée à cette surprise. Je l'entraînai sous le berceau de jasmins; je m'agenouillai sur le seuil qu'elle allait franchir : mon front s'inclina sur le pied qu'elle y posait :

— Hélène, pour toujours?

— Pour toujours, répondit-elle. Et elle entra.

Je la menai dans la plus belle pièce; ce n'était guère : de pauvres vieux meubles, des tentures fanées; pour tout luxe, un épais tapis de ces violettes odorantes qui foisonnent dans notre île; j'en avais fait cueillir des pannerées, elles couvraient le plancher, les tables, les sièges. Hélène but tout ce parfum d'une longue aspiration, me remercia d'un sourire enivré; elle alla droit à la fenêtre ouverte. Sur les deux crêtes qui enserrent notre vallée, l'arche illuminée du ciel posait ses attaches d'or dans le feuillage des pins : les bois des pentes luisaient vaguement au fond de l'ombre, une paix religieuse palpitait dans l'air tiède, dans le silence absolu. Du puits creusé devant la ferme, le petit cri d'une rainette monta, retomba comme une perle liquide, dans l'éther immobile. Hélène tressaillit; d'un de ces mots qu'elle trouve toujours pour caractériser les choses de la nature :

— Écoutez, c'est le cri qui était au commencement de toute vie!

Elle voulut l'entendre encore, la voix de l'eau vivante, l'horloge primordiale qui lui sonnait les premières heures de la vie nouvelle. Un moment, elle parut absorbée dans son rêve, partie loin de moi pour un voyage sans fin.

D'un dernier regard, elle embrassa lentement l'horizon, le ciel, les astres; ses mains se tendirent au dehors d'un geste machinal, comme pour rassembler toute la beauté, toutes les forces, toute l'âme de l'univers; et se retournant vers moi, de ce même geste qui se rouvrait, les chères mains me jetèrent tout ce qu'elles avaient pris du monde, les chères lèvres m'apportèrent tout le cœur jailli dans un baiser, tout l'être abandonné qui s'affaissa passionnément, dans mes bras.

Depuis ce jour, mon île n'est plus la solitude vide qui frappait les rares visiteurs par son air de délaissement, son air de lyre muette attendant une main qui l'éveille; l'admirable instrument chante la symphonie pour laquelle il fut accordé. Depuis ce jour, mon âme soumise n'a plus cette inquiétude de l'impossible, si longtemps traînée à travers les pays et les hommes, jamais guérie, mal trompée quelques heures, mal endormie dans des bras trop faibles pour retenir ses ailes fuyantes. Je suis au port, en

eau profonde; je n'en vois pas, je n'en verrai jamais le fond.

Nous l'avons refaite plusieurs fois, la traversée de songe, pour amener Hélène, et aussi, hélas! pour la reconduire. Elle ne peut me donner ici que trois ou quatre journées, durée habituelle des excursions supposées qui justifient ses absences. Elle les multiplie sous tous les prétextes, indifférente aux interprétations malignes comme aux caprices de la mer. Rien n'arrête son amour; c'est ma raison qui doit prendre souci de ses intérêts, avoir pour elle la prudence qu'elle dédaigne, différer le voyage quand le temps menace. Un message transmis par le sémaphore m'avertit de ses projets : le *Souvenir* va la chercher, tantôt aux Salins, tantôt au Lavandou; il passe à Port-Cros celle que nos pêcheurs appellent la « Dame des Iles d'Or. » Et chaque fois l'enchantement du premier jour renaît, aussi neuf, aussi délicieux, résistant à la triste usure de la route connue qui plaît encore et ne ravit plus. Chaque fois Hélène m'apporte un présent que je crois n'avoir jamais reçu, des étonnemens nouveaux et continus, dans la découverte de ce cœur où j'entends toutes les résonances de l'infini.

Elle arrive, la Dame des Iles d'Or, l'île s'éclaire. Le matin, à la minute de son apparition dans le cadre fleuri de sa croisée, une seconde aurore luit sur la vallée. Je descends sur le chemin, sous couleur de quelques ordres à donner, pour épier cette minute qui me paierait à elle seule la peine d'avoir subi la vie. La fenêtre s'ouvre sur la façade blanche, d'une blancheur légère et vive dans les premiers feux du soleil opposé; les jalousies vertes écartent leur robe de feuillage, de jasmin, de géranium pariétaire; à travers ces fleurs apparaît une corolle de fleur vivante éveillée dans la rosée, l'heureux visage ébloui de la lumière extérieure et de la flamme intérieure dont il rayonne, animé encore par les délires de la nuit, brillant de toutes les joies qu'il espère du jour nouveau. Les pétales rose pâle du géranium caressent cette chair qui semble faite de leur nacre transparente, l'harmonie est telle que je ne sais parfois où finissent les petites fleurs, où ma grande fleur commence. Elle sourit sur son empire, ses yeux me cherchent et me jettent leur éclair d'étoiles rallumées; ils appellent, impatiens de revoir tous les lieux dont ils gardent le ravissement.

Nous partons au hasard. Dès son premier séjour, elle a voulu explorer toutes les retraites de l'île, faire siennes toutes les merveilles que je lui avais vantées. Infatigable, elle peut marcher des heures sur les pierres luisantes des chemins montans, gravir nos sentiers mal frayés, barrés par les buissons d'arbousier et de myrte. Devons-nous pousser jusqu'aux confins de nos domaines,

à la jolie baie orientale de Port-Man? Zourdan nous suit avec l'unique bête de somme employée dans l'île, le vieux mulet blanc qui porte les bennes des vendangeurs et les sacs des charbonniers. Mais Hélène refuse les services de la pauvre monture : à mon bras elle n'est jamais lasse, dit-elle, il lui semble que je marche pour nous deux. Je l'éprouve aussi, cet allégement physique, par une force qui me vient d'elle. Comme nos façons de penser et de sentir, nos mouvemens se sont unifiés dans le même rythme ; hâtés ou ralentis, son pas et le mien se règlent spontanément l'un sur l'autre, sans un effort d'attention de notre part : je ne me souviens pas qu'ils se soient dissociés une seule fois. Qu'elle est rare et inexplicable, cette absolue concordance entre deux ressorts humains mûs par une même volonté! Les affinités morales ne la créent pas, elle préexiste dans les parties d'un tout magnétiquement sollicitées à se rejoindre, elle s'étend à tous nos goûts, à toutes nos prédispositions ; sans nous être concertés, nous demandons à table les mêmes plats, nous choisissons le même fruit sur le figuier, nous recherchons la chaleur ou l'ombre aux mêmes instans. Il y a gêne et malaise immédiat pour celle de nos deux personnes qui est empêchée d'obéir à toutes les impulsions de l'autre. Si nous étions contraints de figurer dans le monde, nous disons-nous quelquefois, cette parfaite correspondance de nos mouvemens et de nos actions frapperait les regards observateurs, trahirait les deux moitiés momentanément séparées d'une indissoluble unité.

Hélène a retrouvé ici son élément natal ; elle palpite dans cet air d'une respiration heureuse, elle plane sur cette nature d'un vol d'oiseau fou d'espace,

Libre comme la mer autour des sombres îles.

Le grand vers de Vigny s'applique également bien aux flots qui nous entourent, à celle qui les domine et les absorbe dans son regard. Errer au plus épais des bruyères fleuries, s'asseoir sous le dôme des pins où s'insinue le bruit des invisibles vagues, atteindre la haute roche qui donne le vertige du gouffre, ces joies l'exaltent et la troublent comme font pour les jeunes femmes de son âge l'atmosphère du bal, l'emportement de la danse. L'afflux de sensations que d'autres trouvent dans le commerce mondain, dans les conversations animées et les hommages galans, elle le reçoit dans la société des arbres, des plantes, au murmure des souffles, des sources, du monde agité de la mer. Plus que des visages humains, ces personnes végétales ont pour elle une vie, un sens, des figures, des âmes. Hélène les comprend et les carac-

térise d'une vue virgilienne : autant d'arbres, autant d'âmes diverses. Elle éveille mon attention sur des physionomies que je n'avais pas su discerner. Ce chêne vert songe gravement, ce jeune bouleau s'élance dans un désir; ce pin, las de vieillesse, bénit la terre, cet autre prie avec le geste de l'Orante dans les Catacombes. Sur les pentes du sud balayées par les rafales du large, elle connaît chacun des solitaires, moines silvestres prosternés sur la plage, drossés contre le rocher par le long effort du mistral, qui a rasé leurs têtes du côté de la mer. Elle me montre dans leurs attitudes le gémissement du vent, les humeurs différentes qu'ils gardent sous ses coups; pareils à des hommes qui reçoivent le choc de la vie, les uns humiliés par son soufflet, les autres rassérénés par une caresse.

Du premier regard, elle a saisi le secret du charme indéfinissable qui flotte sur Port-Cros, la fluidité aérienne des pins d'Alep, le miroitement subtil des objets sous les fines grisailles verdoyantes de leur feuillage, « de leur plumage », comme elle dit bien mieux ; elle compare l'emprisonnement et la décomposition de la lumière dans leurs écheveaux de soie floche au tremblement des vibrations sur les cordes d'argent d'une harpe. Ma grande fête est de doubler ce mirage en le contemplant à travers un autre réseau magique, à travers le voile lumineux des cheveux épars que je dénoue.

A l'heure que nous appelons « l'heure de la prière des pins d'Alep », au crépuscule, aux premiers rayons de lune glissant des crêtes dans un reste de jour pâle sur la mer, que de fois elle m'a retenu au fond des baies ombreuses de la Palud, de Port-Man, ou sur le promontoire du Sud aux aspects de lande bretonne; attentive de toute l'âme, comme les plantes et les roches d'alentour, à cette symphonie apaisée où se réconcilient les duretés du violent midi, frissonnante sous le long baiser silencieux que donne à la terre la vie du jour qui meurt, elle dit :

— Écoutons, regardons : des Esprits vont passer, tout les attend, tout les invoque ; ils nous feront libres de toute souffrance, ils nous feront dieux comme eux. Demeure, aime, et nous ne mourrons pas.

Elle semble appeler alors des Sœurs qu'elle voit seule, venant vers elle des halliers et des eaux. Elle les voit comme la voient elle-même les pêcheurs qui rasent la côte en regagnant la rade, les charbonniers attardés qui descendent de leurs huttes; ces derniers, Piémontais à demi sauvages, s'arrêtent saisis devant l'apparition; leur regard craintif et fasciné me fait comprendre les pieuses légendes qui naissent dans nos campagnes, quand les

simples ont vu apparaître une dame de rêve, envoyée du ciel. Transfigurée dans le soir, immobile au-dessus de la mer, ma divine Hélène est pour nos braves gens cette vision céleste.

Nos stations de la matinée se prolongent de préférence dans le Val Notre-Dame, la coulée déserte, assombrie de forêts, qui s'évase vers la plage du Nord; du sous-bois, la vue fuit sur un large pan de mer, sur la côte de terre ferme et les pentes bleues de la chaîne des Maures. Les cénobites avaient au Val Notre-Dame leur principal établissement; des ruines gardent leur prière morte et leur paix demeurée à l'ombre de leurs frères les arbres. Ils appelaient cette vallée *la Silentiaire*. Le nom me plaît, il convient bien à ma silencieuse amie; elle reste là des heures, minutes rapides à notre compte, sans parler, perdue dans sa contemplation enchantée, bercée par l'unique voix des eaux lointaines. A quoi bon des paroles? Une pression de mains, nos regards dirigés d'instinct sur le même objet, notre tressaillement simultané au vol d'une palombe, il n'en faut pas davantage pour nous assurer que nos cœurs flottent de conserve dans l'extase; jusqu'au moment où l'un de nous, soulevé par une vague de passion qui l'étouffe, se redresse, ramasse d'un coup de filet ses pensées égrenées sur la mer, vient les verser toutes sur les lèvres de l'autre, dans un ardent et grave baiser.

Au soleil tombant, nous remontons du Val à la Vigie, dans la logette au pied du mât, sur la plus haute crête de rocher. De ce belvédère tout notre empire se découvre, et de grands lambeaux du monde quitté, les îles, les terres de France, les villes des hommes. Ce monde ne nous donne là que ses lignes de beauté, nous nous sentons à l'abri de ses tumultes, de ses tyrannies, de ses misères. A la pointe méridionale de Porquerolles, le soleil s'affaisse sur les nuages ourlés d'or, il se couche rouge dans ce lit noir. Le long des roches à pic, à travers les arbustes cramponnés à leurs parois, le grand froissement sourd des eaux monte du gouffre, creusé à mille pieds au-dessous de nous. Des bateaux chargés de voiles passent tout petits entre les pins inclinés. Au fond de l'abîme, sur l'eau d'un bleu de plomb où ces pins versent déjà la nuit, des nuées de mouettes et de goélands tournoient dans la lumière oblique, s'élèvent, replongent; nous voyons luire dans les massifs de feuillage l'éclair fugitif de ces minces papillons blancs; les échos de la ravine répercutent leurs plaintes saccadées, d'une désespérance si lamentablement humaine.

Hélène aime à la folie les mouettes, les oiseaux purs, tristes et libres; un instinct fraternel l'attire vers ces voyageuses, leur hantise revient sans cesse dans les comparaisons qu'elle fait. Je

lui dis combien elle se sentirait plus proche encore des yelcovans, ces oiseaux marins que les Turcs appellent des « âmes en peine », parce qu'ils volent et revolent toujours sans se poser d'une extrémité du Bosphore à l'autre. Elle exige alors de longs récits sur les contrées que j'ai parcourues ; elle désire si fort les visiter, son cœur jaloux y voudrait reprendre tout ce que j'ai laissé de moi.

— Racontez, que je voie dans votre âme toutes les mers où vous avez erré.

Elle écoute, et sur l'horizon illimité qu'on embrasse de la Vigie, ses yeux cherchent curieusement les réalités dont j'évoque en son esprit les images. La nuit nous surprend souvent là-haut; elle s'abat sur notre île comme un suaire miséricordieux sur les enfans qui ont cessé de souffrir, elle nous sépare de l'univers vivant, protège notre tombe d'amour, y ensevelit notre bonheur.

Ces jours derniers, je lisais à Hélène le beau poème de rêve et de passion où il semble que notre solitude ait été pressentie par Shelley. Elle préfère à la plupart des poètes ce visionnaire, si rarement goûté par les intelligences françaises dont il dérange l'équilibre; elle a le même tour d'imagination ; pour rendre des pensées du même ordre et de la même intensité, elle réinventait naturellement les métaphores de ce génie qu'elle ignorait. Il nous touche surtout par la peinture divinatrice qu'il a faite de notre séjour d'élection; nous ne nous lassions pas d'en redire les strophes :

« C'est une île suspendue entre le ciel, l'air, la terre et la mer, bercée dans une limpide tranquillité, aussi brillante que cet Eden errant, Lucifer, baignée par les suaves et bleus Océans d'une jeune atmosphère... Comme une lampe cachée, une âme brûle dans le cœur de cette délicieuse île, un atome de l'Éternel, dont le sourire se déploie de lui-même, pour être senti et non vu, sur les rochers gris, les vagues bleues, les forêts vertes, remplissant leurs nus et vides interstices... Cette île et cette maison sont à moi, j'ai juré que tu serais la dame de cette solitude... Que ce soit là notre foyer dans la vie, et sur notre déclin, lorsque les années amasseront leurs heures flétries comme des feuilles, nous deviendrons le jour à jamais suspendu, l'âme vivante de cette île élyséenne, consciens, inséparables, ne faisant qu'un... Une seule espérance en deux volontés! »

L'âme vivante de cette île! Hélène l'est véritablement, je n'eusse jamais imaginé d'aussi étroites affinités entre un lieu et

une créature humaine. L'adorable femme a de ce lieu le mystère et la grâce, le calme et le sourire, les lumières changeantes, tour à tour brûlantes et douces. Mieux je la découvre, et plus elle me redonne les impressions que me donna la découverte de cette terre. Elle m'enseigne, plus sûrement et de plus haut, ce que j'avais commencé d'apprendre ici, le détachement de tous les faux brillans dont notre temps est si vain.

Au cours d'une visite indispensable que je faisais récemment à Hyères, un propos tenu à Cannes me fut rapporté : un de ces mots de femme piquée, toujours transmis par d'obligeans intermédiaires jusqu'aux oreilles de l'intéressé. On a déjà causé là-bas de ce qu'on appelle, faute d'en savoir plus long, mes assiduités à la villa des Cyprès. — « Oui, aurait dit une des bonnes âmes, notre cher d'Agrève est dans une nouvelle phase, la phase des jeunes oies. » Si fort est le pouvoir tyrannique des mots, que celui-là fit passer sur mon esprit une ombre d'ennui. A la réflexion, je comprends si bien qu'il ait été dit!

Dans un de leurs salons, Hélène doit paraître sotte et gauche; rien de ce qui travaille leurs cervelles agitées n'a de prise sur son intelligence et sur son cœur; tout ce qu'elle sent et pense leur est un ciel inconnu. Que ferait-elle parmi nos cérébrales exaspérées, dans ces milieux où l'on ne sait que juger, elle qui ne sait qu'aimer? Quand elles aiment ou croient aimer, ces dames, leur amour s'incorpore à leurs idées acquises, il est l'application d'une leçon épelée dans les livres; chez Hélène, les idées qu'elle acquiert s'incorporent à son amour. Elle est tout entière dans cette ligne d'une de ses lettres : « Ma pensée est l'enfant de mon amour. » Que ferait-elle dans leurs laboratoires de chimie sentimentale? Ma primitive doit y paraître aussi pâle qu'une de nos bruyères dans une de leurs corbeilles d'orchidées, aussi bêtement simple qu'apparaîtrait le vieil Homère, s'il revenait dans un des cercles où nos jeunes critiques dissèquent les idées qu'il faisait vivre. Ce monde n'a de curiosité que pour la manière dont les choses sont dites, pour l'agréable cliquetis que l'on produit en les entre-choquant; des choses en elles-mêmes il ne se soucie plus, trop de mots sont interposés entre elles et lui. Cette fille de la nature ne s'intéresse qu'aux choses directement regardées, à leur beauté intrinsèque, au mystère d'origine et de fin qui déroule ses spirales obscures derrière le plus humble témoin de la création.

Elle n'a jamais lu, elle ignore scandaleusement ce que l'éminent M. Un Tel a dit de l'illustre M. Un Tel, pourquoi ce dernier est illustre, comment il a coupé en huit le cheveu que de moins

habiles coupaient en quatre avant lui. On n'aurait pas assez de mépris pour accabler la malheureuse, si l'on soupçonnait à quel point son intelligence est démeublée de tout le bibelot qui encombre les nôtres, combien elle est étrangère à la plupart des noms, des mots, des finesses qu'il faut savoir pour ne pas rougir de honte. Mais je la vois s'arrêter longuement devant la fleur, l'insecte, la plus petite bestiole ; elle en admire d'abord la beauté ; puis, d'un grand bond soudain, elle s'élance jusqu'aux éternels problèmes qui méritent seuls d'occuper la pensée : d'où vient cette goutte de vie, où va-t-elle, quels rapports la rattachent à la nôtre ? Et le jeune esprit avide de lumière, navigateur audacieux de l'infini, m'interroge sur les quelques sondages faits dans ces profondeurs par les timides humains : sur la nature et les lois des astres qui nous versent leur inquiétude d'amour, sur les transformations des plantes, des animaux, de l'homme, dans leur marche lente vers les sommets provisoires de l'être où nous sommes nous-mêmes parvenus. Les seules notions qu'elle retienne et qui la satisfassent sont simples, générales, poétiques, pareilles à celles dont se contentaient les pâtres de Chaldée, les sages des vieux temps, quand ils scrutaient l'univers et la vie.

Lorsqu'elle me quitte pour regagner sa maison, — sa maison d'exil, à Hyères, — Hélène prend sur mes rayons quelques livres qui tromperont les heures chagrines de l'absence. Elle les lit, par besoin de savoir, et plus encore par désir de me suivre dans tous les chemins où j'ai passé. Ce sont les grands poètes, les penseurs qui ont tâché de bonne foi à débrouiller l'énigme de nos destinées, les historiens des races animales et des races humaines. Indifférente au détail, elle s'attache aux lignes d'ensemble, aux lois supérieures qui se dégagent des faits, aux caractères généraux des peuples et des siècles. Je lui arrache à grand'peine les impressions qu'elle a gardées d'une lecture : toujours prête à m'ouvrir tout son cœur, ma *Silentiaire* a pour les opérations de son esprit une pudeur craintive, elle les estime trop pauvres, elle n'ose pas les avouer. Confuse de ce qu'elle nomme son ignorance, de ce que j'appellerais la libération de l'inutile fardeau dont nous sommes surchargés, elle redoute ma prétendue supériorité. Et moi je suis stupéfait de la justesse et de la vigueur avec lesquelles cette intelligence neuve a saisi l'essentiel dans le vrai, rejeté le faux et le superflu. Si elle pouvait lire dans ma pensée, elle y connaîtrait combien je l'envie. Je suis compliqué ; elle est simple et droite comme la flèche qui vole au but. Je le vois passer si haut au-dessus de ma tête, ce trait lumineux !

Par là, mon Hélène grandit sur l'horizon spirituel, vivant

symbole de ce que cherchent à tâtons les meilleurs de notre temps, quand leurs yeux dessillés aperçoivent l'affreux néant de notre travail de termites. Elle m'enseigne d'exemple la réaction du cœur contre l'orgueil intellectuel, la voie de la rénovation, le retour à la nature. Elle est le type précurseur de la fleur humaine qui repoussera dans le terreau décomposé de notre civilisation, s'il n'est pas condamné à périr, ce monde, enseveli sous la poussière d'idées que son labeur a soulevée. — « Hélène, âme sereine comme le calme des mers », la parole du prophétique Eschyle me remonte à la mémoire, lorsque je regarde l'être de grâce qui se meut harmonieusement dans la lumière de nos grèves, lorsque je l'écoute me livrer ingénument des pensées si fortes qu'elles font comme un bruit d'ailes autour de ce beau front. Je vois alors en cette enfant la plus haute dépositaire de la vie universelle, la protestation de cette vie contre un monde agonisant, la sibylle révélatrice du monde meilleur qui naîtra d'un de ses regards.

Son charme est d'ignorer sa grandeur. Hélène croit que je raille ou que ma passion abuse mon jugement, quand je lui dis qui elle est, pourquoi les oliviers s'inclinent sur sa tête et les hommes à ses pieds. Elle se tait aussitôt, prend un air fâché de la moquerie, redevient petite fille; surtout et toujours, elle reste la femme aimante et passionnée, donnant ses trésors de tendresse comme le seul bien qu'elle possède.

— Vous comprenez plus que moi, j'aime plus que vous; vous pouvez tout savoir, vous ne saurez jamais combien j'aime, et cela seul importe.

Elle peut être si enfant, à l'île, quand elle oublie dans cette forteresse de notre amour les menaces suspendues sur lui. Sa tension pénible d'autrefois a disparu. Ailleurs et avant l'éclosion dans le bonheur, elle ne sortait guère de son sérieux triste; maintenant un rien l'amuse; de radieuses gaîtés éclairent ses sombres yeux. Elle se divertit aux figures originales, aux histoires de nos pêcheurs. Mon fabuleux Savéû n'eut jamais d'auditeur plus attentif et plus bénévole.

— Vous régnez sur toute la terre, lui disais-je, quand nous passions en revue cette nichée d'oiseaux migrateurs : colons de toute provenance, vieux marins de nos flottes, épaves étrangères comme Zourdan, sylvains inquiétans comme ces Piémontais des charbonnages, qui la font se serrer si fort contre moi, le soir, lorsque nous les rencontrons dans leur montagne. Elle les a tous conquis, ses sujets; même ce vieux grognon de commandant Jorioz, qui occupe la sinécure de régisseur pour le compte du propriété-

taire. Ancien officier au service d'Italie et de France, ancien candidat à la députation, ancien malchanceux en tout, le Savoyard s'est rembuché à Port-Cros. Il habite le petit pavillon à un étage qui flanque notre maison, en retrait sur une terrasse plantée d'orangers et d'énormes buissons de marguerites comme je n'en ai vu nulle part; des centaines d'étoiles blanches aux cœurs de feu scintillent dans le rideau vert sur la demeure du régisseur. Il distille là cette exquise liqueur de baies de myrte où est concentré tout le parfum des Iles d'Or, il rêve de faire une fortune en vulgarisant son produit; mais, pour son usage personnel, Jorioz préfère immodérément l'absinthe. J'accuse Hélène de favoriser une flamme nouvelle chez le commandant, quand il apporte à mon amie des oranges et des brassées de marguerites, avec ce compliment :

— C'est ce que j'ai de plus beau au monde; on peut en couper, ça repousse comme le chiendent, ça ne lâche plus la place.

Je crois bien que le pauvre homme est en train de noyer un amour naissant, car il double les doses d'absinthe. Mais ne sont-ils pas tous ici les amoureux d'Hélène? Quand elle s'éloigne de l'île, quand sa silhouette s'évanouit derrière la voile du *Souvenir*, au tournant du Vieux-Château, il fait moins chaud, il fait moins clair à Port-Cros; et nos marins pensent peut-être ce que disaient les soldats de l'Empereur disparu : « Notre soleil s'est couché, nous avons tous froid. »

Je me transporte aussitôt à Hyères pour la revoir là, ne fût-ce qu'un peu, ne fût-ce que très mal. Nous retrouvons quelques aromes et quelques sourires de notre île, dans nos promenades sur les pentes des Maurettes, au vallon retiré de Sylvabelle, aux Pesquiers, sous les pins parasols qui contemplent leurs grandes images dans le miroir métallique des étangs. Hélène a-t-elle une matinée de liberté, nous partons dans la carriole traînée par Boude, le brave petit cheval corse docile à une pression de la chère main ; il nous mène sur les routes peu fréquentées qui longent la mer, au pied des montagnes. De l'auberge où nous déjeunons, nos regards d'exilés convoitent les blanches clartés des vieilles citadelles, la Vigie, l'Estissac : elles nous appellent là-bas, sur les cimes de Port-Cros.

A Hyères comme partout, l'univers tient entre nous deux, rien n'existe pour nous en dehors du cercle magique où nous l'avons circonscrit ; mais on ne supprime pas la tyrannie du monde en s'efforçant de l'ignorer. Le monde se rappelle à nous par ses

gênes, ses conversations, par les rencontres fortuites d'où un ennui cuisant peut sortir. Rejetés de notre libre solitude dans la banalité de la vie publique et surveillée, tout nous contraint ; tout me blesse, jusqu'au service des gens de l'auberge. Ils ne devinent pas qu'on doit servir à genoux l'hôte céleste qui les visite ! Chez nous, à l'île, j'ai à peine eu besoin de dire à mon petit boy annamite qu'il devait m'imiter, s'agenouiller chaque fois qu'il présentait à la Dame de l'apparition un mets ou un objet ; cet hommage d'adoration, il semblait que l'humble enfant d'une race croyante le rendît d'instinct, terrassé par le prestige de créature autre et supérieure qui émane de notre reine.

Le monde se rappelle à nous et nous rappelle tout ce qu'il y a de précaire, d'empoisonné, de périlleux dans notre bonheur furtif. Alors passent entre nous des tristesses inexprimées, des silences de chagrin après les silences d'extase. Certes, Hélène me l'a répété mille fois :

— Je n'ai pas connu une seconde l'hésitation ou le regret : je n'ai pas envisagé une seconde la possibilité d'une lutte contre la force irrésistible qui me jetait toute à vous ; cette force existait au fond des temps, elle était déjà dans chaque atome de mon être alors qu'il se formait, elle y sera jusqu'à la dissolution du dernier de ces atomes.

Mais elle tremble pour l'avenir de son amour. Elle le voudrait sûr et libre sous la garantie du pacte social ; elle voudrait le proclamer à la face des hommes, rayonner sur tous la lumière qu'elle doit cacher. Elle aime à se persuader et à me persuader que sa délivrance est possible, prochaine : dans le pays où le sort l'enchaîna, les lois et les mœurs se prêtent facilement à l'annulation des unions trop mal assorties. Aux heures où disparaît ce frêle radeau d'espoir, elle perd courage, elle me redit ce qu'elle m'a déjà crié si souvent :

— Prends-moi, emporte-moi où tu voudras ! Je suis prête : que je sois ta servante méprisée, pourvu que je sois tienne à jamais !

La raison revient, et l'espérance : le remède existe, encore un peu de patience et de sagesse. Nous faisons alors de beaux projets : la même vie, à Port-Cros, dans la même maison, toujours ; on achètera l'île ; et, dit-elle avec la gaîté revenue, on « remettra du canon dans les forts, on tirera sur tous ceux qui voudraient aborder ; rien que nous deux, n'est-ce pas ? » — Je l'écoute, je veux croire comme elle ; et moi qui avais de tout temps l'horreur du lien, de l'irréparable, je donnerais aujourd'hui le reste de ma vie pour rectifier dans la règle commune notre fausse situation, pour prendre fièrement à mon bras, ne fût-ce qu'un seul jour, celle de

qui me viennent tout orgueil et toute joie. Ah ! il ne s'agit plus de me prêter à une heureuse aventure : c'est le don vrai et définitif, cette fois.

... *Cette fois!...* Combien de fois l'ai-je dit? — Voyons, je suis seul, loin, elle ne m'entend pas, je puis anéantir ce papier où j'écris : mon âme doit y comparaître nue, entière, je fouille jusqu'au fond de ses replis, je veux froidement me voir vrai... *Cette fois???* Eh bien! non, il n'y a pas de replis ; et je ne répète pas le mensonge usuel, banal, où nous nous trompons de bonne foi nous-mêmes, quand je réponds aux doutes, aux craintes de la pauvre Hélène, torturée par mon passé :

— Oui, j'ai senti avant vous, par d'autres ; mais autrement, ce n'était pas *cela!*

De même la pendule qui sonne l'heure sur ma table, dans l'instant que j'écris cette ligne : elle a frappé bien souvent ces mêmes coups, du même timbre ; pourtant elle n'a jamais sonné cette même heure, avec le même prolongement de vibration ; *cette fois*, elle a l'accent inimitable de l'heure qui tombe sur un mort, du clocher de l'église où on le porte ; l'accent solennel de l'heure qui clôt pour lui les autres et commence l'éternité.

HÉLÈNE A JEAN

« *Ce 6 juin.*

« Encore à Toulon, le lieu menaçant d'où l'on part? Pourquoi les hommes vous reprennent-ils à moi? Que faites-vous parmi ces morts que nous avons jugés, au lieu de faire ici de la vie pour votre créature?

« Si vous tardez, vous ne me retrouverez plus. Ce matin je suis descendue aux Pesquiers, seule. Il faisait trop bon, pour un jour sans vous. Sur les salines, l'atmosphère était l'âme des violettes que vous mettiez dans notre chambre, à l'île, comme elle était hier soir l'âme des roses éteintes de mon jardin. Le tremblement de la chaleur sur les miroirs tièdes me rappelait ces rayons jouant dans la toile des araignées, vous vous souvenez, au Val Notre-Dame : le matin où elles avaient si bien travaillé dans la rosée, où nous traversions les métiers des fines ouvrières qui tissaient de l'air en fils d'argent. Je me suis assise sur le talus des étangs; je me sentais me répandre dans tout, j'étais partout, sauf en moi ; j'étais dans ce tremblement de chaleur, dans le vert doré des pins qui mordaient le ciel bleu, dans le bain d'argent fondu qui étincelait au sud, par delà les îles vaporeuses. Je m'en allais, silencieusement annihilée dans la na-

ture ardente du pays béni, dissoute dans les atomes dansans au soleil. Que n'étiez-vous là, vous qui pouvez seul me retenir dans ce moi que vous recevez en vous? Dès que vous n'êtes plus à mes côtés, je m'échappe de moi-même. L'eau se sent-elle couler, dites? Si oui, elle doit ressentir ce que j'éprouve, une fuite de forces souffrantes qui se précipitent ailleurs.

« Revenez. Ne vous laissez pas reprendre par la mer. J'ai peur. Pas de la mer de l'île; là, elle est barrière, elle vous sépare et vous emprisonne; j'ai peur de la mer qui emporte, de celle que vous regardez peut-être, à cette heure, avec les ressouvenirs qui enlacent à la rencontre d'une aimée revue. Ne te laisse pas reprendre par la mer, je te caresserai mieux qu'elle, et je ne suis pas changeante comme elle. Demeure, et tu verras. Vous changerez encore, et moi pas. Je sais, je devine ce que vous ne direz jamais, vous doutez malgré tout, vous pensez qu'elle peut partir comme elle est venue, celle qui s'est jetée à vous d'un élan subit, et que le même élan peut la jeter à un autre. Jamais vous ne comprendrez la force unique, la loi suprême à laquelle j'ai obéi.

« Cette nuit, dans le ciel de feux vivans, une étoile filante a passé devant moi, une qui n'avait pas trouvé sa place dans son système, et qui s'évadait, qui allait s'écraser dans l'infini. Aucune puissance ne l'aurait arrêtée dans sa chute, ni fait dévier sur un point de l'espace autre que celui où elle était appelée. Je me suis vue en elle, j'ai dit : C'est moi, moi, qui devais aller à toi et ne pouvais aller qu'à toi. Ma destinée était aussi irrévocable que celle de ce feu sollicité par un autre. Vous ne pouvez pas être sûr comme moi de ces choses qui n'ont leur preuve que dans le cœur. Votre grande raison a refait un monde où elles n'ont pas de place. Mais vous verrez. Je sais bien ce que je ne peux pas dire.

« Reviens. Je voudrais être chacun des pavés où ton pied se pose, dans cette ville; d'abord pour qu'il se pose sur moi; et puis pour me soulever, pour te rapporter dans notre île. Mon bien-aimé, ramène-moi dans l'île de paradis, où mieux qu'ailleurs je suis toute tienne,

HÉLÈNE. »

JEAN A HÉLÈNE

« *Le 7 juin.*

« Ma grande raison, c'est vous, mon Hélène. Depuis trois mois, ma fleur de mars s'est épanouie, et sous son reflet le monde m'apparaît tout autre. Comment croirai-je encore à ce que j'appelais mon expérience?

« Tout la confond, dans le miracle constant où vous me faites vivre. L'expérience m'enseignait la mobilité des sentimens, leur

inévitable et rapide usure : les nôtres sont immuables, chaque jour les affermit. L'expérience m'avait montré au fond de tout amour le conflit de deux égoïsmes, ou, chez les meilleurs, une école de sacrifices perpétuels qui maintiennent seuls l'harmonie; ces mots d'égoïsme et de sacrifice n'ont pas de sens pour nous, puisque nos volontés pareilles n'ont pas cessé une minute de courir l'une au-devant de l'autre. L'expérience protestait surtout contre l'absurdité de ces termes contradictoires : une grande passion tranquille. Qui dit passion dit orages, alternative de délices et de fureurs, lutte de deux fauves s'étreignant pour se mieux déchirer. Dans la succession de fougues et d'extases où nos jours s'écoulent, je ne retrouve pas le souvenir du plus léger dissentiment, la trace d'un reproche, l'ombre d'une bouderie. Nos cœurs, — le mien n'est pourtant que trop expert à cette recherche, — nos cœurs n'ont pas découvert le point épouvantable, le point fatal par où deux cœurs ne se touchent pas. Ah! si jamais on contait à d'autres notre histoire intime, elle paraîtrait ennuyeuse autant qu'invraisemblable. Qui voudrait croire à ce miracle des miracles? Tu l'as fait, tu m'as incliné devant son évidence, chère magicienne.

« L'expérience! la raison! C'était l'humble lampe de terre qu'on plaçait près du mort, dans les sépultures antiques, pour le guider dans les ténèbres où il allait cheminer. Vous avez vu chez moi quelques-unes de ces lampes, ramassées dans les tombeaux de l'Orient; ceux à qui je les ai prises n'en avaient plus besoin; le vrai jour, le jour éternel, a remplacé pour eux l'inutile veilleuse du sépulcre. Comme eux, je n'ai plus souci du pauvre luminaire qui éclairait ma nuit, au temps que j'étais chez les morts; j'ai vu le vrai jour dans tes yeux adorés, mon Hélène, je n'en pourrais plus supporter d'autre.

« Je les baise longuement, pour leur voiler toute autre image; et puisqu'ils demandent le soleil de l'île d'or, le soleil qui les fait heureusement beaux, je reviens, je ramènerai demain au château de féerie la Dame de l'apparition. Ordonnez seulement, vous à qui tout obéit, une mer belle, et docile à mon désir comme vous, chère aimée de votre

JEAN. »

JEAN A HÉLÈNE

« *Le 20 juin.*

« C'est aujourd'hui que vous devez revenir de ce voyage à Nice. Je vous sentais si loin! Ce matin, de la joie passe dans le

vent, il a touché votre robe, vous êtes plus près. L'île se réveille, elle attend sa reine absente. Tout votre peuple est gai.

« Voici les dernières nouvelles de vos sujets. Je suis allé relancer Savéû pour qu'il vous porte ce message. Je vous en prie, faites-vous raconter par notre vieux passeur, avec son sérieux et son accent, l'histoire qu'il m'a servie. Je l'ai trouvé en train de compter sa pêche de la nuit, maniant ces beaux poissons dont le vernis de laque brillante réjouit vos yeux : des chevrettes, des girelles d'une couleur superbe, avec leur bande de vermillon sur un dos bleu de lapis; une murène noire, à tête vipérine, montrant les deux dents aiguës, venimeuses, sous la mâchoire supérieure; un congre tigré de jaune comme une couleuvre. A mon compliment sur sa capture, le pêcheur répondit froidement : « Oh! les congres, il s'en prend de gros! Une fois, j'en ai pris un qui pesait six kilos. Nous avions pêché toute la nuit, nous étions las pour rentrer. — Tiens, je dis, si on faisait remorquer le bateau par le congre? Je lui mets un hameçon dans la bouche, j'amarre le filin à la barque, et va! Il nous rentra en rade, mon capitaine, jusqu'à l'estacade que voilà, mieux que si nous avions eu les avirons en main. »

« Vous le voyez, Savéû est dans ses jours de grave facétie. Cordélio également. Plus que jamais le boulanger souhaite la petite maladie qui laissera reposer sa santé; et je l'ai surpris sur le môle, hier, par une soirée torride, gesticulant au bord de la mer, clamant son invocation coutumière : « Pompez, Seigneur, pompez, pour les biens de la terre et pour le rafraîchissement de votre serviteur Cordélio! »

« Quant à votre plus humble sujet, il lisait de vieux livres pour raccourcir le temps triste; il y a découvert un prédécesseur de bonne renommée au moyen âge, le Moine ou *Monge* des Iles d'Or, comme on disait jadis. Lui aussi, ce moine vint couver dans notre vallée un grand amour. Le sien était malheureux. D'aucuns assurent qu'il florissait à l'île du Levant, mais je tiens pour ceux qui le font vivre à Port-Cros; on n'aime bien qu'ici. Le Monge s'appelait dans le siècle François d'Oberto, de la noble famille des Cibo de Gênes. C'était un homme de haute vie, de bon exemple et de continuelle méditation; il n'en souffrait pas moins d'une vive passion pour Elizette des Baux, comtesse d'Avelin. Cette femme n'eut pas le cœur de mon Hélène, elle fut cruelle au poète épris, qui lui dédiait des sonnets en rimes provençales. De désespoir, il revêtit le froc et se réfugia en un monastère des Iles d'Or. C'est lui, croit-on, qui le premier leur donna ce nom. Ses biographes rapportent qu'il y parvint fécond en poésie, rhétorique, théologie, en tous arts libéraux et inutiles; il écrivait divinement

bien toutes façons de lettres, ajoute Nostradamus : quant à la peinture et à l'enluminure, il y était souverain et exquis. Il prit dans son chagrin un goût prononcé pour la solitude et le recueillement. Chaque année, au printemps et à l'automne, il se retirait à son ermitage, il s'y plaisait au murmure des ruisseaux et des fontaines, au chant des oiseaux, à la diversité des plantes. Il fit de sa peine et de ce qui la consolait un beau recueil de rimes, tombé en la possession de Pétrarque ; trésor malheureusement perdu pour nous. Le roi Louis d'Anjou et la reine Yolande tentèrent d'attirer à leur cour le fameux Monge des Iles d'Or; il ne voulut pas quitter sa retraite, il y mourut dans la mélancolie, consumé par un feu que le cilice n'avait pas éteint. Sa poésie, fille de son amour, lui mérita une grande célébrité. Nous l'honorerons, nous le plaindrons. Votre Monge de Port-Cros ne demande pas la célébrité, il a mieux, il a assez, il a tout avec son amour.

« Il vous attend, n'est-ce pas? Venez, restez ; il me semble que vous ne venez jamais et que vous vous en allez toujours ! Dites à mon messager que vous appellerez le *Souvenir;* et si vous permettez au matelot de baiser votre main, comme j'enverai ce soir mon vieux Savéû!

Votre Jean. »

HÉLÈNE A JEAN

« *Ce 20 juin.*

« Le pilote des joies m'a trouvée à la villa, mon ami. Je suis revenue hier de mon pénible voyage; nous étions allées à Nice pour consulter des médecins, ma mère n'est pas bien. On lui conseille des eaux, un changement d'air pendant la saison chaude. Il faudra donc quitter le seul air où j'aie respiré le bonheur, depuis que je me connais! Je suis tourmentée pour ma pauvre vieille maman. Et par le mal dont elle souffre, elle me donne une seconde fois la vie : ces médecins m'ont fourni la meilleure raison pour ne pas retourner cet été là-bas, à l'affreux cauchemar de l'exil, de la séparation indéfinie, de la servitude sous un joug qui n'est pas le vôtre. Je n'ose plus regarder jusqu'au fond de mon âme inquiète et réjouie. Oh! qu'il y a de serpens cachés dans notre cœur, toujours prêts à se dresser quand les complications d'une existence mal faite le torturent! Je voudrais tant être bonne pour tous, depuis que je suis vôtre, n'avoir que de bons sentimens et de belles pensées comme les vôtres, mon Jean.

« Je les regardais hier soir dans le ciel, vos pensées. Je voyais

sur la plaine de petites lumières, les pensées vulgaires des maisons où veillaient les misères des hommes ; plus loin, sur la mer, les fanaux des barques errantes, pensées vagabondes et angoissées comme les miennes; là-bas enfin, sur vos îles où mon regard va toujours, de grandes clartés éblouissantes illuminaient l'espace à intervalles réguliers; c'étaient les éclats des hauts phares tournans, c'étaient vos hautes pensées, mon Jean, dominant toutes les autres, éclairant ma nuit, enseignant aux miennes leur route et leur refuge.

« Puis, la lune s'est levée derrière votre Vigie, et de là elle a jeté sur la mer ce tremblant pont d'or qui va de notre rivage à Port-Cros. C'est le chemin qu'elle me prête, un chemin de lumière magique pour les âmes, la céleste avenue qui ne peut mener qu'à vous. Que de fois je m'y suis élancée ! J'y cours, je passe, le rayon liquide me porte dans l'île où Diane m'appelle. M'as-tu entendue, hier soir, frapper à ta vitre avec lui, as-tu senti qu'il me déposait sur tes yeux ?

« Après-demain, si tu veux, je referai le voyage sur le pont de soleil. Oui, je demande la voile rose au Lavandou. Je veux voir encore une fois toute mon île, tout notre cher nous, avant de suivre ailleurs ma misérable destinée. Oh ! vous ne la délaisserez pas, dites, vous viendrez l'assister partout ! Partout je serai votre

HÉLÈNE. »

QUARTS DE NUIT

Port-Cros, 30 juin. — Une dernière fois, elle est venue ; nous avons refait toutes les stations aimées, revu tous les nids où chantent nos baisers du printemps enfui. La flamme de ces midis de juin brûlait nos rochers, embrasait les essences résineuses des forêts; les plantes aromatiques encensaient de leurs parfums ses pieds qui s'attardaient aux chers sentiers, la mer réverbérait du feu dans ses yeux avides d'emprisonner chaque image ; aux détentes du soir, on voulait mourir ! Nos cœurs, oppressés par l'angoisse de l'inconnu prochain, se fondaient plus étroitement dans ces ardeurs du ciel et de la terre. Ah ! quoi qu'il arrive, nous nous sommes bien juré qu'elle résonnerait encore sous nos pas unis, cette terre ; mais nous n'en subissons pas moins l'appréhension de l'ignoré, du nouveau, cet horrible nouveau qui est l'espoir des malheureux, l'épouvantail des heureux.

En regagnant le port pour embarquer Hélène, nous nous sommes arrêtés contre le petit cimetière de Port-Cros, sous le figuier où j'ai passé tant d'heures. Près du Vieux-Château, au

bas du versant qui regarde la terre ferme, c'est le point de vue sur Hyères le plus rapproché de ma maison ; là je viens d'habitude m'asseoir, lire, contempler de loin la ville où elle m'attend, la route bleue par où elle viendra. Le vieux figuier tordu, soufflété par le mistral, s'abrite sous le mur de pierres sèches qui défend l'enclos contre ce vent. La porte de fer était entre-bâillée, nous l'avons poussée, nous sommes entrés. L'étrange et unique cimetière! Un champ d'épaves. Pas plus grand qu'une chambre d'attente, quelques mètres carrés : des herbes roussies, des ronces fleuries, une douzaine de croix noires déjetées, faites de planches d'échouage, où des noms vagues sont griffonnés à la craie. A peine des noms : les prénoms des bûcherons piémontais oubliés là, sous quelques mots de prière italienne; les numéros matricules des soldats décédés, du temps qu'il y avait un lazaret à Bagaud : « Hugues, soldat de 2e classe... » — « Ici repose le corps du nommé Cabass... » Et des anonymes, les naufragés que Savéû repêche à l'automne ; des inscriptions qui s'effacent sur le néant, comme celle de l'inconnu qui dort sous ce plant de cinéraire : « Ci-gît, repose, une victime du navire *la Lucie.* »

— Oh! fit Hélène, ne dirait-on pas des âmes de mouettes, posées un instant dans ces buissons de fleurs?

Elle a raison. Ce n'est pas un cimetière, c'est une halte d'oiseaux de passage, de morts errans.

— Oui, répondis-je, et il faudrait la crayonner sur chacune de ces planches, la juste épitaphe que notre poète Shelley fit pour son ami Keats :

ICI REPOSE UN HOMME DONT LE NOM FUT ÉCRIT SUR L'EAU.

— C'est la tienne, c'est la nôtre, reprit Hélène. Elle ajouta, pensive : — On serait bien ici, dans la tombe des mouettes, au chaud soleil, devant la mer, endormis par cet éternel chant de nourrice au chevet de ce berceau. On s'aimerait comme il faut s'aimer, les os mêlés dans la paix bien sûre, pour toujours.

Elle ne pouvait plus s'arracher de l'enclos. Je l'ai emmenée. Je vais la suivre, la rejoindre, je ne sais où. Pourvu qu'elle y soit, que m'importe le lieu? Ne suis-je pas aussi un déraciné, une de ces ombres flottées dont « le nom fut écrit sur l'eau »?

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

ROME ET LA RENAISSANCE

SOUS LA VOUTE DE LA SIXTINE

1508-1511

I

Grâce à ma posture si tendue, j'ai déjà gagné un goître, et mon ventre touche presque au menton. Plus je dresse ma barbe vers le ciel, et plus je sens mon cerveau descendre le long de mes épaules, tandis que le pinceau, sans cesse dégouttant, fait de mon visage un magnifique pavé aux couleurs bigarrées. Les jambes me sont rentrées dans la panse... et mes yeux ne peuvent voir où se dirigent mes pas. Mon esprit ne porte que des jugemens faux et bizarres : un fusil tordu ne donne pas un tir juste... Défendez donc, ô ami, mon honneur et mon art également fanés; car ma place n'est pas tenable, et la peinture n'est point mon fait!...

Ce sonnet d'un drolatique lugubre, Michel-Ange l'adressait à un certain Giovanni da Pistoia (1), un jour de mauvaise humeur et de découragement; et il connut beaucoup de ces jours sous la voûte de la Sixtine... On sait ses démêlés avec Bramante, dès le début, au sujet d'un malencontreux échafaudage que le grand architecte lui avait fait arranger, et que le peintre eut hâte de remplacer par une construction toute nouvelle et des plus ingénieuses. « Il lui fallait un pont aux dimensions de la chapelle elle-même; sur cette spacieuse estrade plusieurs tours mobiles

(1) *Rime di Michel Angelo*, éd. Guasti, p. 158. L'autographe du sonnet existe encore; en marge, on voit l'esquisse d'un homme qui, le ventre rebondi et la tête en arrière, est en train de peindre un plafond auquel il est suspendu par des cordes.

de hauteur différente lui permettaient d'atteindre partout la surface de la voûte qui s'élevait au-dessus de la corniche dans une courbure inégale. Comme les fenêtres se trouvaient au-dessous du niveau, il dut aviser au passage de la lumière; il dut aussi se ménager le moyen d'enlever à loisir certaines planches du pont, afin de pouvoir juger d'en bas de l'effet de sa peinture (1)... » A peine installé dans son atelier aérien (octobre 1508), il fut sur le point d'abandonner complètement la partie : une moisissure étrange avait envahi son premier essai sur l'enduit du mur, et aussitôt il crut tout perdu. Il courut chez le pape : « Votre Sainteté voit bien que je ne suis pas fait pour cet art! » Le pape envoya sur les lieux l'architecte Giuliano da San Gallo qui reconnut sans peine que l'humidité excessive de la chaux était la seule cause du mal. — Est-ce aussi à la suite du même accident que Buonarroti prit en aversion ses *frescanti* toscans?... Il avait appelé à Rome tout un groupe d'artistes florentins plus ou moins renommés, — Granacci, un ami d'enfance, Bugiardini, Jacopo di Sandro, Indaco, Agnolo di Donino, Aristotile, — et avait passé avec eux des traités formels : ils devaient l'aider de leur expérience en matière de peinture murale et prendre leur part dans l'œuvre qu'il projetait. Les grands génies ont parfois leurs grandes naïvetés; et c'en fut une assurément chez Michel-Ange de croire un seul instant que son art ou son caractère admettait une collaboration quelconque. Un beau matin (janvier 1509) les *frescanti* trouvèrent la chapelle close, close aussi la demeure du maître; et ils pensèrent judicieusement qu'ils n'avaient plus qu'à s'en retourner à Florence (2)...

Le maître renonce désormais à toute aide et secours, et s'attache à son œuvre avec ce mélange d'ardeur et de défaillance qui fait de cette période de sa vie un spectacle si curieux et si

(1) Heath Wilson, *Life of Michel Angelo*, p. 119.

(2) M. Heath Wilson (p. 155 seq.) a pourtant de la peine à croire que l'immense travail de la voûte ait pu être achevé par un seul homme dans l'espace de quatre ans; il suppose qu'après l'avortement de la tentative avec Granacci, Bugiardini, etc., Michel-Ange a dû avoir recours à la collaboration de plusieurs autres artistes plus obscurs et moins antipathiques. Mais la correspondance de Buonarroti ne contient pas la moindre allusion à un tel fait, tandis que celui relatif à l'essai avec Granacci et ses compagnons y a laissé des traces nombreuses. Si modestes, en outre, qu'aient pu être à l'origine ces collaborateurs supposés, ils ne seraient pas demeurés inconnus à jamais après le retentissement qu'ont eu les peintures de la Sixtine dans la suite. L'exécution d'une telle œuvre par un seul homme, dans un espace de temps relativement bien court, est une chose extraordinaire sans doute; mais l'homme était extraordinaire, lui aussi, et les lettres écrites par lui pendant cette époque témoignent suffisamment de l'énergie incomparable qu'il a su déployer à cette occasion. Il va sans dire, du reste, que le maître a toujours eu auprès de lui, dans la Sixtine, des *garzoni* en nombre convenable (trois ou quatre, je pense) pour lui préparer l'enduit, broyer les couleurs, piquer les cartons, etc.

émouvant. Il commence par la fin, par *le Déluge*, et exécute ses peintures dans un ordre inverse de celui qu'on suit maintenant pour les contempler. Il va graduellement du sud au nord, de l'entrée de la chapelle jusqu'au fond où est placé l'autel. Il procède par sections, par de larges bandes embrassant chaque fois une portion du plafond ainsi que les parties adjacentes des deux pentes latérales (1); et à mesure qu'il avance ainsi dans le travail, son art s'enhardit, se détend et se déchaîne : il n'est pas jusqu'aux figures décoratives de la vaste composition, suffisamment tranquilles et symétriques au début, qui ne finissent par s'ébranler, par s'agiter, se démener même dans la suite. Il est intéressant aussi d'observer que le projet fatidique du tombeau de Jules II ne cesse de toujours hanter le peintre et de lui fournir maint motif pour la voûte : l'ordonnance constructive de l'entablement tout autour du plafond, la distribution des surfaces au moyen de pilastres en saillie et de niches, avec des *putti* formant cariatides, etc., sont les mêmes ici que dans la célèbre esquisse de la *sepultura* que conserve le cabinet de dessins aux *Uffizi* (2). Quant à la science du *frescante*, si pénible à acquérir d'abord, Buonarroti ne tarde pas à la posséder et à la manier avec une maîtrise sans égale. Malgré les alternances continues dans le clair et dans le foncé, sa peinture présente une harmonie de couleurs, un ensemble tranquille et doux qu'on ne trouve pas toujours dans la salle de la *Segnatura* ni dans celle d'*Héliodore*.

Au bout de trois ans d'un labeur acharné et fiévreux, dont le sonnet à Giovanni da Pistoia et quelques lettres adressées alors par Michel-Ange à sa famille donnent une impression bien vive, la voûte proprement dite était presque finie; il ne restait plus à peindre que les lunettes et les tympans des fenêtres (*les Ancêtres du Christ*). C'est à ce moment que la catastrophe de Bologne fit revenir Jules II brusquement à Rome (27 juin 1511) après dix mois d'absence (3). Les désastres de la veille, ni les périls du lendemain n'empêchèrent pas le Rovere de s'occuper aussitôt de ses diverses entreprises artistiques. Il alla (juillet) poser devant

(1) Voyez, à ce sujet, la fine étude de M. H. Wölflin dans le *Répertoire* de Janitschek, XIII, p. 264 seq. C'est à tort qu'on représente généralement Michel-Ange exécutant d'abord les sujets historiques du plafond, ensuite les *Prophètes* et les *Sibylles* des pentes latérales, et en dernier lieu les figures décoratives : il a peint ces trois ordres de sujets *simultanément et par sections*. Ce n'est que les *Ancêtres du Christ*, dans les lunettes et tympans des fenêtres, qu'il a exécutés séparément et d'une seule venue, et cela après l'achèvement de la voûte proprement dite.

(2) Uffizi, cabinet des dessins, n° 608 (projet primitif pour le monument de Jules II)

(3) Voyez, dans la *Revue* du 1er avril 1896 : *le Jeu de ce monde*.

Raphaël pour son portrait dans la dernière fresque de cette *Camera della segnatura* dont il lui tardait de montrer au monde les magnifiques splendeurs. Si la Sixtine pouvait être ouverte elle aussi? Entr'ouverte du moins pour quelques jours et à l'occasion d'une grande solennité religieuse?... Que Michel-Ange, avec l'humeur qu'on lui connaît, ait cédé à une pareille fantaisie du pape et démonté le « pont » qui lui était encore nécessaire pour la continuation de ses travaux, cela a lieu d'étonner. Peut-être n'osait-il refuser une dernière joie au pontife alors si éprouvé et qui paraissait toucher à sa fin; peut-être bien aussi le secret désir de faire pièce à l'« Urbinate» et à sa *Camera* entrait-il pour quelque chose dans cette condescendance. Toujours est-il qu'à la date du 15 août 1511, Paris de Grassis put noter dans son *Journal :* « Vigile et fête de l'Assomption de la glorieuse Vierge. Le pape a voulu assister aux vêpres et à la messe solennelle célébrée par le sacristan dans la grande chapelle palatine. Car cette chapelle est dédiée à ladite Assomption, et le pape y est venu par dévotion ainsi que pour voir les peintures récemment mises à découvert... » Les jours suivans, tout Rome se pressait dans la chapelle palatine (1).

(1) M. Eugène Müntz a eu le grand mérite de signaler le premier les deux passages suivans qui, dans le *Journal* de Paris de Grassis, se rapportent aux peintures de la voûte : 1° *In Vigilia et Die assomptionis 1511. Pontifex venit ad Capellam... ut picturas novas ibidem noviter detectas videret.* 2° *In Vigilia OO. Sanctorum 1512. Hodie primum Capella nostra pingi finita aperta est.* Ainsi, la première et *partielle* mise à découvert des fresques de Michel-Ange a eu lieu dans la semaine de l'Assomption 1511, un peu plus de trois ans après le commencement des cartons pour la voûte; l'ouverture complète de la chapelle suivit l'année d'après, dans la semaine de la Toussaint (1512). Ces deux dates si précises et si authentiques du maître des cérémonies devraient couper court, il me semble, à toutes les relations confuses qu'on trouve sur la matière chez les écrivains, tant anciens que modernes, depuis Vasari et Condivi, jusqu'à MM. Heath Wilson, Springer et Wölflin; M. Carl Frey excepté. C'est aussi d'après ces deux dates qu'il faudrait rectifier la chronologie conjecturale de Milanesi pour plusieurs lettres de Michel-Ange relatives à la Sixtine. La lettre notamment (p. 23) adressée par l'artiste à son père, où il lui annonce *qu'il a fini la chapelle* et qu'il ne viendra pas pour *la Toussaint,* ne peut pas évidemment être de l'année 1509; elle est du mois d'octobre 1512.

Reste maintenant la question : Quelle partie des fresques était finie lors de la première mise à découvert, en août 1511? Le simple bon sens indique déjà que la partie qui a pris à l'artiste trois ans et demi de travail a dû être beaucoup plus considérable que celle qui fut achevée ensuite dans l'espace de douze ou treize mois. Aussi bien Michel-Ange dit-il, dans sa fameuse lettre à Fattucci (éd. Milanesi, p. 426 seq), qu'au moment où, pour avoir de l'argent, il s'en fut relancer le pape jusqu'au milieu de son armée à Bologne (fin septembre 1510), *la vôlta era quasi finita,* et que, de retour à Rome, il se mit à faire les cartons *per le teste e le faccie attorno di detta cappella di Sisto.* Ces derniers mots ne peuvent s'appliquer qu'à la peinture des lunettes et des tympans des fenêtres; c'était une partie distincte de la voûte proprement dite, une partie pour laquelle, avant 1511, il n'avait même pas encore préparé les cartons. On verra dans la suite que cette partie (*les Ancêtres du Christ*) diffère essentiellement, par le style comme par la facture, de tout le reste de l'œuvre.

Ce qui, dans l'immense composition, devait frapper dès l'abord, j'imagine, ces premiers visiteurs, c'était l'emploi qui y était fait de la figure humaine pour des fins aussi multiples que disparates. Ce monde de Michel-Ange ne connaissait qu'un seul règne, celui de l'homme, à l'exclusion de tous les autres règnes de la nature; l'homme y absorbait et remplaçait tous les phénomènes de l'univers. Ni ciel, ni horizon, ni paysage, ni monumens architectoniques nulle part; rien que la figure humaine sous toute couleur — chair, bronze ou *chiar oscuro* — et sous toute forme : ici, incarnation des idées les plus transcendantes, et là, simple motif de console et de base, prétexte d'ornement et d'arabesque; homme-Dieu dans Jéhovah, homme-Esprit dans les Prophètes et les Sibylles, homme-héros dans les personnages bibliques, homme-plante dans les colosses rampans et grimpans le long des ogives des fenêtres, homme-pierre dans les *putti* en grisaille et les enfans-cariatides, homme-crochet dans les *ignudi* chargés de guirlandes avec médaillons. Pour Buonarroti, la figure humaine restait toujours la forme absolue et le moyen d'expression unique en toutes choses et en toute occurrence.

Non moins extraordinaire, et plus déroutant encore si possible, devait paraître dans cette peinture le parti pris d'éviter tout l'ensemble des types, des symboles, des emblèmes et des conventions de l'art chrétien tel qu'il s'est développé à travers une longue suite de générations et sous la main de tant de maîtres illustres. On voyait des anges sans ailes, des saints sans auréoles, Dieu le Père sans couronne ni globe, des draperies fantastiques qui n'étaient ni le costume idéal, ni le vêtement réaliste des anciennes écoles. Michel-Ange répudiait entièrement le grand héritage du passé; le précieux trésor de croyances, de légendes et d'imaginations amassé par les siècles était comme non avenu pour lui; il prenait ses inspirations et ses modèles au delà du domaine exploré par ses devanciers, dans des régions inconnues et vagues, et inaugurait un art qui défiait toutes les habitudes prises, toutes les notions reçues, toutes les traditions consacrées.

Art étrange, hautain et arbitraire, qui faisait abstraction complète de la beauté, de la grâce, de l'agrément, et n'avait souci que du colossal, du pathétique et du nu! La prédilection du nu y allait jusqu'à refuser la ceinture de feuilles au couple chassé du Paradis. Le colossal y était l'attribut non seulement des Prophètes et des héros, mais aussi bien des figures les plus secondaires ou même purement décoratives. Peu de relation, en géné-

M. Carl Frey (*Jahrbuch preuss. Kunstsamml.*, XVI, ,91, seq.) a seul des vues justes dans la matière, à quelques exceptions près pourtant.

ral, entre le port et le geste pathétique des personnages et leur caractère ou fonction. Pourquoi, par exemple, cet air courroucé chez Ézéchiel, cette tournure impétueuse et impossible chez la Sibylle libyque? Pourquoi cette tension, cette contorsion chez de superbes adolescens taillés en Hercules — les *Ignudi* — et dont l'unique effort consistait à tenir le bout d'une guirlande? Un Mantegna et un Raphaël y auraient employé de gracieux petits génies, un peintre de l'antiquité quelques belles filles à longue chevelure... Des *putti* pour supporter d'énormes architraves en marbre, et des athlètes pour soulever des chaînes de fleurs : n'était-ce pas là une gageure contre toute raison des choses? Et la draperie qui suivait si rarement les lignes du corps et ses mouvemens; qui, sur le même corps, était à la fois serrée et bouffante, étroitement collée par endroit, et par endroit comme emportée par le vent! La plupart de ces géans si étrangement assis, accroupis ou ramassés, ne se tenaient en place et en équilibre que par la plus audacieuse des fictions; et aucun d'eux n'aurait pu se lever et marcher sans ébranler l'univers et faire sauter le cadre de la nature.

Nul égard du reste pour le spectateur : nul souci de lui ménager une vue d'ensemble, de lui rapprocher par des raccourcis de perspective une peinture élevée si haut et qui, dans bien de ses parties, échappait complètement à l'œil nu (1). En revanche, une distribution aussi insolite que bizarre de la surface au moyen d'une architecture simulée et d'une décoration fantaisiste qui ne pouvaient qu'ajouter, l'une et l'autre, au trouble déjà si grand des sens. Les scènes historiques se déroulaient horizontalement au plafond sur une échelle inégale, séparées entre elles par les arcs surbaissés de je ne sais quel temple hypèthre, orné de statues polychromes pantelantes. Les colosses isolés sur les pentes de la voûte étaient emménagés dans une suite monotone de niches dont les cariatides, représentées par vingt-quatre couples d'enfans en goguettes, formaient la disparate la plus étrange avec l'entablement massif et lourd qui était censé reposer sur leurs épaules. Quel écrasant étalage enfin de formes humaines; quelle profusion immense de *putti* et d'*ignudi*, quel oubli de ce précepte

(1) Malgré tout son enthousiasme pour les peintures de la *vôlta*, Vasari ne laisse pas de glisser une critique discrète sur l'absence de *prospettive che scortino* et le manque de *reduta ferma*. — Bramante avait dès l'origine dit au pape Jules II que Buonarroti ne saurait exécuter des figures vues d'en bas et en raccourci (*figure alte e in iscorcio*) « ce qui était tout autre chose que de peindre de plain-pied (*dipingere in terra*). » Voyez la lettre si curieuse de Pietro Rosselli à Michel-Ange, du 6 mai 1506 (Gotti, *Vita*, I, p. 46). Buonarroti aurait certes pu exécuter l'*iscorcio* tout comme un Mantegna ou un Melozzo; mais il a dédaigné de vouloir faire illusion : son sentiment intime de sculpteur s'y opposait.

d'or de l'antiquité, qu'il faut semer de la main et non du sac :

Χειρὶ μὴ θυλάκῳ σπείρειν...

Ainsi mis brusquement (et au sortir de la *Segnatura* encore!) en présence de cette peinture de Buonarroti, les visiteurs de la chapelle vaticane au mois d'août 1511 eussent certes été bien excusables de se buter, de se raidir, de crier anathème... Ils ne crièrent qu'au miracle, et Raphaël ne fut pas le dernier à lui rendre ses dévotions! Il déclarait remercier Dieu d'être venu au monde au temps d'un Michel-Ange, et il se mit aussitôt à marcher sur ses traces dans la seconde de ses Stances... C'est qu'il y avait dans cette œuvre immortelle une puissance, une fascination tout à fait irrésistible. C'est que chacun sentait instinctivement qu'il était puéril de prétendre aborder avec un compas l'incommensurable et demander ses causes finales à l'Infini. C'est que du haut de cette voûte, comme d'un autre buisson ardent, l'Esprit — le génie créateur — faisait entendre sa voix de tonnerre, la voix du mont Horeb : *Sum qui sum!...*

D'aucuns aussi ont cru y entendre une voix d'outre-tombe, la voix de Savonarole (1); — et ils ne se sont guère trompés.

Lorsqu'on parcourt les divers et si informes recueils des sermons de Savonarole, on est bien surpris de voir la place considérable que l'Ancien Testament a tenue dans l'éloquence sacrée du célèbre dominicain. Deux ou trois morceaux seulement portent des inscriptions rappelant l'Évangile; pour le reste des sermons, texte et titre sont toujours empruntés au livre des Juifs : il y a toute une série de prédications sur la *Genèse;* une autre sur l'*Arche de Noé;* une autre encore sur les *Prophètes*, depuis Isaïe, Jérémie et Ézéchiel, jusqu'à Zacharie et Jonas. Aucun orateur chrétien du moyen âge, aucun mystique des siècles précédens, n'a été à ce point pénétré, dominé et égaré par l'inspiration hébraïque; dans les actes et les paroles du grand saint d'Assise il n'y a pas même la plus légère trace d'une inspiration semblable... Aussi bien fra Girolamo se disait-il l'envoyé d'un Dieu que ne connut point le doux Bernardone : un Dieu courroucé et terrible, qui déjà a étendu sur le monde son glaive vengeur, — *gladius Domini super terram cito et velociter...* (2). Une telle éloquence ne devait pas

(1) *Savonarole, al quale egli* (*Michel Angelo*) *ha sempre avuta grande affezione, restandogli ancor nella mente la memoria della sua viva voce.* Condivi, ch. LV.

(2) Sentence souvent répétée par Savonarole. Dans son *Compendium revelationis*, il dit à ce sujet : « Ces paroles ne sont pas tirées des saintes Écritures, comme on le croyait, mais elles sont *nouvellement venues du ciel...* »

chercher son modèle dans le sermon sur la Montagne; elle le cherchait plutôt dans les imprécations des Lévites sur la colline d'Hébal. « L'histoire de l'Ancien Testament nous démontre *la nécessité* d'un châtiment prochain, » déclara Savonarole dans son sermon sur Habacuc.

Dans cet Ancien Testament, fra Girolamo a trouvé toute sa rhétorique; il y a trouvé également toute sa politique. Pour lui, l'idéal du gouvernement c'était la Judée du temps de Samuel, la Judée avant toute institution monarchique. « Le peuple d'Israël se gouvernait alors comme fait aujourd'hui le peuple de Florence : il n'avait ni roi ni prince temporel. Dieu leur envoyait un prophète, qu'ils appelaient juge, et qui n'avait aucune autorité, aucun pouvoir sur le peuple, ni pour tuer, ni pour prononcer sur quoi que ce fût. Mais ils lui demandaient conseil, et le juge, après s'être mis en prières, répondait ce que Dieu lui inspirait. Obéissaient-ils à la voix de Dieu, ils prospéraient; sinon, ils couraient de grands dangers... Ton gouvernement, ô Florence, est donc semblable à celui du juge des Israélites... » (*Sermon du dernier jour de l'Avent* 1494.)

Ç'a été la grande originalité, la grande fatalité aussi du prieur de Saint-Marc, d'avoir voulu ainsi continuer les juges et les voyans du peuple de Dieu. Il a écrit un traité spécial (*De veritate prophetica*) pour démontrer que Dieu peut encore, comme au temps de la Judée, envoyer des prophètes sur la terre, et que lui, Savonarole, est lui-même un de ces élus. Il en appelait constamment à ses prédictions qui se seraient toujours vérifiées, et il établissait des rapports mystérieux et parfois bien spécieux entre la marche des événemens et celle de ses homélies. « Une chose, — dit-il ingénument dans son *Compendium revelationis*, — une chose entre autres frappe d'admiration les hommes les plus distingués par leur esprit, et leur savoir. Depuis l'année 1491 jusqu'en 1494, j'avais prêché tous les avens et tous les carêmes sur le sujet de la *Genèse*, reprenant toujours mon texte, en commençant une station au point où je l'avais laissé en finissant la précédente : je ne pus cependant jamais atteindre le chapitre du Déluge avant que les tribulations fussent venues... » A la venue des tribulations, — c'est-à-dire à l'annonce de la descente de Charles VIII en Italie, — il aborda enfin (carême 1494) ce chapitre du Déluge dans une série de sermons dont treize sont parvenus jusqu'à nous. Il entendait construire un refuge pour ceux qui méritaient d'être sauvés, une *Arche de Noé*, une arche de vertus chrétiennes. Il ajoutait chaque jour « une nouvelle planche, » une nouvelle vertu à sa construction mystique qui fut prête le premier jour des Pâques. « Que chacun

s'empresse d'entrer dans l'arche du Seigneur : la porte est encore ouverte ; bientôt il ne sera plus temps!... »

Rien de plus naïf, de plus saisissant que le récit de ce carême de 1494 dans la chronique contemporaine de Cerretani : « Il a prêché dans l'église de Santa-Reparata (le Dôme) ; et lorsqu'il eut, au moment de l'entrée du roi de France, fermé l'arche à point (*appunto*) au milieu de la terreur, de l'épouvante et des cris, tout le monde se mit à errer dans les rues, silencieux et demi-mort... »

Est-ce l'effet du hasard seulement que, sur la voûte de la Sixtine, on retrouve ces mêmes grands sujets de la *Genèse*, de l'*Arche de Noé* et des *Prophètes d'Israël*, dont l'éloquence enflammée de fra Girolamo avait entretenu les Florentins, — et le jeune Buonarroti parmi eux, — pendant plusieurs années, de 1491 à 1496?... Et combien l'« affinité élective » de ces deux sombres génies devient plus évidente encore, quand on prend l'œuvre de Michel-Ange dans son vaste ensemble! Que les rares représentations du Sauveur et de la Madone s'y perdent et disparaissent dans la foule sculptée ou peinte des patriarches, des prophètes et des héros de la Judée, depuis Adam, Moïse et David, jusqu'à tous les descendans de Jessé! Ce livre des Juifs, auquel la magnifique école de Giotto, — fidèle en cela à ses origines d'Assise, — n'a presque point touché ; dans lequel les naturalistes du siècle suivant ont surtout trouvé des scènes d'idylle et de genre ; ce livre anime et remplit tout l'art religieux de Buonarroti ; il lui fournit ses récits les plus émouvans et ses personnages les plus pathétiques et terribles ; il lui éclipse l'Évangile! La voûte de la Sixtine vous parle de la chute, du déluge, du serpent d'airain, de la mort de Goliath, du supplice d'Aman, de la vengeance de Judith ; elle ne vous parle pas, et aucune des œuvres de Michel-Ange ne vous parlera, de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, de la Samaritaine et de la Madeleine, des Paraboles, de la Cène, du disciple aimé du Seigneur, de ces images pleines de grâce et d'amour qui ont bercé l'âme des peintres italiens depuis Cimabuë jusqu'à Raphaël...

L'antiquité et l'Ancien Testament, telles furent les deux grandes sources d'inspiration de Buonarroti, l'une pour son art profane, et l'autre pour son art religieux. Il a vu l'antiquité à travers le *Laocoon* et le *Torso*, et il a lu la Bible dans la version de Savonarole et à la lueur de son bûcher. Il a créé les *Allégories* de la chapelle des Médicis, et la *Genèse* et les *Prophètes* de la chapelle des Rovere : il a presque toujours manqué le Christ, mais il a trouvé d'emblée et fixé à jamais les traits de Jéhovah (1).

(1) Vasari raconte que de son temps les Juifs de Rome, hommes et femmes, faisaient le samedi des pèlerinages à San Pietro in Vincoli pour y prier devant la statue

II

La chapelle palatine du Vatican garde encore aujourd'hui l'aspect général qu'elle avait au temps de son fondateur, Sixte IV : à part l'œuvre gigantesque de Michel-Ange, tout y porte l'empreinte d'un moment précis du *quattrocento*, des années 1480-1483. La sobriété propre à l'architecture romaine de cette époque va jusqu'à une extrême sécheresse dans la construction de Giovannino de Dolci : vaste vaisseau rectangulaire où nul profil ni saillie ne vient arrêter le regard. La longue voûte en berceau manque de toute articulation et relief; le pavé, en *opus alexandrinum*, est également d'un travail très simple dans les parties qui n'ont pas été renouvelées plus tard, et plusieurs de ses carreaux incrustés de croix et de lettres nous révèlent que l'on s'est servi sans scrupules des débris d'antiques tombes chrétiennes qui jonchaient alors la colline de Saint-Pierre. La tribune en marbre pour les chanteurs, à l'angle sud-ouest du chœur, n'a rien d'imposant, pas plus que la grande balustrade qui, avec ses huit piliers aux chapiteaux et aux candélabres dorés, clôt au sud le presbytère dans toute la largeur de la nef. Une décoration monotone et presque monochrome simule sur les immenses parois latérales des brocarts d'or et d'argent séparés par des semblans de pilastres. Mais toute cette indigence est amplement rachetée par une suite continue de fresques qui se déroule en haut, sous les fenêtres, à l'instar d'une frise majestueuse aux resplendissantes métopes. Œuvre collective de Botticelli, de Cosimo Roselli, de Domenico Ghirlandajo, de Luca Signorelli, de Perugino et du Pinturicchio, ce cycle de peintures résume en quelque sorte l'art des maîtres toscans et ombriens au terme final de son développement et à la veille de la haute Renaissance.

Le cycle représente les principaux événemens de la vie de Moïse et de Jésus, et chaque épisode du Pentateuque y a son pendant ou son contraste dans un épisode de l'Évangile. Au baptême du sang par Séphora répond, en face, le baptême de l'eau par le Précurseur; à l'apparition de l'Éternel dans le buisson ardent du désert, la tentation du Christ dans le désert par le Satan; à l'élection du peuple de Dieu au sortir de la mer Rouge, la vocation des premiers Apôtres le long de la mer de Galilée. Plus loin, la législation du Sinaï a pour réplique le Sermon sur la Montagne;

de *Moïse*. Si la vérité de ce récit n'avait été sérieusement mise en doute par Bottari et Cancellieri, ce serait un trait curieux à ajouter au caractère *jéhovite* de l'art religieux de Buonarroti.

la remise des clés à saint Pierre est la contre-partie de l'usurpation et de la punition de Coré et de sa troupe; la dernière Cène du Seigneur correspond aux dernières recommandations de Moïse (1)... L'art du moyen âge s'est constamment fait l'interprète de ces associations et rapports *typologiques* que l'Église a tant aimé à établir entre l'ancienne et la nouvelle Loi, entre la Promesse et l'Accomplissement, entre le sacrifice d'Abraham par exemple et la Passion, le miracle de Jonas et la Résurrection, l'offrande d'Abel et la Sainte Messe. Mais nulle part ce parallélisme n'apparait aussi systématique, aussi inventif et même raffiné que dans la frise de la Sixtine; et il est peut-être permis d'y reconnaître une inspiration personnelle et directe du premier pape ligurien, grand théologien comme on sait, et auteur du livre intitulé *De sanguine Christi*, un des traités les plus subtils et les plus scolastiques du siècle. Quant à l'idée tout autrement originale et jusqu'alors sans précédent d'un appel fait aux peintres les plus renommés du temps pour concourir simultanément à une vaste œuvre d'ensemble et d'un enchaînement logique, — idée vraiment romaine et centralisatrice, catholique dans le sens littéral du mot et bien digne d'un pontife-mécène, — on est généralement d'accord pour en rapporter l'honneur au neveu de Sixte IV, le cardinal Giuliano della Rovere, et on la rattache à son passage par Florence au mois de janvier 1481 (2).

Lorsque ce neveu, vingt-trois ans plus tard, fut devenu le pape Jules II, il songea aussitôt à compléter une décoration si brillamment inaugurée jadis, et on connaît la pression tyrannique qu'il exerça à cet égard sur le génie récalcitrant de Buonarroti. L'artiste eut toutefois gain de cause quant au choix du sujet pour la peinture de la voûte. Le pontife avait d'abord projeté d'y mettre les douze Apôtres : les *Actes* lui semblaient le complément tout indiqué du *Pentateuque* et des *Evangiles* qui formaient déjà le thème de la frise; et dans les célèbres *arazzi* destinés pour ces mêmes lieux (3), Raphaël a montré depuis tout ce que cette donnée des Apôtres comportait d'élévation, de splendeur et de richesse. Mais il est on ne peut plus caractéristique que Michel-Ange ait trouvé le projet de Jules II bien « pauvre » (4),

(1) La série continuait autrefois sur les parois du nord et du sud. Au nord, à la place occupée maintenant par le *Jugement dernier*, on voyait, des deux côtés d'une grande *Assunta*, *Moïse exposé sur le Nil* et *la Nativité*; au sud, *la Résurrection* faisait pendant à *la Contestation de l'archange Michel avec le Diable touchant le corps de Moïse*, d'après v. 9. de l'épître de saint Jude.

(2) Schmarsow, *Melozzo da Forli*, p. 210.

(3) Les *arazzi* ont décoré la chapelle Sixtine jusqu'au sac de Rome, en 1527.

(4) « D'après le premier projet, je devais exécuter *les Douze Apôtres* dans les

et que, laissé enfin libre de suivre ses propres inspirations, il soit remonté du coup à la *Genèse* et au *Liber generationis!* (1)... Il imagina de peindre au plafond une histoire de la Création, et de placer sur les pentes à l'entour les Prophètes et les ancêtres du Christ : cosmogonie et théogonie grandioses; prolégomènes magnifiques aux vies de Moïse et de Jésus du cycle d'au-dessous; interprétation aussi toute nouvelle de la Bible, du livre des Juifs, dont elle révélait pour la première fois, on peut le dire, les sombres horizons et les sublimes terreurs.

Pour les prédécesseurs de Michel-Ange, en effet, l'Ancien Testament avait été surtout un charmant recueil de contes merveilleux, un vrai *novellino*, dont les récits toujours si variés, souvent si naïfs et parfois si profanes, les reposaient agréablement de la grande épopée évangélique aux scènes émouvantes et lugubres. Suivez ces récits tels que les déroulent tout au long, du ve jusqu'au xve siècle, les mosaïques de Santa Maria Maggiore, de Monreale, de l'*atrio* de San Marco, et plus tard les fresques de Cimabue à l'église supérieure d'Assise, de Paolo Uccello au *chiostro verde* de Florence, de Pietro di Puccio et de Benozzo Gozzoli au *Campo santo* de Pise : ce ne sont pour la plus grande part que des tableaux de genre, des peintures de la vie intime, une histoire familière et anecdotique des patriarches et des héros de la Judée. Les épisodes les plus hasardés, les moins édifians du canon juif sont reproduits posément, ingénument par ces artistes du moyen âge qui ne veulent rien perdre d'un texte aussi intéressant et tiennent à l'*illustrer* chapitre par chapitre et verset par verset. Ils le font avec abondance, avec faconde, bien souvent même avec une verve et une invention remarquables, et arrivent ainsi inconsciemment à *laïciser* de plus en plus les saintes Écritures des Hébreux : on ne devinerait guère un élève de Fra Angelico dans le peintre enjoué de la *Vergognosa*, des *Vendanges de Noé*, des *Noces de Jacob*, etc., au cimetière des Pisans. L'immortel élève de Perugino viendra (vers 1519) résumer en cette direction, comme en tant d'autres, le travail des anciens maîtres, l'effort des siècles passés, et lui donner l'expression harmonieuse et suprême. Une série d'idylles ravissantes tirées de

lunettes et remplir le reste avec les ornemens d'usage. En abordant le travail, il m'a semblé toutefois, et je le dis aussitôt au pape, que *cela ne serait jamais qu'une bien pauvre chose...* » Récit de Michel-Ange à Fattucci, *Lettere di Michel-Angelo*, éd. Milanesi, p. 427. — M. Wölflin croit reconnaître ce « premier projet » dans un dessin à la plume conservé au British Museum. (*Jahrbuch preussischer Kunstsammlungen*, III, p. 178 seq.)

(1) *Liber generationis Jesu Christi filii David, filii Abraham. Abraham genuit Isaac, Isaac autem genuit Jacob*, etc., etc. (*Evang. secundum S. Matthæum*, I, 1, seq.)

l'Ancien Testament, une cinquantaine de *vignettes* coloriées, pleines de grâce, de fraîcheur et d'élégance, telle sera, dans la *loggia* du second étage du Vatican, la célèbre décoration qu'on est convenu d'appeler la *Bible de Raphaël*.

Tout autre est, dans la chapelle palatine, la *Bible* de Buonarroti. Idylle et genre y sont rejetés au loin; le *novellino* a fait place à un vaste drame religieux, à un immense *mystère* qu'anime le souffle brûlant de Savonarole. Le *mystère* embrasse le ciel et la terre, et donne comme un abrégé de l'histoire sainte en une suite de scènes — de visions — du premier jour de la création jusqu'à l'Incarnation du Verbe, de Jéhovah jusqu'à Jésus...

Ce premier jour du monde a inspiré à Michel-Ange un tableau d'une hardiesse sans égale: car quoi de plus hardi que de vouloir figurer le vide et rendre visibles les ténèbres du néant?... « Le sujet nous reporte en deçà de la création. Le monde n'est pas encore; que dis-je? ni le temps, ni l'espace n'ont commencé d'être. Du fond obscur et terne comme d'un brouillard épais surgit une figure isolée avec une sorte d'effarement sublime, comme si elle était étonnée de sa solitude. Une tête, un buste, un bras, et c'est tout. C'est Dieu qui vient de se débrouiller du chaos; il est monté des profondeurs de l'infini, il a traversé les flots du silence; il émerge à la surface de la nuit; il regarde et va prononcer le *fiat lux!* (1)... »

Le tableau suivant nous montre déjà Dieu dans toute l'impétuosité et dans toute l'ubiquité de son pouvoir créateur: il étend les bras, et « les deux grands corps lumineux luisent dans le firmament »; il abaisse la main, et « la terre produit de l'herbe verte et des arbres fruitiers. » Il est à la fois présent et loin: dans le même cadre, nous le voyons de face et de dos; il apparaît à droite dans la plénitude et la précision de sa forme magistrale, en même temps qu'il disparaît à gauche dans le violent raccourci d'un vaste tourbillon. Le cortège des anges lui-même recule ébloui et troublé devant cette éruption soudaine de l'omnipotence divine. C'est bien le Jéhovah tel que l'ont vu et décrit les prophètes des Hébreux: « Jéhovah c'est la tempête qui rugit, l'orage qui éclate, le feu qui brûle, le vent qui passe; » mais c'est bien aussi le Verbe tel qu'essaiera un jour de l'interpréter le Faust de Gœthe: « Le verbe? plutôt la pensée, ou mieux la puissance, ou mieux encore l'action!... » Pensée, puissance, volonté, tout cela se lit dans cette figure splendide, la représentation la plus auguste du Père éternel que l'art ait jamais trouvée, et à laquelle

(1) Émile Montégut. *Philosophie de la Sixtine* (*Revue* du 15 février 1870).

on est tenté d'appliquer le mot magnifique de l'ancien auteur sur le Jupiter de Phidias « dont la beauté semble *avoir ajouté quelque chose à la religion des peuples*, tant la majesté de l'œuvre égalait celle du Dieu (1)... » Seulement chez Phidias ce Dieu était surtout, nous disent les anciens, sérénité et calme; chez Michel-Ange il est surtout *mouvement* et *action*.

Il est aussi *bonté*, n'ayons garde de l'oublier : il l'est de préférence dans ce troisième et dernier tableau, où il contemple son œuvre accomplie et la bénit d'en haut, *benedixitque dicens : crescite et multiplicamini*... Il s'avance vers nous du fond du firmament et traverse lentement les espaces, le regard abaissé vers la terre et les mains largement ouvertes. C'est toujours le même type de Jéhovah à la tête puissante, au front fendu par une ride horizontale et profonde que l'on voit également au masque célèbre d'Otricoli; mais les traits sont comme détendus et alanguis par l'expression d'une charité débordante, le visage est comme intérieurement éclairé par une flamme généreuse. Les anges, si émus et agités dans le cadre précédent, voguent maintenant placides et sereins, tranquillement abrités sous le manteau du Seigneur comme sous une immense toile de navire. L'accalmie est complète; aucun nuage au ciel, pas le moindre pli à l'horizon : l'univers attentif semble retenir son haleine pour mieux entendre la parole de grâce et d'amour. Un *andante* mélodieux et suave sert ainsi de finale à cette symphonie de la *Création*, dont les deux premières parties sont d'un mouvement si fougueux, si formidable.

Et à cet endroit il importe de faire observer que les neuf tableaux du plafond — quatre grands et cinq plus petits — constituent trois groupes distincts, trois vastes compositions tripartites : la *Création du monde*, le *Paradis*, le *Déluge*. Ce sont des *trilogies* conçues en forme de *triptyques* (2); et l'alternance de leurs panneaux longs et brefs anime comme d'un rythme musical toute cette suite des peintures inspirées par le livre de la *Genèse*.

Un mot aussi sur les anges qui, dans ces peintures, forment le cortège de Jéhovah, et que nous retrouverons également dans l'entourage des Prophètes et des Sibylles. Ils ne rappellent en

(1) *Phidiæ Olympius Jupiter, cujus pulchritudo adjecisse aliquid etiam receptæ religioni videtur, adeo majestas operis Deum æquavit.* (Quintil. *Inst. Or.*, XII, 10.)

(2) C'est-à-dire d'un grand panneau au milieu avec deux volets latéraux plus petits. Dans le triptyque du *Paradis*, les deux tableaux latéraux sont plus grands que celui du milieu, en conformité à la position des fenêtres de la chapelle à cet endroit. Remarquons encore que les épisodes historiques aux quatre angles du plafond (*Goliath*, *Judith*, *Aman* et le *Serpent d'airain*) ont également le caractère de *triptyques*.

rien les messagers surhumains, aux larges ailes et aux longues robes, de Giotto et de Giovanni da Fiesole; ils n'ont rien de commun non plus avec les *bambini* aériens, moitié Éros et moitié « papillons célestes » de Raphaël et de Titien. Sans ailes, sans draperies, aux membres robustes et à l'expression presque toujours sérieuse et parfois même sévère, ces anges de Buonarroti sont plutôt des manifestations plastiques de l'Esprit, des émanations multiples de l'idée transcendante. « L'ancienne angélologie hébraïque — dit Renan — était d'une simplicité extrême : des myriades de fils de Dieu, sans nom, entourent l'Éternel et sont comme l'éclosion sans cesse féconde de sa pensée. Michel-Ange, au plafond de la Sixtine, a merveilleusement compris cela : une sorte de *conque divine* enveloppe l'Éternel et les enfans heureux, à peine séparés de lui, qui fourmillent autour de lui et ne font qu'un avec lui (1)... » Là encore le disciple de Savonarole a su lire la Bible comme pas un de ses devanciers ou contemporains, a su pénétrer par l'intuition de son génie au plus profond du génie juif et de ses conceptions mystérieuses. Mais que veut dire la forme féminine que l'artiste a donnée à l'un des anges du cortège divin, aussi bien dans le tableau de la création du monde que dans celui de la création d'Adam ?... Je pencherais assez à y reconnaître la *Sapientia* du chapitre VII des *Proverbes*, chapitre que l'Église fait réciter aux offices de certaines fêtes de la Vierge. « Moi qui suis la Sagesse, le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies. J'ai été établie dès l'éternité. Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente; lorsqu'il posait les fondemens de la terre, j'étais avec lui, et je réglais toutes choses (2)... »

La seconde trilogie du plafond nous fait d'abord voir Dieu appelant à la vie l'homme qu'il a formé du limon de la terre. *Et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ*, dit la Bible : pour les artistes du moyen âge c'était là un problème des plus ardus de figurer ce « souffle de la vie » et de le mettre en action. Dans la mosaïque du vestibule de San Marco à Venise, Dieu suspend au cou d'Adam une petite *Psyché* ailée, toute nue et toute classique; à Monreale, c'est un rayon lumineux qui part de la bouche de l'Éternel et vient toucher les lèvres de l'ancêtre à nous tous. Moins ingénus, ou plus respectueux, les maîtres italiens du XIVe et du XVe siècle n'ont pas ces témérités enfantines et s'en tiennent généralement à un motif quelque peu terne et vague qui est presque une formule de convention et de sous-entendu. Au

(1) *Histoire d'Israël*, IV, p. 164.

(2) Voir le *Missale Romanum*, offices des 23 janvier, 8 septembre et 8 décembre. Se rappeler aussi que la chapelle Sixtine était dédiée à la sainte Vierge.

campanile de Giotto, aux portails célèbres de Jacopo della Quercia et de Ghiberti, dans les fresques de Pietro di Puccio au Camposanto de Pise, et de Paolo Uccello au *chiostro verde* de Florence, Dieu, légèrement penché sur le corps inerte d'Adam, est censé l'animer par un signe de bénédiction, ou en lui prenant la main; dans la peinture du cimetière pisan il lui saisit même les deux mains, comme s'il voulait le relever et le faire bien tenir sur ses pieds! C'est au milieu de cette manière timide et déjà traditionnelle de traiter ce difficile sujet qu'éclate soudain la conception de Michel-Ange, d'une originalité et d'une puissance incomparables. Du haut du ciel, entouré d'un essaim d'anges, spectateurs avides du grand acte, Jéhovah descend vers le fils de la terre, comme balancé par une brise douce et rythmée; son bras tendu dégourdit et attire magnétiquement les membres d'Adam, et son doigt impérieux leur communique l'étincelle de la vie... L'art humain ne connaît pas, ne connaîtra probablement jamais d'inspiration plus merveilleuse. Le mot d'*électricité* a été souvent prononcé à la vue du courant établi par les deux doigts qui se touchent; on s'est même demandé si une illumination sublime d'artiste n'a pas là devancé de plusieurs siècles la science d'un Galvani et d'un Volta? Peut-être serait-il plus simple de penser ici à certaine hymne de l'Église, hymne ancienne et auguste entre toutes, et que le peintre de la Sixtine a sûrement connue:

Veni, creator Spiritus,

Dextræ Dei tu digitus,
Accende lumen sensibus!...

Mais ce qu'il y a de plus surprenant, de plus émouvant aussi, dans cette peinture, c'est l'accent douloureux dont elle est pénétrée, c'est la tristesse poignante qu'elle communique à l'âme. Que l'Éternel paraît ici grave et soucieux; que ses traits expriment une pitié mystérieuse, une compassion voilée mais intense! Il sait, hélas! les épreuves, les misères qui attendent cette argile par lui animée; et l'homme, lui aussi, en a le pressentiment bien amer... Aucun élan chez le fils de la terre à ce moment d'un éveil si magique, aucune flamme dans les yeux qui viennent de s'ouvrir au spectacle du monde: plutôt de l'angoisse dans le geste, de l'abattement dans les membres; et dans le regard, grand mais morne, comme un muet reproche. Le corps affaissé sur le bras gauche qui lui sert d'appui, la jambe droite péniblement repliée, Adam a déjà ici l'attitude que Michel-Ange prêtera encore un jour à l'*Aurore* si lasse, si navrante du mausolée médicéen; cet

ancêtre du genre humain semble déjà vouloir pousser le cri de Job : « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable ? Pourquoi la vie a-t-elle été donnée à l'homme dont la voie est inconnue et que Dieu a environné de ténèbres (1) ? » Le fond sombre, désolé du génie de Buonarroti n'apparaît peut-être nulle part avec autant de force que dans cette page immortelle.

Contraste piquant : c'est la femme, c'est Ève qui, dans cette tragédie de nos origines, témoigne de la joie de vivre et en rend grâce à Dieu !... Elle jaillit de la chair d'Adam toute ravie et ravissante. Avec sa carrure robuste, avec son corps éclatant de fraîcheur et de santé et ses cheveux flottant le long du dos et de la gorge, elle représente la vigueur et la beauté des âges primitifs. Ce n'est pas la belle jeune fille, comme on l'a justement observé, « mais la grande aïeule, splendidement construite en vue de l'amour et de la maternité, la première des épouses et des mères. » Elle n'en est que plus touchante dans son humble attitude de reconnaissance et d'adoration envers le divin créateur, envers le Jéhovah cette fois humain et paternel avant tout ! Il est seul cette fois, sans nul cortège d'anges ; il est debout et de plain-pied avec le fils de la terre doucement endormi, et la compagne qu'il vient de lui donner pendant le sommeil ; par son geste bienveillant et placide il semble instruire cette compagne sur le séjour d'Éden... Encadré entre les deux grandes scènes pathétiques de la création d'Adam et de sa chute, ce gracieux petit tableau d'Ève fait presque l'effet d'une idylle, et donne au regard comme une ouverture furtive sur le paradis si vite perdu.

Perdu par la faute de la femme, par la faute de cette Ève belle mais fatale !...Dans le récit de la Bible toutefois, — dans les peintures aussi de Masolino, de Masaccio, de Raphaël (2), — la faute est encore naïve pour ainsi dire, n'est qu'un péché de curiosité, une *envie* : « La femme considéra donc que le fruit de cet arbre était bon à manger, qu'il était beau et agréable à la vue ; et en ayant pris elle en mangea et en donna à son mari qui en mangea aussi (3). » Michel-Ange, dans la Sixtine, amplifie le récit, creuse et assombrit le sujet avec une insistance marquée, presque cruelle et, tranchons le mot, *misogyne*. Accroupie sous l'arbre de la science que le serpent enroule d'une spirale écaillée, Ève trahit une agitation fiévreuse. Son corps n'a plus l'éclat virginal du premier jour : il a été comme hâlé par le souffle brûlant du désir ; les lèvres sont crispées et les yeux singulièrement aigus. Elle vient

(1) *Job*, III, 20, 23.
(2) Dans la chapelle Brancacci et au plafond de la *Segnatura*.
(3) *Genèse*, III, 16.

de persuader son mari qui, debout derrière elle, est en train d'abaisser une branche d'arbre, et sur le point d'atteindre la friandise défendue; mais, dans l'entre-temps, le diabolique reptile tend déjà vers la femme ce fruit à la dérobée, et elle s'empresse de le saisir... Il y a ici, dans l'arrangement si inusité (unique même, à ma connaissance) de la scène du Péché originel, un évident parti pris d'aggraver le cas de la femme, de la montrer en connivence secrète avec le mal, avec Satan; et la suite du tableau ne fait qu'ajouter à l'impression. La suite, c'est la terrible expulsion, dans laquelle Adam garde encore, malgré tout, une attitude fière et digne, l'attitude d'un Titan foudroyé; tandis que sa compagne, courbée et sournoise, la main crispée dans les cheveux, le regard en dessous et oblique, marche à ses côtés d'un pas chancelant et d'une allure féline. Nous voilà loin, certes, de l'Ève de Masaccio, bien attendrissante par sa douleur franche, sa lamentation sans vergogne; mais nous sommes peut-être plus près ainsi de la femme selon l'esprit des Hébreux, selon l'esprit de l'Ecclésiaste, de l'*Eva* avant l'*Ave*. « Et j'ai reconnu, dit l'Ecclésiaste, que la femme est plus amère que la mort, qu'elle est le filet des chasseurs, que son cœur est un rets et que ses mains sont des chaînes. Celui qui est agréable à Dieu se sauvera d'elle, mais le pécheur s'y trouvera pris (1)... »

La troisième et dernière trilogie diffère entièrement des deux autres par la proportion des figures, leur exiguïté relative mais frappante; et il serait malaisé de le nier : la brusque réduction de l'échelle pour une partie considérable du plafond ne laisse pas de détonner dans l'ensemble de l'œuvre. C'est précisément la partie par laquelle Buonarroti, on le sait, a inauguré son travail dans la chapelle; et cette considération a suggéré une hypothèse assez plausible d'apparence et qui, de fait, est maintenant généralement admise. L'artiste, a-t-on dit, ne s'était pas d'abord rendu un compte très exact des exigences de la perspective : il ne se serait aperçu que fort tard, après avoir achevé l'histoire de Noé, que les figures, vues d'en bas, étaient trop petites, et il aurait agrandi dans la suite les dimensions de ses *dramatis personæ* pour les tableaux du *Paradis* et de la *Création du monde*. L'hypothèse toutefois ne résiste pas à l'examen, pour peu qu'on réfléchisse à la science profonde qui a présidé à la conception de ces peintures de la Sixtine, à l'esprit organique qui en a fixé d'avance la distribution ingénieuse et la symétrie cadencée (2). Je crois

(1) *Ecclésiaste*, VII, 27-8.

(2) Qu'on remarque entre autres avec quel soin les triptyques du plafond sont aménagés de manière que les *grands* tableaux se trouvent toujours dans l'axe des

plutôt que la donnée biblique a imposé dans l'espèce des conditions inéluctables : il était impossible, en effet, de borner la scène du Déluge à deux ou trois figures, comme les scènes du Paradis et de la Création, et l'augmentation du nombre des personnes ici a dû nécessairement amener une diminution dans leur grandeur pour tout le triptyque. C'est ce que, du reste, on peut constater également dans le portail fameux de Jacopo della Quercia : là aussi le relief qui a pour sujet le Déluge se distingue des autres par un rapetissement des figures, suite de leur encombrement. Lorsqu'on songe aux hésitations, aux défaillances, aux reprises et *repentirs* qui ont marqué les débuts de Michel-Ange sous la voûte Sixtine, on admettra difficilement qu'il ait pu passer de longs mois sur son échafaudage en haut et peindre tout un tiers du plafond, sans s'inquiéter de l'effet que ses peintures produisaient vues d'en bas.

Elle n'en est pas moins bien saisissante et d'une invention magistrale, cette fresque du *Déluge* avec ces groupes si variés, si dramatiques !... Les sources du grand abîme viennent d'être rompues, les cataractes du ciel ouvertes ; « toute chair qui respire et qui est vivante sous le ciel va mourir, tout ce qui est sur la terre sera consumé. » Sur les hauteurs que menacent à la fois les eaux qui tombent et les vagues qui montent, une multitude d'êtres affolés de terreur a cherché un refuge qui n'est qu'un cruel mirage. A gauche, une grève aride et qui bientôt va être submergée est le radeau décevant où se précipitent des misérables des deux sexes et de tout âge. Un jeune homme s'y cramponne haletant au tronc supérieur d'un arbre mort que l'aquilon secoue déjà de toute sa violence ; un couple superbe, enlacé dans une étreinte convulsive, semble regarder avec envie l'heureux grimpeur, et c'est vers cet arbre aussi que court une mère éplorée, pressant sur son sein un tout petit enfant, au sourire innocent, insouciant, tandis qu'un second enfant plus âgé lui entoure la hanche de ses mains tremblantes. Une autre mère s'est laissée choir sur le sol, sans force, sans pensée ; accroupie dans sa torpeur, elle ne se tourne même pas vers le marmot qui se lamente derrière elle. Un homme beau et vigoureux s'efforce de prendre terre en portant sur les épaules son épouse dont le regard est comme fasciné par la marée qui les suit toujours furieuse, implacable, chassant devant elle une foule bigarrée chargée de sacs, de meubles, d'ustensiles et d'outils divers : pauvres gens, qui dans un tel cataclysme pensent encore pouvoir sauver leurs hardes et leurs friperies ! —

deux fenêtres correspondantes de la chapelle et en reçoivent la pleine lumière. (V. plus haut p. 772, note 2.)

Du côté opposé, à droite, un rocher battu à l'entour par la mer, est le théâtre d'incidens non moins tragiques. Un groupe de quatre figures y attire principalement l'attention. Un vieillard à la barbe longue et blanche et une jeune femme à ses côtés tendent avec angoisse leurs bras vers un homme au loin qui lutte courageusement contre la lame en lui disputant son précieux fardeau; mais l'adolescent qu'il vient de sauver des flots n'est plus qu'un cadavre, et l'indifférence, l'apathie des autres personnes réfugiées sur le même récif et toutes absorbées dans leurs propres infortunes, ajoute encore à la tristesse du spectacle.— Mais rien sous ce rapport n'égale en horreur l'épisode qu'on distingue au centre du tableau, au second plan. Là, des malheureux entassés dans une petite barque évidemment destinée à s'engloutir d'un moment à l'autre ne sont occupés qu'à repousser de toutes leurs forces les épaves humaines qui essaient de s'accrocher au frêle esquif; ils se jettent avec rage sur les intrus, ils les saisissent à la gorge, ils les accablent de coups, une femme les abat avec une énorme bûche : l'égoïsme féroce de la vie en danger, la brutalité de l'instinct de conservation éclatent ici avec des lueurs sinistres. Le reste est à l'avenant : tout dit l'immense désastre et l'universelle destruction. Au fond seulement, en haut, au-dessus de la barque infernale, une masse fauve et informe se dessine sur le ciel noir traversé par de longs éclairs : c'est l'Arche. Elle porte dans ses flancs le gage d'un monde à renaître; mais ce berceau d'une vie nouvelle fait l'effet d'un immense mausolée, tellement clos, mystérieux et sombre est le vaisseau-fantôme, « enduit de bitume dedans et dehors. » Un point cependant d'une blancheur éclatante luit dans son comble comme une étoile argentée : une colombe aux ailes déployées. La messagère de Noé, ou bien la colombe du Saint-Esprit?...

A l'encontre de ce grand cadre si mouvementé et émouvant, et comme pour mieux en faire ressortir le caractère pathétique et pittoresque, les deux panneaux latéraux du triptyque nous présentent des scènes tranquilles, conçues dans un style tout à fait sculptural. Par la composition aussi bien que par l'arrangement des détails, le *Sacrifice de Noé* (1) rappelle certains *tauro-*

(1) C'est bien le sacrifice de *Noé*, et non point celui de *Caïn*, comme le croient erronément la plupart des écrivains. On voit ici Noé et sa femme, ses trois fils et ses trois belles-filles : les « huit personnes seules sauvées au milieu des eaux » dont parle saint Pierre dans ses *Épîtres* (I, cap. III, v. 20; II, cap. II, v. 5. V. aussi *Genèse*, VII, 7). A gauche, on reconnaît les animaux qui, évidemment, viennent de quitter l'arche : un éléphant, un chameau, un taureau et un cheval. — A ceux qui se formalisent du sacrifice de Noé *précédant* ici le Déluge, nous ferons observer qu'ils ont devant eux un *triptyque* et non pas une suite de trois scènes dans un ordre chrono-

boles si fréquens sur les sarcophages romains, et les couronnes de lauriers qui ornent ici les fronts de plusieurs figures ne laissent pas de doute que l'artiste a eu positivement devant les yeux quelque modèle de l'antiquité. — Le dernier panneau fait également l'effet d'un véritable relief, et d'un relief bachique : il a tout l'aspect d'une de ces scènes du genre comme les anciens aimaient tant à en reproduire avec quelque aventure de leur Silène ; mais que la pensée de l'*Ivresse de Noé* est au fond douloureuse et navrante ! C'est la pensée qui a déjà marqué d'un accent tellement aigu l'histoire d'Adam : la pensée de l'humaine fragilité et de l'incurable misère de notre espèce... Le symbolisme intrépide du moyen âge a toujours prêté un sens *typologique* à l'action impie de Cham en la comparant au Couronnement d'épines : le Noé dénudé et raillé par son fils passait pour la *préfiguration* du Christ dépouillé et outragé par le peuple juif (1). Est-ce en vue de ce symbolisme que Michel-Ange a donné comme conclusion au récit grandiose de nos origines un *Ecce homo* aussi humiliant pour notre orgueil?...

Les magnifiques trilogies de la Création, du Paradis et du Déluge résument en quelque sorte les *Époques de la Nature*, l'âge *préhistorique* de l'humanité avant l'élection du peuple d'Israël et la proclamation de la Loi. Quatre scènes bibliques, aux quatre angles du plafond, se rapportent à ce peuple élu et témoignent de la protection divine qui lui a été accordée dans des occurrences diverses : ce sont les scènes du *Serpent d'airain*, de la *Défaite de Goliath*, de la *Mort d'Holopherne* et du *Châtiment d'Aman*. Le triomphe du jeune David et l'acte vengeur de Judith étaient devenus, dans la seconde moitié du XVe siècle, des sujets favoris pour nombre d'artistes florentins, — pour Donatello, Verrocchio, Botticelli et pour Buonarroti lui-même : — c'étaient des sujets patriotiques et républicains par excellence ; la veuve

logique : le *Sacrifice* et l'*Ivresse de Noé* sont les deux volets latéraux du tableau principal du milieu qui a pour sujet le *Déluge*. On peut faire la même remarque pour le triptyque de la *Punition d'Aman*.

(1) Le livre classique, sous ce rapport, le *Speculum humanæ salvationis* (du XIVe siècle) dit (cap. XXXVII et XXXVIII) :

Isti etiam Judæi Christum subsanando deriserunt,
Olym per Cham filium Noe figurati fuerunt.

Dans la *Biblia pauperum* (Heineken, II, 124), on voit l'*Ivresse de Noé*, à côté du *Couronnement d'épines*, avec la légende :

Nuda verenda videt
Patris dum Cham male ridet.
Pro nobis triste
Probrum, pateris pie Christe.

héroïque de Béthulie passait surtout pour la personnification de la liberté populaire. On sait qu'après l'expulsion des Médicis, les zélateurs de Savonarole avaient placé la *Judith* de Donatello à l'entrée du palais gouvernemental de Florence avec l'inscription : *Exemplum salutis publicæ cives posuere;* Michel-Ange ne fut pas sans doute fâché de statuer le même *exemple* jusque dans le palais des papes. On s'explique plus difficilement le choix de deux autres sujets dont je ne trouve pas de précédens chez les anciens maîtres; mais les thèmes prêtaient excellemment à des prodiges de dessin anatomique : et n'était-ce point là une raison suffisante pour l'art d'un Buonarroti?... Ces quatre peintures angulaires n'ont d'ailleurs d'autre destination que de relier entre elles les deux principales compositions de la voûte (la *Genèse* et les *Prophètes*) : ce ne sont que des œuvres épisodiques et presque des hors-d'œuvre; elles n'en contiennent pas moins des parties remarquables qui méritent de nous arrêter un instant. Quel dommage que la scène du *Serpent d'airain* soit si mal emménagée et si mal éclairée! Je ne connais pas dans tout le *Jugement dernier* d'épisode qui lui soit égal en vigueur du dessin et en expression tragique. L'inspiration du *Laocoon* est bien évidente; mais c'est ici un *Laocoon* multiplié et varié, répercuté en des échos toujours plus déchirans : tout un écheveau de corps humains et de hideux reptiles que l'œil dévide avec admiration et angoisse. Ce que l'artiste, dans un cadre aussi étroit, a su renfermer de souffrances physiques et de tortures morales, de terreur et de pitié, est vraiment incroyable. Qu'il nous apparaît bien différent, au contraire, et d'un sentiment exquis dans la *Judith!* Nous n'y voyons l'héroïne que de dos : elle a tourné la tête, comme effrayée d'un bruit à côté dans la chambre du meurtre; et ce trait si féminin de la peur ôte à son action sanglante quelque chose de son atrocité repoussante, rend à la virago ce *milk of human kindness* dont parle le poète. C'est une conception toute nouvelle du sujet et d'une délicatesse bien surprenante pour Michel-Ange; tout ce groupe de la femme de Béthulie et de sa servante a une grandeur et une simplicité éminemment classiques : on comprend et excuse l'erreur de ceux qui y ont cru reconnaître la reproduction d'une intaille prétendue ancienne (1).

(1) Une pierre gravée célèbre, conservée au Musée du Louvre, et représentant une scène de vendanges, montre à l'extrémité à droite un groupe tout à fait semblable à celui de Judith et de sa servante dans la Sixtine (V. Mariette, *Traité des pierres gravées*, n° 47). On a longtemps cru que la pierre était antique et qu'elle a inspiré la peinture de la voûte; mais on sait maintenant qu'elle est une intaille du XVIe siècle, l'œuvre de Piermaria da Pescia, un ami de Michel-Ange. Piermaria, évidemment, a fait un emprunt au triptyque de Buonarroti.

Au-dessous du vaste plafond qui nous a fait admirer la puissance de Jéhovah, les pentes ou retombées de la voûte proclament tout autour la gloire du Christ : nous avons là une préface monumentale à la *Vie de Jésus*, comme les triptyques de la *Genèse* nous en ont donné une à la vie du législateur des Hébreux. *Les Prophètes et les Sibylles* symbolisent l'âge pour ainsi dire *préhistorique* de la chrétienté, l'époque messianique de la Nouvelle Alliance ; et à ce nouvel ordre d'idées répond également le nouvel ordre de composition. Au lieu de tableaux dramatiques, horizontalement suspendus au sommet en guise de tapisseries, vous voyez ici en face de vous, et bien à la portée de votre regard, douze figures isolées, figures sculpturales, gigantesques et d'une expression intense, pathétique. Vasari incline à leur accorder la palme sur toutes les autres peintures de la voûte : « celui qui a compris leur signification, dit-il, les reconnaîtra pour *divines*. » Elles sont surhumaines, à coup sûr, vraiment titaniques ; elles vous saisissent et vous subjuguent dès le premier instant ; elles ne cesseront de vous hanter pour tout le reste de la vie. Ce n'est pas seulement par les niches de marbre dans lesquelles elles sont encadrées qu'elles vous font songer au *Moïse* du San Pietro in Vincoli et au *Pensieroso* de la chapelle médicéenne : comme ce *Moïse* et ce *Pensieroso* elles demeureront éternellement fascinantes, troublantes aussi, — peut-être même énigmatiques à jamais.

Il y a, dans tous les cas, un moyen infaillible de ne jamais rien comprendre à la signification de ces figures, — pour parler le langage du bon Vasari : — c'est de les aborder avec les idées littéraires et les propensions philosophiques qui sont devenues si courantes de nos jours. Gardez-vous, par exemple, de vouloir chercher dans la version de la Bible le secret de tel de ces Prophètes dont la caractéristique ici vous a étonné, voire déconcerté quelque peu : vous risquerez fort d'ajouter seulement à vos perplexités. L'*Isaïe* de la Sixtine, avec son air méditatif et son regard perdu dans le lointain, vous paraîtra alors un personnage trop différent du *nabi* formidable, à la parole de feu et à la voix de tonnerre, que les Saintes Écritures vous auront appris à connaître. Ce geste violent, au contraire, cet aspect farouche du vieillard colérique qui a trouvé sa place du côté opposé, ils vous sembleront convenir aussi peu que possible à l'*Ézéchiel* des textes sacrés, le grand consolateur des exilés de Babylone, le doux illuminé qui, au plus profond de l'esclavage, a rebâti par l'esprit le Temple, construit la Jérusalem céleste avec toute la précision d'un architecte et d'un arpenteur, « le Fourier du prophétisme », comme on l'a si bien appelé. A quel signe recon-

naître plus loin dans ce *Daniel* de Michel-Ange le fameux « guetteur d'Israël » qui, le premier, a prononcé le grand mot de l'avenir, le mot de « Fils de l'homme », et a devancé le solitaire de Pathmos dans des visions d'Apocalypse? A vrai dire, et pour des raisons d'ailleurs faciles à comprendre, parmi ces Prophètes de la voûte il n'y a guère que le *Jonas* et le *Jérémie* que l'on démêle du premier coup et identifie sans hésitation; pour tous les autres, il nous faut recourir aux inscriptions d'en bas qui n'ont rien de probant et ne semblent distribuées qu'au hasard. Daniel, Zacharie et Joël pourraient, en effet, échanger leurs cartouches réciproques sans inconvénient; Isaïe et Ézéchiel le feraient même avec avantage. — Seule aussi de toutes les vierges fatidiques, la *Sibylle de Delphes* nous révèle sa personnalité rien que par son apparition, par sa beauté et sa noblesse, par le magique reflet de l'Hellade qui lui forme comme une sorte d'auréole morale; aucun trait ethnique ou éthique ne vient en revanche justifier les dénominations de *Persica*, *Libyca*, *Erythrea*, *Cumea* que nous lisons ensuite. Il n'est pas fait mention de la *Tiburtina*, et cet oubli a lieu de surprendre. La Sibylle qui, sur le Capitole, a montré à l'empereur Auguste la Sainte-Vierge dans le ciel portant au bras Jésus, le futur maître du monde, ne vous semble-t-il pas qu'elle devait figurer avant toute autre parmi les prophétesses légendaires du Christ dans la chapelle palatine des papes? Quel pendant tout indiqué à la *Delphica* que cette Sibylle d'Ara-Cœli : une *Romana* en face de la *Græca!*... Mais un tel oubli ne prouve-t-il pas, d'un autre côté, pour combien peu il est entré de la *littérature* dans la conception de ces *Prophètes et Sibylles* par Buonarroti?

Il n'a entendu faire ici ni œuvre de littérature, ni œuvre de philosophie, quoi qu'on ait dit (1); pour le choix des personnages, comme pour leur caractéristique, il n'a consulté que les convenances supérieures de son art. Tout lecteur assidu qu'il fût de la Bible, il n'a pas hésité à revêtir les pauvres prêcheurs hébreux de draperies éclatantes et superbes, au lieu de nous les présenter en fils du désert, — en « derviches sordides », dirait Renan — avec le sac de poil et la ceinture de cuir (2). Il n'a eu qu'un médiocre souci de leur nomenclature; l'important pour lui, c'était d'op-

(1) Je ne parlerai pas de la métaphysique des Allemands (Henke, Scheffler, etc.); je ne citerai qu'un Français, un esprit des plus fins et des plus cultivés. Selon Émile Montégut (*Philosophie de la Sixtine*), Jonas ici représente la foi; Zacharie, la piété; la Libyque, l'intuition contemplative; Daniel, l'enthousiasme; la Delphica, le délire poétique; la Persica, le zèle jaloux; Joël, la constance fidèle à la vérité, etc., etc. Le cher et regretté Montégut a vu tout cela! *In his mind's eye*, dirait Hamlet...

(2) III, *Rois*, I, 8; *Isaïe*, XX, 2.

poser le Zacharie au Jonas dans un contraste saisissant, de faire alterner le Joël avec l'Érythrée, l'Ézéchiel avec la Persica, etc., dans un rythme savant d'expression et de geste. Il n'a pas songé un seul instant à nous faire distinguer les devins d'Israël et les prophétesses des gentils selon les nuances délicates de leur génie, selon la teneur et le style de leurs *lais* et de leurs *carmina;* nous ne leur découvrons que les différences générales et topiques de toute humanité : les différences de sexe, d'âge et de tempérament; mais nous découvrons aussi que « jamais nature ni art n'ont représenté humanité pareille (1) », et qu'elle est bien de la lignée qui a marché à la face de l'Éternel et a tressailli au son de sa parole...

A la place des douze Apôtres que lui avait demandés Jules II, Michel-Ange a préféré retracer les sept Prophètes et les cinq Sibylles que nous contemplons maintenant; ce sujet lui a paru moins « pauvre », c'est-à-dire moins conventionnel, moins stylé et façonné par l'art du passé. En effet, l'art du moyen âge a de tout temps traité ce sujet avec un abandon, une nonchalance, comme il n'en a jamais eu envers les autres personnages hiératiques : envers les patriarches, les apôtres, les évangélistes, les martyrs et les grands saints de l'Église. Il n'a pas tenu à bien fixer le nombre, le nom, ni le caractère des divers Prophètes et Sibylles dont il multipliait les images sculptées ou peintes sur les portails et les murs de ses sanctuaires; il les a représentés dans des attitudes et des combinaisons fantaisistes, dans un accoutrement toujours bizarre, censé oriental, parfois avec des nimbes, le plus souvent avec des toques, des capes, et même des turbans excentriques; c'est à peine s'il leur a donné un attribut constant : un rouleau ou un livre (2). Et tels encore nous les voyons dans les fresques du *quattrocento*, dans les peintures de Fra Angelico, de Melozzo da Forli et de Pinturicchio. En présence d'une donnée à ce point flottante, Michel-Ange se crut plus libre que jamais de ne consulter que son imagination souveraine, et de créer des types tout nouveaux. Il créa toute une suite de figures titaniques, prométhéennes, qui sont autant de merveilles que de problèmes, et que l'humanité ne se lassera pas d'admirer, sans peut-être jamais parvenir à bien les déchiffrer.

La part intime, personnelle et impressive est certainement très grande dans cette peinture à nulle autre pareille. La *Delphica*

(1) *Mai non t'appresento natura ed arte...* (*Purgatorio*, XXXI, 49.)

(2) Le livre était généralement l'attribut plutôt des Évangélistes et des Apôtres; mais on le voit aussi aux mains des Sibylles. Comparez entre autres les *Sibylles* de Pinturicchio, dans l'église de Santa-Maria del Popolo.

et le *Jérémie*, — ces deux prodiges d'inspiration qui frappent aussitôt le spectateur et ne s'effacent plus jamais de son souvenir, — on dirait qu'ils sont sortis des entrailles mêmes de l'artiste; qu'ils personnifient les « deux âmes dans sa poitrine » : l'*Idéal* et la *Tristesse*, une Tristesse qui va jusqu'à la Désespérance!... Mais qui donc voudrait se faire l'interprète convaincu de la Libyca et de l'Ézéchiel, du Daniel et de l'Érythrée, de la Persica et du Joël? qui même est sûr de les retrouver le lendemain, tels qui les a vus et cru comprendre la veille? Ces colosses, taillés comme dans le roc, ont par momens la mobilité vaporeuse des nuages : ils changent de contours et d'aspect sous le regard qui les contemple. Tout est inquiétant, angoissant, dans ce monde volcanique qui vous fait l'effet de n'être pas encore parvenu au repos, de gronder sourdement et de menacer éruption. Ces figures sublimes et terribles, elles n'ont pu naître qu'au crépuscule des âges, à l'époque dont parle la Bible, « où il y avait des géans sur la terre, alors que les enfans de Dieu eurent épousé les filles des hommes »; elles participent autant de la réalité que du rêve, du royaume des vivans autant que de celui des ombres. Dans les vastes régions de l'imagination créatrice vous ne trouvez que bien peu de leurs semblables : le *Moïse*, le *Pensieroso*, le vieux *Lear* de Shakspeare, telle tragédie d'Eschyle, — oserai-je ajouter : telle page de Beethoven?... Ce nom de Beethoven se présente souvent à l'esprit de quiconque étudie la vie et l'œuvre de Buonarroti...

A la conception courante des siècles passés, Michel-Ange n'a emprunté ici que l'attribut bien connu du livre et du rouleau, mais en le développant d'une façon extraordinaire, en faisant de cet accessoire — simple marque jusque-là et emblème — le motif général et le principe agissant de la composition entière. Il a ouvert tout grand le livre, déroulé tout au long le *volumen* aux mains de ses Prophètes et Sibylles qu'il nous montre absorbés dans l'étude et la méditation. Daniel tient sur ses genoux un pesant ouvrage, et prend des notes sur une longue tablette à sa droite. Joël parcourt attentivement un vaste traité qu'il déploie de ses deux mains, tandis que la Persica rapproche de ses yeux affaiblis par l'âge un petit opuscule cabalistique. Zacharie compulse un gros *codex*, en quête probablement d'un texte important; et ainsi semblent le faire également l'Érythrée, la Libyca et la Cumea avec leurs bouquins formidables. Isaïe a interrompu sa lecture pour suivre une idée que lui a suggérée quelque profond passage du volume auquel il reste accoudé; tandis qu'emporté par sa fougue, Ézéchiel laisse glisser par terre son manuscrit et harangue un auditoire invisible. Avec son geste extatique et sa page sibylline

qu'elle porte haut comme un drapeau triomphant, la Delphica forme l'antithèse la plus splendide au Jérémie du côté opposé, au vieillard accablé et sombre qui vient d'exhaler toute son âme dans les « Lamentations » dont l'exemplaire repose auprès de lui sur une borne (1)... Sans doute, en faisant un emploi si ingénieux et si varié de l'attribut du livre et du rouleau, Buonarroti a surtout tenu compte des exigences impérieuses de son art : il y a vu le moyen de sauver d'une monotonie autrement inévitable la juxtaposition de douze figures représentant toutes le seul et même sujet de prophétie et prédiction ; le moyen aussi de donner à ces douze figures isolées, sculpturales, lyriques en quelque sorte, une unité idéale et dramatique. Il n'en est pas moins vrai pourtant que nous avons là devant nous le tableau magnifique de l'intelligence humaine en travail, le tableau de la gestation de la pensée dans ses aspects multiples d'étude et de méditation, de recherche et d'intuition, d'extase et de découragement. Michel-Ange nous offre ici comme une *Phénoménologie de l'Esprit*, exposée dans un langage émouvant et plastique : tentative grandiose et qui a sollicité simultanément un autre génie immortel de cette époque incomparable. Comment ne pas se souvenir, en effet, qu'en ces mêmes années 1510-1511 Raphaël a traité, à sa manière, un thème presque analogue dans son *École d'Athènes?*..

Il est toutefois permis de se demander si l'introduction de ce motif d'étude et de travail intellectuel n'a pas, à un certain degré, obscurci l'idée fondamentale de l'œuvre, qui est bien l'idée de prophétie, d'illumination d'en haut et d'inspiration divine. L'inspiration ! c'est ce qu'expriment le moins ces Zacharie, Daniel, Joël, etc. Où est l'élan vers la voix mystérieuse qui leur parle, l'exaltation et le ravissement au souffle de l'Esprit qui passe sur eux? Et qu'ont-ils besoin de tant lire, vérifier et noter, ces devins qui sont « la bouche du Seigneur », et dont la lèvre a été purifiée par le charbon de feu pris à l'autel même de Jehovah Sébaoth?... Je ne puis me défendre de trouver un caractère beaucoup trop *livresque* et scolastique à ces *nabis* et pythonisses de la voûte ; et plutôt qu'aux prophètes des bords du Jourdain et du Chobar, je songe ici à certain prophète des bords de l'Arno,

(1) Sur le rouleau, auprès de Jérémie, on lit très distinctement le mot ALEF : les versets des *Lamentations*, dans la *Vulgate*, étant numérotés, comme chacun sait, d'après l'alphabet hébreu (Alef, Beth, Ghimel, etc.). Certains critiques allemands ont changé l'*alef* en *alpha*, lui ont supposé comme complément un *oméga*, et ont élevé sur cet *alpha et oméga* tout un édifice d'interprétations et d'hypothèses bien gratuites. Ces mêmes critiques ont fait la découverte que Michel-Ange a retracé son propre portrait dans la tête de Jérémie. Au moment de peindre cette tête d'un vieillard au moins septuagénaire, Buonarroti avait juste trente-cinq ans!...

à ce fra Girolamo qui, lui effectivement, a pâli dans sa cellule sur les saintes Écritures, a parcouru nombre de commentaires et compulsé bien des textes, avant de venir affirmer que « l'histoire de l'Ancien Testament démontre la nécessité d'un châtiment prochain... »

La nécessité d'un châtiment prochain, voilà ce que proclament aussi, je le crains, ces figures titaniques de Buonarroti!... Dans la pensée du moyen âge, ces Prophètes et Sibylles furent les messagers du Verbe parmi les Juifs et les gentils longtemps avant le Jean-Baptiste; et c'est à ce titre qu'il les a célébrés dans ses *Mystères* (1), sculptés et peints sur les portails et les murs de ses églises : il leur mettait dans la bouche, ou inscrivait sur leurs rouleaux, les versets se rapportant à la venue du Seigneur. La donnée est la même assurément dans l'œuvre de Michel-Ange : mais que l'expression en est différente et au plus haut point troublante! Que ces *Prophetæ Christi* et ces vierges fatidiques sont graves et sévères; que le Jérémie est abîmé dans sa douleur, que la Delphica elle-même a le regard fixe et dur; que tout ici semble répéter le cri de Savonarole : *Gladius Domini super terram cito et velociter!...*

Là, à ces messagers étranges et terrifians de la *bonne nouvelle*, s'arrêtait la vision que les Romains eurent de la voûte Sixtine dans la semaine de l'Assomption 1511. Vraie vision des bords du fleuve Chobar : « Au milieu de nuées et de flammes une main invisible avait déroulé un livre écrit dedans et dehors; et on y avait écrit des plaintes lugubres, des cantiques et des malédictions (2)... » Peu de jours après, la voûte se renfermait de nouveau; Buonarroti remontait son *pont* et commençait à peindre les *Ancêtres du Christ :* figures encore plus mystérieuses et plus sombres que les *Prophètes et les Sibylles.*

III

« Pensez-vous, — me dit un jour dans la Sixtine l'irrévérencieux M. de N***, le secrétaire d'ambassade si bien connu de tout Rome pour ses saillies et paradoxes, — pensez-vous que Michel-Ange a été heureusement inspiré en inaugurant ici ces plafonds aux vastes compositions historiques qui font la torture

(1) Voyez les très remarquables études sur *les Prophètes du Christ* dans les *Mystères* du moyen âge, par M. Marius Sepet (Bibliothèque de l'École des chartes, vol. XXVIII, XXIX et XXXIX).

(2) *Ézéchiel*, I, 4; II, 9.

de l'artiste comme du public? Je sais bien que c'est à cette voûte que nous devons la *Psyché* de Raphaël, l'*Aurore* du Guide et du Guerchin, la galerie des Carraches, sans parler des fameuses coupoles de Corrège, du père Pozzi et des autres grandes machines à trompe-l'œil et à tord-le-cou. Cela prouve seulement que sous ce rapport, comme sous tant d'autres, Buonarroti a été le père du baroque. On aura beau dire : la première chose que je demanderai toujours à toute œuvre d'art, ce sera de ne pas m'imposer de souffrance physique; et je vous défie de *jouir* de ces plafonds et de ces coupoles sans quelque courbature. A la galerie Rospigliosi, on a eu l'attention de placer sous la fresque du Guide une table avec une glace qui vous dispense de regarder en haut : c'est bizarre, mais éminemment charitable, ayons la franchise d'en convenir. Si j'avais l'honneur d'être le *majordomo* de sa Sainteté, je ferais mettre ici par terre une grande glace de Saint-Gobain supérieurement étamée : cela nous éviterait le ridicule de nous promener en ces lieux un miroir oblong à la main, ou le supplice de rester des heures entières la barbe en l'air, pour attraper les *disjecta membra* d'une gigantomachie qui se passe par-dessus nos têtes. Que de fois, dans cette chapelle, ai-je dû me répéter le vers de Buonarroti à Giovanni da Pistoia :

I' ho già fatto gozzo in questo stento!... »

Il faut bien le reconnaître, en effet : le plafond de la Sixtine, comme d'ailleurs tout plafond à grands sujets historiques, a quelque chose de forcé et de factice qui va à l'encontre des conditions normales et des exigences légitimes de l'œil humain. Ces tableaux de la *Genèse* sont faits en réalité pour être placés droit devant nous, à la portée habituelle de notre regard : ce n'est pas sans un sentiment de dépit que nous les voyons détournés de leur destination véritable, horizontalement suspendus au-dessus de notre tête à une hauteur vertigineuse. Le spectateur se trouve condamné à une posture fatigante et pénible; il doit, en outre, constamment recourir à sa lorgnette qui ne lui rend pas toujours le service désiré, et il passe bien des heures avant de s'orienter dans l'ample drame « à cent actes divers » — à cent divertissemens aussi : je veux parler de l'élément décoratif qui prend une si large place dans l'œuvre de Buonarroti et ne laisse pas de la compliquer d'une façon singulière.

La grande originalité de cette décoration, c'est que le corps humain en fait seul tous les frais. Rien ici de ces dessins de géométrie et de végétation, ni de ces arabesques et grotesques qui, dans les peintures murales des anciens maîtres, reposent le re-

gard par intervalles et font mieux ressortir les principales scènes. A la place de ces « ornemens d'usage », — comme Michel-Ange les appelle un peu dédaigneusement dans une lettre bien connue à Fattuci, — nous avons ici des rangées continues de reliefs, de cariatides et de statues en couleur de bronze, de grisaille ou de chair. C'est d'abord une série de douze plaques d'une patine foncée avec vingt-quatre figures colossales en camaïeu qui suivent, comme des plantes rampantes, les sinuosités des tympans des fenêtres. Viennent après quarante *putti* en *chiaroscuro*, adossés par couples en guise de cariatides à chacun des pilastres qui encadrent les niches des Prophètes et des Sibylles. Plus haut, et par couples aussi qui se font toujours face, vingt adolescens nus — les fameux *Ignudi* — tiennent en mains de grosses guirlandes de feuilles de chêne (le chêne des Rovere) avec de grands médaillons en bronze (1). En dernier lieu (en 1512, après les *Ancêtres du Christ*), dix autres *putti*, mais coloriés cette fois, trouveront encore leur place tout en bas, entre les lunettes des fenêtres, et serviront de supports à des cartouches avec des inscriptions. — Tous ces reliefs, cariatides et statues, sont exécutés avec une science, avec une maîtrise incomparables, et dans les *Ignudi* notamment la beauté du corps humain reluit d'un éclat inconnu depuis les temps de Lysippe et Praxitèle. Que ces magnifiques éphèbes personnifient bien la vie dans toute son exubérance, la jeunesse dans toute sa fraîcheur et splendeur! Mais qu'ils n'en portent pas moins au front le signe de la tristesse et de la douleur (2) : la signature indélébile de Buonarroti!...

Si merveilleuse que soient ces figures décoratives, on ne saurait nier cependant qu'elles n'empiètent considérablement sur les scènes historiques du plafond. L'intérêt se trouve partagé; l'attention va du tableau à l'encadrement sans pouvoir se fixer avec une préférence marquée. Est-ce bien du reste un encadrement que nous avons là devant nous? Il s'anime et s'ébranle si étrangement à mesure que nous avançons ; plus nous nous rapprochons du maître-autel au fond, et plus les *putti* et les *Ignudi* en haut

(1) Ces médaillons, à l'origine bien lumineux et même dorés par endroits, sont devenus presque noirs maintenant et font déplorablement tache. Vasari dit que les sujets des médaillons étaient empruntés aux *Livres des Rois :* j'y reconnais surtout des scènes militaires antiques, inspirées évidemment par les reliefs de la colonne Trajane; on voit ensuite un *Sacrifice d'Abraham, le Char d'Elie, la Mort d'Absalon, Caïn et Abel, un Empereur à genoux devant un Pape* (Frédéric Barberousse devant Alexandre III?).

(2) Deux *Ignudi* font seuls exception à cet égard : l'un au-dessus de *Daniel*, à droite; et l'autre au-dessus d'*Isaïe*, à gauche. Celui au-dessus de *Jérémie*, à gauche, me paraît le plus beau de tous : il rappelle l'Adam de la *Création* et a également son expression mélancolique, navrée presque.

s'agitent et se démènent. On demeure interdit, dérouté; on se demande si ces enfans délicieux et ces éphèbes splendides ne signifient pas quelque chose de plus qu'une ornementation, s'ils ne tiennent par quelque côté à l'action elle-même et au drame?... Cela est si vrai, que ce sont précisément ces figures décoratives qui servent toujours de point de départ pour les interprétations extravagantes que les Michelet, les Henke, les Scheffler, ont données des peintures de la voûte. Pour le spectateur candide, cette foule de statues mouvementées et de cariatides remuantes finit pas faire tourbe, par faire tourbillon...

Mais qui sommes-nous pour reprendre Michel-Ange et vouloir lui demander compte de son œuvre?... Comme le Jéhovah, *il est ce qu'il est*, et il a créé son monde dans l'omnipotence de sa volonté inscrutable : c'est à nous de courber la tête et de « mettre la main devant la bouche », ainsi que l'a fait Job après avoir follement tenté de « disputer contre Dieu... »

« Qui est celui qui enveloppe ses sentences dans des discours inconsidérés (1)? Où étiez-vous quand je jetais les fondemens de la terre, tendais sur elle le cordeau et réglais toutes les mesures? Avez-vous pénétré dans la profondeur de la mer, et avez-vous marché dans le fond de l'abîme? La porte de la mort vous a-t-elle été ouverte, avez-vous vu l'entrée des ténèbres? Faites-vous paraître en son temps l'étoile du matin, et briller sur les enfans de la terre l'étoile du soir? Si vous envoyez les foudres partent-ils? et en revenant vous disent-ils : Nous voici?...

« Ainsi a parlé le Seigneur au milieu de son tourbillon. Et Job répondant au Seigneur dit : J'ai parlé légèrement; j'ai dit une chose que je souhaiterais n'avoir pas dite, et je n'y ajouterai rien davantage... »

JULIAN KLACZKO.

(1) *Job*, ch. XXXVIII, v. 1-5; ch. XXXIX, v. 32-35.

LE

MÉCANISME DE LA VIE MODERNE

X [1]

LA SOIE

Qui ne sait faire la part du superflu dans le plus humble des budgets populaires n'est pas digne de traiter les questions sociales. C'est pourquoi nous donnerons à la soie, dans cette série d'études, le pas sur la laine et sur le coton. La beauté des tissus formés de la bave d'un petit insecte n'est point ce qui nous attire. Quelle chose unique pourtant que ces étoffes sensuelles, — caresse pour le toucher, joie pour le regard, — qui font boire à nos yeux les plus chatoyantes apparences de la nature, traduites par la navette, dans leurs « grands façonnés », leurs « armures » brochées, lamées avec science, ou leurs ciselures de velours!

Mais nos pères ont connu tout cela. Dans son âge aristocratique la soie fut ouvrée par une élite d'artistes, et par une élite aussi, une élite de riches, elle fut portée. Elle s'est faite peuple aujourd'hui; et à la femme, qui ne vit pas seulement de pain mais aussi de toilette, la démocratisation de la « robe de soie », ce symbole antique d'opulence, procure l'illusion d'une similitude de costume, — grande douceur pour la moitié féminine du

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin 1896.

genre humain. — L'imagination, qui tour à tour nous ravit et nous désole, multiplie bien au delà de sa valeur l'importance de ces rapprochemens possibles ou de ces dissemblances forcées dans le vêtement des diverses classes. Et comme l'amour-propre du grand nombre souffre, plus que de raison peut-être, de cette barrière brutale qui catégorise extérieurement les créatures suivant l'aspect d'une jupe ou d'un manteau, de même la possession d'une étoffe réputée inaccessible, le port d'un tissu longtemps privilégié, berce délicieusement la vanité native de chacun et flatte la tendance à l'uniformité, rêve des foules contemporaines.

Encore quelques pas, il est vrai, et la « vanité de la soie » aura vécu, lorsque sa vulgarisation sera complète et qu'elle aura conquis les filles des champs, comme elle a pénétré la petite bourgeoisie des villes. Nos descendans connaîtront alors la réalité des bergères de Florian, et ils se moqueront de nous qui nous étions moqués d'elles. Je voyais de ma fenêtre, l'été dernier, l'herbe secouée sur la prairie par des faneuses, ayant des rubans de soie sur leur chapeau de paille et une ceinture de soie au corsage. Ces paysannes, nanties de souliers et de bas blancs, eussent été saluées comme des demoiselles par leurs arrière-grand'mères.

Quant à l'uniformité des textiles soyeux, on comprend bien qu'elle est fort relative, puisqu'il existe des soies depuis 500 francs jusqu'à 0 fr. 50 le mètre. Ce qui séduit la masse, ce n'est pas la richesse intrinsèque de l'étoffe; c'est l'idée traditionnelle de luxe qui s'y attache et la participation idéale à des jouissances jusqu'ici défendues par leur prix.

I

Dans les soies à bon marché entre pour peu de chose l'apport de ce ver domestique, que l'on élève et nourrit jusqu'au moment où, suspendu à une branche de bruyère, il file soigneusement son propre tombeau, ce cocon fragile dont il ne sortira pas vivant. Les innombrables et mystérieux produits dont « se charge » la grège, à la teinture, constituent une bonne part du tissu; ou bien le fabricant marie aux soies de l'Asie le coton de l'Amérique. Car la matière première est éminemment cosmopolite; c'est par le travail que l'étoffe devient française. La production des soies, y compris les déchets les plus grossiers, longtemps inutilisés, et dont notre siècle a appris à se servir, est estimée sur la surface du globe à 42 millions de kilos; dans lesquels la part de la Chine, leur première patrie, ressort à 19 millions et celle de la France à 1 million 300000 kilos seulement.

Ces milliards de mètres de fils soyeux demeuraient naguère en leur lieu d'origine; aujourd'hui encore ils ne voyagent pas tous. L'Extrême-Orient, — Chine, Japon, Indo-Chine ou Indes anglaises, — l'Asie centrale ou la Turquie, conservent pour leur usage la majeure partie de leur récolte. L'Europe, au contraire, et l'Amérique consomment beaucoup plus qu'elles ne produisent.

La France en particulier, dont on a vu le chiffre modeste dans la création des filés, importe près de 12 millions de kilogrammes, la moitié environ de ce que le commerce déplace chaque année dans le monde. A la vérité elle ne les emploie pas tous. A côté de l'industrie de la soie, qui transforme le fil en tissu, fonctionne sur notre territoire un trafic très vaste, qui alimente les fabriques de Suisse, d'Allemagne, de Russie ou d'Amérique. Lyon en est le siège. Non que l'existence de ce marché international soit le résultat forcé du voisinage des grandes manufactures lyonnaises. L'institution en est relativement récente; il y a trente ans à peine, la presque totalité des soies asiatiques expédiées en Europe était débarquée à Londres; elle vient maintenant de Yokohama, de Canton ou de Shangaï à Lyon.

L' « Union des marchands de soie » comprend en cette ville 58 sociétaires, en majorité Français, mélangés d'Italiens, d'Espagnols et d'Orientaux, par les mains de qui passent annuellement ces milliers de balles de « grèges », fils qui viennent d'être tirés du cocon, provenant des contrées les plus diverses. Les chefs des puissantes maisons qui ont à notre profit dépossédé l'Angleterre de ce négoce exotique, n'ont pas seulement à se défendre contre leurs rivaux de Milan et de Zurich, favorisés par le percement du Saint-Gothard, par la création de la malle allemande entre Gènes et l'Orient, et convoitant à leur tour l'héritage de Lyon; ils ont à lutter contre les risques inhérens à une marchandise qui subit à la fois l'influence de la mode et celle de la récolte annuelle. Risques énormes, si l'on songe au prix élevé et aux fluctuations des cours.

Aussi faut-il voir comme on surveille cette soie dans les deux hémisphères; comme les intéressés la suivent jour par jour dans son laborieux processus, depuis l'instant où la graine de vers est recueillie, jusqu'au moment où les filés nouveaux vont accroître les anciens stocks, les « existences » de l'an passé. C'est là un de ces objets d'intérêt universel, comme le sucre ou le blé, le pétrole, le coton, et tant d'autres, pour lesquels nos contemporains ont organisé un système d'investigation permanente que le négoce de jadis n'aurait pu réaliser. A côté des télégrammes qui édifient chacun sur le mouvement quotidien des

entrepôts, sur les achats et les ventes des grosses places et le prix des sortes principales, figurent d'autres dépêches qui annoncent comment les vers à soie ont digéré la veille, signalent qu'au Japon ils mangent avec appétit; qu'aux Indes ils semblent mélancoliques; qu'en Italie les éducations se poursuivent régulièrement; mais qu'en France on déplore quelques échecs à la « montée » dans les bruyères.

L'écoulement plus ou moins actif des étoffes fabriquées ne doit pas non plus être perdu de vue; puisque c'est en définitive le caprice d'un groupe de Parisiennes jolies, combiné avec l'imagination affairée de quelques couturiers en vogue qui décideront si le sexe faible de cette planète sera, durant la saison prochaine, vêtu de satin, de taffetas et de gaze, au grand profit de l'industrie soyeuse, ou si, au contraire, il se couvrira de drap « amazone », de mohair, de vigogne, et même simplement de toile « sac à raisin ». De sorte que l'œil investigateur du marchand en gros doit embrasser, depuis l'insecte qui vient d'éclore en Chine jusqu'à la mode qui vient d'éclore dans la rue de la Paix.

Chaque année le syndicat publie, à l'usage de ses membres, une brochure contenant tous les renseignemens qu'il a pu recueillir et contrôler, sur le nombre des sériciculteurs, les quantités de graines mises à l'incubation et récoltées, le prix de vente des cocons, etc. Il est, de plus, entouré d'un ensemble d'institutions qui guident sa marche et l'éclairent : laboratoires d'études, bureaux de « décreusage » et de « titrage », services annexes de ce qu'on nomme la « Condition des soies ».

Dès 1750 on avait construit à Turin de vastes bâtimens, aux murs desquels s'étageaient des compartimens grillagés munis de cadenas. La soie, pesée à son entrée, l'était de nouveau à sa sortie; et si, après son séjour dans ces salles chauffées à une température déterminée, elle n'avait perdu qu'un dixième de son poids, on disait : « Elle est dans de bonnes *conditions*. » De là ce terme technique qui désigne aujourd'hui l'opération du dosage aqueux des grèges mises en vente.

Quelques lectrices s'étonneront peut-être d'apprendre que leur robe, qui paraît sèche, contient un dixième d'eau. Cette eau, renfermée dans la soie, ne doit pas faire concevoir, aux femmes qui craignent l'humidité, l'idée de s'habiller exclusivement de laine; car la laine est mouillée davantage encore. Elle sort de la filature avec 15 pour 100 de son poids en eau. Livrée au client, sous forme de vêtement, par le tailleur ou la couturière, elle conserve 13 pour 100 de liquide incorporé à l'étoffe, soit 3 pour 100 de plus que la soie. Pour dépouiller cette dernière de

l'eau, qu'elle emprunte à l'atmosphère, il faut la placer dans une étuve chauffée à 115 degrés centigrades; on s'assure ainsi, à la « Condition » de Lyon, de Paris ou d'ailleurs, que la proportion aqueuse admise par le commerce n'est pas dépassée. Les échantillons prélevés dans la balle, dont la pesanteur a été exactement déterminée, sortent de l'étuve au bout d'une demi-heure environ. Le poids sec, augmenté de 11 pour 100, représentant l'évaporation, constitue dès lors leur poids marchand.

Cette première vérification est suivie de l'*essai*, du *titrage*, qui fait connaître, en comparant la longueur des fils à leur poids, la force, « le numéro » de la soie. On dévide 20 échevettes de 500 mètres et leur lourdeur moyenne, en grammes, ou mieux en *deniers* (52 milligrammes), — car les unités antérieures au système métrique persistent, dans la langue des textiles, malgré toutes les révolutions, — constitue le « titre ». S'il s'agit de soies chinoises, médiocrement filées jusqu'ici, bien qu'elles s'améliorent chaque année, la pesanteur varie parfois, d'une échevette à l'autre, du simple au triple.

Mais ces irrégularités, corrigées en Europe par le travail d'ouvraison dont nous parlerons tout à l'heure, n'ont pas empêché les produits de l'Orient de prendre sur notre marché leur place, la première place. Sur 100 kilos qui arrivent à Lyon, 57 viennent directement de l'extrême Asie, — en majorité du Japon, — 17 sont expédiés d'Italie, 12 kilos seulement sont de provenance française. Le reste est tiré du Bengale, de Syrie, de Brousse ou d'ailleurs. Les approvisionnemens de nos manufactures viennent donc, pour près des neuf dixièmes, de l'étranger. Situation relativement nouvelle : à la fin de la Restauration, au lieu des 6 millions de kilos qu'elle importe aujourd'hui (1), la France n'en demandait au dehors que 250 000, sous Louis-Philippe 500 000, puis 1 million au début du second Empire et 3 millions en 1876. C'est à l'introduction de ces soies exotiques qu'est due la prospérité d'une de nos plus belles industries nationales; c'est par elles qu'a pu s'accomplir l'évolution dans les prix qui a suscité un peuple de nouveaux acheteurs. En effet, tandis que nous allons chercher aux antipodes la plus grande partie des fils qui garniront nos métiers, une portion des soies originaires de France passent à l'étranger.

Ces « grèges » des Cévennes, les premières de toutes, qui n'ont de rivales nulle part comme nature et comme travail, deviennent par leur prix élevé des produits de luxe, dont l'emploi

(1) Le chiffre s'applique aux « fils de soie » *seulement;* il est apporté, presque en égale quantité, des « déchets de soie « qui sont l'objet de manipulations spéciales.

est réservé à un petit nombre d'étoffes de choix. Aujourd'hui que nos sortes indigènes sont cotées jusqu'à 45 francs le kilo, le « Lion d'Or » ou l' « Éléphant jaune » du Céleste Empire descendent au-dessous de 30 francs. Depuis vingt-cinq ans les prix n'ont cessé de décroître ; ils sont inférieurs des deux tiers à ce qu'ils étaient au moment de la guerre franco-allemande, et cela malgré des fluctuations énormes de hausse et de baisse : un mouvement de folie faisait, en 1876, monter les cours pendant quelques mois de 200 pour 100 ; en 1893 une qualité moyenne de Languedoc, qui avait atteint 75 francs au 1er mai, ne valait plus que 43 francs au 31 décembre. Et nul ne pourrait affirmer que les générations futures ne verront pas, à des chiffres plus bas encore, ces filés jadis si précieux.

Outre les papillons domestiques, — aux amours desquels nous devons la peluche et le damas, et que nous ne laissons vivre à l'état de chenilles, après les avoir chauffés, soignés et tonifiés, lorsque leur constitution s'anémie, que juste autant de jours qu'il est nécessaire à nos besoins, — il existe, à l'état sauvage, en Afrique, en Asie, en Amérique, un nombre incalculable de lépidoptères fabricans de soie, vivant isolés ou en société. Il en existe dans les bois des environs de Paris et jusque sur certains arbres de nos boulevards. La presque totalité de leurs cocons, dont beaucoup ne sont pas dévidables, demeure à l'abandon sous les abris ou dans les poches, garnies d'une bourre épaisse, où ils ont été tissés. Il y a là peut-être une mine extrêmement riche, que le siècle prochain s'avisera d'exploiter. N'oublions pas que de nos jours, jusqu'à ce qu'on eût découvert le moyen de filer les déchets actuels, cette « schappe » était regardée comme absolument impropre au tissage, auquel elle fournit désormais le tiers de sa consommation annuelle.

Déjà l'ouvrage d'insectes à demi civilisés a fait son apparition en Europe, sous la forme de cette soie *tussah*, expédiée par les Indes et le nord de la Chine, où ces vers, plus sobres, moins exigeans que les pensionnaires des magnaneries, vivent comme ils peuvent sur des peupliers ou des chênes. Débarrassée par l'eau oxygénée de sa couleur ordinairement brune, la soie tussah reste plus grossière que l'autre et possède un aspect métallique d'un brillant particulier. On l'emploie surtout à la confection des velours.

Le ver classique du mûrier n'aura-t-il pas aussi d'autres rivaux que des congénères sans notoriété ? L'homme ne s'avise-t-il pas de se passer de lui et d'enfanter la soie tout seul ? Une société s'était fondée à Lyon, voici une douzaine d'années, ayant

pour objet la transformation, par un procédé secret, d'un textile commun en « simili-soie »; et la conception d'un semblable projet parut alors tout à fait bouffonne. Cependant, dès 1889, la « soie artificielle » existait. Un ancien élève de l'École polytechnique, gentilhomme doublé d'un savant, le comte de Chardonnet, imagina le succédané végétal, que les visiteurs de la dernière Exposition universelle ont vu faire sous leurs yeux. L'idée avait été entrevue par Réaumur, mais l'invention n'était pas moins neuve. Par un mélange d'acides sulfurique et nitrique, une vulgaire pâte de bois est transmuée en nitro-cellulose, laquelle à son tour est mise en dissolution dans un bain d'alcool et d'éther. On obtient ainsi un collodion épais, que filent des machines appropriées et qui se solidifie comme la soie au sortir de l'estomac des chenilles.

La soie « Chardonnet », une fois teinte et tissée, est douée des apparences de la véritable et même d'un éclat supérieur à celle-ci; mais elle n'en possède pas toutes les qualités. On lui reprochait à son début d'être terriblement inflammable; d'autre part, ces écheveaux, d'un si beau lustre lorsqu'ils étaient livrés au fabricant, se décomposaient au bout de très peu de temps, et tombaient en poussière en dégageant des vapeurs nitreuses. L'inventeur a remédié à ce défaut en « dénitrant » complètement son produit; ses adversaires, — et je dois reconnaître qu'ils sont nombreux, — ont alors objecté que cette soie, une fois dénitrée, n'offrait plus de résistance; qu'une robe de ce tissu, si elle venait à être mouillée, resterait dans la main. Mon ignorance personnelle m'empêche de prendre parti dans ce débat, et de dire si le contact de l'eau ou du feu peut être funeste à la « soie artificielle. » Quoique les nouveaux filés de bois n'arrivent pas jusqu'ici à un point de perfection qui rende leur concurrence redoutable pour la soie naturelle, ils trouvent déjà de nombreux débouchés comme passementeries ou étoffes de tenture. On s'en sert pour broder les tissus légers, les robes de bal; enfin le tissage sur chaîne de lin ou de laine les rend susceptibles d'un utile emploi.

II

Ces tentatives ayant pour objet de réduire scientifiquement le coût de la soie — lorsqu'elle se vend 30 francs le kilo, — combien eussent-elles paru incroyablement exigeantes aux seigneurs et aux dames du XIVe siècle, qui trouvaient tout simple de payer 400 à 600 francs de notre monnaie pour un kilo de cette même mar-

chandise? Tels sont les chiffres que l'on rencontre couramment au moyen âge, à Paris ou en Flandres, en Saintonge ou en Savoie, qu'il s'agisse de soie « tannée », « coquette » ou « vermicelle », de soie à coudre ou à franges. S'il est question de « tixus » fabriqués, de « draps de soie », comme on disait, vendus au poids, le *kilo* de satin ou de velours coûtait environ 900 francs d'aujourd'hui ; et l'on voit un « cendal vermeil » — sorte de taffetas — qualifié de « très riche » dans les comptes de la maison du roi en 1342, atteindre 1400 francs.

C'était du reste le plus souvent sous forme d'étoffes que la soie arrivait en Occident. On ne la tissa guère en France jusqu'au règne de Louis XI, et on apprit à la tisser bien avant de savoir dévider les cocons ou élever les vers. Les romans du XIIIe siècle parlent bien de chevaliers captifs condamnés à ouvrer « au mieux qu'ils pouvaient » des « draps de soie à or battu » ; mais ces nobles et involontaires « canuts » ne furent pour rien dans la fondation de l'industrie soyeuse. Loin de remonter aux croisades, la « magniffacture » de Lyon, où la véritable noblesse descend surtout de la Croix-Rousse, fut inaugurée par des pauvres. Les premiers ouvriers français furent les « enfans de l'aumône », placés par le consulat, en qualité d'apprentis, chez les maîtres italiens que nos rois faisaient venir de Gênes, de Bologne, de Venise, ou que les guerres intestines de la péninsule proscrivaient de leur cité.

La soie dès lors commença à se répandre ; vers la fin du XVe siècle sa valeur diminue ; le kilo se vend de 300 à 400 francs sous Louis XII, de 200 à 300 francs sous Charles IX, chiffre où il demeure jusqu'au XVIIe siècle. Malgré le prix encore excessif de ces étoffes, — depuis 15 francs jusqu'à 120 francs le mètre, — voire à cause de ce prix, la classe aisée s'en montrait extrêmement friande, dans le Midi surtout. L'auteur d'une description de Lyon, en 1564, signale « l'abus des draps de soie, lequel j'ai vu si grand en cette ville que les tailleurs, dit-il, y étaient princes, tant étaient superflues les façons des habillemens. » Les ordonnances somptuaires du temps de la Ligue blâment cette « dissipation », avertissent les habitans « de se contenir chacun en son devoir et, considérant leurs qualités, de s'abstenir le plus possible de l'usage de la soie. » Mais on doit concéder une bonne dose d'exagération à ce rapport d'un fonctionnaire, écrivant en 1604 que « tout le monde a abandonné la laine pour la soie, jusques aux simples marchands, gens de pratique, ouvriers et artisans. » En un temps où le travailleur manuel gagnait moitié moins que de nos jours, il n'était pas en posture de s'offrir un costume qui valait dix fois plus cher qu'aujourd'hui.

« Ouvriers » et « artisans » ont ici le sens d' « industriels » et de « manufacturiers », dont ils étaient maintes fois l'équivalent au XVIIe siècle. Ce sont leurs femmes, les « artisanes », que le Parisien Bouchard, dans son voyage de 1630 à Lyon, nous montre « habillées de soie de diverses couleurs ; et, *pour ce*, s'appellent toutes *mademoiselle;* car, passé Loire, on ne voit plus de bourgeoises. » Bourgeoises elles étaient pourtant, dans le langage actuel, et des plus huppées, les épouses de ces marchands qui dirigeaient sous Louis XIII la fabrication lyonnaise, « sans être assis sur le métier ni mener la navette. » De grands progrès avaient été réalisés depuis la Renaissance. La sériciculture était fondée. Acclimatés vers 1500 en Provence et Comtat-Venaissin, les mûriers s'étaient répandus peu à peu, et lorsque Sully plantait aux Tuileries ceux dont l'histoire a gardé souvenir, les municipalités de Languedoc en garnissaient depuis longtemps les allées de leurs promenades.

Bien que les « baux à lever soie » et l'élève du ver se fussent multipliés parallèlement, les besoins de la France continuaient à dépasser sa production, soit en filés, soit en étoffes. A ceux qui le déploraient, sous Richelieu, et qui demandaient à l'État d'entraver ces arrivages par des droits prohibitifs, les « marchands-merciers » de Paris, principaux importateurs, ripostaient : « Il faut considérer la Providence de Dieu qui veut que tout le monde vive et que nous ne nous pussions passer les uns des autres. » Ces commerçans alléguaient que nous n'étions pas capables de rivaliser avec les Italiens, qu'une expérience venait d'être tentée par le feu roi, « qui avait fait venir les ouvriers d'Italie en France, où nous n'avions pu obtenir d'eux rien d'égal à ce qu'ils faisaient dans leur pays. » Les efforts de nos compatriotes donnaient toutefois à ce découragement un sérieux démenti. Dans le centre, Tours, dont les compagnons travaillaient à cette époque nombreux et habiles, vendait aux Espagnols — ces rois de la mode sous Olivarès — les pannes magnifiques où les hidalgos de marque taillaient leurs manteaux. Au sud-est, les territoires baignés par le Rhône et conglomérés un moment, par les bizarreries féodales, en une nation factice : le royaume d'Arles, se constituaient en un « royaume de la soie », avec Lyon pour capitale. Création artificielle aussi, née du génie des habitans.

Assise à la porte du Midi, bien qu'enveloppée pendant une partie de l'année de brouillards légendaires, resserrée en une étroite presqu'île, où la Saône fainéante se traîne mollement vers le Rhône, fleuve de vertige et de désordre, la cité lyonnaise apparaît comme un nid de contrastes, entre Fourvières et la Croix-

Rousse, la pyramide religieuse et la ruche industrielle, la montagne qui prie et la montagne qui peine, placées toutes deux front contre front dans les reliefs du paysage. Les indigènes, avec leur activité contemplative, race du nord égarée dans le sud, ont doucement capté cette industrie méridionale, et l'ont marquée peu à peu si fortement de leur empreinte, que nul de leurs rivaux dans le monde n'a su depuis trois siècles leur enlever le premier rang.

Au temps où tout nous venait d'Italie, l'esprit, les bijoux, les opéras, les beaux tableaux et les belles filles, au temps où Polichinelle même passait les monts, Lyon, qui donnait le jour au camarade français Guignol, maître railleur plus profond que l'autre, était, en fait d'industrie, moins original. Il copiait. Encore l'accusait-on, comme il vient d'être dit, de copier mal. Mais, quoique ses 300 « veloutiers » ou « taffetatiers » de 1575 se bornassent à reproduire servilement les étoffes italiennes, — damas de Lucques, gros de Naples, taffetas de Florence ou velours de Gênes, — si l'on compare, des dernières années du XVe siècle aux premières du XVIIe, les quantités de ces tissus coûteux importés du dehors, il est évident que leur part dans la consommation nationale a décru d'une date à l'autre. La grande « vuidange d'or et d'argent » que ce goût dispendieux, dont Louis XI se chagrinait si fort, occasionnait à ses sujets, avait seulement doublé jusqu'à Henri IV, — de 18 à 36 millions de notre monnaie, — tandis que l'usage de la soie, répandu dans toute une classe nouvelle, avait grandi bien davantage.

Le goût français s'était formé; la cour fastueuse des Valois, passionnée pour tout ce qui raffinait l'existence, pour toutes les manifestations de la beauté, ne fut pas étrangère à ce mouvement. La séduisante Marguerite de France, sa belle-sœur Catherine de Médicis, « qui s'habillait superbement, au dire de Brantôme, et avait toujours quelque nouvelle et gentille invention », peuvent compter parmi les initiatrices de l'élégance parisienne. Sous ces influences l'art du tissage grandissait lentement chez nous, et contractait avec l'industrie cette alliance étroite qui devait être proclamée beaucoup plus tard. La technique de l'étoffe, ces innombrables combinaisons des fils que l'on nomme l' « armure », l'ornementation et les effets optiques du coloris, la hauteur du style, c'est par là que Lyon a conquis au XVIIe siècle sa souveraineté soyeuse.

Un élève de Lebrun, le peintre Jean Revel, après avoir découvert avec les « points rentrés » des transitions de nuances et des gradations inconnues avant lui, transporte sur les tissus des par-

terres entiers dans le *Marché de Paris* et l'*Ile de Cythère*. Sous Louis XV, à la correction majestueuse succède le faire aisé, la fantaisie aimable, qui donnent un cachet de distinction aux caprices même dépravés de la mode. Ces navires aux mâtures fleuries, ballottés sur des flots de corail et de nacre, ces entrelacs de branchages peuplés de personnages et d'animaux fantastiques, ces chinoiseries mises en honneur par la marquise de Pompadour, montrent avec quelle fertilité inventive des dessinateurs comme Douait ou Pillement excellèrent à approprier l'inspiration aux tyrannies éphémères de la clientèle. Avec Gally Gallien, avec Philippe de la Salle, dont les conceptions hardies resteront l'expression la plus vraie de ce genre de décoration, nos fabricans reviennent aux grandes traditions artistiques. Philippe de la Salle, dessinateur et mécanicien, perfectionna le métier au moyen duquel il fraya une route nouvelle, par des nuances mélangées résultant de la multiplication des « lacs », — fils superposés à la trame principale.

On vit alors sur les étoffes des paysages où les lointains habilement placés faisaient illusion, on y vit des fruits charnus, poudrés d'une semence de vie, des fleurs de structure incomparable, irréelles, creuses avec des lèvres dentelées, entr'ouvertes et tentantes à la main, qui semblent évaporer autour d'elles l'essence de leur corps odorant. C'est à l'étude passionnée de la nature, où se trouve la source de tout renouvellement, que ces « Raphaël de la mode », ainsi qu'on les appela, ont demandé le secret de compositions comme le *Panier fleuri*, les *Perdrix* ou la *Jardinière*. Par leur caractère d'absolue perfection, des lambeaux de soie tissée à cette époque possèdent la valeur de véritables reliques d'art, que les collections publiques se disputent de nos jours. Ce « haut façonné », dont la « grande fabrique » lyonnaise était parvenue à acquérir la maîtrise, lui avait valu la suprématie; c'était elle qui meublait les palais de l'Europe. Elle apparaissait à son apogée, entre les Italiens au déclin et les concurrences modernes au début.

Sous le premier Empire, les tissus prennent cet aspect de somptuosité froide, en honneur dans la société militaire. La Restauration, avec des artistes moins connus, commence à perdre de vue le rôle décoratif de la soie. L'initiative fait défaut et la décadence rapidement s'accentue. Rien de plus offensant pour le sens commun, avec lequel le goût entretient parenté, que des bouquets touffus, modelés sous un jour de convention, lorsque cette série de tableaux apparaissaient sur les robes du temps de Louis-Philippe, dont les mille plans et plis brisaient la perspective et

dénaturaient les formes. La femme, avec le sens pénétrant de ce qui la pare, s'aperçut de ces erreurs et fit appel au costumier et à la couturière pour les combattre. C'est alors que ces artistes d'un nouveau genre ont remplacé par des nœuds de rubans, des galons, de la dentelle et toutes sortes d'ingénieuses manipulations du tissu, l'arabesque légère et toute la flore de fantaisie que le dessinateur ne savait plus y jeter. Le « façonné » disparut ainsi vers 1860, et pendant son éclipse d'une quinzaine d'années l'industrie de la soie se transformait radicalement, aussi bien dans ses procédés mécaniques que dans ses produits et dans la matière première qu'elle mettait en œuvre.

III

Ce n'est pas en effet la baisse de la soie brute qui, à elle seule, aurait permis d'offrir à la consommation les étoffes à bon marché d'aujourd'hui. Cette baisse était, jusqu'à un certain point, compensée par la hausse générale des salaires en ce siècle. Or, dans le prix du mètre, il entre beaucoup plus de salaires que de soie. Sur les 380 millions de francs que valent les tissus fabriqués à Lyon chaque année, il n'y a pas plus de 112 millions consacrés à l'achat des 3 600 000 kilos de grèges. Tous le reste, sauf quelques millions absorbés par le coton et la laine, représente les journées de 300 000 travailleurs des deux sexes et les profits des patrons.

Pour atteindre le résultat actuel il a fallu que le fil, livré par le moulinier, fût enflé par la teinture, ou tissé à moins de frais, sur des métiers perfectionnés, avec des textiles inférieurs qui lui prêtent leur force et empruntent son éclat. La liste des progrès réalisés serait incomplète, si l'on ne suivait la soie que depuis sa livraison au marchand par le filateur. Il faut remonter plus haut que le cocon, plus loin que le ver, jusqu'à l'œuf.

Depuis quarante ans la sériciculture française a soutenu des luttes héroïques; c'est miracle qu'elle ait surmonté les difficultés sans nombre qui l'ont accablée, dans une région et durant une période où les mêmes agriculteurs, après avoir âprement défendu leurs magnaneries, devaient abandonner leur garance et se voyaient abandonnés par leurs vignes. Pendant la première moitié du siècle, la production des cocons avait sextuplé en France, et 6 millions de pieds de mûriers avaient été plantés. Sur la foi de praticiens autorisés, démontrant que la rigueur du climat n'est pas un obstacle à l'élève du ver, on en avait acclimaté jusque dans la Somme ou le Morbihan, et l'exposition parisienne de 1834

contenait des soies récoltées en Seine-et-Oise. Mais peu après on vit diminuer progressivement le rendement des « graines », — nom que leur ressemblance avec les grains de millet a valu aux œufs, — et celui des cocons à la filature. Était-ce que la sériciculture ne se prête pas à une production intensive, et que, pour accroître les profits, on avait multiplié les éducations à l'excès? Était-ce que des croisemens de hasard, pendant de longues années, avaient dépouillé l'ancienne race nationale de ses qualités primitives?

Impuissans contre cet affaiblissement subit et mystérieux, nos éleveurs demandent alors des graines à l'Italie, à l'Espagne, puis à la Turquie et aux provinces Danubiennes, dont ils repoussaient naguère les produits comme inférieurs. Toutes sont mauvaises, toutes sont malades et, de 1850 à 1864, l'épidémie va croissant. Le découragement s'empare des agriculteurs: au prix excessif atteint par l'once de graines, en regard de la récolte minime qu'on en peut espérer, l'opération devient ruineuse. Ils y renoncent; et les mûriers, dont les feuilles par là même ne trouvent plus à se vendre, les mûriers, « arbres d'or, au dire des Chinois, arbres doués de la bénédiction de Dieu », auxquels, vingt ans avant, nos compatriotes eussent volontiers prodigué des noms aussi tendres, sont jugés indignes d'occuper la terre. On les arrache en masse.

La production française, qui avait été de 2 millions de kilos, tombe à 308 000 au milieu du second Empire. Les « graineurs », commerçans improvisés à la recherche de semences saines, avaient apporté du Japon, par la voie de Sibérie, des œufs qui semblaient donner de bons résultats, mais dont l'exportation était interdite sous peine de mort. Lorsque l'empire du Soleil Levant fut ouvert en 1865, l'Europe, au lieu de 30 000 cartons de graines qu'elle en avait tirés l'année précédente, lui en acheta aussitôt cent fois plus et se crut sauvée. Hélas! les vers japonais ne tardent pas à être frappés de dégénérescence, et la sériciculture cette fois passait pour à jamais compromise, — lorsque surgit l'immortelle découverte de Pasteur.

On apprit que l'insecte souffrait de différentes infirmités: maladies de peau ou d'estomac, celle-ci causée par une alimentation mauvaise, — et après avoir soigné les vers il fallut soigner les mûriers. Mais la plus grave de ces affections, la *pébrine*, résultait d'un microbe enfermé dans l'œuf, qui naissait avec le ver, grandissait en lui et le tuait. Ce fut donc par la sélection des semences que s'opéra la régénération de la race. Une industrie nouvelle, le *grainage*, eut pour objet de livrer des œufs prove-

nant de sujets agiles, vigoureux, montés avec prestesse à la bruyère et dont l'estomac, soumis à une analyse microscopique, avait été reconnu dénué de germes malsains. Cette méthode, appliquée d'abord aux papillons des deux sexes, puis aux femelles seulement, — il fut constaté que les mâles, dans l'acte de la génération, ne pouvaient transmettre le microbe, — a donné des résultats surprenans. Nos départemens du Midi, loin de demeurer tributaires de l'étranger pour leurs magnaneries, approvisionnèrent un moment toute l'Europe; le Japon même achète de ces graines françaises, dont la production a plus que doublé depuis dix ans.

C'est que la semence sélectionnée est beaucoup plus profitable que l'ancienne. Une once d'œufs, qui fournissait autrefois 18 kilos de cocons, en donne aujourd'hui 44, et le rendement s'est élevé, dans l'Aude, jusqu'à 62 kilogrammes. Pour faire tisser ces 44 kilos de cocons, par les 39 000 vers que représentent 25 grammes de semence, il a fallu les soins minutieux de l'éducateur et une nourriture assez abondante : près de 700 kilos de feuilles de mûrier ont été absorbés par ces chenilles pendant les 35 jours qui séparent le moment de leur éclosion de celui où elles se décident à travailler. Dans les six premiers jours elles occupent un mètre carré de surface et mangent 3 kilos de feuillage; dans les neuf derniers elles en mangent 550 kilos et couvrent une superficie de 60 mètres carrés.

Bien que l'insecte passe pour difficile et même exclusif, en fait d'alimens, il s'accommode à peu près de toutes sortes de verdures — on en a élevé avec la dépouille du tilleul ou du bouleau, du lilas ou du cerisier; on a réussi même avec des pampres de salsifis. — Seulement il ne veut pas que l'on change son ordinaire; le mûrier même fût-il substitué au salsifis, pendant l'engraissement, le ver, plutôt que d'y toucher, se laisserait mourir de faim. Si l'on persiste jusqu'ici à servir à ces chenilles des feuilles de mûrier plutôt que d'autres arbres, c'est que la soie obtenue avec les premières est de qualité très supérieure. Aussi ce feuillage précieux se vend-il cher : jusqu'à 20 francs le quintal en certaines années. Les 130 francs que le sériciculteur doit débourser de ce chef, ajoutés aux 7 francs que lui coûte l'once de graines, absorbent en ce cas la plus grande partie des 160 francs, que peuvent atteindre, en moyenne, les 44 kilos de cocons récoltés.

Avec le « tirage » de la soie, vient la besogne manufacturière, Le fil, commencé par l'insecte, doit être achevé par l'homme. Partout, sauf en Chine, où une superstition singulière veut qu'ils soient filés à l'état vivant, les cocons, aussitôt détachés de la

branche, passent à l' « étouffage ». Pour enlever à la chrysalide toute velléité de prendre son vol en crevant son étui, qu'elle endommagerait ainsi de la manière la plus fâcheuse, elle est asphyxiée méthodiquement par la vapeur, et son enveloppe se dessèche dans des greniers jusqu'à l'envoi à la filature. Jadis chaque éleveur dévidait lui-même sa soie, vaille que vaille, comme font encore les Orientaux, et souvent il opérait mal. Le brin du cocon est, on le sait, beaucoup plus fragile que le plus grêle de tous nos fils; il faudrait, pour le tisser à l'état natif, des métiers magiques et des doigts de fée.

Aussi déroule-t-on à la fois quatre cocons. L'on croise ensemble les quatre fils pour former la soie grège du commerce. Depuis 1805, où la machine fut employée à ce travail, des inventions de toutes sortes ont constamment perfectionné l'outillage. La rustique marmite d'eau chaude, dans laquelle le paysan du siècle dernier plongeait ses cocons pour les cuire, les battre, les « débaver », afin d'en faciliter le tirage, est remplacée par des centaines de bassines dont chacune file « à quatre bouts », c'est-à-dire que seize cocons y sont dévidés à la fois. Grâce à la division de la besogne, chaque ouvrière, au lieu de 125 grammes de soie classique, arrive à en produire 450 grammes par jour. Les Américains, après avoir découvert un système électrique qui donnait des filés plus beaux, ont dû y renoncer parce qu'il *énervait* la soie; elle perdait son élasticité. Les effets de la température au contraire, la composition chimique de l'eau de lavage, pour réaliser telle ou telle qualité, ont été définis et appliqués avec succès.

Malgré ces efforts, malgré les 4 millions de subvention payés par l'État à cette industrie agricole, elle demeure précaire. Le progrès se propage très vite et dans tous les pays. Nos soies françaises risquent ainsi de perdre, dans un avenir peu éloigné, la supériorité qu'une ouvraison plus parfaite leur assurait sur les marchés du globe.

La grège ne peut être employée telle qu'à un certain nombre de tissus : les « teints en pièces »; pour tous les autres elle doit recevoir une façon nouvelle, le « moulinage ». S'il s'agit d'obtenir l' « organsin », fil de chaîne, auquel on demande plus de solidité, on fait subir à la soie une torsion de 600 tours par mètre; elle le raccourcit et le renforce; puis on accouple et l'on tord deux fils en un seul. Quoiqu'il représente ainsi huit fils de cocon groupés, l'organsin semble fort mince; il est moitié plus fin que la soie à coudre. Le fil de trame, ne passant que par une moindre torsion, est plus ténu encore. Le rôle du moulinier

acquiert toute son importance lorsqu'il corrige les imperfections des soies lointaines, directement venues, par le paquebot des Messageries, du foyer de la famille chinoise sur les « tavelles » compliquées de l'Occident.

IV

Ces écheveaux, régularisés, fortifiés par le moulinage, franchissent une dernière étape : la teinture. Voici une branche toute neuve de l'industrie soyeuse, j'entends toute renouvelée en ce siècle. Elle a fait des merveilles et pourtant on en dit grand mal. On reproche à ces merveilles d'être éphémères, de sacrifier la solidité à la quantité et de n'atteindre le charme qu'aux dépens de la durée. De ce côté faible du luxe économique faut-il vraiment gémir si fort ? Cette rançon du bon marché s'impose à nombre de produits modernes, pour satisfaire le public de plus en plus vaste qui « veut faire bonne chère avec peu d'argent. » Je ne plaide pas ici la cause de la « camelote » ; elle n'a pas besoin d'avocat, et si elle avait besoin d'un poète :

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse?...

pourraient dire les teinturiers. Qu'importe, si un attrait nouveau est offert, une satisfaction présente possédée par les êtres d'un jour que nous sommes, à qui elle procurera un quart d'heure, voire une minute de plaisir, que le coloris délicieux de ce ruban de satin, de cette blouse de taffetas ou de ce nœud de velours soit voué à un effacement précoce ? Sont-ils donc construits pour l'éternité ?

L'usine de teinture ne travaille que sur commande. Les « mateaux », unités commerciales qui comprennent quatre écheveaux ou « pantines », divisés en plusieurs « flottes », lui sont remis par le fabricant avec un morceau d'étoffe ou de frange de la teinte à obtenir. Les « flottes », pendues à de petits bâtons, sont d'abord immergées dans des « barques », baignoires d'eau bouillante, où est dissous du savon de Marseille en quantité égale au quart du poids des filés. C'est la « cuite » ou « décreusage », qui dépouille la soie de ses impuretés, la blanchit et lui donne tout son brillant, mais lui fait perdre beaucoup de sa pesanteur : le cinquième pour celle de Chine, le quart pour celle de France.

Veut-on éviter cette perte aux fils de trame, aux « souples » en langue technique, dont on exige moins d'éclat ? On se contente de leur enlever le ton grège ou jaunâtre en les soumettant à la fumée de soufre dans une chambre close. L'action de ces vapeurs

sulfureuses, répétée jusqu'à douze fois, tient lieu de teinture aux soies à employer blanches; elle leur donne le ton et la transparence de la nacre. Souvent aussi, pour colorer les filés en blanc, on les plonge directement dans un bain de bleu et de rouge, dont l'association engendre du violet. Celui-ci, luttant avec le jaune naturel de la soie, l'amène doucement à la blancheur requise.

Une heure ou une heure et demie est en effet nécessaire pour fixer la matière colorante, pour en imprégner également chacun de ces fils que l'on promène par poignées, dans des cuvettes oblongues, d'une façon assez primitive. De temps à autre l'ouvrier cesse de remuer ses bâtonnets et « donne un coup de cheville », c'est-à-dire qu'il retire une échevette et la sèche, en la tordant avec force, pour s'assurer de la nuance et voir s'il est bien « dans l'esprit de l'échantillon. » A la fin de l'opération la soie est lavée, *avivée* dans une eau acide, qui rend indissoluble l'union du fil et du colorant, de cette bave de chenille et de cette huile de charbon, puisque toutes nos couleurs sont maintenant extraites de la houille.

Le reproche, fait de nos jours aux étoffes de n'être pas « bon teint », ne date pas d'hier. Je remarque dans des édits royaux vieux de deux siècles et demi — ils remontent à Louis XIII — des doléances très amères sur les couleurs dégénérées des teinturiers, que le gouvernement d'alors accusait de gâter les textiles par leurs « mauvaises drogues ». Pour mettre fin à ce dévergondage l'État donnait la liste des « bonnes et loyales teintures » et des « fausses et défendues ». Parmi les premières, le pastel était une des plus recommandées; l'indigo au contraire était honni, proscrit et, comme les prohibitions légales ne suffisaient pas, semble-t-il, à arrêter l'essor de cet « anil » ou « bois d'Inde », des pénalités draconiennes furent organisées contre les introducteurs ou « recéleurs ». N'empêche que l'indigo détrôna cet antique pastel dont la France avait longtemps pourvu l'Europe, dont le trafic était un des plus notables du Midi, — un marchand de pastel avait, sur la demande de Charles-Quint, cautionné la rançon de François Ier, — et à qui l'on réservait toujours, en temps de guerre, un traitement de faveur. Une lutte semblable, poursuivie plus tard entre la garance et la cochenille, se termina à l'avantage de cette dernière.

Sous Napoléon Ier, grâce au blocus continental, pastel et garance revirent quelques beaux jours; puis disparurent à nouveau ainsi que l'indigo et la cochenille leurs vainqueurs, ainsi que les extraits de bois, de lichens et l'ensemble des colorans végétaux, devant l'arc-en-ciel que les chimistes tiraient à vil prix du charbon.

On ne connaissait guère, avant 1850, d'autres couleurs à base minérale que le *bleu Raymond*, sorti du cyanure de fer. L'acide picrique, première application des jus de houille, remonte à 1847. Douze ans après, une expérience de laboratoire fit apparaître un liquide rouge, légèrement vineux, dont on ne sut tout d'abord que faire. Cette substance de hasard, accueillie avec indifférence, était la *fuchsine*, base de la plupart des couleurs futures.

Chaque année vit éclore désormais une combinaison nouvelle : de la *coraline* — acide rosalique — procédèrent un nouveau jaune et un nouveau rouge. La réaction de la coraline sur l'*aniline* enfanta un bleu : l'*azuline;* un violet inédit fut le fruit de l'alliance de l'aniline avec la fuchsine. Par des accouplemens, des croisemens multipliés de ces divers produits on se procura la *viridine*, ou vert lumière, la *safranine*, le bleu de Lyon, enfin une palette inépuisable de nuances pures ou *rabattues*. Durant cette période où triomphaient précisément les étoffes unies, le teinturier, devenu chimiste, remplaça le dessinateur. Sa fertilité inventive ne connut pas de limites ; ses mélanges et ses manipulations savantes ont créé des couleurs « à pelletée », suivant l'expression d'un ouvrier de la partie.

M. Chevreul passe pour avoir doté les Gobelins de 1 440 couleurs. Un industriel de Saint-Étienne a constitué une carte d'échantillon de *quatre mille nuances;* et la réalisation de ce tour de force n'a rien d'invraisemblable pour qui voit ce que l'on nomme à Lyon une *ombrée*, vrai soleil de feu d'artifice à rayons éclatans et fondus, représentation synthétique de tout ce que le mot « couleur » peut suggérer à l'humanité. Les tonalités innombrables, inouïes, que la nature invente sans cesse en se jouant dans les cieux ou sur les mers, dont elle couvre les plantes, dont elle habille les bêtes, sont ici notées, figées, classées, sans qu'il soit possible à l'œil d'en discerner jamais davantage. Il n'est pas un rose, pas un bleu, pas un vert, que ce dictionnaire ait omis de reproduire, depuis les plus rudes jusqu'aux plus tendres. Fractionnée à l'infini, la gamme de chaque teinte monte et descend, avec des transitions si douces qu'elles paraissent insensibles. Si Peau d'Ane sortait des limbes poétiques pour entrer dans notre réalité désenchantée, elle pourrait aisément suivre les conseils de sa marraine la fée des Lilas, et se procurer des robes couleur du jour, de la lune et du soleil. Nos teinturiers ont mis, à volonté, tout cela dans leurs alambics, et leurs trouvailles sont si ingénieuses que l'on oublie combien elles sont fugitives.

Des sept patriarches du coloris, groupés dans le spectre so-

laire, sont issus, comme d'ancêtres prolifiques, des genres, des espèces, des familles de modulations nuancées. La famille des héliotropes par exemple, qui fait partie de la tribu des violets, se partage en *trente-deux variétés*, et *chacune* de ces trente-deux variétés d'héliotropes est à son tour subdivisée en six tons, d'une intensité dégradée, formant ce qu'on appelle un « camaïeu ». Les noms d'autrefois ne suffisent plus pour distinguer les individus qui composent ce peuple de couleurs. Nul n'a le loisir de leur chercher des appellations pittoresques ou triviales, comme « Espagnol malade » ou « Fille émue » au XVIIe siècle, comme « bleu-Marie-Louise » ou « caca-du-roi-de-Rome » sous Napoléon. On les baptise au hasard « Roméo, Inquisiteur, Corinthe, Ortolan, Neptune, Menelick, Créole, Ninon, Phénix, Météore, Isly, etc. » Chaque année le syndicat des teinturiers dresse une collection nouvelle, s'attachant de préférence à une branche originale, tantôt les « beiges », tantôt les « Louis XV ». Cent soixante kilos de soie sont déchiquetés à cet effet; et, parmi ces miettes de fils multicolores, méthodiquement collées dans un album, les commissionnaires de Paris, qui décident de la mode, choisissent les cinq ou six nuances destinées à « faire la campagne prochaine. »

En même temps que la teinture, on donne divers apprêts aux fils; ceux que l'on réserve pour la « moire antique » sont passés par des sels d'alumine, afin d'acquérir du « mou », du moelleux, facilitant leur écrasement sous la calandre lorsque le moireur fera son dessin. Autre besogne importante de l'usine : la « charge » de la soie par addition de matières variées. Elle consiste en des passages alternatifs au bichlorure d'étain et au phosphate de soude, mélangé de gélatine, que l'on répète plus ou moins suivant le grossissement à obtenir. Un des élémens ordinaires de la charge est le sucre, dans la proportion d'une livre par kilo de soie. Les étoffes, dont les fils avaient été sucrés ainsi par le séjour dans le sirop, offraient au début cet inconvénient que la moindre goutte d'eau tombée sur une robe faisait tache; le sucre, en se dissolvant, formait une auréole indélébile. On a remédié à ce défaut en recouvrant le tissu d'une solution de paraffine qui l'empêche de fondre. L'opération se termine par un bain gras, à base d'huile, et par une immersion dans un liquide au goût prononcé de citron.

Ainsi condimentée et convenablement cuisinée, la soie, vue au microscope, peut ressembler à l'un de ces cigares emmanchés dans une paille que les Italiens nomment des *virginia*. La charge représente le tabac, le fil tient lieu de paille; il n'est plus qu'un

support, lorsque les matières ajoutées forment 400 pour 100 de son poids, comme il est d'usage pour la passementerie, notamment pour les franges. Les tissus d'un prix moyen sont chargés simplement au double ; le teinturier reçoit du fabricant 100 kilos de soie grège et lui rend 200 kilos de soie prête à être tissée. A mesure que le prix de l'étoffe augmente, les corps étrangers y tiennent moins de place ; ils disparaissent totalement aux environs de 20 francs le mètre.

Ces alliages d'ailleurs n'ont pas indistinctement les effets désastreux que l'on serait porté à se figurer ; les soies noires ou sombres, que l'on épaissit avec des produits végétaux, — cachou, noix de galle, extrait de châtaignier — gagnent à la fois en qualité et en quantité, parce que ces tannins protègent le fil. Au contraire les étoffes claires que, faute d'un meilleur procédé connu, on doit charger métalliquement, risquent de tomber en poussière au bout d'une dizaine d'années, parce que l'élément chimique attaque et ronge le fil auquel il est incorporé.

La soie teinte et chargée est jetée tout humide dans une « essoreuse », tournant avec une rapidité vertigineuse, qui la dessèche en quelques minutes. Elle sort de cette turbine, dure comme un morceau de bois, pour se rendre à la « chevilleuse », dont la torsion énergique lui rend sa souplesse ; et, comme elle demeure néanmoins crépeuse et froissée, un dernier mécanisme, l' « étireuse », a pour mission de la lisser et de l'allonger.

Bien que ces divers engins aient leur importance, la teinture n'en reste pas moins, au point de vue des moteurs, fort en retard. Sa *main-d'œuvre* ne diffère pas à Lyon, pour colorer les premières étoffes du monde, de ce qu'elle est en Turquie pour les bordures de burnous des Arabes du désert. Il existe cependant en Amérique, en Allemagne et en Suisse, des machines à vapeur et à bras qui économisent les trois quarts du prix de façon. Ces appareils imitent automatiquement les mouvemens usités en teinturerie et les exécutent avec une rapidité très supérieure à celle d'ouvriers manœuvrant philosophiquement des kyrielles de bâtonnets. Le plus curieux est que l'inventeur n'est autre qu'un Français, un Lyonnais de vieille souche, M. César Corron, à qui sa ville natale est déjà redevable de plusieurs perfectionnemens. Ainsi que beaucoup de ses devanciers, celui-ci voit les usines étrangères profiter avant les nôtres de sa découverte.

V

A l'industrie du tissage aussi l'on n'a pas ménagé les critiques sur son indolence à suivre les progrès réalisés ailleurs. De tous les textiles, la soie est arrivée la dernière à la fabrication mécanique, et la France en particulier n'a pas mis au début grand enthousiasme à l'adoption du matériel nouveau. Pour juger s'il y a faute, et à qui elle incombe, on doit envisager l'organisation séculaire de ce que nos pères appelaient l' « art et artifice des draps de soie. »

Le fabricant de Lyon avait ceci de particulier qu'il ne fabriquait rien. Il n'avait ni métiers, ni marchandises, mais exécutait des commandes à ses risques et périls, achetait la soie, la faisait teindre, puis tisser par un *canut*. Il échappait ainsi aux dangers que court l'industriel : capital englouti dans les immobilisations, production outrée d'une manufacture forcée de marcher sans cesse, sous peine d'être dévorée par des frais généraux constans. Son bénéfice personnel pouvait être modique, ou même nul, si le client d'une part et le façonnier de l'autre l'avaient serré tous deux un peu trop fort ; toutefois il succombait rarement.

Le *canut*, lui, était un de ces patrons-ouvriers comme il en existe encore des millions dans toute la petite industrie. Il faisait une pièce de soie comme le menuisier fait une armoire ou le cordonnier des bottines. Nous trouvons naturel que ces derniers continuent, dans leur boutique, l'exercice d'une profession, menacée du reste par la concurrence des usines de meubles et de chaussures. Ce qui singularisait le chef d'atelier lyonnais, c'est qu'il représentait l'ancienne forme d'activité manuelle dans une branche — les tissus — où elle a depuis longtemps disparu. Ce manufacturier minuscule passait avec le « fabricant » un contrat à prix débattu, et abandonnait la moitié de ce prix aux « compagnons » qui concouraient à l'accomplissement de la tâche. Possédant souvent plusieurs métiers en marche, cet aristocrate de la classe ouvrière surveillait plus qu'il ne travaillait de ses mains. Il se trouvait prélever ainsi, sur ses collaborateurs, 50 pour 100 de la valeur des façons pour le simple usage du local et de l'outillage peu coûteux qu'il fournissait. Si un patron louait des métiers à ce taux, on considérerait avec raison ses exigences comme intolérables.

Aussi est-ce la misère de cet ouvrier d'ouvrier, et la constitution vicieuse de cette hiérarchie d'intermédiaires qui ont causé les insurrections répétées dont la seconde ville de France

a été le théâtre depuis le commencement du siècle. La fixité des prix de façon n'a pas amené de moindres discordes. « Si le salaire avait besoin d'une justification, c'est dans l'industrie lyonnaise qu'il la trouverait », a dit très justement M. Aynard, député du Rhône et président de la chambre de commerce, qui connaît à merveille ses compatriotes. Le socialisme dit au prolétaire de prendre la machine ; à Lyon le tisseur la possède, mais sur lui retombe le risque des fluctuations et du chômage, et il en est accablé.

Le compagnon délicat qui tisse mélancoliquement des choses brillantes, manque d'ouvrage cent jours par an en moyenne et, quand il travaille, il ne gagne pas autant que le robuste maçon qui ne met en œuvre que ses muscles. Le canut ne voudrait pas cependant abdiquer la liberté dont il jouit. Il n'est point ouvrier d'usine, et s'en vante ; c'est une sorte d'artiste maître de son modeste atelier. Il aime mieux traiter avec le patron de puissance à puissance que de goûter une sécurité enrégimentée. L'indépendance est forcément périlleuse ; il doit épouser les chances bonnes et mauvaises, et le fabricant, qui n'a aucune obligation précise envers lui, l'emploie ou le délaisse comme un stock flottant de bras, selon l'état des affaires.

Cette organisation défectueuse, dont je parle au présent, ne sera bientôt plus du reste qu'un souvenir. Entretenu par l'intérêt des fabricans, par l'amour-propre des tisseurs et aussi par la variété infinie d'étoffes qu'embrasse cette manufacture, — depuis le velours épais jusqu'à la gaze impalpable, — par leur changement incessant, par le petit nombre de pièces sur lesquelles portait chaque commande, le système antique a dû céder devant les exigences du bon marché. La poursuite ardente du « plus grand produit par le moindre effort », — formule qui gouverne le siècle, — a d'abord éparpillé dans les champs la majeure partie des métiers urbains.

Associé à une besogne rurale, le tissage supporte mieux les intermittences qui le ruinaient en ville. Le fait mérite d'être noté de progrès industriels, agissant au rebours de la dépopulation des campagnes que généralement on leur impute et ayant pour effet, non d'enlever des bras à l'agriculture, mais de lui en procurer et de l'enrichir. On constatait, au dernier concours régional de Lyon, que cette dispersion des ouvriers de la soie avait été, par les ressources qu'elle apporte dans les fermes, l'une des causes de l'amélioration des terres de la vallée du Rhône. En 1848, il y avait encore 60 000 métiers en ville, contre 5 000 disséminés dans les cantons du département. Il ne reste aujourd'hui à Lyon que

10 000 métiers, mais on en compte 55 000 au dehors dans un rayon de 80 kilomètres.

En même temps que cette industrie émigre de la cité au village, elle passe des hommes aux femmes. La navette n'est-elle pas le lot naturel des faibles; surtout depuis que les perfectionnemens apportés à l'outillage l'ont rendu accessible à leur sexe ? Le tissage mécanique enfin, pour lequel on a mis à profit, sur bien des points, les forces des torrens et rivières dans les 210 établissemens où il fonctionne, accapare peu à peu le plus gros de la production. Il faisait battre 6 000 métiers en 1873 ; il dispose maintenant de 25 000 dont chacun équivaut à *trois métiers à la main*. Ces instrumens marchent pour l' « article de fond », pour le « placard », c'est-à-dire qu'ils ne dépendent pas de la commande, mais qu'ils la devancent ou la provoquent. Le plus grand nombre des nouvelles usines n'appartient pas jusqu'ici à ces fabricans sans fabrique dont il était question plus haut; les quatre cinquièmes d'entre elles sont la propriété d'entrepreneurs de tissage à façon.

Il ne semble pas toutefois que cette interposition étrange d'un bureau lyonnais entre le négociant de Paris et l'industriel de Vizille, de Saint-Pierre-d'Albigny ou de Tarare, puisse se prolonger longtemps. L'acheteur et le manufacturier auront un égal intérêt à s'aboucher directement l'un avec l'autre; celui-ci pour augmenter son bénéfice, celui-là pour réduire son prix de revient. Cette entente supprimera le marchand urbain ou le forcera à fabriquer *par lui-même*. Et l'on remarquera que cette simplification de rouages parasites aura pour conséquence : de *multiplier les risques du patron* capitaliste au moment précis *où ses bénéfices diminuent* et d'assurer à la main-d'œuvre une rémunération meilleure et moins aléatoire. Nous avons eu, dans de précédentes études, l'occasion de saisir sur le vif le mécanisme de ce mouvement universel que la force des choses accomplit en faveur des salariés. L'on en voit ici un échantillon assez piquant parce que les intéressés ont tout fait pour le combattre. Si l'on avait tenté, il y a vingt ans, d'installer une usine de tissage mécanique à la Croix-Rousse, les ouvriers ameutés l'auraient très probablement détruite.

Elle y existe maintenant. L'un de ces anciens et puissans seigneurs du commerce de la soie, M. Gindre, homme fort avisé, qu'une juste appréciation des nécessités présentes a guidé dans son entreprise, a élevé, dans l'enceinte même de Lyon, une usine qui occupe 500 ouvrières et 20 ouvriers seulement, « gareurs » pour la plupart, c'est-à-dire surveillant une dizaine de métiers chacun. La soie arrivée en écheveaux y est d'abord roulée en pe-

tites bobines qui se placent côte à côte, au nombre de 200, sur l'*ourdissoir* où commence la préparation de la pièce. Cette pièce a tantôt 50, tantôt 100 ou 150 mètres de long ; elle a généralement 0m,52, de large et le nombre des fils de chaîne qui seront juxtaposés dans cet espace minime de 0m,52, varie de 4 000 à 10 000.

Ces chiffres pris pour base, et rapprochés du rendement moyen des cocons, nous apprennent qu'un mètre courant de tissu — chaîne et trame — correspond à 60 ou 150 cocons, suivant que l'étoffe est légère ou forte ; si bien qu'une de vos robes, mesdames, si elle est en soie pure, représente, pour les 12 ou 14 mètres qu'elle absorbe, le travail de 1 300 vers consciencieux. A mesure que les 200 bobines dévident lentement leurs fils qui, maintenus entre les dents du peigne, s'alignent sur un large rouleau, l'ouvrière enlève au passage les « bouchons », nœuds et grosseurs diverses qui formeraient des « crapauds » et dérangeraient l'harmonie du tissu, L'instrument est muni d'un timbre qui sonne aussitôt que le dévidage atteint la longueur de la pièce projetée. Les 200 fils sont alors coupés, le rouleau se déplace et 200 autres viennent se ranger à côté d'eux. A la fin de l'opération les 4 000 fils, beaucoup plus au large sur les premiers rouleaux qu'ils ne le seront dans l'étoffe, doivent se serrer pour n'occuper sur une seconde machine que les 52 centimètres prescrits. C'est le « pliage », à la suite duquel les fils sont portés au « métier à remettre ».

Pour que la chaîne s'unisse à la trame, pour que les fils, lancés par la « canette » au travers du tissu en formation, passent tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de chacun des fils tendus en long, l'ouvrière dispose ces derniers de manière que le mouvement du métier tisseur fasse, à tout coup de trame, monter alternativement une partie d'entre eux et descendre l'autre. Elle introduit, un par un, les fils dans des « mailles, » sortes d'anneaux de ficelle, suspendus à des bandes de bois que l'on appelle « lices ». S'il s'agit d'un taffetas, ou autre pièce très simple, dont les fils s'entrecroisent régulièrement, deux « lices » sont suffisantes : la première portera, sur ses 2 000 ficelles, les premier, troisième, cinquième fils, etc. ; tandis qu'entre les 2 000 mailles de la seconde seront enfilés les deuxième, quatrième, sixième fils, et ainsi de suite.

Mais ce tissage rudimentaire est très rare dans l'industrie soyeuse, dont les « armures », — le jeu infiniment varié des fils dans leur contexture intime, en long et en large, — constituent l'originalité. Pour le satin, par exemple, il faut huit « lices » au lieu de deux ; parce qu'à *chaque passage de la navette* 7 fils sur 8 s'abaissent, le huitième seulement se lève pour former un « liage »,

C'est précisément l'invisibilité de la trame à l'endroit du tissu, où elle ne paraît que tous les huit coups, qui donne à l'œil la sensation glacée du « satin ».

La main-d'œuvre préalable du « métier à remettre » consistera donc ici à intercaler successivement les premier, neuvième, dix-septième fils dans une lice, les deuxième, dixième, dix-huitième dans une autre, etc. ; opération compliquée et fort longue, on le conçoit. Pour éviter de la recommencer trop souvent, on préparera à la fois plusieurs pièces, en tordant, sans le nouer, le bout *final* de chacun des fils de la chaîne amorcée sur le « remisse », avec le bout *initial* d'autres fils qui s'engageront à leur suite dans les mailles. Une ouvrière habile arrive à tordre ainsi 5 ou 6 000 fils par jour.

Après cette mise en train laborieuse, le tissage proprement dit ne semble qu'un jeu. Le métier fait mouvoir, avec une vitesse prudemment réglée, ses articulations délicates. La navette légère, sous l'action des pédales, glisse et court de droite à gauche et de gauche à droite, laissant derrière elle en se dévidant cet imperceptible sillon de soie qui forme la trame, aussitôt emprisonné dans l'embrassement des fils de chaîne, évoluant sur leurs lices que sollicitent des leviers. La « canette », petite bobine placée dans la navette, est-elle épuisée ? l'instrument s'arrête de lui-même et une autre la remplace. Le métier mécanique tisse environ 10 mètres par jour, et il suffit d'une femme pour veiller à la marche de deux de ces outils perfectionnés que la Suisse nous envoie.

Au sortir du métier les étoffes reçoivent des façons accessoires : certaines vont s'égaliser sur des lames de métal coupant, qui les serrent et leur donnent la souplesse ; c'est le « polissage ». D'autres sont soumises au « flambage », par un mélange d'air et de gaz, à la dose de 1 000 mètres cubes à l'heure, pour se dépouiller de leur duvet. Le satin blanc passe trois fois au feu, sur des rouleaux que longe une rampe allumée. Le tout se termine par le « pincetage », où une machine à épiler arrache les fils qui dépasseraient à l'envers du tissu, et par le « dégraissage » des tissus clairs, afin d'enlever les taches survenues en cours de fabrication. Nombreux sont les apprêts dont la soie est susceptible, pour augmenter sa grâce ou sa force, sa douceur ou sa « main », voire pour pallier sa misère. Chaque pays a ses procédés, soit que l'on pare la chaîne avec de la poudre de riz, comme en Chine, soit que l'on se serve de gomme pour les tissus achevés, comme en Angleterre, On appela « pluie de diamans » une nouveauté qui fit rage quelque temps et qui n'était autre que la projection, par un système ingénieux, de gouttelettes d'un produit vulgaire.

Le tissage mécanique aborde de préférence les articles unis, d'une vente courante, ce qu'en langage de comptoir on nomme « des sortes suivies ». Une seule usine, dans l'Isère, à la Tour-du-Pin, s'adonne au « grand façonné », jusqu'ici l'apanage de ces ateliers retranchés sur le plateau de la Croix-Rousse, dont il ne restera guère dans dix ans, car il ne s'y fait plus un seul apprenti. Le domaine de la manufacture, au contraire, s'étendra forcément aux nouveautés de luxe, et déjà son influence est appréciable dans les prix auxquels ils sont descendus : il n'y a pas longtemps que tel satin damassé noir, coté maintenant 4 fr. 25 le mètre dans les magasins de détail, à Paris, s'y vendait 10 francs et que tel lamé pour robe de bal, offert à 12 fr. 50, ne s'obtenait pas à moins de 35 francs. Un brocart, qui eût coûté jadis 100 francs le mètre, en coûte aujourd'hui 25.

VI

Les économies de main-d'œuvre, sur ces dernières catégories, pourraient même être plus importantes, si l'on tirait de chaque dessin un bon nombre d'exemplaires. Mais il en est de la soierie comme de la littérature; les progrès de l'instruction ont augmenté le débit des journaux et des romans beaucoup plus que celui des livres de science. Le grand public orne sa personne comme il meuble son esprit... au meilleur marché et à la vapeur. La fabrication des qualités communes ou ordinaires s'est par suite bien plus développée que celle des tissus de valeur.

Les grands magasins qui, par des commandes puissantes et par une engageante publicité, portant tous les semestres sur quatre ou cinq articles écoulés à prix de revient, ont développé le goût de la soie, fournissent la preuve de cette vulgarisation. Au Louvre, la moyenne, pour les 18 millions de francs vendus aux rayons soyeux, ressort à 3 fr. 50 le mètre. C'est que, contre un mètre à 18 francs, il s'en écoulera vingt à 2 francs. A côté des 3 millions et demi de kilos de soie, que la fabrique lyonnaise consomme chaque année, se placent 2 millions et demi de kilos de laine ou de coton qui, mariés avec eux, font le meilleur ménage du monde.

Nul ne trouve plus à cette mésalliance « déshonneur et scandale », comme au XVIe siècle, où les consuls faisaient saisir des velours ainsi adultérés. Les fabricans de 1896 n'auraient garde de se plaindre au gouvernement, ainsi que leurs prédécesseurs, en 1809, de ce qu'il sort de leurs maisons des « produits indignes », des « marchandises abjectes, que les ateliers de Suisse, d'Italie et

d'Allemagne ne voudraient pas avoir manufacturés. » Bien au contraire; le développement de ces « merveilleux glacés » à 1 fr. 90, de ces « polonaises » à 1 fr. 45, de ces satins à 0 fr. 95 et au-dessous, que M. Permezel — l'un des créateurs du genre — expédie par monceaux sur les côtes d'Afrique, est indispensable, non seulement pour maintenir nos exportations, mais pour empêcher même le marché national de nous être ravi par la concurrence étrangère. Un cabaretier de Saint-Mandé, après avoir fait emplette pour sa fille d'un coupon de popeline — dont le nom désigne justement un composé laine et soie — vint le lendemain, furieux, redemander son argent, sous prétexte que le tissu n'était pas de soie pure. Le cas est rare toutefois; l'acheteur est assez intelligent pour savoir qu'on ne le trompe point.

Il comprend que la proportion de soie augmente ou diminue selon le prix de l'article : un satin tramé coton par exemple contient encore moitié de soie; le rapport des deux textiles se modifie, suivant le but à atteindre, à l'avantage du coton qui forme les trois quarts, les 7 huitièmes et *jusqu'aux dix-neuf vingtièmes du tissu*, lequel ne conserve plus de la soierie que le mirage, une sorte de vernis fragile. On va plus loin encore : il existe une méthode de *soiage* qui crée des guenilles brillantes en précipitant, au moyen d'un acide, sur des jutes ou d'humbles madapolams, une solution de soie liquéfiée dans l'ammoniure de cuivre.

La fabrication des soies mélangées était de 23 millions de francs, il y a un demi-siècle; elle se chiffre à l'heure actuelle par 151 millions; les deux cinquièmes de la production lyonnaise *en valeur*, les trois quarts en *quantité de mètres*. A ce chiffre s'ajoute l'appoint de la région du nord, de Roubaix en particulier, où cette spécialité prospère. Une partie de ces marchandises constitue ce qu'on appelle le « teint en pièces », dont les fils sont tissés avant la teinture. A ces types nouveaux pas n'est besoin de préparations coûteuses : par le gaufrage ils acquièrent une épaisseur factice; par l'impression ils sont revêtus en quelques instans de la couleur et du dessin et rivalisent, comme aspect, avec les plus beaux brochés.

Qu'on n'aille pas croire pour cela à l'abandon des luxueux produits de jadis. Une série de maisons, uniquement occupées de créer des modèles inédits, tiennent la tête de l'industrie soyeuse. Quelle fécondité artistique il leur a fallu déployer pour conserver la primauté, un total nous l'apprendra : le conseil des prud'hommes a, depuis 1813, enregistré 110 000 vignettes ou dispositions nouvelles. Ces inventions, prises en bloc, sont médiocrement lucratives. Elles ne réussissent pas toutes, bien entendu,

et celles dont la mode s'empare, ou n'ont qu'une vogue éphémère, ou, si leur succès paraît durable, sont copiées dans tout l'univers. Le négociant qui les a suggérées, qui le premier les a mises au jour, en profite toutefois d'une manière indirecte : son renom s'accroît sur le marché, la clientèle des couturiers de marque vient à lui et lui achète, en même temps que la nouveauté qui sert d'appât, les genres unis, les doublures, les « fonds de jupe », tout ce qui forme le courant usuel et permet d'atteindre le gros chiffre d'affaires.

Dans sa gestation inquiète, enfiévrée, d'effets inimaginés jusque-là, d'attributs, de nuances, de grains non essayés encore, le marchand de soieries, guidé par une longue école de l'œil, est aussi servi par le hasard. Telle innovation heureuse n'a eu d'autre cause qu'une erreur commise dans le tissage, une fine rayure dans un satin uni provenant de l'écartement des peignes à la fabrication. On reproduisit avec soin ce défaut, devenu un charme, et l'étoffe, grâce à lui, fit son chemin dans le monde, comme ces acteurs aimés du public qu'un vice de prononciation fait acclamer pendant trente années.

Une farce traditionnelle entre commis de la soierie, dans la capitale, consistait à envoyer les débutans — les « bistos » — demander la « presse à velours », chez un confrère qui, entrant aussitôt dans la plaisanterie, déclarait l'avoir prêtée à une maison éloignée, dont il donnait l'adresse. Si bien que le néophyte se promenait, pendant une journée, à la poursuite de cet accessoire analogue, au civil, à ce qu'était le « parapluie de l'escouade », que les anciens facétieux envoient quérir par les recrues chez le sergent-major. Cet outil, jugé d'une absurdité exquise, n'en est pas moins devenu une réalité, il y a cinq ou six ans, par suite de la mauvaise humeur d'un employé des postes, ou de la médiocre qualité d'une encre à tampon. Un échantillon de velours, adressé de Lyon à un négociant de la rue du Quatre-Septembre, s'était trouvé, en cours de route, victime du timbre à date, apposé sur lui avec une telle force et une insistance si répétée, que son poil en était, par places, tout couché. A l'ouverture de son courrier, le destinataire s'avisa que cet écrasement était d'un effet heureux et original. Il chercha à aplatir, méthodiquement cette fois, quelques-uns de ses velours avec un fer à repasser. Les résultats furent mauvais; chaque coup de fer laissant une trace, le miroitage était inégal. Après trois mois de tâtonnemens, pendant lesquels on avait reconnu la nécessité d'un instrument spécial, la « presse à velours » était inaugurée. Les premières pièces de l'article nouveau, baptisé *velours-miroir* à cause de ses reflets,

furent enlevées en quelques heures. En peu d'années il s'en vendit pour 2 millions de francs; le fabricant y gagna une fortune. C'était pourtant un simple velours de soie, cylindré après avoir été « dérompu » par des passages alternatifs à la chaleur et à l'humidité. Le tout était d'avoir l'idée et de l'exploiter vite.

Pour les commandes qu'il fait ainsi, à ses risques et périls, d'étoffes qui lui sont exclusivement réservées, le négociant de luxe tient à conserver une avance minimum de cinq ou six mois sur ses concurrens; aussi fait-il travailler à Lyon dans le plus grand secret. Il s'attache surtout à décourager les imitations par des nouveautés qui, séduisantes en soie pure, seront laides avec trame de coton. Entreprise difficile! Au début de la « saison d'hiver », c'est-à-dire au mois de juin, date de départ des voyageurs de commerce pour l'Amérique, la place de Paris est sondée, explorée en un tour de main par les « échantillonneurs ».

On nomme ainsi les individus dont le rôle consiste à acheter quelques mètres de tous les articles nouvellement inventés, et à les envoyer, découpés en petits morceaux, aux maisons anglaises, américaines et allemandes qui ont contracté avec eux un abonnement à ce sujet. Ces courtiers, dont les services sont largement rémunérés par leurs correspondans, n'hésitent pas à payer fort cher les petites quantités qu'on leur vend à contre-cœur, quoique avec un bénéfice énorme. Parfois même les concurrens pratiquent l'espionnage jusque sur les métiers, où ils cherchent à dérober des échantillons. Aussi la diffusion de chaque article se produit-elle très vite. Et, tandis qu'il se fait 300 mètres de l'original, il s'en fait 20 000 de l'imitation à prix réduit que des magasins de moindre envergure livrent à des cliens plus modestes. C'est là une des causes de la variation rapide des modes; — l'élite se dégoûtant de l'étoffe nouvelle aussitôt qu'elle est devenue banale et la remplaçant par une autre, un peu différente, qui sera rare pour un temps.

Il y a deux ans apparurent les « impressions sur chaîne. » Leur effet atténué, d'une indécision voulue, s'obtenait par un premier tissage très lâche, permettant seulement à l'imprimeur de maintenir la chaîne sous sa machine. Après quoi la trame *provisoire* était enlevée, et la chaîne décorée repassait au métier pour s'allier définitivement à une trame unie. Ce procédé était à peine en faveur depuis dix mois que l'offre dépassait la demande; la baisse survenait, chacun prenait peur, soldait ses stocks à perte, et la fabrication cessait. Aussi est-ce une règle commerciale de faire subir à tout article de fantaisie 50 pour 100 de rabais dans l'inventaire.

N'empêche que les grands industriels de Lyon entretiennent des cabinets de dessin, où cinq et six artistes travaillent pour eux à l'année, sans parler des esquisses payées à l'occasion 150 ou 200 francs aux dessinateurs du dehors. Cette esquisse, échelon initial du « façonné » est « mise en carte », autrement dit reproduite à la taille qu'elle aura dans le tissu, sur un papier finement quadrillé, dont chaque carreau d'un millimètre représente un fil. Cette précision est nécessaire pour que le « liseur » puisse piquer mathématiquement les cartons du métier Jacquard.

Avec le métier ordinaire, décrit plus haut, on peut varier singulièrement l'ordonnance générale des étoffes; on peut, en multipliant les navettes, obtenir ces soies « caméléon », dont la trame est formée par des fils de toute couleur zébrant, l'un après l'autre, une chaîne unie. Mais, pour incorporer dans une étoffe la plus insignifiante fleurette, il faut qu'à chaque point tissé se présentent, en chiffres perpétuellement inégaux, les fils nuancés dont la juxtaposition constituera la tige, les pétales, le calice de cette fleur. Et pour faire venir ces fils, — ces « lacs, » disaient nos pères, — qui ne s'offraient pas d'eux-mêmes, on devait les attirer. Le « tireur de lacs », aide nécessaire du tisseur, était à son tour guidé dans sa besogne par un enfant qui chantait du matin au soir, d'une voix monotone, le mouvement des navettes, 1 bleu, 2 rouges, 1 vert, etc.

Depuis l'invention de Jacquard, les fils entrent en scène et jouent leur rôle, au moment et en nombre voulus. Ils arrivent en long, si le dessin se fait par la chaîne, en large, s'il se fait par la trame, comme celui des damas, où ce que l'on aperçoit en positif à l'endroit du tissu, ressort en négatif à l'envers. C'est que, dans la Jacquard, les « lices », porteuses des fils, reçoivent, par un mouvement de décliquetage, l'impulsion d'autant d'aiguilles. Les pointes de ces aiguilles sont frôlées par des cartons, percés de trous, qui tournent sur un cylindre. Rencontrent-elles les trous, elles y entrent et appellent ainsi les fils au travail. Sont-elles arrêtées par une partie pleine, elles restent immobiles. C'est par un procédé du même genre que l'on joue à la mécanique des airs sur le piano; et c'est un peu suivant le même principe que les opéras se laissent moudre par les orgues de Barbarie.

Les cartons, pour bien commander les aiguilles, doivent être préparés à leur office. Du piquage préliminaire des trous dépend tout le tissage; la faute du « liseur », s'il se trompait, serait irréparable. Celui-ci effectue son tricotage des cartons grâce à la machine Verdot, appareil composé de 1 344 ficelles, armées de crochets et munies de contrepoids, qui permet d'obtenir 1 344 jeux

différens de fils. Les ficelles, ou cordes de *semple*, sont pour lui les touches d'un gigantesque clavier, qu'il fait mouvoir suivant les indications du dessin, comme l'exécutant d'un morceau traduit en sons les notes gravées sur une page de musique.

A cette différence près que la traduction du dessin est beaucoup plus longue. Chacune de ces bandes de carton, successivement trouées, n'équivalant *qu'à un coup de trame* sur le métier, il en faut au moins un millier pour une étoffe de robe à petits ornemens, et 2 000 environ pour les décors d'ameublement d'une dimension de vingt centimètres. A mesure que le croquis prend de l'ampleur, le nombre des cartons augmente; il s'est élevé à 37 000 pour tel façonné exceptionnel, qui avait la taille d'un tableau véritable et dont l'établissement a coûté 10 000 francs. Un pareil chiffre est rare; ceux de 2 000 et 4 000 francs le sont beaucoup moins, et ces frais doivent se répartir sur un petit nombre de pièces. Si le velours *frappé*, autrement dit imprimé, vaut 5 francs le mètre, lorsque le velours « de Gênes », dont les fleurs ont jusqu'à trente nuances diverses, vaut 35 francs, c'est que le montage du métier capable de tisser le second exige à lui seul quinze jours de travail.

Ces produits aristocratiques, la gloire de l'industrie lyonnaise, ont naturellement une vente restreinte, mais ils ne sont pas en décadence. Le tissu le plus cher dont j'ai relevé le prix, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, parmi des centaines d'étoffes portées par les princes, les souverains, les privilégiés de sept siècles, est un drap d'or que le roi Louis XIV paya, — en monnaie actuelle, — 414 francs le mètre, pour y couper une robe de chambre, en 1670. L'été dernier on m'a montré à Lyon un lampas fond blanc, orné de fleurs, d'oiseaux et de feuillages en relief, commandé par l'impératrice d'Allemagne qui se proposait d'abord d'en faire un costume et l'utilisera simplement en rideau. Il coûte 600 francs le mètre, et la façon seule vaut plus de 100 francs.

Mais il est aussi des soieries à 1 fr. 50. Elles sont moins belles; elles font plus d'heureux. Aux moralistes qui jugeraient la soie moins utile que la laine, qui même l'estimeraient assez superflue, il n'y aurait guère de paradoxe à répondre que les choses auxquelles les femmes tiennent le plus sont précisément celles qui ne leur servent à rien.

Vte G. D'AVENEL.

LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON

III[1]

L'ESSAI CONSTITUTIONNEL

I

« Ce fut un malheur pour moi, m'a dit Napoléon III, de n'avoir pu débuter par un ministère républicain et d'avoir été obligé de me confier aux hommes de la rue de Poitiers (2). »

En effet, une des impossibilités auxquelles se heurta d'abord le premier président de la République fut celle de recruter des ministères républicains. Cavaignac et ses amis se refusaient; Ledru-Rollin et les siens se déchaînaient. Il eût pu appeler Jules Favre, le défenseur de ses intérêts en quelques occasions, « animé de la visible préoccupation de capter par la flatterie sa sympathie intime (3). » Mais ce rhéteur doucereusement venimeux, au jugement faux, au caractère versatile, sans autre connaissance réelle que celle des phrases, odieux à maints républicains depuis son impitoyable réquisitoire contre Louis Blanc, haï des monarchistes pour sa proposition de dépouiller les princes d'Orléans de leurs biens patrimoniaux, suspect à tous à cause de ses volte-face incessantes, n'offrait ni assez de dignité ni assez de sérieux pour être chargé d'inaugurer les débuts d'un gouvernement.

Un des républicains les plus éclairés et les plus loyaux du *National*, Duclerc, conseilla au prince de s'adresser à Lamartine,

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1895 et 15 janvier 1896.

(2) On nommait ainsi les monarchistes coalisés du nom de la rue où ils tenaient leurs réunions.

(3) Falloux, t. I, p. 522.

dont les ailes étaient assez ample pour couvrir même un Napoléon. Il eût été beau de voir celui qui avait fermé au drapeau rouge la porte de l'Hôtel de Ville, ouvrir celle de l'Élysée à l'élu du peuple et justifier ainsi le suffrage universel « d'avoir mis le dépôt de sa liberté entre les mains du nom le plus éclatant de la gloire. »

Le prince, vers la nuit tombante, galopa donc, accompagné de Duclerc, vers la maison de Lamartine, à Saint-James, au fond du bois de Boulogne. Lamartine, averti, monta à cheval pour aller, comme par hasard, se promener dans l'allée de sapins où le prince l'attendait. Après quelques complimens rétrospectifs, celui-ci aborda la question en homme d'affaires qui désire avoir une solution prompte et nette. Lamartine ne se déroba point derrière un scrupule de principe. Quoique ayant donné sa voix à Cavaignac par probité républicaine, il était résolu à se rattacher, non par goût, mais par patriotisme, au gouvernement légal, contre les factions et oppositions qui chercheraient à l'entraver. Il objecta son impopularité : tous les partis, les bonapartistes comme les autres, le repoussaient ; il dépopulariserait le gouvernement naissant en y laissant seulement soupçonner son nom. — Pour ce qui est de la popularité, dit le prince en souriant, j'en ai pour deux. Et il insista si bien que Lamartine vaincu lui dit : — Si d'ici à demain vous n'avez pas réussi à convaincre et à rallier les hommes que je vais vous indiquer, je vous donne ma parole que j'accepterai les yeux bandés, et que nous nous sauverons ou nous nous perdrons ensemble. Dans ce cas envoyez-moi demain soit mon ami Duclerc, soit un de vos aides de camp : je serai chez vous à l'heure que vous m'assignerez. — Enfin, dit le prince, j'emporte votre parole. Mais quelles personnes me conseillez-vous? Lamartine nomma Odilon Barrot, homme, dit-il, de renommée libérale et d'honneur; et Tocqueville, homme d'honneur et de vertu. Le prince lui serra la main avec amitié, et ils se séparèrent.

La Providence craindrait-elle d'éblouir l'histoire par des visions trop hautes, afin de ne pas la décourager de son rôle habituel d'annaliste pédestre de la médiocrité? Louis-Napoléon ne réussit pas à grouper des collègues autour du nom de Lamartine et il dut chercher une autre combinaison. Il eût été désireux de confier les affaires à Thiers. Celui-ci trouva au-dessous de lui la mission que Lamartine n'avait pas dédaignée : il promit seulement de s'occuper de la constitution d'un ministère. Connaissant à fond Odilon Barrot pour l'avoir longtemps manié, il savait que, s'il était borné et creux, il était probe, courageux, prompt à l'improvisation, d'autant plus sonore qu'il était vide ; que s'il n'avait pas d'idées, surtout depuis que la révolution l'avait mis en désarroi, il serait

d'autant plus disposé à recevoir celles qu'on lui soufflerait. L'ayant éprouvé incapable d'amitié comme de haine, il ne craignait pas qu'il s'attachât au prince auquel il le donnerait. « Dans un cœur comme le sien, semblable à un vase qui fuit, rien ne reste (1). » Il employa donc tout son art d'insinuation et de flatterie à le convaincre qu'il était l'homme nécessaire ; Barrot le crut, et se décida à prendre la présidence du conseil avec le ministère de la Justice (20 décembre). A l'Intérieur il mit Léon de Malleville, homme d'esprit, un des lieutenans les plus dévoués de Thiers ; aux Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, président du comité diplomatique, sur la proposition duquel avait été récemment promulguée la politique des nationalités ; à la Guerre, le général Rulhière, militaire correct et effacé ; à la Marine le doux et inoffensif de Tracy ; aux Finances, Passy, instruit, expérimenté, d'une honnêteté et d'un courage à toute épreuve, aussi incapable de plier que de trahir, mais trop ami des paroles inutiles ou paradoxales, contrariant, dénigrant (2) ; à l'Agriculture Bixio, vaillant, loyal, éclairé ; aux Travaux publics, Léon Faucher, maladroit, cassant, aussi sot que s'il n'eût pas eu beaucoup d'intelligence et d'instruction, un de ces honnêtes gens qui rendraient l'honnêteté odieuse ; à l'Instruction publique et aux Cultes, Falloux. Avec Odilon Barrot, c'était le personnage le plus important de la combinaison.

Falloux, *Fallax*, a-t-on dit. Jules Favre l'estimait plus félin que lui-même. Pensant le flatter, il lui glissa dans l'oreille cet étrange compliment : « On dit que je suis le plus perfide de l'Assemblée, mais à vous le pompon (3). » Tocqueville paraît de l'avis de Jules Favre : « La nature l'avait fait léger et étourdi avant que l'éducation et l'habitude l'eussent rendu calculé jusqu'à la duplicité ; il mêlait dans sa propre croyance le vrai et le faux avant de servir ce mélange à l'esprit des autres ; il se donnait ainsi les avantages de la sincérité dans le mensonge » (4). Ces jugemens sont excessifs. Falloux est un des politiques qui par certains côtés m'ont donné l'idée la moins imparfaite de l'homme d'État. Il réunissait, à un degré que je n'ai trouvé égal qu'en Napoléon III et en Morny, la souplesse et l'obstination, l'aménité des formes et la fermeté des desseins, l'ardeur sous le calme apparent et dans la poursuite d'un but invariable, l'imperturbabilité à braver les déboires, à supporter les ajournemens de la Providence ou des hommes, la flexibilité à varier les moyens suivant les circonstances et les oppositions. Seulement il était incapable de cette

(1) Tocqueville.
(2) Tocqueville.
(3) Falloux, *Mémoires*, t. I, p. 362.
(4) Tocqueville, p. 337.

équité bienveillante et de sang-froid si remarquable chez Louis-Napoléon et Morny. La courtoisie envers l'adversaire ne lui coûtait pas, l'impartialité lui était impossible ; il accueillait sans critique les mauvais bruits qui le déconsidéraient, et mît-on la vérité sous ses yeux, de très bonne foi il ne l'apercevait pas ou l'oubliait, tant était impérieuse la tension de son parti pris. Sectaire à sa façon, il ne savait pas entrer, même un instant, dans la pensée d'autrui, ne fût-ce que pour la mieux juger ; il s'absorbait si exclusivement dans la contemplation de la sienne, que lorsqu'il s'agissait de la faire prévaloir, il ne se rendait plus compte de ce qui restait correct et de ce qui cessait de l'être ; et cela avec d'autant plus de tranquillité de conscience que, confondant sa personne avec sa cause, il croyait ne se donner jamais lui-même pour objet à son ambition. Il s'estimait irrésistible. On lui contait que quelqu'un avait mal parlé de lui. « Invitez-le à déjeuner avec moi », avait-il répondu. Sa manière d'obtenir un service était d'en remercier avant de l'avoir reçu. Cependant, malgré la grâce de ses procédés, on n'était pas tenté de l'aimer, car son charme manquait de chaleur et ses formes caressantes recouvraient une sécheresse d'âme presque implacable. On ne sentit jamais tant de roc sous tant de fleurs. — Il n'en est pas moins certain que, si la maladie ne l'eût paralysé en pleine maturité, à trente-huit ans, il eût exercé une influence prépondérante, et bien des événemens peut-être se seraient déroulés différemment.

En s'asseyant devant son bureau, Falloux trouva un beau portefeuille avec cette inscription : « *De la part de M. de Persigny, souvenir de Londres, 1835.* »

Aucun de ces personnages n'éprouvait de dévouement ni même de sympathie pour le Président. Odilon Barrot avait échangé quelques lettres avec lui durant sa captivité, mais il l'avait à peine aperçu quelques instans à Londres entre deux portes, juste le temps de lui déclarer qu'il y avait un abîme entre ses idées et les siennes ; les autres ne l'avaient jamais approché, et ne lui accordaient d'autre valeur qu'une certaine témérité d'aventurier, et le considéraient comme un fou à contenir, un esprit médiocre à régenter.

Aucun d'eux, sauf Bixio, ne professait pour la République elle-même plus de dévouement et de sympathie que pour son président : orléanistes ou légitimistes, ils n'y voyaient qu'un pis aller éphémère à travers lequel on reviendrait à la monarchie.

Ces ministres étaient des geôliers plus que des conseillers.

On compléta l'investissement moral du chef de la République, en réunissant, dans la personne du général Changarnier, malgré la prohibition de la loi, le commandement de la garde nationale

et celui des troupes de la première division militaire, une véritable armée dont l'état-major fut établi aux Tuileries, — d'où il veillerait à la fois sur les séditions populaires et sur les coups de tête de l'Élysée.

Changarnier (1) n'était pas sorti de l'obscurité lorsque, chef de bataillon du 2e léger, il sauva l'armée en couvrant la retraite désastreuse de Constantine. Des démêlés personnels avec le maréchal Bugeaud lui firent quitter l'Algérie où il revint avec le duc d'Aumale (1847). En février 1848, il commandait la division d'Alger. Dès qu'il eut rempli son devoir de loyauté envers les princes d'Orléans en entourant respectueusement leur départ, il écrivit au ministre : « Je n'ai pas souhaité l'avènement de la république, mais quand la France est menacée de la guerre, je sollicite un commandement sur la frontière la plus menacée. » Présent à Paris le 16 avril, il sauva le gouvernement ; en récompense il fut renvoyé en Algérie comme gouverneur général. Sa nomination de député de Paris (8 juin) le rappela en France.

Je le vis alors à son passage à Marseille. Je me trouvais aux prises avec l'insurrection de Juin commencée là quelques jours avant Paris. La garde nationale, après avoir tiré sur son général, venait de se prononcer en partie pour l'insurrection ; les troupes, insuffisantes et composées de jeunes recrues, conduites par un chef sans décision, lâchaient pied ou étaient repoussées ; je contenais avec peine le gros de la masse ouvrière, en attendant des renforts d'Aix et de Toulon. Tout à coup on annonce que le général Changarnier arrive, entre dans le port, amenant quelques troupes. Il vint à la Préfecture. Je vis un homme petit, élégant, un peu dameret, la taille serrée dans son uniforme comme dans un corset, affable, familier. Il écoute mes renseignemens. Tout à coup l'homme se transforme : il devient ferme, solennel, imposant ; d'un coup d'œil lucide il juge la situation, donne des ordres précis en quelques brèves paroles, communique aux autres la confiance qui était en lui. Ses troupes furent débarquées ; les nôtres reprirent leur moral ; quand le soir il quitta Marseille, il n'y avait plus d'insurrection.

On ne se contenta pas d'installer Changarnier à Paris ; à Lyon on maintint un important commandement militaire entre les mains de Bugeaud, le plus grand soldat du temps. C'était une réserve mobile, couvrant les derrières de l'armée de Paris contre les turbulences de la démagogie méridionale, et pouvant accourir au secours de la capitale si Changarnier était en péril.

Qu'on considère dans le maréchal Bugeaud le soldat ou le

(1) Né à Autun le 26 avril 1793.

citoyen, on lui doit également sympathie et admiration. Soldat, il a possédé toutes les qualités du capitaine consommé; il a été l'éducateur qui, par le précepte et par l'exemple, a transmis à l'armée nouvelle les leçons laissées par les héros de la Révolution et de l'Empire. Citoyen, il s'est montré sous tous les régimes un des défenseurs les plus imperturbables du bon sens social. Blaye fut la tristesse et non la honte de sa carrière : il s'y est conduit comme partout en homme loyal et sans reproches.

Changarnier ne peut se placer à côté de Bugeaud que comme l'élève à côté du maître, toutefois élève non indigne. L'un et l'autre étaient également doués de cette bravoure lucide qui rendait sur le champ de bataille Masséna incomparable, et de cette autorité de commandement dont Napoléon reste le type inimitable. Il y avait en Bugeaud plus de simplicité, presque de bonhomie; en Changarnier plus d'emphase et de fanfaronnade. En un point on ne saurait prononcer lequel l'a emporté sur l'autre : c'est dans la vaillance toute morale, dans ce courage de deux heures du matin, selon l'expression de Napoléon, qui affronte les hasards périlleux de la responsabilité. La plupart de nos généraux, superbes d'entrain lorsqu'ils ont reçu un ordre positif, deviennent incertains et effarés dès qu'ils se sentent livrés à leurs propres inspirations. Bugeaud et Changarnier étaient de ceux qui savent aussi bien exécuter les ordres reçus que s'en donner à eux-mêmes.

Ces chefs de l'armée, pas plus que les ministres, n'étaient attachés au prince et ne croyaient à son avenir et à sa valeur intellectuelle; ils ne l'acceptaient que comme une transition à subir. Bugeaud se trouvait depuis le 24 février en relations directes avec le comte de Chambord; Changarnier ne déguisait pas ses affections orléanistes et son horreur de toute république.

Voici donc quelle était à l'intérieur la situation de Louis-Napoléon, lorsqu'il prit possession de l'Élysée : refus de concours du parti républicain modéré; agression déclarée du parti radical; méfiance presque hostile de ses ministres; l'armée, entre les mains de deux chefs dévoués à l'ordre social, au moins indifférens à sa personne, se rattachant à une tradition ennemie : entre le peuple qui lui appartenait et les classes bourdonnantes qui l'avaient combattu, aucun intermédiaire autorisé; quelques amis personnels sans prestige, plutôt compromettans; une force immense dans une complète solitude. Il n'y avait qu'un homme d'État hors ligne qui pût se tenir debout, puis marcher au milieu de tant d'embûches. C'est ce que fit avec une dextérité à la fois souple et audacieuse, celui en qui Thiers et ses amis n'avaient su apercevoir qu'un *crétin*.

Dès le début l'accord officiel avec le ministère manqua de se

rompre. Malleville ne communiquait à son chef ni les dépêches télégraphiques ni les rapports de police; il rédigeait sans le consulter, pour les journaux, les articles qui lui étaient personnels; enfin, il le blessa plus directement. Le prince réclamait la communication de seize cartons relatifs à son procès sous Louis-Philippe. Il eût été étrange qu'à lui seul, maître du pouvoir, il restât interdit de jeter les yeux sur des documens dont ses ministres étaient libres de prendre connaissance. Malleville cependant opposa un refus sec au désir du prince. Qu'était-ce dire, sinon qu'on ne lui communiquait pas les pièces de crainte qu'il ne les rendît pas? Le prince ressentit l'outrage. « Je m'aperçois, écrivit-il à Malleville, que les ministres que j'ai nommés veulent me traiter comme si la fameuse constitution de Sieyès était en vigueur, je ne le souffrirai pas. » Malleville répond par sa démission; le cabinet tout entier le suit.

Le prince n'avait pas attenté à la dignité de ses ministres; il avait défendu la sienne. Cependant, voulant éviter un éclat de début et aussi se donner le temps de se reconnaître, il ne fit aucune difficulté de prier ses ministres de retirer leur démission, et d'exprimer à Malleville son regret d'avoir, « dans un mouvement d'humeur, manifesté un déplaisir que celui-ci avait pris pour une offense. » Lettre d'excuses pour la forme vive de l'acte, non pour l'acte lui-même. Malleville le comprit ainsi et il refusa de reprendre sa démission. Son ami intime Bixio le suivit, ce qui élimina le seul républicain du cabinet.

Léon Faucher remplaça Malleville à l'Intérieur. C'était le geôlier rébarbatif en remplacement du geôlier sans façon. Ce remaniement ne fut pas sans quelque bien. Il introduisit aux affaires un jeune député dont le nom est devenu célèbre, Buffet. Dès son début, le nouveau ministre se montra éminent par l'éloquence, le sérieux et la droiture de l'esprit, l'inflexibilité de la conscience, la connaissance approfondie des affaires, le tout rehaussé par une modestie mêlée de bienveillance; il commença ainsi en maître cette longue carrière dans laquelle ni son talent ni son caractère n'ont faibli un instant.

En outre à ce conflit le prince gagna un peu plus de respect. On laissa davantage « cet excellent jeune homme », comme disait Odilon Barrot, maître de quelques-uns de ses actes. On se résigna notamment à ne pas lui imposer un vice-président antipathique et on ratifia son choix de Boulay de la Meurthe. Du reste il fallut bien maintenir provisoirement l'accord dans la maison, car la rue frappait à la porte pour l'enfoncer.

II

Le mouvement profond auquel le prince avait dû son élection n'avait fait que s'accroître depuis. A la première revue qu'il passa, sur les quais, sur les boulevards, en costume de général de la garde nationale, suivi d'un nombreux état-major, en présence de Changarnier, les soldats, malgré l'interdiction réglementaire de faire des manifestations sous les armes, le saluèrent par des cris de : « Vive Napoléon », faiblement mêlés de ceux de : « Vive la République! » Quelques gardes nationales de banlieue crièrent même : « Vive l'Empereur! » Dans sa visite des hôpitaux du Val-de-Grâce, de l'École polytechnique, de quelques établissemens industriels, il avait suscité les mêmes enthousiasmes. Quand il entra dans sa loge du Théâtre-Français, la salle entière se leva en l'acclamant. Quelque parlementaire qu'on fût, il fallait bien cependant entendre de pareilles manifestations. Elles ne permettaient guère de considérer comme un soliveau celui à qui elles s'adressaient. Les attaques violentes qu'on lui prodiguait le permettaient encore moins. Certaines haines prouvent qu'on vaut beaucoup. La défaite avait exaspéré celle des ennemis du prince. Aux États-Unis les luttes présidentielles sont ardentes, mais elles s'apaisent dès le lendemain du vote; l'élu devient le président de tout le monde, et chacun de s'écrier, comme nous le racontait Mgr Ireland : « Quel bon président nous avons! » Telle n'est pas la coutume de nos démocrates. La souveraineté nationale leur est-elle propice, ils l'exaltent; leur est-elle contraire, ils la bafouent, et malheur à celui qu'elle leur a préféré! Ils l'abreuvent d'outrages et de calomnies, et, sans souci de cette légalité qui ne leur est chère que quand elle les sert, ils préparent les agressions révolutionnaires. Ainsi se montraient-ils après l'élection du 10 décembre. Presque ouvertement ils organisèrent une levée d'armes contre le Président; leurs orateurs remplissaient les séances de motions injurieuses; leurs journaux soufflaient la guerre civile et leurs sociétés secrètes la préparaient.

De son côté Changarnier ne reste pas inactif. A peine en possession de son double commandement il détermine les dispositions à prendre par chacun de ses officiers en cas d'alerte, les maisons à occuper, les patrouilles à ordonner. Il réunit les chefs de l'armée et de la garde nationale, discute avec eux les diverses éventualités d'un combat dans les rues, leur déclare que s'ils étaient coupés, isolés, ils n'hésitent pas à prendre les résolutions les plus vigoureuses, que, quel qu'en fût le résultat, il les couvrirait de sa responsabilité. Quand il est prêt, il provoque la disso-

lution de la garde mobile, héroïque en Juin, devenue depuis un élément de trouble et d'indiscipline. A cette mesure le ministère joint une demande d'interdiction des Clubs. Le parti démagogique croit l'occasion favorable. Comme prélude et signal du soulèvement, Ledru-Rollin dépose à la tribune la mise en accusation du ministère; Proudhon, s'attaquant à la personne même du Président, demande dans le *Peuple* sa déchéance. L'agitation est immense. Le Président qui, à cette époque, avait coutume de consulter M. Thiers, lui dépêche Persigny. « Ce pays est perdu, répond Thiers, nous allons tomber dans une anarchie épouvantable, l'Assemblée est dominée par les Clubs, Ledru-Rollin maître de la situation. Dans huit jours nous aurons la Terreur et l'échafaud. » — Persigny veut le rassurer. — « Non, reprend-il, il ne faut pas s'abuser. Dites au prince que je le plains et que je ne puis rien pour lui. » Persigny insiste encore. Alors se recueillant, il dit : « J'engage le prince à faire venir de suite le maréchal Bugeaud et à proposer à l'Assemblée de se transporter dans une ville de province, à Châlons ou à Orléans, hors de l'action des clubs, sous la protection de l'armée (1). »

Il ne fut pas nécessaire d'attendre Bugeaud pour en finir. Léon Faucher fait fermer le local de la Solidarité républicaine, Changarnier ordonne d'arrêter un colonel de la garde nationale suspect, et déploie ses troupes avec tant de résolution que lorsque le Président, vers le milieu du jour, se présente sur les boulevards, il ne trouve devant lui, au lieu d'insurgés, qu'une population enthousiaste dans laquelle les cris de : Vive Napoléon! comme de coutume, dominaient beaucoup les cris de : Vive la République!

Supposez le prince tel qu'on vous l'a dépeint, la *volpe* de Machiavel, le fourbe décidé dès le premier jour à violer le serment qu'il a prêté, l'ambitieux sans vergogne aux aguets pour s'élancer sur la légalité qui lui est confiée : il va se démasquer. Qui l'arrêterait? la victoire a été facile, complète; les « bons » rassurés lui crient qu'il ne prendra jamais assez de pouvoir; les « mauvais » déconfits croient prudent de se taire; ses amis l'excitent à pousser à bout ses avantages et à balayer une constitution impraticable. Quoi qu'il dise, on le soupçonnera; être soupçonné d'un acte, n'est-ce pas dans certains cas un encouragement à l'accomplir? Les hommes d'importance dont il n'est pas encore séparé, Thiers, Molé, Victor de Broglie, Changarnier, se réunissent autour de lui pour délibérer s'il ne conviendrait pas d'en finir par la force avec une assemblée qui délirait et ne voulait pas mourir. Molé était irrésolu; Victor de Broglie mal à l'aise et ennuyé;

(1) Persigny, *Mémoires*, p. 39.

Changarnier impatient; le Président réservé. Thiers marchait de long en large. Il dit « que les violences de l'Assemblée ne nuisaient qu'à elle et fortifiaient le pouvoir présidentiel, qu'il ne fallait pas gaspiller l'opération héroïque et douloureuse d'un coup d'Etat, tant que la maladie n'était pas devenue assez dangereuse pour justifier ce remède. » A mesure que Thiers parlait, la figure du Président s'éclairait, se détendait, visiblement satisfait de ces conseils d'abstention. « Avez-vous vu, dit Changarnier à Thiers en sortant, la mine du Président? C'est un ..... » suit une expression d'un mépris débordant. De retour à son quartier général il dit à ses officiers, parmi lesquels le vicomte J. Clary qui l'a attesté : « Le Président a perdu aujourd'hui une belle occasion d'aller aux Tuileries. »

Cette résistance à la première tentation de coup d'État ne provenait pas d'un doute sur son opportunité. Elle décelait un parti pris fermement mûri, car rien n'était plus net que la règle de conduite adoptée par ce prétendu rêveur.

Rétablir dans une assiette solide la France et l'Europe non encore remises de la révolution de Février et menacées d'une révolution plus terrible encore; dissiper les cauchemars de l'avenir et assurer l'ordre au dedans et au dehors, non l'ordre de la réaction, non l'ordre abêtissant du césarisme, l'ordre d'épouvante du terrorisme, mais l'ordre vivifiant du Consulat; l'ordre assuré, les scélératesses réprimées, les utopies combattues, se consacrer à la réalisation pratique des aspirations généreuses et libérales de sa jeunesse, formulées dans son manifeste de candidat; se mettre à la tête des réformes, ne pas rendre seulement des lois contre les excès, en préparer pour les améliorations. Une magistrature de quatre ans avec des pouvoirs trop limités et une constitution défectueuse lui paraissant insuffisante à réaliser quoi que ce soit de sérieux et surtout de définitif, et à remplir la mission providentielle à laquelle il se croyait appelé par son nom et par les suffrages du peuple, il voulait obtenir un pouvoir plus long, mieux défini, plus énergique, au moyen d'une revision constitutionnelle librement accomplie par la nation entière, clairement et directement interrogée. Si cette prolongation lui était refusée, il descendrait du pouvoir à l'exemple de Cavaignac, sans avoir tenté une restauration dynastique par un coup d'astuce ou de force.

A chaque occasion, le Président explique ainsi le fond même de sa pensée. A l'inauguration du chemin de fer de Compiègne à Noyon, il dit : « Les espérances que le pays a conçues à mon élection ne seront point trompées; je partage ses vœux pour l'affermissement de la République; j'espère que tous les partis qui ont divisé le pays depuis quarante ans y trouveront un terrain

neutre où ils pourront se donner la main pour la grandeur et la prospérité de la France (25 février 1849). » C'était la formule que Thiers a adoptée depuis : « La République est le gouvernement qui nous divise le moins. » A un banquet à l'Hôtel de Ville, il proteste « de son dévouement aux grands principes de notre révolution (3 mai). »

Les discours étaient l'unique moyen de révéler ses intentions futures, mais chaque jour il démontrait par des actes son ferme propos de sauvegarder la paix publique. Il eût voulu rendre évidentes de même ses sympathies populaires et ses dispositions libérales. Ses ministres ne le lui permirent pas. Ils refusèrent par trois fois de déposer une proposition d'amnistie générale. Ils taxèrent de *socialistes* ses projets de charité légale, ne lui concédèrent que la mise à l'étude de la création de colonies agricoles destinées à venir en aide aux classes laborieuses en ramenant les ouvriers des villes aux travaux de la campagne.

La liberté de l'enseignement fut la seule de ses idées personnelles dont il obtint la complète et immédiate réalisation. On a attribué exclusivement à Falloux le mérite de cette réforme fondamentale. Sans nul doute il l'a préparée avec l'assistance d'une commission extra-parlementaire (1), toutefois c'est le président qui, avant l'arrivée de Falloux aux affaires, l'avait annoncée et promise dans son manifeste de candidat; c'est encore le président qui, après la retraite de Falloux, en a assuré le succès définitif. Ainsi un des premiers actes de pouvoir personnel du despote suscité pour l'extermination de nos libertés a été la promulgation d'une des plus essentielles libertés, vainement demandée jusque-là aux doctrinaires du parlementarisme !

Au surplus les dispositions des législateurs ne permettaient guère les réformes qui exigent de la liberté d'esprit. L'assemblée Constituante, depuis l'élection présidentielle se débattait, avant de s'affaisser, semblable à un taureau frappé à mort. Coup de corne à Changarnier, dont elle supprime le traitement. « Je les étrillerai gratis », répond le général. — Coup de corne contre Léon Faucher, dont elle blâme une dépêche imprudente, et Faucher donne sa démission. — Coup de corne à Drouyn de Lhuys, qu'elle accuse de l'avoir trompée. Drouyn de Lhuys fait semblant de n'avoir pas été touché. Enfin, à bout de fureur et de résistance elle consent à disparaître.

(1) Dans cette Commission, composée de vingt-quatre membres (4 janvier 1849), Falloux appela les rédacteurs en chef des journaux religieux, en excluant Louis Veuillot, c'est-à-dire l'écrivain supérieur qui, à lui seul, les valait tous. Une telle exclusion constituait une injustice et une offense que Louis Veuillot et ses amis ont eu le droit de ressentir.

III

L'espérance générale était que les élections de la législative (13 mai 1849) allaient détendre la situation. Elles l'aggravèrent.

Les républicains modérés furent anéantis; ils purent à peine faire passer 70 de leurs candidats; Lamartine ne fut réélu nulle part. Au contraire les radicaux arrivaient au nombre de 180; les conservateurs obtenaient une majorité de 500 voix. Dans cette formidable majorité, les bonapartistes n'étaient qu'une mince poignée, le gros bataillon se composait de légitimistes et d'orléanistes. Le personnel bonapartiste manquait; et la compétition ne s'était produite qu'entre des républicains plus ou moins rouges et des monarchistes plus ou moins blancs. Le paysan avait préféré les monarchistes mais il ne les avait pas nommés comme tels, car presque aucun d'eux, dans ses professions de foi ou ses discours électoraux, ne s'était réclamé du roi blanc ou du roi tricolore. Ils n'avaient parlé que de l'ordre social à préserver, et « ils avaient tous recherché et affiché la qualité de partisans du Président (1). » C'est ce qui avait déterminé leur succès. Ils avaient été élus pour ce qu'ils paraissaient, non pour ce qu'ils étaient. Eux, néanmoins, arrivaient résolus à agir selon ce qu'ils étaient, non comme ils s'étaient montrés. Le suffrage universel avait cru confirmer son vote du 10 décembre, en réalité il l'avait annulé. Il avait voulu délivrer son élu, il l'avait entravé plus qu'auparavant. Il était convaincu de lui avoir envoyé des amis, résolus à l'affermir et à le défendre; les nouveaux députés allaient travailler à se débarrasser de lui.

Telle est l'équivoque qui, désormais, va peser sur les choses et sur les hommes, se grossir chaque jour, paralyser les efforts désintéressés, aggraver le péril social, et nous acheminer vers un cataclysme.

En attendant que ces brumes du présent s'éclaircissent d'une manière quelconque, il fallait vivre. Mais comment? Le président, sauf un groupe très restreint, avait contre lui toute la nouvelle Assemblée. Dans quelque fraction qu'il choisît son ministère, il se livrait à des ennemis. La majorité elle-même, compacte contre les radicaux et les Élyséens, se divisait : les uns légitimistes, les autres fusionnistes ou orléanistes. L'état moral des députés ne les disposait pas à une conciliation. « Les conservateurs, qui s'étaient attendus, non seulement à vaincre, mais à anéan-

(1) Montalembert, discours du 10 février 1851.

tir pour ainsi dire leurs adversaires, se montraient aussi abattus pour être restés au-dessous du triomphe qu'ils avaient rêvé que si réellement ils avaient été vaincus, et ils étaient en proie à une terreur aussi profonde que celle qui suivit Février; d'un autre côté les montagnards, qui s'étaient crus perdus, étaient aussi enivrés de joie et de folle audace que si les élections leur avaient assuré la majorité (1). »

Dans une telle Assemblée à qui confier le pouvoir?

Un des nouveaux députés, le maréchal Bugeaud, se montrant aussi résolu dans l'arène politique que sur le champ de bataille, embrassa d'un coup d'œil rapide les difficultés de cette situation compliquée, entrevit les convulsions auxquelles elle devait nécessairement conduire, et entreprit de les conjurer. A l'arrivée des premiers résultats électoraux, — ceux des départemens démagogiques dont il était entouré à Lyon, — il crut le succès des rouges assuré, et prit une résolution désespérée. Par un changement de front, il fait du 1er corps de son armée sur les Alpes, rappelé à Lyon, le 1er corps sur Paris, il se prépare à venir donner la main à Changarnier pour une exécution exemplaire de la démagogie triomphante. Le résultat définitif ayant assuré aux conservateurs les deux tiers des voix, il ordonne demi-tour à son 1er corps, le renvoie dans les Alpes et vient à Paris occuper son siège de député. Après quelques heures de causerie dans la salle des conférences, il se rend compte que bientôt l'abattement des conservateurs se relèvera en exaspération, que l'enivrement des radicaux tournera à la déraison et qu'un choc s'ensuivra. Il comprend en même temps que dans le président réside la seule force capable de contenir les partis en s'élevant au-dessus d'eux, d'imposer la modération au plus fort, la soumission au plus faible. Opérant dans son esprit un demi-tour semblable à celui qu'il avait commandé à ses bataillons des Alpes, il commence par opposer une parole calme aux premières effervescences de ses amis. « Les majorités, leur dit-il, sont tenues à plus de modération que les minorités (30 mai 1849). » Puis, renonçant à sa chimère légitimiste, faisant taire ses souvenirs orléanistes, il se rapproche, sans aucune arrière-pensée, du président.

Comment le servirait-il? Serait-ce en restant à la tête de l'armée de Lyon ou en prenant le ministère?

Le prince eût voulu lui confier la présidence du conseil. Le maréchal craignit que son nom à la tête du cabinet n'impliquât l'arrière-pensée d'une réaction monarchique et ne produisît dans

(1) Tocqueville.

le prochain combat des rues de l'hésitation, et même de la division dans l'armée. Le président veut alors le mettre à la guerre en maintenant Barrot à la présidence du conseil. Changarnier, autant préoccupé de sa personne que Bugeaud l'était peu de la sienne, déclara qu'à aucun prix il ne deviendrait le subordonné du maréchal, et comme il paraissait indispensable, on ne passa pas outre.

Certain désormais d'avoir le maréchal comme réserve d'avenir, le président ne s'affligea point trop de n'avoir pu lui confier actuellement ses affaires. Mais voilà que tout à coup un souffle empesté traverse les airs et terrasse en sa pleine vigueur, à l'âge de soixante-cinq ans, celui « dont l'épée était une frontière et le nom un drapeau (1). » Ses dernières paroles furent une prophétie de patriote perçant les voiles de l'avenir. Il dit au Président debout au pied de son lit d'agonie : « Vous sauverez la France avec l'union et le secours de tous les hommes de bien. Dieu ne m'a pas jugé digne de me laisser ici-bas pour vous aider. Je vais mourir (10 juin 1849). » Bugeaud était le seul homme qui pût imposer la raison aux conservateurs, subordonner ou remplacer Changarnier, déjouer les intrigues imprévoyantes de Thiers qui, à peine remis de l'effarement de la récente révolution, en partie son œuvre, se préparaît à en organiser une nouvelle. Sa disparition fut un irréparable malheur.

Bugeaud éliminé, et avant même que la mort l'eût ravi, le prince avait dû subir les exigences d'Odilon Barrot. Il n'en avait produit qu'une, mais elle était dure : l'entrée dans le cabinet et au département de l'Intérieur, de Dufaure, le ministre de Cavaignac. Le prince y avait consenti.

Vinrent ensuite les exigences de Dufaure. Il demanda que le commandement des gardes nationales fût retiré à Changarnier et qu'on fortifiât le ministère de deux parlementaires sûrs. Le prince y consentit.

Le premier fut Tocqueville; on eût désiré que le second fût Rémusat, « qui était tout à la fois ami de Thiers et galant homme, chose assez rare », et dont le concours eût assuré au Cabinet l'appui ou au moins « la neutralité de cet homme d'État sans l'infester de son esprit (2).» Au refus de Rémusat, on appela Lanjuinais, homme ferme et droit, ami personnel de Dufaure et Tocqueville. Le ministère resta ainsi constitué : Tocqueville prit les Affaires étrangères, Dufaure l'Intérieur, Passy les Finances, Rulhière la Guerre, Tracy la Marine, Lacrosse les Travaux publics, Lanjuinais l'Agriculture. Falloux, qui se sen-

(1) Louis Veuillot.
(2) Tocqueville, *Souvenirs*, p. 301.

tait isolé dans cette combinaison, hésitait à y rester; il se décida sur le conseil de Berryer. Drouyn de Lhuys fut envoyé ambassadeur à Londres.

En dehors de Falloux, qui poursuivait un objet tout particulier, les deux hommes importans du Cabinet étaient Dufaure et Tocqueville.

Dufaure, digne du premier rang par le talent et par le caractère, ne s'est pas élevé au-dessus du second rang, si ce n'est au barreau. Il y avait dans sa personne comme dans son humeur (je ne parle bien entendu que de l'homme public) quelque chose de bourru, de hargneux, de sournois, qui le rendait impropre à rallier, à grouper, à conduire. On eût dit qu'il éprouvait du contentement à déplaire, à choquer, à piquer, à rebuter. Son esprit souple et mâle, mais dépourvu de connaissances générales, manquait d'horizon et de souffle. Il ne voyait juste et fort que dans un cercle limité, et alors il disait supérieurement, en une langue aussi incisive et aussi ferme que celle de Pascal, avec la chaleur contenue d'une dialectique qui enserrait et broyait et à laquelle l'accent traînant et nasillard de la diction ajoutait une ironie sombre. Il possédait à un degré éminent l'audace de l'avocat qui ose tout dire, non celle de l'homme d'État qui ose faire plus encore que dire. Très gênant quand il était contraire, il apportait peu de secours quand il était favorable, parce qu'il ne se donnait jamais sans réserve et à chaque instant était prêt à se dérober. Malgré sa fierté d'indépendance, il n'a su que se laisser emporter à tous les courans. Comme le premier venu, il n'a essayé d'en remonter aucun, non par calcul ou bassesse, mais par irrésolution et débilité de courage moral.

Tocqueville, auquel Benjamin Constant seul peut-être pourrait disputer la gloire de premier penseur politique de notre siècle, avait dans les manières la distinction polie et la grâce, et dans l'esprit la hauteur et l'étendue qui manquaient à Dufaure. Comme il apportait à pénétrer les hommes la même sûreté clairvoyante qu'à dégager le principe des institutions, il était peu facile à l'admiration et encore moins à l'indulgence. Le long ajournement immérité de son ambition lui avait donné d'une manière générale une amertume de misanthropie qui perce dans les rigueurs de ses jugemens sur ceux que les événemens avaient favorisés. Il aimait peu la République, ne croyait pas comme Dufaure à l'excellence et à l'avenir de ses institutions. Il trouvait plus de garanties pour la liberté dans une monarchie constitutionnelle. Cependant il était décidé à défendre l'état légal parce que c'était la carte forcée, et qu'en dehors rien ne lui paraissait ni bon ni mûr. Mais si, pas plus que Dufaure et ses collègues, il

ne souhaitait une restauration monarchique, il jugeait que le péril prochain était dans le rétablissement d'une monarchie impériale. Il ne pouvait se persuader que le président dît ce qu'il pensait, et que sa seule visée fût d'obtenir cette prolongation légale de ses pouvoirs qu'il l'eût volontiers aidé à atteindre (1).

Ce ministère, choisi dans la minorité républicaine d'une chambre monarchique, constituait une négation flagrante du principe même du gouvernement parlementaire. Dufaure, « avec son regard presque constamment et presque exclusivement fixé sur lui-même, ne se rendit point compte de la violence qu'il avait faite au président et à l'Assemblée en envahissant avec ses amis un Cabinet où il n'était point parlementairement appelé (2). » Il ne correspondait aux sentimens de la majorité que par sa volonté de rendre plus étroite la captivité morale du Président. Celui-ci, qui se rendait compte des dispositions de ses ministres, leur échappa par un coup imprévu. Sans les avertir ni les consulter, il adressa un message à l'Assemblée. C'est tout naturel aux États-Unis, où le Président, seul responsable, n'a dans ses ministres que des commis. Ce ne l'est plus du tout dans une constitution qui établit la responsabilité ministérielle. Cette manifestation directe signifiait : « Je ne suis pas lié par mes ministres, ils ont leur politique, j'ai la mienne. » Et c'est en effet sa politique personnelle que, sans souci des opinions de MM. Dufaure, Tocqueville, Falloux, le Président exposait au pays, dans une langue d'une gravité haute et simple. Sa conclusion renouvelait ses déclarations antérieures : « Mes intentions sont conformes aux vôtres. Vous voulez, comme moi, travailler au bien-être de ce peuple qui nous a élus, à la gloire, à la prospérité de la patrie; comme moi, vous pensez que les meilleurs moyens d'y parvenir ne sont pas la violence et la ruse, mais la fermeté et la justice. J'appelle sous le drapeau de la République et de la Constitution tous les hommes dévoués au salut du pays, je compte sur leur concours et sur leurs lumières pour m'éclairer, sur ma conscience pour me conduire, sur la protection de Dieu pour accomplir ma mission (6 juin). »

Les nouveaux ministres et le Président s'étaient à peine salués et regardés, ils allaient s'expliquer, quand un appel aux armes retentit à la tribune.

IV

Le prince Louis-Napoléon avait trouvé les affaires extérieures en aussi mauvais état que celles de l'intérieur. Pendant qu'il in-

(1) Tocqueville, *Souvenirs*, p. 349.
(2) Falloux, *Mémoires*, t. I, p. 554.

stallait avec peine son gouvernement, elles avaient continué à s'assombrir.

En Allemagne, le roi de Prusse, ayant rétabli l'ordre chez lui, persistait à porter le désordre dans le Sleswig et à y défendre la révolution contre le souverain légitime du pays (1). Son général Wrangel battait les Danois et s'avançait vers le Jutland. Les menaces de la Russie et de la Suède, soutenues par les bons offices de l'Angleterre, obtinrent à grand'peine à Malmoe un armistice de sept mois.

Cet arrêt contrariait les vues de la démagogie allemande réunie à Francfort autour du Parlement. Elle entre aussitôt en effervescence, se soulève, massacre deux députés prussiens conservateurs, le prince Lichnowsky et le général d'Auerswald. L'ordre n'est rétabli que par l'arrivée de bataillons autrichiens et prussiens, et c'est grâce à leur protection que le Parlement reprend et termine le vote de la Constitution unitaire.

Elle établit au sommet un empereur héréditaire, ayant le droit de guerre et de paix, le commandement suprême sur l'armée, la représentation extérieure, mais avec le concours d'un ministère responsable devant un Reichstag; ce Reichstag se composait d'une Chambre haute des États, représentant les souverains et les Diètes particulières, et d'une Chambre directe, élue, sans condition de cens, au scrutin secret, par le suffrage universel. Le titre d'empereur allemand fut offert au roi de Prusse (28 mars 1849) par 290 voix (248 abstentions).

Le roi de Prusse fut très embarrassé : à aucun prix il ne voulait du suffrage universel et le titre même d'empereur ne le tentait pas; il le laissait volontiers avec sa pompe à l'empereur d'Autriche; il lui suffisait d'être proclamé chef militaire héréditaire de la Confédération. Schwarzemberg s'amusa fort de cette conception. « Soyez empereur si cela vous convient, répondit-il, mais nous ne vous donnerons pas les troupes allemandes à commander. » Et voilà le pauvre homme mis en demeure; à la rigueur, il se fût résigné. Mais cette couronne offerte par la démocratie lui paraissait « un oripeau, un bric-à-brac pétri de fange que ne pouvait accepter un roi légitime, un roi de Prusse. » Il se tira d'affaire par une ambiguïté : « Cet appel me donne un *droit* dont je sais apprécier la valeur, mais je subordonne mon consentement au libre consentement des têtes couronnées, des princes et des villes libres de l'Allemagne (3 avril 1849). »

Était-ce un oui, était-ce un non, on en disserta dans les cercles politiques. A Francfort on décida que c'était un non. En

(1) Bismarck, discours du 21 avril 1849.

effet, l'offre de la couronne impériale était subordonnée à l'acceptation de la constitution, et le roi non seulement ne l'acceptait pas, mais il la rejeta et fit déclarer par son ministre Brandenbourg à la Chambre prussienne qu'il ne l'accepterait jamais, jamais, jamais!

Le Parlement de Francfort mourut de ce « non » prussien. Furieuse du refus royal, l'insurrection démagogique éclate à Bade, à Dresde, dans le Palatinat bavarois; à Berlin la Chambre vote la validité légale de la constitution de Francfort. Mais le roi n'en était plus aux effaremens de mars 1848; la Chambre est dissoute (27 avril 1849); une ordonnance royale réforme le système électoral, une majorité gouvernementale est élue; les troupes prussiennes réduisent l'insurrection de Dresde; sous la conduite du prince de Prusse, elles marchent contre celle de Bade. A leur approche les députés de Francfort s'enfuient vers Stuttgard, où la constitution venait d'être reçue à une voix de majorité. Ils n'y restent pas longtemps paisibles. La police les disperse, et ainsi disparaît misérablement cette Assemblée composée de la fleur du génie allemand et qui avait un instant donné de si glorieuses espérances (mai-juin 1849). Alors tout fut fini en Allemagne.

En Autriche, le dénouement tarda un peu plus, grâce à l'héroïsme de la résistance des Hongrois.

Pour en venir à bout, l'empereur François-Joseph dut recourir à l'intervention de la Russie. Justement Nicolas achevait de régler de concert avec la Porte, par la convention de Balta-Limann, la situation des Principautés. L'occupation mixte russo-ottomane devait s'y prolonger jusqu'à la consolidation définitive de l'ordre; le droit reconnu par le traité d'Andrinople à la nation roumaine d'élire ses princes à vie lui était retiré; elle serait régie par des hospodars nommés par la Porte pour sept ans. Libre de ce côté, Nicolas accueillit la demande du jeune empereur d'Autriche, un peu par bonté, beaucoup par haine de l'intervention des Polonais dans l'armée hongroise, encore plus parce qu'il considérait l'intégrité de l'Autriche comme intéressant son empire et surtout parce qu'il trouvait enfin l'occasion d'abattre une révolte. Les troupes russes noyèrent les Hongrois sous le nombre, et Gœrgey capitula à Villagos.

Le service rendu était tel qu'il eût constitué l'Autriche en perpétuel vasselage, si, dès lors, selon la parole de Schwarzemberg, elle n'eût pas été décidée à « étonner le monde par son ingratitude. » En attendant, tout était fini en Autriche comme en Prusse.

Le Président n'intervint d'aucune façon dans les affaires allemandes. En Danemark, il seconda les efforts de l'Angleterre en faveur de l'indépendance de la nation danoise et de la stipulation d'un armistice. En Hongrie, il essaya d'arrêter par des re-

présentations diplomatiques l'intervention russe. Il ne se crut pas le droit de conserver la même impassibilité en Italie, où les événemens tournaient décidément au tragique.

Les révolutionnaires européens, pourchassés déjà des autres États, s'étaient donné rendez-vous en Piémont et avaient renforcé la secte mazzinienne. Leur but était de renverser Charles-Albert et d'établir une république en Piémont comme d'autres l'essayaient à Florence et à Rome. Attentifs cependant à ne pas se laisser pénétrer, ils se contentaient de demander des réformes démocratiques, l'impôt progressif, etc., et surtout de provoquer la guerre de revanche. Dans les rues, dans les cercles, dans les journaux, à la tribune, ils déclamaient contre la médiation diplomatique : à aucun prix on ne pouvait sans déshonneur abandonner la Lombardie et la Vénétie. Dans la presse et à la tribune Cavour ne laissait aucun de leurs sophismes sans réfutation, aucune de leurs menaces sans résistance. On le huait, on le sifflait, sans abattre sa vaillance (1). Il s'acheminait à la gloire par l'impopularité.

C'est à la popularité que Gioberti demandait de l'y conduire; il flattait à outrance « les démagogues sans énergie et sans talent, qui croyaient bêtement qu'une nation peut reconquérir son indépendance et sa liberté avec des phrases et des proclamations (2). » Il combattait sans répit les deux hommes de courage et de talent qui s'opposaient à ces insanités, Pinelli et Revel. Il acquit une popularité immense. Dans un voyage à Milan, à Bologne et à Rome il recueillit des ovations telles qu'aucun grand homme ou prince n'en avait obtenu, à ce point que Pie IX et les princes italiens, quoique alors il conseillât le respect de leurs droits et l'entente avec eux, en avaient conçu quelque ombrage. Sa punition fut de succéder à ceux dont il avait rendu le gouvernement impossible (15 décembre 1848). Débutant par une maladresse conseillée par ses démagogues, il prononce une dissolution intempestive qui lui amène une Chambre ingouvernable, de laquelle Cavour est exclu (22 janvier 1849). Cependant il ne tarde pas à comprendre qu'à moins de livrer son roi, il est obligé de se séparer des braillards sur les épaules desquels il s'est élevé, et, à moins de trahir son pays, de différer la guerre à laquelle il a poussé. L'habitude italienne du temps était, le péril surmonté, de remercier l'Angleterre même quand on ne lui devait rien, dans les difficultés de caresser la France et de l'implorer. Ainsi fit Gioberti. Il envoya comme légat à Paris Arese, l'ami

(1) 28 novembre 1848. « Les murmures me troublent peu ou point : et ce que je pense c'est la vérité, je le dis malgré les tumultes et les sifflets. » Rumeurs.)

(2) Cavour, lettre du 26 avril 1849 (Collection Bert).

personnel du prince. Il le chargea d'exprimer à « l'illustre neveu de l'homme le plus grand peut-être qui ait jamais vécu, que la patrie italienne attendait de lui sa rédemption, et que tout cœur italien avait éprouvé une très vive joie de la très heureuse annonce de son élection. » Le Président reçut à bras ouverts l'ami qu'il n'avait pas revu depuis 1837, aux États-Unis. Mais aussitôt il lui parla sans déguisement. Il était « décidé, dès qu'il en aurait le pouvoir, à faire quelque chose pour un pays auquel il avait conservé son intérêt et son affection ; il reconnaissait que la carte de l'Europe n'avait pas le sens commun, mais si actuellement il proposait de la changer, au profit de l'Italie, il n'obtiendrait pas d'autre voix que la sienne soit au Conseil, soit à la Chambre. — Donnez-nous alors, demanda Arese, au moins un appui moral. — En pareille matière, répondit le Président, le choix n'existe qu'entre l'abstention et une action résolue, ou se tenir tranquille ou passer les Alpes avec une armée. Je ne puis pas passer les Alpes, je me tiendrai tranquille. »

Renonçant à l'attaque immédiate contre l'Autriche, Gioberti eut alors une conception géniale. Tout en ne cessant pas de combattre Mazzini et de l'anathématiser, il avait fini par s'imprégner de ses idées. Défenseur dans ses premiers écrits de l'indépendance absolue de chacun des États de la Péninsule, il en était venu à admettre un droit national qui, dans un conflit avec les intérêts particuliers d'une fraction de la péninsule, devait prévaloir malgré l'opposition des gouvernemens et des peuples (1).

L'état troublé de la Toscane et de Rome lui parut propice pour tenter l'expérience de cette théorie. Il médita une intervention du Piémont en Toscane, et à Rome, au profit des princes légitimes et des institutions constitutionnelles, contre la démagogie et ses institutions anarchiques. Il s'agissait d'une préservation, non d'une réaction. On eût sauvé la liberté, écarté l'étranger, préparé la ligue nationale. La Marmora, auquel il confia son projet, l'approuva : il se fit fort de soumettre sans coup férir la Toscane, grâce aux nombreuses relations qu'il y comptait. Il aurait ensuite réuni autour de son petit corps les troupes toscanes, les forces régulières ou volontaires, en formation dans la moyenne Italie, fait appel même à Garibaldi. Il aurait ainsi réuni en moins de deux ou trois mois 25 000 ou 30 000 hommes, avec lesquels il serait descendu dans la vallée du Pô, menaçant les flancs et les derrières des Autrichiens, qui ne se seraient pas risqués à franchir le Tessin. Cavour, toujours lucide et toujours courageux, adopta aussi l'idée, et devint ministériel.

(1) *Rinnovamento civile*, lib. I, cap. XII.

Arese fut chargé de soumettre ce projet au Président de la République qui l'accepta et, malgré la vive opposition de Falloux, en fit recommander l'adoption à Florence et à Gaëte, par le ministre des Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, et par son ambassadeur d'Harcourt. Il demanda seulement que Naples s'unît à Turin afin d'écarter les suspicions inspirées par l'ambition piémontaise. L'intervention des deux États purement italiens, très rapide et très efficace, ménagerait les susceptibilités nationales et conjurerait bien des résistances. Prévoyant l'avenir, il priait le Saint-Siège de ne pas perdre de vue qu'exclure la Sardaigne de toute participation, ce serait lui faire une injure, ce serait la rejeter en quelque sorte dans les rangs ennemis, et qu'il n'est pas indifférent, quand il s'agit de l'Italie, de l'avoir pour ou contre soi.

Cette proposition de Louis-Napoléon et de Gioberti, conforme à une suggestion antérieure de Casimir-Périer, eût assuré définitivement la sécurité pontificale. A cet égard on ne cessait d'osciller entre les impossibilités. Sans la possession paisible de Rome, la Papauté n'est pas indépendante. Or, en l'état des esprits en Italie, à cette époque, la Papauté n'était assurée de la possession paisible de Rome qu'à l'aide d'un secours extérieur. N'était-il pas naturel que ce secours extérieur fût italien, plutôt que français ou autrichien?

L'Angleterre approuva. En dehors d'elle, l'opposition fut à peu près unanime. L'Autriche jeta feu et flamme, déclarant qu'au premier pas du Piémont en dehors de son territoire, les troupes autrichiennes iraient en avant. Le cardinal Antonelli dit que le Piémont était au ban du Sacerdoce et de l'Empire. Le Pape, dans un Consistoire (7 février) exclut le Piémont du nombre des puissances catholiques auxquelles il demandait secours, outrage qui fut amer au cœur religieux de Charles-Albert. Naples refusa comme Rome. Le grand-duc de Toscane, qui avait d'abord adhéré, revint sur son consentement, aussitôt qu'il se fut rendu à Gaëte. La bande démocratique et cosmopolite se sentant menacée écuma de colère. Ledru-Rollin s'écria : « C'est une intervention détournée et jésuitique de nature à déshonorer le gouvernement français. » Les révolutionnaires italiens remplirent les rues de Turin de leurs clameurs. Un des collègues mêmes de Gioberti, Rattazzi, le dénonça à la tribune; Charles-Albert, charmé d'être débarrassé de cet abbé qui voulait jouer au Richelieu, l'abandonna; et le magniloquent, qui s'était élevé au bruit des bravos, s'écroula au grincement des sifflets. Tant qu'il n'avait pas eu le sens commun on l'avait exalté; on le conspua dès qu'il fut devenu sensé et prévoyant (20 février 1849).

Les révolutionnaires romains et toscans, ayant la route libre, accomplissent le pas décisif. A Rome, après avoir prononcé en fait et en droit la déchéance du gouvernement temporel de la Papauté, ils proclamèrent la République sous le triumvirat de Saffi, Mazzini, Armellini (8 février 1849). En Toscane ils firent de même après la fuite du grand-duc à Gaëte, sous le triumvirat de Guerrazzi, Montanelli, Mazzoni. En Piémont ils redoublèrent leur pression, cette fois secondée par le ministère, sur la volonté vacillante de Charles-Albert. Le malheureux roi finit par leur obéir. Irrité des humiliations de l'armistice et de celles encore plus cruelles qui s'annonçaient, talonné par l'avènement de la République en Toscane et à Rome, acculé à l'alternative de s'avilir ou d'être dévoré par la Révolution, il résolut de tenter une dernière fois, en désespéré, la fortune des armes.

Le prince Président, instruit de son projet, s'efforça de l'en dissuader. Il lui fit officiellement déclarer par Drouyn de Lhuys « de ne pas se bercer de vaines espérances, que s'il recommençait la guerre il la ferait à ses risques et périls, que la France ne l'aiderait pas. » Il ne s'en tint pas là : il envoya auprès de lui le général Pelet et le diplomate Mercier, afin de lui démontrer que, seul, le Piémont n'était pas en état d'affronter l'Autriche victorieuse (1). Les historiens décidés à traiter le prince en halluciné toujours prêt à dérailler dans une folie n'en ont pas moins soutenu que Charles-Albert avait été surexcité par les continuelles provocations de l'Élysée.

Charles-Albert ne tint compte d'aucun avertissement. Le 14 mars, Rattazzi, ministre de l'Intérieur, se présente à la tribune, pâle et ému et dit : « Le jour de la revanche est enfin arrivé. (Applaudissemens prolongés.)... Le roi est parti cette nuit pour Alexandrie, son quartier général. » (Applaudissemens et cris de : « Vive Charles-Albert! »)

Puis, sans se souvenir de l'opposition déchaînée qu'il avait faite lui-même quelques mois auparavant à un projet de sûreté publique très modéré de Pinelli, il demande et obtient la suspension, pendant toute la durée de la guerre, de la liberté de la parole, du droit d'association, de la liberté personnelle, du droit à l'hospitalité. Le ministère aurait voulu confier l'armée piémontaise à un général français, Bedeau ou Lamoricière. Ni l'un ni l'autre ne consentit à compromettre son nom dans une aventure sans espoir. On eut recours à l'instrument nécessaire alors de toute révolution, le Polonais. On en choisit un qui s'appelait Chrzanowski. Les soldats piémontais ne parvinrent jamais à prononcer ce nom.

(1) N. Bianchi, *Diplomazia europea in Italia*, t. V, p. 382; t. VI, p. 127.

Ce brave peuple piémontais répondit avec un tel élan à l'acte héroïque de son roi, que le martial Cavour fut entraîné à son tour. « Je ne suis pas effrayé de la guerre, écrivait-il le 16 mars, autant que la plupart des hommes modérés. Je crois qu'elle présente bien des chances en notre faveur et que le véritable danger consiste dans l'engouement que peut produire un premier succès. »

Le 26 du même mois, le ministre Buffa montait à la même tribune où avait paru Rattazzi, et lisait la lettre suivante de son collègue Cadorna : « La bataille de Novare, commencée à onze heures et demie du 23, tourna à notre avantage jusque vers les quatre et demie. De ce moment notre fortune baissa ; nous perdîmes nos positions ; nos régimens durent se retirer l'un après l'autre du champ de bataille ; l'Autrichien s'avança jusqu'à la porte de Novare. Charles-Albert, constamment exposé au feu là où le péril était le plus grand, les balles sifflant sur sa tête, beaucoup tombant à ses côtés, resta jusqu'à la nuit sur les glacis de la ville, où était réduite notre défense. (Vive Charles-Albert !) Le général Durando dut l'entraîner par le bras, pour qu'il cessât de s'exposer inutilement à des risques terribles. (Vive Charles-Albert !) « Général, répondit le roi, c'est mon dernier jour, laissez-moi mourir. » (Émotion très profonde.) Quand le roi se rendit compte de l'état malheureux de l'armée, de l'impossibilité de résister davantage, de la nécessité de demander une suspension d'armes et peut-être d'accepter des conditions auxquelles son âme répugnait, il dit que son œuvre était terminée, qu'il ne pouvait plus rendre service au pays auquel depuis dix-huit ans il avait consacré sa vie (ici la voix du ministre est interrompue par les sanglots, et sur le visage des députés se montre une émotion égale) ; qu'ayant en vain espéré trouver la mort sur le champ de bataille, il avait, après mûre réflexion, décidé d'abdiquer. « Ma résolution est prise, dit-il : je ne suis plus le roi. (Les larmes coupent de nouveau la voix du ministre.) Le roi est Victor mon fils. » Il embrassa tous les assistans, remerciant chacun d'eux des services rendus à lui et à l'État. Après minuit, il partit, accompagné seulement de deux serviteurs. » (Émotion indescriptible.)

Alors on vit un spectacle admirable. Cette Assemblée qui avait poussé à la guerre, croyant à la victoire, ne désavoue pas ses sentimens de la veille sous le coup de revers inattendus. Elle n'aggrave pas un malheur militaire par une félonie politique, elle ne s'aveugle pas jusqu'à croire qu'une révolution soit un rempart sûr contre l'invasion victorieuse. Après le discours du ministre personne ne profère un reproche, une injure, une récrimination, un regret, un blâme ; pas de joie dans aucun cœur ; personne n'ac-

cuse le monarque vaincu et n'appelle la malédiction sur sa mémoire. Un député, Josti, s'écrie : « Dans une telle mesquinité d'hommes, je vois s'élever un homme vénérable, Charles-Albert! » et, montrant du doigt son portrait : « Contemplez le martyr de l'Italie. » Et l'Assemblée et les tribunes éclatent en cris de : « Vive Charles-Albert ! » et à l'unanimité on déclare qu'il a bien mérité de la patrie, qu'une statue lui sera élevée, qu'une députation lui sera envoyée au lieu de sa retraite; et le sort ayant désigné, parmi ces députés Rattazzi, le ministre de la déclaration de guerre, les applaudissemens et les cris recommencent. Scène digne d'une éternelle mémoire. Les peuples qui montrent une telle loyauté d'âme et une aussi imperturbable solidité dans la fortune adverse sont assurés d'un lendemain réparateur. « Tout est perdu, même l'honneur », avait dit Charles-Albert. L'histoire n'a pas ratifié ce mot désespéré. Non seulement l'honneur fut sauvé à Novare, mais l'avenir y fut conquis.

Le malheureux roi ne résista pas longtemps à la douleur qui l'accablait. Il s'éteignit à Oporto, revêtu d'un cilice, dans une modeste chambre qui dominait la mer, sur les murs de laquelle étaient suspendues les images de la Vierge et de saint François et une carte d'Italie (28 juillet 1849).

La nouvelle de la défaite de Novare ne causa pas de surprise à l'Élysée, car on n'y avait pas douté de l'issue déplorable de cette campagne tant déconseillée. Il n'y eut pas davantage d'indécision dans l'esprit du Président, d'accord ce jour-là avec ses ministres et l'Assemblée. On empêcherait, même par la guerre, la moindre atteinte à l'intégrité territoriale du Piémont (1); on n'irait pas au delà. Thiers (quoi qu'il ait raconté) n'eut pas le moindre effort à tenter auprès des ministres et du Président pour obtenir le succès de cette politique sensée; il ne déploya son éloquence qu'auprès de l'ambassadeur d'Autriche pour le rendre modéré et auprès de l'Assemblée pour conjurer l'effet des excitations belliqueuses de Ledru-Rollin et de ses amis.

L'Autriche détendit les esprits par sa déclaration qu'elle ne prendrait pas un pouce du territoire piémontais. Dès lors il ne s'agit que de discussion diplomatiques sur l'étendue des sacrifices inévitables. Le Président travailla à en diminuer l'étendue. Gioberti, envoyé en mission extraordinaire à Paris, ne se conten-

(1) L'Assemblée vota le 31 mars, à la majorité de 444 voix contre 320, un ordre du jour ainsi conçu : « L'Assemblée nationale déclare que si, pour mieux garantir l'intégrité du territoire piémontais et sauvegarder les intérêts et l'honneur de la France, le pouvoir exécutif croit devoir prêter à ses négociations l'appui d'une occupation partielle et temporaire de l'Italie, il trouvera dans l'Assemblée nationale le plus entier concours. »

tait pas de payer le moins possible; il voulait que la défaite même fût lucrative. Il avait la singulière idée de demander qu'on lui obtînt Parme et Plaisance. « Cet abbé ne doute de rien, s'écria Thiers. Il croit avoir gagné la bataille de Novare! »

Le nouveau roi de Piémont, Victor-Emmanuel, âgé de vingt-huit ans, n'était pas élégant d'aspect et de manières comme Charles-Albert. Trapu, le cou court et fort, les traits heurtés et irréguliers, les épaisses moustaches retroussées, à l'aspect de sanglier, il n'avait d'agrément que dans ses petits yeux gris tantôt malicieux, tantôt durs, toujours intelligens. Son père l'avait traité avec rudesse : il ne l'abordait qu'en lui baisant la main, et sans prononcer une parole avant que celui-ci n'eût commencé. Il n'avait pas trouvé beaucoup plus de tendresse dans sa mère, sœur du grand-duc de Toscane, aussi sèche de cœur et étroite d'esprit que déplaisante d'aspect. Il ne connaissait ni les arts, ni la littérature, pas même l'art des princes, la guerre, il n'excellait qu'à la chasse, à l'équitation. Adolescent, il avait été systématiquement tenu à l'écart des conseils, ne sachant ce qui se passait que par la voix publique. Après les journées de Milan le ministre Balbo voit un jour se présenter devant lui un personnage enveloppé dans un manteau. « Me reconnaissez-vous? lui dit-il, en se découvrant. — Oui, vous êtes le duc de Savoie. — On dit que la guerre va être déclarée, s'il en est ainsi, je vous supplie d'obtenir de mon père qu'il me donne un commandement. » Balbo le lui fit obtenir.

Plus tard, dans une visite à la Mandria, pavillon de chasse, Rattazzi trouva sur une table un volume de Paul de Kock, un dépareillé de Machiavel sur les *Décades* de Tite-Live, un de poésies en dialecte piémontais de Brofferio, et le *Manuale ad uso dei senatori e deputati*. Comme il regardait avec curiosité cet étrange assemblage, le roi, lui montrant sa collection de porte-cigares, lui dit : « Ma bibliothèque, la voilà! si j'avais à commander ma statue je dirais au sculpteur comme Jules II à Michel-Ange : Mettez-moi dans la main une épée, point de livres. *Io non sono un letterato*. Dans ma famille on est diplomate ou soldat. » De sa race, il possédait en effet l'instinct martial et une astuce sensée que les affaires développèrent très vite. De plus il n'était pas facile, quoiqu'il ne s'obstinât pas contre la nécessité, de l'amener à une opinion contraire à sa tendance naturelle. Uni depuis 1842 à une archiduchesse d'Autriche, Marie-Adélaïde, angélique créature d'une grâce charmante et d'une ineffable bonté, il s'était néanmoins engagé dans les liens d'une habitude, devenue plus tard publique, avec la fille d'un garde du corps, ancien soldat de l'Empire, Rosina, grande, belle et gaillarde jeune fille

qui l'amusait par l'originalité et la désinvolture de ses façons. Cette liaison n'excluait pas les galanteries de hasard.

Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père.

Pendant la guerre il avait déployé la vaillance du soldat et non celle du capitaine. Que ferait-il comme roi? Nul ne pouvait le dire. Ses premières paroles furent rassurantes : « Je conserverai intactes les institutions octroyées par mon père, je tiendrai haut et ferme le drapeau tricolore, symbole de la nationalité italienne, qui, vaincue aujourd'hui, triomphera un jour. Et ce triomphe sera, à partir de ce jour, le but de tous mes actes et de toutes mes pensées. » Mais il avait débattu lui-même avec Radetzky les conditions d'un armistice désastreux. N'avait-il rien promis? Gendre d'un archiduc, ne s'était-il pas rangé à ce vasselage de l'Autriche que Charles-Albert avait si longtemps subi en le maudissant? On le craignit, lorsqu'il plaça à la tête de son premier ministère le général De Launay, brave soldat, réputé très rétrograde. Aussi à son entrée à Turin fut-il reçu glacialement. Il en pleura de douleur. Ces défiances de l'opinion ne se dissipèrent que lorsqu'il eut confié le ministère à Massimo d'Azeglio. Avec ce galant homme on cessa de redouter une réaction, on fut certain que le *Statuto* resterait intact. L'effet heureux de ce choix ne fut pas moindre au dehors qu'au dedans.

D'Azeglio, connu par les uns comme romancier, par les autres comme peintre, comme gentilhomme, avait l'agrément de qui n'approfondit rien, court légèrement sur les surfaces, et se procure ainsi le loisir d'être charmant. Son désintéressement et sa loyauté imperturbables mettaient de l'assiette dans sa vie facile et lui assuraient le respect comme ses dons variés lui attiraient la sympathie. Ce qui séduisit surtout et parut nouveau en lui, c'est que pour la première fois il y eût aux affaires en Piémont un homme qui ne fût pas alourdi par le pédantisme des façons bureaucratiques. Sa manière d'expliquer les affaires, sans emphase, comme dans une causerie, avait de la vivacité, de la grâce, et un reflet de sa fierté morale. Sa devise était : « Aboyer peu, mordre beaucoup. » Parfois, il lui arrivait, à l'improviste, de jeter sur la trame habituellement incolore de ses discours des images gracieuses : « N'allez pas tirer le blé pour le faire croître, vous l'arracheriez et il faudrait le ressemer. » Il accepta courageusement la mission qui fut, après 1815, celle du duc de Richelieu chez nous, de signer le traité qui consacrait le désastre de sa patrie.

V

La défaite du Piémont entraîna la restauration des grands-ducs de Toscane, de Parme, de Modène, et bientôt après la reddition à merci de la Sicile.

La restauration du grand-duc s'opéra par l'action spontanée des Toscans. Le gouvernement républicain, à travers les violences, avait abouti à la dictature de Guerrazzi; c'en était trop. Une insurrection constitutionnelle s'organisa (11 avril). Gino Capponi, le chef de la résistance, fut conduit au Palazzo Vecchio par le peuple, Guerrazzi emprisonné, le grand-duc rappelé à la condition qu'il respecterait le *Statuto*, conserverait la bannière tricolore, préserverait le pays du malheur de l'invasion étrangère. Le grand-duc promit ce qu'on lui demanda. « Voilà, s'écria la grande-duchesse, l'occasion perdue d'une bonne Restauration. »

Il ne restait plus debout en Italie que Venise et Rome. Venise, abandonnée dans ses lagunes par le Piémont vaincu, par la France impuissante, par l'Angleterre égoïste, ne s'abandonnait pas elle-même, et, le drapeau royal abaissé, se défendait avec acharnement sous la bannière républicaine de Manin. Rome gémissait entre les mains de Mazzini, soumise aux visites domiciliaires, aux réquisitions, aux insolences de toutes sortes de la secte.

A défaut de l'intervention piémontaise, le mieux eût été d'attendre, à Rome, une réaction intérieure, semblable à celle qui venait de délivrer la Toscane. La République romaine était encore moins viable que la République toscane. Conduite par un homme aussi inexpérimenté des arts d'État que l'était Mazzini, elle se serait écroulée bien vite sous sa propre incapacité (1). Mais personne ne consentait à laisser agir le temps, et l'impatience d'une solution immédiate était générale. D'une part les mazziniens aux abois sollicitaient les révolutionnaires français d'accourir et de défendre à leur profit, par les armes, le principe de non-intervention. D'autre part le Pape insistait pour qu'on laissât arriver les Autrichiens. Si nous ne les avions pas devancés, ils prenaient possession du centre de l'Italie, d'où ils l'auraient dominée tout entière. Cette perspective n'inquiétait pas la Cour de Rome, qui se fût considérée comme mieux sauvegardée par les troupes de Radetzky et d'Haynau que par les nôtres. Mais un gouvernement français n'eût-il pas trahi un de nos intérêts permanens, en supportant une aussi menaçante prépotence? L'Italie

(1) Gioberti, *Rinnovamento civile*. — « E ancorchè la spedizione francese non avesse avuto luogo egli sarebbe precipitato. »

libérale et patriotique n'était-elle pas plus intéressée encore que nous à ce que les Autrichiens fussent écartés de Rome? Leurs chefs ternissaient partout leur victoire par des représailles honteuses : ils confisquaient, tuaient, emprisonnaient, rançonnaient. Deux jeunes filles de dix-huit et vingt ans furent bâtonnées sur la place publique à Brescia parce qu'elles s'étaient moquées des couleurs impériales. Le commandant militaire réclama ensuite du municipe 37 florins et 7 kreutzers pour la dépense de la glace employée à soigner les plaies des victimes et pour le prix des verges rompues pendant l'exécution (1). Maîtres de Rome, ils eussent accompli une réaction impitoyable. Quel moyen de leur en fermer la porte si ce n'est d'y arriver avant eux? Notre abstention n'eût pas sauvé la République romaine, cernée de toutes parts, condamnée, morte avant que nos troupes se fussent mises en route. Puisqu'elle devait succomber, ne valait-il pas mieux qu'elle tombât dans nos bras amis que sous l'étreinte féroce du Croate?

En France, les conservateurs, excellens patriotes, étaient fort touchés de l'intérêt politique; mais, catholiques ardens, les souffrances du chef de leur religion les émouvaient encore plus. Quant aux épreuves de l'Italie, ils n'en avaient aucun souci et ils n'eussent pas donné un écu ou remué un soldat pour les adoucir. Au contraire le Président, quoique soucieux de ne pas laisser notre prestige et notre influence s'amoindrir dans ses mains, quoique pénétré de l'honneur qu'il acquérait en assurant l'indépendance de la conscience catholique par la délivrance de son Pontife suprême, désirait aussi avec passion protéger la malheureuse Italie. Il avait donc pour aller à Rome toutes les raisons qui décidaient les conservateurs, et d'autres toutes personnelles qui ne les touchaient pas. Eux, pensaient surtout à restaurer la Papauté; lui, songeait à profiter de sa restauration pour commencer l'œuvre de rénovation européenne qu'il considérait comme sa mission. En jetant une armée française sur le flanc des Autrichiens, il entendait se constituer à leur place le maître de

(1) Palmerston était indigné : « Ces Autrichiens sont vraiment les plus grandes brutes qui se soient jamais parées du nom d'hommes civilisés. Leurs atrocités en Galicie, en Italie, en Hongrie et en Transylvanie ne sauraient être égalées que par les procédés de la race nègre en Afrique et à Haïti. Leur dernier exploit, le fouet donné à Milan à plus de quarante personnes, dont deux femmes et plusieurs gentilshommes, est vraiment par trop infâme et par trop révoltant. » (A Ponsonby, 9 septembre 1849.) Peu de temps après, le principal auteur de ces infamies, le maréchal Haynau, vint visiter une brasserie de Londres. Il avait à peine, selon l'usage, inscrit son nom sur le registre que les ouvriers s'ameutèrent, hurlant : « A bas le bourreau autrichien ! » La foule se joignit à eux lorsque le maréchal, ainsi traité, sortit précipitamment de la brasserie. Le malheureux fut battu, ses habits mis en pièces; sans l'intervention de la police, il eût été tué.

la politique italienne dans une pensée ultérieure d'affranchissement. Aussi ne puis-je assez m'étonner de la légende qui fait de l'expédition romaine un complot clérical organisé par Falloux. Tant que le Président ne vit à une intervention que les raisons spéciales à Falloux, il s'y refusa malgré les insistances de son insinuant ministre. Il ne s'y décida que lorsque l'intérêt permanent de la France et ses idées humanitaires la lui conseillèrent. Telle qu'elle fut conçue, l'expédition romaine est son œuvre, œuvre de progrès, de civilisation, d'amitié envers l'Italie.

Ses ministres clairvoyans ne s'y trompèrent pas. « Le Président voulait cette intervention plus que moi et avant moi, dit Odilon Barrot, seulement par d'autres motifs que les miens (1). » « Ne vous méprenez pas sur l'expédition romaine, disait Falloux à Louis Veuillot. Le Président l'a faite contre l'Autriche et non pour la Papauté. Il garde sur le pouvoir temporel les traditions de famille et les sentimens de sa jeunesse (2). » Le fond de l'observation est vrai, avec cette nuance cependant que le Président était plus convaincu que l'insurgé de 1832 de la nécessité d'assurer au chef de la catholicité la possession indépendante de Rome.

Son parti pris, le Président n'attendit pas les résultats de la conférence européenne réunie à Gaëte. Il fit demander un crédit pour l'envoi de troupes à Civita-Vecchia. Une majorité de gauche et de droite le lui accorda, mais par des motifs différens. Aussi les explications des ministres restèrent forcément vagues. La réalité pourtant ne l'était pas. Dès qu'on n'allait pas à Rome pour soutenir la République romaine contre l'attaque imminente des troupes étrangères, on y venait pour y entrer soi-même et la rendre au Pape. Ne fut trompé que qui voulut l'être. Ledru-Rollin et ses amis ne le furent pas. Jusqu'à la fin ils employèrent leurs efforts pour empêcher le vote du crédit.

Le général Oudinot débarqua à Civita-Vecchia le 24 avril. S'il s'était avancé promptement vers Rome le même jour, on lui en aurait ouvert les portes avec joie. Il se crut obligé de notifier son arrivée et d'attendre la réponse. Cela donna le temps à Garibaldi d'entrer dans la ville à la tête d'une troupe formée des réfugiés de toutes les parties de l'Italie et même du reste de l'Europe.

Le 30 avril, Oudinot se décide à se présenter sous les murs de Rome. Il connaissait si peu le terrain sur lequel il opérait qu'il désigna comme l'un des points d'entrée une Porta Pertusa qui, depuis longtemps, n'existait plus. Il est repoussé. A cette nouvelle, Odilon Barrot tombe dans un fauteuil en proie à un profond désespoir; l'Assemblée, à la veille de disparaître, extra-

(1) *Mémoires*, t. III, p. 193.
(2) *Mémoires*, t. II, p. 129.

vague et vote une invitation au gouvernement à « prendre sans délai les dispositions nécessaires pour que l'expédition ne fût pas plus longtemps détournée du but qui lui avait été assigné. » Qu'était-ce à dire? Que nous nous arrêterions au pied des murs de Rome et que nous y assisterions, battus et contens, aux prouesses mazziniennes? Cela même ne nous eût pas été possible. Les Autrichiens s'avançaient par Bologne et Ancône, les Napolitains franchissaient la frontière pontificale; et les Espagnols les rejoignaient à Terracine. Oudinot ne les arrêta qu'en leur faisant savoir que leur marche en avant serait considérée comme un *casus belli*.

Cependant, par déférence pour un vote au moins ridicule, et pour laisser à l'Assemblée législative le temps de s'installer, le ministère expédia Lesseps en négociateur pacifique.

Quant au Président, sans se préoccuper ni de ses ministres, ni de l'Assemblée présente ou future, il écrit à Oudinot (8 mai) : « Notre honneur militaire est engagé, je ne souffrirai pas qu'il reçoive une atteinte; les renforts ne vous manqueront pas. Dites à vos soldats que j'apprécie leur bravoure, que je partage leurs peines, qu'ils pourront toujours compter sur mon appui et sur ma reconnaissance. » Il fait mettre cette lettre à l'ordre du jour par Changarnier et envoie à l'armée le général du génie Vaillant, avec instruction de recommencer vigoureusement l'attaque aussitôt que possible, l'autorisant par des lettres de service à se substituer à Oudinot s'il le jugeait nécessaire. Lesseps ne comprit pas qu'on ne l'avait envoyé que pour gagner du temps; il se laissa enguirlander, reconnut la République romaine, lui accorda une convention inacceptable, contraire à notre honneur et à ses instructions. Le général Vaillant le regarde s'agiter tant qu'il n'est pas prêt; dès qu'il est prêt, l'écarte, le fait rappeler, conserve par bienséance Oudinot, et pousse l'armée française à l'assaut.

Les mazziniens se répandirent en imprécations et les libérâtres en sarcasmes contre le tyran. Mais les Italiens éclairés reconnurent leur futur sauveur en celui qui les délivrait à la fois de leurs pires ennemis : l'Autrichien et le démagogue. Les révolutionnaires français firent naturellement écho aux mazziniens. Il n'était plus permis, même aux plus aveugles, de croire que « Florence et Rome sans armée, sans argent, sans élan, sans union, sans confiance, pussent soutenir la guerre nationale (1) »; ils le crurent. Il était déloyal de supposer au Président des intentions réactionnaires après son message explicite en faveur de cette Italie *dont aucune des douleurs ne peut nous être indifférente;* ils eurent cette

(1) Lettre de Minghetti du 10 avril 1849.

déloyauté. Il était insensé d'espérer que le peuple de Paris, décimé par le choléra, indifférent à la République romaine, « éperdu d'enthousiasme pour le Président, qui visitait les hôpitaux les plus infectés, y demeurant plusieurs heures, épuisant l'argent qu'il avait apporté, en empruntant à ceux qui l'entouraient, prodigue de paroles affectueuses plus encore que d'argent (1) »; il était insensé d'espérer qu'un tel peuple se soulèverait : ils eurent cette déraison. « Vous avez violé la Constitution, s'écria étourdiment Ledru-Rollin ; nous la défendrons par tous les moyens, même par les armes ! »

VI

Au signal de Ledru-Rollin, le prince répondit par une proclamation, modèle du genre, dans laquelle la fermeté ne va pas au défi, ni la sécurité à l'impertinence.

« Quelques factieux osent encore lever l'étendard de la révolte contre un gouvernement légitime, puisqu'il est le produit du suffrage universel. Ils m'accusent d'avoir violé la Constitution, moi qui ai supporté depuis six mois, sans en être ému, leurs injures, leurs calomnies, leurs provocations. La majorité de l'Assemblée est le but de leurs outrages. L'accusation dont je suis l'objet n'est qu'un prétexte, et la preuve, c'est que ceux qui m'attaquent me poursuivaient déjà avec la même haine, la même injustice, alors que le peuple de Paris me nommait représentant et le peuple de la France Président de la République. Ce système d'agitation entretient dans le pays le malaise et la défiance, qui engendrent la misère ; il faut qu'il cesse. Il est temps que les bons se rassurent et que les méchans tremblent. La République n'a pas d'ennemis plus implacables que ces hommes qui, perpétuant le désordre, nous forcent de changer la France en un vaste camp, nos projets d'amélioration et de progrès en des préparatifs de lutte et de défense. Élu par la nation, la cause que je défends est la vôtre, c'est celle de vos familles comme celle de vos propriétés, celle du pauvre comme du riche, celle de la civilisation tout entière. Je ne reculerai devant rien pour la faire triompher. »

L'effet de cette proclamation fut foudroyant ; l'insurrection était vaincue avant que Changarnier, investi de nouveau du commandement de la garde nationale, eût déployé ses troupes. Les files clairsemées des insurgés furent coupées, enlevées en un instant, et on arrêta sans coup férir les représentans réunis aux Arts et Métiers qui ne réussirent pas à fuir par les fenêtres.

(1) Falloux, *Mémoires*, t. I. p. 454.

Quand le Président rentra à l'Élysée au milieu des acclamations de la foule, on vint une seconde fois de toutes parts et avec plus d'insistance lui apporter le même conseil qu'après le 29 janvier : « Finissez-en, faites un appel direct au pays. » Les chances de succès s'étaient accrues. Le parti républicain avait perdu la majorité dans l'Assemblée, la plupart des républicains violens étaient en fuite ou en prison, les autres désavoués par le général Cavaignac (1) et terrifiés. Après le 29 janvier, ils s'étaient tus ; après le 13 juin ils se cachèrent. Changarnier infatué, non encore affolé par l'orgueil, ne songeait pas à opposer sa domination à celle du prince ; les chefs politiques importans, surtout Thiers et Molé, poussaient celui-ci « à renverser, d'accord avec eux et à profit commun, la République (2). » Sans doute ils désiraient se débarrasser du prince autant que de la République, « du remède non moins que du mal. » Mais, épouvantés des dangers présens, ils ne pensaient pas à disputer le règne futur. Si le prince eût feint de s'abandonner à eux, de suivre leurs conseils, de se faire petit, de leur laisser croire que, sous son nom, ils seraient les maîtres de l'État, sauf à se débarrasser d'eux quand son coup aurait été accompli, il aurait réussi alors sans difficultés à renverser la République avec le concours de la majorité parlementaire de l'Assemblée.

Le 16 juillet, s'étant rendu à Amiens pour distribuer des drapeaux aux gardes nationaux, il fut accueilli avec une véritable frénésie. Changarnier marchait à cheval à côté de lui et Persigny derrière. Tout à coup le général fit reculer son cheval à la hauteur de celui de Persigny, et, se penchant vers lui avec une émotion visible : « Que le prince en finisse ! lui dit-il à l'oreille ; s'il veut se faire proclamer empereur et répondre aux aspirations populaires, il peut compter sur moi. Qu'il me parle franchement, qu'il s'entende avec moi, et nous en aurons bientôt fini avec la République (3). » Persigny, que ses tendances rapprochaient des anciens légitimistes, était d'avis qu'on acceptât ces ouvertures, sauf à rompre l'alliance après le succès. La loyauté de Louis-Napoléon, qui fut toujours une des causes principales de ses mécomptes, répugna à ces marchandages trompeurs. Décidé, s'il était le maître, à suivre une politique démocratique contraire aux idées des chefs conservateurs, il ne voulut pas leur donner des promesses qu'il

(1) « Entre vous et nous, n'est-ce pas, c'est à qui servira le mieux la République. Eh bien ! ma douleur est que vous la serviez fort mal. J'espère bien, pour le bonheur de mon pays, qu'elle n'est pas destinée à périr ; mais si nous étions condamnés à une pareille douleur, rappelez-vous que nous en accuserions vos exagérations et vos fureurs. » (Séance du 13 juin 1849.)

(2) Tocqueville, *Souvenirs*, p. 346.

(3) Persigny, *Mémoires*, p. 138.

n'aurait pas réalisées. Il répondit aux conseils de coup d'État en les désavouant (22 juillet) à Ham, dans un discours qui, si les républicains n'eussent pas été sourds et aveugles de haine déraisonnable, les lui aurait tous gagnés : « Aujourd'hui, qu'élu par la France entière, je suis devenu le chef légitime de cette grande nation, je ne saurais me glorifier d'une captivité qui avait pour cause l'attaque contre un gouvernement régulier. Quand on a vu combien les révolutions les plus justes entraînent de maux après elles, on comprend à peine l'audace d'avoir voulu assumer sur soi la terrible responsabilité d'un changement. Je ne me plains donc pas d'avoir expié ici, par un emprisonnement de six années, ma témérité contre les lois de ma patrie, et c'est avec bonheur que, dans les lieux mêmes où j'ai souffert, je vous propose un toast en l'honneur des hommes qui sont déterminés, malgré leurs convictions, à respecter les institutions de leur pays. »

Il répète plus formellement encore les mêmes assurances à Tours (1er août) : « On a prétendu, on prétend encore aujourd'hui à Paris que le gouvernement médite quelque entreprise semblable au 18 brumaire. Mais sommes-nous donc dans les mêmes circonstances ? Les armées étrangères ont-elles envahi notre territoire ? La France est-elle déchirée par la guerre civile ? Y a-t-il 80 000 familles en émigration ? Y a-t-il 100 000 familles mises hors la loi par la loi des suspects ? Enfin, la loi est-elle sans vigueur et l'autorité sans force ? Non, nous ne sommes pas dans des conditions qui nécessitent de si héroïques remèdes. A mes yeux la France peut être comparée à un vaisseau qui, après avoir été ballotté par les tempêtes, a trouvé enfin une rade plus ou moins bonne, mais où il a jeté l'ancre. Eh bien ! dans ce cas, il faut radouber le navire, refaire son lest, rétablir ses mâts et sa voilure, avant de se hasarder encore dans la pleine mer. Les lois que nous avons peuvent être plus ou moins défectueuses ; mais elles sont susceptibles de perfectionnemens. Confiez-vous donc à l'avenir, sans songer ni aux coups d'État ni aux insurrections. Les coups d'État n'ont aucun prétexte, les insurrections n'ont aucune chance de succès ; à peine commencées, elles seraient immédiatement réprimées. »

Mais les populations auxquelles il déclarait qu'il ne voulait point de coup d'État lui répondaient par de telles invitations à en faire un, et se livraient si entièrement à lui, que l'on persistait, malgré ses démentis, à croire ce coup d'État imminent. Lamartine avait beau écrire : « Après de tels discours toute défiance serait une injure, tout soupçon une calomnie. Si dans trois ans le pays trouve que la période de durée du pouvoir est trop limitée, la revision n'est-elle pas là ? Pourquoi alors demander au crime

ce que la légalité assure, au coup d'État ce que permet la Constitution ? » « Illusion de poète, » disait-on, et l'on restait incrédule. « Le peuple, a écrit Machiavel à Guicciardini, dit souvent qu'on fait ce qu'on devrait faire », j'ajoute « ce qu'on pourrait faire. » Ceux-là mêmes sur lesquels le coup d'État aurait dû appesantir sa main s'impatientaient de ne pas le voir arriver et méprisaient le Président de ne s'y pas décider. Proudhon constatait la décadence de l'homme qui n'avait rien su faire de la force des cinq millions et demi de suffrages qui l'avaient élu. « Il s'est perdu par l'inaction, parce qu'il s'est posé en force d'inertie (1). » A l'extérieur, l'étonnement était encore plus grand. « Si le Président, disait le roi de Prusse, avait le prestige qu'on dit, comment reste-t-il garrotté dans les entraves de la République ? » Il en concluait que c'était un homme sans caractère, sans valeur, destiné à disparaître comme un accident éphémère devant une restauration bourbonienne ou orléaniste. On commençait partout à mépriser celui qu'on avait craint.

Cependant autant que les instances passionnées des populations, les dégoûts dont l'abreuvaient ses ministres parlementaires l'incitaient à sortir du parlementarisme.

Il s'efforçait de les gagner par l'affabilité et par l'empressement à accueillir leurs désirs. Il concéda sans peine à Tocqueville d'envoyer à Vienne Gustave de Beaumont, et à Pétersbourg le général Lamoricière, tous les deux connus par leur violente hostilité à sa personne. Il lui arriva d'aborder Falloux en lui disant : « Ma cousine Hamilton a reçu des nouvelles de la duchesse de Parme : le comte de Chambord se porte très bien. » On ne l'entendait point dire : « Je veux . » « Ne vous semble-t-il pas ? » était l'expression la plus forte de sa volonté.

Toujours Falloux restait onctueux, Tocqueville poli, Barrot solennel ; Dufaure, à demi gagné, s'efforçait de ne pas choquer ; Passy, comme s'il s'était cru abaissé, cherchait « à reprendre son niveau par l'impertinence (2) » ; tous étaient d'accord à n'avoir aucun égard, la plupart du temps, à ses opinions et à lui imposer la leur. Sauf le dimanche, ils tenaient chaque jour une réunion chez Barrot. On y discutait la question qui devait être agitée au Conseil ; il y avait souvent une minorité et une majorité ; après le vote on arrivait compacts devant le Président, on ne lui soumettait que l'opinion qui avait prévalu. Ainsi qu'il me l'a raconté, il n'assistait pas à une discussion ; il recevait un ultimatum auquel il n'avait à répondre qu'un oui ou un non. Ce qu'on lui concédait était de lui donner les motifs de la décision.

(1) Proudhon, *le Peuple*, 2 juin 1849.
(2) Tocqueville.

On ne tenait aucun compte des témoignages les plus manifestes de sa condescendance. Persigny contrecarrait les ministres, les poursuivait de ses critiques irrespectueuses : le Prince l'éloigna en l'envoyant voyager en Allemagne (août-octobre 1849). Au lieu de juger ce voyage ce qu'il était et d'en savoir gré, on lui supposa l'arrière-pensée « de préparer l'usurpation au dedans et l'agrandissement au dehors. » Et l'on se réjouit fort de ce que ce messager eût été « bien reçu, mais éconduit. » Bien reçu, en effet, et nullement éconduit, puisqu'il ne proposa rien (1).

Le ministère tenta même une fois de le réprimander sur un acte de sa vie privée. Une dame à laquelle il portait un vif intérêt, miss Howard, étant venue à Tours, il pria de chercher un appartement pour elle ; on la logea dans la maison du receveur général alors absent. A son retour, celui-ci, homme d'une haute et fière honnêteté, fut très scandalisé de cette licence, et marqua son mécontentement dans une lettre à Odilon Barrot, que celui-ci fit mettre sous les yeux du Président. La communication fut mal reçue. Après avoir expliqué le fait par une méprise à laquelle il avait été étranger, il ajoutait : « Quant à moi, je n'accuse personne, et je m'avoue coupable de chercher dans des liens illégitimes une affection dont mon cœur a besoin. Comme jusqu'ici ma position m'a empêché de me marier, comme je n'ai ni amis intimes, ni liaison d'enfance, ni parens qui me donnent la douceur de la famille, on peut bien me pardonner, je crois, une affection qui ne fait de mal à personne et que je ne cherche pas à afficher. » On ne crut pas prudent de recommencer une pareille admonestation.

Le prince, de son côté, convaincu que ses efforts ne triompheraient pas d'un parti pris invincible, sans cesser d'être d'une imperturbable affabilité, s'enveloppa d'une enveloppe de glace, voila son regard, le rendit terne, opaque, « comme ces verres épais destinés à éclairer la chambre des vaisseaux, qui laissent passer la lumière, mais à travers lesquels on ne voit rien. » Il prit un visage de marbre sur lequel il était impossible à l'œil le plus pénétrant de discerner une émotion quelconque. Il écoutait sans paraître comprendre et ne se donnait nulle peine pour faire exprimer des sentimens qu'il savait d'avance hostiles aux siens. « Les paroles qu'on lui adressait étaient comme les pierres qu'on jette dans un puits, on en entendait le bruit, mais on ne savait jamais ce qu'elles devenaient. » Les ministres eurent alors devant eux le personnage énigmatique, ténébreux, insignifiant ou engourdi, que Tocqueville a décrit avec vérité sans s'apercevoir que c'était un masque et non l'être réel.

(1) Persigny, *Mémoires*, p. 84.

Il ne retrouvait sa véritable physionomie ouverte, intelligente, à la fois douce et ferme, que pour les confidens auprès desquels il se reposait de ses ministres.

Parmi eux ne se trouvait aucun membre de sa famille. Le Président avait une affection particulière pour son cousin le prince Jérôme-Napoléon. Quelques froissemens s'étaient produits entre eux quand il l'avait revu à Londres après son évasion de Ham. On en retrouve la trace dans une lettre à Vieillard : « Ce que je reproche le plus à Napoléon (si toutefois on peut reprocher à un homme ses défauts de nature), c'est d'avoir un caractère indéchiffrable. Il est tantôt franc, loyal, ouvert, tantôt dissimulé et contraint. Tantôt son cœur semble parler gloire, souffrir, palpiter avec vous pour tout ce qu'il y a de grand et de généreux ; tantôt il n'exprime que sécheresse, rouerie et néant. Que croire ? Je crois toujours le bien tant que je n'ai pas de preuves réelles du contraire, et, tout en étant sur mes gardes, je ne comprime aucune de mes inspirations de tendresse et d'amitié. Aussi ne puis-je que vous remercier de ne pas l'abandonner (1). »

Depuis, le prince Napoléon s'était employé avec beaucoup d'activité et d'intelligence à l'élection de son cousin. Celui-ci, à son tour, devenu Président, ne négligea pas les intérêts de sa famille. Il nomma son oncle Jérôme maréchal de France et gouverneur des Invalides, et son cousin ambassadeur en Espagne. Ce ne fut pas sans difficulté. O. Barrot, qui recevait tous les dimanches à Bougival le jeune prince, en appréciant son intelligence, sa facilité de parole, le jugeait sévèrement (2). Néanmoins, pour l'éloigner de l'Assemblée, il consentit à sa nomination. Sur toute sa route le nouvel ambassadeur se répandit en critiques violentes contre le gouvernement et contre la personne du Président. A Bordeaux, il s'était fait ouvrir les prisons de plusieurs condamnés politiques, leur avait serré les mains, donné l'assurance d'une libération prochaine. Il annonçait l'intention de poser, aux futures élections, sa candidature dans vingt collèges électoraux, avec un programme démocratique très accusé. Ce qui équivalait à proposer au suffrage universel une véritable déchéance du Président. Celui-ci, dans une lettre publique, réprimanda ce langage et ces candidatures. « C'était à toi moins qu'à tout autre de blâmer en moi une politique modérée, toi qui désapprouvais mon manifeste, parce qu'il n'avait pas l'entière sanction des chefs du parti modéré. Or, ce manifeste, dont je ne me suis pas écarté, demeure l'expression consciencieuse de mes opinions (3). Tu me connais

(1) Londres, 10 décembre 1846.
(2) Odilon Barrot, *Mémoires*, t. III, p. 398.
(3) 10 avril 1849.

assez pour savoir que je ne subirai jamais l'ascendant de qui que ce soit, et que je m'efforcerai sans cesse de gouverner dans l'intérêt des masses et non dans l'intérêt d'un parti. »

Arrivé à Madrid, l'ambassadeur blesse la reine Isabelle par le sans-gêne de ses façons, se met en rapport avec ses ennemis, professe hautement que la maison de Bourbon devrait être expulsée de gré ou de force des pays où elle régnait encore. La reine demanda son rappel, que le Président accorda incontinent à Drouyn de Lhuys. Le prince Napoléon reprit alors sa place à l'Assemblée, où il ne négligea aucune occasion d'être désagréable à son cousin. Il entraîna dans sa querelle son père, dont les rapports avec le Président devinrent très froids.

S'il perdit ce concours utile, le prince conquit celui bien précieux de Morny. Morny, des mains de sa grand'mère Mme de Souza, avait passé sur les bancs du collège Henri IV. Il s'y était lié avec le jeune duc de Chartres, futur duc d'Orléans, ce qui lui valut après 1830 d'être nommé d'emblée officier de cavalerie, sans examen, en qualité de héros de Juillet. Il servit brillamment en Afrique comme aide de camp du général Trézel. Ambitieux de fortune et de pouvoir, il quitta l'armée, vint s'installer à Clermont-Ferrand où il fonda l'importante usine de Bourdon. Il ne se contenta pas de séduire le monde riche, il venait s'asseoir familièrement sur le comptoir des petits bourgeois, leur offrant des cigares de choix, les entretenant de leurs affaires. Il plut et fut nommé député en 1842 avec d'autant plus d'entrain qu'on saluait en lui un des favoris du règne futur. Quoique la mort du duc d'Orléans eût détruit ces perspectives, il conserva son siège. Dans des circonstances délicates, il soutint fermement le cabinet Guizot, et il acquit le renom d'un homme d'esprit et de courage. Il ne tarda pas à y ajouter celui d'homme clairvoyant. « Si ce mouvement continue, disait-il à Guizot en 1847, si l'on va où il pousse, nous arriverons je ne sais où, à une catastrophe. Il faut l'arrêter à tout prix, et on ne le peut que par quelques concessions. » Le 24 février le consterna, compromit sa position financière, le jeta dans un tel découragement qu'il ne se présenta pas à la Constituante et qu'il devint... légitimiste, la forme du désespoir politique du moment. Quand Véron le consulta sur le parti à prendre dans l'élection présidentielle, il répondit d'un ton aigri, presque avec mauvaise humeur : « Je ne connais pas le prince Louis, je ne l'ai jamais vu ». Vieillard le lui fit connaître et voir. Ils se donnèrent une poignée de main sans aucune explication et ils se rapprochèrent par ce qu'ils ne se dirent pas, plus que par ce qu'ils se dirent. D'abord Morny le prit d'un peu haut et parut vouloir régenter le prince. Fleury le prévint que cette manière ne réussirait

pas. Il s'assouplit, devint déférant, et peu à peu s'avança au premier rang dans la confiance et dans la faveur.

VII

Rome fut vite réduite aux extrêmes. Garibaldi, son défenseur, se montra dès lors, ce qu'il sera toujours, aussi valeureux soldat qu'inepte général (1). Mazzini parla de faire de la ville un amas de cendres sous lequel il s'ensevelirait. Les Romains enfin réveillés ripostèrent qu'ils n'enviaient pas le sort de Saragosse, que le Vatican et Saint-Pierre valaient plus que la meilleure des républiques, et ils ne permirent pas aux torches de s'allumer. Mazzini renonça à s'ensevelir et s'enfuit, Garibaldi l'imita quoiqu'il n'eût rien à redouter de nous; et notre armée entra sans coup férir au soulagement du grand nombre. Notre occupation fut clémente. A l'exception de Cernuschi, arrêté à Civita-Vecchia, et plus tard remis en liberté, on laissa s'évader les triumvirs et tous les hommes compromis, avec des passeports anglais et américains; on en délivra de français à quiconque en voulut. Ni proclamations féroces, ni supplices; on demanda les armes et on ne les arracha pas; pas d'exactions non plus; tandis que l'occupation autrichienne accablait l'État pontifical, la nôtre ne lui coûta rien (2).

La chute de Venise suivit celle de Rome et fut plus cruelle. Le choléra et la famine l'achevèrent, et elle tomba sous un sabre inexorable (24 août 1849). Manin, son grand dictateur, se réfugia dans cette France qu'il ne rendait pas responsable de la cruelle nécessité dans laquelle, sous la menace d'une coalition européenne, ses chefs s'étaient trouvés de respecter le traité de Campo-Formio, malgré leur désir ardent de le déchirer.

Après la chute de Rome et de Venise tout fut fini en Italie comme en Prusse et en Autriche.

Au-dessus de cette ruine de l'espérance des peuples planait le tsar Nicolas, plus imposant et plus adulé, plus triomphant et plus altier que ne le furent jadis Alexandre et Metternich. Il avait été l'âme de la réaction qui couvrait maintenant l'Europe d'un voile de deuil. Quand on l'avait appelé il était accouru, comme dans les Principautés Danubiennes et en Hongrie. Il serait descendu en Italie si cela avait été nécessaire, et dans le Jutland, si le roi de Prusse n'avait pas arrêté Wrangel. Où il n'avait pas combattu, il avait conseillé. C'est lui qui avait excité l'Autriche à ne pas céder la Lombardie et à exiger le maintien des délimitations

(1) Farini, *lo Stato pontificio*, t. IV. « Tanto valoroso condottiere quanto inetto generale. »

(2) Farini, t. IV, p. 246 à 260.

territoriales de 1815. Il avait blâmé les concessions de son beau-frère de Prusse. « Il gâte le métier », disait-il. Il affectait de parler irrévérencieusement du gouvernement pontifical : « Nous ne concevons rien, disait-il à Lamoricière, à ces fonctions temporelles remplies à Rome par des ecclésiastiques, mais peu nous importe la manière dont ces calotins s'arrangent, pourvu qu'on fasse là quelque chose qui tienne. » Et néanmoins il avait envoyé son ambassadeur à Gaëte auprès de Pie IX, rappelé celui de Turin, et laissé sans réponse les lettres par lesquelles Victor-Emmanuel lui notifiait son avènement. Après la réduction de la Sicile, il avait écrit au général Filangeri, comme s'il eût été un de ses sujets, pour le complimenter de sa conduite. Il pontifiait et régentait; sa volonté paraissait l'oracle des princes; l'axe du monde politique ne se trouvait plus à Paris, à Londres ou à Vienne; il avait été transféré à Saint-Pétersbourg.

Il semblait qu'on allait assister à une troisième réaction, semblable à celles de 1819 et de 1832 ou même pire. Mais deux différences considérables distinguaient 1849 de 1819 et de 1832. En 1819 et en 1832, les idées libérales avaient sombré en même temps que les idées révolutionnaires. En 1849, les idées libérales surnagèrent au naufrage des idées révolutionnaires. L'empereur d'Autriche lui-même avait été contraint de dire dans son manifeste d'inauguration : « Reconnaissant par notre propre conviction la nécessité et le prix des institutions libres et modernes, nous nous engageons avec confiance dans le chemin par lequel nous devons être conduits à la transformation et au rajeunissement de toute la monarchie. » En Prusse et en Piémont subsistaient deux constitutions libérales, dont aucune interprétation pharisaïque ne détruirait l'efficacité. D'un bout de l'Allemagne à l'autre la perpétuité des rentes foncières, les dîmes seigneuriales, les corvées, les droits de mutation, de chasse, de justice, les derniers débris de la féodalité demeuraient abolis avec la sanction des princes. Enfin en 1819 et en 1832 personne n'avait l'autorité ni la volonté de s'opposer à Alexandre ou à Metternich. En 1849, au contraire, est entré en scène un personnage puissant et résolu, qui va braver le tsar réputé invincible, lui résister, l'abattre, relever les causes vaincues, et, assagissant la révolution de 1848, lui rendre les avantages qu'elle semblait avoir perdus à jamais.

Émile Ollivier.

CHILI ET BOLIVIE

NOTES DE VOYAGE

III[1]

PULACAYO, HUANCHACA, LES MINES D'ARGENT

I

Dans le bureau des ingénieurs, à Pulacayo, j'ai vu, accroché à la muraille, le portrait au crayon d'un homme inoubliable : une figure longue, glabre, tirée par la misère et plus crevassée qu'une ravine après l'avalanche ; des yeux pochés, grands et tristes ; un nez vigoureux, dont les ailes amincies, déprimées révèlent la sensibilité endolorie ; et une bouche proéminente, volontaire, aux larges rides tombantes, une bouche de sanglot. C'est Ramirez, le Christophe Colomb des mines de Huanchaca. Il eut une étrange destinée. Vieil hôte du désert, infatigable chercheur d'or, il passa sa vie à fouiller les montagnes, toujours déçu, traînant son guignon et son espoir, et mourut pauvre sur des trésors qu'il lui avait été donné de découvrir, non d'exploiter. Seul ou presque seul de tous les blancs, il sut se faire aimer des Indiens : il vécut au milieu d'eux, respecté, protégé par leur affection silencieuse et quasi maternelle. Comme il travaillait dans une mine voisine de Huanchaca, et qu'il y était en butte aux animosités de ses associés, il vit un jour venir à lui une vieille Indienne, sorte de

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre et du 15 novembre.

sibylle, dont il avait jadis pansé et guéri une blessure : « Pourquoi, lui dit-elle, restes-tu dans une mine pauvre, où l'on te tourmente? Tu vaux mieux que ceux qui t'entourent. Suis-moi et tu seras plus riche qu'un roi Inca. » Il la suivit, et elle le conduisit sur les hauteurs vierges de Pulacayo : « Là, fit-elle, tu n'as qu'à creuser, et tu trouveras tant d'argent que tu pourras en bâtir un palais. » Puis elle lui recommanda le secret de sa démarche et s'en alla. Ramirez se mit à l'œuvre et reconnut que la sorcière ne l'avait pas trompé. Il crut sa fortune faite, mais la mort ne lui permit pas de réaliser toutes les prophéties de l'Indienne.

Sa suprême découverte devait enrichir la Bolivie, pour qui Huanchaca fut, en petit, ce que sont les salpêtrières de Tarapaca pour les Chiliens. Il s'y échafauda des fortunes colossales, et sur cette aire de condors une bande de rapacités internationales s'abattit. Voilà plus d'un demi-siècle que l'argent ruisselle de ces sommets sinon avec une égale abondance, du moins sans interruption. Quand la source tarira-t-elle? On l'ignore. Les mineurs ne peuvent prévoir le moment où leur dynamite ne fera plus sauter rien qui vaille. La terre leur ménage autant de surprises que la mer aux matelots; les filons de précieux métal se jouent de leurs calculs et se perdent dans le mystère. En ce moment, douze mille âmes vivent sur l'espérance que la mine les nourrira longtemps encore.

Elles se sont logées au flanc de la montagne, et ceux qui ont visité le Mont Saint-Michel se représenteront aisément cette ville bâtie en escaliers sur la pente d'un étroit amphithéâtre de hauteurs brunes et grisâtres. En face, tout en haut, un mur blanc, surmonté d'une croix, étincelle au soleil : c'est le cimetière. Les morts planent sur les vivans; ils reposent près du ciel. Au fond, se dresse un grand chalet avec perron, logement de l'administrateur, postes et télégraphes; et le chemin, qui passe devant, surplombe le tunnel où l'on s'engage pour descendre dans la mine et qu'on traverse pour aller à Huanchaca. De cet endroit on domine les ateliers construits sur des remblais, les hangars où des femmes cassent et trient les minerais, la vieille cité de Pulacayo, informe entassement de chaumières, et tout le ravin, qui va s'élargissant. Quant à la ville, les maisons s'y pressent sans aucune régularité et font des cascades de toits rougeâtres, où se découpent de grands carrés noirs. Ces ouvertures tiennent lieu de cheminées, et c'est par là que s'échappe la fumée des cuisines primitives. La ville se compose d'un certain nombre de quartiers, qui ressemblent les uns à de petites « cités », les autres à des culs-de-sac. Les premiers soirs, j'avais toutes les peines du monde à retrouver mon chemin. Comme il pleut continuellement pen

dant l'automne et l'hiver, l'eau mine les talus, défonce les venelles, creuse partout des fondrières. Jamais la Providence n'a donné de plus éclatant témoignage de sa sympathie pour les ivrognes qu'à Pulacayo. Sans elle, une bonne moitié des habitans se casseraient les jambes en temps ordinaire, et presque tous au carnaval. Parmi les maisons, celles qui sont destinées au personnel des ingénieurs, comptables et employés de l'administration, ont l'apparence des vieilles demeures bourgeoises de nos petites villes. Les autres ne possèdent qu'une ou deux pièces, où les lits, occupant toute la place, servent de chaises. Ce ne sont que des couchoirs. Leurs hôtes sont accoutumés de manger dehors, même sous la pluie. Il y a d'autres habitations plus misérables, simples « ranchos » de toile. Là, pas même de lits : des sacs empilés dans un coin, et, au milieu de l'affreuse tente, un réchaud sur lequel la femme fait cuire les repas. La misère humaine, dans ce qu'elle a de plus navrant et de plus tranquillement dépourvu d'espérance, escalade les monts, s'établit dans les nuages, végète là où meurent les plantes. Dieu ne peut pas ne pas la voir. Sur le versant opposé à la ville, on distingue deux ou trois carrés verts : quelques Indiens y cultivent des pommes de terre, mais ils ne les mangent qu'après les avoir laissées geler.

Pulacayo est séparé de sa seule promenade, Huanchaca, par une montagne et une vallée. On a percé dans la montagne un tunnel d'environ une lieue, et ce travail, confié à un ingénieur français, M. Costa, lui fait très grand honneur. De petits wagons, traînés par des mules, le parcourent, en attendant que la Compagnie s'offre une locomotive électrique. On a renoncé aux machines ordinaires, dont la fumée s'engorgeait dans les chambres où travaillent les mécaniciens de la mine et qui donnent toutes sur le tunnel. Ce passage m'a toujours produit une étrange impression. On s'enveloppe de châles et de punchos, car le courant d'air y est vif, les changemens de température fréquens. Pendant les deux premiers kilomètres, des globes électriques jettent leur lumière froide et fantastique. A mesure qu'on s'y enfonce, la chaleur devient plus forte. Çà et là s'ouvrent des anfractuosités sinistres, des grottes qui descendent dans la nuit noire. Puis des bouffées de four nous montent à la figure : nous entendons un ronflement de chaudières et nous apercevons des flammes de forge, sur lesquelles se détachent des silhouettes d'hommes courbés. Puis un vacarme assourdissant : nous passons devant la caverne où fonctionnent les roues qui extraient l'eau de la mine et font mouvoir les ascenseurs. On entrevoit d'obscures galeries, au fond desquelles des fantômes humains s'agitent dans le vacillement des torches. Partout le silence, uniquement rompu par

la rumeur des machines. Pas un seul bruit de voix. Vous éprouvez la sensation de traverser un monde mystérieux, où s'accomplit d'elle-même une œuvre cyclopéenne. Maintenant les lumières nous abandonnent; nous sommes plongés dans les ténèbres, et l'humidité nous transit. La voûte suinte sur nos têtes, et nous n'entendons plus que le clapotis de l'eau sous les sabots de la mule. Et tout à coup une vive blancheur, un diamant étincelle très loin devant nous : sa grosseur augmente; il s'arrondit. On le prendrait pour un éblouissant fanal. Il nous en arrive un air frais que nos poumons respirent avec délices. Encore cent mètres, et nous touchons au seuil du tunnel. La merveille qui nous hypnotisait n'était que le jour.

Au sortir de ce boyau de nuit, nous trouvons un lit de torrent raviné, qui décrit une courbe et descend entre une chaîne de mamelons et une haute muraille de rocs, rayée de haut en bas par de larges bandes rouges. Çà et là s'érigent des cactus et croissent quelques touffes de bruyère, que paissent les lamas. Sur la berge du torrent la Compagnie a installé une étroite voie ferrée, où les wagonnets roulent seuls, tant la pente est raide. Nous prenons place dans l'un d'eux : notre ami Cornejo, qui a construit la ligne, saisit le frein du léger véhicule, et nous commençons à descendre. Bientôt nous filons avec une vitesse de quarante kilomètres à l'heure. Une pierre suffirait pour nous faire dérailler et nous précipiter au fond du ravin : moins encore, une simple maladresse de notre timonier, au milieu d'une courbe. Mais de tels accidens ne se produisent jamais. La Providence veille même sur les estomacs à jeun.

Nous dévalons ainsi dans une large vallée, où bondissent des troupes de lamas. Le lit d'un ruisseau la traverse, et nous stoppons devant un pont de bois. En face de nous se dresse à pic une chaîne de montagnes en porphyre et toute rouge. Là, on attelle une mule à notre wagon, car la ligne monte jusqu'à Huanchaca. Ce nom signifie « fumier » en langue indienne. Nous passons en effet devant d'immenses tourbières, noirâtres et moussues par endroit. Elles sont formées de détritus d'arbres et de troncs enterrés, qui donnent un excellent feu. Il s'en échappe même une sorte de résine parfumée, dont la senteur ressemble à celle de l'encens. C'est leur découverte qui a fait choisir cet emplacement, quand on voulut élever une usine d'amalgamation. Elles fournissaient un combustible presque inépuisable et dont l'extraction ne présente aucune difficulté. Ces tourbières sont exploitées par quiconque en demande une concession à la Compagnie.

Huanchaca est une petite bourgade moins pittoresque que Pulacayo, mais plus accorte, plus aimable. Elle a un air de jolie

fille endormie au pied des montagnes. Et quelles montagnes! Hérissées, sauvages, rutilantes et dentelant dans les nuages des pans déchiquetés. Sur leur raide versant d'énormes blocs se tiennent en équilibre, et l'on se demande par quel miracle ils ne roulent point jusqu'en bas et ne viennent pas écraser les maisons peintes. Nous avons visité Huanchaca un jour de marché : sur la place carrée et dont tout un côté est en arcades, des groupes d'Indiennes et de cholas aux jupes de couleur criarde faisaient comme des touffes de bleuets et de coquelicots. Une vigogne apprivoisée errait au milieu des femmes, se dérobant aux caresses par des bonds farouches et gracieux.

Cette petite cité, tranquille, ensoleillée, avec ses murs bariolés, sa physionomie légèrement espagnole, m'a laissé un charmant souvenir. Et pourtant j'y ai visité l'usine d'amalgamation en plein chômage. J'en ai emporté une impression de vieux sale moulin abandonné. D'ailleurs, je ne disconviens pas qu'au point de vue technique elle soit fort bien montée et produise de surprenans résultats, surtout si on la compare à Playa Blanca et si l'on songe que tout le minerai riche de Pulacayo y est trituré. Mais quels hangars poudreux et délabrés, quelle crasse sur les murs, quelle sordide détresse, quand la misère humaine ne l'anime plus! Je n'y ai rencontré, assis dans une cour, qu'un seul être vivant, un vieillard de soixante-dix ans. Un vieillard sur ces hauteurs, dans une mine ou dans une usine d'argent, c'est un rare spectacle. Celui-là travaille à Huanchaca depuis près de cinquante ans. Voûté, cassé en deux, ses yeux ont une fixité d'autant plus frappante qu'ils sont la seule partie de son corps qui ne tremble pas. Sa tête, sa bouche, ses bras, ses mains, qui ne peuvent plus se fermer, ses jambes, ses muscles, contractés par le mercure, frémissent et font frémir. Tous les matins, même en temps de carnaval, il revient dans cette cour, s'assoit à sa place accoutumée, automate du devoir. L'administration est fière de lui. On le montre à l'étranger d'un air qui signifie : « Vous voyez bien qu'on peut vieillir à Huanchaca! » Il masque le cimetière. Mais à travers son squelette, je vois des cercueils et des tombes d'enfans, Et devant « ce demi-siècle de servitude », comme dirait Flaubert, j'envie presque les morts. Ce vieillard est grand : il incarne, dans le peu de conscience qui lui survit, la plus haute résignation, celle de l'homme qui accepte sa tâche, son ingrate, son injuste tâche, et, sans broncher, la mène jusqu'à son dernier souffle. C'est la seule ruine vénérable que j'aie contemplée dans tout mon voyage. On m'a assuré qu'il était heureux et qu'on le payait presque autant qu'un jeune et alerte ouvrier.

Mon guide s'était promis de me faire admirer le club que les

ingénieurs ont installé à Huanchaca, et dont la bibliothèque ne se compose guère que de revues et de livres français. Mais il fallut y renoncer. Le secrétaire, abominablement gris, avait décampé, la clef dans sa poche. Personne ne put nous dire où il titubait.

Nous descendîmes de Huanchaca aux premières fraîcheurs du soir, comme le matin, au sortir du tunnel, sur un wagonnet livré à lui-même. Un peu avant d'arriver au pont, nous aperçûmes, venant à notre rencontre, un wagon-traîneau, attelé d'une mule, et qui, sitôt qu'il nous vit, dérailla prestement. Cornejo serra le frein du nôtre, et nous nous trouvâmes en face du curé et de sa gouvernante. « Bonjour, señor Tata! » s'écrièrent mes compagnons. *Tata* est le mot dont les Indiens ont baptisé leurs prêtres. On mit pied à terre, et le « señor Tata », un gaillard d'une trentaine d'années, la figure un peu rougeaude et la soutane assez graisseuse, accepta un verre de xérès, que l'un des nôtres lui versa. Sa gouvernante était une jolie luronne de chola, en jupe rouge et en châle vert. Elle portait au bras un panier d'oignons et riait d'un beau rire hardi.

Quand nous eûmes trinqué, — car on ne voyage jamais ici sans bouteille et sans verres, — à la santé du señor et de la señora, nous continuâmes notre route, et tout en remontant vers le tunnel, un de mes voisins me dit :

— Il ne s'ennuie pas, notre curé ! Du reste, la Bolivie est le paradis terrestre des prêtres. Leur cure, qu'ils soumissionnent entre les mains de leur évêque, leur rapporte parfois de superbes émolumens, et les superstitions, qu'ils ont soin d'entretenir autour d'eux, ne les laissent manquer de rien. Les bons morceaux leur reviennent de droit. L'Indien croit acheter ainsi la protection de Dieu. Il y aurait une curieuse étude à faire sur la façon dont les Jésuites ont catholicisé ce pays. Les cholas et surtout les descendans des adorateurs du Soleil, les Indiens de la race incassique, sont des chrétiens fanatiques, mais ils gardent sous leur foi nouvelle l'esprit des temps passés. Les croyances locales ont subsisté, et, loin de les battre en brèche, nos prêtres les protègent et les consolident. Ils ont précieusement conservé les bandelettes, qui momifiaient les âmes et les livraient toutes ligotées.

— Vous ne m'étonnez pas, lui répondis-je, et par ce que je sais de l'antique religion de vos Indiens, je ne pense pas que la tâche leur fut difficile.

Et je rappelai à mon interlocuteur que le christianisme avait trouvé chez les Incas un peuple préparé à l'évangélisation. On comprend d'autant moins les horreurs de la conquête. Si les reîtres espagnols ne cherchaient que de l'or, les Indiens, ignorant l'usage

de la monnaie, leur en eussent cédé volontiers. S'ils voulaient prêcher la parole du Christ, ces mêmes Indiens les eussent écoutés, pour peu qu'on y eût mis de la patience et de l'onction. Ni leur soif d'or, ni leurs prétentions à la croisade ne justifient les pillages et les hécatombes. Les Pizarre, leurs rivaux et leurs successeurs furent des bêtes féroces. Ceux d'entre eux dont la cotte de mailles n'avait pas étouffé l'humanité, comme Sarmiento et Ondegardo, restèrent surpris des qualités morales de cet étrange peuple, et du caractère presque chrétien de ses cérémonies religieuses. Quelques Espagnols n'y virent même qu'une parodie de la vraie religion, inventée par Satan. D'autres crurent qu'un apôtre avait autrefois parcouru ces contrées, en y semant des vérités divines. On cita saint Barthélemy, grand voyageur, et qui eût ainsi découvert l'Amérique avant Colomb. Le fait est que, pour l'étroitesse d'esprit des dévots du XVIe siècle, la religion des Incas présentait d'extraordinaires analogies avec celle du Christ. Les Indiens avaient, une fois par an, à la solennité du Raymi, une fête, où, comme dans la Pâque chrétienne, on distribuait du pain et du vin : ils pratiquaient la confession et la pénitence, et possédaient des couvens de femmes. Les Vierges du Soleil entretenaient un feu sacré, à la façon des Vestales romaines, et, sous peine d'être enterrées vives, devaient observer strictement leur vœu de chasteté. Seul le fils du Soleil, l'Inca, pouvait les en relever à son profit; lui seul pénétrait dans ces cloîtres. Quand il en distinguait une, la mystique élue le suivait dans ses jardins d'argent et d'or. Les Indiens étaient fort honorés que leurs filles fussent visitées par l'Incarnation du Soleil sur la terre.

— Vous comprenez, me dit un mes compagnons, que le clergé n'a eu garde de leur enlever ce sentiment. Les « tata » ont hérité du privilège des Incas, et leurs aventures amoureuses ne diminuent point leur prestige, au contraire. D'ailleurs ils ne s'en cachent pas. Quand vous allez voir certains curés boliviens, ils vous présentent le plus simplement du monde la mère de leurs enfans et leur kyrielle de moutards. Un de vos compatriotes en connut un qui, entouré d'une demi-douzaines de jolies filles, les lui présenta toutes comme ses sœurs. Mais, ne l'oubliez pas, cette liberté d'allures de nos prêtres ne porte aucune atteinte à leur ministère. Leur polygamie est si bien entrée dans nos mœurs que leurs ennemis eux-mêmes ne s'en font point une arme contre eux.

— Et, demandai-je, ces prêtres sont puissans?

— Dites qu'ils peuvent tout ; le clergé tient la Bolivie. C'est sa plus haute citadelle, sa forteresse inexpugnable. Nous n'avons pas encore le mariage civil. Les prêtres ont répandu dans le peuple l'idée que, le jour où l'on pourra se marier devant un magistrat,

les unions ne seront plus que des prétextes à divorces. Les femmes n'en veulent à aucun prix. Pour un épicurien sans ambition, je ne connais point de plus douce sinécure qu'un presbytère en Bolivie.

II

La population de Pulacayo se compose d'abord d'un personnel d'ingénieurs, d'administrateurs et de hauts employés, dont la plupart sont Boliviens, plusieurs Chiliens ou Péruviens, quelques-uns Anglais, un ou deux Allemands. J'y ai rencontré un Français et un Suédois. Les travailleurs, eux, sont presque tous des cholos boliviens, c'est-à-dire des métis d'Européens et d'Indiens. Quant aux Indiens purs, ils n'aiment guère à s'embrigader sous les ordres de leurs anciens conquérans. L'exploitation des mines ne les attire pas. Cependant l'aridité du pays et la contagion de l'exemple en ont amené un certain nombre à Pulacayo. Pour ces êtres, qui vivent aux alentours, à une ou deux journées de marche de la mine, en d'infects villages, cette cité ouvrière est presque une capitale. Ils y trouvent le même luxe qui éblouit nos paysans quand ceux-ci viennent à la ville ; ils y trouvent surtout de l'alcool. En Bolivie, comme au Chili, comme dans toute l'Amérique du Sud, le seul bienfait que les Indiens aient retiré de la prétendue civilisation, est le goût des liqueurs fortes. Leurs vainqueurs les ont évangélisés avec des tonneaux de tafia.

Les cholos et les Indiens font en apparence bon ménage : au fond, ils ne peuvent se sentir. Ils ne s'entendent que dans la défiance ou la haine du maître. Aux yeux des Indiens, les cholos ont l'infériorité du métis : c'est un sang renégat. Aux yeux des cholos, les Indiens sont encore des barbares.

Ces deux classes ne portent pas les mêmes costumes. Les hommes métis sont à peu près vêtus comme nos plus pauvres ouvriers et jettent, sur des loques de « confections », le puncho rayé des Américains. Les cholas balancent des espèces de crinolines, se poudrent affreusement le visage et mettent tout leur luxe dans leurs bottines. La plupart d'entre elles ne changent jamais de jupon. Quand celui dont elles se sont affublées tombe en guenille, elles en passent un autre par-dessus, si bien qu'on peut au nombre de ses jupons deviner l'âge de la femme. Ce mélange de colifichets européens et d'oripeaux d'un orientalisme crasseux, ces vêtemens qui sentent à la fois la pacotille du colporteur et le voisinage des villages indiens, symbolisent à merveille l'âme hybride de ces métis.

Des instincts ennemis luttent dans le cœur du cholo. Il n'a

plus la belle intégrité de caractère des Indiens, restés fidèles à leurs traditions : il n'a pas encore l'intelligence ouverte et l'assimilation rapide du descendant espagnol. Ceux que j'ai observés m'ont paru faux, têtus, avec je ne sais quoi de brutal et d'enfantin. Je laisse de côté leur ivrognerie, qui mériterait de devenir proverbiale, mais alors même qu'ils sont dans leur état normal, ils conservent leurs allures et leurs brusqueries d'ivrognes. Ces matelots de l'ivresse en gardent le roulis. J'en ai vu un qui, au milieu d'une conversation très calme, apercevant une bouteille vide dans une ornière, la prit et vint la briser sur une marche de pierre où des femmes et des enfans étaient assis. Un miracle voulut qu'aucun visage ne fût ensanglanté par des éclats de verre. Son exploit accompli, il reprit tranquillement sa place dans le groupe de ses compagnons. Personne n'avait bronché, pas même les enfans. Ils ont un mépris complet, non seulement de la mort, mais encore de la souffrance physique. Dans les dangers à courir, leur hardiesse frise la démence. J'en sais qui, la main gauche broyée par l'engrenage d'une machine, continuèrent à travailler de la main droite. Ils n'ont aucun désir d'instruction, aucun souci d'économie et n'apportent à leur besogne aucun esprit d'initiative. Je ne pense pas qu'ils rachètent leurs défauts par la fierté civique des rotos chiliens. Ces ilotes ne peuvent être des citoyens. Leur honnêteté est sujette à caution : ils volent et souvent pour le plaisir de voler. Mais ils ont, comme les Indiens et les hommes primitifs, les larmes faciles et abondantes. Pendant le chômage du carnaval, les rixes sont fréquentes : toutes celles auxquelles j'ai assisté se sont terminées par des pleurs. Les vaincus s'en allaient avec des sanglots de gamins. Souvent, le visage égratigné ou le nez en compote, ils nous prenaient à témoin du mal qu'on leur avait fait et de la méchanceté de leurs assaillans. D'ailleurs leurs impressions durent peu et nous retrouvions bientôt ces désespérés attablés gaîment devant une bouteille d'eau-de-vie. J'ai tort de dire « gaîment ». Ils ne respirent jamais la gaîté, même devant la perspective d'une ripaille. Je remporterai de l'Amérique la vision de la plus irrémédiable tristesse humaine.

Les voyageurs, qui parcourent l'Orient, sont frappés de la mélancolie hautaine de l'Arabe, du Persan ou de l'Indou. Mais cette mélancolie, qui prend sa source dans la foi religieuse, revêt un caractère de noblesse et de sérénité, et s'harmonise avec la nature ambiante. Elle a la valeur d'un principe et d'un dogme. Dieu transparaît sous son silence. Ici, la tristesse n'émane point d'un fatalisme conscient; elle n'est pas provoquée par le sentiment que l'homme éprouve de sa petitesse insignifiante, au milieu d'un jeu de forces obscures et colossales. Elle provient uni-

quement de la misère, d'une misère infinie, sans horizon, sans échappée, sans autre compensation que l'abrutissement de l'ivresse. Et si ces malheureux s'enivrent, aussitôt qu'ils ont une heure de loisir, ce n'est pas pour s'affranchir un instant de leur morne condition, c'est tout simplement parce qu'ils ne connaissent pas, n'imaginent pas d'autre plaisir. Quand l'homme cherche au fond de son verre le suicide moral, il confesse en même temps que son malheur un désir de surmonter la destinée, et, dans la perte de sa raison, il y a comme un effort volontaire qui atténue peut-être son avilissement. Mais le cholo bolivien ne sent pas même le besoin d'une vie meilleure, tant il est façonné à celle que ses maîtres lui ont de tout temps imposée. Si parfois ce besoin perce dans une menace ou dans une chanson, il est tellement vague qu'il ressemble moins à un éveil de conscience qu'à un cri physique.

Ces hommes seraient-ils donc incapables d'être réformés et de recevoir une éducation morale? Rien ne le fait supposer; mais, il faut le dire, outre que leur besogne leur rappelle sans cesse le pouvoir de l'argent et la prédominance des jouissances matérielles, ceux qui les dirigent et les paient désirent avant tout les maintenir dans cet état de torpeur et d'abaissement. Ils semblent encourager leurs habitudes d'ivrognerie : les vieilles coutumes que les maîtres respectent le plus, sont celles qui contribuent à leur former de plus sûrs esclaves. Le mineur que j'ai vu subit une implacable servitude : ses vices, soigneusement entretenus, le rivent à la mine mieux que l'appât du gain. Il me semble que j'ai déjà prononcé le mot de « féodalité » à propos des exploitations du salpêtre. Le mot est plus vrai des exploitations minières. Je me suis cru souvent transporté à dix siècles en arrière, au milieu d'un peuple de serfs. Je doute qu'en aucune autre partie du monde on trouve des mineurs plus soumis et plus silencieusement convaincus de la nécessité du mal sur la terre. Les compagnies ne peuvent se plaindre. Les révoltes sont rares, les grèves presque inconnues. Une bouteille d'eau-de-vie apaise toutes les revendications et résout les questions sociales.

Les cholas, elles, boivent et font l'amour. Quelques-unes sont assez jolies, jusqu'à dix-huit ans. Elles ont des visages irréguliers et fanés, dont la grâce semble souvent douloureuse. C'est la beauté du diable, quand il souffre. Elles ne tardent pas à épaissir et à se déhancher, et la plupart, déformées par des maternités précoces, aveulies par la paresse et la malpropreté, n'offrent que des types de laideur repoussante. Les administrateurs et hauts employés se réservent les plus avenantes. Elles portent leurs enfans, à la façon indienne, sur leur dos, empaquetés dans leur châle, comme dans une hotte ; et ces enfans sont

étrangement taciturnes. Je ne me souviens pas d'en avoir entendu crier, ni même rire. On les dirait déjà déprimés par la souffrance. Tous sont barbouillés de poudre de riz : ces pauvres petits pierrots, trimballés sur le dos de leur mère, promènent autour d'eux des regards somnolens. L'air raréfié des hauteurs les anémie et les étiole. Ceux que la mort épargne, la mine les prend et ne les rend pas. Nous retrouverons leurs aînés quand nous descendrons dans les puits de Pulacayo, et nous verrons jusqu'à quel point la rapacité humaine peut martyriser l'enfance.

Pour le moment, détournons-nous de cette race lamentable de métis, qui se dégagera peut-être de sa grossièreté, et jetons les yeux sur une autre race, destinée à s'éteindre, mais qui gardera jusqu'à sa dernière heure sa personnalité presque intacte : je parle des Indiens.

L'Amérique du Sud n'offre souvent que de tristes spectacles : d'un côté, une aveugle poussée de convoitises vers des tas d'or; de l'autre, les hideux vestiges d'une horrible conquête. C'est une grande bâtisse, moitié bouge et moitié palais, où l'on a mal lavé les traces des anciens carnages et où l'on tripote du matin au soir. Toute conquête brutale est tenue de se justifier plus tard par la vertu. Si le vainqueur n'est pas meilleur que le vaincu, il est pire. Les hommes qu'on a tués risquent d'avoir toujours le bon droit et la justice du côté de leur tombe. Sans paradoxe, franchement, je n'ai pas vu et je ne vois pas en quoi les premiers habitans de l'Amérique valent moins que ceux qui les ont subjugués. Ils me paraissent même supérieurs, sinon par leur intelligence, du moins par leur moralité, car la moralité d'un peuple consiste dans le désintéressement de sa conception de l'existence. L'Américain ne conçoit la vie que sous l'angle de la fortune : il ne met rien au-dessus de l'or. L'Indien, profondément religieux, méprise l'argent et n'attache de prix qu'à la liberté, à la douceur de la famille et à l'honneur de son village. L'Américain s'est fait des lois qui modèrent, entravent ou légitiment son désir de richesse. Il a des lois qui garantissent la propriété, des lois qui flétrissent le vol, des lois comme les nôtres, empruntées à nos codes. La plupart du temps, s'il ne les viole pas, il les tourne. L'homme habile est à ses yeux celui qui, moyennant un avocat et quelques milliers de piastres, achète les juges et dicte leur sentence aux tribunaux. L'Indien, lui aussi, a des lois, des coutumes, des rites. Il y demeure fidèle, et son souci de la communauté, son goût de la solidarité sauvegardent mieux son code non écrit que les gendarmes ne protègent nos pandectes rédigées, imprimées, dorées sur tranche. Et puisque nous sommes en Bolivie, l'histoire nous prouve que tout s'y achète,

même le pouvoir. Mais que M. de Rothschild lui-même aille dans un village indien, et je le mets au défi d'acheter le simple bâton, orné d'argent, que les caciques se transmettent, insigne du commandement. Certes, il ne me serait point difficile de montrer combien l'organisation de la famille indienne, où l'adultère est inconnu, l'emporte sur celle des conquérans. H. Beyle disait qu'il n'avait jamais vu mieux représenter une tragédie de Racine que par de pauvres acteurs ambulans, qui, un soir, lui en avaient offert le régal dans une grange. Ils jouaient avec une médiocrité harmonieuse. Leurs gestes et leurs voix s'ajustaient et se fondaient dans une unité qui donnait l'impression du grand art. Et, en vérité, les sociétés ressemblent à des troupes d'acteurs. Nos sociétés modernes possèdent des étoiles parfois sublimes, des premiers rôles tenus par des saints ou des martyrs, mais l'harmonie leur manque. C'est pourquoi je ne pense pas qu'on puisse voir la comédie de la vie mieux interprétée que par ces humbles peuplades d'Indiens, sur le prodigieux et morne théâtre des Hauts Plateaux.

Il va sans dire que je ne parle point ici des sauvages, plus ou moins cannibales, qui errent encore aux versans du Brésil, de ces nomades toujours en guerre les uns contre les autres et parmi lesquels Crevaux a trouvé la mort. Des missionnaires essayent d'apprivoiser ces chats-tigres et ces crotales. Quand les missionnaires sont dévorés, le gouvernement bolivien envoie un régiment qui fusille leurs assassins. Mais les seuls Indiens dont je m'occupe sont ceux que j'ai vus, les Indiens Quichuas, authentiques descendans du peuple si sagement gouverné par les Incas. Ceux qui habitent les alentours de la Paz appartiennent à une autre race : ce sont les Aïmaras, qui jadis furent soumis par les Incas et, suivant la méthode de ces princes, enclavés au milieu de leurs conquérans. Ils ont une réputation de rudesse farouche, qui leur vient de leurs anciennes insurrections, mais qu'ils ne semblent plus mériter.

Les Indiens Quichuas, eux, sont d'humeur très douce, taillables et corvéables à merci. Ils se distinguent facilement des cholos, dont ils n'ont pas adopté le costume hétérogène. L'Indien porte toujours une culotte grise, qui s'effiloche au-dessous du genou. Sur son côté pend une petite poche en cuir où il renferme sa provision de coca. Sa veste collante, largement échancrée, est nouée sur sa poitrine par des fils de couleur. Quelquefois il se couvre les épaules d'un puncho. Il va pieds nus et nu-tête. Il paraît réfractaire au froid, indifférent à la neige et à la pluie. L'Indienne est vêtue d'une jupe foncée, que retient, au-dessous des seins, une large ceinture de la même étoffe, et d'un *axu*,

sorte de long tablier noir ou café au lait, dont le bas est garni d'une broderie aux nuances plus vives. Elle le ramène sur son épaule, l'y attache au moyen de grandes épingles d'argent, qui ont la forme de cuillers, et le laisse pendre tantôt par devant, tantôt sur le côté. Jeune fille, son vêtement lui descend jusqu'aux pieds. De loin elle semble drapée dans une chemise de bure. Ses pieds nus reposent sur des espèces de patins, parfois peints en rouge et bordés de clous d'argent. J'ai vu quelques Indiennes s'envelopper de manteaux éclatans, à la façon des cholas, mais la plupart s'en tiennent aux vêtemens traditionnels, qu'elles tissent elles-mêmes, ainsi que ceux de leurs hommes, avec la laine du lama et de la vigogne.

Indiens et Indiennes ont la même taille, une taille un peu au-dessous de la moyenne, et, comme les hommes sont presque tous imberbes et laissent pousser leurs cheveux, on ne reconnaît pas toujours leur sexe à leur figure. Dans la foule, un jeune Indien ressemble, à s'y méprendre, aux femmes qui l'entourent. Leur type respire parfois une étrange douceur. Peau bronzée et visage ovale, ils ont le front bas mais large, les narines fortes et bien ouvertes, la bouche plutôt épaisse, et de grands yeux noirs, pleins d'étonnemens puérils, de timidité farouche et de caresse triste. On y devine une hérédité de souffrances et d'oppression et de peur. L'âge les fane vite. Si le temps ne fait pas blanchir leurs cheveux, il ne tarde pas à détruire le charme de leur visage. Passé vingt-cinq ans, les Indiens sont laids, les vieux sont hideux; et, tandis que parmi les cholos ou les descendans d'Européens, on considère un vieillard comme une curiosité, les peuplades indiennes fourmillent de centenaires. Un Bolivien me disait : « Si l'Indien ne boit pas et s'il échappe ainsi à la maladie de cœur dont le menace l'ivresse, les années ne viennent pas à bout de l'abattre. » Malheureusement l'ivrognerie le guette et l'agrippe, sitôt qu'il met le pied parmi ses conquérans, dans les cités ouvrières. Il se passionne pour la bouteille d'alcool. Un de mes hôtes me racontait qu'il avait vu des Indiens mettre en perce de petits fûts d'eau-de-vie. Ils collent leurs lèvres aux bords du trou, et ne les en détachent qu'en tombant ivres morts. Quelquefois ils sont morts pour tout de bon.

Du reste, la mort ne les effraie point: ils la considèrent comme une délivrance, et, loin de s'affliger devant un cadavre, ils en font un prétexte de réjouissances. Ils le portent en terre aux sons de la guitare et festoient sur la tombe. Les cholos ont gardé cet usage, et il a si bien passé dans les mœurs que la compagnie de Huanchaca, quand un de ses mineurs est victime d'un accident au fond de la mine, octroie à sa veuve dix litres d'eau-

de-vie pour la veillée funèbre. Les voisins se réunissent dans la chambre mortuaire et se saoûlent le plus religieusement du monde. Je ne pense pas que dans les villages indiens, où n'ont point pénétré les marchands d'Europe, l'ivresse soit de rigueur. Cependant la *chicha* de maïs monte à la tête. Cette chicha est la boisson commune: jaune, limoneuse, mélangée de matières flottantes. Je n'ai fait que la regarder. Je n'ai point eu le courage d'y goûter, quand on m'eut appris comment elle était fabriquée. De vieilles Indiennes édentées, — condition indispensable, — mâchent le maïs, accroupies devant des jattes de grès, puis... enfin on laisse fermenter. Si répugnante qu'elle soit, cette chicha, du moins, a l'inestimable mérite de ne pas empoisonner ceux qui la boivent, et l'on n'en saurait dire autant de l'eau-de-vie que la Compagnie débite elle-même aux cholos et aux Indiens. Sans cette provocation à boire des alcools falsifiés, l'Indien ne s'enivrerait pas plus souvent que le commun de nos campagnards, et ses cérémonies mortuaires, les fêtes dont il célèbre le départ d'une âme, garderaient un caractère de sereine philosophie. Car ces êtres-là philosophent, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Leur supériorité sur le cholo et même sur certains blancs vient de ce qu'ils obéissent toujours à des idées désintéressées. Leurs moindres actes découlent d'une conception de la vie qui, pour n'avoir pas été mise en traité, n'en est pas moins respectable et souvent profonde. Elle leur a permis de conserver leur autonomie morale au milieu d'une race nouvelle et que déchiraient des instincts contraires.

Pour s'en convaincre, il suffit d'observer l'allure et les attitudes de ceux qui n'ont pas trop fréquenté chez les métis. Quelle grâce inconsciente! Quelle harmonie dans les gestes! Quelle différence entre leur tenue et celle du cholo ou de l'hidalgo décadent! Je me souviendrai toujours du spectacle qu'il m'a été donné de voir, un après-midi que je rentrais chez moi. L'eau tombait à verse et je grimpais ma ruelle en escalier, quand j'aperçus, descendant à ma rencontre, un jeune couple d'Indiens. Le jeune homme et sa compagne pouvaient avoir quarante ans à eux deux. Ils se ressemblaient, comme un frère et une sœur, presque comme deux sœurs. J'admirais leur beauté, surtout celle de la femme, aux traits naturellement plus fins. Sa figure était empreinte d'une exquise fierté; ses narines dilatées aspiraient la douceur de vivre; sa bouche sérieuse exprimait une hautaine résignation, et ses yeux jetaient devant ses pas la sombre énigme de leur lumière. On devinait sous sa draperie de laine les pures lignes de son corps. Elle avait posé la main sur l'épaule de son compagnon, à peine plus grand, et dont une

chevelure mérovingienne encadrait l'impassible candeur. Ils descendaient sous la pluie, et je m'émerveillai de leur simplicité presque majestueuse, qui contrastait violemment avec la boue des marches inégales, les murs détrempés, l'horizon couleur de suie. Les éphèbes et les vierges sur les degrés du temple grec ne devaient pas se mouvoir avec une grâce plus souple et plus sobre. Ils s'arrêtèrent un instant et se consultèrent. Je me tenais près d'eux sans qu'ils eussent l'air de soupçonner ma présence, et je les entendis parler en leur idiome quichua, cette langue des anciens peuples du Pérou. C'est moins une langue qu'une éternelle mélopée. Leurs lèvres faisaient un chant grave et traînant, où les mêmes notes revenaient sans cesse, comme dans le gosier du rossignol. Ils ne daignaient pas s'apercevoir de l'averse : ils causaient tranquillement, appuyés l'un sur l'autre, avec un si parfait détachement de tout ce qui les entourait, qu'ils me semblaient des personnages d'une autre planète égarés sur la terre. Leur jeunesse incarnait une race à part et vraiment superbe, et quand ils reprirent leur route et s'effacèrent au tournant d'une infecte venelle, j'eus la vision d'un passé merveilleux qui disparaissait dans la fange.

La nature est une grande maîtresse d'élégance, et ces Indiens naïfs en savent plus sur la manière de faire valoir la beauté de la machine humaine, que les gens civilisés avec toutes leurs leçons de maintien. Ils peuvent être laids, nous paraître grossiers et primitifs ; ils ne sont jamais ridicules. Je confiai à mes hôtes ma surprise et mon admiration. Elles ne laissèrent point de les étonner, comme ces paysans qui ne comprennent pas qu'on se récrie d'enthousiasme devant le site où ils retournent la glèbe. Cependant Cornejo, qui a le coup d'œil d'un artiste, partagea mon sentiment. Ces Indiens, quand la vie n'a pas encore déformé et avili leurs formes, marchent enveloppés de mystère, c'est-à-dire de poésie.

La Bolivie a ses sphinx, comme l'Égypte. Les Boliviens et les étrangers défricheront leurs montagnes, découvriront peut-être tous les trésors qui y dorment, mais ils ne déchiffreront jamais l'âme du pauvre Indien, qu'ils ont cru conquérir. Ils ne sauront jamais ce qui se passe sous son front. Ceux-là mêmes qui ont gagné son affection, éprouvé son dévouement, n'ont point pénétré dans les replis de sa pensée. L'Indien reste un monde inexploré et qui défie l'explorateur. Personne ne lui arrachera son secret; on a beau l'étudier, on est toujours réduit aux conjectures. Cet homme, que la compagnie de Huanchaca attire, fait descendre à la mine, paie et corrompt, promène au milieu de ses maîtres une vivante énigme. Il les hait d'une haine peureuse, mais implacable. Il ne

peut rien contre eux, mais son long esclavage n'a point détruit en lui l'espérance. Qu'espère-t-il au juste? Débarrasser sa patrie des envahisseurs? Peut-être. Comment? Il l'ignore. Quand? Il ne se fixe point d'époque, mais je ne serais point étonné qu'il vécût sur la foi d'anciens oracles, sur les vagues promesses de ses Nostradamus. Et c'est probablement quand il y songe que ses lèvres ébauchent ce demi-sourire qui donne à son visage une lueur crépusculaire.

Sa haine se manifeste de toutes les façons, sauf par l'assassinat. On ne court aucun risque à s'aventurer parmi les peuplades quichuas. Les lois de l'hospitalité y sont observées parfois, et surtout les gens y savent trop bien que la mort d'un blanc serait suivie d'exécutions aussi terribles que sommaires. Mais ayez besoin de vivres, entrez chez un Indien et demandez-lui, suppliez-le de vous vendre de quoi manger. Il ne vous comprendra pas, il ne voudra pas vous comprendre. Vous irez à son bercail et vous lui direz : « Cède-moi un mouton. » Son troupeau est là, et vous lui tendez cinq ou six piastres boliviennes. Il hoche la tête et se dérobe à vos prières. Exaspéré, vous le menacez en paroles : il est sourd; en gestes : il est aveugle. Ne le frappez pas : vous le tueriez avant de le fléchir. Si vous êtes armé, abattez d'un coup de fusil un de ses moutons. Vous verrez alors le même homme, les larmes aux yeux, vous réclamer non pas les cinq piastres que vous lui offriez tout à l'heure et qu'il refusait, mais les deux piastres, que vaut sa bête. Et quand vous les lui aurez données, il vous quittera satisfait. Quelle absurdité! penserez-vous. Non pas : il agit comme il le doit. Il appartient à une sorte d'obscure franc-maçonnerie, dont la première règle est qu'en toute occasion l'Indien refusera assistance au blanc. Mais elle n'exige pas qu'il résiste à la violence. Le malheureux sait ce qu'il lui en coûterait. En tuant son mouton, vous avez mis sa conscience à l'aise. Vous vous êtes conduit suivant la coutume du vainqueur, il se conduit envers vous suivant le rite du vaincu. Il n'a rien à se reprocher, pas même de vous avoir volé, car il n'a reçu de vous que le juste prix de sa bête. S'il avait accepté la somme que vous lui proposiez, il se serait rendu à l'attrait du lucre, et vous croiriez peut-être le tenir; mais il vous prouve que vos piastres sont impuissantes contre sa volonté et que le bon droit est de son côté. Il pourra vous mépriser tout à son aise, et ne pensez pas qu'il s'en prive! Le mépris de l'Indien pour le blanc est la forme pacifique de sa haine.

Les prodiges de l'industrie ne le séduisent pas. Ils lui apparaissent comme des œuvres diaboliques, et cette conception n'a rien d'inintelligent, car personne ne les emploie à développer

son bien-être. Il se rend parfaitement compte que les machines, hissées à plus de quatre mille mètres d'altitude, sont pour lui moins des outils de progrès que des instrumens de torture. Et comment en douterait-il, quand le seul blanc en qui il ait foi, son curé, le lui affirme? En Bolivie, comme dans l'Amérique du Sud, les chemins de fer ne rencontrèrent pas d'adversaires plus acharnés que les membres du clergé. Du côté de Huanchaca, les Indiens sont convaincus que les poteaux télégraphiques empêchent la pluie de tomber et leurs petites récoltes de pousser. Le hasard, en effet, a voulu que l'établissement du premier télégraphe fût suivi de plusieurs années de sécheresse. Tout dernièrement ils ont failli se soulever contre des ingénieurs, qui relevaient le tracé d'une nouvelle ligne télégraphique. Ils les enfermèrent dans un « rancho » et les tinrent sous bonne garde, jusqu'au moment où un bataillon de soldats dispersa, par sa seule apparition, ce troupeau, qu'un uniforme épouvante et qu'une sonnerie de clairons met en fuite. Toutefois les ingénieurs jugèrent prudent de ne pas persister dans leur projet.

Le Bolivien craint de surexciter les Indiens, qui, si ses maîtres représentent la force, représentent le nombre. Ils sont, Quichuas, Aïmaras et autres tribus, environ trois millions, contre cinq cent mille descendans d'Espagnols. C'est même la grande raison pour laquelle le gouvernement n'utilise pas leurs aptitudes militaires. Ils feraient d'excellens soldats de montagnes, mais leurs fusils menaceraient la sécurité des conquérans. L'Indien a une vague conscience de l'effroi qu'il inspire et son mépris s'en accroît. Quel dédain ne ressentirait-il pas à l'égard de ces tristes conquistadors, qui grelottent de froid, quand lui, jambes et torse nus, il supporte allègrement une température de vingt degrés au-dessous de zéro ? Et puis, les gens qui sont venus lui arracher sa terre, au nom d'un Dieu de paix, il les voit depuis cent ans se déchirer à belles dents et s'assassiner sans vergogne. Ce n'est plus le Soleil qui les flétrit dans sa splendeur mourante, c'est le Christ, dont ils ont ensanglanté la croix. Les conquérans auraient dû implanter dans le pays qu'ils saccageaient une religion qui excusât leurs crimes et justifiât leur avarice. L'Évangile, derrière lequel ils se sont embusqués, les condamne. Aujourd'hui ils se disputent des parcelles d'or, et leur esclave les regarde faire avec son imperturbable sourire : « Creusez, bonnes gens ! Tuez-vous à la peine : je sais, moi, le misérable Quichua, où dorment des trésors, mais vous me mettriez à la torture que je ne vous l'apprendrais pas. » Et voilà ce qui enrage les mineurs des Hauts Plateaux. Ce pauvre diable n'aurait qu'un mot à dire pour les enrichir, et il garde ce mot derrière le silence de son front : un coup de hache ne l'en

ferait point jaillir. Les Indiens connaissent mieux leur sol que les ingénieurs venus d'Europe. Ils se sont transmis à travers les âges, de famille en famille, de tribu en tribu, le secret de mines d'or et d'argent. Et jamais un traître ne le révèle. Les cas où l'un des leurs consent à desserrer les lèvres et à parler, comme dans l'histoire de Ramirez, sont extrêmement rares et ne s'expliquent que par la reconnaissance infinie qu'ils gardent des bienfaits d'un blanc. L'ingratitude n'est pas indienne. Et ces millionnaires insoucians éprouvent parfois un certain plaisir assez dédaigneux à faire l'aumône à leurs maîtres. Le reste du temps ils doivent jouir en pensant qu'ils détiennent des richesses fabuleuses, dont nul ne profite qu'eux-mêmes. Car ils en profitent et délicieusement ! Je me figure leur joie secrète, quand ils foulent, sur le versant d'une montagne, des merveilles ignorées du mineur. Comme en ces momens-là, ils se sentent bien chez eux, envers et contre tous ! Comme ils chérissent ce sol muet, cette tombe dont ils sont la vivante et nomade image ! Quelles affinités, quelles correspondances s'établissent entre leur âme et leur terre ! Elles se comprennent, se parlent, s'exhortent à la patience, se félicitent l'une l'autre de leur taciturne inviolabilité. Nulle part au monde l'homme ne peut incarner plus exactement le caractère du sol, dont il s'est détaché. La terre l'a créé à sa ressemblance, nu, âpre, farouche, et sous sa rude écorce recélant des fortunes vierges. La grande conquête à faire, et qu'on ne fera jamais, c'eût été de conquérir l'âme de cette race. On y eût trouvé la clef de toutes les mines dont l'espérance hallucine les pionniers du désert, tandis qu'aujourd'hui l'Indien se raille des compagnies minières et de leurs brillans administrateurs et de tous leurs ingénieurs perspicaces, qui passent vingt fois sur la richesse, sans que rien en avertisse leur flair. Il suit d'un œil ironique ces bons limiers, toujours dépistés et haletans de leur course stérile. Ne le plaignons pas trop : la nature lui a réservé de jolies revanches.

Il est vrai que parfois les efforts du conquérant aboutissent ; on découvre une nouvelle mine. Le bruit s'en répand à travers les villages indiens et y sème la consternation. L'Indien se sent trahi par sa terre : elle a livré aux blancs un trésor, qui n'appartenait qu'à lui. Elle a aliéné un peu de ce bien mystérieux, qu'il considérait comme inaliénable. Mais il ne tarde pas à lui pardonner, car les maladies et la fièvre de l'or s'abattent sur la troupe victorieuse, en abrègent ou en ralentissent le triomphe. Ceux que l'anémie laisse debout, les passions pestilentielles qu'exhalent les sources d'argent, l'ivresse et « la noce » se chargent de leur faire mordre la poussière ou la boue.

Et pendant qu'Espagnols, Anglais, Français ou métis se dé-

mènent autour de leurs trous de mines, l'Indien continue de vivre lentement, posément, sous ses ranchos recouverts de chaume et dans ses huttes de terre, en forme de pyramides, dont la porte est creusée, selon l'antique coutume, du côté du soleil levant. La douceur de son caractère ne se dément pas plus en face de ses envahisseurs qu'envers ses animaux domestiques. Il est « le maître qu'il voudrait avoir. » J'aimerais certes mieux être le lama d'un Indien que l'Indien d'un habitant de la Bolivie. Le lama sert au transport des fardeaux, mais il ne peut traîner plus de quarante-six kilos. Si on augmente sa charge, il s'agenouille et se couche. On le tuerait sur place, avant qu'il tentât le moindre effort. C'est une bête d'humeur placide et entêtée, armée d'une extraordinaire puissance d'inertie, et pleine de vertus indiennes. Quelquefois la fantaisie le prend de ne point marcher. Sa charge est réglementaire, mais le sommeil le tente, et, indifférent aux exhortations de son conducteur, le bon lama s'étend au milieu du chemin. L'Indien se garde bien de le frapper. Il le prie d'une voix douce, puis, voyant que l'animal se bute, il s'assied à quelques pas de lui, rassemble un tas de petits cailloux et en prend un, qu'il lance dans les oreilles de la bête assoupie. Un instant après, il recommence : les oreilles s'agitent, le lama ouvre les yeux, secoue la tête, réfléchit que la place n'est pas bonne pour dormir, se redresse et se remet en route. Cette comédie dure parfois une demi-heure, mais l'Indien n'est jamais pressé, sauf quand on l'envoie d'un point à un autre, en qualité de courrier.

Nos meilleurs coureurs feraient triste figure auprès de lui, et ses deux jambes en remontreraient à toutes les paires d'échasses des Landes. Il réalise d'incroyables prodiges. A travers ces entassemens de montagnes, qui se ressemblent, et les effrayans déserts, qui se prolongent durant des centaines de lieues, il va d'un pied sûr, sans boussole, jour et nuit, et ne se trompe jamais de route. Son instinct dépasse celui du pigeon voyageur. Vous pouvez lui commander de se rendre en tel endroit qu'il vous plaira. Fixez-lui seulement le point de l'horizon où se trouve la cité, le hameau, le monticule, la hutte. Il part et ne dévie point. Quant à sa vitesse, elle est étonnante. Un de nos compatriotes me racontait qu'étant à trente kilomètres environ d'Oruro, et la municipalité de cette ville lui réclamant des plans et des devis, il chargea un Indien de les lui porter. A peine son messager avait-il tourné les talons, notre ami s'aperçut qu'il avait oublié de glisser sous l'enveloppe une pièce importante. Vite, il se fait seller une mule et s'élance, à bride abattue, sur les traces de l'Indien, qui n'avait guère plus d'une demi-heure d'avance. Il galope, ne le rejoint pas et pense, non sans raison, qu'il a été trompé. Furieux,

il poursuit sa route, et, quand il arrive aux portes d'Oruro, quelle n'est pas sa stupéfaction d'apercevoir, tranquillement assis sur une pierre, son Indien, les lèvres vertes de coca, et qui mouillait les papiers chiffonnés pour les redresser au soleil. Je pourrais citer dix autres exemples semblables. Les Indiens font aisément leurs vingt kilomètres à l'heure. C'est ce qui explique leurs rassemblemens subits, quand un grave événement les débusque de leurs villages. Par qui le mot d'ordre de la mobilisation a-t-il été donné ? On l'ignore. D'où sortent ces êtres, qui, soudainement, fourmillent à la crête d'une montagne ? On n'y comprend rien. Là où l'on se croyait en plein désert, on se trouve enveloppé d'une multitude. Puis cette foule se disperse, et son évanouissement ne déconcerte pas moins que son apparition.

Lorsqu'il traverse les zones des villages indiens, l'étranger ne doit jamais oublier que les montagnes ont des yeux. Ces yeux, qu'il ne voit pas, le suivent, l'épient. Don Juan risquerait gros jeu à serrer de près les Mathurines quichuas. L'Indien admet à la rigueur qu'on lui vole sa terre ; il n'entend pas qu'on lui prenne sa femme. Il oublierait toute prudence, massacrerait l'audacieux et n'épargnerait point sa complice. Une femme indienne qui aurait eu des complaisances pour un blanc serait dans certains villages mise à mort. Ces coutumes perdent de leur férocité draconienne dans le voisinage des cités ouvrières. Du reste, il est rare qu'une Indienne se rende aux caprices d'un étranger, je veux dire une jeune fille, car pour une femme mariée je ne crois point que le cas se présente. L'épouse indienne, comme son mari, reste profondément attachée à ses devoirs. Sa libre jeunesse la garantit de tout entraînement des sens. Elle n'arrive pas vierge au lit nuptial, mais elle en sort chaste. La femme indienne est réservée et fidèle. Un seul jour dans l'année elle semble se départir de sa dignité, aux grandes fêtes de la fécondation des lamas. On me les a décrites, et j'y ai retrouvé le caractère des solennités génésiques dans les sociétés primitives. Elles se déroulent sous l'azur du ciel, devant la nature, et ne sont pas plus immorales que l'invocation de Lucrèce à Vénus. Mais il me semble que, si nous pouvons encore les comprendre et les admirer sous le voile somptueux de la poésie ancienne, nous ne sommes plus en état de les apprécier comme il convient chez des contemporains, ces contemporains fussent-ils des Peaux-Rouges et eussent-ils pour eux l'éloignement dans l'espace aussi prestigieux que le recul dans les âges. Et puis je n'y ai point assisté. Je n'en dirai donc rien. Le récit qu'on m'en a fait m'a confirmé dans l'opinion que la race incassique offrait de singulières analogies avec les peuples de l'Inde.

Incomparablement plus développée et plus intelligente que les

autres nations indigènes, Changos, Aïmaras ou Araucaniens, elle nous intrigue. Son origine se perd dans la nuit : on ne remonte pas plus à sa source qu'à celle des fleuves mystérieux de l'Afrique. Je renvoie les lecteurs qui s'intéresseraient à cette question, au livre admirable de Prescott sur la conquête du Pérou. Il a écrit une étude fort complète des Indiens Quichuas, de leurs mœurs, de leurs usages et de cette royauté des fils du Soleil, dont le berceau fut une île du lac de Titicaca. Cependant il n'a pas tout dit. Je ne me rappelle pas qu'il ait mentionné ce fait extrêmement curieux, et qui m'a été confirmé par des Boliviens dignes de foi, que les Chinois n'éprouvaient aucune difficulté à comprendre la langue quichua. Un des administrateurs de Pulacayo m'avait prêté la grammaire de Nodal, dont j'ai parlé plus haut, et je me suis amusé à la feuilleter. Mais ce ne serait point trop des lumières d'un Bréal pour éclairer les origines de cette langue, et, du même coup, celles de cette race. Nos érudits se soucient peu de ce qui se passe en Amérique. Si cette page leur tombait sous les yeux, je serais heureux qu'elle les invitât à tenter une petite excursion dans les idiomes du Nouveau Monde ; et cette mine, qu'ils exploiteraient, causerait, j'ose le dire, moins de dégâts que celles d'où les actionnaires extraient de forts dividendes.

Le quichua fut la langue nationale du Pérou et des Hauts Plateaux, alors que l'empire se trouvait sous la domination des Incas. Les Indiens ne possédaient point d'alphabet : ils usaient, pour se communiquer et se transmettre leurs idées, des *quipus*. Le *quipu* était une corde d'environ deux pieds de long, composée de fils de différentes couleurs, et formant des nœuds. Les couleurs exprimaient tour à tour des objets sensibles ou des idées abstraites. Selon Prescott, le blanc représentait la paix, le rouge la guerre. Il est très difficile de s'en procurer, pour la bonne raison qu'on les a presque tous détruits. En 1853 le Concile provincial de Lima édicta que les livres traitant de choses lascives et obscènes, seraient prohibés et leurs lecteurs gravement punis par les évêques. « Les enfans, ajoutait le Concile, ne pourront pas même lire les ouvrages des anciens, si remarquables par l'élégance et la pureté de leur diction. Quant aux Indiens, ces ignorans de l'alphabet, qui au lieu de livres ont des signes — *signa quædam ex variis funiculis quos ipsi quipos vocant* — attendu que ces livres sont des monumens de l'antique superstition et leur rappellent des rites, des cérémonies et des lois iniques, les évêques auront soin de les détruire absolument. » Cette exécution fait un digne pendant à l'incendie des bibliothèques aztèques, lors de la conquête du Mexique. L'homme passe son temps à détruire ce que ses descendans essaieront de reconstituer.

Le conquérant prépare des cheveux blancs aux savans futurs.

Mais si les *quipus* ont été abolis, la langue quichua n'est pas morte avec eux. Parmi les Espagnols venus au Pérou, plusieurs, qui furent des esprits distingués et curieux, l'apprirent, en notèrent les sons, d'une manière souvent insuffisante, à l'aide de leur alphabet, et en établirent la grammaire. Cette langue a les trois genres : masculin, féminin et neutre. Les objets inanimés appartiennent au neutre, comme dans le grec et le latin. Les règles du pluriel sont très complexes : on y retrouve le duel, marqué par la désinence *pura*. Le signe du pluriel s'omet, quand il s'agit d'abstractions, vices, vertus, dispositions morales. Tous les mots se déclinent et le système de déclinaison est fondé sur les désinences. Le nominatif *contor* (condor) fait au génitif *contorpa*, au datif *contorpac*, à l'accusatif *contorta*, au vocatif *contorya*, à l'ablatif *contorhuan* ou *contormanta*, suivant la préposition qui le précède. Au pluriel *contorcuna*, *contorcunap*, *contorcunapac*, etc. La langue quichua fourmille d'augmens, qui indiquent l'idée de grossièreté, de grandeur, ou de corpulence; elle a des diminutifs qui se rapportent à la dimension (*mayo*), à la tendresse (*lla*); des comparatifs de supériorité, d'infériorité, d'égalité, et toute une gamme de superlatifs.

Parmi les pronoms possessifs, les uns concernent la propriété individuelle, les autres la propriété commune. Et ceci n'a point de quoi surprendre chez un peuple dont la constitution réalisa l'idéal du socialisme le plus avancé. Les utopies de nos communistes n'en sont plus, si on se reporte à l'état des anciens Péruviens. Les Incas avaient devancé nos Guesde, et même il ne me semblerait point inutile que ces derniers connussent cette antique civilisation. Ils y verraient comment on peut organiser un grand peuple sur le modèle d'une étroite communauté, comment on fait d'un vaste empire un immense phalanstère, comment on peut vivre sans monnaie et forcer tous les citoyens à travailler dans l'intérêt général : mais ils y verraient aussi qu'une telle association ne saurait se maintenir que sous une dictature de fer. Les Fils du Soleil, en dépit de leur incontestable mansuétude, furent d'extraordinaires dictateurs, des tyrans de droit divin. Et je ne serais pas éloigné de croire que la manière dont ils avaient résolu la question sociale fût la seule qui permît au communisme de porter ses fruits. Comme cette théorie, pour être mise en pratique, suppose forcément tous les citoyens honnêtes et bons, comme elle supprime l'ambition individuelle et la remplace par le renoncement et le perpétuel sacrifice de soi-même aux intérêts de l'État, nos évangiles ne suffisent pas : il faut des lois d'airain. L'homme ne montera jamais à ce haut degré de dévouement et de vertu,

qu'emprisonné dans une camisole de force. Il ne s'agirait que de la lui rendre supportable. Les Indiens s'y sentaient à l'aise; mais c'est une expérience qui ne réussirait guère aux gouvernemens modernes et qui, en somme, ne dut son succès qu'à la foi religieuse. Les rois Incas descendaient du Soleil : on ne barguigne pas avec l'astre qui nous donne la lumière. Voilà pourquoi, dans la langue quichua, les adjectifs possessifs signifient le plus souvent qu'on ne possède rien. Quand les nôtres auront le même sens, notre révolution sera faite.

Pour les verbes, leur conjugaison repose sur des désinences qui varient à toutes les personnes de tous les temps et de tous les modes. Elle n'en finit plus. On y trouve, outre l'impératif, l'optatif, le supin et les gérondifs, des futurs parfaits et imparfaits. Les adverbes ne se comptent point; je ne conçois pas d'idiome plus riche en interjections. Elles expriment l'affirmation, le doute, l'hyperbole, toutes les sensations et tous les sentimens dont notre corps et notre âme sont susceptibles. Si l'Indien s'écrie : *Acau!* c'est qu'il étouffe de chaleur; *Achallah!* c'est qu'il admire. Appelle-t-il son maître? *Allayma!* S'adresse-t-il à Dieu? *Cacyau!* Réclame-t-il du secours? *Aha!* Quand ses maîtres se battent, il les encourage de son *Ahallim!* La bataille terminée, il murmure *Hu are* (Amen). Nous sommes loin du *goddam*, dont Figaro faisait le passe-partout de l'Angleterre. Leur syntaxe semble moins compliquée; toutes les phrases sont à peu près construites sur le patron suivant : d'abord l'interjection, puis le sujet au nominatif, toujours précédé de l'adjectif invariable, puis l'adverbe, le régime à l'accusatif, au datif ou à l'ablatif, enfin le verbe, sur lequel retombe le poids de la phrase. Je ne parlerai point des prépositions et des particules. Leur nombre eût réjoui Mme Dacier. On en énumère jusqu'à cent trente-cinq. Dans la prononciation, l'accent porte ordinairement sur la pénultième.

Les syllabes se juxtaposent les unes aux autres, forment des mots longs, indéfiniment longs, des mots invertébrés. Leur longueur, chantante et monotone, fait une langue délicieuse de mélancolie. Les paroles y sont comme d'amples voiles, où la pensée, chastement drapée, s'efface et dérobe ses contours. L'Indien se berce du rythme de ses vocables : il s'y attarde et s'y oublie. Si le crépuscule parlait, il parlerait quichua. Toutes les sonorités en ont une douceur charmante. Les plus vives ressemblent à des échos mourans. Imaginez une mélodie d'instrumens à cordes, que couperaient par intervalles des sons de cor lointain. Du moins, c'est l'impression que m'ont laissée leurs dialogues, ou, si vous aimez mieux, leurs échanges de monologues.

A la chute de l'empire des Incas, les idées chrétiennes enva-

hirent cette langue : de nouveaux sentimens y acquirent peu à peu le droit de cité. Il dut s'y passer ce qui se produisit dans le latin, aux premiers siècles de notre ère, et l'étude en serait certainement pittoresque. Il me paraît que les pensées du christianisme ne furent point gênées de cette forme nouvelle et s'en accommodèrent heureusement. Elles entrèrent, pour ainsi dire, de plain-pied dans cette demeure, que la mysticité des Incas leur avait somptueusement ornée. Elles y trouvèrent des fenêtres ouvertes sur le ciel, de longues arcades où promener leur rêverie vague et triste, des chapelles et des nefs d'ombre où se recueillir, et, pour rythmer leurs pas, une musique simple, qui rappelle nos psalmodies d'église et les motifs de Luther. Les Quichuas connaissaient la *viguela* (guitare) et la flûte. Enfin le christianisme, en pénétrant chez ce peuple, y rencontrait des poètes dignes de le comprendre et de l'interpréter.

Les Indiens incassiques avaient une poésie qui, à en juger par ses derniers vestiges, atteignait souvent au grand art. Leur prosodie, de même que la prosodie grecque et latine, reposait sur la quantité syllabique. Ils n'ignoraient ni les spondées, ni les dactyles, ni les iambes, ni les trochées, ni les anapestes. Un des fragmens les plus authentiques qui nous restent de cette littérature est composé en trochaïques monomètres. Il vient des papiers du jésuite Blas Valera, trouvés au sac de Cadix. Ce jésuite avait beaucoup étudié les coutumes des Incas, et l'original de ce morceau, écrit, si on peut dire, en fils de diverses nuances, lui avait été copié par l'archiviste indien, le *quipucamayu* ou gardien des quipus. On sait que les phénomènes célestes ont toujours tourmenté l'imagination des peuples primitifs, et que leur naïve explication a créé les plus beaux mythes. L'Indien, naturellement cultivateur et habile aux travaux d'irrigation, redoutait les époques de sécheresse et attendait, comme un bienfait divin, la pluie, la bonne pluie fécondante. Il supposait que Dieu avait placé au milieu de l'éther une vierge de la famille royale. Cette vierge soutenait dans ses bras une cruche, qui, périodiquement, se remplissait d'eau. Son frère s'approchait alors et frappait à coups redoublés sur cette amphore. Ces coups produisaient les roulemens du tonnerre et les éclairs n'étaient que leurs étincelles. Voici la strophe que je traduis d'une traduction latine littérale :

Belle Vierge, ton frère frappe maintenant sur ton urne : ses coups tonnent, luisent et fulminent. Mais toi, Vierge, qui laisses l'eau s'épandre, tu nous verses la pluie et parfois tu nous envoies la grêle et la neige. Le créateur du monde, Pachakamac, t'a préposée à cette charge et te donne de la remplir.

Nodal, qui cite cette strophe, la compare à un médaillon de

fine ciselure. Pour moi, je suis frappé de sa poésie pure et sobre, et, si tous les anneaux disparus de la guirlande avaient le même prix, j'avoue que je ne ferais point de difficulté de rapprocher cette ode de certains hymnes antiques. Par malheur, le reste a sombré, et celui qui entreprendrait de collationner une anthologie quichua en serait réduit à quelques refrains de ballades populaires, à quelques stances isolées et dont la provenance est souvent douteuse. Il risquerait d'exercer son ingéniosité sur une composition de missionnaire, car les jésuites firent plusieurs essais en vers indiens. La plupart des poésies quichuas qui circulent sont des prières chrétiennes, des morceaux de propagande religieuse. Elles n'ont pas moins de valeur que les cantiques de l'armée du Salut; mais elles n'en ont pas davantage. Il est probable que le magicien qui saurait s'introduire dans les familles indiennes, y recueillerait encore aujourd'hui des rapsodies de leurs poètes de la période classique. Une personne qui, sans les avoir apprivoisés, a vécu parmi les Quichuas et parle leur langue, m'a récité et traduit une strophe d'un petit poème, la seule dont il se souvînt. Une mère indienne cherche son enfant égaré, rencontre une autre femme, la supplie de la seconder, et lui dit :

Chère colombe, mon enfant s'est perdu : peut-être le trouveras-tu dans ta marche. Tu le reconnaîtras sans peine : ses cils ont le doux scintillement des étoiles.

Rappelez-vous le sonnet exquis de J. M. de Heredia, intitulé *l'Esclave*. Le pauvre esclave s'adresse à son hôte, qui cinglera vers Syracuse, et le prie de s'y informer de celle qu'il aimait : « Pars, lui dit-il, va, cherche Cléariste...

Tu la reconnaîtras, car elle est toujours triste. »

Le sentiment est le même, et le poète indien l'a exprimé avec la même discrétion, le même infini dans l'inachevé que le poète moderne. L'être que nous aimons, nous ne pouvons croire que les autres ne le reconnaissent point du premier coup, et que sa tristesse ou le tremblement de ses cils ne le distingue pas à leurs yeux, comme aux nôtres, de tout l'univers.

Du temps des Incas, nous savons que de grandes représentations dramatiques se donnaient chaque année. Que furent ces spectacles? Des sortes de mystères, selon toute probabilité. Garcilaso dans ses *Commentarios Reales* (1609) parle même de comédies. Nodal a imprimé à la fin de sa grammaire une pièce tout entière, en cinq actes et en vers, *la Clémence d'un monarque*. C'est la production la plus considérable de la littérature quichua, que conservent les Archives du Pérou. Mais on l'attribue à un curé, Antonio Valdès, qui l'aurait commise vers

l'année 1781. Quelques-uns néanmoins prétendent qu'elle fut représentée à des fêtes solennelles, devant les derniers monarques péruviens. J'ai parcouru la traduction espagnole de ce noir mélodrame, et je suis convaincu que Valdès en est l'auteur et qu'il avait longuement pratiqué Lope de Vega et Calderon. S'il était sorti de la main d'un Indien, je soutiendrais que Cuzco eut son théâtre de l'Ambigu et que M. d'Ennery est un descendant des Incas.

J'ai beau ne pas le dire, on m'accusera, je le crains, d'avoir idéalisé cette race, que Prescott pourtant qualifie d'extraordinaire, mais qui eut le tort, aux yeux de nos contemporains, d'avoir inspiré Marmontel. C'est même le seul reproche sérieux qu'on puisse lui adresser, et encore! Cette épopée moutonnière, salonnière et philosophique, qui enchanta les beaux esprits du XVIIIe siècle, ne fut point un tissu d'agréables mensonges; et j'aime mieux pour mon pays qu'il ait produit le peintre idéaliste de ces Indiens idylliques, que leur conquérant. Avec la meilleure volonté du monde, on ne fera jamais si joliment bêler les habitans actuels du Pérou et de la Bolivie. Les Incas eurent le grand mérite d'étouffer dans tout leur empire le paupérisme, et les plus civilisés d'entre les modernes peuvent s'incliner, sans affectation comme sans ironie, devant un État où personne ne mourut de faim. Aujourd'hui les blancs, qui professent un mépris moqueur à l'égard de ces pauvres êtres dépossédés, asservis et fidèles encore au culte du passé, se considèrent comme leurs supérieurs. Je souhaiterais qu'ils fussent simplement leurs égaux. Ils s'accordent à louer la patience et la bonne foi de l'Indien, et les plus grincheux n'articulent contre lui d'autres griefs que sa paresse — comprenez : sa répugnance à travailler sous leurs ordres; — la coca qui lui verdit les lèvres; et sa mauvaise odeur. Il paraît que ces raisons justifient non seulement le dédain dont on l'accable, mais encore le traitement inique dont on use envers lui.

Cependant, pour l'étranger qui passe et n'a pas le temps de les discuter, cette race indienne conserve une noble attitude. Elle a la beauté d'un marbre antique, qui, même détérioré par l'âge et sali par la boue, n'a pas perdu toute sa grâce indolente et fière. Et surtout elle plaît, parce qu'elle repose l'esprit des jeunes républiques hispano-américaines, où l'ambition du pouvoir et la passion de l'argent dévorent les hommes, où la politique disperse aux quatre vents les forces morales. Elle console du spectacle des aventuriers européens et de leurs convoitises accrues par la traversée d'un océan et l'escalade des montagnes. On contemple un peuple qui relève la tête du bourbier où ses atroces vainqueurs l'ont plongé, et réclame encore son droit à l'existence. Rien n'est plus beau qu'une liberté qui

garde conscience d'elle-même sous une oppression séculaire.

J'aurais voulu montrer mieux que je ne l'ai fait la forte unité, l'admirable harmonie de cette race, expression vivante de son abrupte patrie. Après tout, il est possible que je me trompe; je puis être la dupe d'une illusion. Le dégoût que nous inspirent à certaines heures toutes les hontes de notre civilisation, toutes ses hypocrisies perfectionnées, nous ramène violemment vers la nature. Nous aspirons à descendre vers les races que nous appelons inférieures, parce que nous les avons vaincues. Leur simplicité nous rafraîchit; leur ignorance nous fait envie; notre détresse nous les rend plus belles. Aujourd'hui, point d'honnête homme qui ne ressemble un peu au docteur Faust et ne soit capable de s'éprendre un instant du rouet de Marguerite. Mettons donc que j'aie rêvé sur les Hauts Plateaux. Il ne me restera qu'à m'excuser près de mon lecteur de l'avoir trop longtemps entretenu d'un simple rêve.

III

Je désirais descendre dans la mine et visiter ses galeries, qui portent les beaux noms de Ramirez et de Monte-Cristo.

Nous nous engageons sous le tunnel, et notre véhicule s'arrête devant un obscur couloir, qui aboutit à une chambre assez vaste, éclairée à la lumière électrique. L'atmosphère en est terriblement chaude et il s'y mêle des odeurs d'huile rance et de sueur. C'est le vestiaire. Nous échangeons nos vêtemens contre des chemises de laine et des pantalons grossiers. Autour de nous circulent des bambins étiolés : je remarque la maigreur de leurs jambes, et leurs pauvres yeux vides. Quel âge ont-ils? Dix ou onze ans peut-être. Plusieurs en paraissent huit à peine. Pourquoi nous accompagnent-ils? Hélas! cette petite escorte, que nous chargerons de nos châles, vit, travaille, gagne son pain dans les profondeurs de la mine. La Compagnie aime les enfans : elle les paie moins cher que les hommes. On les emploie à diverses besognes, qu'ils peuvent remplir et dont ils meurent. Vers huit ans, ils descendent à neuf cents pieds sous terre : ils en remontent moribonds à quinze ans. Un des administrateurs de Pulacayo m'affirmait que les deux tiers n'atteignaient pas leur dix-huitième année; et le même M. Barrau, esprit fin et cultivé, me disait, avec une ironique philosophie, en me montrant un *minerito* haut comme une botte : « Ne trouvez-vous pas que ce spectacle rend socialiste? » Ces enfans qui nous entourent ont une impassibilité de vieillards. La nuit éternelle, où ils grandissent, a éteint leurs regards et donne à leur figure une rigidité sinistre. Leurs

mouvemens ont parfois une raideur d'automates. Quelques-uns gardent encore une physionomie ouverte : l'intelligence y jette de furtives lueurs. Le crime de Huanchaca n'est pas tout à fait consommé. D'autres sont usés, finis, il ne reste plus qu'à leur prendre mesure pour leurs bières.

Lorsque nous fûmes prêts, on remit à chacun de nous une torchère suspendue par un fil de fer, et notre troupe s'achemina à travers les flaques d'eau, le long d'un sombre couloir. Au bout, la cage de l'ascenseur nous attendait. On s'y entassa comme on put. Une petite pluie glacée suintait sur nos têtes, et nous étions si pressés les uns contre les autres que les flammes rouges de nos lampes léchaient nos vêtemens. Cornejo donna le signal et l'ascenseur commença de descendre. Nous eûmes l'impression d'une fuite vertigineuse. Nous ne descendions pas, nous nous abîmions. Je suivais sur ma montre l'aiguille des secondes. A la soixante-deuxième, nous stoppâmes. Je crus que nous faisions une halte à un premier étage, mais nous étions arrivés. En une minute, l'ascenseur avait parcouru trois cent vingt-six mètres.

L'endroit où il nous déposait était humide et presque froid : un marécage souterrain. Au fond, à gauche, une entrée de grotte creusée dans la roche. Nous nous y engageâmes : la galerie qui s'étendait devant nous avait environ un kilomètre et demi de longueur. Des deux côtés, placées à intervalles rapprochés, d'énormes poutres, sur lesquelles reposaient des solives transversales, en soutenaient la voûte et les parois. Cette partie de la mine m'a semblé soigneusement boisée, mais je sais qu'il n'en est pas de même de toutes les autres. Certaines galeries menacent ruine, et l'on frémit en pensant aux existences humaines qui s'aventurent sous de vacillans échafaudages. Quelque temps après mon départ de Pulacayo, j'appris que six ouvriers y avaient été ensevelis. Leur mort a coûté soixante bouteilles d'eau-de-vie à la Compagnie. Si les actionnaires n'y veillent, ils se ruineront en alcool.

Je ne sais rien de plus impressionnant que cette promenade sous trois cents mètres de terre dans une obscurité que les lampes rouges ensanglantent, et le long de ces galeries muettes, qui ont un air de catacombes. Là où nous passons, le filon courait jadis : des richesses pétrifiées ont sauté sous le pic et la dynamite du mineur. Elles circulent maintenant à travers le monde : ce sont ces pièces d'argent vers lesquelles s'aimantent toutes les convoitises. Et que d'hommes ont laissé leur vie dans cet étroit corridor! A mesure que nous avançons la chaleur devient plus intense. Nous marchons sur des rails, où roulent d'ordinaire les wagonnets chargés de gangues, et, quand notre pied s'en écarte, nous nous enfonçons dans de la boue. La mine est en ce moment envahie par l'eau, et

de longs tuyaux de pompes à air comprimé rampent contre les poutres : le silence de ces mornes profondeurs n'est troublé que par le bruit de l'eau qui y est aspirée. Parfois nous longeons une fondrière, où bouillonne un flot saumâtre. Comme les pompes ne suffisent pas, on fait descendre dans ces étangs souterrains des sortes d'outres de cuir, qui remontent en ruisselant le long de cheminées noires. Quelquefois aussi la voie que nous suivons est coupée par une mare profonde de six ou sept mètres : on a jeté dessus une planche où nous nous hasardons et qui ploie sous nos pas. A un certain moment, la chaleur est si forte que nous nous laissons choir sur des blocs de pierre. Nos petits porteurs tiennent à la main des sacs pleins d'étoupes et nous en distribuent des paquets. Nous nous épongeons le front et la poitrine. Littéralement notre corps fond en sueur. Tout est désert. Mais de temps en temps, collé à la muraille, entre deux piliers de bois, un homme, nu jusqu'à la ceinture, nous apparaît. C'est moins un homme qu'une statue de bronze. Il nous a entendus approcher, et s'est rangé pour nous laisser le passage libre. Je distingue à peine, aux lueurs des torches, sa physionomie jeune encore et résignée. Ces gens observent le silence de la tombe. Quand ils se rencontrent, les plus bavards ne murmurent qu'une seule parole : Jésus. C'est le mot de ralliement de toutes les souffrances humaines.

Des deux côtés de la galerie, s'ouvrent des grottes aux escaliers tournans, qui mènent à d'autres galeries, où ne parviennent pas les ascenseurs. La mine a une profondeur de plus de quatre cents mètres. Nous sommes descendus dans une de ces cavernes, mais celui qui n'y est point habitué ne tarde pas à ressentir d'étranges courbatures. Il y respire du feu, et ses jambes faiblissent. La première fois que notre compatriote M. Vattier s'y aventura, il faillit y rester. Et lui-même, il me racontait ses impressions. Il était arrivé au « planès » de la mine, c'est-à-dire à son tréfonds. Les Indiens et les lampes, qui l'entouraient, absorbaient tout l'oxygène. Peu à peu sa tête tourna; les lumières grandirent autour de lui démesurément; le mur scintiliant lui fit l'effet d'une immense surface blanchâtre. Il éprouva comme la sensation d'avoir franchi les bornes de la vie. Le silence, ces visages sombres, ces lueurs éclatantes, cette muraille de feu, le poids de douze cents pieds de terre sur les épaules, le vague sentiment qu'il lui serait impossible de remonter jusqu'au jour, désagrégeaient tout son être. Il ressentit une indicible volupté, une béatitude de délivrance, et s'abattit. Quand, plusieurs heures après, il revint à lui dans un « rancho », et qu'il vit rôder autour de sa couche un grand Indien, il crut qu'il se réveillait dans un autre monde ou qu'il devenait

fou. Je ne désirais pas outre mesure partager ces funèbres impressions, et, bien qu'il ne m'en eût peut-être rien coûté de les affronter, nous ne nous attardâmes pas dans ces escaliers apocalyptiques, et notre petite troupe regagna la galerie.

Nous en vîmes bientôt l'extrémité, le « front de taille », comme on l'appelle. C'est là que le mineur travaille. Il frappe de son marteau de fer sur une barre du même métal, qu'il enfonce dans la pierre en lui imprimant un mouvement de rotation. Celui que nous avions sous les yeux était à genoux et procédait avec lenteur. Il s'arrêtait souvent, comme un homme épuisé. Nous avions grimpé près de lui, car il était juché sur des espèces de démolitions, et, quand il se tenait debout, sa tête touchait presque la voûte de cet antre. La roche scintillait à la clarté de nos lampes. On m'indiqua le filon, qui avait environ cinquante centimètres de largeur. Les mineurs étaient arrivés à un endroit où il se rétrécissait singulièrement. Toute la grotte brillait, comme si elle eût été incrustée de nickel et d'argent. Ce n'était pourtant que du mica qui étincelait ainsi. L'argent ne reluit pas dans les mines, à moins qu'on ne se trouve en présence de pépites. Il est caché dans la pierre : seule, la chimie l'y découvre et l'en arrache. D'ailleurs, la pépite est l'ennemie de tous les administrateurs; les ouvriers la volent, et leurs ruses déjouent les plus habiles précautions. On me racontait le fait suivant : dans une mine, d'où l'on extrayait souvent de l'argent presque pur, la Compagnie avait essayé de tous les moyens pour empêcher la fraude. Les mineurs ne reculaient devant aucun système : les replis les plus secrets de leur corps leur servaient de réceptacles, et ils usaient fréquemment de la cachette que les chevaliers de Malte exploraient avec soin, si l'on en croit Voltaire, quand ils prenaient des Turcs ou des Turques. On ne se contenta pas de les contraindre à se déshabiller en sortant de la mine : on les obligea d'enjamber une planche et de crier en même temps : « Viva el Chile ! » Cependant les vols ne diminuaient pas, et la Compagnie était aux cent coups, lorsqu'un hasard lui révéla l'expédient dont les ouvriers s'étaient avisés. Les malins tuaient les rats qui infestaient les galeries, les vidaient, remplissaient leur peau de gangues riches, la recousaient, et, au nez même des surveillans, la jetaient en dehors de la mine sur des remblais, où, le soir venu, ils allaient chercher leur butin. D'ailleurs ce vol n'a dans l'esprit des indigènes aucune gravité. On en fait un commerce, que, pour un peu, la loi reconnaîtrait. Personne n'ignore au Chili que le père d'un des hommes politiques les plus considérables de l'heure présente a commencé sa prodigieuse fortune en achetant à Copiapo des minerais soustraits par les mineurs. Et tout dernièrement une personne de ma

connaissance entendait sur un paquebot des côtes ce dialogue entre deux passagers :

— Comment va votre gendre?

— Très bien, je vous remercie.

— Et que fait-il dans le Nord?

— Il s'occupe de questions de banque, mais le plus clair de son bénéfice, ce sont encore ses achats de minerais volés. Il a organisé une agence...

Le mineur continuait sa tâche devant nous, et le trou se creusait lentement. Ces trous sont mesurés par le surveillant et payés suivant leur profondeur. On y introduit alors la cartouche de dynamite, le mineur allume la mèche, et, sans hâte, avec une témérité dont il fait une coquetterie, il s'abrite sous une excavation voisine, tandis que la roche éclate et que les éclats pleuvent à ses pieds. Nous nous étions assis à quelques pas de ce taciturne et indolent travailleur. La chaleur, toujours accablante, nous oppressait, et je remarquai qu'instinctivement nous parlions à voix basse. L'obscurité, le silence et le mystère nous inclinaient au chuchotement religieux des églises et des cimetières. Je ne sais quelle paresse de gestes et de pensées m'engourdissait. Il me semblait que la lumière du ciel n'était pas si nécessaire à l'homme et que je pourrais végéter dans cette solitude souterraine. Puis, tout d'un coup, le souvenir du jour me lancinait; j'aurais voulu courir, et d'un seul bond émerger à la clarté rose du matin.

Près de moi Philippi, qui depuis deux ans redescendait pour la première fois dans une mine, sentait se réveiller en lui son ancien enthousiasme de mineur.

On peut donc aimer la mine? Mais oui, comme le Breton adore les flots, comme les « cateadors » se passionnent pour les arides montagnes, comme le minéralogiste s'exalte devant les silencieux déserts. Le désert est beau; la montagne toute nue est belle; la mine, qui prolonge ses artères de léviathan, a même pour celui qu'elle tue un attrait irrésistible. Et le charme qu'exercent sur l'esprit des hommes et la mine, et le désert, et les flots, et, d'une manière générale, les plus âpres labeurs, nous relève et nous ennoblit, car, si on l'analyse, le dernier élément qu'on y trouve et le plus fort n'est que du pur désintéressement. La nature se charge de nous rendre supérieurs à notre besogne par l'obscur dévouement que nous y consacrons, à notre insu. Si le premier mobile qui nous y entraîne n'est qu'un intérêt matériel, il ne tarde pas à s'évanouir sous la beauté de l'effort humain. Et certes, ce n'est pas pour gagner de l'argent que le marin court de lui-même au-devant des bourrasques, puisque l'argent ne saurait le retenir à terre. Ce n'est pas par simple appétit d'un trésor que le

cateador hiverne dans l'escalier des Andes, puisque, à peine cette fortune découverte, il la gaspille avec une méprisante prodigalité. Et cet humble mineur, qui s'agenouille devant le front de taille, souffrirait souvent d'être privé de son angoisse journalière. Le gain n'est pas notre fin suprême, et notre travail vaut mieux que la monnaie dont on croit le payer. Ceux-là seuls qui font de l'argent leur raison d'être et leur but me paraissent tristement inférieurs. Le dernier mineur de Huanchaca a connu dans sa misère des heures, des momens, des minutes où, aux prises avec la nature, il s'est senti plus fort qu'elle, et où, indépendamment de l'idée de salaire, il a joui de sa supériorité. Retirez-le de ces cavernes anémiantes; rendez-le au soleil; déroulez devant ses pas des tapis de verdure et de fraîches rivières. Il soupirera souvent après l'ombre lugubre dont vous l'aurez délivré. Son inutilité l'oppressera. Loin de son œuvre familière, il sera comme une aiguille aimantée, qui, sous le doigt d'un enfant, palpite, sursaute et tend vers le pôle. Quelles merveilles n'obtiendrait-on pas, si on savait utiliser noblement cette énergie humaine, notre invincible besoin d'agir! Ce courant électrique qui traverse le monde moral, aussi mystérieux que celui qui serpente dans le mon de physique, l'homme ne s'en sert qu'à seule fin d'exploiter l'homme. Les ploutocrates spéculent sur notre désintéressement inné, principe de tout travail, et en touchent les rentes. Cette pensée ne m'avait jamais tant frappé qu'au milieu des épouvantables solitudes de la mine. Elle rehaussait à mes yeux le malheureux individu que je voyais ployé sur sa besogne et qui d'un rythme lent martelait sa barre de fer. Et, autour de moi, Philippi, frais et dispos, rôdait, scrutait la roche, souriait aux ténèbres.

Nous reprîmes le chemin de l'ascenseur, mais par une autre galerie. Tout à coup, notre guide nous cria : « Couvrez-vous! » En effet, à peine nos petits porteurs nous avaient tendu nos châles qu'un air humide et glacé séchait brusquement notre sueur et nous rayait le dos de frissons. Les pauvres enfans n'avaient rien pour s'envelopper, et le suintement de la voûte plus basse coulait sur leurs épaules nues. Un de mes compagnons me dit : « Voilà le grand danger de la mine. Ces alternatives de froid et de chaud tuent l'adolescent. Vous comprenez maintenant pourquoi ces gamins sont presque tous condamnés. Il faudrait qu'ils prissent des précautions minutieuses ou qu'ils fussent de marbre pour résister. Et ils ignorent les premières règles de l'hygiène. » Je pensai que la meilleure hygiène à leur faire suivre serait de ne pas les exposer à la mort. Je me souviendrai toujours de ces sinistres courans d'air, et de la noire humidité des parois, et de ces petites épaules d'enfans frissonnantes. Des enfans de dix et

onze ans! Mais enfin à quoi songent les administrateurs de Huanchaca? Je connais dans leur nombre d'excellens pères, des hommes obligeans et qu'un pareil spectacle indignerait, s'ils le voyaient ailleurs que chez eux. Ils ne sont pas, hélas! entièrement responsables de ces iniquités. Les actionnaires les harcèlent et leur imposent de criminelles exigences. Si l'on remplaçait ces bambins par des hommes, les bénéfices diminueraient. Puis du moment qu'on ne les tuerait plus, on devrait permettre aux parens de les nourrir, et par suite augmenter les salaires.

L'habitude de ne point compter avec la vie des autres finit par imprimer à certains esprits d'étranges déviations. Quelques jours après ma visite de la mine, j'eus l'occasion de confier mon sentiment à un de ceux qui, s'ils le voulaient, modifieraient cet état de choses. Je lui représentai que, dans la plupart des centres miniers, on respectait les lois protectrices de l'enfance; j'osai attirer son attention sur la funèbre tolérance de Pulacayo. Je ne doutais point que sa générosité ne s'en émût : si les parens étaient nécessiteux ou aveugles au point de se désintéresser de la vie de leurs enfans, il appartenait aux hommes qui les commandaient de leur rappeler leurs devoirs, ou de les mettre à même de les remplir. Il me répondit textuellement : « Mais je vous assure que ces mioches ne sont pas malheureux! On se porte fort bien dans la mine, et, sans le refroidissement inévitable de la sortie, on y ferait de vieux os. » L'observation ne manquait pas de justesse : si l'atmosphère de la mine était moins chaude et que celle du dehors fût moins fraîche, on goûterait dans ce délicieux pays le climat des bords de la Méditerranée. Mais, comme la Compagnie ne saurait empêcher la bise de souffler à quatre mille mètres d'altitude, ni les enfans qui remontent des galeries d'attraper des fluxions de poitrine, elle pourrait sinon leur en défendre l'accès, ce qui l'appauvrirait, du moins leur en prohiber la sortie. Elle les murerait sous terre, et, puisque la lumière du jour est néfaste à leurs poumons, il leur serait interdit de la revoir. On boucherait les croisemens de galeries, de façon à ce que la température s'y maintînt, d'un bout à l'autre d'une vie humaine, environ à cinquante degrés. Ce système aurait encore ceci d'excellent, que les « mioches », vivant tout nus, ne seraient point obligés de s'acheter des hardes.

Si ces quelques lignes tombaient sous les yeux des intéressés, ils me taxeraient assurément d'exagération romanesque. Ils diraient par exemple que la Compagnie de Huanchaca ne contraint pas les enfans au travail de la mine, et qu'elle a même bâti une école pour les lâches, qui préfèrent vivre dans l'oisiveté. — Sans doute, elle n'arrache pas les nourrissons aux bras de leurs mères,

mais elle recrute avec tendresse tous les écoliers en rupture de ban. Elle ne craint pas de les amorcer avec l'appât de ses petits sous. — Ils ajouteraient que les tâches qui leur sont distribuées n'ont rien de pénible et qu'on rougirait d'en charger des jeunes gens. — Je serais curieux de savoir si les jeunes gens rougiraient de les accepter, et si le seul fait de rester enfermé dix heures par jour à trois cents mètres sous terre, en proie à la chaleur et aux refroidissemens, n'est pas pour un enfant de dix ans la plus horrible des besognes.

Au surplus, de quoi vais-je me mêler? Qui songe à se plaindre de la situation des mineritos? Les administrateurs n'y voient rien d'anormal; les parens ne protestent pas; les gamins meurent silencieusement. Je ne dois d'en avoir souffert qu'aux idées de justice sociale que nous respirons dans l'air européen. Je défie un honnête homme de descendre aujourd'hui dans une mine sans un soulèvement de cœur et sans un frisson de révolte. Si j'en crois quelques sages, on aurait tort de s'apitoyer sur la condition des mineurs. Il existe des ouvriers encore plus infortunés. Tant pis pour nous! Et malheur à l'industrie, dont les progrès reculent chaque jour les limites de la misère et des tortures humaines!

Nous avions regagné l'ascenseur, et en un clin d'œil nous remontâmes au tunnel, avec la désagréable sensation sur notre visage et notre cou de l'eau imprégnée de cuivre, qui pleut dans cette cage. On nous conduisit immédiatement au vestiaire, où nous pûmes nous laver à grande eau et boire quelque cordial.

Quand je me retrouvai, en plein jour, sous un ciel pluvieux, je crus sortir d'un cauchemar. Mais les spectres de bronze entrevus le long des galeries souterraines, l'image des enfans sacrifiés, l'horreur du silence étouffant de la mine, me poursuivaient et m'assombrissaient l'immense panorama des montagnes. Je n'eus plus qu'un désir : celui de me sauver, de fuir loin de ce village dont l'épouvantable tristesse domine le monde. Son carnaval, sa vie journalière, où se détériorent les muscles de l'ouvrier et la conscience du maître, et, tout près du ciel, son cimetière, dont les murs blafards sont la seule gaîté de ces monts chauves, m'emplissaient d'amertume. Je brusquai mon départ, et le lendemain matin, à cinq heures, je quittai Pulacayo, sans esprit de retour.

André Bellessort.

POÉSIE

INVOCATION

Sœur errante des fleurs immobiles, ô Sœur
Insoucieuse et souriante, qui n'opposes
Au Destin ignoré que les guirlandes roses
Enroulant de tes bras l'enfantine minceur.

Fille heureuse des prés, des bois frais et des plaines,
Lasse et triste parfois d'avoir cueilli le jour;
Ivre de son parfum, vers le soir, au retour,
Tu viens pencher ton front sur la paix des fontaines.

Mais près de toi, ton Sort te guette, hélas! Tes mains
Seront funèbres qui sont encor printanières;
Les puériles fleurs d'avril, les fleurs premières
Se flétriront au vent des sentiers souterrains.

Cueille de sombres fleurs pour ta sombre couronne;
Car, corolle d'argent mirée au miroir pur
Des sources, le narcisse est ton sceptre futur,
O déjà ténébreuse et pâle Perséphone!

L'OMBRE

Au seuil noir de l'oubli, souterraine exilée,
Seule avec mon miroir familier, j'y revois
Le prestige lointain de ma vie écoulée;
Nul écho dans le vent ne me redit ma voix.

Le rameur qui m'a pris l'obole du passage
Et qui jamais ne parle aux ombres qu'il conduit,
Me laissa ce miroir aimé de mon visage;
Je ne suis pas entrée entière dans la nuit.

Mon front encor fleuri par ma mort printanière
Sur l'immobile flot se pencha, triste et doux;
Mais nulle forme pâle, image coutumière,
Ne troubla l'eau sans plis, sans moire et sans remous.

Les cygnes loin des flots où sombre la mémoire,
Les cygnes léthéens ont fui, vols oubliés,
Las d'avoir si longtemps cherché dans l'onde noire
Le flexible reflet de leurs cols repliés.

O pâles Sœurs! petites âmes fugitives,
Ne tendez pas les bras vers les flots oublieux,
Détournez-vous du fleuve aux ténébreuses rives;
Vos yeux toujours en vain y chercheraient vos yeux.

Mes Sœurs, ne brisez pas aux roches de la grève
Les fidèles miroirs amis de vos destins;
De ce qui vous fut doux gardez encor le rêve
Et de vos sorts divers les reflets incertains.

Restez auprès de moi qui vous suis fraternelle,
De moi qui fus vivante et déjà m'en souviens
Et qui pourtant heureuse et par l'amour plus belle,
Hélas! craignis d'errer sur les bords stygiens.

J'ai connu le frisson de l'aile irrésistible
Et le grand vol obscur s'est fermé sur mon front,
Je sais la route aveugle et l'empreinte invisible;
Vous y venez vers moi et d'autres y viendront.

Le sable noir n'est pas foulé par vos pieds d'ombre,
Car nul pas ne se grave au sable du Léthé.
Venez vers la Songeuse ou puisez l'oubli sombre
Aux taciturnes flots qui n'ont rien reflété.

DES FLEURS

A ton jeune tombeau, funéraires offrandes,
Des fleurs du bois, du fleuve et du pré printanier,
Songeant que tes doigts purs les cueillaient l'an dernier,
Seule et triste je viens suspendre les guirlandes.

Tes yeux se sont ouverts aux clartés souterraines
Et l'aube sans aurore a pâli ton front clair;
Voici des fleurs sentant le parfum de ta chair,
Les fleurs des vergers clos et les fleurs riveraines.

Tes mains s'entrelaçaient si lasses et si lentes
Aux miennes, délaissant les bouquets oubliés,
Que nos doigts à jamais en sont restés liés;
Ma tristesse a tressé ces tiges indolentes.

Elle en arrondira les couronnes fermées,
Elle entremêlera les vivantes couleurs
Et je te reviendrai les bras lassés de fleurs,
Car celles du retour sont les plus embaumées.

Mais seras-tu fidèle aux tendresses lointaines,
Suivras-tu le fantôme incertain d'un amour
Funèbre? Oublieras-tu les fraîches fleurs du jour
Pour la floraison d'ombre éclose en tes mains vaines?

Voici les fleurs du bois, les fleurs de la prairie,
Voici les fleurs de l'air, voici les fleurs de l'eau,
Et le doux soir s'effeuille aussi sur ce tombeau
Pour qu'à la Vie en pleurs la Mort en fleurs sourie.

ATTRAIT DE L'EAU

Que ce frêle feuillage et ce souple lierre,
Et ces fleurs fraîches en guirlande printanière
S'entrelacent parmi nos cheveux lourds et lents;
Que sur nos jeunes fronts tremblent les iris blancs
Et les jonquilles d'or et les mauves pervenches.
Viens. Je tiendrai ta robe afin que tu te penches,
Rieuse, sur cette eau dont hausse le miroir
La Nymphe aux yeux rieurs et clairs que tu vas voir;

Et lorsque je me penche à mon tour il me semble
Qu'elle a notre regard et qu'elle nous ressemble.
Quand elle rit, l'écho reste silencieux,
Mais prenons garde. Ne vois-tu pas dans ses yeux
Qu'elle voudrait les fleurs que son désir dénoue
Déjà, et qui du front nous glissent sur la joue?...
... Hélas! il est trop tard! je ne puis ressaisir
Les fleurs qu'entremêlait notre double loisir
Et dont nous nous parions de nos mains fraternelles,
Joyeuses de nous voir si pareillement belles.
Le soir vient. Nos pieds nus glissent dans les roseaux
Et la Nymphe perfide a fui les froides eaux.
Reprenons toutes deux les longs sentiers des landes;
Il ne faut plus songer à nos pâles guirlandes.
Seul le lierre noir, qui nous paraît plus noir,
Enlace en ses liens nos tailles, et le soir,
Assombrissant mon âme attriste aussi la tienne,
Et ton bras me soutient pour que je le soutienne,
Car cette route est longue et le repos lointain.
Est-ce que notre joie heureuse du matin
Avec les fraîches fleurs que nous pleurons dans l'ombre
Serait restée au fond de la fontaine sombre?

LE SOMMEIL

Je connais le chemin qui mène à la demeure
Endormie, où l'Amour s'est encor reposé,
Où dans le beau jardin s'épanouit et pleure
Le doux jet d'eau d'argent, comme un long lys brisé.

Je n'allumerai pas la lampe psychéenne
Dont la flamme est funeste à l'amoureux destin,
Car la lune arrondit sa courbe à demi pleine
Et semble l'arc tendu par l'Archer enfantin.

Le croissant au dormeur lance ses lueurs vertes
Et guidera vers lui mes regards curieux,
Quand ayant réuni mes guirlandes ouvertes
Je viendrai les suspendre au seuil silencieux.

Je marcherai sans bruit, sans bruit le portail sombre
Roulera sourdement, sur le pavé du seuil
Qu'ensommeillent déjà de leur arome d'ombre
Et d'oubli, mes pavots vermeils au cœur de deuil.

Mais le parfum montant des corolles magiques
Et mon sort plus heureux que ton sort, ô Psyché!
D'un songe et d'un sommeil à jamais léthargiques,
Assoupira mon corps auprès du sien couché.

LES PAONS

Les paons blancs qu'on a vus errer dans mes jardins
N'aimaient que l'aube pâle et la lune voilée
Et plus blancs que le marbre pur des blancs gradins
Étalaient largement leur roue immaculée.

Ils aimaient mon visage et mes longs voiles blancs,
Mais leur cri détesté troublait le doux silence
Et mes mains ont rougi les plumes de leurs flancs;
J'ai tué les oiseaux de joie et d'innocence.

Et j'eus des paons d'orgueil dont les pas étoilés
Suivaient le reflet vert de mes écharpes bleues
En faisant rayonner par des soirs ocellés
Les astres éclatans qui constellaient leurs queues.

Mais le semblable cri, leur cri rauque et discors
Déchirait le ciel clair d'aube et de lune, où rôde
L'ombre des oiseaux blancs fidèle aux blancs décors;
Et j'ai tué les paons aux plumes d'émeraude.

Et maintenant, hélas! j'ai des paons inconnus
Qui noirs, silencieux, splendides et funèbres,
Sont muets comme l'ombre, et qui semblent venus
De l'Érèbe, en rouant des gloires de ténèbres.

Et je voudrais t'entendre, ô cri des grands paons noirs,
Qui marchent aux côtés de ma robe aux plis tristes
Et que je sens frôler mes obscurs désespoirs
De leur plumage sombre ocellé d'améthystes.

***

ORGANISATION

DES TROUPES DE PREMIÈRE LIGNE

EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

La revue de Châlons, en clôturant dignement une série de fêtes patriotiques, a eu ce mérite de mettre sous les yeux d'augustes hôtes comme un raccourci de nos forces militaires. De notre remarquable 6e corps et des deux corps d'armée qui s'en rapprochent le plus par le voisinage et par l'allure, on ne pouvait attendre qu'un ensemble de troupes imposantes. Et c'était une heureuse inspiration de leur avoir adjoint quelques-uns de nos soldats des autres frontières, de ceux qui veillent aux cols de nos Alpes, comme de ceux à qui incombe la même mission d'honneur, par delà les mers, dans cette France prolongée, conquise par leurs aînés au clair soleil d'Afrique, ou plus loin encore, dans nos colonies d'Extrême Orient. Et puis la fantaisie originale de leurs costumes d'autrefois réveillait la monotonie un peu terne de nos uniformes d'aujourd'hui. En cela aussi, comme en presque toutes choses, durant ces fêtes, on semblait heureux de recourir aux souvenirs du passé, pour corriger la simplicité un peu austère du présent.

Aucun des prestiges qui consacrent une cérémonie de ce genre n'a donc manqué à cette revue : le cadre d'une foule enthousiaste; la présence d'un jeune souverain incarnant l'autorité la plus absolue qui soit au monde; des troupes électrisées par ce contact, — car toute royauté, étant d'essence militaire, a le privilège d'émouvoir une armée; — de belles troupes manœuvrières, conscientes des progrès obtenus à force de patient labeur; et enfin la réunion des sommités militaires d'un grand pays qui,

vers quelque avenir qu'il s'achemine, est encore protégé par le souvenir de ses anciennes gloires. Néanmoins, si réconfortant que puisse être le spectacle d'une revue, — et celle-ci n'était pas la première où le 6e corps se révélait à notre orgueil patriotique, — il était tout au moins inutile d'y chercher l'occasion d'un rapprochement entre la valeur des troupes qui y figurèrent et celle du corps d'armée allemand inspecté à Breslau par le tsar Nicolas II. Il a donc pu paraître inopportun que, dans notre presse en général assez indifférente au mouvement des idées militaires en Allemagne, certains organes se soient essayés à cette comparaison. Appuyée vraisemblablement sur des constatations très hypothétiques, elle ne pouvait que faire sourire ceux qui connaissent l'impeccable correction des parades allemandes.

L'impression d'un défilé ne suffit pas d'ailleurs pour asseoir un jugement d'une si haute gravité. En dehors du critérium du champ de bataille, il est toujours téméraire de juger une armée, surtout une armée d'une apparence aussi colossale et d'une multiplicité de rouages aussi compliquée qu'est l'armée allemande. Mais s'il est impossible d'établir un parallèle de présomptions sur la force morale de deux armées, laquelle décidera en fin de compte des actions de guerre, il est toujours utile de relever les tendances d'esprit qui les animent. L'on y arrive en interrogeant leur organisation, afin de les mettre en comparaison sur le seul point précis qui permette de les juger d'après une formule identique.

Entre la France et l'Allemagne, dominées par un concept gouvernemental si différent, ce phénomène s'est produit que, malgré notre volonté bien arrêtée de modeler nos institutions militaires sur celles de nos voisins, elles s'en différencient maintenant de plus en plus par les aspirations. Mathématiquement, nous n'avons pas laissé les Allemands créer un régiment sans leur répondre par une formation analogue. Moralement, nous avons perdu le contact des idées militaires, et le but poursuivi par notre organisation demeure profondément étranger au résultat qu'ils attendent de la leur. Nous les copions souvent à côté ; et, différens d'eux à tous égards, nous subissons le désavantage des peuples qui, sortis de leur génie propre par manque de confiance en eux-mêmes, se reposent désormais de leurs progrès sur le génie des autres.

I

On ne peut nier que notre grande préoccupation, depuis 1870, n'ait été de nous assurer le nombre, dans toutes nos recherches

d'organisation militaire. Il nous plaisait de ne rapporter qu'à ce facteur unique la cause de nos désastres, sans même nous rappeler qu'il avait été de notre côté en certaines rencontres. Notre amour-propre national y gagnait quelque consolation, et cela supprimait beaucoup de travail par ailleurs, puisque cette loi du nombre était destinée à l'emporter sur toutes les autres considérations. Et puis, il faut bien l'avouer, elle domine nos civilisations raffinées comme la puissance toujours plus perfectionnée des engins de destruction, parce qu'on veut combattre avec le moins de risques et du plus loin possible; qu'un grand souci de conservation personnelle rend nos conceptions très prudentes; et que ces masses superbement armées nous apparaissent comme le meilleur moyen, le plus sûr qu'il y ait d'éloigner la guerre, ou de déconcerter l'ennemi avant d'en venir aux coups.

La prédominance du nombre dans les questions d'organisation militaire se résume aussi simplement que brutalement à obtenir le plus d'hommes possible, sans qu'on se demande assez si ces hommes auront bien la valeur de combattans, et si la presque impossibilité d'approvisionner de semblables masses, de les mouvoir, de les mettre en œuvre, ne risque pas d'en faire des élémens de faiblesse. De la maxime de Napoléon : *être le plus fort sur un point donné*, on a perdu de vue le correctif nécessaire : *à un moment donné;* et, du coup, la vision de l'art de la guerre s'obscurcit étrangement, car son jeu habituel consiste à prévoir la succession des dislocations et des concentrations obligées par les circonstances, tant pour vivre que pour combattre. Et l'on ne voit pas ou l'on ne veut pas voir qu'une fois supprimées ces alternatives de groupement et d'éparpillement, l'on tombe à cette sorte de stratégie barbare dont il semble qu'on penche à s'éprendre, laquelle heurte simplement un mur humain contre une autre muraille d'hommes, s'appliquant à exercer ou à attendre la pesée qui crèvera cet obstacle par une fissure produite en son ciment.

L'on imagine malaisément que nous soyons seulement à deux générations des soldats de la première campagne de France, tant leurs descendans de la deuxième, où vont se clore pour nous les fastes militaires d'un siècle autrement commencé, ont oublié que la valeur d'une troupe se mesurait au dédain des supériorités numériques qu'elle avait en face d'elle. C'est que, à force de capitulations inconscientes, la pleine notion de ce terme de *soldat* a subi d'étranges atténuations, de démocratiques décadences. La vigueur d'efforts qu'elle résume, et que peut-être, en d'autres temps, on estimait au delà de toute proportion, est allée toujours diminuant, de plus en plus graduée sur les impérities de la masse.

De cette idée que le soldat ne compte plus qu'à titre d'unité dans une simple numération d'effectifs, il n'y avait en effet pas loin à s'aviser que chacun était propre à l'emploi; que le rôle n'avait rien d'exorbitant; que toutes les conformations physiques et morales s'adaptaient à l'uniformité théorique de ce moule. Ou bien, a-t-on fait ce rêve que l'homme, étayé des mille ressources de la science, se trouverait naturellement au niveau de toutes les situations, suppléerait aux ressources absentes de sa propre nature, reconquerrait par l'outillage ce qui lui manquait par le cœur? Et l'on a choisi, pour tenter cette hasardeuse expérience, l'époque même où l'élite, comme pour se faire pardonner son aristocratie démodée, lâchait pied de partout, et où tout ce qui pouvait se flatter de lui appartenir, à un titre quelconque, ne semblait aspirer qu'à se confondre dans la foule, toujours davantage, par les goûts, les habitudes et les manières.

Il est certain que si l'effort se réduit à endosser l'uniforme, à prendre un fusil et à monter dans un train, nous avons beaucoup de soldats; et la nation armée en France n'est pas une chimère. Mais si, comme autrefois, l'effort doit atteindre au tour de force, si nous nous proposons d'envoyer au feu des êtres inaccessibles à la fatigue, invincibles à l'épreuve, susceptibles de marcher sans souliers, de bivouaquer dans la neige, de se battre le ventre creux, comme étaient nos légions de la première république; ou encore de résister au soleil de l'Inde, aussi bien qu'aux brumes glacées du Canada, ainsi qu'ont fait nos régimens de l'ancienne monarchie; peut-être, en y regardant de près, jugerons-nous que la masse de soldats qu'enfantera la mobilisation ne sera pas de cette espèce-là.

Cependant les rudes nécessités de la guerre subsistent éternellement les mêmes, le tour de force reprend de plus en plus ses droits, pour détraquer ces systèmes trop compliqués, ce formalisme trop étroit qui, par une revanche des choses, ont substitué leurs timidités de mécanisme prétentieux aux grandes aventures osées par folle confiance dans l'homme.

Nous pensons même que l'excès de perfection de l'armement, que les envahissans progrès de la balistique, nous commandent plus qu'avant de chercher la solution du combat dans l'impromptu, le coup d'audace, la surprise enfin qui résume le succès à la guerre. Si donc les marches et les attaques de nuit, si l'excessive mobilité, et, en raison même des tentatives plus risquées, l'endurance plus grande, sont destinées plus que jamais à tromper les foudroyantes destructions du grand jour, à qui une tactique si hardie peut-elle réussir, si ce n'est à des soldats d'élite? Aurons-nous ces soldats pour la guerre, notre tendance nous porte-t-elle

vers les sélections qui les donnent, ou se limitera-t-elle à la brutalité du chiffre, pour la solennité du champ de bataille, comme devant l'urne électorale? Et puisque les contingens sous les drapeaux nous tiennent lieu actuellement des anciens soldats de carrière, que nos soldats de l'active, si jeunes de métier qu'ils puissent être pour la plupart, représenteront l'élite de notre force combattante, dans quelle proportion et suivant quelles conditions s'opérera leur fusion avec les réservistes? La prépondérance restera-t-elle aux premiers, ou passera-t-elle aux autres? Et pourrons-nous dire que c'est l'élite qui a absorbé la masse, ou faudra-t-il avouer que c'est la masse qui a comme étouffé et annulé l'élite?

II

Si le nombre seul était appelé à décider en souverain ressort dans les guerres de l'avenir, notre puissance militaire devrait par avance renoncer à jamais marcher de pair avec celle de l'Allemagne. Sa population dépasse en effet la nôtre de 14 millions d'habitans et la disproportion ne peut qu'aller toujours s'accusant à notre désavantage. La moyenne des naissances s'y maintient à 380 par 1 000 habitans, tandis qu'elle tombe en France au-dessous de 250. C'est ainsi que, pour une période de quatre années, de 1886 à 1889, l'augmentation de population a atteint pour l'Allemagne 2 296 260 individus, tandis qu'elle se chiffre pour la France à 239 570, soit tout près de dix fois moins.

Mais outre que le nombre n'a que la valeur relative que lui donnent les circonstances, il n'acquiert d'importance militaire, aujourd'hui surtout, qu'en raison des ressources de toute nature dont dispose une nation; ressources morales découlant de son éducation patriotique et de sa force gouvernementale; ressources matérielles résidant principalement dans la bonne administration de ses finances et dans la richesse de son crédit.

Il faut donc savoir, une fois pour toutes et de manière à n'y plus revenir, ce qu'on peut dépenser à l'éducation militaire du pays, ainsi qu'à son état de préparation à la guerre; et, le chiffre reconnu, utiliser l'argent suivant le plus heureux profit. Dans les questions d'organisation militaire, l'essentiel n'est pas de voir grand, mais de voir juste. Et ce n'est pas voir juste que d'engager de lourdes dépenses sans compter, avec la quasi-certitude de ne pouvoir les soutenir, ou — s'y étant aventurés et pour ne pas battre en retraite trop précipitamment — avec la désastreuse obligation de sacrifier l'entretien des forces vives de l'armée aux passagères expériences d'un intérêt secondaire. Ce n'est pas voir juste, ce n'est pas faire acte de prévoyance, que d'équilibrer le budget,

pour l'instant précis où doit être votée la loi de finances, et d'introduire ensuite des améliorations, de proposer des créations, de retrouver des besoins oubliés, en faisant appel à des crédits supplémentaires. Ceux-ci ne devraient être admis qu'en cas d'expédition ou de réfection de l'armement. Grâce à cette déplorable facilité, bien des dépenses revêtent un caractère de fixité qu'elles perdraient aisément par la suite, si leur maintien était subordonné à l'abandon de certains projets d'un intérêt mieux démontré. Est-ce là d'ailleurs faire le procès de nos ministres de la guerre, qui n'ont jamais le bénéfice du budget qu'ils établissent, ou qui subissent celui qu'ils reçoivent en plein exercice et qu'ils n'auront pas le temps d'amender? Qui pourrait y songer? Condamnés à passer avant d'avoir donné une sanction à leurs idées, voués à un enfantement précipité sous peine de ne rien laisser d'eux, comment s'occuperaient-ils de l'avenir, quand le présent leur est si parcimonieusement mesuré? L'évidence n'en subsiste pas moins, par ce temps de paix armée, que la durée d'un état militaire est subordonnée à la fixation à long terme des ressources dont le pays dispose, et à la sage prévision qui leur fait rendre tout ce qu'elles doivent produire.

Cette prévision consiste à faire la part des éventualités auxquelles le pays est exposé et répudie toutes les dépenses qui s'en écartent, afin de mieux concentrer son effort sur le but précis qu'elle s'est assigné. Ainsi, lorsque, par sa configuration comme par sa forme de gouvernement, un pays se trouve destiné à subir plutôt la guerre qu'à la provoquer, son organisation militaire a le devoir d'être façonnée aux conditions particulières, heureuses ou défavorables, suivant lesquelles le conflit le surprendra. La nation anglaise, dans son île, pourrait entretenir l'armée la plus formidable, que sa puissance offensive n'en serait jamais redoutable, sa ceinture maritime s'opposant à ce qu'elle l'exerçât. En revanche, ce désavantage offensif se transforme en une inappréciable sécurité défensive; et ainsi, la protection militaire passant de terre sur mer, c'eût été un contresens pour l'Angleterre de se donner le luxe d'une armée comme la nôtre. La France, que sa situation maritime et continentale expose à la fois aux entreprises de terre et de mer, ne peut pas plus renoncer à son armée qu'à sa flotte; et comme ces frontières terrestres sont les plus menacées, dans ses préoccupations comme dans ses sacrifices, l'armée viendra en première ligne. Sa configuration géographique autorise donc la plus vaste offensive. Mais, d'un autre côté, la forme de sa constitution (1), qui investit les Chambres du droit de déclarer la guerre,

(1) La forme républicaine n'est pas ici en cause, puisque aux États-Unis le droit de déclarer la guerre appartient au président.

lui crée une infériorité, comme rapidité et mystère, vis-à-vis des nations gouvernées par un monarque, dont l'unique volonté décide la mobilisation. Il apparaîtrait par conséquent comme une erreur qu'elle constituât son organisation militaire principalement en vue d'une immédiate offensive qui lui est interdite par son organisation politique. Les mesures qui tendraient à nous procurer les avantages de l'assaillant, comme de porter nos quais de débarquement à notre extrême frontière, sous prétexte de favoriser l'avance de notre marche en avant, ne pourraient pas nous convenir, parce que, l'initiative nous étant refusée, elles se retourneraient contre nous, si nous étions devancés, ainsi qu'il faut nous y attendre. Dans le même ordre d'idées, l'exagération du nombre au début, la rapide entrée en opérations des troupes de seconde ligne, destinées à servir une offensive de grande envergure, pour masquer les places fortes, tenir les communications, s'imposeront moins que la qualité des troupes de première ligne, dans un premier acte défensif, où l'envahisseur devra d'abord passer sur l'armée de la défense, s'il veut aller plus loin.

Cette situation défensive commandée par la faiblesse d'une mobilisation plus tardive nous fait un devoir de posséder une *couverture* (1) régulièrement forte, sur laquelle s'émoussera le premier choc, la première surprise d'invasion; et ensuite des *troupes de première ligne* d'une qualité aussi supérieure que possible. De leur attitude, en effet, dépendra pour nous le sort de la guerre, tant parce que leur défaite amènerait l'ennemi sous Paris, — cœur de la France qui bat maintenant sous un flanc découvert, — suivant la belle expression du duc de Broglie, que parce que leur victoire communiquerait à notre race impressionnable une poussée en avant irrésistible.

Jusqu'ici notre couverture n'a cessé d'avoir la plus grande part de nos sollicitudes. Nous lui avons donné sans marchander une extension, ainsi qu'un degré de préparation, proportionnés à la tâche très lourde qui l'attend, et, grâce à un remarquable entraînement, elle possède, sans doute possible, le maximum de solidité compatible avec notre législation militaire. Avec son unité, le 6e corps garde toute sa force. Aussi en souhaitant qu'il échappe toujours au dédoublement dont il fut menacé, il ne nous reste qu'à former des vœux pour la perpétuité de ses belles traditions, sous des chefs dignes de ce nom comme ceux qui se succèdent à sa tête. De même qu'en tout temps, depuis sa formation, il demeure pour l'armée un exemple et une école; de

(1) Troupes de frontières dont l'organisation renforcée permet une entrée en ligne immédiate.

même, en cas de guerre, il saurait protéger sa concentration et lui montrer comment des *divisions de fer* font tête au danger, d'où qu'il vienne, et avec quelque caractère de gravité qu'il se présente.

Mais à côté de ces marques d'une prévoyance éclairée prodiguées à notre grand corps frontière, de manière à ce qu'il puisse soutenir la menaçante progression des forces qui lui sont opposées, avons-nous développé la qualité de nos troupes de première ligne, dans le sens d'une comparaison analogue à affronter? Si prudemment qu'on doive traiter ces choses, lorsque deux systèmes sont en présence, qu'ils divergent de plus en plus par les tendances, qu'ils sont entrés dans le domaine public, — parce qu'ils se réfèrent à une question générale d'organisation permanente et non à un détail particulier de mobilisation transitoire, — ils s'imposent à l'étude. Et plus le sujet semble grave, moins il faut reculer à l'aborder, attendu que, si la vérité est d'un côté, elle n'est pas de l'autre, et qu'il est capital de savoir où elle se trouve?

III

Puisqu'il était admis qu'il fallait opposer à la Prusse le système militaire suivant lequel elle nous avait vaincus, nous étions allés, pour nous donner le nombre, jusqu'à la limite imposée par les exigences de la situation et compatible avec les ressources du pays, en prenant comme assises de notre état militaire la loi de recrutement de 1872 et la loi des cadres de 1875. Le principe du service obligatoire, entré dans les mœurs, et la prolongation des obligations militaires jusqu'à l'âge de quarante ans nous donnaient, sans parler des troupes d'Algérie et des colonies, de quoi entretenir largement dix-huit corps d'armée de forces actives qui se doublaient, à la mobilisation, par l'appel des formations de l'armée territoriale. Tout paraissait logique dans cette organisation. Les législateurs avaient fait la part des intérêts contraires dans leur œuvre compliquée. Par la création de la deuxième portion du contingent, ils fournissaient au principe trop absolu de l'incorporation générale la soupape réclamée par les nécessités du Trésor, et, en fondant sur le tirage au sort la désignation des privilégiés de ce service militaire restreint, ils marquaient cette mesure d'exception au bon coin de la justice et de la saine démocratie. En arrêtant à la trentième année les obligations militaires de première urgence, et en écartant de ceux qui l'atteignaient l'aléa des dangers réservés aux troupes les plus exposées, ils avaient sagement discerné le moment où l'homme se fonde un

foyer et perd en disponibilité pour la patrie ce qu'il gagne en utilité par ailleurs. D'après leur conception, les obligations des deux armées demeuraient en principe différentes; et cette conception était éminemment sage, car on ne peut espérer de pères de famille, rivés à d'autres êtres qui sont leur chair et leur espoir, la même folie de risques, la même insouciante résolution, à l'heure critique où la vie ne doit plus rien peser, que des jeunes gens qui, par générosité d'illusions, n'ont pas encore appris à compter avec elle. Enfin, par l'engagement conditionnel d'un an, — emprunté aux Allemands et mal appliqué chez nous, mais sur lequel on pouvait revenir en le ramenant aux proportions allemandes, — l'on répondait à la fois au double but de ne pas entraver les carrières libérales et artistiques, qui sont l'obligatoire lumière d'un pays; et de ménager à l'armée une pépinière d'officiers de réserve, institution dont nous n'avons jamais bien déterminé le sens.

Il semble qu'ainsi organisés nous eussions de quoi nous défendre. Nous pouvions réunir en douze jours 500 000 combattans de troupes de première ligne sur notre frontière de l'Est, 100 000 sur celle du Sud-Est, sans compter 150 000 fournis par les quatrièmes bataillons et disséminés dans nos places frontières. C'était certainement la part raisonnable faite d'un côté au nombre, de l'autre aux ressources du pays. Le budget de la guerre se trouvait d'à peu près 100 millions inférieur à ce qu'il est devenu depuis, et notre budget général, assuré d'un équilibre sérieux, possédait une marge annuelle de 150 millions. « C'était, — disait tout récemment ici (1), M. le duc de Broglie, dans une admirable et poignante étude, — un vrai trésor de guerre, car c'était le gage préparé d'un emprunt de plus de 3 milliards, pouvant être contracté à guichet ouvert, sans qu'il fût nécessaire d'ajouter un sou de supplément à l'impôt. »

Nous avions donc aussi l'argent, sans lequel le nombre n'est rien, et nos efforts n'avaient plus qu'à porter sur l'amélioration des détails d'une organisation déjà si vaste, sur le perfectionnement, et surtout la mise en main de l'outil forgé pour notre sécurité. Depuis, en le modifiant, en l'exagérant, n'avons-nous pas perdu de vue l'intérêt supérieur de cette mise en main? notre haut commandement est-il organisé? l'instruction de notre personnel d'état-major a-t-elle progressé? Ou, pour enter dans le détail, avons-nous toujours avancé sans reculer, le rengagement des sous-officiers est-il en prospérité; nos cadres de guerre ont-ils gagné du côté du nombre; notre personnel de réserve se montre-t-il plus à hauteur de ses devoirs; nos formations territoriales,

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1896 : *Vingt-cinq ans après*, par M. le duc de Broglie.

troupes et cadres, sont-elles mieux exercées, plus soudées, plus vivantes; et depuis que notre entraînement de campagne ne se poursuit plus que dans la guerre coloniale, avons-nous mis enfin sur un pied convenable l'organisation des forces spéciales destinées à l'occupation, sinon à l'extension de nos conquêtes d'outre-mer?

Autant que cela peut s'établir, le ministère du général Boulanger marque l'origine des aspirations nouvelles, quand on commença de s'aviser que l'œuvre législative laissée à l'armée par l'Assemblée nationale ne pouvait plus lui suffire. Bien qu'il fût le moins apte des ministres pour en préparer les voies, il s'était créé sur ce chef remuant du département de la guerre une sorte de légende qui incarnait en lui l'idée d'offensive parfois trop chère à notre tempérament national. Et, du ministre il ne resta bientôt plus qu'un soldat factieux dont un conseil d'enquête brisa la carrière ; mais il subsista un état d'esprit auquel ses successeurs crurent nécessaire de sacrifier.

L'on débuta par s'émouvoir de notre disproportion en cavalerie, par rapport à l'armée allemande. La loi du 25 juillet 1887 décida d'élever à 91 le nombre de nos régimens jusqu'alors de 77, ce qui mettait, à deux unités près, autant de sabres des deux côtés.

Une mesure d'une autre gravité venait modifier les conditions de mobilisation de notre infanterie et préparer la voie à la création des régimens de réserve qui se greffent maintenant, en les ruinant, sur tous nos régimens actifs subdivisionnaires.

En dotant nos régimens d'infanterie de quatre bataillons et de deux compagnies de dépôt, la loi des cadres de 1875 pourvoyait, avec les quatrièmes bataillons, aux garnisons des places fortes, ainsi qu'à la composition de nos formations de seconde ligne. Elle affirmait aussi, comme on l'avait fait depuis Napoléon, la permanence de l'institution du dépôt, cette base nourricière de toute troupe en campagne. En 1887, en vue de remédier à la pauvreté de nos effectifs de paix, trop faibles pour correspondre aux nécessités de l'instruction, l'on revint sur cette organisation. Les quatrièmes bataillons furent supprimés dans les régimens subdivisionnaires, pour servir à former des régimens régionaux, destinés à nos camps retranchés et maintenus en tout temps à leur poste de combat. Cette mesure sauvegardait la défense de nos places; mais elle ruinait l'économie de nos formations de seconde ligne, dont une partie des quatrièmes bataillons constituait le noyau sérieux. C'est pourquoi, afin de n'en pas perdre entièrement le bénéfice, se vit-on engagé à recourir aux *cadres complémentaires*, attribués à chaque régiment subdivisionnaire, pour encadrer, lors de la mobilisation, les réservistes du bataillon dissous. Malheu-

reusement, au milieu de ces changemens, les compagnies de dépôt avaient sombré. Leur suppression, au point de vue du temps de paix, pouvait être une économie bien trouvée ; au point de vue du temps de guerre, c'était une faute impardonnable.

A part cela, les places semblaient donc mieux pourvues qu'auparavant, et les bataillons de première ligne des régimens d'infanterie avaient accru leur effectif du temps de paix. Les formations mixtes se trouvaient établies sur le papier, telles qu'on les avait conçues à l'origine, à cette différence près que le bataillon actif, qu'on accolait à deux bataillons territoriaux pour obtenir le régiment mixte, n'était plus qu'un assemblage de réservistes inconnus les uns aux autres, sous des chefs non moins inconnus d'eux. Néanmoins, comme tous les élémens sont susceptibles d'organisation, dès qu'ils ont des cadres ; que cela ne devient qu'une question de temps ; et qu'on conservait à ces régimens mixtes leur rôle de troupes de seconde ligne, le système se tenait debout, ces réserves faites.

C'est là qu'apparaît la conception qui, « pour faire grand », devait porter un coup funeste à la qualité de notre infanterie de première ligne, en la privant d'une partie de ses moyens à l'heure grave de l'entrée en campagne. Jamais la folie du nombre n'a usurpé plus brutalement sur les autres considérations militaires, dans le domaine des grandeurs morales principalement. Mathématiquement un fusil vaut un fusil, un homme vaut un homme, un être galonné vaut un être galonné. Pourquoi alors conserver des formations de seconde ligne, formations inférieures, quand toutes pourraient être de premier ordre, de première ligne? Transformez en réservistes les territoriaux qui entrent pour les deux tiers dans le régiment mixte, mobilisez-les en même temps que le régiment actif, empruntez à celui-ci les élémens qui vous conviendront ; que la qualité des effets soit la même ; le nombre des voitures exactement semblable ; assujettissez la formation nouvelle aux mêmes règles de mobilisation, à la tenue des mêmes répertoires, agitez le mélange et vous aurez le régiment de réserve, équivalence du régiment actif, son image, son sosie ; — et, du même coup, l'armée de première ligne se trouvera doublée.

Tel est le rêve. Comment M. de Freycinet, qui le fit, put-il avoir oublié à ce point les enseignemens de la guerre en province de 1870, que, plus qu'un autre, il avait dû méditer? Comment ceux qui avaient la pratique, la connaissance du soldat, pour qui le *cœur humain* gardait son éternelle signification, restait le grand secret des prochaines rencontres ; comment les chefs qui incarnent l'autorité de l'armée et sa volonté n'ont-ils pas démontré l'inanité et le danger d'une semblable chimère? Comment ont-ils laissé

vivre et s'enraciner cette erreur que le nombre tenait lieu de tout, qu'il devenait l'unique et indispensable facteur des guerres à venir? Il faut que la contagion des idées opère comme un cyclone bien puissant, susceptible de déraciner bien des convictions anciennes, de bouleverser les expériences, de ruiner les assises de l'histoire, pour que ces soldats, membres du Conseil supérieur de la guerre, se soient trouvés unanimes derrière ce ministre civil, que sa lumineuse intelligence eût sans doute empêché de passer outre, s'il n'avait été fort de l'appui de cette adhésion formelle!

C'est alors, durant plusieurs années, que les grandes manœuvres semblèrent poursuivre ce résultat — par la voie d'ordres du jour pompeux, par la réclame des journaux — d'accréditer l'idée de la quasi-supériorité des divisions de réserve sur les troupes de l'active. Mais la vérité finit toujours par reprendre ses droits. Bien qu'on bourrât sans pudeur ces formations improvisées d'officiers de l'armée active, afin de leur donner quelque consistance, il fallut bien s'apercevoir qu'elles avaient tant de peine à se tenir ensemble, que, lorsqu'elles feraient retour à leurs seuls cadres naturels, cela ne tiendrait plus du tout. La critique en fut même si amère, qu'elle eut un certain retentissement; mais devait-elle atteindre ceux qui avaient été qualifiés trop crûment de *demi-bourgeois*, ou ceux qui avaient remis ces responsabilités disproportionnées en ces mains notoirement insuffisantes?

L'on se décida donc à comprendre que, si la présence de l'officier de réserve, dans une compagnie encadrée de ses gradés naturels, était sans grande conséquence, elle pouvait devenir tout à fait dangereuse quand, livré à ses seules lumières, il aurait à faire acte de commandement à la tête de la compagnie elle-même. Or, du moment que les régimens de réserve étaient nés, l'on dut s'ingénier, coûte que coûte, à les rendre viables; et l'on dépouilla sans ménagement les régimens actifs à leur profit. Ceux-ci y perdirent, pour le jour de la mobilisation, une proportion de gradés qu'on n'ose pas écrire. La razzia fut complète.

Cependant, avec les adjudans-majors disparus, les compagnies réduites à deux officiers, cela ne suffisait pas encore. Trop d'emplois importans continuaient à être tenus par les officiers de la réserve ou de l'armée territoriale. Une augmentation de cadres fut jugée nécessaire; elle fut demandée au Parlement; et une nouvelle loi des cadres naquit modestement en 1893, qui doublait les emplois du cadre complémentaire en officiers supérieurs et en capitaines, quoiqu'elle ne résolût pas la question de la mise sur pied des régimens de réserve, autrement qu'en dévalisant les ré-

gimens actifs. C'est que de toutes façons cette question demeure insoluble. On n'obtiendra jamais d'une unité existant seulement sur le papier qu'elle vaille une unité constituée normalement, vivant d'une vie réelle et continue, ni que ces deux unités fassent même figure dans le coup de foudre d'une mobilisation. L'unité improvisée, de quelques organes qu'on la dote, n'aura pendant quelque temps qu'une vie factice, qu'une mobilisation apparente. Elle ne saurait affronter l'ennemi avant de s'être soudée dans ses parties essentielles, sous peine de se désorganiser au premier choc; il lui faut le temps de se former, elle appartient rationnellement aux unités de seconde ligne. Telle est l'évidence.

Elle n'a pas tenu devant les décisions prises. Sous la fascination d'un mirage trompeur, les régimens de réserve, puisant dans les mêmes classes de recrutement que les régimens actifs, précipitant leur mobilisation dans des conditions presque analogues, n'ont été bâtis sur l'exact modèle de ces derniers que pour figurer vraisemblablement à côté d'eux en première ligne, car sans cela il n'y aurait plus d'excuse pour l'appauvrissement des uns au profit des autres. Vicieuse à un double titre, cette conception atteint les corps *bis* comme les corps actifs. En dépouillant ceux-ci à l'heure de la lutte, elle pratique une saignée, retire de la vie à des organismes au moment même où on leur demande un effort terrible. En exigeant des autres, nés en pleine crise de mobilisation, qu'ils affrontent le premier choc comme les formations permanentes, elle les jette en pâture à la guerre, avant qu'ils aient appris à se sentir les coudes, qu'ils se soient solidarisés dans cet esprit de corps, sans lequel toute troupe, si *matériellement* constituée qu'on la suppose, reste un assemblage inerte, sans résolution et sans résistance, une forme sans âme. Passer outre à cette durée nécessaire à la phase embryonnaire d'un corps, pour l'amener incohérent sur le champ de bataille, ce serait apporter, au lieu d'une force, une cause de dissolvante faiblesse à nos armées de première ligne. Et puisqu'un tel développement ne peut être que progressif, que la durée inhérente à ce travail de formation doit exclure toute idée de faire participer ces réserves à l'acte d'inauguration de la suprême partie qui va se jouer, acte premier en importance comme en date, qu'elles rentrent par la force des choses dans leur rôle de seconde ligne, l'on en vient à déplorer encore plus amèrement la désorganisation consentie en leur faveur.

La part faite aux régimens de réserve, que reste-t-il aux unités de première ligne? Il ne peut être sans intérêt de comparer, comme commandement, leur situation, durant les manœuvres du temps de paix, avec celle où les réduiront les nécessités actuelles de la

mobilisation. L'on arrivera mieux, que par des chiffres, à saisir jusqu'à quel point la diminution des cadres, en proportion aussi grave, amène de perturbation, presque d'impossibilité, dans la marche du service. L'on hésitera à croire que le colonel, dont la tâche se fait déjà si lourde aux manœuvres, puisse y suffire en campagne, lorsqu'il n'aura plus l'officier du cadre complémentaire que l'usage lui adjoint? L'on se demandera comment le chef de bataillon, privé de son adjudant-major et de son adjudant de bataillon, se tirera de la préparation de son cantonnement et se tiendra en liaison avec ses compagnies échelonnées pour le combat? Dans quelle limite le capitaine sera-t-il maître de sa mobilisation en voyant son cadre fondre au moment d'y pourvoir? L'on irait ainsi, prenant chaque emploi et chaque situation correspondante, trouvant partout la ressource diminuée, la tâche plus que doublée, et une inquiétude poindrait inévitable de cette disparité trop accusée entre la force et l'effort, de ce surcroît de difficultés et de doutes pesant, à ce moment si grave, d'un poids inutile, sur un avenir chargé déjà de trop d'incertitudes.

A quelque point de vue qu'on se place, cette faiblesse d'encadrement reste préoccupante pour nos forces de première ligne. Il faut bien se rappeler que, dans leur effectif de guerre, l'élément actif ne figurera que pour un tiers, qu'il sera noyé par l'élément de réserve, quand ailleurs c'est l'inverse qui se produit. Il faut se dire encore que ces réservistes n'ont, pour la plupart, ni liens entre eux, ni avec le corps, puisque nous n'avons pas le bénéfice du recrutement régional; pas plus de communauté d'âge que d'origine, échelonnés qu'ils sont sur d'autant plus de classes qu'il a fallu faire la part équivalente aux régimens *bis*. Il faut aussi ne pas perdre de vue que, si le sort de la formation mobilisée se trouve entre les mains des seuls gradés de l'active, c'est au feu surtout que son attitude dépendra de leur exemple. Les premières rencontres ne les épargneront pas plus qu'ils ne pourront se ménager. L'illusion serait donc grande de poursuivre l'accroissement de la force combattante par celui du nombre des réservistes. Il ne peut dépasser une proportion rationnelle, en harmonie avec le nombre des gradés comme aussi des soldats de l'active. C'est pourquoi, suivant que l'élément actif fléchira au-dessous de l'élément de réserve ou le surpassera, l'unité mobilisée se présentera avec une infériorité ou une supériorité de valeur, allant croissant en raison même de cet écart.

IV

Lorsque fut votée, le 3 août 1893, la nouvelle loi militaire allemande, elle ne nous apporta qu'une impression bien vive, c'est qu'elle réduisait à deux années la durée du service militaire. C'était bien mal la connaître et surtout en discerner l'esprit. La réduction du temps de service *pour les troupes à pied* — car elle n'existe pas pour les autres — n'était qu'un expédient auquel souscrivait le gouvernement, en le déplorant, afin de concilier les exigences budgétaires avec l'extension de l'instruction militaire à la grande majorité du contingent, alors que, par l'accroissement continu de la population, cette instruction, sous le régime du service de trois ans, ne se distribuait plus qu'à la moitié de la classe à incorporer. Même contraint par une haute nécessité à cette réduction, le gouvernement ne la concédait qu'avec de telles réticences, que son projet tout entier se trouva ébranlé sur cette question et sombra devant la résistance du Reichstag. Une dissolution simplifia le conflit. Mais le gouvernement, revenant sur sa première interprétation, cessa d'assimiler les hommes libérés après leur deuxième année de service aux anciens disponibles des congés du Roi, toujours susceptibles d'être rappelés par ordres individuels de leur chef de corps, et consentit à leur reconnaître, durant la troisième année, la situation de réservistes.

L'exposé des motifs, après avoir énuméré les nécessités d'incorporer un nombre plus considérable d'individus bons pour le service, sans créer de nouvelles unités, et conclu à l'obligation de réduire le temps de service sous les drapeaux, disait expressément : « Le service de trois ans subsistera en principe, mais on admet la possibilité d'établir pour les troupes à pied un temps de service plus court, à la condition de rendre l'instruction plus intensive. » Et comment se serait-il exprimé autrement, lorsque le projet concernant le septennat de 1887 condamnait ainsi sommairement l'idée du service de deux ans ? « Il faut exclure toute idée de réduction du temps de service. La rapidité avec laquelle se dérouleront les phases de la guerre ne laisserait pas le temps de combler les lacunes de l'instruction. » Il n'est pas inutile d'insister sur cette manière de voir, au moment où un mouvement d'opinion semble grandir en France, pour réclamer une réduction des charges militaires, mouvement qui, s'il aboutissait, sacrifierait irrémédiablement les intérêts vitaux de l'armée.

L'abaissement de la durée n'a donc été consenti que pour obvier à l'évidente disproportion des incorporations, par rapport

à la totalité du contingent. En 1891-1892 elle était considérable, puisque, en regard de 173 000 incorporations, 196 000 jeunes gens devaient être affectés à l'Ersatz-Reserve et au premier ban du landsturm, c'est-à-dire laissés dans la vie civile et, à un petit nombre près, privés de toute instruction militaire. C'est pourquoi le projet de 1892 élevait le chiffre des incorporations annuelles à 235 000, chiffre réduit, après transactions, à 229 000, non compris les 9 000 volontaires d'un an, adopté définitivement par la loi de 1893.

Cette augmentation n'était pas obtenue aux dépens de la qualité des incorporés, comme un ministre l'essaya chez nous, puisqu'il restait encore un excédent de 90 000 jeunes gens inutilisés, quoique remplissant toutes les conditions requises pour le service militaire. Mais elle rajeunissait l'armée de campagne dans une proportion telle que, pour constituer ses élémens, six classes suffisaient là où sept étaient auparavant nécessaires, et que treize classes fournissaient l'équivalent antérieur de la mobilisation de seize. Avec l'Ersatz-Reserve, où venait s'engloutir improductive la moitié du contingent, l'ancienne organisation était obligée de descendre jusqu'au premier ban de la landwehr, pour trouver les hommes instruits nécessaires aux troupes de campagne. En effet les plus jeunes classes, dans leur moitié non incorporée, par indigence d'instruction, étaient incapables de rien fournir. En supprimant l'Ersatz-Reserve, la loi de 1893 substituait donc les jeunes classes aux anciennes, ce qui était à la fois conforme à la justice sociale et à la cause bien entendue de l'armée. Les souvenirs de la campagne de 1870 plaidaient déjà pour ce rajeunissement. Depuis longtemps l'on était convaincu de l'absence de qualité inhérente à la composition même des troupes de landwehr. D'un côté les hommes y étaient trop mariés, trop esclaves des préoccupations de famille, peu résistans à la fatigue, mal endurans aux privations. D'autre part le commandement s'y montrait défectueux, exercé par des gradés très inférieurs de situation sociale à leurs subordonnés, par des officiers de réserve sans assurance, par des officiers en retraite sans entrain ni vigueur. L'expérience de 1870 avait suffisamment établi leur manque de solidité physique et morale, leur défaut d'élan dans l'attaque et d'opiniâtreté dans la défense, leur proportion anormale de malades vrais ou simulés.

Sur ce rajeunissement, et après avoir remarqué que la comparaison des chiffres ne donnait qu'une idée très imparfaite de la force respective des armées mobilisées, l'exposé des motifs s'exprimait ainsi : « L'État qui dispose des classes les plus fortes, a, pour la lutte décisive, l'armée la plus jeune. Si l'adversaire veut

lui opposer un nombre égal, il doit faire appel, dès le début, aux classes les plus anciennes.

« C'est dans cette dernière alternative que nous place notre organisation actuelle; nous devons nous attacher à y remédier, en adoptant des dispositions permettant d'éviter l'emploi des classes anciennes dans les opérations actives sur le théâtre de la guerre. » En élevant le chiffre des incorporations dans une proportion aussi considérable et malgré la réduction du temps de service, la nouvelle loi aboutissait à une augmentation de 70 110 hommes dans l'effectif de paix et stipulait en outre la création d'importantes formations nouvelles.

L'effectif de l'armée allemande est désormais fixé à 557 093 hommes, et c'est un effectif moyen et non maximum. Cette substitution dérive de l'économie même de la loi qui envisage la diffusion la plus large possible de l'instruction militaire. Il arrivera dès lors que cet effectif sera souvent dépassé et ne se retrouvera en fin d'année que dans le nombre de journées de présence multiplié par 365. C'est ainsi que l'appel des hommes du Nach-Ersatz (1) donnera un effectif très supérieur à l'effectif moyen pendant les premiers mois de l'année militaire. Il est aisé de remarquer tout ce qu'une pareille disposition contient de favorable au point de vue d'une mobilisation qui surviendrait au printemps. L'on doit aussi rapprocher dans la même considération la suppression de la *vacance des recrues*, c'est-à-dire de la période qui sépare l'époque du départ des hommes libérés de celle de l'arrivée des recrues, vacance d'ailleurs qui n'avait jamais existé pour la cavalerie, où les trois années de service s'accomplissaient jour pour jour. Si l'on observe que le mois ainsi gagné précède le moment des grands froids, la mesure empruntera une nouvelle conséquence heureuse de la saison favorable, pour un plus rapide assouplissement des recrues.

Une pareille extension des charges de l'instruction devait, quoi qu'on fît, trouver sa compensation dans un développement d'organisation. Telle est la conséquence de tous les accroissemens d'effectifs qu'il faut les mettre en concordance avec les cadres. C'est une question de proportion numérique sans doute, mais c'est avant tout une question de rendement. Or, étant donnée la tâche dévolue aux trois bataillons actifs, il n'était plus possible d'essayer une surcharge, sous peine de ne plus obtenir cette instruction intensive, que la réduction du temps de service commandait de poursuivre. La création de 173 demi-quatrièmes bataillons,

(1) Équivaut au 6 p. 100 du contingent, et est destiné à combler les vacances qui pourraient se produire au cours de l'année, ce qui assure le complet permanent de l'effectif de paix.

un par régiment d'infanterie, permit de simplifier cette tâche, tant sous le rapport de la répartition de l'instruction qu'au point de vue d'une plus judicieuse mobilisation. Une partie des 1 793 officiers et 10 912 sous-officiers créés par la nouvelle loi était destinée à constituer ces nouvelles formations qui déchargeaient les trois premiers bataillons de l'instruction des hommes du Nach-Ersatz, des volontaires d'un an, des candidats à l'enseignement, en un mot de toutes les instructions accessoires portant atteinte à celle des compagnies. A celles-ci restait dévolue l'instruction de leurs recrues, mission par excellence de leur œuvre annuelle, à laquelle concourent, avec le cadre entier, tous les anciens soldats disponibles. Seulement, rien n'était plus pour les en distraire, ni en dehors d'elles, ni même pour elles-mêmes, le demi-quatrième bataillon fonctionnant comme régulateur et comblant les vacances, à mesure qu'elles se produisaient, avec des hommes parvenus au même degré d'instruction. Chargé de l'instruction et de l'encadrement des hommes du *Beurlanbtenstand*, ce demi-bataillon portait seul maintenant le poids des convocations périodiques; et cela se conciliait avec son rôle de mobilisation, lequel consiste à faciliter et à activer la constitution de formations nouvelles et de formations de réserve, en affranchissant à tout jamais les bataillons actifs de la dure extrémité de dégarnir leurs cadres.

De la nouvelle loi, un autre progrès devait encore résulter, très appréciable relativement à la bonne marche de l'instruction, considérable en ce qui touche le principe d'une rationnelle fusion des élémens au jour de la mobilisation. Il se trouvait que le chiffre des incorporations, les demi-quatrièmes bataillons constitués, permettait encore d'élever l'effectif des unités, dans les régimens qui ne font pas partie du type renforcé; et, comme cet effectif était maintenu invariable, par alimentation continue, chaque compagnie possédait toujours son complet de paix, 150 hommes, c'est-à-dire les trois cinquièmes de son effectif de guerre. C'est là un fait d'une importance capitale. Il nous faut bien savoir qu'en Allemagne la compagnie à effectif renforcé (33 régimens) comporte 5 officiers et 170 hommes de troupe, et que la compagnie à effectif normal compte 4 officiers et de 156 à 147 hommes de troupe.

Le projet de 1892 n'est pas sorti entier de la loi de 1893. Il réclamait la création de 10 nouveaux régimens de cavalerie dont le gouvernement s'est désisté devant les hésitations du Reichstag à consentir une pareille dépense. L'Allemagne garde donc seulement ses 93 régimens de cavalerie. Mais la nouvelle loi militaire consacre pour l'artillerie une augmentation importante de 20 états-majors de groupes et de 60 batteries montées. Les 43 régimens

d'artillerie de campagne forment maintenant un total de 494 batteries dont 47 à cheval. Cette loi était promulguée le 3 août 1893, et, le 17 octobre, elle était appliquée dans toute son ampleur. La transition de l'ancienne à la nouvelle organisation était suffisamment préparée pour se passer d'étapes progressives, et l'on procédait d'un seul coup à l'accroissement des effectifs sous les drapeaux, à la création des unités nouvelles, et à l'anticipation d'appel de la classe. C'était donner la mesure d'une armée que la montrer capable d'un tel effort d'extension à l'heure même où il lui était demandé.

Résumer les avantages de cette loi, c'est dégager la tendance allemande à faire la guerre avec les troupes de première ligne, en leur attribuant toute la valeur possible. Ce développement considérable de l'organisation du temps de paix vise avant tout l'amélioration des élémens destinés aux troupes de campagne, parce que c'est avec l'armée du temps de paix mobilisée que se décidera la guerre. La proportion entre les hommes de l'active et ceux de la réserve est largement modifiée au profit des premiers. Le rajeunissement des classes se propage de proche en proche dans les élémens destinés à constituer l'armée mobilisée, et ce rajeunissement est tel que deux classes de réservistes sur quatre deviennent disponibles pour les formations de réserve qui jusqu'alors n'absorbaient que de la landwehr. La catégorie des non-exercés disparaît presque entièrement, et la totalité des réserves n'est plus composée que d'hommes instruits.

Cette volonté de conserver aux troupes de première ligne l'intégralité de force où elles peuvent atteindre vient encore de recevoir une nouvelle confirmation de la transformation d'organisation des demi-quatrièmes bataillons. « Ces demi-quatrièmes, avait dit plaisamment un membre du Reichstag, ne vont pas tarder à crier pour réclamer la moitié qui leur manque. » Ce n'est pas encore tout à fait arrivé, le gouvernement ayant sans doute reculé devant les difficultés d'échapper dès maintenant aux limites d'effectif imposées par le quinquennat de 1893 à 1899. Mais l'on peut déjà prévoir qu'on s'arrêtera à ce parti, l'organisation à laquelle on vient d'aboutir devant nécessairement y conduire, lorsqu'une nouvelle expérience de deux années aura démontré, avec l'insuffisance de la mesure, qu'elle ne pouvait avoir qu'un caractère transitoire.

Lors de leur adoption, le service de deux ans et les demi-quatrièmes bataillons avaient été présentés comme un mal nécessaire qu'il fallait subir, si l'on voulait augmenter la valeur de l'armée du temps de guerre et le nombre des hommes passant sous les drapeaux. Ces demi-bataillons étaient destinés à rendre possible

le service de deux ans, en jouant le rôle de dépôts du temps de paix, et il n'était jamais entré dans l'esprit de ceux qui les proposèrent qu'on en dût faire des bataillons semblables aux autres. C'est cependant d'après cette donnée qu'ils furent jugés et universellement condamnés. On leur reprochait tout. Sacrifiés au point de vue de l'instruction, sans esprit de corps, sans cohésion par suite de leurs incessans changemens de personnel, on ne voyait en eux que l'impossibilité où ils étaient de marcher de pair avec les autres élémens actifs. La tendance militaire ne voulait plus transiger. De la mobilisation des troupes de seconde ligne il n'était plus question, non plus que d'alourdir les troupes de première ligne d'unités presque entièrement formées de réservistes; dans une armée destinée toute à être jetée en première ligne ne pouvait figurer aucun élément inférieur, aucun élément qui ne fût d'un immédiat usage en première ligne.

Comme la consécration des faits suit de près en Allemagne le mouvement des idées, dès qu'elles touchent au domaine militaire, le 18 mai 1896, le général Bronsart de Schellendorf, ministre de la guerre, présentait un projet de loi supprimant les 173 demi-bataillons et les remplaçant par 86 bataillons complets, groupés en 42 régimens, réunis eux-mêmes en 19 brigades. Une loi du 28 juin dernier vient de sanctionner cette modification à la loi du 3 août 1893. Ce qui nous importe n'est pas de suivre le détail de cette nouvelle organisation qui nous semble, à bref délai, destinée à se compléter, pour revenir à son premier rôle régimentaire. Le côté intéressant est de saisir sur le vif la tendance des Allemands à rechercher la qualité, au lieu du nombre à tout prix, dans les forces qu'ils mettront en ligne, et rien ne l'indique plus nettement que le discours prononcé par le général Bronsart de Schellendorf à l'occasion de ce dernier projet.

Après avoir exposé que les commandans de corps d'armée avaient été unanimes à se prononcer contre les demi-quatrièmes bataillons, réclamant à leur place des unités de même valeur que les autres, aptes à marcher de pair avec celles-ci en temps de paix aussi bien qu'en temps de guerre, le ministre écartait la question du service de deux ans qu'on avait également soulevée et s'exprimait en ces termes : « Quant au service de deux ans, son application est de date trop récente pour qu'il soit possible de formuler un jugement à son sujet. Certes, sous son régime, l'instruction extérieure, apparente, et aussi l'instruction du tir, ne sont pas plus mauvaises qu'avec le service de trois ans. L'exercice, le maniement d'armes, la marche de parade sont aussi irréprochables qu'auparavant; *mais ce n'est pas avec cela que l'on gagne des batailles.* » Revenant ensuite aux nouveaux régimens,

résultant de la fusion des demi-bataillons, il faisait remarquer l'*augmentation de rendement* qui en résulte pour l'armée, surtout pour la partie de l'armée appelée à frapper ou à parer les premiers coups. Ce ne sont donc plus de simples noyaux pour la mobilisation de nouvelles formations, mais des troupes ayant une solide cohésion aptes à tous les services de guerre. « *L'armée de campagne de première ligne*, dit-il, *celle qui est appelée à livrer les batailles est et doit être l'armée du pied de paix mobilisée.* Chaque bataillon forme une véritable troupe d'élite apte à tous les services de guerre. Les *formations de réserve* et les *formations nouvelles* ne sont pas des troupes d'élite, et j'estime qu'il serait dangereux de les lancer en première ligne dès le début d'une guerre. » Enfin, envisageant combien la création de ces bataillons complets répond avantageusement à l'augmentation du rendement de l'armée, en procurant à l'Allemagne une augmentation correspondant à quatre corps d'armée environ, le ministre ajoutait : « C'est là une force qui, jetée dans la balance au moment où la guerre éclatera, aura un poids que n'atteindront *jamais*, *jamais* les quatrièmes demi-bataillons, surtout si ceux-ci sont employés comme troupes de deuxième ligne, et ils ne me semblent pas aptes à être employés autrement. »

Ainsi voilà bien définie, par un ministre de la guerre de l'empire d'Allemagne, la conception allemande de la valeur et de l'emploi des troupes de première et de deuxième ligne. Accroître la puissance de l'armée de première ligne, de celle qui livre les batailles, tel est le but, la pensée dominante de nos voisins. De l'organisation qui répond à cette pensée découle non moins rationnellement l'idée qu'ils apporteront dans la conduite de la guerre à venir : tenir tout le rôle avec l'armée du pied de paix mobilisée et garder les réserves pour la figuration, présenter au combat les vraies troupes, réserver la police des lignes de communication aux autres.

Chaque pas en avant de leur organisation est une progression vers le même immuable concept et projette une lumière nouvelle sur leurs intentions invariables. Nous assistons à cette évolution sans y correspondre, bien qu'exactement renseignés, jour par jour, sur ces faits et ces tendances, par notre *Revue militaire de l'Étranger*. L'organe de l'État-major de l'armée ne se lasse pas de signaler la vérité, en des pages, malgré leur simplicité officielle, éloquentes à force de sincérité et de précision. Leur accorde-t-on en haut lieu l'attention qu'elles méritent? et si on les lit, comment ne troublent-elles pas davantage la quiétude de ceux à qui incombe la charge de notre état militaire?

V

Les différences des systèmes allemand et français s'accusent donc fort nettement. Là-bas la sollicitude se concentre sur les troupes actives et la sélection de composition des forces de première ligne. Ici l'organisation des réserves prime toutes les autres considérations; elle s'achète par la désorganisation des troupes de première ligne, afin d'obtenir la mise sur pied plus rapide des armées de seconde ligne. De la part des Allemands rien n'a été oublié pour augmenter la qualité des troupes de premier choc : leurs cadres actifs sont au grand complet, tous les sous-officiers et caporaux sont rengagés, l'élément actif garde la prépondérance nécessaire sur l'élément de réserve, et ce dernier fourni par les plus jeunes classes, grâce à sa libération plus récente et au contact permanent créé par le recrutement régional, retrouve au régiment un commandement dont il est connu et un milieu dont il n'a pas désappris les habitudes.

Sur tous ces points, chez nous, la qualité de ces troupes subit des réductions sensibles. Par le fait de la mobilisation des régimens de réserve, par celui de la loi du 25 juillet 1887 qui a supprimé le quatrième officier des compagnies du type renforcé, nos compagnies d'infanterie présentent un déficit de deux officiers actifs sur les compagnies allemandes. Parmi les gradés inférieurs, la proportion des rengagés va toujours s'affaiblissant depuis la loi du 25 juillet 1893 qui a supprimé les adjudans de bataillon et réduit la gratification annuelle. Les soldats actifs sont noyés dans les réservistes, et enfin ceux-ci, empruntés à un nombre invraisemblable de classes, se présentent sans parité d'âge et d'origine, sans liens antérieurs avec leurs chefs, ni avec eux-mêmes. Un peu de la qualité perdue aura été reportée, il est vrai, des troupes de première ligne sur celles de seconde, qui, en outre, auront bénéficié des réunions du temps de paix dont les Allemands se dispensent pour les leurs.

Le but poursuivi des deux parts apparaît donc ainsi : tandis que les Allemands cherchent à s'assurer à tout prix le succès dans le premier choc, nous nous organisons de notre mieux pour réparer l'insuccès des premières rencontres. Peut-être, en ce qui nous touche, l'apparence contredit-elle la vérité des intentions, mais personne ne soutiendra qu'elle ne ressorte de la logique des faits et c'est ici d'après les faits que nous devons juger les deux conceptions en présence. Nos préférences ne sauraient être douteuses. Elles vont au système qui, s'élevant au-dessus des incohérences de composition, de valeur, de vivacité des lourdes mobilisations

nationales, rend à l'armée permanente son ancien rôle et son premier devoir : accourir au plus vite et dans toute sa cohésion pour frapper les premiers coups avec une vigueur foudroyante. Elles vont au système conscient des alarmes toujours accrues sous la menace des intérêts plus exposés, répercutées par une presse avide d'informations, grossies par la soudaineté des événemens ; au système destiné à briser le moral de l'adversaire par l'impétuosité de l'irruption, à la première partie risquée avec tous les atouts, comme si elle devait emporter le succès de toute la campagne. Il est toujours préférable de signaler un danger que d'épaissir les voiles autour d'une erreur. Or, c'est une erreur de croire que les troupes de seconde ligne rétabliront la situation compromise par celles de première, que la retraite des unes n'influera pas sur le moral des autres, comme sur celui du pays tout entier. C'est une erreur capitale, dès qu'il s'agit d'une nation nerveuse et impressionnable comme la nôtre, de ne pas rechercher à tout prix la faveur d'un début heureux. Et cette erreur s'accroît ici de l'attitude défensive qui nous est commandée en principe, de la distance trop diminuée qui sépare Paris de la frontière et, s'il y a lieu, de la nécessité d'attendre l'entrée en campagne d'une armée amie, retardée dans sa concentration par l'insuffisance de ses voies ferrées et la disproportion de ses parcours. Dira-t-on que l'armée ne s'émeut pas d'un état de choses aussi inquiétant, qu'on n'y tend pas à réagir contre cette outrance du nombre, qu'on n'y porte pas sur les régimens de réserve le jugement auquel ils ont droit? Depuis longtemps l'opinion des militaires est faite sur la question, seulement elle ne sort pas des quartiers, ou si elle s'égare en rapports qui résonneraient comme une alarme, ils ne sortent plus des directions du ministère. C'est qu'en ce pays, contrairement à ce qui se passe de l'autre côté des Vosges, où l'intérêt militaire se confond avec la raison d'État, il n'est qu'un intérêt sacré : celui de la politique. Elle règne en maîtresse tellement souveraine qu'il serait presque impossible à un ministre de la guerre de venir dire au parlement : « Nous avons fait fausse route, laissez-nous retourner en arrière, reprendre la loi de recrutement de 1872, en ne gardant de celle de 1889 que la durée du service, sur laquelle on ne peut plus revenir, mais qu'on n'abaissera jamais davantage. » Retournons aussi à la loi des cadres de 1875 et à ces quatrièmes bataillons que l'Allemagne nous a pris, ce qui témoigne peut-être en leur faveur, et qui nous rendraient vis-à-vis d'elle une égalité d'unités que nous avons perdue. C'est vers l'accroissement des effectifs de paix que doit tendre notre effort ; nous avons fait le contraire jusqu'ici, car c'est invariablement sur eux qu'ont porté les économies qui nous étaient imposées.

Par conséquence naturelle, du côté de nos cadres de troupe il y a aussi beaucoup à faire; c'est le personnel qui souffre et aussi travaille; on lui emprunte trop souvent sans compter, au profit du personnel hors cadre. Dans le même ordre d'idées la question des rengagemens doit nous préoccuper au premier chef : elle est restée en chemin par suite d'économies mal entendues; on a repris d'une main ce qu'on donnait de l'autre, la prime, l'ameublement, les emplois civils; et la patience des intéressés s'est lassée d'une attente trop longtemps mystifiée.

Sans ces rengagés pourtant, par ce temps de service à court terme, l'œuvre militaire du pays ne saurait vivre; ils sont la tradition, c'est-à-dire l'âme même de l'armée. Il faut leur faire la part assez belle pour qu'ils nous restent et aussi que nous puissions exercer sévèrement notre choix sur ceux que nous gardons. Il le faut d'autant plus que le rengagement, dans des conditions utiles pour l'armée, n'est à rechercher que pour les cadres inférieurs; eût-on l'argent, on ne l'obtiendrait pas des soldats. Ce qui se passe pour l'infanterie de marine le démontre suffisamment. Malgré une prime avantageuse, l'élément français ne donnerait pas le nécessaire, s'il ne s'accroissait des étrangers de la Légion naturalisés, tentés par la prime que leur ancien corps n'est pas autorisé à leur offrir. Nous ne pouvons nous bercer de l'espoir de ressusciter la mode des engagemens par coups de tête, ambition généreuse ou révolte contre l'inaction; c'est fini le temps où l'on mettait une certaine crânerie à partir pour l'Afrique, aujourd'hui on n'y va plus qu'en touriste. Passé aussi celui des remplaçans qui ajoutaient, sou par sou, leur prêt à leur prime, pour rapporter une petite fortune au village. Non, les habitudes se sont modifiées, et c'est précisément parce que l'attrait des choses militaires s'y fait de moins en moins sentir que tout l'espoir des campagnes à venir résidera de plus en plus dans l'armée du temps de paix mobilisée, la seule qui combattra avec de vrais officiers, avec de vrais cadres.

Une organisation militaire rationnelle saura tirer le meilleur rendement des ressources du pays; mais ces ressources elles-mêmes vaudront suivant que l'éducation nationale favorisera ou contrariera l'éducation militaire. Sans doute il est d'une sage prévoyance de préparer à la vie du régiment, en multipliant les sociétés de tir et de gymnastique, de fortifier les muscles, d'assurer le coup d'œil; c'est autant de gagné sur cette instruction militaire, aujourd'hui si chargée pour un temps si court. Peut-être cela cadre-t-il aussi avec la secrète ambition d'une durée de service de plus en plus réduite, et n'est-on pas loin d'imaginer qu'on arriverait à acquérir ainsi un ensemble de connaissances

militaires suffisamment complet pour restreindre le séjour à la caserne à leur constatation, à un stage d'examen théorique et pratique? Les choses pourraient, en effet, en venir à cette simplicité, si, pour faire un soldat, il suffisait de marcher et de viser droit, de monter à cheval et de pointer juste. Mais, pour remplir l'emploi, il existe un ordre de conditions autrement impérieuses dont on ne s'avise guère aujourd'hui en France, quand on ne s'applique pas systématiquement à rejeter tout ce qui les réalise de l'éducation préparatoire de nos futurs soldats. Entraîner les corps ne compte guère, si l'on ne prépare les âmes à l'abnégation réclamée par la guerre, aux sacrifices dont s'achète la victoire. Ignorans de toute tactique, les paysans vendéens ont été de grands soldats, parce qu'ils obéissaient à l'intrépide inspiration de leur cœur, qu'ils marchaient pour une grande idée; et ce sont les âmes, bien plus que les armes, qui gagnent les batailles. Les Abyssins aussi se sont montrés de grands soldats, quand, pour la défense de leurs foyers, ils ont écrasé de leur force morale ces troupes civilisées qui, derrière les portées de leurs engins perfectionnés, croyaient en avoir si bon compte.

Sachons donc le reconnaître. Le nombre ne résout pas tout le problème militaire; loin au-dessus plane l'éternel facteur autour duquel tout gravite à la guerre, l'homme, avec sa qualité morale d'abord, et physique après. Jusqu'à présent le seul moyen connu d'élever les hommes aux grandes actions a consisté à entretenir leur croyance en une destinée immortelle ayant Dieu pour terme; les nations qui oublieraient ce devoir pourraient produire des foules armées, elles n'auraient pas des soldats. Et puisque nous avons poursuivi une comparaison d'organisation et de tendances entre la France et l'Allemagne, il ne peut être qu'avantageux pour finir, sans vouloir autrement souligner le rapprochement, d'indiquer en quels termes l'empereur Guillaume II commençait son allocution, en présentant ces jours-ci les drapeaux aux recrues de la garde :

« Vous avez prêté serment sur le crucifix et les drapeaux.

« De même que la couronne n'est rien sans l'autel et le crucifix, de même l'armée n'est rien sans la religion. »

VILLEBOIS-MAREUIL.

REVUE LITTÉRAIRE

M. ANATOLE FRANCE

Lorsque l'historien des origines du christianisme, au terme d'une carrière vouée à la science, s'avisa de découvrir la vanité de toutes choses, il souhaita de trouver pour sa pensée flottante une forme qui en exprimât les nuances infinies. Il ne dédaignait plus le suffrage des esprits superficiels, et rêvait, avec un plaisir presque sensuel, de voir ses livres aux mains élégantes des patriciennes. Il s'efforça d'être frivole. Il n'y réussit pas complètement. Un pli différent était pris et depuis trop longtemps. L'érudit avait trop accoutumé de conduire son esprit d'après des méthodes sévères; il était trop familier avec les subtilités de l'exégèse et de la philosophie scolastique; il avait trop vécu autour du Pentateuque ou dans le XIVe siècle; il avait trop peu vécu dans le monde; les femmes ne recherchent pas beaucoup les vieux hébraïsans. Il y a bien de la grâce dans ces dialogues, dans ces drames de fantaisie, dans ces fictions légères qu'Ernest Renan jetait sur ses idées comme un voile brillant. Encore y voit-on la fantaisie se perdre dans des brouillards indécis, et il arrive que la fiction ne s'anime pas. Ces livres d'une perversité séduisante où Renan eût aimé à écrire la bible de la moderne incrédulité, un autre que lui les a faits. Il n'y fallait pas moins de pénétration morale que d'habileté dans la traduction plastique. Ce sont les qualités mêmes de M. Anatole France, qui en possède d'autres par surcroît, nul écrivain parmi ceux de sa génération n'ayant reçu en plus grand nombre des dons plus heureux. Engagé, au temps de ses débuts, dans les rangs des parnassiens, il était artiste et poète comme eux et leurs vers n'ont pas un coloris plus varié ni une harmo-

nie plus cadencée que sa prose. Sans être un philosophe de profession il a dit, sur l'énigme du monde et de la vie, de ces mots qui retentissent au fond des âmes. Incliné par sa nature à la méditation, il excelle aussi bien à inventer des fables ingénieuses. Romancier, il donne à ses récits une portée que n'ont pas souvent les créations de la fantaisie. S'il a touché en quelques endroits à la perfection, ç'a été comme en se jouant ; il semble que son talent ignore le travail et que les plus grands artifices n'y soient que l'effet de la nonchalance. Esprit ondoyant, fertile en contradictions et en détours, la surprise la plus imprévue qu'il nous ménageât, afin de nous dérouter, c'était encore son étonnante fidélité à lui-même. Tandis que d'ordinaire l'enveloppe artificielle du doute laisse apercevoir quelque fissure qui s'élargit sous le choc des faits ou sous la poussée du sentiment, il a fait et il a tenu cette gageure d'être sceptique sans défaillances. Sa mobilité ne l'a pas entraîné hors du cercle une fois tracé. Il a suivi un développement logique, rien qu'en s'abandonnant à son humeur. A la veille du jour où M. Anatole France va prendre séance dans une compagnie qui lui garantit la certitude de l'immortalité, s'asseoir dans le fauteuil qu'un ingénieur occupait avant lui, prononcer une harangue d'apparat sous la coupole où l'ironie de M. de Montyon l'appellera quelque jour à couronner la vertu, le critique ne saurait avoir de tâche plus agréable que d'imaginer le « roman » de cet esprit curieux et de rechercher à travers les livres de l'écrivain les « aventures » de son âme capricieuse.

Les écrivains d'aujourd'hui nous parlent volontiers d'eux-mêmes ; l'époque de leur vie où leur souvenir s'attarde le plus complaisamment, c'est leur enfance. Ils ajoutent au recueil des *Jeunes enfans célèbres*, autant de chapitres dont ils sont les petits héros. On a coutume de les en blâmer et de mettre sur le compte de l'amour-propre l'abondance de ces épanchemens intimes. Que nous veulent ces puérilités? Mais il est plus facile de se moquer que de comprendre. L'enfance contient déjà les lignes de la vie, et ce qui met entre les hommes une démarcation profonde, c'est que beaucoup parmi eux n'ont pas eu d'enfance. Ce n'est pas tout à fait leur faute : la fleur s'est étiolée dans une atmosphère qui ne lui était pas propice ; il lui faut tant de soins si délicats ! Malheur à ces enfans qui n'ont pas joué ! La raideur de leur allure les dénoncera plus tard ; les mouvemens de leur esprit seront sans liberté et sans grâce ; ils ignoreront le prix des choses inutiles. Le monde infini des rêves leur est à jamais fermé. Car l'imagination et la fantaisie ne s'éveillent que dans la fraîcheur des impressions. Les enfans, étonnés par la nouveauté des spectacles que leur offre notre vieil univers, s'en font des idées déraisonnables et charmantes. Nul obstacle ne contrarie leur faculté créatrice, et c'est pour eux que l'impossible n'existe pas. Ce sont de grands magiciens. Ils évoquent pour leur

amusement des êtres aimables et disposent à souhait de la nature. Nous savons par le témoignage d'un « ami » de M. France comment la sollicitude la plus tendre entoura et prolongea les années de son enfance pieuse. Son âme fut bercée par les harmonies de notre religion si douce aux petits. Les images d'une Bible ancienne venaient à l'appui des récits qu'on lui en faisait, et une arche de Noé qu'il avait parmi ses jouets lui était une preuve de la vérité des Écritures. Puis c'était la vie des saints, la légende des bienheureux, toute une frondaison miraculeuse. On lui contait aussi des histoires où il y avait des géans et des fées, des ondines et des nains, des salamandres se mouvant dans les flammes, des licornes au fond de forêts mystérieuses, et des princesses endormies dans des palais enchantés. Les récits pieux et les contes de fées voisinaient dans son esprit. Les légendes édifiantes et les autres se brouillaient un peu dans sa mémoire. Mais il ne cherchait pas à faire la différence, car il les trouvait toutes pareillement merveilleuses et agréables.

De cette vision du monde à celle que contiennent les livres qu'on étudie dans les collèges, il n'y a pas de transition brusque; ici encore l'esprit se meut dans un cercle d'imaginations délicieuses. Ceux qui disent qu'on met les enfans à la torture et qu'on déforme leur esprit à leur enseigner le grec et le latin, en vérité, c'est qu'ils ont une âme de barbare ou de pharmacien. « Pour former un esprit, rien ne vaut l'étude des deux antiquités d'après les méthodes des vieux humanistes français. » C'est sur le sol fortuné de la Grèce, au pied de ses collines mesurées, dans la transparence de son air lumineux qu'est apparue soudain la Beauté : un reflet en est venu jusqu'à nous. Un peuple de divinités radieuses a pris possession des montagnes et des bois, de la profondeur des eaux, de la profondeur des cieux. Des symboles féconds et souples ont exprimé la joie de vivre : la douleur elle-même n'a exhalé que des plaintes harmonieuses. On a connu la jouissance de contempler la pureté des lignes, l'agrément qui réside dans les discours variés et dans les paroles subtiles. Les Romains furent d'esprit plus lourd. Et il est bien vrai que nous prononçons leur langue d'une façon ridicule. Telle est pourtant la richesse d'imagination plastique des races latines que leurs œuvres, défigurées et mal comprises, ont encore la vertu d'éveiller des rêves sublimes! Il suffisait d'une phrase de Tite-Live débitée par un pédagogue médiocre pour évoquer de prestigieux mirages devant l'écolier que fut M. France. « Chaque fois que de sa voix grave de vieux sermonnaire M. Chotard prononçait lentement cette phrase : « Les débris de l'armée romaine gagnèrent Canusium à la faveur de la nuit, » je voyais passer en silence, à la clarté de la lune, dans la campagne nue, sur une voie bordée de tombeaux, des visages livides, souillés de sang et de poussière, des casques bossués, des

cuirasses ternies et faussées, des glaives rompus. Et cette vision à demi voilée qui s'effaçait lentement était si grave, si morne et si fière, que mon cœur en bondissait de douleur et d'admiration dans ma poitrine. » L'éloquence de Cicéron n'est plus pour nous qu'un bruit de paroles où nous ne trouvons presque plus de sens; mais ces paroles nous plaisent encore par leur arrangement. Tout a changé depuis le temps des anciens ; leurs croyances sont mortes et les intérêts qui les passionnaient ne nous touchent plus. Mais vidées de leur contenu réel, les formes qu'ils ont inventées subsistent et leur perfection les a préservées de la ruine. L'esprit qui les a une fois accueillies reste hanté de syllabes magiques et de décors éblouissans.

Quand il commença l'apprentissage de la vie, et qu'il fut mis, au sortir des livres, en présence du monde réel, il advint que M. France avait perdu la foi. Comment cela était-il arrivé? Très simplement, par un travail obscur et lent. Il ne faut pas chercher toujours des raisons précises et on a tort de vouloir tout expliquer. Il n'y avait eu ni brusque secousse, ni déchirement douloureux; ç'avait été moins une chute qu'un glissement vers une incrédulité complète et très douce. Ce qu'on appelait jadis les « affres » du doute n'est plus guère aujourd'hui qu'une métaphore sans emploi : il faut croire encore pour être torturé par la difficulté de croire. Mais justement parce que ce mince livret du Catéchisme contient la réponse à toutes les questions, c'est l'édifice tout entier qui s'écroule d'un même coup. Il faut rebâtir le monde sur nouveaux frais. Il faut se forger de toutes pièces un système. Cela exige un effort dont se déclarent aussitôt incapables les âmes gagnées à la paresse voluptueuse des songes. Elles en sont quittes pour s'excuser sur l'inanité des conceptions systématiques. « Les théories ne sont créées et mises au monde que pour souffrir des faits qu'on y met, être disloquées dans leurs membres, enfler et finalement crever comme des ballons. » Il est vrai, et il faut reconnaître qu'un système n'a pas de valeur en soi; mais il vaut comme moyen; il sert à rendre l'observation possible. Cela est considérable. « Je n'ai jamais été un véritable observateur, avoue M. France avec franchise et résignation; car il faut à l'observation un système qui la dirige, et je n'ai point de système. L'observateur conduit sa vue; le spectateur se laisse prendre par les yeux. Je suis un spectateur et je conserverai, je crois, toute ma vie, cette ingénuité des badauds de grande ville que tout amuse et qui gardent dans l'âge de l'ambition la curiosité désintéressée des petits enfans. » La vie est donc pour lui un spectacle auquel il assiste, ou plutôt c'est une série de représentations qui se succèdent sans s'amener, dépourvues de lien comme de signification, et dont il faut aimer chacune pour elle-même. Il s'interdit toute vue d'ensemble, content de saisir çà et là quelque saillie ou clarté des choses et d'en jouir. A quoi

bon se gâter son plaisir? Dans le désordre où elles apparaissent, se détachant à mesure sur le fond sombre de l'inconnu, les scènes de la vie sont toutes curieuses, imprévues, bizarres et charmantes. C'est un décor mobile qui change et se renouvelle sans cesse, qui nous plaît par ses aspects variés et ses mille couleurs. C'est un jeu de phénomènes, une comédie d'apparences, vaine fantasmagorie à laquelle nous pouvons nous prêter ou nous refuser suivant le caprice de notre humeur : elle n'est faite que pour notre amusement.

Cette manière d'envisager le train du monde a toute sorte d'avantages et elle est très propre à tenir l'esprit dans une allégresse légère. Car c'est à voir l'enchaînement des faits, à suivre dans son impitoyable logique la liaison des effets et des causes, qu'on prend conscience de la nécessité et qu'on en sent peser le joug trop lourd. C'est à dépasser l'apparence et à pénétrer dans le fond des choses qu'on y découvre des abîmes de tristesse. C'est parce qu'on se tient soi-même pour un des acteurs engagés dans la pièce qu'on se sent touché par tous les épisodes du grand drame humain et qu'on entend pleurer en soi l'universelle misère. On échappe à tous ces inconvéniens pourvu qu'on ait atteint aux extrêmes limites du détachement. Toutes choses vous deviennent extérieures, n'ayant avec vous pas plus de lien qu'elles n'en ont entre elles. On est en dehors de tous les êtres. On suit leur manège d'un œil amusé, comme celui des ombres qui se profilent sur le transparent. On éprouve pour eux, au lieu de cette sympathie réelle qui étreint les cœurs, l'émotion sans profondeur que donne la pure fiction. A la sensibilité humaine se substitue cette sensibilité artistique qui nous fait vibrer à toutes les impressions et ne nous laisse souffrir d'aucune. On est sans colère, sans passion et sans haine. On éprouve une grande facilité à vivre et une heureuse tolérance. On est impartial, comme il arrive chaque fois qu'on n'est pas soi-même en cause. On a l'indulgence, fruit du désintéressement. L'ironie peut naître alors, récompense d'un esprit vraiment supérieur et parvenu à se considérer lui-même par le dehors, l'ironie avisée qui nous aide à n'être dupe de personne et à nous défier de nous, l'ironie bienveillante qui nous enseigne à nous moquer des méchans et des sots au lieu de les haïr, l'ironie, gaieté de la sagesse et sourire de l'âme apaisée.

Dans le Paris de la rive gauche, dans les vieux quartiers pleins de la vie d'autrefois, de la rue Guénégaud à la rue du Bac, les étalages des libraires, des antiquaires et des marchands d'estampes « étalent à profusion les plus belles formes de l'art et les plus curieux témoignages du passé. Chaque vitrine est dans sa grâce bizarre et son pêle-mêle amusant une séduction pour les yeux et pour l'esprit ». Du quai Malaquais au quai Voltaire s'alignent les boutiques des bouquinistes. Les livres qui sont entassés là y sont venus par des rencontres imprévues, au

hasard des décès et des ventes. Livres de toute provenance et de toute nature, réunis sans méthode et voisinant sans ordre, ils n'ont pas tous même valeur. Ceux-ci n'ont de prix que par leur reliure qui est ancienne, présentant sur le plat quelque couronne ducale ; ceux-là par une suite de gravures qu'on ne trouverait pas ailleurs dans le même « état ». Ceux-ci ont moisi dans quelque château de province, d'autres ont passé par beaucoup de mains, éveillé dans beaucoup d'esprits des images différentes. Bibles protestantes et missels romains, in-folio des théologiens, pamphlets des athées, livres de tous les philosophes et de tous les poètes, livres frivoles et livres graves, c'est là qu'ils viennent tous aboutir, monumens dépareillés de la pensée humaine. Le cerveau de M. Anatole France est pareil à une de ces boutiques de bouquiniste. Le maître du logis y promène sa flânerie occupée. Il ouvre le livre qui est à portée de sa main et passe au suivant. Il n'en ferme aucun sans y avoir fait son profit. C'est une anecdote des plus réjouissantes, une historiette qui ressuscite des personnages disparus, un tableau qui évoque les mœurs de jadis, une remarque autour de laquelle il se plaît à réfléchir et à rêver. Il se prête avec docilité à toutes les suggestions et s'applaudit de toutes les trouvailles. C'est ainsi que des idées, des images, des contes, des curiosités d'histoire et de morale, s'emmagasinent dans son esprit. Il n'aura qu'à y puiser, le moment venu, et de la variété des connaissances, de la diversité des formes, de la fantaisie des rapprochemens inattendus, un charme se dégagera auquel nous ne songerons guère à résister.

Cependant de tant d'idées entre-choquées et de la rencontre de tant de visions contraires une philosophie se formait et se déposait peu à peu dans l'esprit de M. France. Il n'a fait à travers ses livres qu'en multiplier les formules et en diversifier l'expression. Ce sont les mille fenêtres par où le Doute se penche sur le fleuve de l'éternelle illusion. Car nous avons beau faire, nous n'atteignons pas au delà de l'apparence des choses. « Les pyramides de Memphis semblent au lever de l'aurore des cônes de lumière rose. Elles apparaissent au coucher du soleil sur le ciel embrasé, comme de noirs triangles. Mais qui pénétrera leur intime substance?... » Nous nous donnons beaucoup de peine afin d'étreindre le réel, il nous échappe sans cesse et ne laisse dans nos bras abusés que des formes décevantes. Rien n'est en soi honnête ni honteux, juste ni injuste, agréable ni pénible, bon ni mauvais. Il n'y a ni santé, ni maladie : il n'y a que des états différens des organes. C'est l'opinion qui donne les qualités aux choses ; tout dépend de l'opinion et l'opinion est variable. Nous faisons entre le vrai et le faux une distinction illusoire. Le mensonge est une parcelle de la vérité. « Des devises diversement colorées sont attachées à une roue. Il y en a de rouges, de vertes, de bleues, de jaunes. La roue tourne et

les devises en se mélangeant cessent d'être distinctes. Et quand la roue devient si agile à tourner que l'œil ne pouvant apercevoir le mouvement la juge inerte, les moindres cercles s'évanouissent et la roue paraît toute blanche. La vérité est faite de toutes les vérités contraires en même façon que de toutes les couleurs est composé le blanc. » Le bien et le mal n'ont pas plus de réalité. On parle du devoir sans trop s'entendre, et il arrive qu'on veuille faire son devoir, mais non pas qu'on découvre où est le devoir, car nos actes ont des origines et des conséquences lointaines, et nul ne sait ce qu'il fait. La morale diffère dans tous les pays et ne reste nulle part dix ans la même. C'est pourquoi le sage ne se détermine que d'après la coutume et l'usage. Au reste, quelle folie de croire que Dieu qui nous a créés s'étonne et s'irrite de nous voir agissant selon la nature qu'il nous a donnée! Nous nous élevons contre la corruption, sans songer qu'elle seule donne une raison d'être à la morale, de même que la violence nécessite la loi. Mais quel inextricable tissu d'erreurs et de préjugés!

Il n'est pas jusqu'aux plaintes dont nous fatiguons les airs comme d'une vaine litanie qui ne témoignent de notre incapacité de juger et n'accusent l'incertitude de toutes nos opinions. Nous en voulons à la destinée d'avoir fait fondre sur la pauvre humanité l'essaim des douleurs. Nous sommes en proie à la souffrance, au malheur, à l'abandon, au désespoir et à la mort. Hélas! et nous ne voyons pas que nous sommes redevables à cette misère elle-même de ce qu'il y a de meilleur en ce monde et qui charme les heures brèves de la vie. De la pauvreté est né le désir, de la cruauté des choses vient leur splendeur, de l'imbécillité de la raison résulte le tourment de la pensée, orgueil et noblesse des hommes. C'est la mort qui nous fait goûter la vie, et nous lui devons l'amour. Nous sommes injustes pour le mal et nous voulons ignorer le rôle bienfaisant qu'il joue dans les affaires humaines. Le diable est un artiste merveilleux, maître des élégances et des voluptés. Mais tandis que la reconnaissance devrait incliner tous les fronts devant lui, nous l'honorons en cachette, et nous élevons des autels à son rival maladroit! Qu'importe après tout, et qu'est-ce dans l'âge immémorial de la terre que l'accident passager de la vie humaine? Nous sommes moins que rien, moins que le grain et la balle agités dans le van mystique. Nos pensées elles-mêmes, pareilles aux flots qu'on voit se soulever et s'abaisser dans la mer, n'ont ni commencement ni fin. Rien ne commence et rien ne s'achève, mais tout s'écoule et tout passe... Certes, cette philosophie n'est pas nouvelle, et M. Anatole France n'a pas la prétention de l'avoir inventée. Il n'a pas ajouté un argument au vieux pyrrhonisme. C'est toujours le même jeu des contradictions et le même avantage tiré contre la raison de la diversité

des coutumes. Mais c'est qu'en effet les conceptions générales qu'on se fait de la vie ne sont pas en nombre illimité. Tout a été dit; il n'est que de le redire sous une forme nouvelle. L'originalité de M. France est d'avoir trouvé dans les grâces fluides de son style une forme appropriée à la doctrine de l'universel écoulement. En outre il a su exprimer par d'ingénieux symboles divers aspects, traduire les étapes successives du scepticisme.

Il se présente d'abord, sous l'air le plus gracieux et le plus riant, accompagné de tendresse, de douceur et de pitié. M. Sylvestre Bonnard dans son âme charmante de vieil enfant a gardé le trésor intact d'une incorrigible candeur. Il a su mettre dans sa vie une chimère innocente qui lui a rendu courtes les heures, l'a préservé contre les tentations dangereuses et lui a épargné de connaître l'amertume des déceptions et la torture des regrets. Chacun de nous fait à sa manière le rêve de la vie; le bon érudit a donné pour cadre paisible à son rêve cette cité des livres que garde Hamilcar, prince somnolent. Il veut achever avant de mourir l'histoire des abbés de Saint-Germain-des-Prés. Il ne s'abuse pas sur la valeur de son œuvre, et la devine aussi ridicule qu'un tableau chronologique des amans d'Hélène, aussi inutile que la collection des boîtes d'allumettes du prince Trépof. Mais il lui est reconnaissant pour l'aide qu'elle lui a prêtée pendant le voyage. N'ayant rien su de la vie et ne s'étant pas mêlé à la société des hommes, il est resté indulgent et bon. Des sentimens délicats fleurissent son âme naïve. Sur ses lèvres voltigent des paroles élégantes et nombreuses.

Il fallait toute la délicatesse du pinceau de M. France, toute la finesse de son ironie pour échapper à la niaiserie qui est l'écueil du genre humoristique et sentimental. Un poète, amant de la conception païenne de la vie, pouvait seul composer les harmonieux tableaux de *Thaïs*. Naguère, au temps où il écrivait les *Noces corinthiennes*, il avait déjà dénoncé l'œuvre funeste du christianisme qui est venu troubler la paix du monde, détruire la joie de vivre, et ternir la splendeur des choses sur lesquelles rayonnait la beauté. Thaïs est la même que les Grecs avaient célébrée dans Argos sous le nom d'Hélène et dont les vieillards troyens respectaient la toute-puissance. Elle préside au banquet d'Alexandrie; et parce que le souffle de Thaïs est sur les convives réunis autour d'elle, tout ce qu'ils disent est amour, beauté, vérité. L'impiété charmante prête sa grâce à leurs discours. Ils expriment aisément la splendeur humaine. Mais l'implacable Javeh ne s'est pas résigné à la défaite. L'ennemi de la science et de la beauté médite une revanche. C'est lui qui inspire au moine Paphnuce sa folie d'ascétisme et de destruction. Paphnuce jette sur le bûcher toutes les merveilles des arts et jusqu'à la statue d'Eros. Il entraîne Thaïs. La mort de Thaïs lui révélera son erreur; pour avoir contrarié la nature et voulu faire l'ange,

il sera puni dans sa chair et dans son âme, et sa colère s'exhalera en d'épouvantables blasphèmes.

Que l'auteur de tant livres où la hardiesse de la pensée s'enveloppe de formes gracieuses et déliées, soit devenu le romancier cynique de la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, c'est ce qui témoigne de la prodigieuse souplesse du talent de M. Anatole France. Celui qui tout à l'heure dans ces pages si brillantes du « Banquet » nous faisait rêver de Protagoras et d'Alcibiade nous transporte dans le monde de Gil Blas, de Candide et de Jacques le fataliste. Son héros, l'abbé Jérôme Coignard, ivrogne et libertin, paillard et trichant au jeu, voleur, homicide, jovial et disert, d'ailleurs abondant en propos pleins d'onction et qui fera une fin édifiante, est une figure, ou, si l'on préfère, c'est une trogne peinte en pleine pâte, haute en couleur et qui s'enlève en un vigoureux relief. On ne saurait trop admirer comme l'écrivain a modifié sa manière et prodigué des touches heurtées et violentes qu'on ne s'attendait pas à trouver sur sa palette. L'ironie spirituelle et fuyante s'est faite agressive, âpre et même grossière. « Ce lieu m'est inconnu. Néanmoins je ne crains pas d'affirmer par analogie que les gens qui vivent là, nos semblables, sont égoïstes, lâches, perfides, gourmands, libidineux. Autrement ils ne seraient point des hommes... L'Écriture par suite des traitemens que lui ont infligés les théologiens, est devenue un manuel d'erreur, une bibliothèque d'absurdités, un magasin de niaiseries, un cabinet de mensonges, une galerie de sottises, un lycée d'ignorances, un musée d'inepties et le garde-meuble enfin de la bêtise et de la méchanceté humaines. » Nous sommes loin des insinuations déguisées et des jolies perfidies de style. L'incrédulité devient systématique et raide. C'est qu'en effet ceux qui ont fait partie de l'Église s'en montrent par la suite les ennemis les plus violens. Ils trouvent dans le blasphème des jouissances qui leur sont particulières. Ils s'épanchent en plaisanteries cléricales qui n'ont de saveur que dans les sacristies et qui nous choquent sans nous divertir. Telles les railleries de l'abbé Coignard sur les miracles, sur les preuves de l'existence de Dieu, et autres impertinences du plus haut goût — et du plus mauvais. Fidèle à la tradition qui pendant deux siècles mêla le libertinage des mœurs avec le libertinage de la pensée, M. Anatole France a multiplié dans son roman les épisodes incongrus et les gravelures. On n'imagine pas de tâche plus difficile pour un lettré délicat; le succès de l'entreprise complète le plus heureusement du monde la physionomie de l'écrivain.

C'est ainsi que dans les trois ouvrages les plus significatifs qu'il ait écrits jusqu'à ce jour nous voyons à mesure grandir le talent de M. Anatole France et sa pensée se dégageant des mièvreries du début, rejetant sa parure poétique, se livrer enfin avec une franchise hardie et une sorte d'intrépidité loyale. *Le Lys rouge* n'a pas diminué sa

réputation. Et quoique l'aventure banale d'un adultère mondain fût peut-être indigne de son talent, il suffirait d'une figure telle que celle du bohème Choulette pour que le livre ne fût pas méprisable. Mais à notre avis, son mérite est ailleurs : il est dans ces conversations sinueuses qui serpentent à travers tous les sujets, effleurent l'histoire, les beaux-arts, la morale, vont d'un paradoxe à un lieu commun, d'un portrait de Napoléon à un croquis de Florence ou de Ravenne, poussant à la perfection cet art de traiter sérieusement les choses frivoles et de prêter aux idées sérieuses l'attrait de la frivolité. Aussi bien ces conversations que M. Anatole France introduit dans ses récits sont encore les meilleures parties de ses livres. C'est là qu'il excelle. Tantôt élégantes, tantôt triviales ou quintessenciées, le tour et l'accent en varient suivant les personnages qu'elles mettent aux prises. Ces personnages vivent; les idées s'animent en passant par leur bouche et perdent la froideur de l'abstraction. Il n'y a pas dans notre littérature de modèles plus achevés d'une causerie libre, abondante et ornée, égayée par la fantaisie, fertile en propos d'une grâce ailée.

« ... Or ce jour-là, comme nous étions attablés, M. l'abbé Coignard et moi, sous la treille du *Petit Bacchus* : « Ce que j'aime en vous, dis-je, mon bon maître, c'est l'agrément de votre parler suave et l'art que vous avez de donner à votre pensée la parure du beau langage. — Jacques, reprit M. l'abbé Coignard, c'est que j'ai été mis de bonne heure aux lettres anciennes. Il faut avoir fréquenté les Muses Elles nous enseignent des secrets qu'on n'apprend pas dans la compagnie de Catherine la dentellière. — Un génie étrange est en vous. Rien de ce qui importe dans la vie ne vous est inconnu et vous vous exprimez sur tous les sujets avec une liberté que les autres personnes n'ont pas. Vous êtes tout à fait débarrassé des préjugés et vous ne vous en laissez imposer ni par l'opinion du monde ni par les convenances. — Cela tient à mon état, Tournebroche, mon fils. L'Église étant placée au-dessus de la société, ceux qui ont l'honneur de lui appartenir ne sont pas obligés de s'arrêter aux timidités devant lesquelles les bourgeois reculent. Ils n'ont pas à ménager le siècle : il suffit qu'ils n'offensent pas les dogmes de notre sainte religion. — Je vous entends, monsieur Coignard, et il est beau de pouvoir s'affranchir des règles communes. Votre bonhomie me remplit d'aise; elle me met en sécurité; vous n'êtes pas de ces gens dont on se garde et auxquels on évite de livrer toute son âme. Je vous confierai des scrupules qui me sont venus. Car je vous connais pour modeste en dépit de votre grand mérite, et vous-même, vous vous donnez pour indulgent et charitable. Or je sais bien que vous prenez les hommes en pitié; mais ce n'est pas tout à fait la même chose que d'avoir pitié des hommes. Votre continuel persiflage m'inquiète, et il m'est arrivé de le trouver moins spirituel que je n'aurais voulu. C'est un malheur, monsieur

Coignard, que votre bouche, si bien faite pour être fendue d'un large rire, grimace parfois. Vous vous moquez de toutes choses pareillement, et il ne me semble pas qu'elles soient toutes pareillement risibles. Il y en a qui nous tiennent trop chèrement au cœur et je ne vous approuve pas d'avoir porté sur elles une main trop peu délicate. Il y en a qui ont fait couler de vraies larmes, et si j'avais comme vous assez d'esprit pour douter de tout, il me resterait une dernière certitude : c'est celle de la souffrance des hommes. Ils sont assaillis de mille maux, et les plaies de leur âme, comme les plaies du corps, offrent souvent un aspect curieux; pourtant, au lieu de s'en égayer, ne serait-il pas mieux d'en ressentir quelque émotion? Il est trop vrai qu'on ne guérit pas la souffrance, mais on la soulage ou du moins on l'endort. Les hommes se trompent et commettent des erreurs monstrueuses; parmi ces erreurs il en est de sincères, il en est de nobles, il en est devant lesquelles l'ironie doit désarmer. L'humanité pleine de bonne volonté et de patience s'efforce vers un idéal qui lui échappe sans cesse; il y a dans son effort, même inutile, bien de la vaillance; je ne saurais louer ceux qui la découragent; c'est un cas où tout leur esprit me semble assez misérable. Vous tenez la vie pour une mauvaise plaisanterie; la vie n'est en soi ni plaisante ni sérieuse; mais il y a des gens qui la prennent au sérieux et leur part est la meilleure; les autres ont prouvé seulement que leur science est stérile; leur habileté ne dépasse pas celle de ce jongleur dont vous m'avez conté la plaisante histoire... » Je ne sais quel démon m'avait délié la langue. Je m'étonnais moi-même d'avoir parlé si longtemps et je n'étais pas éloigné d'en tirer quelque vanité. Que ne gagne-t-on pas à fréquenter les personnes bien disantes? M. l'abbé Coignard resta un instant silencieux, contre sa coutume; puis, ayant bu un grand coup de vin : « Paix, dit-il, Jacques Tournebroche, vous vous haussez à des conceptions qui ne conviennent pas du tout à votre entendement dont les limites sont étroites. Vos propos trahissent l'épaisseur de votre esprit. Vous êtes un sot, et il m'apparaît que j'eusse mieux fait de ne pas vous tirer de la rôtisserie de votre bonhomme de père. C'est grand dommage d'ouïr les gens disserter en des matières où ils ne sont pas compétens. Mais peut-être avez-vous lu quelque part ces beaux raisonnemens : je devine qu'ils sortent des feuilles de quelque Fréron... » Pour la première fois, M. Jérôme Coignard ne me parlait pas avec sa mansuétude ordinaire. Cette dureté ne provenait que de la tristesse où mon ingratitude l'avait plongé. Je le compris aussitôt. Et j'eus du remords d'avoir offensé un si bon maître... »

René Doumic.

LES

LIVRES D'ÉTRENNES

Quand on parcourt tous ces volumes dont chaque hiver ramène l'éclosion, qui naissent avec les roses de Noël, ne durent comme elles qu'un temps, et qui tranchent par leur provocant éclat sur le brouillard gris d'un jour décoloré, que de choses étonnantes passent et repassent sous les yeux : — fleurs de rêve ou souvenirs historiques, œuvres d'art ou merveilles de la science, — évoquées sous les aspects les plus variés et les plus séduisans, sinon toujours les plus réels et les plus vrais.

Parmi tous ces beaux livres d'histoire, d'archéologie et d'art, il en est qui sont plus que des livres d'étrennes; de véritables monumens de science et d'érudition, telle l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique* (1) de M. Maspero, le savant exégète qui a appris des rois et du peuple égyptiens leur propre histoire, qui l'a fait sortir de tous ces hypogées, de la pierre où elle est écrite comme dans un livre toujours ouvert. Sur ces siècles si obscurs ses découvertes et ses recherches ont contribué à répandre la lumière. Avec lui les faits se précisent, et les synchronismes entre l'histoire égyptienne, d'un côté, les histoires grecque, perse, assyrienne, hébraïque apparaissent avec un caractère plus grand de certitude. Les illustrations faites toutes d'après les témoignages anciens, qu'ont fournis les temples de Karnak, les bas-reliefs de Suse, le Sérapéum, toutes relevées d'après des monumens retrouvés et rendus au jour, forment le plus original et le plus authentique commentaire du texte.

Ce n'est pas seulement chez les Égyptiens que l'histoire de l'art se rapproche de l'histoire générale, dont elle donne en quelque sorte la meilleure interprétation. L'histoire de la sculpture grecque (2), elle aussi, s'est entièrement renouvelée depuis un siècle par l'étude des monumens originaux. Des observations précises sur le travail du marbre ou du bronze, sur la polychromie, sur de simples nuances d'exécution,

(1) *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. II, par M. G. Maspero, 1 vol. in-8° avec planches hors texte, gravures et carte; Hachette.

(2) *Histoire de la sculpture grecque*, par M. Maxime Collignon, t. II, 1 vol. in-4° illustré; Firmin Didot.

voilà quels sont les indices les plus certains pour le classement chronologique d'une statue ou d'un bas-relief, pour l'attribution à telle ou telle école. Pour la sculpture la technique ne se sépare pas du style. Mais si la sculpture grecque a été maintes fois étudiée sous tous ses aspects, comme en témoignent les livres d'Overbeck et de Lübke publiés en Allemagne, ceux de M. Murray et de Mrs Lucy Mitchell édités en Angleterre, après les travaux d'exégèse et d'archéologie où se sont employés les maîtres de l'érudition depuis Visconti, Otfried Müller et Velcker, il n'y avait pas sur la matière un ouvrage d'ensemble résumant les découvertes les plus récentes, et c'est le grand mérite de M. Collignon d'avoir poursuivi cette laborieuse recherche. Pour sa part, et autant que possible, il s'est tenu en garde contre les jugemens tout faits et, toutes les fois qu'il l'a pu, il a mis à profit les notes prises dans ses voyages, soit sur les lieux mêmes, soit dans les musées d'Europe, et dans ceux de la Grèce. Le sujet est des plus considérables et il ne pouvait être traité avec plus de science, de largeur d'esprit, une observation plus pénétrante que dans cet ouvrage édité avec luxe, qui rendra un réel service aux études d'art antique.

C'est aussi une œuvre d'érudition que ce livre où M. G. Schlumberger retrace une des plus belles pages de l'épopée byzantine (1). Les illustrations forment un véritable musée des richesses de l'art de Byzance à cette époque.

Après ces voyages dans le passé, ne quittons pas la Grèce et l'Orient sans recommander la lecture de l'instructif et intéressant voyage aux *Sept villes de l'Apocalypse* (2) de l'abbé Le Camus, si bien préparé par ses recherches apologétiques à faire revivre ce que les siècles n'ont qu'en partie détruit. Si, comme il le dit lui-même pour jouir d'un voyage en Orient, il faut rêver un peu et savoir beaucoup, on peut, comme son jeune élève, le prendre pour guide sans crainte de désillusion, et tout lecteur partagera la joie qu'il a goûtée en le suivant en Grèce, en Macédoine, en Asie Mineure, jusqu'aux sept villes de l'Apocalypse, et saluera avec lui les souvenirs du passé : païens ou chrétiens, qui tous ont parlé à son âme leur inoubliable langage : la Grèce patriote aux Jeux olympiques, la Grèce héroïque à Tirynthe ou à Mycènes, la Grèce artiste à Athènes, le christianisme naissant à Éphèse, à Laodicée, à Colosses, sur les bords du Méandre endormi et du Lycus bouillonnant, à Philadelphie, à Sardes, dans les plaines que l'Hermus arrose de flots dorés, à Thyatire, à Pergame, jusqu'en Macédoine où il vit Philippes et Salonique. Nous les voyons après lui tous ces endroits fameux, car ils revivent dans le texte et

(1) *L'Épopée byzantine à la fin du Xe siècle*, par M. Gustave Schlumberger, 1 vol. in-8°, avec illustrations; Hachette.

(2) *Les Sept villes de l'Apocalypse*, par M. E. Le Camus, 1 vol. gr. in-8°, avec illustrations; May et Motteroz.

l'illustration qui se complètent l'un l'autre et qui en apprennent plus qu'un gros traité sur ces vieilles civilisations d'Orient.

La *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, — dont la librairie Mame vient de faire paraître le premier volume, d'une exécution irréprochable et qui répond si bien à tout ce que l'on pouvait attendre de l'habileté, du goût, on peut ajouter, de la munificence des éditeurs, — occupera, elle aussi, une place distinguée à côté des chefs-d'œuvre de l'iconographie chrétienne, sans cependant ressembler à aucun, ni pouvoir leur être assimilée. Aussi bien ce n'est pas en quelques lignes qu'on a la prétention de juger ce magnifique ouvrage qui sera ici même l'objet d'une plus importante étude. Ces reproductions des principaux événemens de la vie de Jésus, dont M. James Tissot a si bien saisi et rendu les côtés idylliques et dramatiques, n'ont certes pas toute la vigueur de coloris des originaux, mais elles n'ont rien perdu de leur charme mystérieux.

Et puisque nous parlons de choses saintes, il est plus d'une scène qui rappelle la Bible dans l'édifiant tableau que M. Boyer d'Agen nous donne la famille et la jeunesse de Léon XIII (1), plus d'un trait qui pourrait être emprunté aux Évangiles dans ce milieu patriarcal où naquit Joachim Pecci, le plus illustre descendant d'une noble famille originaire de Sienne et, depuis plus de trois siècles, fixée à Carpineto, petite ville de la campagne romaine, perchée sur le sommet d'une verte colline, avec le décor enchanteur de la Semprevisa et du Monte-Capreo. C'est là que celui qui devait être le futur pape grandit, et passa toute son enfance et sa jeunesse en compagnie de ce simple peuple de pâtres. Une chanson y suffit au chevrier qui pousse en avant son troupeau, comme la lecture de l'Évangile au bon seigneur de la contrée, que sa famille entoure et écoute avec dévotion, assise à l'ombre des chênes paternels. C'est à la source des plus chers souvenirs de la famille Pecci, dans les archives conservées dans la bibliothèque du *casino* ou château du comte Pecci, qui lui fut ouverte sur l'ordre du saint-père, que M. Boyer d'Agen a puisé ses informations, s'aidant de toute la correspondance inédite du colonel Pecci, de ses ancêtres et de ses fils, pour retracer leurs origines, écrire ce livre tout plein d'enseignemens, — car on peut compter parmi les plus admirables la lettre de la comtesse Anne mourante à son fils, ses instructions qui rappellent sainte Monique; et la correspondance de Joachim, l'intrépide chasseur d'autrefois devenu pasteur de peuples, — et qui contient pour les petits de ce monde un encouragement, pour les puissans un exemple donné par le plus grand des fils de la chrétienté.

Assurément on ne saurait comparer l'œuvre originale que Jehan Foucquet mit plusieurs années à dessiner et à peindre, à des copies rapidement tirées par le procédé industriel de l'héliogravure de

(1) *La Jeunesse de Léon XIII. — De Carpineto à Bénévent*, 1 vol. in-8° illustré; Mame.

l'œuvre du peintre moderne de la Terre Sainte. Mais l'art de Byzance comme l'art de la Renaissance font penser à Jehan Foucquet, puisque, à l'exemple de Cimabuë et de Giotto, il dédaigna les vieilles traditions byzantines et fut en quelque sorte un précurseur de la Renaissance. N'est-ce pas en effet dès 1440, à l'âge de 25 ans, que le peintre de Tours, déjà initié à tous les secrets de l'art à l'école des maîtres enlumineurs et miniaturistes de cette ville, est appelé à Rome afin de faire le portrait du pape Eugène IV, destiné à l'église de la Minerve et peindre celui de Charles VII au Vatican sur ces mêmes murs où soixante-dix ans plus tard Raphaël devait exécuter la *Captivité de saint Pierre?* Jehan Foucquet ne fut pas seulement un miniaturiste de talent; il fut aussi l'initiateur en peinture d'un art élevé. On l'a dit justement, « il a encore le charme, la candeur, la piété du moyen âge, mais il a déjà le relief et la variété d'expression qui seront les caractères de la Renaissance. La France a conservé trop peu de tableaux du peintre de Notre-Dame de Tours et des *Grandes Chroniques de France.* Mais grâce au duc d'Aumale, quelques-uns des plus beaux morceaux de l'œuvre du « bon peintre et enlumineur du roi Louis XI » sont dès maintenant à jamais revenues de Francfort et restitués à la France, ou à Chantilly, ce qui est la même chose.

Ce sont les quarante miniatures (1) d'un Livre d'Heures, exécutées à la demande d'Étienne Chevalier, trésorier de Charles VII, pour lequel il devait également illustrer de 91 miniatures la compilation de Boccace: *Les cas des nobles hommes et femmes malheureux*, commençant, on s'en doute, avec Adam et Ève, et se prolongeant jusqu'aux contemporains de l'auteur. Les scènes charmantes du *Livre d'Heures* d'Étienne Chevalier ont été reproduites par l'héliogravure dans ce magnifique volume. Et si ce n'est pas l'œuvre elle-même qui nous est offerte sous cette forme monochrome, il permettra de juger pourtant de ces miniatures où le sentiment de la vie se fait jour à travers la pieuse timidité des anciennes écoles, où le décor fait revivre le Paris du xve siècle, avec le Donjon de Vincennes, la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, et dans les personnages nous montrent Étienne Chevalier dévotement agenouillé devant la Vierge, Charles VII entouré de sa garde écossaise, souvenirs inestimables de notre histoire et que nous ont conservés ces exquises compositions, qui appartiennent aux dernières années de la vie du peintre ordinaire de Charles VII, d'Agnès Sorel et de Louis XI, et révèlent la pleine maturité de son talent. M. A. Gruyer, qui l'année dernière s'était chargé du commentaire sur *la Peinture au château de Chantilly*, était tout désigné par sa compétence pour présenter ce nouvel ouvrage extrait des trésors de cette incomparable demeure, et il l'a fait avec son talent et son goût si appréciés.

(1) *Chantilly. — Les quarante Fouquet*, par M. F.-A. Gruyer, 1 vol. in-4°, orné de 40 héliogravures; Plon.

Dans son volume sur *Saint Louis et les Croisades* (1) Mme de Witt, continuant l'œuvre de reconstitution historique qu'elle a commencée avec les *Premiers Rois de France*, a réussi à mettre à la portée de tous les trésors originaux de notre langue et de notre histoire nationale; elle a très habilement choisi et compulsé dans les diverses chroniques les fragmens les plus intéressans, et elle arrivée ainsi à reconstituer une véritable histoire de France, écrite de siècle en siècle par les contemporains où, comme l'a dit un de nos plus grands historiens, « nous ressentons le prolongement des émotions que nous ne connûmes pas, où ces bons vieux temps entrent en notre âme. » Dans ce second volume des *Chroniqueurs de l'histoire de France*, tout entier écrit d'après les chroniques et mémoires, de Suger à Froissart, nous assistons, pour ainsi dire, à ces guerres furieuses où l'Angleterre apprend à la France à se connaître elle-même, jusqu'au jour où son se réveille à la voix de Du Guesclin et de Jeanne d'Arc et où la lutte, courage commencée entre les rois, continue entre les peuples, assurant l'unité de la patrie française.

Les noms, la physionomie et les faits d'armes de ceux qui ont chassé l'Anglais et fait la France ne seront jamais trop familiers et l'on ne pourra trop multiplier les publications destinées à rappeler leur héroïsme. — L'*Histoire de Bertrand du Guesclin* (2), de M. Théodore Cahu, animée d'un bout à l'autre d'un souffle de foi et de patriotisme, où passent un frisson d'enthousiasme, l'éclair d'une épée qui flamboie; avec les illustrations en couleurs ou monochromes de M. P. de Sémant, d'un caractère simple, noble et grave et toujours si bien appropriées au texte du récit, est un des plus beaux recueils d'art destinés à l'enfance que nous ayons feuilletés depuis longtemps. Le succès en est assuré comme celui de la *Jeanne d'Arc* (3) de M. Boutet de Monvel, album dessiné lui aussi pour frapper les jeunes imaginations.

Tous ces grands exemples de l'histoire, ces souvenirs de la défense nationale dans le passé, ramènent naturellement la pensée vers l'armée et la marine d'aujourd'hui, chargées de protéger la patrie, de défendre son honneur, mais qui ne se tiendront à la hauteur de leur mission protectrice qu'en ayant conscience de leurs forces et de celles de leurs adversaires. C'est pour nous donner sur ce point des notions précises, nous faire connaître les moyens propres à protéger nos intérêts que le commandant Picard a écrit ce livre : *l'Armée en France et à*

(1) *Saint Louis et les croisades. — Les Premiers Valois d'après les chroniqueurs; de Suger à Froissart*, par Mme de Witt, 1 vol. gr. in-8° illustré; Hachette.

(2) *Histoire de Bertrand Du Guesclin*, racontée à mes petits-enfans, par M. Théodore Cahu, illustrée de 40 aquarelles de M. Paul de Sémant, 1 album gr. in-4°; Jouvet.

(3) *Jeanne d'Arc*, par M. Boutet de Monvel, 1 album gr. in-4° avec aquarelles; Plon.

l'étranger (1), — M. Maurice Loir : *Au Drapeau* (2), récits extraits de mémoires ou souvenirs militaires.

Dans *le Feu à Formose* (3) M. J. Dargène a contribué à sauver de l'oubli une page qui fut superbe, l'arrivée de notre escadre aux Pescadores, et écrit, dans un style simple, un bon et beau livre tout vibrant, à la louange du pauvre grand amiral qui la commandait, des officiers et des matelots qui l'accompagnèrent.

Mais si l'on veut bien connaître *le Marin français* (4), il faut assister à sa vie, à ses occupations journalières, dans les excellens croquis et aquarelles de M. Bourgain, peintre du département de la marine, qui a fixé à jamais la physionomie de nos matelots.

Au lendemain de la réception de l'empereur de Russie à Paris et des fêtes dont elle a été l'occasion, il n'est pas de volume mieux fait pour répondre à la curiosité générale que celui que publie la maison Quantin sur le voyage du *Tsar et de la Tsarine en France* (5), relation exacte et pittoresque des faits accompagnée de reproductions photographiques, de dessins et de croquis qui placent sous l'œil du lecteur les événemens dans leur vivante réalité.

Après tant d'écrivains distingués qui ont raconté la vie de Marie-Antoinette, M. de Nolhac a trouvé le moyen de donner de la Dauphine (6) un portrait d'une ressemblance qu'aucun autre historien n'avait encore produite aussi parfaite, puisque pour le faire il s'est aidé non seulement de la correspondance de Mercy-Argenteau avec Marie-Thérèse, Joseph II et le prince de Kaunitz, — autrement dit du recueil d'Arneth-Geffroy et du recueil d'Arneth-Flammermont; des lettres authentiques de la reine, tout récemment réunies par M. de la Rocheterie et le marquis de Beaucourt, des ouvrages de MM. le duc de Broglie, Sorel, Geffroy, mais aussi parce qu'il a pu utiliser quantité de pièces inédites comme les lettres de Louis XV et de Joseph II restées aux Affaires étrangères, celles de Louis XV et de Mme de Villars, de M. de Marigny et de Gabriel, qui sont aux Archives nationales. Les cartons et plans du service du palais de Versailles qu'il connaît comme personne ont fourni les plus précieux détails sur les petits appartemens et sur la vie intérieure, encore mal connue, de la famille royale; les registres de l'intendant des Menus tirés de la bibliothèque Mazarine ont complété le journal de Papillon de la Ferté. Enfin aux

(1) *L'Armée en France et à l'étranger*, par le commandant Picard, 1 vol. in-8° illustré; Mame.

(2) *Au Drapeau*, par M. Maurice Loir, 1 vol. gr. in-8° illustré; Hachette.

(3) *Le Feu à Formose*, par M. J. Dargène, 1 vol. in-4° illustré; G. Havard.

(4) *Le Marin français*, par M. G. Bourgain, 1 vol. in-4°; H. Laurens.

(5) *Le Tsar et la Tsarine en France*, 1 vol. in-8° avec 190 illustrations, planches en couleur et gravures à l'eau-forte, 1 vol. in-8°; May et Motteroz.

(6) *La Dauphine Marie-Antoinette*, par M. Pierre de Nolhac, 1 vol. in-4° avec 39 planches en taille-douce, 1 planche en couleur, 28 planches hors texte en photogravure, etc.; Boussod, Valadon et Cie.

papiers provenant du maître des cérémonies et aux récits connus de Liancourt, Besenval, Soulavie, Genlis, etc., il a pu ajouter le minutieux journal inédit tenu au nom des Premiers gentilshommes de la Chambre. Toute l'histoire du mariage et de la chronique de sa vie de dauphine à la cour de Louis XV, depuis son arrivée à Versailles jusqu'à la mort du roi, M. de Nolhac l'a retracée dans ce nouveau volume sur Marie-Antoinette avec une rare élégance du style jointe à une grande érudition. Pour en rendre l'illustration digne du texte, les musées nationaux et étrangers, les collections particulières des amateurs ont été mis à contribution. Le fac-similé exécuté d'après le célèbre portrait de Marie-Antoinette par Drouais, qui appartient au South-Kensington, est merveilleusement reproduit comme les vingt-huit planches hors texte en photogravure prises sur les peintures, les dessins et les gravures de Drouais, Nattier, Moreau, La Tour, Saint-Aubin, Vanloo, Hubert-Robert, Oudry, Eisen, Choffard sont admirablement rendues.

Ils seront toujours trop rares les grands artistes qui nous initient aux secrets de leur art et nous font entrer dans la confidence de leurs conceptions. Mais quoiqu'il en existe bien peu qui, comme Delacroix et Fromentin, manient aussi bien la plume que le pinceau, il y a toujours profit à entendre un peintre de grande manière, comme Meissonier, parler de lui-même et des autres, surtout quand son dessin, ses croquis, servent de commentaire convaincant à ce qu'il dit, quand on a sous les yeux, comme dans ce bel ouvrage, une reproduction des toiles les plus célèbres du maître, dans des planches dont quelques-unes peuvent lutter pour l'exactitude du rendu avec la finesse de pinceau des originaux, où rien n'est sacrifié de sa touche si légère et si ferme à la fois. C'est dire tout le prix de ce volume (1), où Meissonier montre si clairement comment il procédait pour ne sacrifier aucune partie du tableau tout en faisant valoir telle ou telle autre, et arriver à donner l'impression de la masse et de l'éloignement, celle de l'effet concentré et en quelque sorte concentrique, dans ses tableaux militaires comme dans ses toiles de plus petit format, *le Liseur*, *la Rixe*, *la Lecture chez Diderot*, *la Partie d'échecs*, *le Corps de garde*, *l'Amateur*, etc. On comprend en le lisant comment il a acquis cette science de la perspective aérienne, de la dégradation de la lumière, comment, sportsman émérite comme Géricault, il a si bien rendu lui aussi tous les mouvemens du cheval. Dans ces entretiens à bâtons rompus, que complète la préface magistrale de M. Gréard, il apparaît au naturel dans le cadre journalier de ses occupations, nature simple et magnifique, timide et superbe.

Si les peintres de la Hollande n'ont pas conservé toutes les grandes

(1) *La Vie et l'Œuvre de Meissonier, d'après ses entretiens*, avec une étude par M. O. Gréard, 1 vol. in-8°, illustré de 20 planches en taille-douce, de 18 planches en couleurs et de 250 gravures; Hachette.

traditions de leurs devanciers, il est encore quelques paysagistes aujourd'hui qui, par leurs qualités, rappellent les grands maîtres de l'école flamande d'autrefois. De ce nombre est H. W. Mesdag, le peintre de la mer du Nord, dont on a remarqué depuis longtemps, en France, les envois annuels au Salon, mais dont on appréciera mieux encore l'originalité dans le choix des sujets, la vigueur de l'exécution en étudiant l'ensemble de son œuvre dans le bel album que vient de lui consacrer M. Ph. Zilcken, un aqua-fortiste de grand talent qui a gravé les principaux tableaux de l'artiste hollandais (1). C'est bien la mer du Nord avec le Zuyderzée que l'on a devant soi, et l'on pense à Ruysdael, Hobbema, Cuip, Van Goyen, Guillaume van de Velde, à tous ces peintres de paysage et de marine qui ont fixé à jamais ces scènes de la vie hollandaise dans son cadre, toujours le même, de vie maritime, de dunes, de pâturages, de canaux, de fermes, de moulins, de minces horizons que les nuages semblent encore fermer comme d'un écran mobile qui en rapproche toutes les distances, en modifiant la gamme des tons à l'infini. Puisqu'elle évoque tous ces souvenirs, c'est assez caractériser la valeur de l'œuvre de M. H. W. Mesdag.

L'*Histoire populaire de la peinture*, par M. Arsène Alexandre, complétée cette année par l'*École italienne* (2), termine cet ouvrage de vulgarisation qui contribuera à développer le goût des choses d'art.

Le quatrième volume de M. Lafenestre sur *la Peinture en Europe*, consacré à *Venise* (3), fournit lui aussi les renseignemens les plus précis et les plus sûrs sur la provenance et la valeur des œuvres d'art des musées ou des collections particulières de la ville des Doges.

Dans *Florence et la Toscane* (4), M. F. Muntz, dont le nom nous dispense de faire l'éloge, nous donne une large peinture de toute cette région de l'art italien par excellence.

Nous restons sur les côtes de la Méditerranée avec M. Gaston Vuillier, qui après avoir visité la Sicile a cette année parcouru la Tunisie (5) avec une curiosité intelligente et passionnée et célébré également les ruines de Carthage et la clarté des plages africaines, les sables d'or de l'Araad et les fiers débris romains; ses beaux dessins et ses aquarelles ajoutent encore à l'effet de ses brillantes et vives narrations et de ses descriptions colorées, et l'unité est parfaite entre l'idée et l'exécution.

M. Marius Bernard, qui a lui-même décrit les *Côtes barbaresques* et visité les *Côtes latines*, l'Espagne de Tanger à Port-Vendres, continue

(1) *H.-W. Mesdag. — Le peintre de la mer du Nord*, avec texte et eaux-fortes, par Ph. Zilcken, 1 vol. in-4°; May et Motteroz.

(2) *Histoire populaire de la peinture*, par M. Arsène Alexandre. — *École italienne*, 1 vol. in-4°, illustré de 250 gravures; Henri Laurens.

(3) *La Peinture en Europe* (Venise), par MM. Georges Lafenestre et Richtenberger, 1 vol. petit in-18; May et Motteroz.

(4) *Florence et la Toscane*, par M. Eugène Müntz, 1 vol. in-4° illustré; Hachette.

(5) *La Tunisie*, texte et dessins, par M. Gaston Vuillier, 1 vol. in-4°; Mame.

à son tour ses excursions sur les bords de la Méditerranée, de Port-Vendres à Vintimille (1), où la douceur et la beauté du climat, la mer d'un éclat incomparable, sont bien faites pour solliciter un ancien officier de marine et le retenir. Il n'a jamais été mieux inspiré par les mœurs locales et la variété des sites, que rendent d'habiles croquis. L'intérêt de ce voyage ne le cède en rien au précédent et l'auteur y sera certainement accompagné par tous ceux qui ont eu jusqu'ici tant de plaisir à le suivre.

Dans *Le Cœur de Paris* (2), qui complète Paris de siècle en siècle, on trouvera due à l'habile crayon de M. Robida la reconstitution de Paris à travers les âges, depuis la gauloise Lutèce jusqu'à nos jours.

C'est encore en France que nous conduit M. Jean Ajalbert, dans l'*Auvergne* (3), si admirable dans ses paysages tantôt âpres et sévères, tantôt agrestes et gracieux, aux villages et aux montagnes si pittoresques. Il la parcourt en voyageur enthousiaste et passionné et les quatre cents croquis et illustrations de son collaborateur Alfred Montador dénotent, par leur choix et leur exécution, un véritable artiste.

M. Martel, qui s'est fait connaître par l'étude des *Abîmes* et ses explorations souterraines, nous donne aujourd'hui la spéléologie de l'*Irlande* et des *Cavernes anglaises* (4), avec des vues saisissantes.

M. Guillaume Capus, l'explorateur du Pamir, nous parle dans ce nouveau livre de la *Bosnie et l'Herzégovine* (5). Ses observations sont toujours pleines de science, d'originalité, de couleur, comme les illustrations mêmes de cet intéressant voyage (6). Citons encore dans la collection des *Voyages illustrés : Mon voyage à la Mecque*, par M. Gervais Courtellemont, qui a eu l'intrépidité de pénétrer dans la Kasbah, et *Une expédition avec le négous Ménélick* (7), par M. Vanderheym, et quand nous aurons dit que le *Tour du Monde* (8) contient encore la relation de M. Grenard sur la dernière mission de Dutreuil de Rhins, des voyages de M. et Mme Chantre en Asie Mineure, de W. M. Conway dans l'Himalaya, etc., nous n'aurons pas encore énuméré toutes les explorations de l'année. Et puisque nous sommes en Extrême-Orient, rappelons

(1) *Les côtes latines; la France, de Port-Vendres à Vintimille*, par M. Marius Bernard, 1 vol. in-8° illustré; H. Laurens.

(2) *Le Cœur de Paris*, avec illustrations par M. A. Robida, 1 vol. in-4°; librairie Illustrée.

(3) *L'Auvergne*, par Jean Ajalbert, avec 400 illustrations, 1 vol. in-8°; May et Motteroz.

(4) *Irlande et cavernes anglaises*, par M. F.-A. Martel, 1 vol. in-8° illustré; Delagrave.

(5) *A travers la Bosnie et l'Herzégovine*, par M. Capus, 1 vol. in-4° illustré; Hachette.

(6) *Mon voyage à la Mecque*, par M. Gervais Courtellemont, 1 vol. in-16 illustré; Hachette.

(7) *Une expédition avec le négous Ménélik*, par M. J.-G. Vanderheym, 1 vol. in-16 illustré; Hachette.

(8) *Le Tour du Monde*, 1 vol. in-4°; Hachette.

qu'un des plus intéressans récits qu'on puisse lire sur ces pays est celui rédigé par le prince Oukhtomsky et merveilleusement illustré par Karazine du *Voyage en Orient* (1) que fit en Grèce, en Égypte, dans l'Inde le tsar Nicolas II lorsqu'il était encore césarévitch.

La Chasse en France (2), où M. Charles Diguet a consigné l'expérience de trente années de chasse, est un ouvrage des mieux informés, des plus pratiques et qui s'adresse à toutes les catégories de lecteurs.

La Guerre à Madagascar (3) par M. H. Galli et *les Armées du Nord et de Normandie* (4), par M. Grenest, est l'histoire anecdotique des expéditions françaises de 1885 à 1895 et de la campagne de 1870 avec les dessins très exacts de M. L. Bombled.

Dans les récits d'aventures qui nous arrivent du pays des fictions et des voyages extraordinaires ou excentriques, ceux de M. Jules Verne qui nous donne cette année deux volumes *Face au Drapeau* et *Clovis Dardentor* (5), la nouvelle édition des *Œuvres* (6) de l'Irlandais Mayne Reid traduites par M. André Laurie, — *Un Monde inconnu* (7), deux ans sur la lune, par M. Pierre de Sélènes, — *Cousin de Lavarède* (8), par M. Paul d'Ivoi, qui conduit son héros de la vallée du Nil en Abyssinie, au Pôle Nord, en Amérique, dans le Transvaal, à bord d'un aéronef. C'est à qui de tous ces écrivains franchira le plus de montagnes, traversera le plus de mers, explorera le plus de continens en imagination et c'est à qui parmi ces héros bien français, qui n'ont rien de commun avec ceux d'Ibsen ou l'Uebermensch de Nietzsche, s'élèvera au-dessus du vulgaire par la puissance de la volonté, de l'intelligence et du courage.

Dans la littérature à l'usage de la jeunesse, si, des romans d'aventure et de voyages, nous passons aux romans moraux et honnêtes où le devoir n'a pas nécessairement la forme d'un spectre, où les jeunes filles ne sont pas toutes de « petites oies blanches », où la moralité n'exclut pas l'agrément, dont quelques-uns même sont relevés par le charme du style, ils n'ont jamais été plus nombreux : *Grand'mère et petit-fils* (9), par Albert Cim, — *Sans le sou* (10), par M. Louis Boussenard, — *La Fortune de Dambro* (11), par M. Étienne Marcel, — *Petit Ange* (12),

(1) *Voyage en Orient* de Son Altesse Impériale le césarevitch, illustré de 178 compositions de K.-N. Karazine, 1 vol. in-4°; Delagrave.

(2) *La Chasse en France*, par M. Charles Diguet, 1 vol. in-4, illustré; Jouvet.

(3) *La Guerre à Madagascar*, par M. H. Galli, 1 vol. in-8, illustré; Garnier.

(4) *Les Armées du Nord et de Normandie*, par M. Grenest, 1 vol. in-4, illustré; Garnier.

(5) *Face au drapeau. — Clovis Dardentor*, par M. Jules Verne, 2 vol. gr. in-8° illustré; Hetzel.

(6) *Œuvres de Mayne Reid*, par M. André Laurie, 1 vol. gr. in-8° illustré; Hetzel.

(7) *Un monde inconnu*, par M. de Selènes, 1 vol. gr. in-8° illustré; Flammarion.

(8) *Cousin de Lavarède*, par M. Paul d'Ivoi, 1 vol. gr. in-8° illustré; Jouvet.

(9) *Grand'mère et petit-fils*, par M. Albert Cim, 1 vol. in-8° illustré; Hachette.

(10) *Sans le sou*, par M. Louis Boussenard, 1 vol. in-8° illustré; Flammarion.

(11) *La Fortune de Dambro*, par M. E. Marcel; 1 vol. in-8° illustré; Hennuyer.

(12) *Petit Ange*, par Pierre Maël, 1 vol. in-4° illustré; Mame.

— *Fleur de France* (1), par M. Pierre Maël, — *Stéphanette* (2), — la première nouvelle écrite par M. René Bazin, combien touchante, gracieuse, naturelle et simple! — *la Rose Blanche* (3), — récit très dramatique et très émouvant de la vie de la famille d'un planteur du Sud pendant la guerre de sécession, — adapté d'après Mary Davis, par Th. Bentzon, — *Mademoiselle de Fierlys* (4), par M. F. Dillaye, dramatique épisode de la Révolution où royalistes et républicains font assaut de noblesse et d'héroïsme, illustré par M. J. Girardet, — *la Vengeance des Peaux-de-bique* (5), par M. Toudouze, épopée guerrière des Bleus et des Chouans dans le Maine, où apparaît la douce et fière figure de Mlle de Gavre, dessinée par le grand peintre des Chouans, M. Le Blant, — *le Page de Napoléon* (6), par M. Dupuis, roman d'héroïsme, de dévoûment et d'amour qui se déroule tout entier dans le cadre de la Cour impériale et qui a fourni au dessinateur matière à de splendides illustrations, — *l'Écolier d'Athènes* (7), par M. André Laurie, monographie aussi amusante qu'instructive, — *les Mémorables Aventures du docteur Quiès* (8), sans prétention à la science, mais toujours si gai, si plein de naturel et si bon enfant, — *Ordre du Roi* (9), qui a pour cadre les dernières années de la monarchie, — *Retrouvée* (10), par M. Rémy-Allier, — *Deux Frères* (11), par Mme de Nanteuil, suite d'aventures très dramatiques et de scènes de dévouement.

Si nous prétendions maintenant analyser tous les ouvrages qui s'adressent à la jeunesse et à l'enfance, aux lecteurs du *Magasin pittoresque* et du *Magasin d'éducation et de récréation;* du *Saint Nicolas* et de la *Revue des jeunes filles;* du *Journal de la Jeunesse* et du *Petit Français*, de l'*Écolier illustré*, de la *Bibliothèque rose*, de la *Petite Bibliothèque blanche*, etc., nous n'en aurions jamais fini. Mais nous nous reprocherions de ne pas dire un mot, de ne pas nommer au moins en terminant *Les Françaises à toutes les époques de notre histoire* (12), par M. H. Gourdon de Genouillac, — *Ma Sœur Thérèse* (13), par Pierre Perrault, — *le Monde enchanté* (14), par M. F. Ortoli, conte merveilleux et d'une

(1) *Fleur de France*, par M. Pierre Maël, 1 vol. in-8° illustré; Hachette.
(2) *Stéphanette*, par M. René Bazin, 1 vol. in-4° illustré; Mame.
(3) *La Rose blanche*, par Th. Bentzon, 1 vol. gr. in-8 illustré; Hetzel.
(4) *Mademoiselle de Fierlys*, par M.F. Dillaye, 1 vol. gr. in-8° illustré; Delagrave.
(5) *La Vengeance des Peaux-de-bique*, par M. Toudouze, 1 vol. gr. in-8° illustré; Hachette.
(6) *Le Page de Napoléon*, par M. Dupuis, 1 vol. gr. in-8° illustré; Delagrave.
(7) *L'Écolier d'Athènes*, par M. André Laurie, 1 vol. in-8° illustré; Hetzel.
(8) *Les Mémorables Aventures du docteur Quiès*, par M. P. Celières, 1 vol. in-4° illustré; Hennuyer.
(9) *Ordre du Roi*, par M. G. de Beauregard, 1 vol. in-16; Hachette.
(10) *Retrouvée*, par M. Rémy-Allier, 1 vol. in-4 illustré; Ducrocq.
(11) *Deux frères*, par Mme P. de Nanteuil, 1 vol. in-8° illustré; Hachette.
(12) *Les Françaises à toutes les époques de notre histoire*, par M. H. Gourdon de Genouillac, 1 vol. in-8° illustré; Hennuyer.
(13) *Ma sœur Thérèse*, par M. Pierre Perrault, 1 vol. in-8° illustré; Hetzel.
(14) *Le Monde enchanté*, par M. F. Ortoli, 1 vol. in-8° illustré; Delagrave.

agréable philosophie, — *Pour les potaches* (1), par Maxime Audouin, — *le Capitaine aux pieds nus* (2), par M. S. Blandy, — *Sauvons Jeannette* (3), par M. Olivier Darc, curieuses et drolatiques aventures, — *Siribeddi* (4), mémoires d'un éléphant, aussi instructifs qu'amusans. Ajoutons-y ces albums dont les compositions en couleurs n'ont jamais été mieux réussies, dont tous les dessins n'ont jamais été plus ingénieux, ni mieux appropriés au goût de la jeunesse que cette année : *les Fables de La Fontaine* (5), par Vimar, qui a joint l'esprit de son illustration à celui de La Fontaine, — *France, son histoire* (6), racontée par M. G. Montorgueil, avec planches et aquarelles de Job, qui déploie, dans la très remarquable illustration de ce bel album, toutes les ressources d'un art ingénieux, — enfin *Nos Bêtes, animaux nuisibles* (7), par le docteur Beauregard, — *Nos Fleurs, plantes nuisibles* (8), par M. Leclerc du Sablon, — l'*Album historique* (9) avec plus de 2000 gravures et l'*Album géographique* où les enfans apprendront beaucoup rien qu'en regardant. Il serait difficile de dire quel est, parmi ces contes, celui qu'ils aimeront le mieux, parmi ces albums, quel est celui qu'ils regarderont avec le plus de plaisir; qu'ils les feuillettent donc ou qu'ils les lisent à loisir! — Il n'y a guère que l'illustration qui soit « nouveau jeu », les éditeurs ayant eu soin de tenir la fenêtre soigneusement fermée sur les vilains spectacles.

J. B.

(1) *Pour les potaches*, par M. Maxime Audouin, 1 vol. in-8° illustré; Delagrave.
(2) *Le Capitaine aux pieds nus*, par M. S. Blandy, 1 vol. in-8° illustré; Delagrave.
(3) *Sauvons Jeannette*, par M. Olivier Darc, 1 vol. in-4° illustré; Ducrocq.
(4) *Siribeddi*, par M. J. Lermont, 1 vol. in-8; Hetzel.
(5) *Les Fables de La Fontaine*, 1 vol. in-4° illustré, par A. Vimar; Colin.
(6) *France, son histoire*, par M. Georges Montorgueil, avec illustrations par Job, 1 vol. in-folio; Charavay.
(7) *Nos Bêtes, animaux nuisibles*, par le Dr Beauregard, 1 album in-8°, illustré en couleurs; Colin.
(8) *Nos Fleurs, plantes nuisibles*, par M. Leclerc du Sablon, 1 album in-8°, illustré en couleurs; Colin.
(9) *Album historique*, publié sous la direction de M. Lavisse. — *Le moyen âge*, par M. Parmentier. — *Album géographique*, par M. Marcel Dubois, 2 vol. in-8° illustrés Colin.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre.

Le pays de l'Europe où l'opinion publique est, depuis quelques mois, le plus violemment agitée, est à coup sûr l'Allemagne. Les révélations y pleuvent, révélations de tous les genres, qui jettent de vives lumières, tantôt sur les secrets d'État de l'ordre le plus élevé, tantôt sur les plus noirs mystères de la police. Où s'arrêtera-t-on dans cette voie? Il est également dangereux de montrer de trop près les sommets ou les bas-fonds d'une grande société politique. Les choses qui s'y passent ont généralement besoin d'une certaine discrétion. Nous avons éprouvé en France, autant sinon plus que partout ailleurs, les inconvéniens d'une publicité excessive, et nous voudrions espérer que notre tour est passé : en tout cas, celui de quelques autres commence. Loin de nous la pensée d'y chercher simplement des sujets de scandale ! S'il n'y avait pas autre chose dans le procès qui vient de se dérouler à Berlin, et qui n'est probablement pas fini, nous n'en dirions rien : assez d'autres sujets plus intéressans solliciteraient de préférence notre attention. Nous n'avons rien dit l'année dernière de M. de Hammerstein, un des plus fermes piliers du trône et de l'autel, qui s'est trouvé pourri jusqu'au cœur et de la pire des pourritures, de celle qui provient de l'improbité personnelle. Avec un peu d'indulgence, on pouvait croire qu'il ne s'agissait là que d'un fait individuel. Il y a des malheureux partout. Mais l'émotion produite par le procès Leckert-Lutzow est d'une autre nature. Il s'agit, cette fois, d'une institution d'État qui a longtemps fonctionné dans des conditions ignorées, et dont les manœuvres sont tout d'un coup mises au grand jour. La police la plus compliquée laisse apparaître ses trames les plus ténébreuses, et la première impression qu'on en éprouve est qu'on y voit très trouble et qu'on ne comprend pas très bien. Il y a encore là un héritage du passé, de ce passé où tout était embrouillé, enchevêtré, fait de mines et de contre-mines, d'assurances et de réassurances, de traités et de contre-traités. Qu'il y ait eu aussi, à cette époque, une police et une contre-police, quoi de plus naturel? Un esprit prodigieusement délié et d'ailleurs sans scrupules, une main très ferme et qui ne connaissait ni tâtonnemens, ni hésitation, mettaient de l'ordre dans ce chaos. L'in-

convénient des machines de ce genre, lorsqu'elles ont été montées et qu'elles ont fonctionné depuis longtemps, est qu'elles continuent de se mouvoir par habitude, après avoir perdu leur ancien moteur et régulateur. On voit alors des choses qui ne sont peut-être pas plus étranges que celles de la veille; mais on les voit, ce qui est déjà une différence. Et si elles ne sont pas plus étranges, elles sont plus décousues et plus folles, livrées au hasard et marchant à la débandade. Une institution mauvaise en elle-même ne se manifeste plus que par ses pires côtés. C'est ce qui est arrivé à la police politique à Berlin. Le procès d'hier est le sien. Un tel procès ne pouvait pas manquer d'être intéressant en lui-même; il l'est devenu encore davantage par l'intervention d'hommes politiques de la plus haute volée, du prince Hohenlohe, du baron de Marschall, du comte d'Eulenbourg, c'est-à-dire du chancelier de l'Empire, du secrétaire d'État aux affaires étrangères, de l'ambassadeur d'Allemagne à Vienne. A côté de ces grands personnages se trouvaient des policiers, dont l'un, le commissaire de Tausch, n'était pas le premier venu, puisqu'il n'était rien moins que le chef de la police politique; — les autres, simples comparses. On se croirait en plein mélodrame des boulevards. Comment des hommes aussi différens se sont-ils trouvés englobés dans la même affaire? Il est, encore aujourd'hui, presque difficile de l'expliquer clairement. Certains points de l'affaire sont dès maintenant très lumineux; mais d'autres sont restés obscurs : entre ceux-ci et ceux-là, il y a des lacunes et, pour employer un mot vulgaire, des trous qui ne sont pas comblés.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler en deux mots l'origine du procès. On se souvient qu'au moment de sa visite à l'Empereur Guillaume à Breslau, l'empereur Nicolas a prononcé un toast dont deux versions différentes ont circulé. Avait-il dit, en parlant de l'Allemagne, qu'il était animé pour elle des mêmes sentimens que l'empereur Guillaume venait d'exprimer à l'égard de la Russie; ou bien qu'il était animé des mêmes sentimens que son père? C'est ce qu'on n'a pas su avec certitude au premier moment, et l'opinion s'est plu à voir entre ces deux manières de parler une différence dont on a peut-être exagéré la gravité. On a dit que si l'empereur Nicolas n'avait pas pour l'Allemagne d'autres sentimens que son père, cela ne représentait pas au thermomètre politique un degré très élevé, tandis que, s'il éprouvait des sentimens analogues à ceux que Guillaume II venait de professer pour la Russie, on atteignait tout de suite la température de la zone tropicale. Il est aujourd'hui démontré que la version à la glace était inexacte et controuvée. Cependant, un des policiers qui l'a communiquée à la presse a prétendu la tenir de la meilleure main. En même temps, paraissaient dans les journaux des articles où des personnages considérables étaient pris à partie et maltraités dans des conditions telles, qu'on devait croire ces articles inspirés par leurs plus fougueux ennemis. Le

comte d'Eulenbourg en particulier était l'objet des plus vives attaques. De là le procès. On n'a pas tardé à découvrir que les auteurs directs de ces publications étaient les sieurs Leckert et Lutzow, journalistes de bas étage, le second ancien militaire, peu considérés l'un et l'autre, mais qui assuraient aux journaux avec lesquels ils étaient en relation que leurs articles étaient inspirés en très haut lieu, et qu'ils n'étaient eux-mêmes que des intermédiaires. Le fait est qu'ils avaient des rapports directs ou indirects avec la chancellerie impériale et le ministère des affaires étrangères. Le prince Hohenlohe a reconnu avoir reçu Leckert un matin, à son petit lever, et avoir échangé quelques mots avec lui. Quant au baron de Marschall, il a dit que les relations avec la presse étaient un mal nécessaire, et qu'on ne saurait en restreindre le cercle au delà de ce qu'on l'avait fait sans nuire aux intérêts de l'État : pourtant, il a affirmé n'avoir jamais connu ni Leckert ni Lutzow. Mais il connaissait Tausch, ou du moins des personnes que Tausch connaissait, et cela a suffi pour établir des apparences dont celui-ci a profité. A mesure que le procès se déroulait, on n'a pas tardé à s'apercevoir que Leckert et Lutzow n'étaient que des comparses au service de Tausch. C'est lui qui les payait et qui, dès lors, les tenait à sa discrétion. Il leur fournissait des sujets d'articles, il les dirigeait sur tel ou tel journal, il leur ordonnait au besoin de faire des faux : les pauvres diables obéissaient. Qu'était-ce donc que Tausch? Le président du tribunal a déclaré qu'on l'avait considéré jusqu'ici comme un homme d'honneur. Les journaux font de lui un portrait qui n'a rien que d'avenant; ses allures sont correctes et sa physionomie très intelligente. C'était enfin un parfait spécimen du fonctionnaire prussien. Mais il appartenait à l'ancien ordre des choses, et était animé d'une antipathie violente contre les hommes qui représentent le nouveau. Il conspirait instinctivement contre eux, et il employait pour cela les plus inavouables procédés de police. On aurait pu le croire, d'après les articles qu'il dictait à Leckert et à Lutzow, l'adversaire déterminé du comte d'Eulenbourg : point! il prétendait le défendre en l'attaquant. Le comte d'Eulenbourg étant un ami personnel de l'empereur, on espérait que celui-ci finirait par s'émouvoir d'accusations si souvent renouvelées contre un homme qui avait sa confiance. Il demanderait alors d'où venaient ces attaques, il enverrait aux informations, il chercherait à se renseigner. Or, la leçon avait été bien faite aux journaux : on leur avait dit que les articles diffamatoires venaient du ministère des affaires étrangères et nominalement de M. le baron de Marschall. Le but était de perdre à jamais le baron de Marschall dans l'esprit de l'empereur, et de se débarrasser à la fois de lui et de quelques autres. Un policier seul pouvait imaginer des combinaisons aussi louches; mais qui, toutes tortueuses et immorales qu'elles étaient, n'étaient peut-être pas destinées à rester inefficaces, et il semble bien résulter de ce qui a été

dit dans le procès qu'elles ne l'ont pas toujours été autrefois. Qui sait si le général de Caprivi n'a pas été la victime de complots de ce genre? Lui aussi avait peu de goût pour la police politique, et il lui témoignait même quelque dédain. On a rappelé au procès que c'est le lendemain de son arrivée au pouvoir que les calomnies indirectes, détournées et perfides, ont commencé à remplir les journaux. Était-ce Tausch qui déjà travaillait, et qui a été à cette époque plus heureux qu'aujourd'hui? Peut-être. Mais si on voit clairement contre qui agissait Tausch, la question de savoir pour qui il le faisait reste encore sans réponse. Était-ce pour le comte d'Eulenbourg? On n'en sait rien. Était-ce avec l'assentiment de celui-ci? Rien ne le prouve. Le comte d'Eulenbourg est revenu de Vienne à la hâte pour déposer devant le tribunal. Il a avoué avoir eu quelques rapports avec Tausch, rapports très rares et insignifians. Il semble que Tausch ait essayé d'entrer dans sa confiance, et que le comte d'Eulenbourg ait flairé l'intrigue et se soit défié. Sa réputation de loyauté et d'honneur le défend jusqu'ici contre les soupçons que les explications de Tausch pourraient faire naître contre lui. Mais tout reste confus, obscur, incertain, sur les véritables inspirations auxquelles le policier a obéi. Lui étaient-elles personnelles, et cherchait-il seulement à satisfaire ses passions? Lui venaient-elles du dehors, et suivait-il par intérêt la route qui lui avait été tracée? C'est ce qu'on ignore, et ce qu'on ne saura peut-être pas de sitôt.

L'homme qui a mené tout le procès, qui a mis les accusés au pied du mur, qui les a obligés à parler, qui a parlé lui-même avec le plus de vigueur et même d'abondance, tirant de chaque fait qu'on venait d'éclaircir les conséquences morales qu'il comportait, ce n'est ni le président du tribunal, ni le représentant du ministère public, mais bien M. de Marschall. La personnalité du secrétaire d'État aux affaires étrangères se dessine depuis quelques jours avec un relief très frappant. M. de Marschall, naguère encore peu connu du grand public et qui passait seulement pour un diplomate de bureau, attire sur lui tous les regards. On n'a pas oublié le langage prudent, sensé, habile, qu'il a tenu en répondant à la question adressée au gouvernement à propos des révélations du prince de Bismarck : tout était médité, pesé, à la fois précis et circonspect, catégorique et réservé, dans ce remarquable discours où le secrétaire d'État aux affaires étrangères disait tout ce qu'il voulait dire et pas un mot de plus. Au cours du procès d'hier, il s'est beaucoup plus abandonné, mais toujours à bon escient. Au lieu de laisser l'affaire traîner et peut-être se perdre dans des interrogations en quelque sorte professionnelles, il a foncé droit sur l'adversaire, déclarant qu'il n'avait aucune confiance dans la police politique, qu'il la connaissait et la surveillait, qu'elle avait commis des « infamies véritables », que ces infamies avaient particulièrement consisté en calomnies contre l'office des affaires étrangères et contre

son chef, enfin qu'il opposait le démenti le plus formel à ces odieuses allégations. « Puisque les agens de M. Tausch, a-t-il dit, ont l'audace d'accuser mes fonctionnaires et moi, j'ai eu recours au grand jour et j'ai tenu à flétrir ces manœuvres. » Et il les a flétries, en effet, en termes tels que leurs auteurs ne s'en sont pas relevés. L'effet a été immense. Les voiles ont été brusquement, impitoyablement déchirés. On a vu tour à tour les accusés hésiter, balbutier, se troubler, avouer ou mentir, mais mentir de manière à donner plus d'éclat à la vérité qui apparaissait presque aussitôt après. Lutzow a tout rejeté sur Tausch, et on a vu bientôt dans ce dernier le principal coupable, sinon même le seul moralement. De simple témoin, il n'a pas tardé à se trouver accusé, et lui-même a constaté, en s'en plaignant d'abord avec quelque arrogance, le changement de rôle que la marche même de l'interrogatoire lui imposait et faisait ressortir de plus en plus. « Prenez garde, lui a dit à un moment le président, vous avez prêté serment : si vous ne dites pas la vérité, les travaux forcés vous guettent. » Tausch ne pouvait plus dire la vérité, elle était trop écrasante pour lui. Alors s'est passée une scène vraiment dramatique, comme nous en avons vu, hélas! il n'y a pas bien longtemps encore dans nos propres prétoires. « Tausch, demande le procureur général, avez-vous dit au journaliste Levysohn que Leckert était reçu au ministère des affaires étrangères? — Jamais, répond Tausch. » Aussitôt, Levysohn est introduit. Il déclare avoir reçu la visite de Tausch. Celui-ci l'a prié de publier un article, en ajoutant que son auteur, Leckert, avait été reçu par M. de Marschall qui le lui avait inspiré. Dans l'auditoire l'émotion est à son comble. Le procureur général ordonne l'arrestation de Tausch pour faux témoignage. Celui-ci, livide, défait, proteste qu'il a dit la vérité, mais l'évidence contraire l'accable. Les peines auxquelles Leckert et Lutzow ont été condamnés ensuite n'ont pas grande importance. Le premier procès est fini : que sera le second?

Comme tous les accusés de son espèce, comme tous les prisonniers dans sa situation, Tausch a annoncé qu'il dirait tout. Qu'a-t-il à dire? Rien peut-être, mais qui peut le savoir? Tausch a été mêlé, pendant de longues années, à des affaires de police qui n'ont peut-être pas respiré toujours la plus pure délicatesse. A un moment du procès, — et le fait est trop grave pour n'être pas signalé, — le président lui a demandé le nom d'une personne qui lui aurait communiqué un renseignement précieux, renseignement qu'il s'était empressé de communiquer lui-même à un journaliste. Tausch ayant invoqué l'obligation du secret professionnel, le président l'a invité à se rendre auprès de son supérieur, le président de la police, pour lui demander de l'en délier. A son retour, Tausch a déclaré que son chef s'y était refusé. De qui s'agit-il? On comprend que l'opinion publique se pose

la question avec anxiété. Elle s'en pose d'ailleurs beaucoup d'autres, et il y a longtemps que sa curiosité n'avait pas été aussi ardente, ni son attente aussi fiévreuse. Tout le monde admire l'énergie impétueuse et directe que M. de Marschall a apportée dans le débat; il a vengé son ministère, il s'est vengé lui-même d'accusations dont, en ce qui les concerne, il ne reste rien; mais que de soupçons pèsent sur les autres, d'autant plus redoutables qu'ils sont plus confus et plus difficiles à préciser, par conséquent à dissiper! Quelques personnes commencent à se demander si le danger qu'on a fait naître n'est pas de nature plus maligne que celui qui a été conjuré. De quoi s'agissait-il, en somme? On avait voulu perdre M. de Marschall dans l'esprit de l'empereur : l'esprit de l'empereur ne pouvait-il pas être éclairé autrement que par « le grand jour de la publicité »? Cela est possible, et le sort de M. de Caprivi en est la preuve. Toutefois, on ne peut pas se dissimuler que cela est aussi très grave, et que, sur certains objets d'une nature délicate, il n'est pas sans inconvéniens d'être obligé, pour se faire entendre d'un seul, de mettre bruyamment tout le monde dans la confidence. Le scandale n'a jamais été un bon remède à aucun mal. Qu'il y ait des abus dans le fonctionnement de la police, à vrai dire, on s'en doutait bien; le plus sage aurait été de les rechercher et de les corriger avec moins de tapage. On ne l'a pas fait, parce qu'il existe actuellement en Allemagne deux politiques, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, dont les représentans conspirent, complotent, se heurtent, se choquent les uns contre les autres. Et lorsque les passions opposées ne peuvent pas ou n'osent pas se donner franchement carrière dans des conflits publics qui seraient sans doute réprimés, elles prennent leur revanche et trouvent un exutoire dans des intrigues qui échappent plus facilement et plus longtemps à l'attention, pour aboutir enfin à une explosion violente. M. de Marschall s'est fort bien défendu, soit : peut-être aurait-il mieux valu qu'il ne fût pas amené à se défendre comme il l'a fait. La police secrète n'est évidemment pas une institution très respectable; pourtant, c'est une institution d'État, et, à chaque phrase de M. de Marschall, il semblait qu'on entendît tomber tout un pan de muraille de l'édifice gouvernemental : on apercevait alors avec étonnement ce qui était derrière. Il en résulte dans les esprits un ébranlement dont ils auront beaucoup de peine à se remettre et qui, dans un pays comme l'Allemagne, ne se calmera pas sans doute avant longtemps.

Le 8 juin dernier, le tribunal mixte du Caire a rendu son jugement dans l'affaire semi-politique, semi-financière, qui avait été portée devant lui par les représentans privés et publics des créanciers égyptiens. Le tribunal ne pouvait naturellement se placer, et ne s'était placé qu'au point de vue du droit strict. Les faits sont trop connus pour

avoir besoin d'être rappelés. Lorsque le gouvernement égyptien, conseillé et poussé par le gouvernement anglais, a entrepris l'expédition de Dongola, il a demandé à la caisse de la Dette l'autorisation de prélever sur ses réserves, pour être appliquée à cette opération militaire, une somme de 500 000 livres égyptiennes, c'est-à-dire de 13 millions de francs, la livre égyptienne étant à peu de chose près de 26 francs. La majorité de la caisse de la Dette, obéissant, elle, à des préoccupations politiques auxquelles les tribunaux sont restés plus tard étrangers, a autorisé le prélèvement; mais la minorité, composée des commissaires français et russe, a déclaré que la question n'était pas de sa compétence, qu'elle était essentiellement politique, qu'elle devait dès lors être discutée entre les gouvernemens intéressés et résolue par eux, et les protestataires ne s'étant trouvés que deux contre quatre, se sont retirés afin de ne point participer, même par leur présence, à un acte qu'ils considéraient comme en dehors de leurs pouvoirs.

Cette attitude ne saurait être trop approuvée. Le caractère de la commission de la Dette est assez complexe. Ses membres sont nommés par le gouvernement khédivial après entente avec les puissances, qui en réalité les désignent. Ils sont donc fonctionnaires égyptiens, mais ils n'en conservent pas moins une attache avec leurs gouvernemens d'origine, et s'ils doivent veiller avant tout aux intérêts des créanciers, ils représentent pourtant, dans une certaine mesure, des intérêts d'un autre ordre. La nature des choses le veut ainsi. Un Français devenu commissaire de la Dette reste Français, un Anglais reste Anglais, un Russe reste Russe, et de même pour les autres : lorsqu'une question politique vient à se poser, ils obéissent tous aux instructions de leurs gouvernemens. La sagesse consisterait à leur poser le moins possible de questions de cette espèce. Il serait à coup sûr désirable que la commission de la Dette restât en fait ce qu'elle est en principe, un organe administratif et financier; mais il faudrait pour cela ne lui soumettre que des affaires financières ou administratives; dès qu'on l'oblige à se prononcer sur d'autres, on invite en quelque sorte ses membres à se souvenir de leurs nationalités respectives, et à prendre des inspirations en dehors d'eux-mêmes. Comment pourrait-il en être autrement? Dès lors, toutes sortes de questions subsidiaires apparaissent. Il en est une, par exemple, qui avait été discutée quelquefois, mais qui n'avait jamais été formellement tranchée, à savoir si, pour être valables, les décisions de la commission de la Dette devaient être prises à la majorité, ou à l'unanimité. Si les commissaires sont de simples fonctionnaires égyptiens, la majorité doit suffire; mais s'ils sont à un degré quelconque, et d'une manière latente, les représentans d'intérêts politiques, l'unanimité devient indispensable. Il serait aussi abusif d'exiger l'unanimité pour tous les votes de la commission, que de ne pas la réclamer pour certains d'entre eux. Malheureusement, la distinction entre les uns et les autres n'a jamais

été faite. Depuis que la commission existe, il n'en était résulté aucun inconvénient sérieux; on s'était toujours arrangé à l'amiable; chacun y avait mis du sien; tout le monde avait senti que le fonctionnement de la commission deviendrait impossible si le *veto* d'un seul de ses membres suffisait à tout arrêter. Mais il faut ajouter que, pour maintenir cet accord, on s'était abstenu jusqu'ici de soumettre à la commission des questions purement politiques. Le jour où on commettait cette faute, la fiction qu'on s'était appliqué à faire vivre devait fatalement s'évanouir, et c'est ce qui est arrivé. On a pris la commission de la Dette pour une espèce de parlement au petit pied, auquel on demandait de voter des fonds pour l'expédition de Dongola. Aussitôt une scission s'est opérée entre les commissaires. Le russe et le français n'ont voté ni pour ni contre; ils se sont déclarés incompétens; ils se sont retirés.

Mais s'ils se refusaient à émettre un vote politique, ils restaient les représentans des créanciers, et, à ce titre, ils ont soutenu devant les tribunaux l'action introduite directement par quelques-uns de ces derniers, en vue de faire reconnaître leur droit sur les réserves de la caisse de la Dette. Ces réserves ont été constituées en 1888 pour leur donner une garantie de plus; elles leur appartiennent, et ne peuvent pas être détournées de leur destination naturelle. Il est vrai que la commission de la Dette a le droit d'autoriser sur elles des prélèvemens pour faire face à des dépenses extraordinaires, mais on entendait par là en 1888, à un moment où l'irrégularité de l'inondation du Nil avait causé des dégâts considérables, les moyens de les réparer d'urgence par des travaux dont les créanciers devaient, en somme, profiter. Il n'était entré dans l'esprit de personne que ces prélèvemens pourraient être appliqués un jour à une expédition militaire qui n'avait d'ailleurs rien d'urgent ni d'extraordinaire, ou à telle autre entreprise à laquelle pourrait se laisser entraîner la politique du gouvernement anglo-égyptien. S'il en était autrement, il ne resterait bientôt plus rien des réserves : après un premier prélèvement toléré sur elles, on en ferait un autre, et ainsi de suite jusqu'à complet épuisement. Les créanciers avaient donc raison de protester, et les commissaires russe et français de joindre leur protestation à la leur. Le jugement du tribunal mixte du Caire a été prononcé en leur faveur. Les journaux anglais s'en sont montrés fort étonnés et encore plus mécontens; mais il ne s'agissait que d'un jugement en première instance, qui serait, ils n'en doutaient pas, réformé en appel. Cette attente, une fois de plus, a été déçue. La Cour d'Alexandrie vient de confirmer le jugement du Caire au profit, non pas des créanciers qui étaient intervenus directement, mais des commissaires de la Dette considérés comme leurs représentans officiels. Au fond, c'est la même chose : les créanciers ont cause gagnée dans la personne des deux commissaires qui ont pris leurs intérêts en main.

Au moment où nous écrivons, nous n'avons pas encore sous les yeux le texte de l'arrêt; mais tout porte à croire qu'il est conforme aux conclusions déposées par M. Padoa, avocat des porteurs de bons, et par M. Babled, avocat de M. Bouteron, commissaire des Domaines. La consultation écrite pour ce dernier par M. Babled est un modèle d'argumentation juridique; on ne saurait être plus précis, ni plus lumineux. Il existe donc en Égypte une magistrature vraiment indépendante : ce n'est pas la première preuve qu'elle en donne, mais celle-ci est encore plus éclatante que toutes les autres. Il était à craindre, pour ceux qui ne connaissent pas la liberté d'esprit des conseillers à la Cour d'Alexandrie, qu'ils ne se laissassent plus ou moins influencer, peut-être même d'une manière inconsciente, par des considérations de l'ordre politique. Il n'en a rien été, et ce fait est de nature à inspirer confiance, non seulement dans la magistrature mixte qui en a toujours été digne, mais encore dans tant d'autres institutions qui ont aussi en Égypte un caractère mixte, et où des élémens français se combinent avec des élémens anglais ou indigènes. Ce qui rend, malgré tout, l'Égypte si difficilement assimilable par un pays étranger, c'est que l'Europe y est partout : dans tous les services importans, figure un coefficient européen. Chaque morceau est plein d'arêtes. Gardons-nous, toutefois, de pousser trop loin cette analogie. Les fonctionnaires n'ont évidemment pas la pleine indépendance qui caractérise les magistrats et qu'ils viennent de montrer, de même que les questions administratives ne peuvent pas être résolues avec la même rigueur que les questions de droit. Il n'en est pas moins vrai que le présent, en Égypte, n'efface pas le passé, et que celui-ci, dans ce terrain fait d'alluvions, a laissé des traces et des dépôts qui persisteront encore longtemps.

Dès que l'arrêt de la Cour d'appel a été connu, la surprise et l'irritation, de la part des journaux anglais, ont été plus grandes encore que la première fois. Il y avait chose jugée définitivement; il fallait, bon gré mal gré, en prendre son parti et s'incliner. Nul, bien entendu, n'a songé à contester la validité de l'arrêt. Le gouvernement égyptien était condamné à restituer aux réserves de la caisse de la Dette les fonds qu'il en avait indûment distraits. Soit, il les restituerait; seulement, où les prendre? L'Égypte n'est pas, au point de vue de ses finances, dans une situation ordinaire; pour appeler les choses par leur nom, elle a fait faillite, et ses créanciers lui ont accordé un concordat, mais avec des conditions qui limitent étroitement sa liberté. Une partie de ses ressources est affectée au service de la Dette, une autre à ses besoins administratifs, et partout l'Europe surveille, sous des formes diverses, l'emploi des unes et des autres. On ne voit pas où le gouvernement khédivial pourrait trouver les 350 000 livres qui ont été dès maintenant dépensées sur les 500 000 que la majorité de la commission de la Dette

avait cru pouvoir mettre à la disposition du ministre des finances. La même idée est venue à la fois à l'esprit de lord Cromer au Caire et de tous les rédacteurs de journaux à Londres, à savoir que l'Angleterre devait faire à l'Égypte l'avance des fonds dont elle avait un besoin immédiat; toutefois la presse, en annonçant cette libéralité, lui a aussitôt retiré le caractère d'un don gratuit, pour lui donner celui d'une Dette d'un nouveau genre qui serait imposée à l'Égypte, sauf au prêteur à se rembourser lui-même sous la forme qui lui conviendrait le mieux. Et on a dit tout de suite que cette forme serait celle de territoires à conquérir en commun dans le Soudan, et que l'Angleterre garderait ensuite pour elle seule. N'est-ce pas juste, écrivent les journaux, puisque l'Angleterre paiera? C'est là un raisonnement de journaux : encore ne peut-il être émis que *ab irato*, dans le premier moment d'impatience et de colère que cause un jugement imprévu et déplaisant. Le gouvernement de la Reine ne s'y associera pas. On comprend très bien que l'Angleterre désire reconquérir le Soudan égyptien pour le restituer au khédive auquel il appartient virtuellement. N'est-ce pas elle qui le lui a fait perdre, il y a une quinzaine d'années? Ce souvenir pèse sur sa conscience et rien n'est plus naturel. Lorsque l'expédition de Dongola a été décidée, une des raisons qui en ont été données, — elles ont été, il est vrai, fort complexes et quelquefois contradictoires, — a été qu'il y allait de l'honneur de l'Angleterre de reconquérir le Soudan afin de reconstituer entre les mains du Khédive l'intégralité de ses possessions d'autrefois. Alors seulement, on pourrait parler de l'évacuation avec dignité. Ce sentiment était respectable. Mais que faudrait-il penser si, parce que le gouvernement égyptien a perdu un procès qu'il ne pouvait pas gagner, l'Angleterre, après avoir commis la maladresse de le lancer dans cette affaire, lui en faisait payer les frais en lui retenant une partie plus ou moins considérable de ses territoires soudanais? Un tuteur qui se conduirait ainsi envers son pupille aurait maille à partir avec les tribunaux. Sans doute, l'Angleterre peut donner, si bon lui semble, 350 000 livres à l'Égypte ; mais cela ne lui constitue de droits d'aucune sorte. Un cadeau est un cadeau. Nous savons bien qu'il n'est pas dans les habitudes de l'Angleterre d'en faire, en quoi elle a d'ailleurs parfaitement raison; aussi est-ce seulement d'un prêt qu'il a été question. Elle prêtera 350 000 livres à l'Égypte, plus même s'il le faut, et elle se remboursera plus tard en argent ou bien en territoires. Tel est le système; il n'y a qu'un malheur, c'est que, si l'Angleterre est libre de prêter, l'Égypte ne l'est pas d'emprunter; l'interdiction est formelle, absolue, et il importe peu de savoir si le prêt serait plus tard restitué en espèces ou en nature. On est donc dans une véritable impasse. Nous ne disons pas qu'il soit impossible d'en sortir; rien même n'est plus facile, pourvu que les puissances, consultées à ce

sujet, y mettent un peu de bonne volonté; mais il est indispensable de les consulter et de causer avec elles.

L'interdiction d'emprunter a été imposée à l'Égypte par la loi de liquidation de 1880. Il semble que les rédacteurs de cette loi aient prévu les formes détournées que pourrait plus tard prendre un emprunt lorsqu'ils ont dit, dans l'article 37 : « Aucun nouvel emprunt, *de quelque nature que ce soit*, ne pourra être émis par notre gouvernement que sur l'avis conforme de la commission de la Dette. » Il résulte de ce texte qu'avant de recevoir les 350 000 livres qui ont été prélevées à tort sur ses réserves, la caisse de la Dette devrait autoriser un emprunt d'une somme égale, et il est aussi clair que le soleil d'Égypte, après le dernier arrêt de la Cour d'Alexandrie, que ce vote devrait avoir lieu à l'unanimité. Nous n'ignorons pas que l'article 37 de la loi de liquidation, après le passage cité plus haut, s'exprime comme il suit : « Il sera toutefois loisible à notre ministre des finances de se procurer des avances en compte courant dans la limite maxima de 2 millions de livres égyptiennes », limite qui a été réduite à 1 million de livres par le décret du 25 mars 1885, rendu conformément aux décisions de la convention de Londres de la même année. Mais par avances en compte courant, on entendait à cette époque et on ne peut entendre que les avances faites par une banque pour subvenir aux dépenses en cas de retard dans le recouvrement des impôts. Ces avances, qui n'ont d'autre objet que des facilités de trésorerie, ne sauraient jamais servir de déguisement à un emprunt. Il n'y a donc pas là un moyen de sortir de la difficulté; il faut en chercher un autre.

Nous n'en voyons, comme nous l'avons déjà dit, que dans un appel fait à la bonne volonté des puissances. Le gouvernement égyptien, mal conseillé cette fois par le gouvernement anglais, a commis une légèreté en prélevant une somme quelconque sur les réserves de la caisse de la Dette pour les affecter à l'expédition soudanaise; mais s'il s'est trompé, son erreur n'était pas sans excuses. La question même de savoir si l'autorisation de la caisse de la Dette devait être donnée à l'unanimité ou à la majorité pouvait jusqu'à ce jour être considérée comme douteuse. En fait, un très grand nombre de votes avaient été émis à la simple majorité et regardés comme valables, ce qui était parfaitement légitime, puisque la minorité, en ne protestant pas, paraissait se ranger après coup à l'avis de la majorité. La jurisprudence en cette matière n'était pas encore fixée. On sait aujourd'hui que deux commissaires sur six ne se croient pas en droit de trancher des questions politiques, dont la connaissance revient d'après eux à leurs gouvernemens; on sait de plus que, toutes les fois que l'affaire en vaut la peine, ils ont le droit d'exiger un vote unanime. Mais, hier encore, on pouvait s'y tromper, et dès lors nous ne verrions aucun inconvénient à ce que la liquidation du passé se fît à l'amiable entre les

gouvernemens intéressés. Il n'y en a évidemment aucun à autoriser l'Égypte à emprunter 350 000 livres, et même 500 000. L'état actuel de ses finances lui permet de contracter ce supplément de dette sans aucun danger pour ses créanciers. Le malheur est que les puissances ont perdu de plus en plus l'habitude de causer des affaires d'Égypte, comme si elles craignaient que la moindre conversation, le moindre échange de vues sur ce sujet scabreux, n'amenât entre elles des divergences irréductibles. On n'ose pas aborder, nous ne dirons pas la question d'Égypte, mais les questions d'Égypte, même par les plus petits côtés. Si on a besoin de 500 000 livres, au lieu de les demander à l'Europe, qui seule a qualité pour les donner, on s'adresse à la commission de la Dette qui est incompétente dans l'espèce. Il en résulte de très fausses manœuvres, puis des déceptions pénibles, et finalement, entre les puissances, ce surcroît d'irritation et d'aigreur qu'on paraît craindre de provoquer par le moyen le plus propre à les prévenir, c'est-à-dire par des explications franches et confiantes, et qu'on fait naître bien plus sûrement en suivant des voies indirectes et d'ailleurs sans issue. Ce n'est pas là une politique habile. Il était à coup sûr très facile d'éviter au gouvernement khédivial et à ses conseillers anglais le désagrément qu'ils viennent d'éprouver devant les tribunaux. Quant à la France et à la Russie, elles ont procédé avec tous les ménagemens possibles. Elles auraient pu évoquer l'affaire sur le terrain politique, elles ne l'ont pas fait. Sûres de leur droit, c'est-à-dire de celui des créanciers, elles ont réduit la question à son côté juridique et en ont remis la solution aux tribunaux. Ceux-ci ont prononcé. Il est permis au plaideur malheureux de maudire ses juges, mais il aurait tort de prétendre réparer une première faute par une seconde. Si la majorité de la commission de la Dette acceptait, sous forme de prêt, la restitution de 350 000 livres que le gouvernement égyptien a été condamné à lui faire, il y aurait quelque chose de piquant à la voir condamnée à son tour à opérer la restitution de cette somme qu'elle n'a pas le droit de toucher dans ces conditions. Un second procès pourrait être la contrepartie du premier. Mais nous ne tenons pas à ce que cette expérience soit faite, et mieux vaudrait pour tout le monde aboutir à un arrangement.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT TRENTE-HUITIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE — LXVIe ANNÉE

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1896

Livraison du 1er Novembre.

Pages.

La-Haut, deuxième partie, par M. Édouard ROD 5

Psychologie de l'Esprit français; autrefois et aujourd'hui, par M. Alfred FOUILLÉE, de l'Académie des Sciences morales. 58

Le comte de Cavour et le prince de Bismarck, dernière partie, par M. le comte BENEDETTI. 90

Essais de littérature pathologique. — II. L'Opium. — Thomas de Quincey, première partie, par M. Arvède BARINE. 116

Une Nuit des morts en Basse-Bretagne, par M. A. LE BRAZ. 147

Les Maitres de la Symphonie. — II. Beethoven, Schubert, Mendelssohn, Schumann, Berlioz, par M. Émile MICHEL, de l'Académie des Beaux-Arts. 168

Deux Chanceliers, a propos de publications récentes, par M. G. VALBERT. 205

Revue dramatique. — *Montjoye* a la Comédie-Française; — *Le capitaine Fracasse* et *Don Carlos* a l'Odéon; — *Les Bienfaiteurs* a la Porte-Saint-Martin; — *Villa Gaby* au Gymnase, par M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française. 217

Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 229

Livraison du 15 Novembre.

David. — Géricault. — *Souvenirs du Collège de France* (1846), par Jules MICHELET. 241

La-Haut, troisième partie, par M. Édouard ROD. 263

Évolution monétaire, par M. Raphaël-George LÉVY. 315

Essais de littérature pathologique. — II. L'Opium. — Thomas de Quincey, dernière partie, par M. Arvède BARINE.. 343

Pages.

Les Origines orientales de la mythologie grecque, par M. Philippe BERGER, de l'Académie des Inscriptions. 377

Chili et Bolivie, notes de voyage. — II. Antofogasta, par M. André BELLESSORT. 404

Trois « actes » de M. Sudermann, par ***. 436

Revue littéraire. — Les Dangers de la sensibilité, par M. René DOUMIC. 446

Revues anglaises. — Un Roman posthume de Walter Pater, par M. T. de WYZEWA. 458

Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 469

Livraison du 1er Décembre.

Jean d'Agrève, première partie, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 481

De l'Organisation du suffrage universel. — VIII. Conclusion, par M. Charles BENOIST. 514

Souvenirs académiques. — Auguste Comte et l'École polytechnique, par M. Joseph BERTRAND, de l'Académie française. 528

La-Haut, dernière partie, par M. Édouard ROD. 549

Impressions de Russie. — Souvenirs du couronnement, par M. Art ROË. 587

Un Loti américain. — Charles Warren Stoddard, par M. Th. BENTZON. 615

La Science et l'Agriculture. — III. Les Betteraves, par M. P.-P. DEHÉRAIN, de l'Académie des Sciences. 645

Quelques Allemandes du temps passé, par M. G. VALBERT. 675

Revue dramatique : *Le Partage* au Vaudeville; — *Les Perses* a l'Odéon; — *Peer Gynt* au théatre de l'Œuvre, par M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française. 687

Revue musicale. — *Don Juan* a l'Opéra et a l'Opéra-Comique, par M. Camille BELLAIGUE. 699

Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 709

Livraison du 15 Décembre.

Jean d'Agrève, deuxième partie, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 721

Sous la voute de la Sixtine, par M. Julian KLACZKO. 759

Le Mécanisme de la Vie moderne. — X. La Soie, par M. le vicomte George d'AVENEL. 790

Le prince Louis-Napoléon. — III. L'Essai constitutionnel, par M. Émile OLLIVIER, de l'Académie française. 821

Chili et Bolivie. — III. Pulacayo, Huanchaca, les mines d'argent, par M. André BELLESSORT 860

Poésie, par ***. 894

L'Organisation des troupes de première ligne, par M. le comte de VILLEBOIS-MAREUIL. 899

Revue littéraire. — M. Anatole France, par M. René DOUMIC. 924

Les Livres d'étrennes. 935

Chronique de la Quinzaine, par M. Francis CHARMES. 947

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 34424.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 0893